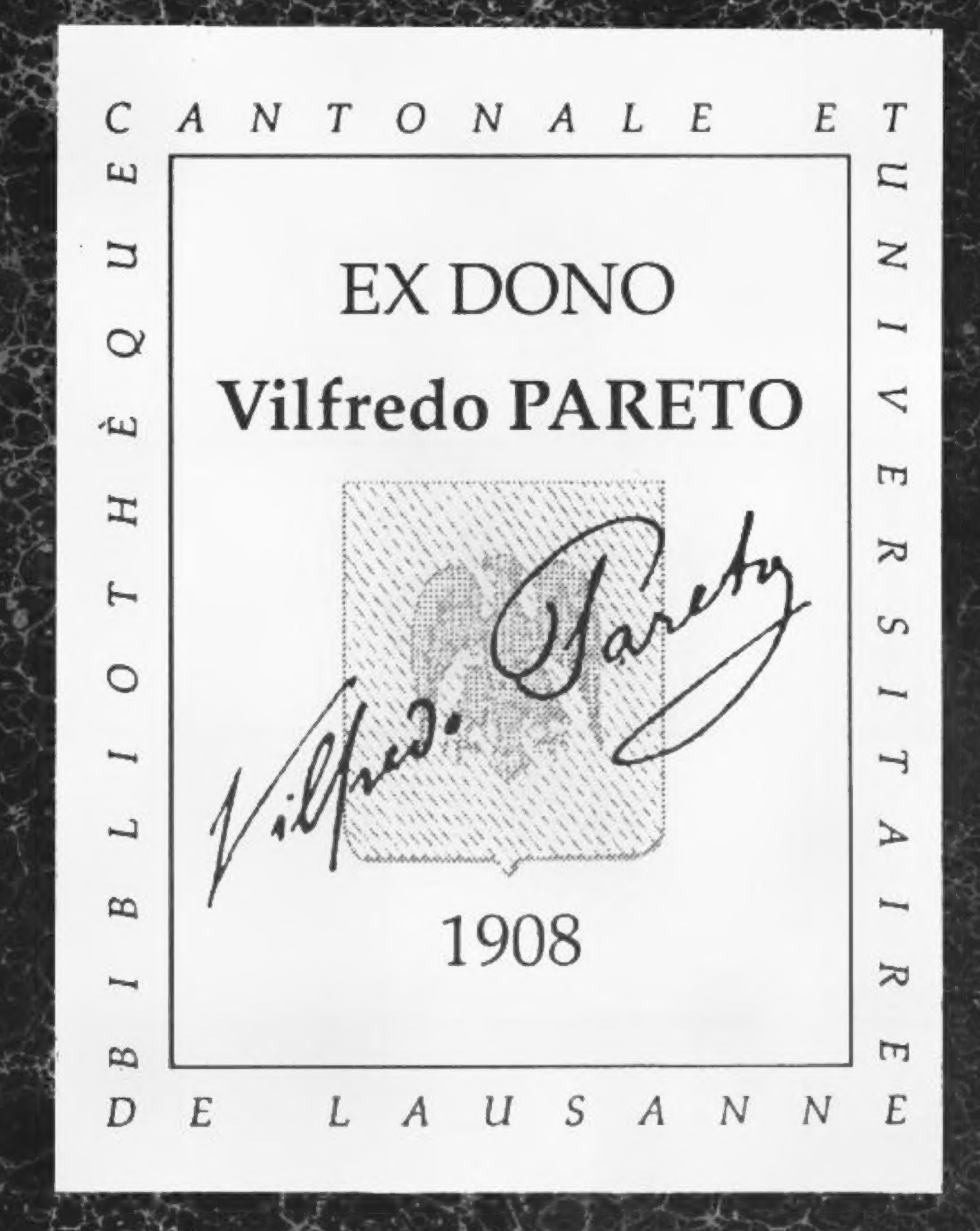
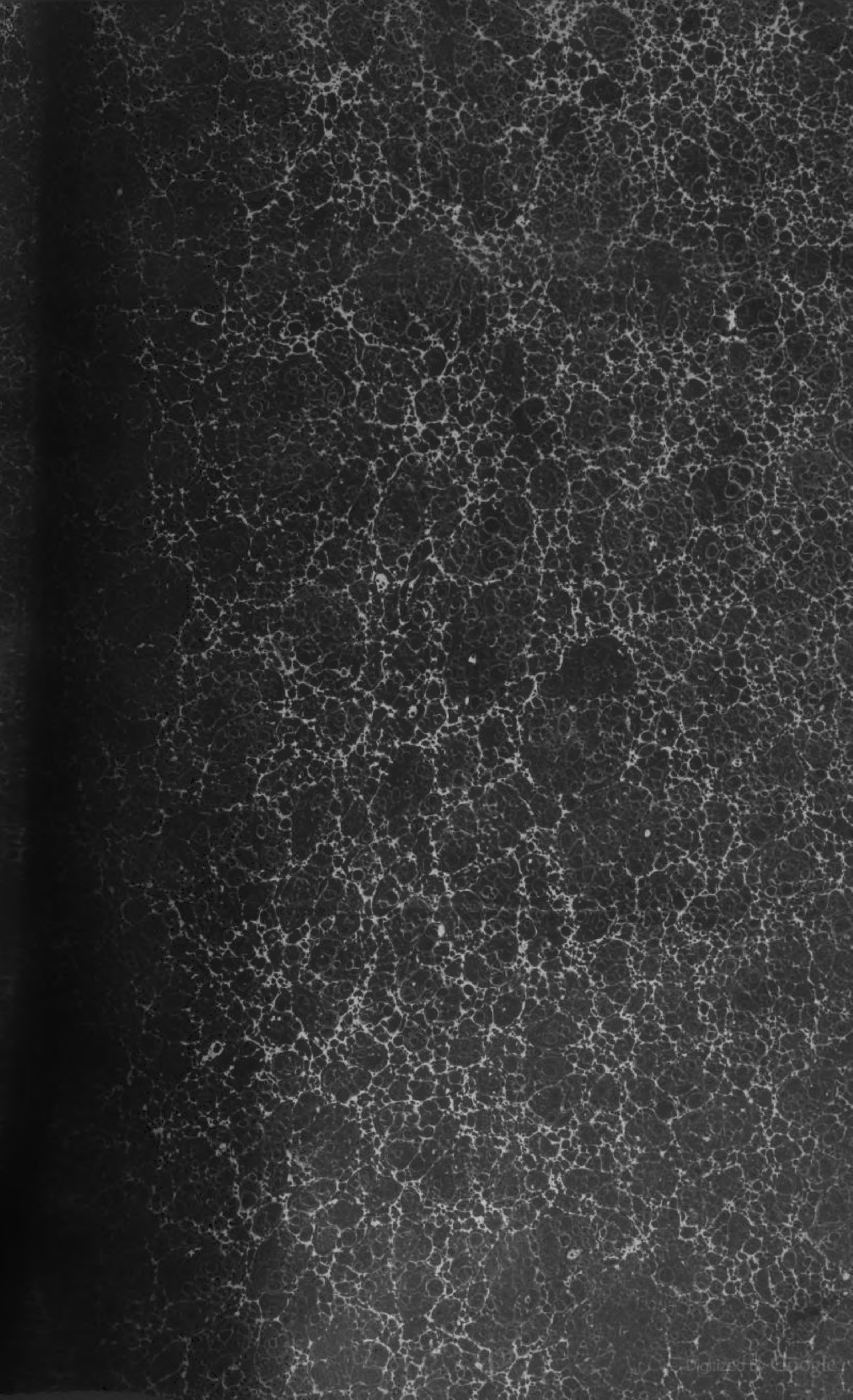

Aubert del.
Courbe sculp.


BIBLIOTHÈQUE CANTONALE ET UNIVERSITAIRE DE LAUSANNE
EX DONO
Vilfredo PARETO
Vilfredo Pareto
1908



VIES

DES

PÈRES, MARTYRS,

ET AUTRES

PRINCIPAUX SAINTS.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
RUE D'ERFURTH, N° 1.

VIES

DES

PÈRES, MARTYRS,

ET AUTRES

PRINCIPAUX SAINTS,

TIRÉES DES ACTES ORIGINAUX ET DES MONUMENS LES PLUS AUTHENTIQUES;
AVEC DES NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES;

OUVRAGE TRADUIT LIBREMENT DE L'ANGLAIS

D'ALBAN BUTLER,

PAR L'ABBÉ GODESCARD,

CHANOINE DE SAINT-HONORÉ.

NOUVELLE ÉDITION,

A l'usage des Séminaires et du Clergé, revue et corrigée avec soin,

ET AUGMENTÉE

1° D'UNE NOTICE SUR ALBAN BUTLER;
2° DU MARTYROLOGE ROMAIN;
3° D'UN TRAITÉ SUR LE CULTE ET LA CANONISATION DES SAINTS;
4° DE 200 VIES NOUVELLES DE SAINTS FRANÇAIS;
5° DE TOUS LES SUPPLÉMENS PUBLIÉS JUSQU'A CE JOUR.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

RUE DE VAUGIRARD N° 58.

1836



TABLE CHRONOLOGIQUE

DES SAINTS ET DES FÊTES DU TOME QUATRIEME.

FIN DE LA TABLE CHRONOLOGIQUE.

VIES
DES PÈRES, MARTYRS,

ET AUTRES

PRINCIPAUX SAINTS.

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE MAI.

Ste MARIE-MAGDELEINE DE PAZZI,

VIERGE, CARMÉLITE.

Tiré de sa Vie, écrite par Puccini, son confesseur, et de la bulle de sa canonisation. Voyez *Baert, un des continuateurs de Bollandus*, t. 6 maii, p. 177.

L'AN 1607.

La famille des Pazzi, une des plus illustres de la république de Florence, était alliée à la maison souveraine des Médicis. Mais la sainte dont nous donnons ici la vie lui a communiqué une gloire infiniment plus précieuse que celle qui lui venait d'une longue suite de héros et de grands hommes en tout genre. Elle sortait, du côté de sa mère, de la famille des Blondelmonti, qui ne le cédait point en illustration à celle des Pazzi.

Elle naquit à Florence en 1566, et reçut au baptême le nom de Catherine, en l'honneur de Ste Catherine de Sienne, pour laquelle on lui vit toujours une tendre dévotion. Dès les premières lueurs de raison, elle laissait apercevoir d'heureux présages de cette sainteté éminente à laquelle Dieu la destinait. A l'âge de sept ans, son amour pour les pauvres allait si loin, qu'elle se privait de manger pour les nourrir. Ennemie de tous les jeux de l'enfance, elle quittait souvent ses compagnes pour aller prier dans quelque lieu secret. Elle récitait avec une ferveur incroyable l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des apôtres, et autres semblables prières; elle saisissait de plus toutes les occasions de les apprendre aux pauvres enfans qui les ignoraient. Lorsque son père la menait à la campagne, son plus grand plaisir était de rassembler les petites filles, afin de leur enseigner ce qu'elle savait des premiers élémens de la religion; emploi dont elle s'ac-

quittait avec une modestie et une patience admirables. Un jour qu'elle commençait à apprendre le catéchisme à une petite fille d'un des fermiers de son père, on lui dit qu'il fallait retourner à Florence. Cette nouvelle lui donna une vive douleur. Des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, et elle était inconsolable de ne pouvoir finir la bonne œuvre qu'elle avait commencée. Son père ne put l'apaiser qu'en prenant avec lui la fille de son fermier, que la jeune Catherine acheva d'instruire à Florence.

A l'âge de huit à neuf ans, son ardeur pour l'exercice de la prière augmenta si considérablement, qu'elle y employait des heures entières. Elle puisa dans cette divine école le goût de la vertu dans un degré éminent; et elle s'y pénétra d'un tel désir d'aimer le Seigneur et de lui plaire, que tous les amusemens du monde ne lui offraient qu'ennui et amertume. Le seul bonheur qu'elle connût était de parler à Dieu ou de Dieu. Souvent il lui arrivait pendant la nuit de sortir de son lit pour se coucher sur la paille ou sur le plancher de sa chambre. Une fois elle se fit une couronne de joncs entrelacés d'épines, se l'attacha à la tête, et se coucha ainsi. Il est aisé de juger ce qu'elle eut à souffrir. Elle s'était portée à cette action extraordinaire après avoir médité sur la passion du Sauveur, qui depuis ce temps-là fut le principal objet des pensées de son esprit et des mouvemens de son cœur.

Le jour de Saint-André, comme elle faisait sa méditation, elle fut enflammée d'un désir si véhément de souffrir avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, qu'elle perdit connaissance et resta sans mouvement. Sa mère, ignorant la cause de ce qui se passait dans sa fille, craignit pour ses jours, et ne douta point qu'elle ne fût mourante. La sainte éprouva une semblable pamoison dans la suite, lorsqu'elle était religieuse. Elle dit alors, en revenant à elle-même : « Seigneur, cette grâce est comme celle que je reçus dans » ma jeunesse quand ma mère me crut attaquée d'une maladie cor» porelle. » Le cilice et les macérations de la chair furent les moyens dont elle se servit pour retracer en elle la vie de Jésus crucifié. Sans cesse elle était pénétrée des sentimens d'une vive componction, et elle ne pouvait retenir ses larmes à la vue de cette foule de misères corporelles et spirituelles qui l'affligeaient, ainsi que son prochain.

On ne pourrait exprimer jusqu'où allait sa dévotion pour la divine eucharistie. Elle aimait à être auprès de ceux qui venaient d'avoir le bonheur de communier; et il semblait que l'amour lui fît sentir l'odeur de la présence de Jésus-Christ. Cette rare dévotion pour l'eucharistie détermina son confesseur à accélérer à son égard le temps où l'on permet aux enfans d'y participer.

Elle n'avait encore que dix ans lorsqu'elle reçut le corps de Jésus-Christ pour la première fois. Dans sa douzième année, elle s'engagea par vœu à rester toute sa vie dans la virginité.

Son père ayant été fait gouverneur de Cortone par le grand-duc, on la mit en qualité de pensionnaire chez les religieuses de Saint-Jean, à Florence. Cette entière séparation du monde lui causa beaucoup de joie, parce qu'elle lui donnait la liberté de suivre tous les mouvemens de sa ferveur. Tous les matins elle employait quatre heures à la méditation, et elle était à genoux pendant ce temps-là. Son humilité lui faisait juger qu'elle était indigne de s'approcher des religieuses, qu'elle regardait comme les épouses favorites de Jésus-Christ, et elle les respectait au point qu'ordinairement elle se tenait à une certaine distance de chacune d'entre elles.

Le gouverneur de Cortone revint à Florence au bout de quinze mois. Son but était de travailler efficacement à procurer à sa fille un établissement qui convînt à sa naissance. Il se présenta plusieurs partis sortables; et il n'était plus question que d'avoir le consentement de la sainte. Mais on ne put jamais l'obtenir; et elle dit hautement qu'il n'était plus en son pouvoir de penser au mariage. C'était assez s'expliquer sur l'obstacle que son vœu y apportait. Elle demanda même la permission d'embrasser l'état religieux, ce qui lui fut à la fin accordé.

L'ordre des Carmélites fut celui qui fixa son choix, parce que l'on y communiait presque tous les jours. Elle entra dans leur monastère de Saint-Fridien, situé dans un des faubourgs de Florence, le 14 août 1582. Elle y porta quelques jours l'habit séculier, pour s'instruire de la règle, avant de s'engager à la suivre. Les religieuses furent singulièrement édifiées de sa ferveur. Quinze jours après, ses parens la reprirent chez eux, et l'y gardèrent trois mois, afin d'éprouver de nouveau sa vocation. Ils ne purent, durant ce temps-là, lui faire porter d'habits précieux; elle montra la plus grande aversion pour tout ce qui sentait la vanité et la sensualité.

Ses parens ne pouvant plus douter que sa vocation ne vînt du ciel, lui permirent de la suivre librement. La sainte profita de cette permission, et retourna dans le monastère le premier de décembre. Elle avait alors quinze ans. Elle prit l'habit le 30 de janvier de l'année suivante. Quand le prêtre lui mit le crucifix dans les mains, en disant: *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ* [1], une

[1] Gal. VI, 14.

ardeur séraphique parut sur son visage, et elle se sentit enflammée d'un ardent désir de souffrir toute sa vie pour Jésus-Christ. Foulant alors aux pieds toutes les vanités mondaines, elle forma une résolution sincère de marcher avec sa croix à la suite de son divin époux.

Après sa prise d'habit, elle se jeta aux pieds de la maîtresse des novices, pour la prier de ne la pas ménager, afin qu'elle pût s'accoutumer à la pratique des renoncemens et des humiliations. Elle fut, durant son noviciat, l'admiration de toutes celles qui étaient témoins de la ferveur de sa charité. Une maladie par laquelle Dieu l'éprouva ne servit qu'à faire éclater en elle les vertus les plus héroïques. Rien n'était plus touchant que le désir dont elle brûlait de souffrir pour celui qui est mort pour nous. Une des sœurs lui ayant un jour demandé d'où pouvait lui venir cette patience et cette force qui faisaient qu'elle ne se plaignait jamais, et qu'elle ne parlait pas même de ses maux, elle lui répondit, en lui montrant un crucifix qui était auprès de son lit: « Voyez ce » que l'amour infini de Dieu a fait pour mon salut. Ce même » amour voit ma faiblesse, et me donne du courage. Ceux qui se » rappellent les souffrances de Jésus-Christ, et qui offrent les » leurs à Dieu en union avec celles du Sauveur, ne trouvent rien » que de doux et d'aimable dans tout ce qu'ils souffrent. » Elle fit profession le 17 mai 1584, lorsque la maladie dont nous venons de parler donnait lieu de craindre pour ses jours. Elle changea son nom de Catherine en celui de Marie-Madeleine, qu'elle honorait comme le parfait modèle des âmes pénitentes. Sa profession faite, elle eut plusieurs ravissemens, et reçut des consolations ineffables durant quarante jours, et surtout après ses communions. C'était comme autant de caresses par lesquelles Jésus-Christ célébrait en quelque sorte le mariage spirituel qu'il avait contracté avec la sainte.

Lorsqu'une âme vient de se donner à Dieu, il arrive ordinairement qu'elle est visitée par les plus douces consolations. A la faveur des lumières qui lui sont communiquées, elle sent vivement la bassesse de son néant, et s'établit d'une manière solide dans la pratique de l'humilité. Attirée en même temps par l'odeur des parfums célestes, elle court avec une ardeur infatigable, et ne jouit d'aucun repos qu'elle ne soit avec son époux. Ce goût des consolations intérieures la soutient, la fortifie, et la dispose à souffrir avec joie les épreuves qui doivent infailliblement lui arriver. En effet, Dieu, qui veut régner sans partage sur ses serviteurs, leur envoie des croix pour les affranchir de tout attachement déréglé, et pour les rendre propres à devenir des vases du

pur amour. Il les jette, pour ainsi dire, dans le creuset des tribulations; et l'activité du feu par lequel ils passent se mesure communément sur le degré de sainteté où la miséricorde divine a dessein de les élever. Ce fut ce que notre sainte éprouva. Les peines intérieures prirent la place de cette joie et de ces douceurs dont elle avait été comme inondée. Mais ces peines ne firent que purifier et accroître sa vertu. Ses dispositions étaient si parfaites, qu'elle ne désirait pas même les consolations du ciel, dont elle se jugeait plus indigne que toutes les créatures.

Quant aux faveurs qu'elle recevait, elle tâchait d'en dérober la connaissance aux autres. Loin de s'en prévaloir et de croire qu'elle les méritait, elle les rapportait à la bonté toute gratuite de son Dieu; elle prenait de là occasion de s'humilier de plus en plus, et de purifier avec un nouveau soin les affections de son cœur. Persuadée que l'amour ne se manifeste jamais mieux que dans les souffrances, elle avait une ardeur insatiable pour les croix. Dans la vivacité de ses tendres sentimens pour son divin époux, elle regardait avec indifférence les consolations et les peines intérieures. Souvent elle ne pouvait contenir ses transports, et elle s'écriait: « O amour! faut-il que l'amour ne soit aimé, ni même » connu de ses propres créatures! O mon Jésus! que n'ai-je une » voix assez forte pour me faire entendre jusqu'aux extrémités » du monde! je publierais partout que cet amour doit être connu, » aimé, estimé comme le seul vrai bien. Mais le détestable poi» son de l'amour-propre dérobe aux hommes cette sublime con» naissance, et les rend incapables d'y parvenir. » D'autres fois elle invitait toutes les créatures à se changer en autant de langues, pour louer, bénir, glorifier les trésors immenses de l'amour divin. Elle versait des larmes continuelles pour obtenir la conversion des pécheurs; et lorsque son oraison était interrompue par la nécessité de vaquer aux devoirs publics, ou d'aller prendre un peu de repos, il lui arrivait souvent de s'écrier: « Comment puis-je me reposer, quand je considère que Dieu est » si grièvement offensé sur la terre! O amour! je le fais par » obéissance, et pour me conformer à votre sainte volonté. »

La crainte d'avoir offensé Dieu en marquant un trop grand désir de faire profession, la détermina à prier qu'on lui permît de passer deux nouvelles années au noviciat; ce qui lui fut accordé par la supérieure. Ce terme expiré, on l'élut seconde forestière, ou directrice en second des jeunes filles du dehors, que l'on instruisait de la règle avant de les admettre à la prise d'habit. Trois ans après, elle sortit du juniorat. C'était ainsi que l'on appelait le temps qu'il fallait passer parmi les jeunes religieuses. Elle fut

alors chargée du soin de former les novices. La communauté ne se lassait point d'admirer la sainte avidité qu'elle avait pour la pénitence. Elle jeûnait au pain et à l'eau tous les jours de la semaine, excepté les dimanches et les fêtes, auxquels elle usait d'un peu de nourriture de carême. Elle ajoutait encore à ses jeûnes diverses austérités corporelles.

Mais il est temps de la considérer aux prises avec l'esprit de ténèbres. Elle fut horriblement tourmentée par des tentations d'impureté, de gourmandise, d'orgueil, d'infidélité et de blasphême. Son imagination était souvent remplie de pensées abominables, qui la jetaient dans un état affreux. Elle ne goûtait aucun repos, malgré les prières ferventes qu'elle adressait à Jésus-Christ et à la Reine des vierges. Les disciplines, les cilices garnis de pointes de fer, et autres semblables instrumens de pénitence, ne pouvaient non plus lui rendre le calme. Il semblait que l'acharnement et la rage de l'ennemi augmentaient de jour en jour. Son esprit était encore tourmenté par mille spectres hideux, ce qui lui faisait croire qu'elle était abandonnée à la fureur des puissances infernales. Elle ne voyait que des sujets d'horreur en elle-même et dans tout ce qui l'environnait. Les pensées de blasphème et d'infidélité la poursuivaient avec tant de violence, que quelquefois elle criait à ses sœurs : « Priez pour moi, afin que je » ne blasphème pas le Seigneur, au lieu de le louer. » Le jeûne, que l'habitude, aidée de la grâce, lui avait rendu facile, lui devint pénible et insupportable. A tant de maux se joignit le mépris de la communauté pour elle. On traitait d'illusions tant de grâces extraordinaires qu'elle avait précédemment reçues, et que l'on avait même admirées. Dieu cependant n'abandonnait pas entièrement sa servante; il la soutenait par la force invisible de son bras. Toutes les fois qu'elle méditait sur la passion de Jésus-Christ, elle se sentait fortifiée et enflammée d'un nouveau desir d'exprimer encore plus parfaitement en elle *l'homme de douleurs*.

Cette épreuve dura cinq ans. Enfin Dieu rendit le calme à la sainte, et la consola par sa divine présence. Etant à matines le jour de la Pentecôte de l'année 1590, elle eut une extase pendant le *Te Deum*. Après l'office, on remarqua sur son visage et dans ses paroles une joie extraordinaire. Elle serra la main de la mère prieure et de la maîtresse des novices, et les invita à prendre part à l'heureux changement qui venait de s'opérer en elle. « L'orage est passé, leur dit-» elle; aidez-moi à remercier et à bénir mon aimable Créateur. »

Le retour des consolations fut suivi de beaucoup d'autres grâces singulières. Dieu la favorisa du don de prophétie. Elle prédit la papauté à Léon XI; mais elle lui prédit en même temps qu'il mour-

rait peu de temps après son élection, ce qui fut vérifié par l'événement.

En 1598, on la fit maîtresse des novices, et elle exerça cet emploi durant six ans. En 1604, on l'élut sous-prieure, et elle fut continuée dans cette charge jusqu'à sa mort. Rien n'était capable d'interrompre son union avec Dieu. Il lui suffisait d'entendre prononcer son nom pour éprouver les plus vifs transports d'amour. Elle répétait souvent, et avec une ferveur incroyable, la doxologie, *Gloire au Père*, etc. Elle s'inclinait alors, et s'offrait avec toutes ses puissances à celui de qui elle les avait reçues. En toutes choses, elle envisageait uniquement la volonté de Dieu, et le désir de lui plaire. Sa maxime ordinaire était, « que la volonté de Dieu est toujours » très-aimable. Que notre bonheur est grand! disait-elle à ses sœurs. » Nous trafiquons avec Dieu, et toujours à notre avantage, lorsque » nous agissons dans la vue de lui plaire et de l'honorer. Venez, » disait-elle d'autres fois, venez, et aimez votre Dieu, qui vous aime » tant. O amour! je meurs de douleur, quand je vous vois si peu » connu et si peu aimé. O amour! amour! si vous ne savez où re» poser, venez avec moi, et je vous logerai. O âmes créées par » l'amour! pourquoi n'aimez-vous pas? »

Dans les instructions qu'elle donnait aux novices, elle leur apprenait à chanter les louanges de Dieu avec respect et tremblement. « Pensez, leur disait-elle, que vous êtes en la compagnie des » anges; tâchez donc d'être prosternées en esprit à chaque parole » que vous prononcerez. » Si on ne chantait pas l'office assez posément, elle demandait la permission de sortir, et disait ensuite aux sœurs: « D'où venait cette précipitation? Quelle affaire plus impor» tante aviez-vous? »

Elle était dévorée de zèle pour le salut des âmes; aussi versait-elle continuellement des larmes, dans la vue d'obtenir la conversion des infidèles, des hérétiques et de tous les pécheurs. Elle tâchait de faire entrer les autres dans ses sentimens, et elle les exhortait de la manière la plus pathétique à rapporter toutes leurs bonnes œuvres à cette fin.

Sa dévotion pour la sainte eucharistie était extraordinaire, comme nous l'avons déjà observé. Rien ne lui paraissait comparable au bonheur de communier. « Pour me le procurer, disait-elle, je ne » balancerais pas, si cela était nécessaire, d'entrer dans la caverne » d'un lion, et de m'exposer à toutes sortes de souffrances. »

Son humilité tenait véritablement du prodige. Elle se regardait comme l'opprobre du monastère, le rebut de la communauté, et la plus abominable de toutes les créatures. Elle se réjouissait d'être oubliée, méprisée, de recevoir des réprimandes, et d'être em-

ployée aux plus bas offices de la maison. Souvent on l'entendait s'écrier: « O néant! que tu es peu connu! »

De violens maux de tête et de poitrine, accompagnés de fièvre et de crachemens de sang, lui causèrent de vives douleurs pendant les dernières années de sa vie. Elle eut aussi les gencives attaquées d'une humeur scorbutique qui lui fit tomber toutes les dents. Outre ces maux, elle éprouvait encore quelquefois des sécheresses et des aridités désolantes. D'un côté, elle souhaitait d'être affranchie des liens du corps pour aller se réunir à Jésus-Christ. Mais de l'autre, elle désirait de vivre, afin de continuer de souffrir pour l'objet de son amour. Ce qui montrait principalement l'héroïsme de sa patience, c'est que dans ses prières elle demandait à Dieu de souffrir sans consolation, pour mieux sentir toute l'amertume du calice du Sauveur.

Sentant approcher sa fin, elle exhorta les religieuses à la ferveur et à l'amour des croix. Elle demanda ensuite le sacrement de l'extrême-onction, qui lui fut administré; et elle communia tous les jours jusqu'à sa mort, qui arriva le 25 mai 1607. Elle était âgée de quarante-un ans un mois et vingt-quatre jours. Urbain VIII la béatifia en 1626, et Alexandre VII la canonisa en 1669. Son corps se garde à Florence dans une belle châsse. Dieu a accordé plusieurs guérisons miraculeuses par l'intercession de sa servante [a].

Il faut que notre amour pour Dieu soit bien faible, puisque nous sommes ennemis des moindres souffrances, et que nous trouvons tant de difficultés dans la pratique des devoirs du christianisme. Il est vrai que ces devoirs paraissent pénibles dans les commencemens de la conversion. Mais l'habitude, que l'on peut appeler une seconde nature, change à la fin l'ordre des choses, et rend agréables celles où l'on ne voyait d'abord que peine et contrainte. Quand l'amour de la vertu s'est une fois enraciné dans le cœur, on se porte avec ardeur à faire ce que l'on aime. L'Ecriture représente cette joie qui accompagne la pratique de la vertu, comme le caractère distinctif de la perfection. *Les voies de la sagesse sont des voies de plaisir, et tous ses sentiers sont des sentiers de paix* [1]. *Les commandemens de Dieu ne sont point pénibles* à celui qui aime [2]. Aussi l'homme de bien *fait-il ses délices de la loi du Seigneur; il*

[a] Le P. Ferdinandi Salvi, sous-prieur des Carmes de Bologne en Italie, a donné un recueil de douze lettres de S[te] Marie-Magdeleine de Pazzi, avec plusieurs autres monumens. Toutes ces pièces furent réimprimées à Venise en 1739, à la fin des œuvres spirituelles de la sainte. Le P. Salvi a publié aussi en italien diverses relations des miracles opérés à Bologne par l'intercession de la même sainte. Elles furent imprimées à Milan dans les années 1724, 1730, 1731.

[1] Prov. III, 17.

[2] I Joan. V. 5.

la médite nuit et jour [1]. Non-seulement il la médite, il travaille encore à y conformer sa vie. Le Psalmiste exprime en différens endroits, et avec beaucoup d'énergie, le plaisir qu'il trouvait à méditer et à observer les commandemens de Dieu. Il est dit des premiers Chrétiens, dont toute la vie était un exercice continuel de piété, qu'ils prenaient leur nourriture *avec joie et simplicité de cœur* [2]. Le Saint-Esprit nous fait la description suivante des apôtres: Ils paraissaient *comme tristes, et ils étaient toujours dans la joie; comme pauvres, et ils enrichissaient plusieurs; comme n'ayant rien, et ils possédaient tout* [3]. Une autre propriété de l'amour divin, est d'être toujours actif, de ne jamais cesser de manifester son ardeur, et de se porter avec zèle à la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres.

S. URBAIN Ier, PAPE ET MARTYR.

S. Urbain succéda à S. Calixte en 223, la troisième année du règne de l'empereur Alexandre. Malgré l'affection que ce prince, naturellement doux, avait pour les Chrétiens, ceux-ci ne laissèrent pas d'être persécutés en divers lieux, ou par le peuple, ou par les gouverneurs. Il est dit dans les Actes de Ste Cécile, que le pape Urbain encourageait les martyrs, et qu'il convertit à la foi un grand nombre d'idolâtres. Il mourut après avoir siégé sept ans. Il a le titre de *martyr* dans le Sacramentaire de S. Grégoire, dans le Martyrologe de S. Jérôme, publié par Florentinius, et dans la liturgie des Grecs. Il paraît, par Fortunat et par plusieurs anciens Missels, que sa fête se célébrait en France avec beaucoup de dévotion dans le sixième siècle. On l'enterra dans le cimetière de Prétextat. Il y avait autrefois sur la voie Appienne, près du lieu où il avait été enterré, une église dédiée sous son invocation.

En 821, on trouva les corps de Ste Cécile, et des Sts Tiburce, Valérien et Urbain, et le pape Paschal les transféra dans l'église de Sainte-Cécile. Léon IV envoya à l'impératrice Irmingarde, femme de Lothaire Ier, le chef de Ste Cécile, avec les corps des saints papes Sixte et Urbain, et cette princesse les déposa, vers l'an 840, dans l'abbaye des chanoinesses qu'elle avait fondée à Erstein en Alsace [4]. L'empereur Charles IV, qui vint dans cette province en 1353, fit ouvrir à Erstein la châsse qui renfermait le corps de S. Urbain, et

[1] Ps. I, 2.
[2] Act. II, 46.
[3] II Cor. VI, 10.
[4] Wimphelingius, *de Episc. Argentin.* p. 25.

obtint quelques parties de ses reliques pour les transférer à Prague [1]. Il ne faut pas le confondre avec un autre saint du même nom. Le P. Papebroch a montré que le S. Urbain dont il s'agit était le même que celui dont le corps fut envoyé par le pape Nicolas I[er], en 862, aux moines de Saint-Germain d'Auxerre, et dont les reliques se gardent aujourd'hui dans le monastère de Saint-Urbain, au diocèse de Châlons-sur-Marne.

Voyez Tillemont, *t.* 3, *p.* 258.

S. ADHELM ou ALDHELM [a],

ÉVÊQUE DE SHERBURN EN ANGLETERRE.

Ce saint, qui naquit parmi les Saxons occidentaux, était proche parent du roi Ina. Il fut élevé à Cantorbéry sous S. Adrien, et alla ensuite prendre l'habit dans le monastère de Malmesbury [b], dont il devint abbé en 675, par la démission de Maidulf. Ce monastère, qui jusque là avait été peu de chose, s'acquit beaucoup de réputation sous le nouvel abbé; les bâtimens et les revenus en furent considérablement augmentés. Adhelm dédia l'église en l'honneur de S. Pierre, et y en ajouta deux autres sous l'invocation de la S[te] Vierge et de S. Michel. Il vit son abbaye comblée des biens et des priviléges que lui accordèrent les princes et les rois. Il lui obtint aussi un ample indult du pape Serge, dans un voyage qu'il fit à Rome [c].

L'état florissant où était l'abbaye de Malmesbury venait principalement de la vénération que le saint s'attirait par ses vertus. Il se montrait en tout l'ennemi déclaré de la sensualité, de la vaine gloire, de l'avarice et des amusemens mondains. La prière et la lecture des bons livres faisaient son unique occupation. Une de ses pénitences ordinaires, était de réciter le Psautier pendant la nuit, étant plongé jusqu'aux épaules dans l'eau d'une fontaine voisine.

Toujours il sut allier l'amour des lettres avec une piété tendre. Nous apprenons de lui-même qu'il fut le premier qui cultiva tout à la fois la poésie latine et la poésie anglaise ou saxonne. Il com-

[1] Ruyr, *Antiq. de la Vosge, part.* 3, *l.* 1, *p.* 236.

[a] *Aldhelm* signifie *vieux casque.*

[b] Il venait d'être fondé par un saint moine irlandais, appelé Maidulf; ce qui le fit nommer *Maidulfsbury*, et par corruption *Malmesbury.*

[c] Il fit de son abbaye le plus bel édifice qu'il y eût alors en Angleterre. *Voyez* Guillaume de Malmesbury, qui a rempli toute la seconde partie de la Vie du saint, d'extraits ou de copies d'actes concernant les fondations et les priviléges de cette abbaye.

posa plusieurs ouvrages, dont le principal est un traité *des louanges de la virginité*[a]. Il y rapporte les grands éloges que S. Augustin, S. Jérôme et les autres Pères ont donnés à cet état, et cite des exemples tirés de la vie de plusieurs vierges dont la sainteté est reconnue.

Hedda, évêque des Saxons occidentaux, étant mort, son diocèse fut divisé en deux; l'un conserva le nom de Winchester, et l'autre prit celui de Sherburn. S. Adhelm, qui était abbé depuis trente ans, fut tiré de sa solitude, et placé sur le siége de Sherburn, qu'on transféra depuis à Salisbury. Il se conduisit dans l'épiscopat comme un digne successeur des apôtres. Il mourut à Dullinge, dans le comté de Sommerset, le 25 mai 709, pendant qu'il faisait la visite de son diocèse. Il était dans la cinquième année de son épiscopat. On lit dans Guillaume de Malmesbury, qu'il opéra des miracles avant et après sa mort. Son Psautier, et plusieurs autres choses qui avaient servi à son usage, se sont gardés dans son monastère jusqu'à la prétendue réforme[b].

Voyez Guillaume de Malmesbury, dans l'*Anglia Sacra* de Wharton, tom. 2, p. 1, et le livre *de Pontificibus Angliæ* du même Guillaume, publiée par Gale. Ce dernier ouvrage contient l'histoire de l'abbaye de Malmesbury. *Voyez* aussi D. Mabillon, *sec.* 3 *Ben. part.* 1, *et append. in sec.* 4, *p.* 1; et le P. Papebroch, sous le 25 de mai.

[a] Wharton en donna une bonne édition à Londres en 1663. Il y joignit quelques traités de Bède, et le dialogue d'Egbert, archevêque d'Yorck.

Ealfrid dit que S. Adhelm réussissait singulièrement à faire des vers en langue saxonne. *Voyez* sur le talent que le saint avait pour la poésie, ainsi que sur ses différens ouvrages, Cave, *Hist. Littér. t.* 1, *p.* 595, *edit. Basil.* Fabricius, *Bibl. med. Latinit. l.* 1, *p.* 142; Tanner, *de Script. Britan. etc.*

Le premier ouvrage que composa S. Adhelm, était intitulé, *de Erroribus Britannorum, sive de Circulo Paschali;* et il avait pour objet de réfuter le calcul erroné des Bretons du nord par rapport à la célébration de la Pâque. Guillaume de Malmesbury dit qu'il était perdu de son temps; d'où Fabricius a conclu qu'il n'existe plus à présent. Mabillon cependant, et d'autres auteurs pensent le contraire, et ils sont persuadés que l'ouvrage en question n'est autre chose que la quarante-quatrième lettre qui se trouve parmi celles de S. Boniface. Effectivement, il y est traité de la célébration de la Pâque, et l'auteur se nomme lui-même *Althelm, Abbé.* Cette lettre est adressée à Géronce, roi de Damnonie, parmi les Saxons occidentaux.

[b] En ruinant l'abbaye de Malmesbury, qui faisait un des plus beaux ornemens du Wiltshire, on détruisit en même temps le tombeau du célèbre roi Athelstan, qui y avait été enterré.

S. MAXIME,

VULGAIREMENT S. MAUXE ET S. VÉNÉRAND,

MARTYRS AU DIOCÈSE D'ÉVREUX EN NORMANDIE.

La nouvelle légende de ces saints porte qu'ils étaient frères, et nés à Bresse en Italie. Il y est dit encore que Maxime fut sacré évêque, et Vénérand élevé au diaconat par le pape Damase, qui les envoya l'un et l'autre prêcher la foi aux Infidèles; qu'ils s'acquittèrent d'abord de cette commission parmi les Barbares, qui, ayant passé les Alpes, étaient tombés sur la Lombardie; mais qu'ils ne retirèrent de leur zèle d'autre fruit que l'honneur de souffrir diverses tortures pour le nom de Jésus-Christ.

Ayant échappé à la rage des persécuteurs, ils abandonnèrent l'Italie, et vinrent dans les Gaules, accompagnés de deux saints prêtres, nommés Marc et Ethérius. Ils passèrent par les villes d'Auxerre, de Sens et de Paris. Après avoir fait quelque séjour au confluent de l'Oise et de la Seine, ils continuèrent leur marche du côté d'Evreux. Etant arrivés au village d'Acquigny[a], ils furent arrêtés par une troupe de Barbares, qui leur firent couper la tête dans une île voisine, formée par les rivières d'Eure et d'Iton. Plusieurs Chrétiens nouvellement convertis remportèrent avec eux la palme du martyre. Ces Chrétiens, au nombre de trente-huit, étaient des soldats que la patience et le courage de Maxime et de Vénérand avaient gagnés à Jésus-Christ. Le chef de la troupe, furieux de ce qu'ils avaient changé de religion, les traita avec la même cruauté que les deux saints martyrs[b]. Marc et Ethérius, qui n'avaient point été enveloppés dans le massacre, s'échappèrent pendant qu'on les conduisait à Evreux. Ils revinrent sur leurs pas et enterrèrent les corps de S. Maxime et de S. Vénérand dans une

[a] A une lieue de Louviers, et à trois et demie d'Evreux.

[b] On apprend que ces Chrétiens étaient au nombre de trente-huit, d'une inscription trouvée dans une des châsses des saints martyrs, et qui est conçue en ces termes : Hic est locus Martyrum, et Reliquiæ SS. Martyrum Maximi et Venerandi, et Sociorum eorum triginta et octo. Il y a lieu de croire que cette inscription, dont les caractères paraissent antiques, était sur le tombeau des saints martyrs. Elle est sur un marbre ou une pierre de couleur noire. On l'a renfermée dans une châsse nouvellement faite, avec les reliques des saints; et on l'a placée vis-à-vis d'une des glaces de cette châsse, afin qu'on puisse la lire. On conserve à Acquigny les procès-verbaux de tout ce qui se fit en cette occasion.

ancienne église, située au-delà de l'île, et que les Vandales avaient presque entièrement ruinée [a].

L'église d'Evreux avait alors pour pasteur S. Eterne, sur la vie et la mort duquel on ne peut rien dire de bien certain. On convient que son épiscopat fut très-court. Comme il est appelé quelquefois *Etherius*, des auteurs en ont inféré qu'il était le même que le prêtre de ce nom qui avait accompagné dans les Gaules S. Maxime et S. Vénérand; et qu'après leur mort il avait été sacré évêque d'Evreux.

On met le plus ordinairement son épiscopat vers l'an 512, après celui de Maurusion, qui fut le successeur immédiat de S. Gaud. Ses reliques se gardaient à Luzarche, au diocèse de Paris. En 1682, les chanoines d'Evreux en obtinrent une portion qu'ils ont partagée avec l'église paroissiale d'Acquigny en 1763 [b]. S. Eterne est honoré avec le titre de martyr, à Evreux, le 16 de juillet; et à Luzarche, le 13 d'août et le premier de septembre.

Quelques critiques placent la mission de S. Maxime et de S. Vénérand, ainsi que leur martyre, et celui de S. Eterne ou Ethérius, peu après la mort de S. Taurin, fondateur du siége d'Evreux, et avant l'épiscopat de S. Gaud, c'est-à-dire dans un temps où il y avait encore peu de Chrétiens dans le pays.

Vers l'an 960, Richard Ier, surnommé *le Vieux*, étant duc de Normandie, et Guiscard évêque d'Evreux, un certain Amalbert découvrit à Acquigny les reliques de S. Maxime et de S. Vénérand. Il les enleva, à l'exception des chefs des deux martyrs et de quelques ossemens. On rapporte qu'une maladie miraculeuse dont il fut attaqué en passant la Seine au pays de Caux, près de Fontenelle ou de Saint-Vandrille, l'obligea de les déposer dans ce célèbre monastère, et que le duc Richard bâtit une chapelle pour les recevoir [1]. Ces reliques furent brûlées dans la suite par les Huguenots. En 1753, les religieux de Saint-Vandrille obtinrent de l'église paroissiale d'Acquigny une portion des ossemens

[a] La grande irruption des Vandales dans les Gaules arriva vers le commencement du règne de l'empereur Valentinien le Jeune. *Voyez* Idace, *in Chron.* Procope, *de Bello Vandal.* S. Jérôme, *ep.* 91, *t.* 4, *part.* 2, *edit. Ben.*

[b] L'église paroissiale d'Acquigny, l'une des mieux décorées de tout le diocèse, était enrichie de reliques fort précieuses. Elle donna en 1746, à la cathédrale d'Evreux, une portion considérable de celles des SS. Maxime, Vénérand, et leurs compagnons. Il y avait aussi des reliques des saints martyrs d'Acquigny dans la chapelle du collége du Plessis-Sorbonne à Paris. Elles étaient dans deux châsses qui furent données en 1766, par M. le prince de Lambesc, grand écuyer de France, alors pensionnaire dans ce collége. La translation s'en fit le 11 mai 1766, par M. Richier de Cérisy, évêque de Lombez.

[1] *Chron. Fontenel.* apud d'Achéry, *Spicil. t.* 3, *p.* 256.

des saints martyrs, qu'ils honorent avec le titre de seconds patrons.

Les reliques qui étaient restées à Acquigny étaient gardées dans une église bâtie sur le tombeau des saints martyrs, laquelle devint un prieuré dépendant de l'abbaye des Bénédictins de Conches [a]. L'église tombant en ruines, M. de Rochechouart, évêque d'Evreux, ordonna, en 1750, qu'elles fussent transférées dans l'église paroissiale. Elles y furent déposées sur le grand-autel [b]. Le 25 de mai, on les portait en procession au lieu où les saints reçurent la couronne du martyre; et il se trouve à cette cérémonie un très-grand nombre de fidèles qui viennent de toutes les paroisses voisines.

S. Maxime et S. Vénérand sont honorés avec beaucoup de dévotion dans le diocèse d'Evreux et à Saint-Vandrille. On les invoque surtout dans les temps de sécheresse. On porte alors leurs reliques en procession; et l'on ne réclame point en vain leurs mérites. Ce fut ainsi que l'on obtint de la pluie dans les années 1556, 1615 et 1726.

Voyez la Vie des saints martyrs, imprimée à Evreux en 1752; Le Brasseur, *Histoire d'Evreux, p.* 33 *et* 77; Trigan, *Histoire ecclesiastique de la Normandie*, t. 1, p. 79.

LE B. CONSTANT DE FABRIANO,

DOMINICAIN.

L'AN 148.

Constant naquit à Fabriano en Italie, et entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique. Il eut pour directeur de sa conscience S. Antonin, et fit de rapides progrès dans la vie intérieure sous un maître si habile. Voulant mortifier son corps, il s'imposa, outre les jeûnes de l'Eglise, celui de ne prendre tous les vendredis de l'année que du pain et de l'eau, coucha sur un peu de paille, porta constamment un cilice, récita tous les jours l'office des morts et le psautier. Il obtint des faveurs spéciales du Seigneur pour prix de tant de vertus, et annonça plusieurs événemens fu-

[a] Ce prieuré fut fondé au commencement du onzième siècle, par Roger de Thosny, alors seigneur d'Acquigny, lequel le donna à l'abbaye de Saint-Pierre et Saint-Paul de Castillon-les-Conches.

[b] L'église fut démolie en 1752; mais on laissa subsister une chapelle, dont l'autel, rempli de reliques, est sur le tombeau des saints martyrs.

turs, qu'il n'avait pu connaître d'après les prévisions humaines. Il prêchait avec force les vérités du christianisme, et soutint son éloquence irrésistible par l'éclat des miracles. On lit dans l'histoire de sa vie qu'il multiplia à plusieurs reprises le pain qui était destiné aux pauvres et qui ne suffisait pas à leurs besoins. Il parlait sans ménagement aux personnages les plus éminens, qui s'ouvrirent à lui, et ne trahit jamais la vérité par une molle condescendance. Ses vertus le rendirent cher aux peuples qu'il évangélisait : souvent il se vit suivi d'une troupe de fidèles avides de contempler ses traits et de recevoir sa bénédiction. Constant passa à une meilleure vie en 1481, comblé de mérites. Le pape Pie VII approuva en 1821 le culte que ses compatriotes lui rendaient de temps immémorial, l'ayant déclaré le patron de leur commune.

Voyez les Leçons de son office et une courte notice sur sa Vie imprimée à Rome en 1821.

MARTYROLOGE.

A Rome, sur la voie de *Nomente*, la fête de S. Urbain, pape et martyr, par les exhortations et la doctrine de qui plusieurs personnes, entre autres Tiburce et Valérien, embrassèrent la foi de Jésus-Christ, et souffrirent le martyre pour elle. Lui-même, après avoir beaucoup souffert pour l'Eglise de Dieu. durant la persécution de l'empereur Alexandre Sévère, ayant eu la tete tranchée, reçut la couronne du martyre.

A Dorostore en Mysie, fête des SS. Pasicrate, Valention, et deux autres couronnés ensemble.

A Milan, S. Denis, évêque, qui, relégué en Cappadoce par l'empereur Constance, arien, pour la foi catholique, y mourut presque sous le titre de martyr. Son saint corps fut envoyé par l'évêque Aurèle à S. Ambroise, évêque de Milan, et on rapporte que S. Basile le Grand eut part à cette translation.

A Rome, S. Boniface, pape, quatrième du nom, qui dédia le Panthéon en l'honneur de Sainte-Marie-aux-Martyrs.

A Salerne, décès de S. Grégoire, pape, septième du nom, zélateur et défenseur ardent de la liberté de l'Eglise.

A Florence, fête de S. Zénobe, évêque de cette ville, célèbre par la sainteté de sa vie et la gloire de ses miracles.

En Angleterre, S. Aldhelm, évêque de Sherburn.

Dans le diocèse de Troyes, S. Liey, confesseur.

A Assise en Ombrie, translation de S. François, confesseur, du temps du pape Grégoire IX.

A Véroli, dans la campagne de Rome, translation de Ste Marie, mère de Jacques, dont le saint corps est illustré par plusieurs miracles.

A Florence, Ste Marie-Magdeleine, vierge, de l'ordre des Carmélites, illustre par sa vie régulière et par sa sainteté. On célèbre sa fête le 27 de ce mois.

Saints de France.

A Acquigny, sur la rivière d'Eure, près d'Evreux, S. Meu et S. Vénérand, honorés comme martyrs.

A Clermont en Auvergne, S. Injurieux, sénateur, qui garda la virginité, avec son épouse nommée Scolastique.

A Mont-Saint, proche de Lorette, S. Gère, descendu des comtes de Lunel, terre située entre Nîmes et Montpellier.

Autres.

A Ancyre, le martyre de S. Théodote.

A Biède en Toscane, S. Sence, confesseur.

Chez les Grecs, S. Célestin, qui eut les pieds percés, et S. Olbien, confesseur.

Entre Naples et Capoue, décès de S. Canion, confesseur, titulaire de l'église métropolitaine de Cirence.

VINGT-SIXIÈME JOUR DE MAI.

S. PHILIPPE NÉRI, OU DE NÉRI,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DE L'ORATOIRE, EN ITALIE.

Tiré de sa Vie, écrite en 1601 *par le savant P. Antoine Galloni, l'un de ses plus fidèles et de ses plus intimes disciples, ainsi que d'une autre Vie composée par le P. Jacques Bacci, et imprimée à Rome en* 1645. *Voyez encore le P. Papebroch*, t. 6 maii, p. 461, *et les corrections de l'hist. du saint, publiées à Florence en* 1761, *par Dominique-Marie Manni, membre de l'académie des Apatistes.*

L'AN 1595.

La parfaite charité qui caractérise les vrais serviteurs de Dieu a fait de ce saint une des plus brillantes lumières de l'Eglise dans ces derniers temps. Il naquit à Florence en 1515; il était fils de François Néri, avocat, et de Lucrèce Soldi, tous deux issus de familles riches dans la Toscane. Dès l'âge de cinq ans il obéissait à ses parens avec la plus exacte ponctualité. Son père l'ayant un jour grondé à l'occasion d'une petite querelle qu'il avait eue avec une de ses sœurs, il se mit à pleurer amèrement, non de la réprimande qu'il recevait, mais de sa faute, qu'il regardait comme fort considérable. On ne pouvait se lasser d'admirer la patience qu'il montrait dans les maladies. Sa douceur était si grande qu'il ne paraissait pas connaître ce que c'était que la colère. A l'âge de onze ans il ne sortait presque point des églises; il priait et écoutait la parole de Dieu avec une dévotion singulière. Son respect pour ses supérieurs, sa ferveur et son humilité, sa douceur et son affabilité le faisaient chérir de tous ceux qui le connaissaient; et on l'appelait communément *le bon Philippe*.

Lorsqu'il eut achevé son cours d'humanités, on l'envoya chez un de ses oncles, qui était un riche marchand, et qui vivait auprès du mont Cassin. Il avait alors dix-huit ans. Son oncle eut bientôt pris la résolution de le faire héritier de tous ses biens. Mais le jeune Philippe, qui se sentait appelé à la perfection et qui craignait les dangers d'une vie mondaine et dissipée, renonça à l'occasion qui se présentait de s'assurer une fortune considérable. Il quitta la maison de son oncle, et alla se fixer à Rome en 1533. Un gentilhomme florentin, nommé Galleotto Caccia, établi dans cette ville, le prit chez lui pour élever ses enfans, et il ne tarda pas à sentir tout le prix du trésor qu'il possédait dans sa maison. En effet, la vie que menait Philippe était extrêmement édifiante. Le bruit de sa sainteté se répandit de proche en proche, et parvint bientôt

jusqu'à Florence. Sa coutume était de ne faire qu'un repas par jour, et ce repas consistait en un peu de pain et d'eau; il y ajoutait quelquefois des olives ou une petite portion d'herbes. Souvent il employait les nuits entières à prier; et il goûtait dans cet exercice de grandes consolations.

Sous un tel maître, les enfans de Galleotto Caccia firent de grands progrès dans la vertu et dans les lettres, qui leur étaient enseignées avec beaucoup de soin. Philippe étudia en même temps la philosophie et la théologie. Ses succès répondirent à son application, et il surpassa de beaucoup ceux qui couraient la même carrière que lui. Tous ses condisciples recherchaient son amitié avec empressement, mais il était fort réservé en fait de liaison; il craignait de tomber dans de mauvaises compagnies, ou au moins de s'exposer à perdre un temps précieux. Un quart-d'heure donné par jour à des conversations inutiles paraît d'abord peu de chose : mais si l'on réunit ensemble tous ces quarts-d'heure, et que l'on y joigne tout cet espace qui est absorbé par le repos et par les autres besoins de la nature, la plus longue vie se trouve renfermée dans des bornes étroites, et il ne reste plus guère de temps pour travailler à mériter l'éternité. Cette réflexion occupait continuellement le saint, et le rendait très-exact à ménager tous ses momens. Jamais il ne s'entretenait avec le prochain, qu'autant que le devoir, la charité ou quelque autre semblable motif l'exigeaient. Il se rappelait d'ailleurs que les saints mêmes se plaignaient de se trouver, au sortir des compagnies, moins propres à la prière, et souvent moins purs aux yeux de Dieu. Il avait encore appris d'eux que les conversations frivoles portent dans l'âme l'air contagieux du monde, qui est d'autant plus funeste dans ses suites, que le venin en est plus subtil et plus secret.

Malgré tant de précautions, il ne put se prémunir contre les attaques du tentateur. De jeunes libertins furent les instrumens dont il se servit pour donner atteinte à la pureté de ses mœurs. Ces trop fidèles ministres du démon essayèrent de le corrompre par des discours lascifs. Mais le saint leur parla avec tant de force et d'onction, qu'il amollit la dureté de leurs cœurs, et les fit entrer dans les sentimens d'une vive componction. Les armes qu'il employait contre l'ennemi du salut étaient la prière, le jeûne et l'humilité. Cela ne l'empêcha cependant pas d'éprouver long-temps les révoltes de la chair. Il n'en fut parfaitement délivré qu'à l'âge de cinquante ans. Il devint alors tellement maître des mouvemens de la nature corrompue, qu'il ne savait pas s'il avait un corps. C'est ce qu'il déclara au cardinal Baronius. En faisant cette déclaration, il pleurait amèrement, et se reprochait son indifférence à

remercier Dieu, qui, par sa grâce, l'avait toujours conservé chaste d'esprit et de corps.

La mortification des sens qu'il pratiquait était absolue, et s'étendait jusqu'aux plus petites choses. « Il est nécessaire, disait-il » à ce sujet, de se mortifier dans les choses mêmes qui ne paraissent que des bagatelles; par là on s'accoutume à vaincre dans » les grands combats. » Par une suite de son amour pour la pauvreté, lorsqu'il vint à Rome pour la première fois, il ne voulut recevoir de sa famille que ce qui lui était absolument nécessaire; on ne voyait dans sa chambre qu'un lit pauvre et quelques livres. Tout amusement lui paraissait insipide; il ne connaissait d'autre récréation que celle d'aller visiter les églises et les hôpitaux. Même durant le cours de ses études, il donnait un temps considérable à la prière, et il n'y avait point de jour qu'il ne visitât plusieurs ou même toutes les églises renommées par la dévotion des pélerins, quoiqu'elles soient pour la plupart fort éloignées les unes des autres [a]. Souvent il priait la nuit entière devant la porte d'une église, et surtout devant les reliques des martyrs, dans le cimetière de Calixte. D'autres fois il lui arrivait, étant accablé par le sommeil, de se contenter de prendre un peu de repos sur la terre dans le porche d'une des sept églises. Pendant qu'il étudiait la philosophie, il se fit une loi de penser souvent aux souffrances de Jésus-Christ, et de méditer sur les péchés et l'ingratitude des hommes. Aussi ne jetait-il jamais les yeux sur un crucifix, sans verser un torrent de larmes.

Lorsqu'il eut achevé son cours de théologie, il étudia quelque temps l'Ecriture et les Pères pour se perfectionner dans cette science. Il s'appliqua aussi au droit canonique, dont la connaissance est si utile et même si nécessaire à ceux qui conduisent les autres. Il devint en peu de temps fort habile dans ces différentes sciences, et les plus célèbres professeurs venaient le consulter de toutes parts et lui demander la solution de leurs difficultés. Dans la suite, il recommandait fortement les mêmes études à ses disciples; et pour les exciter à s'y appliquer, il leur proposait pour modèle le pieux et savant cardinal Baronius, qui, à l'âge de dix-huit ans, était entré dans l'Oratoire pour travailler aux annales de l'Eglise. Baronius reconnaît [1] que S. Philippe de Néri lui rendit

[a] Ces églises (au nombre de sept) que visitent les pélerins, sont les basiliques du Vatican et de Latran; celles de Sainte-Marie-Majeure et de la Sainte-Croix de Jérusalem, situées en différens quartiers de la ville; celle de Saint-Laurent *extra muros*, à deux milles de la ville, sur la voie Tiburtine; celle de Saint-Paul, sur la voie d'Ostie, à cinq milles de l'ancien Forum, appelé aujourd'hui *Campo-Vaccino;* celle de Saint-Sébastien, sur la voie Appienne. Ces églises sont enrichies des reliques des plus célèbres martyrs.

[1] *Annal. t. 8, Præf.*

de grands services au commencement de son ouvrage, et que chaque jour il le soutenait par ses avis et ses encouragemens dans la carrière pénible où il marchait. Il lui attribue même la gloire d'avoir imaginé le dessein et formé le plan de ses Annales [a].

Le témoignage que Baronius rend à S. Philippe de Néri donne une haute idée de l'étendue de ses connaissances. Aussi était-il un des plus savans hommes de son siècle. Mais le désir ardent qu'il avait de s'unir plus parfaitement à Jésus-Christ, le fit renoncer à l'étude des lettres. A l'âge de vingt-trois ans, il vendit ses livres et en donna le prix aux pauvres.

N'étant plus occupé que de Dieu, il acquit bientôt le don de la plus sublime oraison. Les douceurs qu'il goûtait dans cet exercice étaient si grandes, qu'il ne pouvait se soutenir. Alors il se couchait par terre et s'écriait : « C'en est assez, Seigneur, c'en est » assez. Je vous prie de suspendre un peu le torrent de vos con- » solations. Eloignez-vous de moi, Seigneur, éloignez-vous de » moi. Je suis un homme mortel, et par conséquent incapable de » supporter une telle abondance des célestes délices. Je me meurs, » mon Dieu, si vous ne me secourez. » On l'entendait aussi dire souvent : « O mon Dieu ! puisque vous êtes si aimable, pourquoi » ne m'avez-vous donné qu'un cœur pour vous aimer ? Pourquoi du » moins ce cœur est-il si petit et si étroit ? » On croit, et le saint était lui-même persuadé, qu'il serait mort d'un exces de joie, si dans ces circonstances Dieu n'eût modéré ou retiré ses consolations.

C'était malgré lui que Philippe de Néri laissait apercevoir ce qui se passait dans son âme. Son humilité le rendait industrieux à cacher toutes les grâces extraordinaires qu'il recevait, et il recherchait le mépris en toutes choses. Cette disposition intérieure était ce qui lui méritait principalement ces communications intimes du Saint-Esprit. L'amour divin agissait sur lui avec tant d'impétuosité, que la flamme s'en manifestait au dehors, surtout par de violentes palpitations de cœur. Au reste, ceci ne doit point paraître incroyable. S. François de Sales observe dans son livre *de l'Amour de Dieu,* et l'expérience montre que les affections de l'âme, lorsqu'elles sont très-vives, produisent dans le corps des

[a] Baronius fut créé cardinal en 1596, par Clément VIII, et mourut en 1607. Quoiqu'il se trouve des fautes dans ses Annales, ce qui était inévitable dans un ouvrage de cette nature, on ne peut lui savoir trop de gré de son entreprise. Elle suppose une érudition immense et une application infatigable au travail ; et c'est à juste titre qu'on donne au savant cardinal le nom de Père des annales de l'histoire ecclésiastique. Léonard Venturini, imprimeur de Lucques, donna, il y a quelques années, une édition des Annales de Baronius, avec les corrections des savans au bas des pages. Il est fâcheux que l'exécution typographique ne réponde point à l'importance de l'ouvrage.

effets surprenans [a]. L'amour divin, au rapport de Galloni, dilata un jour si fortement le cœur du saint, que le cartilage qui joint les côtes du côté gauche se rompit; ce qui donna plus de jeu et au cœur, et aux grands vaisseaux. Le serviteur de Dieu resta dans cet état pendant les cinquante dernières années de sa vie.

Quoiqu'il fût au milieu d'une grande ville, il y mena longtemps la vie d'un ermite, pratiquant toutes sortes de pénitences et de macérations. Sans cesse il languissait dans l'attente du jour auquel son âme, affranchie des liens du corps, irait se perdre dans l'océan du souverain bien. Il avait coutume de dire qu'un homme qui aime véritablement Dieu trouve la vie insupportable. Aussi un tel homme ne peut-il se consoler que par l'idée qu'il accomplit la volonté du ciel, et par la facilité qu'il a de retracer en lui l'image du Sauveur souffrant. Il se réjouit encore, comme S. Paul [1], de ce qu'en restant sur la terre, il peut travailler à la gloire de Dieu, et la procurer par la conversion des âmes. Dévoré du même zèle que l'Apôtre, notre saint se mit à fréquenter les places publiques, et à chercher toutes les occasions de gagner des âmes à Jésus-Christ, ou du moins de prévenir quelques péchés. On le vit, n'étant encore que laïque, opérer un grand nombre de conversions. Il visitait encore les hôpitaux, afin de servir et de consoler les membres souffrans de Jésus-Christ.

Les larmes lui venaient aux yeux lorsqu'il considérait le refroidissement de la charité, par rapport aux pauvres malades. Il forma le projet de faire revivre une pratique bien conforme à l'esprit du christianisme, et bien propre à inspirer des sentimens d'humilité. Dans cette vue, il pensa établir à Rome la confrérie de la Sainte-Trinité; en quoi il reçut de grands secours du pieux Persiano Rosa, son confesseur. Ce fut en 1548 qu'il commença cet établissement charitable dans l'église de Saint-Sauveur *del Campo*. Quatorze personnes s'associèrent à lui dans cette bonne œuvre. Il pourvut à tout avec une sagesse admirable, et il régla la manière dont on devait recevoir, servir et instruire les malades, les pélerins et les convalescens qui n'avaient point de retraite. Il faisait lui-même

[a] Ces effets s'expliquent par l'économie naturelle du corps humain. La cause en est cependant obscure, parce qu'elle dépend de l'union de l'âme avec le corps; union dont les lois nous sont inconnues. Le propre de la colère, et beaucoup plus de la haine et de la douleur, est de contracter les vaisseaux, de ralentir le mouvement des fluides, et de causer dans les glandes des obstructions qui occasionent diverses maladies. Par un effet tout contraire, l'espérance, la joie et l'amour divin, qui est toujours régulier, dilatent le cœur et les vaisseaux, accélèrent le mouvement des fluides, augmentent les esprits, et par là servent merveilleusement à mettre le corps dans un état de santé que dérangent beaucoup l'envie, la jalousie, les craintes désordonnées, et autres semblables passions. *Voyez* Cheyne, Boerhave, Heister.

[1] Philip. II, 24.

des discours de piété; chaque jour il tenait des conférences spirituelles, qu'il poussait quelquefois jusque bien avant dans la nuit; et ces conférences produisirent des fruits merveilleux. Un grand nombre de pécheurs se convertirent; d'autres se consacrèrent plus spécialement à la pratique de la vertu, et parvinrent à une perfection éminente.

Dans l'année 1550, S. Philippe transféra sa confrérie dans l'église de la Sainte-Trinité. Il érigea en même temps un nouvel hôpital, qui est encore aujourd'hui très-florissant, et un des mieux réglés du monde chrétien. On y voit tous les soirs plusieurs personnes, même des cardinaux et des princes, que la dévotion y attire. Il s'y en est quelquefois trouvé jusqu'à six cents dans un jour. Ces pieux Chrétiens lavent les pieds des pélerins; ils les servent ensuite avec affection, ainsi que les malades. Les dames rendent le même service aux pauvres de leur sexe qui sont dans un autre hôpital. Le saint, non content de prendre soin de ses hôpitaux, assistait encore les malheureux des différens quartiers de la ville. Voulant une fois faire secrètement l'aumône, il choisit, pour n'être pas découvert, une nuit fort obscure. Il tomba dans un fossé profond; mais Dieu permit qu'il ne fût point blessé de sa chute.

S'il n'eût suivi que les mouvemens de son humilité, il eût passé toute sa vie dans l'état laïque. Mais son confesseur l'obligea à entrer dans la cléricature, afin qu'il fût à portée de servir plus utilement l'Eglise de Jésus-Christ. Il reçut la prêtrise au mois de juin de l'année 1551, étant alors âgé de 36 ans presque accomplis. Après son ordination, il se retira dans la communauté des prêtres de Saint-Jérôme, qui jouissait d'une grande réputation de vertu. C'était là aussi que vivait Persiano Rosa, son confesseur. Chaque prêtre mangeait en particulier, et pratiquait les jeûnes proportionnés à sa dévotion et à ses forces. Philippe diminua quelque chose de ses premières austérités pour ne pas trop affaiblir son corps. Il faisait un petit repas le matin; et sur le soir, il prenait deux œufs, ou un potage, ou une portion de légumes. Rarement il se permettait l'usage de la viande et du poisson. Lorsqu'il était à table chez les étrangers, il acceptait ce qu'on lui présentait, afin d'éviter la singularité, observant toutefois de s'en tenir à un seul mets; et il mangeait de manière à faire croire que le sens du goût était émoussé en lui. La chambre qu'il habitait était petite et pauvrement meublée. Il ne s'occupait que des moyens de satisfaire sa dévotion, et le désir qu'il avait de tendre toujours vers Dieu avec une nouvelle ferveur.

Le jour qu'il dit sa première messe, son âme reçut des consolations extraordinaires. Le tremblement de ses mains et de son

corps annonçait le respect intérieur dont il était pénétré. Ce tremblement se fit surtout remarquer à l'élévation et à la communion; plusieurs fois il fut obligé de s'appuyer sur l'autel, ne pouvant se soutenir autrement. Il ne laissait passer aucun jour sans offrir le saint sacrifice, et s'il en était empêché par quelque maladie, il priait qu'on lui administrât la communion. Souvent il avait des extases à l'autel; ce qui faisait que quelquefois il était deux heures à dire la messe. Ce fut pour cette raison que, sur la fin de sa vie, il se détermina à célébrer dans une chapelle domestique. On ne pourrait exprimer les transports de joie qu'il éprouvait en recevant la divine eucharistie. Le seul souvenir de ce banquet sacré faisait sur lui la plus vive impression. On trouve dans Galloni le détail de tous les ravissemens dont il fut favorisé dans la prière. Son oraison, dit cet auteur, avait tout le degré possible de sublimité. On voyait quelquefois son corps s'élever de terre[1]; et pendant ce temps-là son visage paraissait rayonnant de lumière[a].

[1] Galloni, *Vit.* c. 20.

[a] La même chose est attestée de plusieurs autres serviteurs de Dieu. On vit quelquefois S. Ignace de Loyola, durant son oraison, élevé à deux pieds de terre; et pendant ce temps-là son corps était environné d'une lumière éclatante. Il est parlé de semblables élevations dans les Vies de S. Dominique, de S. Dunstan, de S. Philippe Béniti, de S. Gaétan, de S. Albert de Sicile, du bienheureux Bernard Ptolémei, instituteur de la congrégation des Olivétains, de S. François d'Assise, etc. Rien ne porte à rejeter le témoignage des auteurs de ces Vies. Les uns sont estimés pour leur exactitude et leur sincérité; les autres, qui n'avaient nul intérêt à trahir la vérité, ont été témoins oculaires des faits qu'ils rapportent.

Voici, par exemple, ce qu'on lit dans les annales de Trivet, *p.* 73, sous l'an 1240. S. Richard, pour lors chancelier de S. Edmond, archevêque de Cantorbéry, ayant un jour ouvert doucement la porte de la chapelle où priait le saint archevêque, il le vit élevé en l'air; ses genoux étaient pliés, et ses bras étendus. S. Edmond étant redescendu à terre, et voyant son chancelier, il se plaignit à lui de ce qu'il l'avait empêché de jouir des délices ineffables qui se rencontrent dans les consolations célestes.

D. Calmet, estimé pour ses Commentaires sur l'Ecriture sainte, assure qu'il connaissait un religieux qui, dans la ferveur de son oraison, était quelquefois élevé en l'air involontairement, et qu'il y restait suspendu sans aucun appui. Il dit encore qu'il connaissait particulièrement une religieuse à qui la même chose était souvent arrivée. *Voyez* ses *Dissertations sur les Apparitions*, c. 21.

On lit aussi dans la Vie de Ste Thérèse, écrite par elle-même, que quelquefois, malgré sa résistance, son corps était élevé de terre.

Mais par quel moyen se faisaient les élevations dont il s'agit ici? était-ce par le ministère invisible des anges, ou par une opération surnaturelle qui venait immédiatement de Dieu? Voilà une de ces questions à laquelle il n'est pas possible de répondre. Les personnes élevées en l'air ne pourraient probablement pas elles-mêmes nous rendre raison de ce qui se passait en elles. C'est ainsi que S. Paul ignorait si c'était *dans son corps* ou *hors de son corps* qu'il avait été ravi au ciel.

On allègue, pour détruire ces miracles, des faits qu'il est bon d'examiner ici. Eunapius, dit-on, qui écrivit, en 380, les Vies de Porphyre et de Jamblique, rapporte que le dernier de ces philosophes s'élevait souvent en l'air de dix coudées, et qu'il était alors environné d'une brillante lumière. On peut d'abord nier ce fait, sans craindre qu'on en donne de preuves. En effet, Eunapius était un historien sottement crédule, et qui avait encore plus de malignité contre les Chrétiens, que Porphyre et Jamblique. La manière dont son récit est tissu suffit pour le décréditer aux yeux de tout lecteur sensé. Il ne parle de la pré-

Peu de temps après que S. Philippe eut été ordonné prêtre, il fut chargé par ses supérieurs du soin d'entendre les confessions

tendue élévation de Jamblique, que pour avoir un prodige à opposer à la transfiguration de Jésus-Christ, et peut-être à des faveurs extraordinaires que quelques Chrétiens avaient reçues, comme S. Philippe de Néri.

Observons encore que les philosophes platoniciens, qui, à la naissance du christianisme, avaient recours à la théurgie ou au pouvoir magique, n'entreprirent jamais de faire aucun miracle en public, quoique ce fût là l'unique moyen de le rendre incontestable. Les historiens qui rapportent ces prétendus prodiges vivaient dans des temps fort éloignés, et n'allèguent point de preuves suffisantes de ce qu'ils disent. Ils tombent d'ailleurs dans des absurdités et dans des inconséquences ridicules. En même temps qu'ils se contredisent eux-mêmes, ils contredisent encore tous les monumens historiques des siècles où se sont passés les événemens. Leur unique but était de décréditer les miracles qui constataient la divinité de la religion chrétienne; et pour cela, ils employaient l'imposture et les illusions de la magie.

Quant à Porphyre, qui était de la ville de Tyr, il donna, en 270, de prétendues règles de divination. Jamblique, son disciple, qui vivait en Syrie, sous Constantin le Grand, publia un livre de *Mystères*. Cet ouvrage, fruit de l'enthousiasme, de l'impiété et de l'extravagance, traite des effets de la théurgie, et des purifications par lesquelles l'âme doit passer, jusqu'à ce que, par une transformation chimérique, elle soit unie aux puissances célestes. Ces deux imposteurs rapportent sérieusement de Pythagore, qu'il était salué par les rivières, qu'il se souvenait encore de tous les corps que son âme avait animés, c'est-à-dire qu'il se souvenait d'avoir été arbre, femme, poisson, et ce même Euphorbe que Ménélas tua au siége de Troie. Ils s'étendent encore sur d'autres contes aussi ridicules, et qu'on ne trouve ni dans Diogène Laerce, ni dans les anciens écrivains qui ont fleuri durant plus de huit cents ans après la mort de Pythagore.

Philostrate, qui vivait sous l'empereur Sévère, écrivit, en 206, la Vie d'Apollonius de Tyane, mort il y avait plus de cent ans. Il attribue aussi divers prodiges à son héros, parce qu'à l'exemple d'Eunapius, de Porphyre et de Jamblique, il voulait opposer des miracles à ceux de Jésus-Christ et de ses disciples. Mais c'est trop s'arrêter à ces écrivains; ils ne débitent que les rêveries d'une imagination en délire, et l'on fait beaucoup d'honneur à leurs ouvrages en les mettant sur la même ligne que les métamorphoses d'Ovide. Que l'on juge après cela s'il y a de l'équité à comparer aux miracles du christianisme, des faits controuvés par l'imposture, et qui contredisent les simples lumières du bon sens. Allons plus loin: la conduite des adversaires de notre religion, loin d'affaiblir la vérité des miracles du Sauveur et de ses disciples, leur donne au contraire un nouveau degré d'évidence. Comment en effet refuserait-on de les croire, quand on considère les extravagances où sont tombés ceux qui ont voulu éluder la preuve qu'en tiraient les premiers Chrétiens? Ce raisonnement acquerra une nouvelle force, si l'on fait attention que ce sont les plus beaux génies de l'antiquité païenne qui ont avancé des absurdités si palpables. Il faut être bien maladroit et bien impudent pour prétendre détruire nos miracles, en leur opposant des contes de vieilles, qui ne seraient propres tout au plus qu'à amuser des enfans.

Nous conviendrons avec plusieurs savans qu'il n'est pas impossible qu'Apollonius de Tyane et autres semblables imposteurs n'aient fait, par la permission divine, des choses merveilleuses. Mais les ont-ils faites réellement? C'est ce qui n'est nullement prouvé.

Le démon ayant été vaincu par la mort du Sauveur, sa puissance est présentement liée, *Apoc.* XX, 2, 3, et le sera jusqu'à la venue de l'Antechrist. Dieu ne l'a cependant pas totalement dépouillé de son pouvoir naturel; et il lui permet encore de s'en servir pour tenter les hommes et les solliciter au mal. Quelquefois même, et toujours en conséquence d'une permission du ciel, l'esprit de ténèbres contrefait les merveilles que le bras seul du Tout-Puissant opère, et tâche de séduire les mortels par des signes trompeurs. Mais dans ces occasions, il se trahit toujours par quelque endroit. Il est aisé d'apercevoir l'imposture, et de la distinguer de l'opération de la divinité. Par exemple, quand les faiseurs de prodiges se laissent aller à des mouvemens secrets d'orgueil, c'est une preuve qu'ils sont les instrumens du démon. Telle est la doctrine de ceux qui donnent des règles pour le discernement des esprits. On doit, disent-ils, attribuer aux illusions du démon ou du moins à la force de l'imagination, les

des fidèles. Personne n'était plus propre que lui à bien remplir cette partie importante du ministère sacré. Il passait souvent les journées entières dans le confessional. Il s'y rendait lorsqu'il avait dit la messe ; il mettait peu de temps à son action de grâces, persuadé qu'il valait mieux s'employer à l'utilité du prochain, que suivre sa propre dévotion. Sa charité ingénieuse lui suggérait mille moyens de procurer la gloire de Dieu. S'étant un jour entretenu avec un Juif, il se sentit pénétré du plus vif sentiment de compassion pour l'âme de ce malheureux. Il ne cessa pendant trois semaines de gémir et de prier pour lui, et il eut la consolation de le voir demander le baptême. La conversion des pécheurs les plus endurcis était assurée, pourvu qu'il vînt à bout de leur parler ; ils ne pouvaient résister à la force des discours qu'il leur faisait sur la mort et le jugement. Quelques-uns l'évitaient de peur d'être obligés d'abandonner des désordres qu'ils chérissaient ; mais il priait pour eux avec tant de ferveur, que tôt ou tard ils rentraient sincèrement en eux-mêmes. Il en convertit un, après avoir obtenu de lui qu'il récitât sept fois par jour le *Salve Regina*, qu'il baisât la terre à la fin de cette antienne, et qu'il récitât ensuite ces paroles : *Demain, je peux être du nombre des morts.*

Les pécheurs d'habitude lui paraissaient avec raison mériter des soins particuliers. Il leur donnait pour pénitence de faire tous les soirs quelque prière, et de penser quelques instans à la mort, ou de se représenter l'état de leur âme en enfer, et de s'entretenir en eux-mêmes par forme de dialogue sur cet état, sur l'éternité, sur le vide et l'extravagance des satisfactions criminelles. D'autres fois il leur enjoignait de se transporter en esprit auprès d'une personne mourante, et de considérer de la même manière un cadavre étendu dans le tombeau.

extases, les ravissemens, etc., si ceux qui les ont désirent fortement les faveurs extraordinaires ; s'ils en tirent vanité ; s'ils aiment à les divulguer ; s'ils en parlent volontiers ; si, en un mot, ils s'en entretiennent avec d'autres qu'avec ceux qu'il leur importe de consulter. En effet, lorsque le Saint-Esprit se communique extraordinairement, il inspire en même temps l'humilité, l'amour du secret, une grande défiance de soi-même, et une soumission parfaite aux avis des supérieurs spirituels. Si l'on ignore le principe des faveurs dont il s'agit, il faut les rejeter comme illusoires.

Au reste, les personnes qui ont de ces sortes de dons doivent bien se convaincre que ce n'est point à en être favorisés que consiste la sainteté ; qu'il serait dangereux qu'ils y missent leur confiance ; que l'article essentiel pour eux est de se perfectionner de plus en plus dans l'humilité, la douceur, la charité ; qu'ils ne seront jamais plus agréables à Dieu, que quand ils se réjouiront dans l'espérance que donnent sa grâce et sa miséricorde.

C'est ce que comprenait parfaitement S. Philippe de Néri. Aussi avait-il dans un degré supérieur le don de discerner les esprits. Il reprenait sévèrement ceux qui paraissaient aimer les visions. Il avait même coutume de les leur représenter comme des piéges dangereux. « Rien, disait-il, n'est plus à craindre que ces » ruses du démon, qui se transforme souvent en ange de lumière. Ce qui doit » nous occuper, ajoutait-il, c'est de corriger nos vices, et de soumettre nos pas» sions au joug de la loi. »

Il avait un talent admirable pour exciter ses pénitens à la componction. Non-seulement il leur aidait à découvrir leurs péchés, mais il leur en montrait encore la source et les occasions, afin que dans la suite ils se tinssent sur leurs gardes. Il leur inculquait que leur pénitence ne serait sincère, qu'autant qu'ils ôteraient le principe du mal; que le seul moyen d'éviter les rechutes, toujours si funestes, était d'extirper jusqu'à la racine du désordre; que, sans cette précaution, ils devaient s'attendre à voir leurs mauvais penchans reproduire des fruits de mort; que le courage leur était nécessaire, surtout dans les commencemens; qu'il fallait combattre généreusement, avec le secours de la grâce, et se mettre dans la disposition de perdre un œil ou un pied, c'est-à-dire de faire les sacrifices les plus douloureux à la nature; que c'était au défaut de cette disposition qu'on devait attribuer tant de fausses pénitences et tant de conversions momentanées. Ce n'était point assez pour l'habile directeur d'avoir retiré les âmes de l'état du crime, il savait encore les conduire à la perfection.

Souvent il lui arrivait de pénétrer miraculeusement dans le fond des cœurs. Il connaissait en particulier les impuretés secrètes, par une puanteur qui s'exhalait de ceux qui en étaient coupables. C'est ce que plusieurs personnes attestèrent après sa mort. Il disait à ceux qui avaient manqué de sincérité dans le tribunal de la pénitence : « Vous exhalez une odeur insupportable; » vous êtes tombé dans tel péché d'impureté; hâtez-vous de vous » délivrer de ce poison par un humble aveu. » Son zèle ardent pour le salut des âmes lui fit désirer d'aller aux Indes; mais ceux qu'il consulta sur ce sujet l'en dissuadèrent, en lui représentant que la volonté de Dieu était qu'il restât à Rome, où il y avait une ample moisson à recueillir.

Ce fut surtout alors qu'il se mit à recevoir dans sa chambre ceux qui venaient le consulter. Il faisait chaque jour des instructions familières qui produisaient de grands fruits. Mais l'envie ne put supporter plus long-temps l'éclat de ses vertus. Elle commença par tourner en ridicule la manière dont il disait la messe, ainsi que ses autres actions. Ensuite elle employa la calomnie pour noircir sa personne et ternir sa réputation. Le saint souffrit cette épreuve avec patience; et loin de se plaindre ou de chercher à se justifier, il se réjouissait de se voir ainsi l'objet de la raillerie et du mépris des autres. Un de ses ennemis fut si touché de la douceur et de la sérénité qu'il fit paraître pendant qu'on l'accablait d'injures, que, venant à changer tout-à-coup, il prit hautement sa défense, et mena toujours depuis une vie très-édifiante. Le principal auteur des maux qu'on lui suscitait se convertit

aussi par le même motif. Il vint se jeter aux pieds du saint pour lui demander un pardon qui lui fut aisément accordé. Philippe l'embrassa tendrement, et le reçut au nombre de ses enfans spirituels. Sa maxime était que, si nous aimons la patience et l'humilité, nous devons nous réjouir et remercier Dieu, lorsqu'il nous procure l'occasion de pratiquer ces vertus, qui ne s'obtiennent que par les croix, et par la répétition des actes.

L'épreuve dont nous venons de parler ne fut pas la seule que Dieu lui envoya. On l'accusa encore depuis d'orgueil et d'ambition; et l'on débitait partout que c'était un hypocrite qui cherchait à jouer un rôle en se faisant suivre par le peuple. Le vicaire de Rome, trompé par les bruits qui couraient, lui défendit d'entendre les confessions de quinze jours, et de prêcher jusqu'à nouvel ordre; il le menaça même de prison, s'il ne se corrigeait. Philippe répondit modestement qu'il était prêt à obéir à ses supérieurs dans tout ce qu'ils lui commanderaient. En même temps il excusait de son mieux les auteurs de la persécution qu'il souffrait. Dieu, disait-il à ses amis, n'a permis que je fusse traité de la sorte que pour m'apprendre à devenir humble. Ce second orage passa comme le premier. Les informations faites, on reconnut que le saint était innocent. On lui permit de reprendre son premier genre de vie, et de continuer de travailler à la conversion des pécheurs par tous les moyens que sa prudence lui suggérerait. Sa chambre commença pour lors à être fréquentée par les personnes les plus qualifiées de la ville; et toutes retiraient de grands avantages de ses conférences. Sa charité pour le prochain ne connaissait point de bornes. La vue des pécheurs scandaleux le touchait si vivement, qu'il n'était plus maître de retenir ses larmes. Il mettait tout en usage pour procurer leur conversion.

Ce fut dans les conférences de S. Philippe de Néri que la congrégation des Oratoriens de Rome prit naissance. Des prêtres et de jeunes ecclésiastiques s'associèrent à lui pour travailler de concert à la sanctification des âmes. Ils l'aidaient dans ses conférences, ainsi que dans les prières et les méditations qu'il faisait faire au peuple dans l'église de la Sainte-Trinité. Tous ces pieux ministres furent nommés *Oratoriens*, parce qu'à certaines heures du matin et du soir, ils appelaient le peuple à l'église en sonnant une cloche. En 1564, le saint présenta aux ordres ses jeunes ecclésiastiques, parmi lesquels était le célèbre César Baronius. Il réunit ses disciples en un corps, leur donna des statuts, et voulut qu'ils vécussent en communauté, sans toutefois s'engager par aucun vœu. La charité et la ferveur lui parurent des liens assez forts pour ne former d'eux tous qu'un cœur et qu'une âme. Ils

devaient en même temps travailler à établir en eux le règne de Jésus-Christ, et s'employer de toutes leurs forces à prêcher, à instruire les ignorans, et à enseigner les principes de la doctrine chrétienne. La règle ordonnait que le généralat serait triennal. Philippe en exerça pourtant les fonctions perpétuellement; mais ce fut malgré lui. Il se déchargea de ce fardeau en 1595, sous prétexte qu'il ne pouvait plus le porter à cause de son grand âge et de ses infirmités. On élut pour lui succéder Baronius, qui n'accepta cette place qu'avec beaucoup de peine [a].

S. Philippe, qui datait de 1564 l'établissement de son Oratoire, fit approuver sa congrégation en 1575 par Grégoire XIII. Ses constitutions furent depuis confirmées par Paul V en 1612. Grégoire XIII lui donna l'église de Notre-Dame de Vallicella, qui fut rebâtie par de très-habiles architectes; ce qui l'a fait appeler *la nouvelle Eglise*. Le saint en prit possession dans l'année 1583. Cela n'a point empêché que ses disciples n'aient toujours continué de desservir l'hôpital des pélerins de la Sainte-Trinité. La congrégation de l'Oratoire s'accrut considérablement dès avant la mort de son fondateur, qui lui vit former des établissemens à Florence, à Naples, à San-Sévérino, à Lucques, à Palerme, à Padoue, à Ferrare, à Thonon, etc. [b].

[a] *Voyez* sa Vie avec ses lettres et ses opuscules, que Raymond Albérici, Oratorien d'Italie, a publiés à Rome en 1759, 2 vol. *in*-4°. Baronius a mérité, par son éminente sainteté, que Benoît XIV lui déférât le titre de *vénérable serviteur de Dieu*, par un décret en date du 12 janvier 1745.

[b] Les Oratoriens d'Italie sont appelés *Philippini* ou *Philippiens*, du nom de leur fondateur. Ce sont des prêtres séculiers qui vivent en communauté. Cette congrégation a toujours produit des hommes recommandables par leur science et leur vertu. Ceux qui la composent se dévouent à l'instruction de la jeunesse et aux fonctions laborieuses du saint ministère. Ils sont fort utiles à l'Eglise à ces deux égards.

Les Oratoriens de France diffèrent de ceux d'Italie en plusieurs points, quoiqu'ils aient été institués sur le même plan. Ils ont eu pour fondateur le savant et pieux cardinal Pierre de Bérulle. Ce grand homme sortait d'une ancienne famille de Champagne. Claude, son père, était conseiller au Parlement de Paris; Louise Séguier, sa mère, fut, par une piété exemplaire, la gloire de sa maison, où l'on comptait plusieurs hommes célèbres qui avaient utilement servi l'Eglise et l'Etat. Devenue veuve, elle embrassa l'ordre austère des Carmélites, et y mourut entre les bras de son fils, dans la soixante-dix-huitième année de son âge.

Le jeune Pierre de Bérulle, encouragé par ces exemples domestiques, fit de rapides progrès dans la vertu. Il n'avait encore que dix-huit ans, lorsqu'il composa un excellent traité de *l'abnégation de soi-même*.

Sa première inclination avait été de se faire religieux; mais un désir ardent de servir le prochain le détermina à entrer dans le clergé séculier. Il reçut les saints ordres en 1599, après une retraite de quarante jours, faite dans un couvent de Capucins. Lorsqu'il dit sa première messe, plusieurs personnes remarquèrent qu'il avait eu des ravissemens. Il devint un modèle accompli d'humilité, de mortification, de silence et de prière, vertus auxquelles il s'était exercé dès l'enfance.

Quoiqu'il fût fort versé dans la théologie, il ne voulut point, par humilité, prendre le grade de docteur. Il refusa les évêchés de Laon et de Nantes, ainsi que l'abbaye de Saint-Etienne de Caen. Il refusa aussi la place de précepteur du Dauphin de France, qu'on le pressait vivement d'accepter. Le roi, voyant qu'on

Le saint avait soin d'entretenir parmi ses diciples l'esprit d'obéissance et de renoncement à la volonté propre. « C'est là, disait- » il, le plus court et le plus sûr moyen d'arriver à la perfection. »

ne pouvait vaincre le refus qu'il faisait d'un évêché, dit avec émotion : « Je » saurai avoir son consentement par le moyen de quelqu'un qui est plus puis- » sant que moi. » Par cette personne plus puissante que lui, le prince entendait le pape. Pierre de Bérulle tint ferme, et répondit que si on le pressait davantage sur cet article, il sortirait du royaume.

Comme il savait parfaitement manier la controverse, et qu'il possédait éminemment le talent de toucher les cœurs en éclairant les esprits, il ramena dans le sein de l'Eglise plusieurs Calvinistes, entre autres le comte de Laval. Il réussissait aussi merveilleusement dans la direction des consciences.

Ce fut lui qui établit en France les religieuses *Thérésiennes* ou *Carmélites* de S[te] Thérèse, qu'il amena d'Espagne en 1603. Il les dirigea plusieurs années dans leur couvent de Paris, que la reine-mère, Marie de Médicis, avait fait bâtir.

Le serviteur de Dieu fonda, en 1611, l'Oratoire de France, à la persuasion de S. François de Sales, du vénérable César de Bus, et du P. Coton, Jésuite. Il y fut aussi porté par les instances réitérées du cardinal de Retz, son évêque. Lorsqu'on bâtit la première chapelle de sa congrégation, il y travailla lui-même, et fit l'office de manœuvre. C'était ainsi qu'il saisissait toutes les occasions de pratiquer l'humilité.

Les Oratoriens de France sont des prêtres qui vivent dans la pauvreté volontaire, dans l'obéissance et l'exercice des fonctions du ministère. Ils ne sont point religieux, et peuvent sortir de la congrégation. Cet article de leurs réglement fut spécialement confirmé par Paul V en 1613.

Pierre de Bérulle fut souvent chargé malgré lui de la conduite des affaires publiques. Le mariage de Henriette-Marie de France, fille de Henri IV, avec Charles I[er], roi d'Angleterre, ayant été arrêté, on l'envoya à Rome pour obtenir une dispense à cause de la diversité de religion des deux époux. Urbain VIII, qui occupait alors la chaire de saint Pierre, fut singulièrement satisfait des entretiens qu'il eut avec l'envoyé de France. Sa vertu surtout lui causa beaucoup d'admiration, jusque-là qu'il dit que *M. de Bérulle n'était point un homme, mais un ange*. Il recommanda à ses nonces en France de suivre en tout ses avis, et de ne rien faire que de concert avec lui. Il envoya aussi un chapeau de cardinal, qui devait lui être remis à son retour d'Italie. M. l'abbé de Bérulle le reçut à Paris en 1627, parce qu'il avait un ordre exprès du pape de ne le pas refuser. Louis XIII le chargea de conduire sa sœur en Angleterre, où il s'attira l'estime et la vénération de toute la cour de ce royaume, pendant le peu de temps qu'il y passa.

Lorsque Louis XIII et son conseil se déterminèrent à entreprendre le siége de la Rochelle, ce fut principalement, dit Perrault, en conséquence d'une révélation du pieux cardinal, qui leur promettait le succès de cette entreprise.

M. de Bérulle composa plusieurs ouvrages de piété, qui ont été publiés en 1 vol. *in-fol.* par le P. Bourgoing, troisième général de l'Oratoire, lequel a mis à la tête la Vie de l'auteur. On y admire le zèle et l'onction, l'esprit de renoncement et d'humilité, une tendre dévotion pour Jésus-Christ, sa bienheureure Mère, et S[te] Marie-Madeleine.

L'autorité que le cardinal de Bérulle avait dans l'Eglise et l'Etat ne lui fit point abandonner son premier plan de vie. La simplicité, la modestie, la pauvreté, la tempérance, furent toujours ses vertus favorites. Il ne passait aucun jour sans offrir le saint sacrifice. Il mourut d'apoplexie à l'autel, justement avant la consécration, le 2 octobre 1629, à l'âge de cinquante ans. Cette circonstance de sa mort donna lieu au distique suivant :

Cœpta sub extremis nequeo dum Sacra Sacerdos
Perficere; at saltem victima perficiam.

Voyez la Vie du cardinal de Bérulle, par le P. Bourgoing, et par M. Habert de Cérisi. *Voyez* aussi les *Hommes illustres* de Perrault.

Le corps du cardinal de Bérulle était chez les Oratoriens de la rue Saint-Honoré, à Paris. Il est représenté à genoux et en prière chez les Carmélites de la rue d'Enfer, dans la même ville. Sa statue, qui est de beau marbre, et que les connaisseurs regardent comme un chef-d'œuvre, était dans la chapelle de Sainte-Marie-Madeleine, où le serviteur de Dieu allait souvent prier durant sa vie. C'était là qu'en méditant sur les vertus de cette sainte, il se pé-

Son amour pour la pauvreté allait si loin, qu'il eût voulu vivre toujours dans un dénument total des biens du monde. Il défendait aux prêtres de sa congrégation de rien recevoir de leurs péni-

nétrait pour elle des sentimens d'une vive dévotion, et qu'il s'excitait à l'amour divin, à l'humilité et à la pénitence.

Vis-à-vis la statue du cardinal était le magnifique tableau de Ste Marie-Madeleine, par le Brun, lequel formait la contre-table de l'autel. Le peintre, dans ce tableau, a représenté la fameuse duchesse de la Vallière, qui se fit carmélite en 1675, et qui mourut en odeur de sainteté en 1710. Elle a exprimé son esprit dans le livre qu'elle a donné sous le titre de *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*.

Le but de l'Oratoire de France était de former des ecclésiastiques bien pénétrés de l'esprit de leur état. Les premiers Oratoriens avaient un modèle dans la personne de leur saint fondateur; et ils le voyaient à la tête de tous les exercices qu'il avait prescrits dans ses constitutions : il leur donnait surtout l'exemple de l'amour de la prière et de la méditation, qui sont comme l'âme de la vie intérieure. En lui se trouvait cet heureux assemblage de vertus qui font de dignes prêtres de Jésus-Christ, l'humilité, la douceur, la patience, le détachement du monde, le zèle, la charité. Cet esprit passa dans les PP. Condren et Bourgoing, qui exercèrent, successivement après lui, les fonctions du généralat.

Le P. Condren, d'une famille noble du Soissonnais, naquit le 15 décembre 1588. On voit par sa Vie, qu'a écrite le P. Amelotte, qu'il possédait dans un haut degré la science des saints. Il joignait à une piété tendre un talent admirable pour conduire les âmes dans les voies de la perfection. Il fut confesseur de M. le duc d'Orléans, frère unique de Louis XIII. L'humilité lui fit refuser le chapeau de cardinal, ainsi que les archevêchés de Reims et de Lyon. Cette même vertu l'empêcha de rien faire imprimer durant sa vie; et ceux de ses ouvrages que nous avons ne parurent qu'après sa mort, qui arriva en 1641.

Le P. Bourgoing, né en 1585, et mort le 6 septembre 1662, nous a laissé des ouvrages de piété, entre autres cinq volumes de méditations fort affectueuses sur la vie de Jésus-Christ. Il ne fut pas moins renommé que son prédécesseur pour son éminente sainteté. Ces grands hommes, ainsi que leurs collègues, se distinguaient surtout par une tendre dévotion envers Jésus-Christ, et par la ferveur et l'assiduité avec lesquelles ils méditaient sur les mystères de son incarnation.

L'Oratoire produisit encore vers le même temps deux hommes célèbres : le P. Jean-Baptiste Gault, et le P. Le Jeune. Le premier ayant été sacré évêque de Marseille, renouvela la face de son diocèse. Il finit l'hôpital des galériens, commencé par M. de Gondi. Il travailla avec beaucoup de zèle à l'instruction de ces malheureux; et à force de douceur et de patience, il vint à bout de vaincre l'opiniâtreté des plus endurcis et des plus insolens. Il mourut en odeur de sainteté le 23 mai 1643. La chapelle de la cathédrale, qui renferme son tombeau, est visitée avec beaucoup de dévotion, et l'on y voit un grand nombre de monumens qui attestent la reconnaissance des fidèles pour les grâces obtenues par son intercession. Le clergé de France, assemblé à Paris en 1645, écrivit au pape Innocent X une lettre où il fait le plus bel éloge du saint évêque de Marseille. On peut voir cette lettre dans le *Gallia Christ. nova, t. 1, p.* 673. La vie de M. Jean-Baptiste Gault a été écrite par plusieurs plumes.

Le P. Le Jeune se consacra aux missions, et laissa par toute la France des marques éclatantes du succès de ses travaux apostoliques. Il perdit la vue en prêchant le carême à Rouen, à l'âge de trente-cinq ans; ce qui le fit nommer dans la suite *le Père Aveugle*. Cette infirmité et plusieurs autres dont Dieu l'affligea ne l'empêchèrent point de continuer ses missions pendant le reste de sa vie. Les plus saints évêques de France étaient pénétrés pour lui d'une vénération profonde; mais plus les hommes l'honoraient, plus il s'humiliait en la présence de Dieu. Il mourut le 19 août 1672, à quatre-vingts ans. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, entre autres d'excellens *Sermons*, recueillis en dix gros volumes *in*-8° dont la meilleure édition est celle de Toulouse en 1688. « Ces sermons, dit » M. l'abbé Ladvocat, sont capables de toucher et de convertir les cœurs les » plus endurcis. Les personnes qui ont du talent pour la chaire, et qui n'ont » pas la fausse délicatesse de se rebuter de quelques termes surannés, et de » comparaisons trop populaires, y trouveront un riche fonds de pensées, de » sentimens et d'instructions. » *Voyez* le *Discours* de M. Ruben *sur la Vie du*

tens. « Il est impossible, disait-il, que l'on gagne tout à la fois » leurs âmes et leurs biens. » Tant de vertus réunies le firent aimer et respecter des papes Pie IV, Pie V, Grégoire XIII, Grégoire XIV,

P. *Le Jeune*, et le septième *Entretien* du P. Lami, *sur les Sciences, pag.* 224.

L'esprit dont les premiers Oratoriens étaient animés se communiqua au dehors. M. Olier, qui fonda le séminaire de Saint-Sulpice à Paris, en 1642, se fit toujours gloire d'être le disciple du P. Condren. Ce fut par les conseils de ce grand serviteur de Dieu qu'il se conduisit, lorsqu'il travailla si efficacement à établir la réforme dans la vaste paroisse de Saint-Sulpice, à faire fleurir la piété dans plusieurs contrées de la France, et à planter la foi à Montréal, en Amérique, par les pieux missionnaires qu'il y envoya. On conclura de la lecture de sa Vie, écrite par le P. Giry, qu'il possédait dans un degré éminent l'esprit sacerdotal, et qu'il avait une expérience consommée dans les voies de Dieu. M. Olier mourut le 2 avril 1657. On a de lui divers ouvrages de piété, où règne une grande onction. Voici les principaux : 1° *la Journée Chrétienne*, Paris, Langlois, 1672, *in*-12; 2° *Lettres spirituelles*, Paris, Langlois, 1672, *in*-8°; 3° *Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes*, Paris, Langlois, 1689, *in*-24; 4° *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure*, Paris, Langlois, 1691, *in*-24; 5° *le Catéchisme des enfans de la paroisse Saint-Sulpice*, Paris, Langlois, *in*-24; 6° *Manière de faire oraison sur les vertus*, Paris, Langlois, 1656, *in*-24; 7° *Traité des SS. ordres*, Paris, 1676, *in*-12; 8° *Explication des cérémonies, de la grand'messe de paroisse*, selon l'usage romain, 1665, *in*-12, etc. Quelques personnes ont reproché à M. Olier d'avoir donné quelquefois dans des idées un peu singulières touchant la mysticité.

M. Eudes, frère du célèbre Mézeray, historiographe de France, se montra aussi le fidèle imitateur du cardinal de Bérulle et du P. Condren. Plein de leurs maximes, il fonda à Caen, en 1643, une congrégation d'ecclésiastiques séculiers, connus sous le nom d'*Eudistes*. Ces ecclésiastiques, dévoués par état à l'instruction des jeunes clercs, à laquelle ils s'appliquent avec autant de zèle que de succès, tiennent les séminaires en Normandie, en Bretagne, etc. M. Eudes est auteur de quelques ouvrages de piété, entre autres d'un excellent livre intitulé *le Royaume de Jésus-Christ*. Il mourut à Caen le 19 août 1680.

Le P. Bernard, surnommé *le pauvre Prêtre*, fut principalement redevable de sa conversion aux pieux conseils du P. Condren. Il était fils d'un conseiller du Parlement de Bourgogne, qui fut depuis lieutenant-général de Châlons-sur-Saône. Après avoir renoncé aux vanités du monde, il devint un des plus grands contemplatifs du dernier siècle. Son amour pour l'abjection et les croix était si grand, qu'il faisait à Jésus-Christ la prière suivante : « Le premier de vos » prêtres vous demandait comme une grande faveur d'être avec vous sur le » Thabor. Quant à moi, qui suis le dernier de vos ministres, je vous prie de » me laisser au pied de votre croix. Je suis prêt à y souffrir et à y mourir, si » vous l'ordonnez, pourvu que je souffre et que je meure pour vous. » Nous allons aussi rapporter un trait de son désintéressement. Le cardinal de Richelieu ne pouvant lui faire accepter aucun bénéfice, lui dit de lui demander au moins quelque grâce. « Monseigneur, dit le P. Bernard, je prie votre éminence » d'ordonner que l'on mette de meilleures planches au tombereau dans lequel » je conduis les criminels au lieu du supplice, afin que la crainte de tomber » dans la rue ne les empêche pas de se recommander à Dieu avec attention. » Il prêchait souvent plusieurs fois la semaine; et ses discours produisaient des fruits admirables, quoiqu'il parlât sans préparation. Il mourut en odeur de sainteté le 23 mars 1641, et fut enterré dans l'église de l'hôpital de la Charité. La cour et le clergé de France ont souvent sollicité sa béatification. C'est le P. Bernard qui a établi le séminaire des Trente-Trois à Paris. Sa vie a été écrite par M. Gauffre, par le P. Giry, Minime, et par le P. Lempereur, jésuite.

Avant de finir cette note, nous dirons deux mots de la sœur Marie de l'Incarnation, dont l'histoire a tant de rapport avec celle de M. de Bérulle. On sait qu'elle fut d'un grand secours au pieux cardinal dans les établissemens qu'il fit, et surtout dans celui des Carmélites en France. Elle était fille de Nicolas Aurillot, maître des comptes à Paris, et elle épousa M. Acarie, qui était aussi maître des comptes dans la même ville. Quoique obligée de vivre dans le monde, elle se rendit recommandable par une rare piété, par des aumônes immenses et des mortifications extraordinaires. Devenue veuve, elle entra chez les Carmélites d'Amiens en qualité de sœur converse. Ce fut par humilité qu'elle ne voulut point se retirer dans le grand couvent que ces religieuses avaient à

Clément VIII, et de plusieurs autres grands hommes, surtout de S. Charles Borromée.

Ayant été attaqué sur la fin de ses jours d'une fièvre violente qui faisait craindre pour ses jours, il recouvra la santé d'une manière miraculeuse. Il tomba en extase durant une vision où la sainte Vierge lui apparut, et il s'écria tout-à-coup : « O très-sainte » Mère de Dieu, qu'ai-je fait pour que vous daigniez venir à moi ? » Un instant après, il dit à quatre médecins qui étaient dans sa chambre : « N'avez-vous pas vu la bienheureuse Mère de Dieu, qui par » sa visite m'a délivré de mes maux ? » Mais il n'eut pas plus tôt réfléchi qu'il venait de divulguer la vision dont il avait été favorisé, qu'il pria tous ceux qui étaient présens de lui garder un secret inviolable. La vérité de ce fait fut attestée avec serment par Galloni et par les quatre médecins. Philippe, pendant sa maladie, souffrit sans se plaindre, et sans marquer la moindre impatience. Seulement il répétait de temps en temps ces paroles : « Seigneur, » augmentez mes douleurs, pourvu que vous augmentiez ma pa- » tience à proportion. »

Outre le don des miracle, il eut encore celui de prophétie. Il prédit l'avenir en diverses circonstances : et ses prédictions furent toujours vérifiées par l'événement. C'est ce qui a été attesté par Baronius et par plusieurs autres personnes dignes de foi.

S. Philippe était d'une faible complexion, et il n'y avait point d'année où il ne fût attaqué une ou deux fois de fièvres qui duraient assez long-temps; ce qui cependant ne l'empêcha pas de parvenir à une grande vieillesse. Il resta au lit tout le mois d'avril de l'année 1595. Au commencement de mai, il fut pris d'un vomissement de sang, dont on eut lieu de craindre les suites. Baronius lui donna l'extrême-onction. L'hémorragie ayant cessé, le cardinal Frédéric Borromée lui administra le saint viatique. Lorsqu'il vit le cardinal entrer dans sa chambre avec le saint Sacrement, il dit à haute voix et en fondant en larmes : « Voici » mon amour ! mon amour ! Il vient à moi celui qui fait les seules » délices de mon âme. Donnez-moi promptement mon amour. » Il s'unit au cardinal, et pénétré des plus vifs sentimens de ferveur,

Paris, et à la fondation duquel elle avait eu beaucoup de part. Lorsque l'on eut appris qu'elle ne prétendait être que sœur converse, les Carmélites, qui la regardaient comme leur fondatrice en France, s'opposèrent à son dessein, ainsi que M. Duval, qui était leur supérieur, conjointement avec M. de Bérulle. Le dernier cependant, après s'être assuré qu'elle agissait de la sorte par le motif d'une sincère humilité, lui fit accorder ce qu'elle demandait. Madame Acarie, qui prit le nom de *Marie de l'Incarnation*, se vit avec joie employée à servir dans la cuisine. Sa profession faite, on l'envoya à Pontoise, où elle mourut, en 1618, à l'âge de près de cinquante-trois ans. Sa vie a été écrite par M. Duval, docteur en théologie de la Faculté de Paris, et par le P. Hervé, de l'Oratoire, et dernier lieu, par M. Boucher, *Paris*, 1800, *in*-8°. (*Voyez sa notice.*)

il récita avec lui le *Domine non sum dignus, etc.* puis il ajouta : « Non, mon Dieu, je ne suis point et je ne fus jamais digne d'être » nourri de votre corps adorable. » La communion lui ayant été administrée, il dit : « J'ai reçu dans la maison de mon cœur celui » qui est véritablement mon médecin. » Il recommanda de célébrer plusieurs messes à son intention, et il parut au bout de deux ou trois jours parfaitement rétabli. Il se trouva même en état d'offrir le saint sacrifice, et d'entendre les confessions des fidèles. Mais son rétablissement ne fut pas de longue durée. Il prédit l'heure de sa mort à plusieurs personnes, qui depuis l'attestèrent avec serment[1].

Le jour auquel il mourut, Dieu lui envoya des consolations extraordinaires. Il comptait toutes les heures, attendant avec impatience celle qui devait terminer sa vie. Ayant été pris d'une nouvelle hémorragie, Baronius lui dit les recommandations de l'âme. Pendant qu'on récitait ces prières, il rendit tranquillement l'esprit, le 25 mai 1595, à l'âge de plus de quatre-vingts ans. On l'ouvrit, et l'on aperçut la rupture de ses côtes qui avait occasioné une tumeur grosse comme le poing. Son cœur et ses entrailles furent enterrés dans le lieu qui servait à la sépulture des Oratoriens; pour son corps, on l'enchâssa, et sept ans après, il était encore sans aucune marque de corruption.

Un Augustin, nommé Magistri, attaqué depuis long-temps d'un ulcère qui lui rongeait le cou, et que les médecins jugeaient incurable, ayant appris la mort du saint, se rendit à l'église où son corps était exposé. Après avoir prié quelque temps devant son cercueil, il appliqua ses bienheureuses mains sur la partie malade, et se trouva guéri tout-à-coup. La vérité de ce miracle fut attestée avec serment par cinq témoins oculaires. Plusieurs autres miracles, également authentiques, sont rapportés par Bacci et par Galloni.

Un gentilhomme florentin, de la famille de Néri, ayant fait bâtir dans l'église de l'Oratoire une chapelle magnifique, on y déposa le corps du saint, qui était parfaitement conservé. Divers prodiges continuèrent de s'opérer au tombeau et par l'intercession du serviteur de Dieu[2]. S. Philippe fut canonisé par Grégoire XV, en 1622.

Ce saint, enflammé d'amour pour Dieu, et d'un désir ardent de lui payer un juste tribut de louanges, lui offrait les affections de son âme, unies aux hommages de toutes les créatures. Mais bientôt

[1] *Voyez* Galloni et Bacci, *l.* 4, *c.* 2.
[2] *Voyez* le détail de ces miracles dans Bacci, *l.* 5.

il sentait la pauvreté de son offrande, et le peu de proportion qu'elle avait avec la majesté divine de l'Etre suprême. Il ne se consolait qu'en pensant qu'il trouverait dans l'auguste sacrifice de la messe une victime capable de glorifier Dieu d'une manière digne de lui. Il la lui offrait cette victime avec les plus vifs sentimens de religion, pour reconnaître son domaine souverain, pour le remercier de ses bienfaits, pour l'expiation de ses péchés et de ceux du monde, pour obtenir toutes les grâces dont lui et le prochain avaient besoin. De là vient que, dans l'oblation du saint sacrifice, il satisfaisait toute l'ardeur de son zèle, et qu'il y éprouvait des transports d'amour, et des douceurs si ineffables dans l'union intime de son âme avec Jésus-Christ.

S. AUGUSTIN, APOTRE D'ANGLETERRE.

Tiré de Bède, Hist. l. 1, c. 23, etc. *ainsi que des lettres et de la Vie de S. Grégoire le Grand.*

L'AN 604.

Les Saxons, les Angles et les Jutes, peuples idolâtres de Germanie, ayant passé dans l'île des Bretons, les obligèrent, en 454, à se retirer dans les montagnes. Il y avait près de cent cinquante ans qu'ils étaient maîtres du pays, lorsque le ciel fit briller à leurs yeux la lumière de l'Evangile [a].

[a] Ptolémée place après les Cimbres, les Saxons, lorsqu'ils commencèrent à être connus des Romains. Grotius prouve, dans son Histoire des Goths, qu'ils avaient une origine commune avec les Gètes ou Goths qui passèrent de la Suède dans la Germanie; il fait voir en même temps que ce furent des Gètes de Scythie qui fondèrent la nation gothique. Les grammaires des anciennes langues septentrionales, publiées par Hickes, ne permettent pas de douter que la langue anglo-saxonne ne soit dérivée de celle des Gètes de Scythie, laquelle était celtique dans son principe. Pelloutier, *Hist. des Celtes, l.* 1, *c.* 15, *p.* 155, établit comme un fait certain, que la langue des Celtes passa de la Scythie en Asie durant les émigrations des premières colonies de ces peuples, et qu'elle devint le fondement et l'origine de la teutonique et de celles qui se parlaient anciennement dans les Gaules, la Scandinavie, la Bretagne, et dans presque toute l'Europe. (M. Mallet en excepte le sarmate et le grec, dérivés en partie de l'égyptien; et le latin, dérivé en partie du grec.) Cette ancienne langue celtique s'est conservée presque entière dans les pays qui n'ont jamais été soumis aux Romains, surtout en Irlande, et dans le nord de la Suède. Le teutonique ou gothique des quatrième et cinquième siècles a de l'affinité avec le gallois, le bas-breton, le basque, et paraît aussi en avoir un peu avec l'irlandais. On croit que l'ancienne langue étrusque était un dialecte de la celtique. Le français moderne et l'espagnol, quoique dialectes du latin, retiennent encore plusieurs mots de cette même langue. Le danois, le norwégien et le suédois sont évidemment des dialectes de celtique, et ont beaucoup de rapport avec l'allemand, surtout avec celui qui se parle dans la basse Allemagne. Les Asiatiques, colonie de Scythes, qui, sous la conduite d'*Odin* ou *Woden*, s'établirent dans les provinces méridionales de la Scandinavie et dans le nord de l'Allemagne, y introduisirent en même temps un dialecte

S. Grégoire le Grand, avant son pontificat, avait formé le projet d'aller leur annoncer la foi; mais il ne put l'exécuter, le peuple de Rome n'ayant jamais voulu consentir à son départ. Il ne perdit cependant point de vue cette mission; et dans ses prières il recommandait sans cesse à Dieu une nation infidèle qu'il avait faite pour le connaître et l'aimer. Lorsqu'il eut été placé sur la chaire de saint Pierre, son premier soin fut d'envoyer des ouvriers apostoliques dans cette partie abandonnée de l'héritage du Seigneur. Personne ne lui parut plus propre à conduire cette importante entreprise qu'Augustin, qui était alors prieur de Saint-André à

du celtique, mais plus doux que les autres; ils y ajoutèrent quelques nouveaux mots et de nouvelles terminaisons. Cette langue était celle des Anglo-Saxons. *Voyez* M. Mallet, *Introd. à l'Hist. de Danemark, l.* 5, *p.* 236.

Les Anglo-Saxons apportèrent en Angleterre le culte des idoles des Goths, lesquelles ne différaient point de celles qu'adoraient les Danois, les Suédois et les Norwégiens, peuples qui avaient tous une origine commune. Voici les noms des principales de ces idoles : *Thor*, dieu du tonnerre, dont les fonctions ressemblaient à celles du Jupiter des Romains; c'est de lui que le jour appelé *thursday* par les Anglais, et *jeudi* par les Français, a pris son nom : *Woden*, dieu de la guerre, du nom duquel on a formé le mot *wednesday*, qui est le même que notre *mercredi : Friga* ou *Frea*, femme de Woden, et déesse de l'amour, comme Vénus l'était chez les Latins, a donné son nom au *friday* ou *vendredi*. Il paraît que Verstegan se trompe en dérivant le mot *tuesday, mardi*, de *Tuisco*, dieu particulier des Germains; il vient plutôt de *Tys*, fils de Woden, dont les Islandais ont formé leur *tysdag*, qui répond au *tuesday* des Anglais; il peut encore venir de *Dysa* ou *Thisa*, femme de *Thor*, et déesse de la justice, à laquelle on bâtit plusieurs temples en Suède et en Danemark. *Voyez* sur la mythologie des Celtes, Schédius, *de Diis Germanis;* Pelloutier, *Hist. des Celtes, t.* 2, *l.* 3; Sammes, *Antiq. Brit.* Mallet, dans son *Introduction à l'Histoire de Danemark*, et dans son commentaire sur l'*Edda* ou traité de la mythologie islandaise, livre compilé par Snorro Sturleson. Les Suédois, les Danois, les Gaulois et tous les Celtes sacrifiaient des hommes à leur dieu *Thor*, avant d'entreprendre aucune affaire importante.

Les Saxons, ayant passé le Weser, se firent un nouvel établissement près de la mer, du côté de la Frise; et par leurs pirateries, ils se rendirent redoutables aux Romains dans les quatrième et cinquième siècles, comme nous le voyons par Ammien-Marcellin, le poète Claudien et Orose.

Il paraît que les *Angles* étaient une tribu de Cimbres. Les Jutes, ainsi appelés des Gètes leurs ancêtres, habitaient le Jutland. On lit dans les historiens danois, suédois et saxons, que Woden, Goth de nation, revenant à la tête d'une troupe d'aventuriers de la Scythie asiatique ou de la Georgie, située au-delà des Palus-Méotides, s'établit avec son peuple dans le Jutland, et qu'il se rendit célèbre dans le pays par ses conquêtes, environ soixante-dix ans avant Jésus-Christ. C'est de ce Woden qu'on fait descendre les premiers rois anglo-saxons, qui fondèrent l'heptarchie en Angleterre. Gale a publié leurs généalogies à la fin de son dernier volume.

M. Mallet soupçonne que comme Odin ou Woden, conquérant du Nord, prit le nom de l'ancien dieu de son pays qu'il croyait favorable à ses vues ambitieuses, de même d'autres princes se le seront approprié à son exemple, et en auront fait un nom de dignité. Quoi qu'il en soit de ce soupçon, il faut convenir que tous les premiers rois anglo-saxons descendaient du fameux conquérant dont nous venons de parler. Hengiste, premier roi de Kent, n'était que le cinquième de ses descendans.

Les Bretons étant abandonnés des Romains, qui les avaient épuisés d'hommes et de forces, se voyaient incapables de résister aux Pictes et aux Scots. D'ailleurs ils étaient naturellement lâches, débauchés, sans discipline, et nullement unis entre eux. Mais le défaut d'hommes capables de grands exploits n'empêcha pas qu'il n'y eût parmi eux, même dans le temps dont nous parlons, plusieurs saints illustres qu'on honore en différens endroits, et surtout en Bretagne. Les Bretons, pour se garantir de la fureur de leurs ennemis, implorèrent le secours des Saxons.

Rome. Il le mit donc à la tête de la mission, et l'établit chef des autres religieux qui devaient l'accompagner. Cette sainte troupe, armée de la croix, partit avec courage pour aller combattre l'ennemi du genre humain. Tous étaient pleins de joie, en pensant que le fruit de leur zèle serait ou de conquérir un nouveau peuple à Jésus-Christ, ou de remporter la couronne du martyre. Mais l'enfer ne tarda pas à leur susciter des obstacles.

Le saint pape les avait adressés aux évêques de France par le diocèse desquels ils devaient passer. Son but était qu'ils prissent chez ces prélats les avis et les connaissances relatives à leur mission. Après quelques jours de marche, ils arrivèrent en un lieu que l'on croit être la ville d'Aix en Provence. Là certaines personnes, plusieurs même de ceux à qui ils avaient été recommandés, leur exagérèrent la férocité des Anglais, la barbarie de leurs mœurs, la difficulté d'apprendre leur langue, les dangers de la mer; ils leur donnèrent même à entendre qu'il serait contre la prudence de passer outre. Ces discours firent impression sur les missionnaires; ils ne savaient plus quel parti prendre; et il fut résolu entre eux que l'on n'irait pas plus loin, jusqu'à ce

Ceux-ci, commandés par les deux frères Hengiste et Orsa, défirent les Pictes dans le comté de Lincoln. En récompense de ce service, le roi Vortigern leur donna des terres pour s'établir dans le pays de Kent.

Les Saxons voyant la lâcheté et la faiblesse des peuples parmi lesquels ils vivaient, engagèrent leurs compatriotes à venir de Germanie se joindre à eux, et s'emparèrent du pays des Bretons, qu'ils chassèrent dans les montagnes de Galles. Après la mort de Vortigern et de Vortimer, princes vicieux, les vaincus reprirent courage, et se défendirent avec gloire pendant l'espace de vingt-sept ans, sous Aurélius-Ambrosius, qui, du commandement de l'armée, parvint au trône, et ensuite sous le roi Arthur.

Ce fut en 449 qu'Hengiste arriva dans la Bretagne; mais il ne fut élu roi de Kent qu'en 457. Ethelbert, le quatrième de ses descendans, monta sur le trône en 561.

Des *Jutes*, vinrent les peuples qui habitèrent le pays de Kent, le Hampshire et l'île de Wight; des *Saxons*, les Est-Saxons, les South-Saxons et les West Saxons; des *Angles*, les Est-Angles, les Merciens et les Northumbres.

Le royaume des *South-Saxons* ou Saxons méridionaux comprenait les comtés de Sussex et de Surry avec l'île de Wight; celui des *Est-Saxons* ou Saxons orientaux, était composé des comtés d'Essex, de Middlesex et d'une partie du Hérefordshire; celui des *West-Saxons* ou Saxons occidentaux, appelés aussi Gévissiens, contenait le Hampshire, le Berkshire, le Wiltshire, le Dorsetshire, le Somersetshire et le Devonshire; celui de *Kent* était composé du comté de ce nom; les comtés de Norfolk et de Suffolk, l'île d'Ely et une partie du Hérefordshire formaient celui des *Est-Angles*; celui des *Merciens* comprenait le Lincolnshire, le Nottinghamshire, le Derbyshire, le Cheshire, le Shropshire, le Staffordshire, le Warwickshire, le Leicestershire, le Northamptonshire, le Rutlandshire, le Huntingtonshire, le Bedfordshire, le Buckinghamshire, l'Oxfordshire, le Worcestershire, le Hérefordshire et le Glocestershire; enfin le royaume des *Northumbres*, dont la partie méridionale se nommait *Deira*, et la partie septentrionale *Bernicia*, était formé par l'Yorkshire, le Lancashire, les provinces de Westmorland, de Cumberland, de Durham, de Northumberland, et d'une partie de l'Ecosse jusqu'à Frith. *Voyez* Sammes, *Antiq. Britan.*; Tyrell, et le *Liber Joannis-Georgii Eccardi de Origine Germanorum eorumque coloniis et migrationibus, etc. studio Christ. Lud. Schedii.* Goettingæ, 1750, *in-4°*.

qu'Augustin eût été consulter le pape sur tout ce qui venait de leur être communiqué.

S. Grégoire eut bientôt démêlé l'artifice du démon; ce qui lui fut dit par Augustin ne servit qu'à augmenter sa confiance en Dieu. Il savait qu'une bonne œuvre ne doit point être abandonnée à cause des obstacles qui s'y rencontrent; que la grandeur même de ces obstacles est une preuve de son importance; et qu'après tout, s'il y a des difficultés, le succès en est plus glorieux et plus méritoire. Il savait encore que les contradictions viennent de la malice de l'enfer, mais que Dieu les permet pour éprouver ceux qui le servent, pour perfectionner leur vertu et pour les conduire à un plus haut degré de perfection. Il renvoya donc Augustin avec une lettre adressée aux autres missionnaires: « Prenez courage, » leur disait-il : quelle lâcheté n'y aurait-il pas à abandonner une » bonne œuvre commencée? Laissez dire les hommes, et méprisez » leurs discours dictés par une prétendue sagesse. Que ne puis-je » avoir le bonheur de vous accompagner et de partager vos » travaux? »

Les missionnaires, affermis contre la tentation, continuèrent leur voyage avec joie. Ils prirent quelques Français pour leur servir d'interprètes [a], et s'embarquèrent. Leur vaisseau aborda dans l'île de Thanet, située à l'orient du pays de Kent. On met dans l'année 596 l'arrivée de ces hommes apostoliques en Angleterre. Ils étaient au nombre d'environ quarante personnes, y compris les interprètes.

Dès qu'ils eurent pris terre, Augustin envoya dire à Ethelbert, roi de Kent, qu'il venait de Rome lui apporter une heureuse nouvelle, et lui assurer de la part de Dieu la possession d'un royaume qui ne finirait jamais. Le prince fit dire aux missionnaires de rester dans l'île; il expédia en même temps un ordre pour qu'on leur fournît toutes les choses nécessaires à la vie, jusqu'à ce qu'il eût délibéré sur le parti qu'il devait prendre.

Ethelbert, le plus puissant de tous les souverains de l'heptarchie, avait au moins quelque idée du christianisme. En effet, il avait épousé Berthe, fille de Caribert, roi de Paris. Cette princesse était chrétienne zélée, et s'était fait suivre en Angleterre par

[a] Les Français et les Anglo-Saxons étaient également des peuples de Germanie. Les premiers, venus d'au-delà du Rhin, avaient quitté leur patrie cent trente ans plus tôt que les seconds. Ceux-ci étaient venus des pays situés vers les embouchures du Rhin et de l'Elbe, et des environs du Holstein, ou continent de Danemark, qui se nomme aujourd'hui le *Jutland*. Godwin conclut de cette identité d'origine, que les deux peuples avaient anciennement la même langue. On trouve de bonnes preuves de cette assertion dans le savant Howel. *Voyez* son *Introduction à l'Histoire générale, t.* 4, *p.* 435.

le saint évêque Luidhard ou Létard, qui lui servait d'aumônier et de directeur.

Après un intervalle de quelques jours, le roi vint en personne dans l'île de Thanet. Il s'assit au grand air pour donner son audience. La superstition lui faisait croire qu'il courait ainsi moins de danger que dans une maison, en cas qu'Augustin voulût employer les opérations magiques. Les saints religieux allèrent trouver le prince en procession. « Ils portaient pour bannière une » croix d'argent, avec l'image du Sauveur peinte sur du bois; ils » chantaient des litanies en marchant, et faisaient d'humbles » prières, tant pour eux que pour les âmes de ceux qui étaient le » sujet de leur voyage. » Etant arrivés auprès du roi, ils lui annoncèrent la parole de vie. Le prince les écouta avec attention; puis il leur dit qu'à la vérité leurs discours étaient beaux; qu'ils lui faisaient là de magnifiques promesses; que jamais on ne lui en avait fait de telles; mais qu'elles lui paraissaient un peu incertaines. Il ajouta que puisqu'ils étaient venus de si loin pour l'amour de lui, il ne souffrirait point qu'on les molestât, et qu'il leur permettait de prêcher parmi ses sujets. En même temps il leur assigna de quoi subsister, et il voulut qu'ils demeurassent dans Cantorbéry, capitale de ses Etats.

Les saints missionnaires se rendirent dans cette ville en chantant les louanges du Seigneur. Là ils retracèrent en eux la vie des apôtres par la continuité de leurs veilles et l'austérité de leurs jeûnes. Détachés de toutes les choses de la terre, ils étaient toujours dans la disposition de sceller par leur sang la foi qu'ils prêchaient. Auprès de Cantorbéry était une ancienne église dédiée à S. Martin, que les Bretons avaient abandonnée, et où la reine avait coutume de faire ses dévotions. Ils s'y assemblaient pour chanter l'office, pour célébrer la messe, pour prêcher et administrer les sacremens. Un grand nombre de personnes renoncèrent aux superstitions du paganisme, et reçurent le baptême. Le roi se convertit aussi, et sa conversion fut suivie de celle d'une multitude innombrable de ses sujets.

S. Augustin se rendit ensuite auprès de Virgile d'Arles, qui le sacra évêque [a]. Deux raisons paraissent l'avoir déterminé à faire un

[a] C'est par une erreur que Bède donne le nom d'Ethérius à l'évêque d'Arles. Ethérius occupait le siége de Lyon. *Voyez* madame Elisabeth Elstob, et les Bénédictins dans leur Vie de S. Grégoire.

Wharton pense que S. Augustin fut sacré évêque en France avant de passer en Angleterre, parce que S. Grégoire, dans sa lettre à la reine Brunehaud, du mois d'octobre 597, l'appelle son frère et son compagnon dans l'épiscopat. Mais il nous semble qu'on ne doit pas si facilement rejeter le témoignage de Bède, qui dit expressément le contraire. Si S. Augustin eût été évêque en allant en Angleterre, on ne voit pas pourquoi il n'aurait point plutôt été sacré à Rome

si long voyage. En premier lieu, Virgile était vicaire du saint Siége dans les Gaules; secondement, Augustin était bien aise de consulter l'évêque d'Arles sur plusieurs points relatifs à la mission d'Angleterre, parce que c'était à lui plus particulièrement qu'aux autres évêques des Gaules qu'il avait été recommandé par S. Grégoire. Augustin baptisa le roi Ethelbert, et reçut l'onction épiscopale avant le mois d'octobre de l'année 597, le tout dans le cours de la même année, puisque la lettre de S. Grégoire aux missionnaires, encore en France, pour les exhorter à continuer leur route, est datée du 23 juillet 596. Le saint pape, écrivant en 598 à Euloge, patriarche d'Alexandrie, après lui avoir dit qu'Augustin avait été sacré évêque, avec sa permission, par les prélats germains [a], ajoute : « Dans la dernière fête de la Nativité du Seigneur, » plus de dix mille personnes de la nation anglaise ont été baptisées par (Augustin) notre frère et notre compagnon dans l'épiscopat. »

A peine Augustin fut-il de retour dans la Bretagne, qu'il envoya à Rome Pierre et Laurent, pour y solliciter une recrue d'ouvriers évangéliques. Ils ramenèrent avec eux plusieurs fervens disciples de S. Grégoire, parmi lesquels on comptait Mellit, Juste, Paulin, qui se virent ensuite honorés de l'épiscopat, et Rufinien, qui fut le troisième abbé du monastère de S. Augustin. « Avec » cette colonie de nouveaux missionnaires, le saint Pape envoya » tout ce qui était nécessaire pour le service divin, comme des » vases sacrés, des paremens d'autels, des ornemens d'église, des » vêtemens pour les prêtres et les clercs, des reliques des apôtres » et des martyrs, et un grand nombre de livres [1]. »

S. Augustin écrivait souvent à S. Grégoire pour lui faire part du progrès de la mission. Il le consultait sur les moindres difficultés qui se rencontraient; et quoiqu'il eût pu se décider par ses propres lumières, il voulait avoir l'avis du premier des pasteurs, afin de ne point agir à la légère, et de mettre en repos sa conscience, qui était très-délicate.

S. Grégoire n'écrivait pas seulement au chef de la mission, il adressait aussi des lettres à ses coopérateurs. Dans une, il recommandait à Mellit [2] de détruire les idoles et d'en changer les temples en églises, après les avoir purifiés avec de l'eau bénite; d'y

qu'en France. Rien n'empêche qu'il n'ait baptisé le roi Ethelbert, et qu'il n'ait fait un voyage à Arles dans la même année. Ce dernier sentiment s'accorde mieux avec ce qu'on lit dans les lettres de S. Grégoire, comme l'ont remarqué les Bénédictins.

[a] S. Grégoire appelle les Français Germains, parce qu'ils étaient venus de Germanie.

[1] Bède, *Hist. l.* 1, *c.* 29. [2] *Ibid. c.* 30.

ériger ensuite des autels et d'y mettre des reliques; en un mot, de faire servir les dépouilles de l'Egypte au service du vrai Dieu. Il permettait la célébration des veilles aux anniversaires de la dédicace des églises et aux fêtes des martyrs, afin de réussir plus efficacement à détourner le peuple de ces divertissemens profanes qu'autorisait le paganisme.

Le pieux roi Ethelbert travaillait de son côté à étendre le royaume de Jésus-Christ; et il s'employa pendant les vingt dernières années de sa vie à procurer la conversion de ses sujets. Il porta de sages lois, abolit le culte des idoles, et en fit fermer les temples dans ses Etats. La conversion d'une seule âme lui paraissait une conquête fort précieuse, et il ne se croyait roi que pour faire servir le Roi des rois. Par ses libéralités, l'église de Christ, cathédrale de Cantorbéry, fut bâtie à l'endroit où avait été un temple d'idoles [a]. Il fonda aussi, hors des murs de la ville, l'abbaye de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qui prit ensuite le nom de Saint-Augustin, ainsi que l'église de Saint-André à Rochester, etc. Il gagna à Jésus-Christ Sébert, roi des Saxons orientaux. Son zèle auprès de Redwald, roi des Est-Angles, fut moins heureux. Ce prince, il est vrai, embrassa le christianisme; mais, semblable aux Samaritains, il voulut allier le culte du vrai Dieu à celui des fausses divinités du paganisme. En 600, S. Grégoire envoya plusieurs présens à Ethelbert; il lui adressa en même temps une lettre où, après l'avoir félicité sur son zèle pour la religion, il lui donnait d'excellens avis par rapport à son salut [b].

Dans la même année, le saint pape envoya le *pallium* à Augustin, avec pouvoir d'ordonner douze évêques sur lesquels il aurait le droit de métropolitain. Il lui manda d'ordonner un évêque d'Yorck, après la conversion des peuples du Nord, et de lui donner aussi douze suffragans. Des circonstances particulières exigèrent par la suite qu'il y eût quelque changement dans l'exécution de cet ordre.

Le bruit des miracles que S. Augustin opérait en Angleterre étant parvenu jusqu'à Rome, S. Grégoire lui écrivit pour lui donner de sages avis. « Prenez garde, lui disait-il [1], de tomber dans

[a] S. Augustin avait d'abord changé ce temple en une église sous l'invocation de S. Pancrace. Ce fut dans cette église qu'Ethelbert fut baptisé. Nous suivons ici l'autorité d'un ancien manuscrit qui se garde dans la bibliothèque de *Trinity-Hall*, à Cambridge, lequel est cité par Spelman, *Conc. Brit. t.* 1, et par Tyrrel.

[b] Ethelbert mourut en 616, après avoir régné cinquante-six ans. Il fut enterré dans l'église de l'abbaye de Saint-Pierre et de Saint-Paul, dont il était fondateur. Il est nommé le 24 de février dans le Martyrologe romain. Nous avons donné sa Vie sous ce jour.

[1] Bède, *Hist. l.* 1, *c.* 31.

» l'orgueil et la vaine gloire, à l'occasion des miracles et des dons » célestes que Dieu fait éclater au milieu de la nation qu'il a choisie. » Parmi les choses que vous faites à l'extérieur, ayez soin de vous » juger vous-même intérieurement. Tâchez de bien comprendre ce » que vous êtes personnellement, et quelle est l'excellence de la » grâce accordée à un peuple pour la conversion duquel vous » avez reçu le pouvoir de faire des miracles. Ayez toujours devant » les yeux les fautes que vous pouvez avoir commises par paroles » ou par actions, afin que le souvenir de vos infidélités étouffe » les mouvemens d'orgueil qui voudraient s'élever dans votre cœur. » Au reste, vous devez vous persuader que le don des miracles » que vous recevez, ou que vous avez déjà reçu, est une faveur » accordée non à vous, mais à ceux dont Dieu veut le salut. » Il lui fait ensuite observer que quand les disciples, pénétrés de joie, revinrent dire au Sauveur *qu'en son nom les démons leur étaient soumis*, il leur fut répondu avec un ton de réprimande : *Ce n'est pas de cela que vous devez vous réjouir; mais plutôt de ce que vos noms sont écrits dans le ciel.*

S. Augustin sacra Mellit évêque de Londres ou des Saxons orientaux, et Juste évêque de Rochester. Voyant ensuite que la foi faisait chaque jour de nouveaux progrès, et que le vrai Dieu avait partout des adorateurs, il entreprit, en vertu de la qualité de légat et de métropolitain qui lui avait été conférée, de faire la visite générale de la Bretagne. Son zèle le portait encore à travailler au salut des anciens Bretons qui, comme nous l'avons observé, s'étaient retirés sur les montagnes du pays de Galles. Il désirait ardemment de corriger certains abus qui s'étaient glissés parmi eux, et de les engager à se réunir avec lui pour mettre la dernière main à la conversion des Anglais. Mais nous allons voir qu'il ne put rien gagner sur ce peuple. Une haine implacable contre la nation qui l'avait vaincu, lui aveugla l'esprit et lui endurcit le cœur.

Lorsque S. Augustin fut sur les frontières des Wicciens ou Saxons occidentaux[a], il invita à une conférence les évêques et les docteurs bretons. Ceux-ci l'acceptèrent, et se rendirent dans un lieu qui, du temps de Bède, s'appelait le *Chêne d'Augustin*[b]. Le saint apôtre employa les exhortations et les prières pour obtenir d'eux ces trois choses : 1° qu'ils lui aidassent à prêcher l'Evangile

[a] C'est-à-dire sur les frontières du comté de Worcester, peu éloigné du pays de Galles.

[b] Spelman pense que le lieu en question était la ville d'*Ausric*, située à l'entrée du Worcestershire, vers le Héréfordshire, le mot *ausric* ou *augustine's-ric* signifiant en langue anglo-saxonne le *patrimoine* ou *le pays d'Augustin*. La conférence se tint lorsque le saint était métropolitain, et conséquemment après l'année 601.

aux Anglais encore idolâtres; 2° qu'ils célébrassent la Pâque le jour où elle se célébrait chez les autres Catholiques; 3° qu'ils se conformassent, dans l'administration du baptême, à la pratique de l'Eglise universelle. Ces trois articles ayant été rejetés, il leur dit, par une inspiration divine : « Que l'on amène un malade désespéré, » et que l'on adhère à la tradition de ceux qui le guériront par » leurs prières. » Ils acceptèrent la condition, mais après une longue résistance. On amène un aveugle qui est aussitôt présenté aux prêtres bretons, dont les prières et les efforts ne lui sont d'aucune utilité. Augustin, se mettant alors à genoux, conjure le Seigneur de prendre les intérêts de sa propre gloire. Sur-le-champ l'aveugle recouvre l'usage de la vue, et les Bretons reconnaissent pour véritable la doctrine que prêche Augustin. Mais, ajoutent-ils, nous ne pouvons abandonner nos anciennes coutumes, sans le consentement de toute la nation. Il faut donc que nous assemblions un synode général dans notre pays.

Ce synode ayant été indiqué, il s'y trouva plusieurs évêques [a], et un grand nombre de théologiens, surtout du monastère de Bangor [b]. Avant de s'y rendre, ils avaient envoyé demander à un ermite, fameux dans leur pays, s'ils recevraient la doctrine d'Augustin, ou s'ils s'en tiendraient à leurs anciens usages. Voici quelle fut la réponse qu'ils reçurent : « Faites en sorte que cet » étranger et ses compagnons arrivent les premiers au lieu du » synode. Si Augustin se lève pour vous recevoir quand vous ap» procherez, regardez-le comme un homme humble, écoutez-le » et soumettez-vous à lui; si au contraire il ne se lève pas devant » vous, qui êtes en plus grand nombre, vous n'avez qu'à le mé» priser. » Les Bretons résolurent de se conformer à cette décision puérile. En faisant seulement usage de leur raison, ils auraient vu que le tout consistait à peser la justice des demandes du prélat, et à bien examiner la solidité de ses raisons; ils auraient compris que dans une affaire aussi importante que celle dont il s'agissait, c'était une insigne folie de s'en rapporter à une circonstance ridicule, qui ne prouverait jamais rien. D'ailleurs, ils avaient avoué précédemment que la vraie doctrine était du côté d'Augustin, qui, après tout, n'exigeait d'eux autre chose, sinon qu'ils suivissent l'impression de la charité chrétienne, et qu'ils se soumissent à l'Eglise dans des points de discipline universellement reçus. Dieu permit qu'ils s'opiniâtrassent dans leur mauvaise volonté,

[a] Ces évêques étaient au nombre de sept, suivant les annales bretonnes.

[b] Situé dans le comté de Flint, à peu de distance de la Dee, et non dans la ville de Bangor, au comté de Carnarvon.

et que les choses tournassent d'une manière qui s'accordait avec leurs idées [a].

En effet, lorsqu'ils entrèrent dans le lieu où se devait tenir l'assemblée, Augustin ne se leva point de dessus son siége, soit qu'il fît peu d'attention à ces sortes de cérémonies, soit qu'il ne fût point accoutumé à les voir pratiquer, du moins dans les synodes ainsi que dans les églises. Quoi qu'il en soit, rien n'était plus déraisonnable que la conclusion qui fut tirée de cette circonstance par les Bretons. La cause que soutenait le saint ne devenait pas pour cela autre qu'elle n'était dans la réalité. D'ailleurs, la pureté de son zèle ne pouvait être équivoque; il venait de fort loin uniquement pour les Bretons; et il avait fait le voyage à pied. Son humilité ne pouvait non plus être révoquée en doute; il ne parla point de sa dignité dans la conférence. Quant à son droit de primatie, il l'eût volontiers cédé à l'archevêque de Saint-David, si les Bretons eussent voulu, à cette condition, se conformer à la discipline de l'Eglise universelle, et renoncer à l'animosité qu'ils avaient contre les Anglais [b].

[a] Au reste, les Bretons avaient pu suspendre leur soumission à S. Augustin, qu'ils regardaient comme un nouveau métropolitain, sans que pour cela ils révoquassent en doute l'autorité du pape.

S. Grégoire ne doutait pas qu'il n'eût le pouvoir de changer la juridiction des métropoles particulières, lorsque les circonstances rendaient ces changemens nécessaires ou extrêmement avantageux. On en trouve des exemples dans l'histoire ecclésiastique de ce temps-là. Ce fut ainsi que le pape Zozime déclara l'évêque d'Arles vicaire du saint Siége dans les Gaules, par respect pour S. Trophime. (*Voyez* de Marca, *de Primat. p.* 168.) Boniface I[er] et Célestin I[er] exemptèrent la province de Narbonne de la juridiction de l'Eglise d'Arles. Léon I[er] la donna à l'évêque de Vienne; mais après la mort de S. Hilaire, il rendit au siége d'Arles une partie de ses droits. Les papes S. Grégoire le Grand, Vigile, Pélage, Symmaque, etc., conservèrent au même siége ses anciens priviléges.

Ce n'est pas que le pape doive à sa volonté dépouiller les églises de leurs priviléges; il doit au contraire les maintenir, et ne jamais porter atteinte à d'anciens droits, à moins qu'il n'y soit porté par des raisons pressantes de nécessité ou d'utilité publique.

Ce fut par de semblables raisons que S. Grégoire donna la qualité de primat à S. Augustin; il voulait procurer efficacement la réformation des Bretons, qui, au rapport de Gildas, étaient tombés dans une ignorance si grossière, et dans une telle barbarie, qu'ils n'étaient plus guère Chrétiens que de nom.

Si les Bretons, pour ne pas adopter le changement qu'on leur proposait, s'en étaient tenus à dire qu'il n'y avait pas de nécessité à réformer leur hiérarchie, il n'y aurait là rien d'étonnant; on n'abandonne que très-difficilement d'anciens usages. Mais leur résistance avait un autre motif: elle venait de la haine implacable qu'ils portaient aux Anglais, haine qui les fit tomber dans l'injustice et l'impiété.

Le manuscrit gallois que Spelman a fait imprimer porte que *les Bretons ne reconnaissaient aucune suprématie hors de leur pays;* mais c'est une fausseté visible inventée depuis la prétendue réformation. *Voyez* M. Tuberville, dans son *Manual of controverses*, *p.* 406, et le docteur Havarden dans la préface de son livre intitulé: *Church of Christ shewed*, *t.* 2, *p.* 20.

Il est certain qu'au temps dont nous parlons, il n'y avait point d'archevêque à Caerléon sur l'Usk, le siége métropolitain ayant été transféré de cette ville à Landaff par S. Dubrice, et peu après à Ménévie ou Menew par S. David, et cela près de quatre-vingts ans avant l'arrivée de S. Augustin en Angleterre.

On aurait tort de conclure de ce que nous avons dit, que les Bretons n'é-

S. Augustin voyant l'opiniâtreté des Bretons, leur déclara, par un esprit prophétique, que, « s'ils refusaient de prêcher la parole » de vie aux Anglais, ils subiraient par leurs mains un arrêt de » mort. » Cette prédiction s'accomplit, lorsque Ethilfrid, roi des Anglais du nord, encore païens, défit les Bretons dans la fameuse journée de Caer-Légion ou Chester. Ce prince voyant de loin les moines de Bangor qui étaient en prières, s'écria, après la victoire: « Les prières de ces gens-là ne peuvent être que des imprécations » contre nous. » Fondant alors sur eux avec son armée, il en tua douze cents, ou même deux mille deux cents, selon Florent de Worcester. Ce grand nombre de religieux massacrés ne doit point paraître incroyable. En effet, le monastère de Bangor était divisé en sept classes sous autant de supérieurs; et chaque classe était composée de trois cents personnes; en sorte que quand les uns travaillaient, les autres chantaient les louanges du Seigneur. Le défaut de charité pour les Anglais leur attira les coups de la vengeance divine. Il y a cependant lieu de croire que tous n'étaient

taient pas d'accord dans la foi avec l'Eglise universelle. Plusieurs raisons démontrent leur catholicité.

1° Dans les choses que leur demanda S. Augustin, il ne fut question que de charité envers les Anglais, et d'uniformité dans la discipline touchant deux articles. S'il y avait eu de la diversité dans la croyance par rapport aux points de foi, S. Augustin en aurait sans doute fait mention dans la première conférence qu'il eut avec eux.

2° Les Bretons reconnurent l'orthodoxie de S. Augustin. Bède le dit expressément.

3° Les Bretons avaient été jusque là unis de communion avec les églises de Rome, des Gaules, etc. S. Ninian, leur compatriote, qui leur prêcha la foi, et qui mourut parmi eux en 432, avait étudié à Rome.

4° On connaît le zèle des premiers Chrétiens pour la conservation de la pureté de la foi; ils ne souffraient pas qu'un particulier, quel qu'il fût, y donnât la moindre atteinte; si quelqu'un s'avisait de vouloir innover, il était aussitôt puni et retranché du corps des fidèles. C'est ce que prouvent les écrits des Pères, les actes des conciles, et tous les anciens monumens de l'Eglise.

5° Nous lisons dans Gildas et dans Bède, que les Bretons persévérèrent dans la vraie foi, sans aucune division, jusqu'au règne de l'empereur Constance. L'arianisme se montra parmi eux; mais ce fut pour disparaître aussitôt. A peine le pélagianisme eut-il pris naissance dans leur pays, que S. Germain d'Auxerre et S. Loup de Troyes vinrent l'y combattre. On sait avec quel succès ils réussirent à bannir cette hérésie de la Bretagne. Le pape Célestin, pour donner plus d'autorité à S. Germain, et pour le mettre en état de triompher plus sûrement de l'erreur, l'avait revêtu de la dignité de légat. *Voyez* la Chronique de S. Prosper.

6° Enfin Gildas, savant théologien, qui vécut plusieurs années dans la Bretagne, qui fut toujours dans la communion de l'Eglise catholique, qui nous a laissé des invectives sévères contre les désordres des Bretons, rend justice à la foi de ces peuples, et dit qu'ils la conservèrent sans tache, si l'on en excepte les atteintes que l'arianisme et le pélagianisme purent y donner; atteintes, au reste, qui furent légères, et dont l'effet ne put être durable, comme nous l'avons observé plus haut. Les désordres que Gildas reproche aux Bretons sont la tyrannie, le meurtre, l'injustice, l'adultère, l'impureté, la violation des vœux. *L. de excidio Britan. Bibl. Patr. t. 5, part. 3, p. 681, edit. Colon.* Quant à leurs ecclésiastiques, il les accuse d'être *impudiques, ivrognes, fainéans, ennemis de la lecture, d'offrir rarement le saint sacrifice, et de ne porter presque jamais à l'autel un cœur pur.* Corrept. in Cler. *ibid.* p. 682.

pas coupables, et que le péché qui avait allumé la colère céleste ne s'étendait qu'à quelques-uns des supérieurs.

Il est bien vrai que le massacre en question fut prédit par S. Augustin, mais on ne peut, sans la plus criante injustice, l'accuser d'en avoir été le principal auteur. Ce saint apôtre avait la plus tendre charité pour tous les hommes. Jamais il ne se vengea des pécheurs endurcis, et de ceux qui le persécutaient, qu'en versant des larmes, et en offrant à Dieu des prières pour leur conversion. D'ailleurs, il était mort long-temps avant l'accomplissement de la prédiction qu'il avait faite[a]. Bède le dit expressément[1], quoique l'année où le saint passa dans le séjour de la gloire ne soit pas précisément déterminée par cet historien.

S. Augustin voulut, avant de mourir, se donner un successeur sur le siége de Cantorbéry, afin de ne pas laisser une église naissante destituée d'un bon pasteur; Laurent fut celui sur lequel il jeta les yeux[b].

[1] *Hist. l.* 2, *c.* 2.

[a] Ceci a été démontré par Tyrrel, *tom.* 1; par Warthon dans son *Anglia sacra*, etc.

[b] La reconnaissance et la vénération avaient consacré la mémoire de S. Augustin parmi les Anglais; mais la calomnie s'est attachée dans ces derniers temps à donner de lui l'idée la plus désavantageuse. Qu'on lise surtout Rapin de Thoyras, et l'on trouvera, dans plusieurs endroits de son Histoire, les invectives les plus amères contre le saint apôtre. En supposant même que quelques-unes de ses actions parussent équivoques, l'équité et la charité ne devraient-elles pas porter à les présenter sous le point de vue le plus favorable? Dans ces circonstances, on juge des actions et des motifs qui les ont produites, par le caractère connu des personnes, et par la conduite qu'elles ont constamment tenue. Il n'y a que les écrivains passionnés qui méconnaissent cette règle. De là vient que sous leur plume, les vertus mêmes sont travesties en vices. Voyons plus en détail les chefs d'accusation intentés contre S. Augustin.

1° On dit qu'il montra dans les Gaules une pusillanimité excessive. A cela nous répondons qu'il ne fit que se rendre aux représentations des évêques gaulois que S. Grégoire l'avait chargé de consulter; et quand il eut appris d'eux que le projet d'une mission en Angleterre était contraire à la prudence, il se rendit à Rome pour conférer avec le saint pape, aux avis duquel il déféra, parce qu'il ne cherchait en tout que la volonté de Dieu. Où est ici la pusillanimité? Au reste, S. Augustin aura été pusillanime si l'on veut. Mais ne doit-on pas au moins reconnaître en même temps que cette faiblesse fut amplement réparée par son zèle.

2° On dit que les Anglais étaient disposés d'avance à embrasser le christianisme, que la reine Berthe pratiquait avec beaucoup d'édification. Mais si cette disposition eût été réelle et générale, comme on le donne à entendre, les évêques des Gaules en auraient su quelque chsse, et ils n'eussent pas regardé le projet de la mission comme dangereux et même impossible dans l'exécution. Les Anglais étaient un peuple perfide, et qui l'emportait en hauteur et en férocité sur tous les Barbares de ce temps-là. Telle est l'idée que l'on s'en forme d'après leurs actions et les anciens historiens d'Angleterre. Mais ces hommes si grossiers et si vicieux, S. Augustin les civilisa par la prédication de l'Evangile; il les rendit doux, humbles, patiens, détachés du monde; il les fit parvenir à un tel degré de ferveur et de sainteté, qu'on pouvait les proposer pour modèles à toutes les nations de la terre.

3° On ajoute que S. Augustin ne convertit que le pays de Kent. Mais ne serait-ce pas déjà beaucoup qu'il eût par son zèle porté la lumière de la foi dans ce pays? Pourquoi d'ailleurs lui refuser le titre d'apôtre de plusieurs autres provinces des Anglais, puisque ce fut sous sa conduite que travaillèrent les

La bienheureuse mort du serviteur de Dieu arriva le 25

missionnaires qui y annoncèrent l'Evangile, et qu'il était comme l'âme de tout ce que faisaient ses fidèles coopérateurs?

Rapin de Thoyras s'est montré, sur un article, plus modéré que l'archevêque Parker. Comme lui, il n'a point fait de crime à S. Augustin de ce qu'il n'avait pas obligé les Anglo-Saxons de rendre tout le pays aux Bretons. En suivant le principe de Parker, il faudrait que la noblesse normande, établie depuis si longtemps en Angleterre, se dessaisît de ses biens pour les restituer; et dans ce cas, à qui se ferait la restitution? Les Ecossais, qui ont pris la place des anciens Calédoniens, ne seraient pas non plus légitimes possesseurs de leurs terres. On en pourrait dire autant de tous les peuples. Or, quel bouleversement ne s'ensuivrait-il pas d'une pareille morale? Voit-on que ces sortes de restitutions aient été ordonnées par les évêques et les saints de tous les siècles, notamment par les apôtres des Francs, des Vandales, des Goths, etc.? C'est une maxime avouée par tous les peuples, que la prescription donne un droit réel au possesseur; et de cette maxime dépend la tranquillité publique, qui est la grande fin de tout gouvernement, et à laquelle doivent céder tous les petits intérêts et tous les motifs particuliers. En fait d'établissemens de peuples, la restitution devient bientôt impossible, et le repos du genre humain demande que cela soit ainsi.

M. Smollet, dans son Histoire d'Angleterre, fait aussi paraître beaucoup d'animosité contre S. Argustin. Mais M. Targe, son traducteur, l'a souvent relevé dans des notes qui font honneur aux lumières de son esprit et aux sentimens de son cœur. Il serait à souhaiter que tous ceux qui traduisent certains livres anglais, en usassent de la même manière.

On ne peut qu'avoir la plus haute idée de S. Augustin et de ses coopérateurs, lorsqu'on examine le merveilleux changement qu'ils opérèrent en Angleterre. Avant l'arrivée des saints missionnaires, les Anglais étaient livrés à toutes sortes de vices, et plongés dans la plus grossière ignorance. Ce qui prouve surtout leur ignorance, c'est que quand ils débarquèrent dans la Bretagne, ils ne connaissaient point l'usage des lettres, et que tout le progrès qu'ils firent dans les sciences jusqu'au temps de S. Augustin, se borna à emprunter l'alphabet des Irlandais. Les Northumbres, selon Guillaume de Malmesbury, vendaient leurs enfans comme esclaves, inhumanité qu'on ne trouve point dans les nègres d'aujourd'hui. Mais la lumière de l'Evangile n'eut pas plus tôt brillé aux yeux de ces peuples, qu'ils devinrent des hommes nouveaux et de vrais disciples du Sauveur. Frappés de la vie évangélique de leurs apôtres, ils se portèrent avec ardeur à l'imitation de leur détachement du monde, et de leur zèle pour la pratique des conseils. Les nobles et les princes bâtirent des églises et des monastères qu'ils dotèrent richement. Nous citerons un ou deux exemples de leurs libéralités en ce genre.

Ina, roi des Saxons occidentaux, après avoir régné trente-deux ans avec beaucoup de gloire et affermi la tranquillité dans ses états par des lois pleines de sagesse (publiées par Spelman, *Conc. t.* 1), abdiqua la couronne en 728, et se retira à Rome avec la reine son épouse, non pour y étaler le faste de la royauté, mais pour s'y cacher aux yeux du monde. Ils y embrassèrent l'un et l'autre la vie monastique. Le prince donna deux mille six cent quarante livres d'argent pour faire une chapelle à Glastenbury; deux cent soixante-quatre livres d'or pour l'autel; le calice et la patène tout d'or pesaient dix livres; l'encensoir, fait de la même matière, pesait huit livres et vingt marcs. Il entra douze livres d'argent dans les chandeliers, vingt livres et quarante marcs d'or dans la couverture du livre des Evangiles, dix-sept livres d'or dans les vases qui servaient à l'autel, et huit livres du même métal dans les bassins. Le bénitier, qui était d'argent, pesait vingt livres. On employa cent soixante-quinze livres d'argent et trente-huit livres d'or dans les images de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des douze apôtres. L'autel et les ornemens sacerdotaux étaient enrichis d'or et de pierreries. *Voyez* Stevins, *vol.* 1, *p.* 422; Reyner, *vol.* 1, *p.* 44; Henschénius, dans la Vie d'Ina, sous le 6 de février.

Le roi Athelstan donna trente-six bourgs à l'église d'Exeter, comme on le voit dans le *Monasticon Anglicanum*, *vol.* 1, *p.* 225.

Les princes dont nous venons de parler, ainsi que plusieurs autres du même pays, illustrèrent les siècles où ils vivaient par leur sainteté et par cette force d'âme qui leur fit mépriser les grandeurs humaines. Dioclétien renonça à l'empire, mais ce fut par l'impression d'une honteuse lâcheté. Il n'y a que le christianisme où l'on ait trouvé des princes qui abdiquaient la couronne pour me-

de mai. Guillaume Thorn la met dans la même année que

ner volontairement une vie pauvre et obscure, telle qu'était celle des moines. Speed, dans son *Histoire de la Grande-Bretagne*, *p.* 243 *et* 244. parle de huit rois et de deux reines qui abandonnèrent le monde pour embrasser l'état religieux. On lit dans la savante préface du *Monasticon*, *p.* 9, que dans l'espace de deux cents ans, trente, tant rois que reines des Anglo-Saxons, descendirent du trône au milieu de la paix et de la prospérité, pour aller se renfermer dans des cloîtres.

Les clercs et les moines de ces temps-là s'appliquaient avec zèle aux fonctions du ministère, et à tout ce qui pouvait contribuer à la sanctification des âmes; ils étaient animés de cet esprit de pauvreté et de désintéressement qui avait fait admirer leurs pères dans la foi; toute leur vie se passait dans la mortification et le recueillement. Nous ne faisons que suivre ici l'Histoire de Bède, qu'on peut consulter, *l.* 3, *c.* 20; *l.* 4, *c.* 27, etc. Cette ferveur subsistait encore en 824. Il est dit dans les Visions de Vétin, alors moine de Richenou, qu'il apprit d'un ange que la vie monastique florissait dans toute sa perfection au-delà des mers; ce qui, relativement à ce siècle, ne peut s'entendre que de l'Angleterre. *Voyez* Casinius, *Lect. Antiq.* Mabillon, *sec.* 4 *Ben.* Fleury, *t.* 10, *p.* 220. Quand on contesterait la vérité de la vision, il n'en résulterait pas moins que les religieux anglais jouissaient d'une grande réputation dans le neuvième siècle.

L'ordre monastique produisit en Angleterre une foule d'hommes célèbres par leur piété et leur savoir: ce fut de là que sortirent ces missionnaires zélés qui prêchèrent la foi en Allemagne, dans la Suède, la Norwége et presque tout le Nord.

Les Anglais eurent à peine quitté l'idolâtrie, qu'ils se mirent à cultiver leur esprit surtout par l'étude des sciences sacrées. On sait jusqu'à quel point ils réussirent. Nous ne citons que l'exemple de Bède. Plusieurs seigneurs voyageaient en Italie et d'autres pays, pour perfectionner les connaissances qu'ils avaient déjà acquises. Ce qu'il y avait de plus admirable, c'est que leur ferveur à pratiquer les devoirs du christianisme égalait ou surpassait même l'ardeur qu'ils avaient d'apprendre. Ils étudiaient, non pour paraître savant, mais pour devenir meilleurs.

Comme il n'y avait point encore d'universités, les grands monastères ouvrirent des écoles publiques où l'on formait le clergé et la jeune noblesse. L'art de l'imprimerie étant alors inconnu, chaque monastère avait son *scriptorium*, où l'on copiait des livres. C'était là l'occupation de la plupart des moines, et ils y donnaient le temps destiné au travail des mains. Chaque monastère avait aussi sa bibliothèque. On comptait dix-sept cents manuscrits dans celle de Péterborough. Celle des moines gris de Londres avait cent vingt-neuf pieds de long, sur trente-un de large, et était très-bien fournie de livres. (Léland, *Collect. vol.* 1, *p.* 109.) Il est dit dans Ingulfe, que quand celle de Croyland fut brûlée en 1091, il y eut sept cents volumes de perdus. Il fallait que la bibliothèque de Wells fût fort vaste, puisque, selon Lélan, *Itin. vol.* 3, *p.* 86, elle avait vingt-cinq fenêtres de chaque côté. A Saint-Augustin de Cantorbéry, on priait tous les jours pour les bienfaiteurs de la bibliothèque, tant vivans que défunts. *Voy.* Thorn, *inter decem Scriptores;* et Tanner, *Notit. Mon. Præf. p.* 40.

Il y avait de semblables bibliothèques chez les autres religieux. Ce fut dans celles des principaux monastères qu'on déposa les actes du parlement après l'arrivée des Normands. Sous les Anglo-Saxons, on y déposait les principaux décrets de l'assemblée générale des Etats, nommée *Wittena Gemote*, ou *Mycel Gemote*, ainsi que les actes des *Gemote* ou assemblées des districts particuliers. Dans plusieurs monastères, on gardait des espèces de registres de l'histoire des rois et des événemens publics, dont quelques-uns ont échappé aux flammes, et sont parvenus jusqu'à nous. Telles sont les annales et les chroniques saxonnes que Gibson publia à Oxford en 1692. Florent de Worcester et Guillaume de Malmesbury composèrent leurs histoires d'après ces chroniques, qui se gardaient dans les monastères.

On ne saurait trop regretter la perte de ces précieux monumens, dont les historiens auraient tiré tant de lumières. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans l'*Histoire d'Angleterre*, par Tyrrel, *p.* 152 : « Lorsque les Saxons eurent été convertis, la » plupart des lois faites dans les *Wittena Gemote* ou assemblées générales, se » gardaient soigneusement; nous les aurions plus entières, si la suppression » des monastères, qui se fit sous Henri VIII, n'eût causé la perte de tant de » monumens curieux de l'antiquité. »

Les fanatiques, transportés d'une fureur dont les Goths n'auraient point

celle de saint Grégoire, c'est-à-dire en 604, et il fonde

été capables, n'épargnèrent pas même les bibliothèques des universités, les deux surtout qui étaient publiques à Oxford. L'une avait été fondée sous le règne d'Edouard III, par Richard de Burg ou Richard Aungerville, grand-trésorier d'Angleterre et évêque de Durham, qui avait dépensé des sommes immenses pour faire des collections complètes en tout genre. L'autre fut commencée en 1367, par Thomas Cobham, évêque de Worcester. Henri IV et ses enfans l'augmentèrent considérablement; on y réunit aussi la bibliothèque du célèbre Humfrey, duc de Gloucester, qui était remplie de manuscrits précieux qu'on avait achetés fort cher en différens pays.

Ecoutons Chamberlain sur l'horrible déprédation qui se fit alors. Il s'exprime de la manière suivante dans son *Etat présent de l'Angleterre*, *part.* 3, *p.* 450: « Ces hommes (les fanatiques), sous prétexte de déraciner le papisme, la superstition et l'idolâtrie, détruisirent entièrement les deux belles bibliothèques » (dont nous venons de parler); ils jetèrent, vendirent, brûlèrent ou mirent en » pièces tous les livres précieux que les protecteurs des lettres avaient eu tant » de peine à ramasser dans tous les pays de l'Europe. Leur fureur alla si loin, » par rapport à la bibliothèque *aungervillième*, qui était la plus ample, la plus » ancienne et la mieux composée, qu'il ne nous en reste pas même le catalogue. Ils ne s'en tinrent pas là, ils visitèrent les bibliothèques des collèges particuliers, et y portèrent aussi le ravage. On peut juger de ce qu'ils firent par » une lettre qui existe encore, et dans laquelle l'un d'eux se vante que *le nouveau collège de forme quadrangulaire était tout couvert de feuilles de livres* » *déchirés*, etc. L'Université se plaignit au gouverneur de la barbarie et de l'avidité des visiteurs; mais ses plaintes ne produisirent aucun effet; elle ne » put sauver qu'un simple volume, donné par Jean Whethamsted, abbé de » Saint-Alban, lequel contenait une partie de Valère-Maxime, avec les Commentaires de Denys de Burgo. Il n'y a aujourd'hui dans la bibliothèque bodléienne » que ce volume, et deux autres, qui viennent des anciennes bibliothèques. » L'Université, désespérant d'avoir jamais de bibliothèque publique, se défit, » en 1555, des pupitres et des tablettes où avaient été les livres. »

On retira des mains des épiciers quelques livres qu'on y avait trouvés par hasard. L'archevêque Parker ramassa aussi quelques morceaux de manuscrits qu'il légua partie à la bibliothèque de l'Université, partie à celle du collége de Saint-Benoît, à Cambridge.

M. Thomas Bodley, par une libéralité qu'on ne pourra jamais assez louer, fonda à Oxford une nouvelle bibliothèque publique, qui fut ouverte en 1602. Son exemple eut des imitateurs. Mais ces zélés protecteurs des lettres n'ont pu, malgré tous leurs soins, recouvrer d'anciens manuscrits, qu'on regrette et qu'on regrettera toujours.

Après ce détail, que l'on regardera, si l'on veut, comme une digression, nous revenons à S. Augustin. Les peuples qu'il avait convertis ne dégénérèrent qu'après plusieurs siècles; et leur chute fut d'autant plus criminelle, qu'ils avaient reçu plus de grâces, et qu'ils avaient d'abord mené une vie plus sainte. Au reste, leur ingratitude ne resta pas impunie; ils se virent long-temps en butte aux incursions des Danois et à diverses autres calamités.

On voit, par l'Histoire ecclésiastique de Bède, quelle foi S. Augustin et ses coopérateurs apportèrent en Angleterre. Il y est dit que ces fidèles ministres retraçaient en eux la vie des apôtres par leur assiduité à la prière, par leur ferveur dans le service de Dieu, par la continuité de leurs veilles et leurs jeûnes; qu'ils allaient nu-pieds, et qu'entre autres il s'était formé un calus à la plante de ceux de S. Augustin; qu'ils enseignaient la sainteté des vœux religieux, l'excellence de la chasteté perpétuelle, la nécessité de confesser ses péchés aux prêtres, ainsi que celle de l'absolution et de la satisfaction; qu'ils prescrivaient le jeûne des vendredis et du carême; qu'ils recommandaient la vénération des reliques, et l'invocation des saints, qui furent souvent l'une et l'autre accompagnées de miracles; qu'ils croyaient au purgatoire, à la prière pour les morts, à la vertu de l'eau et de l'huile bénites, par lesquelles on obtint plusieurs grâces extraordinaires; que, d'après leur doctrine, on avait des autels de pierre, avec les ornemens et des calices, et qu'on offrait le sacrifice de la messe; qu'on entretenait nuit et jour un grand nombre de lumières devant les châsses des saints et dans d'autres lieux de dévotion; qu'on gardait l'eucharistie, appelée le vrai corps de Jésus-Christ; qu'on voyait partout des images du Sauveur et de la sainte Vierge, avec des croix d'or et d'argent; qu'on ne doutait point de la vertu des exorcismes et des bénédictions formées avec le signe de la croix;

son sentiment sur une très-ancienne vie du saint apôtre [a].

Goscelin, moine de Cantorbéry, outre deux Vies de S. Augustin, composa un livre des miracles qu'il opéra après sa mort, et l'histoire de la translation de ses reliques qui se fit en 1091, et qui fut aussi accompagnée de plusieurs miracles, dont l'auteur fut témoin oculaire [b].

Le second concile tenu en 747 à Cloveshoe ou Cliffe, dans le pays de Kent, sous l'archevêque Cuthbert, et en présence d'Ethelbald, roi de Mercie, ordonna que la fête de S. Augustin fût d'obligation pour les ecclésiastiques et les religieux, et que son nom fût inséré dans les litanies immédiatement après S. Grégoire [1].

Le corps de S. Augustin fut déposé à l'écart jusqu'à l'entière construction de l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qu'Ethelbert faisait bâtir hors des murs de Cantorbéry, pour servir de sépulture aux rois et aux archevêques [c]. On l'enterra dans le por-

qu'on reconnaissait la suprématie du pape, à qui on renvoyait les causes majeures, et par l'autorité duquel les évêques allaient prêcher la foi aux idolâtres. Bède désigne le pape sous le titre d'*évêque du monde entier*. Il appelle S. Pierre *le premier pasteur de l'Église*, et le nom qu'il lui donne ordinairement est celui de *Prince des apôtres*, etc. *Voyez* l'*Ancienne religion d'Angleterre*, ouvrage qui n'est qu'un tissu des paroles de Bède. *Voyez* encore l'excellent livre intitulé *la Conversion de l'Angleterre et sa réformation comparées ensemble*. Ce que nous avons dit pourrait encore facilement se prouver par les ouvrages de S. Grégoire le Grand.

Nous ne croyons pas qu'on nous demande à présent pourquoi Rapin de Thoyras et les autres historiens protestans ont montré tant d'animosité contre le saint apôtre d'Angleterre.

[1] Wilkins, *Conc. Britan. t.* 1, *p.* 97.

[a] Wharton prouve la vérité de cette date par diverses autorités, qu'on peut voir dans son *Anglia sacra*, *t.* 1, *p.* 89.

[b] Cet ouvrage a été donné au long par le P. Papebroch, sous le 26 de mai.

[c] C'était une coutume inviolable parmi les anciens, tant en Orient qu'en Occident, de ne jamais permettre qu'on enterrât qui que ce fût dans l'enceinte des villes. Chez les Romains, si on ne brûlait pas les corps, on les enterrait, ou sur les grands chemins, ou dans les champs qui en étaient voisins. On lisait dans une loi des douze Tables : *Intra pomœria ne sepelito, neve comburito*. Les premiers Chrétiens se conformèrent à cet usage, et il aurait été à souhaiter qu'on n'y eût jamais dérogé. Dans ces anciens temps, il n'y avait que les rois, les princes, les évêques et les principaux du clergé qui fussent enterrés ou dans les cryptes des basiliques, ou dans les oratoires qu'on avait bâtis auprès. Dans les siècles suivans, ce privilége devint si général, que les empereurs Gratien, Valentinien et Théodose défendirent d'enterrer les morts dans les églises. *Leg. VI, Cod. Theod. de sepulchris violatis*. Ces défenses furent renouvelées par les conciles de Prague, d'Arles, de Mende, de Tribur et de Nantes. L'expérience et divers accidens démontrent le danger qu'il y a d'enterrer dans l'enceinte des villes, et surtout dans les églises, où les inhumations trop fréquentes corrompent la masse de l'air, et la chargent d'exhalaisons pestilentielles. Plusieurs médecins et chirurgiens ont composé sur cette matière des mémoires aussi solides que curieux. On en trouvera le catalogue dans la dissertation de M. Lampe de Dantzick, imprimée en 1776, sous ce titre : *De noxis ex sepulturâ in Templis*. *Voyez* aussi M. l'abbé Grandidier, *Hist. de l'église de Strasbourg*, *t.* 1, *p.* 396, et *Essais hist. sur la cathédrale de Strasbourg*, *an.* 1782, *p.* 364, 371.

La consécration des églises montre qu'elles ne sont point destinées à servir de sépulture. C'est dans les cimetières qu'on doit enterrer les corps des fidèles.

che[a], et l'on mit sur son tombeau l'épitaphe suivante : « Ci-gît » Augustin, premier archevêque de Cantorbéry, qui avait été » envoyé dans ce pays par le bienheureux Grégoire, évêque de » Rome, et soutenu de Dieu par le don des miracles[b], convertit » le roi Ethelbert et son peuple, de l'idolâtrie à la foi de Jésus-» Christ; et après avoir achevé en paix les jours de son ministère, » mourut le 7 avant les calendes de juin, sous le règne du susdit » roi[c]. ». On enterra au même endroit Laurent, Mellit, Juste, Honorius, Deusdedit et Théodore, qui occupèrent successivement le siége de Cantorbéry après S. Augustin. Ces sept archevêques avaient dans leur épitaphe le titre de *Patriarches d'Angleterre*. Comme il n'y avait plus de place dans le porche, et que d'ailleurs la coutume d'enterrer dans les églises les personnes qualifiées ou d'une sainteté éminente commençait à s'introduire, S. Brithwald, huitième archevêque de Cantorbéry, fut enterré en 731 dans l'église abbatiale. S. Tatwin, son successeur, eut sa sépulture auprès de lui[d].

On transféra depuis dans la ville les reliques de S. Augustin, et on les déposa dans le porche de la cathédrale. Le 6 septembre 1091, on les releva; puis, après les avoir renfermées dans une

Le nom de ces lieux et les cérémonies usitées dans la bénédiction que l'on en fait en déclarent assez la destination.

[a] Anciennement on enterrait dans les porches les personnages distingués : l'empereur Constantin le Grand fut enterré dans celui de l'église des apôtres à Constantinople. C'est pour cela que S. Chrysostôme dit, *Hom.* 26, *in* 2 *Cor. XII*, que les empereurs tenaient à honneur d'avoir leur sépulture auprès des apôtres. Ce fut d'abord par esprit de religion qu'on désira de reposer dans les temples. Comme ils étaient fréquentés tous les jours, on comptait sur les prières des fidèles, qui, en foulant journellement les cendres des morts, se ressouviendraient d'eux plus aisément. Les reliques des martyrs et des saints étaient d'ailleurs conservées dans les mêmes lieux; et ce voisinage, si l'on peut se servir de cette expression, était encore un puissant attrait. Bientôt on s'imagina que ces sépultures étaient plus honorables, et la vanité ou d'autres motifs firent continuer un usage qui ne doit son origine qu'à la piété ou à la reconnaissance. Depuis plus d'un siècle, on n'a enterré dans la cathédrale de Strasbourg que les corps des ministres de l'autel, et de ceux d'entre les laïques qui étaient d'une famille illustre, ou qui avaient rendu à la patrie des services distingués.

On bâtissait anciennement près des grandes églises des cloîtres pour la sépulture des personnes illustres : tels sont ceux qu'on voit encore près de la cathédrale de Vienne en Dauphiné, etc. On ne peut rien imaginer de plus parfait en ce genre que le *Campo santo* qui est à Pise.

[b] *A Deo operatione miraculorum suffultus.*

[c] Cette épitaphe a été donnée par Camden, dans ses *Remains*, *p.* 350, et par Weever, dans ses *Monumens funéraires*, *p.* 244.

[d] On lit dans Weever qu'outre les archevêques et les rois de Kent, il y eut un très-grand nombre d'autres personnes qui furent enterrées dans l'église de l'abbaye de Saint-Pierre et de Saint-Paul, laquelle prit dans la suite des temps le nom de *Saint-Augustin*. « Depuis la démolition de ce célèbre monastère, dit » le même auteur, il ne reste pas deux os près l'un de l'autre, ni presque deux » pierres l'une sur l'autre. On ne voit plus aucune trace de cette magnifique » abbaye. » On aperçoit encore un côté des murailles de la tour du roi Ethelbert, des portes des maisons et quelques ruines des bâtimens extérieurs; mais le côté de l'abbaye ne peut plus être distingué, et le terrain en est aujourd'hui planté de cerisiers.

urne, on les cacha dans la muraille de l'église au-dessus de la fenêtre qui regarde l'orient [a]. On laissa cependant dans le porche un peu de poussière, et quelques-uns des plus petits ossemens. En 1221, le chef du saint fut mis dans une châsse enrichie d'or et de pierreries; les autres ossemens furent renfermés dans un tombeau de marbre orné de plusieurs beaux morceaux de sculpture et de gravure. Les choses restèrent en cet état jusqu'à la démolition des monastères en Angleterre.

S. ELEUTHERE, PAPE.

S. Eleuthère, grec de naissance, fut diacre de l'Eglise romaine sous le pape Anicet. En 177, il succéda à S. Soter sur la chaire de S. Pierre. Il gouverna l'Eglise dans un temps où elle était agitée par de violentes tempêtes. Son pontificat est fameux par la naissance des Montanistes.

Montan, leur chef, naquit dans la Mésie, sur les frontières de la Phrygie. C'était un homme vain et ambitieux, qui, pour se faire un nom parmi le peuple, avança que le Saint-Esprit parlait par sa bouche, et publia diverses révélations qu'il avait forgées. Ses sectateurs en vinrent jusqu'à dire qu'il était lui-même le Saint-Esprit, le Paraclet, que le Sauveur avait envoyé conformément à ses promesses, pour perfectionner la loi nouvelle. Ils commencèrent par l'enthousiasme et le schisme, et finirent par l'hérésie et le blasphème, prétendant que Montan était le Saint-Esprit, de la même manière que Jésus-Christ est Dieu le Fils. Ils affectaient une sévérité excessive dans la morale, jeûnaient fréquemment, faisaient

[a] Cuthbert, onzième archevêque, qui mourut en 759, fut le premier qu'on enterra dans la cathédrale, dédiée au Sauveur sous le nom de *Christ*. Tous ses successeurs jouirent du même privilége jusqu'au changement de religion. Aucun archevêque protestant n'a été enterré dans l'église de Christ.

La cathédrale de Cantorbery possédait beaucoup de reliques. On y voyait entre autres les châsses de S. Thomas, de S. Wilfrid, de S. Dunstan, de S. Elphége, de S. Anselme, de S. Odon, de S. Blaise, évêque, de S. Ouen, archevêque de Rouen, de S. Woolgam, de S. Swithun, etc.

Battely, dans ses *Antiquités de Cantorbéry*, et Brown-Willis, *t.* 1, *p.* 39, justifient les moines de l'église de Christ, des crimes dont on les accusa lors de la destruction des monastères. Les richesses de leur église, disent ces auteurs, faisaient tout leur crime. Dans le *Specimen des erreurs de l'Histoire de la réformation, par Burnet*, que l'ingénieux Wharton a donnée sous le nom d'Antoine Harmer, on lit, *p.* 48, que les mêmes moines, ainsi que ceux de Battel, furent accusés de diverses horreurs qu'on ne prouva point. L'auteur ajoute ensuite que leur innocence, et surtout celle des premiers, était démontrée par plusieurs circonstances aussi notoires qu'évidentes.

A la dissolution des abbayes, le revenu annuel de l'église de Christ fut évalué à deux mille trois cent quatre-vingt-sept livres sterling, et celui de l'église de Saint-Augustin à mille quatre cent treize. *Voyez* Dugdale.

trois carêmes par an, refusaient l'absolution et la communion à ceux qui étaient tombés dans quelque péché d'impureté, traitaient les secondes noces d'adultère, et enseignaient qu'il n'était pas permis de fuir dans la persécution. Deux femmes de la secte, nommées Priscille et Maximille, nées l'une et l'autre à Pépuze, ville de Phrygie, s'avisèrent de contrefaire les prophétesses, et l'on regarda comme des oracles les rêveries qu'elles débitaient. On voit par là que le démon sait varier ses artifices. Il n'emploie pas toujours l'attrait du plaisir pour perdre les âmes. Il les séduit encore par l'orgueil, que flattent l'amour de la singularité et une apparence extérieure de rigorisme. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que des personnes qui avaient bravé toute la rage des persécuteurs, et méprisé les amorces de la volupté, devinrent les dupes d'un enthousiasme aussi impie qu'extravagant, et les martyrs du mensonge.

Mais ces superbes zélateurs s'ennuyèrent bientôt de la vie austère qu'ils affectaient de mener. Dieu, pour les punir de leur orgueil, permit qu'ils tombassent dans les désordres les plus honteux. Et c'est ce qui, dans tous les siècles, est arrivé à ces pharisiens qui tâchent d'accréditer leurs erreurs et de se faire des partisans par un masque de réforme dont ils se couvrent. Il est étonnant qu'on y ait toujours été trompé, et qu'on ne les ait pas reconnus à cet esprit de désobéissance et d'entêtement qui les caractérise et qui les distingue essentiellement des vrais fidèles.

Toute grossière qu'était la doctrine des Montanistes, elle ne laissa pas de s'attirer en peu de temps beaucoup de sectateurs. Le grand Tertullien lui-même tomba dans le piége. Non-seulement il regarda Montan comme le Paraclet, mais il s'aveugla au point d'honorer Priscille et Maximille comme des prophétesses, de publier dans ses ouvrages leurs délires touchant la couleur de l'âme humaine, et de parler de leurs illusions extravagantes avec le sérieux et le respect qui ne conviennent qu'aux oracles de la vérité éternelle.

Les Montanistes d'Asie, appelés aussi Cataphryges ou Pépuzéniens, essayèrent dans les commencemens de se mettre bien dans l'esprit de l'évêque de Rome; et pour cet effet, ils lui envoyèrent des présens accompagnés de lettres catholiques en apparence. Un pape, dont on ne dit point le nom, trompé par le compte avantageux qu'on lui rendit de leur vertu et de la sévérité de leur morale, allait leur adresser des lettres de communion; mais Praxéas, qui avait confessé la foi devant les persécuteurs, étant venu à Rome sur ces entrefaites, l'informa du véritable état des choses, et lui représenta si bien qu'il ne pouvait communiquer avec les Pépu-

zéniens sans condamner le jugement de ses prédécesseurs, qu'il refusa leurs présens et révoqua les lettres de paix qu'il s'était déterminé à leur envoyer. C'est ainsi que le fait est conté par Tertullien, qui était lui-même Montaniste [1].

Cave et quelques autres écrivains pensent que le pape en question était Eleuthère, et que même il approuva la doctrine des Montanistes; mais ils se trompent certainement. Il s'agissait de faits, et nullement de doctrine, dans les informations que Praxéas donna au pape pour le détromper; et il n'y avait point encore de sentence rendue. Il paraît d'ailleurs que les Montanistes n'avaient point encore levé le masque, et que jusque là ils avaient caché leurs erreurs dans la foi sous le voile du catholicisme. En second lieu, la circonstance du temps porte à croire que le pape détrompé par Praxéas était Victor, successeur d'Eleuthère, et même que ce dernier avait rejeté les faux prophètes des Montanistes [2].

Si Eleuthère eut la douleur de voir les ravages que faisait la persécution, surtout à Lyon et à Vienne dans les Gaules, il eut aussi la consolation de voir l'Eglise réparer ses pertes par de nouvelles conquêtes dans la Grande-Bretagne. La foi avait pénétré dans cette île du temps même des apôtres; mais les superstitions régnantes en avaient beaucoup altéré la pureté. Le peuple était encore devenu fort ignorant, par une suite des guerres que lui firent les Romains lorsqu'ils soumirent le pays. La Providence cependant ne l'abandonna pas. « Dieu, qui choisit douze pauvres » pécheurs pour convertir le monde, inspira à un prince de se » faire apôtre, et de moins estimer l'avantage de porter une cou» ronne, que celui d'étendre la foi dans cette partie éloignée de » l'univers [3]. »

Ce prince, qui se nommait Lucius, régnait dans une partie de l'île. C'était un de ces rois que les Romains établissaient dans les pays éloignés, pour contenir dans la soumission les peuples conquis [a]. Lucius envoya à Rome une ambassade solennelle pour demander au pape Eleuthère des ecclésiastiques zélés qui pussent instruire ses sujets, célébrer parmi eux les divins mystères, et leur administrer les sacremens. Le saint pontife reçut cette ambassade avec la plus grande joie, et chargea quelques hommes apostoliques d'aller annoncer l'Evangile dans la Grande-Bretagne. La foi y fit de si rapides progrès, que du pays soumis à Lucius, elle passa bientôt dans les contrés du Nord, où les *aigles romaines n'avaient pu pénétrer* [4].

[1] *Lib. contra Prax.* c. 1.
[2] *Voyez* Tillemont et Ceillier sur Victor.
[3] *Voyez* Bède, *Hist.* *l.* 1, *c.* 4.
[a] C'est ce que prouve son nom, qui est romain.
[4] *Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo verò subdita*, dit Tertullien, L. adv. Judæos, c. 7.

On dit que Fugatius et Damianus étaient les deux principaux des missionnaires venus de Rome. L'ancienne chronique galloise, citée par Ussérius, les nomme *Dwywan* ou *Fagan*. Ils moururent dans le diocèse, ou du moins près du diocèse de Landaff. On lit dans Harspsfield [1], qu'il y avait dans le pays de Galles une église dédiée sous leur invocation. On lit encore dans les *Annales* de Stow qu'une église paroissiale du comté de Sommerset porte le nom de S. Déruvian.

Depuis le temps dont nous parlons, la foi fut très-florissante dans la Grande-Bretagne; et nous voyons les Bretons reconnus pour Chrétiens par Origène, Eusèbe, S. Chrysostôme, Théodoret, Gildas, etc. [a].

S. Eleuthère condamna Florin, qui enseignait que Dieu était l'auteur du mal, et Blaste, qui prétendait que la coutume de cé-

[1] *Hist. l.* 1, *c.* 3.

[a] Les témoignages de ces anciens auteurs ont été recueillis par Ussérius, Alford, etc.

Quelques écrivains protestans ont prétendu que les Bretons avaient reçu la foi, non de Rome, mais des Orientaux. Ce point n'intéresse qu'autant que peut intéresser un fait historique. Nous osons cependant assurer que la vérité n'est point du côté de nos adversaires. En effet, tous les historiens et tous les monumens anciens attestent que comme l'Occident en général reçut la foi par les prédications de S. Pierre et de S. Paul, ou par celles de leurs disciples, de même la Bretagne en particulier fut redevable aux évêques de Rome de la connaissance du christianisme; ils attestent de plus que les Bretons célébraient d'abord la Pâque conformément à la tradition de l'Eglise de Rome. Voici deux preuves positives de ce dernier article.

1° Le concile d'Arles de l'an 314 confirma la coutume que l'on suivait à Rome par rapport à la célébration de la Pâque. A ce concile assistèrent trois évêques bretons, c'est-à-dire les évêques de Londres, de Colchester et d'Yorck, qui étaient témoins de la pratique qui s'observait dans les églises de leur pays. 2° Le même point de discipline fut ordonné par le concile de Nicée en 325, et Constantin reconnut alors que les Bretons étaient du nombre de ceux qui célébraient la Pâque selon la tradition de Rome.

Par la suite des temps, les Bretons, les Ecossais et les Irlandais adoptèrent une règle erronée dans ce point de discipline. Ils agirent de la sorte par ignorance, ou par quelque autre motif qui nous est inconnu. Ils ne s'accordaient cependant pas avec les Asiatiques, qui célébraient toujours la Pâque avec les Juifs le quatorzième du premier mois lunaire après l'équinoxe du printemps, à quelque jour de la semaine qu'il arrivât. *Voyez* Eusèbe, *l.* 5, *c.* 22, etc.

Ceux qui en cela se conduisaient d'après ce principe, que les cérémonies légales obligeaient les Chrétiens, et qu'elles n'avaient point été abolies par la venue du sauveur, étaient hérétiques. Ceux qui, rejetant ce principe, ne laissèrent pas de refuser de se soumettre aux décisions de l'Eglise, devinrent schismatiques, après les conciles d'Arles et de Nicée. On les appela *Quartodécimans*.

Pour revenir aux Bretons, leur pratique, quoique erronée, différait beaucoup de celle des Orientaux, comme S. Wilfrid le démontra en présence d'Oswy, roi des Northumbres. (*Voyez* Bède, *l.* 3, *c.* 25.) Ils célébraient toujours la Pâque un dimanche; et si ce dimanche ne tombait pas le 14 de la lune, on prenait celui qui suivait immédiatement. Quant aux Catholiques qui adhéraient aux décisions du concile de Nicée, ils ne célébraient jamais la Pâque le 14, même quand il tombait le dimanche, et dans ce dernier cas, ils la remettaient au dimanche suivant. Ils montraient par là combien ils étaient éloignés de vouloir même paraître judaïser. Les Bretons et les Ecossais se rendirent à la fin, et se conformèrent à la pratique de l'Eglise, comme on le verra dans les Vies de S. Wilfrid et de S. Cummien. Il résulte de ce que nous avons dit, qu'ils ne tombèrent point dans les censures que les Quartodécimans avaient encourues.

lébrer la Pâque le quatorzième jour de la lune de mars, coutume tolérée parmi les Orientaux, devait être adoptée par l'Eglise romaine. Il mourut en 192, après avoir siégé environ seize ans, et fut enterré sur la voie Salarienne. Ses reliques ont été transférées dans l'église du Vatican.

Voyez S. Irénée, *l.* 3, *c.* 3; Eusèbe, *l.* 4, *c.* 22; *l.* 5, *c.* 3, 4, 14; Tillemont, *t.* 3, *p.* 60.

S. QUADRAT, ÉVÊQUE D'ATHÈNES.

S. Quadrat, disciple des apôtres, se montra véritablement l'héritier de leur esprit. Il s'employa avec beaucoup de succès à la propagation de l'Evangile, au rapport d'Eusèbe [1], qui lui donne le titre d'*homme divin*, et qui assure qu'il fut doué dans un degré éminent du don de prophétie. Le même auteur ajoute qu'il fut un de ceux qui, par la vertu du Saint-Esprit, continuèrent d'opérer les miracles qui avaient rendu les apôtres si célèbres.

S. Publius, successeur immédiat de S. Denys l'Aréopagite, ayant été martyrisé sous Adrien, en 125, S. Quadrat fut élevé sur le siége épiscopal d'Athènes. Il se fit estimer singulièrement des païens mêmes, à cause de la bonté de son esprit et de l'étendue de ses connaissances. On le regardait comme un des plus beaux ornemens de la ville d'Athènes, qui passait alors pour le temple des muses. Par son zèle et sa piété, il rassembla les fidèles que la persécution avait dispersés, et ranima le feu de la foi qui, selon S. Jérôme, commençait à s'éteindre en plusieurs.

L'empereur Adrien ayant passé l'hiver à Athènes en 124, se fit initier dans les mystères de la déesse Eleusine [a]. La violence de la

[1] *Hist. l.* 3, *c.* 37.

[a] Les mystères *éleusinia*, fort anciens à Athènes, étaient des cérémonies nocturnes instituées en l'honneur de Cérès, nommée *Eleusine*. D'Athènes, ils s'étendirent dans tout l'empire romain, et même au-delà de ses limites. M. Warburton, dans une savante dissertation, prétend que les mystères d'Eleusine furent institués pour perpétuer parmi les grands hommes de la république athénienne la doctrine d'une Providence qui gouverne les actions humaines et qui préside à tous les événemens, ainsi que la créance d'une vie future, où les bons seront récompensés, et les méchans punis. Il ajoute qu'il y avait des symboles sensibles de ces différentes choses, symboles toutefois mêlés de superstitions idolâtriques.

Les Crétois célébraient en public ces mêmes mystères, ce qui les fit détester par les Athéniens. Ceux-ci les avaient en exécration de ce que la perfidie les avait portés à mettre au jour ce qu'ils cachaient avec tant de soin, et ils leur donnèrent la dénomination flétrissante de *menteurs éternels*.

Quand l'empereur Valentinien I[er] défendit aux païens de faire leurs cérémonies nocturnes, Prétextat, proconsul de la Grèce, obtint de lui que les mystères d'Eleusine fussent exceptés. Les raisons qu'il allégua furent, 1° que sans ces mys-

persécution s'augmenta de beaucoup à l'occasion de cette cérémonie superstitieuse [a]. S. Quadrat, sans penser au danger auquel il s'exposait, composa une Apologie de la religion chrétienne, qu'il présenta au prince quelque temps après qu'il eut été fait évêque, et conséquemment dans l'année 126.

On lit dans S. Jérôme que cet ouvrage mérita l'estime des païens, et qu'il éteignit le feu de la persécution [1]. Il le qualifie d'*ouvrage très-utile*, et digne de la doctrine apostolique. Eusèbe dit, en parlant du même livre, que c'était un admirable monument des talens et de la pureté de la foi de l'auteur. De si beaux

tères, le peuple mènerait *une vie sans consolation*, *une vie qui ne serait pas une vie*, parce qu'il se verrait privé de cérémonies qui étaient les symboles d'un état futur et permanent; 2° que la vie de l'homme, séparée de la consolation de la créance d'un avenir, doit être comparée à *une mort vivante*.

Outre M. Warburton, on peut voir encore la *dissertation* de Meursius sur les mystères d'Eleusine, la *Mythologie* de l'abbé Bannier, *Entret.* 8, *t.* 2, *p.* 44, et l'*Histoire romaine* des PP. Catrou et Rouillé.

[a] L'empereur Adrien ne publia point de nouveaux édits contre les Chrétiens, comme on le voit par le témoignage de Tertullien, *Apol. c.* 5, et par celui de Méliton, cité dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, *l.* 4, *c.* 26. Quoiqu'il fût d'un caractère soupçonneux et jaloux, et qu'en conséquence il se portât quelquefois à des actes de cruauté, il affectait toujours de faire montre de générosité, de douceur, de modération et d'affabilité.

Ce prince avait une grande étendue de connaissances; et l'envie de savoir le jetait souvent dans une curiosité excessive. Mais il faisait paraître autant de faiblesse que d'extravagance dans le choix de ses études. Il s'appliqua sérieusement à la magie, et voulut être initié dans tous les mystères de la Grèce. Julien, dans ses *Césars*, le raille avec justice, sans penser qu'il traçait son portrait plutôt que celui d'un de ses prédécesseurs.

Quoique Adrien n'eût point de haine particulière contre les Chrétiens, il ne laissait pas de permettre aux magistrats de les persécuter quand ils le voulaient. Il jugeait, comme Trajan, que le refus qu'ils faisaient constamment d'adorer les idoles méritait d'être puni. Il condamna lui-même à mort S[te] Symphorose, avec ses sept fils, ainsi que plusieurs autres Chrétiens. Sulpice-Sévère et les historiens modernes de l'Eglise le regardent comme l'auteur de la quatrième persécution. S. Jérôme dit que cette persécution fut très-violente, et qu'Adrien, en se faisant initier dans les mystères d'Eleusine, donna occasion à ceux qui haïssaient le christianisme, de redoubler leur fureur contre les fidèles. Mais il ajoute que l'empereur, frappé de l'apologie qui lui fut présentée par S. Quadrat, rendit la paix à l'Eglise. (*Voyez* S. Jérôme, *Catal. c.* 19.) Adrien ne s'en tint pas là; il donna à Minucius Fundanus un rescrit en faveur des Chrétiens; rescrit qui était conçu toutefois en termes ambigus, afin qu'il n'effarouchât pas les dévots du paganisme. Les anciens apologistes y renvoyaient fort souvent. On le trouve dans Eusèbe, *l.* 4, *c.* 19, et à la fin de la grande Apologie de S. Justin.

Il y a dans Lampride, historien païen, un trait qui mérite d'être rapporté, et qui fera connaître de plus en plus l'impression que l'apologie de S. Quadrat avait faite sur Adrien: « Alexandre Sévère forma le dessein d'élever un temple à Jésus-» Christ, et de le faire placer parmi les dieux de l'Empire. Adrien avait déjà conçu » le même projet, en ordonnant qu'on bâtît dans toutes les villes des temples » sans images. Ces temples, qui ne sont consacrés à aucune divinité particulière, » se nomment *Adrianées* ou *Temples d'Adrien*. Ceux qui consultèrent les dieux » détournèrent Alexandre de son projet, en lui représentant que s'il l'exécutait, » tout le monde se ferait Chrétien, et que les anciens temples seraient bientôt » abandonnés. » Cela ne l'empêcha pas d'honorer Jésus-Christ en son particulier, et de placer son image dans son *Lararium* ou sa chapelle domestique. (Lampride, *in Vit. Alexandri.*) Ce prince n'eut cependant point le bonheur de recevoir le don de la foi. C'est que la conversion des princes est bien difficile, à raison des obstacles qu'ils éprouvent de la part de tant d'intérêts qui les attachent au monde.

[1] *Voyez* S. Jérôme, *ep.* 84

éloges doivent nous faire regretter l'Apologie du saint évêque. Il ne nous en reste plus qu'un fragment qui nous a été conservé par Eusèbe. On y trouve les caractères qui distinguent essentiellement les miracles de Jésus-Christ des impostures des magiciens. « Les miracles du Sauveur, dit le saint apologiste, subsistent toujours, parce qu'ils étaient réels et véritables. Les malades qu'il a guéris, les morts qu'il a ressuscités, n'ont pas seulement paru un instant, ils sont restés sur la terre avec lui; quelques-uns même ont vécu jusqu'à notre temps, et par conséquent bien après l'ascension du Seigneur. »

Voyez Eusèbe, *Hist. l.* 3, *c.* 37; *l.* 4, *c.* 3; *l.* 5, *c.* 10; S. Jérôme, *Catal. c.* 19, *et ep.* 84; Tillemont, *tom.* 2, *p.* 253; Grabe, *Spicil. Patr. Præf. in fragm. Quadrati.*

S. PRISQUE ET S. COT

MARTYRS DE L'AUXERROIS.

S. Prisque fut décapité à Toussi-sur-Yonne, dans le diocèse d'Auxerre, avec plusieurs autres Chrétiens. On met son martyre sous le règne d'Aurélien, vers l'an 273. Sa fête se célèbre le 26 de mai.

On lit dans les auteurs qui ont écrit depuis le neuvième siècle que S. Germain d'Auxerre, après avoir découvert miraculeusement le chef de S. Prisque, le mit dans une église qu'il fit bâtir, et qui devint fort célèbre par les merveilles qu'il plut à Dieu d'y opérer. Cette église, ayant été détruite par les Barbares, fut rebâtie par un seigneur du pays, nommé Porcaire [a].

Lorsque S. Prisque eut été décapité, Cot ou Cottus enleva sa tête, et s'enfuit dans les bois. Mais les païens l'ayant poursuivi, ils l'atteignirent bientôt. Il eut aussi le bonheur de remporter la couronne du martyre. Son corps se conservait dans l'église de Saint-Prisque. En 1480, Jean Baillet, évêque d'Auxerre, le tira du tombeau de pierre où il était, pour le mettre dans une châsse. Il y avait des reliques des deux saints martyrs chez les Picpus, à Paris.

Voyez les Bollandistes, sous le 26 de mai, et Tillemont, *Hist. des Emper. tom.* 3, *p.* 543.

[a] On remarque que ce lieu porte le nom de Saint-Prisque. C'est apparemment le village de Saint-Prix, placé par Sanson environ à deux lieues d'Auxerre, et un peu plus loin de Toussi-sur-Yonne. S. Prisque est nommé S. Prix ou S. Pret dans l'Auxerrois.

S. ODUVALD, ABBE EN ÉCOSSE.

Ce saint, issu d'une famille tres-distinguée en Ecosse, devint gouverneur de la province de Laudon. Mais il renonça à tous les avantages du monde, pour se retirer dans l'abbaye de Melros. La joie qu'il ressentit en se consacrant sans réserve au service de Dieu lui inspira un saint transport qui lui fit chanter ces paroles du Psalmiste : *Lorsqu'Israël sortit d'Egypte, et que Jacob secoua le joug d'un peuple barbare, la nation juive fut consacrée à Dieu, etc.*[1]. *Le filet s'est rompu, et nous avons été délivrés*[2]. Sa ferveur alla toujours en augmentant; il fut favorisé du don des larmes et de l'esprit de prière dans un degré éminent. Sa bienheureuse mort arriva en 698, dix ans après celle de S. Cuthbert.

Voyez les *Chronica Skonensia;* et Sigebert, *in Chronico.*

S. BENOITE, VIERGE, MARTYRE.

On honore à Origny dans le Thiérache, dans l'ancien diocèse de Laon, les reliques de Ste Benoîte, vierge et martyre, dont l'histoire n'est point parvenue jusqu'à nous. On prétend qu'Origny a été d'abord un monastère d'hommes. Henedulfe, évêque de Laon, fit une translation solennelle des reliques de Ste Benoîte, le 26 mai de l'an 876, et l'on en renouvelait tous les ans la mémoire par une procession pendant l'octave de la Pentecôte. Les chanoines de l'abbaye de Saint-Martin-aux-Bois se glorifiaient aussi autrefois de posséder le corps de Ste Benoîte, ce qui porterait à croire qu'il y a eu deux saintes différentes de ce nom.

*Voyez l'*Hist. de l'Eg. gall. *t.* 8, *p.* 125.

MARTYROLOGE.

A Rome, S. Philippe de Néri, fondateur de la congrégation de l'Oratoire, remarquable par le don de virginité et de prophétie.

De plus, à Rome, S. Eleuthère, pape et martyr, qui convertit à la foi de Jésus-Christ un grand nombre de nobles Romains, et envoya en Angleterre les SS. Damien et Fugace, qui baptisèrent le roi Lucius avec sa femme et presque tout le peuple.

[1] Ps. CXIII, 1.

[2] Ps. CXXIII, 7.

A Rome encore, les saints martyrs Simitre, prêtre, et vingt-deux autres, qui souffrirent sous Antonin le Pieux.

A Athènes, fête de S. Quadrat, disciple des apôtres, qui, ayant par sa foi et son zèle réuni l'église qu'une grande terreur avait dispersée durant la persécution de l'empereur Adrien, présenta à ce prince un livre pour la défense de la religion chrétienne, très-utile, et digne de la doctrine apostolique.

A Vienne, S. Zacharie, évêque et martyr, qui souffrit sous Trajan.

En Afrique, un autre S. Quadrat, martyr, à la fête duquel S. Augustin prononça un discours.

A Todi, fête des saints martyrs Félicissime, Héraclius et Paulin.

Au territoire d'Auxerre, martyre de S. Prisque et d'un grand nombre de Chrétiens.

A Cantorbéri, S. Augustin, évêque, qui, envoyé en Angleterre avec d'autres, par le pape S. Grégoire, prêcha à la nation anglaise l'Evangile de Jésus-Christ, et là passa au repos du Seigneur tout éclatant de gloire de ses vertus et de ses miracles.

Saints de France.

Près de Sezanne en Brie, S. Gan, premier abbé de Saint-Pierre-d'Oise, neveu de S. Vandrille.

A Vienne, S. Bobolin, évêque, second de ce nom.

A Saint-Papoul, S. Bérenger, moine.

A Vence, S. Péloguin, évêque, qui de son nom de baptême est plus communément appelé S. Sambert.

Autres.

En Afrique, S. Quadrat, S. Antéon, et quelques autres martyrs marqués dans le Martyrologe dit de S. Jérôme.

A Constantinople, S. Isaac, moine, illustre confesseur, qui souffrit la prison sous Valens.

A Mont-Cassin, S. Guenison, moine.

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE MAI.

S. JEAN I[er], PAPE ET MARTYR.

Voyez *le P. Papebroch, qui a recueilli dans le sixième tome des* Acta sanctorum *du mois de mai ce qui a été dit sur ce saint par Anastase, Théophane, Marcellin, etc.* Voyez *aussi M. Fleury*, l. 32.

L'AN 526.

Le pape Jean, né en Toscane, étant entré de bonne heure dans le clergé de l'Eglise romaine, en fut depuis le modèle et l'oracle. Il était archidiacre lorsqu'en 523, on l'élut pour succéder à Hormisdas sur le saint Siége. L'Italie était alors sous la domination de Théodoric, roi des Goths. Ce prince avait de fort belles qualités; mais il ne se défit jamais de ce fonds de cruauté et de jalousie qui entre toujours dans le caractère d'un tyran barbare et ambitieux.

L'empereur Justin publia dans ce temps-là un édit qui ordonnait aux Ariens de remettre aux évêques catholiques toutes les églises qu'ils possédaient, afin que ceux-ci en fissent de nouveau la consécration. Théodoric, protecteur de l'arianisme, fut très-irrité de cet édit, et annonça que si on l'exécutait en Occident, non-seulement il traiterait les Catholiques de son royaume comme on voulait traiter les Ariens, mais qu'il remplirait encore la ville de Rome de sang et de carnage. Cependant, par un reste d'égards pour l'empereur, il résolut d'employer d'abord la voie de la négociation, et d'envoyer à Constantinople une ambassade, composée du pape, de cinq évêques et de quatre sénateurs, dont trois avaient été consuls. Jean eut beau mettre tout en usage pour éviter une commission si délicate, il fut forcé d'obéir au roi.

Le saint fut reçu en Orient avec les plus grandes démonstrations de respect. Les habitans de Constantinople allèrent à douze milles au-devant de lui avec des croix et des cierges. L'empereur se prosterna à ses pieds, suivant Anastase, qui ajoute que le pape, en entrant dans la ville, rendit la vue à un aveugle. La même chose est attestée par S. Grégoire le Grand, qui rapporte encore un autre miracle [1]. La joie fut universelle à Constantinople. La pompe qui accompagna la réception du successeur de S. Pierre parut surpasser celle d'un jour de triomphe.

Les auteurs ne s'accordent point sur le succès qu'eut l'ambas-

[1] *Voyez* les Dialogues du saint pape, ainsi qu'une dissertation de Gianotti, imprimée à Bologne en 1758, parmi le recueil des dissertations de l'académie de l'histoire ecclésiastique.

sade de Théodoric. Les uns disent que le pape confirma Justin dans la résolution où il était d'enlever les églises aux hérétiques. Les autres, et surtout Anastase, prétendent qu'il engagea l'empereur à traiter les Ariens avec modération, et qu'il obtint de lui qu'il leur laissât les églises dont ils étaient en possession.

Quoi qu'il en soit, Jean était encore en Orient lorsque le célèbre Boece, qui de tout temps avait été son intime ami, fut arrêté par les ordres de Théodoric [a]. A son retour en Italie, il eut le même sort à essuyer. A peine fut-il arrivé à Ravenne, que le roi des Goths le fit renfermer dans une noire prison, ainsi que les quatre sénateurs, ses collègues d'ambassade, avec défense de leur procurer aucun soulagement. Le saint pape, consumé de faim et de misères, succomba sous le poids de ses souffrances, et mourut le 27 mai 526, ayant siégé deux ans et neuf mois. Sa mort arriva quelque temps avant la cruelle persécution de Boece. Son corps fut porté à Rome, et enterré dans l'église du Vatican [b].

A la vue de la prospérité des méchans, et de l'état de souffrance où les justes sont souvent réduits, nous nous confirmons de plus en plus dans la pensée que Dieu, qui a marqué tous ses ouvrages au sceau de la bonté et de la sagesse, rétablira l'ordre dans une autre vie. La foi d'ailleurs nous révèle ce secret important de la manière la plus précise. La conduite de la Providence à l'égard des hommes forme une espèce de chaîne dont nous ne voyons qu'une extrémité; les divers anneaux qui la composent ne peuvent présentement être aperçus. Mais attendons un peu, et la bonté divine sera pleinement justifiée.

Pourrait-on ne pas envier le bonheur d'un martyr dans sa prison, quand on considère la joie, la paix et les sentimens de charité avec lesquels il ferme les yeux à la lumière de ce monde? Que sera-ce, si l'on contemple en esprit l'empressement des anges à conduire son âme dans le séjour de la bienheureuse immortalité? Quelle différence dans le sort du méchant! Fût-il placé sur le trône, et environné d'une armée nombreuse, il peut périr à chaque moment. L'ivresse des plaisirs ne le dédommage point de la douce satisfaction qui accompagne la pratique de la vertu. Sa conscience, comme un impitoyable bourreau, le tourmente sans fin, et lui fait porter la peine de ses crimes. Mais son état devient bien plus terrible encore lorsqu'il sent approcher sa dernière heure. Quels affreux déchiremens n'éprouve-t-il pas alors? Ce n'est pourtant là qu'une faible image des supplices qu'il souffrira pendant

[a] *Voyez* la Vie de Boece après celle de S. Jean.
[b] Les deux lettres qui portent le nom du saint pape Jean sont visiblement supposées, comme le montrent les dates et diverses autres circonstances.

toute l'éternité, à moins qu'il ne les prévienne par une sincère pénitence.

NOTICE

DE LA VIE ET DES ÉCRITS DE BOECE.

Boece, nommé en latin *Anicius-Manlius-Torquatus-Severinus Boëtius*, naquit à Rome en 470. Il n'avait que dix ans lorsqu'il perdit son père, qui avait été trois fois consul. On l'envoya à Athènes pour y continuer ses études. Il revint à Rome dans la dix-neuvième année de son âge; et quelque temps après, il y fut déclaré patrice. Par considération pour sa famille, il s'engagea dans l'état du mariage. La femme qu'il épousa se nommait Elpis : elle était encore moins recommandable par sa beauté que par sa piété et son savoir. C'est à elle que l'on attribue les hymnes que l'Eglise chante à la fête de S. Pierre et de S. Paul. Boece, *l. 2 de Consol.*

Le roi Théodoric, qui faisait sa résidence ordinaire à Spolette ou à Ravenne, étant venu à Rome en 500, eut occasion de connaître Boece particulièrement. Il fut si charmé de la générosité de ses sentimens, jointe à une grande étendue de connaissances et à une rare capacité pour les affaires, qu'il le fit maître du palais et des offices, les deux charges de la cour qui donnaient le plus d'autorité dans l'Etat, et le plus d'accès auprès du prince.

Boece se forma un système de politique fondé sur la vertu, et il mit tout en œuvre pour le faire goûter à Théodoric. Non-seulement il l'empêcha de persécuter les Catholiques, mais il l'engagea encore à les aimer et à les prendre sous sa protection. Il lui représentait que son trône s'affermirait à mesure que la vertu serait encouragée et récompensée; que la gloire d'un prince consiste à procurer le bonheur de ses sujets; qu'un roi, étant véritablement le père de son peuple, doit s'appliquer à le gouverner avec bonté et avec sagesse; que ce dernier article est le plus essentiel de ses devoirs, et que s'il le remplit fidèlement, il ne s'engagera point sans nécessité dans les guerres étrangères. Il vint à bout de lui persuader de diminuer les impôts, les richesses des particuliers étant la force du prince, et de ménager ses finances avec une sage économie. Sans cette économie, disait-il, l'Etat est méprisé au dehors, faible au dedans, et malheureux de tous côtés; le peuple ne saurait vivre, le prince manque de secours, le soldat est insolent; ce n'est partout que misère et confusion. Il lui conseillait d'entretenir en temps de paix des troupes bien disciplinées, afin de donner du relief à la majesté royale, et d'imprimer de la terreur aux puissances ennemies. C'était en ce sens que Théodoric avait coutume de dire, qu'on ne faisait jamais mieux la guerre qu'en temps de paix.

Le sage et vertueux ministre d'Etat insistait fortement sur la nécessité de ne donner les places qu'au mérite; de faire observer strictement les lois, et d'en punir les transgresseurs avec sévérité. Il disait à ce sujet que la justice est le fondement du trône et la sûreté du peuple; qu'elle contenait dans le devoir ceux qui seraient tentés de devenir fourbes, voleurs, adultères; qu'elle inspirait une frayeur salutaire à ces hommes pervers qui oppriment le peuple; qu'elle mettait un frein à la mauvaise volonté des ennemis du repos public; qu'elle bannissait, en un mot, tous les crimes qui troublent le repos de la société. Il exhortait le roi des Goths à protéger les sciences et les beaux-arts, ainsi que ceux qui les cultivaient avec succès; l'expérience montrant qu'une telle protection contribue beaucoup à encourager les talens, à perfectionner la raison humaine, à inspirer l'amour des vertus sociales, à augmenter et à entretenir le bonheur temporel d'un Etat. Il l'exhortait encore à être magnifique

dans les édifices publics et dans certaines fêtes qui, n'étant point contraires à la religion, relèvent aux yeux du peuple l'éclat de la majesté royale.

Théodoric se conduisit quelques années d'après ces excellentes maximes, et se montra tel qu'il est dépeint dans son panégyrique par Ennode. Son conseil était composé de tout ce qu'il y avait d'hommes habiles et vertueux, tels qu'un Cassiodore (qui depuis prit l'habit monastique dans la Calabre), un Boece, un Ennode, etc. Et tandis que la barbarie avilissait les Français, les Visigoths et les autres peuples qui partageaient entre eux les dépouilles de l'empire romain, la cour de Théodoric était le centre de la politesse. Les lettres étaient cultivées en Italie, et l'on y voyait briller quelques rayons de cet âge d'or qui a rendu le siècle d'Auguste si mémorable. On ne s'y apercevait presque pas qu'on était tombé sous la domination des Barbares. Tant d'avantages firent qu'Amalasonte, fille du roi des Goths, reçut une très-bonne éducation. Heureuse l'Italie, si Théodoric ne se fût jamais démenti!

Boece se délassait par l'étude de l'application aux affaires publiques. Dans ses momens de loisir, il s'amusait à faire des instrumens de mathématiques. Quelquefois il composait de la musique, et il envoya plusieurs pièces de sa composition à Clovis, roi des Francais. Il envoya aussi à Gondebaud, roi des Bourguignons, des cadrans pour tous les différens aspects du soleil, avec des hydrauliques, qui, quoique sans roues, sans poids et sans ressorts, marquaient toutefois le cours du soleil, de la lune et des astres, par le moyen d'une certaine quantité d'eau renfermée dans une boule d'étain, qui tournait sans cesse entraînée par sa propre pesanteur. Il avait lui-même travaillé à la construction de ces machines. Les Bourguignons ne comprenant pas comment elles pouvaient se mouvoir et marquer ainsi les heures, firent la garde nuit et jour pour s'assurer que personne n'y touchait. Convaincus de la vérité du fait, et ne pouvant en deviner la raison, ils s'imaginèrent que quelque divinité résidait dans ces machines et leur imprimait le mouvement. Il se forma à cette occasion une correspondance entre Boece et les Bourguignons, et le fruit de cette correspondance fut de disposer ceux-ci à recevoir les maximes de l'Evangile.

Boece fut long-temps l'oracle de Théodoric, et l'idole de la nation des Goths. Les plus grands honneurs ne paraissaient point encore suffisans pour récompenser son mérite et ses vertus. Trois fois on l'éleva au consulat, et par une distinction unique, il posséda cette dignité sans collègue en 510.

Après la mort d'Elpis, il avait épousé Rusticienne, fille de Symmaque, et la plus accomplie de toutes les dames romaines. Il eut d'elle deux fils, qui, quoique jeunes encore, furent désignés consuls pour l'année 522. C'était un privilége réservé aux fils des empereurs. Boece avoue qu'il ressentit dans cette circonstance toute la joie que peuvent procurer des honneurs fragiles. En effet, il vit ses deux fils portés sur un char de triomphe par toute la ville, accompagnés du sénat, et suivis d'un concours prodigieux; il eut lui-même une place au cirque au milieu des deux consuls, et là il reçut les complimens du roi et ceux de tout le peuple. Ce jour-là il prononca le panégyrique de Théodoric dans le sénat, après quoi on lui donna une couronne, et on le proclama prince de l'éloquence.

Mais il ne tarda pas à éprouver l'inconstance des choses humaines, et on eut lieu de croire qu'il n'était monté si haut, que pour faire une chute plus terrible. Ses amis, ses richesses, ses honneurs ne purent le garantir des coups de la fortune. Heureux toutefois dans sa chute, puisque sa vertu fut la seule cause de ses souffrances!

Théodoric, se voyant affermi sur le trône, se livra au penchant qu'il avait pour la tyrannie. En devenant vieux, il devint mélancolique, jaloux, et plein de défiance pour tous ceux qui l'approchaient. Il donna sa confiance à Conigaste et à Trigille, Goths l'un et l'autre, et aussi avares que perfides. Ces indignes ministres, qui ne cherchaient qu'à assouvir leur rapacité, écrasèrent le peuple par des impôts excessifs. Dans une disette, ils firent porter dans les greniers du prince le blé qu'ils achetèrent à très-bas prix. Ils imaginèrent des prétextes frivoles pour écarter de la cour plusieurs personnes de mérite et de

probité, entre autres Albin et Paulin. Boece se chargea de porter aux pieds de Théodoric les soupirs et les larmes des provinces; il le pria de la manière la plus pressante de laisser agir cette compassion dont il avait donné tant de preuves. Ses représentations furent inutiles. Le prince séduit ne voulut rien entendre. Boece entreprit de faire un dernier effort; il exposa au roi, en plein sénat, les manœuvres des sangsues publiques. Il lui dit qu'il était prêt à lui obéir, et il l'assura en même temps de l'obéissance de tous les sénateurs. « Nous respectons, ajouta-t-il, l'autorité royale, dans quelques mains qu'elle puisse se trouver; et nous lui laissons la distribution de ses faveurs aussi libre que le sont les rayons du soleil. Nous osons cependant vous demander la liberté, qui a toujours été le plus précieux avantage de cet empire, et vous prier de nous permettre de vous exposer nos plaintes, et de vous représenter qu'on abuse de votre confiance pour opprimer vos sujets contre votre intention. Les choses en sont venues à un point, qu'on ne peut plus être né riche impunément, et que d'avoir des biens, est un titre pour éprouver les rapines de ceux qui causent le malheur public. Les pierres elles-mêmes font retentir les gémissemens du peuple. Daignez vous rappeler ces belles paroles qui sont si souvent sorties de votre bouche : « Il faut tondre le troupeau, et non pas l'écorcher. Il n'y a point de » tribut qui puisse être comparé à l'avantage précieux qu'un prince retire de » l'amour de ses sujets.... » Nous vous conjurons de reprendre cet esprit qui vous faisait régner aussi bien sur les cœurs que sur les provinces, d'écouter ceux dont la fidélité ne peut vous être suspecte; de porter vos sujets dans votre sein, et de ne point les fouler aux pieds; de vous souvenir que le devoir des rois est, non d'accabler le peuple sous le poids de l'autorité, mais de le rendre heureux; de penser que les princes doivent se comporter en pères, et non en maîtres impérieux, et se laisser gouverner eux-mêmes par les lois. Ouvrez enfin les yeux sur la misère de vos provinces, qui gémissent sous d'horribles concussions, et qui sont obligées de satisfaire par leurs sueurs et leur sang l'avarice de quelques particuliers, qu'on peut comparer à un feu qui dévore, et à un gouffre qui engloutit tout. »

Théodoric regarda ce discours comme un acte de rébellion; il gagna une partie du sénat, et fit prononcer contre Boece un décret de bannissement. Peu de temps après, c'est-à-dire en 423, lui et Symmaque, son beau-père, furent arrêtés et renfermés dans le château de Pavie. Trigille et Conigaste les accusèrent de haute trahison. Rien ne fut prouvé; mais cela n'empêcha pas que l'on ne condamnât Symmaque à être décapité en 524. L'année suivante, on fit mourir Boece dans un château situé dans un désert également éloigné de Rome et de Pavie. On dit qu'on le tourmenta par le moyen d'une roue à laquelle était liée une corde qui lui tenait la tête, et qu'en tournant cette roue on le serra avec tant de violence, que les yeux lui sortirent de la tête. On l'étendit ensuite sur une poutre, où deux bourreaux le frappèrent avec des bâtons sur toutes les parties du corps, depuis le cou jusqu'à la plante des pieds. Comme il vivait encore, on l'acheva avec la hache ou l'épée. Ainsi mourut ce grand homme le 23 octobre 525, dans la cinquante-cinquième année de son âge.

Les Catholiques enlevèrent son corps et l'enterrèrent à Pavie. Deux cents ans après, il fut transporté dans l'église de Saint-Augustin de la même ville, par l'ordre de Luitprand, roi des Lombards, qui lui fit dresser un mausolée magnifique, que l'on voit encore aujourd'hui. L'empereur Othon III lui en fit élever un autre sur lequel on grava des inscriptions très-honorables.

Tous les biens de Boece furent confisqués. Amalasonte, fille de Théodoric, les fit rendre depuis à sa veuve, qui vécut jusqu'au temps où Bélisaire chassa les Goths d'Italie. Le général romain donna des ordres pour qu'on abattît toutes les statues de Théodoric. On épargna son tombeau, qui était à Ravenne. Il subsiste encore aujourd'hui, et il fait par sa beauté l'admiration des voyageurs.

Théodoric termina sa vie de la manière la plus tragique. Lorsqu'il eut condamné à mort les plus illustres membres du sénat, il tomba dans une profonde mélancolie, et devint la proie de toutes les impressions affligeantes que pro-

duisent la crainte et la jalousie, jointes aux remords d'une conscience agitée par le souvenir du crime. Environ trois mois après la mort du saint pape Jean, il s'imagina que la tête d'un grand poisson qu'on lui avait servi à table était celle de Symmaque qui demandait vengeance contre lui. Il fut impossible de calmer ses frayeurs. Dans cet accès frénétique, on le porta sur son lit, et il périt misérablement quelques jours après.

Les sentimens sont partagés sur la vraie cause de la mort de Boece. Il paraît que le zèle pour la religion, qui lui était commun avec le saint pape Jean, contribua principalement à lui attirer l'indignation de Théodoric. Sa piété, et la constance admirable avec laquelle il souffrit son supplice, qu'il appelait une faveur du ciel, ont rendu sa mémoire chère à toutes les âmes vertueuses. Il fut encore le martyr de la liberté publique et de la dignité du sénat romain. Un ancien auteur, publié par Mabillon, *Itin. Ital. p.* 22, dit qu'il fut convaincu d'entretenir des intelligences avec la cour de Constantinople contre Théodoric; mais les autres écrivains ne rapportant rien de tel, on doit conclure que c'était là une calomnie de ses ennemis.

Boece traduisit de grec en latin les ouvrages d'Euclide, de Ptolomée, de Platon, d'Aristote, d'Archimède, etc. On remarquait dans ses traductions tant de netteté, d'élégance et de pureté, que Cassiodore, *l.* 1, *ep.* 45, ne balançait pas de les préférer aux originaux. Il fut le premier qui mit en latin plusieurs traités d'Aristote, et il s'y détermina par l'estime singulière qu'il faisait de la méthode et de la manière de raisonner du philosophe grec.

Les autres ouvrages qui sortirent de la plume de Boece, sont : 1° le livre *des Deux Natures et d'une Personne en Jésus-Christ, contre les erreurs d'Eutychès et de Nestorius*, écrit vers l'an 513, et adressé à Jean, diacre de l'Eglise romaine, qui depuis fut pape et martyr. Presque tous les traités de Boece sont adressés à la même personne;

2° Le livre *de l'Unité de Dieu*, écrit d'une manière très-abstraite. Il y est prouvé que la Trinité est un seul Dieu, et non pas trois Dieux

3° Le livre intitulé : *Si le Père, le Fils et le Saint-Esprit peuvent être affirmes substantiellement de la Divinité*, écrit en forme de lettre. L'auteur y montre que les attributs relatifs ne peuvent être affirmés substantiellement de la divinité; de sorte qu'on ne peut pas dire du Fils qu'il est le Père, ni du Saint-Esprit qu'il est le Père ou le Fils, ni conséquemment que la Divinité soit le Père, le Fils ou le Saint-Esprit, quoique renfermée dans ces trois personnes;

4° Le livre intitulé : *Si tout ce qui est est bon*, contre les Manichéens;

5° La *Profession de Foi*, composée dans un temps où l'Eglise était déchirée par le schisme et l'hérésie. Il y a peu d'ouvrages dans l'antiquité ecclésiastique où l'on remarque autant de méthode et de solidité. L'éditeur l'appelle avec raison un *livre d'or*. La Profession de foi de Boece fut imprimée à Leyde en 1656, par les soins de René Vallin

6° Les cinq livres *de la Consolation de la Philosophie*, en forme de dialogues. C'est le chef-d'œuvre de Boece. Il composa cet ouvrage, qui est mêlé de vers et de prose, sans le secours d'aucun livre, lorsque, renfermé dans les prisons de Pavie, il subissait de fréquens interrogatoires, et qu'il s'attendait tous les jours à terminer sa vie au milieu des tortures. Il y feint de s'entretenir avec la sagesse incréée; et quoiqu'il ne prononce pas le nom de Jésus-Christ, il fait paraître les sentimens d'un parfait Chrétien. Il prouve par la raison la vérité d'une Providence, et parle des supplices réservés aux méchans dans une autre vie. La versification des livres de la *Consolation de la Philosophie* est de beaucoup inférieure à la prose; mais les pensées sont partout pleines de grandeur et de sublimité. L'auteur est sans contredit un des plus beaux génies qui aient jamais existé. Il conçoit les choses d'une manière noble, et s'exprime avec autant de justesse que de facilité, même dans les matières les plus abstraites. Enfin, l'ouvrage dont nous parlons peut être comparé pour la pureté du style, pour la vérité et la sublimité des pensées, pour la douceur et la propriété de l'expression, à tout ce que les beaux siècles de l'éloquence romaine ont produit de plus

parfait. Le style des ouvrages que Boece composa dans sa jeunesse est moins pur et moins châtié ;

7° Divers traités philosophiques qui sont peu importans.

Il s'est fait plusieurs éditions générales des œuvres de Boece, dont la plus ancienne est celle de Venise, en 1491. Les livres de la *Consolation de la Philosophie* ont été imprimés séparément un grand nombre de fois, et traduits en presque toutes les langues.

L'abbé Gervaise (prévôt de Saint-Martin de Tours, et mort évêque d'Horen) donna à Paris, en 1715, la Vie de Boece avec l'analyse de ses ouvrages, des notes et des dissertations qui sont d'une grande utilité pour l'intelligence du texte de cet auteur. *Voyez* encore la Bibliothèque latine de Fabricius, *t.* 3; D. Ceillier, *t.* 15; et la Vie de Boece, par Richard Granam, vicomte Preston, à la tête de la traduction anglaise des livres de la *Consolation de la Philosophie*, que ce seigneur a publiée avec de bonnes notes.

Le P. Papebroch donne à Boece le titre de *saint*, et joint sa Vie à celle du pape Jean. Il dit que son nom a été inséré dans le calendrier de Ferrarius, et dans ceux de quelques églises particulières d'Italie, sous le 23 d'octobre, jour auquel on fait mémoire de lui à Saint-Pierre de Pavie. *Voyez* Papebroch, *t.* 6 *maii*, *p.* 707.

S. JULES, MARTYR DANS LA SECONDE MESIE.

Tiré de ses Actes sinceres publiés par D. Ruinart, p. 615, *et par Tillemont*, t. 5.

VERS L'AN 302.

S. Jules était un soldat vétéran, et il servait dans le même corps que Pasicrate et Valention, qui, peu de temps auparavant, avaient reçu la couronne du martyre. Il fut accusé par ses propres officiers de professer le christianisme, devant Maxime, gouverneur de la seconde Mésie, connue depuis sous le nom de Bulgarie. Le juge, pour le séduire, employa inutilement les promesses et les menaces. Jules répondit constamment qu'il ne désirait autre chose que de mourir pour Jésus-Christ, afin de vivre éternellement avec lui. Il fut donc condamné à perdre la tête.

Lorsqu'on le conduisit au lieu de l'exécution, un soldat chrétien, nommé Hésychius, qui était aussi prisonnier, et qui souffrit le martyre quelques jours après, lui dit : « Allez avec courage, et » volez à la couronne que le Seigneur vous a promise. Souvenez- » vous de moi qui dois bientôt vous suivre. Recommandez-moi aux » serviteurs de Dieu Pasicrate et Valention, qui nous ont précédés » dans la confession du saint nom de Jésus. »

Jules, embrassant Hésychius, lui répondit : « Hâtez-vous, mon » cher frère, de venir à nous. Ceux auxquels vous me chargez de » vous recommander ont déjà entendu votre prière[a]. » Ensuite

[a] *Mandata tua jam audierunt quos salutasti.* Ruinart.

il se banda les yeux, puis, présentant le cou au bourreau, il dit : « Seigneur Jésus, pour le nom duquel je souffre la mort, daignez » recevoir mon âme au nombre de celles de vos saints. » Son martyre arriva le 27 de mai, vers l'an 302, à Durostoro, sur le Danube, dans la seconde Mésie.

S. BÈDE, PÈRE DE L'ÉGLISE.

Tiré de ce qu'il dit de lui-même dans le dernier chapitre de son Histoire ecclésiastique ; de la relation de sa mort, donnée par Cuthbert, son disciple; de ses deux Vies anonymes, dont l'une est dans Capgrave, et l'autre est citée par Maihew ; de Siméon de Durham, Hist. Dunelm. c. 14, 15, *et* lib. de Pontif. Eborac. in Manuscript. Cotton. *de Guillaume de Malmesbury,* Reg. Angl. lib. 2, c. 4 ; *de Mathieu de Westminster,* ad an. 734. *Voyez encore Henschénius, t.* 6 maii, p. 718; *Mabillon,* sec. 3 Ben. p. 1, p. 539; *Bulteau, t.* 2, p. 316; *Cave,* Hist. littér. *t.* 1 ; *Ceillier, t.* 18, p. 1 ; *Tanner,* Bibl. script. Britan. p. 86 ; *la* Biographia britan. *t.* 1. *Voyez* Bède ; *Smith,* in App. post Bedæ eccles. Histor. p. 791.

L'AN 735.

Le célèbre D. Mabillon, citant Bède comme un parfait modèle de savoir dans l'état monastique, s'exprime ainsi [1] : « Qui s'est plus » appliqué que lui à toutes sortes d'études, et même à enseigner » les autres? Qui fut cependant plus attaché aux exercices de piété » et de religion ? A le voir prier, il semblait qu'il n'étudiait pas ; » à voir la quantité de ses ouvrages, il semblait qu'il ne faisait autre » chose que d'écrire. » Camden l'appelle *une lumière singulièrement éclatante ;* et Léland, « la gloire, le plus bel ornement de la nation » anglaise, l'homme le plus digne qui fût jamais de jouir d'une ré» putation immortelle. » Selon Guillaume de Malmesbury, il est plus facile de l'admirer en secret, que de trouver des expressions proportionnées à son mérite.

Bède [a], surnommé *le Vénérable,* ne doit point être confondu avec un autre Bède plus ancien, qui était moine de Lindisfarne [2]. Il naquit en 673 dans un village qui, peu de temps après, fit partie des biens du monastère de Jarrow [b].

S. Benoît Biscop ayant fondé, en 674, l'abbaye de Saint-Pierre à Weremouth, près de l'embouchure de la Were, fonda en 680

[1] *Traité des Etudes monast.* t. 1, p. 111, de l'édition *in*-12. Paris, 1692.
[2] *Vit. S. Cuthbert. c.* 37.
[a] *Beda* ou *Bedas,* qui signifie *homme qui prie,* est dérivé du mot *bedan,* prier. *Voyez* Hickes, *Thesaur. Ling. Septentrion. t.* 1, *p.* 172.
[b] Mabillon a démontré, par les écrits du saint, qu'on devait mettre sa naissance en 673. Le village où il vint au monde avait été englouti par la mer avant le temps de Turgot et de Siméon de Durham.

celle de Saint-Paul, à Girvum ou Jarrow, sur le bord de la Tine [a]. Il régnait une si belle harmonie entre les deux maisons, qu'elles étaient souvent gouvernées par le même abbé, et qu'on les désignait sous le nom commun de *Monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul*. Le saint fondateur, qui avait autant de savoir que de piété, procura à chaque communauté une excellente collection de livres qu'il avait apportés de Rome et de divers pays étrangers. Bède lui ayant été offert par ses parens dans sa septième année, il se chargea du soin de le former à la vertu et aux sciences. Il l'envoya dans la suite à Jarrow, afin qu'il y continuât ses études sous l'abbé Céolfrid.

Bède nomme parmi les maîtres habiles dont il prit les leçons, le moine Trumbert, disciple de S. Chad évêque d'Yorck, puis de Litchfield, lequel avait établi une école célèbre dans le monastère de Lestingan, au comté d'Yorck. Le chant ecclésiastique lui fut enseigné par Jean, qui, de grand-chantre de Saint-Pierre du Vatican, était devenu abbé de Saint-Martin de Rome, et que le pape Agathon avait envoyé en Angleterre avec S. Benoît Biscop. Il apprit le grec de Théodore, archevêque de Cantorbéry, et de l'abbé Adrien, qui rendirent cette langue si familière à plusieurs Anglais, qu'on eût dit qu'elle était leur langue maternelle. Bède en donne pour exemple Tobie, évêque de Rochester. S'il eût été moins modeste, il aurait pu se citer lui-même. On voit en effet, par son *Ars metrica* et par ses autres ouvrages, qu'il savait parfaitement la langue grecque. Les vers que nous avons de lui montrent aussi qu'il était bon poète pour le siècle où il vivait. Mais ses sermons, ainsi que ses commentaires sur l'Ecriture, prouvent qu'il fit sa principale étude de la méditation des livres divins et des écrits des Pères.

La science et la piété suppléant en lui au défaut de l'âge, l'abbé Céolfrid voulut qu'il se préparât aux saints ordres, quoiqu'il n'eût encore que dix-neuf ans. Il fut ordonné diacre en 691, par S. Jean de Béverley, alors évêque d'Hexham, dans le diocèse duquel l'abbaye de Jarrow était située [b]. Il continua ses études jusqu'en 702, qu'il reçut la prêtrise des mains du même prélat [c]. Il est appelé dans un ancien livre *le Prêtre de la Messe*, parce qu'il était chargé de chanter tous les jours la messe conventuelle.

Les moines de Weremouth et de Jarrow, à l'exemple de S. Be-

[a] Au-dessous du lieu nommé *Capræ-Caput*, qui s'appelle encore aujourd'hui *Goat'shead* ou *Gateshead*, vis-à-vis de Newcastle.

[b] Il n'y avait point encore de siége épiscopal à Durham.

[c] S. Jean de Béverley fut fait évêque d'Hexham en 685, et évêque d'Yorck en 704.

noît Biscop, donnaient un certain temps au travail des mains. Ce travail consistait à battre et à vanner le blé, à prendre soin des bestiaux, à bécher la terre dans le jardin, à faire le pain, et à préparer ce qui devait servir de nourriture à la communauté. Bède travaillait avec ses frères; mais sa principale occupation était d'écrire, de prier et de méditer. Souvent il copiait des livres. Aussitôt après qu'il eut été ordonné prêtre, il prit la plume pour l'honneur de la religion. Il se vit à la tête d'une école nombreuse, d'où sortirent d'excellens sujets; il s'attachait particulièrement à l'instruction des moines, qui étaient au nombre de six cents. Il nous apprend lui-même qu'il se livrait tout entier à la méditation de l'Ecriture sainte, et qu'après avoir chanté les louanges de Dieu à l'église, et rempli ce que la règle prescrivait, son plus grand plaisir était d'apprendre, d'enseigner et d'écrire. « Depuis le temps où je reçus » la prêtrise, dit-il, jusqu'à celui où j'écris ceci (jusqu'à la soixante- » neuvième année de son âge), j'ai composé plusieurs livres pour » mon utilité et pour celle des autres. J'ai puisé dans les ouvrages » des Pères, et ai fait quelquefois des additions à ce que j'y ai » trouvé. » Il donne une liste de quarante-cinq ouvrages dont il était pour lors auteur, et dont la plupart avaient pour objet d'éclaircir le texte de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dans la suite, il sortit encore de sa plume diverses productions estimables.

Bède s'exerça avec succès sur toutes les parties de la littérature. Il écrivit sur la philosophie, l'astronomie, l'arithmétique, le calendrier, la grammaire, l'histoire ecclésiastique, etc. Les œuvres de piété composent cependant la principale partie de ses écrits. On chercherait en vain dans ses livres les ornemens de la rhétorique; on y trouve en récompense beaucoup de précision et de clarté; il y règne une aimable simplicité, avec un ton de franchise, de piété et de zèle qui intéressent vivement le lecteur. La candeur et l'amour de la vérité caractérisent visiblement ses livres historiques; et si l'on dit qu'il a porté quelquefois la crédulité trop loin, on doit au moins convenir qu'aucune personne judicieuse ne révoquera jamais en doute sa sincérité. Souvent il s'est contenté d'abréger ou de ranger dans un ordre méthodique les commentaires de S. Augustin, de S. Ambroise, de S. Jérôme, de S. Basile, etc. sur l'Ecriture; mais il n'en a point agi de la sorte pour éviter le travail, ni par défaut de génie, comme l'ont prétendu quelques modernes. Son but était de s'attacher plus étroitement à la tradition, en interprétant les livres saints. Dans ce que les Pères avaient laissé à faire, il suit toujours leurs principes, de peur de s'écarter de la tradition dans la moindre chose. Les meilleurs juges avouent que dans les commentaires qui sont en-

tièrement de lui, il ne le cède point en solidite et en jugement aux plus habiles d'entre les Pères.

Bale, Carme apostat, l'ennemi déclaré des moines et des Pères, qui fut évêque d'Ossory sous Edouard VI, et qui mourut chanoine de Cantorbéry sous la reine Elisabeth, n'a pu s'empêcher de faire de Bède le plus magnifique éloge. Il va même jusqu'à assurer qu'il l'emporte sur S. Grégoire le Grand, par l'éloquence et la richesse de son style, et que l'on trouve dans ses écrits presque tout ce qui mérite d'être lu dans l'antiquité. Pitts avance [1] que l'Europe n'a peut-être point produit un homme de lettres qui lui soit comparable, et que même de son vivant ses ouvrages avaient tant d'autorité, qu'un concile ordonna de les lire publiquement dans les églises.

Folchard, qui, après avoir été moine de l'église de Christ, à Cantorbéry, et de Sithiu, devint abbé de Thorney, parle ainsi de Bède, dans sa Vie de S. Jean de Béverley, citée par Léland : « On » est surpris, lorsqu'on considère jusqu'à quel point ce grand » homme réussit dans toutes les sciences auxquelles il s'appliqua. » Il vainquit toutes les difficultés qui s'y rencontrent, et mit ses » compatriotes en état de se former de justes idées des choses. Les » Anglais renoncèrent à la grossièreté de leurs ancêtres; ils se » civilisèrent et se polirent par l'étude des lettres. Non-seulement » Bède leur enseigna durant sa vie la route qui conduit au vrai » savoir, il a encore laissé pour l'instruction de la jeunesse des » écrits où l'on trouve une espèce *d'encyclopédie* ou de bibliothè- » que universelle. Il expliqua presque toute la Bible, dit Fuller; » il traduisit en anglais les Psaumes et le Nouveau Testament; et » c'est surtout à lui qu'on peut appliquer ces paroles de l'Apôtre : » *Il brilla comme une lumière au milieu d'une génération ignorante* » *et perverse.* »

Ce qu'il y eut de plus admirable dans Bède, c'est qu'il anima toutes ses études d'un rare esprit de piété, et qu'il fit toujours un saint usage de ses connaissances. Il s'est peint lui-même en traçant le portrait de S. Chad; comme lui, il étudia l'Ecriture, pour se mettre en état de méditer assidument les mystères de la foi, pour se pénétrer des saintes maximes du christianisme, pour remplir son cœur de l'amour de toutes les vertus. Aussi sa vie fut-elle toujours un modèle que les plus parfaits pouvaient se proposer. On voulut le faire abbé, mais son humilité le porta à refuser cette dignité.

Le pape Sergius avait une estime singulière pour notre saint.

[1] *De Script. Angl.*

Il lui écrivit une lettre que nous avons encore [1], vers le temps où il fut ordonné prêtre. Dans cette lettre, il l'invitait, en termes fort honorables, à venir à Rome afin qu'il eût la satisfaction de le voir et de le consulter sur des affaires importantes. Bède, par modestie, supprima cette circonstance. Au reste, il n'alla point à Rome; sans toutefois qu'on sache la raison qui l'en empêcha. Il nous assure lui-même qu'il ne sortit jamais de son monastère pour voyager, au moins pour faire des voyages considérables. Sa réputation lui attira des visites de tout ce qu'il y avait de plus grand dans la Bretagne, entre autres celle du pieux roi Céolwulph.

Ecgbright ou Egberct, frère d'Eadbyrht, roi du Northumberland, avait été disciple de Bède. Il invita son maître à venir à Yorck, dont il fut sacré évêque en 734. Le saint se rendit à cette invitation. Il enseigna quelques mois à Yorck; après quoi il voulut retourner dans son monastère [2]. L'école qu'il établit dans cette ville devint très-florissante; et l'on dit qu'il avait lui-même formé le célèbre Alcuin, qui en fut le plus bel ornement.

Bède mourut peu de temps après qu'Ecgbright eut été élevé sur le siége épiscopal d'Yorck. Avant sa mort, il écrivit à son disciple une lettre où il lui donnait d'excellens avis. Souvenez-vous, lui disait-il, que la partie la plus essentielle de votre devoir, est de mettre partout des prêtres éclairés et vertueux; de vous appliquer avec un zèle infatigable à nourrir vous-même votre troupeau; de faire en sorte que le vice disparaisse; de travailler à la conversion des pécheurs; d'avoir soin que tous vos diocésains sachent l'Oraison dominicale et le Symbole des apôtres, et qu'ils soient parfaitement instruits des différens articles de la religion. Ne négligez rien pour que les laïques qui mènent une vie pure communient tous les dimanches, ainsi que toutes les fêtes des apôtres et des martyrs, comme vous l'avez vu pratiquer à Rome. Mais avertissez les personnes mariées qu'elles doivent se préparer à la communion par la continence [3]. Ce dernier point était anciennement de précepte, comme nous le voyons par plusieurs conciles; par le non-usage, il n'est plus que de conseil; mais c'est un conseil dont S. Charles Borromée voulait que l'on recommandât fortement la pratique aux fidèles.

Cuthbert ou Antoine, un des disciples de Bède, et auquel ce grand homme dédia son livre *de Arte metricâ*, nous a laissé une relation de la mort de son cher maître. Elle est dans une lettre qu'il écrivit au moine Cuthwin, son compagnon d'études. Ce

[1] Ap. Malmesb. *l.* 1 *de Reg. c.* 3.

[2] Bède, *ep. ad Ecgbright, ap. Smith. p.* 306.

[3] *Ibid. p.* 311.

Cuthbert fut depuis abbé de Jarrow. Il succéda dans cette dignité à Huethbert, autrement appelé Eusèbe, qui avait été aussi disciple de Bède.

La lettre de Cuthbert mérite d'être rapportée ici. Nous n'y ferons que de légers retranchemens[1]. « Cuthbert à Cuthwin, son très-» cher condisciple en Jésus-Christ, salut éternel en notre Sei-» gneur. J'ai reçu avec beaucoup de plaisir le petit présent que » vous avez bien voulu m'envoyer. Votre lettre m'a causé aussi » une grande satisfaction, en ce que j'y ai trouvé ce que je dési-» rais ardemment, savoir que vous aviez eu soin de prier et de » célébrer des messes pour Bède, ce vrai serviteur de Dieu, notre » père et notre maître. Par une suite de l'amour que je lui porte, » je vous envoie en peu de mots une relation de la manière dont » il est sorti de ce monde, relation que je sais que vous atten-» dez de moi.

» Il fut pris d'une difficulté de respirer, sans toutefois ressen-» tir de douleur, environ deux semaines avant Pâque. Il resta » dans cet état, conservant sa gaîté ordinaire, et rendant grâces » à Dieu nuit et jour, même à toutes les heures, jusqu'à la fête de » l'Ascension du Seigneur, qui était le 26 de mai. Après nous » avoir donné des leçons, selon sa coutume, il employait le reste » du jour à chanter les Psaumes. Il passait aussi toutes les nuits dans » la joie et les actions de grâces, n'interrompant cet exercice que » par un sommeil très-court. Lorsqu'il se réveillait, il se remet-» tait à prier, les mains étendues vers le ciel. O homme vérita-» blement heureux! Il chantait ces paroles de S. Paul : *C'est » quelque chose d'effroyable, que de tomber dans les mains du Dieu » vivant*, et plusieurs autres passages de l'Ecriture. Comme il était » fort versé dans notre langue, il récitait certaines choses en vers » anglais; ces paroles, par exemple : *Un homme sage ne saurait » trop considérer ce qu'il a fait de bien et de mal, avant de sortir » de cette vie.* Il chantait aussi des antiennes, conformément à ce » qui se pratique parmi nous, celle-ci entre autres : *O Roi de » gloire, Dieu des armées, qui êtes monté aujourd'hui en triomphe » au-dessus de tous les cieux, ne nous abandonnez pas comme des » orphelins sans défense, mais envoyez-nous l'Esprit du Père, » l'Esprit de vérité que vous nous avez promis; Alleluia.* En pro-» nonçant ces paroles, *ne nous abandonnez pas*, ses yeux ver-» sèrent une grande abondance de larmes. Une heure après, il ré-» péta la même antienne, et nous mêlions nos larmes aux siennes. » Nous lisions et nous pleurions alternativement, ou plutôt nous » ne lisions jamais sans pleurer.

[1] Ap. Simeon Dunelm. *Hist. Dunelm. l. 1, c. 15*; et ap. Smith, *p.* 792.

» Nous passâmes ainsi le temps qui s'écoula depuis le commen-
» cement de sa maladie jusqu'à la fête de l'Ascension. Pour lui, il
» était toujours comblé de joie, et ne cessait de remercier Dieu
» de ce qu'il lui avait envoyé son infirmité. Souvent il répétait ce
» passage : *Dieu châtie les enfans qu'il aime*, et autres semblables.
» On lui entendait dire aussi ces paroles de S. Ambroise : Je
» n'ai point vécu de manière à rougir de vivre parmi vous ; et je
» ne crains point de mourir, parce que nous avons un Dieu qui
» est la bonté par essence.

» Les leçons qu'il nous donnait, et le chant des Psaumes ne
» l'empêchaient point de composer deux ouvrages fort utiles à
» l'Eglise. Il traduisit en anglais l'Evangile selon S. Jean, et donna
» un extrait des livres des notes de S. Isidore évêque. Je ne veux
» pas, disait-il au sujet du second ouvrage, que mes disciples
» lisent des mensonges après ma mort, ni qu'ils se consument en
» des travaux inutiles.

» Le mardi d'avant l'Ascension, il se sentit une difficulté de
» respirer plus grande qu'à l'ordinaire. On remarqua un peu d'en-
» flure à ses pieds. Il passa cependant le jour avec gaîté ; il dicta
» dans son école, en disant de temps en temps : Hâtez-vous ; que
» sais-je si je vivrai encore long-temps, et si le Seigneur ne m'en-
» lèvera pas bientôt du milieu de vous ? Nous ne doutâmes point
» qu'il ne sût le moment de sa mort. Il passa la nuit en actions de
» grâces. Le lendemain matin, il nous dit d'écrire promptement ce
» que nous avions commencé. Ensuite, selon ce qui se pratique à
» pareil jour, nous marchâmes avec les reliques des saints jusqu'à
» la troisième heure [a]. Alors un d'entre nous lui dit : *Cher maître,*
» *il nous manque encore un chapitre. Serait-ce vous incommoder,*
» *que de vous faire de nouvelles questions ? Non, répondit-il. Pre-*
» *nez votre plume, et écrivez vite :* ce que fit le disciple.

» A la neuvième heure, il me chargea d'aller chercher tous les
» prêtres du monastère. Lorsqu'ils furent venus, il leur distribua
» du poivre, des mouchoirs et de l'encens qu'il avait dans une
» boîte [b], les priant de se souvenir de lui devant Dieu, et de célé-

[a] *Usque ad tertiam horam ambulavimus deinde cum reliquiis Sanctorum, ut consuetudo illius diei poscebat*, p. 793, ed. Smith. Il s'agit de la procession des Rogations, qui se fait la veille de l'Ascension. On sait que la troisième heure des anciens répondait à notre neuvième heure du matin.

[b] *Piperem, oraria et incensa.* On avait coutume de brûler de l'encens aux hautes messes, comme on le voit par Gemmulus, diacre de Rome, qui envoya de semblables présens à S. Boniface, *Ep. ad S. Bonifac. inter Ep. Bonifac. ep.* 149. Les *Oraria* étaient des mouchoirs, ou autres choses semblables, qui servaient à essuyer la bouche. *Voyez* Vossius, *l.* 3, *de vitiis Serm. c.* 31.

Par ces sortes de présens, le saint voulait donner à ses frères des marques de la charité qui l'unissait avec eux, et par là les engager à se souvenir de lui dans leurs prières. (*Voyez* Smith et Mabillon.) Par la règle de S. Benoît, les moines,

» brer des messes à son intention; ce que tous lui promirent. Il » n'y eut personne qui ne pleurât, quand il annonça que bientôt » on ne le verrait plus; mais chacun se réjouit en lui entendant » dire : *Il est temps que je retourne vers celui qui m'a donné l'être,* » *en me tirant du néant. Mes jours ont été longs; mon juge en a* » *prévu et fixé le nombre. Le moment de ma liberté approche. Je* » *désire d'être affranchi des liens du corps, et de me réunir à* » *Jésus-Christ. Oui, mon âme désire voir Jésus-Christ, son roi,* » *dans l'éclat de sa gloire.* Il ajouta beaucoup d'autres choses pour » notre édification.

» Wilberth, celui de ses disciples dont j'ai parlé plus haut, lui » dit le soir : *Il y a encore une sentence qui n'est point écrite. Vous* » *n'avez qu'à l'écrire*, répondit-il. Son disciple lui ayant répliqué » que *c'était fait*, il ajouta : *Vous avez bien parlé. Tout est fini.* » *Soutenez ma tête dans vos mains. Je veux avoir la satisfaction* » *de m'asseoir vis-à-vis de l'oratoire où j'avais coutume de prier,* *afin d'invoquer ainsi mon Père céleste.* S'étant mis sur le plancher » de sa cellule, il dit : *Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit;* » après quoi il s'endormit tranquillement dans le Seigneur. Tous » ceux qui ont assisté à sa mort assurent qu'ils ne lui virent ja- » mais plus de ferveur qu'en ce jour...... J'aurais beaucoup d'autres » choses à vous raconter; c'est ce qui fait qu'il m'est venu dans » l'esprit de traiter ce sujet avec plus d'étendue, etc. »

Ranulph Higden [1] ajoute les particularités suivantes sur la mort du serviteur de Dieu. « L'enflure de ses pieds l'avertissant qu'il » approchait de sa dernière heure, il reçut l'extrême-onction, puis » le saint viatique, le mardi d'avant l'Ascension. Il donna ensuite » le baiser de paix à tous ses frères, et les conjura de prier pour » lui après sa mort. La fête de l'Ascension, s'étant couché sur un » cilice étendu à terre, il demanda la grâce du Saint-Esprit...... Il » continua de prier jusqu'à son dernier soupir. » Il mourut en 735, à l'âge de soixante-deux ans [a], le mercredi au soir, qui était le

avec le consentement tacite de l'abbé, pouvaient laisser de semblables mémoriaux de leurs personnes. S. Lulle fit un présent de poivre, d'encens et de canelle à l'abbesse Kanebode. On trouve des exemples de la même chose dans les épîtres de S. Boniface, et dans d'autres anciens monumens. Fortunat, rendant grâces pour un présent d'herbes, de châtaignes et de prunes, s'exprime ainsi : *Munere in angusto cernitur amplus amor*, l. 11, épigram. 23. *Voyez* Smith, *loc. cit.* et Mabillon, *loc. cit.* § 8, *de Xeniolis.*

[a] Cette date, adoptée par Mabillon, s'accorde avec les écrits et l'histoire du saint, ainsi qu'avec le cycle pascal de cette année. Quelques auteurs prétendent que Bède ne vécut que cinquante-neuf ans. Il paraît s'ensuivre de la Vie d'Alcuin, qu'il mourut dans sa quatre-vingt-dixième année, et conséquemment qu'il vécut trente ans après avoir composé son Histoire ecclésiastique. Tanner adopte ce système de chronologie, et dit que le saint mourut en 762, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. *Bibl. Brit.* p. 92

[1] *Polychron. l.* 5, *ad an.* 732.

26 de mai, après les premières vêpres de l'Ascension. C'est pour cela que plusieurs auteurs mettent sa mort à la fête de l'Ascension, qui commençait aux premières vêpres chez les Saxons.

Dans quelques églises d'Angleterre, S. Bède était honoré le 26 de mai, en sorte toutefois qu'on ne faisait que mémoire de lui dans l'office de S. Augustin. Dans d'autres églises, on célébrait sa fête le 27 de mai, jour auquel son nom se trouve dans le Martyrologe romain. Dans la constitution que Jean Alcock, évêque d'Ely, publia pour les fêtes de son diocèse, il est ordonné que l'on dira l'office du B. Bède le 13 de mars, le jour de sa mort étant occupé par l'office de S. Augustin [a]. Certaines congrégations de Bénédictins l'ont dit long-temps le 29 d'octobre, peut-être à cause de quelque translation. C'est en ce jour que les Catholiques d'Angleterre honorent ce saint, et que les prêtres du même royaume qui vivent en pays étranger, récitent son office, en vertu d'un privilége que leur accorda Benoît XIV en 1754. Ce privilége, selon l'interprétation qui en a été donné à Rome, renferme un précepte, au moins pour les ecclésiastiques et les religieux qui sont en Angleterre.

Alcuin dit [1] que la sainteté de Bède fut attestée après sa mort par la voix du ciel, et qu'un malade fut tout-à-coup guéri en touchant ses reliques. S. Lulle, archevêque de Mayence, écrivit à Cuthbert, celui-là même dont nous avons parlé plus haut, lequel était pour lors abbé de Weremouth et de Jarrow, pour lui demander une copie des ouvrages de Bède. En même temps il lui envoya un *manteau* pour son usage, avec une veste de soie pour couvrir la châsse du saint. Une veste de soie était un présent qu'on faisait alors aux personnes qualifiées, sans en excepter les rois.

Bède fut enterré à Saint-Paul de Jarrow, où il y avait un porche au nord qui portait son nom. En 1020, ses reliques furent portées à Durham, où, ayant été renfermées dans un coffre en bois, on les déposa dans la châsse de S. Cuthbert. En 1155, Hugues, évêque de Durham, les mit séparément dans une châsse magnifique, enrichie d'or, d'argent et de pierreries [b], laquelle fut pillée lors de la destruction des monastères. Speed dit dans son *Théâtre de la Bretagne,* qu'au temps où il écrivait, on voyait le tombeau de Bède, fait de marbre, dans la chapelle de Notre-Dame,

[a] La constitution dont il s'agit fut imprimée par Pynson, en 1498.

[b] *Voyez* l'appendice à l'Histoire de Durham, composée par Siméon de Durham. Cet auteur écrivit d'après les mémoires de Turgot, savant prieur de Durham, sous le règne d'Edouard le *Confesseur,* et qui fut fait archevêque de Saint-David sous le règne de Guillaume le Conquérant, dont il était l'ennemi déclaré. C'est pour cela que l'histoire de Turgot lui a été attribuée par quelques écrivains.

[1] *Carm. de Pontif. et Sanct. eccles. Ebor. v.* 1305.

qui était à l'occident de l'église de Durham. Smith en a fait graver les ruines, qui subsistent encore aujourd'hui [1], ainsi que l'autel de S. Cuthbert et de S. Bède, d'après les peintures d'une croisée qui était à l'orient [2]. Les moines de Glastenbury prétendaient avoir les reliques de notre saint; mais ils n'en avaient sans doute qu'une partie [3].

Selon S. Boniface, Bède fut la lumière de l'Eglise britannique. S. Lulle, Alcuin, etc. lui donnent de grandes louanges pour sa science et sa sainteté. Lanfranc et plusieurs autres écrivains l'appellent le docteur et le père des Anglais. Le titre de *Vénérable* ne lui fut point accordé de son vivant, comme Trithème se l'est imaginé; on ne le lui donna que dans le neuvième siècle [a]. Long-temps avant, il était reconnu pour saint, et son nom se lisait dans les Martyrologes, ainsi que dans les litanies de S. Gal, etc. Raban-Maur parle d'un autel de Fulde, dédié sous son invocation. Le second concile d'Aix-la-Chapelle, tenu en 836, nomme Bède *le Vénérable, l'admirable docteur des derniers temps.*

NOTICE

DES ÉCRITS DE BÈDE.

1° Un des plus considérables ouvrages de Bède, est son *Histoire Ecclésiastique.* Il l'écrivit en 731, à la prière de Céolwulph, roi des Northumbres, auquel il le dédia. Ce prince, aussi pieux que savant, laissa la couronne à son fils Edbert, trois ans après la mort de Bède, et alla se faire moine à Lindisfarne, où il mourut en 740.

Milton et d'autres écrivains ont trouvé mauvais que Bède n'ait pas marqué les dates avec précision, et ait passé sous silence les événemens politiques. Mais leurs plaintes paraissent peu fondées, surtout par rapport au dernier article. Le but de l'auteur était de donner simplement une histoire de l'Eglise d'Angleterre; et il a rempli son plan, qui s'accordait avec sa piété et sa profession. S'il s'étend peu sur les églises bretonnes, c'est qu'elles n'entraient qu'indirectement dans l'exécution de ce même plan. Lorsqu'il rapporte des visions et des miracles, il cite ordinairement des garans.

Entre les éditions de l'Histoire ecclésiastique de Bède, on estime particulièrement celle de Wheloc, avec des notes, Cambridge, 1644; celle du P. Chifflet, jésuite, aussi avec des notes, Paris, 1681. Mais la meilleure de toutes est celle que Smith donna à Cambridge en 1722, *in-folio.* On trouve dans le même volume les autres ouvrages historiques de Bède, comme sa *Chronique*, ou son traité *des six Ages du monde;* ses *Vies de S. Cuthbert et de S. Félix;* ses *Lettres à l'archevêque Ecgberect;* son livre des *Lieux Saints*, p. 315; son *véritable Martyrologe*, p. 327. Ce Martyrologe avait déjà été publié par les Bollandistes, *t.* 2 *Mart.*

---

[1] *Append. ad Hist. Bedæ, p.* 805, *t.* 1; et Jean de Glastenbury.

[2] *Voyez* le frontispice, *ibid.*

[3] *Voyez* le *Monasticon anglic.*

[a] *Voyez* Mabillon, *loc. cit. Elog. hist.* et ap. Smith, *in Append. p.* 807.

proleg. mais sans les additions qu'y avaient faites Florus, moine de Saint-Thon, et quelques autres auteurs. La Vie de S. Cuthbert (évêque de Lindisfarne) fut écrite en vers et en prose. A l'égard de celle de S. Félix (de Nole), elle avait été écrite en vers par S. Paulin. Bède ne fit que la mettre en prose.

2° Les *Vies des cinq premiers abbés de Weremouth*, savoir, de S. Benoît Biscop, de S. Céolfrid, d'Estervin, de Sigefrid et de Witbert. On en a deux bonnes éditions, dont l'une a été donnée par Ware à Dublin, en 1664; et l'autre par Henri Wharton, à Londres, en 1693. Il y a parmi les œuvres de Bède, des Vies de saints qui ne sont point de lui. Celle de S. Grégoire le Grand a été écrite par Paul, diacre; celles des SS. Colomban, Attale, Eustate, Bertulfe et Fare, par Jonas, disciple de S. Colomban; celle de S. Vaast, par un Français anonyme; celle de S. Patrice, par Probus.

3° Les autres ouvrages de Bède sont des commentaires sur l'Ecriture, des homélies ou sermons, et divers traités sur la poésie, la grammaire, la rhétorique, l'astronomie, la musique, le calendrier, etc. Les hymnes et les épigrammes qu'il avait composées sont perdues.

Les œuvres de Bède furent imprimées en trois tomes, à Paris, en 1499 et en 1545; en huit tomes, à Bâle en 1563; et à Cologne en 1612 et 1688. *Voyez* Fabricius, *Bibl. lat. p.* 254; Mabillon, *sec.* 3 *Ben. in Elogio Hist. de Beda, ejusque Scriptis;* Cave, *Hist. Litter. t.* 1, *p.* 612; Tanner, *Bibl. Britan. p.* 86; Boston Buriens. *p.* 29, *ap. Tan. in Præfat.*

Cave souhaitait que quelqu'un se chargeât de donner une édition exacte et complète des œuvres de Bède. On a de lui en manuscrit plusieurs ouvrages intéressans qui n'ont jamais été publiés. On trouve dans Cave et dans Tanner le catalogue de ces manuscrits.

Cave, *p.* 614, a donné au public *le Prologue* de Bède *sur les Epîtres canoniques;* et il prétend que l'auteur n'a point connu la primauté de S. Pierre. Bède dit seulement que l'Epître de S. Jacques a été placée la première, parce que l'Evangile commença à être prêché à Jérusalem, et que S. Jacques écrivit son épître avant S. Pierre. Trombelli, chanoine régulier de Saint-Sauveur, a fait réimprimer le même prologue avec plus d'exactitude, dans ses *Bedæ, Claudii Taurinensis, aliorumque veterum Patrum Opuscula; Bononiæ*, 1755. Ceci prouve que les partisans de la suprématie de S. Pierre n'ont point d'intérêt à supprimer cette pièce, comme Cave l'insinue, puisqu'ils la publient eux-mêmes. En effet on ne peut inférer des expressions de Bède, qu'il n'ait pas pensé comme les Catholiques romains sur l'article dont il s'agit; il n'y en a point d'ailleurs qu'il ait plus manifestement établi en divers endroits de ses ouvrages.

Pour peu que l'on soit versé dans la lecture des écrits de Bède, on voit qu'il pensait comme l'Eglise romaine, sur tous les points aujourd'hui controversés entre les Catholiques et les Protestans, tels que la prière pour les morts, l'invocation des saints, la vénération des reliques et des images, etc. Il attribue même des miracles à ces pratiques. Il montre que les images ne sont point proscrites par le Décalogue, et que Dieu défendit seulement les idoles, puisqu'il ordonna d'élever le serpent d'airain, etc. *L. de Templo Salom. c.* 19, *t.* 8, *p.* 40. Son Histoire ecclésiastique, qui est dans les mains de tout le monde, suffirait seule pour le justifier des imputations des Protestans. On peut voir ce qu'il dit de la prière pour les morts, *Hom.* 2, *t.* 5 *Anecdot. Marten. p.* 239, etc.

Il y a, dans le *Livre* de Bède, *de la Nature des choses*, *p.* 46 *op. t.* 2, *p.* 37, une particularité qui mérite d'être remarquée. Il y est dit que le monde et la terre sont de figure ronde.

Quoique Bède rende témoignage à la foi de l'Eglise, les Protestans n'ont pu lui refuser un juste tribut de louanges. Mélancton, *de Corrigendis studiis,* avoue qu'il était singulièrement versé dans les langues grecque et latine, dans les mathématiques, la philosophie et la connaissance de l'Ecriture sainte. Tanner, *p.* 86, fait de lui le portrait suivant: « C'était un prodige de savoir dans un siècle où » l'on n'avait presque aucune teinture des lettres; et jamais nous ne pourrons » assez admirer son érudition. Il peut lui être échappé quelques méprises, surtout » par excès de crédulité. Mais si nous examinons l'ensemble de ses écrits, nous » conviendrons qu'il est seul une bibliothèque et un trésor de tous les arts. »

La géographie de Bède, même dans les descriptions des pays étrangers, est fort exacte, quoiqu'il n'eut jamais voyagé; ce qui montre qu'il travaillait d'après de bons mémoires. Il parle, dans la préface de son Histoire, des sources où il avait puisé.

S. EUTROPE, ÉVÊQUE D'ORANGE.

S. Eutrope, issu d'une famille noble et riche, naquit à Marseille, sous le règne de l'empereur Honorius. Après la mort de sa femme, il se consacra sans réserve au service de Dieu. L'éclat de ses vertus engagea Eustache ou Eustate, évêque de Marseille, à lui proposer d'entrer dans son clergé. Il refusa long-temps par humilité de se rendre à cette proposition, et il fallut lui faire une sorte de violence pour qu'il se laissât couper les cheveux. Ayant été ordonné diacre, il embrassa un genre de pénitence très-austère pour expier les fautes de sa vie passée. Il passait les jours et une grande partie des nuits dans la prière et les larmes; il joignait des jeûnes rigoureux à de longues veilles, et pratiquait mille autres austérités que sa ferveur lui inspirait. Il reçut une grande consolation de deux songes mystérieux dans lesquels Dieu lui révéla que tous les péchés qu'il avait commis autrefois lui étaient pardonnés.

Après la mort de Juste, évêque d'Orange, le clergé et le peuple de cette ville élurent unanimement Eutrope pour lui succéder [a]. Le saint n'eut pas plus tôt été sacré, qu'il se mit en route pour se rendre à son église. Mais il fut tellement effrayé de l'état de désolation où la ville d'Orange se trouvait réduite, qu'il prit la fuite dans la crainte de ne pouvoir conduire un troupeau si maltraité [b]. Dieu permit qu'il rencontrât un saint homme, nommé Aper, que quelques-uns prétendent avoir été disciple de S. Augustin. Aper lui fit sentir que sa fuite était contraire à la volonté du ciel. « C'est, lui

[a] S. Luce est communément regardé comme le premier évêque d'Orange. Il fut martyrisé vers l'an 312, dans l'irruption que firent les Allemands sous la conduite de Crocus. A S. Luce succéda Erade, qui souscrivit la lettre que les évêques de la province de Vienne écrivirent contre Saturnin, évêque arien de la ville d'Arles. D. Polycarpe de La Rivière fait mention de cette lettre dans ses *Annales de l'église et de la ville d'Avignon*. Erade eut pour successeur Constance, qui montra beaucoup de zèle contre les Ariens, et qui assista en 381 au concile d'Aquilée, où ces hérétiques furent condamnés. Après la mort de Constance, le siége d'Orange fut occupé par Marin, puis par Juste, prédécesseur immédiat de S. Eutrope. Parmi les souscriptions du premier concile d'Orange, tenu en 441, on trouve celle d'un *Juste, évêque;* ce qui ne peut guère convenir qu'à celui dont nous parlons. Il assista, en 445, au troisième concile d'Arles. On lit son nom dans les lettres du pape S. Léon aux évêques de la Gaule narbonnaise, et dans la lettre synodale de ces évêques à S. Léon, en 452. *Voyez* le *Gallia Christ. nova, t.* 1, *p.* 765, 766, 767.

[b] La ville d'Orange avait été ruinée par les Visigoths, ou, selon d'autres, par les Bourguignons.

« dit-il, un piége que le démon vous a tendu. Allez prendre soin « d'une église dont vous avez été établi pasteur. Elle sera assez « noble et assez riche, pourvu qu'elle soit ornée des vertus de ses « enfans. C'est à vous qu'il est réservé de l'enrichir. Proposez-vous « pour modèle S. Paul, qui veut que l'on travaille de ses mains « pour pourvoir à ses besoins et à ceux des autres. »

Eutrope, ranimé par cette exhortation, retourna sur-le-champ à Orange, où il se livra tout entier à la sanctification de ses diocésains. La vie qu'il mena durant son épiscopat fut extrêmement dure. Il travaillait des mains, et cultivait même la terre pour avoir de quoi vivre et de quoi assister les pauvres. Il vivait encore en 475, puisqu'en cette année il signa la lettre de Fauste de Riez contre le prêtre Lucide, qui errait dans la doctrine de la prédestination. Il y avait déjà douze ans qu'il était évêque, s'il est vrai qu'il fut du nombre de ceux auxquels le pape Hilaire écrivit en 463, touchant l'ordination illicite d'un évêque de Die. Dans le recueil des lettres de S. Sidoine Apollinaire, il y en a une qui est adressée à S. Eutrope [1].

Voyez dans les Bollandistes les Actes de S. Eutrope, par Vérus, son successeur; Baillet, sous le 27 de mai; et le *Gallia Christ. nova, t.* 1, p. 767.

S. HILDEVERT, ÉVÊQUE DE MEAUX,

ET PATRON DE LA VILLE DE GOURNAI EN NORMANDIE.

S. Hildevert [a] n'est guère connu que par son culte, qui est fort célèbre dans les divers diocèses des provinces ecclésiastiques de Paris, de Reims et de Rouen. Voici ce que l'on rapporte communément de sa vie.

Adalbert, son père, le mit sous la conduite de S. Faron, évêque de Meaux, pour qu'il y fût elevé dans les maximes de la piété et dans l'étude des lettres. Le saint évêque, charmé de sa vertu et de sa capacité, le fit entrer dans son clergé et l'ordonna prêtre. Hildevert devint un modèle accompli de la perfection ecclésiastique. Son humilité, sa douceur, sa charité, son désintéressement lui méritèrent l'honneur de succéder à S. Faron. On le vit toujours allier l'esprit de prière et de retraite avec les fonctions de l'épiscopat. Il mourut le 26 ou le 27 de mai, vers l'an 680, et fut enterré

[1] *L.* 6, *ep.* 6.
[a] En latin *Hildebertus, Ildevertus, Dutlevertus.*

dans une église qu'il avait fait bâtir environ à une lieue de Meaux [a]. On transporta depuis son corps dans la cathédrale de la même ville.

Hildégaire, évêque de Meaux, qui écrivit dans le neuvième siècle la Vie de S. Faron, y donne une idée peu avantageuse de S. Hildevert. On ignore le motif qui a pu le faire parler de la sorte. Au reste, plusieurs savans ont justifié notre saint des imputations de vanité et d'erreur dans la foi dont il a été chargé par Hildégaire. De plus, Dieu lui-même a vengé la mémoire de son serviteur, en rendant son tombeau célèbre par plusieurs miracles.

Les reliques de S. Hildevert ayant été portées à Gournai sur l'Epte, au diocèse de Rouen, vers la fin du douzième siècle, elles y furent déposées dans l'église collégiale de Saint-Guitmar [b], laquelle prit le nom du saint évêque de Meaux, qu'elle porte encore aujourd'hui.

On invoque S. Hildevert contre l'épilepsie et la démence. Outre sa principale fête, qui est le 27 de mai, on célèbre encore sa translation le 25 d'août.

Voyez le P. Papebroch, *t.* 6 *maii,* et D. Mabillon, *sec.* 2 *et* 3, *in prælimin.* Ces deux savans auteurs n'ont point jugé dignes de l'impression les Actes que nous avons de S. Hildevert. *Voyez* aussi Baillet, sous le 27 de mai; et le *Gallia Christ. nova, t.* 8 *p.* 1600.

MARTYROLOGE.

Fête de S. Jean, pape et martyr, qui, ayant été mandé à Ravenne par Théodoric, roi d'Italie, arien, y fut long-temps tenu dans une prison où il finit sa vie.

A Dorostore en Mysie, martyre de S. Jules, vétéran émérite de l'armée, qui, ayant été pris par des officiers de justice, du temps de l'empereur Alexandre, fut présenté au président Maxime, devant lequel manifestant son horreur pour les idoles, et confessant le nom de Jésus-Christ avec constance, ce juge le condamna à perdre la tête.

A Sora, S[te] Restitute, vierge et martyre, qui, sous l'empereur Aurélien et le proconsul Agathius, ayant entrepris le combat de la foi, surmonta les assauts des démons, les caresses de ses parens, et la cruauté des bourreaux; enfin, ayant été décapitée avec d'autres Chrétiens, elle reçut l'honneur du martyre.

[a] Dans le village appelé *Vignely*.

[b] Ce saint avait été abbé de Saint-Riquier. Il mourut vers l'an 750. On ne sait rien autre chose de sa vie.

En Artois, S. Renon, martyr.
A Orange, S. Eutrope, évêque, illustre par ses vertus et par ses miracles.
Le même jour, décès du vénérable Bède, très-célèbre par sa sainteté et son érudition.
Fête de S[te] Marie-Magdelaine, de l'ordre des Carmélites.

Saints de France.

A Meaux, S. Hildevert, évêque.
A Monsalvy, au diocèse de Saint-Flour, S. Gaubert, ermite, fondateur de ce monastère.

Autres.

A Alexandrie, S. Evangèle, martyrisé avec quinze autres.
Chez les Grecs, S. Alype, martyr, qui eut la tête broyée sous un caillou.
En la même ville, S. Eusébiote, martyrisé par le feu.
Près de Satales en Lydie, S. Thérapont, prêtre et martyr.
En Orient, martyre de S. Hellade, évêque.

VINGT-HUITIÈME JOUR DE MAI.

S. GERMAIN, ÉVÊQUE DE PARIS.

Voyez *sa Vie par Fortunat de Poitiers; S. Grégoire de Tours*, Hist. l. 4, c. 24; *Mabillon*, Annal. Ben. l. 5, p. 132, *et* Acta sanct. ord. Ben. t. 1, p. 234; *Bouillart*, Hist. de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, *Paris*, 1723, in-folio; *Lobineau*, Hist. de Paris, p. 25, 29, etc.

L'AN 579.

S. GERMAIN, qui fut la gloire de l'Eglise gallicane au sixième siècle, naquit vers l'an 496, dans le territoire d'Autun. Le saint prêtre Scapilion, son cousin, se chargea du soin de l'élever dans les maximes de la piété, et dans la connaissance des lettres. Il montra dès sa jeunesse une ferveur singulière; il assistait régulièrement à l'office divin; il ne manquait point à matines, même en hiver, quoiqu'il fût éloigné de l'église environ d'une demi-lieue.

S. Agrippin, évêque d'Autun, le fit entrer dans son clergé. Il lui conféra d'abord le diaconat, et trois ans après la prêtrise. Germain, croissant tous les jours en vertu, fut fait abbé du monastère de Saint-Symphorien, dans un des faubourgs d'Autun [a]. Alors Dieu le favorisa du don des miracles et de celui de prophétie, selon Fortunat, évêque de Poitiers, qui le connaissait particulièrement. Lorsque les moines reposaient, il allait à l'église, où il passait ordinairement une bonne partie de la nuit en prières. On rapporte qu'ayant eu un songe mystérieux, il vit un vénérable vieillard qui lui présentait les clefs de Paris, en lui disant que Dieu lui confiait la conduite des habitans de cette ville, pour qu'il les empêchât de périr.

Se trouvant à Paris quatre ans après, le siége épiscopal devint vacant par la mort d'Eusèbe. On y éleva Germain malgré lui. Sa nouvelle dignité n'apporta aucun changement dans sa manière de vivre. On le vit toujours simple, frugal, mortifié, pénitent. Vers les neuf heures du soir, il se rendait à l'église et y restait en prières jusqu'après matines. Sa maison était continuellement environnée d'une foule de malheureux auxquels il servait de père. Il avait toujours plusieurs pauvres à sa table, où l'on ne voyait point de mets delicats; et pour nourrir en même temps l'âme et le corps de ses convives, il faisait lire quelque livre de piété. Ses sermons opéraient les plus grands fruits; et toute la ville de Paris eut bientôt changé entièrement de face. Les amusemens profanes furent proscrits, les désordres cessèrent, et les pécheurs de toute espèce effacèrent leurs crimes par une sincère pénitence.

[a] Ce monastère fut depuis converti en un prieuré de chanoines réguliers.

Le roi Childebert, qui jusque là avait mené une vie peu chrétienne, ne put résister à l'onction des discours du saint. Il se convertit et bannit de sa cour tous les désordres. Voulant échanger des biens périssables contre des trésors éternels, il ne se contenta pas de fonder des monastères où l'innocence pût trouver un asile dans les siècles suivans; il envoyait encore des sommes considérables au saint évêque pour le soulagement des pauvres. Quand ses coffres étaient épuisés, il faisait fondre sa vaisselle d'or et d'argent, ainsi que les ornemens de même métal qui servaient à son usage. Ne cessez point de donner, disait-il au saint qu'il avait établi le distributeur de ses aumônes; j'espère que la Providence me fournira des fonds dont la source ne tarira jamais.

Childebert et Clotaire, son frère, faisant la guerre en Espagne, mirent le siége devant Saragosse en 542. Les habitans de cette ville invoquèrent avec confiance S. Vincent, martyr, leur patron, et portèrent ses reliques en procession, à la vue du camp des Français. Childebert fut touché de leur piété; il demanda à parler à l'évêque de Saragosse, et lui dit qu'il lèverait le siége, si on voulait lui donner une portion des reliques de S. Vincent. On accepta la condition, et l'évêque donna au roi l'étole que le saint diacre portait à l'autel. Childebert tint sa parole, et fit retirer son armée. De retour à Paris, il y fonda une église en l'honneur de la sainte Croix et de S. Vincent.

Ce prince étant tombé malade au château de Celles[a], le saint lui fit une visite. Sa santé paraissait désespérée, et les médecins avouaient qu'ils ne trouvaient aucune ressource dans leur art. Germain ne perdit point pour cela espérance. Il passa la nuit en prières pour solliciter le rétablissement du roi. Le lendemain matin, il lui imposa les mains, et il se trouva tout-à-coup parfaitement guéri. Childebert rapporte lui-même ce miracle dans les lettres-patentes par lesquelles il donne en reconnaissance à l'église de Paris et à l'évêque Germain la terre de Celles, où il avait recouvré la santé d'une manière surnaturelle. Il mourut peu de temps après. Comme il avait choisi l'église de Saint-Vincent pour le lieu de sa sépulture, Germain, assisté de six autres évêques, en fit la dédicace le 23 décembre 558, le jour même que le roi était mort. Cette église, à cause de sa magnificence, fut appelée *Eglise d'or*. Les murailles étaient couvertes en dehors de plaques de cuivre doré; en dedans elles étaient ornées de peintures appliquees sur un fond très-riche qu'on avait aussi doré[b].

[a] Sur la Seine, un peu au-dessus de Melun.

[b] On peut voir la description de cette église dans la Vie de S. Droctovée, écrite par le moine Gislemar.

L'église de Saint-Vincent fut pillée par les Normands dans les années 845, 857,

A côté de l'église était un vaste monastère, que le même prince fit batir, et auquel il donna le fief d'Issy, et d'autres terres dont une partie a servi d'emplacement à un faubourg considérable de la ville de Paris. Le soin de ce monastère fut confié à S. Germain, qui y mit pour abbé S. Droctovée, qu'il avait fait venir d'Autun [a].

Clotaire, le dernier des fils du grand Clovis, succéda à Childebert son frère, et réunit en sa personne la monarchie française, qui avait été partagée en quatre royaumes. Il quitta Soissons, où il avait régné jusqu'alors, pour se rendre à Paris. Il montra d'abord quelque indifférence pour le saint évêque; mais étant tombé malade peu de temps après, il l'envoya chercher. Quand il fut arrivé, il prit son manteau, qu'il appliqua aux parties de son corps où il ressentait de la douleur, et à l'instant il se trouva guéri. Depuis ce moment-là jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessa de traiter le saint avec encore plus d'égards que n'avait fait son prédécesseur.

Ce prince étant mort en 561, la monarchie française fut de nouveau partagée en quatre royaumes. Charibert fut roi de Paris, Gontran d'Orléans et de Bourgogne, Sigebert d'Austrasie, et Chilpéric de Soissons. Ces quatre princes étaient fils de Clotaire.

Quoique Charibert fût d'un caractère indolent, il n'en était pas moins fougueux dans ses passions. Comme il ne s'était point encore défait de tous les préjugés du paganisme, il répudia sa femme Ingoberge pour épouser Méroflède, une des filles qui la servaient. Après la mort de celle-ci, il en épousa la sœur, nommée Marcovèse, qui avait porté le voile de religieuse. Ingoberge vivait ce-

858, et brûlée par ces barbares en 861 et 881. On la rebâtit en 1014, et le pape Alexandre III en fit la dédicace en 1163. Le bas de la grande tour, ainsi que la porte et les statues de Clovis, de Clodomir, de Thierri, de Childebert et de sa femme Ultrogote, de Clotaire, etc. paraissent être du temps du roi Childebert.

[a] Gislemar, dans la Vie de S. Droctovée, dit expressément que S. Germain établit S. Droctovée abbé du nouveau monastère; ce qui a été prouvé par Mabillon et Ruinart. L'interpolateur d'Aimoin, et quelques écrivains anonymes du douzième siècle, assurent au contraire, et cela d'après les registres de l'abbaye, qu'Authaire, d'abord sous-prieur de Saint-Symphorien d'Autun, fut le premier abbé du monastère de Sainte-Croix et de Saint-Vincent. Le P. Germon, jésuite, a soutenu ce dernier sentiment contre D. Ruinart.

La règle que S. Germain établit d'abord dans l'abbaye de Saint-Vincent, dite aujourd'hui de *Saint-Germain-des-Prés*, était empruntée des moines orientaux; mais celle de S. Benoît lui fut depuis substituée. C'est dans cette abbaye que le général de la congrégation de Saint-Maur faisait sa résidence ordinaire.

Les abbés de Saint-Germain-des-Prés avaient autrefois juridiction spirituelle et temporelle sur tout le faubourg de Saint-Germain. M. de Péréfixe, archevêque de Paris, recouvra la première en 1668, et le Châtelet la seconde en 1674. En vertu d'une transaction faite en 1669, le prieur régulier de l'abbaye était grand-vicaire né de l'archevêque. L'exemption et la juridiction abbatiales qui s'étendaient sur les séculiers, furent restreintes *intra claustra*. En 1675, le roi déclara que l'abbaye continuerait de jouir de l'exercice et des prérogatives de *haute-justice*, dans tous les lieux occupés par les moines ou leurs serviteurs, et dans le territoire appelé *l'Enclos* de l'abbaye et la cour abbatiale; ce qui contenaient un assez grand terrain, où l'on voyait quantité de maisons et de boutiques. *Voyez* Piganiol, *Descrip. de Paris, tom.* 7; et D. Bouillart, *Hist. de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*.

pendant toujours. S. Germain mit tout en œuvre pour faire sentir au roi l'énormité de ses crimes; mais les efforts de son zèle ne produisirent aucun effet. Voyant que le prince était incorrigible, il l'excommunia, ainsi que la complice de ses désordres, dans la persuasion que cet exemple de sévérité devenait nécessaire pour empêcher les mauvaises suites du scandale. Les deux coupables ne se corrigèrent point pour cela. Mais Dieu vengea bientôt le mépris de sa loi et l'autorité de son serviteur. Marcovèse mourut au bout de quelques jours, et le roi ne tarda pas à la suivre. Il laissa de sa femme légitime trois filles, dont deux furent religieuses. La troisième, nommée Berthe, épousa Ethelbert, roi de Kent.

A la mort de Charibert, arrivée en 570, ses trois frères partagèrent entre eux ses Etats. Mais n'ayant pu s'accorder sur la possession de Paris, ils firent un accommodement par lequel il fut stipulé qu'ils posséderaient conjointement cette ville, et qu'aucun ne pourrait y entrer que du consentement des deux autres. S. Germain eut besoin d'une grande prudence pour conduire son troupeau au milieu de tant d'intérêts différens. Il employa les moyens que peut suggérer une charité vigilante et ingénieuse, pour réunir tous les esprits et maintenir la tranquillité publique.

Malheureusement la jalousie et l'ambition divisèrent Sigebert et Chilpéric. Ces deux princes, que leurs femmes Brunehaud et Frédégonde, qui se haïssaient mortellement, animaient encore l'un contre l'autre, en vinrent jusqu'à s'entre-déclarer la guerre. S. Germain eut beau faire des représentations; tout ce qu'il obtint se réduisit à suspendre les hostilités pour quelque temps. Chilpéric tomba sur les terres de Sigebert; mais il fut vaincu et obligé de s'enfuir à Tournay. Après cette victoire, Sigebert, accompagné de sa femme Brunehaud et de ses enfans, vint à Paris, où il fut reçu comme un conquérant. Le saint évêque écrivit à la reine, pour la conjurer d'obtenir de son mari qu'il rendît la paix à la France, et qu'il épargnât la vie et la fortune d'un frère dont le sang et la ruine crieraient vengeance au ciel. Brunehaud ne se laissa point toucher; elle détermina même Sigebert, par ses conseils, à assiéger Tournay. Pendant que le roi se préparait à exécuter son entreprise, S. Germain alla le trouver pour faire un dernier effort: « Si » vous pardonnez à votre frère, lui dit-il, vous reviendrez vain- » queur; si, au contraire, vous méditez de lui ôter la vie, la justice » divine vous frappera, et la mort vous empêchera d'exécuter votre » projet. » Le prince méprisa cet avis salutaire. Mais l'événement prouva que Dieu avait inspiré son serviteur. En effet, la reine Frédégonde, furieuse de l'état désespéré où se trouvaient les affaires de son mari, aposta deux scélérats qui l'assassinèrent en 575,

à Vitri, où son armée faisait halte. Il avait régné quatorze ans, et avait quelque réputation d'humanité, au rapport de Fortunat [a].

S. Germain, malgré son grand âge, montrait toujours le même zèle et la même activité dans l'accomplissement de ses devoirs. La faiblesse où de rudes austérités avaient réduit son corps, ne lui fit rien relâcher des exercices ordinaires de sa pénitence. Il redoubla même de ferveur, à mesure qu'il sentait approcher sa fin.

Il parut avec éclat dans le concile tenu à Paris en 557, et fut le principal auteur des canons que l'on y dressa. Par ses soins, les restes du paganisme furent extirpés en France. Il engagea le roi Childebert à porter un édit qui ordonnait de renverser les idoles dans tout le royaume, et qui proscrivait les danses et autres divertissemens par lesquels on profanait les jours de dimanches et de fêtes. Il composa aussi un ouvrage excellent, que nous avons encore, sous le titre d'*Explication de la Liturgie* [b]. Enfin, il continua ses travaux pour la conversion des pécheurs, jusqu'à sa bienheureuse mort, qui arriva le 28 mai 576. Il était âgé de quatre-vingts ans. Le roi Chilpéric composa son épitaphe, où il est représenté comme un pasteur brûlant de zèle pour le salut des âmes, singulièrement aimé et respecté de son troupeau. Il y est dit encore qu'il s'opéra des prodiges à son tombeau; que les aveugles et les sourds y

[a] Chilpéric, par sa tyrannie et ses vexations, mérita, dit S. Grégoire de Tours, d'être surnommé le *Néron de la France*. Il sacrifia les enfans qu'il avait eus de sa première femme à la barbare fureur de Frédégonde. Cette méchante princesse, sachant qu'il était instruit de ses intrigues honteuses, le fit assassiner en 584, par le complice de ses désordres. Elle gouverna en qualité de régente les royaumes de Soissons et de Paris, pour son fils Clotaire II. Elle continua la guerre contre Brunehaud et son fils, jusqu'à sa mort, arrivée en 601.

Brunehaud gouverna le royaume d'Austrasie pour son fils Childebert II; et après la mort de celui-ci, pour Théodebert, son petit-fils. Elle conseilla ensuite à Thierri, son autre petit-fils, qui régnait à Châlons, de faire périr Théodebert avec toute sa famille; ce qui fut exécuté en 611. L'année suivante, Thierri mourut. Clotaire II, surnommé le Grand, fils de Frédégonde, ayant hérité de ses domaines, accusa Brunehaud, devant les Etats, d'avoir mis à mort dix rois, ainsi que plusieurs autres personnes illustres, surtout S. Didier, évêque de Vienne, parce qu'il la reprenait de ses débauches scandaleuses. Cette malheureuse princesse fut unaninement jugée digne de mort. On l'appliqua durant trois jours à de cruelles tortures; après quoi on l'attacha à la queue d'une cavale indomptée, qui mit son corps en pièces. D'autres disent qu'elle fut tirée à quatre chevaux. Ce fut ainsi que la fameuse Brunehaud termina sa vie en 613. Plusieurs de nos historiens lui reprochent d'avoir porté jusqu'à leur comble l'avarice, l'ambition, la cruauté et le libertinage. Nous n'avons garde de traiter de calomnies tout ce que l'on a dit contre sa mémoire; mais nous croyons qu'il y a eu de l'exagération dans les crimes dont on l'a chargée, et qu'on l'a faite beaucoup plus méchante qu'elle n'était dans la réalité. En pensant ainsi, nous suivons plusieurs habiles critiques qui ont très-bien approfondi l'histoire de ces temps-là. Ce n'est pas ici le seul endroit où nous ayons eu lieu de justifier, au moins en partie, la reine Brunehaud.

[b] Cet ouvrage a été publié par D. Martène, d'après un ancien Ms. *Anecd. t.* 5, *p.* 91. On y trouve l'ancienne liturgie gallicane, qui était en usage en France avant que celle de Rome y eût été introduite par le pape Adrien I[er], sous le règne de Charlemagne. On voit partout une ressemblance parfaite entre ces deux liturgies. S. Germain donne des explications très-satisfaisantes des anciennes cérémonies de la messe, des vêtemens sacerdotaux, etc.

recouvrèrent, les uns l'usage de la vue, les autres l'usage de l'ouïe [a].

Le saint évêque fut enterré, comme il l'avait demandé, dans la chapelle de Saint-Symphorien, qui était au bas de l'église de Saint-Vincent [b] : divers miracles manifestèrent le crédit dont il jouissait auprès de Dieu. Le prêtre Fortunat, depuis évêque de Poitiers, nous en a laissé l'histoire. Il y en a deux dont il avait lui-même été témoin oculaire. Deux moines anonymes de Saint-Germain-des-Prés dressèrent aussi des relations des miracles du saint. Aimoin, religieux de la même abbaye, qui florissait en 870, et qui est un écrivain exact, mit ces relations en ordre, et les distribua en deux livres [c].

Le corps de S. Germain resta dans la chapelle de Saint-Symphorien jusqu'à l'an 754, qu'il fut transféré dans l'église. La cérémonie de cette translation se fit avec beaucoup de solennité. Le roi Pepin y assista avec le prince Charles son fils, connu depuis sous le nom de Charlemagne. Ce dernier, qui n'avait alors que sept ans, fut singulièrement frappé des miracles qui s'opérèrent en cette occasion; il aimait dans la suite à les rapporter avec toutes leurs circonstances. Le moine de Saint-Germain-des-Prés qui a écrit l'histoire de la translation dont nous parlons, avait appris de Charlemagne ce qu'il rapporte; souvent même il se sert des propres paroles de ce prince. Il a joint à son histoire une relation de divers miracles, les uns opérés tout-à-coup, les autres opérés par des progrès successifs; il en avait vu plusieurs de ses yeux [d].

Le corps du saint évêque ayant été enlevé de Paris par la crainte des Normands, on l'y rapporta en 846. Ses reliques, du moins pour la plus grande partie, étaient dans l'église de Saint-Vincent, dite présentement de *Saint-Germain-des-Prés* [e]. On voyait dans la

[a] Cette épitaphe est dans Aimoin, *l.* 2, *c.* 16.

[b] Cette chapelle subsiste encore aujourd'hui sous le nom de chapelle des *Sergens de justice.*

[c] Ils ont été donnés au public par Mabillon, *sec.* 4 *Ben. t.* 2, et par les Bollandistes, sous le 28 de mai.

Aimoin, dont il est ici question, ne doit point être confondu avec un autre Aimoin, qui florissait en 1001, et qui est auteur d'une Histoire de France divisée en quatre livres, ainsi que d'une Histoire des miracles de S. Benoît. Ce dernier était moine de Fleury.

[d] Mosander, continuateur de Surius, a fait imprimer une partie de ces miracles sous le 25 de juillet; Mabillon en a donné un plus grand nombre; les Bollandistes ont publié la relation entière, *ad diem* 28 *maii.*

[e] L'abbaye de Saint-Germain possédait la charte originale de sa fondation et de son exemption, écrite sur de l'écorce d'arbre, et signée par S. Germain, S. Nizier, et plusieurs autres évêques. *Voyez*, sur l'authenticité de cette pièce, D. Quatremaires, D. Mabillon, et M. de Valois, *Discept. de Basilicis*, *p.* 53.

Childebert et sa femme Ultrogote, Chilpéric et une reine, que Ruinart prend pour Frédégonde, mais que M. des Tuilleries croit être quelque autre reine, Clotaire II et sa femme Bertrude, furent enterrés dans l'église de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Leurs tombeaux étaient dans le sanctuaire, les deux

chapelle de Saint-Symphorien le tombeau du saint avec une inscription. Ses sacrés ossemens se gardaient dans une belle châsse, où l'on dit qu'il est entré vingt-six marcs et deux onces d'or, avec deux cent cinquante marcs d'argent. Cette châsse était ornée de deux cent soixante pierres précieuses, et de cent quatre-vingt-dix-sept perles.

Une charité sans bornes pour les pauvres fut comme la vertu distinctive de S. Germain. On ne pratique jamais cette vertu sans ressentir des effets particuliers de la libéralité divine. Rien au contraire ne tarit plus sûrement la source des grâces, que l'insensibilite pour les malheureux.

Ne soyons point surpris de ce que les hommes apostoliques convertissaient tant d'infidèles au christianisme, et formaient même parmi eux une si grande multitude d'âmes parfaites. Comment n'auraient-ils pas vu leurs travaux couronnés par le succès, eux qui, aux efforts du zèle, joignaient la ferveur de la prière, la pureté d'intention, et cet esprit de charité si fortement recommandé par l'Evangile? Leur vie était une démonstration de la vérité de la doctrine qu'ils prêchaient; on devenait, à leur exemple, crucifié au monde et à soi-même, inébranlable dans les épreuves, insensible à la volupté, humble, doux, indifférent pour la gloire et les opprobres, pour l'abondance et la misère, pour la liberté et la prison, pour la vie et la mort.

S. CHÉRON, MARTYR AU PAYS CHARTRAIN.

S. Chéron[a], né dans les Gaules, florissait vers la fin du cinquième siècle. Après la mort de ses parens, qui étaient Chrétiens, il distribua ses biens aux pauvres, pour aller servir Dieu dans la solitude. L'évêque du lieu où il s'était retiré découvrit son mérite, et l'ordonna diacre.

Le saint résolut alors de se consacrer au ministère de la parole. Ayant parcouru diverses provinces des Gaules [b], il arriva dans le pays Chartrain, où il ne trouva qu'un petit nombre de Chrétiens,

premiers au milieu, parce que Childebert et Ultrogote sont fondateurs du monastère.

[a] En latin *Caraunus*, *Caranus*, *Caro*.

[b] Les Gaules étaient alors partagés entre les Français, les Bourguignons et les Visigoths. Les premiers étaient encore idolâtres pour la plupart; les autres professaient l'arianisme; mais leur grossièreté et leur ignorance les rendaient presque semblables aux infidèles

descendus de ceux qu'avaient autrefois convertis S. Potentien et S. Altin [a]. L'Evangile, par ses prédications, eut bientôt fait de rapides progrès. Il prit ensuite la route de Paris, avec quelques disciples qu'il s'était associés dans ses fonctions apostoliques. Son dessein était d'étendre de plus en plus la connaissance de Jésus-Christ.

Mais à peine était-il à trois lieues de Chartres, qu'il fut assailli par une troupe de voleurs armés. Il conseilla à ses disciples de se cacher dans les bois tandis qu'il amuserait les malfaiteurs par ses discours. Ceux-ci, qui ne lui trouvèrent point autant d'argent qu'ils en désiraient, et qui se persuadèrent que ceux qui s'étaient sauvés en pouvaient avoir davantage, tombèrent sur lui avec fureur, et lui coupèrent la tête. Ce fut ainsi que S. Chéron mourut martyr de la charité.

Lorsque les voleurs se furent retirés, ses disciples enlevèrent son corps, et l'enterrèrent près de Chartres, sur une éminence qui depuis prit le nom de *Montagne-sainte*. Quelque temps après, on bâtit en cet endroit une église qui devint très-célèbre par le concours du peuple qui venait honorer le tombean du serviteur de Dieu. Une communauté d'ecclésiastiques fut chargée du soin de la desservir. En 1137, on substitua des chanoines réguliers à ces ecclésiastiques. Les reliques du saint étaient dans l'abbaye de son nom, près de Chartres. En 1681, M. le président de Lamoignon en obtint un os pour l'église de Saint-Chéron du *Mont-Couronne*, l'une des paroisses de sa terre de Bâville. Le saint est nommé en ce jour dans les Martyrologes. On célèbre encore à Chartres la fête de sa translation le 18 d'octobre.

Voyez les Bollandistes, *tom.* 6 *maii*, *p.* 748; Baillet, sous le 28 de mai; le *Gallia Christ. nova*, *tom.* 8, *p.* 1091 *et* 1305; le nouveau Bréviaire de Paris, etc.

S. MAUVIEU, ÉVÊQUE DE BAYEUX.

S. Mauvieu [b] était de Bayeux, et sortait d'une famille noble et chrétienne. La prière, le jeûne et l'aumône firent de bonne heure ses plus chères délices. Il se bâtit un ermitage dans une de ses terres, où il vécut avec trois solitaires qui s'étaient mis sous sa conduite. Jamais il ne paraissait en public, que quand il s'agissait

[a] Ces deux saints avaient été envoyés dans le pays par S. Savinien, évêque de Sens, sous le règne de l'empereur Dioclétien.

[b] En latin *Manvæu*.

de contribuer au salut du prochain, ou d'excercer les œuvres de miséricorde. Ses miracles et sa sainteté le firent placer sur le siége épiscopal de Bayeux, vers l'an 459. Sa nouvelle dignité lui fournit l'occasion de pratiquer de nouvelles vertus. C'est ce qui a fait dire de lui qu'*il fut bon dans son commencement, meilleur dans son progrès, et très-bon dans sa fin.* Sentant approcher sa dernière heure, il recommanda à son clergé la crainte de Dieu, l'amour du prochain, l'union et l'humilité. Pendant les quarante-sept jours qui précédèrent sa mort, il s'abstint de toute nourriture, se contentant de recevoir la sainte eucharistie. Il mourut vers l'an 480, et fut enterré dans l'église de Saint-Exupère. S. Contest lui succéda [a].

Voyez les Actes de S. Mauvieu dans les Bollandistes, avec les notes de Henschénius; le *Gallia Christ. nova, tom.* 11, *p.* 348; Trigan, *Hist. ecclés. de Normandie, tom.* 1, *p.* 65.

S. GUILLAUME DE GELLONE.

VERS L'AN 812.

Cet homme, qui parcourut des carrières si diverses, était issu d'une des premières familles de France, et fut de bonne heure instruit dans les sciences. Sa bravoure et sa sagacité le recommandèrent à la cour de Charlemagne. Comme les Saxons firent diverses excursions sur les terres des Français, ce monarque chargea Guillaume de les arrêter : plus tard le saint marcha contre les Sarrasins; mais comme il commandait des troupes peu aguerries qui l'abandonnèrent lâchement, il ne put rien faire, et les barbares remportèrent quelques avantages sur lui. Ils brulèrent les faubourgs de Narbonne et exercèrent des ravages horribles, entraînés par leur avarice et par leur férocité; mais l'indignation et la honte des Français changea bientôt la face des choses. Le duc Guillaume rallia ses troupes, et suppléant par sa prudence à la valeur de ses soldats, après avoir invoqué avec ardeur la protection du Dieu des armées, il fondit sur l'ennemi et remporta plu-

[a] S. Contest (en latin *Contestus, Contextus, Contestius* et *Contessius*) était aussi de Bayeux. Il se proposa toujours son saint prédécesseur pour modèle. Son zèle contre le vice lui fit des ennemis redoutables, et il fut obligé pour quelque temps de céder à l'orage. Il sortit victorieux de tous les piéges que le démon lui tendit dans la solitude où il s'était retiré. Il revint à Bayeux, où il mourut le 19 de janvier, jour auquel il est honoré. *Voyez* le *Gallia Christ. nova, t.* 11, *p.* 348; et Trigan, *Hist. ecclés. de Normandie, t.* 1, *p.* 66.

sieurs victoires sur eux. Tout le monde reconnut que ces brillans avantages étaient dus plutôt à sa piété qu'au courage de ses troupes.

Il reprit sur les Sarrasins la ville d'Orange, et pour la conserver à son prince, il y fixa sa demeure. Ayant de cette manière rendu la paix à la province, il s'occupa du soin d'y faire régner Jésus-Christ, par la justice et par les vertus dont il donnait le premier l'exemple. Cependant, peu content ce qu'il faisait, il aspira à une plus grande perfection et résolut de se consacrer tout entier au Seigneur. Dans ce dessein, ayant trouvé le désert de Gellone, il y bâtit un monastère qu'il dota richement. Deux de ses sœurs, nommées Albane et Bertane, lui ayant de même témoigné le désir de se consacrer à Dieu dans un monastère, eurent la consolation de voir ériger pour elles une maison religieuse dans laquelle elles imitèrent les vertus que les moines pratiquèrent à Gellone.

Guillaume avait continué sa charge dans le monde, mais bientôt dégoûté de ses occupations terrestres, il pria Charlemagne de lui permettre de se joindre aux religieux de Gellone : il eut de la peine à obtenir la permission qu'il sollicitait avec tant d'instance, et prit l'habit monastique en 806. Plus il avait été grand dans le monde, plus il devint humble dans le monastère, s'occupant avec joie aux choses les plus basses et les plus propres à confondre son amour-propre.

Sa vie fut très-sainte et couronnée par une fin digne d'elle. Sa précieuse mort arriva le 28 mai vers l'an 812.

Voyez les Bollandist. 28 *maii*, et l'Hist. de l'Eg. gall. *t.* 6, *p.* 248.

LA B. BARTHELEMIE BAGNESI, VIERGE.

L'AN 1577.

Cette sainte fille naquit à Florence d'une famille distinguée, au commencement du seizième siècle, et fut comblée de grâces particulières dès son enfance. Ses parens songèrent à l'établir dans le monde et lui proposèrent un parti avantageux; mais la jeune vierge, qui avait déjà choisi dans son cœur l'époux auquel elle voulait appartenir, repoussa constamment cette union. Le chagrin qu'elle ressentit à la nouvelle de ce mariage influa sur sa santé et lui causa une fièvre qui la tourmenta pendant quarante-cinq ans.

Bagnési souffrit avec une admirable patience les violentes douleurs suscitées par sa maladie, et on peut dire que, dans ce martyre continuel, sa vertu ne se démentit pas un instant. A l'âge de trente ans elle se fit inscrire dans le tiers-ordre de Saint-Dominique et remplit aussi bien que son état le lui permettait les devoirs qu'elle s'était imposés par là. Obligée souvent de garder le lit par suite de ses infirmités, elle profitait de toutes les circonstances qui se présentaient pour inspirer l'amour du bien et de la religion aux personnes qui l'approchaient. Sa vie édifiante fit une grande impression sur les fidèles; car, malgré les douleurs de la maladie, elle pratiqua encore des austérités étonnantes. Elle avait une grande dévotion envers Ste Cathérine de Sienne, dont elle cherchait à imiter la conduite. Ses supérieurs écclésiastiques, ayant eu égard à la vivacité de sa foi, lui permirent de faire célébrer la messe dans ses appartemens. Là, abîmée en présence de son divin époux, Barthelemie puisait d'inefflables consolations et les forces nécessaires pour se soutenir dans une carrière si pénible.

Elle expira doucement le 28 mai 1577. Son corps fut déposé dans l'église des Carmélites de Sainte-Marie-des-Anges, où il a attiré la vénération des fidèles. Plusieurs guérisons ont été obtenues par l'intercession de la servante de Dieu. Pie VII a approuvé son culte en 1802.

Voyez les leçons de son office.

MARTYROLOGE.

En Sardaigne, les saints martyrs Emile, Félix, Priam et Lucien, qui, combattant pour Jésus-Christ, furent couronnés.

A Chartres, S. Chéron, martyr, qui, sous l'empereur Domitien, ayant eu la tête tranchée, reçut la palme du martyre.

A Corinthe, Ste Helconide, qui, Gordien étant empereur, et sous le président Pérennic, endura d'abord de nombreux tourmens. Sous son successeur Justin, elle fut encore mise à la torture; mais ayant été délivrée par un ange, elle eut ensuite les mamelles coupées, fut exposée aux bêtes et éprouvée par le feu, et accomplit son martyre par la décollation.

Encore, martyre des SS. Crescent, Dioscoride, Paul et Hellade.

A Thécué en Palestine, plusieurs saints moines martyrs, qui furent tués par les Sarrasins, du temps de Théodose le Jeune. Les habitans du lieu recueillirent leurs saintes reliques et les eurent en grande vénération.

A Paris, S. Germain, évêque et confesseur, dont l'éminente sainteté, le grand mérite et les miracles éclatans ont été consignés dans les écrits de l'évêque Fortunat.

A Milan, S. Sénateur, évêque, très-renommé par ses vertus et son érudition.

A Urgel en Espagne, S. Just, évêque.

A Florence, S. Poge, évêque et confesseur.

Saints de France.

A Meaux, S. Rigomer, évêque.

A Bayeux, S. Mauvieu, évêque.

A Constantinople, le vénérable André Salus.

Autres.

En Pamphilie, S. Zétule, martyr, et quelques autres.

A Edesse, S. Théodule le Stylite, qui avait été préfet de Constantinople.

En Syrie, S. Nicétas, évêque de Calcédoine.

VINGT-NEUVIEME JOUR DE MAI.

S. MAXIMIN, ÉVÊQUE DE TRÈVES.

Tiré des œuvres de S. Athanase et de S. Hilaire, ainsi que des Conciles. Voyez *Tillemont*, t. 7, p. 248; *D. Rivet*, Hist. litt. de la Fr. t. 1, part. 2, p. 110; *D. Calmet*, Hist. de Lorraine, t. 1, l. 4, n. 32, 36, 39.

L'AN 349.

S. MAXIMIN fut un de ces pasteurs que Dieu suscite dans des temps orageux pour défendre son Eglise. Il naquit à Poitiers, d'une famille distinguée, et il était parent de Maxence, qui occupa le siége de cette ville avant S. Hilaire.

Etant encore jeune, il se mit sous la conduite de S. Agrice, évêque de Trèves, qui jouissait de la plus haute considération, à cause de ses éminentes vertus. Le saint prélat, après lui avoir donné une éducation cléricale, l'attacha à son église en lui conférant les ordres. Il se formait, sans le savoir, un digne successeur. Ce fut en 332 qu'on éleva Maximin sur le siége épiscopal de Trèves.

S. Athanase ayant été relégué à Trèves quatre ans après, Maximin l'y reçut, non comme une personne disgraciée, mais comme un glorieux confesseur de Jésus-Christ. Rien ne lui parut comparable au bonheur qu'il avait de vivre en la compagnie d'un saint aussi illustre. S. Athanase passa deux ans à Trèves. Il loue dans ses écrits la vigilance infatigable, la fermeté héroïque et la vie exemplaire de son hôte, qui, dès avant ce temps-là, était favorisé du don des miracles.

Lorsque S. Paul, évêque de Constantinople, eut été banni par l'empereur Constance, il trouva aussi une retraite dans la ville de Trèves, et un zélé défenseur dans notre saint évêque.

Les conseils de Maximin empêchèrent que l'empereur Constant ne fût séduit par les intrigues des Ariens. Il saisissait toutes les occasions qui se présentaient de dévoiler les artifices de ces hérétiques, et d'arrêter les progrès de leur secte. Il fut un des plus illustres défenseurs de la foi de Nicée, dans le concile qui se tint à Sardique en 347; et il eut l'honneur d'être compris, avec S. Athanase, dans la prétendue sentence d'excommunication que les Ariens prononcèrent à Philippopolis.

On dit que S. Maximin mourut en 349, en Poitou, où il était allé voir sa famille. Il fut enterré près de la ville de Poitiers; mais on porta depuis son corps à Trèves. La cérémonie de cette translation se fit le jour auquel on célèbre aujourd'hui sa fête. On

découvrit, en 888, ses reliques, qui avaient été cachées durant les incursions des Normands. Elles furent alors honorées par divers miracles, dont un est rapporté dans le Martyrologe compilé par Notker en 894. Les Bollandistes ont publié une relation bien écrite de ses miracles, et de plusieurs autres que Sigehard, moine de Saint-Maximin, composa vers l'an 960, par l'ordre de Wicker, son abbé.

S. Maximin, en recevant chez lui et en protégeant les confesseurs de Jésus-Christ, mérita par cet acte de charite la grâce d'être de plus en plus affermi dans la profession de la foi catholique. Quels sentimens ne dut-il pas puiser surtout dans ses entretiens avec un Athanase? Aussi parut-il en toute occasion son fidèle imitateur. Comme lui, il était dans une continuelle disposition de sacrifier sa vie pour la défense de la divinité du Sauveur; comme lui, il faisait à l'erreur une guerre irréconciliable, et en déconcertait les partisans par une fermeté qui ne savait pas mollir; comme lui, il veillait continuellement à la garde de son troupeau, afin qu'il conservât le sacré dépôt de la foi, et qu'il vécût d'une manière conforme à sa croyance; comme lui enfin, il donnait l'exemple de toutes les vertus aux fidèles dont la sanctification avait été confiée à ses soins.

S. CYRILLE, ENFANT,

MARTYR A CÉSARÉE EN CAPPADOCE.

Le père de Cyrille était plongé dans les superstitions du paganisme. Voyant que son fils, qui avait été instruit secrètement de la religion chrétienne, refusait d'adorer les idoles, il le chassa de sa maison, et lui fit souffrir toutes sortes de mauvais traitemens.

Le gouverneur de Césarée, informé de ce qui se passait, voulut qu'on lui amenât le jeune Cyrille. Il ne put contenir sa colère lorsqu'il l'entendit confesser le nom de Jésus-Christ. Il dissimula pourtant, et tâcha de le gagner par la voie des caresses. Détestez le nom de votre Christ, lui disait-il, et je vous promets de vous pardonner votre faute, de vous réconcilier avec votre père, et de vous assurer la possession de ses biens. « Je me réjouis, répondit » Cyrille, des reproches que vous me faites. Je serai reçu auprès de » Dieu, et je m'y trouverai infiniment mieux qu'avec mon père. Je » serais volontiers pauvre sur la terre, afin de posséder des riches» ses éternelles dans un autre monde. Je ne crains point la mort,

» parce qu'elle me procurera une vie meilleure que celle-ci. » Lorsqu'il eut ainsi parlé, on le lia comme pour le mener au supplice. Mais le juge donna des ordres secrets pour que les exécuteurs se contentassent de lui faire peur.

La vue d'un grand feu dans lequel on le menaça de le jeter n'ayant pu ébranler sa constance, on le ramena devant le juge. « Mon fils, lui dit celui-ci, vous avez vu le feu et le glaive qui doi- » vent vous donner la mort; soyez sage enfin, et ne courez pas à » une perte inévitable. — Vous m'avez fait un tort réel, répondit » Cyrille, lorsque vous m'avez rappelé. Je ne crains ni le feu, ni le » glaive. Je brûle du désir d'aller à mon Dieu. Hâtez-vous de me » mettre à mort, afin que j'aie le bonheur de le voir plus tôt. Pour- » quoi pleurez-vous? ajouta-t-il, en adressant la parole aux assis- » tans, qui fondaient en larmes : vous devriez au contraire montrer » beaucoup de joie. Mais vous ignorez quelle est mon espérance, » et vous ne connaissez point le royaume où je vais entrer. » Ce fut dans ces beaux sentimens qu'il mourut. On croit qu'il termina sa vie par le glaive, sous le règne de Dèce ou de Valérien. On lit son nom dans le Martyrologe attribué à S. Jérôme, et dans celui de Florus.

Voyez ses Actes sincères, publiés par Ruinart et par Henschénius. Il paraît qu'ils furent écrits par S. Firmilien, évêque de Césarée.

S. CONON ET SON FILS,

MARTYRS A ICONE EN ASIE.

Il y avait à Icône un serviteur de Jésus-Christ nommé Conon, qui, depuis la mort de sa femme, vivait dans la retraite avec son fils. Il ne se regardait que comme un pécheur, et ne voulut jamais sortir de l'état de laïque, se jugeant indigne de la cléricature. Il offrit cependant son fils à l'Eglise. L'évêque du lieu le fit lecteur à douze ans, et l'éleva depuis au diaconat.

Domitien, officier de l'armée de l'empereur Aurélien, étant venu à Icône dans l'intention de faire exécuter l'édit que le prince avait porté contre le christianisme, Conon fut arrêté des premiers. Le juge, qui parut touché de compassion pour sa vieillesse, lui demanda pourquoi il menait une vie si dure et si triste. « Ceux qui » vivent selon le monde, répondit le saint, sont ici dans les plai- » sirs et les délices; mais ceux qui vivent selon Dieu, achètent le

» royaume du ciel par les peines et les croix...... Je suis d'ailleurs » résolu de cesser de vivre avec les hommes pour être avec Jésus- » Christ. » On fit ensuite venir son fils.

Les deux saints furent étendus sur un gril de fer tout rouge, puis sur des charbons que l'on allumait avec de l'huile. Conon insultait encore à la faiblesse du persécuteur, en lui disant que ses ministres le servaient mal. Domitien les fit suspendre par les pieds sur une fumée capable de les étouffer. Il ordonna ensuite qu'on leur coupât les mains avec une scie de bois. « Eh quoi! dit alors » Conon, ne rougissez-vous pas de voir que des impotens triom- » phent de toute votre puissance? » Les martyrs ayant prié quelque temps et fait sur eux le signe de la croix avec ce qui leur restait de leurs membres, rendirent tranquillement l'esprit. Ils souffrirent vers l'an 275, après la publication de l'édit d'Aurélien, et avan que l'on eût appris la mort de ce prince.

Les reliques des deux saints martyrs se gardent dans une église de leur nom à Acerre, ville de la terre de Labour, auprès de Naples. Il paraît qu'elles y furent apportées dans le neuvième siècle au plus tard. S. Conon et son fils sont nommés dans les Martyrologes anciens.

Voyez leurs Actes, qui, sans être originaux, sont néanmoins fort anciens, et écrits avec autant de piété que de simplicité. Les Bollandistes les ont donnés sous le 29 de mai. *Voyez* aussi Tillemont, *Hist. ecclés. t.* 4, *p.* 354.

S. SISINNIUS, S. MARTYRIUS ET S. ALEXANDRE,

MARTYRS DANS LE TERRITOIRE DE TRENTE.

Ces trois saints, dont les deux derniers étaient freres, vinrent de Cappadoce en Italie, sous le règne de Théodose l'Ancien. Ils restèrent quelque temps à Milan, où S. Ambroise les traita avec tous les égards dus à leur vertu. S. Vigile, évêque de Trente, ayant ordonné Sisinnius diacre, Martyrius lecteur, et Alexandre portier, les envoya prêcher la foi dans les Alpes, où le christianisme n'était presque point encore connu. Ils tournèrent leur zèle vers les habitans du canton d'Anaune, appelé depuis le Val d'Anagna ou d'Egna. Tous les mauvais traitemens qu'ils eurent à souffrir ne les rebutèrent point. Par leur patience, leur douceur et leur charité, ils vinrent à bout de gagner à Jésus-Christ un grand nombre d'âmes. Sisinnius ayant fait bâtir une église dans la bourgade de

Méthon ou Médol, il y rassemblait les nouveaux convertis, pour achever de les instruire.

Les païens voyaient avec dépit diminuer le nombre des adorateurs de leurs dieux. Dans une de leurs fêtes, où ils faisaient une espèce de procession avec leurs idoles, ils voulurent obliger les nouveaux Chrétiens de se réunir à eux. Sisinnius et ses compagnons mirent tout en œuvre pour que personne de leur petit troupeau ne succombàt à la tentation. Les païens en étant instruits résolurent de décharger leur fureur contre les saints prédicateurs. Ils les arrêtèrent dans l'église, où ils chantaient les louanges de Dieu. Sur le refus qu'ils firent de sacrifier aux idoles, on les battit avec tant de cruauté, qu'on les laissa presque morts sur la place. Sisinnius expira quelques heures après.

Le lendemain, Martyrius et Alexandre chantèrent les louanges de Dieu aussi tranquillement que s'ils n'eussent point été blessés la veille. Ils se retirèrent cependant à l'approche des païens. Ceux-ci ayant trouvé le corps de Sisinnius, lui firent mille indignités. Ils cherchèrent ensuite ses compagnons. Ils trouvèrent Martyrius dans un jardin, où ils le renversèrent par terre tout baigné dans son sang; après quoi ils l'attachèrent par les pieds à un levier, et le traînèrent à travers les cailloux jusqu'à ce qu'il fût mort.

Il ne restait plus qu'Alexandre, qui fut aussi arrêté. On tâcha d'abord de l'intimider par des menaces, et l'on brûla en sa présence les corps de Sisinnius et de Martyrius. Comme il persistait toujours dans la confession de la foi, on le jeta sur le même bûcher, où il consomma son sacrifice le 29 mai 397.

Les fidèles recueillirent leurs cendres, qui furent portées à Trente. S. Vigile fit depuis bâtir une église à l'endroit où ils avaient été martyrisés. Il envoya à divers évêques l'histoire de leur triomphe, et nous avons encore les lettres qu'il écrivit sur ce sujet à S. Simplicien de Milan et à S. Chrysostôme. Il se fit plusieurs distributions des reliques des trois saints.

Voyez leurs Actes dans les Bollandistes, avec les lettres de S. Vigile de Trente à S. Simplicien et à S. Chrysostôme, etc.

MARTYROLOGE.

A **Rome**, sur la voie Aurélienne, fête de S. Restitut, martyr.

A Icone, ville d'Isaurie, martyre de S. Conon et de son fils âgé de douze ans, qui, sous l'empereur Aurélien, endurèrent avec constance les supplices du gril avec un brasier dessous, d'un arrosement d'huile

bouillante, du chevalet et du feu. Enfin, ayant eu les mains écrasées avec un maillet de bois, ils rendirent l'esprit.

Le même jour, fête des saints martyrs Sisime, Martory et Alexandre, qui, du temps de l'empereur Honorius, étant persécutés par les Gentils, dans le Val d'Anagne, comme l'écrit le B. Paulin dans la Vie de S. Ambroise, obtinrent la couronne du martyre.

A Césarée de Philippe, les saints martyrs Théodosie, mère du saint martyr Procope, et douze autres nobles dames, qui furent décapitées durant la persécution de Dioclétien.

En Ombrie, supplice de mille cinq cent vingt-cinq martyrs.

A Trèves, S. Maximin, évêque et confesseur, de qui S. Athanase, évêque, exilé durant la persécution des Ariens, fut honorablement reçu.

A Vérone, S. Maxime, évêque.

A Arque, près de Rome, S. Eleuthère, confesseur.

Saints de France.

En Sologne, S. Viâtre, confesseur.

A Brou, près de Bourg en Bresse, S. Giraud, évêque de Mâcon.

A Vignonet, au diocèse de Saint-Papoul, le B. Raymond Scriptoris, chanoine et archidiacre de Toulouse, massacré pour la foi par les Albigeois.

Autres.

A Antioche, S. Sicimode, martyr, et quelques autres.

A Césarée en Cappadoce. S. Cyrille, martyrisé dans sa plus tendre jeunesse.

En Espagne, S. Gence, martyr.

TRENTIÈME JOUR DE MAI.

S. FÉLIX I[er], PAPE ET MARTYR.

Voyez *les Bollandistes, et Tillemont*, t. 4.

L'AN 274

Félix, successeur du pape S. Denys, était romain de naissance. Il fut ordonné le 28 ou le 29 décembre 269. L'église d'Orient était depuis quelques années en proie aux divisions que les erreurs de Paul de Samosate avaient occasionées.

Paul de Samosate était évêque d'Antioche. Il joignit l'hérésie à une conduite scandaleuse; il soutint que Jésus-Christ était un pur homme, dans lequel le Verbe habitait par son opération, comme dans son temple. Il enseigna encore d'autres erreurs capitales sur les mystères de la Trinité et de l'Incarnation. On examina sa cause dans deux conciles tenus à Antioche; mais par ses artifices, il vint à bout de se soustraire à une juste condamnation. Les Pères d'un troisième concile, tenu dans la même ville en 269, l'ayant convaincu d'hérésie, d'orgueil et de quelques autres crimes énormes, prononcèrent contre lui une sentence d'excommunication et de déposition, et élurent Domnus en sa place. Malgré la sentence, Paul se maintint en possession de la maison épiscopale. Domnus eut recours à l'empereur Aurélien; ce prince, quoique idolâtre, commanda que la maison fût donnée à celui auquel l'adjugeaient l'évêque de Rome et ceux d'Italie [1].

S. Félix s'était aussi fortement déclaré contre l'hérésiarque; et le concile d'Antioche ayant envoyé une lettre synodique à S. Denys, qui mourut dans l'intervalle, ce fut à lui qu'on la remit. Il écrivit lui-même en cette occasion à Maxime, évêque d'Alexandrie, une belle lettre citée par le concile d'Ephèse, par S. Cyrille d'Alexandrie, et par S. Vincent de Lérins. Elle contenait une excellente explication de la doctrine catholique sur le mystère de l'Incarnation [a].

Lorsque Aurélien eut publié un édit contre le christianisme, Félix, supérieur à la crainte du danger, pourvut aux différens besoins de son troupeau. Il baptisa les catéchumènes, encouragea les faibles, et travailla même à faire de nouvelles conversions. Ce fut surtout par ses exemples qu'il inspira du courage aux fidèles. Le concile d'Ephèse, S. Cyrille et S. Vincent de Lérins lui donnent le

[1] Eusèbe, *Hist. l.* 7, *c* 80, *p.* 282.
[a] S. Cyrille nous en a conservé un fragment. *Apologet. p.* 852.

titre de *martyr*[1], non pas pour avoir terminé sa vie par une mort violente, mais parce qu'il avait beaucoup souffert pour Jésus-Christ. Il y avait cinq ans qu'il gouvernait l'Eglise, quand il passa dans la glorieuse éternité. Il mourut, selon les apparences, le 22 décembre 274. Les Martyrologes d'Occident le nomment cependant sous le 30 mai.

L'exemple de Jésus-Christ et des saints doit nous soutenir dans les différentes épreuves de la vie. Si nous nous chargeons courageusement de notre croix, la grâce nous en diminuera la pesanteur, en nous aidant à la porter. L'abandon des créatures n'aura plus rien qui nous effraie. Pleins de confiance en Dieu, nous nous attacherons à lui de tout notre cœur Nous ne trouverons de plaisir qu'en lui; il prendra possession de notre âme, et il la remplira de ses faveurs, à proportion qu'elle sera détachée de tous les objets sensibles. Quel puissant motif de s'unir intimement à celui qui n'oublie jamais ceux qui le cherchent avec sincérité. « Heureux échange! s'écrie S. François de Sales. L'âme ainsi abandonnée » aux yeux des hommes possède le souverain bien, au lieu des créatures. »

S. FERDINAND III, ROI DE LÉON ET DE CASTILLE.

Tiré de la Chronique de Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède, grand chancelier de Castille, et ministre du saint roi: chronique qui finit à l'an 1243, *le* 26 *du règne de Ferdinand; de la Chronique de Luc, évêque de Tuy, autre auteur contemporain, laquelle finit à l'an* 1237, *le* 20 *du règne de S. Ferdinand; de la Chronique générale d'Espagne, et de la Chronique particulière de Ferdinand, qui l'une et l'autre furent écrites sous Alphonse X, fils et successeur du saint.* Voyez *aussi les notes et le commentaire du P. Papebroch*, t. 7 maii (*ce commentaire avait déjà été imprimé séparément à Anvers en* 1694, in-8°); *Mariana*, de rebus Hispaniæ, l. 12, c. 7, 9, 11, 12, 13, 15, 16, 17; l. 13, c. 1, 2, 3, 7, 8; *le P. d'Orléans*, Hist. des révolutions d'Espagne, t. 1, l. 3, p. 488; *et la Vie du saint roi, écrite en français et imprimée à Paris en* 1759.

L'AN 1252.

S. FERDINAND était l'aîné des fils d'Alphonse, roi de Léon, et de Bérangère de Castille, sœur de Blanche, reine de France, et mère de S. Louis[a]. Il naquit à la fin de l'année 1198, ou dans le courant de l'année suivante.

[1] *Conc. Ephes. Act.* 1, *t.* 1 *Conc. Vincent. Lirinens. p.* 357. p. 512; S. Cyril. *Apol. t.* 3 *Conc. p.* 852;

[a] Rodrigue, doyen, puis archevêque de Tolède, nous apprend que Bérangère

Bérangère fut obligée, en vertu d'un ordre d'Innocent III, de se séparer d'Alphonse de Léon, dont elle avait eu quatre enfans, deux princes et deux princesses. C'est que, quoique parens au troisième degré, ils s'étaient mariés sans avoir obtenu une dispense qui, en pareil cas, s'accordait alors avec beaucoup de difficulté. Cependant, comme ils avaient contracté mariage dans la bonne foi, leurs enfans furent déclarés légitimes. Bérangère se retira auprès d'Alphonse IX, son père, l'un des plus vaillans et des plus vertueux rois qu'ait jamais eus l'Espagne, et qui était en même temps plein de tendresse pour sa fille.

Alphonse de Castille étant mort en 1214, Henri, son fils, qui n'avait que onze ans, monta sur le trône. Eléonore d'Angleterre, sa mère, fut chargée de la régence du royaume. Mais cette princesse fut si sensiblement affligée de la perte du roi son époux, qu'elle ne lui survécut que vingt-cinq jours. Bérangère fut nommée pour gouverner sous son frère. Mais par amour de la retraite, elle se laissa persuader de céder à D. Alvarès la tutelle du jeune Henri et la régence du royaume. Cet Alvarès était le plus grand seigneur de la Castille. Malheureusement il joignait à une naissance illustre une ambition démesurée, un caractère violent et une âme vindicative. Aussi mit-il en combustion, pendant plusieurs années, la Castille et les royaumes voisins.

Lorsque Henri eut atteint sa douzième année, Alvarès lui fit épouser Mafalde, sœur d'Alphonse, roi de Portugal. Mais les commissaires du pape Innocent III ayant trouvé dans ce mariage un empêchement de consanguinité, il fut déclaré nul. Mafalde retourna en Portugal. Elle y fonda, dans la ville d'Arouca, un monastère de Cisterciennes, où elle prit l'habit. Elle y passa le reste de sa vie dans la pratique de toutes les vertus. On l'honore parmi les saints le premier jour de mai.

Un accident imprévu déconcerta les desseins ambitieux d'Alvarès, et mit fin à sa tyrannie. Le jeune roi étant à Palence, fut dangereusement blessé par une tuile qui lui tomba sur la tête. Il mourut de cette blessure le 16 juin 1217. Les choses commencèrent alors à prendre une face nouvelle.

Bérangère, devenue par cette mort héritière du royaume de Castille, fit valoir ses droits; mais c'était pour les céder à son fils Ferdinand, âgé pour lors de dix-huit ans. Rien ne fut plus sage que la conduite qu'elle tint dans toute cette affaire. Ferdinand fut proclamé roi à Palence, à Valladolid et à Burgos. Bérangère dé-

était l'aînée de tous les enfans d'Alphonse, et que le royaume de Castille lui appartenait après la mort de son frère. Il suit de là que ceux qui donnent à Blanche le titre d'*aînée* sont tombés dans une méprise.

posa dans les archives de l'église de cette dernière ville l'acte solennel de sa renonciation à la couronne. Alvarès et ses partisans remuèrent de tous côtés et allumèrent le feu des guerres civiles. Mais le jeune roi, aidé des conseils de sa mère, vint à bout d'étouffer toutes les divisions. Alvarès ayant été arrêté, obtint sa grâce. Mais il ne se servit de la liberté qui lui avait été rendue que pour former de nouvelles cabales.

Ferdinand, quoique assis sur le trône, avait pour sa mère la plus grande déférence. Ce fut par son avis qu'il épousa, en 1219, Béatrix, fille de Philippe de Suabe, empereur d'Allemagne, la princesse la plus accomplie de son temps. Cette union, fondée principalement sur la vertu, ne souffrit jamais aucune altération. Il en sortit une nombreuse postérité, sept princes et trois princesses.

Le roi avait un soin extrême de faire observer les lois; mais il pardonnait toutes les injures qui lui étaient personnelles. Il apaisait les révoltes, en promettant une amnistie à tous ceux qui rentreraient dans le devoir. Le désir qu'il avait de rendre son peuple heureux paraissait surtout dans le choix de ceux auxquels il confiait une portion de son autorité. Le célèbre Rodrigue, archevêque de Tolède et grand chancelier de Castille, fut, durant trente ans, à la tête de tous les conseils. Il était si parfaitement uni avec Bérangère et Ferdinand, qu'on eût dit qu'ils n'avaient tous les trois qu'une âme. Pour empêcher les injustices des tribunaux, le saint roi établit la cour connue depuis sous le nom de *Conseil royal de Castille*. C'est là que l'on appelle de toutes les autres cours. Les plus habiles jurisconsultes eurent ordre en même temps de dresser un code de lois qui pût servir de règle à tous les magistrats [a].

Ce fut un coup bien sensible pour Ferdinand, lorsqu'il vit son père, animé par Alvarès, fondre à main armée sur ses Etats. Il employa tous les moyens possibles pour l'apaiser, et il lui écrivit des lettres fort pressantes, dans lesquelles il s'offrait de lui faire toutes les satisfactions qu'il exigerait. Il le secourut dans les guerres qu'il eut à soutenir contre les Maures; par là il le mit en état de s'emparer de Caurès, de Mérida, de Badajos, et d'étendre ses frontières jusqu'à l'Andalousie. Tout son désir était de ne tirer l'épée que contre les infidèles. Il évitait soigneusement toutes les occasions de brouilleries avec les rois de Portugal et d'Aragon, ainsi qu'avec Eléonore d'Angleterre, à laquelle il aurait pu disputer la Gascogne. Dès que ses droits paraissaient douteux, il ne

[a] On le suit encore en Castille. Il est appelé par les Espagnols *Las Partidas*.

voulait point les faire valoir; il rendit même plusieurs places, de peur d'être cause de quelque division.

Le saint roi fonda divers évêchés; et outre plusieurs cathédrales qu'il fit bâtir ou réparer avec magnificence, il assigna encore des fonds pour la construction d'un grand nombre d'églises, de monastères et d'hôpitaux. Malgré tant de dépenses, il ne chargeait point ses sujets d'impôts. Dans les guerres qu'il soutenait contre les Maures, un de ces prétendus politiques, qui comptent pour rien la misère du peuple, s'avisa de lui proposer un moyen de lever un subside extraordinaire. « A Dieu ne plaise, dit le » prince avec indignation, que j'adopte jamais votre projet! La » Providence saura m'assister par d'autres voies. Je crains plus » les malédictions d'une pauvre femme, que toute une armée de » Maures. »

Ce fut en 1225 que Ferdinand marcha pour la première fois contre les infidèles. Il alla les attaquer dans le royaume de Baëça. Aben Mahomet, prince issu des Miramolins d'Afrique, vint lui offrir d'être son vassal, aux conditions qu'il voudrait lui imposer. En 1230, le roi de Castille emporta près de vingt des meilleures places d'Andalousie, et des royaumes de Cordoue et de Jaën. Aben Mahomet ayant été massacré par ses sujets, qui ne pouvaient souffrir qu'il se fût rendu vassal d'un prince chrétien, Ferdinand profita de cette occasion pour conquérir tout le royaume de Baëça, et pour ériger un évêché dans la capitale. On ne peut douter de la pureté des motifs qui le faisaient agir dans ces guerres. « Sei» gneur, disait-il, vous qui sondez les cœurs, vous savez que je » cherche votre gloire, et non la mienne. Je ne me propose point » d'acquérir des royaumes périssables, mais d'étendre la con» naissance de votre nom[1]. »

Rodrigue, archevêque de Tolède, faisait dans l'armée de Castille toutes les fonctions pastorales. La maladie l'en ayant empêché pendant une année, l'évêque de Palence prit sa place. Ferdinand voulait qu'on inspirât à ses soldats les sentimens d'une tendre piété, et il leur donnait lui-même l'exemple de toutes les vertus. Il jeûnait strictement, et portait un cilice fait en forme de croix. Il passait souvent la nuit en prières, surtout lorsqu'il se préparait à livrer bataille, et il attribuait à Dieu tous ses succès. Il y avait toujours dans son armée une image de la Vierge, afin que les troupes en la voyant s'excitassent à la confiance en la Mère de Dieu. Outre cette image qu'il faisait exposer à la vénération des fidèles, il en portait une petite sur sa poitrine, et il la mettait

[1] Sancius, Episc. Palent. *Hist. Hisp. part.* 3, *c.* 39.

à l'arçon de sa selle, quand il allait au combat. Il employa les dépouilles enlevées aux infidèles à rebâtir la cathédrale de Tolède, dont il posa la première pierre. Plusieurs villes prises sur les Maures furent données aux chevaliers de Calatrava, à d'autres ordres militaires, et à l'archevêché de Tolède, mais à condition qu'ils les défendraient contre les Mahométans [a]

Ferdinand se préparant, en 1230, à former le siége de Jaën, apprit la nouvelle de la mort de son père. Dans le même temps, sa mère lui manda de venir prendre possession du royaume de Léon, qui depuis a toujours été uni à celui de Castille. Ce ne fut qu'au bout de trois ans qu'il se vit paisible possesseur de ses nouveaux Etats.

En 1234, il reprit les armes contre les Maures, et fit le siége d'Ubeda, qui ne fut emporté qu'après une très-longue résistance. Dans le même temps, l'infant Alphonse, à la tête de quinze cents hommes, battit à Xerès l'armée formidable d'Abenhut, roi de Séville, divisée en sept corps, dont chacun était plus nombreux que toute l'armée chrétienne. On ne douta point que le ciel ne fût intervenu dans cette affaire. En effet, plusieurs prisonniers déposèrent qu'ils avaient vu à la tête de leurs ennemis l'apôtre S. Jacques monté sur un cheval blanc et avec l'armure d'un cavalier. Plusieurs Chrétiens attestèrent aussi qu'ils avaient eu la même vision. D'ailleurs, il ne périt du côté de ceux-ci que dix soldats, avec un chevalier qui avait refusé de pardonner une injure.

La joie que causaient tant de victoires fut troublée, au commencement de l'année 1236, par la mort de la reine Béatrix. Ferdinand ressentit ce coup avec une grande sensibilité. Lorsqu'il eut donné de justes larmes à sa vertueuse épouse, il continua le cours de ses premières opérations; et tandis que Jacques d'Aragon enlevait aux Maures le royaume de Majorque, il acheva la conquête de ceux de Baëça et de Cordoue. Cette dernière ville était dans les mains des infidèles depuis cinq cent vingt-quatre ans, et elle avait été long-temps la capitale de leur empire en Espagne. Ferdinand y fit son entrée le jour de Saint-Pierre et de Saint-Paul, en 1236. La grande mosquée fut purifiée par Jean, évêque d'Osma, et convertie en une église sous l'invocation de la Mère de Dieu. Le saint roi y rétablit l'évêché qui y avait été autrefois. Les cloches de Compostelle, qu'Almansor y avait fait apporter sur les épaules des Chrétiens, furent reportées sur celles des Maures par l'ordre de Ferdinand.

[a] C'est là l'origine des grandes richesses que possèdent l'archevêque de Tolède et les ordres militaires d'Espagne.

L'année suivante, le roi de Castille et de Léon se remaria. Il s'y était déterminé par les conseils de sa mère, et surtout par les sollicitations de Blanche, reine douairière de France. Il épousa Jeanne de Ponthieu, qui lui donna deux fils et une fille [a]. Jeanne vécut toujours dans une parfaite intelligence avec Ferdinand et Bérangère, et imita leur ferveur dans les exercices de piété. Ils passaient tous les hivers ensemble ; lorsqu'au printemps, le roi se mettait à la tête de ses armées, Jeanne aidait ordinairement Bérangère dans l'administration des affaires intérieures de l'Etat.

Dans les campagnes qui suivirent la prise de Cordoue, Ferdinand s'empara de vingt-quatre places, dont Ecija fut la première, et Moron la dernière qui se rendit. Abenhudiel, roi de Murcie, se soumit volontairement, ne se réservant que quelques places pour lui et pour certains seigneurs du pays qui avaient un droit de fief sur plusieurs cantons. Ferdinand envoya son fils Alphonse prendre possession de la ville de Murcie. Il le chargea aussi d'y établir un évêché et de faire purifier les mosquées. Trois ans après, les villes de Lorca, de Mula et de Carthagène furent emportées. Celles d'Arjona et de Jaën, qui d'abord se défendirent courageusement, tombèrent aussi entre les mains de Ferdinand, ainsi qu'Alcala-Réal, Ivora, et plusieurs autres places qui dépendaient de Jaën.

La prise de cette dernière ville effraya singulièrement Bénalhamar, roi de Grenade. Il se rendit au camp de Ferdinand ; puis, s'étant jeté à ses pieds, s'offrit à se faire son vassal et à lui payer un tribut annuel de cent cinquante mille maravédis. Ces conditions furent acceptées, et Bénalhamar mérita par sa fidélité, qui ne se démentit jamais, que son royaume passât à ses descendans.

Après la mort d'Abenhut, la ville de Séville s'était érigée en république. Ferdinand résolut de l'attaquer avec toutes ses forces. La prise de cette place l'intéressait d'autant plus qu'elle était la plus importante que les Maures eussent dans toute l'Espagne. Mais cette expédition fut retardée par la mort de Bérangère, qui suivit de près celle de Rodrigue. Le roi ne trouva de consolation à sa douleur que dans les principes de la foi. Il n'eut pas plus tôt pourvu à la sûreté de la Castille, qu'il marcha contre Séville. Le siége dura seize mois. On n'en sera point surpris, si l'on considère que cette

[a] Il n'est plus parlé des deux princes ; ce qui donne lieu de croire qu'ils moururent en bas âge. Pour la princesse, nommée Eléonore, ayant perdu son père, elle fut conduite en France par la reine, sa mère. Elle y devint héritière des comtés de Ponthieu et de Montreuil, qu'elle porta en dot à Edouard I[er], roi d'Angleterre. *Chronic. Triveti.*

ville était la plus forte et la plus peuplée de l'Espagne. Elle avait une double enceinte de murailles fort hautes et fort épaisses, et elle était flanquée de cent soixante-six tours. Le Guadalquivir défendait la partie occidentale; au pied du mur intérieur était un fossé large et profond. Les assiégés tiraient d'ailleurs tous les vivres dont ils avaient besoin du fameux Jardin d'Hercule, auquel ils ont donné le nom d'Axarafa. C'est le plus agréable et le plus délicieux canton de l'ancienne Bétique. Il a dix lieues de long, cinq de large et trente de circuit. Outre un grand nombre de bourgs et de châteaux, on y comptait cent mille fermes ou métairies. Il est à la droite du Guadalquivir, et sa communication avec la ville était défendue par le château de Triana. Cette communication se faisait par un pont de bateaux, et par le moyen d'une grosse chaîne de fer, qui d'un côté tenait au château, et de l'autre à la tour de la ville, qu'on appelait la *Tour d'or*.

La flotte de Ferdinand défit celle des Maures, et remonta le fleuve à la vue de Triana. Le saint roi, avec ses forces de terre, empêchait l'arrivée des secours envoyés d'Afrique, et remportait tous les jours de nouveaux avantages sur ses ennemis. Quoiqu'on fût au dixième mois du siége, le succès paraissait toujours incertain. Cependant l'amiral de la flotte chrétienne lança deux gros vaisseaux qui rompirent le pont. On assiégea Triana, qui ne put tenir contre les efforts redoublés des machines. Enfin, la ville elle-même se rendit le 23 novembre 1249. Les Maures obtinrent un mois pour disposer de leurs effets. Trois cent mille se retirèrent à Xerès, et cent mille passèrent en Afrique. Axataf, gouverneur des infidèles à Séville, étant arrivé sur une hauteur d'où l'on découvrait la mer d'un côté et la ville de l'autre, fixa les yeux sur cette dernière, et dit en pleurant : « Il n'y a qu'un saint qui ait pu » avec si peu de troupes s'emparer d'une ville si forte et si peuplée. » Ce ne peut être que par une suite des décrets éternels du ciel » qu'elle a été enlevée aux Maures. » Le saint roi rendit à Dieu de solennelles actions de grâces, et implora la protection de la sainte Vierge, devant sa célèbre image que l'on voit encore à Séville. Il fit rebâtir la cathédrale avec une telle magnificence, qu'elle ne le cède à aucune église de la chrétienté, si l'on en excepte celle de Tolède. S'étant acquitté de ce que la religion exigeait de lui, il établit des tribunaux pour administrer la justice, et régla les affaires de sa nouvelle conquête. Il ajouta dans le même temps à ses domaines Xerès, Médina-Sidonia, Alcala-de-los-Gazulès, Béjar, le port de Sainte-Marie, Cadix, San-Lucar-la-Major, Arcos, Lebrixa, Rota, Trebuxena, etc.

La conduite de Ferdinand prouve que les devoirs de la piété

ne sont point incompatibles avec ceux de la royauté. Ce bon prince, dur à lui-même, était plein de douceur et de compassion pour les autres. Toujours il sut commander à ses passions. Il tomba dans la maladie dont il mourut, lorsqu'il se préparait à une expédition contre les Maures d'Afrique. Averti que sa fin approchait, il fit une confession de toute sa vie, et demanda le saint viatique, qui lui fut apporté par l'évêque de Ségovie, suivi du clergé et de la cour. Quand il vit le saint sacrement dans sa chambre, il se jeta hors de son lit pour se mettre à genoux. Il avait une corde au cou, et tenait dans ses mains un crucifix qu'il baisait et arrosait de ses larmes. Dans cette posture, il s'accusa tout haut de ses péchés, qui n'étaient autres que ces fautes légères dont les plus justes ne sont pas exempts. Il fit ensuite un acte de foi et reçut le corps du Sauveur avec les sentimens de la plus tendre dévotion. Il envoya chercher ses enfans avant de mourir, pour leur donner sa bénédiction avec quelques avis salutaires. Durant son agonie, il dit au clergé de réciter les litanies et le *Te Deum*. A peine ces prières furent-elles achevées, qu'il expira tranquillement le 30 mai[a] 1252, dans la cinquante-troisième année de son âge, et la trente-cinquième année de son règne. On l'enterra devant l'image de la sainte Vierge, dans la grande église de Séville, où l'on garde encore son corps dans une belle châsse. Il a été honoré de plusieurs miracles. Clément X le canonisa en 1671.

S. WALSTAN, EN ANGLETERRE.

Le culte de ce saint était autrefois très-célèbre à Cossey et Bawburgh ou Baber, qui sont deux villages éloignés de quatre milles de Norwich.

Walstan, issu d'une famille noble et riche, était né à Baber. Son père se nommait Benoît, et sa mère Blida. Comme il avait reçu une excellente éducation, il se sentit de bonne heure un ardent désir de ne vivre que pour Dieu. A l'âge de douze ans, il quitta la maison paternelle et alla se faire domestique au village de Taverham. Sa charité pour les pauvres était si grande, qu'il leur donnait ce qu'il recevait pour sa nourriture, et jusqu'aux choses qui servaient à couvrir son corps. Quoiqu'il fût occupé aux plus pénibles travaux de la campagne, il pratiquait des pénitences rigoureuses. Il savait le grand art de sanctifier toutes ses actions par

[a] Le P. Florès montre que c'était le 31 de mai, selon la manière de compter qu'avaient alors les Espagnols.

la prière du cœur. Il fit vœu de vivre dans le célibat; mais il n'embrassa jamais l'état monastique. Son humilité fut récompensée par le don des miracles. Il mourut au milieu d'une prairie dans laquelle il travaillait, le 30 mai 1016, et fut enterré à Baber, où son corps fut apporté par Cossey ou Costessye. On faisait de fréquens pélerinages dans ces deux endroits pour réclamer la protection du serviteur de Dieu, surtout pour obtenir la guérison des fièvres, des paralysies, etc. Ses reliques se gardaient dans une chapelle de l'église de Baber, qui subsiste encore; mais la chapelle fut détruite sous Henri VIII. Tous les faucheurs et tous les laboureurs du pays la visitaient une fois dans l'année. Il y venait aussi d'autres pélerins non-seulement d'Angleterre, mais même d'au-delà de la mer. L'église de Baber est dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge et de S. Walstan.

Voyez Capgrave; Blomfield, *Hist. de Norfolk, t.* 1, *p.* 641; et l'ancienne Vie Ms. du saint.

S. MAUGUILLE, SOLITAIRE EN PICARDIE.

S. MADELGISILE, vulgairement appelé S. Mauguille, paraît être né en Irlande, et avoir passé en France avec S. Fursy. Il fut le compagnon inséparable de ses voyages. La mort le lui ayant enlevé dans le Ponthieu, il se retira parmi les religieux de Centule ou de Saint-Riquier, qu'il édifia par l'exemple de ses vertus. Les marques d'estime qu'il en recevait lui firent craindre le poison de l'orgueil. Pour s'en garantir, il obtint de son abbé la permission d'aller se cacher dans la solitude à Monstrelet, sur la rivière d'Authie. Là, il servit Dieu avec une nouvelle ferveur dans les exercices de la vie contemplative.

Etant tombé malade, il fut secouru par les moines de Saint-Riquier et par un saint solitaire anglais. On a dit, mais sans fondement, que ce solitaire, nommé Vulgan, avait été archevêque de Cantorbéry.

Mauguille et Vulgan vécurent ensemble, unis par les liens de la charité la plus tendre. Le second mourut le premier. Dans sa dernière maladie, il exhortait son compagnon, qui s'abandonnait à la douleur, à prendre des sentimens plus dignes d'un Chrétien. « Craignez, lui disait-il, qu'un excès de chagrin ne vous porte à » offenser Dieu, et à perdre le fruit de vos travaux. » L'abbé et les moines de Saint-Riquier, avertis de l'état où se trouvait Vulgan, lui administrèrent les sacremens, et l'enterrèrent, après sa mort,

dans la chapelle de l'ermitage. S. Mauguille lui survécut peu de temps. On place sa mort vers l'an 685. Son corps fut mis auprès de celui du compagnon de sa pénitence. On le transféra depuis dans une église de son nom, bâtie auprès de Saint-Riquier. S. Mauguille est honoré en ce jour, qu'on croit être celui de sa mort.

Voyez sa Vie, écrite dans le douzième siècle par Hariulfe, moine de Saint-Riquier. Mabillon l'a publiée avec des remarques, *sec.* 4 *Ben. part.* 2. On la trouve aussi dans les Bollandistes, avec les notes de Henschénius et de Papebroch.

S. VENANCE, FRÈRE DE S. HONORAT DE LÉRINS.

QUATRIÈME SIÈCLE.

Venance était le frère aîné de S. Honorat, fondateur du monastère de Lérins. L'exemple de cet ami généreux qui sut renoncer avec tant de grandeur d'âme aux espérances qui l'attendaient dans le monde, fit sur son âme une si forte impression, qu'il s'attacha à lui et promit à Dieu de se consacrer à son service. Craignant que la vaine gloire ne vînt un jour traverser l'œuvre si heureusement commencée, les deux frères se dérobèrent aux éloges qu'on leur donnait partout, et s'embarquèrent pour l'Orient sous la conduite d'un saint moine nommé Caprais. Venance fit de rapides progrès dans la perfection chrétienne, ayant sous les yeux les exemples des fervens moines qui habitaient alors les diverses contrées des côtes de la Grèce. Il s'animait ainsi au combat, et préparait son âme à porter plus tard, avec un vrai courage, le joug du Seigneur. Mais Dieu, qui se contentait de sa volonté, l'affranchit des soins et des peines de la vie, en l'appelant à lui à un âge encore tendre : il était déjà mûr pour le ciel, tant était vive sa foi, tant était grande son ardeur. Honorat fut inconsolable de la perte de ce frère chéri, qui mourut à Modon dans la Morée, sur la fin du quatrième siècle.

Voyez l'Histoire de l'Egl. gall., *t.* 2, *p.* 4, et les Bollandistes, *Vita S. Honorati,* 16 *janua.*

MARTYROLOGE.

A Rome, sur la voie Aurélienne, fête du martyr S. Félix, pape, qui reçut la couronne du martyre sous l'empereur Aurélien.

A Torre en Sardaigne, les saints martyrs Gabin et Crispule.

A Antioche, les SS. Syque et Palatin, qui souffrirent de nombreux tourmens pour le nom de Jésus-Christ.

A Ravenne, S. Exupérance, évêque et confesseur.

A Pavie, S. Anastase, évêque.

A Césarée en Cappadoce, les SS. Basile et Emmélie son épouse, parens de Basile le Grand, qui, du temps de Galère-Maximien, ayant été bannis, habitèrent les solitudes du Pont, et qui, après la persécution, moururent en paix, laissant leurs enfans héritiers de leurs vertus.

A Séville en Espagne, le B. Ferdinand III, roi de Castille et de Léon, surnommé *le Saint* pour l'excellence de ses vertus. Après avoir vaincu les Maures, et s'être rendu recommandable par son zèle pour la propagation de la foi, il quitta son royaume terrestre pour s'en aller à celui du ciel.

Saints de France.

A Modon, dans la Morée, S. Venance, confesseur, né en France.

A Meun (sur Loire), S. Urbice, moine, disciple et successeur de S. Liphard.

A Saint-Riquier en Ponthieu, S. Mauguille. solitaire, dont il y a une église en ce lieu.

Autres.

Chez les Grecs, S. Euple.

A Nicomédie, les saints martyrs Caralampodes, Christine, et plusieurs autres brûlés pour Jésus-Christ.

Près le lac d'Ambre en Bavière, la B. Mechtilde, vierge, chanoinesse.

TRENTE-UNIÈME JOUR DE MAI.

Ste PÉTRONILLE, VIERGE.

Cette sainte[a] brilla comme un astre éclatant parmi les premiers disciples des apôtres. Elle florissait dans un temps où les Chrétiens s'appliquaient plus à bien vivre qu'à bien écrire. Ils savaient mourir pour Jésus-Christ ; mais ils ignoraient l'art de faire des livres où l'orgueil a souvent plus de part que la charité[b]. Et voilà pourquoi le récit des actions de Ste Pétronille ne nous a point été transmis. On doit cependant juger que sa sainteté a été éminente, par le rang distingué qu'on lui donne parmi les apôtres, les prophètes et les martyrs.

Son nom, qui est féminin, et un diminutif de celui de *Pierre*, a fait conclure à quelques auteurs qu'elle était fille du prince des apôtres. C'était une tradition, appuyée sur certains écrits cités pas les Manichéens, du temps de S. Augustin[1], qui assure que S. Pierre avait une fille qu'il guérit d'une paralysie. L'apôtre peut avoir eu une fille, puisqu'il était marié avant sa vocation à l'apostolat, comme nous le lisons dans l'Evangile. S. Jérôme et d'autres anciens Pères ajoutent toutefois que du moment de sa vocation il vécut dans la continence. Clément d'Alexandrie dit que sa femme remporta la couronne du martyre, et qu'il l'exhorta lui-même à confesser généreusement la foi[2].

Pour revenir à Ste Pétronille, il ne paraît pas certain qu'elle ait été plus que fille spirituelle de S. Pierre. Elle vivait à Rome, et fut enterrée sur le chemin d'Ardée, où il y avait anciennement un cimetière et une église de son nom, si célèbres, que le pape Grégoire III y établit une station. Elle est nommée dans le véritable Martyrologe de Bède, et dans celui qui est attribué à S. Jérôme.

Dans quelque état que se trouvassent les saints de la primitive Eglise, ils rapportaient à Dieu toutes leurs pensées et toutes leurs actions. Leur dernière fin était toujours présente à leur esprit, et ils regardaient même comme perdus les momens dans lesquels ils ne s'approchaient pas de la bienheureuse éternité. Que leur exemple causera un jour de désespoir à tous ceux qui vivent dans une dissipation continuelle, qui ne soupirent qu'après de vains amuse-

[a] C'est elle que le vulgaire appelle *Ste Perrine, Perronelle* ou *Pernelle*.

[b] *Sciebant mori, non sciebant disputare.* S. Cypr.

[1] S. Aug. *l. contra Adimant. c.* 17.

[2] Clem. Alexand. *Strom. l.* 7, *p.* 736.

mens, et qui se conduisent dans le monde comme s'il n'y avait point d'avenir! Ils comprendront, mais trop tard, que la vie d'un Chrétien devait être une vie pure, fervente, remplie de bonnes œuvres, digne en un mot d'être présentée à Dieu.

S. CANT ET S. CANTIEN, FRÈRES,

ET S[te] CANTIANILLE, LEUR SOEUR, MARTYRS.

Si l'Evangile charge les richesses de malédictions, parce qu'elles deviennent pour la plupart des hommes la source d'une mort éternelle, il s'ensuit que ceux qui en feront un bon usage recevront une couronne plus brillante. Cette circonstance relève beaucoup la gloire de nos saints martyrs, connus sous le nom de *Martyrs Cantiens*.

Ils étaient de la famille des Anices, une des plus illustres de Rome, et proches parens de l'empereur Carin, qui favorisa les Chrétiens dans les Gaules. Protus les instruisit dans la foi et dans les maximes de la plus sublime perfection. Dioclétien commençant à remplir Rome de terreur, ils vendirent les biens qu'ils y possédaient, et se retirèrent à Aquilée. Mais les édits du prince contre le christianisme les y avaient devancés. Sisinnius, général de l'armée, et Dulcidius, gouverneur de la province, faisaient nuit et jour une recherche exacte des fidèles, et en remplissaient les prisons.

Lorsqu'ils eurent appris l'arrivée de nos saints, ils leur donnèrent ordre de comparaître pour sacrifier, et envoyèrent en même temps demander à l'empereur quelle conduite on devait tenir envers des personnes de ce rang. Le prince répondit qu'il fallait les décapiter, s'ils refusaient d'adorer les dieux.

Pendant ce temps-là, les martyrs avaient quitté Aquilée. Mais le char sur lequel ils étaient montés ne put, par un accident, passer le bourg d'*Aquæ-Gradatæ*. Sisinnius s'y rendit pour leur signifier l'ordre de l'empereur. Il employa inutilement les menaces et les promesses, afin de les engager à obéir. Les saints répondirent qu'ils ne trahiraient jamais leur religion, et qu'ils ne voulaient point mériter les supplices éternels destinés à ceux qui adoraient les idoles. Ils furent donc décapités avec Protus, qui avait pris soin de leur éducation. On place leur martyre dans l'année 304. Un prêtre, nommé Zoélus, embauma leurs corps et les enterra dans le

même tombe. Le bourg d'*Aquæ-Gradatæ* prit depuis le nom de *San-Cantiano.*

Voyez les Actes de ces saints, que Mabillon a donnés dans l'appendice à sa Liturgie gallicane, *p.* 467; et un panégyrique qu'on croit être de S. Maxime de Turin, lequel se trouve parmi les ser mons de S. Ambroise, *t.* 2. *Append. col.* 458.

LE B. BENOIT, ABBÉ.

L'AN 1091.

Benoit naquit à Toulouse et fut dès son enfance consacré à Dieu dans le monastère de Saint-Hilaire de Carcassonne, où il vécut dans une grande régularité et fit ses études; mais témoin de la décadence de cette maison, il quitta la France et se retira en Italie, où il se fixa au monastère de Cluse, dans le diocèse de Turin. Elevé au sacerdoce, il fut nommé abbé de cette maison. Sa régularité ne plut pas à ses religieux, qui voyaient dans sa conduite une censure de la leur; dès-lors il fallut trouver les moyens de faire cesser cet état d'hostilité : le saint abbé dissémina dans plusieurs maisons de la province les sujets mécontens, et ne repeupla sa maison que d'hommes vraiment attachés à l'état religieux. Il réussit au-delà de ses espérances dans cette entreprise, et son monastère se distingua bientôt par sa ferveur. Doux et humble envers tout le monde, Benoît sut gagner tous les cœurs et conserva toujours sa première ferveur. Il avait un soin particulier des vassaux du monastère, les assistait dans tous leurs besoins, visitait souvent ceux de ses religieux qui étaient dans les fermes, et leur faisait exactement observer les règles. Il était toujours entouré d'une foule de pauvres qui le regardaient comme leur père. Sa santé quoique robuste, ne tint cependant pas toujours contre les austérités qu'il pratiquait : affligé de plusieurs infirmités, il ne voulait rien diminuer de ses mortifications ni prendre de remèdes, pas même permettre qu'on le saignât. Il attendit la mort en s'y préparant par plus de vertu encore. Sa bienheureuse fin arriva le 31 mai 1091, à l'âge de cinquante-huit ans, et la vingt-cinquième année de son administration.

Voyez les Actes bénédict. *t.* 9.

S. HIPPOLYTE GALANTINI, CONFESSEUR.

L'AN 1619.

Hippolyte Galantini reçut le jour à Florence le 12 octobre 1565, de parens pieux et honnêtes qui lui firent apprendre la profession de tisserand en soie. A un âge très-tendre, il montrait tant de docilité et des vertus si précoces, qu'on le jugea digne de faire sa première communion n'ayant que neuf ans. Il fit bientôt de tels progrès dans la perfection, que l'archevêque de Florence, Alexandre de Méidcis, qui fut élevé plus tard sur le siége de S. Pierre sous le nom de Léon XI, le chargea avec plusieurs autres jeunes gens d'enseigner les élémens de la foi aux enfans de la ville. Hippolyte répondit aux pieux désirs du prélat et se livra avec ardeur à l'instruction de la jeunesse. Il se lia étroitement avec S[te] Marie-Magdeleine de Pazzi, et, quoique retenu dans le monde par ses occupations, il mena la vie d'un anachorète, pratiqua les jeûnes les plus rigoureux et les mortifications les plus austères. L'archevêque le proposa plus d'une fois comme un modèle à son troupeau, et le seconda dans ses projets charitables, surtout dans l'établissement d'une congrégation de laïques qui se vouèrent à l'instruction religieuse de toutes les classes. Pour consolider son œuvre, Hippolyte dressa une constitution qui produisit les résultats les plus avantageux pour la religion, non-seulement à Florence, mais encore dans toute l'Italie. L'austérité des vertus du saint fondateur de cette congrégation ne contribua pas peu à faire fleurir cette œuvre si éminemment chrétienne. Hippolyte fut enlevé à la religion et à son institut le 20 mars 1619, muni des sacremens de l'Eglise, et après avoir adressé une touchante exhortation à ses frères inconsolables de sa mort. Il était dans sa cinquante-sixième année. Plusieurs miracles opérés par son intercession engagèrent le pape Léon XII à l'inscrire solennellement au nombre des saints, le 31 mai 1825.

Voyez la bulle de sa canonisation et les leçons de son office.

MARTYROLOGE.

A Rome, S[te] Pétronille, vierge, fille de l'apôtre S. Pierre, qui, refusant d'épouser Flaccus, noble romain, et ayant obtenu trois jours pour

y penser, les passa en jeûnes et en prières. Le troisième jour étant arrivé, elle rendit l'esprit immédiatement après avoir reçu le sacrement de Jésus-Christ.

A Aquilée, les saints martyrs Cant, Cantien et Cantianille, descendans des illustres Anices, qui, pour leur constance dans la foi chrétienne, furent décapités avec Prote, leur précepteur, sous les empereurs Dioclétien et Maximien.

A Torre en Sardaigne, S. Crescentien, martyr.

A Comane, dans le Pont, S. Hermias, soldat, qui, sous l'empereur Antonin, ayant été délivré par un secours divin d'un grand nombre de cruels supplices, convertit le bourreau à Jésus-Christ, et le rendit participant de la couronne du martyre, qu'il reçut toutefois le premier, ayant eu la tête tranchée.

A Vérone, S. Lupicin, évêque.

A Rome, S. Paschase, diacre et confesseur, dont le pape S. Grégoire fait mention.

Saints de France.

En Poitou, S. Simplicien, honoré comme martyr à Poitiers.

A Toulouse, S. Selve, évêque, qui commença l'édifice de l'église de Saint-Sernin.

Près Fénelon en Quercy, S[te] Modette, veuve, honorée comme martyre à Sarlat et en l'église de son nom sur la Dordogne.

A Poitiers, S. Porchaire, abbé de Saint-Hilaire-le-Grand, mentionné par S. Grégoire de Tours.

Autres.

En Afrique, les saints martyrs de Timide.

A Girone en Catalogne, S. Gaulienne, martyr, et plusieurs autres.

A Herse en Westphalie, la vénérable Helmetrude, recluse à Ibourg, au diocèse d'Osnabruc.

PREMIER JOUR DE JUIN.

S. JUSTIN,

PHILOSOPHE ET APOLOGISTE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE, MARTYR.

Tiré de sa Vie, écrite, d'après ses écrits, par D. Maran; de Tatien, d'Eusèbe, et des Actes sincères du martyre du saint, lesquels ont été publiés par D. Ruinart. Voyez sur les écrits de S. Justin, D. Le Nourry, Appar. in Bibl. Patr. *D. Ceillier, et D. Maréchal,* Concordance des Pères, t. 1.

L'AN 167.

Justin naquit à Néapolis ou Naplouse, autrefois capitale de la province de Samarie. C'est cette ville qui est appelée Sichem dans l'Ecriture. L'empereur Vespasien lui donna le nom de Flavie, et honora ses habitans du privilége de bourgeoisie romaine. Tite, son fils et son successeur, y envoya une colonie de Grecs, dans laquelle se trouvèrent l'aïeul et le père de Justin, l'un et l'autre païens de religion.

Notre saint [a] fut élevé dans les erreurs et les superstitions de l'idolâtrie; mais en même temps il eut soin de cultiver son esprit par l'étude des belles-lettres. Nous apprenons de lui-même qu'il employa sa jeunesse à lire les poètes, les orateurs et les historiens [1]. Le cours de cette étude achevé, il s'appliqua à celle de la philosophie. Son but était de satisfaire l'ardent désir qu'il se sentait pour la recherche de la vérité. Il s'adressa d'abord à un maître stoïcien, avec lequel il resta quelque temps. Le peu de lumières qu'il en tira concernant la Divinité, lui fit prendre la résolution de se mettre sous la conduite d'un péripatéticien, homme d'une grande subtilité d'esprit. Ce nouveau maître lui ayant demandé dès le second jour de quel salaire ses peines seraient récompensées, il jugea qu'une âme aussi basse ne pouvait être celle d'un philosophe. Il abandonna donc cette école pour aller se présenter à un pythagoricien, qui avait beaucoup de réputation, et qui se piquait extrêmement de sagesse. Mais comme celui-ci ne voulait admettre aucun disciple qu'il n'eût préalablement appris la musique, la géométrie et l'astronomie, Justin, impatient de se livrer à une étude plus essentielle, fréquenta l'école d'un académicien, où il fit de rapides progrès dans la philosophie platonicienne.

[a] S. Epiphane, *Hæres.* 46, donne à S. Justin la dénomination de *Samaritain*. Ceci veut dire seulement qu'il était *samaritain* de naissance; il ne l'était certainement point de principes, puisqu'il se donne lui-même pour un *gentil* et un *incirconcis*. *Dial. n.* 28. *Apol.* 1, *n.* 53.

[1] *Dial. in initio.*

Déja même il se flattait d'arriver bientôt à la vue de Dieu, dont les philosophes de la secte qu'il suivait semblaient faire le principal objet de leur application.

Un jour qu'il se promenait du côté de la mer, pour être moins distrait et plus recueilli, il aperçut, en se retournant, un vieillard qui le suivait de fort près. Il fut frappé de son port majestueux, ainsi que d'un certain mélange de douceur et de gravité qui paraissait dans sa personne. Tandis qu'il le considérait attentivement, celui-ci lui demanda s'il le connaissait. « Non, répondit Justin. » — Pourquoi donc, reprit le vieillard, me regardez-vous si fixement? — C'est, répliqua Justin, que je suis surpris de rencontrer » un homme dans un lieu si écarté et si solitaire. — J'y suis venu, dit » le vieillard, par attachement pour quelques-uns de mes amis. Ils » sont en voyage, et je suis ici à les attendre. »

La conversation s'étant engagée, on parla de l'excellence de la philosophie. Justin prétendait que celle de Platon en particulier était la seule qui conduisît au bonheur, à la connaissance et à la vue de Dieu. Mais le vieillard réfuta solidement sa prétention, et le convainquit, par de bonnes raisons, que Platon et Pythagore, pour lesquels il se sentait tant d'estime, s'étaient trompés dans leurs principes; qu'ils n'avaient connu ni la Divinité ni l'âme humaine, et que par conséquent ils ne pouvaient communiquer aux autres une connaissance dont ils étaient eux-mêmes dépourvus. Alors Justin, qui cherchait sincèrement la vérité, demanda à qui il fallait s'adresser pour entrer dans la véritable voie. « Long-temps avant » que vos philosophes existassent, répondit le vieillard, il y a eu » dans le monde des hommes justes, amis de Dieu et inspirés par » son esprit. On les appelle *prophètes*, parce qu'ils ont prédit des » choses futures qui sont effectivement arrivées. Leurs livres, que » nous avons encore, contiennent des instructions lumineuses sur » la première cause et la dernière fin de tous les êtres. On y trouve » beaucoup d'autres articles dont la connaissance doit intéresser » un philosophe. Ils n'employaient, pour établir la vérité, ni les » disputes, ni les raisonnemens subtils, ni ces démonstrations abs- » traites qui sont au-dessus de la portée du commun des hommes. » On les croyait sur leur parole, parce qu'on ne pouvait se refuser » à l'autorité qu'ils recevaient de leurs miracles et de leurs prédic- » tions. Ils inculquaient la créance d'un seul Dieu, le père et le » créateur de toutes choses, et de Jésus-Christ son fils qu'il a

[a] Selon quelques auteurs, ce vieillard était un Chrétien zélé. Le P. Halloix pense que c'était un ange; et cela fondé sur ce que les esprits bienheureux prennent un vif intérêt au salut des hommes. Tillemont et D. Maran regardent cette conjecture comme probable, et l'appuient de plusieurs raisons.

» envoyé au monde. » Il conclut son discours par ces paroles : « Quant à vous, faites d'ardentes prières pour que les portes de la » vie vous soient ouvertes. Les choses dont je viens de vous entretenir sont de nature à ne pouvoir être comprises, à moins » que Dieu et Jésus-Christ n'en donnent l'intelligence. » Après ces mots le vieillard se retira, et Justin ne le vit plus.

Cet entretien fit beaucoup d'impression sur l'esprit du jeune philosophe, et lui inspira une grande estime pour les prophètes. Il approfondit les motifs de crédibilité du christianisme, et se détermina peu après à l'embrasser. Ce qui contribua particulièrement à le convaincre de la vérité de notre religion, fut l'innocence et la vertu de ceux qui la professaient. Il ne pouvait se lasser d'admirer la constance avec laquelle les disciples de Jésus-Christ aimaient mieux souffrir les plus cruelles tortures, et même affronter la mort avec son plus terrible appareil, que de trahir leur religion et de commettre le moindre péché. Voici comment il s'explique sur ce point : « Lorsque j'entendais diffamer les Chré» tiens, et que de l'autre côté je les voyais courir avec intrépidité » à la mort, et à tout ce qui cause le plus d'effroi à la nature hu» maine, je conclus intérieurement qu'il était impossible que de tels » hommes fussent vicieux et plongés dans le désordre [1]. »

Ce que nous avons rapporté des études de S. Justin porte à croire qu'il était déjà avancé en âge quand il se convertit à la religion chrétienne. Plusieurs critiques ont inféré d'un passage de S. Epiphane, qu'il avait trente ans lors de sa conversion [a]. Quoiqu'il professât le christianisme, il n'en continua pas moins de porter le *pallium*, ou manteau qui était la marque distinctive des philosophes. Il ne fut pas le seul fidèle qui en agit de la sorte. Aristide d'Athènes et Héraclas firent la même chose [b].

S. Justin était, au rapport de S. Epiphane, *un grand ascétique*, c'est-à-dire un homme qui menait une vie extrêmement sainte et austère. Il se rendit à Rome peu de temps après sa conversion,

[1] *Apol.* 2, *ol.* 1, *n.* 12, *p.* 96.

[a] Le passage en question, qui n'est pas clair, se trouve dans l'*Hérésie* 46. *Voyez* Tillemont et D. Maran.

Eusèbe, *l.* 4, *c.* 8, dit que S. Justin se convertit après que l'empereur Adrien eut célébré l'apothéose d'Antinoüs, que la mort surprit en Egypte, et en l'honneur duquel il bâtit la ville d'Antinoé, érigea un temple, établit des prêtres et institua des jeux. Or, tout ceci arriva en 132, et le saint mourut dans la vigueur de l'âge. D. Maran met sa conversion vers l'an 137.

Cave pense que S. Justin se fit Chrétien à Naplouse; mais D. Maran dit que ce fut à Alexandrie. Ce dernier se fonde sur ce qu'Alexandrie était près de la mer, et sur ce que le saint, *Parænes. ad Græcos*, assure qu'il avait été à cette ville. Effectivement, le désir de se perfectionner dans les sciences le fit voyager, surtout en Egypte, pays renommé pour la connaissance des mystères les plus secrets.

[b] Le dernier ne quitta pas même le manteau de philosophe, lorsqu'il eut été placé sur le siége d'Alexandrie.

et l'on croit communément que ce fut de l'Egypte qu'il vint en cette ville. Quelques auteurs ont conclu qu'il était prêtre, et de la description qu'il fait du baptême, et de ce concours de peuple qui allait recevoir ses instructions vers le temps de son martyre [a]. Mais ce point n'est pas assez prouvé [b]. Comme il paraît cependant avoir prêché, on ne peut guère douter qu'il n'ait été diacre.

Il n'y avait pas encore long-temps qu'il était chrétien, lorsqu'il écrivit son *Oraison* ou Discours *aux Grecs* [1]. Il se proposa dans cet ouvrage de convaincre les païens de la légitimité des raisons qui lui avaient fait embrasser le christianisme. Après avoir développé l'impiété et l'extravagance des idolâtres, qui attribuaient à leurs divinités les crimes les plus honteux, il se montre pénétré d'admiration et de respect pour la sainteté de la doctrine chrétienne, ainsi que pour l'auguste majesté de nos Ecritures, qui mettent un frein aux passions, et qui fixent les inquiétudes de l'esprit humain, en l'établissant dans une tranquillité inaltérable.

Le second ouvrage que publia S. Justin, et qui fut écrit à Rome, porte le titre de *Parénèse* ou d'*Exhortation aux Grecs*. L'auteur y répand les fleurs de l'éloquence, ce qu'il n'a pas fait même dans ses *Apologies*. On y trouve la réfutation des erreurs de l'idolâtrie, avec les preuves de la vanité des philosophes païens. L'auteur reproche à Platon d'avoir essayé d'établir le polythéisme, dans une harangue qu'il prononça en présence des Athéniens, de peur qu'on ne lui ôtât la vie comme à Socrate; ce qui montrait de sa part une grande faiblesse, et surtout beaucoup de mauvaise foi, puisqu'il est prouvé par ses écrits qu'il n'admettait qu'un Dieu. Il cite divers passages d'anciens auteurs, qui tous ne reconnaissaient qu'une seule divinité [c]. En composant son livre de la *Monarchie* [2], il se proposa d'établir l'unité de Dieu par des autorités et des raisons tirées des philosophes païens.

On ne peut douter que S. Justin ne soit aussi l'auteur de l'*Epître à Diognete* [d]. Ce Diognete, homme de grande considération,

[1] *Op. p.* 1. [2] *P.* 36, *edit. Ben.*

[a] *Voyez* Tillemont et D. Maran.

[b] Ceillier a inféré du silence des anciens sur cet article, que le saint avait toujours été laïque.

[c] Ces passages sont d'Orphée, d'Homère, de Sophocle, de Pythagore, de Platon, de Mercure, d'Acmon, ou plutôt Ammon.

[d] Cette épître est attribuée à S. Justin dans tous les anciens manuscrits; et l'on ne peut la lui contester, selon Cave, Ceillier, Maran, etc. Le style en est plus fleuri et plus élégant que celui des autres ouvrages du saint docteur; mais on aurait tort d'en inférer qu'il n'en est point l'auteur, comme l'ont montré les critiques que nous venons de citer. A la vérité cette épître n'est citée ni par Eusèbe, ni par S. Jérôme. Ils ne citent point non plus les ouvrages d'Athénagore : en conclura-t-on pour cela qu'ils sont supposés? L'art de l'im-

était fort versé dans la philosophie. Il avait été précepteur de Marc-Aurèle, qui eut toujours pour lui autant d'estime que de confiance [a]. Frappé de la conduite des Chrétiens, il désirait connaître ce qui les portait à mépriser le monde et la mort avec toutes ses horreurs, et d'où leur venait cette charité mutuelle, inconnue aux autres hommes, charité si puissante, qu'elle paraissait les rendre insensibles aux plus cruels traitemens. S. Justin se chargea de lui donner les éclaircissemens qu'il demandait. Après avoir démontré la folie du paganisme et l'imperfection de la loi judaïque, il peint les vertus pratiquées par les Chrétiens, et surtout leur humilité, leur douceur, leur amour pour ceux qui les haïssaient injustement, etc. Il ajoute que les tortures ne servaient qu'à augmenter le nombre, et à perfectionner la sainteté des fidèles. Vient ensuite une explication claire et précise de la divinité de Jésus-Christ [1], fils de Dieu, et créateur de toutes choses. Le saint docteur prouve l'insuffisance de la raison, en montrant qu'elle ne peut toute seule nous conduire à la connaissance d'un Dieu qui a envoyé son fils pour nous enseigner ses adorables volontés, et pour payer le prix de notre rédemption, dans le temps que nous ne méritions que des supplices. Il développe ce mystère en faisant voir que le saint a souffert pour les pécheurs, et la personne offensée, pour ceux dont elle avait reçu des outrages. Etant, dit-il, dans l'impossibilité d'expier nos crimes par nos propres forces, nous nous trouvons à couvert sous les ailes de la justice elle-même, et nous sommes affranchis de l'esclavage du péché. Il relève la bonté infinie de Dieu pour l'homme, laquelle éclate en ce que, non content de nous avoir donné l'être, il a créé le monde pour notre usage, nous a soumis toutes choses, et nous a donné son fils unique, avec la promesse de nous faire régner avec lui, si nous l'aimons. « Présentement que vous le connaissez, dit-il à » Diognete, de quelle joie ne devez-vous pas être comblé? Quels » transports d'amour ne devez-vous pas éprouver pour celui qui » vous a aimé le premier? Et quand vous l'aimerez, vous serez » l'imitateur de sa bonté. On est véritablement l'imitateur de Dieu, » lorsqu'on supporte les fardeaux des autres, qu'on assiste le pro-

primerie n'ayant été inventé que fort tard, est-il étonnant qu'il leur soit échappé quelques écrits? Tillemont prétend que l'auteur de l'épître dont il s'agit est plus ancien que S. Justin, parce qu'il se qualifie *disciple des apôtres.* Mais cette raison ne prouve absolument rien. S. Justin pouvait prendre le même titre, lui qui était contemporain de S. Polycarpe et d'autres saints personnages qui avaient vu quelques-uns des apôtres.

[a] D. Le Nourry, *Appar. in Bibl. Patr. t.* 1, *p.* 445, dit que Diognete était Juif; mais il est visible qu'il se trompe, puisque Diognete est appelé *Adorateur des Dieux*, dans la lettre qui lui est adressée par S. Justin.

[1] *N.* 7, *p.* 237.

» chain, qu'on se place par humilité au-dessous de ses inférieurs, » qu'on partage avec les pauvres les biens qu'on a reçus du ciel. » Vous comprendrez alors que Dieu gouverne cet univers; vous » connaîtrez ses mystères; vous aimerez et admirerez ceux qui » souffrent pour lui; vous condamnerez l'imposture du monde; » vous mépriserez la mort du corps, et ne craindrez que la mort » éternelle de l'âme, avec ce feu qui ne s'éteindra jamais. Quand » vous saurez ce que c'est que ce feu, vous envierez le bonheur » de ceux qui souffrent les flammes pour la justice. Je ne parle » point de choses par rapport auxquelles je sois étranger; ayant » été disciple des apôtres, je suis établi pour enseigner les na- » tions, etc. »

S. Justin demeura long-temps à Rome, auprès des bains de Timothée sur le mont Viminal. Il s'appliquait à instruire ceux qui venaient à sa maison pour le consulter ou pour vaquer aux exercices du christianisme. Evelpiste, qui souffrit depuis avec lui, avoua dans son interrogatoire qu'il avait écouté avec plaisir les discours de Justin. Le juge connut avec quel zèle le saint instruisait, lorsqu'il demanda en quel lieu il assemblait ses disciples.

Justin ne se contenta pas de travailler à la conversion des Juifs et des Gentils; il prenait encore la plume pour défendre la foi contre les attaques de l'hérésie. Il combattit Marcion par des écrits que S. Jérôme appelle *excellens,* mais que nous n'avons plus. Ils sont perdus, ainsi que plusieurs autres ouvrages auxquels les anciens donnent de grands éloges.

Le saint quitta Rome, après avoir composé sa première Apologie. On croit qu'il exerça plusieurs années les fonctions d'évangéliste dans différentes contrées.

Etant à Ephèse, sous le règne d'Antonin le Pieux, le hasard lui fit rencontrer Tryphon dans les galeries de Xyste où il se promenait. Ce Tryphon, habile philosophe, est appelé par Eusèbe le plus fameux Juif de son temps; Justin eut avec lui une dispute réglée qui dura deux jours entiers. Les conférences se tinrent en présence de plusieurs personnes. Le saint les mit depuis par écrit, et les publia sous le titre de *Dialogue avec Tryphon.* En voici l'analyse.

Tryphon voyant Justin en habit de philosophe, l'entretint sur l'excellence de la philosophie. Le saint lui marqua son étonnement de ce qu'il ne s'attachait pas plutôt à étudier Moïse et les prophètes, en comparaison desquels les écrits des philosophes ne contenaient qu'un vain jargon, et n'étaient qu'un tissu de rêveries. Dans la première partie de son *Dialogue,* il montre, d'après

les prophètes, que la loi ancienne n'était que pour un temps, et qu'elle devait être abolie par la nouvelle. Il fait voir, dans la seconde, que Jésus-Christ est Dieu avant tous les siècles, quoique distingué du Père quant à la personne; que c'est lui qui apparut à Abraham, à Moïse, etc. qui a créé l'homme, qui s'est incarné, et qui est mort sur la croix. Il insiste beaucoup sur ce passage : *Voilà qu'une vierge concevra*, etc [1]. Tryphon était convenu, dès le commencement de la conversation, qu'il était clair par les prophètes que le Messie devait être venu; mais il s'opiniâtrait à dire qu'il ne s'était point encore manifesté au monde. L'accomplissement des prophéties touchant la venue du Messie paraissait alors si visible, qu'aucun Juif n'osait la contester [2]. Justin prenant mal le sens de quelques paroles d'Isaïe et de l'Apocalypse, en inférait qu'avant le jour du jugement Jésus-Christ régnerait mille ans sur la terre avec ses élus dans de chastes délices. Mais il reconnaissait en même temps que le millénarisme n'était point admis par plusieurs fidèles véritablement orthodoxes [3]. Ce point fut éclairci dans la suite, et l'on rejeta l'erreur de quelques particuliers, comme contraire à la tradition de l'Eglise universelle. S. Justin parle, dans la troisième partie de son Dialogue, de la vocation des Gentils, et de l'établissement de l'Eglise; il exclut du royaume céleste les hérétiques, aussi bien que les infidèles. Il atteste [4] que les dons miraculeux du Saint-Esprit, tels que ceux de guérir les malades et de chasser les démons par l'invocation du nom du Sauveur, étaient alors fréquens parmi les disciples de Jésus-Christ [a]. La nuit ayant mis fin à la conversation, Tryphon remercia Justin; et comme il était sur le point de s'embarquer, il lui souhaita un heureux voyage.

Mais rien n'a rendu S. Justin plus célèbre que les Apologies qu'il composa en faveur de la religion chrétienne. La première et la plus importante, que les anciens éditeurs ont mal à propos placée et nommée la seconde, fut adressée vers l'an 150 à l'empereur Antonin le Pieux, à ses deux fils adoptifs, Marc-Aurèle et Lucius Commode, au sénat et au peuple romain. Antonin n'avait publié aucun édit contre les Chrétiens; mais ceux-ci étaient souvent persécutés par les gouverneurs des provinces, en vertu des édits précédens qui n'avaient point été révoqués. Partout on les traduisait devant les tribunaux, comme une race d'hommes méchans,

[1] *Is. VIII.*
[2] *Voyez* Fleury, *Hist. Ecclés. t.* 1, *p.* 463.
[3] *N.* 80, *p.* 177.
[4] *N.* 85, *p.* 182; *n.* 35, *p.* 133.

[a] Les Sociniens redoutent l'autorité de l'ouvrage que nous venons d'analyser, parce qu'on y trouve des preuves évidentes de la divinité de Jésus-Christ. Il est échappé à S. Justin quelques fautes dans les étymologies de certains noms hébreux. Ceci prouve qu'il savait peu la langue hébraïque.

barbares et ennemis des dieux. On les traitait d'athées, et on les accusait de se livrer en secret à un affreux libertinage. Cette accusation était apparemment fondée sur le secret qu'ils gardaient par rapport aux mystères de leur foi, ainsi que sur les abominations pratiquées parmi les Gnostiques et les Carpocratiens, avec lesquels les païens les confondaient. On leur reprochait de manger, dans leurs assemblées de religion, la chair d'un enfant massacré; reproche qui venait peut-être d'une fausse notion de l'eucharistie. Celse et d'autre païens [1] ajoutèrent depuis qu'ils adoraient la croix avec la tête d'un âne. Cette prétendue histoire de l'adoration de la tête d'un âne était de l'invention d'un Juif, qui prétendait avoir vu nos mystères. Elle se répandit parmi le peuple, et fut accréditée par ceux qui étaient intéressés à décrier notre religion [2]. Le respect que les Chrétiens avaient pour le signe de la croix, respect dont parlent Tertullien et tous les anciens Pères, pouvait avoir donné lieu à l'autre partie de l'histoire. Ces calomnies se débitaient avec tant de confiance, le préjugé et la passion les adoptaient avec tant de facilité, qu'elles servaient de prétexte pour justifier la cruauté des persécuteurs, et pour rendre odieux le nom même de Chrétien.

Toutes ces circonstances déterminèrent S. Justin à présenter son Apologie, et à demander qu'on la rendît publique. Il y déclare généreusement qu'il est Chrétien, et qu'en cette qualité il prend la défense de sa religion. Il montre que les Chrétiens ne doivent point être condamnés pour leur nom, et que les magistrats ne peuvent sévir contre eux, à moins qu'ils n'aient été convaincus de quelque crime; qu'ils ne sont point athées, quoiqu'ils n'adorent pas les idoles; qu'ils adorent Dieu le Père, Jésus-Christ son fils, le Saint-Esprit [3], et les bons anges [a]. Apres avoir exhorté l'empereur à tenir la balance égale dans l'administration de la justice, il expose la sainteté de la doctrine et des mœurs des Chrétiens. Non-seulement, dit-il, ils ont le parjure en abomination, ils évitent encore les sermens; tout ce qui porterait la moindre atteinte à l'honnêteté, leur fait horreur; ils n'ont que du mépris pour les richesses; on les voit doux et patiens dans les épreuves; leur charité embrasse tous les hommes, et même leurs ennemis; ils paient fidèlement les

[1] *Ap. Origen. l.* 6, *c.* 301.
[2] *Voyez* Eusèbe, *Hist. lib.* 4, *c.* 18, *et in Isa.*
[3] *N.* 6, *p.* 47.

[a] Il n'est point là question d'identité de culte, comme l'observe D. Maran; et quoique les bons anges soient nommés avec Dieu dans la même période, le culte qu'on leur rendait était d'un ordre bien inférieur à celui qui se rend à l'Etre suprême. Le texte de S. Justin doit s'entendre comme ces paroles de l'Apocalypse, *c.* 1, *v.* 4 *et* 5 : *La grâce et la paix vous soient données par celui qui est;... par les sept Esprits qui sont devant le trône, et par Jésus-Christ.*

impôts; ils obéissent à leurs supérieurs; ils honorent les princes, etc. On les calomnie lorsqu'on les accuse de manger des enfans; comment se rendraient-ils coupables d'un tel attentat, eux qui condamnent les personnes qui ne font simplement que les exposer[a]? Leur pureté est aussi à l'abri de la critique la plus sévère. N'est-ce pas l'amour de cette vertu qui en porte un si grand nombre de l'un et de l'autre sexe à vivre dans une entière continence jusqu'à l'âge le plus avancé? Suivent les preuves de l'immortalité de l'âme et de la résurrection de la chair. Le saint démontre par les prophètes qu'un Dieu devait s'incarner, que la destruction de Jérusalem avait été prédite, ainsi que la vocation des Gentils, etc.[b].

La nécessité où il était de repousser les calomnies des païens l'obligea, contre la coutume de la primitive église, d'expliquer en quoi consistaient le Baptême et l'Eucharistie. Il représente aussi le second de ces sacremens comme un véritable sacrifice. « Tous, » dit-il, n'ont pas droit à cette divine nourriture (l'Eucharistie); » elle n'est que pour ceux qui reconnaissent notre doctrine comme » vraie, qui ont été lavés de leurs péchés dans le bain de la régé» nération, et qui vivent conformément aux préceptes de Jésus-» Christ. Car nous ne prenons pas ces choses comme un pain et » un breuvage ordinaires: mais de même que Jésus-Christ notre » sauveur, en s'incarnant par la parole de Dieu, a eu de la chair » et du sang pour notre salut; de même aussi nous avons été in» struits que cette nourriture devient la chair et le sang de Jésus » incarné, après l'invocation et les actions de grâces qui sont for» mées dessus, et par la vertu des propres paroles qu'il a pro» férées [1]. » Les fidèles, selon le saint docteur, sanctifiaient le dimanche en s'assemblant pour célébrer les divins mystères, pour lire les prophètes, pour écouter l'exhortation de celui qui présidait à l'assemblée, et pour contribuer aux aumônes avec lesquelles on assistait les orphelins, les veuves, les prisonniers, les malades et les étrangers. S. Justin termine son ouvrage par l'édit que l'empereur Adrien donna en faveur des Chrétiens.

Il paraît que cette Apologie produisit son effet et qu'elle rendit la paix à l'Eglise. Antonin envoya en Asie un rescrit, où se lisent les paroles suivantes: « Plusieurs gouverneurs de province » ayant écrit à mon père au sujet des Chrétiens, il répondit qu'il » ne fallait point les inquiéter, à moins qu'ils ne fussent convain-

[a] Les païens exposaient les enfans lorsqu'ils étaient pauvres. Cette barbare coutume s'observe encore aujourd'hui à la Chine.

[b] Il parle de la statue qu'on avait érigée dans Rome à Simon le Magicien. La même chose est attestée par Tertullien, par S. Augustin, par Théodoret, etc. *Voyez* Tillemont, *t.* 2, *p.* 521, et la note de D. Maran sur cet endroit.

[1] *N.* 66, *p.* 83. *Voyez* les notes de D. Maran.

» cus d'avoir entrepris quelque chose contre l'Etat. Ayant aussi » été consulté sur le même sujet, j'ai répondu que si quelqu'un » était accusé simplement d'être Chrétien, on devait le renvoyer » absous, et faire subir à son accusateur la peine portée par les » lois[1]. » On lit dans Orose et dans Zonare, que ce fut l'Apologie de S. Justin qui détermina l'empereur à envoyer un ordre semblable.

La seconde Apologie du saint parut en 167. Elle fut composée à l'occasion du martyr d'un nommé Ptolémée et de deux autres Chrétiens, qu'Urbicus, gouverneur de Rome, avait condamnés à mort. Le saint l'adressa à l'empereur Marc-Aurèle[a] et au sénat romain. Il y prouvait l'injustice des persécuteurs. Les Chrétiens, disait-il, ne souffriraient pas la mort avec tant de joie, s'ils étaient coupables des crimes dont on les accuse. Leur vie et leur doctrine leur donnent beaucoup d'avantage sur les philosophes. Socrate a eu bien des disciples; mais il ne s'en est point trouvé qui aient été martyrs de sa doctrine. Je m'attends bien, continuait-il, que cet écrit me coûtera la vie, et que je deviendrai la victime de la fureur de ceux qui portent une haine implacable à la religion pour laquelle je me suis chargé de plaider. Il comptait parmi ces ennemis du christianisme, le philosophe Crescens, qui, à beaucoup d'ignorance, joignait un orgueil insupportable[b].

Les choses tournèrent comme Justin l'avait prévu. Sa mort fut arrêtée peu de temps après qu'il eut présenté son Apologie; et l'on ne peut guère douter qu'elle n'ait été l'effet de la malice de ceux dont il avait parlé. Nous avons les Actes authentiques de son mar-

[1] *Voyez* Eusèbe, *Hist. l.* 4, *c.* 13.

[a] Lucius-Verus, collègue de Marc-Aurèle, était alors en Orient.

[b] Selon Photius, *Cod.* 125, S. Justin composa un traité plein de raisonnemens forts et pressans contre la doctrine d'Aristote. Il y examinait en critique les deux premiers livres de la Physique de ce philosophe, et en renversait les principes. Cet ouvrage est perdu. On a faussement attribué à S. Justin le *Traité contre la doctrine d'Aristote,* dans lequel l'auteur réfute les principes avancés dans le quatrième, le cinquième et le huitième livres de la Physique, et dans d'autres écrits du philosophe grec.

Les *réponses aux Orthodoxes,* sur 146 questions, ne sont point non plus de S. Justin. Cet ouvrage, qui est du quatrième ou cinquième siècle, contient une réfutation des erreurs de Sabellius et d'Arius. Quelques-uns l'ont attribué à Théodoret.

Les Ariens, les Nestoriens et les Eutychiens, sont réfutés dans l'*Exposition de la vraie Foi,* qui peut être l'ouvrage d'un Justin, évêque en Sicile, dont nous avons encore une lettre à Pierre le Foulon; *t.* 4 *Conc. p.* 1103.

La *Lettre à Zénas et à Sérénus,* qui porte aussi le nom de S. Justin, est peu importante. Elle renferme quelques instructions sur la vie ascétique. Il y a assez d'apparence qu'elle fut écrite sous le règne d'Héraclius, par Justin, abbé du monastère de S. Anastase, Persan et martyr, lequel était auprès de Jérusalem. *Voyez* D. Maran, Ceillier, etc.

La meilleure édition des Œuvres de S. Justin, est celle que D. Maran, de la congrégation de Saint-Maur, donna à Paris en 1742, *in-folio.* Elle reparut à Venise en 1747.

tyre, lesquels paraissent avoir été tirés des registres du préteur. Voici ce qu'ils contiennent.

Justin ayant été arrêté avec d'autres Chrétiens, fut conduit devant Rustique, préfet de Rome, qui lui dit : « Obéissez aux dieux, » en vous conformant aux édits des empereurs. — Justin. On ne » peut sans injustice blâmer ou punir ceux qui obéissent aux com» mandemens de Jésus-Christ notre Sauveur. — Rustique. A quel » genre de science vous appliquez-vous ? — Justin. J'ai essayé de » toutes les sciences ; mais n'y ayant pas trouvé la vérité, je me » suis enfin attaché à la philosophie des Chrétiens, sans avoir égard » au discrédit où elle était parmi ceux qu'aveuglent l'erreur et le » préjugé. — Rustique. Quoi ! misérable, vous tenez pour cette » doctrine ! — Justin. Je m'en fais gloire, parce qu'elle me procure » l'avantage d'être dans le chemin de la vérité. — Rustique. Quels » sont les dogmes de la religion chrétienne ? — Justin. Nous autres » Chrétiens, nous croyons un seul Dieu, créateur de toutes les » choses visibles et invisibles ; et nous confessons notre Seigneur » Jésus-Christ, fils de Dieu, prédit par les prophètes, l'auteur et » le prédicateur du salut, le juge de tous les hommes. » Le juge lui ayant ensuite demandé où s'assemblaient les Chrétiens, le saint lui dit : « Ils s'assemblent où ils veulent, et où ils peuvent. Notre » Dieu n'est pas renfermé dans un lieu particulier ; comme il est » invisible, et qu'il remplit le ciel et la terre, on l'adore et on le » glorifie partout. — Rustique. Je veux savoir où vous assemblez » vos disciples. — Justin. J'ai demeuré jusqu'ici aux bains de Ti» mothée, près de la maison d'un nommé Martin. Etant venu à » Rome pour la seconde fois, je n'y fréquentai point d'autre lieu. » Quand quelqu'un venait me trouver, je lui enseignais la doctrine » de vérité. — Rustique. Vous êtes donc Chrétien ? — Justin. Oui » certes, je le suis. »

Le juge fit la même question aux autres Chrétiens qui avaient été arrêtés avec Justin, et qui étaient Chariton, Evelpiste, Hiérax, Péon, Libérien, et une femme nommée Charitaine. Tous répondirent qu'ils étaient Chrétiens par la miséricorde de Dieu. Evelpiste, esclave de César par sa condition, dit qu'il était redevable à ses parens de la connaissance du christianisme, mais il ajouta qu'il avait toujours entendu avec un grand plaisir les discours de Justin.

« Vous qui passez pour éloquent, et qui vous imaginez suivre » la véritable philosophie, dit le préfet en s'adressant à Justin, êtes» vous bien convaincu que, si je vous fais fouetter depuis la tête » jusques aux pieds, vous monterez encore au ciel ? — Justin. Oui, » si je souffre le supplice dont vous me parlez, j'espère recevoir la » récompense qu'ont déjà reçue ceux qui ont observé les préceptes

» de Jésus-Christ. — RUSTIQUE. Quoi! vous vous imaginez que vous
» irez au ciel, et que vous y recevrez une récompense? — JUSTIN.
» Non-seulement je me l'imagine, mais j'en suis si assuré, que je
» n'ai pas là-dessus le moindre doute. »

Le juge, qui ne gagnait rien à disputer, leur ordonna à tous d'aller sacrifier aux dieux, ajoutant que, s'ils refusaient d'obéir, il les ferait traiter sans miséricorde. Justin, parlant au nom de tous, lui répondit : « Nous ne souhaitons rien tant que de souffrir pour » Jésus-Christ. Les tourmens hâteront notre bonheur et nous inspi» reront de la confiance à ce tribunal, où tous les hommes doivent » paraître pour être jugés. » Les autres confesseurs ajoutèrent : « Il est inutile de nous faire languir plus long-temps. Nous » sommes Chrétiens, et nous ne sacrifierons point aux idoles. » Le préfet, les voyant inébranlables, les condamna à être fouettés et à perdre la tête; ce qui fut exécuté vers l'an 167, sous le règne de Marc-Aurèle et de Lucius-Verus. Ils consommèrent leur glorieuse confession, en louant Jésus-Christ, et lui rendant des actions de grâces. Les Chrétiens enlevèrent secrètement leurs corps, et les enterrèrent honorablement.

S. Justin est, de tous les anciens Pères de l'Eglise, celui dont il nous reste le plus d'ouvrages importans. Personne, au rapport de Tatien, son disciple, n'est plus digne d'admiration[1]. Eusèbe, S. Jérôme, S. Epiphane, Théodoret, etc. lui donnent les plus grandes louanges. Son nom est marqué au 13 d'avril dans le Martyrologe d'Usuard et dans le romain; mais il est honoré le 1er de juin par les Grecs.

La vertu des premiers Chrétiens avait son principe dans la grâce de Jésus-Christ, comme l'observe S. Justin. On voyait des hommes qui, dès leur enfance, servaient Dieu avec une ferveur soutenue, et qui, à l'âge de soixante ans, n'avaient terni la pureté de leur âme par aucune faute, pas même de pensée[2]. Comment auraient-ils été passionnés pour les richesses, eux qui mettaient leurs biens en commun, ou qui n'en retenaient la possession que pour les partager avec les pauvres[3]? Ils aimaient la vérité, au point qu'ils auraient mieux aimé mourir que de conserver leur vie par le plus léger mensonge[4]. Leur constance à confesser le nom du Seigneur et à observer sa loi, était invincible. « Personne, dit le saint[5], ne » peut entraîner dans le crime ceux qui croient en Jésus-Christ : » partout nous ne cessons de le confesser, quoique par là nous

[1] Ap. Eusèbe, *Hist. l.* 4, *c.* 16.
[2] *Apol.* (*ol.* 2), *p.* 62.
[3] *Ibid. p.* 61.
[4] *Ibid. p.* 57, *et Dial. cum Tryph.*
[5] *Ibid.*

» nous exposions aux supplices. Nous souffrons les cachots, le » feu et mille autres sortes de tortures. Les persécutions ne servent » qu'à rendre la plupart d'entre nous plus fidèles et plus fervens » par la vertu du nom du Sauveur..... Quelques-uns adorent le » soleil: mais en est-il parmi eux qui sacrifient leur vie pour un » pareil culte? Il en est tout autrement de nous autres; il n'y a » rien que nous ne soyons prêts à souffrir, dès qu'il s'agit de la » gloire de Jésus-Christ[1]. » Le saint docteur parle souvent de cet esprit de piété qui portait les premiers Chrétiens à glorifier Dieu par des hommages continuels. Depuis, dit-il, que la lumière de l'Evangile a pénétré partout, il n'est point de nation chez laquelle on n'offre au Créateur des prières et des actions de grâces, au nom de Jésus crucifié[2].

S. PAMPHILE, PRÊTRE ET MARTYR.

Tiré de S. Jérôme, etc. Voyez *Ceillier*, t. 3, p. 435.

L'AN 309.

On ne saurait trop estimer la science, lorsqu'elle est sanctifiée par la religion et qu'elle a pour objet la gloire de Dieu. Ce fut dans ces dispositions qu'étudia S. Pamphile. Il était d'une famille riche et distinguée, et naquit à Béryte, ville alors renommée par ses écoles. Il passa ses premières années dans l'étude des différentes sciences qu'on enseignait aux jeunes gens; après quoi il occupa une des premières charges de la magistrature.

Mais à peine eut-il connu Jésus-Christ, qu'il ne pensa plus qu'aux moyens de se sanctifier. Il quitta tout pour se livrer uniquement à la pratique de la vertu. L'objet de ses études fut changé, et l'Ecriture sainte lui parut seule mériter ses soins. Malgré l'étendue de ses connaissances, et la dignité de l'emploi qu'il avait exercé, il ne balança point de se mettre au nombre des disciples de Piérus, qui avait succédé à Origène dans la grande école d'Alexandrie. Il se fixa depuis à Césarée en Palestine, où il forma à ses dépens une bibliothèque considérable, dont il fit présent à l'église de cette ville. Cette bibliothèque, au rapport de S. Isidore de Séville, était composée de trente mille volumes. On y trouvait presque tous les ouvrages des anciens. Pamphile établit encore à Césarée une école publique pour les saintes lettres.

[1] *Apol.* (*ol.* 2), *p.* 57, *et Dial. cum Tryph.* [2] *Dial. p.* 345.

L'Eglise dut à ses veilles une excellente édition de la Bible. Il transcrivit lui-même ce livre sacré avec le plus grand soin, et il en distribua plusieurs copies gratuitement. Il suivait en cela son caractère porté à la bienfaisance, et le désir qu'il se sentait d'aider et d'encourager ceux qui voulaient se perfectionner dans la connaissance de l'Ecriture [a].

Il faisait beaucoup de cas des ouvrages d'Origène, et il en copia plusieurs de sa propre main. Il composa l'Apologie de ce Père, lorsqu'il était en prison avec Eusèbe. Cet écrit était divisé en cinq livres. Il ne nous en reste plus que le premier, de la traduction latine de Ruffin, lequel se trouve parmi les œuvres de S. Jérôme. On le regarde comme une pièce achevée [b].

Mais rien n'était plus admirable en Pamphile que l'humilité; il donne les preuves les moins équivoques de son amour pour cette vertu, dans la préface qu'il a mise à la tête d'un abrégé des Actes des Apôtres. Pour pratiquer d'une manière plus parfaite le détachement évangélique, il distribua son patrimoine aux pauvres. Il avait pour ses esclaves et ses domestiques les sentimens d'un père plein de tendresse. Son genre de vie était fort austère. Séquestré du commerce du monde, il se renfermait dans la solitude, afin de servir Dieu avec plus de liberté et de se livrer au travail avec moins de distraction. Par la pratique de toutes ces vertus, il se préparait à la grâce du martyre.

Pamphile fut arrêté en 307 par l'ordre d'Urbain, gouverneur de la Palestine. L'éloquence et l'érudition avec lesquelles il défendit sa foi le firent condamner aux plus cruelles tortures. Mais les ongles de fer dont on lui déchira les côtés ne servirent qu'à couvrir le juge de confusion. On le remit en prison, où il resta presque deux ans. Plusieurs autres Chrétiens y étaient renfermés avec lui. Deux, qui n'étaient que catéchumènes, furent alors purifiés et couronnés par le baptême du feu.

Urbain ayant été décapité par l'ordre de l'empereur Maximin,

[a] De Montfaucon, *Bibl. Coisl.* p. 78, 79, 80, 81, a publié une courte explication des Actes des Apôtres, faite par S. Pamphile, qui employa presque toute sa vie à travailler sur l'Ecriture. *Voyez* le savant Bénédictin, *ibid. c.* 20, sur un manuscrit des Epîtres de S. Paul, copié dans le cinquième ou sixième siècle, et confronté avec un manuscrit des Epîtres du même apôtre, copié de la propre main de S. Pamphile, lequel était dans la bibliothèque de Césarée au cinquième siècle. Le premier de ces manuscrits se gardait dans la bibliothèque de Coislin, qui depuis fit partie de celle de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

[b] S. Jérôme, persuadé que cette Apologie d'Origène n'était point de S. Pamphile, l'attribue à Eusèbe, et quelquefois à d'autres auteurs. Mais Eusèbe, Socrate, Photius, etc. la donnent au saint martyr; et si Eusèbe y travailla, il n'y eut que la moindre part. Ce point de critique a été fort bien éclairci par D. Charles-Vincent de La Rue, *Op. Orig. t.* 4, *part.* 2, *p.* 13. Selon Photius, Eusèbe ne fit que le dernier livre de l'Apologie d'Origène; encore n'y travailla-t-il qu'après le martyre de S. Pamphile. *Voyez* Huet, *Origeniana, l.* 2, *quæst.* 14, *c.* 3; et D. Charles-Vincent de La Rue, *ibid. p.* 257.

le gouvernement de la Palestine fut donné à Firmilien. Ce nouveau gouverneur, qui n'était pas moins barbare que son prédécesseur, continua les ravages de la persécution. Il fit amener Pamphile avec Valens et Paul. Valens, diacre de l'église de Jérusalem, était un vénérable vieillard qui savait par cœur toute l'Ecriture. Paul, né à Jamnia dans la Palestine, avait toujours montré beaucoup de zèle et de ferveur. Le juge, les trouvant inébranlables dans leur foi, les condamna à mort sans leur faire souffrir la question du chevalet. On exécuta cependant quelques chrétiens avant eux. Du nombre de ceux-ci fut Porphyre. C'était un esclave de Pamphile, que son maître avait toujours traité comme son fils. Quand il eut appris que son maître et les autres confesseurs avaient été condamnés à mort, il osa demander au juge la permission d'enterrer leurs corps lorsqu'ils auraient été exécutés. Firmilien, transporté de fureur, lui demanda s'il professait aussi la même religion. Porphyre ayant répondu affirmativement, on le tourmenta avec la dernière barbarie. Mais quoique sa chair fût en lambeaux et qu'on lui vît les entrailles, il ne fit pas entendre le moindre soupir. Il mourut par le feu, en invoquant le nom de Jésus-Christ. Ce fut ainsi qu'il remporta le premier la couronne, quoiqu'il fût entré dans la lice après les autres athlètes.

Séleucus de Cappadoce fut condamné à perdre la tête avec les autres prisonniers, pour avoir porté à Pamphile la nouvelle du triomphe de Porphyre, et pour avoir applaudi à la constance de ce saint martyr. C'était un brave officier qui, en 298, avait été fouetté cruellement pour la foi. Depuis cette confession, il vivait retiré, servant aux pauvres de protecteur et de père.

Firmilien avait dans sa maison un serviteur nommé Théodule. Il l'aimait plus que ses autres domestiques à cause de sa probité et de sa vertu. Mais ayant appris qu'il était Chrétien, et qu'il avait embrassé un des martyrs, il le condamna à être crucifié le jour même.

Un catéchumène de Cappadoce, qui se nommait Julien, fut brûlé à petit feu comme Porphyre, parce que sur le soir il embrassa les corps morts des martyrs.

La sentence portée contre Pamphile et ses compagnons fut exécutée le 16 février 309. Les autres martyrs dont nous venons de parler souffrirent tous le même jour.

On laissa leurs corps exposés, afin que les bêtes les dévorassent; mais ils furent trouvés encore entiers au bout de quatre jours. Les Chrétiens les enlevèrent et les enterrèrent honorablement.

Eusèbe de Césarée prit le surnom de *Pamphile*, par respect pour la mémoire de notre saint martyr, avec lequel il avait été em-

prisonné. Non content d'avoir parlé de lui dans son Histoire, il écrivit encore sa Vie en trois livres. S. Jérôme estime beaucoup cet ouvrage; il lui donne l'épithète d'*élégant*, et dit que les vertus et surtout l'humilité de S. Pamphile y sont excellemment décrites. Nous ne l'avons plus aujourd'hui. Il paraît que c'est dans cette source que Métaphraste a puisé ce qu'il rapporte du saint martyr.

S. CAPRAIS, ABBÉ.

Ce saint quitta le monde de bonne heure et se consacra au service de Dieu dans la solitude. L'éclat de sa vertu ne tarda pas à le faire connaître et à attirer auprès de lui plusieurs personnes de piété. Entre autres personnes qu'il conduisit à la perfection évangélique, on compte S. Honorat, qui fut depuis évêque d'Arles. Il mourut peu de temps après ce saint, dans l'île de Lérins. On croit communément que ce fut en 430. S. Hilaire d'Arles, qui assista à sa mort, donne de grandes louanges à sa sainteté. On lit le nom de S. Caprais dans les Martyrologes de France et dans le romain, sous le 1er de juin.

Voyez la Chronique de Lérins par Barrali; la Vie de S. Honorat; Surius, etc.

S. WISTAN, PRINCE DE MERCIE, MARTYR.

Witlas, qui fut roi de Mercie depuis l'an 826 jusqu'à l'an 839, eut un fils nommé Wimond, auquel il survécut [a]. Ce dernier fut père de Wistan, que les guerres des Danois privèrent de la couronne, parce qu'il était encore enfant lors de la mort de son aïeul. Bertulphe, frère de Witlas, fut placé sur le trône, du consentement de la noblesse et par l'autorité d'Etelwolph, roi des Saxons occidentaux, dont la Mercie était alors tributaire.

Wistan tourna toutes ses pensées du côté de ce royaume éternel que Dieu a promis à ses serviteurs; mais il ne goûta pas long-temps les douceurs de la paix dont il jouissait. Bertulphe, craignant qu'il ne parvînt à la couronne, au moins après lui, forma l'horrible projet de lui ôter la vie. Il en confia l'exécution à son fils Berfert

[a] Ces deux princes furent enterrés dans l'abbaye de Répendon ou de Repton, au comté de Derby.

ou Brithfard, qu'il voulait avoir pour successeur. On proposa au vertueux prince une entrevue, dont l'amitié paraissait être l'unique motif. Wistan se rendit sans défiance au lieu marqué[a], et embrassa tendrement le perfide Brithfard. Celui-ci lui déchargea un coup de sabre sur la tête, et le fit achever par un des dignes complices de son crime. Cette horrible scène se passa le 1er juin 849. Le corps du saint fut enterré à Repton par les soins d'Enflède, sa mère. On le transporta quelques années après au monastère d'Evesham.

Bertulphe subit bientôt la peine due à sa criminelle ambition. Ethelwolph le déposa avant la fin de l'année 849, comme trop peu versé dans l'art de la guerre, et donna la couronne à Burrhed, qui fut le dernier roi de Mercie.

Voyez Ingulph, Guillaume de Malmesbury, et Brompton. Ces historiens rapportent des circonstances qui serviront à corriger la légende du saint, donnée par Capgrave.

S. SIMÉON, RECLUS A TRÈVES.

Siméon, ne à Syracuse en Sicile d'un père grec de nation, fut mené à l'âge de sept ans à Constantinople, où il fit ses études. Il renonça à tous les avantages du monde, afin d'imiter plus parfaitement son divin modèle. Son amour pour Jésus-Christ lui inspira le désir de faire le voyage de la Terre-Sainte. Ayant vécu quelque temps sous la conduite d'un solitaire qui demeurait du côté du Jourdain, il alla passer deux ans dans un monastère de Bethléem, où il reçut le diaconat. Enfin, il se fixa chez les moines qui habitaient au pied du mont Sina en Arabie. Il édifia ses frères par la continuité de ses jeûnes et la rigueur de ses macérations.

Il fut chargé par ses supérieurs de se rendre auprès de Richard II, duc de Normandie, pour recevoir les aumônes que ce prince faisait au monastère. Sa vertu subit de rudes épreuves durant le voyage. Arrivé à Rouen, il apprit la mort du bienfaiteur de sa communauté. Comme il n'avait point de recommandation pour se présenter au successeur de Richard, il prit la route du diocèse de Verdun, pour aller trouver l'abbé de Saint-Vannes, avec lequel il était venu d'Antioche en Occident. Il se retira ensuite dans l'abbaye de Saint-Martin de Trèves.

Il repassa en Orient avec S. Poppon, archevêque de Trèves. Mais le saint prélat l'obligea de revenir avec lui, après lui avoir

[a] Ce lieu, selon Capgrave, se nomme encore *Wistanostow*.

promis de lui laisser une liberté entière sur le genre de vie qu'il voudrait mener. Siméon se renferma dans une tour près d'une des portes de la ville, et y consacra le reste de sa vie à la pénitence, à la prière et à la contemplation. Dieu le retira du monde le 1er juin 1035. Benoît IX le canonisa le 8 septembre 1042. La cérémonie de sa canonisation se fit solennellement à Trèves le 17 de novembre de la même année [a].

Voyez la Vie du saint, écrite par Eberwin, abbé de Saint-Martin de Trèves, auteur contemporain, laquelle a été publiée dans les *Acta Sanctorum*, avec les remarques des PP. Henschénius et Papebroch. *Voyez* aussi Baillet, sous le 1er de juin, etc.

LE B. PIERRE DE PISE,

FONDATEUR DES ERMITES DE SAINT-JÉROME.

Ce serviteur de Dieu, né en 1355, était fils de Pierre Gambacorta, chef de la république de Pise. A l'âge de quinze ans, il abandonna secrètement la cour de son père, se revêtit de l'habit d'un pauvre pénitent, et se retira à Montebello, qui est une agréable solitude de l'Ombrie. Il n'avait pour subsister que les aumônes qu'il ramassait dans les villages voisins.

En 1380, il trouva le moyen de fonder une église, et de faire bâtir douze cellules pour loger ceux qui s'étaient mis sous sa conduite. Il choisit S. Jérôme pour patron de sa congrégation, parce que ce Père, après avoir visité les différens ermitages de l'Egypte et de la Syrie, avait pris de chacun ce qui lui paraissait de plus parfait dans les exercices de la vie solitaire. Il prescrivit quatre carêmes à ses moines; de plus, il leur ordonna de jeûner les lundis, les mercredis et vendredis de toute l'année; il arrêta encore qu'ils resteraient deux heures en prières après Matines qui se disaient à minuit. Sa vie était encore plus austère que celle de ses disciples; et presque tout son temps était consacré à l'oraison. Martin V approuva la nouvelle congrégation en 1421.

Le père et les frères du saint ayant été assassinés en 1393, il fut tenté d'abandonner son désert pour aller venger sa famille et sa patrie. Mais il triompha de la tentation par un redoublement de ferveur dans ses exercices. Il mourut en 1435, à l'âge de quatre-vingts ans. Pie V et Clément VIII lui donnèrent le titre de *Bien-*

[a] Quelques auteurs prétendent que c'est la seconde canonisation qui ait été célébrée selon les formes de l'Eglise, supposant que celle de S. Uldaric ou Ulric, évêque d'Augsbourg, faite quarante-sept ans auparavant, a été la première.

heureux. Innocent XII publia solennellement le décret de sa béatification en 1693.

La congrégation du B. Pierre de Pise est fort répandue en Itae. Clément IX y unit en 1668 l'ordre de Saint-Jérôme de Fiésoli, institué par le vénérable Charles de Montegraneli, noble Florentin. Les ermites de Saint-Jérôme en Espagne ont le même institut. Ils suivent la règle des ermites de Saint-Augustin, à laquelle ils joignent quelques constitutions particulières, tirées des ouvrages de S. Jérôme.

Voyez Hélyot, et les *Historica monumenta Ordinis S. Hieronymi Congreg. B. Petri de Pisis, auctore Joan. Baptista Sajanello, ejusdem Ordinus, Patavini Collegii Doctore Theologo. Venetiis,* 1758, *t.* 1. *Voyez* encore la Vie du serviteur de Dieu, écrite vers l'an 1500, et publiée par les Bollandistes, sous le 14 de juin, ainsi que les divers auteurs cités par Benoît XIV, *de Canoniz. l.* 2, *c.* 24, *p.* 239.

LES SS. RÉVÉRIEN ET PAUL D'AUTUN, MARTYRS.

TROISIÈME SIÈCLE.

La persécution d'Aurélien, qui fit couler tant de sang dans les Gaules, priva l'église d'Autun de plusieurs pieux fidèles : à leur tête l'histoire place S. Révérien, que quelques auteurs prétendent avoir été évêque de cette ville. S. Paul, prêtre, et dix compagnons partagèrent en même temps l'honneur de souffrir pour Jésus-Christ, et conquirent la palme du martyre. La cruauté d'Aurélien porte à croire que ce prince ne bornait pas à ses victimes seules sa haine aveugle contre le nom chrétien. Le courage des martyrs à affronter la mort avec tous les supplices dont elle était entourée est une des plus belles pages de l'histoire d'une religion qui, après avoir été en butte aux persécutions les plus atroces pendant trois siècles, a fini par triompher de ses bourreaux mêmes. Le sang des martyrs a été une semence féconde de vertus et d'héroïsme; il n'a pu couler que pour une œuvre divine; car Dieu seul pouvait provoquer par sa grâce cette conviction profonde qui a animé des millions d'athlètes. Qu'elle est belle cette religion, ainsi parée d'une gloire devant laquelle s'efface tout ce que le monde admire !

Voyez Fleury, *t.* 2; l'Hist. de l'Egl. gall. *t.* 1, *p.* 102.

LE B. JACQUES DE STRÉPAR,

ARCHEVÊQUE DE HALITZ.

L'AN 1411.

Ce bienheureux naquit en Pologne, vers le milieu du quatorzième siècle, d'une famille noble, et entra dans l'ordre de Saint-François, après avoir généreusement renoncé à toutes ses espérances dans le monde. Les progrès rapides qu'il fit dans la perfection engagèrent ses supérieurs à l'adjoindre aux Frères-pélerins, membres d'une pieuse congrégation établie pour la défense et la propagation de la religion catholique dans un pays livré aux schismatiques grecs. Jacques fut successivement supérieur d'un monastère de son ordre à Lemberg en Gallicie, ainsi que de la mission qu'il dirigea avec une prudence et un zèle dignes des plus grands éloges.

Le pape Boniface IX l'éleva sur le siége métropolitain de Halitz, où le saint fit éclater les plus nobles vertus. Pour conserver le souvenir de son état de religieux, Jacques continua de porter l'habit de Saint-François, publia plusieurs ordonnances qui déposent de sa piété envers l'adorable Eucharistie qu'il exposa souvent aux regards des fidèles. Le Seigneur bénit les travaux du vertueux évêque : une foule de personnes engagées dans l'erreur revinrent à la vertu. Jacques augmenta le nombre des paroisses, établit des couvens, et fournit avec une rare générosité tout ce qui était nécessaire pour la célébration des saints mystères. Son zèle pour les pauvres se manifesta en mille occasions, et le porta même jusqu'à exposer ses jours, afin d'opérer le bien parmi son troupeau. Aux vertus du chrétien, il sut joindre les qualités du citoyen, et montra son amour pour la patrie par les conseils qu'il donna en qualité de citoyen au sénat dont il faisait partie. La voix du peuple le proclama protecteur et gardien du royaume, nom qu'il avait mérité par son ardeur à défendre la patrie contre les incursions des barbares; non qu'il portât lui-même les armes, mais parce qu'il suggéra des avis qui obtinrent les plus heureux résultats. Epuisé par les travaux de son glorieux épiscopat, Jacques succomba à une courte maladie qui l'enleva à l'amour de ses ouailles le 1er juin 1411, et fut inhumé dans l'église de Sainte-Croix, d'où en 1619 on le transféra dans la cathédrale de Lemberg, où avait été transféré déjà en 1414 le siége archiépiscopal de Halitz. Les nombreux miracles

opérés à son tombeau portèrent les fidèles à l'invoquer; le pape Pie VI approuva son culte en 1791.

Voyez les leçons de son office, et les histoires de la Pologne.

LE B. ALPHONSE NAVARÈTE, DOMINICAIN, MARTYR.

L'AN 1617.

Alphonse Navarète, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, naquit en Espagne et se consacra aux missions du Levant. Il commença ses courses apostoliques aux îles Philippines, d'où il passa au Japon. Marchant sur les traces du grand apôtre S. François Xavier, il vola de conquêtes en conquêtes et ramena un grand nombre d'idolâtres de leurs erreurs. L'espérance de souffrir le martyre le soutenait dans ses entreprises périlleuses. Ce qu'il avait tant désiré lui fut enfin accordé. Ayant été arrêté avec le P. Ferdinand, religieux de l'ordre des Augustins, pendant que tous deux se livraient à l'instruction des Chrétiens et leur administraient les sacremens, ils eurent la tête tranchée le 1er juin de l'an 1617. Le bienheureux Alphonse Navarète est le premier de son ordre qui ait eu le bonheur de verser son sang pour la foi de Jésus-Christ dans le Japon.

Voyez Année dominicaine.

MARTYROLOGE.

A Rome, S. Juvence, martyr

A Césarée en Palestine, S. Pamphile, prêtre et martyr, homme d'une sainteté et d'une doctrine admirables, qui, pendant la persécution de Galère-Maximien, et sous le président Urbain, fut, pour la foi de Jesus-Christ, tourmenté et jeté en prison; ensuite, sous Firmilien, ayant été de nouveau livré aux tortures, il consomma son martyre avec d'autres. Le diacre Valens, Paul et neuf autres, dont on fait mémoire en d'autres jours, souffrirent aussi alors.

A Autun, les SS. Révérien, évêque, et Paul, prêtre, avec dix autres, *qui* reçurent la couronne du martyre sous l'empereur Aurélien.

En Cappadoce, S. Therpèse, martyr, qui, sous l'empereur Alexandre et le préfet Simplice, après d'autres tourmens, fut décapité.

En Egypte, les saints martyrs Ischyrion, chef de troupe, et cinq autres militaires, qu'on fit mourir par divers genres de mort, pour la foi de Jésus-Christ, sous l'empereur Dioclétien.

En outre, S. Firmus, martyr, qui, pendant la persécution de Maximien, fut cruellement tourmenté, lapidé, et enfin décapité.

A Pérouse, les saints martyrs Félin et Gratinien, militaires, qui, après avoir souffert diverses tortures sous Dèce, acquirent la palme du martyre par une glorieuse mort.

A Bologne, S. Procule, martyr, qui souffrit sous l'empereur Maximien.

A Amélia, S. Second, martyr, qui, jeté dans le Tibre sous Dioclétien, y accomplit son martyre.

A Cista di Castello en Ombrie, S. Cescentien, soldat romain, qui reçut la couronne du martyre sous le même empereur.

En Ombrie, S. Fortunat, prêtre, illustre par ses vertus et ses miracles.

Au monastère de Lérins, S. Caprais, abbé.

A Trèves, S. Siméon, martyr, qui fut mis au nombre des saints par le pape Benoît IX.

Saints de France.

A Vienne, S. Claude, evêque.

En Poitou, S. Jovin, solitaire.

En Auvergne, S Mion, confesseur, dont la vie fut un exercice continuel de mortification.

Autres.

A Thessalonique, S. Octave, martyr.

A Antioche, S. Zozime et Ste Thècle, martyrs.

En Afrique, S. Crispin, martyr

Chez les Grecs, S. Pyrrhus, évêque.

A Burgos en Espagne, au monastère d'Ogne, l'abbé S. Inigo, célèbre par sa sainteté et la gloire de ses miracles.

DEUXIÈME JOUR DE JUIN.

S. POTHIN, ÉVÊQUE,

S. SANCTUS, S. ATTALE, S[te] BLANDINE,

ET PLUSIEURS AUTRES MARTYRS DE LYON.

*Tiré de la lettre des églises de Vienne et de Lyon aux fidèles d'Asie et de Phrygie, qu'on trouve en grande partie dans l'*Histoire ecclésiastique *d'Eusèbe,* l. 5, c. 1, 2, 3. *Cette lettre est un des plus touchans et des plus précieux monumens des premiers siècles du christianisme, comme l'observe Scaliger, dans ses notes sur la* Chronique *d'Eusèbe.*

L'AN 177.

Après la victoire miraculeuse que les prières des Chrétiens firent remporter sous Marc-Aurèle en 174, le feu de la persécution s'amortit pour quelque temps. Ce n'était pas que la paix dont l'Eglise jouissait ne fût souvent troublée en divers lieux, tantôt par des émotions populaires, tantôt par le fanatisme et la cruauté des gouverneurs particuliers. Ceci parut surtout en 177, à Vienne et à Lyon dans les Gaules. S. Pothin était évêque de cette dernière ville, et il était aidé dans ses fonctions par le saint prêtre Irénée, que S. Polycarpe avait envoyé d'Asie [1]. L'église de Lyon était composée en grande partie des Grecs venus du même pays. Le désir d'étendre le royaume de Jésus-Christ les avait sans doute attirés dans les Gaules; l'entrée d'ailleurs leur en avait été facilitée par la communication que le commerce établissait entre les ports de l'Asie et celui de Marseille.

Les progrès de l'Evangile augmentant tous les jours, les païens en ressentirent le plus grand dépit; bientôt ils entrèrent en fureur, et résolurent d'extirper le nom chrétien. Ils ne savaient pas que l'Eglise, plantée par la croix, trouve sa fécondité dans les souffrances de ses enfans, semblable à la vigne qui se charge de raisins, lorsqu'elle a passé par le fer du vigneron.

Les généreux combats de ceux qui eurent l'honneur de verser leur sang en cette occasion sont rapportés dans une lettre que les témoins et les compagnons de leurs souffrances écrivirent aux fidèles de l'Asie et de la Phrygie, avec lesquels ils avaient d'anciens rapports de connaissance et de charité. Le style de cette lettre est plein d'éloquence, de feu et d'onction. On pense communément que S. Irénée en a été le principal auteur [2]. Il y règne une éner-

[1] S. Gregor. Turon. *Hist. Franc. l.* 1, c. 20.

[2] Valois, *Not. ad. l.* 5. *Eusèbe*. Tillemont, *t.* 3, *p.* 2

gie et un ton de sentiment qui transportent l'âme, et la ravissent hors d'elle-même. « L'esprit des bienheureux martyrs vit, pour » ainsi dire, encore dans les paroles, toutes mortes qu'elles sont; » leur sang répandu pour Jésus-Christ y paraît encore tout bouil- » lant [1]. »

Inutilement, disent les auteurs de cette lettre, voudrions-nous dépeindre notre situation présente, et donner une juste idée de la rage des païens, et des tourmens qu'ils font souffrir aux saints. L'ennemi déploie toute sa force contre nous, et laisse voir d'avance à quoi l'on doit s'attendre de sa part, lorsqu'à la fin du monde il lui sera permis d'attaquer l'Eglise. Il réunit tous ses efforts, et anime encore ses agens contre les serviteurs de Dieu. On ne se contente pas de nous chasser de nos maisons, des bains et des places publiques, on nous défend encore de paraître en quelque lieu que ce soit.

Mais la grâce, supérieure à toutes les puissances de l'enfer, a retiré les faibles du danger de la tentation [a], et n'a exposé au combat que ceux qui, par leur patience, étaient en état de paraître inébranlables, comme autant de colonnes de la foi, d'aller même au-devant des souffrances, et de défier l'ennemi avec toute sa force et toute sa malice. Ces généreux athlètes étant entrés dans la lice, ont enduré mille sortes d'infamies, et les tourmens les plus affreux; ils ont regardé toutes les tortures avec un œil indifférent; ils les ont même affrontées avec une intrépidité qui annonçait des âmes vraiment persuadées que toutes les misères de cette vie n'avaient aucune proportion avec la gloire qui leur était préparée dans le monde à venir.

D'abord le peuple fondit sur eux avec une aveugle impétuosité; Ils se virent en un instant frappés, traînés par les rues, accablés de pierres, pillés, emprisonnés; ils éprouvèrent tous les excès de fureur dont est capable une populace mutinée, à laquelle on permet de tomber sur ses ennemis; et ils firent éclater en cette occasion une patience admirable. Ce premier transport passé, on procéda plus régulièrement. Le tribun et les magistrats de la ville ordonnèrent que les Chrétiens comparussent dans la place publique. Ayant été interrogés devant le peuple, ils confessèrent glorieusement leur foi. Après cette confession, on les emprisonna

[1] Du Bosquet, évêque de Lodève, dans son Histoire ecclésiastique de France, *l.* 2, *c.* 18.

[a] C'est l'humilité qui fait ainsi parler les auteurs de la lettre. Ils veulent par là donner à entendre que leur faiblesse a été la cause pour laquelle ils n'ont point partagé la gloire des martyrs. On voit cependant par leur style qu'ils étaient animés du même esprit et du même courage que ceux dont ils parlent.

jusqu'à l'arrivée du gouverneur. Lorsque celui-ci fut venu, on les lui présenta. Les cruautés qui furent exercées contre eux allèrent si loin, que Vettius Epagathus [a], un des frères, animé d'une sainte indignation, demanda à parler sur ce sujet.

C'était un homme plein de l'amour de Dieu et du prochain, et d'une vertu si exacte, que, malgré sa jeunesse, on pouvait dire de lui, comme de Zacharie, qu'il marchait sans reproche dans tous les commandemens du Seigneur. Son cœur brûlait de zèle pour la gloire de Dieu; il était actif et infatigable, dès qu'il était question de servir et d'assister les malheureux. Il osa se charger de la défense de ses frères, et promettre de montrer que les Chrétiens n'étaient coupables d'aucune pratique impie. Mais le peuple, qui connaissait son mérite, se récria tumultuairement contre la proposition qu'il avait faite; et le gouverneur, aussi déterminé qu'intéressé à n'y avoir point d'égard, l'interrompit tout-à-coup en lui demandant s'il était Chrétien. Sur la déclaration qu'il fit de sa foi, on le rangea parmi les martyrs avec le titre distinctif d'*Avocat des Chrétiens*, qu'il méritait d'ailleurs avec tant de justice.

Enfin arriva le temps où se fit le discernement de ceux qui étaient dignes de souffrir, d'avec ceux qui n'étaient pas bien préparés au combat. Les uns fournirent la carrière avec autant de joie que de gloire; tandis que les autres, effrayés à la vue de ce qu'on leur préparait, quittèrent honteusement le champ de bataille. Il y en eut dix qui apostasièrent. Leur crime nous affligea au-dessus de toute expression. Nous vîmes d'ailleurs refroidir, par cette malheureuse circonstance, le zèle de plusieurs qui, n'étant point encore arrêtés, avaient jusque là profité de leur liberté pour servir les martyrs, sans envisager les dangers auxquels leur charité les exposait. Nous étions tous dans la plus grande consternation, non pas que nous redoutassions les tourmens, mais parce que nous appréhendions de voir encore diminuer notre troupe. Heureusement la perte que nous venions de faire fut abondamment réparée par les nouvelles recrues de généreux martyrs que l'on arrêtait chaque jour. Nos deux églises se virent bentôt privées de ce qu'elles avaient de plus illustre, de ces grands hommes qui avaient toujours été regardés comme les principaux appuis de la religion parmi nous.

Les ordres qu'avait donnés le gouverneur pour que personne

[a] Vettius est nommé dans les Actes des saints martyrs comme un personnage de la plus haute qualité. S. Grégoire de Tours lui donne le titre de premier sénateur de toutes les Gaules. La famille des *Vettii* ou *Vectii*, célèbre par son ancienneté, avait souvent illustré les premières places de la république romaine.

d'entre nous ne pût s'échapper étant rigoureusement exécutés, il arriva que plusieurs idolâtres qui étaient au service des Chrétiens furent arrêtés avec leurs maîtres. Ces esclaves, craignant de souffrir les mêmes tortures que les saints, dirent, à l'instigation du démon et des soldats, que nous mangions de la chair humaine comme Thyeste, et que nous contractions des mariages incestueux comme OEdipe. Ils nous accusèrent encore de plusieurs autres crimes que notre religion nous défend même de nommer, et dont nous croyons à peine que des hommes puissent être capables. Au bruit de ces calomnies, le peuple fut étrangement animé contre nous; ceux qui jusque là avaient conservé pour nous quelques restes d'humanité écumèrent de rage, et nous accablèrent de malédictions. Il serait impossible d'exprimer l'horreur des supplices que l'on mit en usage pour tirer quelque blasphème de la bouche des martyrs.

Ceux qui ressentirent plus particulièrement les effets de la barbarie du gouverneur, des soldats et du peuple, furent le diacre Sanctus, natif de Vienne; Maturus, qui, quoique néophyte, parut plein de force et d'ardeur pour le combat; Attale de Pergame, qui avait toujours été l'appui et l'ornement de notre Eglise; et une esclave nommé Blandine, dont l'illustre exemple a fait voir que les personnes de la condition la plus vile aux yeux du monde sont souvent très-estimables devant Dieu, par la vivacité de l'amour qu'elles lui portent. Elle était d'une complexion si faible, que nous tremblions tous pour elle; sa maîtresse surtout, qui était du nombre des martyrs, appréhendait qu'elle n'eût ni la force ni la hardiesse de confesser sa foi. Mais cette femme admirable se trouva, par le secours de la grâce, en état de braver les différens bourreaux qui la tourmentèrent depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit. Enfin ceux-ci s'avouèrent vaincus; ils protestèrent que toutes les ressources de leur art barbare étaient épuisées, et ils marquèrent le plus grand étonnement de ce qu'elle vivait encore après tout ce qu'ils lui avaient fait souffrir. Nous n'y comprenons rien, disaient-ils, il ne fallait qu'une des tortures que nous avons employées pour lui ôter la vie selon le cours ordinaire de la nature. Pour la sainte, semblable à un athlète généreux, elle puisait de nouvelles forces dans la confession de sa foi. « Je suis Chré-» tienne, s'écriait-elle souvent; il ne se commet point de crime » parmi nous. » Ces paroles émoussaient la pointe de ses douleurs, et lui communiquaient une sorte d'insensibilité.

Le diacre Sanctus endura aussi des tourmens inouis avec une patience plus qu'humaine. Les païens se flattaient qu'à force de tortures ils lui arracheraient quelques paroles peu convenables; mais

il soutint tous leurs assauts avec tant de fermeté, qu'il ne voulut pas même leur dire son nom, sa patrie, son état. A chaque question qu'on lui faisait, il répondait toujours : « Je suis Chrétien. » Jamais on ne put tirer de lui d'autre réponse. Cependant le gouverneur et les bourreaux ne se contenaient plus de rage. Après tous les raffinemens de cruauté qu'ils purent imaginer, ils lui appliquèrent des plaques d'airain enflammées aux parties du corps les plus sensibles; mais le martyr, soutenu d'une grâce puissante, persista toujours dans la profession de sa foi. Son corps était tellement meurtri et couvert de blessures, qu'il n'avait plus la figure d'un corps humain. Jésus-Christ, qui souffrait en lui, avai tfait de sa personne un instrument illustre pour triompher de l'ennemi, et montrait par son exemple que l'on ne craint rien lorsqu'on a l'amour du Père, et que tout ce que l'on souffre pour la gloire du Sauveur ne mérite point le nom de peine. Quelques jours après, le martyr fut exposé à une nouvelle épreuve. Les païens, voyant que l'inflammation s'était mise à son corps, et qu'il ne pouvait pas seulement souffrir qu'on y touchât, s'imaginèrent qu'ils viendraient facilement à bout de le vaincre s'ils rouvraient ses plaies, ou qu'au moins il expirerait entre leurs mains; ce qui jetterait l'épouvante parmi les autres Chrétiens. Leur espérance fut encore trompée. En effet, au grand étonnement des spectateurs, le corps du saint reprit tout-à-coup ses forces et recouvra l'usage de tous ses membres. Ce fut ainsi que, par un miracle de la grâce de Jésus-Christ, les tourmens destinés à redoubler ses souffrances lui procurèrent une parfaite guérison.

Le démon se croyait assuré de Biblis, l'une des dix qui avaient eu le malheur de renier la foi. Il voulut augmenter son crime et son châtiment en la portant à calomnier les Chrétiens. Il se flattait qu'étant d'un caractère faible et timide, elle ne pourrait résister à la question à laquelle on l'appliquerait. Mais les tourmens produisirent un effet tout contraire à celui qu'on en attendait. Biblis se réveilla comme d'un profond sommeil; et la douleur d'un supplice passager ayant tourné ses pensées sur les supplices éternels de l'enfer, elle s'écria : « Peut-on accuser de manger des enfans » ceux qui, par un motif de religion, s'abstiennent même du sang » des animaux[a]? » Depuis ce moment elle se déclara hautement Chrétienne, et fut rangée parmi les martyrs.

C'était ainsi que la grâce de Jésus-Christ et la patience des déconcertaient la cruelle adresse de leurs ennemis. Mais le démon

[a] Les Chrétiens suivaient encore la loi qui avait été portée à ce sujet par les apôtres. *Act. XV*, 20.

leur suggérait sans cesse de nouveaux artifices. On jeta les martyrs dans un cachot infect et ténébreux, où ils eurent les pieds enfermés dans des ceps de bois, et étendus jusqu'au cinquième trou. Ils essuyèrent encore toutes les indignités que l'on souffre dans de pareils lieux. Il en coûta la vie à un grand nombre. Les autres, après avoir été tourmentés au point qu'il paraissait impossible, avec tous les soins imaginables, de prolonger leurs jours, étaient dans un dénûment absolu de tout secours humain. Cela n'empêchait pas que dans cet état ils n'eussent encore assez de force d'esprit et de corps pour consoler et encourager leurs frères. Il y en avait qui, quoique nouvellement arrêtés, mouraient sur-le-champ et sans avoir subi aucune torture, parce qu'ils ne pouvaient soutenir l'infection du cachot.

Du nombre de ceux qui souffraient alors fut le bienheureux Pothin, évêque de Lyon. C'était un vieillard plus que nonagénaire, si faible et si infirme qu'il pouvait à peine respirer. Mais un ardent désir de mourir pour le nom de Jésus-Christ ranima ses forces et sa vigueur. La vie ne semblait lui être conservée que pour qu'il eût la gloire de la sacrifier. On le traîna devant le juge pour y subir l'interrogatoire. Il était conduit par les magistrats et les soldats de la ville. Suivait une multitude de peuple qui poussait de grands cris contre lui, et qui l'accablait d'injures avec autant d'acharnement que si c'eût été Jésus-Christ en personne. Le gouverneur lui ayant demandé quel était le Dieu des Chrétiens, il lui répondit, pour éviter les blasphèmes qu'il prévoyait, qu'il le saurait lorsqu'il en serait digne. Là-dessus il fut violemment tiré de tous côtés et traité avec beaucoup d'inhumanité. Ceux qui étaient auprès de lui lui déchargeaient de rudes coups sans respect pour son âge; ceux qui se trouvaient éloignés lui jetaient tout ce qui se présentait sous leur main, s'imaginant que ce serait un crime énorme que d'avoir pour lui le moindre égard dans une circonstance où l'honneur de leurs dieux leur paraissait si fortement intéressé. Pothin, qui n'avait plus qu'un souffle de vie, fut mené en prison, où il expira deux jours après.

Ceux qui avaient renié la foi au moment qu'on les avait arrêtés furent aussi conduits en prison et y partagèrent les souffrances des martyrs. Ainsi leur apostasie ne leur servit alors de rien. Mais il y avait une grande différence entre les uns et les autres. Les confesseurs étaient simplement emprisonnés comme Chrétiens, et leur religion faisait tout leur crime. Les apostats, au contraire, étaient détenus comme des malfaiteurs et des homicides, et ils avaient infiniment plus à souffrir que les premiers. Les uns étaient consolés dans leur peine par l'avantage de verser leur sang pour

Jésus-Christ, par la magnificence des promesses divines, par les charmes du saint amour, et par l'esprit du Père céleste qui les animaient. Les autres souffraient sans consolation, et trouvaient encore un surcroît de douleur dans les remords de leur conscience. A leur air seul on les distinguait aisément. Quand les martyrs paraissaient, on les reconnaissait à un certain mélange de sérénité et de majesté qui éclatait sur leurs visages; leurs chaînes mêmes semblaient leur donner une nouvelle grâce, et les ornaient plutôt qu'elles ne les faisaient passer pour des malfaiteurs; il s'exhalait de leurs corps une agréable odeur, qui donnait lieu de croire qu'ils avaient sur eux des parfums. Pour les renégats, ils étaient tristes et abattus; leur extérieur même avait quelque chose de désagréable. Les païens les épargnaient encore moins que les autres. Vous n'êtes que des lâches, leur disaient-ils; en renonçant au titre de Chrétien qui vous avait fait mettre au nombre des malfaiteurs, vous vous êtes avoués coupables des crimes qu'on vous imputait. Votre conduite sert de preuve contre vous. La vue de ce traitement ne fut pas inutile à plusieurs; elle les affermit dans leur foi, et les rendit vainqueurs de tous les assauts qui auraient pu ébranler leur constance.

Après cela, on imagina de nouveaux supplices pour tourmenter les Chrétiens; ce qui les mit en état d'offrir au Père éternel comme une couronne de fleurs de différentes nuances. Mais il était temps que ces généreux athlètes, qui avaient remporté des victoires si signalées dans un si grand nombre de combats, reçussent enfin la palme que méritait leur courage.

On marqua le jour où le cruel spectacle de leur mort devait servir de divertissement au peuple. Lorsqu'il fut arrivé, on amena Maturus, Sanctus, Blandine et Attale pour les exposer aux bêtes. Les deux premiers étant entrés dans l'amphithéâtre, on recommença sur eux toutes les cruautés qu'ils avaient déjà souffertes. Il semblait qu'on n'eût point encore essayé leurs forces. Mais ils se montrèrent comme des athlètes qui, ayant déjà plusieurs fois terrassé l'ennemi, entreprennent un dernier combat qui doit être le chef-d'œuvre de leur courage et de leur adresse. Après une horrible flagellation, ils furent livrés à la fureur des bêtes, qui les traînèrent autour de l'amphithéâtre. Ils endurèrent encore d'autres genres de supplices au gré du peuple, qui demandait qu'on les tourmentât tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. A la fin, les païens proposèrent d'une voix unanime de les mettre sur la chaise de fer toute rouge de feu. L'odeur insupportable qu'exhalait leur chair brûlée, loin de modérer la rage du peuple, ne faisait que l'exciter de plus en plus. On ne put tirer de la bouche

de Sanctus autre chose que sa première confession. Ayant encore lutté long-temps avec Maturus, ils furent égorgés l'un et l'autre. Ainsi finit le divertissement de ce jour.

Blandine fut attachée à un poteau pour être dévorée par les bêtes. Comme elle avait les bras étendus dans l'ardeur de sa prière, cette attitude, en rappelant aux fidèles l'image du Sauveur crucifié, leur inspira un nouveau courage, et leur était un gage assuré que quiconque souffre pour Jésus-Christ aura part à la gloire du Dieu vivant. La sainte resta ainsi quelque temps exposée aux bêtes sans qu'aucune voulût jamais la toucher; après quoi on la délia. Elle fut remenée en prison, et réservée pour un autre combat. C'était là qu'elle devait remporter une victoire complète sur l'ennemi qu'elle avait déjà vaincu plusieurs fois, et animer les frères à marcher sur ses traces. Ainsi, une esclave pauvre et faible, en se revêtant de Jésus-Christ, déconcerta toute la malice de l'enfer, et, par une constance inébranlable, mérita de s'élever à une gloire immortelle.

Attale fut amenée ensuite, et comme c'était un homme de marque, le peuple demanda à grands cris de le voir souffrir. Il jouissait parmi nous d'une grande considération pour la sainteté de sa vie et pour son zèle à défendre la foi. Il entra d'un air magnanime dans le champ de bataille. Il fut promené autour de l'amphithéâtre, avec cette inscription que l'on portait devant lui : *C'est ici Attale le Chrétien.* L'assemblée était prête à lui faire sentir tout le poids de sa rage; mais le gouverneur, apprenant qu'il était citoyen romain, le renvoya en prison. Il écrivit en même temps à l'empereur pour lui demander ses ordres, tant à l'égard d'Attale que des autres prisonniers.

Pendant ce délai, les fidèles donnèrent des marques éclatantes de charité et d'humilité. Malgré tout ce qu'ils avaient souffert pour la foi, ils ne voulaient point qu'on les appelât martyrs, et ils reprenaient sévèrement ceux d'entre nous qui, par écrit ou en parlant, leur donnaient ce titre. Il n'appartient, disaient-ils, qu'à Jésus-Christ, le fidèle, le véritable martyr, *le premier né des morts,* notre guide à la vie éternelle. On pourrait tout au plus l'étendre à ceux qui sont affranchis des liens du corps. Ceux-ci, ajoutaient-ils, peuvent être appelés martyrs, parce que Jésus-Christ a scellé leurs souffrances par une mort glorieuse. Mais pour nous, nous méritons à peine le nom de confesseurs. Ils suppliaient ensuite les frères avec larmes d'offrir sans cesse des prières à Dieu, pour leur obtenir la grâce de la persévérance. Mais quoiqu'ils ne permissent point qu'on les regardât comme martyrs, on voyait par toutes leurs actions qu'ils en avaient l'esprit. On ne pouvait sur-

tout se lasser d'admirer leur patience, leur douceur, cette intrépidité avec laquelle ils parlaient aux païens, ce courage qui annonçait hautement qu'ils étaient supérieurs à tout sentiment de crainte, et qu'ils étaient prêts à souffrir tous les genres de torture. En même temps ils s'humiliaient sous la main toute-puissante de Dieu, qui depuis les a élevés à un tel degré de gloire; ils n'accusaient personne et excusaient tout le monde; enfin, semblables au premier martyr de l'Eglise, ils priaient pour leurs persécuteurs.

Une tendre charité les faisait surtout travailler à la conversion de ces âmes infortunées dont le démon se croyait déjà le maître. Loin d'insulter à la faiblesse de ceux qui étaient tombés, ou de prendre de là occasion de s'estimer davantage, ils suppléaient de leur abondance aux besoins spirituels de leurs frères, et s'empressaient de faire rejaillir sur eux cette richesse de grâces dont Dieu les avait favorisés. Ils avaient pour eux une tendresse de mère, et sollicitaient leur retour par les larmes qu'ils répandaient sans cesse devant le Père céleste. Après avoir obtenu la vie de la grâce qu'ils avaient demandée pour eux-mêmes, ils voulaient la partager avec les autres. Leurs efforts eurent tant de succès, leur conversation et leur conduite tant de pouvoir, que l'Eglise eut la consolation de retrouver plusieurs de ses enfans qu'elle avait perdus, et de les voir prêts à confesser généreusement le nom sacré qu'ils venaient de renier, et dans la disposition d'aller se présenter eux-mêmes devant le juge.

Il y avait parmi les martyrs un nommé Alcibiade. Depuis longtemps il pratiquait de grandes austérités, ne vivant que de pain et d'eau. Il paraissait résolu de continuer le même genre de vie dans la prison. Mais Attale, après son premier combat dans l'amphithéâtre, apprit par révélation qu'Alcibiade était aux autres une occasion de scandale, et que quelques-uns le soupçonnaient de favoriser la nouvelle secte des Montanistes, qui affectaient des pénitences extraordinaires[a]. On n'eut pas plus tôt averti Alcibiade, qu'il rentra dans la voie ordinaire. Il mangea de tout ce qu'on lui

[a] Eusèbe, *c.* 3, parlant de cette action d'Alcibiade, observe que les saints martyrs de Lyon n'ignoraient pas les austérités superstitieuses de Montan et de ses sectateurs, non plus que les prophéties prétendues de ces hérétiques. A la faveur des dons miraculeux que Dieu communiquait alors à son Eglise, ces fanatiques, s'attribuant celui de prophétie, avaient séduit la crédulité de plusieurs. Mais les martyrs, mieux instruits, écrivirent de leur prison aux frères d'Asie et de Phrygie, contre les erreurs et les fausses prophéties des Montanistes. Ils excitèrent aussi contre les mêmes hérétiques le zèle du pape Eleuthère, dans une lettre où l'on trouve un bel éloge de S. Irénée qui en était porteur. (*Voyez* Eusèbe, *c.* 4.) Ce fut pour ces raisons que l'on exhorta Alcibiade à renoncer à des pratiques qui paraissaient avoir du rapport avec celles des Montanistes.

Au reste, S. Irénée, aussi distingué par son savoir que par ses vertus, assure que dans le même temps l'Eglise observait les jeûnes, et surtout celui du carême, avec une abstinence rigoureuse de certains alimens.

présentait, en rendant grâces à Dieu, qui visitait ses serviteurs, et qui leur donnait son esprit pour leur servir de guide.

Cependant les ordres de l'empereur arrivèrent. Ils portaient que l'on exécutât ceux qui persisteraient dans leur confession, et que l'on élargît ceux qui auraient abjuré le christianisme. Le gouverneur prit occasion d'une fête publique qui avait attiré beaucoup de monde dans la ville, pour donner au peuple le spectacle du supplice des martyrs. Il les fit comparaître devant son tribunal, et les examina de nouveau. Voyant qu'ils étaient inébranlables, il condamna ceux qui étaient citoyens romains à perdre la tête, et tous les autres à être exposés aux bêtes.

Ce fut alors que la grâce de Jésus-Christ éclata dans la confession inattendue de ceux qui auparavant avaient renié leur foi. Ces hommes faibles furent examinés à part, afin d'être remis en liberté. Mais ayant déclaré qu'ils étaient Chrétiens, on les condamna à souffrir avec les autres. Quelques-uns, il est vrai, persistèrent dans leur apostasie; mais il n'y eut que ceux qui n'avaient jamais eu la moindre étincelle de la vraie foi, ni le moindre soin de conserver la robe nuptiale; que ceux qui, dénués de toute crainte de Dieu, avaient toujours déshonoré par leurs mœurs la religion qu'ils professaient, et qu'on pouvait à juste titre appeler enfans de perdition.

Alexandre, Phrygien de naissance et médecin de profession, était présent lorsque les apostats furent amenés cette seconde fois devant le gouverneur. C'était un homme rempli d'un esprit apostolique. Il vivait depuis plusieurs années dans les Gaules, où il s'était acquis une vénération universelle, par son amour pour Dieu, et par la liberté avec laquelle il publiait l'Evangile. Se trouvant donc auprès du tribunal dans ce moment critique, il faisait signe à ses frères et de la tête et des yeux, afin de les animer à confesser Jésus-Christ. Son agitation, qui était continuelle et plus grande que celle d'une femme en travail, fut bientôt remarquée. Les païens, outrés de voir confesser la foi à ceux qui précédemment l'avaient reniée, s'en prirent à Alexandre, et s'écrièrent qu'il était l'auteur de ce changement. Sur quoi le juge, se tournant de son côté, lui demanda qui il était, et ce qu'il faisait. Alexandre répondit sans détour qu'il était Chrétien. Sa réponse irrita tellement le gouverneur, que, sans autre information, il le condamna à être dévoré par les bêtes.

En exécution de cette sentence, Alexandre fut conduit le lendemain dans l'arène avec Attale, que le gouverneur, pour faire plaisir au peuple, livrait une seconde fois à ce supplice. Après les divers tourmens que l'on souffre d'ordinaire dans l'amphithéâtre,

ils achevèrent tous deux leur sacrifice par le glaive. Alexandre ne fit entendre ni soupir ni plainte, tant son âme était intimement unie à Dieu. Tandis qu'Attale fut sur la chaise de fer, et que sa chair brûlée exhalait une odeur insupportable, il se tourna vers les spectateurs, et leur dit en latin : « Voilà ce qui s'appelle véri- » tablement dévorer les hommes, et ainsi vous êtes coupables de » cette action inhumaine. Mais pour nous, nous ne sommes souillés » ni de ce crime, ni d'aucune autre abomination. » Et comme on lui demandait quel était le nom de son Dieu, il répondit que Dieu n'a point un nom comme les mortels.

Enfin, au dernier jour des combats de gladiateurs, on amena dans l'amphithéâtre Blandine et un jeune homme de quinze ans, nommé Ponticus. Ils avaient l'un et l'autre assisté à l'exécution des martyrs tous les jours précédens. On voulut les obliger à jurer par les idoles. Le refus qu'ils firent d'obéir, joint au mépris qu'ils marquèrent pour les prétendues divinités des païens, inspirèrent au peuple les plus violens transports de rage. Il voulut que, sans égard pour la jeunesse de l'un et le sexe de l'autre, on épuisât sur eux tous les genres de tortures. C'était inutilement qu'on les pressait de temps en temps de jurer par les idoles. Ponticus, encouragé par sa compagne, parcourut avec joie tous les degrés du martyre, et termina sa vie par une mort glorieuse. Blandine fut la dernière qui souffrit. Comme une mère pleine de tendresse pour ses enfans, elle avait exhorté ses frères à souffrir avec patience, et les avait envoyés devant elle au roi du ciel. Passant ensuite par les mêmes épreuves, elle voyait arriver avec joie le moment qui la réunirait à eux dans la gloire. Elle fut fouettée, déchirée par les bêtes, et assise dans la chaise brûlante; après quoi on l'enveloppa dans un filet, pour être exposée à une vache sauvage et furieuse, qui la jeta en l'air et la meurtrit pendant long-temps. Mais son étroite union avec Dieu, jointe à une vive espérance du bonheur de l'autre vie, la rendait comme insensible à tous les tourmens dont son corps était accablé. Elle finit aussi par être égorgée. Les païens eux-mêmes furent saisis d'étonnement à la vue de sa patience et de son courage. Ils avouaient qu'il ne s'était jamais rencontré parmi eux de femme qui eût souffert une si étrange et si longue suite de tourmens.

Le peuple, non content de la mort des martyrs, étendit la persécution jusque sur leurs cadavres. On jeta aux chiens les corps de ceux qui étaient morts en prison, et on les fit garder nuit et jour, pour nous empêcher de les enlever. Les membres à demi brûlés des uns, les têtes et les troncs des autres, avec ce qui avait pu échapper aux bêtes et au feu, furent ramassés soigneusement et

confiés aussi à la garde des soldats, qui firent sentinelle autour durant plusieurs jours. Il y en avait qui, à la vue de ces reliques, écumaient de rage et grinçaient les dents; ils paraissaient au désespoir de ce qu'il ne leur était plus possible d'exercer sur les martyrs de nouvelles cruautés. D'autres insultaient à la mémoire de ces soldats de Jésus-Christ, et se riaient de leur constance. Ils relevaient la puissance de leurs idoles, qui venaient, selon eux, de punir leurs ennemis. Les plus modérés des païens, et ceux à qui tant de tortures barbares avaient inspiré quelque pitié, ne pouvaient plus contenir leur indignation. « Où est leur Dieu, s'écriaient-ils? De » quoi leur a servi cette religion qu'ils ont préférée même à la vie? » Tels étaient les sentimens et le langage des païens. Pour nous, nous étions sensiblement affligés de ne pouvoir ensevelir nos frères. Les soldats étaient toujours en sentinelle : on ne pouvait les gagner ni par prières ni par argent. Ils se montraient aussi zélés pour empêcher la sépulture des martyrs, que s'il eût été question pour eux d'un avantage important. Les corps de nos frères demeurèrent ainsi exposés pendant six jours, au bout desquels ils furent brûlés. On en jeta les cendres dans le Rhône, afin qu'il n'en restât pas le moindre vestige sur la terre. Il semblait que les païens se croyaient plus puissans que Dieu, et qu'il était en leur pouvoir de s'opposer à la résurrection, dont l'espérance, disaient-ils, avait porté ces malheureux à introduire une religion aussi étrange que nouvelle, à braver les tourmens les plus rigoureux, et à voler avec joie au dernier supplice. Voyons, continuaient-ils, si présentement ils reviendront à la vie, et si leur Dieu pourra les sauver et les délivrer de nos mains.

Ici finit la lettre admirable des Chrétiens de Lyon et de Vienne, qu'Eusèbe avait insérée tout entière dans son histoire des saints martyrs, comme il nous l'apprend lui-même. Mais son ouvrage est perdu, et nous n'avons plus de cette lettre, que ce qu'il nous en a conservé dans son Histoire ecclésiastique. Eusèbe ajoute que les fidèles de Lyon et de Vienne terminaient leur lettre par une profession de foi, où ils condamnaient les erreurs des Montanistes.

Nos saints martyrs souffrirent au commencement du pontificat d'Eleuthère, l'an de Jésus-Christ 177 [a], et le dix-septième du règne de Marc-Aurèle. On les appelle martyrs de Lyon, parce que cette ville fut le théâtre de leurs souffrances. Plusieurs d'entre eux étaient citoyens de Vienne. On lit dans S. Grégoire de Tours qu'ils étaient au nombre de quarante-huit, et qu'on recouvra mira-

[a] Eusèbe le dit expressément. *Hist. l.* 5, *c.* 1. Les saints martyrs ne souffrirent donc point l'an 167 de Jésus-Christ, comme l'a prétendu Dodwel.

culeusement une partie de leurs cendres. Ces reliques furent déposées sous l'autel de l'église qui portait anciennement le nom des apôtres de Lyon.

La fidélité, la ferveur et le courage de tant de saints de tout âge et de toute condition condamnent notre tiédeur et notre indifférence. Comment arrive-t-il qu'en professant la même religion, et en combattant pour la même cause que les martyrs de la primitive Eglise, il y ait une opposition si monstrueuse entre notre conduite et notre croyance? Si nous ne préférons Dieu à tout, c'est-à-dire si nous ne sommes martyrs dans la disposition du cœur, inutilement espérons-nous d'être comptés parmi les disciples de Jésus-Christ, et les héritiers de ses promesses. Que ferions-nous dans les grandes épreuves, nous qui manquons de fidélité dans les plus petites occasions? Ce qui achève de nous confondre, c'est que les saints n'ont rien fait que nous ne puissions faire. Ils étaient sujets aux mêmes passions et aux mêmes misères que nous. Nos tentations n'approchent point de celles par lesquelles ils furent éprouvés. D'ailleurs nous servons le même Dieu; nous suivons la même doctrine, nous avons les mêmes moyens et les mêmes espérances, nous sommes conduits par le même esprit, et nous combattons sous les étendards du même chef.

S. MARCELLIN ET S. PIERRE, MARTYRS.

Marcellin et Pierre, illustres par leur zèle et leur piété, étaient l'un prêtre et l'autre exorciste de l'Eglise romaine. Ils furent condamnés à mort pour la foi, vers l'an 304, durant la persécution de Dioclétien. Conformément à un ordre secret donné par le juge, le bourreau les conduisit dans une forêt pour les exécuter à l'insu des Chrétiens, afin que ceux-ci ne pussent être instruits du lieu de leur sépulture [a]. Il s'arrêta à trois milles de Rome, dans un endroit couvert d'épines et de bruyères. Il n'eut pas plus tôt déclaré aux saints la commission barbare dont il était chargé, qu'ils se mirent eux-mêmes à couper les branches et à préparer une place pour leur tombeau [b]. Tout étant ainsi disposé, ils eurent la tête coupée. Leurs corps furent enterrés à l'endroit où l'exécution s'était faite.

[a] *Nec tumulum vestrum quisquam cognoscere posset.*
Damasus, Carm. 12, p. 152.

[b] *Vos alacres vestris manibus mandasse sepulchra,* Ibid.

Quelque temps après, une dame respectable, nommée Lucille, connut par révélation ce qui était arrivé [a]. Elle se fit accompagner par une autre dame de piété, qui se nommait Flamine, et ayant enlevé les corps des martyrs, elle les enterra auprès de celui de S. Tiburce, dans les catacombes, sur la voie Lavicane. Le pape Damase assure qu'étant enfant il apprit toutes ces particularités de la bouche même de l'exécuteur [b]. Il les inséra dans l'épitaphe latine qu'il mit sur le tombeau des saints.

Anastase le Bibliothécaire rapporte, d'après d'anciens monumens, que Constantin le Grand bâtit en cet endroit une église sous l'invocation des deux martyrs; qu'il y fit enterrer sainte Hélène, sa mère, sous une tombe de porphyre, et qu'il y donna une patène d'or pur, pesant trente-cinq livres, avec une quantité d'autres riches présens [c]. Selon le même auteur, les papes Honorius Ier et Adrien Ier firent réparer l'église et le cimetière de S. Tiburce et des SS. Pierre et Marcellin.

Peu de temps après, les corps de nos deux saints martyrs furent transportés en Allemagne. Voici quelle en fut l'occasion. Eginhard, favori et secrétaire de Charlemagne, s'était engagé par vœu, ainsi qu'Emma sa femme, à garder une continence perpétuelle. Il se fit moine, et devint successivement abbé de Fontenelle et de Gand. Emma étant morte en 836, il en ressentit une vive douleur, comme on le voit par les lettres que lui écrivit Loup de Ferrières. En 827, il avait envoyé son secrétaire à Rome, afin d'obtenir du pape Grégoire IV des reliques des martyrs, pour enrichir les monastères qu'il venait ou de fonder ou de réparer. Le souverain pontife lui donna les corps de S. Marcellin et de S. Pierre, qu'il transféra à Strasbourg; mais peu après il les déposa à Michlenstad, puis à Malinheim ou Sélingestadt. En 829, il y bâtit en l'honneur de ces saints une église et un monastère dont il fut le premier abbé [d].

[a] *Postea commonitam vestrâ pietate Lucillam.* Ibid.

[b] *Percussor retulit Damaso mihi, cùm puer essem.* Ibid.

[c] La même chose est rapportée par Bède, *l. de tempor.* par Adon, *in Martyrol.* et par Sigebert, *in Chron. ad. an.* 849.

La patène était anciennement beaucoup plus grande qu'elle n'est aujourd'hui, et cela pour qu'elle pût contenir les offrandes ou *hosties* de tout le peuple qui communiait à la messe. C'était pour cette raison que durant la partie du sacrifice où elle ne servait point, le sous-diacre l'ôtait de dessus l'autel et la tenait à sa main : rit qui s'observe encore aujourd'hui dans la cathédrale de Strasbourg. (*Voyez* Le Brun, *sur les Liturg. t.* 1.) On voit encore en Allemagne des patènes qui ont presque un pouce de profondeur : telle est celle qu'on montre dans le trésor du chapitre de Delemont, au diocèse de Bâle, et qu'on prétend avoir servi à S. Germain, premier abbé de Grandfels, au huitième siècle.

Le mausolée de porphyre de Ste Hélène se voit encore parmi d'autres antiquités, près de la basilique de Latran.

[d] Eginhard ou Eginard mourut saintement, en 839, à Sélingestadt, qui n'est

S. Grégoire le Grand prêcha ses vingt homélies sur les Evangiles dans l'église de Saint-Marcellin et de Saint-Pierre à Rome. C'est ce que l'on voit par quelques-unes de ces homélies mêmes, et ce qui est encore confirmé par le témoignage de Jean Diacre [a]

Voyez les Actes des deux saints, avec l'histoire de la translation de leurs reliques, dans le recueil des Bollandistes, *t.* 1 *junii, p.* 170.

S. ÉRASME, ÉVÊQUE ET MARTYR.

S. Erasme souffrit diverses tortures et une mort cruelle à Formies, l'an 303 de Jésus-Christ, durant la persécution de Dioclétien. Son corps, au rapport de S. Grégoire le Grand [1], était encore dans cette ville au sixième siècle. Mais Formies ayant été détruite par les Sarrasins, ce précieux trésor fut transféré à Gaïette avec le siége épiscopal, en 842.

S. Erasme est appelé par corruption S. *Elmo* ou *Ermo*, et il est communément invoqué dans les tempêtes par ceux qui naviguent sur la Méditerranée. On fait mémoire de lui dans le nouveau Bréviaire de Paris. Il y a une portion de ses reliques dans un couvent de religieuses, situé près de Gournai au même diocèse, lequel est fréquenté par un grand nombre de fidèles.

Voyez les Bollandistes.

éloigné que de trois lieues de Francfort. Nous avons de lui une *Vie de Charlemagne* très-détaillée, et des *Annales de France* depuis 741 jusqu'en 829. D. Bouquet a inséré ces deux ouvrages dans sa collection des Historiens de France. On a encore d'Eginard un recueil de soixante-deux lettres, fort importantes pour l'histoire de son siècle, et imprimées à Francfort en 1714. Une note du nouvel éditeur des œuvres de Bossuet, sur la *Défense de la Déclaration du Clergé de France*, porte qu'il est difficile de croire qu'Eginard ait vécu du temps de Charlemagne. Cet historien s'excuse dans la Vie de ce prince de ce qu'il ne parle point de sa naissance et de son enfance, *parce qu'il n'y a plus*, dit-il, d'*homme vivant qui en ait connaissnace*. Mais cela signifie, et c'est le sentiment des auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, qu'Eginard n'exécuta son dessein que plusieurs années après la mort de son héros.

[a] *Voyez* cet auteur dans la Vie de S. Grégoire le Grand, *l.* 2, *n.* 18.

[1] *L.* 1, *ep.* 8.

LE B. SADOC, MARTYR,

AVEC PLUSIEURS DE SES COMPAGNONS.

L'AN 1260.

Sadoc fut un des religieux envoyés par S. Dominique dans la Hongrie pour y prêcher la foi et y répandre l'institut de son ordre. Après avoir, avec le zèle d'un apôtre, annoncé partout le règne de Jésus-Christ, il fut envoyé à Sandomir en Pologne pour administrer un monastère de l'institut. Le souvenir des vertus de S. Hyacinthe, qui était mort trois ans auparavant, enflammait tous les religieux à marcher sur ses traces. Sadoc, surtout, comme chef de la pieuse colonie des religieux de Saint-Dominique, s'acquitta en apôtre des devoirs de son état, lorsque les Tartares se jetèrent sur le monastère de Sandomir après avoir pris d'assaut la ville. Les bons religieux étaient assemblés au chœur et chantaient les louanges du Seigneur, lorsque les féroces Tartares les massacrèrent au nombre de quarante, et foulèrent aux pieds leurs corps vénérables. Mais la fureur des barbares ennemis du nom chrétien ne se borna pas au massacre des seuls moines, la plupart des habitans de Sandomir éprouvèrent le même sort; quelques-uns seulement purent se sauver. Sadoc et ses quarante-huit compagnons furent aussitôt honorés comme martyrs : le pape Alexandre IV approuva leur culte pour la ville de Sandomir; mais Pie VII l'a étendu à tout l'ordre de Saint-Dominique.

Voyez la Vie de S. Dominique par le P. Touron, et la légende de l'office des bienheureux martyrs.

MARTYROLOGE.

A Rome, fête des saints martyrs Marcellin, prêtre, et Pierre, exorciste, qui, instruisant plusieurs personnes dans la foi, pendant leur détention sous Dioclétien, furent, après avoir été chargés de chaînes et avoir souffert de nombreux tourmens, condamnés par le juge Sévère à être décapités, dans le lieu qu'on appelait la Forêt-Noire, qui a depuis été appelée, en l'honneur des saints martyrs, la Forêt-Blanche. Leurs corps furent inhumés dans une grotte, auprès de S. Tiburce. Le pape S. Damase a depuis embelli leur tombeau de ses vers.

En Campanie, S. Erasme, évêque et martyr, qui, sous Dioclétien Au-

guste, fut d'abord battu avec des fouets garnis de plomb, accablé de coups de bâton, arrosé de poix-résine, de soufre et de plomb fondus, de poix, de cire et d'huile bouillantes, qui parurent ne lui avoir fait aucun mal. Ensuite, sous Maximien, il souffrit encore à Formies diverses tortures atroces; mais Dieu le conserva pour affermir les autres. Enfin, le Seigneur l'appelant à lui, il mourut saintement, avec la gloire du martyre.

A Lyon, les saints martyrs Pothin, evêque, Sanctus, diacre, Vetius, Epagathe, Matur, Pontique, Biblis, Attale, Alexandre et Blandine, avec un grand nombre d'autres, dont les grands et réitérés combats, sous Marc-Aurèle-Antonin et Luce-Vère, sont décrits dans la lettre que l'église de Lyon écrivit aux églises d'Asie et de Phrygie. Ste Blandine, malgré la faiblesse de son sexe, la délicatesse de sa complexion et la bassesse de sa condition, fut celle d'entre eux qui soutint les plus longs et les plus cruels combats, et restant encore inébranlable, elle fut égorgée, et suivit les autres, qu'elle exhortait à la palme.

A Rome, S. Eugène, pape et confesseur.

Saints de France.

Au diocèse de Laon, S. Augis, confesseur, dont le corps est à Saint-Michel en Thiérache.

Autres.

Ce même jour, S. Sénécion, martyrisé avec plusieurs autres de l'un et de l'autre sexe.

A Alexandrie, martyre de quarante habitans de cette ville et de quelques vierges, que le duc Sébastien fit massacrer à la suscitation de Georges, évêque arien, intrus à la place de S. Athanase.

Aux confins d'Egypte et d'Ethiopie, Ste Téémède, martyrisée avec ses enfans.

A Trani, dans la Pouille, S. Nicolas-le-Pélerin, dont les miracles furent constatés dans un concile de Rome tenu sous Urbain II.

TROISIÈME JOUR DE JUIN.

S. CÉCILIUS.

Tiré du dialogue de Minutius Félix, intitulé Octavius, *et de la Vie de S. Cyprien, par Pontius.* Voyez *Tillemont*, t. 3; *Ceillier*, t. 2, p. 222; *Reeve*, Dissert. prélim. *et Orsi, qui a donné une excellente analyse du dialogue de Minutius Félix, dans son Histoire Ecclésiastique*, t. 2, l. 5, p. 453.

L'AN 211.

Cécilius, Octavius et Marcus-Minutius-Félix, tous trois illustres par leur mérite et leur naissance, formèrent entre eux une espèce de triumvirat de la parfaite amitié. Diverses circonstances, jointes à la nature du style, ont fait conclure que le dernier était originaire d'Afrique. Mais il vivait à Rome, et y suivait le barreau avec une grande réputation, qu'il devait à ses talens et à sa probité. Nous apprenons de lui-même [1] qu'il était déjà avancé en âge lorsqu'il fut éclairé par la lumière de la sagesse divine. Il eut, dit S. Eucher [2], assez d'humilité pour renoncer au rang distingué qu'il tenait parmi les savans et les grands du siècle, et il se fit une sainte violence pour aller au ciel, confondu parmi les ignorans et les petits.

Ses deux amis étaient aussi Africains. L'application aux mêmes études n'avait fait que serrer les liens qui les unissaient ensemble. Ils vécurent long-temps engagés dans les superstitions du paganisme et dans les vices qui en étaient la suite. Octavius et Minutius furent les premiers qui s'élevèrent au-dessus des préjugés de l'éducation et de l'intérêt, et qui méprisèrent les amorces séduisantes du monde, pour embrasser la doctrine de la croix. Il paraît qu'Octavius eut la gloire de frayer la route; car Minutius dit qu'il le suivait comme son guide. Au reste, l'amitié ne lui permit pas de renfermer son bonheur en lui-même; il voulut le partager avec son cher Minutius. Il ne se donna point de repos, tant qu'il le vit assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort. Les paroles qui sortent de la bouche d'un tel ami sont comme le miel qui découle d'un rayon; au lieu que la vérité même est insupportable quand elle vient d'un prophète austère que sa dureté nous fait haïr. Aussi Minutius fut-il aisément disposé à recevoir les impressions de la vertu, et ce bienheureux couple fut uni dans la religion, comme il l'était dans l'amitié. La foi, loin d'affaiblir la tendresse de leurs sentimens, ne servit qu'à l'épurer et à la perfectionner. Ces deux hommes, régénérés en Jésus-Christ, se félicitèrent sur leur

[1] *In Octavio*, l. 1, c. 1.

[2] *Ep. ad Valerian. de contemptu mundi.*

changement avec des transports de joie, dont toute leur éloquence ne pouvait rendre la vivacité. Pénétrés de douleur et de confusion au souvenir de leur vie passée, ils n'eurent plus d'ardeur que pour les humiliations de la croix et les austérités de la pénitence. Les chevalets et les tortures devinrent l'objet de leurs plus ardens désirs. Ils se déclarèrent tous deux les apologistes de la foi, et, sans chercher désormais d'autre salaire de leurs travaux que le mérite de la charité et le bonheur qui les attendait au-delà du tombeau, ils plaidèrent généreusement la cause de Jésus crucifié. Arnobe paraît avoir eu en vue ces deux illustres convertis, lorsque, répondant aux invectives des païens, il dit que les orateurs et les avocats du premier rang avaient embrassé le christianisme [1].

Octavius et Minutius, qui n'avaient plus rien à désirer pour eux-mêmes, souhaitaient ardemment d'associer Cécilius à leur bonheur. Mais l'entreprise était difficile, et elle demandait de leur part tous les efforts du zèle et de l'amitié. Les premiers préjugés de l'éducation laissent dans l'esprit des traces si profondes, qu'avec toute la bonne volonté et toute la candeur d'âme imaginables, elles ne s'effacent encore qu'avec des peines infinies. Quand il s'agit de religion, les préjugés ont encore plus d'empire; on est porté naturellement à rester dans celle de ses pères, dont on a sucé les principes avec le lait. Cécilius se trouvait dans le cas. Il était d'ailleurs homme du monde, peu scrupuleux en fait de morale, et conséquemment peu disposé à saisir des raisonnemens suivis. Il avait de l'esprit et des talens; mais il était sa propre idole. Il ne soupirait qu'après le plaisir et les applaudissemens. Jusque là sa première religion avait été de se servir lui-même. En effet, nous le voyons dans la dispute tantôt rejeter toute divinité et toute providence, tantôt admettre ces deux points, et bientôt après défendre superstitieusement tous les dieux adorés pour lors dans l'univers. Nous dirons, pour achever son portrait, que la philosophie n'avait servi qu'à nourrir son orgueil, qu'à lui donner beaucoup de présomption et de suffisance, et qu'à le rendre incapable de sentir la solidité d'un raisonnement.

Malgré cette trempe de caractère, Cecilius devint, avec le secours de la grâce, un illustre converti, un grand saint, et, selon toutes les apparences, l'auteur de la conversion de S. Cyprien. Octavius et Minutius furent les instrumens que Dieu employa pour l'amener à la connaissance de la vérité. Ils commencèrent

[1] Arnob. *l.* 1.

par adresser au ciel de ferventes prières, afin de l'intéresser en faveur de leur ami. La victoire qu'ils remportèrent enfin sur lui fut le fruit et de leur piété, et d'une conférence qu'ils eurent tous trois ensemble. Minutius nous en a laissé le précis dans un dialogue qu'il intitula *Octavius*, en l'honneur de son ami qui portait ce nom, et qui était mort quand il le mit par écrit.

L'ordre et le dessein de ce dialogue sont de la dernière beauté; tout y annonce une main de maître. Dès le commencement, l'auteur s'insinue imperceptiblement dans l'âme par des traits charmans qu'il fait remarquer dans le caractère de son cher Octavius. De là il conduit à l'occasion de la conférence avec des images si intéressantes, et peint les moindres objets avec des couleurs si belles, qu'il a en quelque sorte gagné le cœur avant que d'être entré en matière [a]. Après avoir exprimé sa douleur et ses regrets sur la mort d'Octavius, il continue ainsi : « Il brûla toujours pour » moi du même feu. Il m'aimait si passionnément, que, tant dans » nos affaires que dans nos amusemens, une aimable sympathie » nous unissait sans cesse, et que nos deux âmes n'en faisaient pour » ainsi dire qu'une seule. » Il se rappelle avec reconnaissance les avantages qu'il a retirés de l'exemple de son ami, et s'excite à la ferveur par le souvenir de ses vertus. En conservant, dit-il, sa mémoire dans mon cœur, je tâche d'aller après lui par mes pensées, et de détacher de plus en plus mon cœur de toute affection terrestre. Ensuite il fait la récapitulation de ce fameux entretien, par lequel Cécilius fut conduit à la foi. L'occasion qui y donna lieu est décrite de la manière suivante.

[a] Aucun auteur païen de ce siècle n'a écrit en latin avec autant de pureté et d'élégance. Il en est de cette teinture du dialecte africain que l'on remarque en quelques endroits, comme de cette *patavinité* que l'oreille délicate d'un Romain découvrait dans Tite-Live. En plaidant au barreau, et en voyant la bonne compagnie de Rome, Minutius s'était défait de l'âpreté de son style national, et y avait substitué la politesse de l'idiome latin. La beauté et la justesse de ses pensées sont une preuve non équivoque de son jugement. La candeur avec laquelle il s'exprime décèle en lui un fonds aimable de droiture, de bonté, de franchise et d'affabilité. Des figures hardies, des images pittoresques, un style pur, coulant et d'une douceur admirable, un ton de décence et de gravité qui se soutient constamment, tout cela montre qu'il était un homme du premier ordre, et qu'il connaissait parfaitement l'art de la persuasion. Personne ne possède comme lui le talent de charmer le lecteur, et de l'amener où il lui plaît. Il fait paraître une vaste érudition, et une connaissance profonde de la théologie païenne. Ses raisonnemens sont forts et concluans; il raille avec délicatesse; il blesse et guérit de la même main, tant il sait bien apprêter le sel de la satire. Son esprit est d'une nature excellente; s'il est brillant, ce n'est point aux dépens de la solidité; il a une valeur intrinsèque, et un lustre qui ne doit rien à l'alliage. Cette remarque est de M. Blackwall, dans son Introduction à l'étude des auteurs classiques, p. 140. Cet ingénieux écrivain ajoute ce qui suit : « Minutius venge supérieure- » ment le christianisme des calomnies des païens. Ses rétorsions se trouvent si » justes, si pleines de force, et accompagnées d'une telle évidence de vérité, qu'on » en conclut qu'il est le plus dangereux adversaire qu'on puisse craindre dans » une mauvaise cause, et le plus habile avocat que l'on puisse désirer pour en » défendre une bonne. »

Octavius vint à Rome pour rendre une visite à son ami Minutius. Sa femme, ses enfans et le reste de sa famille voulurent inutilement l'empêcher de faire ce voyage. On était alors en automne. A la faveur des vacances du barreau, Minutius se trouvait délivré de ses occupations ordinaires. Il profita de ce temps pour aller à Ostie prendre les bains d'eau de mer, dans la vue de dessécher les humeurs dont il était incommodé. Octavius et Cécilius voulurent être de la partie. Marchant un jour tous trois de grand matin dans la ville, pour aller gagner le bord de la mer, Cécilius aperçut une statue de Sérapis; sur quoi il se porta la main à la bouche, et se la baisa : ce qui était un acte d'adoration parmi les Grecs et les Romains [a]. Octavius prit de là occasion de dire à Minutius que c'était un crime et une honte pour eux que leur ami restât toujours plongé dans les ténèbres de l'erreur, et qu'il rendît un culte divin à des pierres, qui, pour avoir reçu une figure et une sorte de consécration, ne cessaient pas pour cela d'être sourdes et muettes. Cécilius fut piqué en s'entendant accuser d'ignorance. Il s'adressa à Octavius pour lui proposer une dispute en règle sur la matière dont il était question. Je vous prouverai, ajouta-t-il avec un air triomphant, que jusqu'ici vous n'avez jamais eu affaire à un philosophe. La proposition ayant été aussitôt acceptée, ils s'assirent tous trois sur une éminence qui servait d'abri au bain. Minutius fut placé au milieu avec la qualité d'arbitre.

Cécilius, prenant un ton décisif et tranchant, débuta par nier la réalité d'une providence. Il comptait sur la subtilité de son esprit, et sur le pouvoir de son éloquence. Il objecta d'abord la pauvreté des Chrétiens, partout soumis aux idolâtres, dont l'empire florissant attirait tous les regards. A l'entendre, la religion dominante devait passer pour la meilleure; les Chrétiens n'étaient que des misérables, qui s'obstinaient à mourir de faim, qui se faisaient un plaisir insensé de souffrir diverses tortures, qui portaient leur extravagance jusqu'à mépriser la vie, la fortune et tous les biens du monde, qui n'avaient pas même d'église pour adorer leur seul et unique Dieu [b]. Leur secte, continue-t-il, n'est qu'un ramas de gens vils et méprisables, qui se cachent dans des trous, sans savoir dire un seul mot pour leur défense, et qui dans l'obscurité s'occupent à chanter une prétendue résurrection, et

[a] De là les mots προσκυνεῖν et *adorare*. *Voyez* Job. XXXI, 26, 27, etc.

[b] On bâtit des églises aux Chrétiens sous le règne de l'empereur Alexandre. Baronius observe que l'état de misère qu'on leur reproche dans ce dialogue venait d'une persécution qui doit avoir été celle que Sévère alluma. S. Jérôme, *in. Cat.* place Minutius-Félix vers l'an 211, qui fut celui de la mort de l'empereur Sévère.

les joies chimériques d'un autre monde. Il dressa surtout ses batteries contre la résurrection des corps, qui a toujours été en effet une pierre d'achoppement pour les anciens philosophes, comme on le voit par les écrits d'Athénagore, de Tertullien, d'Origène et des autres apologistes de notre sainte religion. Mais les calomnies furent la principale ressource de ce champion de l'erreur. Cette sorte d'armes n'était pas nouvelle; le démon l'avait fait inventer par les instrumens de sa jalousie. A s'en tenir au système de morale que l'Evangile propose, à examiner de bonne foi les motifs et les moyens de perfection qu'il fournit, les plus furieux ennemis du christianisme n'eussent pu lui refuser leur estime et leur respect. Qu'arriva-t-il? On défigura notre religion pour la rendre haïssable, et l'on couvrit du voile de la calomnie cette éclatante beauté qui atteste que son origine est céleste.

Cécilius se croyait en sûreté dans ce dernier retranchement, et se flattait d'y être assez fort pour terrasser son adversaire. Il se mit donc à objecter à Octavius les assemblées nocturnes des Chrétiens, leurs repas inhumains, et d'autres prétendus crimes auxquels leur religion servait de prétexte. « J'entends dire, continua-» t-il, qu'ils adorent la tête d'un âne, les genoux de leur prêtre ou » évêque, ainsi qu'un homme puni pour ses crimes, et le bois » maudit de la croix. » Il ridiculisait les Chrétiens de ce qu'ils méprisaient des tourmens présens pour en éviter d'invisibles; de ce qu'ils s'interdisaient des plaisirs légitimes, comme les jeux, les spectacles, les festins, et les parfums qu'ils réservaient pour leurs morts, etc.

Octavius suit son adversaire pas à pas, pour le réfuter avec plus d'ordre et de solidité. Il commence par établir une providence qui préside à toutes les choses humaines, et il en tire la preuve du dessein et de l'harmonie qui se font sentir d'une manière frappante dans les ouvrages de la nature. Cette preuve, pour être à la portée des esprits les plus ordinaires, n'en a pas moins une force et une évidence que toute la subtilité imaginable ne peut ni éluder ni affaiblir. En effet, on découvre dans chaque partie de l'univers un arrangement si régulier et une si sage combinaison, qu'il n'est pas possible de méconnaître que tout cela est l'ouvrage d'une intelligence souveraine. « Je suppose, dit Octavius[a], que vous » entriez dans une maison dont les appartemens soient magnifi-» quement meublés, et où tout soit dans l'ordre le plus parfait; » pourriez-vous à ce spectacle douter qu'il n'y eût dans la maison » un maître qui veille à tout, et dont la nature est bien supérieure

[a] Cicéron fait le même raisonnement, *de Nat. Deor.* l. 2, c. 6.

» à celle des ameublemens que vous admirez? De même, quand » vous envisagez le ciel et la terre, et que vous considérez l'harmonie et l'enchaînement qui des différens êtres forment un ensemble admirable, vous ne pouvez révoquer en doute l'existence » d'un Seigneur suprême, qui, par ses perfections, efface l'éclat » des astres, et qui est infiniment plus digne d'admiration que » tous les ouvrages de ses mains. »

La providence établie, Octavius prouve qu'il n'y a qu'un Dieu, que ce Dieu est esprit, le père et le créateur de tout; qu'il est éternel, et qu'avant la création du monde, il était un monde à lui-même; qu'il est infini, immense et incompréhensible à tout être créé. « Notre intelligence, dit-il, est trop bornée pour atteindre jusqu'à lui; et nous ne le concevons jamais mieux que quand » nous l'envisageons comme incompréhensible. » Il prend de là occasion de montrer l'absurdité du polythéisme, et toutes les extravagances où tombaient les païens par rapport à leurs dieux. Venant ensuite à leurs idoles, il fait voir qu'elles ne sont que des démons. « Plusieurs d'entre vous, continue-t-il, savent que les » démons sont forcés de déposer contre eux-mêmes, toutes les » fois que, par des paroles dont ils ne peuvent soutenir la vertu, » nous les chassons des corps qu'ils possèdent [a]. Vous jugez bien » que, s'ils en étaient les maîtres, ils ne se trahiraient pas ainsi à » leur confusion, surtout en présence de vous autres qui les adorez. » Vous devez donc vous en rapporter à eux, et croire qu'ils sont » des démons, puisque vous l'entendez de leur propre bouche. » Quand nous les conjurons au nom d'un seul Dieu, du Dieu » vivant, ces malheureux tremblent; ils abandonnent tout-à-coup » les corps qu'ils possédaient, ou du moins ils se retirent peu à peu, » selon la foi du patient, ou la grâce du médecin. »

Cécilius, embarrassé par ces raisonnemens, renonce à ses premiers principes, et ne s'en croit pas pour cela moins fort contre le christianisme. C'était là sans doute abandonner la cause de l'idolâtrie, et une si faible ressource découvrait la défaite de son apologiste. Cécilius ne fut pas plus heureux en attaquant l'évidence de la révélation évangélique. Toutes ses raisons portaient sur des calomnies grossières, tirées de quelques-uns de nos dogmes altérés ou pris par moitié, et de notre discipline falsifiée on mal entendue. La seule chose qu'Octavius eut à faire pour répondre à ces calomnies, fut de les nier absolument, et de donner une exposition nette de la sainteté de notre doctrine. Quant à cette vieille fable d'une tête d'âne adorée par les Chrétiens, fable qui d'abord

[a] *Hæc omnia sciunt plerique vestrûm, ipsosque dæmones de seipsis confiteri, quoties à nobis, tormentis verborum, de corporibus exiguntur.*

avait été débitée contre les Juifs [a], Octavius dit simplement que le fait était faux, et il défia son adversaire d'en montrer la vérité. Il nia pareillement que nous adorassions les genoux de l'évêque. Cette accusation, aussi frivole que l'autre, était fondée sur ce que les pénitens se prosternaient lorsque l'évêque leur donnait l'absolution de leurs péchés, ou sa bénédiction [b]. Vous n'êtes pas plus autorisés, continua Octavius, à nous accuser d'inceste dans la célébration de nos mystères. Peut-on imputer un pareil crime à des gens si connus pour la pureté de leurs mœurs, et dont un grand nombre fait vœu de chasteté? C'est à vous que l'on doit reprocher les horreurs dont vous nous chargez. Qui ne sait que vous mettez un Priape au rang des dieux, que vous sacrifiez à Vénus la prostituée, que vous célébrez les fêtes de la Bonne-Déesse, et que vous pratiquez mille autres abominations qu'il n'est pas possible de nommer sans rougir? Il remarque que les Chrétiens, loin de manger des enfans, ou de se souiller par des infamies, n'allaient pas même voir exécuter les criminels, et qu'ils s'abstenaient du sang; que ceux qui se mariaient ne prenaient qu'une femme; que plusieurs vivaient dans une continence perpétuelle, sans cependant se glorifier de leur état [c]; qu'enfin la moindre pensée du crime était condamnée parmi eux [d].

Il observe que Pythagore, Platon et les autres philosophes païens avaient appris le dogme de l'immortalité de l'âme, ainsi que les vérités qu'ils enseignaient (quoique mêlées de beaucoup de faussetés), par une tradition imparfaite de la révélation divine faite aux anciens patriarches [e]. Il dit que les Chrétiens enterrent les morts au lieu de les brûler, parce que c'est l'ancienne et la meilleure coutume; mais que Dieu peut également les ressusciter, soit de la cendre, soit de la poussière. Il établit l'éternité du feu de

[a] C'est que dit Josèphe dans ses livres contre Apion.

[b] Cette remarque est de Cave et de plusieurs autres auteurs.

[c] *Plerique inviolati corporis virginitate fruuntur potiùs quàm gloriantur.*

[d] *Apud nos et cogitare peccare est*, p. 250. Toutes ces calomnies, comme nous l'avons observé, venaient ou de la malice des païens, ou du peu de connaissance qu'ils avaient de nos dogmes et de nos mystères : les abominations des Carpocratiens et des Gnostiques, qui se donnaient pour Chrétiens, avaient aussi contribué beaucoup à les accréditer. Les idolâtres nous reprochaient encore de vénérer tous les criminels qui étaient crucifiés, comme on le voit par Origène, *l.* 2 *contra Cels. p.* 87; et Cécilius nous accusait d'adorer les croix. Mais Octavius montre que l'accusation est fausse : « Le respect extérieur que les Chrétiens » avaient pour la croix, et l'usage fréquent qu'ils en faisaient, donna aux païens, » portés à prendre tout en mauvaise part, occasion de les taxer d'adorer une » croix. » *Reeve*, *not. ibid. p.* 136, *t.* 2. Cécilius nous reprochait encore de ne point avoir de temples ni d'images connues, *nulla nota simulacra*. Ces paroles n'emportent pas une exclusion de toute image, mais seulement celles des dieux connus dans l'Empire.

[e] *Corruptâ et dimidiatâ fide tradiderunt.*

l'enfer, que les infidèles méritent aussi justement que les impies, « parce que ce n'est pas un moindre crime d'ignorer le commun » Seigneur, le père de tous les hommes et de tous les êtres, que » d'oser enfreindre ses commandemens[a]. »

Octavius termine son discours par une description courte, mais charmante, de la morale chrétienne. Il s'exprime ainsi, en répondant au reproche de pauvreté dont Cécilius avait chargé les disciples de Jésus-Christ. « Eh quoi donc ! peut-on appeler pauvre » celui qui n'éprouve aucun besoin? Ce titre ne convient qu'à celui » dont le cœur n'est point satisfait au milieu de l'abondance. Per- » sonne ne saurait être plus pauvre qu'il ne l'était en venant au » monde. L'art du Chrétien, pour posséder tout, est de ne désirer » rien. Plus un voyageur est leste, plus il se trouve à son aise. De » même, dans le voyage de cette vie, celui que la pauvreté rend » léger est incomparablement plus heureux que celui qui est » accablé sous le poids des richesses. Si les richesses nous sem- » blaient nécessaires, nous les demanderions à Dieu. L'innocence » est le seul objet de nos désirs, et la patience la seule chose que » nous demandons. Le malheur est l'école de la vertu. Quel beau » spectacle pour la Divinité que de contempler le Chrétien dans la » lice, aux prises avec la douleur, combattant avec une noble » constance les menaces, les roues, les chevalets, dans ce mo- » ment surtout où, semblable à un conquérant, il triomphe du » juge qui le condamne ! Car celui-là est certainement le vainqueur » qui remporte le prix qu'il a disputé. » Il dit que notre religio consiste dans la pratique, et non dans de beaux discours. « Nous » ne disons point de grandes choses, mais nous en faisons[b]. »

A peine Octavius eut-il cessé de parler, que Cécilius s'écria : « Je » vous félicite, et je me félicite moi-même. Nous sommes victo- » rieux l'un et l'autre. Octavius triomphe de moi, et je triomphe » de l'erreur. Mais la victoire et le gain sont principalement de » mon côté, puisque par ma défaite je trouve la couronne de » vérité. »

Tel est l'abrégé de cette célèbre conférence; mais la beauté des idées et du langage ne peut être bien aperçue que dans l'original. Si ce dialogue semble avoir quelque défaut, c'est celui d'être trop court. Le lecteur est fâché de se trouver si tôt à la fin;

Nec tormentis aut modus ullus, aut terminus. Illic sapiens ignis membra urit et reficit, carpit et nutrit. Pœnale illud incendium, non damnis ardentium pascitur, sed inexesâ corporum laceratione nutritur. Eos autem meritò torqueri qui Deum nesciunt, ut impios et injustos, nisi profanus, nemo deliberat; cùm parentem omnium, et omnium Dominum, non minoris sceleris sit ignorare, quàm lædere. P. 251.

[b] *Non eloquimur magna, sed vivimus*, p. 252.

et il ne le quitte qu'à regret, ce qui est la marque des productions excellentes [a].

La compagnie convint que l'on aurait un autre entretien pour initier plus amplement Cécilius dans la religion chrétienne, et pour lui en faire connaître la discipline. La beauté du premier entretien donne lieu de bien regretter le second, qui devait rouler sur une matière si intéressante.

Baronius et plusieurs autres historiens ne doutent point que notre saint ne soit ce Cécilius, prêtre, qui convertit depuis S. Cyprien. Ils étaient l'un et l'autre Africains, de même âge et de même profession. D'ailleurs S. Cyprien a mis dans ses écrits diverses choses empruntées du dialogue que nous avons analysé, et qui sans doute lui avait été communiqué par Cécilius. Par respect pour la mémoire de ce dernier, il prit son nom qu'il aiouta avant le sien, et voulut être appelé *Cécilius-Cyprianus.*

On lit dans Pontius que le prêtre Cécilius était un homme juste, vénérable par son âge, digne de vivre éternellement dans la mémoire des hommes. Cet auteur ajoute que S. Cyprien l'honora toujours comme son père, et qu'il conserva pour lui les plus vifs sentimens de vénération et de reconnaissance. S. Cécilius est nommé dans le Martyrologe romain.

Autant il est rare, autant il est beau pour un savant de céder dans la dispute aux forces de la vérité. C'est la plus grande preuve d'une vertu solide. L'amour-propre s'irrite contre la résistance, et la conviction de l'esprit ne sert souvent qu'à rendre la volonté plus rebelle et plus opiniâtre dans l'erreur. Aussi quiconque se propose d'amener quelqu'un à la connaissance de la vérité, doit-il prendre toutes sortes de précautions pour ne point effaroucher un ennemi si dangereux. Il faut qu'il use de voies détournées et indirectes, afin que la personne qu'il veut éclairer croie s'instruire elle-même. Octavius, Minutius-Félix et Cécilius remportèrent tous trois l'avantage dans la dispute, parce qu'ils étaient tous trois humbles, dociles, pleins de charité. Ils ne ressemblaient point à ces vains raisonneurs qui soutiennent opiniâtrément certaines opinions, non par amour de la vérité, mais parce qu'ils en sont les pères. Celui des trois qui estima le plus sa victoire fut Cécilius, qui triompha tout à la fois de l'orgueil et de l'erreur. Il suivait

[a] Le dialogue de Minutius-Félix a été imprimé une infinité de fois par les soins de plusieurs savans. On estime surtout les éditions qui ont été données à Paris, par Rigaud, 1643; en Hollande, *cum notis variorum*, 1672, in-8°; à Cambridge, par Jean Davis, en 1707, in-8°; à Leyde, en 1709, in-8°. M. d'Ablancourt en a publié une traduction française qui est passable, et qui a été souvent réimprimée.



Ste. Clotilde.

Reine de France.

cette maxime d'un grand homme, qui dit qu'*on est vainqueur, quand on est instruit.*

S[te] CLOTILDE, REINE DE FRANCE.

Tiré de S. Grégoire de Tours, Hist. Franc. *et de Fortunat*. Voyez *parmi les modernes Henschénius*, t. 1, junii, p. 242; *Du Bos*, Hist. de l'établissement de la Monarchie Française; et *Le Gendre*, Antiquités de la Nation et Monarchie Française.

L'AN 545.

CLOTILDE était fille de Chilpéric, frère de Gondebaud, roi des Bourguignons. Ce dernier trempa ses mains barbares dans le sang de son frère, de sa belle-sœur, et des princes leurs enfans, à l'exception d'un seul, pour s'assurer la possession de leurs domaines. Il épargna encore les deux filles de Chilpéric, qui étaient d'une rare beauté, et qui, à cause de leur extrême jeunesse, ne pouvaient être redoutables. L'aînée fut renfermée dans un monastère, où depuis elle se fit religieuse. Clotilde resta à la cour de son oncle. Elle eut le bonheur d'y être élevée dans la religion catholique, quoiqu'elle fût obligée de vivre parmi les Ariens.

Les principes de la vraie foi qu'on lui inspira dès le berceau firent sur son âme de profondes impressions. Elle s'accoutuma de bonne heure à mépriser le monde, et ses sentimens ne firent que se fortifier par la pratique des exercices de piété. Son innocence ne reçut aucune atteinte des charmes de la vanité mondaine, qui l'environnaient de toutes parts. On admirait en elle un heureux assemblage de toutes les vertus. Son esprit, sa beauté, sa douceur, sa modestie lui firent une réputation qui pénétra bientôt dans les royaumes voisins.

Clovis I[er], roi de France, surnommé *le Grand*[a], l'envoya demander en mariage à Gondebaud, son oncle. Il obtint ce qu'il demandait, mais après avoir promis que la princesse aurait la liberté de professer sa religion[b]. Il l'épousa solennellement à Soissons en 493.

Clotilde se fit dans le palais de son mari un petit oratoire, où

[a] Clovis commença à régner en 481, n'étant âgé que d'environ quinze ans. Après la défaite de Syagrius, il fixa sa résidence à Soissons, en 486. Ce ne fut qu'en 508 qu'il fit de Paris la capitale de la monarchie française. Cette ville l'a toujours été depuis, excepté sous les derniers rois Mérovingiens et sous la plupart des rois Carlovingiens. Paris était une place considérable depuis Julien l'Apostat, qui y avait résidé lorsqu'il commandait dans les Gaules.

[b] *Voyez* sur ce point l'*Histoire de l'établissement de la Monarchie française*, par M. Du Bos, *t.* 1, *l.* 1.

elle passait beaucoup de temps en prières. Elle pratiquait aussi un grand nombre de mortifications secrètes. Mais la prudence présidait à tous ses exercices; elle ne manquait à aucune des bienséances de son état. Elle veillait sur les femmes de sa suite, et se comportait en tout avec tant de dignité, de sagesse, de religion, qu'elle charmait et édifiait toute la cour. Sa charité pour les pauvres lui faisait répandre des aumônes abondantes. On ne pouvait rien ajouter aux égards qu'elle avait pour le roi son mari. Elle opposait la douceur chrétienne aux saillies de son caractère violent, et se conformait à ses idées dans les choses indifférentes, pour gagner plus facilement son affection; elle louait tout ce qu'il aimait, et cherchait l'occasion d'applaudir à ses goûts.

Lorsqu'elle se vit entièrement maîtresse de son cœur, elle ne songea plus qu'à exécuter le projet qu'elle avait formé de le gagner à Jésus-Christ. Souvent elle lui parlait de la vanité des idoles, et de l'excellence de la religion chrétienne. Le roi l'écoutait toujours avec plaisir; mais le moment de sa conversion n'était pas encore arrivé. Il consentit cependant, par complaisance pour son épouse, que le premier fruit de leur mariage reçût le baptême. Dieu permit, pour éprouver sa servante, que l'enfant mourût après la réception de ce sacrement. Clovis, désespéré, s'en prit à Clotilde, et lui dit avec amertume : « Mon fils n'est mort que parce » qu'il a été baptisé au nom de votre Dieu; il vivrait encore s'il eût » été mis sous la protection des miens. » La sainte souffrit cette épreuve avec patience, dans la persuasion que le Seigneur aurait pitié d'elle.

Étant devenue mère d'un second fils, elle le fit encore baptiser. Peu de temps après, le jeune prince, nommé Clodomir, tomba dans une maladie dangereuse. Le roi pour cette fois se livra aux plus vifs transports de colère. Clotilde, pleine de confiance en Dieu, lui adressa de ferventes prières. Elle fut exaucée, et obtint miraculeusement la guérison de son fils. Clovis se calma, et reconnut la puissance du Dieu des Chrétiens. Sa sainte épouse prit de là occasion de l'exhorter fortement à renoncer au culte des idoles. Un jour qu'elle le vit bien disposé et qu'elle reçut de lui plusieurs marques de tendresse et de libéralité, elle fit tomber la conversation sur la sainteté de l'Évangile, et lui rappela de la manière la plus pressante la parole qu'il avait donnée d'abjurer le paganisme. Cette conversation ne produisit aucun effet. Clovis resta toujours païen, de crainte de déplaire à ses sujets en changeant de religion. Mais à la fin son opiniâtreté fut vaincue, et il se déclara pour le Dieu qu'il promettait d'adorer depuis si longtemps. Voici comment la chose se passa.

Clovis, en guerre avec les Allemands, leur livra bataille à Tolbiac, près de Cologne. Mais le désordre se mit dans son armée, et il était lui-même sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis. Il a recours à ses dieux qui ne l'écoutent point. Il ne lui est plus possible d'arrêter les fuyards. Dans cette extrémité, il invoque le Dieu de Clotilde, et promet de l'adorer s'il remporte la victoire. La face du combat change aussitôt; les fuyards se rallient, et les Allemands[a], qui avaient l'avantage, sont défaits à leur tour. Clovis manda à la reine ce qui lui était arrivé, et l'assura qu'il ne différerait plus sa conversion[b]. La princesse, transportée de joie, en rendit et en fit rendre à Dieu de solennelles actions de grâces. Saint Remi, évêque de Reims, instruisit dans la religion chrétienne Clovis, qui reçut le baptême en 496. Il était alors le seul roi catholique qu'il y eût dans l'empire, tant d'Orient que d'Occident; les autres princes, qui se disaient Chrétiens, étant infectés de l'hérésie d'Arius.

Clotilde, voyant son mari disciple de Jésus-Christ, ne cessa de le porter à des actions glorieuses qui avaient la gloire de Dieu pour objet. Ce fut à sa prière que Clovis fonda à Paris, en 511, la grande église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, dite aujourd'hui *de Sainte-Geneviève*[c]. Ce grand prince avait une dévotion singulière pour S. Martin de Tours, et il allait quelquefois prier sur son tombeau. Il avait aussi beaucoup de respect pour le vicaire de Jésus-Christ, et il envoya une couronne d'or au pape Hormisdas[d], comme une marque de la consécration qu'il faisait à Dieu de

[a] La plupart des étymologistes dérivent le mot *Allemands* de *Aller-ley-mann*, qui signifie *toutes sortes d'hommes*. Il fut donné à cette partie de la Germanie qui forme aujourd'hui la Souabe et une grande partie de la Suisse. Voyez l'*Iter Alemannicum* de D. Gerbert, abbé, prince de Saint-Blaise, dont on a donné une seconde édition en 1773.

[b] L'opinion commune est que Tolbiac, qu'on nomme présentement Zulch ou Zulpich, à huit lieues de Cologne, dans le duché de Juliers, fut le lieu où se donna la fameuse bataille dans laquelle Clovis triompha des Allemands. Le P. Henschénius, *not. in Vit. S. Vedasti*, croit que ce fut près de Strasbourg que Clovis remporta cette victoire. Ce sentiment paraît appuyé sur de solides raisons, qui sont développées dans l'*Histoire d'Alsace* du P. La Guille, dans celle du duché de Luxembourg, du P. Bertholet, et dans l'*Histoire générale d'Allemagne*, du P. Barre.

[c] Lorsque les Normands ravagèrent les faubourgs de Paris, en 856, ils pillèrent deux fois cette église. Les chanoines séculiers qui la desservaient menant une vie scandaleuse, on leur substitua des chanoines réguliers tirés de l'abbaye de Saint-Victor. *Voyez t.* 1, 3 janvier, ce que nous avons dit de la réforme établie parmi ces derniers dans le dix-septième siècle. L'abbé de Sainte-Geneviève est triennal, et premier supérieur d'une congrégation nombreuse. Elle compte en effet dans le royaume soixante-sept abbayes, trente-huit prieurés conventuels, deux prévôtés et trois hôpitaux; elle a dans les Pays-Bas trois abbayes, trois prieurés, outre un nombre considérable de cures. Dans la procession où l'on porte la châsse de Ste Geneviève, l'abbé est à la droite de l'archevêque, et donne comme lui des bénédictions dans les rues. *Voyez* Hélyot, et notre premier tome, *loc. cit.*

[d] Baronius prétend que cette couronne est celle qu'on appela depuis *le Règne*

son royaume. L'éducation barbare qu'il avait reçue, jointe à son caractère martial, empêcha quelquefois l'effet des avis que lui donnait Clotilde. Elle avait la douleur de le voir maîtrisé par l'ambition, et suivre les mouvemens impétueux de la cruauté; il ôta la vie à presque tous les princes de sa famille, et n'épargna que ses enfans [a]. Il mourut le 27 novembre 511, à la quarante-cinquième année de son âge, et à la trentième de son règne. On l'enterra dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, ou de Sainte-Geneviève [b].

Son fils Thierri, qu'il avait eu d'une concubine avant son mariage, régna à Reims sur l'Austrasie, ou la partie méridionale de la France, qui comprenait la Champagne, la Lorraine, l'Auvergne et plusieurs provinces d'Allemagne. Metz fut depuis la capitale de ce royaume. Les princes Clodomir, Childebert et Clotaire, que Clovis avait eus de S[te] Clotilde, régnèrent, le premier à Orléans, le second à Paris, et le troisième à Soissons. La sainte fut sensiblement affligée des divisions qui armèrent ses enfans les uns contre les autres. Elle fit d'inutiles efforts pour les réconcilier. Elle vit Clodomir vaincre et mettre à mort Sigismond, roi de Bourgogne; mais en 524, elle vit Clodomir lui-même vaincu et tué par Gondemar, successeur de Sigismond. Gondemar à son tour fut défait et mis à mort par Childebert et Clotaire, qui réunirent à la France le royaume de Bourgogne. Tant de meurtres rendaient la vie bien amère à Clotilde, et la faisaient soupirer sans cesse après le moment où elle sortirait de cette vallée de larmes.

Mais ce fut en 526 qu'elle reçut le plus sensible de tous les coups. Childebert et Clotaire eurent l'inhumanité de massacrer les deux fils aînés de Clodomir, pour se saisir du royaume d'Orléans. Cet attentat rendit le monde insupportable à Clotilde, et la détacha plus parfaitement que jamais de toutes les choses visibles. Elle passa le reste de sa vie à Tours auprès du tombeau de S. Martin, dans la prière, le jeûne, les veilles et les autres mortifications

et dont le pape se sert dans les cérémonies extraordinaires. *Voy.* la Vie de S. Remi, par le P. Dorigny, p. 142.

[a] Clovis fit mettre à mort Sigebert, son cousin, qui régnait à Cologne; Canaric, roi des Morins; Ranac, roi de Cambrai; Ronomer, roi du Maus, et s'empara des domaines de tous ces princes. Nous avons observé ailleurs (t. 1, 2 janvier), que *Clovis* et *Louis* étaient un même nom. Les deux rois de la première race qui l'ont porté ne sont pourtant point comptés parmi les *Louis*. Le premier de ce nom est Louis le Débonnaire.

[b] Le mausolée de Clovis qu'on voyait, avant 1789, dans cette église, est un ouvrage récent: c'est le cardinal de La Rochefoucauld qui l'a fait ériger. On trouve dans Aimoin une épitaphe de Clovis, que quelques auteurs ont attribuée à S. Remi, et qui commence par ces vers:

Dives opum, virtute potens, clarusque triumpho
Condidit hanc sedem rex Clodovæus, et idem
Patricius magno sublimis fulsit honore.

de la pénitence. Elle paraissait entièrement oublier qu'elle avait été reine, et que ses enfans étaient assis sur le trône. L'éternité remplissait son âme, et absorbait toutes ses pensées. Elle prédit sa mort trente jours avant qu'elle arrivât. Elle en avait été intérieurement avertie en priant avec ferveur sur le tombeau de S. Martin.

Dans sa dernière maladie, elle envoya chercher ses fils Clotaire et Childebert. Lorsqu'ils furent venus, elle les exhorta de la manière la plus touchante à servir Dieu et à garder ses commandemens, à protéger les pauvres, à traiter leurs peuples avec une bonté paternelle, à vivre ensemble dans une parfaite intelligence, à maintenir par tous les moyens possibles la paix et la tranquillité publiques. Elle ordonna ensuite que le peu qu'elle laisserait fût distribué aux pauvres. Après cela, elle ne s'occupa plus que de Dieu, et on l'entendait réciter les Psaumes avec une ferveur admirable. Le trentième jour de sa maladie, elle reçut les sacremens, puis ayant fait une profession publique de sa foi, elle mourut le 3 juin 545. On l'enterra, comme elle l'avait demandé, dans l'église et au pied du tombeau de Ste Geneviève. Elle est nommée en ce jour dans le Martyrologe romain. Son corps, précieusement enchâssé, se gardait à Paris dans l'abbaye de Sainte-Geneviève. Son chef était chez les Cisterciennes du Trésor, près de Vernon en Normandie.

S. LIFARD, ABBÉ A MEUN SUR LOIRE.

Une naissance illustre et une parfaite connaissance des lois, jointes à un grand fonds de vertu et de probité, firent élever S. Lifard [a] à une des premières places de la magistrature dans la ville d'Orléans, où il était né. Son exactitude à remplir les devoirs de sa charge ne l'empêcha jamais de vaquer à ses exercices de piété, et surtout d'assister à toutes les parties de l'office divin. Il était aussi fort assidu à fréquenter les sacremens. Il vécut de la sorte jusqu'à l'âge de quarante ans, qu'il quitta sa charge, pour se délivrer des distractions qu'il trouvait dans le monde.

Le désir de mener une vie plus parfaite le fit entrer dans l'état ecclésiastique. Peu de temps après, l'évêque d'Orléans l'ordonna diacre. On imagine aisément la ferveur avec laquelle il s'acquittait des fonctions attachées à cette dignité. On le voyait pénétré du respect le plus profond, et comme abîmé en Dieu, toutes les fois

[a] En latin, *Liphardus* et *Lietphardus*

qu'il assistait à la célébration des saints mystères, et qu'il servait à l'autel.

Mais comme l'amour de la pénitence et de la contemplation augmentait de jour en jour dans son cœur, il résolut de rompre tout commerce avec les hommes et d'aller s'ensevelir dans la solitude. Il choisit, pour l'exécution de son dessein, un lieu voisin de la montagne et du château de Meun ou Méhun, situé sur le bord de la Loire, un peu au-dessous d'Orléans[a]. Urbicius, son disciple, voulut l'accompagner. Ils se construisirent tous deux un ermitage avec des joncs et des branches d'arbres. Le genre de vie que S. Lifard y menait avait quelque chose d'admirable. Un peu de pain et d'eau faisait toute sa nourriture, tant en maladie qu'en santé. Jamais il ne quittait le cilice. Il passait souvent toute la nuit en prières, et son âme était si fortement unie à Dieu, qu'on eût dit qu'il n'avait point de corps.

Son ermitage n'était point éloigné de Cléry, lieu connu depuis par la collégiale de Notre-Dame, qu'un grand nombre de fidèles vont encore visiter par dévotion[b]. C'était là que demeurait alors Marc, évêque d'Orléans. Ce prélat ayant eu occasion de connaître le saint par lui-même, l'ordonna prêtre, et lui permit de fonder un monastère à l'endroit où était son ermitage. Ceci arriva avant le quatrième concile d'Orléans, auquel Marc souscrivit en 541.

S. Lifard se vit bientôt à la tête d'une communauté nombreuse, à laquelle il servait de modèle. Le don des miracles, dont il fut favorisé, augmenta encore la réputation dont il jouissait. On ignore en quelle année il mourut, mais ce ne fut qu'après le milieu du sixième siècle. On enterra son corps à Méhun. On bâtit d'abord une chapelle sur son tombeau, puis une église collégiale qui porte son nom, et où l'on garde encore ses reliques. S. Lifard est nommé en ce jour dans le Martyrologe romain. Il y a dans le diocèse d'Orléans plusieurs églises dédiées sous son invocation.

Voyez sa Vie dans Surius, et Mabillon, *sec.* 1, *Ben.*

[a] Quelques auteurs ont confondu Méhun en Orléanais, avec Méhun en Berri, qui est à quatre lieues de Bourges, et où était une maison royale qui n'offre plus que des ruines. Ce fut dans ce château que Charles VII, qui avait repris la France sur les Anglais, se laissa mourir de faim, en 1461, de peur d'être empoisonné.

[b] Louis XI fut enterré dans cette église. Les Huguenots ouvrirent et profanèrent son tombeau en 1562.

S. GENÈS,

ÉVÊQUE DE CLERMONT EN AUVERGNE.

Genès [a] fut dès son enfance un modèle d'innocence et de piété. Il méprisa tous les avantages que de grandes richesses et une naissance illustre lui promettaient dans le monde, pour s'attacher uniquement au service de Dieu. Etant entré dans l'état ecclésiastique, il fut fait membre du clergé d'Auvergne, province où sa famille occupait un rang distingué. On l'obligea depuis à accepter la dignité d'archidiacre; ce qui ne contribua pas peu à relever l'éclat de ses vertus.

Dur à lui-même, il traitait son corps comme un ennemi, afin de le soumettre parfaitement à l'esprit. Sa charité pour les pauvres ne connaissait point de bornes. Le respect avec lequel il s'acquittait des fonctions du saint ministère inspirait les sentimens d'une tendre dévotion à tous ceux qui en étaient témoins. Ce fut lui qui forma à la vertu S. Prix de Clermont. Dieu l'ordonna ainsi, parce qu'il n'appartient qu'aux saints de former les saints.

Le siége épiscopal d'Auvergne ou de Clermont étant venu à vaquer en 656, par la mort de Procule, S. Genès fut élu d'une voix unanime pour le remplir. Les évêques de la province eurent beaucoup de peine à obtenir de lui qu'il se laissât sacrer. A peine eut-il reçu l'onction sainte, qu'il s'appliqua de toutes ses forces à extirper de son diocèse les hérésies de Novatien et de Jovinien. Il mit tout en œuvre pour faire fleurir les vertus chrétiennes parmi son troupeau. Il fonda l'abbaye de Manlieu dans le bourg de ce nom [b], ainsi qu'un grand hôpital à Clermont, et mourut vers l'an 662. On l'enterra dans l'église qu'il avait fait bâtir en l'honneur de S. Symphorien, martyr d'Autun, et qui depuis long-temps porte le nom de Saint-Genès. Ce saint est honoré le 3 de juin dans le diocèse de Clermont. C'est aussi sous le même jour que les Martyrologes de France font mémoire de lui.

Voyez Savaron, *Origin. Claromont.* et *de SS. Ecclesiis Monast. Claromont.* Branche, *Vies des saints d'Auvergne;* le *Gallia Christ. nova*, etc.

[a] En latin *Genesius*.

[b] Cette abbaye se nomme en latin *Magnus Locus*. Elle appartenait à l'ordre de Saint-Benoît.

LA B. HILDEBURGE, RECLUSE A PONTOISE.

L'AN 1115.

Cette vertueuse femme naquit a Gallardon et était fille du comte Hervé. L'éducation chrétienne qu'elle avait reçue la préserva des piéges que rencontrent ordinairement dans le monde les gens de qualité au milieu des richesses et des grandeurs. Obligée de se marier avec Robert, seigneur d'Ivrei en Beauce, elle sut sanctifier toutes ses actions et rechercher avant tout l'unique nécessaire. Son époux, dégoûté du monde, s'étant fait moine à l'abbaye du Bec, Hildeburge résolut de se consacrer aussi au Seigneur, et se retira auprès de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise où elle fit construire une petite cellule. Dans cette humble solitude, elle vécut en pénitente, imitant la conduite des anciens anachorètes et pratiquant les plus grandes austérités. Elle parvint à une grande sainteté et édifia long-temps la contrée par ses vertus. Le Seigneur l'appela à lui le 3 juin de l'an 1115.

Voyez les Bollandistes.

MARTYROLOGE.

A Arezzo en Toscane, les saints martyrs Pergentin et Laurentin, frères, qui, encore enfans, après avoir souffert de cruels supplices et opéré de grands miracles pendant la persécution de Dèce, sous le président Tiburce, furent frappés par le glaive.

A Constantinople, les saints martyrs Lucillien et quatre enfans, Claude, Hypace, Paul et Denis, avec lesquels Lucillien, de prêtre des idoles devenu chrétien, fut, après divers tourmens, jeté dans une fournaise; mais la flamme ayant été éteinte par la pluie, ils en sortirent tous sains et saufs. Enfin, ayant été crucifié et les enfans frappés par le glaive, sous le président Silvain, ils consommèrent leur martyre.

Au même lieu, Ste Paule, vierge et martyre, qui, pendant qu'elle ramassait le sang des susdits martyrs, ayant été prise, battue de verges et jetée dans le feu, mais délivrée, fut enfin, elle aussi, décapitée dans le même lieu où S. Lucillien avait été crucifié.

A Cordoue en Espagne, S. Isaac, moine, qui fut mis à mort par le glaive pour la foi de Jésus-Christ.

A Carthage, S. Cécilius. prêtre, qui attira S. Cyprien à la foi de Jésus-Christ.

Au diocèse d'Orléans, S. Lifard, prêtre et confesseur.

A Lucques en Toscane, S. Davin, confesseur.

A Paris, Ste Clotilde, reine, par les prières de qui le roi Clovis, son époux, reçut la foi de Jésus-Christ.

A Anagni, Ste Olive, vierge.

Saints de France.

En Languedoc, S. Hilaire de Carcassonne, honoré comme évêque.

A Clermont, S. Genès, évêque

A Pontoise, la vénérable Hildeburge, veuve, dont le corps est à Saint-Martin.

Autres

Ce même jour, S. Persévérance, martyr.

En une île du fleuve Sangar, dans l'Asie mineure, S. Athanase le Thaumaturge.

A Saint-Phocas dans la Mingrelie, décès de S. Pharnace, confesseur.

En Irlande, S. Coëngein, abbé de Gléandalouch.

QUATRIÈME JOUR DE JUIN.

S. QUIRIN, ÉVÊQUE DE SISCIA, MARTYR.

Tiré de ses Actes sincères, *publiés par Surius et Ruinart, et de Prudence,* Hymn. 7. Voyez *Tillemont,* t. 5, p. 428; et *Hanciz,* Germania sacra, t. 1, p. 38.

L'AN 304.

S. QUIRIN était évêque de Siscia, ville de Pannonie, située sur la Save[a]. S. Jérôme fait de lui une mention honorable dans sa Chronique, sous l'an 309. S. Prudence l'appelle un *illustre martyr.* Fortunat le compte aussi parmi les plus célèbres d'entre ceux qui ont versé leur sang pour le nom de Jésus-Christ. Il souffrit le 4 juin 303, ou 304[b]. Ses Actes vont nous fournir l'histoire de son triomphe.

Le saint évêque ayant eu avis que Maxime, premier magistrat de la ville, avait donné des ordres pour qu'on se saisît de sa personne, s'éloigna aussitôt d'un lieu où il n'était pas en sûreté. Mais ceux qui étaient chargés de l'arrêter le poursuivirent; l'ayant joint, ils le prirent et l'amenèrent devant le juge. Maxime lui demanda où il avait eu dessein de se sauver par la fuite. « Je n'ai point fui, » répondit le saint, je ne suis sorti d'ici que pour obéir à mon » maître[c]: car il est écrit : *Si l'on vous persécute dans une ville,* » *retirez-vous dans une autre.* — MAXIME. Qui vous a donné cet » ordre? — QUIRIN. Jésus-Christ, qui est le vrai Dieu. — MAXIME. » Ignorez-vous que les édits des empereurs vous découvriront » dans les plus sombres retraites? Vous le voyez par expérience, » et celui que vous appelez le vrai Dieu n'a pu ni vous défendre, » ni vous tirer de leurs mains. — QUIRIN. Le Dieu que nous adorons est toujours avec nous, en quelque lieu que nous soyons, » et il peut toujours nous défendre. Il était avec moi, lorsque » j'ai été arrêté, et il y est encore présentement. C'est lui qui me » fortifie, et qui vous répond maintenant par ma bouche. — » MAXIME. Vous parlez beaucoup, et par là vous différez d'exécuter » les ordres de nos souverains, ce qui vous rend coupable de dés-

[a] L'ancienne Siscia n'est plus qu'un bourg de Hongrie, nommé aujourd'hui *Sisek* ou *Sisseg.* Le siége épiscopal a été transféré à Zagrab, capitale de la Croatie moderne.

[b] D. Ruinart met le martyre du saint en 309; mais la date que nous suivons paraît la mieux fondée, et il nous semble que Hanciz a prouvé qu'elle était la seule véritable.

[c] Ces paroles montrent que le saint ne s'était point retiré par lâcheté ou par la crainte de la mort, mais uniquement pour se conformer au précepte de Jésus-Christ.

» obéissance envers eux. Lisez leurs édits sacrés, et faites ce qu'ils » vous enjoignent. — QUIRIN. Je ne fais nul cas de tels édits, parce » qu'ils sont impies, et contraires aux commandemens de Dieu, » en exigeant que nous, qui sommes ses serviteurs, sacrifiions à » des divinités imaginaires. Le Dieu que je sers est partout; il est » au ciel, sur la terre, dans la mer; il est au-dessus de toutes les » choses, les renfermant toutes en lui-même; c'est par lui seul que » chaque être subsiste.—MAXIME. L'âge a affaibli en vous la raison, » et vous vous laissez séduire par des contes. Choisissez; voici de » l'encens : offrez-le à nos dieux, ou attendez-vous à souffrir toutes » sortes d'affronts, et la mort la plus cruelle.—QUIRIN. Ces affronts » feront ma gloire, et cette mort me procurera une vie éternelle. » Je ne respecte que l'autel de mon Dieu, sur lequel je lui ai sou- » vent offert un sacrifice d'agréable odeur.— MAXIME. Vous avez » perdu la raison, et votre folie va être cause de votre mort. » Sacrifiez aux dieux. — QUIRIN. Je ne sacrifierai point aux dé- » mons. »

Maxime ordonna alors qu'on le frappât avec des bâtons; ce qui fut exécuté avec la dernière barbarie. Il lui disait pendant cette torture : « Reconnaissez à présent le pouvoir des dieux que l'Em- » pire romain adore. Obéissez, et je vous ferai prêtre de Jupiter. » —QUIRIN. C'est dans cet instant que je fais la véritable fonction » de prêtre, en m'offrant moi-même en sacrifice au Dieu vivant. » Je ne sens point les coups que mon corps a reçus : ils ne me » causent aucun mal. Je suis prêt à souffrir les tortures les plus » cruelles, afin d'encourager ceux dont la conduite m'a été confiée, » à se procurer avec moi la vie éternelle. » Maxime le fit mener en prison, avec ordre de l'y laisser chargé de chaînes pesantes, jusqu'à ce qu'il fût devenu plus sage. Le martyr adressa cette prière à Dieu : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous m'avez » jugé digne de souffrir des opprobres pour votre nom. Faites que » tous ceux qui sont dans cette prison sachent que j'adore le vrai » Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre que vous. » Cette prière fut exaucée. A minuit une grande lumière se répandit dans la prison. Le geôlier, nommé Marcellus, l'ayant aperçue, vint se jeter aux pieds du saint, et lui dit avec larmes : « Priez le Seigneur pour moi, » car je crois qu'il n'y a point d'autre Dieu que celui que vous adorez. » Quirin, après une longue exhortation, *le marqua du sceau sacré au nom de Jésus-Christ*. Ces paroles semblent donner à entendre qu'il lui administra les sacremens de Baptême et de Confirmation.

Le magistrat, qui n'avait pas le pouvoir de condamner à mort le saint martyr, l'envoya, après trois jours d'emprisonnement, à Amantius, gouverneur de la province, qu'on appelait la première

Pannonie [a]. Quirin, chargé de fers, fut conduit à travers toutes les villes situées sur les bords du Danube. Ayant été présenté à Amantius, lorsqu'il revenait de Scarabance, celui-ci le fit mener à Sabarie [b], où il allait lui-même. En même temps, quelques femmes chrétiennes lui apportèrent des rafraîchissemens. Tandis qu'il les bénissait, les chaînes lui tombèrent des pieds et des mains.

A son arrivée à Sabarie, Amantius le fit comparaître devant lui au théâtre public. Après la lecture de la relation envoyée par Maxime, il lui demanda s'il convenait de ce qui y était contenu, et s'il persistait toujours dans sa première confession : « J'ai con» fessé le vrai Dieu à Siscia, répondit Quirin, et je n'en ai jamais » adoré d'autre. Je le porte dans mon cœur, et personne au monde » ne pourra me séparer de lui [c]. » Amantius mit tout en œuvre pour ébranler sa constance; il lui dit de considérer son grand âge, et lui fit de magnifiques promesses. Mais le trouvant toujours inflexible, il le condamna à être jeté dans la rivière avec une meule de moulin au cou, et la sentence fut exécutée sur-le-champ.

Il arriva une chose qui saisit tous les spectateurs d'étonnement. Le saint, au lieu d'aller au fond, resta long-temps sur l'eau, d'où il exhortait les Chrétiens à demeurer fermes dans la foi, et à ne craindre ni les tourmens, ni la mort même. Comme il surnageait toujours, il craignit à la fin de perdre la couronne du martyre. Il adressa donc cette prière à Jésus-Christ : « Il n'est point sur» prenant, Seigneur Jésus, que vous arrêtiez le cours des fleuves » comme vous le fîtes au Jourdain, ou que vous donniez aux » hommes le pouvoir de marcher sur les eaux, comme vous le » donnâtes à S. Pierre. Ce peuple vient de voir en moi une preuve » assez frappante de ce que vous pouvez faire; accordez-moi, ô » mon Dieu, ce qui me reste à désirer, ce qui est préférable à toutes » choses, le bonheur de mourir pour vous. » Sa prière finie, il ne tarda point à enfoncer dans l'eau. Sur quoi l'auteur de ses Actes observe qu'il n'obtint que difficilement d'être noyé [d].

[a] On lit dans S. Prudence, *Galerius* au lieu d'*Amantius*, et ce Galérius y a le titre de gouverneur d'Illyrie, dans laquelle la Pannonie était comprise. Ce n'est peut-être qu'une même personne qui avait plusieurs noms, comme cela était alors ordinaire parmi les Romains.

[b] Sabarie, aujourd'hui Sarwar, est située au confluent des rivières de Guntz et de Rab. *Voyez* La Martinière et Hoffman. Scarabance ou Sopron, nommée par les Allemands OEdembourg, est à l'orient, et à huit milles germaniques de Vienne. *Ibid.*

[c] Ce discours, comparé avec celui que le saint avait tenu à Maxime, est un témoignage authentique rendu à la divinité du Fils de Dieu.

[d] *Vix orans ut mergeretur obtinuit.* On trouve aussi cette circonstance dans la Chronique d'Eusèbe, et dans le beau poëme que S. Prudence a composé en l'honneur du saint martyr Quirin.

Son corps ayant été trouvé un peu au-dessous de l'endroit où il avait enfoncé dans l'eau, on l'enterra dans une chapelle bâtie sur le bord de la rivière [a]. Quelque temps après on le déposa dans une grande église qu'on éleva près de la porte de Sabarie, qui menait à Scarabance. Quand les Barbares chassèrent les Pannoniens de leur pays, les reliques du saint furent transportées à Rome et placées dans les catacombes, auprès de celles de S. Sébastien. En 1140, on les mit dans l'église de Sainte-Marie au-delà du Tibre. Molan prouve qu'elles se gardent présentement dans un monastère de Bavière.

Les martyrs sont les victimes de l'amour divin. Leur exemple doit nous engager à sortir de notre engourdissement et à nous dévouer sans réserve au service de celui qui nous a créés pour lui seul. C'est ainsi que, répondant à notre destination, nous parviendrons à notre dernière fin, après y avoir rapporté tous nos désirs et toutes nos actions pendant la vie. Que la foi et l'amour animent nos cœurs, ils deviendront un principe intarissable de vertus; notre âme acquerra tous les jours de nouveaux degrés de sainteté, et elle croîtra continuellement en ferveur dans le service de Dieu jusqu'à la parfaite consommation du sacrifice de notre amour.

S. OPTAT, ÉVÊQUE DE MILÈVE.

Tiré de ses écrits. Voyez *Tillemont*, t. 6, p. 142; *Ceillier*, t. 6, p. 625; *la Dissertation de D. Boniface Collina sur l'hérésie des Donatistes, dans le recueil des Dissertations sur l'Histoire ecclésiastique de l'académie de Bologne, imprimé en* 1758; *l'*Historia Donatistarum per fratres Ballerinos, Append. in Opera Card. Norisii, Veronæ, 1732.

L'AN 384.

Ce Père, né en Afrique, fut un des plus illustres défenseurs de l'Eglise dans le quatrième siècle. S. Augustin le compte avec S. Cyprien et S. Hilaire, parmi ceux qui passèrent des ténèbres du paganisme à la lumière de la foi, et qui rapportèrent à l'épouse de Jésus-Christ les richesses des Egyptiens, c'est-à-dire, la science et l'éloquence humaine. Dans un autre endroit, il dit, en parlant de lui, que c'était un prélat de vénérable mémoire, qui fut par sa vertu l'ornement de l'Eglise catholique. S. Fulgence lui donne le titre de saint et le met au même rang que S. Augustin et S. Ambroise. Optat était

[a] La Guntz. Cette rivière se nommait anciennement *Sabarius*.

évêque de Milève en Numidie, et il fut le premier évêque orthodoxe qui écrivit contre le schisme des Donatistes. Voici ce qui le détermina à prendre la plume.

Parménien, troisième évêque donatiste de Carthage, publia un ouvrage en cinq livres pour la défense de son parti. Il y déclamait en général contre les traditeurs, et y prouvait qu'il ne peut y avoir qu'une église et un baptême, sans penser qu'il fournissait par là des armes contre lui-même. Les Donatistes triomphèrent de l'avantage qu'ils prétendaient que cet ouvrage leur donnait sur les Catholiques. En effet, leur défenseur était un homme habile, très-versé dans l'art des sophistes, et capable de représenter une mauvaise cause sous des couleurs éblouissantes.

Tel fut l'adversaire contre lequel S. Optat entreprit de se mesurer. Il l'attaqua dans un ouvrage divisé en six livres. Le style en est élégant, majestueux, plein de chaleur; les figures en sont nobles et hardies, les pensées fortes et sublimes; on y remarque cette précision et cette énergie qui caractérisent les meilleurs écrivains de l'Afrique. Si l'on n'y trouve pas cette politesse et cette pureté de langage qui ont rendu le siècle d'Auguste si célèbre, c'est que depuis long-temps la langue des Romains n'était plus ce qu'elle avait été autrefois. Au reste, on doit surtout apprécier les écrits de ce Père par le fond des choses; les priviléges et les marques de l'Eglise catholique y sont exposés avec autant de solidité que de clarté; ils renferment des maximes importantes qui servent merveilleusement à distinguer la véritable épouse de Jésus-Christ; ils nous offrent des principes lumineux qui confondront tous les hérétiques qui pourront paraître jusqu'à la fin du monde. S. Optat écrivit les six premiers livres de son ouvrage vers l'an 370. Il y en ajouta un septième environ quinze ans après, sous le pontificat de Sirice [a].

[a] Du Pin, dans sa *Bibliothèque,* avait avance que ce septième livre était d'une autre main; mais il s'est rétracté dans sa nouvelle éditions des œuvres de S. Optat, et il a même prouvé que le livre en question avait été écrit par ce Père, comme les six premiers, quoique S. Jérôme semble ne l'avoir jamais cru. Outre la ressemblance du style, qui est si parfaite, qu'elle forme, au jugement de Casaubon, une preuve sans réplique, l'auteur de ce septième livre assure lui-même qu'il avait composé les six autres. Les manuscrits sont d'accord sur ce point.

Il y a dans le septième livre un passage qui représente le crime des traditeurs comme une faute légère; mais les savans reconnaissent que c'est une fourrure. Le dernier éditeur de S. Optat l'a fait disparaître d'après l'autorité des meilleurs manuscrits.

Les anciennes éditions des œuvres de S. Optat sont très-fautives, sans meme en excepter celle qui fut donnée à Paris en 1631, avec des notes, des observations et des dissertations par l'Aubespine, évêque d'Orléans. La meilleure et la plus exacte de toutes est celle de Du Pin, qui fut imprimée à Paris en 1700, à Amsterdam en 1701, et à Anvers en 1702, *in-fol* *Voyez* Oudin, *de Script. Eccles. t.* 1, *p.* 579.

Mais il faut, pour l'intelligence de ce qui va suivre, reprendre les choses de plus haut, remonter à l'origine du schisme des Donatistes, et marquer ce qui y donna naissance.

L'empereur Dioclétien ayant excité une cruelle persécution contre l'Eglise, la crainte des tourmens et de la mort porta plusieurs Chrétiens à livrer les saintes Ecritures aux idolâtres pour être brûlées. Par là ils se rendirent coupables d'un crime qui approchait de l'apostasie, et on les nomma *Traditeurs*. On devait, conformément à la discipline prescrite par les canons, imposer une pénitence publique à ceux qui se repentaient, ou même les déposer, en cas qu'ils fussent engagés dans les saints ordres. Il était toutefois au pouvoir des évêques d'user d'indulgence en certaines occasions. Par une suite de ce pouvoir, Mensurius, primat de Carthage, et plusieurs autres prélats catholiques reçurent à la communion des prêtres et des évêques traditeurs, sans les avoir assujétis à la pénitence publique, et les rétablirent même dans leurs fonctions. Ils alléguaient, pour justifier leur conduite, qu'ils avaient agi de la sorte par nécessité, et dans le dessein de prévenir le schisme qui ne manquerait pas de s'élever, s'ils refusaient de communiquer avec tous ceux qui étaient tombés dans le crime dont il s'agissait.

Quelques faux zélateurs numidiens s'offensèrent d'un si sage procédé. Ils se firent des partisans par une affectation hypocrite à réclamer la sévérité de la discipline, et donnèrent naissance à un schisme. Donat, évêque de Cases-Noires, en fut le premier auteur, par le refus qu'il fit de communiquer avec Mensurius et avec Cécilien son diacre, sur ce que ceux-ci étaient unis de communion avec les traditeurs pénitens. Par ses intrigues et ses clameurs, il ne tarda pas à grossir son parti. Les schismatiques employèrent la calomnie pour rendre Mensurius plus odieux; ils l'accusèrent d'avoir livré lui-même les écritures aux païens. Cette affaire fut examinée et jugée à l'avantage du primat, dans le célèbre concile qui se tint en 305 à Cirte, capitale de Numidie.

Mensurius étant mort en 311, on plaça Cécilien sur le siége épiscopal de Carthage. Cette élection ne fut point universellement approuvée. Elle déplut à quelques brouillons qui cabalèrent sourdement, et qui par là allumèrent avec plus de violence que jamais le feu de la discorde. Mais parmi tous ces brouillons, il n'y en eut point qui montrât plus d'activité qu'une femme riche et puissante de Carthage, qui se nommait Lucille. Elle haïssait Cécilien, parce qu'il lui avait dit autrefois la vérité. Elle couvrait, sous une apparence de piété, un grand fonds d'orgueil et d'attachement à ses propres idées. Tous les matins, avant de recevoir le

corps et le sang de Jésus-Christ, elle avait coutume de baiser l'os d'un mort inconnu, qu'elle prétendait être martyr, mais qui ne l'était point, ou qui du moins n'était point regardé comme tel par l'Eglise. Une pareille dévotion méritait sans doute le titre d'illusoire, et il a été sagement réglé que les particuliers ne pourraient vénérer aucunes reliques, sans l'approbation de l'évêque. C'est là le moyen de prévenir bien des abus et de parer à diverses superstitions.

Cécilien, en qualité d'archidiacre, crut qu'il était de son devoir d'avertir Lucille de la faute qu'elle commettait. Cette femme, que ses passions aveuglaient, ne s'aperçut point que la charité seule avait dicté la réprimande qu'elle venait de recevoir. Elle s'en offensa, et prétendit qu'on lui avait fait un affront sanglant. Résolue de se venger, elle cherchait toutes les occasions de satisfaire son ressentiment. Sa haine ne connut plus de bornes quand elle vit Cécilien évêque de Carthage. Elle se rangea du côté de ses ennemis, et les appuya de toutes ses forces.

Les schismatiques ne reprochaient autre chose à Cécilien, sinon qu'il communiquait avec les traditeurs pénitens. Une raison aussi frivole leur servit de prétexte pour déchirer le sein de l'Eglise. Donat de Cases-Noires éleva d'abord autel contre autel; et pour ne pas communiquer avec Cécilien, il célébrait les divins mystères à Carthage, dans des chapelles domestiques; en quoi il eut bientôt des imitateurs. Ces schismatiques ayant gagné ceux qui avaient la garde des trésors de la grande église, s'en firent donner les calices d'or et d'argent, et les vases précieux, avec beaucoup d'autres riches ornemens. Sur quoi S. Optat fait cette observation : « La vengeance fut la mère du schisme; l'ambition en fut la nour- » rice, et la cupidité fut le champion qui se chargea d'en prendre » la défense [1]. » S. Augustin [2] fait aussi la remarque suivante à ce sujet : « Ceux qui troublent la paix de l'Eglise agissent de la sorte, » ou parce qu'ils sont aveuglés par l'orgueil et entraînés par » l'envie, ou parce qu'ils sont séduits par l'amour des biens du » monde, ou enfin parce qu'ils sont dominés par des passions » honteuses.

Tels furent les moyens par lesquels la faction des schismatiques s'étendit en fort peu de temps. Lucille employait toutes sortes d'artifices pour animer les chefs de parti à porter les choses à la dernière extrémité. Elle ne fut que trop bien secondée par deux prêtres de Carthage, qui, ayant brigué l'épiscopat, ne pouvaient souffrir qu'on leur eût préféré Cécilien. Soixante-dix évêques, presque tous de Numidie, épousèrent ce parti et s'assemblèrent à

[1] S. Optat, *p.* 41.

[2] *L.* 3 *contra Parmen.*

Cirte. Ils avaient à leur tête Secundus, primat de Numidie, Donat de Mascula, Victor, Marin, Purpurius, et Donat de Cases-Noires, le premier auteur du schisme. Donat de Mascula, Victor et plusieurs autres évêques de l'assemblée avaient livré les Ecritures aux persécuteurs; mais on ne les inquiétait point sur ce crime. Plus même les schismatiques étaient coupables, plus ils montraient d'acharnement à accuser leurs frères. Leur but en chargeant les autres de fausses imputations, était, selon la remarque de S. Optat et de S. Augustin, de dérober la connaissance des fautes réelles qu'ils avaient commises. Il y en eut cependant quelques-uns d'entre eux qui confessèrent leur crime dans le synode, et qui en reçurent l'absolution. Le prétendu concile prononça ensuite une sentence de déposition contre Cécilien, alléguant, pour justifier sa conduite, que Cécilien était traditeur, ou que du moins il avait communiqué avec les traditeurs. Peu de temps après, il se tint à Rome un concile où se trouva le pape Miltiade, avec les évêques d'Italie et des Gaules. On y justifia Cécilien, et on y annula tout ce qui s'était fait contre lui. On y condamna aussi les schismatiques, qui, loin de se soumettre, publièrent diverses calomnies pour ternir la réputation du pape.

Le schisme conduit souvent à l'hérésie; l'exemple des Donatistes en est une preuve; ils prétendirent que Cécilien n'était point ministre de Jésus-Christ; que ceux qui tenaient pour lui ne pouvaient être regardés comme membres de l'Eglise, et qu'ils n'avaient point de véritables sacremens. Ils ne voyaient pas, ou du moins ils ne voulaient pas voir qu'en avançant de pareils principes, ils se retranchaient eux-mêmes de la vraie Eglise, puisqu'ils admettaient à leur communion des personnes tombées, de *profanes traditeurs*. Quoi qu'il en soit, ils donnaient aux Catholiques les épithètes les plus odieuses; ils les appelaient ordinairement *païens, idolâtres, traditeurs,* et ils rebaptisaient tous ceux qui se rangeaient de leur parti, prétendant que le baptême et les saints ordres ne pouvaient être validement conférés hors de l'Eglise catholique. Leur erreur capitale fut condamnée en 314, dans le célèbre concile d'Arles, où il se trouva des évêques de toutes les provinces occidentales de l'Empire. Mais ils fermèrent l'oreille à la voix d'une autorité si respectable, et ils refusèrent constamment de se rendre à l'évidence de la vérité catholique. Leur opiniâtreté ne fit même qu'augmenter chaque jour, et ils en appelèrent à l'empereur Constantin. Comme il y avait dans l'affaire dont il s'agissait plusieurs points de fait, le prince crut devoir écouter les plaintes des mécontens; il se flattait que cette condescendance les porterait à rentrer dans le devoir. Il ne tarda

pas à s'apercevoir que ses espérances avaient été vaines. Désespérant donc de vaincre l'entêtement opiniâtre des schismatiques, il publia, en 316, des lois sévères contre ceux des Donatistes qui refuseraient de se soumettre aux décisions de l'Eglise.

Dans la même année mourut Majorin, évêque schismatique de Carthage. Il fut remplacé par un homme nommé Donat. C'était un homme d'une vie austère, et qui joignait à beaucoup de savoir un grand talent pour la parole. Mais c'était en même temps le plus vain et le plus ambitieux des hommes. Toute sa conduite portait l'empreinte d'une légèreté extraordinaire, et la passion chez lui dégénérait en frénésie. Il devint l'idole de son parti. Ce ne fut pourtant pas de lui que sa secte prit son nom, mais de Donat de Cases-Noires.

S. Optat[1] et S. Augustin[2] accusent encore les Donatistes de s'être rendus coupables d'hérésie en un autre point; c'est d'avoir avancé que l'Eglise, qui ne peut jamais faillir et qui est l'Eglise de toutes les nations, se trouvait renfermée dans un coin de l'Afrique, et qu'elle avait péri dans tout le reste du monde. Ils eurent l'insolence, dans diverses assemblées, et surtout dans une fort nombreuse qui se tint à Carthage, de déclarer qu'eux seuls étaient membres de l'Eglise, et d'ordonner la rebaptisation de tous ceux qui avaient été baptisés par les Catholiques. Ce sacrilége fit horreur au monde chrétien, et Constantin tâcha de le prévenir par des lois rigoureuses.

Les Donatistes se vantaient, comme les Novatiens, d'une grande pureté de mœurs; mais toute leur régularité consistait en de vains dehors. Aveuglés par des passions secrètes, ils n'apercevaient pas les dispositions de leurs cœurs, que souillaient l'orgueil et la désobéissance à une autorité légitime, avec tous les désordres qui marchent toujours à la suite de ces deux vices.

Vers l'an 347, une secte de fanatiques nommés *Circoncellions*, prit naissance parmi les Donatistes[a]. Ils s'unirent de communion avec eux; mais ils en devinrent la honte et l'opprobre. C'était un ramas de paysans grossiers et sans lettres, qui avaient la fureur de vouloir se faire passer pour martyrs. Ils employaient un certain temps à acquérir de l'embonpoint; après quoi, se regardant comme des victimes engraissées pour le sacrifice, ils se précipitaient du haut des rochers, se jetaient dans les rivières, ou se donnaient la mort de quelque autre manière semblable; et cette mort, ils l'ap-

[1] *L.* 1, *p.* 52.
[2] *Hær.* 60.

[a] Ces fanatiques n'avaient point de demeure fixe. Ils cherchaient de quoi subsister en courant çà et là autour des maisons des paysans, *circum cellas*, ce qui les fit appeler *Ciconcellions*. S. Philastre les nomme *Circuitores*.

pelaient *martyre*. Plusieurs se faisaient massacrer par les étrangers qu'ils rencontraient. Il en coûtait communément la vie à quiconque refusait de leur rendre ce barbare service. On lit dans Théodoret[1], que quelques Catholiques se servirent d'une ruse pieuse pour ne pas repandre le sang de ces misérables frénétiques. Ils exigèrent d'eux avant tout qu'ils se laissassent lier. Ce sera, leur dirent-ils, le moyen le plus sûr de nous déterminer à faire ce que vous demandez. Lorsque ceux-ci eurent été liés, les Catholiques les battirent jusqu'à ce qu'ils fussent revenus à leur bon sens, et par là ils les guérirent de leur aveugle fureur.

Tels sont les égaremens où tombent ceux qui ont une fois perdu l'ancre de la vérité. On en a la preuve, non-seulement dans les extravagances et les impiétés du paganisme, ainsi que dans les différentes hérésies des siècles passés, mais encore dans les absurdités du déisme. La raison humaine rougira long-temps des erreurs, des chimères et de l'enthousiasme ridicule que notre siècle a vu produire par l'esprit d'irréligion.

Revenons aux Donatistes. Leur secte fut très-nombreuse en Afrique pendant plus de cent ans. Mais l'incendie qu'elle avait allumé s'éteignit enfin par le zèle du grand évêque d'Hippone, que secondèrent plusieurs autres prélats catholiques. Cette hydre avait déjà reçu un coup mortel par les livres que S. Optat publia contre Parménien. Ce Parménien était le successeur de Donat, évêque schismatique de Carthage.

Dans son ouvrage, le saint approuve ce que disait Parménien sur l'unité de l'Eglise. En effet, il n'y a qu'un Jésus-Christ, et il est l'époux d'une seule Eglise, appelée dans le Cantique des Cantiques son *unique colombe, le jardin fermé, la fontaine scellée*. S. Optat convient encore, avec son adversaire, que les églises des hérétiques sont des prostituées, et qu'elles n'ont point de droits aux clefs célestes données à Pierre. Les hérétiques et les schismatiques, ajoute-t-il, ressemblent à des sarmens destinés au feu[2]. Examinant ensuite le crime du schisme, il dit qu'il est plus énorme que le parricide, et qu'il mérite un châtiment semblable à celui de Coré, de Dathan et d'Abiron[3]. Jusque là il n'y avait point de contestation; les principes étaient les mêmes et chez les Catholiques et chez les Donatistes.

S. Optat montre ensuite que la secte des Donatistes ne peut être la vraie Eglise, puisque « cette dénomination ne convient qu'à la » société de ceux qui portent le nom de Catholiques..... Or, il n'est » pas possible d'appeler ainsi les Donatistes, eux qui sont ren-

[1] *Hæret. fabul.*
[2] *L.* 1, *n.* 10.
[3] *Ibid. n.* 21.

» fermés dans une petite partie de l'Afrique, et même dans un » coin d'une simple contrée..... Il n'en est pas de même de l'Église » catholique ou universelle ; elle est répandue par toute la terre[1]. » Plusieurs textes des prophètes prouvent que cette universalité est une des marques distinctives de la vraie Église. Elle doit encore être une, sainte et unie avec la chaire de Pierre. « La nôtre, possédant la première de ces marques, possède aussi les autres, » puisqu'elles sont inséparablement liées ensemble. » Après une énumération des papes qui avaient siégé depuis saint Pierre jusqu'à Sirice, le saint dit, en parlant du dernier, qui vivait alors : « Nous sommes unis de communion avec lui, ainsi que tout l'univers[2]..... C'est à Pierre que Jésus-Christ a dit : Je vous donnerai » les clés du royaume du ciel, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elles. De quel droit donc réclamez-vous ces » clés, vous qui, par une présomption sacrilége, osez combattre » contre la chaire de Pierre[3] ?..... Vous ne pouvez nier que la chaire » épiscopale fut premièrement donnée à Pierre, dans la ville de » Rome; qu'il y siégea le premier comme chef des apôtres; que cette » chaire était une; que l'on n'était censé conserver l'unité qu'autant qu'on était uni avec elle; que chaque apôtre ne prétendait » pas avoir la sienne; qu'on était schismatique, lorsque contre » cette chaire on avait l'audace d'en élever une autre..... Remontez » à l'origine de la vôtre, et vous verrez combien vous êtes mal » fondés à donner votre secte pour la véritable Église. » Le saint raconte de quelle manière les Donatistes ont pris naissance, et fait sentir toutes les absurdités dans lesquelles ils étaient tombés.

Mais, disaient les Donatistes, nous avons un évêque de Rome, qui se nomme Macrobe, et qui est le successeur d'Eucolpius, comme celui-ci l'a été de Boniface de Balles ; et Boniface de Victor de Garbies, que nous avons envoyé d'Afrique à Rome, pour y gouverner l'Église. A cela le saint répondait : « Macrobe oserait-il » dire qu'il s'est assis sur la chaire de Pierre ? je doute même qu'il » l'ait jamais vue : au moins est-il certain qu'il n'a jamais approché du tombeau des apôtres (et qu'il n'a point exercé de fonctions dans la principale église de Rome). Il est en cela réfractaire au précepte de l'apôtre, qui veut que l'on communique à » la mémoire des saints. On voit dans l'église de Rome les reliques » de S. Pierre et de S. Paul ; dites s'il a pu entrer dans le lieu où » elles se gardent, et s'il y a jamais offert le sacrifice. Votre Macrobe doit donc avouer qu'il est assis sur la chaire d'Eucolpius, » de Boniface de Balles et de Victor de Garbies. Ce Victor est un

[1] *L.* 2, *n.* 1.
[2] *L.* 2, *n.* 2 *et* 5.
[3] *Ibid. n.* 3.

» fils sans père, un disciple sans maître, un successeur sans pré-
» décesseur. » Le saint docteur insiste particulièrement sur l'universalité de l'Église. « De quel droit, dit-il, prétendez-vous re-
» trancher de l'Église une multitude innombrable de Chrétiens
» qui sont dans l'Orient et l'Occident? Vous n'êtes qu'un petit
» nombre de rebelles qui résistez à toutes les églises du
» monde, etc.[1] »

Il réfute avec force l'erreur des Donatistes par rapport aux sacremens conférés hors de l'Église. Il fait mention des exorcismes dont on se servait dans le baptême, comme on s'en sert encore aujourd'hui, pour chasser l'esprit impur[a]. Il parle souvent de l'huile sainte et du chrême. « On a vu, dit-il à ce sujet, certains
» Donatistes jeter par une fenêtre une phiole remplie d'huile
» sainte, et cela dans le dessein de la casser; mais leur impiété
» n'a point réussi. Quoique la phiole soit tombée de fort haut sur
» des pierres, elle a été soutenue par les anges, qui ont empêché
» qu'elle ne fût brisée[2]. » Il s'exprime ainsi en adressant la parole à des Donatistes furieux qui renversaient les autels dont les Catholiques faisaient usage : « Que vous a fait Jésus-Christ, pour que vous
» détruisiez les autels sur lesquels il repose en certain temps? Pour-
» quoi brisez-vous les tables sacrées où il fait sa demeure? Vous
» avez imité le crime des Juifs; ils mirent le Sauveur à mort sur la
» croix, et vous le maltraitez sur les autels. »

Venant ensuite aux contradictions où tombaient les Donatistes, il en fait sentir tout le ridicule. « Tout le monde sait, dit-il, qu'on
» étend des linges sur les autels pour la célébration des saints mys-
» tères. L'Eucharistie ne touche point le bois des autels, mais seu-
» lement ces linges. Pourquoi donc vous voit-on briser, gratter et
» brûler le bois de l'autel? Si l'impureté peut se communiquer à
» travers le linge, ne peut-elle pas aussi pénétrer le bois et même
» la terre? Si donc vous grattez les autels parce qu'ils sont impurs,
» je vous conseille de creuser la terre et de vous y faire une fosse
» profonde, afin que vous puissiez offrir le sacrifice dans un lieu
» plus pur. Mais prenez garde de creuser jusqu'aux enfers, où vous
» trouveriez Coré, Dathan et Abiron, vos maîtres. »

De cette raillerie, il passe à d'autres accusations qui étaient encore plus graves. « Vous avez, dit-il, mis le comble à vos sacri
» léges en brisant les calices qui portaient le sang de Jésus-Christ[b];

[1] *L.* 2, *n.* 28. [2] *L.* 6, *n.* 6.

[a] *Voyez* S. Optat, *l.* 4, *p.* 73, 74. *Voyez* encore S. Cyrille de Jérusalem, *Procateches. p.* 7; S. Augustin, *l.* 2, *de nupt. et concup. c.* 29, et *l.* 5. *Op. imperf. c. ult.* Tertullien, etc.

[b] *Calices sanguinis Christi portitores.... O scelus nefarium! facinus inauditum!* l. 6, n. 2, p. 93.

» vous les avez fondus pour les convertir en une masse que vous » avez exposée dans les places publiques, et que vous avez vendue » indifféremment à tous ceux qui se présentaient pour l'acheter... » O crime énorme! O impiété inouie! » Il s'exprime de la sorte sur l'horrible impiété des Donatistes envers l'eucharistie: « Vos évêques » ont commandé que l'on jetât l'eucharistie aux chiens; mais on vit » alors des marques sensibles de la colère céleste. Ces animaux, » comme enragés, s'élancèrent sur leurs propres maîtres; ils mor- » dirent et mirent en pièces les profanateurs du corps saint [a]. » Il suit de ces passages et de plusieurs autres, que l'on gardait alors l'eucharistie dans les églises après le sacrifice, comme cela se pratique encore aujourd'hui. On prouve encore, par divers textes de S. Optat, que les autels étaient ordinairement de bois, et que par respect on avait coutume de les couvrir d'une toile de lin [b].

Le saint docteur accusait les Donatistes de beaucoup d'autres choses qu'il serait trop long de rapporter. Dans la fausse persuasion où ils étaient que tout ce qui avait servi aux Catholiques était profané, ils avaient purifié avec de l'eau les palles, les linges et même les murailles de leurs églises [1]. Ils avaient forcé les vierges à quitter leurs voiles et les petites mîtres qu'elles portaient sur la tête, comme des marques de leur profession, afin d'en prendre qui étaient d'une autre couleur et d'une autre toile.

Un auteur moderne donne le précis suivant de la doctrine de S. Optat : « Ce Père enseigne que nous naissons tous dans le » péché, et que le baptême est nécessaire pour en obtenir la ré- » mission. Il parle de l'exorcisme comme d'une cérémonie néces- » saire dans ce sacrement. Il fait mention du chrême comme d'une » chose sainte, ainsi que de l'onction qui se faisait au baptême. Il » s'exprime en des termes si clairs sur la présence réelle du corps » et du sang de Jésus-Christ dans l'eucharistie, et sur l'adoration » qui est due au saint sacrement, qu'on ne peut rien désirer de » plus formel. Il remarque plusieurs cérémonies de la célébration » de l'eucharistie, à laquelle il donne le nom de sacrifice... Le saint » docteur dit que l'Eglise a des juges; qu'elle punit les crimes, et » qu'elle met en pénitence ceux qui ont confessé leurs péchés ou » qui en sont convaincus. Il observe que les personnes qui se con- » sacraient entièrement au service de Dieu faisaient solennelle- » ment vœu de virginité, et qu'elles portaient sur la tête une petite » couverture qui était la marque de leur vœu. En parlant du tom-

[a] *Sancti corporis reos, dente vindice, tanquam ignotos et inimicos laniaverunt*, l. 2, c. 39.

[b] *Voyez* le saint docteur, *l.* 6, *p.* 93.

[1] *L.* 6, *n.* 4.

» beau de S. Pierre et de S. Paul, il témoigne assez le respect que » l'on avait de son temps pour les reliques des saints; et en » parlant de Lucille, il blâme ceux qui honoraient les reliques des » faux martyrs, qui ne sont point reconnus dans l'Eglise[a]. »

On ignore l'année dans laquelle mourut S. Optat. On sait seulement qu'il vivait encore en 384. Son nom se trouve dans le Martyrologe romain, sous le 4 de juin.

S. GAUTIER, ABBÉ EN ITALIE.

Ce saint, né à Rome, quitta le monde dès sa jeunesse, afin de ne s'occuper que de Dieu et de son salut. Les exercices de la pénitence et de la contemplation l'eurent bientôt élevé à une vertu éminente. Mais le désir de suivre plus parfaitement la vocation divine le porta à se retirer à San-Serviliano, petite ville du diocèse de Fermo dans la Marche d'Ancône. Il y bâtit quelque temps après un monastère, dont il fut le premier abbé, et où il parut doué de toutes les vertus et de tous les dons qui caractérisent les âmes parfaites. On remarqua toujours en lui une dévotion extraordinaire pour la croix et la passion de Jésus-Christ. Il florissait dans le treizième siècle. Son corps se garde dans une châsse au côté droit du grand autel de l'église paroissiale de Saint-Marc, à San-Serviliano. Plusieurs autres églises du pays l'honorent et font sa fête le 4 de juin.

Voyez sa Vie, écrite dans le quinzième siècle, avec les notes du savant P. Papebroch, *tom.* 1 *junii, p.* 405.

Il y a un autre saint du même nom qui était Anglais de naissance, et qui fut le trente-quatrième abbé de Fontenelle ou de Saint-Vandrille. Le pape Innocent II loue son humilité, sa piété et son zèle extraordinaire pour les observances monastiques. Ce saint mourut en 1150.

Voyez les leçons de son office, et Chastelain.

[a] *Voyez* Du Pin, *Bibl. t.* 1, *du quatrième siècle, p.* 483.

S. PÉTROCK,

ABBÉ DANS LA PROVINCE DE CORNOUAILLE

EN ANGLETERRE.

S. Pétrock [a], né dans le pays de Galles, était issu du sang royal. On apprend de ses Actes, cités par Ussérius, qu'il était le fils aîné et l'héritier du roi, mais qu'après la mort de son père il préféra la vie monastique à l'éclat du diadème. Il se consacra à Dieu dans sa patrie. Quelque temps après il passa en Irlande, où il resta vingt ans, uniquement occupé à s'avancer dans la perfection [1].

Il alla depuis fonder un collége et un monastère dans la province de Cornouaille, dans un lieu appelé alors *Lodéric* ou *Laffenac*, et qui ensuite a été appelé, de son nom, *Petrockstow*, et par contraction, *Padstow*.

Ses Actes, qui toutefois ne méritent pas beaucoup de créance, le font contemporain de S. Samson, qui florissait dans le sixième siècle. Mais Dugdale [b] prétend qu'il a vécu plus tard, et qu'il embrassa l'état monastique à Bodmin, dans une vallée que lui céda S. Guron [c], qui y avait mené une vie solitaire dans un petit ermitage. Il forma plusieurs disciples à la perfection, et mourut le 4 juin, sans qu'on sache en quelle année. Son corps reposait autrefois dans une église de son nom à Bodmin, qui fut quelque temps le siége des évêques de Cornouaille [d].

Le roi Athelstan y fonda un monastère qui portait le nom du saint. Ce monastère ayant été détruit par les Danois en 981, il fut rebâti après la conquête des Normands, et donné à des chanoines réguliers.

Voyez les Actes de S. Pétrock, cités par Ussérius (*p.* 292), d'après le Recueil de Jean de Tinmouth.

Chastelain parle d'une église du Nivernois, dédiée sous l'invocation de S. Pétrock de Cornouaille, que le peuple appelle en France *S. Perreuze*.

Dans les calendriers de quelques églises et de quelques monas-

[a] Le nom de ce saint est dérivé de celui de S. Pierre.

[b] Cet auteur ne parle que d'après d'anciennes chartes de donations. *Voyez* le *Monasticon Anglic. t.* 1, *p.* 213.

[c] S. Guron paraît être le même que S. Guier ou Guérir, en l'honneur duquel une église était dédiée près de Padstow.

[d] *Voyez* l'Introduction à l'Histoire d'Angleterre, par Heylin.

[1] *Voyez* Léland.

tères de Bretagne, la fête de S. Pétrock est de première classe avec octave.

Voyez D. Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne, p.* 1, etc.

S. FRANÇOIS CARRACIOLO,

FONDATEUR DES CLERCS RÉGULIERS MINEURS.

L'AN 1608.

Ce saint, qui enrichit l'Eglise d'un nouvel ordre, naquit en 1563, en Italie, d'une famille illustre, et donna dès son enfance des marques non équivoques de sa future sainteté. Il fut affligé à l'âge de vingt-deux ans d'une lèpre hideuse qui faillit l'enlever, et fit vœu de se consacrer à Dieu s'il recouvrait la santé. Lorsqu'il fut guéri, il alla à Naples, fit son cours de théologie, et reçut les ordres sacrés. En 1588, il fit connaissance d'un noble Génois, Augustin Adorno, et résolut avec lui d'établir un nouvel ordre d'ecclésiastiques qui devaient s'occuper des détails de la vie apostolique, et y joindre les douceurs de la contemplation. Ayant mûri leur projet ensemble chez les Camaldules de Naples, et s'étant adjoint un troisième compagnon, appelé aussi François Carraciolo, ils allèrent se présenter au pape Sixte-Quint, et lui exposèrent leur plan. Ce pontife le fit examiner, et l'approuva sous le nom de Congrégation de Clercs réguliers mineurs. Munis de cette approbation, les vertueux fondateurs se rendirent à Naples, où ils achetèrent une maison et une église, et reçurent des novices. Le but de leur institut est de remplir toutes les fonctions du saint ministère, de visiter les hôpitaux, les prisons, de prêcher, d'entendre les confessions, d'instruire la jeunesse : ceux d'entre eux qui ont de l'attrait pour la solitude vivent dans des ermitages où ils vaquent à la contemplation. Bientôt les heureux succès qu'obtint cet ordre naissant le recommandèrent aux évêques, et l'institut se propagea en Portugal et en Espagne : François alla même dans ce dernier pays pour y travailler à aplanir les difficultés qui s'opposaient à cet établissement. Nommé supérieur général de l'ordre à la mort d'Adorno, le saint homme s'occupa avec un zèle toujours croissant du bien de la religion : s'il eut des maux et des persécutions à souffrir, il goûta aussi de grandes consolations, et fut en honneur auprès de plusieurs monarques. Il opéra plusieurs miracles éclatans qui attestèrent sa sainteté et rendirent son nom célèbre. Il était si humble que, quoique chef de l'ordre, il remplissait les offices les plus

bas, nettoyait les chambres, servait à la cuisine, soignait les malades et faisait leurs lits. Sa précieuse mort arriva le 4 juin 1608; il n'avait que quarante-quatre ans. On transporta son corps à la maison-mère de Naples. Clément XIV le béatifia, et Pie VII le canonisa le 24 mai 1807.

Voyez l'Hist. des ord. rel. de Hélyot, *t.* 4, et la bulle de la canonisation du saint.

MARTYROLOGE.

A Rome, les saints martyrs Arèce et Dacien.

A Sisseck en Illyrie, S. Quirin, évêque, qui, sous le président Galère, comme Prudence le rapporte, fut précipité dans le fleuve avec une pierre de moulin attachée au coup; mais la pierre venant à surnager, après avoir longuement exhorté les Chrétiens qui l'entouraient à ne pas s'effrayer de son supplice, et à ne point chanceler dans la foi, il obtint de Dieu, par ses prières, qu'elle fût submergée, afin d'obtenir la gloire du martyre.

A Bresse, S. Clatée, évêque et martyr, sous l'empereur Néron.

En Pannonie, les saints martyrs Rutile et ses compagnons.

A Arras, S[te] Saturnine, vierge et martyre.

A Tivoli, S. Quirin, martyr.

A Constantinople, S. Métrophane, évêque et grand confesseur.

A Milève en Numidie, S. Optat, évêque, illustre par sa science et sa sainteté.

A Vérone, S. Alexandre, évêque.

Saints de France.

En Basse-Bretagne, S[te] Nennoque, vierge, institutrice d'un monastère.

Près de Chambéry, S. Concord, honoré en ce lieu comme évêque étranger.

Autres.

A Spolète, S. Martial, évêque.

Ce même jour, martyre de S. Expergence et de plusieurs autres de l'un et de l'autre sexe.

A Nyon, les saints martyrs Zotique, Attale et Eutyche.

En Egypte, S[te] Bistamône, martyrisée avec quatre autres.

En Egypte encore, S. Aloin, abbé.

A Agnone, dans l'Abruzze, décès du saint prêtre François Carracciolo, fondateur de l'ordredes Clercs réguliers mineurs, mis au nombre des saints par Pie VII.

CINQUIÈME JOUR DE JUIN.

S. BONIFACE, ARCHEVÊQUE DE MAYENCE,

APOTRE D'ALLEMAGNE ET MARTYR.

Tiré des épîtres du saint, et de sa Vie écrite avec beaucoup d'exactitude par S. Willibaud ou Guillebaud, son disciple, et premier évêque d'Eichstedt. Cette Vie a été travaillée de nouveau et divisée en deux livres, par Othlon, moine du douzième siècle. Voyez *Fleury*, t. 9; *Mabillon*, Annal. t. 3, p. 447; *Ceillier*, t. 18, p. 74; *l'*Historia Fuldensis *de Schannat, imprimée en* 1729; *et Sérarius*, Rerum Moguntic. cum annot. et supplemento à Georgio Christiano Joannis, Francofurti ad Mœnum, 1722, lib. 3, à p. 251 ad p. 370.

L'AN 755.

S. BONIFACE naquit vers l'an 680, à Créditon ou Kirton, dans le Dévonshire, et reçut au baptême le nom de Winfrid. Dès la cinquième année de son âge, il prenait un plaisir singulier à entendre parler de Dieu et des choses célestes. Quelques moines, qui faisaient des missions dans le pays, étant venus chez son père, il fut si touché de leur conduite édifiante et de leurs instructions, qu'il conçut un désir ardent d'embrasser l'état monastique. Quoiqu'il ne fût encore qu'un enfant, les impressions de vertu que son âme reçut alors ne s'effacèrent jamais.

Son père crut d'abord que ce désir d'être moine s'évanouirait avec l'âge, mais il se trompa, et il vit au contraire qu'il augmentait de jour en jour. Il employa inutilement toute son autorité pour engager Winfrid à prendre d'autres idées et d'autres sentimens. Mais étant tombé dangereusement malade, il reconnut la main de Dieu qui le frappait, pour le punir de ce qu'il s'opposait à l'exécution de sa volonté. Il ne gêna donc plus son fils, et il lui permit de suivre sa vocation. Winfrid passa treize ans dans le monastère d'Escancester ou d'Exéter, sous la conduite du saint abbé Wolphard. Il y sanctifia l'étude de la grammaire par une grande assiduité à la prière et à la méditation. Il y pratiquait sans être religieux toutes les mortifications de la communauté, dont il devint membre depuis par la profession.

Ayant ensuite été envoyé au monastère de Nutcell [a], gouverné par le célèbre Winbert, et renommé tant pour son école que pour la régularité de sa discipline, il y fit des progrès extraordinaires dans la poésie, la rhétorique, l'histoire, et la connaissance de

[a] Dans le diocèse de Winchester. Ce monastère ayant été détruit par les Danois, ne fut jamais rebâti.

l'Ecriture. Son abbé le chargea depuis d'enseigner aux autres ces mêmes sciences. Le saint s'acquitta de cet emploi avec la plus grande distinction. Mais en même temps que les autres profitaient de ses lumières, il se perfectionnait lui-même par le double avantage que procure à un homme de génie la maturité du jugement qui vient avec les années, et l'obligation où il est de repasser avec ordre ses premières études.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de trente ans, son abbé le fit élever au sacerdoce. Depuis ce temps-là, il s'appliqua principalement au ministère de la parole et à la sanctification des âmes. Il avait une telle réputation de vertu et de sagesse, que ses supérieurs le chargèrent d'une commission fort importante auprès de Brithwald, archevêque de Cantorbéry. Il s'en acquitta avec beaucoup de succès, et il donna en cette occasion des preuves si éclatantes de son mérite, que l'archevêque et le pieux roi Ina conçurent pour lui une estime singulière. Les évêques de la province l'invitèrent à tous les synodes qu'ils tinrent dans la suite, et ils n'arrêtèrent rien dans leurs délibérations, qu'ils ne lui eussent auparavant demandé son avis.

Le saint, brûlant de zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes, gémissait nuit et jour sur le malheur des peuples qui étaient encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Animé de ces pieuses dispositions, il consulta le ciel, pour connaître s'il n'était point appelé à l'état de missionnaire. Ne pouvant plus douter de sa vocation, il s'adressa à son abbé en 716, et obtint de lui la permission d'aller prêcher l'Evangile aux infidèles de la Frise. Mais il trouva de grandes difficultés dans l'exécution de son entreprise. Ces difficultés étaient principalement occasionées par la guerre que se faisaient Charles-Martel, maire du palais de France, et Radbod, roi de la Frise. Le serviteur de Dieu s'avança pourtant jusqu'à Utrecht, capitale du pays. Il demanda au roi la liberté d'annoncer la parole sainte; mais elle lui fut opiniâtrément refusée. Il reprit donc la route d'Angleterre, et retourna dans son monastère.

Winbert étant mort quelque temps après, on lui choisit un successeur, et tous les suffrages se réunirent en faveur de Winfrid. Celui-ci tâcha inutilement d'éviter cette dignité, en alléguant pour raison qu'il était appelé à prêcher la foi aux infidèles. Il revint encore à la charge, et ce fut avec plus de succès qu'auparavant. En effet, il engagea Daniel, évêque de Winchester, à recevoir sa démission, et à permettre que l'on nommât un autre abbé en sa place.

Apres deux ans de séjour en Angleterre, il se rendit à Rome, et se présenta au pape Grégoire II, pour lui demander sa bénédic-

tion, avec les pouvoirs dont il avait besoin pour prêcher l'Evangile aux infidèles. Grégoire lui dit de présenter les lettres de son évêque. Les ayant lues, il conversa quelque temps avec lui. Cette conversation ajouta un nouveau poids au témoignage avantageux que Daniel, évêque de Winchester, avait rendu de Winfrid. Le pape, rempli d'estime pour le saint, le traita avec beaucoup de distinction, et lui donna plein pouvoir de prêcher l'Evangile à tous les peuples idolâtres de l'Allemagne. Il lui fit présent d'une grande quantité de reliques; puis, apres lui avoir accordé sa bénédiction, il lui remit diverses lettres de recommandation pour les princes chrétiens qui se rencontreraient sur sa route.

Le saint missionnaire partit sans délai pour l'Allemagne. Ce fut dans la Bavière et la Thuringe qu'il exerça d'abord ses fonctions apostoliques. Il y baptisa un grand nombre d'infidèles. Il trouva des Chrétiens dans la Bavière et dans les provinces voisines de la France; mais le commerce des idolâtres avait éteint en eux presque tous les sentimens de la foi; les évêques et les prêtres n'étaient guère moins corrompus que le peuple. Winfrid les porta à changer de conduite, et il les engagea par la force de ses discours à vivre conformément aux maximes de l'Evangile, et à observer la discipline de l'Eglise, que l'on violait ouvertement.

Ayant appris que Charles-Martel était devenu maître de la Frise par la mort du roi Radbod, et qu'il aurait désormais la liberté d'y prêcher l'Evangile, il alla dans ce pays le plus tôt qu'il lui fut possible. Il travailla de concert avec le saint évêque Willibrord, pendant l'espace de trois ans, et gagna un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ. Mais à peine eut-il appris que S. Willibrord avait dessein de le faire son successeur, qu'il abandonna cette mission, pour se soustraire au fardeau de l'épiscopat. Il allégua, pour excuse de son refus, que le pape l'avait chargé de prêcher l'Evangile aux idolâtres de l'Allemagne. Au sortir de la Frise, il parcourut la Hesse et une partie de la Saxe. Partout il était occupé à baptiser les païens, et à leur bâtir des églises sur les débris des temples de leurs idoles.

Cependant il informa le pape du succès de ses missions, dans une lettre qu'il lui écrivit, et qu'il lui envoya par un de ses coopérateurs. En même temps il le consultait sur plusieurs difficultés qu'il trouvait dans l'exercice de son ministère. Le pape rendit gloire à Dieu des heureuses nouvelles qu'il recevait. Il écrivit au saint missionnaire pour le féciliter. Il lui manda aussi, dans la même lettre, qu'il eût à venir à Rome. Le serviteur de Dieu obéit sur-le-champ, et arriva dans cette ville en 723. Grégoire II lui demanda sa confession de foi, comme cela se pratiquait à l'égard

des évêques élus qu'on était sur le point de sacrer. Il lui fit ensuite diverses questions concernant l'état des pays convertis, et quelques jours après il le sacra évêque. Ce fut en cette occasion, au rapport de Willibaud, que le pape changea au saint son nom de Winfrid en celui de Boniface. Mais il paraît que ce changement est plus ancien. En effet, nous voyons par des lettres du serviteur de Dieu, qu'avant ce temps-là il portait le nom de Boniface conjointement avec celui de Winfrid.

Boniface (c'est ainsi que nous appellerons désormais le saint) fit serment de maintenir la pureté de la foi et l'unité de l'Eglise. Il laissa sur le tombeau de S. Pierre une copie de ce serment, écrite de sa propre main. Le pape lui donna un recueil de canons choisis pour lui servir de règles de conduite; il écrivit aussi en sa faveur des lettres de recommandation à Charles-Martel, aux princes et aux évêques par le district desquels il pourrait avoir occasion de passer.

Le saint étant retourné dans la Hesse, y continua ses travaux avec le même succès. Il y fit abattre un grand chêne consacré à Jupiter, et employa le tronc de cet arbre à construire une chapelle en l'honneur du prince des Apôtres. Il fonda plusieurs églises et un monastère à Orfordt. La moisson devenant de jour en jour plus abondante, il écrivit en Angleterre pour qu'on lui envoyât de nouveaux ouvriers. Il les établit dans la Hesse et la Thuringe.

Grégoire III étant monté sur la chaire de S. Pierre en 732, Boniface l'envoya consulter sur de nouvelles difficultés qui lui étaient survenues. Le pape reçut ses députés avec beaucoup de distinction, et les chargea de porter au saint un *pallium* dont il devait se servir dans la célébration des divins mystères, et dans le sacre des évêques. Il l'établit en même temps archevêque et primat de toute l'Allemagne, avec plein pouvoir d'ériger des évêchés partout où cela lui paraîtrait nécessaire.

Boniface fit un troisième voyage à Rome en 738. Son but était de visiter les tombeaux des Apôtres, et de conférer avec le souverain pontife sur les églises qu'il avait fondées. Le pape lui donna toutes les marques de respect dues à son éminente sainteté, et le nomma légat du siége apostolique en Allemagne.

A son retour dans ce pays, Boniface fut appelé en Bavière par le duc Odilon, pour y travailler à la réforme de plusieurs abus. Comme il n'y avait pour toute la Bavière que l'évêché de Passau, il y établit ceux de Frisingen et de Ratisbonne; ce qui fut confirmé par le pape en 739. Peu de temps après, il établit trois nouveaux évêchés, l'un à Erfort, pour la Thuringe, l'autre à Barabourg,

transféré depuis à Paderborn, pour la Hesse; le troisième à Wurtzbourg, pour la Franconie. Il en ajouta un quatrième à Eichstedt, dans le Palatinat de Bavière [a].

Grégoire III étant mort au mois de novembre de l'année 741, Zacharie lui succéda. Il eut, comme son prédécesseur, beaucoup d'estime et de vénération pour Boniface, et confirma tout ce qui avait été fait concernant l'église d'Allemagne.

Ce fut dans ce temps-là qu'arriva cette fameuse révolution qui fit passer la couronne de France dans une autre famille. Charles-Martel mourut en 741, à l'âge de cinquante ou cinquante-cinq ans. Il y en avait vingt-six qu'il gouvernait la France en qualité de maire du palais, avec autant de sagesse que de valeur. Il avait conquis la Bourgogne et l'Aquitaine, humilié les Saxons, et remporté plusieurs victoires sur les Sarrasins établis en Espagne. Après

[a] On trouve l'histoire de la conversion des *Boiarii* ou Bavarois, dans le livre intitulé: *Quomodo Boiarii facti sunt Christiani*. Ce livre, écrit en 1271, a été publié par Canisius, *Lect. Antiq. t.* 2; par Du Chesne, *Franc. Script. t.* 2; par Dubravius, évêque d'Olmutz, *in Collect. Script. hist. Bohem. p.* 15; par Hansiz, *German. sacr. t.* 2, *p.* 35. La même histoire se retrouve dans les Vies de S. Rupert, de S. Virgile, etc. évêques de Saltzbourg. Canisius a donné ces Vies dans ses *Lectiones antiquæ, t.* 3, *part.* 2, *p.* 282.

S. Rupert ou Robert, évêque de Worms, était issu du sang royal de France. En 699, il prêcha la foi dans la Bavière, et bâtit à Juvavia ou Juvava une cathédrale magnifique, avec deux monastères, l'un pour des hommes, et l'autre pour des femmes. Il donna la conduite du second de ces monastères à Edintrude, qui vivait dans le diocèse de Worms, et qu'on juge, à son nom, avoir été anglaise de naissance. Sentant que sa santé s'affaiblissait, il établit Vitalis évêque de Juvava ou de Saltzbourg; après quoi il retourna à Worms, où il mourut peu de temps après, le jour de Pâque, qui était le 27 de mars de l'année 718. Son tombeau fut honoré de plusieurs miracles.

Aventin met la mission de S. Rupert en 570, et Mezgerus en 580. Ces deux auteurs appuient les dates qu'ils adoptent sur la tradition populaire de l'église de Saltzbourg. Mais Mabillon, de Valois, Hansiz et Pickius ont prouvé qu'on devait mettre cette mission en 696. Bernard Pez, dans une lettre qu'il a mise à la tête de son édition des Actes du saint martyr Trudpert, s'est déclaré pour le sentiment de Mezgerus; et il a eu pour partisans Palignèze, historien de Saltzbourg, et Meichelbeck, *Hist. Frising. t.* 2, *dissert.* 1. Hansiz a réfuté ces savans avec beaucoup de solidité, dans sa réponse à la lettre de Pez, *p.* 7. Il est suivi par les plus habiles critiques.

Il y avait long-temps que le siége de Saltzbourg était vacant, lorsqu'un nommé Jean en fut sacré évêque par S. Boniface, en 739.

S. Virgile, né en Irlande, passa par la France en allant en Allemagne. Il obtint du roi Pepin des lettres de recommandation pour Odilon, duc de Bavière, qui le fit élever sur le siége épiscopal de Saltzbourg. Ce fut en 746, selon le P. Pagi; mais il paraît plus vraisemblable que ce ne fut qu'en 766. S. Virgile planta la foi dans la Carinthie, et établit Modeste premier évêque de ce pays. Il mourut en 784. Hansiz prouve, contre le P. Pagi, qu'il n'y a point eu en Allemagne deux évêques du nom de Virgile, et que notre saint est le même que celui dont l'opinion sur les Antipodes fit du bruit. Si S. Boniface se déclara contre lui, ce fut pour s'être imaginé qu'il enseignait qu'il y avait un autre soleil, une autre lune, une autre race d'hommes qui ne descendait point d'Adam, et qui n'avait point été rachetée par Jésus-Christ. *Voyez* Hansiz, *German. sacr. t.* 2, *p.* 84; et notre t. 2, 15 mars, Vie de S. Zacharie.

Ce qui a été dit dans cette note montre que S. Boniface ne fonda point l'évêché de Saltzbourg, et qu'il ne fit que le rétablir. La ville de Saltzbourg s'éleva sur les ruines de Juvava, qui avait été détruite par les Huns. Ce fut en l'honneur de S. Rupert qu'on y transféra depuis le siége archiépiscopal de Lorch ou *Laureacum*, ancienne capitale de la Norique.

sa mort, la dignité de maire devint héréditaire; on donna de plus à celui qui en était revêtu le titre de duc et de prince de France.

Carloman, fils aîné de Charles, lui succéda dans la mairie d'Austrasie, c'est-à-dire, de la Lorraine et de cette partie de l'Allemagne qui obéissait alors aux Français. Il soumit Odilon et Thierri, l'un duc de Bavière et l'autre duc de Saxe, et les obligea tous les deux à lui payer tribut. Ce n'était pas qu'il aimât naturellement la guerre; son principal but était de procurer la paix aux peuples, de protéger la religion et de faire fleurir les arts utiles. Il employa toute son autorité à seconder le zèle de S. Boniface dans tout ce qu'il entreprenait pour étendre la connaissance du nom de Jésus-Christ.

Vers ce temps-là, le démon suscita deux imposteurs pour troubler l'église naissante d'Allemagne. L'un, nommé Adalbert, et français de naissance, prétendait connaître les secrets des cœurs. Il donnait aux personnes grossières ses cheveux et les rognures de ses ongles, leur faisant accroire que c'étaient des reliques. Il écrivit lui-même sa vie, qu'il remplit de merveilles ridicules. Le nom qu'il prenait dans cet ouvrage était celui d'un enthousiaste plein d'orgueil et entêté de ses chimères. Le second de ces imposteurs, né en Ecosse, s'appelait Clément. Il rejetait la discipline de l'Eglise, et enseignait que quand Jésus-Christ était descendu aux enfers, il avait délivré toutes les âmes des damnés. Il avançait encore d'autres erreurs touchant la prédestination. S. Boniface les condamna tous deux dans un concile tenu en Allemagne, et Carloman les fit mettre en prison. La sentence du saint et des évêques qu'il avait convoqués fut depuis confirmée par le pape dans un synode de Rome, en 743[1]. En 745, Boniface tint un autre concile à Leptines ou Lessines. C'était un palais des rois d'Eustrasie, situé près d'Ath, dans le diocèse de Cambrai.

Carloman, qui voyait que l'apôtre d'Allemagne était plein de l'esprit de Dieu, se conduisait par ses avis dans tout ce qui concernait son salut. Les instructions qu'il en reçut l'enflammèrent d'un nouvel amour pour Dieu. Il en vint jusqu'à former le projet d'abandonner entièrement le monde. Après avoir recommandé ses Etats et son fils Drogon à Pepin le Bref, il se rendit à Rome, où il visita les tombeaux des apôtres, et les autres lieux de dévotion. Ayant ensuite renvoyé ceux qui l'avaient accompagné, il reçut l'habit monastique des mains du pape Zacharie, se retira sur le mont Soracte, et y bâtit un monastère sous l'invocation de S. Syl-

[1] *Conc.* *t.* 6, *p.* 14, 15; et S. Boniface, *Ep.* 138.

vestre. Les fréquentes visites que le voisinage de Rome lui attirait, surtout de la part des seigneurs français, lui firent consulter le pape sur le moyen d'éviter tant de distractions. Etant allé s'enfermer au mont Cassin, il y vécut plusieurs années avec beaucoup de ferveur et d'humilité [a]. C'était pour lui une grande joie d'exercer les plus bas offices du monastère, comme de travailler dans la cuisine, de garder les troupeaux et de bêcher la terre dans le jardin [b]. Il mourut à Vienne, en 755, dans un voyage qu'on l'avait obligé de faire en France, pour quelques affaires qui concernaient son ordre.

Pepin le Bref, son frère, régna d'abord sous le nom de *Maire du palais*. Mais en 752 il fut élu roi par le consentement unanime de la nation. Childéric III avait été auparavant détrôné, rasé et renfermé dans un monastère. Ce fut en ce prince que finit la race des rois Mérovingiens [c].

Il ne paraît pas que S. Boniface soit entre, comme acteur, dans cette révolution. Ses lettres montrent d'ailleurs qu'il avait la conscience fort timorée, et qu'il n'était pas de caractère à prendre le ton décisif. Quant au pape Zacharie, il répondit aux Etats de France, qui le consultaient, qu'il valait mieux reconnaître pour roi celui en qui résidait l'autorité suprême [d]. Toutes les parties

[a] *Voyez* la Chronique du mont Cassin, les Annales d'Eginhard, et les autres histoires de ce temps-là.

[b] Carloman avait sous les yeux des exemples de plusieurs rois des Anglo-Saxons. Céolwulph, roi des Northumbres, auquel Bède dédia son histoire, était le huitième de ceux qui avaient abdiqué la couronne pour se faire moines. Il prit l'habit à Lindisfarne en 737, comme le rapportent Hovéden, Siméon de Durham, et Matthieu de Westminster. Dans la même année, Frisisgithe, reine des Saxons occidentaux, alla à Rome, et y prit le voile de religieuse.

[c] La race des Mérovingiens, ainsi nommée de Mérovée, donna à la France vingt-deux rois qui occupèrent le trône durant l'espace de 335 ans. Celle des Carlovingiens, appelée ainsi de Charles-Martel, en donna quatorze. Elle finit dans la personne de Louis V, qui mourut sans postérité en 987. Charles, duc de Lorraine et oncle de Louis V, devait naturellement régner après son neveu. Mais la noblesse plaça sur le trône Hugues Capet, fils de Hugues le Grand, comte de Paris. Le nouveau roi défit Charles, et le tint en prison toute sa vie.

La race des Capet se subdivisa en deux branches cadettes : celle des Valois, qui commença dans la personne de Philippe VI, en 1328, et celle des Bourbons, qui fut appelée au trône en 1587, dans la personne de Henri IV. Ce prince descendait de Robert, comte de Clermont, quatrième fils de S. Louis, qui, ayant épousé Béatrix de Bourbon, en fit passer le nom à sa postérité.

[d] Les rois de la première race, depuis Clovis II jusqu'à Childéric III, c'est-à-dire depuis l'an 643 jusqu'à l'an 752, passèrent leur vie dans l'indolence et dans une honteuse inaction; ils ne se mêlaient point des affaires de l'Etat, et n'étaient rois que de nom. Le maire du palais avait seul l'exercice de l'autorité souveraine. Cette dignité devint héréditaire à la longue. Une telle forme de gouvernement fut une source continuelle de troubles, de guerres et d'autres désordres.

Chez tous les peuples barbares venus du Nord, la couronne fut primitivement élective, comme Robertson l'a prouvé dans le savant discours préliminaire qu'il a mis à la tête de son Histoire d'Ecosse. Mais elle ne tarda pas à devenir héréditaire chez les Français et beaucoup d'autres nations. La forme du gouvernement de France, telle qu'elle était sous les rois fainéans, ne pouvant subsister, on crut être en droit de rétablir l'ancienne. On plaça donc sur le trône celui que les lois de

acquiescèrent à cette décision, jugeant qu'il ne pouvait y avoir deux rois en même temps.

Les auteurs contemporains représentent Pepin comme un prince orné de toutes les qualités qui font les grands rois. Ils disent que le zèle pour la religion et l'amour de l'Eglise égalèrent en lui la valeur, la sagesse, l'expérience; et que ce fut par là qu'il jeta les fondemens de ce haut degré de gloire auquel son fils porta l'empire français. Le nouveau roi, voulant être couronné par le plus saint évêque de ses Etats, choisit Boniface pour cette cérémonie. Elle se fit à Soissons, et tous les ordres de la nation y assistèrent. Le saint présida au synode qui fut assemblé dans cette ville.

Il est appelé légat de S. Pierre ou du saint Siége, dans le premier concile qu'il tint en Allemagne. Les conciles de Leptines et de Soissons ne permettent pas de douter que les pouvoirs attachés à cette dignité s'étaient aussi étendus en France. Il pria le pape Zacharie d'envoyer un légat dans ce royaume, pour le décharger du fardeau qu'il portait; ce qu'il demandait lui fut refusé. Mais, par

l'Etat avaient déjà revêtu de l'autorité souveraine. Childéric III, surnommé le *Stupide*, fut rasé et enfermé dans le monastère de Sithiu ou de Saint-Bertin, où il mourut en 755. On peut voir sur les réponses que donnèrent en cette occasion les papes Zacharie et Etienne III, Eginhard, *in Vitâ Caroli Magni;* Othon, évêque de Frisingen, *in Chron.* les *Annales Loiseliani, Fuldenses et Bertiniani;* Lambertus Schafnaburgensis; Mézerai et le P. Daniel; Spelman, *in Glossar.* le P. Alexandre, *sec.* 8, *Diss.* 2, *p.* 485, etc.

Dans la suite, Pepin eut des scrupules sur sa conduite, et il demanda l'absolution au pape Etienne III, en cas qu'il eût péché par ambition, ou par quelque autre motif semblable dans tout ce qui s'était fait. *Voyez* les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t.* 6; et l'*Abrégé chronologique de l'histoire de France,* par M. le président Hénault.

Il est difficile, comme l'observe le P. de Longueval, *Hist. de l'Eglise gallicane, t.* 4, *l.* 12, *p.* 352, d'excuser Pepin d'avoir employé des voies sourdes pour préparer la révolution dont il s'agit. Mais on doit raisonner bien différemment de ceux qui ne firent qu'acquiescer à une résolution unanime, prise par les personnes qui passaient pour les mieux instruites de tout ce qui concernait les lois de l'Etat. Nous avons cité dans la Vie du saint la réponse du pape Zacharie; nous la donnerons ici en original: *Meliùs esse illum vocari Regem, apud quem summa potestas consisteret.* Annales Bertiniani, ad an. 749; Eginhard, Spelman, etc.

On n'est pas d'accord sur la manière dont Childéric fut détrôné, ni sur les circonstances de l'élection de Pepin. L'histoire est si embrouillée sur ces points, qu'il est aisé aux écrivains de donner leurs propres pensées pour la vérité.

S. Boniface n'eut point de part à cette révolution, et ne l'approuva jamais; c'est ce qu'a fait voir Eckhard, *Comment. de rebus Franciæ, orientalis et episcopatûs Wirceburgensis, t.* 2, *Wirceburgi,* 1729. S'il y avait eu part, il est vraisemblable qu'on l'aurait député vers le pape Zacharie, plutôt que Burchard, évêque de Wurtzbourg, et Fulrad, abbé de Saint-Denis, vu la grande considération dont il jouissait en France. Les auteurs de sa Vie, qui écrivaient sous les successeurs de Pepin, n'auraient eu garde d'omettre un fait de cette nature. Le saint lui-même en eût dit quelque chose dans ses écrits.

Pagi et Mabillon mettent l'élection de Pepin en 751; mais le sentiment d'Eckhard, qui la met en 752, nous paraît plus probable. Thierri, fils de Childéric, fut envoyé dans le même temps à l'abbaye de Fontenelle en Normandie. *Voyez* la Chronique de cette abbaye, publiée par Du Chesne, *t.* 3, *p.* 386.

Un auteur moderne a fort bien éclairci ce qui concerne l'unanimité de l'élection de Pepin, la transaction du peuple français et de toutes les puissances qui furent alors consultées. *Voyez* George Christien Joannis, note 43 sur l'Histoire de Mayence par Sérarius, imprimée à Francfort en 1723, *p.* 332.

un privilége singulier, Zacharie lui permit de choisir lui-même celui qu'il voudrait avoir pour successeur en Allemagne après sa mort.

S. Boniface, quoique évêque depuis long-temps, n'avait point encore de siége fixe. Le roi Pepin lui donna l'évêché de Mayence, et le pape Zacharie l'érigea de nouveau en métropole en faveur du saint apôtre de l'Allemagne. Ceci arriva en 751. Lorsque la religion chrétienne s'était établie dans les Gaules, le gouvernement ecclésiastique s'était formé en général sur le gouvernement civil. L'évêque de la métropole civile devint le métropolitain de la province ecclésiastique, et il avait pour suffragans les évêques des cités qui composaient la province dans l'ordre politique. Ainsi les églises de la première Germanie furent, dès les premiers siècles, soumises à la métropole de Mayence [1]. Mais cette ville ayant été détruite en 407 par les irruptions des Vandales, les évêchés qui en dépendaient furent soustraits de cette métropole, pour être commis à celle de Trèves. Ce ne fut qu'en 751 que la métropole de Mayence fut rétablie, et que le pape Zacharie lui soumit les évêchés de Cologne, de Tongres, d'Utrecht, d'Ausbourg, de Coire et de Constance, ceux qui avaient été érigés par S. Boniface, et ceux qui précédemment avaient été soumis au siége de Trèves, comme Strasbourg, Spire et Worms. Peu de temps après, Cologne fut érigée en archevêché.

Boniface, pour inspirer à des peuples barbares cet esprit de douceur et de piété prescrit par l'Evangile, fit venir d'Angleterre des hommes et des femmes recommandables par leurs vertus. Du nombre des hommes furent S. Wigbert, S. Burchard de Wurtzbourg, S. Lulle, et S. Willibaud d'Eichstadt. On comptait parmi les femmes S[te] Liobe, parente du saint, S[te] Thècle, S[te] Walburge, S[te] Bertigite et S[te] Contrude. Boniface leur donna la conduite des monastères qu'il avait fait bâtir dans la Thuringe, la Bavière et dans d'autres lieux. En 746, il jeta les fondemens de l'abbaye de Fulde, qui a été long-temps une pépinière de grands hommes, qui alliaient le savoir avec la piété [a]. Il avait déjà fondé trois autres abbayes, l'une à Fidislar, sous l'invocation de S. Pierre, et les deux autres à Hamembourg et à Ordorfe, en l'honneur de l'archange S. Mi-

[1] *Voyez* M. l'abbé Grandidier, *Hist. de l'église de Strasbourg, t.* 1, *p.* 170 *et suiv.*

[a] La principauté de Fulde, située dans le cercle du Haut-Rhin, forme un territoire assez considérable. Le pape Jean XIII déclara, en 968, l'abbé de Fulde primat de tous les abbés d'Allemagne. L'empereur Charles IV lui conféra en 1356 la dignité d'archichancelier de l'impératrice, laquelle n'est qu'honoraire, puisque ses fonctions ne consistent qu'à ôter, tenir et remettre la couronne au couronnement de cette princesse. Enfin Benoît XIV, en conservant à l'abbaye de Fulde son état régulier, l'éleva, en 1752, au rang d'évêché exempt.

chel. Les moines de ces différentes maisons vivaient du travail de leurs mains.

Malgré les soins qu'exigeaient tant d'églises et tant de nouveaux établissemens, Boniface faisait encore ressentir l'activité de son zèle à plusieurs contrées éloignées, et surtout au pays où il avait pris naissance. Ayant appris en 745 qu'Ethelbald, roi des Merciens, ternissait l'éclat des vertus dont il était doué par les abominations de l'impureté, et que sa conduite scandaleuse avait un grand nombre d'imitateurs, il lui écrivit de la manière la plus forte et la plus pressante, pour l'exhorter à la pénitence. « Rappelez-vous, » lui disait-il, combien il vous est honteux de vivre sous la tyran» nie d'une passion brutale, et d'outrager par des infamies un Dieu » qui vous a donné un peuple si puissant à gouverner. Ayez pitié » de votre âme, et de celle de vos sujets dont vous devez un jour » rendre compte [a]. » La chasteté, continue-t-il, était tellement en honneur chez les païens de l'ancienne Saxe, que si une vierge était convaincue de fornication, ou une femme mariée d'adultère, on les étranglait et on brûlait leurs corps. Celui qui les avait déshonorées était pendu sur l'endroit où étaient leurs cendres. D'autres fois ces femmes étaient fouettées sur le dos par des personnes de leur sexe, et piquées à diverses reprises avec un fer pointu. On les promenait de village en village, en les tourmentant ainsi, et le supplice durait jusqu'à ce qu'elles fussent expirées. « Si des Gentils, qui ne » connaissaient point le vrai Dieu, montraient tant d'amour pour » la chasteté, quels doivent être vos sentimens, à vous qui êtes » chrétien et roi ? » Souvenez-vous de la fin malheureuse de Céolred, votre prédécesseur, et d'Osred, roi des Northumbres. Ces deux princes, qui menaient une vie impure, furent enlevés par une mort subite au milieu de leurs désordres.

Quelques auteurs ont cru qu'Ethelbald se convertit sincèrement, et qu'il expia ses crimes par la pénitence. Ils se fondent principalement sur les bonnes œuvres qu'on lui vit faire. Est-il possible, disent-ils, de supposer qu'il ne soit pas rentré en lui-même, quand on considère qu'il donna l'île de Croyland pour y bâtir un monastère, qu'il fonda l'abbaye de Ripendune, et qu'il porta des lois si favorables à l'Eglise ? Quoi qu'il en soit, un rebelle nommé Beornred lui ôta la couronne et la vie en 755.

S. Boniface adressa une lettre circulaire aux évêques, aux prêtres, aux diacres, aux chanoines, aux moines, aux religieuses, et à tout le peuple d'Angleterre. Il les y conjurait de la manière la

[a] *Parce ergo animæ tuæ, fili charissime, parce multitudini populi, tuo pereuntis exemplo, de quorum animabus redditurus es rationem.* Ep. 19, p. 76, etc. Gulielm. Malmesb. c. 1, l. 1, *de Gestis Angl. Regum.*

plus pathétique de réunir leurs prières, et de demander à Dieu, qui veut le salut de tous les hommes, qu'il daignât par sa miséricorde bénir les travaux de ceux qui travaillaient à la sanctification des âmes.

Il écrivit plusieurs fois en Angleterre pour qu'on lui envoyât de ce pays différens livres, surtout les ouvrages de Bède, auquel il donnait le titre de *Lampe de l'Eglise* [1]. Il pria l'abbesse Edburge [2] de lui faire tenir les épîtres de S. Pierre écrites en lettres d'or. Par là il se proposait d'inspirer plus de respect pour nos divins oracles à des hommes charnels et grossiers; il voulait encore satisfaire sa dévotion pour le prince des apôtres, qu'il appelle le patron de sa mission.

On voit, par plusieurs de ses lettres, qu'il y avait une union de charité entre les missionnaires et le clergé d'Angleterre, et que de part et d'autre on s'était engagé réciproquement à recommander à Dieu les âmes de ceux qui seraient sortis de cette vie. Dans celle qu'il adressa à l'abbé Adhérius [3], il le conjurait de faire offrir le saint sacrifice de la messe pour les missionnaires qui étaient morts depuis peu. Dans une autre qu'il adressa à une religieuse [4], il dit qu'il avait beaucoup à souffrir, tant de la part des idolâtres que des faux Chrétiens et des mauvais ecclésiastiques. Mais telle était l'ardeur de sa charité, qu'il désirait encore souffrir davantage. Le comble de ses vœux eût été de donner sa vie pour celui qui est mort pour nous. Rien n'est plus beau que ce qu'il dit des devoirs des pasteurs dans une lettre à Cuthbert, archevêque de Cantorbéry [5]. « Combattons, dit-il, pour la cause du Seigneur, » dans ces jours d'amertume et d'affliction. Si c'est la volonté de » Dieu, mourons pour les saintes lois de nos pères, afin que nous » puissions arriver avec eux à l'héritage éternel. Ne soyons point » des chiens muets, des sentinelles endormies et mercenaires, qui » fuient à la vue du loup; soyons plutôt des pasteurs attentifs et » vigilans. Prêchons aux grands et aux petits, aux riches et aux » pauvres, aux personnes de tout âge et de toute condition, à » temps et à contre-temps [a]. » Le saint, dans ses homélies, don-

[1] *Ep.* 9, *p.* 73.
[2] *Ep.* 28.
[3] *Ep.* 26.
[4] *Ep.* 16, *p.* 75.
[5] *Ep.* 105.

[a] Serrarius publia, en 1605, un recueil des lettres de S. Boniface. Mais de cent cinquante-deux lettres que contient ce recueil, il n'y en a que trente-neuf qui soient du saint. Les autres lui ont été adressées par des papes, des évêques, des princes, etc. On voit, par les épîtres de S. Boniface, qu'il ne se proposait en tout que la gloire de Dieu.

D. Martène et D. Durand ont publié, *Thesaur. Anecdot. t.* 9, un grand nombre de lettres du saint, qui sont fort curieuses, et qui n'avaient jamais été imprimées. Ils ont donné aussi, *ibid.* dix-neuf homélies du même auteur. Voici ce qui est dit dans la quatrième, de la nécessité de la confession : « Si nous cachons nos péchés.

nait d'excellentes instructions sur les vérités pratiques du christianisme; mais il revenait souvent sur la sainteté des engagemens contractés au baptême, et sur la nécessité d'y être fidèle.

Boniface profita de la permission que le pape Zacharie lui avait donnée de se choisir un successeur. Ayant jeté les yeux sur S. Lulle, d'abord moine de Malmesbury, il le sacra archevêque de Mayence en 754. Il lui laissa le soin d'achever l'église de Fulde, ainsi que celles qu'il avait commencées dans la Thuringe, et le conjura de s'appliquer de toutes ses forces à la conversion de ce qui restait encore d'idolâtres. En même temps il écrivit à Fulrad, abbé de Saint-Denis, pour le prier de faire agréer son choix au roi Pepin. Mes infirmités, ajoutait-il, m'avertissent que je n'ai plus guère de temps à vivre; engagez le prince à mettre sous sa protection mes disciples, qui sont presque tous étrangers. Les prêtres sont dispersés en divers lieux pour le service de l'Eglise. Les religieux vivent dans un petit monastère où ils s'emploient à l'instruction des enfans. Les premiers se trouvent sur les frontières des païens, dans un dénûment total des biens de la terre. Ils peuvent gagner leur nourriture; mais il ne leur est pas possible de se procurer des vêtemens, à moins qu'on ne les assiste. Pepin lui accorda ce qu'il demandait. Le pape Etienne II [a] confirma aussi la nomination de

» Dieu les découvrira publiquement, malgré nous. Il vaut bien mieux les confesser » à un homme, que de s'exposer à être couvert de confusion à la vue de tous les » habitans du ciel, de la terre et de l'enfer, *p.* 195. » On trouve dans le *Spicilege* de d'Achéry, *t.* 9, un recueil de canons que S. Boniface avait faits pour la conduite de son clergé. Il y a un sermon du même saint *sur la renonciation qui se fait au baptême,* dans le *Thesaurus Anecdotorum novissimus,* que D. Bernard Pez publia à Ausbourg, en 1729, *t.* 3, *part.* 2, *col.* 3.

Le style de S. Boniface est clair, grave et simple. Ses pensées sont justes et solides. On remarque dans tous ses écrits beaucoup d'onction et un esprit vraiment apostolique. Toutes ses lettres sont en latin, quoique, selon les plus habiles antiquaires, la langue anglo-saxonne fût si semblable à celle de la plupart des peuples d'Allemagne, que les missionnaires de ce pays n'avaient pas besoin d'interprètes pour se faire entendre.

S. Boniface tint au moins huit conciles dans la Bavière, la Thuringe, l'Austrasie et la Neustrie. *Voyez* les *Concilia Germaniæ*, imprimés à Cologne en 1759, par les soins des PP. Schannat et Hartzeim, Jésuites, *t.* 1, *sec.* 8.

[a] Le pape Etienne II vint en France en 753, pour implorer la protection de Pepin contre Astolphe, roi des Lombards, qui menaçait Rome même. Pepin le reçut au château de Pont-Yon, près de Langres, avec les plus grandes marques d'honneur, et il alla fort loin au-devant de lui. On lit dans quelques auteurs que l'ayant joint, il se prosterna en sa présence, et le suivit a pied sans vouloir lui permettre de descendre.

Etienne II passa l'hiver à l'abbaye de Saint-Denis, où il fut attaqué d'une maladie si dangereuse, que les médecins la jugèrent incurable. On regarda sa guérison comme un vrai miracle. Voici de quelle manière la chose est racontée.

Le pape étant seul dans l'église du monastère où il était venu prier, eut la vision suivante: S. Pierre, S. Paul et S. Denis lui apparurent. Le dernier, après lui avoir annoncé le rétablissement de sa santé, et l'avoir assuré qu'il retournerait heureusement à Rome, lui ordonna de consacrer dans l'église un autel à Dieu, sous l'invocation des deux apôtres qu'il voyait présens. « Je me levai, dit Etienne, plein » de force et de santé, et je me préparais à consacrer l'autel dans le moment même. » On crut que je rêvais, et l'on m'obligea, avant toutes choses, de raconter ce qui » m'était arrivé, tant au roi qu'à ceux qui étaient ordinairement avec moi. » *Voyez*

S. Lulle, qui devait aller prêcher l'Evangile aux peuples d'Allemagne qui n'avaient pas encore embrassé la foi.

Le saint, se voyant en liberté, continua de suivre la vocation qu'il avait reçue du ciel pour travailler à la conversion des infidèles. Il ne pouvait goûter aucun repos, tant qu'il y avait des âmes qui ne connaissaient point encore Jésus-Christ. D'ailleurs il se sentait plus que jamais embrasé du désir de verser son sang pour la foi, et il avait un pressentiment secret de la proximité de sa mort.

A peine eut-il mis ordre aux affaires de son église, qu'il s'en alla avec quelques coopérateurs zélés prêcher l'Evangile à des peuples barbares qui habitaient les côtes les plus reculées de la Frise. Il en convertit un grand nombre qui reçurent le baptême. La veille de la Pentecôte fut le jour qu'il marqua pour donner la confirmation aux néophites. Comme il ne pouvait les renfermer tous dans une église, il se proposa de leur administrer ce sacrement en pleine campagne. Le lieu qu'il choisit était auprès de Dockum, et peu éloigné de la petite rivière de Bordne [a]. Il y fit dresser des tentes et s'y rendit au jour marqué. Mais pendant qu'il y priait en attendant les nouveaux Chrétiens, les infidèles accoururent les armes à la main, et fondirent sur sa tente. Ses serviteurs se préparaient déjà à repousser les barbares, et s'ils ne le firent pas, ce fut parce que Boniface leur défendit d'opposer la force à la force, en leur disant qu'il soupirait depuis long-temps après le jour qui devait le réunir à Jésus-Christ. Il les exhorta même à souffrir la mort avec joie, puisqu'elle allait leur ouvrir les portes de la vie éternelle. Cependant les idolâtres tombent sur le saint, et le massacrent avec cinquante-deux autres Chrétiens, le 5 juin 755 [b]. Après ce massacre, les infidèles se mirent à piller la tente de Boniface; mais au lieu de l'argent qu'ils y cherchaient, ils ne trouvèrent que des livres et des reliques, qu'ils dispersèrent çà et là, ou qu'ils cachèrent dans des marais et des fossés.

On retrouva depuis une partie de ces choses, entre autres trois

la lettre de ce pape, *t.* 6, *conc. p.* 1648, *et ap. Hilduin in Areopageticis;* Anastase, *p.* 1628; Mabillon, *Act. t.* 4, *p.* 304; le P. Alexandre, *sec.* 8, *art.* 6. Ce souverain pontife étant loué pour sa piété et son immense charité envers les pauvres, ne peut être soupçonné d'avoir voulu en imposer. Il accorda de grands priviléges à l'abbaye de Saint-Denis, y consacra l'autel dont nous avons parlé, et y laissa son *Pallium* en mémoire du miracle qui s'était opéré en sa faveur. On l'appelle quelquefois Etienne III, parce qu'on avait élu avant lui un autre pape qui avait aussi pris le nom d'Etienne. Mais ce dernier mourut avant que d'avoir reçu la consécration épiscopale.

[a] A six lieues de Liewarden, au nord-est de West-Frise.

[b] Les principaux compagnons du martyre de S. Boniface furent Eoban, évêque; Wintrung, Gautier et Adelhère, prêtres; Hamond, Strichald et Bosa, diacres; Waccar, Gonderhar, Williker et Hadulphe, moines. Les autres étaient laïques.

volumes qui se gardent encore à l'abbaye de Fulde. Le premier de ces volumes est une copie des Evangiles écrite de la propre main de S. Boniface ; le second, une Harmonie du Nouveau Testament ; le troisième, qui est teint du sang du martyr, contient la lettre de S. Léon à Théodore, évêque de Fréjus, le discours de S. Ambroise sur le Saint-Esprit, et le Traité du même Père *sur les Avantages de la mort*.

Le corps de S. Boniface fut transporté successivement à Utrecht, à Mayence et à Fulde. Ce fut S. Lulle qui le déposa dans le monastère de Fulde, dont il a été regardé jusqu'ici comme le plus précieux ornement[a]. Il s'y est opéré quantité de miracles de siècle en siècle ; et les Bollandistes en ont donné l'histoire dans leurs *Actes des Saints*[b].

Un vrai serviteur de Dieu ne respire que pour lui et ne s'occupe que des moyens de procurer sa gloire. Il travaille et prie sans cesse pour le faire régner dans son âme. Il voudrait que tous les cœurs brûlassent d'amour pour lui ; que toutes les langues chantassent continuellement ses louanges ; que toutes les créatures, de concert avec les esprits bienheureux, n'eussent d'autre objet que d'accomplir sa volonté de la manière la plus parfaite. Point de danger qui l'effraie, point de difficulté qui l'arrête quand il s'agit de s'employer à la conversion d'une seule âme. Le sacrifice de ses biens et de sa vie ne lui coûte rien ; il le ferait même mille fois si cela lui était possible, pour empêcher que la majesté divine ne fût outragée par un pécheur.

S DOROTHÉE DE TYR

Dorothée était prêtre, ou, selon quelques autres, évêque de Tyr en Phénicie. Les anciens Martyrologes attestent qu'il souffrit beaucoup pour la foi sous l'empereur Dioclétien. On dit qu'il ne mourut point de ses tourmens, et qu'il vécut jusqu'au règne de Julien l'Apostat. S. Théophane, Anastase le Bibliothécaire et les Grecs modernes ajoutent qu'il reçut la couronne du martyre à Odyssopolis en Thrace[c].

[a] Nous avons une bonne histoire de la dédicace de l'église de Fulde, et de la translation des reliques de S. Boniface, avec la Vie de S. Eigil, qui, en 818, succéda à S. Sturmius dans le gouvernement de l'abbaye de Fulde, et qui est nommé dans les calendriers sous le 17 de décembre. Ces pièces ont pour auteur Candide, moine de la même abbaye, lequel avait été témoin oculaire de ce qu'il rapporte.

[b] Les Bollandistes ont intitulé cette histoire : *Acta Bonifaciana*.

[c] La Synopse des Vies des prophètes des apôtres et des disciples de Jésus-Christ,

Eusèbe parle de deux autres Dorothée; l'un fut martyrisé sous Dioclétien, dont il était chambellan. Il avait donné aux empereurs de grandes marques de zèle et de fidélité, et s'était acquis par là une haute considération. Il est honoré avec S. Gorgone le 9 de septembre. Eusèbe, *Hist. l.* 8, *c.* 1 *et* 6.

L'autre, qui florissait dans le même siècle, était prêtre de l'église d'Antioche. Il joignait à une éminenté sainteté une grande connaissance de l'Ecriture et de la langue hébraïque. L'Empereur l'honora de son amitié et le considéra toujours comme un homme d'un mérite extraordinaire. Eusèbe, *ibid. l.* 7, *c.* 32; et Nicéphore Calixte, *l.* 6, *c.* 35.

S. DOROTHÉE, ABBÉ EN ÉGYPTE.

Ce saint, surnommé *le Thébain*, parce qu'il était de Thèbes en Egypte, se retira d'abord dans un monastère. Il y passa quelque temps à se former aux exercices de la vie ascétique, sous les plus habiles maîtres de la perfection monastique. Après quoi il se renferma dans une caverne, située dans un désert qui était à neuf milles de la ville d'Alexandrie. Là, il vécut d'une manière très-austère, joignant un travail continuel à une abstinence rigoureuse. Il employait la plus grande partie du jour, et même les heures où le soleil darde ses rayons avec plus de violence, à ramasser et à porter des pierres pour construire des cellules aux autres ermites. Pendant la nuit, il faisait des cordes et des paniers avec des feuilles de palmier. Le produit de son travail lui fournissait chaque jour de quoi acheter six onces de pain et une poignée d'herbes qui faisaient toute sa nourriture. Ses veilles étaient incroyables; il ne diminua rien de leur continuité, même dans sa vieillesse. Quand ses disciples l'exhortaient à ménager un peu plus son corps affaibli, il leur faisait la réponse suivante : « Ce corps est un ennemi qui » cherche à me perdre; je suis donc résolu de le tenir en bride, afin » qu'il ne se révolte pas. »

Pallade, auteur de l'Histoire Lausiaque, s'étant retiré dans le désert, se mit d'abord sous la conduite de S. Dorothée, qui, depuis soixante ans, y menait la vie anachorétique. Ayant un jour aperçu un aspic dans le puits, il n'osa boire de l'eau qui en avait été tirée :

ne peut être attribuée à notre saint, quoiqu'elle porte le nom de Dorothée de Tyr. Elle vient de la plume d'un grec moderne, qui montre son peu de jugement par les fables qu'il y débite. Cet ouvrage est une des principales sources où a puisé le crédule Nicéphore Calixte, qui donna une histoire ecclésiastique dans le quatorzième siècle. *Voyez* Bellarmin, *de Scriptor.* Tillemont, etc.

mais le saint forma le signe de la croix sur le vase, et but de cette eau, en disant : « Le démon perd tout son pouvoir en pré» sence de la croix de Jésus-Christ. » Il mourut à la fin du quatrième siècle ; on lit son nom dans les Ménées des Grecs. Pallade, *Lausiac. c.* 2 ; et Sozomène, *l.* 6, *c.* 29.

Il est fait mention dans Pallade d'un autre Dorothée [a], qui florissait dans le quatrième siècle, et qui était directeur d'une communauté de trois cents religieuses. *Lausiac. c.* 36.

Un troisième vivait dans le même temps auprès d'Antinoé. C'était un anachorète qui possédait toutes les vertus de son état dans un degré éminent. *Ib. c.* 97.

Il y en a un quatrième, connu sous le nom d'*Archimandrite*. On l'a confondu mal à propos avec Dorothée *le Thébain*, puisqu'il florissait deux cents ans plus tard. Il vivait auprès de Gaze, dans le même monastère que le B. Dosithée. C'est lui qui a composé les vingt-quatre *Instructions* ou Discours ascétiques que nous avons encore [b].

[a] Ces Dorothée étaient tous supérieurs d'ermites qui vivaient dans des cellules séparées. Ils étaient donc différens de celui qui est auteur des vingt-quatre *Instructions* qui sont parvenues jusqu'à nous. En effet, ce dernier parle, *doctr.* 18, de l'office de cellerier, et fait voir en plusieurs endroits qu'il avait été lui-même abbé de moines qui vivaient en communauté. Il nous reste de la même main huit lettres spirituelles, adressées à des moines. Il est parlé dans la dernière de la tyrannie des Sarrasins, qui datent leur hégire ou commencement sous Mahomet, de l'an 622 de Jésus-Christ, qui s'emparèrent de Damas et de la Phénicie en 635, et qui deux ans après se rendirent maîtres de la Palestine.

[b] Il est rapporté dans la Vie du bienheureux Dosithée, que Dorothée l'*Archimandrite* se retira dans le monastère de l'abbé Séride près de Gaze, et qu'il y trouva deux vieillards d'une vertu extraordinaire, S. Barsanuphe et Jean surnommé *le Prophète*.

Il paraît par l'Histoire d'Evagre, *l.* 4, *c.* 33, que S. Barsanuphe, Egyptien de naissance, vint au monde sur la fin du cinquième siècle. Il se retira dans le monastère de l'abbé Séride, s'y renferma dans une cellule en 540, et y vécut en reclus plus de cinquante ans. Il s'était rendu célèbre par plusieurs miracles, lorsqu'Evagre écrivit son histoire en 594, la douzième année du règne de Tibère. Comme il était fort âgé, quand Dorothée fit sa profession, on en doit conclure que ce dernier florissait vers la fin du sixième siècle.

On trouve un bel éloge de Dorothée dans la préface qui est à la tête de ses instructions, et qui a pour auteur un moine de Stude. Il y est dit qu'il montra beaucoup de zèle contre l'hérésie de Sévère Eutychien, laquelle avait été adoptée par un autre Dorothée, et par un nommé Barsanuphe, qu'il ne faut pas confondre avec le saint de ce nom. Il y est dit encore qu'il possédait éminemment l'esprit de prière, d'humilité, de douceur et de mortification. La vérité de cet éloge est confirmée par ses ouvrages et par la vie du B. Dosithée.

Les discours ascétiques de Dorothée contiennent d'excellentes maximes sur la vie spirituelle. C'est un recueil d'instructions tiré de ce qu'avaient dit les plus habiles directeurs des anciens ermites. Les préceptes y sont accompagnés d'exemples. Rien n'y est plus fortement inculqué que le renoncement, l'humilité, l'obéissance et l'assiduité à la prière. M. de Rancé, réformateur de la Trappe, le jugeait si utile, qu'il le traduisit en français pour l'usage de ses religieux. A la tête de cette traduction est une Vie de l'auteur, composée en bonne partie de ses ouvrages. L'une et l'autre furent imprimées à Paris en 1687, *in*-8°.

Dorothée parle ainsi de lui-même dans sa dixième instruction : « Dans mon en» fance, j'avais tant d'aversion pour les sciences, que quand je prenais mon livre, » il me semblait que j'allais toucher un serpent. Mais ayant vaincu cette répugnance » par l'application, je devins si passionné pour la lecture, que j'oubliais souvent à

S. ALLYRE,

QUATRIÈME ÉVÊQUE DE CLERMONT EN AUVERGNE.

Illidius, que nous appelons communément *Allyre*, florissait dans le quatrième siècle. Son éminente sainteté le fit élever sur le siége d'Auvergne ou de Clermont. Il délivra de l'esprit impur la fille du tyran ou de l'empereur Maxime. Le détail de ses autres actions nous est inconnu. On place sa mort vers l'an 385, au 5 de juin, jour auquel on célèbre sa fête en Auvergne. Il est nommé sous le 7 de juillet dans le Martyrologe romain. Ses reliques se gardaient avec beaucoup de vénération dans l'abbaye de Saint-Allyre, située dans un des faubourgs de Clermont. Cette abbaye, qui appartenait à la congrégation de Saint-Maur, a joui jusqu'à ces derniers temps du privilége d'être gouvernée par un abbé régulier [a].

Voyez S. Grégoire de Tours, *Hist. l.* 1, *c.* 40; Branche, *Vie des Saints d'Auvergne, l.* 2; Savaron, *Origin. Clarom.* le *Gallia chr. nova, t.* 2, *p.* 227.

MARTYROLOGE.

En Egypte, fête des saints martyrs Marcien, Nicanor, Apollonius, et autres, qui accomplirent leur glorieux martyre durant la persécution de Galère-Maximien.

» manger, à boire et à dormir.... En mangeant, j'avais toujours un livre ouvert » devant moi; en me couchant, j'en mettais un sous mon chevet: je le lisais sou» vent jusqu'à minuit, et je le reprenais lorsqu'il m'arrivait de m'éveiller. »

Dorothée ayant depuis renoncé au monde, devint le disciple de Jean *le Prophète*, moine célèbre de la Palestine. Après avoir vécu quelques années dans le monastère de l'abbé Séride, il se trouva lui-même chargé de la conduite d'un grand monastère situé entre Gaze et Majume.

Le P. Janning donne la Vie d'un autre Dorothée, abbé d'un monastère de Pont, près de la mer Noire, et qui florissait dans le onzième siècle. Il dit qu'il n'a trouvé dans aucuns calendriers les noms des trois abbés du nom de Dorothée. Mais cela ne l'empêche pas de croire qu'ils ont été honorés d'un culte public dans quelques provinces de l'Orient, et il se fonde sur ce que tous les écrivains s'accordent à leur donner le titre de *saints*. *Voyez* le P. Janning, *Diss. de tribus SS. Dorotheis præter S. Dorotheum Ep. et Mart. etc. t.* 1 *junii, p.* 591.

[a] Les abbés réguliers des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur étaient électifs et triennaux. La plus grande partie de leurs abbayes étaient en commende, et gouvernées par des prieurs claustraux. En 1704, il intervint un arrêt du parlement de Paris, qui donna gain de cause à ceux que le roi avait nommés *en commende* aux abbayes de Saint-Allyre de Clermont, de Saint-Vincent du Mans, de Saint-Sulpice de Bourges, de Saint-Augustin de Limoges, et de Saint-Martin de Séez.

A Pérouse, les saints martyrs Florence, Cyriaque, Marcellin et Faustin, qui furent décapités durant la persécution de Dèce.

A Césarée en Palestine, martyre des Stes Zénaïde, Cyre, Valérie et Marie, qui parvinrent avec joie au martyre par de nombreux tourmens.

A Tyr, S. Dorothée, prêtre, qui souffrit beaucoup sous Dioclétien, et parvint jusques aux temps de Julien, sous lequel, étant dans sa cent septième année, il honora sa vénérable vieillesse par le martyre.

Le même jour, S. Boniface, évêque de Mayence, qui, étant venu de l'Angleterre à Rome, et ayant été envoyé en Allemagne par Grégoire II pour prêcher la foi de Jésus-Christ à ces peuples, mérita d'être appelé l'apôtre des Germains, après en avoir soumis à la foi chrétienne une grande multitude, surtout parmi les Frisons. Enfin, ayant été égorgé en Frise par des Gentils furieux, il consomma son martyre avec Eoban et quelques autres serviteurs de Dieu.

A Cordoue en Espagne, S. Sanche, jeune homme, qui, quoique élevé à la cour, n'hésita point à souffrir le martyre pour la foi de Jésus-Christ, durant la persécution des Arabes.

Saints de France.

A Clermont en Auvergne, décès de S. Allyre, évêque.
Au même lieu, S. Genès, comte d'Auvergne.
A Vienne, S. Austrebert, évêque.
A Saint-Savin de Lavedan en Bigorre, S. Elsiaire, moine.

Autres.

Près de Rome, sur le chemin d'Ardée, Ste Félicité, S. Saturnin et vingt-trois autres, martyrs.

A Côme, S. Eutyche, évêque, dont le corps est à Saint-Georges de Vic, sous le grand-autel.

En Hesse, S. Félix de Frislar, moine et martyr.

A Paderborn, le B. Meinverc, évêque.

SIXIÈME JOUR DE JUIN.

S. NORBERT, ARCHEVÊQUE DE MAGDEBOURG,

FONDATEUR DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ.

Tiré de sa Vie, écrite avec beaucoup de fidélité par Hugues, son premier disciple et son successeur dans le gouvernement de l'ordre de Prémontré. Hélyot n'a fait qu'abréger cette Vie dans son Histoire des Ordres religieux, t. 2, p. 164. Voyez *Fleury ; le P. Papebroch,* t. 1, junii, p. 808 ; *et les différens ouvrages du P. Charles-Louis Hugues, abbé d'Estival en Lorraine, et évêque de Ptolémaïde* in partibus infidelium (*mort à Estival en* 1739). Voyez *surtout la Vie de S. Norbert, qu'il a donnée avec des notes curieuses ; Luxembourg,* 1704, *in-4°* ; *et ses lettres à l'abbé de Lorkot, en défense de cette Vie, Nancy,* 1705, *ainsi que le t.* 2 *de ses* Annales ordinis Præmonstratensis, *imprimés à Nancy en* 1730, *in-*fol.

L'AN 1134.

NORBERT naquit en 1080, dans la petite ville de Santen au duché de Clèves. Héribert, son père, comte de Gennep, était parent de l'empereur, et Hadwige, sa mère, sortait de la maison de Lorraine. Mais l'éclat qu'il tirait de sa famille était encore rehaussé par d'excellentes qualités d'esprit et de corps. Son application à l'étude perfectionna les heureuses dispositions que la nature lui avait données, et il fit tous ses exercices académiques avec un succès extraordinaire.

Il se laissa d'abord séduire par les charmes trompeurs du monde, et toutes ses pensées se bornaient à pouvoir vivre avec distinction et dans l'abondance. La réception de la tonsure cléricale ne lui donna point de nouveaux sentimens ; et quoiqu'il eût été pourvu d'un canonicat à Santen, et que même il eût été ordonné sous-diacre, il n'en devint pas pour cela plus régulier. Son caractère, naturellement gai et enjoué, le rendait l'âme de toutes les parties de plaisir. Entraîné par un tourbillon d'amusemens qui se succédaient l'un à l'autre, il ne rentrait jamais en lui-même, et ne faisait aucune de ces réflexions sérieuses qui seules eussent pu dissiper le prestige qui l'enchantait. On le pressait inutilement de recevoir les ordres supérieurs ; une telle démarche l'eût obligé à un genre de vie qu'il redoutait. Sa conduite parut la même à la cour de l'empereur Henri IV, dont il fut nommé aumônier. Il s'en fallait cependant beaucoup qu'il se trouvât parfaitement heureux. Un vide insupportable l'avertissait malgré lui que la vertu pouvait seule lui procurer la paix du cœur. Mais il aimait ses chaînes, et il n'avait pas le courage de travailler à les rompre. C'en était fait de

lui, si Dieu n'eût frappé un grand coup pour le réveiller de son assoupissement léthargique.

Un jour Norbert allait à cheval dans un village de Westphalie, nommé Fréten. L'amour du plaisir le conduisait en ce lieu. Il n'avait avec lui qu'un domestique. Etant au milieu d'une belle prairie, il fut tout-à-coup assailli d'un violent orage accompagné d'éclairs et de foudres. Comme il se trouvait à une grande distance de tout abri, l'inquiétude et la crainte s'emparèrent de lui. Il prit la résolution de continuer sa route, et de courir à toute bride pour arriver plus tôt. Mais dans le moment le tonnerre tomba aux pieds de son cheval avec un horrible fracas. L'animal effrayé renversa son cavalier qui resta comme mort sur la place pendant près d'une heure. Lorsque Norbert fut revenu à lui-même, il s'écria dans l'amertume de son âme : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Une voix intérieure lui répondit : « Fuyez le mal et faites le bien ; » cherchez la paix, et tournez de ce côté-là toute votre activité. » Un événement où il entrait des circonstances si extraordinaires fit sur lui l'impression la plus vive. Il forma sur-le-champ le projet d'expier sa vie passée par une sincère pénitence.

Au lieu de retourner à la cour, il se rendit à Santen, où était son canonicat. Il y mena une vie de silence et de retraite, portant le cilice, et consacrant tout son temps à la prière et à la méditation. Sans cesse il détestait ses infidélités, et le malheur qu'il avait eu d'aimer un monde perfide dont les caresses sont suivies d'un si funeste retour. Des larmes abondantes coulaient de ses yeux, lorsqu'il se rappelait que Dieu, par miséricorde, l'avait épargné préférablement à tant d'autres que la mort avait surpris au milieu de leurs désordres, et qui n'étaient sortis de ce monde que pour être précipités dans l'enfer. Le feu de l'amour divin qu'il avait allumé dans son cœur s'enflammait de plus en plus par de nouveaux accroissemens de grâce. Une retraite qu'il fit dans le monastère de Saint-Sigebert, près de Cologne, mit le sceau à sa conversion. Conon, abbé de ce monastère, et depuis évêque de Ratisbonne, contribua beaucoup, par ses exhortations, à l'affermir dans ses pieux desseins. Norbert était alors dans la trentième année de son âge.

Deux ans après sa conversion, il se prépara à recevoir les saints ordres. Frédéric, archevêque de Cologne, l'ordonna diacre et prêtre en un même jour, persuadé qu'il pouvait, à cause de la ferveur du sujet, se dispenser de suivre les règles ordinaires. Norbert se revêtit d'une pauvre soutane faite de peau d'agneau, et prit une corde pour ceinture. Par là il déclarait publiquement au monde qu'il renonçait à toutes ses vanités. Lorsqu'il eut été ordonné, il

revint au monastère de Saint-Sigebert. Il y fit, sous la conduite de l'abbé Conon, une retraite de quarante jours, pour se disposer à la cérémonie de sa première messe, qu'il célébra dans l'église de la collégiale de Santen. Après l'évangile, il monta en chaire, et prêcha avec beaucoup de force sur la brièveté de la vie humaine, et sur l'impossibilité de trouver le vrai bonheur dans la possession de toutes les choses créées. Il parla aussi, mais d'une manière indirecte, des désordres de ses confrères. Dans un chapitre qui se tint le lendemain, il s'expliqua plus clairement sur les abus qu'il n'avait fait qu'indiquer la veille. Il représenta si fortement aux chanoines l'obligation où ils étaient de changer de conduite, que plusieurs d'entre eux se convertirent sincèrement. Les autres, indignés que leurs déréglemens eussent été mis au jour, résolurent de s'en venger. Non contens de ne pas profiter des sages instructions de Norbert, ils le dépeignirent au légat du pape comme un novateur et un hypocrite, qui cachait de pernicieux desseins sous les apparences d'un zèle prétendu pour la réformation des mœurs. L'accusé, qui avait continuellement devant les yeux ses péchés passés, avoua qu'il était digne du dernier mépris, et de toutes sortes de mauvais traitemens. Il souffrit avec joie l'épreuve que la Providence lui avait envoyée. Mais venant ensuite à réfléchir que sa réputation lui était nécessaire pour travailler à la gloire de Dieu, il se justifia de toutes les imputations dont on le chargeait, dans un concile auquel assista le légat, et qui se tint à Fritzlar en 1118.

Embrasé d'un nouveau désir de ne vivre que pour Dieu, il se démit de tous ses bénéfices entre les mains de l'archevêque de Cologne, vendit son bien et en distribua le prix aux pauvres, ne se réservant que dix marcs d'argent, une mule et les ornemens dont il se servait à l'autel. Affranchi par là de tous les liens qui auraient pu l'attacher à son pays, il vint à pied à Saint-Gilles en Languedoc, où était alors le pape Gélase II. Il se prosterna devant le souverain pontife, puis lui ayant fait une confession générale de sa vie, il le pria de lui donner l'absolution de tous ses péchés, ainsi que de l'irrégularité dans laquelle il craignait d'être tombé, pour avoir reçu le diaconat et la prêtrise, sans garder les interstices que les canons prescrivent. Il s'offrit en même temps à faire telle pénitence qu'on voudrait lui imposer. Le pape lui accorda plein pouvoir de prêcher l'Evangile partout où il le jugerait à propos.

On était alors au milieu de l'hiver. Cela n'empêcha pas Norbert de commencer ses travaux apostoliques. On le voyait marcher nu-pieds dans la neige, et souffrir avec joie toutes les rigueurs du froid, tant était grand le désir qu'il avait de procurer la gloire de Dieu. Il observait un carême perpétuel, et ne mangeait que le soir

tous les jours, excepté le dimanche. Il fit des missions dans le Languedoc, la Guienne, le Poitou, l'Orléanais, et elles produisirent partout des fruits merveilleux. Jusqu'à son arrivée à Orléans, il n'avait eu d'autres compagnons que deux laïques. Un sous-diacre de cette ville se joignit à lui pour partager ses travaux. La mort lui enleva ses trois disciples à Valenciennes en Hainaut, dans l'année 1119.

Etant dans cette ville, Burchard, évêque de Cambrai, qui autrefois l'avait connu à la cour de l'empereur, vint lui faire une visite, et fut singulièrement édifié de son amour pour la pénitence, de son zèle et de son humilité. Hugues, chapelain du prélat, renonçant à toutes les espérances qu'il pouvait avoir dans le monde, résolut d'accompagner Norbert dans ses missions. Il lui succéda depuis dans le gouvernement de son ordre. Le saint, aidé de ce compagnon, prêcha la pénitence dans le Hainaut, le Brabant et le pays de Liége. On courait en foule dans tous les lieux où il devait annoncer la parole de Dieu. Ses sermons, soutenus de l'exemple de sa vie, opérèrent un grand nombre de conversions. Les personnes divisées se réconcilièrent; les usuriers restituèrent le bien mal acquis; les pécheurs de toute espèce s'empressèrent de sortir de leurs désordres.

Le pape Calixte II ayant succédé en 1119 à Gélase II, tint un concile à Reims, peu de temps après son exaltation. Norbert l'alla trouver dans cette ville. Les prélats de l'assemblée admirèrent l'éloquence, la sagesse et la piété du serviteur de Dieu. Mais ils furent si étonnés de la rigueur de sa pénitence, que plusieurs d'entre eux lui conseillèrent de se ménager davantage. Norbert ne crut pas devoir déférer aux avis qu'on lui donnait à cet égard; il ne diminua rien de ses austérités ordinaires. Il fut présenté au pape par Barthélemi, évêque de Laon; et il obtint la confirmation de tous les pouvoirs et de tous les priviléges qu'il avait reçus de Gélase II.

Barthélemi, connaissant le mérite de Norbert, demanda au pape la permission de le retenir dans son diocèse, pour qu'il mît la réforme parmi les chanoines réguliers de Saint-Martin de Laon. Calixte lui accorda sa demande; mais les chanoines ne voulurent point se soumettre à ce qu'on exigeait d'eux. L'évêque, pour donner de l'exercice au zèle du saint missionnaire, le pria de choisir dans son diocèse un lieu où il pût bâtir un monastère. Norbert choisit une vallée déserte, nommée *Prémontré*, et située dans la forêt de Coucy. Il y trouva une petite chapelle, dédiée à S. Jean, mais en si mauvais état, qu'elle n'offrait presque plus qu'un amas de ruines. Elle avait été abandonnée par les moines de Saint-Vincent de

Laon, auxquels elle appartenait. Barthélemi acheta le lieu dont nous parlons, et y fonda un monastère. Le saint y mit treize de ses disciples venus du Brabant, et qui désiraient servir Dieu sous sa conduite. Il y en vint d'autres, et la communauté fut bientôt composée de quarante personnes. Ils firent tous profession le jour de Noël de l'année 1121. Le nouvel ordre n'était qu'une réforme de chanoines réguliers. Ils menaient une vie fort austère, conformément à la règle de S. Augustin, et portaient un habit blanc, qui marquait qu'ils étaient destinés à faire sur la terre la fonction des anges, à chanter les louanges du Seigneur.

Entre les différentes fondations que fit le saint, on doit principalement distinguer celle de Saint-Michel d'Anvers. Cette ville, alors du diocèse de Cambrai, ne consistait qu'en une paroisse où régnaient les plus grands désordres, par la négligence de l'indigne pasteur dans les mains duquel elle était tombée. Un hérétique nommé Tankelin, et qui ne manquait pas d'esprit, profita de cette malheureuse circonstance pour dogmatiser à Anvers. Il avança publiquement qu'on devait rejeter l'institution du sacerdoce, et que l'eucharistie et les autres sacremens n'étaient d'aucune utilité pour le salut. Il se fit des partisans qui s'accrurent jusqu'au nombre de trois mille, et par lesquels il était regardé comme un prophète. Ses erreurs se répandirent de proche en proche; les diocèses de Cambrai et d'Utrecht, ainsi que les pays voisins, en furent infectés. Il gagnait le peuple par des repas magnifiques, et en lui permettant la plupart des abominations reprochées aux Gnostiques. Mais il ne tarda pas à subir la peine que méritaient ses crimes. Il fut assassiné en 1115, durant les troubles qu'il avait lui-même excités. Sa mort cependant ne rétablit point la tranquillité publique; ses sectateurs devinrent plus furieux que jamais, et tout le pays était plongé dans la désolation.

Les choses étant dans cet état, les chanoines d'Anvers implorèrent l'assistance de Norbert. Leurs prières furent appuyées par celles de Burchard leur évêque, qui résidait à Cambrai. Le saint partit sans délai pour se rendre à Anvers. Plusieurs chanoines se joignirent à lui, et travaillèrent sous sa conduite. Cette mission produisit les plus heureux fruits. En peu de temps les hérétiques furent convertis, et les abus réformés. La ville recouvra son premier lustre et sa première tranquillité. Par reconnaissance, les chanoines cédèrent au saint leur église de Saint-Michel, pour qu'il y mît des religieux de son ordre, et se retirèrent dans celle de Notre-Dame, qui devint cathédrale en 1559, lorsque le pape Paul IV eut érigé un évêché à Anvers. En 1124, l'évêque de Cambrai confirma la donation qui avait été faite à Norbert de l'é-

glise de Saint-Michel. Le saint missionnaire ranima la dévotion des peuples pour l'auguste sacrement de l'autel, et rétablit la fréquente communion, que l'hérésie avait interrompue. Il eut la joie, avant son départ, de voir partout fleurir la piété.

Cependant son ordre prenait chaque jour de nouveaux accroissemens. On y comptait huit cents religieux, distribués dans dix maisons différentes. Du nombre de ceux qui l'embrassèrent furent plusieurs personnes d'une naissance illustre. Le comte Godefroi, un des premiers seigneurs de l'Empire, prit l'habit dans le monastère de Floreff, près de Namur, et y vécut toujours depuis avec beaucoup d'édification, en qualite de frère convers.

Quoique le nouvel institut eût été approuvé par les légats de Calixte II, Norbert jugea qu'il était nécessaire d'en obtenir une confirmation plus solennelle. Il fit donc un voyage à Rome en 1125. Le pape Honorius II, qui avait succédé à Calixte II à la fin de l'année précédente, et qui protégeait les hommes recommandables par leurs talens et leurs vertus, le reçut avec toutes les démonstrations possibles de respect et d'affection. Il lui accorda ce qu'il lui demandait, et fit expédier au mois de février suivant la bulle confirmative de son ordre.

De retour à Prémontré, le serviteur de Dieu établit sa règle à Saint-Martin de Laon. Les chanoines, qui l'avaient rejetée six ou sept ans auparavant, demandèrent eux-mêmes la réforme. L'abbaye de Viviers, au diocèse de Soissons, suivit leur exemple.

Thibaut, seigneur français de la plus haute distinction, avait un grand désir d'entrer dans l'ordre du saint. Mais celui-ci l'en détourna, en lui représentant qu'il devait rester dans l'état où la Providence l'avait placé; qu'il se sanctifierait en remplissant ses obligations avec fidélité, et que par là il ferait plus de bien dans le monde qu'il n'en pourrait faire dans un monastère où Dieu ne voulait pas qu'il fût.

Mais Norbert n'était pas destiné à vivre toujours dans la solitude. Le comte de Champagne, qui se conduisait en tout par ses conseils, l'obligea de le suivre en Allemagne, où il allait conclure son mariage avec Mathilde, nièce de l'évêque de Ratisbonne.

Henri V étant mort en 1125, Lothaire II, duc de Saxe, fut élu roi des Romains; mais il ne reçut la couronne impériale qu'en 1132. Elle lui fut donnée à Rome par Innocent II. Ce prince, qui montra toujours beaucoup de zèle pour la religion, tenait une diète à Spire, lorsque Norbert et le comte de Champagne arrivèrent dans cette ville. Il lui vint des députés de Magdebourg, pour le prier de nommer un successeur à Roger leur archevêque, qui était mort l'année précédente. On lui proposa deux sujets qui ne

furent point acceptés. Son choix tomba sur le saint abbé de Prémontré. Quoique les députés ne s'attendissent point à ce choix, ils en marquèrent une grande joie. Il n'y eut que Norbert qui en témoignât de la douleur, et il fallut que le légat fît usage de son autorité pour obtenir son consentement. Ce légat était le cardinal Gérard, qui depuis fut pape sous le nom de Luce II.

Norbert partit sans délai avec les députés de Magdebourg. Le clergé et les personnes les plus qualifiées de la ville vinrent à une grande distance au-devant de lui. Il suivit la procession, vêtu pauvrement et marchant nu-pieds. On le conduisit à l'église, puis au palais archiépiscopal. Son extérieur fit que le portier du palais ne le connut point, et qu'il ne le laissa entrer que quand on l'eut détrompé. « Mon frère, lui dit le saint, vous me connaissez mieux » que ceux qui m'ont élevé à cette dignité. »

Le nouvel archevêque ne diminua rien de ses austérités ordinaires; seulement son humilité parut plus admirable que dans le cloître. Ses discours et ses exemples rendirent efficaces les travaux qu'il entreprit pour la réforme de son diocèse. Sa fermeté lui fit recouvrer une partie des terres de son église, dont les laïques s'étaient emparés. Il n'eut pour ennemis que les pécheurs incorrigibles. Ceux-ci l'accablèrent d'injures ; ils affectèrent un souverain mépris pour sa personne, et ils le traitèrent entre eux d'homme étranger, qui ne connaissait pas les mœurs du pays. Ils en vinrent à un tel excès de fureur, que quelques-uns attentèrent à sa vie. Un entre autres, qui se voyait forcé de mettre fin à ses désordres, suborna un scélérat pour l'assassiner le Jeudi-Saint, en feignant de vouloir se confesser à lui. Le saint, au rapport de plusieurs auteurs, fut instruit par une révélation de ce qui se tramait contre lui; et ayant fait fouiller l'assassin, on le trouva saisi du poignard avec lequel il devait exécuter son horrible dessein. Un autre lui décocha une flèche : elle ne l'atteignit point; mais elle blessa une personne qui était auprès de lui. Le saint ne perdit rien de sa tranquillité au milieu de tant d'épreuves. Il disait sans la moindre émotion : « Doit-on s'étonner que le dé» mon, après avoir traité si indignement notre divin chef, attaque » aujourd'hui ses membres? » Il pardonna à ceux qui avaient attenté à ses jours, se montrant sans cesse disposé à sacrifier sa vie pour la défense de la vérité et de la justice. Sa patience et son courage levèrent en trois ans tous les obstacles qui s'opposaient à la réforme des abus. Il entreprit ensuite la visite de son diocèse, et il la fit avec autant de facilité que de succès.

En recevant l'onction épiscopale, il avait laissé le gouvernement de son ordre à un de ses disciples, nommé Hugues, et dont

nous avons parlé plus haut. Cela ne l'empêchait pas de veiller à la manutention de la discipline. Les progrès de cet institut devenaient chaque jour plus sensibles. Il se trouva dix-huit abbés au quatrième chapitre général.

Le pape Honorius II étant mort, Innocent II fut élu canoniquement pour lui succéder, le 14 février 1130. Mais Pierre de Léon trouva le moyen de se faire déclarer pape par les Romains, et par Roger, duc de Sicile. Il prit le nom d'Anaclet II. Par là l'Église se vit déchirée par un malheureux schisme. Innocent fut obligé de s'enfuir en France. Il y tint des conciles à Clermont, à Reims et au Puy en Vélai. S. Bernard et S. Norbert mirent tout en œuvre pour remédier aux différens désordres que causait le schisme. Le second assista, pour ce dessein, au concile que le pape convoqua à Reims en 1131.

Le saint prélat, dont la présence n'était plus nécessaire en France, retourna dans son diocèse. L'empereur Lothaire voulut qu'il l'accompagnât en Italie. Ce prince, à la tête d'une armée, marcha vers Rome en 1132, pour mettre Innocent en possession de l'église de Latran. Mais il comptait bien moins sur ses forces que sur la piété, le zèle et les prières du serviteur de Dieu. L'événement répondit parfaitement à ses espérances. Le parti de l'anti-pape s'affaiblissant de jour en jour, l'Italie renonça enfin au schisme, et se soumit à Innocent II.

Norbert, dont les exhortations avaient été la principale cause de cet heureux changement, ne pensa plus qu'à retourner dans son diocèse. Il y fut attaqué de la maladie dont il mourut le 6 juin 1134, après quatre mois de souffrances. Il était dans la cinquante-troisième année de son âge, et la huitième de son épiscopat. Grégoire XIII le canonisa en 1582; et Urbain VIII fixa sa fête au 6 de juin en 1643[1]. Son corps s'est gardé à Magdebourg tant que la religion catholique y a été suivie.

Les magistrats luthériens consentirent, à la prière de l'ordre de Prémontré et de plusieurs princes, que les reliques de S. Norbert fussent enlevées de leur ville; l'empereur Ferdinand II les fit transférer à Prague en 1627. Elles y furent portées solennellement par quatorze abbés en mîtres, et déposées dans l'église du Mont-Sion. Tous les ordres de la ville assistèrent à la cérémonie[a].

[1] *Bullar. Rom. t. 5, p. 421.*

[a] L'ordre de Prémontré ou des Norbertins est divisé, selon le P. Hélyot, en cinquante provinces. Il contient treize cents maisons d'hommes, et quatre cents de femmes. Il était fort austère dans son institution primitive. Ceux qui en embrassaient la règle ne portaient jamais de linge, pratiquaient une abstinence continuelle de la viande, et jeûnaient rigoureusement plusieurs mois de l'année. S. Do-

S. Norbert est ordinairement représenté avec un ciboire à la main. On le distingue par ce symbole, à cause de la dévotion extraordinaire qu'il avait pour le sacrement adorable de l'Eucharistie. Dans tous ses discours, il exhortait à l'usage fréquent de cette divine nourriture, l'expérience et la foi démontrant qu'il n'y a rien de plus dangereux dans la vie spirituelle que de s'éloigner de la communion par négligence. Cet éloignement serait encore plus terrible, s'il avait le dégoût pour principe. Ce n'est pas qu'il ne soit souvent utile, et même quelquefois nécessaire, de ne pas paraître à la Table sainte, afin d'employer quelque temps à se mieux préparer. « Mais celui qui en approche rarement, parce qu'il se » trouve tiède ou froid, ressemble à un homme qui dirait : Je ne » m'approche point du feu parce que j'ai froid. Il ressemble encore » à un homme qui dirait : Je n'ai point recours au médecin parce » que je suis malade[1]. »

L'Eucharistie nous fortifie dans notre faiblesse ; elle est un remède souverain contre nos misères spirituelles, et une source de consolations dans cette vallée de larmes. Plus nous sentons notre indigence, plus nous sommes obligés de nous écrier souvent : *Si je touche seulement le bord de sa robe, je serai guéri*[2]. Pourrait-on ne pas se rendre aux douces invitations du Sauveur ? Pourrait-on ne pas obéir aux commandemens réitérés qu'il nous fait d'aller à lui, et mépriser les anathèmes dont il menace ceux qui ne répondront point à ses invitations[3] ? Enfin pourrait-on être insensible à cet excès d'amour qui l'a porté à opérer tant de prodiges, pour se donner à nous de la manière la plus intime[4] ? On n'aime point Jésus-Christ, lorsqu'on néglige de s'unir souvent à lui par le sacrement de son amour. Il faut se défier des artifices qu'emploie le démon pour éloigner de la réception de l'Eucharistie, que les Pères appellent avec raison une semence d'immortalité. Holoferne voyant que la ville de Béthulie était imprenable, boucha les canaux qui y portaient de l'eau, bien persuadé que par ce stratagème il réduirait les assiégés. Ainsi le démon cherche à priver une âme de la sainte communion, afin que lui, ayant ôté sa force, il vienne plus

minique, au rapport de Hubert *de Romanis*, son disciple, emprunta de cette règle la plupart des observances qu'il prescrivit à ses religieux.

L'ordre de Prémontré déchut insensiblement de sa première ferveur, et il s'y introduisit diverses mitigations. De là ces réformes, approuvées par les papes Grégoire IX et Eugène IV. Celle d'Espagne, qui fut confirmée par Grégoire XIII, est la plus rigoureuse de toutes.

Les Prémontrés se nommaient en Angleterre *chanoines blancs ;* et ils avaient dans ce royaume trente-cinq maisons. *Voyez* Tanner. *Præf. Notit. Monast.*

[1] Gerson, *l. de præparat. Missæ.*
[2] Matt. IX.
[3] Joan. IV, 52, 54.
[4] Joan. VI, 57.

facilement à bout de s'en rendre le maître. S. Ambroise applique à l'Eucharistie ces paroles du Psalmiste : *Ceux qui s'éloignent de vous, ô mon Dieu, ne manqueront pas de périr* [1].

S. PHILIPPE,

UN DES SEPT PREMIERS DIACRES DE L'EGLISE.

Voyez *les Actes des Apôtres ; et Tillemont*, t. 2.

Le nombre des fidèles s'étant considérablement augmenté par les premiers discours de S. Pierre, les apôtres choisirent sept hommes remplis de sagesse et de l'esprit de Dieu, sur lesquels ils pussent se décharger du soin des pauvres, afin de vaquer uniquement au ministère de la parole. On leur donna le nom de *diacres* ou de ministres. S. Philippe occupe la seconde place dans le catalogue qu'en donne S. Luc [2]. Il était né à Césarée en Palestine, selon S. Isidore de Péluse.

Les fonctions des diacres ne furent pas restreintes à ce qui paraît avoir été la cause primitive de leur institution. Ils distribuaient aussi les divins mystères aux fidèles, qui y participaient quelquefois après le souper, comme on le voit par la première épître de S. Paul aux Corinthiens [3]. Mais cette manière de recevoir l'Eucharistie ne subsista pas long-temps. Les apôtres ordonnèrent qu'on ne l'administrât plus qu'aux personnes qui seraient à jeûn [4].

Les diacres furent ordonnes par l'imposition des mains, accompagnée de la prière [5]. S. Paul exigeait qu'ils eussent les mêmes dispositions que les prêtres et les évêques, et qu'on ne les admît au ministère qu'après les avoir éprouvés [6]. Souvent ils distribuaient la coupe aux fidèles [7]. L'Ecriture et les écrits des disciples des apôtres ne permettent pas de douter qu'ils n'eussent été institués pour assister les prêtres dans la consécration de l'Eucharistie; et il est probable que ce fut en conséquence d'un commandement exprès du Sauveur.

S. Ignace, dans sa lettre aux Tralliens, appelle les diacres *ministres des mystères de Jésus-Christ* [8]. Il ordonne aux Smyrnéens de

[1] S. Ambros. in Ps. CXVIII. *Domine, de hoc pane scriptum est*, etc.
[2] Act. VI, 5.
[3] I. Cor. XI.
[4] *Voyez* S. Augustin, Tertullien, etc.
[5] Act. VI, 5.
[6] I. Timot. III, 8.
[7] *Voyez* les Constitutions apostoliques, *l.* 8, *c.* 13; S. Cyprien, *l. de lapsis ;* l'auteur des *Questions sur l'Ancien et le Nouveau Testament*, c. 101, etc.
[8] *N.* 2, *p.* 62.

les respecter comme les ministres du Seigneur [1]. Dans ses autres lettres, il les associe toujours aux prêtres et aux évêques. S. Cyprien les qualifie de *ministres de l'épiscopat et de l'Eglise* [2]. Nous allons marquer ici leurs fonctions ordinaires : 1° ils servaient le prêtre à l'autel pendant la consécration de l'Eucharistie : c'est ce que montrent les célèbres paroles de S. Laurent au pape Sixte, lesquelles sont rapportées par S. Ambroise [3]; 2° ils administraient le baptême en l'absence du prêtre; 3° ils annonçaient la parole de Dieu.

S. Philippe excellait tellement dans la prédication de l'Evangile, qu'il mérita le surnom d'*Evangéliste*, par lequel il est distingué dans les Actes des Apôtres [4]. Après le martyre de S. Etienne et la dispersion des disciples du Sauveur, il porta la lumière de la foi dans Samarie. Le peuple de cette contrée écouta ses discours attentivement. Un grand nombre se convertirent à la vue des miracles éclatans qu'il opérait en confirmation de la doctrine qu'il prêchait. En effet, il guérissait les maladies les plus incurables, et chassait les démons des corps des possédés [5].

C'était dans ce temps-là que Simon, surnommé le *Magicien*, jouait un rôle dans Samarie. Il était né à Gitton, petite ville du pays. Avant l'arrivée de S. Philippe, il s'était acquis beaucoup de réputation, en séduisant le peuple par ses prestiges. *Tous le suivaient, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et disaient: Celui-ci est la grande vertu de Dieu* [6]. Le démon se servait de lui pour opposer de prétendus prodiges aux miracles de Jésus-Christ, comme autrefois il s'était servi des magiciens de Pharaon pour empêcher l'effet des merveilles qu'opérait Moïse. Mais Dieu, en permettant que la fidélité de ses serviteurs soit mise à une pareille épreuve, fournit les moyens de découvrir et de confondre l'imposture. Il accorda donc à S. Philippe le pouvoir de faire des miracles si éclatans, que le magicien en fut tout déconcerté et comme étourdi. Simon lui-même, voyant le peuple courir au saint, demanda le baptême, et crut ou du moins feignit de croire en Jésus Christ. Lorsqu'il eut été baptisé, il s'attacha spécialement à Philippe, dans l'espérance qu'il recevrait le pouvoir de faire des miracles semblables à ceux qu'il lui avait vu opérer.

Les apôtres ayant appris à Jérusalem ce qui s'était passé à Samarie, y envoyèrent S. Pierre et S. Jean, pour imposer les mains aux nouveaux convertis, c'est-à-dire pour leur conférer le sacrement de confirmation, qui ne pouvait être administré que par des évêques. Dans ces derniers temps du christianisme la récep-

[1] *N.* 7, *p.* 37.
[2] *Ep.* 65, *ed. Pam.*
[3] *L.* 1 *Offic. c.* 41.
[4] Act. XXI, 8. *Voy.* Grotius, *ib.*
[5] Act. VIII, 8.
[6] Act. VIII, 10.

tion du sacrement de la confirmation était ordinairement suivie de plusieurs dons extérieurs. Ce fut ce qui arriva pour lors aux Samaritains.

Simon voyant les effets merveilleux que produisait l'imposition des mains faite par les apôtres, dit à ceux-ci en leur offrant de l'argent : *Donnez-moi aussi ce pouvoir, que ceux à qui j'imposerai les mains recoivent le Saint-Esprit.* Mais il lui fut répondu par S. Pierre : *Que votre argent périsse avec vous, vous qui avez cru que le don de Dieu pouvait s'acquérir avec de l'argent. Faites pénitence de cette méchanceté et priez Dieu, afin que, s'il est possible, il vous pardonne cette pensée de votre cœur : car je vois que vous êtes rempli d'un fiel très-amer, et que vous êtes engagé dans les liens de l'iniquité*[1]. Cette mauvaise disposition empêcha Simon de recevoir les dons du Saint-Esprit, ou du moins la grâce sanctifiante. Frappé cependant de la crainte des maux temporels, il dit à S. Pierre : *Priez vous-même le Seigneur pour moi, afin qu'il ne m'arrive rien de ce que vous m'avez dit.* Le crime de Simon a fait donner le nom de *simonie* au péché que commettent ceux qui vendent ou achètent les choses spirituelles pour un bien temporel, péché qui est tout à la fois contraire et à la loi naturelle et à la loi de Dieu. Il est ordinairement désigné dans le droit canonique sous le nom d'*hérésie de Simon le Magicien.* L'Ecriture ne nous apprend plus rien de cet imposteur. On croit cependant que c'est de lui et de ses disciples qu'il faut entendre ce que disent S. Paul et S. Jude[2], et que c'est contre eux que S. Jacques prouve la nécessité des bonnes œuvres pour le salut[3]. On croit encore qu'ils sont ces faux prophètes que S. Pierre[4] a peints avec des couleurs si capables d'inspirer la terreur[a].

[1] Act. VIII, 19, 20, 22, 23.
[2] II Tim. III, 1, 2, 3. Jud. 4.
[3] Jacq. II, 14.
[4] II Pet. II, 1, 2, 3, 13.

[a] Le sentiment le plus commun parmi les Pères, est que la conversion de Simon fut un acte d'hypocrisie. Si cet imposteur, disent-ils, affecta de croire en Jésus-Christ, c'était par ambition et par des vues purement temporelles ; c'était dans l'espérance de recevoir la puissance de communiquer les dons du Saint-Esprit, qu'il attribuait à la magie, mais à une sorte de magie supérieure.

Selon S. Epiphane, *Hær.* 21 ; S. Irénée, *l.* 1, *c.* 20 ; Tertullien, *Præser. c.* 33 ; Théodoret, *Hæret. fabul. c.* 1, 5, 9, et plusieurs autres Pères, Simon avança dans la suite différentes erreurs. Il prétendait être le Messie, et s'appelait *la puissance de Dieu*, qui était descendue sur la terre pour sauver les hommes, et pour rétablir l'ordre dans l'univers. Il assurait que cet ordre avait été troublé par les anges, qui se disputaient la première place, et qui, gouvernant le monde, tenaient les hommes sous l'esclavage. Il ajoutait que, pour s'en rendre plus facilement les maîtres, ils avaient inventé la loi des bonnes œuvres, et il enseignait que la foi seule suffisait pour le salut. A l'en croire, le monde avait été créé par les anges, qui ensuite s'étaient révoltés contre Dieu, et qui y avaient usurpé un pouvoir qui ne leur appartenait point. Cependant il ordonnait qu'on les honorât, et que par leur médiation on offrît des sacrifices au Père, non pas pour implorer leur secours, mais pour les apaiser, afin qu'ils ne déconcertassent pas nos desseins sur la terre, et qu'ils ne nous nuisissent pas après la mort. Ce culte superstitieux des anges était une véritable idolâtrie. Il a été condamné par S. Paul, *Coloss. II*, 18. Il continua long-temps dans la

S. Philippe ressentit une grande douleur à la vue de l'hypocrisie de Simon le Magicien, et des obstacles que cet imposteur mettait aux progrès de l'Evangile. Mais il se rappelait en même temps les contradictions que Jésus-Christ lui-même avait éprouvées de la part des pécheurs impénitens, dans le dessein d'instruire ses disciples, et de leur enseigner la patience et la douceur. Après tout, si les entreprises des hommes apostoliques n'étaient point traversées, la facilité du succès leur ravirait une partie du mérite qu'ils peuvent acquérir.

On croit que S. Philippe était encore à Samarie, lorsqu'un ange lui ordonna d'aller vers le Midi, et de gagner le chemin qui conduisait de Jérusalem à la ville de Gaze. Il trouva sur ce chemin un eunuque qui était le grand trésorier de Candace, reine d'Ethiopie. Comme il professait la religion des Juifs, il avait été visiter le temple de Jérusalem. Il était alors en route pour retourner dans son pays[a]. Son amour pour les livres saints était si grand, qu'il lisait dans son chariot le prophète Isaïe. Il en était alors à ce passage [1] où il est dit de Jésus-Christ : *Il a été mené comme une brebis à la boucherie, et il n'a point ouvert la bouche, non plus qu'un agneau qui demeure muet devant celui qui le tond. Le jugement porté contre lui* dans les jours de *son abaissement a été aboli* par la gloire de sa résurrection. *Qui pourra expliquer sa génération,* ou la glorieuse résurrection de son humanité, qui sera comme une seconde naissance miraculeuse? S. Philippe donna à l'eunuque l'intelligence de ce passage, puis le baptisa, après l'avoir instruit parfaitement de la foi. L'eunuque s'en alla plein de joie dans son pays, et y publia la doctrine de Jésus-Christ,

Phrygie et la Pisidie, au rapport de Théodoret, qui dit que de son temps il y avait encore quelques oratoires dédiés aux anges par les sectateurs de Simon le Magicien. *Voyez* Théodoret, *Comment. in Coloss. II, p.* 355. Le culte des anges, dont nous parlons, fut condamné par le concile de Laodicée, *Can.* 35, *t.* 1, *p.* 468, *édit. Bevereg. Voyez* les Commentaires de Balsamon, de Zonare et d'Aristène, *ibid.*

Simon rejetait l'Ancien Testament, comme ayant été donné par les anges, et disait qu'il était venu pour l'abolir. Ayant acheté à Tyr une prostituée d'une grande beauté, il l'appelait *son Hélène*. Il prétendait qu'elle était la première intelligence, et que c'était par elle que le Père avait créé les anges. Souvent il se donnait lui-même pour le Saint-Esprit; d'autres fois ce nom était pour Hélène. Il se faisait rendre les honneurs divins sous la figure de Jupiter, et à Hélène sous celle de Minerve. Il niait le libre arbitre, et portait aux abominations qui eurent depuis tant de cours parmi les Gnostiques. Son système, où il y avait autant d'extravagance que d'impiété, était un composé de pièces mal assorties, qu'il avait empruntées de la religion des païens, des Juifs, des Chrétiens et des Samaritains. Son unique but était de se montrer en tout le rival de Jésus-Christ. Quant au voyage qu'il fit à Rome, nous en parlerons dans la Vie de S. Pierre.

[a] Les Ethiopiens habitaient la péninsule de Méroé, qui est à l'occident et qui confine à la partie basse de l'Egypte. Les femmes régnaient ordinairement dans ce pays, et plusieurs de leurs reines portèrent le nom de *Candace*. Quelques auteurs prétendent, d'après Pline, *l.* 6, *c.* 29, et d'après Strabon, *l.* 17, que ce nom était commun à toutes les reines de ce pays. *Voyez* D. Calmet.

[1] Is. LIII, 7. On lit ainsi dans les LXX.

comme le dit S. Jérôme d'après Eusèbe [1]. Les Abyssins l'ont toujours regardé comme leur apôtre.

Quant à S. Philippe, il se trouva tout-à-coup transporté à Azot. Il y annonça Jésus-Christ, ainsi que dans toutes les villes où il passa, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Césarée, où il faisait ordinairement sa résidence. Ce fut dans sa maison que logea S. Paul, lorsqu'il vint dans cette ville en 58.

Il avait quatre filles vierges, qui toutes prophétisaient [2]. S. Jérôme dit qu'elles gardèrent leur virginité par vœu, ou du moins par dévotion [3]. Le même Père ajoute que le don de prophétie dont elles furent douées était la récompense de leur chasteté [4].

Il est probable que S. Philippe mourut à Césarée : on ne doit pas le confondre, comme l'ont fait quelques auteurs, avec S. Philippe, apôtre, qui mourut à Hiéraple.

S. GUDWALL,

ÉVÊQUE DE SAINT-MALO.

Ce saint était du pays de Galles. Il se consacra dès son enfance au service de Dieu, et devint dans la suite abbé d'un monastère situé dans la petite île de Plecit, auprès d'un roc voisin de la côte, et environné des eaux de la mer. On dit qu'il avait sous sa conduite cent quatre-vingt-huit moines, qui servaient Dieu dans une grande union et avec une ferveur angélique [a]. Il passa dans le pays de Cornouaille, puis dans le Devonshire, où il se construisit lui-même un ermitage. Son éminente vertu ne tarda pas à le faire connaître. Il lui vint un si grand nombre de disciples, que son ermitage fut bientôt changé en un monastère [b].

[1] S. Jérôme, *in Isa. LIII,* et *Ep.* 103; Eusèbe, *Hist. l.* 2; S. Irénée, *l.* 3, *c.* 12.

[2] Act. XXI, 9.

[3] *L.* 1 *contra Jovin. c.* 24.

[4] *Ep.* 8, *et Ep.* 78, *c.* 16.

[a] On lit dans ses Actes, écrits par un moine de Gand, et publiés par Henschénius, que ce saint fut évêque dans le pays de Galles, et qu'il se démit de l'épiscopat pour embrasser la vie monastique sur le roc. Mais c'est une faute; S. Gudwall ne fut évêque que long-temps après, et on ne l'éleva à cette dignité que dans l'Armorique ou la Bretagne, aujourd'hui province de France.

[b] Alford se trompe en plaçant ce fait dans le quatrième siècle. Henschénius montre que S. Gudwall ne florissait que dans le septième siècle, ou tout au plus à la fin du sixième. Mais le savant Jésuite se trompe lui-même, en avançant que le saint mourut dans le Devonshire. En effet, S. Gudwall est le même que celui qui est nommé dans les calendriers de Bretagne, et qui y est honoré le 6 de juin. *Voyez* le Père Le Large, chanoine-regulier, *Hist. des Homm. illust. de Saint-Malo, et Hist. des Ev. de Saint-Malo.*

Quelque temps après il passa dans l'Armorique ou la Bretagne, et continua d'y vivre dans les veilles, les jeûnes et les différens exercices de la contemplation. S. Malo le désigna pour lui succéder sur le siége épiscopal qu'il avait fondé à Aleth, et qui porte aujourd'hui son nom.

S. Gudwall se conduisit dans l'épiscopat avec beaucoup de sainteté. Il se démit ensuite à cause de son grand âge, et se retira à Guern, dans le diocèse dont il venait de quitter le gouvernement. Il permit à plusieurs moines de s'attacher à lui; mais il vivait dans une grotte séparée d'eux, et uniquement occupé à se préparer au passage de l'éternité. Il mourut le 6 de juin, à la fin du sixième siècle, ou au commencement du septième.

Durant les incursions des Normands, ses reliques furent transportées dans le Gâtinais; et l'on voyait à Yèvre-le-Châtel la châsse qui les renferma quelque temps. On les porta ensuite à Montreuil-sur-Mer, puis à Gand, où elles se gardent encore.

S. Gudwall a divers noms, selon les différens pays où il est honoré [a].

Voyez Henschénius, Le Large, et Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne, p.* 131.

S. CLAUDE, ARCHEVÊQUE DE BESANÇON,

ET PATRON DU DIOCÈSE DE SAINT-CLAUDE.

S. Claude illustra par ses vertus la partie orientale de la Bourgogne, connue depuis sous le nom de *Franche-Comté*. Il vint au monde à Salins, vers l'an 603. Etant entré dans l'état ecclésiastique, il devint le modèle et l'oracle du clergé de Besançon.

Après la mort de Gervais, archevêque de Besançon, arrivée en 685, il fut élu pour lui succéder. Mais la crainte des obligations attachées à l'épiscopat le porta à prendre la fuite et à se cacher. On le découvrit, et on le força à se laisser sacrer. Il gouverna sept ans son église avec le zèle et la vigilance d'un véritable pasteur.

Ayant trouvé l'occasion qu'il cherchait depuis long-temps de se démettre de l'épiscopat, il se retira au monastère de S. Oyend, sur le mont Jou, et y prit l'habit. On l'obligea ensuite de le gouverner en qualité d'abbé. La sainteté de sa vie et son zèle pour la perfection évangélique lui firent donner les surnoms d'*Antoine*

[a] On l'appelle *S. Gurwall, S. Gudual, S. Guidgal, S. Gouat*.

et de *Pacôme*. On comparait ses moines à ceux de l'ancienne Egypte. Ils joignaient en effet au travail des mains, l'amour du silence, de la prière et de la lecture, avec les jeûnes, les veilles, l'obéissance et la pratique de toutes les autres vertus monastiques.

La mort de S. Claude arriva en 693 ou 696, comme l'a prouvé l'auteur de la *Dissertation sur l'ordre chronologique des premiers évêques de Besançon*, couronnée par l'académie de cette ville en 1779.

Son corps fut enterré dans l'eglise abbatiale du monastère de Condate ou de Saint-Oyend. On le découvrit en 1243, et on le renferma dans une châsse d'argent. Il subsiste encore aujourd'hui sans la moindre marque de corruption [a]. Le pélérinage qui se fait à la châsse de S. Claude est un des plus célèbres de la France. Trois fois le jour les fidèles peuvent baiser les pieds du saint, qu'on expose nus à la vénération publique [b].

Henschénius a publié avec des notes une Vie de S. Claude, composée dans le douzième siècle. *Voyez* encore les *Illustrations Claudianæ*, du P. Chifflet; Mabillon, *Act. Ben.* Dunon, *Hist. de l'Eglise de Besançon*, p. 65, etc.

S. ALDRIC, ARCHEVÊQUE DE SENS.

L'AN 841.

Aldric consola l'église de Jésus-Christ dans des temps malheureux, et fut la gloire et l'honneur de l'épiscopat. Issu d'une famille noble du Gâtinais, qui avait exercé avec distinction les premières charges du palais, Aldric avait été offert dès sa jeunesse dans le monastère de Ferrières, et instruit dans les sciences par l'abbé Alcuin : mais comme on eut soin de former en même temps son cœur que son esprit, le jeune homme fit de rapides progrès dans la vertu, et acquit ces brillantes et estimables qualités qui devaient le rendre un jour si cher à l'Eglise. Il fut ordonné prêtre par Jérémie de Sens, et appelé aussitôt après à la cour. Il paraît, par quelques chartes souscrites par lui, qu'il fut pendant quelque temps

[a] Le corps de S. Claude a été brûlé par les impies pendant la révolution française; et on a regardé comme un châtiment du ciel l'incendie qui réduisit la ville en cendres, quelques années après, au jour anniversaire où ce crime avait été commis. (*Note de l'éditeur.*)

[b] *Voyez* sur l'abbaye de Saint-Oyend ou de Saint-Claude, et sur la ville du même nom, où Benoît XIV a érigé un évêché, le premier tome des *Vies des Pères, etc.* 1er janv. S. Oyend, *note*.

chancelier de Pépin, roi d'Aquitaine. Après la mort de Jerémie il fut élu archevêque de Sens par le clergé et le peuple d'un commun consentement.

Aldric fit aussitôt paraître un vrai zèle pour la gloire de Dieu, en se montrant constamment ennemi du luxe et exempt de cette ambition effrénée qu'on reprochait alors à plusieurs prélats du temps. Il transféra à Vareilles le monastère de Saint-Remi, qui touchait aux portes de Sens, et obtint pour cette translation un privilége de l'assemblée de Worms. Les troubles et les guerres civiles lui firent naître le désir d'abdiquer l'épiscopat et de retourner à son monastère de Ferrières; mais la mort le prévint avant qu'il pût effectuer ce projet: il mourut le 5 octobre de l'an 841, et il fut inhumé à Ferrières. On l'a toujours regardé comme saint.

Voyez *Vita Aldrici, 6 junii, t. 7 Conc. Labb. inter epis. Frotharii Lup. ep.* 29.

MARTYROLOGE.

S. Norbert, évêque de Magdebourg, fondateur de l'ordre de Prémontré.

A Césarée en Palestine, fête de S. Philippe, qui fut l'un des sept premiers diacres. Célèbre par ses prodiges et ses miracles, il convertit la Samarie à la foi de Jésus-Christ, baptisa l'eunuque de Candace, reine des Ethiopiens, et mourut enfin à Césarée. On inhuma près de lui trois vierges prophétesses, ses filles. Sa quatrième fille mourut à Ephèse, pleine du Saint-Esprit.

A Rome, S. Artème, avec son épouse Candide et sa fille Pauline. Artème ayant cru en Jésus-Christ, à la prédication et à la vue des miracles de S. Pierre l'exorciste, et ayant été baptisé avec toute sa maison par S. Marcellin, prêtre, fut frappé avec des fouets garnis de plomb, et mis à mort par le glaive, par l'ordre du juge Sérène. Son épouse et sa fille, jetées dans une grotte, y furent écrasées avec des pierres et de la terre.

A Tarse en Cilicie, vingt saints martyrs, qui, du temps de Dioclétien et Maximien, sous le juge Simplice, glorifièrent Dieu dans leurs corps par divers tourmens.

A Noyon, dans les Gaules, les saints martyrs Amance, Alexandre et leurs compagnons.

A Fiesoli en Toscane, S. Alexandre, évêque et martyr.

A Milan, décès de S. Eustorge, évêque et confesseur.

A Vérone, S. Jean, évêque.

A Besançon, en France, S. Claude, évêque.

Saints de France

A Grenoble, S. Céras, évêque.

A Guerne, au diocèse de Saint-Malo, S. Gurval, évêque de Quidalet.

En Saintonge, S. Aguebrud, évêque de Lyon, connu par ses écrits sous le nom d'Agobard.

Près Saint-Didier en Auvergne, S. Gilbert de Neuffons, de l'ordre de Prémontré.

Autres.

À Constantinople, S. Hilarion le jeune, abbé

En la même ville, S. Photas, mort en paix.

Dans le Meath en Irlande, Ste Coque, vierge.

Aux îles Orcades en Ecosse, S. Colme, évêque, homme d'une merveilleuse sainteté.

À Cave, au royaume de Naples, le vénérable Falconi, abbé de la Trinité.

SEPTIÈME JOUR DE JUIN.

S. PAUL, ÉVÊQUE DE CONSTANTINOPLE, MARTYR.

Tiré de S. Athanase, Ep. ad Solitar. *etc. de Socrate, de Sozomène, etc.* Voyez *Tillemont,* t. 7, p. 251; *et le P. Baert, un des continuateurs de Bollandus,* t. 2 junii, p. 13

L'AN 350.

S. PAUL, né à Thessalonique, était diacre de l'église de Constantinople en 340, lorsqu'Alexandre, évêque de cette ville, le désigna en mourant pour son successeur. Il fut élu conformément aux dernières volontés d'Alexandre, et placé sur le siége épiscopal. On se détermina d'autant plus facilement à cette élection, que Paul possédait dans un haut degré le talent de la parole, qu'il avait beaucoup de zèle pour la foi catholique, et qu'il était la terreur de la secte arienne.

Macédonius, qui aspirait à la même dignité, ne vit dans Paul qu'un concurrent odieux. Il résolut donc de le perdre; et il se flattait d'autant plus de réussir, qu'il était soutenu par les hérétiques qui formaient une faction puissante. La calomnie fut le moyen qu'il employa. Mais les diverses accusations qu'il intenta contre le nouvel évêque étant destituées de toute probabilité, il fut obligé de s'en désister. Il parut même se repentir; et il joua si bien le rôle d'un hypocrite, que peu de temps après Paul l'éleva au sacerdoce [1].

Cependant Eusèbe, un des principaux chefs des Ariens, qui, contre la disposition des canons, avait été transféré du siége de Béryte à celui de Nicomédie, ne cherchait qu'à se faire élire évêque de Constantinople. Il renouvela donc les anciennes calomnies. Il avança 1° que Paul avait vécu dans le désordre avant son sacre; 2° qu'il avait été élu sans le consentement des évêques d'Héraclée et de Nicomédie, les métropolitains dont le concours était absolument nécessaire; 3° que son élection s'était faite durant l'absence de l'empereur Constance. Les deux premiers chefs d'accusation furent aisément réfutés. Quant au troisième, on l'exagéra si fortement au prince, et on le lui représenta avec tant d'artifice, comme renfermant un mépris formel de la dignité impériale, que le saint fut déposé dans une assemblée toute composée d'évêques ariens. L'ambitieux Eusèbe jouit du fruit de ses intrigues, et il se fit placer sur le siége de Constantinople en 340.

Paul se voyant inutile à son troupeau, à cause du crédit des

[1] Socrate, *l.* 2, *c.* 6; Sozomène, *l.* 3, *c.* 4; S. Athanase, *ad Solitar. p.* 813.

Ariens, que l'empereur Constance protégeait, se retira dans l'Occident, où Constant régnait. Il fut reçu avec de grandes marques de respect, et par le prince, et par S. Maximin de Trèves. Ayant séjourné quelque temps dans cette ville, il se rendit à Rome, où il trouva S. Athanase. Il assista au concile que le pape Jules tint en 341. Les Pères de ce concile s'assemblèrent dans l'église où Viton avait coutume d'instruire le peuple, et dont par conséquent il était *le prêtre*[a]. C'est ce Viton qui, avec Vincent et Osius, avait été légat de S. Sylvestre au concile de Nicée.

Dans le synode dont nous venons de parler, il fut décidé que S. Athanase, S. Paul et Marcel d'Ancyre seraient rétablis sur leurs siéges respectifs. Le pape Jules, en vertu de l'autorité qu'il avait dans l'Eglise, les renvoya avec une lettre circulaire adressée aux évêques orientaux, laquelle ordonnait le rétablissement des trois prélats[b]. Cette lettre nous a été conservée par S. Athanase[1]. Jules désapprouvait la conduite des Ariens, surtout en ce qu'ils avaient osé juger les évêques des principaux siéges que les apôtres avaient gouvernés, sans lui avoir préalablement écrit, comme cela se pratiquait ordinairement[c].

S. Paul étant retourné à Constantinople, ne put recouvrer son siége qu'après la mort d'Eusèbe, qui arriva en 342. Autant son rétablissement fut agréable aux Catholiques, autant il déplut aux Ariens. Ces derniers, qui avaient à leur tête Théognis de Nicée et Théodore d'Héraclée, se choisirent Macédonius pour évêque. Cette démarche fut suivie d'une violente sédition. Toute la ville courut aux armes, et il y eut plusieurs personnes qui perdirent la vie.

Constance, qui était pour lors à Antioche, entra en fureur quand il apprit cette nouvelle. Il ordonna à Hermogène, général de ses troupes, qui allait dans la Thrace, de passer par Constantinople et d'en chasser le saint évêque. Hermogène trouva la ville dans une étrange confusion ; et les efforts qu'il fit pour exécuter la commission dont il était chargé n'aboutirent qu'à augmenter le trouble et à lui faire perdre la vie. Cet outrage, fait à l'empereur dans la personne d'un de ses officiers, l'engagea à venir lui-même à Cons-

[a] Nous apprenons ceci de S. Athanase.

[b] *Et quoniam propter sedis dignitatem omnium cura ad ipsum spectabat, suam cuique Ecclesiam restituit.* Sozom. l. 3, c. 8, edit. Vales. *Cùm Julio Romanæ urbis episcopo causam suam exposuissent, ille, quæ est Romanæ Ecclesiæ prærogativa, liberioribus litteris eos communitos in Orientem remisit, singulis sedem suam restituens.* Socrate, l. 2, c. 15.

[c] *An ignoratis hanc esse consuetudinem, ut primùm nobis scribatur, et hinc quod justum est decernatur? Quæ accepimus à beato Petro apostolo, ea vobis significo; non scripturus tamen, quòd nota apud omnes ea existimem, nisi quæ gesta sunt, nos conturbassent.* Julius, ap. Athanas. p. 153.

[1] Ap. S. Athanas. *Apol. contra Arianos, p.* 141.

tantinople, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Il se laissa fléchir par les prières du sénat, qui sollicitait la grâce du peuple ; mais il se vengea sur Paul en le bannissant. Il refusa cependant de confirmer l'élection de Macédonius, parce qu'il avait trempé dans la sédition.

On ne sait pas précisément le lieu où le saint fut exilé. Il paraît qu'il se retira de nouveau à Trèves. Nous le retrouvons à Constantinople en 344. Il y était venu avec des lettres de recommandation de l'empereur d'Occident. Constance ne consentit à son rétablissement, que parce qu'il craignait de s'attirer sur les bras les armes de son frère.

La situation de Paul ne fut pas plus tranquille qu'auparavant. Les Ariens, toujours en crédit, continuèrent de lui susciter mille traverses. Il attendait quelque secours du concile qui se tint à Sardique en 347 ; mais les choses ne changèrent pas pour cela de face. Les Eusébiens s'étant assemblés à Philippopolis, prononcèrent une sentence d'excommunication contre S. Paul et S. Athanase, le pape Jules et plusieurs autres évêques qui, comme autant de colonnes, soutenaient la foi catholique. Les mauvais traitemens que souffraient les orthodoxes augmentèrent encore après la mort de Constant, arrivée en 350.

Constance n'ayant plus rien à craindre de son frère, se déclara plus hautement que jamais en faveur des hérétiques. Animé par leurs discours, il envoya d'Antioche, où il était alors, un ordre à Philippe, préfet du prétoire, pour chasser Paul de l'église et de la ville de Constantinople, et pour mettre Macédonius en sa place. Le préfet était vendu au parti des Ariens ; mais il n'osa user de violence, de crainte que le peuple, rempli d'affection pour son pasteur, ne se révoltât. Il fit donc dire secrètement à Paul de le venir trouver à un des bains de la ville où il l'attendait. Ce fut là le lieu qu'il choisit pour lui montrer l'ordre du prince. Le saint se soumit sans la moindre résistance, malgré l'irrégularité de sa condamnation. Cependant, le peuple qui soupçonnait quelque mauvais dessein, s'était attroupé à la porte du bain. Philippe, pour éviter une sédition, fit passer le prélat par une porte qui était du côté opposé, et l'envoya sous bonne garde au palais, qui n'était pas éloigné.

Paul fut conduit à Thessalonique, sans toutefois qu'on lui fixât le lieu de son exil. Ainsi, il eut d'abord la liberté de demeurer où il voulait. Mais ses ennemis s'accusèrent bientôt de trop d'indulgence ; ils le firent charger de fers, et l'envoyèrent à Singare en Mésopotamie. De là on le transporta à Emèse dans la Syrie, puis à Cucuse, petite ville située dans les déserts du mont Taurus, sur les confins de la Cappadoce et de l'Arménie, et où l'air était fort

malsain. Là, il fut renfermé dans un noir cachot et laissé dans un abandon général. Ses ennemis allèrent jusqu'à défendre qu'on lui donnât aucune nourriture. Six jours après, ayant trouvé qu'il vivait encore, ils eurent la barbarie de l'étrangler; mais pour couvrir leur attentat, ils publièrent qu'il était mort de maladie. Son martyre arriva en 350 ou 351. S. Athanase apprit toutes les circonstances que nous venons de rapporter, d'un officier arien, nommé Philagius, qui était sur les lieux lorque S. Paul consomma son sacrifice [1].

Au reste, Philippe ne put échapper aux coups de la vengeance divine. Quelques années après, il fut dépouillé de ses dignités ainsi que de ses biens, et condamné à l'exil.

S. Paul ne vivant plus, les Ariens restèrent maîtres de l'église de Constantinople; et ils la retinrent jusqu'à l'an 379, que S. Grégoire de Nazianze fut élu évêque de cette ville.

On porta le corps du saint à Ancyre dans la Galatie. Théodose l'ayant fait transférer à Constantinople en 381, il y fut enterré dans la grande église qui avait été bâtie par Macédonius, et qui depuis ce temps-là ne fut plus connue que sous le nom de Saint-Paul [2].

Les reliques du saint évêque de Constantinople furent portées à Venise en 1226, et elles s'y gardent respectueusement dans l'église de Saint-Laurent, qui appartient à un monastère de Bénédictines [3].

L'empereur Constance objectait aux Catholiques la prospérité de son règne, comme une preuve qui attestait la justice et la vérité de la cause qu'il défendait. Il ne savait pas sans doute que les caresses du monde sont d'ordinaire, à l'égard des pécheurs impénitens, le plus redoutable de tous les jugemens de Dieu. La prospérité les aveugle sur leurs passions, et pour nous servir de la belle expression de Minutius-Félix [4], « Ils ressemblent à des victimes » que l'on a engraissées pour les égorger, et que l'on a couron» nées pour un sacrifice. »

C'est en ce sens qu'il faut entendre la menace que Dieu fait aux pécheurs en ces termes : *Epargnons l'impie, et il n'apprendra point la justice* [5]. Sur quoi S. Bernard s'écrie : « Oh! que cette mi» séricorde temporelle de Dieu est bien plus terrible que tous les » coups de sa colère! Père des miséricordes, ne me traitez pas avec

[1] S. Athanas. *ad Solitar. t.* 1, *p.* 813, et *de fugâ suâ, p.* 703.

[2] Socrate, *l.* 5, *c.* 9; Sozomène, *l.* 7, *c.* 10; Photius, *Cod.* 257.

[3] *Voyez* le P. Baert, *p.* 24.

[4] *In Octav.*

[5] Isa. XXVI, 10.

» cette indulgence qui exclut des voies de la justice[1] ! » Est-il un homme qui, quand il fait des fautes, aimât mieux être deshérité que d'être corrigé par un père plein de tendresse ? Il y a plus ; c'est que le juste doit souffrir avec Jésus-Christ s'il veut un jour régner avec lui. Celui qui jouit dans ce monde d'une prospérité continue, vogue au milieu des rochers et des écueils.

S. GODESCALC,

PRINCE DES VANDALES OCCIDENTAUX, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Sous le règne de l'empereur Henri le Salique, Gneus et Anatrog, l'un et l'autre idolâtres, et Uton, fils de Missiwoi, lequel croyait en Jésus-Christ sans pratiquer l'Evangile, étaient princes des Vinules, des Slaves et des Vandales ; mais ils payaient un tribut annuel à l'empereur. La crainte qu'ils avaient de s'attirer sur les bras les armes de Henri le Salique, de Canut le Grand, roi de Danemark, et de Bernard, duc de Saxe, contint long-temps ces barbares dans le devoir.

Uton s'étant rendu odieux par ses cruautés, un Saxon lui ôta la vie en le massacrant. Godescalc, son fils, qu'un évêque de Gothie, nommé aussi Godescalc, avait fait élever en Chrétien dans le monastère de Lumburg, apostasia et se joignit à Gneus et à Anatrog, pour venger la mort de son père sur les Saxons. Il harcela long-temps ces peuples, et fit diverses incursions dans leur pays. Mais à la fin il fut fait prisonnier par le duc Bernard, qui le retint plusieurs années en prison. Il recouvra cependant la liberté. Mais les domaines qu'il avait chez les Slaves étaient alors occupés par Ratibor, prince puissant. Il se retira donc parmi les Danois, à la tête de ceux des Slaves qui étaient attachés à son parti.

Quelque temps après, il fut converti par un Saxon, qui le gagna entièrement à Jésus-Christ. Le roi Canut ou Knut l'employa utilement dans les guerres qu'il fit aux Norvégiens. Il voulut aussi qu'il fût de l'expédition d'Angleterre, et qu'il partît pour ce royaume avec Suénon son neveu, qui depuis monta sur le trône.

Les exploits de Godescalc le rendirent si agréable au roi de Danemark, qu'il lui donna sa fille en mariage. Après la mort de Canut et de ses enfans, il quitta l'Angleterre, soumit tout le pays

[1] *Serm. 42 in Cant*

des Slaves, et força une partie des Saxons à le reconnaître pour maître et à lui payer un tribut annuel.

Ses victoires effrayèrent tellement ses ennemis, qu'il régna plusieurs années en paix. Adam de Brême dit, en parlant de lui, qu'il fut le plus puissant de tous les princes qui eurent la souveraineté parmi les Slaves. Mais s'il surpassa ses prédécesseurs en prudence et en courage, il les surpassa encore, après sa conversion, en piété et en zèle pour la gloire de Dieu. Il remplit ses Etats d'un grand nombre d'églises, et y fit venir des missionnaires qui portèrent le flambeau de la foi chez la plupart des peuples idolâtres qui étaient soumis à sa domination, comme les Wagires, les Obotrites, les Polabinges, les Linoges, les Warnabes, les Chissines et les Circipanes, qui habitaient la côte septentrionale de l'Allemagne, depuis l'Elbe jusqu'à Mecklenbourg. Il fonda aussi des monastères à Aldinbourg, à Lubek, à Magdebourg, etc. Il honorait comme son père l'archevêque de Hambourg, et souvent il allait faire ses dévotions dans l'église métropolitaine de cette ville.

Entre les missionnaires qui travaillèrent avec le plus de succès à exécuter les projets du vertueux prince, Helmod donne la première place à Jean, né en Ecosse, qu'Albert, archevêque de Hambourg, envoya prêcher l'Evangile aux Mecklenbourgeois. Il parcourut tous les Etats de Godescalc, et baptisa un grand nombre d'idolâtres. Souvent Godescalc expliquait au peuple en langue slavone les discours et les instructions des prédicateurs.

Tant que l'empereur Henri II régna, les Slaves, les Bohêmes et les Hongrois n'osèrent remuer. Mais les Barbares profitèrent de la jeunesse de son fils, qui lui succéda à l'âge de huit ans. Ils prirent les armes et se révoltèrent en plusieurs endroits.

Bernard, duc de Saxe, qui régnait depuis quarante ans, mourut peu de temps après l'empereur Henri II. Ses deux fils, Ordulfe et Herman, partagèrent entre eux ses Etats. Le premier, qui prit le titre de duc de Saxe, était bien inférieur à son père en courage et en capacité pour le métier de la guerre.

Cinq ans après, les Slaves ou Vandales qui habitaient vers le pays que nous appelons aujourd'hui la Wagrie et le duché de Mecklenbourg, se révoltèrent à cause de leur attachement opiniâtre au paganisme. Leur révolte commença par la mort de Godescalc, le Machabée des Chrétiens. Ils le massacrèrent dans la ville de Lanzin, le 7 juin 1066. Ils saisirent en même temps le prêtre Ebbon, qu'ils poignardèrent sur un autel où ils l'avaient étendu.

Tous les historiens du Nord s'accordent à dire que Godescalc et Ebbon furent mis à mort par un effet de la haine que les Bar-

bares avaient pour la religion chrétienne. Les Chartreux de Bruxelles les ont placés l'un et l'autre parmi les martyrs que l'Eglise honore en ce jour, dans leurs additions au Martyrologe d'Usuard.

Henschénius [1] ne doute point que Godescalc et ses compagnons n'aient été autrefois honorés dans plusieurs églises du Nord, dont les calendriers, les titres et les monumens ont été détruits ou perdus par une suite du changement de religion [a].

Voyez Adam de Brême, *l.* 3, *c.* 21; Krantzius, *Vandaliæ*, l. 2, *c.* 46; Helmold et les autres historiens du Nord. *Voyez* aussi Henschénius, *t.* 2, *junii*, *p.* 40.

S. ROBERT,

ABBÉ DE NEW-MINSTER, EN ANGLETERRE.

S. Robert naquit dans le comté d'Yorck. Il se montra dès son enfance ennemi de tous les amusemens du premier âge. Il n'avait de goût que pour les occupations sérieuses, pour la prière et la lecture des livres de piété.

Ses études finies, il fut ordonné prêtre, et chargé du gouvernement d'une paroisse dans son diocèse. Quelque temps après il se démit de sa cure, et alla prendre l'habit chez les Bénédictins de Notre-Dame d'Yorck.

Il se joignit à Richard, prieur de cette maison, et à douze autres religieux qui désiraient observer leur règle selon son austérité primitive. Tous ces fidèles serviteurs de Dieu quittèrent le monastère avec la permission de leur abbé. Mais il leur en coûta des peines incroyables pour exécuter leur projet. Enfin le pieux Turstan, archevêque d'Yorck, leur ayant donné la vallée de Scheldale avec le bourg de Sutton, ils y fondèrent en 1123, avec des travaux infinis, la célèbre abbaye *des Fontaines*, qui fut ainsi nommée à cause des sources qui étaient en ce lieu.

Les Cisterciens s'étaient depuis peu introduits en Angleterre, et ils avaient une maison à Rievalle. Nos fervens religieux trouvant dans cet ordre le genre de vie qu'ils désiraient mener, prièrent S. Bernard de recevoir le monastère des Fontaines. Ce qu'ils demandaient leur fut accordé.

On voit par les lettres de S. Bernard, que cette nouvelle pépi-

[1] *T.* 2, *junii*, *p.* 40.

[a] *Voyez* les notes des Bollandistes sur la Vie de S. Norbert, etc. et M. Jos. Assémani sur S. Adelbert de Magdebourg.

nière de saints tendait à la perfection avec une ardeur extraordinaire. Dès son commencement, elle fut pour tout l'ordre de Cîteaux un modèle de mortification, de ferveur dans le chant des Psaumes et les autres exercices de piété, d'amour pour le travail, de zèle pour les austérités de la pénitence. Aucun murmure ne venait troubler la paix dont ces moines jouissaient. Il régnait parmi eux une sainte émulation, à qui l'emporterait en charité et en humilité. Jamais ils ne se permettaient de repos qu'ils ne fussent entièrement épuisés de fatigues. Quelques légumes et quelques racines faisaient toute leur nourriture; encore n'en mangaient-ils point suffisamment pour apaiser toute leur faim. Robert se distinguait au-dessus des frères par sa piété; tous avaient les yeux fixés sur lui, et le prenaient pour modèle dans chacune de leurs actions.

Ranulphe de Merley, baron de Morpeth, visita le monastère des Fontaines cinq ans après sa fondation. Il fut si touché de la vie édifiante de ceux qui l'habitaient, qu'il demanda à l'abbé Richard un certain nombre de ses religieux. Les ayant obtenus, il fit bâtir pour eux, en 1137, le monastère de New-Minster, près de Morpeth, dans le comté de Northumberland. Robert en fut le premier abbé.

Le saint se voyant constitué en dignité, se crut plus que jamais obligé de donner l'exemple à ses frères. La place qu'il occupait semblait ajouter une nouvelle force et un nouveau degré de perfection à ses vertus. On ne peut exprimer jusqu'où allait son amour pour la prière. Sans cesse il recommandait à Dieu les âmes de ceux dont il était chargé : nuit et jour il demandait avec larmes leur sanctification. Il fut favorisé du don de prophétie et de celui des miracles. Il fonda un monastère à Pipinelle ou Rivebelle, dans le comté de Northampton. Une amitié également sainte et étroite l'unit toute sa vie avec S. Bernard et S. Godéric. Ce dernier était un ermite qui demeurait en Angleterre. Il avait peu de connaissance des lettres humaines, mais il était fort versé dans les voies intérieures de la perfection.

S. Robert mourut le 7 juin 1159. Diverses miracles attestèrent aux hommes sa sainteté, et la gloire dont il jouissait auprès de Dieu. Il est nommé dans le Martyrologe romain.

Voyez Dugdale, *Monast. Ang. t.* 1, *p.* 743; D. Le Nain, *Hist. de Cît. t.* 2, *p.* 397· les Annales de Cîteaux; et les Bollandistes, *t.* 2 *junii.*

S. MÉRIADEC, ÉVÊQUE DE VANNES.

Tandis que ce saint resta dans le monde, il employa ses revenus, qui étaient considérables, en des œuvres de charité. A la fin il se dépouilla de la propriété de tous ses biens, principalement en faveur des pauvres, et alla mener la vie d'un reclus dans un désert voisin du château de Pontivi, au diocèse de Vannes. Le vicomte de Rohan avait pour lui une vénération singulière, et il lui faisait de fréquentes visites.

L'évêque de Vannes étant mort, les chanoines et le peuple de cette ville le demandèrent pour pasteur, ce qu'ils n'obtinrent qu'après beaucoup de résistance de la part du saint. La dignité épiscopale ajouta un nouveau lustre à la charité de Mériadec envers les pauvres. Il semblait qu'il n'eût été sacré que pour être le père et le consolateur de tous les malheureux. Il portait un rude cilice sous ses habits, et il n'avait qu'une espèce de sac pour se couvrir lorsqu'il prenait un peu de repos.

L'ancien Bréviaire de Tréguier met sa mort en 1302; il a un office, sous le 7 de juin, dans ceux de Nantes, de Vannes, etc. Il est patron de la chapelle du château de Pontivi, et de plusieurs églises de Bretagne.

Voyez Henschénius, *t.* 2 *junii, p.* 36, et D. Lobineau, *Vies des saints de Bretagne, p.* 242.

MARTYROLOGE.

A Constantinople, fête de S. Paul, évêque de cette ville, qui, chassé plusieurs fois par les Ariens à cause de la foi catholique, et rétabli par S. Jules, pontife romain, fut enfin relégué par Constance, empereur arien, à Cucuse, petite ville de Cappadoce, où ayant été cruellement étranglé par les manœuvres des Ariens, il s'en alla au royaume des cieux. Son corps fut transféré à Constantinople, avec les plus grands honneurs, du temps de l'empereur Théodose.

En Egypte, S. Lycarion, martyr, qui, déchiré, fouetté avec des verges de fer embrasées, et tourmenté horriblement de diverses autres manières, accomplit enfin son martyre, frappé par le glaive.

A Cordoue, les saints martyrs Pierre, prêtre, Valabonse, diacre, Sabinien, Vistremond, Havence et Jérémie, moines.

En Angleterre, S. Dobert, abbé de l'ordre de Cîteaux.

Saints de France.

A Saint-Paulien en Vélay, S. Marcellin, évêque, dont le corps est honoré à Monistrol, en l'église de son nom.

Ce même jour, Ste Ouine, vierge, inhumée à Saint-Victeur du Mans.

En Bretagne, S. Mériadec, évêque de Vannes.

A Savins, entre Provins et Sigy, S. Lié, jeune garçon d'une extrême beauté.

Autres

A Césarée en Palestine, le martyre de S. Procope, le premier de ceux qui souffrirent en Palestine durant la persécution de Dioclétien.

A Alexandrie, Ste Potamienne, servante, vierge et martyre, dont S. Antoine, au rapport de Pallade, raconta le martyre à S. Isidore l'Hospitalier.

Chez les Grecs, Ste Sébastienne.

Au diocèse d'Aichstat en Bavière, S. Diègre, abbé d'Hernried.

HUITIÈME JOUR DE JUIN.

S. MÉDARD, ÉVÊQUE DE NOYON.

Tiré de sa Vie, écrite en vers et en prose par Fortunat de Poitiers; et de S. Grégoire de Tours, l. de Glor. Conf. c. 95, et Hist. Franc. *Voyez aussi une Vie du saint compilée par un moine de Saint-Médard de Soissons, vers l'an* 892, *laquelle a été publiée par d'Achéry,* Spicil. t. 8, *et par les Bollandistes. Il faut se souvenir que cette pièce n'est pas d'une grande autorité. Nous avons encore une autre Vie de S. Médard, par Radbod II, évêque de Noyon et de Tournay, qui mourut en* 1082, ap. Bolland. t. 2 junii. *Voyez encore le P. Le Cointe,* Annal. Franc. *et le* Gallia Christ. nova, t. 9, p. 979.

L'AN 545.

S. Médard, un des plus illustres prélats de l'église de France dans le sixième siècle, naquit vers l'an 457, à Salency en Picardie. Nectard, son père, sortait d'une maison noble parmi les Francs, et paraissait à la cour avec distinction. Protogie, sa mère, descendait d'une ancienne famille romaine qui s'était établie dans les Gaules. Elle avait apporté de grands biens à son mari, et surtout la terre de Salency, située à une demi-lieue de Noyon [a]. C'était une

[a] On attribue à S. Médard l'institution de la fête de la Rose. Ce bon évêque avait imaginé de donner tous les ans à celle des filles de sa terre de Salency, qui jouirait de la plus grande réputation de vertu, une somme de vingt-cinq livres, et une couronne ou chapeau de rose. On dit qu'il donna lui-même ce prix glorieux à l'une de ses sœurs, que la voix publique avait nommée pour être *rosière*. On voyait au-dessus de l'autel de la chapelle de Saint-Médard, située à une des extrémités du village de Salency, un tableau où ce saint prélat est représenté en habits pontificaux, et mettant une couronne de rose sur la tête de sa sœur qui est coiffée en cheveux, et à genoux.

Cette récompense devint pour les filles de Salency un puissant motif de sagesse. S. Médard, frappé de cet avantage, perpétua l'établissement. Il détacha des domaines de sa terre onze à douze arpens dont il affecta les revenus au paiement des vingt-cinq livres et des frais accessoires de la cérémonie de la Rose.

Par le titre de la fondation, il faut non-seulement que la *rosière* ait une conduite irréprochable, mais que son père, sa mère, ses frères, ses sœurs et autres parens, en remontant jusqu'à la quatrième génération, soient eux-mêmes irrépréhensibles : la tache la plus légère, le moindre soupçon, le plus petit nuage dans la famille, serait un titre d'exclusion.

Le seigneur de Salency a toujours été en possession du droit de choisir la *rosière* entre trois filles natives du village de Salency, qu'on lui présente un mois d'avance. Lorsqu'il l'a nommée, il est obligé de la faire annoncer au prône de sa paroisse, afin que les autres filles, ses rivales, aient le temps d'examiner ce choix, et de le contredire s'il n'est pas conforme à la justice la plus rigoureuse. Cet examen se fait avec l'impartialité la plus sévère; et ce n'est qu'après cette épreuve que le choix du seigneur est confirmé.

Le 8 juin, jour de la fête de Saint-Médard, vers les deux heures après midi, la *rosière*, vêtue de blanc, frisée, poudrée, les cheveux flottans en grosses boucles sur ses épaules, accompagnée de sa famille et de douze filles aussi vêtues de blanc, avec un large ruban bleu en baudrier, auxquelles douze garçons du village donnent la main, se rend au château de Salency, au son de divers instrumens. Le seigneur ou son préposé et son bailli, précédés des mêmes instrumens et suivis d'un nombreux cortége, la mènent à la paroisse, où elle entend les vêpres sur un prie-dieu placé au milieu du chœur.

Vêpres finies, le clergé sort processionnellement avec le peuple, pour aller à la chapelle de Saint-Médard. C'est là que le curé ou l'officiant bénit la cou-

femme d'une rare piété, qui, par ses exemples et ses leçons, forma son fils de bonne heure à la vertu. Nectard, qui, après Dieu, lui devait sa conversion au christianisme, la seconda de toutes ses forces, et ne contribua pas peu à rendre efficaces les soins qu'elle prenait de l'éducation du jeune Médard.

Le saint montra dès son enfance une tendre compassion pour les pauvres. Nous allons en rapporter un exemple. Ayant vu à Salency un mendiant aveugle qui était presque nu, il lui donna son habit; et comme on lui demandait ce qu'il en avait fait, il répondit qu'il avait été si touché à la vue de la misère et de la nudité de l'aveugle qui était membre de Jésus-Christ, qu'il n'avait pu lui refuser une partie de ses vêtemens. Lorsqu'il eut été chargé de veiller à la garde des troupeaux de son père, comme cela se pratiquait autrefois en France, où les enfans de famille ne rougissaient pas d'imiter les anciens Hébreux, il se privait souvent de son dîner pour le distribuer à ceux qui se trouvaient dans le besoin. La pratique du jeûne faisait ses délices, dans un âge où l'on sait à peine ce que c'est que de réprimer ses désirs. Ces vertus se trouvaient jointes en lui à l'esprit de prière et de retraite, à une grande innocence et à une parfaite pureté de corps et de cœur.

Lorsqu'il fut capable de s'appliquer à des études sérieuses, on l'envoya à Vermand [a], capitale de la province, puis à Tournai, où l'on dit que le roi Childéric I[er] tenait sa cour. L'éclat des grandeurs humaines n'eut pour lui aucuns charmes; il n'avait que du dégoût pour toutes les choses où Dieu ne se trouvait pas.

Ses parens, charmés des heureuses dispositions qu'il montrait pour la vertu, le rappelèrent à Vermand, et prièrent l'évêque de l'instruire dans la science des divines Ecritures. Le disciple étonna son maître par la rapidité de ses progrès, mais surtout par sa ferveur et son assiduité à la prière; par sa componction qui lui fournissait une source continuelle de larmes dans ses exercices de

ronne ou le chapeau de rose qui est sur l'autel. Ce chapeau est entouré d'un ruban bleu et garni sur le devant d'un anneau d'argent. Après la bénédiction et un discours analogue au sujet, le célébrant pose la couronne sur la tête de la *rosière*, qui est à genoux, et lui remet en même temps les vingt-cinq livres, en présence du seigneur et des officiers de sa justice. La *rosière*, ainsi couronnée, est reconduite à la paroisse, où l'on chante le *Te Deum* et une antienne à S. Médard.

On ne saurait croire combien cet établissement a excité à Salency l'émulation des mœurs et de la sagesse. Quoique les habitans de ce village soient au nombre d'environ cinq cents, on assure qu'il n'y a pas un seul exemple de crime commis par un naturel du lieu, pas même d'un vice grossier, encore moins d'une faiblesse de la part du sexe.

Cette note est extraite d'une lettre insérée dans l'*Année littéraire*, année 1766, n° 19

[a] En latin *Augusta Verumanduorum*.

piété ; par la ponctualité et la promptitude de son obéissance ; par la rigueur et la continuité de ses mortifications ; par son humilité extraordinaire qui le portait à cacher tout ce qui aurait pu lui faire honneur. C'était par une suite de cette humilité que le saint ne voyait en lui que lâcheté et imperfection, et qu'il se plaignait avec amertume de ce qu'on ne lui permettait pas de faire pénitence.

Ayant été ordonné prêtre à l'âge de trente-trois ans, il devint un des plus beaux ornemens du clergé. Il prêchait l'Evangile au peuple avec une onction qui touchait les cœurs les plus endurcis. Ses discours tiraient encore une nouvelle force de ses exemples. Il donnait à la contemplation et à la prière tout le temps qu'il pouvait dérober aux fonctions du ministère. Ses jeûnes étaient continuels et rigoureux. Il portait si loin la douceur et l'humilité, qu'il était parfaitement mort à sa volonté et à ses passions. Toujours maître de lui-même, il conservait une égalité d'âme qui ne se démentait jamais. Supérieur à l'ivresse de la joie, il savait aussi se préserver de l'abattement dans toutes les vicissitudes des choses humaines. Il était doux, patient et tranquille dans l'adversité ; humble, affable et bienfaisant dans la prospérité.

Alomer, évêque du pays, étant mort en 530, les suffrages de ceux qui étaient chargés de lui donner un successeur se réunirent en faveur de Médard. Il fut sacré par S. Remi, qui avait baptisé Clovis en 496, et qui était alors fort âgé.

La dignité épiscopale ne lui fit rien diminuer de ses austérités ; il y ajouta les travaux qu'entraîne la sollicitude pastorale. Lorsqu'il fut parvenu à un âge avancé, il ne s'en crut pas moins obligé à redoubler de ferveur dans tous ses exercices.

Son zèle ne put se renfermer dans l'enceinte de son diocèse, quoiqu'il y eût beaucoup à travailler. Il volait partout où il s'agissait de procurer la gloire de Dieu et d'extirper les restes de l'idolâtrie. Les calomnies et les persécutions étaient pour lui un sujet de joie, et il en triomphait par son silence, sa douceur et sa patience. Il eut la douleur de voir son diocèse en proie aux ravages des Huns et des Vandales ; mais cette épreuve devint pour lui une occasion de mérites par les vertus héroïques qu'il y pratiqua. Toujours il fut le consolateur et le père des affligés.

Comme la fureur des guerres avait réduit la ville de Vermand à l'état le plus déplorable, et qu'elle se trouvait exposée aux incursions des barbares, le saint transporta son siége à Noyon, qui était une place forte. Depuis ce temps-là, l'ancienne capitale, qui autrefois avait été si florissante, ne s'est plus relevée de ses ruines. Il n'en reste plus aujourd'hui qu'une abbaye qui porte toujours le

nom de Vermand. La ville de Saint-Quentin, qui n'en est pas éloignée, est présentement capitale de cette partie de la Picardie que nous appelons le Vermandois.

Les autres provinces de France envièrent à celle du Vermandois le bonheur de posséder un si saint pasteur, et désirèrent ardemment de partager au moins sa sollicitude. C'est ce qui fit que le clergé et le peuple de Tournai le demandèrent pour évêque après la mort de S. Eleuthère. Ils furent en cela secondés par le roi Clotaire Ier, fils de Clovis le Grand. S. Remi, qui était leur métropolitain, entra aussi dans leurs vues, dont le motif lui paraissait très-pur. Voyant d'ailleurs qu'il en résulterait beaucoup de bien pour la propagation de l'Evangile, et que le pape donnait son approbation, il engagea Médard à gouverner ces deux diocèses, qui depuis ce temps-là restèrent unis, et eurent un même évêque pendant l'espace de cinq cents ans.

Il y avait une partie du diocèse de Tournai qui était encore plongée dans les ténèbres du paganisme. Médard visita tous les endroits où il se trouvait des idolâtres, pour les arracher à la superstition et aux déréglemens qui en sont la suite. Les obstacles qu'il rencontra, et le danger qu'il courut plusieurs fois de perdre la vie, ne firent qu'enflammer son zèle. Ses travaux et ses miracles produisirent tant d'effet, que les rayons de l'Evangile dissipèrent les nuages de l'erreur dans toute l'étendue de ses deux diocèses.

Parmi les peuples dont la conversion lui coûta beaucoup de peines, étaient les anciens habitans de la Flandre, qui l'emportaient en férocité et en barbarie sur toutes les nations des Gaules et sur les Francs. Ils connaissaient peu les sciences et les arts par lesquels les Romains avaient civilisé l'Occident; quoique après tout, la plupart des peuples civilisés par les Romains fussent encore barbares à bien des égards, si l'on examine le temps où ils ne faisaient point profession du christianisme. Il n'y avait que la morale de l'Evangile qui pût corriger les cœurs, éclairer les esprits, et causer cette révolution qui rend les hommes doux, humbles, patiens, charitables, et fidèles à pratiquer ce que prescrit la raison d'accord avec la religion. Ce ne fut qu'avec des peines infinies que le saint évêque vint à bout de réformer les mœurs des peuples dont nous parlons, de leur inspirer l'amour des maximes évangéliques, et de les porter à ce degré de perfection où ils donnèrent à l'Eglise les exemples les plus édifians.

Après la conversion de la Flandre, S. Médard retourna à Noyon, où la reine Radegonde reçut de ses mains le voile de religieuse, avec le consentement de Clotaire, son mari, et fut élevée à la dignité de diaconesse. Il tomba ensuite dans la maladie dont il mou-

rut. Le roi Clotaire, qui l'avait toujours honoré comme un grand serviteur de Dieu, se rendit à Noyon, pour lui faire une visite, et pour recevoir sa bénédiction. Le saint ne survécut pas de beaucoup au départ du prince; il était fort avancé en âge lorsqu'il alla recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux. Sa bienheureuse mort arriva vers l'an 545. Il fut universellement regretté, et tous les Français le pleurèrent comme s'ils eussent perdu leur protecteur et leur père. On l'enterra dans la cathédrale de Noyon.

Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau furent si frappans, que le roi Clotaire voulut qu'on transférât ses reliques à Soissons, où il faisait sa principale résidence [a]. On les apporta dans une châsse couverte d'étoffes précieuses, enrichie de diamans et ornée de plaques d'or. Le roi, ses enfans et les personnes les plus qualifiées de la cour, assistèrent à la cérémonie. On vit Clotaire lui-même porter de temps en temps la châsse sur ses épaules. Le corps du saint fut déposé au village de Crouy, près de Soissons, du côté de l'orient, et on y éleva un oratoire en bois, en attendant que l'église de l'abbaye, que l'on bâtissait dans la ville, fût en état de le recevoir. Mais cette abbaye ne fut achevée que sous Sigebert, fils de Clotaire. Elle devint très-célèbre dans la suite, et les papes l'appellent quelquefois la principale de toutes celles que les Bénédictins avaient en France.

Fortunat et S. Grégoire de Tours, qui vivaient dans le même siècle, rapportent que de leur temps la fête du saint évêque de Noyon se célébrait en France avec beaucoup de solennité. Il y a une petite portion de ses reliques dans l'église paroissiale qui porte son nom à Paris.

Les saints pasteurs étaient continuellement unis à Dieu. Non contens de lui payer publiquement le tribut de leurs hommages, ils avaient encore coutume de rentrer de temps en temps en eux-mêmes, et de s'éloigner du commerce des hommes pour converser plus librement avec lui. Ils savaient que Jésus-Christ se retirait souvent dans les déserts et sur les montagnes, et qu'il y passait les nuits en prières. Les lieux solitaires et éloignés du tumulte ne contribuent pas peu à inspirer le recueillement. L'âme y a bien plus de facilité pour

[a] Clotaire était un prince rempli d'excellentes qualités; mais il ternit la gloire de ses belles actions par la cruauté et l'ambition qu'il fit paraître dans sa jeunesse. Il fut d'abord roi de Soissons. Son frère Clodomir étant mort en 524, il obtint une partie du royaume d'Orléans. Après la mort de Thierri, arrivée en 544, il ajouta l'Austrasie à ses Etats; et après celle de Childebert, qui arriva en 558, il devint roi de Paris, et réunit en sa personne toute la monarchie française. Il s'efforça d'expier les crimes de sa jeunesse par des œuvres de pénitence, et par une grande fidélité à suivre les conseils de S. Médard. Ce prince mourut à Compiègne en 561.

s'élever au-dessus des choses terrestres; séparés des créatures, seuls avec Dien seul, nous sommes beaucoup plus en état de parler au Seigneur, de l'entretenir de nos misères et de lui exposer les besoins du prochain.

Sans cet amour et cette pratique de la retraite, un pasteur ne pourra réussir ni à se sanctifier, ni à sanctifier son troupeau. Il n'abandonne pas ceux qui lui sont confiés, quand il les quitte quelquefois pour aller les recommander à Dieu. Peut-il les servir d'une manière plus utile, qu'en tâchant d'attirer sur eux les bénédictions célestes, qu'en se nourrissant par la méditation des vérités saintes, afin de pouvoir ensuite leur donner de sa plénitude? S'il négligeait de se recueillir, il courrait risque de se perdre avec son troupeau. Il est dit des apôtres qu'ils alliaient la prière et la retraite avec l'exercice du ministère.

S. GILDARD ou GODARD, ÉVÊQUE DE ROUEN.

Quelques auteurs ont avancé que ce saint était frère de S. Médard, qu'il avait été sacré évêque, et qu'il était mort le même jour. Mais ce sentiment n'est appuyé sur aucunes preuves, et doit être rejeté comme une fable. Voici à quoi se réduit ce que l'on sait de S. Godard.

Il assista au premier concile d'Orléans en 511, sacra S. Lô, évêque de Coutances, et mourut après avoir gouverné son diocèse avec beaucoup de zèle pendant l'espace de quinze ans. Il fut enterré à Rouen dans une église de la sainte Vierge, qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Godard. On transféra son corps à Saint-Médard de Soissons durant les incursions des Normands.

Voyez le P. Pommeraye, *Hist. des Archev. de Rouen;* Baillet, sous le 8 de juin; et le *Gallia Christ. nova, t.* 11, *p.* 10.

S. MAXIMIN, PREMIER ÉVÊQUE D'AIX.

Lazare, dont l'épiscopat est du commencement du cinquième siècle, et qui se fit connaître par son zèle à démasquer les artifices de Célestin, disciple de Pélage, est le premier évêque qu'on sache sûrement avoir gouverné l'église d'Aix. Cela n'empêche pas que l'on ne doive regarder S. Maximin pour son fondateur. Quelques modernes mettent sa mission, mais sans preuves, avant la fin

au premier siècle, prétendant qu'il était un des disciples du Sauveur. S. Sidoine ou Chélidoine fut probablement son successeur. La tradition populaire du pays porte qu'il est le même que l'aveugle de naissance guéri par Jésus-Christ.

Les reliques de ces saints, ainsi que celles de plusieurs autres, se montrent à Saint-Maximin, petite ville située à six lieues d'Aix. Le monastère qui portait le nom du saint, et qui a donné son nom à la ville, suivait anciennement la règle de S. Benoît, et était dépendant de celui de Saint-Victor de Marseille. Charles II, roi de Sicile et comte de Provence, le donna en 1295 aux Frères-Prêcheurs. Ce prince fit rebâtir l'église, qu'on peut regarder comme un des plus beaux monumens du treizième siècle. L'ordre d'architecture est le même que celui des églises d'Italie bâties dans ce temps-là. Le trésor, qui était précieux et digne de la vénération des fidèles, offrait d'autres preuves de la pieuse libéralité de Charles II et de ses successeurs. Il n'y avait qu'une paroisse dans la ville, et un religieux du couvent en était curé. Il recevait les pouvoirs de l'archevêque d'Aix, et exerçait ses fonctions dans l'église de son ordre.

Voyez le P. Papon, *Hist. gén. de Provence, t.* 1; et le *Gallia Christ. t.* 1, *p.* 299, etc.

S. CLOU, ÉVÊQUE DE METZ.

S. Clou [a] était fils de S. Arnoul, qui, après avoir été premier ministre de Clotaire II, renonça au monde, et fut fait depuis évêque de Metz. Il avait un frère nommé Anségise. Ils furent l'un et l'autre élevés sous les yeux de leur père, et firent paraître beaucoup d'inclination pour la vertu. S. Clou se distingua par ses progrès dans les sciences sacrées et profanes; il étonnait ses maîtres et donnait de l'émulation à ceux qui étudiaient avec lui. Il parut avec éclat à la cour des rois d'Austrasie, et posséda les premières places sous Dagobert Ier et Sigebert II. Jamais il n'employa la considération dont il jouissait, que pour la gloire et le bonheur de l'Etat [b].

[a] En latin *Clodulphus, Flondulfus, Hodulfus.*

[b] Pepin de Landen et S. Arnoul gouvernèrent conjointement sous les rois Clotaire II et Dagobert Ier, avec les titres de *ducs d'Austrasie* ou de *Maires du palais.*

Clovis II succéda, en 638, à Dagobert Ier son père, dans les royaumes de Neustrie et de Bourgogne, et en 656, à Sigebert III, son frère, dans celui d'Austrasie. Ce dernier prince, qui mourut en cette année, ne laissa qu'un fils en bas âge,

Quelque temps après il laissa son frère Anségise à la cour des rois de la terre, et choisit pour lui un état où il fût moins exposé à la séduction du monde. L'expérience lui avait appris combien il est difficile, aux âmes même les plus vertueuses, de vivre pour Dieu au sein des grandeurs humaines, et de ne pas le perdre de vue dans leurs actions.

S. Arnoul avait quitté l'épiscopat pour passer le reste de sa vie dans le repos et se mieux préparer à la mort. Le second de ses successeurs étant mort, le peuple et le clergé de Metz demandèrent unanimement S. Clou pour évêque. Le saint mit tout en œuvre pour faire tomber l'épiscopat à un autre sujet. Mais on ne voulut point l'écouter, et le roi lui ordonna d'acquiescer à son élection, qui venait du ciel même.

Dès qu'il eut été sacré, il ne s'occupa plus que de l'accomplissement des devoirs de son état; il commença par faire une visite générale de son diocèse, afin de corriger les abus, et de rétablir partout le bon ordre. Son amour pour les pauvres était si tendre, qu'il se privait pour les assister des choses les plus nécessaires à la vie. En méditant au pied de la croix, il nourrissait son âme du pain de la vie, et acquérait cet esprit de ferveur et d'onction qui donne tant de force à la prédication de la parole de Dieu. Plein de zèle pour la gloire de Jésus-Christ et de tendresse pour son troupeau, il travaillait avec une ardeur infatigable à la sanctification des âmes confiées à ses soins. Il mourut en 696, après avoir gouverné l'église de Metz quarante ans. Il était dans la quatre-vingt-onzième année de son âge. On lit son nom en ce jour dans le Martyrologe romain. Son corps fut transporté chez les Bénédictins de Lay, près de Nancy, le 11 décembre 959. Il est pourtant resté quelque partie de ses reliques dans l'église qui porte son nom à Metz.

Voyez sa Vie authentique, que le P. Henschénius a publiée avec des notes, *t.* 2 *junii*, *p.* 126.

nommé Dagobert. Grimoald, fils de Pepin de Landen et maire du palais, fit raser Dagobert et le fit conduire en Irlande, où il vécut long-temps ignoré. Le but de Grimoald était de frayer à Childebert, son propre fils, le chemin au trône. Mais Clovis II détrona l'usurpateur après sept mois de règne. Il ne jouit pas lui-même long-temps de sa souveraineté; il mourut au mois de novembre 656, laissant la monarchie à Clotaire III, son fils aîné.

Anségise épousa Begga, fille de Pepin de Landen. De ce mariage sortit Pepin de Héristal, maire du palais et père de Charles-Martel.

S. GUILLAUME, ARCHEVÊQUE D'YORCK.

S. Guillaume était fils du comte Herbert, et d'Emne, sœur du roi Etienne. Il connut dès ses premières années qu'il n'y a de véritable grandeur que dans la pratique de l'humilité et des autres vertus chrétiennes. Il renonça donc au monde de bonne heure, pour s'attacher uniquement au service de Dieu. Ses richesses furent employées au soulagement des pauvres.

Ayant été élevé aux saints ordres, il se crut obligé de tendre à la perfection avec une nouvelle ferveur. Il fut fait trésorier de l'église métropolitaine d'Yorck, sous le pieux et savant archevêque Turstan.

Ce prélat ayant donné sa démission, et s'étant retiré chez les Clunistes de Pontefract, pour se préparer à la mort, Guillaume fut élu archevêque par la plus grande partie des chanoines, et sacré à Winchester au mois de septembre de l'année 1144 [1]. L'archidiacre Osbert, homme brouillon et intrigant, désapprouva t ut ce qui s'était fait, et employa tant de manœuvres à Rome, que le pape prévenu donna l'exclusion au saint, et plaça sur le siége d'Yorck Henri Murdach, moine des Fontaines, de l'ordre de Cîteaux. Le pape qui siégait alors était Eugène III. Il n'écouta point Guillaume, qui était venu à Rome pour lui demander le *pallium*, et pour défendre moins sa cause que celle des personnes qui l'avaient élu. Comme le saint avait toujours regardé l'épiscopat avec frayeur, il parut plus grand dans la manière dont il supporta le refus qu'il essuyait de la part d'Eugène, qu'il n'aurait pu paraître dans les dignités les plus éminentes.

De retour en Angleterre, il se retira auprès de Henri son oncle, évêque de Winchester. Il passa sept ans renfermé dans une maison qui appartenait à l'évêché. Toute son occupation, durant ce temps-là, fut de vaquer à la prière et d'expier les fautes qu'il pouvait avoir commises, par des larmes abondantes et par les mortifications de la pénitence.

Après la mort de Henri de Murdach, arrivée en 1153, Guillaume fut élu de nouveau archevêque d'Yorck. On le pressa de retourner à Rome, où les choses avaient changé de face. Il se rendit dans cette ville par obéissance, et reçut le *pallium* d'Anastase IV, successeur d'Eugène III [a].

[1] Le Neve, *Fasti*, p. 307.

[a] Le *pallium* que le pape envoie aux archevêques, est un ornement qui se porte sur les épaules, et est terminé par deux pointes ou bandelettes, qui tombent

En revenant d'Italie, il rencontra Robert de Gaunt, doyen du chapitre d'Yorck, et l'archidiacre Osbert, qui l'un et l'autre eurent l'insolence de lui défendre l'entrée de la ville. Il supporta cet affront avec une patience admirable, et continua sa route. Son peuple le reçut avec de vives démonstrations de joie. On s'empressait de toutes parts de se procurer le bonheur de le voir. Le concours qui se fit à l'occasion de son entrée fut si nombreux, que le pont de bois qui est sur l'Ouse au milieu de la ville d'Yorck, se rompit, et qu'un grand nombre de personnes tombèrent dans la rivière. Cet accident pénétra le saint de douleur. Il forma le signe de la croix sur les eaux, et adressa au ciel une prière fervente. Tout le monde attribua à sa sainteté et à son crédit auprès de

l'une par-derrière et l'autre par-devant. Il est fait de laine d'agneaux blancs et parsemé de croix noires. Les métropolitains le portent comme une marque de la juridiction spirituelle qu'ils ont sur les ecclésiastiques de leur province. On le regarde aussi comme l'emblème de l'humilité, de l'innocence et de la charité; il sert à rappeler au prélat qui en est décoré, qu'il doit, à l'exemple de Jésus-Christ, le prince des pasteurs, chercher la brebis égarée et la ramener au bercail sur ses épaules.

Selon le cardinal Bona, on bénit, à la fête de Ste Agnès, et dans l'église de son nom, bâtie sur la voie Nomentane, ces agneaux blancs dont la laine doit servir à faire les *pallium*. On les garde ensuite dans quelque communauté de religieuses, jusqu'à ce que le temps de les tondre soit arrivé. Les *pallium* faits de leur laine se déposent sur le tombeau de S. Pierre, et y restent pendant toute la nuit qui précède la fête de cet apôtre.

Le pape envoie la *pallium* aux archevêques du patriarchat d'Occident, après leur élection et leur sacre; mais ces prélats ne le portent qu'à l'église durant l'office divin. Il se donne aussi aux légats apostoliques, et à quelques évêques suffragans dont les siéges jouissent des droits d'exemption, tels que ceux de Bamberg en Allemagne, de Pavie en Italie.

C'est dans l'Orient que les évêques ont commencé à faire usage du *pallium*. S. Isidore de Péluse, *l.* 1, *ep.* 136, apporte diverses significations mystiques de cet ornement.

En Occident, le pape Symmaque envoya, au commencement du sixième siècle, le *pallium* à S. Césaire, évêque d'Arles, son vicaire dans les Gaules. Depuis ce temps-là, il a été ordinairement envoyé aux légats apostoliques, ainsi qu'à plusieurs métropolitains, comme on le voit par les lettres de S. Grégoire le Grand. M. de Marca fait voir qu'il ne s'accordait pas indifféremment à tous les métropolitains, avant le décret du pape Zacharie, qui fit une loi générale.

Jean-Georges Partsch, dans sa Dissertation troisième, *de origine, usu et auctoritate Pallii archiepiscopolis*, imprimée à Helmstadt en 1747, prétend que S. Boniface, archevêque de Mayence, est le premier qui ait établi pour les métropolitains la coutume de demander le *pallium* au saint Siége.

Anciennement le *pallium* n'était pas fait comme aujourd'hui. C'était un véritable vêtement qui couvrait tout le corps et qui ressemblait à nos chappes, avec cette différence qu'il était fermé par-devant.

Au lieu de *pallium*, les évêques grecs portent présentement l'*omophorion* ou l'*humérale*. C'est une large bandelette qui leur entoure le cou, puis qui descend sur la poitrine jusqu'au-dessus des genoux; elle est aussi parsemée de croix.

Nous lisons dans le glossaire de Spelman, dans Thomassin, etc. que le *pallium* était un manteau particulier aux empereurs romains, et que les premiers d'entre eux qui embrassèrent le christianisme le firent porter aux principaux évêques comme un emblème de la royauté du sacerdoce chrétien. Il fut depuis réservé aux archevêques pour montrer leur dignité, et pour leur concilier plus de respect. C'était ainsi que le grand-prêtre des Juifs portait divers ornemens que Dieu lui-même avait prescrits.

Voyez le cardinal Bona, *de Reb. Liturg. l.* 1, *c.* 24; M. de Marca, *de Concord. Sac. et Imper. l.* 6, *c.* 6 *et* 7; Spelman, et surtout Thomassin, *Discip. de l'Eglise, part.* 1, *l.* 2, *c.* 53 *et* 56, *p.* 129.

Dieu la conservation miraculeuse de tous ceux qui étaient tombés dans la rivière, surtout celle des enfans, qui se sauvèrent sans en excepter un seul [a].

Le saint évêque se montra plein de charité pour ses ennemis, et ne se vengea point de ceux qui, par de noires calomnies, avaient indisposé contre lui le pape Eugène III. Il forma de sages projets pour l'utilité et la sanctification de son diocèse; mais il n'eut pas le temps de les exécuter. Il mourut peu de semaines après son installation, le 8 juin 1154 [b]. On l'enterra dans la cathédrale, et le pape Nicolas III le canonisa vers l'an 1280.

Ce fut dans ce temps-là que son corps fut levé de terre par l'archevêque Guillaume Wickvane. En 1284, on enchâssa richement ses reliques, et on les déposa dans la nef de la cathédrale d'Yorck. Le roi Edouard Ier et tous les seigneurs de la cour assistèrent à la cérémonie, durant laquelle il s'opéra plusieurs miracles. On célébrait la fête de cette translation le 7 janvier [1]. On voit encore dans la sacristie de la même église un tableau contenant la liste de trente-six miracles du saint, et la copie d'une bulle d'indulgence de cent quarante jours, accordée à ceux qui visiteraient dévotement son tombeau [c].

La châsse de S. Guillaume fut pillée lors de la prétendu réformation, mais on enferma ses ossemens dans une boîte, puis on les enterra dans la nef sous une pierre de marbre. Drake ayant eu la curiosité de faire ouvrir la terre en 1732, les trouva avec la boîte et le coffre qui les contenait. Il les laissa au même endroit, après y avoir fait une marque [2].

Voyez Nicolas Trivet, dans ses Annales de six rois d'Angleterre, sous l'an 1146; Stubbs, *Act. Pontif. Ebor. in S. Willelmo;* la Légende du saint, par Capgrave; Guillaume de Newbrige, *de Rebus Anglicis sui temporis;* Brompton, et le moine Gervaise, *inter X, Script. Angliæ;* Drake, *Hist. et Antiquit. d'Yorck :* Papebroch, *t.* 2 *junii, p.* 136.

[a] Polydore Virgile, auteur de peu de poids, prétend que ceci arriva sur la rivière d'Are, à Pontefract, près de Ferry-Bridge. Mais Brompton et Stubbs disent expressément que ce fut dans la ville d'Yorck, sur la rivière d'Ouse, où il y a eu une chapelle jusqu'à la prétendue réforme, comme Drake le rapporte. Polydore se trompe encore en avançant que le nom de *Pontefract* est venu de cet accident, car ce nom est d'une date bien antérieure. On écrivait originairement *Pomfrète* ou *Pontfrète*.

[b] Hovéden avance qu'on avait mis du poison dans le calice avec lequel il disait la messe. Ce n'était qu'un bruit populaire, et qui est réfuté par Guillaume de Newbrige, natif et chanoine régulier d'Yorck, lequel a écrit l'histoire de son temps avec élégance, et surtout avec beaucoup d'exactitude.

[c] C'est ce que rapporte Drake, *p.* 419. Cet auteur ajoute qu'on ne peut presque plus lire le tableau, à cause de sa vétusté.

[1] *Voyez* le Bréviaire d'Yorck, imprimé à Paris en 1526.

[2] *Voyez* Drake, *p.* 419.

MARTYROLOGE.

A Aix en France, S. Maximin, premier évêque de cette ville, qu'on dit avoir été disciple du Seigneur.

Le même jour, Ste Calliope, martyre, qui, pour la foi de Jésus-Christ, eut les mamelles coupées et les chairs brûlées, fut roulée sur des têts de pots cassés, enfin décapitée, et reçut la palme du martyre

A Soissons en France, fête de S. Médard, évêque de Noyon, dont la vie et la mort précieuse ont été illustrées par de glorieux miracles.

A Rouen, S. Godard, évêque, frère du même S. Médard. Nés le même jour, et sacrés évêques le même jour, arrachés aussi à cette terre le même jour, ils allèrent ensemble dans le ciel.

A Sens, S. Héracle, évêque.

A Metz, S. Clou, évêque.

Dans la Marche d'Ancône, S. Séverin, évêque de Septempeda, qui porte aujourd'hui son nom.

En Sardaigne, S. Salustien, confesseur.

A Camérino, S. Victorin, confesseu

A Yorck en Angleterre, S. Guillaume, archevêque et confesseur. On rapporte parmi les miracles opérés à son tombeau la résurrection de trois morts.

Saints de France.

Au diocèse de Troyes, Ste Syre, dont une partie du chef est à Paris, dans l'église de Saint-Méry

En Rouergue, Ste Trièse, originaire du Poitou.

A Bourges, Ste Eustadiole, veuve, première abbesse de Montermoyen, qui fut inhumée au prieuré de Saint-Paul, qu'elle avait fondé.

A Vaujour en Auvergne, S. Mary, solitaire, protecteur de la ville de Mauriac.

Autres.

En Piémont, Ste Genèse, honorée comme vierge et martyre en ce pays.

En Egypte, S. Athré, abbé.

A Fano, S. Fortuna, évêque.

A Voltaire. S. Clément, prêtre.

NEUVIÈME JOUR DE JUIN.

S. PRIME, ET S. FÉLICIEN, MARTYRS.

Tiré de leurs Actes, publiés par Surius, et réimprimés dans le recueil des Bollandistes, avec les notes du P. Henschénius, junii t. 2, p. 149. Voyez *Tillemont,* t. 4, p. 571.

L'AN 286.

Ces deux martyrs, qui étaient frères, vécurent plusieurs années à Rome, où ils s'animaient mutuellement à la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. Ce qu'ils possédaient de biens était distribué aux pauvres. Souvent ils passaient les jours et les nuits dans les prisons pour y servir les confesseurs. Ils osaient même paraître dans les lieux où l'on tourmentait et où l'on exécutait les fidèles. Ils exhortaient à la persévérance ceux qui confessaient généreusement la foi, et tâchaient de regagner à la religion ceux qui avaient eu le malheur d'apostasier. En même temps ils se montraient en tout dignes serviteurs de Jésus-Christ, afin d'obtenir par ses mérites le salut éternel. Malgré l'étendue et la vivacité de leur zèle qui les faisaient connaître, ils échappèrent à plusieurs persécutions sanglantes. Ils étaient fort âgés lorsqu'il plut à Dieu de les appeler à la couronne du martyre.

Les idolâtres ayant demandé leur mort par des cris confus, Dioclétien et Maximien-Hercule donnèrent des ordres pour qu'on les arrêtât, et qu'on les mît en prison. On croit que ces ordres furent expédiés en 286, peu après l'association de Maximien à l'empire, puisque les deux princes paraissent ne s'être jamais trouvés réunis à Rome que dans cette année.

Les empereurs firent fouetter les martyrs avec une cruauté inouie; après quoi ils les envoyèrent dans la petite ville de Nomento, qui est à douze milles de Rome, pour que Promotus les châtiât avec plus de sévérité, et les traitât comme les ennemis déclarés des dieux. Le juge les remit entre les mains des bourreaux, qui d'abord les appliquèrent ensemble à diverses tortures. On les tourmenta ensuite séparément, et l'on employa mille artifices pour les déterminer à offrir de l'encens aux idoles. Mais la grâce de Jésus-Christ les soutint l'un et l'autre, et rien ne fut capable d'ébranler leur constance. A la fin on les condamna à perdre la tête; ce qui fut exécuté le 9 de juin. Les Chrétiens enlevèrent leurs corps, et les enterrèrent près de Nomento. Les noms de ces deux saints se trouvent en ce jour dans les anciens Martyrologes d'Occident, et dans le sacramentaire de S. Grégoire le Grand. Vers l'an 645, le

pape Théodore ordonna que leurs reliques fussent transportées à Rome, et déposées dans l'église de Saint-Etienne sur le mont Cœlius.

Une âme qui aime Dieu véritablement regarde, a l'exemple de S. Paul, toutes les choses du monde comme de la boue, afin de pouvoir gagner Jésus-Christ. La divine charité adoucit l'amertume que les sens trouvent dans la perte des biens et de la santé, dans les disgrâces, dans les tourmens et les autres afflictions de la vie. C'est le défaut de cette charité, qui fait que nous sommes si impatiens et si peu résignés dans les épreuves. « Un homme tiède et lâche » se plaint de tout, et traite de rigoureux les préceptes les plus faciles. Au contraire, un homme fervent trouve facile tout ce qui » est capable de l'unir à Dieu plus intimement, et il embrasse avec » joie tout ce qu'il sait être conforme à la volonté du ciel [1]. »

S. COLOMB ou COLOMKILLE, ABBÉ en IRLANDE.

Tiré de Bède, Hist. l. 3, c. 4, *ainsi que de la Vie du saint, écrite par Cummenée, abbe de Hy, en* 557 (ap. Mabil. sec. 1 Ben. p. 361), *et donnée avec plus d'étendue en trois livres, par Adamnan* [a], *qui était abbé du même monastère en* 700 (ap. Sur. et Canis. Lect. antiq. t. 5). *Ces deux Vies contiennent plusieurs relations de miracles. Guillaume, évêque de Derry, dans sa Bibliothèque historique d'Irlande, parle, p.* 85, *d'un poème intitulé* Amrha, *ou* Vision de S. Colomkille, *lequel fut écrit peu de temps après la mort du saint, et s'accorde pour le principal avec les deux auteurs que nous venons de citer.* Voyez *aussi Tanner,* de Scriptor. Brit. p. 192; *et Ware,* l. 1 Scriptor. Hibern. p. 14; item in Monasteriologia Hibernica, p. 186; *les ouvrages attribués au saint, dans un Ms. irlandais de la Bibliothèque Bodléienne à Oxford; le* Leabhar Lecan, *c'est-à-dire* le livre de Lacane, *Ms. irlandais ancien et précieux, qui se gardait au collége des Lombards à Paris, p.* 58. *Cet ouvrage est une histoire des antiquités d'Irlande.*

L'AN 597.

S. Colomb ou S. Colme, fut l'apôtre des Pictes, et un des plus célèbres patriarches des moines en Irlande. Pour le distinguer des

[1] Thomas à Kempis, *l. de Discipl. Claustral.*

[a] Cet Adamnan, c'est-à-dire *le petit Adam,* est honoré parmi les saints. Les Pictes l'ayant envoyé en ambassade vers Aldfrid, roi des Northumbres, en 701, il apprit des églises de l'Angleterre la vraie manière de célébrer la Pâque. A son retour, il voulut engager ses moines à s'y conformer, mais il ne réussit point. Etant passé en Irlande, qui était son pays natal, il y fut plus heureux. Il détermina presque toute cette île à célébrer la Pâque dans le même temps que l'Eglise universelle la célébrait. Il revint à son monastère de Hy, dans l'espérance qu'il y trouverait plus de docilité. Il se trompa, et il mourut en 705, sans avoir eu la satisfaction de voir ce qu'il désirait si ardemment. Cependant il écrivit un traité solide *du vrai temps de faire la Pâque,* qu'il laissa à ses moines, et qui les disposa quelque temps après à suivre un point de discipline reçu dans toute l'Eglise.

S. Adamnan composa aussi un recueil de canons, et une description curieuse de

autres saints du même nom, on l'a surnommé *Colomkille*, du grand nombre de *cellules* monastiques qu'il fonda, et que les Irlandais appellent *Killes*.

Ce saint était issu de l'illustre maison de Neil, et naquit en 521 à Cartan, dans le comté de Tyrconnel. Il comprit dès son enfance qu'il n'y a de grand et d'estimable que ce qui nous embrase d'amour pour Dieu; et cet amour, il tâcha de l'allumer dans son âme par un entier détachement du monde, ainsi que par une parfaite pureté de corps et d'esprit. Il étudia l'Ecriture et les maximes de la vie ascétique, sous le saint évêque Finian, qui avait établi une école à Cluain-Irard.

Ayant été élevé au sacerdoce en 546, il donna lui-même d'admirables leçons de piété et d'Ecriture sainte, et forma en très-peu de temps plusieurs disciples. Environ quatre ans après, il fonda le grand monastère de Dair-Magh [a], appelé aujourd'hui *Durrogh* [b]. Il fut aussi le fondateur de quelques autres monastères moins considérables [c]. En même temps il composa pour l'usage de ses religieux une règle qui était principalement tirée de celle des anciens moines d'Orient [d].

Son zèle à reprendre les vices publics lui ayant fait encourir l'indignation du roi Dermot ou Dermitius, il quitta l'Irlande, et passa dans la partie septentrionale de la Bretagne, connue aujourd'hui sous le nom d'Ecosse [e]. Il emmena avec lui douze de ses disciples,

la Terre-Sainte, telle qu'elle était de son temps. Ce dernier ouvrage, qui fournit à Bède ses principaux mémoires pour son livre *de Locis sanctis*, a été publié par Gretser, et par Mabillon, *Act. SS. ord. S. Ben. t.* 4, *p.* 502. L'auteur y parle des tombeaux de S. Siméon et de S. Joseph, qui se voyaient à Jérusalem; de la trace des pieds de Jésus-Christ qui était sur le mont des Oliviers; d'une église de figure ronde, qui couvrait la montagne, en sorte qu'il y avait une ouverture au-dessus de la place où les pieds du Sauveur avaient laissé une empreinte. Il parle des sauterelles que produisaient les déserts du Jourdain, et dont le petit peuple se nourrissait après les avoir fait bouillir dans de l'huile. Selon le même auteur, il y avait dans l'église de la Rotonde, à Constantinople, une portion de la vraie croix, qu'on exposait les trois derniers jours de la semaine sainte sur un autel d'or, où l'empereur, la cour, l'armée, le clergé et les autres corps allaient le baiser à différentes heures. *Voyez* Mabillon, *loc. cit.* et Tanner, *de Scriptor. Brit. p.* 5.

[a] Ce monastère, situé dans le comté de King, embrassa depuis la règle des chanoines réguliers de S. Augustin. *Voyez* Ware, *Antiquit. Hibern. c.* 17, *p.* 186. Ce savant antiquaire parle d'un manuscrit des quatre Evangiles, traduit en latin par S. Jérôme, dont la couverture était ornée de plaques d'argent, et qui se gardait anciennement dans l'abbaye de Durrogh. Au commencement de ce manuscrit, qui existe encore, est une inscription qui porte qu'il fut copié par S. Colomb dans l'espace de douze jours.

[b] Le mot irlandais *Dair-Magh*, signifie *le Champ des chênes*.

[c] Tels que ceux de Doire ou Derry dans l'Ultonie, et de Surd dans la province de Leinster.

[d] Ussérius, Tanner et Ware parlent de cette règle, et disent qu'elle existe encore en ancienne langue irlandaise. Roger Twisden observe (*Naissance de l'Etat monast. p.* 36) que les premiers moines de la Bretagne et de l'Irlande suivaient à peu près le même genre de vie que ceux de l'Orient.

[e] Les Scots s'établirent d'abord en Irlande, comme on le voit par Orose, Claudien, et les Annales écossaises. On pense qu'ils étaient venus du Nord, et l'on regarde comme fort plausible la conjecture de ceux qui les font Scythes d'origine. En

Bède place son arrivée l'an 565 de Jésus-Christ, le neuvième du règne de Bridius [a].

effet, leur nom paraît avoir la même étymologie que celui des Scythes, et être dérivé du mot teutonique ou saxon *scytan, lancer une flèche*, exercice militaire dans lequel toutes les nations septentrionales excellaient.

Les Pictes, selon Bède, étaient Scythes d'origine. Mais il paraît que cet auteur s'est trompé, et qu'il a attribué au premier de ces peuples ce qui n'appartenait qu'au second. On ne peut guère douter que les Pictes n'aient été Bretons. Peut-être même étaient-ils les premiers habitans du pays; au moins y étaient-ils établis long-temps avant les Scots. Ces derniers, suivant leurs annales, vinrent d'Irlande pour attaquer les Pictes, qui les repoussèrent d'abord.

Quelque temps après, les Pictes ou Bretons septentrionaux se virent menacés de la guerre par les Anglo-Saxons, qui avaient conquis la partie méridionale de l'île. Il paraît qu'ils invitèrent les Scots d'Irlande à venir les secourir. Ceux-ci du moins s'établirent sous le roi Fergus, vers l'an 503, dans la partie de l'Ecosse appelée *Dalrieda*. Ussérius prétend que le royaume des *Dalraudins* ou Scots de Dalrieda était composé des provinces de Cantire, de Knapdale, de Lorn, d'Argyle, de Braid-Albin, et de quelques îles.

Les Scots et les Pictes vécurent en paix et en bonne intelligence jusqu'à l'année 840, que Kennet II, roi des premiers, tua dans une bataille Drusken, roi des seconds, avec la meilleure partie de sa noblesse, et fit la conquête de tout le pays situé au nord de Grames-Dyke. Vers l'an 900, les Scots s'emparèrent du reste du pays, qui depuis ce temps-là prit le nom d'*Ecosse*. Les vaincus ayant été comme incorporés avec les vainqueurs, on ne les en distingua plus dans la suite.

Les critiques modernes rejettent comme fabuleuse cette liste de trente-neuf rois des Scots, laquelle commence à Fergus I[er], qu'on place 330 ans avant Jésus-Christ, et qu'on fait contemporain d'Alexandre le Grand. Ils regardent conséquemment Fergus, fils d'Erch, ordinairement appelé Fergus II, comme le premier roi des Scots dans le pays qui se nomme aujourd'hui *Ecosse*. Ils placent le commencement de son règne, non pas en 403, comme l'ont fait quelques auteurs, mais en 503, ce qui s'accorde mieux avec la chronologie des successeurs immédiats du prince.

Du temps de César, c'était un usage parmi les Bretons de se peindre le corps. Ceux du Midi adoptèrent les mœurs des Romains, qui les avaient vaincus. Il n'en fut pas de même de ceux du Nord, qui se maintinrent dans la liberté. Ils continuèrent toujours de se peindre le corps, d'où leur vint le nom de *Pictes*, nom toutefois qui ne remonte point plus haut que le troisième siècle, puisque l'orateur Eumène est le premier dans lequel on le trouve.

Les *Ladeni* habitaient la partie méridionale de ce que nous appelons l'*Ecosse*. Les Calédoniens, nation sauvage, occupaient les hauteurs et la forêt calédonienne qui s'étend vers le Nord depuis le Frith. Leur situation les garantissait des attaques de leurs ennemis. Jamais les Romains n'osèrent pénétrer dans leurs bois et leurs montagnes; ils les laissèrent jouir tranquillement de leur barbarie et de leur liberté. Ce fut pour arrêter leurs incursions, et pour fixer les limites de la domination romaine, que l'empereur Adrien fit élever, en 123, un mur de gazon, qui avait de longueur soixante-huit milles d'Angleterre, et qui s'étendait depuis Tinmouth jusqu'au golfe de Solway. L'empereur Antonin le Pieux agrandit les limites des Romains, et ordonna seulement, pour fermer l'entrée aux Calédoniens, qu'on élevât un second mur de gazon, de la longueur de trente-six milles d'Angleterre, lequel s'étendit depuis Abercurning (aujourd'hui Abercorn) jusqu'à la Clyde, près de l'ancien Kirk-patrick.

Grime ou Graham, qui gouverna les Scots durant la minorité du roi Eugène II, rasa ce second mur dans la guerre qu'il fit aux Pictes, ou, selon d'autres, aux Bretons, sujets des Romains. Ces derniers furent obligés, quelque temps après, d'appeler les Saxons à leur secours contre les Pictes. Les ruines de la muraille dont nous venons de parler s'appellent encore *Graham's Dike*. On dérive ce nom ou de *Graham* ou du mont *Grampus* (aujourd'hui Grantzbaine).

La muraille d'Antonin ne servit pas long-temps de limites à la province romaine, que l'empereur Sévère étendit, en 210, jusqu'à celle d'Adrien, dans le pays qui est présentement connu sous le nom de *Northumberland*. Le même prince fit faire une nouvelle muraille, mais qui était de pierre. Il voulut aussi qu'elle fût flanquée de tours, et défendue par un fossé. Cet ouvrage était si beau et si solide, que Spartien l'appelle *la gloire du règne de Sévère*.

Voyez l'*Itinerarium septentrionale* de M. Alexandre Gordon; l'*Essai critique sur les anciens habitans de l'Ecosse*, par MM. Thomas Innès, Chamberlaine, etc.

[a] Bridius, fils de Meilochon, fut le plus puissant roi des Pictes.

Il est dit du saint, qu'il convertit les Pictes au christianisme par ses prédications, ses vertus et ses miracles. Mais ceci ne doit s'entendre que des Pictes du nord, ainsi que de ceux qui habitaient les hauteurs, et qui étaient séparés des autres par le mont Grampus. En effet, nous apprenons de Bède, que les Pictes méridionaux avaient reçu l'Evangile long-temps auparavant, et qu'ils en étaient redevables aux prédications de S. Ninyas [a], premier évêque de Whit-Herne, dans le comté de Galloway.

Les Pictes, ayant embrassé la foi, donnèrent à S. Colomb la petite île de Hy, ou de Jona, qui est à douze milles de la terre ferme, et qui de son nom fut depuis appelée *Y-Colm-Kille*. Il y bâtit un grand monastère, qui, durant plusieurs siècles, fut le principal séminaire des Bretons du nord. Les rois d'Ecosse y eurent long-temps leur sépulture. On y enterra aussi les corps d'une multitude presque innombrable de saints [b]. Ce monastère donna naissance à plusieurs autres que S. Colomb fonda en Ecosse. Ce fut là que se formèrent les célèbres évêques Aïdan, Finian et Colman, qui convertirent à la foi les Anglais-Northumbres. Dans la suite, le monastère de Hy embrassa la règle de S. Benoît [c].

Le genre de vie que suivait S. Colomb était fort austère. Il couchait sur la terre nue, et n'avait qu'une pierre pour oreiller. Ses jeûnes étaient rigoureux et continuels; la piété cependant ne le rendait ni sombre ni mélancolique. Une aimable gaîté paraissait toujours peinte sur son visage, et annonçait à tous ceux qui

a *Voyez* sa vie sous le 16 de septembre.

b L'île de Saint-Colomb a près de trois milles de long, sur un peu plus d'un mille de large. Parmi les ruines de l'ancien cloître de l'abbaye, est un cimetière, à l'occident duquel sont les tombeaux de quarante-huit rois d'Ecosse. A la droite de ces tombeaux sont ceux de quatre rois d'Irlande, et à la gauche ceux de huit rois de Norwége. Les premières familles des îles occidentales avaient leur sépulture dans le reste de ce cimetière. Voyez *l'Histoire ancienne de la Grande-Bretagne*, par Lewis, *p.* 236, et la *Description des îles occidentales*, par Martin.

c On lit dans Bède, *l.* 3, *c.* 4, que quoique S. Colomb n'eût point été évêque, il passa en usage que tous les habitans de l'île, sans en excepter l'évêque, fussent soumis à l'abbé du monastère. Les Calvinistes se sont prévalus de ce passage, comme s'il détruisait la prééminence de l'épiscopat dans l'église. Mais leur prétention est dénuée de tout fondement.

1° L'évêque Ussérius, *de Britan. Eccl. Antiq. c.* 16, observe qu'il s'agit dans le cas présent, non d'une supériorité d'ordre, mais seulement d'une supériorité de juridiction civile. En effet, les annales d'Ultonie portent qu'il y eut toujours un évêque dans l'île de Hy, et que cet évêque faisait sa résidence ou dans le monastère, ou près du monastère.

2° Adamnan, *in Vit. S. Colombæ, l.* 3, rapporte que S. Colomb refusa d'officier en présence d'un évêque qui s'était caché par humilité; qu'il ne voulut point qu'il reçût de lui la communion; et que, par respect pour sa dignité, il l'obligea de célébrer lui-même les divins mystères.

3° Lloyd, dans son *Histoire du gouvernement de l'Eglise*, prouve, *c.* 5, 6, 7, que les églises des Pictes et des Scots ou Saxons ont été de tout temps gouvernées par des évêques.

4° La vénération qu'on avait pour S. Colomb introduisit une supériorité de juridiction civile sur les évêques, que l'on tirait ordinairement du monastère, et qui même, pour cette raison, conservaient leur premier respect envers leur ancien abbé.

le voyaient que son âme jouissait d'un calme inaltérable, et de cette joie pure que produit la présence du Saint-Esprit. Sa ferveur était si grande, que dans toutes ses actions il paraissait être plus qu'homme. Autant qu'il était en lui, il ne laissait échapper aucun moment sans le consacrer à quelque chose qui eût la gloire de Dieu pour objet, comme à prier, à lire, à écrire ou à prêcher. Sa douceur et sa charité, qui ne se démentaient en aucune occasion, lui gagnaient les cœurs de tous ceux avec lesquels il conversait. Ses vertus, relevées encore par le don de prophétie et par celui des miracles, lui attiraient une vénération universelle. Il avait une telle autorité, que les rois mêmes ne faisaient rien sans le consulter. Aïdan ou Ephen, qui en 570 succéda sur le trône à Kinatel, son parent, voulut recevoir de sa main les ornemens royaux [a].

Quatre ans avant sa mort, le saint eut une vision qui lui fit verser beaucoup de larmes. Il pleurait parce que les anges lui avaient appris que Dieu, touché par les prières des églises de Bretagne et d'Ecosse, prolongerait encore sa vie de quatre années.

Sentant approcher sa dernière heure, il dit un dimanche à Diermit, son disciple : « Ce jour est appelé le sabbat, c'est-à-dire » le jour du repos; il sera véritablement tel à mon égard, puis- » qu'il mettra fin à mes travaux. » Il se trouva le premier dans l'église à minuit, qui était le dernier temps où se disait matines. S'étant mis à genoux devant l'autel, il reçut le saint viatique; puis, après avoir donné sa bénédiction à ses frères, il s'endormit tranquillement dans le Seigneur, en 597. Il était âgé de soixante-dix-sept ans. On l'enterra dans l'île de Hy. Son corps fut ensuite transporté à Down en Ultonie, et déposé dans un caveau avec ceux de S. Patrice et de S[te] Brigite [b].

S. Colomb était autrefois honoré parmi les principaux patrons d'Irlande et d'Ecosse. Il est nommé en ce jour dans le Martyrologe romain; mais il est nommé dans quelques calendriers le 7 de juin, qui paraît avoir été le jour de sa mort

S[te] PÉLAGIE, VIERGE ET MARTYRE.

S[te] Pélagie était d'Antioche. Elle n'avait encore que quinze ans, lorsqu'elle fut appelée, en 311, à la gloire du martyre. Les soldats

[a] Ware, *l.* 1 *Descrip. Hibern. p.* 15, arle des ouvrages du saint que nous avons encore. Ces ouvrages sont une règle monastique, communément intitulée *Columkille*; quatre hymnes, dont une en l'honneur de S. Kiaran. *Voyez* Colgan, *Trias Thaum. p.* 472, et l'édition de Ware par Harris, *p.* 187.

[b] *Voyez* Ware. *loc. cit. p.* 18; Harris, *Descrip. du comté de Down, p.* 27, *monast. Hibern. p.* 258.

chargés de l'arrêter prirent un moment où elle était seule à la maison. Elle ne douta point, en les voyant, qu'ils ne vinssent pour la conduire devant le juge, où sa chasteté aurait de rudes assauts à soutenir. Cependant elle ne se déconcerta pas; et pour mieux cacher son dessein, elle pria les soldats de lui permettre d'aller à sa chambre, sous prétexte de s'habiller et de se parer. Se voyant seule, elle monta au haut de la maison, et de là elle se précipita en bas. Elle mourut sur la place de sa chute. S. Chrysostôme dit, en parlant de cette action, que Pélagie avait Jésus dans son cœur, et que ce fut par son inspiration qu'elle agit de la sorte. Peut-être que la sainte espérait qu'en se précipitant, il ne lui en coûterait pas la vie, et que par là elle pourrait s'échapper des mains des persécuteurs. Il est certain qu'il lui était permis d'exposer ses jours à quelque danger pour la conservation de sa chasteté. Hors les circonstances dont nous parlons, ou sans une inspiration particulière, ce serait un crime horrible de se donner la mort [a].

Il y avait deux églises, l'une à Antioche et l'autre à Constantinople, qui portaient le nom de Ste Pélagie dans le cinquième siècle.

Voyez le Martyrologe romain, sous le 9 de juin; S. Chrysostôme, *Hom. de S. Pelagiâ, t. 2, p.* 592, *ed. Ben.* S. Ambroise, *ep.* 37, *et l.* 3 *de Virgin. c.* 7, *ed. Ben.* et le P. Janning, un des continuateurs de Bollandus, *t.* 2 *junii, p.* 158.

S. VINCENT, MARTYR EN AGENOIS.

On donne à ce saint le surnom de *Lévite* ou de Diacre. Il prêcha la foi dans les Gaules, au second ou troisième siècle. Les idolâtres

[a] Un homme qui se donne la mort de propos délibéré commet une injure atroce: 1° contre Dieu, qui est l'auteur de sa vie; 2° contre la société, qu'il prive d'un de ses membres, et des secours qu'elle avait droit d'en espérer; 3° contre sa famille et ses amis, auxquels il ravit les services qu'ils pouvaient et devaient attendre de lui; 4° contre lui-même, puisqu'en s'ôtant la vie du corps, il se précipite dans les supplices éternels de l'enfer. Les expressions manquent, lorsqu'il faut représenter l'indignité et la bassesse d'âme que renferme le suicide. On ne conçoit pas comment il s'est trouvé des peuples qui ont éteint les principes de la raison, et étouffé la voix de la nature au point de supposer du courage dans une action qui décèle la plus insigne lâcheté. Le courage consiste à savoir être malheureux:

Rebus in adversis facile est contemnere mortem;
Fortiter ille facit, qui miser esse potest. MARTIAL.

Il en est du duel comme du suicide. On est vraiment courageux, lorsqu'on souffre des humiliations, des injures, des tourmens pour la défense de la vertu, et pour être fidèle à son devoir. Mais peut-on qualifier ainsi un homme qui est incapable de supporter un léger affront; qui aime mieux fouler aux pieds les lois divines et humaines, que de pardonner une petite injure; qui préfère le plaisir brutal de la vengeance, à l'avantage d'obéir à Jésus-Christ, qui nous déclare que la patience est sa vertu favorite, qu'elle fera le caractère distinctif de ses disciples, et qu'elle est comme l'âme du christianisme

l'ayant arrêté, le conduisirent à Agen, devant le gouverneur. Celui-ci le fit étendre sur des pieux pointus et fichés en terre, et ordonna qu'on lui déchirât le corps à grands coups de fouet. Le saint fut ensuite décapité. Son culte est fort ancien dans les Gaules. On venait de toute l'Europe visiter son tombeau à Agen, dans le sixième et le septième siècles. C'est ce que nous apprenons de S. Grégoire de Tours et de Fortunat de Poitiers. Quelques auteurs ont confondu S. Vincent, martyr en Agenois, avec le saint du même nom qui souffrit à Saragosse en Espagne. Le premier est nommé en ce jour dans le Martyrologe romain.

Voyez S. Grégoire de Tours, *Hist. franc. l.* 7, *c.* 35, et *l. de Glor. mart. c.* 105; le Martyrologe romain, etc.

MARTYROLOGE.

A ROME, sur le mont Célius, fête des saints martyrs Prime et Félicien, sous les empereurs Dioclétien et Maximien. Ces glorieux martyrs, après avoir mené dans le Seigneur une longue vie, souffrirent d'abord ensemble les mêmes tourmens, puis séparément des supplices divers et recherchés; enfin, ayant été décapités par Promote, président de Nomente, ils arrivèrent à l'heureux terme de leurs combats.

A Agen en France, martyr de S. Vincent, diacre et martyr.

A Antioche, S[te] Pélagie, vierge et martyre, à qui S. Ambroise et S. Jean Chrysostôme donnent de grandes louanges.

A Syracuse, S. Maximien, évêque, dont le pape S. Grégoire fait souvent mention.

A Andria, près de Pouille, S. Richard, premier évêque de cette ville, illustre par ses miracles.

En Ecosse, S. Colomb, prêtre et confesseur.

A Edesse en Syrie, S. Julien, moine, dont S. Ephrem, diacre, a écrit les belles actions.

Saints de France.

Au Mans, décès de S. Liboire, évêque, dont le corps, qu'on portait à Paderborne en Westphalie, reposa durant tout un jour en l'église de Notre-Dame de Paris, après qu'Ercaurad second, qui en était évêque, l'eut été recevoir au-delà du Petit-Pont.

Autres.

A Nicée, S. Diomèdes, martyrisé avec quatre autres.

A Rome, S. Fauste, martyr.

En l'île de Chio, trois saintes vierges martyrisées pour la foi, dont les noms n'ont pas été sus.

En Perse, S[te] Marianne et ses quatre compagnes, vierges et martyres.

DIXIÈME JOUR DE JUIN.

Ste MARGUERITE, REINE D'ÉCOSSE.

Tiré de ses deux Vies, écrites, l'une par Thierri, moine de Durham, son confesseur, et l'autre par S. Aëlred. Voyez *aussi les historiens d'Ecosse et d'Angleterre ; et l'*Idée d'une dame parfaite, dans la Vie de Ste Marguerite, reine d'Ecosse, 1661, in-8°.

L'AN 1093.

MARGUERITE était petite-nièce de S. Edouard le Confesseur, et petite-fille d'Edmond, surnommé *Côte-de-Fer*. Mais il faut, pour l'intelligence de l'histoire de sa vie, que nous représentions l'état où se trouvaient les affaires d'Angleterre lorsqu'elle vint au monde.

Edmond avait été assassiné en 1017 par le comte Edric. Canut, roi de Danemark, qui, en vertu d'un accommodement, était déjà maître du pays des Merciens et des provinces septentrionales, ne manqua pas de profiter de cette circonstance. Il trouva le moyen de se faire reconnaître monarque de toute l'Angleterre, par les évêques et par les principaux de la nation. Il se fit aussi déclarer tuteur des deux fils d'Edmond, jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de succéder à leur père dans le royaume des Saxons occidentaux.

Le châtiment d'Edric parut être d'un heureux présage; mais la suite ne répondit point à ce beau commencement. En effet, Canut envoya secrètement au roi de Suède les deux princes, qui se nommaient Edouard et Edmond, et recommanda qu'on leur ôtât la vie. Sa cruelle ambition fut mal servie; le monarque suédois refusa de tremper ses mains dans un sang innocent. Cette conduite lui fit d'autant plus d'honneur, qu'il avait tout à craindre de la puissance de Canut, qui, par une insigne perfidie, venait de joindre la Norwége au Danemark. Il envoya les deux princes au roi de Hongrie, qui les reçut avec bonté, et se chargea du soin de les faire élever d'une manière conforme à leur naissance.

Edmond, l'aîné des princes, mourut sans postérité. Edouard, son frère, épousa Agathe, sœur de la reine de Hongrie, ou, selon d'autres, nièce de l'empereur Conrad. C'était une princesse vertueuse et douée de toutes les belles qualités de l'esprit et du cœur. Elle devint mère d'Edgard, surnommé *Etheling*, de Christine, qui se fit religieuse, et de Marguerite, dont nous écrivons la Vie.

Enfin Canut mourut après un règne brillant aux yeux du monde. Il était digne de porter la couronne; mais il ternit l'éclat de sa gloire par l'injustice et l'ambition. Ses fils Swane et Hardecnute

lui succédèrent, l'un en Norwége, et l'autre en Danemark. Harold fut élu roi en Angleterre. S'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il ait été aussi fils de Canut, il se montra peu digne d'un tel père, soit dans la paix, soit dans la guerre. Il ne régna que trois ans, et mourut en 1039. Hardecnute étant venu en Angleterre, y fut reconnu roi; mais il mourut après un règne de deux ans.

Edouard le Confesseur fut ensuite appelé à la couronne. Lorsqu'il se vit affermi sur le trône, il fit inviter Edouard, surnommé *Etheling* ou d'*Outremer*, à passer de Hongrie en Angleterre, avec ses enfans. Il les reçut à Londres en 1054, avec toutes les marques possibles d'honneur et d'affection. Edouard d'Outremer mourut dans cette ville trois ans après, et fut enterré dans l'église de Saint-Paul. Son fils Edgar devait naturellement succéder à S. Edouard le Confesseur; mais comme il était encore fort jeune, et que d'ailleurs il était né dans un pays étranger, on prit de là occasion de l'exclure de la couronne, et l'on plaça le comte Harold sur le trône en 1066. Celui-ci prétendait qu'Edouard l'avait désigné pour son successeur. Guillaume, duc de Normandie, fit valoir une semblable prétention. En conséquence, il passa la mer, conquit l'Angleterre, et tua Harold dans la fameuse bataille qui se donna près de Hastings, le 14 octobre 1066. Plusieurs Anglais se déclarèrent inutilement pour Edgar. Ce prince était trop faible pour soutenir ses droits les armes à la main; il fut forcé, avec toute la noblesse, de recevoir le vainqueur à Londres.

Quelque temps après, il s'enfuit secrètement pour se soustraire à la tyrannie de Guillaume. Le vaisseau sur lequel il s'embarqua avec sa sœur Marguerite fut assailli d'une violente tempête qui le jeta sur la côte d'Ecosse. Malcolm III, roi de ce pays, les reçut l'un et l'autre, et leur fit un accueil très-favorable. Il s'intéressa à leur malheur avec d'autant plus de vivacité, qu'il s'était trouvé lui-même dans une position toute semblable. En effet, il avait été obligé de prendre la fuite, après la mort de son père Donald ou Duncan VII, que Macbeth, général d'une partie des troupes, avait tout à la fois dépouillé de la vie et de la couronne. Ayant erré long-temps en divers lieux, il s'était retiré à la cour d'Edouard le Confesseur. Soutenu de la protection de ce prince, qui lui donna un corps de dix mille hommes, il retourna en Ecosse, où les nouveaux secours qu'il tira de ceux qui tenaient pour lui mirent son armée en état de remporter une victoire complète sur ses ennemis. Macbeth fut tué lui-même, après avoir joui dix-sept ans du fruit de son usurpation. Par cette victoire, Malcolm recouvra l'Ecosse, et il fut proclamé roi à Scone en 1057.

Lorsque ce prince vit Edgar et Marguerite dans son royaume,

son cœur s'attendrit sur leur malheureux sort. Il leur procura tous les secours qui dépendaient de lui, et il se félicita d'avoir trouvé l'occasion de pouvoir les assister. Guillaume voulait qu'on les lui remît entre les mains; mais Malcolm refusa de se prêter à une si noire trahison. Ce refus alluma le flambeau de la guerre. Les Ecossais défirent dans le Northumberland Roger, général du duc de Normandie, puis Richard, comte de Glocester. Eudes, frère de Guillaume, et comte de Kent, fut aussi vaincu par le roi d'Ecosse. Le duc prit de nouvelles mesures pour réparer ses pertes. Il fit avancer son fils Robert à la tête d'une armée nombreuse, qui campa sur la Tine, mais qui ne se distingua par aucune action éclatante. A la fin les affaires changèrent de face; on parla de paix, et elle fut conclue à certaines conditions, dont l'une était que Guillaume traiterait Edgar comme son ami.

Cependant Marguerite donnait à l'Ecosse le spectacle de toutes les vertus. Elle avait appris dès ses premières années à mépriser l'éclat trompeur des pompes mondaines, et à regarder les plaisirs comme un poison d'autant plus dangereux, qu'il flatte en donnant la mort. C'était bien moins par sa rare beauté, que par un heureux assemblage de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, qu'elle s'attirait l'admiration de toute la cour. Les honneurs qu'on lui rendait ne portaient aucune atteinte à son humilité. Toute son ambition était de se rendre agréable au Roi des rois. Elle ne trouvait de satisfaction que dans les charmes de l'amour divin; et cet amour, elle l'entretenait et le nourrissait par l'exercice de la prière et de la méditation, auquel il lui arrivait souvent de consacrer les jours entiers. Considérant Jésus-Christ dans la personne des pauvres, elle saisissait toutes les occasions qui se présentaient de les servir, de les consoler et de pourvoir à leurs différens besoins.

Malcolm, touché de tant de vertus, conçut pour Marguerite la plus haute estime; il crut même devoir lui proposer de s'unir à elle par les liens du mariage. Il fut au comble de ses désirs, lorsque la princesse eut donné son consentement. Marguerite fut mariée, et couronnée reine d'Ecosse en 1070. Elle était dans la vingt-quatrième année de son âge.

Quoique Malcolm eût des mœurs peu polies, il n'avait cependant rien dans le caractère qui sentît la fierté ou la bizarrerie, et l'on ne remarquait en lui aucune mauvaise inclination. Marguerite, par une conduite pleine de respect et de condescendance, se rendit bientôt maîtresse de son cœur. Elle se servit de l'ascendant qu'elle avait sur lui, pour faire fleurir la religion et la justice, pour procurer le bonheur des peuples, et pour inspirer à son

mari ces sentimens qui en ont fait un des plus vertueux rois de l'Ecosse. Elle adoucit son caractère, cultiva son esprit, polit ses mœurs, et l'embrasa d'amour pour la pratique des maximes évangéliques. Le roi était si charmé de la sagesse et de la piété de son épouse, que non-seulement il lui laissait l'administration de ses affaires domestiques, mais qu'il se conduisait encore par ses avis dans le gouvernement de l'Etat. Marguerite, au milieu du tumulte des affaires, savait conserver le recueillement de l'âme, et se prémunir contre les dangers de la dissipation. Une extrême exactitude à faire toutes ses actions en vue de Dieu, l'exercice continuel de la prière, la pratique constante du renoncement à soi-même, étaient les principaux moyens qu'elle employait pour se maintenir dans une disposition aussi parfaite. L'étendue de son génie ne le cédait point à l'éminence de ses vertus. On admirait en Ecosse, et même dans les pays étrangers, sa prudence qui pourvoyait à tout; son application aux affaires publiques et particulières; son ardeur à saisir toutes les occasions de rendre les peuples heureux; sa sagesse et sa dextérité dans l'accomplissement des devoirs attachés à l'exercice de l'autorité royale.

Dieu bénit le mariage de Marguerite et de Malcolm. Il en sortit plusieurs enfans, qui ne dégénérèrent point de la vertu de ceux dont ils avaient reçu le jour. La reine devint mère de six princes, savoir : Edouard, Edmond, Edgar, Ethelred, Alexandre, David, et deux princesses, qui reçurent l'une le nom de Mathilde, et l'autre celui de Marie. La première épousa Henri Ier, roi d'Angleterre; la seconde fut mariée à Eustache, comte de Boulogne. Edgar, Alexandre et David parvinrent successivement à la couronne d'Ecosse, et régnèrent tous avec une grande réputation de valeur, de sagesse et de piété. David se distingua encore au-dessus de ses deux frères, et l'on a dit de lui, à juste titre, qu'il avait été le plus bel ornement du trône écossais.

Marguerite fut le principal instrument dont Dieu se servit pour former ces princes à la vertu. Elle eut soin de les prémunir de bonne heure contre ces écueils où ne vont que trop souvent échouer ceux qui naissent dans les cours des rois. En même temps qu'elle leur faisait sentir le vide et le néant des choses humaines, elle leur peignait la vertu avec tous ses charmes, et leur inspirait l'horreur du péché, avec l'amour de Dieu et la crainte de ses jugemens. Les précepteurs et les gouverneurs qu'elle mit auprès d'eux étaient des hommes remplis de religion. Elle éloignait de leurs personnes tous ceux qui n'avaient pas une piété reconnue. L'expérience et la nature du cœur humain lui avaient appris que les enfans ne se défont presque jamais des impressions qu'ils ont reçues de la con-

duite de leurs maîtres et de tous ceux avec lesquels ils ont eu à vivre dans leurs premières années. Elle se faisait rendre compte des progrès que faisaient les jeunes princes, et se chargeait souvent elle-même du soin de leur enseigner ce que la profession du christianisme exigeait d'eux.

Lorsque les princesses ses filles furent en âge de profiter de ses exemples, elle les associa à ses exercices spirituels et à toutes ses bonnes œuvres. Elle ne se contentait pas de leur inspirer l'amour des différentes vertus; elle faisait encore de ferventes prières pour demander à Dieu la conservation de leur innocence et leur avancement dans la piété. Elle leur faisait goûter ses instructions par la douceur et la charité avec lesquelles elle savait les assaisonner. Les personnes vicieuses n'osaient approcher d'elles, non plus que des princes leurs frères; elles n'osaient même paraître à la cour, où la vertu seule pouvait servir de recommandation, et où le défaut de piété était un titre d'exclusion pour toutes les places.

Marguerite regardait le royaume d'Ecosse comme une grande famille dont elle était la mère. Elle se crut donc obligée de faire servir à le rendre heureux, et le rang dans lequel la Providence l'avait placée, et l'autorité que le roi avait remise entre ses mains. Mais sachant que le bonheur des peuples est inséparable de la pratique de la religion, elle s'appliqua surtout à réformer les abus et à bannir l'ignorance dans laquelle la plupart des Ecossais étaient par rapport à leurs principaux devoirs. Ainsi, son premier soin fut d'établir partout de saints ministres et des prédicateurs zélés. Elle appuyait de son autorité les ecclésiastiques et les magistrats, afin qu'ils pussent arrêter plus efficacement le cours des désordres. Par là elle vint à bout d'empêcher la profanation des dimanches et des fêtes, ainsi que la violation du jeûne du carême. Ce fut pour elle une grande joie de voir la religion reprendre ses droits, et les peuples s'empresser à l'envi de rendre à Dieu ce qu'ils lui devaient dans les jours et les temps spécialement consacrés à son service. Elle bannit avec un égal succès la simonie, l'usure, les mariages incestueux, la superstition, et plusieurs autres scandales. Elle ne fit pas plus de grâce à ceux qui ne communiaient pas même à Pâque, sous prétexte qu'ils craignaient de recevoir indignement l'eucharistie. On leur représenta, par ses ordres, qu'une pareille disposition venait d'un fonds de lâcheté et d'impénitence; que les pécheurs devaient travailler à se purifier de leurs crimes par les larmes d'un sincère repentir; et que l'esprit de l'Eglise était que l'on participât au corps et au sang de Jésus-Christ. Ces instructions produisirent l'effet que la pieuse reine en attendait.

Ayant formé le louable projet de polir et de civiliser la nation

écossaise, elle accorda sa protection à ceux qui excellaient dans les arts et les sciences.

L'amour des lettres, après avoir adouci la férocité des mœurs, éclaira les esprits, les rendit plus sociables et plus propres à la pratique des vertus morales. Elle fit divers établissemens que Malcolm approuva, et dont il assura la stabilité par des lois pleines de sagesse.

Entre toutes les vertus qui brillaient en sa personne, la charité envers les pauvres occupait une des premières places. Ses revenus ne pouvaient suffire à la multitude de ses aumônes; elle donnait souvent une partie de ce qui était destiné à ses propres besoins. Toutes les fois qu'elle paraissait en public, on la voyait environnée d'une foule de veuves, d'orphelins et de malheureux de toute espèce, qui couraient à elle comme à leur mère commune. Jamais elle ne renvoyait ceux qui imploraient son secours, sans les avoir consolés et assistés. En rentrant dans son palais, elle le trouvait encore rempli de pauvres, auxquels elle lavait les pieds, et qu'elle servait de ses propres mains. Sa coutume était de ne se mettre à table qu'après avoir donné à manger à neuf petits orphelins et à vingt-quatre grands pauvres : souvent, surtout dans l'avent et le carême, le roi et la reine en faisaient venir jusqu'à trois cents de ces derniers, auxquels ils distribuaient, le genou en terre, des viandes semblables à celles qu'on avait préparées pour leur table. Malcolm servait les hommes, et Marguerite les personnes de son sexe. La reine visitait aussi fréquemment les hôpitaux, où les malades ne pouvaient se lasser d'admirer son humilité et son extrême tendresse pour eux. Par ses aumônes, elle libérait encore les débiteurs insolvables, et relevait les familles ruinées. Les étrangers, principalement les Anglais, lui furent souvent redevables de la délivrance de leurs prisonniers. Elle rachetait par préférence ceux qui étaient tombés entre les mains de maîtres durs et intraitables. Les pauvres étrangers trouvaient un asile dans les hôpitaux qu'elle avait fondés pour les recevoir.

Malcolm concourait avec Marguerite à toutes ces bonnes œuvres. « Il apprend d'elle, dit Thierri, à passer souvent la nuit dans » les exercices de piété. C'est quelque chose d'étonnant, continue» t-il, de voir la ferveur de ce prince à la prière; il possède l'es» prit de componction et le don des larmes dans un degré bien supé» rieur à l'état d'un homme qui vit dans le siècle. La reine, dit un » autre auteur, l'excitait aux œuvres de justice et de miséricorde » et à la pratique des autres vertus : en quoi elle réussissait mer» veilleusement par un effet de la grâce de Dieu. Le roi se mon» trait toujours prêt à seconder ses pieuses dispositions. Voyant

» que Jésus-Christ habitait dans le cœur de Marguerite, il ne man-
» quait jamais de suivre ses conseils. »

Comme la sainte dormait peu, et qu'elle se privait de tous ces amusemens que les gens du monde ont coutume de se permettre, il lui restait chaque jour beaucoup de temps pour ses exercices de piété. En carême et en avent, elle se levait à minuit, et allait à l'église pour assister à matines. De retour dans sa chambre, elle y lavait les pieds à six pauvres qui l'attendaient; après quoi elle donnait à chacun d'eux une simple aumône. Elle reposait ensuite une heure ou deux. A son réveil elle retournait à sa chapelle, où elle entendait quatre à cinq messes basses, indépendamment de celles qui se chantaient au chœur. Outre cela, elle avait des heures marquées pour prier dans son cabinet; et elle le faisait avec tant de ferveur et de componction, qu'on la trouva souvent baignée de larmes. « Elle gardait, dit Thierri, la plus rigoureuse sobriété
» dans ses repas, ne mangeant qu'autant qu'il fallait pour ne pas
» mourir, et fuyant tout ce qui aurait pu flatter la sensualité. Elle
» paraissait plutôt goûter que manger ce qu'on lui présentait. En
» un mot, ses œuvres étaient plus étonnantes que ses miracles;
» car le don d'en faire lui fut aussi communiqué. » Ecoutons encore le même Thierri, parlant toujours de Marguerite dont il était confesseur : « Elle possédait l'esprit de componction dans un
» degré éminent. Quand elle me parlait des douceurs ineffables de
» la vie éternelle, ses paroles étaient accompagnées d'une grâce
» merveilleuse. Sa ferveur était si grande en ces occasions, qu'elle
» ne pouvait arrêter les larmes abondantes qui coulaient de ses
» yeux; elle avait une telle tendresse de dévotion, qu'en la voyant
» je me sentais pénétré d'une vive componction. Personne ne gar-
» dait plus exactement qu'elle le silence à l'église; personne ne
» montrait un esprit plus attentif à la prière. » Souvent elle pressait son confesseur de l'avertir de tout ce qu'il y aurait de répréhensible dans ses paroles et dans ses actions; il lui paraissait qu'il la ménageait trop à cet égard. C'était son humilité profonde qui lui faisait désirer les réprimandes, que les autres ont coutume de supporter si impatiemment. Tous les ans elle faisait deux carêmes, chacun de quarante jours; l'un avant Noël, et l'autre à Pâque. Elle pratiquait alors des austérités extraordinaires. Chaque jour elle récitait les petits offices de la Trinité, de la Passion et de la sainte Vierge, sans compter celui des Morts.

La paix qui suivit la guerre que Malcolm avait soutenue dans le Northumberland contre le duc de Normandie ne fut pas de longue durée pour l'Ecosse. On fut obligé de reprendre les armes pour réduire les montagnards qui habitaient le nord et l'occident

de ce royaume. Malcolm soumit en personne ceux du nord; pour ceux de l'occident, ce fut le général Walter ou Gautier qui les fit rentrer dans le devoir [a].

Les troubles étant pacifiés, le roi s'appliqua à faire fleurir les arts utiles, et ceux qui ont pour objet la culture de l'esprit. Il réforma sa maison, porta des lois somptuaires, et abolit divers abus qui s'étaient introduits parmi le peuple. Il fit bâtir la cathédrale de Durham, et aux quatre évêchés qu'il y avait en Ecosse, il ajouta ceux de Murray et de Cathness. De concert avec la reine, il fonda à Dumfermlin le monastère de la Trinité.

Les instructions de Marguerite avaient pleinement convaincu Malcolm qu'un roi étant le père de son peuple, il doit aimer la paix et fuir la guerre comme le plus terrible des fléaux; que les conquérans si vantés dans l'histoire n'étaient nés que pour le malheur de la terre, et surtout pour celui de l'Etat qu'ils avaient gouverné; que leurs exploits, considérés avec les yeux de la foi, n'étaient qu'un tissu de meurtres et de brigandages. Mais ce prince savait en même temps qu'il est du devoir d'un roi de ne pas ignorer le métier de la guerre, et d'être toujous prêt à prendre les armes dans l'occasion pour défendre son peuple contre les attaques de l'ennemi.

Guillaume le Roux, qui était monté sur le trône d'Angleterre en 1087, le mit dans la nécessité de donner des marques de sa valeur. Ce prince surprit le château d'Alnwick, dans le Northumberland, et ordonna de passer la garnison au fil de l'épée. Le roi d'Ecosse demanda la restitution de cette place. Sur le refus qu'on fit de la lui remettre, il l'assiéga dans les formes. La garnison anglaise se voyant pressée de toutes parts, et réduite à la dernière extrémité, feignit de vouloir se rendre, et proposa au roi de venir lui-même recevoir les clefs de la ville. Mais le soldat qui les lui présentait au bout d'une lance, saisit le moment où il avançait les mains, pour lui porter dans les yeux un coup de cette lance, dont il mourut. Edouard, fils du roi d'Ecosse, continua vivement le siége, pour venger la mort de son père. Sa valeur, qui l'avait entraîné trop loin, lui coûta la vie; il fut tué dans un assaut. Les Ecossais ressentirent une grande douleur de cette double perte. Ils levèrent le siége, et se retirèrent après avoir enterré le roi et son fils à Tinmouth. Les corps des deux princes furent ensuite transportés à Dumfermlin. La mort de Malcolm arriva en

[a] Le roi, pour récompenser Walter de ses services, le créa *Grand-Maître* d'Ecosse. C'est de cet office que la postérité de Walter a pris le surnom de *Stuart*. Elle parvint à la couronne en 1371, dans la personne de Robert II, neveu du roi David Bruce, ou David II.

1093; son règne avait été de trente-trois ans. On lit son nom avec celui des saints dans quelques calendriers d'Ecosse.

Les malheurs dont nous venons de parler furent extrêmement sensibles à la reine; mais sa vertu les lui fit supporter avec résignation. Elle était au lit, et très-mal, quand elle les apprit. Nous allons donner la relation de ce qui se passa dans sa dernière maladie, d'après le moine Thierri.

« Marguerite, dit cet auteur, connut par une lumière intérieure le moment de sa mort long-temps avant qu'il arrivât. » Ayant demandé à me parler en particulier, elle fit une revue » générale de sa vie; des torrens de larmes coulaient de ses yeux » à chaque parole qu'elle disait. Sa componction était si vive, » que je ne pouvais m'empêcher moi-même de pleurer. De temps » en temps, les soupirs et les sanglots nous suffoquaient tellement l'un et l'autre, qu'il nous était impossible à tous deux de » proférer aucune parole. Elle finit par me dire ce qui suit: » Adieu, car je disparaîtrai bientôt de dessus la terre. Vous ne » tarderez pas à me suivre. J'ai deux grâces à vous demander : l'une » est que vous vous souveniez de ma pauvre âme dans vos prières » et vos sacrifices, tant que Dieu vous laissera la vie; l'autre est » que vous assistiez mes enfans, et que vous leur appreniez à » craindre et à aimer Dieu. Promettez-moi de m'accorder ce que » je vous demande, en présence du Seigneur, qui est le seul témoin » de notre conversation. »

La pieuse reine vécut encore après cela environ six mois. Durant tout ce temps-là elle fut rarement en état de se lever. On ne l'entendit jamais se plaindre; elle supportait au contraire avec une patience admirable ses peines, qui ne faisaient qu'augmenter chaque jour.

Lorsque Malcolm alla faire la guerre dans le Northumberland, elle mit tout en usage pour le dissuader de marcher à la tête de son armée; et ce fut pour la première fois que le prince ne suivit point ses avis. Malcolm passa outre, parce qu'il attribuait les représentations de la reine à un excès de tendresse qui la faisait craindre pour sa vie, et parce qu'il savait que la présence du souverain anime et soutient le courage des soldats. Sa mort précéda de quatre jours celle de la vertueuse princesse.

Marguerite parut triste et pensive le jour que le Roi fut tué; et elle dit à ceux qui l'environnaient : « Il est peut-être arrivé aujourd'hui à l'Ecosse un malheur tel qu'elle n'en a point éprouvé de » semblable depuis long-temps. » Le quatrième jour, ses peines étant un peu diminuées, elle se fit conduire dans son oratoire, où elle reçut le saint viatique. Lorsqu'elle fut retournée dans son

appartement, un redoublement de fièvre et de douleurs l'obligea de se remettre au lit. Elle ordonna à ses chapelains de recommander son âme à Dieu. En même temps elle envoya chercher une croix qui était en grande vénération dans l'Ecosse. Elle l'embrassa dévotement, et avec elle forma plusieurs fois sur son corps le signe sacré du salut; puis la serrant entre ses mains, et fixant ses yeux dessus, elle récita le psaume cinquantième, et plusieurs autres prières.

Sur ces entrefaites, Edgar, son fils, arriva de l'armée. Elle lui demanda comment se portaient Malcolm et Edouard. Celui-ci, craignant d'augmenter son mal, lui répondit qu'ils se portaient bien. « Je sais ce qui en est, » répliqua-t-elle. Alors levant les yeux au ciel, elle fit la prière suivante : « Dieu tout-puissant, je vous » remercie de m'avoir envoyé une si grande affliction dans les der- » niers momens de ma vie; j'espère qu'avec votre miséricorde elle » servira à me purifier de mes péchés. » Un instant après, sentant qu'elle allait expirer, elle redoubla de ferveur, et répéta plusieurs fois ces paroles : « Seigneur Jésus, qui par votre mort avez donné » la vie au monde, délivrez-moi de tout mal. » Enfin, son âme fut affranchie des liens du corps le 16 novembre 1093, dans la quarante-septième année de son âge. Elle fut canonisée en 1251, par Innocent IV. En 1693, Innocent XII fixa sa fête au 10 de juin.

La sainte fut enterrée, comme elle l'avait désiré, dans l'église de la Trinité, à Dumfermlin, qui est à quinze milles d'Edimbourg. Au temps de la prétendue réforme, les Catholiques enlevèrent secrètement ses reliques, ainsi que celles de son mari. On en transféra la principale partie en Espagne, sous le règne de Philippe II, qui fit bâtir une chapelle dans le palais de l'Escurial pour les recevoir. Elles s'y gardent encore, et on lit sur la châsse cette inscription : *Saint Malcolm, Roi, et Sainte Marguerite, Reine.*

Le chef de la sainte fut envoyé en Ecosse à la reine Marie Stuart. Mais cette princesse ayant été obligée de se sauver en Angleterre, un Bénédictin prit la relique qu'il porta à Anvers en 1597. Il la donna depuis aux Jésuites écossais de Douai, dans l'église desquels elle se voit encore dans une châsse d'argent.

Ce fut, après Dieu, au zèle et au bon exemple de Marguerite, que l'on dut la régularité d'une cour, et la sanctification de tout un royaume. On fut redevable à la même cause de tous ces princes de la postérité de Malcolm, qui illustrèrent depuis le trône d'E-

cosse par une éminente sainteté [a]. Tant il est vrai qu'une femme vertueuse et une mère de famille véritablement chrétienne sont le principe des plus abondantes bénédictions.

Nous devons tous, au moins par nos exemples et nos prières, travailler à la sanctification du prochain. Ce devoir regarde d'une manière spéciale les parens et les maîtres, à l'égard de ceux sur lesquels ils ont autorité; et il faut qu'outre l'exemple et la prière, ils emploient la voie des menaces, des réprimandes, des exhortations. La vertu est le plus précieux trésor que les uns puissent laisser à leurs enfans, et les autres à leurs serviteurs. S. Charles Borromée insistait beaucoup sur cette vérité, et l'inculquait fortement [1].

Les supérieurs négligens sur cet article ont bien lieu de trembler. Jésus-Christ leur demandera compte de tous les péchés qui n'ont été commis que parce qu'ils n'ont point été fidèles à remplir leur devoir. C'est en ce sens que, selon S. Augustin, chaque

[a] Maud ou Mathilde, fille de S[te] Marguerite, et première femme de Henri I[er], roi d'Angleterre, imita si fidèlement l'humilité, la charité et les autres vertus de celle dont elle avait reçu le jour, qu'elle a mérité une place parmi les saints qu'on honore le 30 d'avril. Elle fit bâtir à Londres deux grands hôpitaux, celui de l'église de Christ, et celui de Saint-Gilles. Elle fut enterrée à Westminster, auprès de S. Edouard le Confesseur. *Voyez* Hovéden, Matthieu de Westminster, et Matthieu Paris, sous l'an 1118.

S[te] Marguerite laissa plusieurs enfans qui lui survécurent. Edgar, l'un d'eux, régna neuf ans en paix. Il fut craint des méchans, et respecté de tous les gens de bien.

Alexandre I[er], son frère, lui succéda. Il pacifia par son courage les troubles qui s'élevèrent au commencement de son règne. Il bâtit et dota diverses églises et plusieurs monastères, un entre autres dans l'île d'Emona, en l'honneur de S. Colm. L'église de Saint-André ressentit principalement les effets de sa libéralité. Il mourut après avoir régné dix-sept ans.

David I[er], autre fils de S[te] Marguerite, occupa vingt et un ans le trône d'Ecosse. Il égala les plus pieux de ses prédécesseurs par sa charité envers les pauvres, et les surpassa tous en sagesse et en prudence. Son amour pour la justice le portait à punir de la manière la plus rigoureuse les magistrats qui avaient prévariqué. Il fonda et dota les évêchés de Ross, de Brechin, de Dunkelden et de Dunblain, ainsi que quatorze abbayes, dont six étaient de l'ordre de Cîteaux. La mort lui ayant enlevé sa vertueuse épouse Sibille, nièce de Guillaume le Conquérant, il passa vingt années dans l'état de viduité. Il supporta avec une patience admirable la perte de son fils, qui faisait toutes ses espérances, et dont la mort excitait les regrets de tout le royaume. Il invita en cette occasion les principaux seigneurs à souper avec lui, et les consola en ces termes: « Ce serait une folie et une impiété de se révolter en quelque sorte contre la volonté de Dieu, qui est toujours sainte, juste et pleine de sagesse. Les gens de bien étant condamnés à mourir comme les autres hommes, nous devons nous consoler, puisqu'il ne peut rien arriver de mal à ceux qui servent le Seigneur, soit durant la vie, soit après la mort. » Il leur recommanda ensuite ses petits-fils, et surtout Malcolm, qui était l'aîné. Il mourut à Carlisle dans de grands sentimens de piété, le 29 mai 1153. On lit son nom avec ceux des saints dans plusieurs calendriers d'Ecosse.

David eut pour successeur Malcolm IV, son petit-fils, qui est aussi regardé comme saint. Ce prince aimait singulièrement la paix, et il évitait la guerre avec tout le soin possible. Il fonda des églises et des monastères, et se rendit recommandable par sa pureté, sa douceur et son humilité. On trouvera le détail de ses vertus dans Guillaume de Newbrige, un des plus exacts historiens d'Angleterre, *l.* 1, *c.* 25, *l.* 2, *c.* 18, ainsi que dans Fordun, *p.* 689, 700, édit. de Hearne.

[1] *Conc. V. Mediol. part.* 3.

maître doit se regarder comme l'évêque ou le pasteur de sa famille, et que chaque Chrétien, au moins par l'exemple, doit se réputer tel à l'égard du prochain. Mais hélas ! il semble que ces maximes soient universellement ignorées. Combien même n'en voit-on pas qui se font apôtres du démon, et qui, au lieu d'être aux autres *une odeur de vie*, leur deviennent *une odeur de mort?* La désolation des familles vient de ceux qui en sont les chefs. Le scandale est presque général. De là ce déluge de crimes, cette ignorance de la morale du christianisme, et cette affreuse insensibilité pour les choses de Dieu, que les larmes de tous les justes ne sauraient assez déplorer. Est-il étonnant après cela que Jésus-Christ se soit déclaré l'ennemi du monde, et qu'il l'ait chargé de malédictions ?

S. GÉTULIUS, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Gétulius, mari de Ste Symphorose, était un officier qui servit dans les armées romaines, sous les empereurs Trajan et Adrien. Ayant embrassé le christianisme, il quitta le service et se retira dans le pays des Sabins. Il avait un frère nommé Amance, qui n'avait pas moins de zèle que lui pour la foi de Jésus-Christ, mais qui gardait toujours la place de tribun d'une légion.

L'empereur Adrien, sachant que Gétulius avait changé de religion, envoya Céréalis pour l'arrêter ; mais cet officier fut converti par les deux frères. Le prince, vivement irrité de ce qui s'était passé, chargea Licinius de les condamner tous trois à mort, à moins qu'ils n'abjurassent le christianisme. Les confesseurs furent décapités à Tivoli, après y avoir été emprisonnés vingt-sept jours, et y avoir souffert différentes tortures. Un quatrième Chrétien, nommé Primitivus, mérita de recevoir avec eux la couronne du martyre. Ste Symphorose enterra leurs corps dans une sablonnière qui était sur ses terres.

Ces généreux soldats de Jésus-Christ souffrirent au commencement du second siècle. Ils sont nommés en ce jour dans les anciens Martyrologes.

Voyez leurs Actes, abrégés par Tillemont, *t.* 3, *p.* 23.

S. LANDRI, ÉVÊQUE DE PARIS.

S. Landri succéda à Audobert sur le siége épiscopal de Paris, vers l'an 650, sous le règne de Clovis II. Dans une famine, il distribua aux pauvres tout ce qu'il possédait, et fit fondre, pour les assister, jusqu'aux vases sacrés de l'église.

Les empereurs chrétiens ayant assigné aux églises des revenus fixes, il passa en loi que chaque évêque entretînt un hôpital qui était ordinairement situé auprès de la cathédrale. Ainsi l'on voit à Rome l'ancien hôpital de Latran, auprès de la basilique de ce nom. On dit que S. Landri marcha sur les traces des autres successeurs des apôtres, et qu'il jeta les premiers fondemens de l'Hôtel-Dieu de Paris. Il fut bâti à l'endroit où avait été auparavant le palais du maire Erchinoald. Il est desservi par des religieuses hospitalières qui suivent la règle de S. Augustin [a].

S. Landri, de la mort duquel on ignore l'année, fut enterré dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois. On y gardait ses reliques dans une châsse d'argent. En 1404, on en tira deux os, qui furent donnés à l'église paroissiale de Saint-Landri. Cette église était originairement une chapelle, bâtie auprès de la maison qu'habitait le saint, et dans laquelle il avait coutume d'aller prier.

S. Landri souscrivit, avec vingt-trois autres évêques, la charte que Clovis II accorda en 653 au monastère de Saint-Denis [b]. Il a un office dans le nouveau Bréviaire de Paris [c].

Voyez Henschénius, et Papebroch, *t.* 2 *junii*, *p.* 293.

[a] Quelque vaste que soit l'Hôtel-Dieu de Paris, il ne l'est point encore assez, eu égard au grand nombre de malades qu'il renferme. L'hôpital de Milan est encore plus nombreux; mais on y reçoit les pauvres valides. Les hôpitaux du Saint-Esprit et de Saint-Philippe de Néri à Rome, sont les mieux réglés qu'il y ait dans l'univers.

[b] L'original de cette charte, qui est sur du papier d'Egypte, subsiste encore.

[c] Ce fut par l'ordre de S. Landri, que Marculfe, moine de Paris, recueillit, en 660, ses *deux livres de formules ecclésiastiques*, qui ont été publiés avec des notes par Jérôme Bignon et par Baluze. Cet ouvrage contient des copies de chartes, des lettres de recommandation accordées par des évêques, et autres pièces semblables.

S. EVREMOND, ABBÉ DANS LE PAYS BESSIN,

Ce saint [a], né à Bayeux, était d'une famille noble et riche. Il parut à la cour avec distinction, et s'y fit aimer du roi Thierri III. Il s'y unit par les liens du mariage à une femme vertueuse. Mais Dieu lui ayant fait connaître par sa grâce le vide et le néant des grandeurs humaines, il résolut de quitter le monde. Sa femme entra dans ses vues, et prit le voile de religieuse.

Libre de tout engagement, Evremond se retira dans le pays Bessin, où il fonda plusieurs monastères, tant d'hommes que de femmes. Le principal de ces monastères fut celui de Fontenai. Il y vint un grand nombre de religieux, dont le saint fut obligé de prendre la conduite. L'éclat des vertus qu'il y pratiquait engagea S. Aunobert, évêque de Séez, à le faire venir auprès de lui. Aunobert le fit abbé du monastère de Montmaire, qui était dans son diocèse. On croit que S. Evremond mourut en ce lieu vers l'an 720. Le B. Lohier, évêque de Séez, fit la cérémonie de ses funérailles [b].

Durant les incursions des Normands, ses reliques furent portées à Creil, petite ville du diocèse de Beauvais, sur la rivière d'Oise. Les Huguenots les brûlèrent en 1567; il n'en resta que le chef qui se gardait dans la même ville.

Voyez Baillet, sous le 10 de juin, et Trigan, *Hist. Ecclés. de Normandie, t.* 1, *p.* 316.

LE B. HENRI DE TRÉVISO.

Henri naquit à Bolsano, dans cette partie du Tyrol qui est remplie de montagnes, et située entre les villes de Trente et de Bresse. La pauvreté de ses parens fit qu'il ne put être élevé dans l'étude des lettres; mais il apprit dès ses premières années le grand art de se perfectionner chaque jour dans l'amour de Dieu, qui est la vraie science d'un Chrétien.

Ayant quitté sa patrie, où il ne trouvait pas de quoi subsister, il

[a] En latin *Evermundus, Ebremundus.*

[b] On ne sait rien de la vie de S. Lohier, appelé en latin *Lotharius*. Il florissait au milieu du huitième siècle. Il est honoré à Séez le 15 de juin. Les fidèles vont révérer son tombeau dans l'église paroissiale de son nom.

alla se fixer à Tréviso, capitale d'une province de la république de Venise. Là, il était obligé de travailler chaque jour, afin de pourvoir aux différens besoins de la vie; il s'appliquait à son travail avec une ardeur infatigable, et il le sanctifiait par un esprit de recueillement et de pénitence. Comme il ne savait pas lire, il assistait, autant qu'il lui était possible, aux instructions publiques; et il y était si attentif, qu'il ne manquait jamais d'en tirer de grands avantages. Il assistait aussi fort régulièrement à tout l'office de l'église. Chaque jour il entendait la messe avec une ferveur angélique. Durant son travail, il s'unissait de cœur à ceux que leur état mettait à portée de chanter continuellement les louanges du Seigneur. Sa vie était fort austère; et il donnait secrètement aux pauvres ce qu'il pouvait épargner de son salaire. Son humilité le portait à dérober aux hommes la connaissance de ses bonnes œuvres; mais plus il cachait ses vertus, plus était vif l'éclat dont elles brillaient.

Sa douceur avait quelque chose d'étonnant; on ne l'entendit jamais se plaindre ni murmurer dans la maladie et les autres afflictions. Sa tranquillité le faisait chérir de tout le monde. On eût dit qu'il ne ressentait point les injures et les affronts. Lorsque les enfans ou d'autres personnes le raillaient ou l'insultaient, il leur répondait par des paroles de bénédiction, et priait pour eux. Souvent il s'unissait à Jésus-Christ dans le sacrement de son amour. Il se confessait tous les jours, non par scrupule ou par petitesse de jugement, mais pour s'entretenir dans la plus exacte pureté, et pour se rendre plus digne de louer celui qui est la sainteté même, et aux yeux duquel les anges ne sont point sans tache. Il avait un soin extrême de ne rien faire qu'en vue de Dieu; et il s'accusait d'immortification ou de vaine curiosité, si quelque regard jeté sur un objet extérieur détournait son attention, et donnait la moindre atteinte au recueillement de son âme

Son grand âge l'empêchant de continuer son travail ordinaire, une personne le logea dans sa maison. Le serviteur de Dieu vivait des aumônes qu'on lui faisait chaque jour, sans jamais rien réserver pour le lendemain. Il donnait ce qu'il s'était retranché à ceux qu'il savait être dans la plus grande misère. Il mourut le 10 juin 1315.

Il se fit un concours prodigieux à la petite chambre où son corps fut exposé; et trois notaires, placés par les magistrats, dressèrent les procès-verbaux d'un grand nombre de miracles qui s'opérèrent alors par son intercession. Chacun s'empressait d'emporter comme une relique quelque chose de ce qui avait servi à son usage. Les Italiens appellent le serviteur de Dieu *S. Rigo,*

qui est un diminutif d'*Arrigo*, lequel a la même signification que *Henri*.

Voyez dans les Bollandistes, *t.* 2, *ad* 10 *junii*, *p*. 368, la Vie du saint, écrite par Dominique, évêque de Tréviso, qui avait été témoin oculaire de ses vertus. *Voyez* aussi l'Histoire ecclésiastique de Fleury, *t.* 19, *l.* 92, *n.* 18.

S. CENSURE, ÉVÊQUE D'AUXERRE.

CINQUIÈME SIÈCLE.

Censure fut un des nombreux pontifes qui honorèrent par leurs vertus le siége épiscopal d'Auxerre. Ce digne successeur de S. Germain hérita du zèle de ce dernier pour le troupeau confié à ses soins. Pasteur vigilant, il se fit tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ. Il eut la consolation de voir paraître sous son épiscopat la Vie de S. Germain, rédigée par le prêtre Constance de Lyon, et accepta même la dédicace que cet ecclésiastique lui en fit, ainsi qu'à S. Patient, évêque de Lyon. Non-seulement il prit soin d'en recommander la lecture aux fidèles de son diocèse, mais il la parcourut souvent, afin de se former de plus en plus sur ce grand modèle des évêques. Aussi la religion devint-elle de plus en plus florissante sous son administration. Il assista à la dédicace de l'église de Lyon, construite par la générosité de S. Patient. S. Sidoine fit une inscription pour le frontispice de cet édifice dont il vante la magnificence. Censure fut enlevé à l'admiration et à l'amour de ses ouailles le 10 juin, vers la fin du cinquième siècle.

Voyez les Bollandistes, et l'Hist. de l'Egl. gall. *t.* 2, *p*. 350.

MARTYROLOGE.

A Rome, sur la voie *Salaria*, martyre de S. Gétule, homme illustre et savant, et de ses compagnons Céréal, Amance et Primitif. Ayant été arrêtés par le consulaire Licinius, suivant l'ordre de l'empereur Adrien, ils furent premièrement fouettés, puis mis en prison, enfin jetés dans le feu; mais n'en ayant reçu aucune atteinte, ils eurent la tête brisée à coups de bâton, et accomplirent leur martyre. Symphrose, femme de S. Gétule, enleva leurs corps, et les enterra honorablement dans une sablonnière de sa maison de campagne.

A Rome encore, sur la voie Aurélienne, fête des SS. Basilide, Tripode, Mandale et vingt autres, martyrs, sous l'empereur Aurélien, et Platon, préfet de la ville.

A Nicomédie, S. Zacharie, martyr.

A Pruse en Bithynie, S. Timothée, évêque et martyr, sous Julien l'Apostat.

En Espagne, les saints martyrs Crispule et Restitut.

En Afrique, les saints martyrs Arèse, Rogat, et quinze autres.

A Cologne, S. Maurin, abbé et martyr.

A Pétra en Arabie, S. Astère, évêque, qui, ayant beaucoup souffert de la part des Ariens pour la foi catholique, et l'empereur Constance l'ayant relégué en Afrique, y mourut glorieux confesseur.

A Auxerre, S. Censure, évêque.

En Ecosse, S[te] Marguerite, reine, célèbre par sa charité envers les pauvres, et par sa charité volontaire.

Saints de France.

A Chartres, S. Agnan, évêque.

A Celles en Berry, S. Séverin, moine, qui reçut S. Ysis en son petit monastère de Percy.

A Paris, S. Landry, évêque de cette ville, qu'on dit être fondateur de l'Hôtel-Dieu.

Autres.

En Orient, S. Apollo, évêque.

Près de Boseth en Numidie, les saints martyrs Mammaire et plusieurs autres.

En Cappadoce, S. Canides, confesseur, célèbre par son abstinence, sous Théodose.

A Palerme, S[te] Olive, honorée en cette ville comme vierge et martyre.

ONZIÈME JOUR DE JUIN.

S. BARNABÉ, APOTRE.

S. Barnabé est qualifié *apôtre* par les premiers Pères de l'Eglise, et par S. Luc lui-même [1], quoiqu'il ne fût pas du nombre des douze que Jésus-Christ avait choisis. On lui a donné ce titre parce que le Saint-Esprit l'avait appelé d'une manière singulière, et parce qu'il avait eu beaucoup de part dans tout ce que firent les apôtres pour l'établissement du christianisme.

Il était de la tribu de Lévi [2]; mais il était né dans l'île de Chypre, où sa famille possédait une terre. On sait que la loi ne défendait point aux Lévites d'avoir un établissement et des biens hors de leur pays.

Le saint s'appela d'abord José ou Joseph. Après l'ascension du Sauveur, les apôtres changèrent son nom en celui de *Barnabé*, terme qui signifie, selon S. Luc, *fils de consolation*. Il fut nommé ainsi, dit S. Chrysostôme, à cause du talent admirable qu'il avait de consoler les affligés. S. Jérôme ajoute que le nom de *Barnabé* signifie encore *fils de prophète*, et que personne ne le méritait mieux que cet apôtre, qui excellait dans les dons prophétiques.

Nous apprenons des Grecs que ses parens l'envoyèrent dans sa jeunesse à Jérusalem, où il fréquenta avec S. Paul l'école du fameux Gamaliel, et qu'il fut un des premiers, ou même le principal des septante disciples de Jésus-Christ. Il eut par conséquent l'avantage d'entendre de la bouche même du Sauveur les paroles de la vie éternelle [3].

C'est dans les *Actes des Apôtres* que l'Ecriture parle de lui pour la première fois. Il est dit au même endroit [4], que ceux qui à Jérusalem reçurent d'abord la foi, vivaient en commun; que les personnes d'entre eux qui possédaient des terres ou des maisons, les vendaient et en venaient déposer le prix aux pieds des apôtres, afin de contribuer au soulagement des malheureux, et de se rendre plus propres à suivre Jésus-Christ par une vie pénitente et mortifiée. S. Barnabé est le seul qui soit nommé en cette occasion. Ceci vient sans doute de ce qu'il possédait un bien considérable, et peut-être de ce qu'il fut le premier à donner l'exemple d'un si généreux mépris du monde : exemple qui eut depuis tant d'imitateurs, et qui porta un si grand nombre de Chrétiens à pratiquer

[1] Act. XIV, 13.
[2] Act. XIV, 36.
[3] *Voyez* Clément d'Alexandrie, *Strom. l.* 2, *p.* 410; Eusèbe, *Hist. l.* 1, *c.* 12, et *l.* 2, *c.* 1; S. Epiphane, *Hær.* 20, *c.* 4, etc.
[4] Act. IV, 36.

à la lettre le conseil donné par le Seigneur à l'homme riche de l'Evangile [1].

Au reste, il était libre à chacun de vendre ou de garder ses biens. Mais dans le cas où l'on se déterminait à les vendre pour contribuer au soulagement des pauvres, on paraissait s'engager par un vœu, ou du moins par une promesse solennelle de renoncer à toute possession temporelle pour embrasser un genre de vie plus parfait. Aussi voyons-nous qu'Ananie et Saphire furent frappés de mort aux pieds de S. Pierre, pour s'être réservé une partie du prix provenant de la vente de leurs biens; et l'apôtre ne leur reprocha autre chose, sinon d'avoir menti au Saint-Esprit, en prétendant tromper les ministres du Seigneur. Quant aux suites qu'eut leur faute par rapport à l'éternité, c'est un point sur lequel les Pères ne sont point d'accord. Les uns espèrent qu'ils se seront repentis à la voix de S. Pierre, et qu'en conséquence leur faute leur aura été pardonnée, vu surtout qu'ils l'expièrent par un châtiment temporel [2]; les autres au contraire craignent qu'ils ne soient morts dans l'impénitence, et qu'ils n'aient été précipités dans l'enfer [3]. Il y en a qui les accusent de s'être rendus coupables de sacrilége, en violant le vœu qu'ils avaient fait de vivre dans la pauvreté volontaire [4]. S. Chrysostôme, S. Basile et S. Isidore de Péluse observent [5] que le dessein de Dieu, en frappant visiblement des coups de sa justice les premiers auteurs de quelque crime, est d'effrayer et d'instruire quiconque serait tenté de les imiter; que si la vengeance divine ne se manifeste point toujours par des effets sensibles, les pécheurs ne doivent pas se flatter pour cela de l'impunité; qu'il est une autre vie où ils subiront des peines proportionnées à leur malice et à leur endurcissement.

Pour revenir à S. Barnabé, il accompagna des plus parfaites dispositions l'offrande qu'il fit à Dieu de tous ses biens. Son zèle et sa piété le rendirent fort recommandable parmi les fidèles, et il avait beaucoup de part au gouvernement de l'Eglise.

S. Paul étant venu à Jérusalem trois ans après sa conversion, les fidèles se faisaient une peine de l'admettre dans leurs assemblées, parce qu'il avait persécuté l'Eglise naissante avec fureur. S. Barnabé, qui le connaissait particulièrement, le présenta à S. Pierre et à S. Jacques. Tel fut le poids de sa recommandation, que le chef

[1] Matt. XIX, 21.

[2] Origène, *in Matt. p.* 333, *édit. Huet.* S. Jérôme, *Ep.* 8, *ad Demetr.* S. Augustin, *Serm.* 148 *olim.* 18 *de div.*

[3] S. Chrysostôme, *Hom.* 12 *in Acta;* S. Basile, *Serm.* 1 *de instit. Monach.*

[4] S. Chrysostôme, *loc. cit.* S. Grégoire le Grand, *l.* 1, *Ep.* 24, *p.* 513, *t.* 2, *édit. Ben.* etc.

[5] S. Chrysostôme, *loc. cit. t.* 9, *p.* 101, *édit. Ben.* S. Basile, *in Moral. Reg. II,* et S. Isidore de Péluse, *l.* 1, *Ep.* 181.

des apôtres le reçut dans sa maison, et demeura quinze jours avec lui [1].

Environ quatre ou cinq ans après, les prédications de certains disciples qu'on croit être Lucius de Cyrène, Manahen, et Simon, surnommé *le Noir*, ayant eu un grand succès à Antioche, il fut question d'envoyer dans cette ville quelqu'un d'un ordre supérieur, et qui fût même, selon toutes les apparences, revêtu du caractère épiscopal, pour confirmer les néophytes, et pour donner une forme à la nouvelle église. Le choix des apôtres tomba sur S. Barnabé. Lorsqu'il fut arrivé à Antioche, il ressentit la joie la plus vive à l'occasion du progrès qu'avait fait l'Evangile; il exhorta fortement les fidèles à la ferveur et à la persévérance; il prêcha lui-même et augmenta encore de beaucoup le nombre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ. Bientôt il eut besoin d'un coopérateur qui l'assistât. S. Paul était pour lors à Tarse, il alla l'y trouver, et l'invita à venir partager ses travaux à Antioche. S. Paul, charmé de la nouvelle qu'il apprenait, le suivit et passa une année avec lui. Dieu donna de grandes bénédictions au zèle des deux apôtres. L'église d'Antioche devenait de jour en jour plus nombreuse, et ce fut dans cette ville que les fidèles commencèrent à porter le nom de *Chrétiens*.

L'Ecriture appelle S. Barnabé un *homme bon* par excellence; ce qui signifie qu'il possédait dans un haut degré la douceur, la simplicité, la bienfaisance, la piété et la charité. Elle ajoute qu'il était *plein de foi*, c'est-à-dire plein de cette vertu qui, en même temps qu'elle éclairait son esprit sur la connaissance des vérités célestes, passait dans son cœur, animait toutes ses actions, lui inspirait une espérance vive, et un ardent amour pour Jésus-Christ; le remplissait de courage au milieu des travaux du ministère, le pénétrait de joie dans les plus violentes persécutions. L'écrivain sacré dit encore que S. Barnabé était *rempli du Saint-Esprit*. Cela signifie que le Saint-Esprit possédait tout son cœur et toutes les affections de son cœur; qu'il le crucifiait au monde et à ses vanités, qu'il l'affranchissait des impressions de l'orgueil et de la vengeance; qu'il le rendait supérieur aux désirs de la chair; qu'il lui faisait mépriser les plaisirs et toutes les satisfactions des sens.

Une foi aussi parfaite fut récompensée par le pouvoir d'opérer les miracles les plus éclatans; et elle prépara S. Barnabé aux mérites de l'apostolat. On peut assurer que toute sa vie fut un martyre continuel, puisqu'il était tous les jours exposé aux persécutions et aux dangers pour la défense de l'Evangile. Aussi les apôtres,

[1] Gal. I, 18.

assemblés en concile à Jérusalem, dirent-ils, en parlant de S. Barnabé et de S. Paul, qu'*ils avaient donné leurs vies pour le nom du Seigneur Jésus* [1].

Cependant la famine que le prophète Agabe avait prédite fit sentir ses ravages à l'Orient, et surtout à la Palestine. Les fidèles d'Antioche recueillirent une somme considérable pour assister les frères de Judée qui étaient dans le besoin. S. Barnabé et S. Paul furent chargés de faire le voyage de Jérusalem, et de remettre la somme aux chefs de l'église de cette ville. La famine, au rapport de l'historien Josèphe, affligea la Judée durant l'espace de quatre ans [a].

Jean, surnommé *Marc*, revint à Antioche avec S. Barnabé. Ils étaient parens l'un et l'autre, puisque le premier était fils de Marie, sœur du second. La maison de cette sainte femme servait d'asile aux apôtres durant les persécutions, et leur fournissait un lieu sûr et convenable pour célébrer les divins mystères.

L'église d'Antioche devint alors très-florissante. Elle avait, outre nos deux apôtres, plusieurs prédicateurs, tous doués du don de prophétie [2]; et ces prédicateurs étaient Simon, dit *le Noir*, Lucius de Cyrène, Manahen, frère de lait d'Hérode le Tétrarque [b].

Comme ils étaient occupés du jeûne et du service du Seigneur, le Saint-Esprit leur fit dire par quelques-uns des prophètes, de *séparer Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle il les avait destinés*. Le terme *séparer* signifie en cet endroit la même chose que *mettre à part* pour exercer des fonctions divines ; que *tirer de toute occupation* qui n'a pas la gloire de Dieu pour objet. C'est en ce sens qu'il est dit des lévites [3] et de S. Paul [4] qu'ils étaient *séparés*. L'œuvre à laquelle le Saint-Esprit destinait les deux apôtres était la conversion des Gentils.

Toute l'Eglise joignit le jeûne à la prière, afin d'attirer la bénédiction du ciel sur cette importante entreprise. Après une telle préparation, S. Barnabé et S. Paul reçurent l'imposition des mains ; cérémonie par laquelle ils furent, selon quelques-uns, sacrés évêques. D'autres pensent, et leur sentiment paraît plus probable, que les deux saints étaient déjà évêques, et que l'imposition des mains fut à leur égard un simple rit par lequel on

[1] Act. XV, 26.
[2] Act. XIII.
[3] Num. VIII, 14.
[4] Rom. I, 1 ; Gal. I, 15.
[5] *Voyez* Estius, Suarez, etc.

[a] Durant le gouvernement de Cuspius-Fadus, et de Tibère Alexandre, sous l'empereur Claude.

[b] Manahen doit avoir été d'une naissance très-distinguée, puisqu'il avait eu la même nourrice qu'Hérode Antipas. On peut conjecturer qu'il était fils de Manahen, prince du Sanhédrin, sous Hillel, grand officier d'Hérode.

leur donna la commission de prêcher l'Evangile aux peuples idolâtres, et on les établit *apôtres des Gentils*.

Paul et Barnabé ayant reçu leur mission de la manière que nous l'avons dit, quittèrent Antioche, après avoir pris Jean-Marc avec eux, et allèrent à Séleucie, ville de Syrie, située sur le bord de la mer. De là ils s'embarquèrent pour l'île de Chypre, et vinrent à Salamine, où ils prêchèrent Jésus-Christ dans les synagogues des Juifs. Ils partirent ensuite pour Paphos, ville de la même île, fameuse par un temple dédié à Vénus. Ce fut là qu'arriva la conversion de Sergius-Paulus, proconsul romain. Les saints apôtres se rembarquèrent à Paphos, et firent voile vers Perge en Pamphylie. Jean-Marc se sépara d'eux dans cette ville, et retourna à Jérusalem. Ce qui le détermina à cette séparation, fut qu'il était rebuté par les fatigues qu'entraînaient des voyages longs et pénibles, et découragé par les dangers auxquels leur mission les exposait de la part des Juifs et des païens. S. Barnabé ressentit beaucoup de douleur à l'occasion de la démarche de son neveu.

De Perge, Paul et Barnabé prirent leur route vers Antioche de Pisidie. Là, ils prêchèrent dans les synagogues des Juifs. Mais voyant que ceux-ci refusaient opiniâtrement de les écouter, ils leur dirent que puisqu'ils rejetaient la grâce qui leur était offerte, ils allaient annoncer les paroles de la vie éternelle aux Gentils, comme le Seigneur l'avait ordonné par ses prophètes. Les Juifs, irrités, les firent chasser de la ville. Les deux saints se rendirent à Icône, métropole de la Lycaonie, où ils prêchèrent quelque temps. La malice des Juifs les obligea encore d'en sortir; ils pensèrent même être lapidés.

Ils dirigèrent leur course du côté du Listre, qui était dans la même province. Les idolâtres de cette ville ayant vu S. Paul guérir miraculeusement un homme perclus de ses membres, s'écrièrent que les dieux étaient venus parmi eux. Ils donnaient à ce saint le nom de *Mercure*, parce que c'était lui qui portait la parole. Pour S. Barnabé, ils l'appelaient *Jupiter*, sans doute à cause de son extérieur plein de grâce et de majesté [a]. Déjà ils se préparaient à leur offrir des sacrifices, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les deux saints les en empêchèrent. Mais ces dispositions ne durèrent pas long-temps. Les Juifs soulevèrent les païens, qui portèrent la fureur jusqu'à lapider S. Paul. On

[a] S. Chrysostôme et tous les anciens représentent S. Barnabé comme un homme d'un aspect vénérable et d'une beauté majestueuse; ils représentent au contraire S. Paul comme un homme d'une petite taille. S Chrysostôme s'exprime ainsi en parlant du dernier : « C'était un homme qui n'était haut que » de trois coudées, mais qui cependant était élevé au-dessus des cieux. » *Voyez* Corneille de la Pierre, et La *Synopsis Criticorum, hic.*

croyait que cet apôtre était mort. Mais quand les frères furent venus, apparemment pour l'enterrer, il se leva tout-à-coup, et retourna dans la ville. Il en partit le lendemain avec Barnabé pour se rendre à Derbe. Ils y prêchèrent tous deux avec beaucoup de zèle, et y firent un grand nombre de conversions. Ils parcoururent de nouveau les villes dont nous venons de parler, afin de confirmer les fidèles dans la doctrine qu'ils avaient embrassée, et d'établir des prêtres dans chaque église. Enfin, après leurs courses apostoliques, ils arrivèrent à Antioche de Syrie, où ils passèrent un temps considérable avec les disciples, étant remplis de joie et rendant grâces à Dieu, qui avait donné tant de succès à leur ministère.

Ce fut durant leur séjour dans cette ville que s'éleva la fameuse dispute sur l'observation des rits de la loi mosaïque. S. Barnabé, de concert avec S. Paul, s'opposa à quelques Juifs convertis, qui prétendaient qu'on était obligé de s'assujétir, même sous l'Evangile, aux pratiques cérémoniales de la loi ancienne. Cette affaire fut portée aux apôtres, qui, pour l'examiner mûrement, s'assemblèrent à Jérusalem l'an 51 de Jésus-Christ. S. Paul et S. Barnabé furent confirmés dans leur mission, après avoir rendu compte du succès merveilleux qu'avaient eu leurs travaux parmi les Gentils. Ils rapportèrent aux fidèles de Syrie et de Cilicie la lettre synodale du concile, qui exemptait les nouveaux convertis des observances légales.

Rien ne montre mieux l'humilité de S. Barnabé, que cette déférence volontaire qu'il avait en tout pour S. Paul. Il avait été appelé le premier à la connaissance de Jésus-Christ; il passait pour le principal docteur de l'église d'Antioche; c'était lui qui avait présenté S. Paul aux apôtres; il lui cédait cependant en toute occasion l'honneur de porter la parole, ainsi que la prééminence. S. Paul, de son côté, ne cherchait à se distinguer que par son zèle à supporter ce qu'il y avait de plus pénible dans les travaux du ministère. Ces deux saints étaient unis par les liens de la charité la plus tendre; et cette charité ne reçut aucune atteinte d'une diversité de sentimens qui parut entre eux, et qui les sépara l'un de l'autre.

S. Paul proposa à S. Barnabé de faire la visite des églises qu'ils avaient fondées en Asie. Barnabé y consentit, mais à condition que Jean-Marc, qui pour lors se trouvait à Antioche, viendrait avec eux. S. Paul fut d'un avis différent, et crut qu'ils ne devaient point s'associer un homme qui précédemment avait donné des preuves de son peu de courage. Les deux apôtres se séparèrent par une permission du Saint-Esprit, afin que l'Evangile pût être annoncé en un plus grand nombre de lieux.

Jean-Marc parut dans la suite tout autre qu'il n'avait été, et devint un modèle de ferveur et de fermeté dans les épreuves. Il mérita même d'être compté parmi les prédicateurs les plus zélés. S. Paul, dans son épître aux Colossiens [1], parle de lui d'une manière fort honorable ; et dans sa seconde épître à Timothée, qu'il écrivit quand il était en prison à Rome, il chargeait son disciple de venir le trouver, et d'amener avec lui Jean-Marc, *qui pouvait beaucoup servir pour le ministère* de l'Evangile [2]. Jean-Marc finit sa course apostolique à Biblis en Phénicie. Il est nommé dans le Martyrologe romain, sous le 27 de septembre.

Après la séparation de S. Paul et de S. Barnabé, le premier parcourut avec Silas la Syrie et la Cilicie; le second, ayant avec lui Jean-Marc, se rendit dans l'île de Chypre. L'Ecriture ne nous apprend plus rien sur le reste de la vie de S. Barnabé.

Ce saint, au rapport de Théodoret, rejoignit S. Paul, qui l'envoya à Corinthe avec Tite. Dorothée et l'auteur des *Récognitions* supposent qu'il fit un voyage à Rome. La ville de Milan l'honore comme son patron. Elle se fonde sur une ancienne tradition, appuyée sur des monumens qui paraissent être du quatrième siècle, et qui portent que le saint prêcha la foi dans cette ville, et qu'il en fonda l'église [a].

Mais quelque étendue qu'eût le zèle de S. Barnabé, il se croyait principalement obligé de travailler à la sanctification de ses compatriotes. Ce fut parmi eux qu'il termina sa vie par le martyre. Alexandre, moine de Chypre, qui écrivait dans le sixième siècle, avait donné une relation de sa mort. Voici en substance ce qu'elle portait. La foi ayant fait des progrès considérables dans l'île de Chypre, par les prédications, les exemples et les miracles de l'apôtre, il arriva que des Juifs qui l'avaient persécuté en Syrie vinrent à Salamine, et soulevèrent contre lui les personnes les plus puissantes de cette ville. On arrêta le saint, qui, après avoir été insulté par la populace, et avoir souffert plusieurs tortures, fut enfin lapidé [b].

Ses reliques furent trouvées dans la suite près de Salamine.

[1] Coloss. IV, 10, 11.

[2] 2 Tim. IV, 11.

[a] *Voyez* le livre intitulé *Origine Apostolica della Chiesa Milanese, da Nicolao Sormani. Milano,* 1754.

[b] L'ordre des clercs réguliers, dits *Barnabites*, d'une église de S. Barnabé qui est à Milan, et dont ils prirent possession en 1545, fut fondé, en 1530, par trois gentilshommes milanais. Les papes Clément VII et Paul III l'approuvèrent et le confirmèrent, l'un en 1532, et l'autre en 1535. Cet ordre, dont la fin principale est de former de bons prédicateurs pour instruire le peuple dans les missions, était singulièrement estimé de S. Charles Borromée. Il a produit plusieurs grands hommes. *Voyez* Hélyot, *Hist. des Ord. Rel. t.* 4, *p.* 110, et surtout le P. Mansi, de l'ordre des Servites, *Not. in Raynaldi Contin. Annal. Baronii, ad an.* 1533, *p.* 298, *t.* 13 *Contin. seu t.* 32 *totius operis.*

Il y avait dans le cercueil une copie de l'Evangile de S. Mathieu en langue hébraïque, laquelle avait été écrite de la propre main du saint. Elle fut envoyée à l'empereur Zenon en 485, selon Suidas et Théodore Lecteur.

S. Paul parle de S. Barnabé comme vivant encore dans l'année 56 [1]; et S. Chrysostôme suppose qu'il n'était point mort en 63 [2]. Il paraît que ce saint apôtre parvint à une extrême vieillesse [a]

S. Barnabé est honoré par la ville de Milan avec le titre de patron. Sa fête y est d'obligation depuis l'ordonnance que S. Charles Borromée publia en 1582, dans son sixième concile provincial. La tradition du pays porte qu'il prêcha la foi à Milan [b]. S. Charles Borromée l'appelle dans un de ses sermons [3], apôtre de cette ville [b].

S. Barnabé distribua tous ses biens aux pauvres afin de vivre dans un détachement plus parfait de toutes les choses créées. Les richesses sont un don de Dieu; il faut les recevoir avec reconnaissance et les employer à de saints usages. Mais il est si difficile de les posséder sans attache, et de n'en pas abuser, que plusieurs Chrétiens ont mieux aimé suivre l'exemple de S. Barnabé, pour servir plus aisément Jésus-Christ dans une parfaite nudité de

[1] 1 Cor. IX, 6.
[2] *Hom. II in Coloss.*
[3] *Hom.* 26; *t.* 1, *p.* 174.

[a] Nous avons en grec une épître qui porte le nom de S. Barnabé. Elle est citée comme étant de cet apôtre par Clément d'Alexandrie, par Origène, etc. Mais S. Jérôme, et Eusèbe, *Hist. l.* 3, *c.* 25, la mettent dans la classe des livres apocryphes; et il est d'ailleurs certain que l'Eglise ne l'a jamais reçue dans le canon des divines Ecritures. De là cette diversité de sentimens parmi les critiques. Les uns soutiennent que cette épître est véritablement de S. Barnabé; d'autres au contraire prétendent qu'elle ne peut lui être attribuée. *Voyez* pour l'affirmative, Cave, *Hist. Littér. t.* 1, *p.* 18; et pour la négative, Tillemont, *t.* 1, *p.* 659; Ceillier, *t.* 1, *p.* 499, etc.

On convient au moins que cette épître est une production du siècle des apôtres. Le style en fournit la preuve. Elle fut adressée aux Juifs convertis, qui prétendaient que les observances légales obligeaient encore sous l'Evangile. L'auteur étale beaucoup d'érudition hébraïque, et montre une grande connaissance de l'Ecriture. Il prouve dans la première partie que les cérémonies mosaïques avaient été abolies par la loi nouvelle. Dans la seconde, il donne d'excellens préceptes concernant l'humilité, la douceur, la patience, la charité, la chasteté, etc. Selon lui les bons marchent dans la voie de lumière, sous la conduite et la sauvegarde des anges de Dieu, comme les méchans marchent sous la conduite des anges de Satan. Il invective contre plusieurs vices, entre autres contre la démangeaison de parler, qu'il appelle un piége de mort. Il enseigne que les six jours de la création signifient, dans un sens allégorique, six mille ans, après la révolution desquels arrivera l'embrasement général de l'univers. Plusieurs anciens écrivains ont avancé la même chose, d'après une tradition des Juifs, laquelle était fondée sur une prétendue prédiction d'un nommé Elie, qu'il ne faut pas confondre avec le prophète de ce nom. (*Voyez* la note de Cotelier sur ce passage de l'Epître de S. Barnabé, *n.* 15.) Le cinquième concile général de Latran défend aux prédicateurs de déterminer le temps du second avénement de Jésus-Christ, qu'il déclare être inconnu aux hommes.

[b] Nicolas Sormani a tâché de justifier cette tradition dans ses *Apologismi*.

[c] *Voyez* Bernardin Cassinus, dans sa *Veritas sacrarum reliquiarum in Basilicâ metropolitanâ Mediolanensi, an.* 1743.

cœur. Ce dépouillement absolu n'étant que de conseil, il est permis à ceux qui ont des richesses d'en conserver la propriété. Qu'ils se souviennent toutefois qu'ils doivent les employer à de bonnes œuvres, et surtout à soulager les indigens; que ce serait un crime pour eux de les dissiper par le luxe et d'en faire l'aliment de leurs passions; qu'ils sont obligés d'être pauvres, au moins dans la disposition du cœur. Si elles leur sont ravies, qu'ils ne s'en troublent point; la perte des biens de la terre ne pourra leur rien ôter de ce qui leur appartient véritablement en propre.

Ste MACRE,

VIERGE ET MARTYRE AU DIOCÈSE DE REIMS.

On dit que ce fut sous Rictius-Varus, préfet du prétoire, que Ste Macre, vierge, remporta la couronne du martyre. Elle souffrit dans l'île que forme la Nore en tombant dans la Vesle, près du lieu où est présentement la ville de Fîmes, au diocèse de Reims. Les auteurs sont partagés sur le jour de sa mort; les uns la mettent au 6 de janvier, et les autres au 2 ou au 3 de mars. Son corps fut enterré auprès de l'endroit où elle avait été martyrisée. On le transféra depuis à Fîmes, et on le déposa, sous le règne de Charlemagne, dans une église magnifique qu'un nommé Dangulfe avait fait bâtir sous l'invocation de la sainte. Il s'opéra divers miracles dans cette église, ainsi que dans une autre où les reliques de Ste Macre avaient été d'abord déposées. L'église de La Fère en Tartenois, au diocèse de Soissons, porte le nom de notre sainte martyre, qui est honorée le 11 de juin dans les lieux où son culte est célèbre.

Voyez Flodoard, *Hist. Eccl. Rem. l.* 4, *c.* 51; les Bollandistes, sous le 6 de janvier; et Tillemont, *t.* 4, *p.* 497.

S. AUSONE, PREMIER ÉVÊQUE D'ANGOULÊME.

Les différentes Vies que l'on a de ce saint sont tellement remplies de fables, qu'il est fort difficile de démêler le vrai d'avec le faux. Voici ce que l'on sait de plus probable. Ausone prêcha l'Évangile dans le territoire d'Angoulême, lorsque l'idolâtrie y régnait encore. Ayant converti un grand nombre de païens, il se fixa parmi eux pour continuer de travailler à leur sanctification. Il eut le bonheur de répandre son sang pour la gloire de Jésus-Christ. On dit

qu'il eut la tête tranchée par l'ordre des magistrats du lieu, ou par celui du chef des barbares qui s'étaient jetés sur les Gaules. Il y a hors des murs d'Angoulême une église paroissiale qui est dédiée sous l'invocation de S. Ausone. Cette église dépendait de l'abbaye de filles de l'ordre de Saint-Benoît, qui portait le nom du même saint. Cette abbaye était des plus anciennes des Gaules, et l'on prétend que S. Ausone en fut le fondateur. Elle ressentit les effets de la libéralité de Charlemagne, et des princes ses enfans. Les bâtimens ayant été ruinés par les Calvinistes en 1568, les religieuses furent dispersées. Louis XIII les fit reconstruire.

Les reliques de S. Ausone furent brûlées par les Huguenots en 1568. Il n'en est resté que quelques petits ossemens que l'on sauva de la fureur des hérétiques.

Voyez les Bollandistes, sous le 22 de mai; le *Gallia Christ. nova*, t. 2, p. 975; Beaunier, *Evêch. et abb. de Fr.* t. 1, p. 156.

S. BARDON, ARCHEVÊQUE DE MAYENCE.

L'AN 1052.

Ce saint homme fut un des plus grands évêques de son temps, et embrassa d'abord la vie monastique à Fulde, d'où il fut tiré pour être abbé de Verthen et de Hersfeld. La piété et la prudence qu'il déploya dans l'administration de ces deux monastères engagèrent l'empereur Henri III à l'élever sur le siége de Mayence. Bardon cachait sous un extérieur simple et grossier une grande âme; ce qui parut d'une manière éclatante dans une circonstance particulière. Etant allé à la cour pour rendre ses devoirs à l'empereur, il y devint l'objet des plaisanteries des courtisans, qui le jugeaient selon les apparences. Alors l'empereur, pour confondre l'insolence de ces gens, pria Bardon de prêcher : le prélat obéit : ce ne fut qu'un applaudissement universel ; on ne pouvait revenir de son étonnement en entendant cet homme qu'on avait méprisé, ravir son auditoire par une éloquence mâle et nerveuse ; dès-lors toutes les préventions tombèrent. Le prélat, de retour dans son diocèse, se distingua par sa charité, sa patience et sa vigilance. Une fois qu'il prêchait à Paderborne, le jour de la Pentecôte, devant plusieurs évêques, il prédit sa mort, en disant : « Mes pères et mes » frères, je vais faire un voyage pour lequel je ne me suis pas assez » préparé. Je suis sur le point de paraître devant mon juge, et je ne » sais que lui présenter pour l'apaiser. Je vous conjure de lui offrir

» pour moi vos prières, et si je vous ai prêché des vérités salutaires, » soyez fidèles à mettre mes leçons en pratique pour vous rendre » dignes du royaume de Dieu; mais surtout ne vous affligez point » de ce que vous m'entendez pour la dernière fois. » Les larmes coulèrent des yeux de tout le monde. C'est pendant son glorieux épiscopat que le pape S. Léon IX tint en 1049 le concile de Mayence auquel assistèrent quarante évêques, à la tête desquels était Bardon. La prédiction du saint touchant sa fin prochaine ne tarda pas à se vérifier. En retournant à Mayence, il fit une chute dont il fut dangereusement blessé. Alors il prit toutes les dispositions, reçut les sacremens et continua à montrer ce visage riant qu'il avait toujours fait paraître et qui était l'expression de sa belle âme. Etendu sur un rude cilice, il offrit à Dieu le sacrifice de sa vie, pria pour son troupeau, pour le bien de l'Eglise générale, et expira en prononçant ces paroles du Psalmiste : « Seigneur, proportion- » nez vos miséricordes à la vive confiance que j'ai en vous. » Son corps fut rapporté à Mayence et enterré dans l'église de Saint-Martin. On l'a toujours compté au nombre des saints.

Voyez *Acta Bened. sæc. 6, part. 2,* et la plupart des historiens allemands.

Ste ROSELINE,

RELIGIEUSE CHARTREUSE EN PROVENCE.

L'AN 1329

Cette sainte fille fut une des gloires de l'ordre de Saint-Bruno. S'étant consacrée à un âge fort tendre au Seigneur, elle fit paraître une grande piété et s'appliqua à acquérir les vertus nécessaires à une bonne religieuse. Elle eut soin de se renouveler souvent dans l'esprit intérieur, et eut de temps en temps recours aux exercices que l'Eglise recommande aux personnes qui aspirent à la perfection dans les monastères. Roseline vécut ainsi dans une parfaite régularité : la prière, la lecture, la méditation, les austérités de la pénitence faisaient ses délices. Elle veillait avec soin sur tous les mouvemens de son âme, de crainte qu'il ne s'y glissât quelque relâchement. Souvent on la trouva prosternée aux pieds de son Sauveur, le visage baigné de larmes, et renouvelant à chaque instant le sacrifice de sa volonté. Sa précieuse mort arriva le 11 juin 1329.

Voyez les Bollandistes.

MARTYROLOGE.

Fête de S. Barnabé, apôtre, originaire de Chypre, qui, ayant été ordonné apôtre des Gentils avec S. Paul par les disciples, parcourut avec lui un grand nombre de provinces, remplissant partout avec succès le ministère de la foi évangélique. Enfin, étant venu en Chypre, il y accomplit son apostolat par un glorieux martyre. Son corps, par la révélation qu'il en fit lui-même, fut trouvé, du temps de l'empereur Zénon, avec un exemplaire de l'évangile de S. Matthieu, écrit de sa main.

A Aquilée, martyre des SS. Félix et Fortunat, frères, qui, durant la persécution de Dioclétien et Maximien, furent étendus sur le chevalet, où on leur appliqua sur les côtés des torches ardentes, qui s'éteignirent aussitôt par un effet de la puissance de Dieu, puis furent arrosés sur le ventre avec de l'huile bouillante; enfin, comme ils persévéraient dans la confession de Jésus-Christ, ils eurent la tête tranchée.

A Rome, translation de S. Grégoire de Nazianze, dont le saint corps ayant été porté autrefois de Constantinople à Rome, et gardé fort long-temps dans l'église de la Mère de Dieu au Champ-de-Mars, fut de nouveau transporté, avec beaucoup d'appareil et de solennité, par l'ordre du pape Grégoire XIII, dans l'église de Saint-Pierre, dans une chapelle que ce souverain pontife avait fait préparer magnifiquement. Le lendemain on le mit sous l'autel, avec l'honneur qu'il méritait.

Saints de France.

A Verdey, près de Sézanne en Brie, S. Blier, confesseur.
A Tourout en Flandres, le B. Acas, enfant.
A l'Hôpital, près de Beaulieu en Quercy, Ste Flore.

Autres.

En Afrique, S. Gallone, martyr.

Ce même jour, S. Maxime, évêque de Naples, qui mourut dans le lieu où il avait été exilé par la faction des Ariens.

En Egypte, le natalice de S. Palémon, de l'ordre de Saint-Pacôme.

Au monastère de Tigra en Ethiopie, S. Garima, abbé, l'un des neuf principaux propagateurs de la foi en ce pays.

Au même pays, S. Batatzun, abbé, d'une incroyable abstinence.

DOUZIÈME JOUR DE JUIN.

S. JEAN DE SAHAGUN,

ERMITE DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN.

Tiré de sa Vie, écrite en forme de lettres, peu de temps après sa mort, par le B. Jean de Séville. Elle a été publiée par les Bollandistes, avec les notes du P. Papebroch, t. 2 junii, p. 616. Voyez *aussi la Vie de S. Jean Gonzalez ou de S. Facond, par le P. Nicolas Robine, religieux du même ordre, Paris,* 1692; et Nævius, dans son *Eremus Augustiniana,* p. 201.

L'AN 1479.

S. JEAN naquit à Sahagun ou Saint-Fagondez, dans le royaume de Léon en Espagne. Son père se nommait Jean Gonzalez de Castrillo, et sa mère Sanche Martinez. Ils étaient l'un et l'autre distingués par leur naissance et leur vertu.

Le saint fit ses études chez les Bénédictins de Saint-Fagondez. Etant entré dans l'état ecclésiastique, il s'attacha à la personne de l'évêque de Burgos. Ce prélat lui donna des marques de son estime, en lui conférant un canonicat de sa cathédrale. Jean possédait déjà trois petits bénéfices, dont la nomination appartenait à l'abbé de Saint-Fagondez. Cette pluralité de bénéfices aurait été illégitime, dans le cas où chacun eût été suffisant pour l'entretien du jeune ecclésiastique.

La conduite que Jean avait menée jusqu'alors avait toujours été irréprochable; on remarquait même dans sa vie une vertu supérieure à celle du commun des Chrétiens. Mais la grâce lui ayant ouvert les yeux, il s'aperçut qu'il s'en fallait de beaucoup qu'il fût un véritable disciple de Jésus-Christ. Il vit en lui des défauts essentiels qu'il s'appliqua sérieusemeut à réformer. La première démarche qu'il fit, fut de demander à l'évêque de Burgos la permission de se démettre de ses bénéfices, permission qu'il n'obtint qu'avec beaucoup de peine. Il ne se réserva qu'une chapelle où il disait la messe tous les jours, prêchait souvent, et enseignait les mystères de la foi à ceux qui les ignoraient. La pauvreté, la mortification, la retraite devinrent ses délices. Il descendit dans le fond de son âme pour en connaître parfaitement l'état. L'expérience lui apprit que tous les plaisirs du monde n'approchent point de cette joie pure que l'on rencontre dans l'exercice de la prière et de la méditation, ainsi que dans la lecture des livres de piété.

Le désir qu'il avait de se perfectionner dans la connaissance des dogmes de la religion, le porta à demander à son évêque la permission de se retirer à Salamanque. Il s'y appliqua durant

l'espace de quatre ans à l'étude de la théologie. Il fut ensuite appelé à la conduite des âmes dans l'église paroissiale de Saint-Sébastien. Les instructions fréquentes qu'il y faisait produisirent des fruits merveilleux. Il demeurait chez un chanoine vertueux, où il avait la liberté de pratiquer de grandes austérités. Neuf ans se passèrent de la sorte. La pierre, dont il fut attaqué, lui causa long-temps de vives douleurs; et il se vit même obligé de se faire faire l'opération.

Sa santé étant rétablie, il résolut de quitter entièrement le monde. Il se retira chez les ermites de Saint-Augustin, établis à Salamanque, et prit l'habit religieux en 1463. La ferveur qu'il fit paraître durant son noviciat montra qu'il était déjà un maître consommé dans la vie spirituelle. Après le temps des épreuves ordinaires, il se consacra à Dieu par la profession des vœux solennels, le 28 août 1464. Il était si parfaitement animé par l'esprit de sa règle, qu'aucun des frères ne portait plus loin que lui la mortification, l'obéissance, l'humilité, le détachement des créatures.

Ses supérieurs lui ayant ordonné d'exercer le talent qu'il avait reçu pour la prédication, il annonça la parole de Dieu avec un zèle extraordinaire. Il parlait avec tant de force et d'énergie, qu'on voyait bien que son esprit était éclairé par les plus pures lumières de la foi, et son cœur pénétré d'amour pour la pratique des saintes maximes de l'Evangile. Les instructions qu'il faisait en public et en particulier eurent bientôt renouvelé la face de toute la ville de Salamanque. On vit cesser cet esprit de haine et d'animosité qui régnait surtout parmi les gentilshommes, et qui produisait tous les jours de funestes effets. Le caractère de douceur dont le saint était doué le rendait plus propre que personne à étouffer toutes les semences de division. Quand il trouvait des hommes pleins d'amertume contre le prochain, il leur inspirait des sentimens de paix et de charité; et bientôt il les amenait au point d'oublier les injures, et même de rendre le bien pour le mal à leurs ennemis.

Il donna de nouvelles preuves de sa douceur et de sa prudence dans la manière dont il exerça l'emploi de maître des novices, que ses supérieurs lui conférèrent. On l'élut prieur du couvent en 1471. Cette maison était fort renommée pour la sévérité de sa discipline et pour son zèle à conserver le véritable esprit de l'ordre. Jean s'attacha surtout à conduire ses religieux par la voie de l'exemple, qui est beaucoup plus efficace que celle de l'autorité, pratiquant le premier tout ce qu'il exigeait des autres. La haute idée que chacun avait de sa sainteté donnait une force merveilleuse à ses paroles.

L'amour de la prière et la pureté du cœur préparèrent le saint à recevoir de Dieu la grâce d'une prudence extraordinaire avec le don du discernement des esprits. Il pénétrait dans les replis les plus cachés des consciences. Il entendait la confession de tous ceux qui se présentaient à lui; mais il n'accordait pas l'absolution indifféremment à tous; il la différait aux pécheurs d'habitude, jusqu'à ce qu'ils se fussent corrigés, et aux ecclésiastiques qui ne vivaient pas d'une manière conforme à la dignité de leur profession. Il disait la messe avec une ferveur qui édifiait extrêmement tous ceux qui y assistaient.

Le vice allumait son zèle, dans quelque personne qu'il se rencontrât : la liberté avec laquelle il le reprenait lui attira diverses persécutions. Un certain duc, irrité de ce qu'il l'avait exhorté à ne plus opprimer ses vassaux, forma l'horrible projet de lui ôter la vie, et deux assassins furent chargés de l'exécuter. Mais ces misérables n'eurent pas plus tôt aperçu le saint homme, qu'ils se sentirent déchirés de cruels remords; ils se jetèrent à ses pieds et lui demandèrent pardon de leur crime. Le duc étant tombé malade, rentra aussi en lui-même; il témoigna un vif repentir, et mérita de recouvrer la santé par la vertu des prières et de la bénédiction du saint.

Lorsque le serviteur de Dieu fut attaqué de la maladie dont il mourut, il prédit sa dernière heure. Il s'endormit dans le Seigneur le 11 juin 1479. Plusieurs miracles, opérés avant et après sa mort, attestèrent publiquement sa sainteté. Il fut béatifié par Clément VIII en 1601, et canonisé en 1690 par Alexandre VIII. Benoît XIII ordonna d'insérer son office dans le Bréviaire romain, sous le 12 de juin.

Nous apprenons de l'exemple des saints, qu'il y a beaucoup à craindre pour la vertu dans une vie de dissipation. L'habitude de s'entretenir des vanités mondaines détourne insensiblement du bien; la constitution de l'âme en est aussi dangereusement affectée que l'est celle du corps par les principes destructifs de la santé. C'est dans la retraite et par l'exercice de la réflexion, que l'âme se fortifie, s'agrandit, acquiert de l'activité; qu'elle se nourrit des vérités pures, et qu'elle s'affermit dans l'amour et la pratique de la vertu. C'est aussi par là qu'elle peut espérer d'affaiblir l'impression que font sur elle les objets sensibles. Tout vrai Chrétien doit donc de temps en temps s'éloigner du tumulte du monde, et avoir des heures réglées pour descendre en lui-même et se considérer attentivement. « La réflexion, dit S. Bernard, est l'œil de l'âme; elle

y porte la lumière et la vérité. « *Je la conduirai dans la solitude*, dit la Sagesse éternelle, *et je parlerai à son cœur* [1].

S. BASILIDE,

S. QUIRIN OU CYRIN, S. NABOR ET S. NAZAIRE,

MARTYRS A ROME.

Les Sacramentaires de Gélase et de S. Grégoire le Grand, l'ancien Calendrier romain publié par le P. Fronteau, et le véritable Martyrologe de Bède, font une mention honorable de ces quatre saints qui souffrirent à Rome, et furent enterrés sur la voie Aurélienne. On lit dans leurs Actes qu'ils servaient dans l'armée de Maxence, fils de Maximien-Hercule; qu'ils passèrent par diverses tortures, et qu'enfin ils eurent la tête tranchée, par l'ordre d'Aurèle, préfet de Rome.

S. Chrodegang, évêque de Metz, obtint de Rome, en 764, les reliques de plusieurs martyrs. Il déposa celles de S. Gorgone dans l'abbaye de Gorze, à quatre lieues de Metz; celles de S. Nazaire dans l'abbaye de Lorch ou Lourisheim, au diocèse de Worms, et celles de S. Nabor dans l'église de Saint-Hilaire (*Hilariacum*), sur la Moselle, au diocèse de Metz. L'abbaye de Saint-Hilaire prit de là le nom de Saint-Nabor, et par corruption celui de Saint-Avold. Le culte de S. Nabor était connu en Alsace dès le commencement du huitième siècle. Le testament de Ste Odile, de l'an 708, fait mention du *prædium ad sanctum Naborem*. C'est aujourd'hui le village de Saint-Nabor, situé au pied de la montagne de Sainte-Odile, dont le grand chapitre de Strasbourg était seigneur.

Voyez Paul Diacre, Raban-Maur, Notker, etc.

S. ONUPHRE, ERMITE DE LA THÉBAÏDE.

S. Onuphre vécut quelque temps dans un monastère situé près de Thèbes en Egypte, et où il y avait cent religieux qui pratiquaient de grandes austérités. Le désir d'imiter la solitude de S. Jean-Baptiste le porta à se retirer dans le fond d'un désert du pays. Il y fut durant plusieurs années exposé aux plus rudes tentations; mais

[1] Osée, II, 14.

il vint à bout d'en triompher par sa persévérance. Les exercices de la solitude préparèrent son âme aux plus intimes communications de l'esprit de Dieu. Il y trouva cette paix du cœur et ces douceurs ineffables qui font goûter, par anticipation, la béatitude céleste. Pendant les soixante années qu'il passa dans sa retraite, il fut entièrement inconnu au monde. Non content de prier pour ses besoins particuliers, il s'intéressait encore auprès de Dieu pour l'Eglise que persécutèrent les Ariens, soutenus de la protection des empereurs Constance et Valens. Les fruits d'un palmier qui était dans le voisinage de sa cellule lui fournissaient de quoi vivre. Il mourut le 22 juin, vers l'an 400.

Voyez sa Vie, écrite par un nommé Paphnuce, et publiée par Rosweide, *p.* 99. *Voyez* aussi les pièces que le P. Janning a données avec des notes, *t.* 2 *junii*, *p.* 519.

S. ESKILL,

ÉVÊQUE ET MARTYR EN SUÈDE, APOTRE DES SUDERMANS.

S. Eskill était Anglais de naissance. Les royaumes situés au nord de l'Europe l'ont honoré comme un des plus illustres martyrs de Jésus-Christ, tant que la religion catholique y a été suivie.

S. Anschaire, archevêque de Brême, ayant fondé en Suède une église nombreuse par les travaux d'un zèle infatigable, se vit obligé de retourner en Allemagne. A peine fut-il parti, que les Suédois reprirent leurs anciennes superstitions. Ils chassèrent même Simon, que S. Anschaire leur avait donné pour évêque.

La nouvelle de cette apostasie causa une vive douleur aux serviteurs de Dieu qui habitaient le nord de l'Angleterre. S. Sigefride, archevêque d'Yorck, résolut d'entreprendre lui-même une mission, pour retirer un si grand nombre d'âmes de la voie de perdition. Eskill, son parent, demanda à partager une entreprise aussi difficile et aussi dangereuse. Il accompagna l'archevêque en Suède, où il se conduisit avec autant de zèle que de prudence. Le roi et le peuple conçurent pour lui une vénération profonde, et ils prièrent S. Sigefride, avant son retour en Angleterre, de le sacrer évêque, et de le leur donner pour pasteur. La cérémonie de son sacre se fit dans un lieu appelé *Nordhans-Kogh*.

Les travaux d'Eskill, soutenus par l'exemple d'une vie vraiment apostolique, eurent un succès merveilleux, et l'église de Suède recevait chaque jour de nouveaux accroissemens. Le zèle du roi In-

gon pour le christianisme ne contribuait pas peu à multiplier les conversions. Malheureusement les infidèles massacrèrent ce bon prince, et placèrent sur le trône Swenon, dit *le Sanguinaire*. Cette révolution devint très-funeste à la nouvelle église. Les superstitions impies et barbares du paganisme furent rétablies.

Les infidèles célébrant un jour à Strengis une de leurs fêtes, l'évêque, suivi de son clergé et de plusieurs autres Chrétiens, s'avança vers le lieu où ils étaient assemblés. Il leur parla avec beaucoup de force, pour leur faire sentir l'impiété de leur conduite. Mais voyant l'inutilité de ses remontrances, il pria Dieu de manifester sa puissance par quelque signe visible. A l'instant il s'éleva un grand orage; la grêle et la pluie tombèrent avec une abondance extraordinaire; le tonnerre renversa l'autel et consuma ce qui devait être la matière des sacrifices. Les païens attribuèrent ce prodige à la magie; ils se saisirent du saint, et le lapidèrent par l'ordre du roi.

Eskill fut enterré à l'endroit où il avait été martyrisé. On éleva ensuite une église au même lieu; les reliques du saint y furent exposées à la vénération publique, et il s'opéra plusieurs miracles par leur vertu. S. Eskill souffrit dans l'onzième siècle. Sa fête se célébrait anciennement le 12 de juin en Suède, en Pologne et dans les autres pays septentrionaux.

Voyez sa Vie dans les Bollandistes; Messénius, *Scondia illustrata, p.* 31, et Benzelius, *Monumen. Ecclesiæ Suecogothicæ ex Mss. Upsaliæ* 1709, *p.* 29.

MARTYROLOGE.

A Rome, sur la voie *Aurélia*, fête des saints martyrs Basilide, Cyrin, Nabor et Nazaire, soldats, qui, pendant la persécution de Dioclétien et Maximien, et sous le préfet Aurèle, furent, pour la confession du nom chrétien, déchirés avec des scorpions et décapités.

A Nicée en Bythinie, Ste Antonine, martyre, qui, pendant la même persécution, fut condamnée, par le président Priscillien, à être frappée avec des bâtons, suspendue sur le chevalet, déchirée par les côtés, brûlée dans les flammes, et enfin tuée par le glaive.

En Thrace, S. Olimpe, évêque, qui fut chassé de son siége par les Ariens, et mourut confesseur.

A Rome, en l'église de Saint-Pierre, S. Léon III, pape, à qui Dieu rendit miraculeusement les yeux et la langue, que des impies lui avaient arrachés.

En Cilicie, S. Amphion, évêque, qui fut un généreux confesseur, du temps de Galère-Maximien.

En Égypte, S. Onuphre, anachorète, qui, pendant soixante ans, mena, dans une vaste solitude, une vie sainte, et s'en alla au ciel tout éclatant de la gloire de ses vertus et de ses mérites. L'abbé Paphnuce a fait l'histoire de ses actions glorieuses.

A Salamanque en Espagne, S. Jean de Sahagun, confesseur, de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, que son zèle pour la foi, la sainteté de sa vie et ses miracles ont rendu illustre.

Saints de France.

A Utrecht, S. Odolf, curé d'Orscot, et ensuite chanoine de Saint-Sauveur d'Utrecht sous S. Frédéric.

A Châlons-sur-Saône, le vénérable Gerbaud, évêque de ce lieu, recommandable pour sa piété, qui répara le monastère de Saint-Pierre et souscrivit à plusieurs conciles.

Autres.

A Bresse, S. Masme, martyr.

Au mont Athos, S. Pierre l'Athonite, moine.

En Irlande, S. Mocullée.

En Ecosse, dans un lieu qui s'appelait Kincarne, S. Ternan, évêque.

TREIZIÈME JOUR DE JUIN.

S. ANTOINE DE PADE, OU DE PADOUE,

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Sa Vie originale a été interpolée en plusieurs endroits, d'après des traditions populaires qui ne sont d'aucune autorité; aussi n'en avons-nous point fait usage. Nous avons suivi les Annales de Wadding, qui fournissent d'excellens mémoires concernant la vie et les actions du saint. Nous avons aussi profité des judicieuses notes données par les Bollandistes, t. 2, juin, p. 706. Voyez *aussi* Bullarium Cherubini, t. 1, p. 100; t. 2, p. 517; *Théophile Raynaud*, t. 8; Mic. Anton. Veteris Bibliothecæ Hispanicæ, l. 2, t. 2, p. 33; *et Andreich*, p. 216.

L'AN 1231.

S. Antoine, quoique Portugais, reçut le surnom qu'il porte de la ville de Padoue, où l'on garde ses reliques. Il naquit à Lisbonne en 1195, et fut nommé Ferdinand au baptême. Etant entré depuis dans l'ordre de Saint-François, il voulut être appelé Antoine, par dévotion pour ce célèbre patriarche des moines, qui était le saint titulaire de la petite chapelle où il prit l'habit.

Il était fils de Martin de Bullones, officier de l'armée d'Alphonse, qui, ayant défait cinq rois des Maures à la journée d'Orique, en 1139, fut élevé sur le trône de Portugal, et mourut en 1185 [a]. Il eut pour mère Marie de Tevera, femme d'un rare mérite. Ceux dont il avait reçu le jour alliaient à la vertu la noblesse du sang. Ils mirent leur fils encore jeune dans la communauté des chanoines de la cathédrale de Lisbonne, pour qu'il y fût élevé dans les sciences et dans la piété. Il répondit parfaitement à leurs vues.

A l'âge de quinze ans, il se retira chez les chanoines réguliers de S. Augustin, qui avaient une maison près de Lisbonne. Il y vécut assez tranquille pendant quelque temps; mais les distractions, occasionées par les visites fréquentes de ses amis, lui rendirent bientôt insupportable un lieu où il ne pouvait suivre son attrait pour la solitude. Il pria donc ses supérieurs de l'envoyer à Coïmbre, éloignée de trente-six lieues de Lisbonne. Son ordre avait dans cette ville un couvent dit *de Sainte-Croix*.

Le serviteur de Dieu étonna ses frères par l'austérité de sa vie et par son amour pour la retraite. Il continua ses études, auxquelles il joignit la lecture des livres saints et des Pères de l'Eglise. Une application soutenue et dirigée par une sage méthode, un esprit

[a] Henri de Bourgogne, père d'Alphonse, et petit-fils de Robert, roi de France, avait commencé la conquête du pays dont il est ici question; mais il ne prit jamais le titre de roi.

vif et pénétrant, une grande maturité de jugement, le mirent en état de faire des progrès fort rapides. Il acquit une connaissance profonde de la théologie, et se forma à ce genre d'éloquence nerveuse et persuasive qui dans la suite fut si utile à l'Eglise. Mais comme le propre de l'étude, de celle même qui a la religion pour objet, est de dessécher le cœur et d'éteindre l'esprit de piété, Ferdinand nourrissait exactement son âme par les exercices de la prière et de la méditation. Il se préparait ainsi à cette sublime perfection à laquelle Dieu l'appelait dans un ordre plus austère qui venait de prendre naissance.

Il y avait près de huit ans qu'il vivait à Coïmbre, quand don Pédro, infant de Portugal, apporta de Maroc les reliques de cinq Franciscains martyrisés depuis peu par les infidèles. La vue de ces reliques fit sur lui une vive impression ; il sentit dans son cœur un ardent désir de verser son sang pour Jésus-Christ. Peu de temps après, quelques religieux de Saint-François faisant la quête pour leur communauté, vinrent au couvent de Sainte-Croix. Ferdinand leur ayant découvert l'intention qu'il avait d'embrasser leur institut, ils s'en réjouirent, et l'exhortèrent à suivre les mouvemens de la grâce. Son projet n'eut pas plus tôt été connu que ses confrères mirent tout en œuvre pour l'empêcher de l'exécuter. Comme leurs remontrances étaient inutiles, ils eurent recours aux railleries et aux reproches les plus amers. Le saint souffrit avec joie les humiliations, et il commença dès-lors à se montrer supérieur à tous les mouvemens de l'orgueil.

Cependant il implorait les lumières de l'Esprit saint, afin de connaître de plus en plus sa vocation. Il éprouvait chaque jour un nouvel accroissement dans l'estime qu'il avait conçue pour un ordre qui inspirait l'amour des souffrances, et dont le fondateur, qui vivait encore, conduisait les membres à la plus haute perfection par ses conseils et ses exemples. La pauvreté et les austérités qu'on y pratiquait avaient aussi pour lui des charmes très-puissans. Enfin il s'adressa à son prieur, pour lui demander son consentement. Lorsqu'il l'eut obtenu, il se retira dans un petit couvent que les Franciscains avaient auprès de Coïmbre, et il y prit l'habit en 1221.

Ayant passé quelque temps dans la solitude, dans l'oraison et dans la pratique des austérités de la pénitence, il se sentit embrasé du désir de donner sa vie pour Jésus-Christ. Il pria donc ses supérieurs de lui permettre d'aller prêcher l'Evangile aux Maures d'Afrique. Mais à peine fut-il arrivé au lieu de sa mission, que Dieu, satisfait du sacrifice de son cœur, le visita par une maladie qui l'obligea de retourner en Espagne pour rétablir sa santé. Le vaisseau

sur lequel il était embarqué eut le vent contraire, fut jeté sur les côtes de Sicile, et aborda à Messine.

Antoine (c'est ainsi que nous appellerons désormais le saint) apprit dans cette ville que S. François tenait alors un chapitre général à Assise. Il se rendit en ce lieu, malgré l'état de faiblesse où la maladie l'avait réduit, tant était vif le désir qu'il avait de voir le fondateur de son ordre. Les entretiens qu'il eut avec cet homme de Dieu furent pour lui la source de mille consolations. Résolu de se fixer dans un lieu où il serait moins éloigné de sa personne, il s'offrit aux provinciaux et aux gardiens d'Italie. Son projet d'abandonner ses amis et sa patrie fut approuvé de S. François; mais il ne se trouva point de supérieurs qui voulussent se charger d'un sujet qui, à en juger par l'extérieur, devait incommoder une maison, au lieu de la servir. Antoine de son côté cachait avec soin ses talens et ses connaissances; il ne se présentait que pour travailler dans la cuisine. A la fin cependant un gardien de la province de Romagne, nommé Gratiani, eut compassion de lui, et l'envoya à l'ermitage du mont Paul, qui était un petit couvent situé dans un lieu solitaire près de Bologne.

Antoine, qui ne désirait rien tant que de vivre ignoré des hommes, joignit l'exercice de la contemplation aux austérités de la pénitence et aux humiliations de son état. Jamais il ne lui échappait une parole qui pût même faire soupçonner son savoir; il s'observait aussi dans toute sa conduite, de manière qu'on ne se doutait pas des communications sublimes de son âme avec Dieu. Il écoutait tout le monde avec humilité, et ne parlait que quand cela était absolument nécessaire. Mais une circonstance que nous allons rapporter le fit connaître au monde.

Les religieux de Saint-François s'étant assemblés à Forli avec les Dominicains du voisinage, ceux-ci, comme étrangers, furent priés de faire une exhortation à la compagnie. Mais ils s'en excusèrent tous, disant qu'ils ne s'étaient point préparés. Là-dessus le gardien d'Antoine lui ordonna de parler et de communiquer à l'assemblée tout ce que le Saint-Esprit lui suggérerait. Le saint demanda à être dispensé d'une telle fonction, alléguant pour prétexte que le talent de la parole ne devait pas se rencontrer dans un religieux uniquement occupé au service de la cuisine et à d'autres emplois semblables. Le supérieur insistant, il obéit enfin. Il parla avec tant d'éloquence, de force et d'onction, que tous les auditeurs en furent frappés d'étonnement. Il était alors âgé d'environ vingt-six ans.

S. François, informé de la découverte du trésor caché dans son ordre, envoya Antoine à Verceil, pour qu'il y étudiât la théologie. Peu de temps après, il le chargea d'enseigner cette science, lui

recommandant toutefois de faire son principal objet de la prière et de la contemplation, de peur que l'étude n'éteignît en lui l'esprit de ferveur. Nous avons encore la lettre qu'il lui écrivit en cette occasion. Elle est conçue en ces termes ; « Le frère François » à son très-cher frère Antoine, salut en notre Seigneur. Il me » semble qu'il est à propos que vous donniez aux frères des le» çons de théologie. Mais prenez garde qu'une trop grande appli» cation à l'étude ne vous devienne préjudiciable, et qu'elle » n'éteigne l'esprit de prière en vous, ou en ceux que vous ins» truisez. »

Antoine enseigna plusieurs années la théologie avec beaucoup d'applaudissemens à Bologne, à Toulouse, à Montpellier, à Padoue, et fut ensuite élu gardien à Limoges. Jamais il ne voulut profiter des priviléges attachés à la place de professeur. Il observait tous les points de la règle avec autant d'exactitude que les autres frères. Son temps était si bien ménagé, qu'il en trouvait encore pour faire au peuple des instructions très-fréquentes. A la fin il abandonna entièrement la théologie scholastique, et ne s'occupa plus que des fonctions du ministère. Se croyant appelé à travailler à la conversion des âmes et à déclarer au vice une guerre irréconciliable, il résolut de se consacrer au travail des missions.

La nature et la grâce semblaient l'avoir formé pour une œuvre aussi importante. Il avait un extérieur poli, des manières aisées, un air intéressant. Sa voix était forte, claire, agréable, et sa mémoire heureuse. A ces avantages il joignait une action pleine de grâces ; il savait, en variant à propos le ton de sa voix, s'insinuer dans l'âme de ses auditeurs. Il était fort versé dans la connaissance de l'Ecriture, qu'il avait le talent d'appliquer avec beaucoup de justesse aux différentes matières qu'il traitait. Le texte sacré devenait entre ses mains une source féconde de lumières; il en développait le sens et l'esprit avec une facilité et une énergie admirables. Mais son éloquence tirait sa principale force de l'onction avec laquelle il prononçait ses discours. L'amour dont il était embrasé pour la pratique de toutes les vertus le faisait parler avec un zèle auquel on ne pouvait résister. Ses paroles étaient comme autant de traits qui allaient percer les cœurs de son auditoire. Il communiquait aux autres de sa plénitude, et il n'était pas étonnant qu'après avoir allumé dans son âme le feu de la divine charité, il l'allumât dans celles de tous ceux qui l'écoutaient.

Plein de mépris pour le monde et pour lui-même, brûlant d'un ardent désir de voir Jésus-Christ régner sur tous les cœurs; prêt à faire le sacrifice de sa vie, si la gloire de Dieu l'exigeait, il était supérieur à toutes les considérations humaines. Rien ne pouvait

l'engager à mollir; il n'affaiblissait ni ne déguisait les maximes de l'Evangile; il les annonçait aux grands et aux petits avec la même force et le même zèle. Les savans admiraient dans ses discours la sublimité des pensées, la noblesse des images, et un talent singulier de présenter les dogmes et les vérités les plus communes de la morale avec une dignité dont il y avait peu d'exemples. Cela ne l'empêchait pas de se rendre intelligible aux esprits les plus grossiers, parce qu'il régnait dans tous ses discours un ton de simplicité qui rendait comme palpables les matières les plus abstraites. La prudence et la charité assaisonnaient ses réprimandes; il n'y avait rien de dur ni d'austère. Il savait se montrer intéressant et aimable, dans le temps même où il faisait des reproches. S'il effrayait les pécheurs endurcis par la crainte des jugemens de Dieu, il consolait et encourageait les âmes timorées, en leur inspirant une vive confiance en la miséricorde divine. Il combattit avec succès les vices à la mode et les erreurs contraires à la foi. Les hérétiques les plus opiniâtres et les pécheurs les plus invétérés dans le mal vinrent se jeter à ses pieds, et se reconnurent vaincus.

Le pape Grégoire IX l'ayant entendu prêcher à Rome en 1227, en fut singulièrement touché; et, dans une de ces émotions que produit la surprise, il l'appela l'*Arche du testament*. Il voulait dire par là qu'il le regardait comme un riche trésor où étaient renfermés tous les biens spirituels. La sainteté de sa vie donnait aussi beaucoup de poids à ses paroles.

Son extérieur était si grave et si édifiant, qu'il prêchait en quelque sorte par chacune de ses actions. Un jour il invita un des frères à venir prêcher avec lui; mais il revint au couvent sans avoir rien dit au peuple. Et comme le frère lui demandait pourquoi il n'avait pas prêché, il lui répondit : « Croyez-moi, nous avons » prêché par la modestie de nos regards, et par la gravité de notre » conduite. »

Les fréquens miracles qu'il opérait ajoutaient un nouvel éclat à ses vertus. On s'assemblait en foule pour aller l'entendre dans tous les lieux où il prêchait. Le concours était quelquefois si prodigieux, qu'il ne se trouvait point d'église assez grande pour contenir tout le peuple. Le saint était alors obligé de parler dans les places publiques, et même dans les champs. Il parcourait les villes, les bourgs et les villages avec un zèle que rien ne pouvait ralentir. Il prêcha en France, en Italie et en Espagne. Il lui arriva un jour en France de garantir son auditoire d'un orage par la vertu de ses prières.

Le talent de la chaire n'était pas le seul qu'il possédait. Il avait aussi dans un haut degré celui de conduire les âmes. Dans tous

les lieux par où il passait, il se faisait un changement général : les ennemis se réconciliaient, les usuriers restituaient leurs gains illicites, les pécheurs de toute espèce se convertissaient sincèrement, et venaient lui demander des avis particuliers pour régler leur vie sur les maximes de l'Evangile.

Etant en Lombardie, il s'exposa au danger de perdre la vie en prenant la défense des malheureux. Voici de quelle manière la chose est rapportée par les historiens de S. Antoine.

Ezzelino ou Ezelin, né dans la Marche Trévisane, mais Allemand d'extraction, s'était mis à la tête du parti des Gibelins ou Impériaux. Il s'était emparé de Vérone et de plusieurs autres villes de la Lombardie, et les avait traitées avec une horrible cruauté durant l'espace de quarante ans. Les anathèmes lancés contre lui par trois différens papes n'avaient fait aucune impression sur son esprit. Ayant appris que les habitans de Padoue s'étaient révoltés contre lui, il fit mettre à mort dans un seul jour douze mille personnes du pays. La ville de Vérone, où il résidait ordinairement, était presque entièrement dépeuplée. On n'y voyait de toutes parts que des gardes armés, et dignes par leur férocité du maître qu'ils servaient. Antoine, qui ne craignait rien dès qu'il s'agissait de la gloire de Dieu et de l'utilité du prochain, ne balança point d'aller à Vérone. Arrivé au palais, il fit demander une audience au prince, ce qui lui fut enfin accordé. Lorsqu'on l'eut introduit dans l'appartement d'Ezzelino, il le vit assis sur un trône, et environné d'une troupe de soldats, prêts à lui obéir au moindre signe. Ce spectacle ne l'effraya point ; il osa même dire au tyran que ses massacres, ses pillages et ses sacriléges criaient vengeance au ciel, et que tous ceux qu'il avait dépouillés de la vie ou de leurs biens étaient devant Dieu comme autant de témoins qui demandaient justice. Il dit encore d'autres choses qui ne supposaient pas moins de hardiesse. Les gardes s'attendaient à tout moment qu'ils allaient recevoir ordre de tomber sur le saint. Mais ils ne purent revenir de leur étonnement, lorsqu'ils virent Ezzelino descendre de son trône, pâle et tremblant, se mettre une corde au cou, se jeter fondant en larmes aux pieds d'Antoine, et le conjurer de lui obtenir de Dieu le pardon de ses péchés. Le saint le releva, et lui donna des avis convenables à la situation où il se trouvait. Quelque temps après, Ezzelino envoya un riche présent à Antoine ; mais celui-ci le refusa, en disant que le plus agréable présent que le prince pût lui faire, était de restituer aux pauvres ce qu'il leur avait injustement enlevé. Ezzelino parut d'abord avoir changé de conduite. Malheureusement ces belles dispositions s'évanouirent ; il retomba dans ses premiers désordres. Les princes confédérés de Lombardie s'étant

rendus maîtres de sa personne, ils le renfermèrent dans une étroite prison, où il mourut en 1259.

Antoine fut élevé aux premières places de son ordre, et il les remplit avec autant de zèle que de capacité. Il eut une attention extrême à faire observer fidèlement la règle dans les différentes maisons dont la conduite lui avait été confiée. Ce fut principalement à lui que l'on dut la conservation de l'ordre des Franciscains, qui, étant encore, pour ainsi dire, dans son enfance, se trouva menacé de perdre l'esprit de son saint fondateur.

Après la mort de S. François, arrivée en 1226, le frère Elie fut élu général. C'était un homme tout rempli des maximes du monde. Abusant de l'autorité que lui donnait sa place, il laissa introduire divers abus qui n'allaient à rien moins qu'à la ruine entière des constitutions fondamentales de l'ordre. Il fit bâtir une église magnifique, ce qui était contraire à cet esprit de pauvreté si expressément recommandé par la règle. Il détournait les revenus des communautés à son usage particulier; il avait un cheval, et entretenait des domestiques pour le servir; il se nourrissait plus délicatement que les frères, et mangeait dans sa chambre. Plusieurs des provinciaux et des gardiens applaudissaient à sa conduite par respect humain. Les autres voyaient bien que toutes ces innovations ouvraient la porte au relâchement, et qu'elles éteindraient cet esprit de ferveur qui jusque là avait fait la gloire de l'ordre; mais ils étaient trop lâches pour rompre le silence, et pour s'élever contre les désordres qu'ils condamnaient intérieurement. Antoine et un Anglais, nommé Adam, eurent plus de courage que leurs frères : ils s'opposèrent aux abus, et les condamnèrent de la manière la plus forte. Les injures et les mauvais traitemens furent la récompense de leur zèle; on les regarda comme des séditieux et des brouillons. Le général, de l'avis de plusieurs provinciaux, ordonna qu'ils fussent perpétuellement renfermés dans leurs cellules; et la sentence aurait été exécutée, si les deux fervens religieux n'en avaient prévenu l'exécution par la fuite. Antoine et Adam s'adressèrent au pape Grégoire IX, qui les reçut avec bonté et écouta leurs plaintes : Grégoire cita Elie à comparaître devant lui à Rome. L'ayant trouvé coupable de tous les chefs d'accusation portés contre lui, il le punit en le déposant du généralat.

Antoine était alors provincial de la Romagne. Il profita de son voyage de Rome pour demander la permission de se démettre de sa place. Le pape, après la lui avoir accordée, fit d'inutiles efforts pour le retenir et l'attacher à sa personne. Le saint se retira d'abord sur le mont Alverno. De là il se rendit au couvent de Padoue,

qu'on lui avait assigné pour demeure avant qu'il fût provincial de la Romagne, et où il avait autrefois exercé les emplois de prédicateur et de professeur en théologie. Il prêcha le carême dans cette ville avec beaucoup de fruit et de succès. Ce fut là qu'il mit la dernière main à ses sermons, que nous avons encore, mais non pas tels qu'il les prêcha. Sa coutume était de les diversifier selon les circonstances, et de suivre en parlant l'impétuosité de son zèle. C'est pour cela que ses discours ne contiennent que des plans ou des idées générales, dépourvues des fleurs et des ornemens de l'éloquence. Ces ornemens et ces fleurs, le saint les ajoutait en chaire [a].

A la fin du carême, Antoine, épuisé depuis long-temps de fatigues et d'austérités, sentit que sa santé et ses forces étaient considérablement affaiblies. Il se retira dans un lieu solitaire appelé *Campietro*, ou le Champ de Pierre, afin de se préparer à la mort, qu'il prévoyait devoir bientôt l'enlever de ce monde. Il prit avec lui deux religieux d'une grande vertu. Sa maladie augmentant tous les jours, il voulut qu'on le reportât au couvent de Padoue. La foule du peuple, qui s'empressait de baiser le bord de son habit, était si grande, qu'il fut obligé de rester dans le faubourg de la ville. On le mit dans la chambre du directeur des religieuses d'Arcela. Après y avoir reçu les sacremens de l'Eglise, il récita les sept Psaumes de la pénitence avec une hymne en l'honneur de la sainte Vierge [b], puis il s'endormit tranquillement dans le Seigneur, le 13 juin 1231. Il était âgé de trente-six ans, et en avait passé dix dans l'ordre de Saint-François. Aussitôt qu'on eut appris qu'il ne vivait plus, les enfans se mirent à crier dans les rues : *Le saint est mort.*

Des prodiges innombrables ayant attesté la sainteté du serviteur de Dieu, Grégoire IX le canonisa dès l'an 1232. Ce pape l'avait connu particulièrement et était grand admirateur de ses vertus. Voici comment il s'exprime dans sa bulle, datée de Spolète : « Nous recommandons à l'évêque (de Padoue), au frère Jourdain, » prieur de Saint-Benoît, au frère Jean, prieur de Saint-Augustin, » de faire des recherches exactes sur la vie (de S. Antoine) et sur

[a] Les sermons de S. Antoine de Pade, écrits en latin, ainsi que son excellente concorde morale de la Bible, furent réimprimés à Venise en 1575, et à Paris en 1641, *in-fol.* Le P. Antoine Pagi a donné quelques autres sermons du même saint, écrits aussi en latin. Ils parurent à Avignon en 1684. *Voyez* les *S. Antonii Paduani, et S. Francisci Assisiatis Opera omnia; Pedeponti*, 1739, 2 *t. in-fol.* L'édition que le P. Jean de La Haye donna à Paris en 1641 des ouvrages de S. François et de S. Antoine de Pade, n'est point complète. Le P. Wadding publia à Rome, en 1624, les sermons sur les saints, avec l'exposition mystique des livres divins, et la concordance morale de l'Ecriture, par S. Antoine de Pade.

[b] C'est l'hymne qui commence par ces mots : *O gloriosa Domina!* etc.

» les merveilles opérées à son tombeau. Ayant vu les preuves au-
» thentiques des miracles de cet homme vénérable; ayant de plus
» connu par nous-mêmes sa sainte vie, et ayant eu le bonheur
» de converser avec lui; après avoir pris l'avis de nos frères et de
» tous les prélats assemblés avec nous, nous l'avons mis au nom-
» bre des saints. » Il avait dit auparavant dans la même bulle :
« S. Antoine, qui présentement habite dans le ciel, est honoré sur
» la terre par plusieurs miracles que l'on voit tous les jours s'opé-
» rer à son tombeau, et dont la vérité nous a été certifiée par des
» pièces dignes de foi [a]. »

Trente-deux ans après la mort du saint, on fit bâtir à Padoue une église magnifique, dans laquelle ses reliques furent déposées. On trouva que toutes les chairs de son corps étaient consumées. Mais sa langue n'avait aucune marque de corruption, et elle paraissait encore aussi vermeille que si le serviteur de Dieu eût été vivant. S. Bonaventure, alors général des Franciscains, qui était à la cérémonie de la translation, la prit dans ses mains, la baisa respectueusement, et dit en fondant en larmes : « O bienheureuse » langue, qui ne cessez de louer Dieu, et qui l'avez fait louer par » un nombre infini d'âmes! il paraît présentement combien vous » êtes précieuse devant celui qui vous avait formée pour servir à » une fonction si noble et si sublime. » La langue de S. Antoine se garde dans l'église dont nous venons de parler, et qui est celle des Franciscains conventuels de Padoue [b]. On voit aussi dans la même église le mausolée du saint, qui est d'un ouvrage très-fini, et orné d'un bas-relief qui excite l'admiration de tous les connaisseurs. Devant ce mausolée sont suspendues plusieurs lampes fort riches qui ont été donnés par différentes villes. S. Antoine de Pade est honoré avec autant de dévotion en Portugal qu'en Italie.

Nous devons sans doute admirer les bienfaits extraordinaires dont Dieu combla son serviteur. Mais souvenons-nous en même temps qu'il ne serait jamais parvenu à un si haut degré de perfection, s'il n'eût fidèlement correspondu aux grâces qu'il recevait; si, par la pratique du renoncement et de l'humilité, il n'eût appris à mourir à lui-même et à se perdre dans l'abîme de son néant. L'orgueil nous rend abominables devant Dieu, et l'oblige à s'éloigner de nous. Il a fait à nos âmes une plaie profonde; il est la source de toutes nos passions; il étouffe jusqu'au germe des vertus; il est la forteresse du démon et le principe de nos différens dés-

[a] *Voyez* sur les miracles du saint, le P. Papebroch, *t.* 2 *junii*, *p.* 718.

[b] La maison des Franciscains dont il s'agit ici procure souvent d'habiles professeurs à l'Université de Padoue, une des plus célèbres de l'Europe.

ordres. Il faut déraciner ce vice si nous voulons que la grâce établisse en nous son règne et verse ses trésors dans nos âmes.

S. WILLICAIRE, ARCHEVÊQUE DE VIENNE.

HUITIÈME SIÈCLE.

WILLICAIRE fut élevé sur le siége archiépiscopal de Vienne, après avoir été pendant quelque temps évêque du monastère de Saint-Maurice d'Agaune. Il n'était pas rare à cette époque de voir des monastères puissans avoir des prélats pour y remplir les fonctions épiscopales. Les chagrins que les ravages des Sarrasins et l'usurpation des biens de son église sous Charles-Martel causèrent à Willicaire, le forcèrent à quitter son siége. Il se retira d'abord à Rome, où il fut reçu avec distinction par le pape Etienne, qui fit cas de lui et le consulta souvent. Après un assez long séjour dans la capitale du monde chrétien, Willicaire revint en Savoie et entra de nouveau dans l'abbaye d'Agaune, où les religieux, frappés de sa sainteté, le nommèrent évêque. Berteric le remplaça sur le siége de Vienne. Dans sa retraite, Willicaire continua à pratiquer les mêmes vertus qu'il avait fait paraître dans le monde. Il ne désirait que d'être ignoré, afin de se livrer tout entier à la contemplation des vérités célestes. Sa sainte mort arriva vers la fin du huitième siècle : il avait assisté à la célèbre assemblée d'Attigny tenue en 765.

Voyez Adon Vienn. Hugo Flav. *in Chron. Vird. bibl. Labb. t.* 1.

MARTYROLOGE.

A PADOUE, S. Antoine le Portugais, confesseur, de l'ordre des Frères-Mineurs, illustre par sa vie, par ses miracles et par ses prédications.

A Rome, sur la voie d'Ardée, fête de Ste Félicule, vierge et martyre, qui, ne voulant ni épouser Flaccus, ni sacrifier aux idoles, fut livrée à un juge particulier, lequel, la trouvant toujours constante dans la confession de Jésus-Christ, après l'avoir tenue dans une ténébreuse prison, et lui avoir fait souffrir la faim, la fit tourmenter sur le chevalet, jusqu'à ce qu'elle eut rendu l'esprit; puis l'ayant détachée, on la jeta dans un égout. S. Nicomède l'enterra sur la même voie.

En Afrique, les saints martyrs Fortunat et Lucien.

A Biblis, en Palestine, Ste Aquiline, vierge et martyre, qui, sous l'empereur Dioclétien et le juge Volusien, âgée seulement de douze ans,

fut, pour la confession de la foi, souffletée, battue de verges, et percée avec des alènes rougies au feu; enfin, ayant été frappée d'un coup d'épée, elle consacra sa virginité par le martyre.

Dans l'Abbruzze-Citérieure, S. Pérégrin, évêque et martyr, qui fut précipité dans la rivière d'Aterne par les Lombards, pour la foi catholique.

A Cordoue, S. Faudilas, prêtre et moine, qui, durant la persécution des Arabes, ayant été décapité, souffrit le martyre.

En Chypre, S. Tryphille, évêque.

Saints de France.

A Sens, S. Agrice, évêque.

A Bron, près d'Ambournay en Bresse, S. Rambert, massacre par les émissaires d'Ebroïn, maire du palais sous le roi Thierry.

Autres.

A Assise, S. Victorin, martyrisé après plusieurs de ceux qu'il avait convertis.

Au diocèse de Gironne, S. Evide, honoré comme martyr.

A Emèse en Phénicie, S. Diodore, qui fut crucifié pour la foi.

A Héliopolis en Egypte, S. Anub-Bissoï, martyr.

En Ethiopie, S[te] Argénis, martyre.

A Bostres en Arabie, S. Antipater, évêque.

QUATORZIÈME JOUR DE JUIN.

S. BASILE LE GRAND,

ARCHEVÊQUE DE CÉSARÉE EN CAPPADOCE.

Tiré de ses ouvrages; des panégyriques et des oraisons funèbres prononcés en son honneur par S. Grégoire de Nysse, S. Grégoire de Nazianze, S. Amphiloque et S. Ephrem, qui tous l'avaient connu particulièrement; ainsi que des anciens historiens ecclésiastiques. Voyez *Hermant, Tillemont, Cave; et M. Jos. Assémani,* in Calend. Univ. ad 1 jan. t. 6, p. 4.

L'AN 379.

S. Basile, issu d'une famille où l'on comptait une longue suite de héros célèbres, naquit à Césarée, métropole de la Cappadoce, vers la fin de l'année 329. Ceux dont il avait reçu le jour étaient nés aussi dans le même pays. Son père cependant était originaire du Pont, et ses ancêtres y avaient joui long-temps d'une haute considération. Ste Macrine fut son aïeule paternelle. Cette sainte, et son mari dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous, furent dépouillés de leurs biens, et souffrirent de cruelles tortures pour la foi, sous le règne de Maximin II, en 311. Ayant une autre fois pris la fuite pour se soustraire aux recherches des persécuteurs, ils restèrent sept ans cachés dans les forêts du Pont, où Dieu, selon S. Grégoire de Nazianze [1], pourvut miraculeusement à leur subsistance.

S. Basile l'Ancien et Ste Emmélie, dont Dieu se servit pour donner au monde le saint archevêque de Césarée, se rendirent recommandables par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Le ciel bénit leur mariage par la naissance de dix enfans. Il y en eut neuf qui leur survécurent, et qui tous se distinguèrent par une sainteté éminente; ceux qui restèrent dans le monde, dit S. Grégoire de Nazianze, parurent ne le pas céder en piété à ceux qui embrassèrent l'état de virginité pour se consacrer plus parfaitement au service de Dieu. Ste Macrine était l'aînée de tous ces enfans. Elle aida sa mère dans l'éducation de ses frères et de ses sœurs, et travailla de concert avec elle à leur inspirer de vifs sentimens de religion. Il y avait quatre garçons, S. Basile, Naucrace, S. Grégoire de Nysse, et S. Pierre de Sébaste.

Ste Emmélie dut à ses prières la naissance de son fils Basile. Mais à peine était-il au monde qu'il coûta de vives alarmes à la tendresse de sa famille. Il fut attaqué d'une maladie dangereuse que

[1] *Or.* 20.

les médecins jugèrent incurable. Le rétablissement de sa santé fut regardé comme le fruit des prières que l'on avait faites pour lui. Nous apprenons ces particularités de S. Grégoire de Nysse.

On l'envoya dès son enfance chez S[te] Macrine l'ancienne, son aïeule, qui demeurait à la campagne auprès de Néocésarée dans le Pont. Ce fut là qu'il puisa les premiers principes de vertu. « Je » n'ai jamais oublié, disait-il depuis, les fortes impressions que » faisaient sur mon âme encore tendre les discours et les exemples » de cette sainte femme. » Son père, qui passait la plus grande partie de sa vie dans le Pont, et qui était l'ornement de cette province, autant par sa piété que par son éloquence, se chargea lui-même de lui enseigner les premiers élémens de la littérature; et il le fit jusqu'à sa mort, arrivée peu de temps après la naissance de S. Pierre de Sébaste. Le jeune Basile fut alors envoyé à Césarée, où les sciences étaient très-florissantes. Il s'y distingua au-dessus de ceux de son âge par la rapidité de ses progrès. Il s'attirait en même temps, par sa régularité et sa ferveur, l'admiration de toutes les personnes qui le connaissaient.

Les plus habiles maîtres de Césarée n'ayant plus rien à lui apprendre, ses parens le firent partir pour Constantinople, où Libanius, le plus célèbre rhéteur de son temps, et un des premiers hommes de l'Empire, donnait des leçons publiques avec un applaudissement universel [a]. Ce grand maître sut distinguer Basile dans la foule de ses disciples; il ne pouvait se lasser d'admirer en lui les plus heureuses dispositions pour les sciences, jointes à une modestie rare et à une vertu extraordinaire. Il dit dans ses épîtres qu'il se sentait comme ravi et hors de lui-même toutes les fois qu'il entendait Basile parler en public. Il entretint toujours depuis avec lui un commerce de lettres, et il ne cessa de lui donner des marques de cette haute estime et de cette vénération profonde qu'il avait conçues pour son mérite [1]. De Constantinople, Basile se rendit à Athènes dans le dessein d'y puiser de nouvelles connaissances [b]. Cette ville avait toujours été regardée comme

[1] Libanius, *ap. S. Basil. Ep.* 145, 152.

[a] Libanius, païen de religion, enseigna la rhétorique à Constantinople, à Nicomédie et à Antioche. Il fut singulièrement honoré de Julien l'Apostat. Il survécut à l'empereur Théodose, qui l'éleva à la dignité de préfet du prétoire. Nous avons encore de lui des *épîtres*, des *oraisons* et des *déclamations*, où l'on trouve de fréquentes invectives contre l'empereur Constantin le Grand, et contre la religion chrétienne.

[b] S. Basile fait une excellente remarque dans son traité *De legendis Gentilium libris*. L'Ecriture et les maximes de la vie éternelle doivent, dit-il, faire la principale étude des Chrétiens : mais il ne faut pas conclure de là que l'éloquence et les autres parties de la littérature leur soient inutiles; on doit au contraire les regarder comme les feuilles qui servent aux fruits d'ornement et de défense. Partant d'après ce principe, il veut que l'on prépare la jeunesse à l'étude sublime des oracles sacrés, par la lecture réfléchie des meilleurs poètes et des meilleurs orateurs de l'an-

le temple des Muses depuis Périclès, qui avait tiré la Grèce de la barbarie. On s'y rendait de toutes parts pour se former à cette pureté de langage et à cette élégance attique qui ont rendu si célèbres les bons écrivains de la Grèce [a].

Ce fut en 352 que S. Basile arriva à Athènes. Il y trouva S. Grégoire de Nazianze, avec lequel il avait formé à Césarée la liaison la plus intime. Comme celui-ci connaissait déjà les mœurs des Athéniens, il donna de sages avis à son ami, et disposa tous les esprits à le bien recevoir. La gravité de Basile, jointe à l'idée avantageuse que l'on avait conçue de lui, le préserva des mauvais traitemens auxquels les nouveaux venus étaient toujours exposés de la part de ceux qui fréquentaient les écoles publiques [1].

L'amitié de nos deux saints était bien différente de celle des jeunes gens, qui n'est fondée d'ordinaire que sur l'intérêt ou l'amour du plaisir. Ils s'aimaient, parce qu'ils s'estimaient et se respectaient mutuellement. De plus, il y avait en eux une admirable conformité de penchans et une ardeur égale pour l'acquisition de la vertu et des sciences. Il n'est pas étonnant après cela qu'ils fussent supérieurs aux atteintes de l'envie, de l'impatience et de ces autres passions qui troublent quelquefois le repos des âmes ordinaires. Leur unique objet était de se consacrer parfaitement au service de Dieu; et, pour parvenir à cette grande fin, ils saisissaient toutes les occasions de s'animer et de se soutenir l'un et l'autre. Mais comme il peut se glisser des abus dans les amitiés

tiquité profane. Il ordonne en même temps que l'on use de discrétion dans le choix des livres que l'on met entre les mains des jeunes gens. On doit, ajoute-t-il, leur interdire absolument tous ceux où il se trouverait des exemples et des maximes capables de leur corrompre le cœur.

Julien l'Apostat sentait mieux que personne l'utilité que notre religion retirait de l'étude des belles-lettres Il jugeait qu'il lui serait impossible d'anéantir le christianisme, comme il se l'était proposé, tant qu'il aurait pour défenseurs les plus savans hommes de l'empire, tels qu'un S. Athanase, un S. Basile, un S. Grégoire de Nazianze, un S. Hilaire, un Diodore de Tarse, un Apollinaire. Ce fut ce qui le porta à défendre aux Chrétiens d'enseigner la grammaire, l'éloquence et la philosophie. Les Pères ne furent pas les seuls qui regardèrent cet édit comme un acte insigne de tyrannie; les païens en portèrent le même jugement. On peut voir ce qu'en dit Ammien-Marcellin, qui était de la religion de Julien, et le panégyriste de ce prince; *l.* 22, *c.* 10; *l.* 25, *c.* 4. On lira avec beaucoup de satisfaction ce qui concerne ce trait d'histoire, dans un des meilleurs écrivains de notre siècle. *Voyez* M. Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, *l.* 12, *n.* 24, *t.* 3, *p.* 171.

Le savant académicien observe, d'après le témoignage des Pères et des historiens contemporains, que Julien donna un second édit, par lequel il était défendu aux Chrétiens de lire les auteurs profanes. Pour suppléer à cette perte, Apollinaire et S. Grégoire de Nazianze composèrent des poëmes sur des sujets de piété. Mais on n'était pas dédommagé des chefs d'œuvre de l'antiquité par des ouvrages faits à la hâte, quelques beautés qu'ils pussent d'ailleurs renfermer.

[a] La langue grecque se conserva dans l'Orient avec une grande partie de sa pureté primitive, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, au milieu du quinzième siècle. Le goût de la belle littérature périt plus tôt en Occident. Il commença à déchoir sous le règne de Tibère, et il s'évanouit entièrement à l'arrivée des Barbares, dont les incursions ramenèrent les ténèbres de l'ignorance.

[1] S. Greg. Naz. *or.* 20.

même les plus saintes, ils étaient continuellement sur leurs gardes, afin de ne pas tomber dans les piéges de l'ennemi. Ils priaient assidûment, et vivaient dans une mortification continuelle de leurs sens. A juger d'eux par la gravité de leur conduite, on les aurait pris pour des anges destitués de corps. Avec cette vigilance sur eux-mêmes, ils trouvaient dans leur amitié réciproque mille consolations et mille moyens pour s'entre-exciter à la pratique du bien. Ils demeuraient ensemble, et avaient une table commune. Leur union n'était jamais interrompue par la diversité des sentimens. Ils paraissaient n'avoir qu'une même volonté. L'esprit de propriété ne régnait point parmi eux. Dans toutes leurs actions, ils n'envisageaient que la gloire de Dieu; c'était là qu'ils rapportaient leurs travaux, leurs études, leurs veilles, leurs jeûnes, et généralement l'emploi de toutes les facultés de leur âme.

Mais inutilement auraient-ils apporté les précautions dont nous venons de parler, pour mettre leur innocence à l'abri du danger, s'ils n'eussent été fidèles à éviter les mauvaises compagnies. C'est la remarque que fait S. Grégoire de Nazianze [1]. « Nous n'avions, » dit-il, aucune liaison avec les étudians qui montraient de la gros- » sièreté, de l'impudence et du mépris pour la religion. Nous ne » fréquentions que ceux qui étaient paisibles et réguliers, que ceux » dont la conversation pouvait nous être profitable. Nous nous » étions persuadés que c'était une illusion de se mêler avec les » pécheurs, sous prétexte de travailler à les convertir, et que nous » devions toujours craindre qu'ils ne nous communiquassent leur » poison. » Cette maxime ne devrait jamais sortir de l'esprit des jeunes gens; et c'est pour ne pas la suivre, que plusieurs d'entre eux se perdent misérablement.

S. Grégoire de Nazianze ajoute, en parlant de lui et de son ami : « Nous ne connaissions que deux rues de la ville : l'une » conduisait à l'église et aux ministres sacrés qui y célébraient les » divins mystères, et nourrissaient le troupeau de Jésus-Christ » du pain de vie; l'autre, pour laquelle nous n'avions pas à beau- » coup près la même estime, conduisait aux écoles publiques et » chez ceux qui nous enseignaient les sciences. Nous laissions aux » autres les rues par lesquelles on allait au théâtre, aux spectacles » et aux lieux où se donnaient les divertissemens profanes. Notre » sanctification faisait notre grande affaire; notre unique but était » d'être appelés, et d'être effectivement Chrétiens. C'était en cela » que nous faisions consister toute notre gloire. »

S. Basile se rendit fort habile dans la connaissance des diffé-

[1] S. Greg. Naz. *or.* 20.

rentes parties de la littérature. Il savait que cette connaissance contribue beaucoup à étendre les facultés de l'esprit, et qu'elle est absolument nécessaire à quiconque veut exceller en quelque science, surtout dans l'art oratoire, qui était en grande estime chez les Grecs et les Romains. Ayant dessein, ainsi que son ami, de se mettre en état de servir utilement l'Eglise, ils s'appliquèrent l'un et l'autre à se perfectionner dans la véritable éloquence.

Le mépris que les Peres marquent quelquefois pour l'art oratoire ne tombe que sur ces ornemens recherchés et superflus qui ne font que chatouiller l'oreille, qui, dans un prédicateur, ne servent qu'à déprimer la sublimité de nos mystères, et dont l'effet ordinaire est de nous détourner de la fin pour laquelle ces mystères ont été révélés. Une vaine pompe de paroles ne peut s'accorder avec cette noble simplicité qui convient à la dignité des vérités saintes, qui se fait si vivement sentir dans les écrivains sacrés, et qui rend leur éloquence infiniment supérieure à celle que l'on remarque dans les ouvrages les plus finis de l'antiquité païenne. Mais cette simplicité n'exclut ni la noblesse des pensées, ni la beauté du style, ni les charmes de la diction, dont chaque sujet peut être susceptible. S. Grégoire de Nazianze et les autres Pères ont prouvé, par leurs exemples, que quoique les vérités divines ne doivent pas être prêchées avec *les discours persuasifs de la sagesse humaine*[1], les ministres de la parole peuvent cependant tirer de grands secours de l'éloquence. On peut même avancer que les prédicateurs qui ne suivent aucune méthode dans leurs sermons, qui emploient des termes bas et rampans, dégradent la fonction sublime qu'ils exercent; qu'ils déshonorent le Dieu dont ils sont les ambassadeurs; qu'ils avilissent la parole sainte que l'Eglise les a chargés d'annoncer; qu'ils rendront compte du discrédit où elle tombe quelquefois par leur faute, ainsi que de cette négligence qui fait que les fidèles n'ont que du mépris et du dégoût pour le trésor inestimable dont ils étaient les dispensateurs. Il faut donc que ceux qui sont appelés à la conduite des âmes emploient tous leurs efforts pour se rendre capables de prêcher l'Evangile avec ce ton de dignité qui convient à l'importance de cette fonction, la première, la plus indispensable de toutes celles qui sont imposées à un pasteur, et de l'exercice de laquelle dépend le salut de la plupart des âmes qui leur sont confiées. Ce fut dans cette vue que S. Basile et S. Grégoire de Nazianze s'appliquèrent si fortement à l'étude de l'éloquence, et qu'à l'exemple

[1] 1 Cor. II, 4; 2 Cor. XI, 6.

d'un Thucydide et d'un Démosthène, ils se donnèrent des peines incroyables pour former leur style sur les meilleurs modèles[a].

[a] Les deux saints ne réussirent si parfaitement dans l'étude de l'éloquence, que parce qu'ils suivirent la sage méthode prescrite par les plus habiles maîtres. Ils se garantirent d'abord de cette fureur de vouloir lire un grand nombre de livres, persuadés que ces sortes de lecture accablent l'esprit au lieu de le former et de l'enrichir ; que tout l'effet qu'elles produisent est de mettre de la confusion dans les idées, et qu'il résulte ordinairement de leur multiplicité un chaos qu'on ne peut plus débrouiller. Ils tenaient pour la maxime rendue par le proverbe : *Je suis en garde contre celui qui s'attache à un seul livre.* Ils se formaient un plan d'étude raisonné, avant de multiplier leur lecture. A cette précaution, ils en joignaient une seconde; c'était de choisir les meilleurs auteurs, de les lire et relire avec la plus grande attention, de les méditer profondément, afin de digérer, pour ainsi dire, ce qu'ils avaient lu, et de le faire passer dans la substance de leur esprit. Souvent encore ils revenaient sur les plus beaux endroits, qu'ils comparaient les uns avec les autres; ensuite ils essayaient de les imiter, et ils ne cessaient leurs efforts que quand ils avaient au moins fort approché de la perfection de leurs modèles, tant pour le style que pour les pensées.

Voici la règle qu'ils suivaient à l'égard de leurs propres compositions : ils les retouchaient souvent afin de corriger ce qu'il y avait de défectueux dans leurs premières pensées ; ils prenaient du temps pour polir leur style ; en un mot, ils donnaient à chaque partie du discours tout le degré de force et de beauté dont ils étaient capables, pour faire un ensemble auquel il ne manquât aucun genre de perfection. On peut assurer aussi que les deux saints se communiquaient leurs productions respectives, et qu'ils les soumettaient à la critique de leurs amis. Ils savaient pourtant qu'il est un point où il faut quitter la lime. Ainsi, ils ne ressemblaient pas à ces hommes qui, à force d'être difficiles à se contenter eux-mêmes, gâtent ce qui était bien fait. Ils ressemblaient encore moins à ceux qui sont tellement prévenus en faveur de ce qui sort de leur plume, qu'ils ne sauraient sacrifier une pensée puérile, une antithèse recherchée, un mot superflu, une répétition vicieuse, sans penser que ce sont là autant de défauts qui déparent leurs ouvrages ; c'est pour ne les avoir point évités ces défauts, que les beautés réelles qui sont dans Sénèque se trouvent comme éclipsées.

La dernière des qualités qu'on exige dans un orateur, est une action naturelle, aisée, pleine d'âme et d'expression. Elle s'acquiert par l'exercice et par une attention suivie sur soi-même quand on déclame. Cette qualité, Basile et Grégoire la possédaient dans un degré éminent. Ils avaient en parlant ce geste élégant et délicat qui faisait le caractère distinctif de Cicéron. Ils avaient en même temps le feu et la véhémence de Démosthène, qui, considéré sous ce rapport, a surpassé, soit dans la composition, soit dans le débit, les plus célèbres orateurs d'Athènes et de Rome.

C'est une erreur de croire que la fréquentation du théâtre soit utile à un homme destiné à parler en public ; le geste et l'accent qu'on y puiserait ne siéraient point à un orateur : il ne formera jamais aucun de ces avocats et de ces prédicateurs qui enlèvent l'admiration publique. Ainsi nos deux saints ne perdirent rien en ne fréquentant pas le théâtre ; ils y gagnèrent encore d'un autre côté, puisqu'ils s'en abstinrent par un principe de religion.

Un génie vaste et fécond, des études dirigées par une excellente méthode, et conséquemment faites avec le plus grand succès, rendirent Basile et Grégoire les plus accomplis de tous les orateurs qui eussent jamais paru. Peut-être même effacèrent-ils les deux princes de l'éloquence de l'antiquité païenne. Ils eurent cependant plus de traits de ressemblance avec Démosthène qu'avec Cicéron. Le dernier, pour s'accommoder au génie des Romains, n'abandonne qu'à regret une idée intéressante ; il la fait envisager sous ses différens points de vue ; il entasse images sur images pour l'inculquer plus fortement ; il tâche en même temps d'éviter les redites par une agréable variété de tours et d'expressions. Démosthène suivit, et eut raison de suivre une route tout opposée. Les Athéniens étant naturellement pensifs, il fallait les attacher par des traits vifs et saillans, par une brièveté énergique, par des raisonnemens serrés, et leur laisser le plaisir de deviner quelquefois l'orateur ; chaque terme devait renfermer un grand sens, et fournir matière à de nouvelles réflexions.

Nous observerons en passant que les Français, et surtout les Espagnols et les Italiens, tiennent du caractère des anciens Romains, et qu'ils vont même plus loin qu'eux dans le point dont il s'agit. C'est pour cela que les Fléchier et les

S. Basile excellait aussi dans la philosophie, dans la poésie et dans les autres parties de la littérature. Pour peu qu'on lise attentivement ses écrits, et surtout son livre *de la Création*, ou *de l'Ouvrage des six jours*, qu'il a intitulé *Héxaëmeron*, on reconnaitra qu'il avait sur l'histoire naturelle des idées plus justes et des connaissances plus étendues qu'Aristote, malgré les secours que procuraient à celui-ci les trésors d'Alexandre. Il possédait si su-

Algarotti se replient si souvent sur certaines pensées, qu'ils les présentent sous diverses faces, comme s'ils craignaient de n'être pas suffisamment entendus. On ne doit cependant pas donner trop d'étendue à la généralité de cette observation. On compte parmi nos modernes des orateurs qui ont atteint la perfection de l'éloquence: et nous mettons à la tête de tous le grand évêque de Meaux.

Mais revenons au parallèle de Démosthene et de Cicéron. Le premier, prenant Thucydide pour modèle, et voulant s'accommoder au caractère des Athéniens, est partout serré, profond, et plein de traits qui ont la promptitude et la vivacité de l'éclair L'enthymême était son argument favori; il lui fournissait des armes invincibles pour confondre et pour terrasser ses adversaires. Sa véhémence, son style aisé et naturel font que l'on perd entièrement l'orateur de vue, pour ne s'occuper que de ce qu'il dit. L'art se montre cependant quelquefois, et ses discours paraissent trop travaillés. De là vint qu'on lui objecta que ses harangues *sentaient l'huile de sa lampe*. Cicéron n'est pas moins admirable en son genre; il possède supérieurement l'art de varier son style suivant les matières qu'il traite. Il est sublime lorsqu'il décrit les qualités qui constituent un orateur parfait; il est clair, simple et naturel dans ses ouvrages philosophiques, partout il intéresse par la vivacité et les charmes de son pinceau. M de Fénélon cependant observe, dans ses *Dialogues sur l'éloquence*, que son style est quelquefois trop étudié; qu'il prodigue les ornemens et les grâces, et qu'il décèle en plusieurs endroits une envie excessive de plaire à ses auditeurs.

S. Grégoire de Nazianze se montre plus judicieux que Cicéron dans le choix et l'emploi des ornemens; il y avait recours, parce qu'il savait que le plus sûr moyen de persuader est de plaire. Ceux qui aiment les grâces et les fleurs du discours regardent ce Père comme le plus éloquent de tous les orateurs. Mais ceux qui, s'attachant aux choses, veulent bannir du discours tout ce qui a l'air d'être trop recherché et trop compassé, donnent la palme à S. Basile.

En effet, ce dernier évite tout ce qui pourrait sentir l'affectation; ses expressions sont simples, mais énergiques; elles ont cette beauté inimitable qui est empreinte sur tous les ouvrages de la nature. Il est sobre dans l'usage des figures, qui, étant prodiguées, déparent le discours au lieu de l'embellir. En même temps que son style est clair et correct, il est plein de douceur et d'élégance. Il revêt ses pensées de tous les charmes du langage, sans toutefois paraître les avoir recherchées. L'art et l'étude ne se font remarquer en aucun endroit de ses écrits. Il parle partout, dit un habile critique, le langage que la nature elle-même parlerait, si elle pouvait s'exprimer sans les signes extérieurs de la parole. Enfin, on peut appliquer à S. Basile ce que Quintilien a dit de Cicéron, savoir, qu'en lui l'éloquence a déployé tout son pouvoir et étalé toutes ses richesses.

Nous reconnaissons cependant que si S. Chrysostôme avait eu le temps de limer ses écrits, il serait peut-être vrai de dire qu'il n'a jamais paru de génie qui fût plus propre à l'éloquence, ni qui possédât dans un degré plus éminent toutes les qualités qui font un orateur parfait. Les pièces qu'il a finies sont égales, supérieures même à tout ce que les auteurs classiques ou les Pères nous offrent de plus achevé à cet égard. Il n'y a pas jusqu'à celles qu'il composa sur-le-champ, et qu'il n'a pu revoir, qu'on ne lise encore aujourd'hui avec admiration. On y remarque beaucoup de feu et de véhémence; de la noblesse et de la force dans les images; de la netteté dans les idées, de la douceur dans l'expression, de la facilité dans le style. Le saint docteur perdait quelquefois son sujet de vue, en se livrant à des digressions et à de longues parenthèses, où sont renfermées des choses fort utiles, mais qu'il aurait fait disparaître, s'il eût mis la dernière main à ces sortes de productions.

périeurement la dialectique et l'art d'enchaîner les conséquences aux principes, qu'on ne pouvait résister à la force de ses raisonnemens; ils étaient si liés et si pressans, selon S. Grégoire de Nazianze, qu'on aurait eu plus de peine à s'en débarrasser qu'à sortir d'un labyrinthe. Il prit une teinture générale de la géométrie, de la médecine et d'autres sciences semblables, étant persuadé, avec raison, que sans cette teinture on ne peut guère exceller dans aucun art en particulier. Mais il méprisa tout ce qui était inutile à un homme qui s'était uniquement dévoué à la défense et à la gloire de la religion. En mettant ainsi des bornes à sa curiosité, dit S. Grégoire de Nazianze, il ne se montra pas moins admirable pour ce qu'il négligea dans les sciences, que pour ce qu'il en apprit. Le cours de ses études préliminaires étant achevé, il s'appliqua sérieusement à méditer l'Ecriture, cette source inépuisable de sentimens et de connaissances qui élèvent l'homme jusqu'au ciel. Il lisait encore assidûment les ouvrages des Pères de l'Eglise. Par tous ces moyens réunis, il amassa un riche trésor de sciences, et se rendit capable d'exercer avec cette supériorité que l'on connaît l'important ministère de la parole divine, et de contribuer avec une force merveilleuse à l'avancement de la piété dans les âmes [a].

[a] Les Basile, les Chrysostôme, les Ambroise, les Augustin, sont les modèles qu'il faut suivre dans les études ecclésiastiques. Les jeunes clercs doivent, à leur exemple, lire attentivement la Bible en elle-même. Ils la liront ensuite avec un commentaire exact, tels que ceux de Ménochius, d'Estius, de Carrière, etc. Qu'ils s'appliquent spécialement à bien entendre les Psaumes, les Prophètes et le Nouveau Testament. Qu'ils aient soin en même temps de bien méditer ces divins oracles, afin d'en pénétrer le sens spirituel, et d'en tirer, pour ainsi dire, toute la moelle. Ils trouveront pour cela de grands secours dans les commentaires admirables de S. Chrysostôme sur les Psaumes, sur S. Matthieu et sur S. Paul. D'ailleurs ces commentaires sont eux-mêmes un trésor de morale, présentée avec toutes les grâces de l'éloquence.

Il serait à souhaiter qu'on donnât un recueil composé des discours de S. Chrysostôme au peuple d'Antioche, et de ses commentaires sur l'Ecriture; de quelques homélies choisies de S. Basile, de S. Grégoire de Nazianze et de S. Augustin; du livre de S. Cyprien à Donat, et de son explication de l'Oraison dominicale; du livre de S. Eucher à Valérien, etc. Un pareil recueil serait d'une grande utilité aux prédicateurs; ils s'y enrichiraient des précieuses dépouilles des Pères, se les approprieraient, et par là se mettraient en état d'instruire avec autant de facilité que de fruit.

Quand un prédicateur veut parler correctement et avec méthode, il doit, dans les commencemens, écrire ses discours tout au long. En peu de temps il s'accoutumera (bien entendu qu'il fera ce qui a été dit ci-dessus) à traiter sur-le-champ des divers points de la morale chrétienne. Il se trouvera parfaitement maître de sa matière, si, aux moyens qu'on a indiqués, il joint une lecture réfléchie de quelques modernes qui ont fort bien écrit sur les vertus, tels que Grenade, Rodriguez, etc. Il puisera dans les sermons de Bourdaloue la force du raisonnement, la sublimité des pensées, une diction noble et majestueuse. Massillon lui fera connaître le cœur humain; il peint les passions avec des couleurs si vives et si ressemblantes, que l'amour-propre avec tous ses raffinemens ne peut lui échapper. Un prédicateur se formera le style par la fréquentation des personnes qui parlent bien leur langue, ainsi que par la lecture des bons écrivains, qui sont connus de tout le monde.

C'est une chose déplorable que certains orateurs chrétiens, renonçant en quelque sorte aux principes de leur religion, semblent perdre l'Evangile de vue,

Basile fut bientôt regardé à Athènes comme un oracle qu'on devait consulter sur les sciences divines et humaines. Les étudians et les maîtres de cette ville, pleins de vénération pour son mérite, employèrent toutes sortes de moyens pour le fixer parmi eux : mais ils ne purent y réussir. Basile crut qu'il était comptable à sa patrie des talens que Dieu lui avait donnés. Ayant donc laissé son cher Grégoire à Athènes, il en partit en 355, pour se rendre à Césarée en Cappadoce. Quoiqu'il fût jeune encore, il ouvrit dans cette ville une école de rhétorique. Ses amis le déterminèrent aussi à plaider au barreau. C'était par ces deux voies que les orateurs et les personnes de qualité commençaient à se faire connaître, et se perfectionnaient dans l'éloquence.

Déjà la philosophie avait élevé Basile au-dessus de l'ambition ; il ne se sentait que du mépris pour les places distinguées et pour tous les vains avantages qu'il pouvait se promettre dans le monde. Toujours il avait mené une vie fort régulière, et ne s'était occupé qu'à chercher le royaume de Dieu. Mais l'accueil honorable qu'on lui fit dans son pays, joint aux applaudissemens qu'il recevait de toutes parts, l'exposèrent à une tentation bien délicate, à celle de la vaine gloire. Il ne se fut pas plus tôt aperçu du danger qu'il courait, que la frayeur s'empara de son âme. Peu de temps après il résolut de renoncer entièrement au monde, afin de s'éloigner davantage du précipice sur le bord duquel il avait marché. Ste Macrine, sa sœur, et S. Grégoire de Nazianze ne contribuèrent pas peu à l'affermir dans cette résolution. En lui représentant les avantages de la pauvreté volontaire, ils firent naître en lui le mépris d'une gloire périssable, et lui inspirèrent un désir ardent de tendre à la perfection. Basile, par leur avis, donna aux pauvres la plus grande partie de ses biens, et, semblable à un homme qui sort de léthargie, il commença à voir la lumière de la sagesse céleste, et à sentir tout le néant des choses créées. Dans ces dispositions il se consacra aux travaux de la pénitence, en embrassant l'état monastique. Libanius fut singulièrement frappé d'un si généreux mépris du monde ; et il ne pouvait se lasser d'admirer la grandeur d'âme qui en était le principe.

S. Basile et S. Grégoire de Nazianze mettent souvent l'éloquence

et ne rougissent pas de lui substituer en chaire une morale purement païenne. Ce sont de nouveaux Sénèques, et non pas des disciples de S. Paul, ou des ministres de Jésus-Christ La philosophie est trop faible pour mettre un frein aux passions, pour donner au cœur de l'homme une consolation solide, pour montrer la vraie source des désordres, et y appliquer des remèdes efficaces. C'est là le privilége de la foi ; il n'y a qu'elle qui puisse nous éclairer et nous fortifier ; elle seule fournit ces grands motifs qui font préférer à tout la pratique de la vertu. Les Pères étudiaient et prêchaient l'Evangile : aussi leurs discours avaient-ils cette autorité qui ne convient qu'à la parole de Dieu. De là ces conversions qu'ils opéraient et cet accroissement de la vraie piété qui en était la suite.

au nombre des choses qu'ils abandonnèrent en renonçant au monde. Mais par là ils entendent ce vain assemblage de fleurs et d'ornemens qui n'ont d'autre effet que de charmer les oreilles : peut-être parlent-ils de l'usage profane de l'éloquence, auquel on ne renonçait point à leur âge sans faire un grand sacrifice. Quoi qu'il en soit de leur pensée, on voit par leurs écrits qu'ils n'ont point condamné l'éloquence considérée en elle-même; et leur exemple servira toujours à confondre ceux qui, sous prétexte d'imiter la simplicité des apôtres, annoncent la parole de Dieu avec une rusticité qui vient ou de paresse ou d'ignorance.

Mais laissons parler S. Grégoire de Nazianze, et nous verrons ce qu'il pensait sur le point dont il s'agit. « Après avoir abandonné » le monde, dit-il, je ne me suis réservé que l'éloquence. Je ne » me repens point des peines et des fatigues que j'ai essuyées tant » sur mer que sur terre, pour acquérir la connaissance de cet art. » Je voudrais, et pour moi et pour mes amis, que nous en posse» dassions toute la force et toute la perfection[1]. » Il dit dans un autre endroit[2] : « Il ne me reste que l'éloquence de tout ce que » j'ai possédé; je l'offre et la consacre entièrement à mon Dieu. » La voix de ses commandemens et l'impulsion de son esprit m'ont » fait abandonner tout le reste, afin d'échanger ce que j'avais con» tre la pierre précieuse de l'Evangile. Je suis donc devenu, ou » plutôt je souhaite avec ardeur devenir cet heureux marchand » qui donne des biens périssables pour s'en procurer d'éternels. » Mais en qualité de ministre de l'Evangile, je me dévoue unique» ment au soin de le prêcher : voilà mon partage, et jamais je ne » manquerai au devoir qui m'est imposé. »

Basile, après sa retraite, ne voulut plus vivre que pour Dieu. Persuadé que le nom de moine ne servirait qu'à sa condamnation, s'il ne remplissait fidèlement les obligations de son état, il entreprit, en 357, de voyager dans la Syrie, dans la Mésopotamie et l'Egypte. Son but était de visiter les moines et les ermites qui habitaient les déserts de ce pays, afin d'acquérir une connaissance parfaite des devoirs auxquels son nouveau genre de vie l'assujettissait. Il fut beaucoup édifié en voyant ces saints solitaires, qui montraient par toute leur conduite qu'ils se regardaient comme étrangers sur la terre, et comme les citoyens du ciel. Leurs exemples et leurs discours l'affermirent encore dans sa première résolution. Nous apprenons de lui-même[3] que dans tous ses voyages il ne choisit pour directeurs que ceux dont la foi était conforme à celle de l'Eglise catholique.

[1] *Or.* 3. [2] *Or.* 12. [3] *Ep.* 204.

En 358, il revint dans la Cappadoce. Dianée, son évêque, qui l'avait autrefois baptisé, l'ordonna lecteur. Ce prélat faisait profession d'être attaché à la doctrine de l'Eglise; mais il eut l'imprudence de s'engager dans des démarches favorables aux Ariens. Il se joignit aux Eusébiens à Antioche en 341, et à Sardique ou Philippopolis, en 347. Il eut aussi la faiblesse, en 359, de souscrire au décret du concile de Rimini, dans lequel on avait omis le mot *consubstantiel*. Toutes ces circonstances causaient une vive douleur à Basile, qui respectait Dianée comme son pasteur, et qui de plus remarquait en lui plusieurs belles qualités. Mais l'obligation de garder l'unité dans la foi, agissant sur lui plus puissamment que tout autre motif, il se sépara de sa communion, surtout lorsqu'il l'eut vu souscrire au décret de Rimini.

Le saint quitta la Cappadoce en 358, et se retira dans le Pont, où il choisit pour demeure la maison de son aïeule, qui était située sur le bord de l'Iris. Emmélie, sa mère, et Macrine, sa sœur, avaient fondé là un monastère pour les personnes de leur sexe. Ce monastère était alors gouverné par Macrine. Basile en fonda un pour des hommes de l'autre côté de la rivière, et il en eut la conduite pendant quatre années, c'est-à-dire jusqu'à l'an 362, qu'il se démit de cette place en faveur de S. Pierre de Sébaste, son frère. A sept ou huit stades du monastère de Sainte-Macrine, était l'église des Quarante-Martyrs, enrichie d'une portion considérable des reliques de ces bienheureux soldats de Jésus-Christ, et si renommée dans les écrits de S. Basile et de ses amis. Cette église n'était pas éloignée de Néocésarée.

Outre le monastère dont nous avons parlé, S. Basile en fonda plusieurs autres, tant pour des hommes que pour des femmes, dans différens endroits du Pont. Il conserva une inspection générale sur ces communautés, même durant son épiscopat. Ce fut pour leur instruction qu'il composa ses ouvrages ascétiques, entre autres ses *grandes* et ses *petites Règles*. Il y donne à l'état des cénobites la préférence sur celui des ermites, le premier lui paraissant en général beaucoup plus sûr que le second. Souvent il y répète qu'un moine doit découvrir à son supérieur ce qu'il y a de plus secret dans son âme, et se soumettre en tout à ses décisions. En même temps qu'il prescrit l'hospitalité envers les étrangers, il défend qu'on leur serve des mets délicats, ce qui, selon lui, serait aussi ridicule que si les moines changeaient d'habit pour les recevoir. Une vie austère, continue-t-il en parlant à ses religieux, vous délivrera des visites inutiles et éloignera de chez vous les personnes qui ont l'esprit du monde. Votre table doit prêcher la

sobriété, même aux étrangers [1]. Il fait l'énumération des heures canoniales et en montre l'excellence. Par celle de *Prime*, dit-il [2], nous consacrons à Dieu les prémices de nos pensées, nous remplissons nos cœurs de pieux sentimens, et de cette joie salutaire qu'excite en nous la pensée de Dieu [a]. Les *constitutions monastiques* qui portent le nom de S. Basile diffèrent en plusieurs articles des règles dont nous venons de parler, et ne sont point attribuées à ce Père par les anciens auteurs. Elles paraissent être d'une date un peu postérieure [3]. La règle de S. Basile est suivie encore aujourd'hui par tous les moines d'Orient, par ceux mêmes qui se disent de l'ordre de Saint-Antoine.

Basile s'est peint dans ses écrits avec la plus grande vérité. Mais il faut le représenter dans sa retraite, pour ne pas priver sa vertu des hommages qui lui sont dus. D'ailleurs, considéré sous ce rapport, il a toujours servi de modèle à ceux qui, dans les différens siècles, ont voulu parvenir à une sainteté éminente. Jamais il ne portait qu'une tunique et un manteau; il couchait sur la dure, veillait quelquefois les nuits entières, et ne faisait point usage du bain, ce qui était une grande mortification dans les pays chauds, surtout avant qu'on se servît de linge. Il se couvrait pendant la nuit d'un cilice, qu'il quittait le jour, afin de cacher aux hommes son amour pour la pénitence. Il s'accoutuma, malgré toutes les répugnances de la nature, à souffrir le froid excessif qui règne sur les montagnes du Pont. Chaque jour il ne faisait qu'un repas, et ce repas consistait en un peu d'eau et de pain; à quoi il ajoutait quelques herbes les jours de fêtes. La nourriture qu'il prenait était en si petite quantité, qu'on eût presque dit qu'il vivait sans manger. S. Grégoire de Nysse comparait son abstinence au jeûne d'Elie; et S. Grégoire de Nazianze lui disait, à l'occasion de son extrême paleur, que son corps paraissait à peine animé [4]. Il ajoute dans un autre endroit [5], en parlant toujours du saint, qu'il était sans biens, sans chair et presque sans sang. Basile nous apprend lui-même qu'il traitait son corps comme un esclave toujours prêt à se révolter, s'il n'avait soin de le tenir continuellement en bride. On voit par ses épîtres qu'il était sujet à des infirmités fréquentes et même continuelles. Il dit dans une, que dans le temps où il se portait le mieux, il était plus faible que ne le sont ordinairement les malades abandonnés des médecins [6].

[1] *Regulæ fusius explicatæ, reg.* 20.
[2] *Ibid. reg.* 37.
[3] *Voyez* D. Ceillier, *t.* 6.
[4] *Ep.* 6.
[5] *Orat.* 19.
[6] *Ep.* 257.

[a] D. Ceillier, *t.* 6, *p.* 384, a réfuté solidement Bulteau, qui, dans son Histoire monastique d'Orient, *l.* 2, avait avancé que l'heure de *prime* était inconnue du temps de S. Basile, aux moines de Cappadoce.

La mortification des sens était accompagnée en lui de celle de la volonté, et celle-ci tenait en quelque sorte du prodige. Il y joignait encore une humilité extraordinaire. C'était par un effet de cette vertu qu'il avait un désir si ardent de s'ensevelir, pour ainsi dire, dans la solitude, et de vivre entièrement inconnu aux hommes. La solitude cependant ne lui communiquait rien de triste ni d'austère; il était d'une douceur et d'une patience à l'épreuve de tous les événemens. Son inaltérable douceur de caractère avait causé à Libanius la plus grande admiration; elle tirait un nouveau lustre d'une aimable gravité par laquelle elle était tempérée. La moindre faute contre la chasteté lui faisait horreur; son amour pour cette vertu le porta à bâtir plusieurs monastères pour des vierges, auxquelles il donna une règle écrite.

Durant une famine qui fit sentir ses ravages vers l'an 359, il vendit le reste de ses biens pour assister les malheureux. Il voulut vivre, dit S. Grégoire de Nazianze, dans la plus grande pauvreté possible, et jamais rien ne put l'ébranler dans sa résolution. En se dépouillant de tout ce qu'il possédait dans le monde, il se mettait en état de passer plus sûrement la mer orageuse de cette vie. Son dépouillement fut si entier, qu'il ne se réserva pas la plus petite partie de ses biens; et même quand il eut été élevé à l'épiscopat il n'avait pour fournir à sa subsistance que les libéralités de ses amis. Suivre dans une nudité parfaite Jésus crucifie, voilà quelles étaient ses richesses.

Dans les différens exercices de la vie monastique, il s'efforçait d'imiter, et même de surpasser les excellens modèles qu'il avait vus en Syrie et en Egypte. A l'exemple de ces pieux solitaires, il portait un habit fait d'une étoffe grossière qu'il attachait avec une ceinture. Mais ces marques extérieures de pénitence n'étaient en lui, comme en eux, que les symboles d'un grand fonds d'humilité, de détachement et de mortification. Il partageait son temps entre la prière, le travail des mains et la méditation de l'Ecriture. Souvent il allait dans les villages voisins pour enseigner les principes de la foi aux paysans, et pour les exhorter à la pratique de la vertu [1].

Il manqua d'abord quelque chose à son bonheur, parce qu'il ne jouissait pas de la présence de S. Grégoire de Nazianze. Il lui écrivit donc plusieurs lettres pour l'engager à venir partager avec lui les charmes de la solitude. Il le pressa de la maniere la plus vive de ne pas lui refuser le secours qu'il attendait de sa compagnie et de ses exemples. Dans une de ses lettres, il lui dépeint admirablement les avantages que fournit la retraite pour prier avec fer-

[1] *Ep.* 2, *ed. Ben.*

veur et pour remporter une victoire complète sur ses passions. Un moine, selon la définition qu'il en donne, est un homme qui prie continuellement; un homme qui sanctifie le travail des mains par une union perpétuelle avec Dieu, surtout par le chant des Psaumes; un homme dont le cœur est toujours élevé vers Dieu, et qui n'a d'autre objet que d'orner son âme de vertus par la méditation des livres saints. Il dit qu'un moine ne doit vivre que de pain et d'eau, et ne faire qu'un repas chaque jour; que son sommeil ne peut être prolongé au-delà du milieu de la nuit, et qu'il faut que se levant alors, il persévère jusqu'au jour dans la prière. Basile, au rapport des deux SS. Grégoire, a tracé son véritable portrait dans la lettre dont il est ici question.

S. Grégoire de Nazianze se rendit aux invitations de son ami, et alla le joindre dans le Pont. Renfermés l'un et l'autre dans une pauvre cabane, ils y menaient une vie fort austère. Ils avaient un petit jardin dont le sol était extrêmement stérile et qu'ils cultivaient eux-mêmes [1]. Grégoire ayant été depuis tiré de sa solitude, regrettait amèrement la tranquillité et le bonheur dont lui et Basile jouissaient en chantant les Psaumes, en veillant dans la prière, qui élevait leurs âmes jusqu'au ciel, en exerçant leurs corps par le travail des mains, qui consistait à porter du bois, à tailler des pierres, à planter des arbres, à creuser des canaux, etc. [2] Les deux saints avaient aussi des heures réglées pour l'étude de l'Ecriture. En 362, Basile prit avec lui quelques-uns de ses moines, et retourna à Césarée en Cappadoce.

Julien l'Apostat avait été revêtu de la pourpre l'année précédente. A son avénement à l'Empire, il écrivit à Basile, qu'il avait autrefois connu à Athènes, pour l'inviter à venir à sa cour. Le saint lui répondit qu'il ne pouvait se rendre à ses désirs, à cause du genre de vie qu'il menait. Le prince dissimula pour lors son ressentiment; mais quand Basile fut arrivé à Césarée, il lui écrivit une seconde lettre pleine d'artifice, où, après lui avoir dit qu'il conservait toujours pour lui les mêmes sentimens, il lui ordonnait de payer mille livres d'or aux officiers chargés du soin de ses finances, ajoutant qu'en cas de refus, il ferait raser la ville de Césarée [3]. Le saint ne se laissa point effrayer par de telles menaces. Il répondit tranquillement qu'il n'était pas en état de fournir une telle somme, et qu'il n'avait pas même de quoi subsister pour un jour. Prenant ensuite un ton plus ferme, il marque au prince qu'il est surpris de voir qu'il néglige les devoirs essentiels de la souveraineté, et qu'il allume contre lui la colère céleste, en méprisant

[1] Naz. *Ep.* 8.
[2] *Ep.* 7.
[3] S. Bas. *Ep.* 207.

ouvertement le culte du Seigneur[1]. L'empereur fut vivement piqué de ce refus, et il jura d'immoler S. Basile et S. Grégoire de Nazianze à son ressentiment, après son retour de l'expédition de Perse, où l'on sait qu'il périt en 363.

Vers le même temps, Dianée, évêque de Césarée, tomba malade. Il envoya chercher le saint; il lui protesta qu'en souscrivant la formule de Rimini, il n'avait pas connu le venin qu'elle contenait; que jamais il n'avait eu d'autre foi que celle des Pères de Nicée, et qu'il déclarait y être sincèrement attaché. Sur cette déclaration, Basile se réconcilia avec lui.

Dianée étant mort, Eusèbe, encore laïque, fut élu pour remplir son siége. Peu de temps après, ce prélat éleva Basile au sacerdoce. Mais il fallut faire une sorte de violence au saint, pour l'engager à consentir à son ordination. C'est ce que nous apprenons de saint Grégoire de Nazianze, qui en cette occasion lui écrivit pour le consoler, et pour lui donner des avis relatifs aux circonstances où il se trouvait[2].

Basile continua de vivre à Césarée comme il avait vécu dans sa retraite. Il y établit des monastères pour les personnes des deux sexes. A ses travaux ordinaires, il joignit la prédication de la parole de Dieu. Eusèbe, en l'ordonnant prêtre, s'était proposé de s'attacher un homme qui pût instruire les peuples et l'aider dans le gouvernement de son diocèse. Mais par une de ces faiblesses où tombent ceux qui n'ont pas soin de veiller sur eux-mêmes[a], il se brouilla depuis avec lui, et le chassa même de son église. Le peuple de Césarée et plusieurs évêques se déclarèrent contre Eusèbe, et condamnèrent hautement sa conduite. Le saint ressentit une grande joie en se revoyant en liberté; il sortit secrètement de la ville, et retourna dans le Pont en 363. S. Grégoire de Nazianze alla l'y joindre.

Des auteurs ont observé que S. Basile avait été quelque temps en correspondance et uni de communion avec Basile d'Ancyre, Eustathe de Sébaste et Sylvain de Tarse, qui furent les chefs du parti des Semi-Ariens; mais on ne peut rien conclure de là contre sa catholicité. Quoique les trois prélats n'admissent point le mot *consubstantiel,* ils s'expliquaient alors d'une manière qui paraissait orthodoxe, surtout à l'égard de la divinité du Fils de Dieu; ils montraient d'ailleurs beaucoup de zèle contre les Ariens. Si quelqu'un d'entre eux niait la divinité du Saint-Esprit, il cachait son erreur sous des termes ambigus, prétendant qu'il ne s'agissait que

[1] S. Bas. *Ep.* 208. [2] *Ep.* 11.

[a] L'expression dont se sert S. Grégoire de Nazianze donne lieu de croire qu'Eusèbe agit par le motif d'une jalousie secrète.

d'une dispute de mots. Ce fut pour cela que S. Athanase et S. Hilaire se comportèrent comme S. Basile envers les évêques dont nous parlons, lorsqu'ils écrivirent leurs livres *des Synodes*.

Tandis que notre saint goûtait les douceurs de la retraite, l'empire romain fut agité par diverses révolutions. Jovien, très-attaché à la doctrine catholique, étant mort au mois de février de l'année 364, on déféra à Valentinien la puissance souveraine. Celui-ci nomma son frère Valens empereur d'Orient. Ce dernier, séduit par Eudoxe de Constantinople et par Euzoïus d'Antioche, se déclara le protecteur de l'arianisme. En 366, il fit un voyage à Césarée, dans l'intention de mettre les églises de cette ville entre les mains des hérétiques. Basile fut alors rappelé par l'évêque Eusèbe. Alarmé du danger que courait la foi, il se hâta de voler à son secours. Il montra tant de zèle et de prudence, que les Ariens furent obligés, après plusieurs tentatives inutiles, de se désister de leurs prétentions. Les discours qu'il prononça confirmèrent le peuple dans la doctrine de l'Eglise. Il ne se borna pas à prémunir les fidèles contre le venin de l'hérésie, il les exhorta encore à pratiquer l'Evangile de la manière la plus parfaite. Il réunit les cœurs divisés, par de sincères réconciliations, et vint à bout d'étouffer toutes les semences de discorde. Durant une famine qui désola le pays, il donna des preuves de charité sans bornes, et fit trouver aux pauvres une ressource assurée dans les aumônes des personnes riches. Il leur lavait les pieds, les servait à table, et leur distribuait de ses propres mains toutes les provisions nécessaires à leur subsistance. Une telle conduite lui gagna l'amitié d'Eusèbe. Ce prélat conçut pour lui une haute estime, et n'entreprit plus rien d'important sans l'avoir consulté. Après sa mort, arrivée vers le milieu de l'année 370, Basile fut élu pour lui succéder. La nouvelle de ce choix causa une satisfaction extraordinaire à S. Athanase, et il annonca dès-lors les victoires que Basile remporterait sur l'hérésie régnante.

Cette nouvelle dignité fit briller plus que jamais les vertus de Basile; il parut autant se surpasser lui-même, qu'il avait précédemment surpassé les autres. Il prêchait soir et matin, même les jours où les fidèles vaquent à leurs travaux ordinaires. Son auditoire était si nombreux, qu'il lui donne le titre de *mer*[1]. On courait à ses discours avec un tel empressement, qu'il se compare à une mère, qui, lorsque ses mamelles sont épuisées, ne laisse pas de les présenter encore à son enfant, afin que par là elle puisse empêcher ses cris. Son troupeau, comme il nous l'apprend lui-même,

[1] *Hexaem. hom.* 2 *et* 3.

avait une si grande faim de la parole de Dieu, qu'il était obligé de faire entendre sa voix dans un temps où une longue maladie lui avait ravi ses forces, et où il était à peine en état de parler [1]. Il établit à Césarée plusieurs pratiques de dévotion qu'il avait vu observer en Egypte, en Syrie et en d'autres endroits, surtout celle de s'assembler le matin à l'église pour faire la prière en commun et pour chanter certains Psaumes avant le lever du soleil. La plupart de ceux qui se trouvaient à cette assemblée paraissaient pénétrés d'une vive componction, et versaient un torrent de larmes [2]. Le peuple communiait le dimanche, le mercredi, le vendredi, le samedi, et toutes les fêtes des martyrs [3].

La province ayant été affligée d'une grande sécheresse, Basile demanda au ciel la cessation du fléau; et ses prières, au rapport de S. Grégoire de Nysse, furent exaucées. Aucun évêque ne porta plus loin que lui l'amour des pauvres, dont il se regardait comme le défenseur et le père. Non content de faire d'abondantes aumônes, il fonda à Césarée un vaste hôpital, appelé par S. Grégoire de Nazianze *une nouvelle ville*, qui, à cause de son fondateur, fut nommée *Basiliade*, et qui était célèbre long-temps encore après l'épiscopat du saint. « Il peut, ajoute S. Grégoire de Nazianze, en » parlant du même hôpital, être compté parmi les merveilles du » monde, tant est grand le nombre des pauvres et des malades » qu'on y reçoit, tant sont admirables l'ordre et le soin avec les» quels on y pourvoit aux divers besoins des malheureux. » S. Basile y allait souvent pour consoler ceux qui souffraient, et pour les instruire à faire un bon usage de leurs peines.

Il s'attendrissait spécialement sur le déplorable état de ceux que le vice, le schisme et l'hérésie avaient écartés de la voie du salut; il sollicitait leur conversion par des prières ferventes et des larmes continuelles. Il n'y avait ni peines ni dangers qui pussent ralentir son zèle, quand il s'agissait de les ramener à Dieu. Rien ne prouva mieux la force et l'activité de ce zèle que la victoire qu'il remporta sur l'empereur Valens.

Ce prince voyant que Basile était comme une tour imprenable contre laquelle les efforts de l'hérésie ne pouvaient rien, résolut d'employer contre lui les voies de rigueur. Déjà il avait par ce moyen jeté de vifs sentimens de crainte dans l'âme des évêques orthodoxes. Après avoir traversé plusieurs provinces où il avait déchargé tout son ressentiment sur ceux qui ne voulaient pas embrasser l'arianisme, il arriva dans la Cappadoce. Son intention était de perdre l'archevêque de Césarée, dans lequel il trouvait

[1] *In. Ps.* 59.
[2] *Ep.* 63.
[3] *Ep.* 289.

mais il se rompit entre ses mains, comme s'il eût refusé de servir à l'iniquité. Il en demanda un second et un troisième, qui se rompirent également. En ayant demandé un quatrième, il sentit dans sa main, et même dans son bras, un tremblement et une agitation extraordinaires. Saisi de frayeur, il déchira le papier, et laissa l'archevêque en paix [1]. Le préfet Modeste se montra plus reconnaissant que Valens envers Basile. Comme il avait été guéri par ses prières d'une maladie dangereuse, il publia hautement qu'il lui était redevable de la vie, et depuis il lui fut toujours sincèrement attaché.

En 371, la Cappadoce fut divisée, par une loi de l'empereur, en deux provinces; la seconde eut Tyanes pour capitale. Anthime, évêque de cette ville, voulut s'approprier la juridiction de métropolitain, prétendant que le gouvernement ecclésiastique devait suivre la division faite par le gouvernement civil. Il était souvent arrivé que l'évêque de la capitale d'une province devint archevêque; mais il n'y avait point sur cet article de règle générale. D'ailleurs aucun patriarche ou synode n'avait élevé l'église de Tyanes à la dignité de métropole. S. Basile s'opposa donc aux prétentions d'Anthime, et nomma S. Grégoire de Nazianze évêque de Sasimes, ville de la seconde Cappadoce, lequel cependant ne prit jamais possession de ce siége. Les choses s'arrangèrent à la fin; et S. Basile consentit, mais à certaines conditions, que l'évêque de Tyanes jouît des droits de métropolitain.

Vers le même temps, l'archevêque de Césarée fit deux voyages en Arménie. C'était la gloire de Dieu qui le conduisait dans ce pays; il y allait pour pacifier les troubles, et pour arrêter le cours des scandales que les hérétiques y avaient causés.

Il eut en 373 une maladie si dangereuse, qu'on désespéra de sa vie; on crut même une fois qu'il était mort [2]. Il se vit obligé d'avoir recours aux remèdes de la médecine, et de se servir de bains chauds. Enfin le mal diminua, et il parvint à recouvrer une entière guérison. Le rétablissement de sa santé le mit en état de continuer ses travaux ordinaires pour l'utilité de l'Eglise.

Trois ans après, Démosthène, vicaire du préfet du prétoire, eut le gouvernement de la Cappadoce. Il se déclara le protecteur d'Eustathe de Sébaste, et de tous ceux qui professaient l'arianisme. En même temps, il excita une violente persécution contre les Catholiques, et surtout contre les amis de S. Basile. Cette persécution dura tout le reste du règne de Valens, qui mourut au mois

[1] *Voyez* S. Grégoire de Nysse, S. Ephrem et Théodoret.

[2] *Ep.* 141.

d'août de l'année 378. Gratien, successeur de ce prince*, rendit la paix à l'Eglise.

La même année, S. Basile tomba malade, et il sentit qu'il devait se préparer au passage de l'éternité. La nouvelle du danger que courait sa vie ne fut pas plus tôt répandue, que la consternation devint générale. Il se faisait à sa maison un concours prodigieux, tant était vif l'intérêt qu'on prenait à sa santé. Mais le saint touchait au moment où ses travaux allaient être couronnés. Il mourut le 1er janvier 379, après avoir dit : *Seigneur je remets mon âme entre vos mains*. Il était âgé de cinquante et un ans.

Nous ajouterons à ce que nous avons déjà dit de son amour pour la pauvreté, qu'il ne laissa point de quoi se faire une tombe de pierre. Mais ses diocésains, non contens de lui élever dans leurs cœurs un monument durable, l'honorèrent encore par de magnifiques funérailles. Son corps fut porté par les mains des saints, et accompagné par une multitude innombrable de peuple. Chacun s'empressait de toucher le drap mortuaire qui le couvrait, ainsi que le lit sur lequel on le portait, dans la persuasion qu'il en retirerait quelque utilité. Les gémissemens et les soupirs étouffaient le chant des Psaumes. Les païens et les Juifs pleuraient avec les Chrétiens : tous déploraient la mort de Basile, qu'ils regardaient comme leur père commun, et comme le plus célèbre docteur du monde. Ceux qui l'avaient connu prenaient plaisir à raconter ses plus petites actions, et à rappeler ce qu'ils lui avaient entendu dire. Plusieurs affectaient d'imiter son extérieur, sa démarche et même sa lenteur à parler. On le copiait jusque dans la forme de son lit et de ses habits.

C'est de S. Grégoire de Nazianze que l'on apprend toutes ces particularités. Dans le panégyrique qu'il prononça en l'honneur de son ami, il peignit ses vertus avec les couleurs les plus vives et les plus touchantes; et l'on peut assurer que son discours ne sera pas moins immortel sur la terre, que la mémoire de celui qu'il s'était chargé de célébrer[1]. S. Grégoire de Nysse, S. Amphiloque et S. Ephrem firent aussi des panégyriques en l'honneur du saint archevêque de Césarée. Selon les deux premiers, les Grecs, immédiatement après sa mort, célébrèrent sa fête le 1er juin, jour auquel ils la font encore aujourd'hui. Les Latins l'ont remise au quatorzième du même mois, qui fut le jour de son ordination épiscopale.

* Valens ayant été défait dans la Thrace par les Goths qu'il avait lui-même infectés de l'hérésie arienne, fut brûlé par ces peuples dans une chaumière où il s'était sauvé.

[1] ... 20.

plus de résistance à ses volontés que dans tous les autres prélats. Il se fit devancer par le préfet Modeste, avec ordre d'engager Basile, par menaces ou par promesses, à communiquer avec les Ariens. Le préfet s'étant assis sur son tribunal, et ayant autour de lui les licteurs armés de leurs faisceaux, cita l'archevêque à venir comparaître devant lui. Basile se présenta avec un visage serein et tranquille. Modeste le reçut avec honnêteté, et le pressa par des paroles insinuantes à faire ce que l'empereur exigeait de lui. Ce moyen ne lui ayant pas réussi, il prit un air menaçant, et dit avec un ton de colère : « Y pensez-vous, Basile, de vouloir vous » opposer à un si grand empereur, aux volontés duquel tout le » monde obéit? Est-ce que vous ne craignez pas de ressentir les » effets de la puissance dont nous sommes armés? — BASILE. A » quoi peut donc s'étendre cette puissance? — MODESTE. A la » confiscation des biens, à l'exil, aux tourmens, à la mort. — BASILE. » Menacez-moi de quelque autre chose; car rien de tout cela ne » fait impression sur moi. — MODESTE. Que dites-vous? — BASILE. » Celui qui n'a rien est à couvert de la confiscation. Je n'ai que » quelques livres et les haillons que je porte; je ne m'imagine pas » que vous soyez jaloux de me les enlever. Quant à l'exil, il ne » vous sera pas facile de m'y condamner; c'est le ciel, et non pas » le pays que j'habite, que je regarde comme ma patrie. Je crains » peu les tourmens; mon corps est dans un tel état de maigreur » et de faiblesse, qu'il ne pourra les souffrir long-temps : le premier coup terminera ma vie et mes peines. Je crains encore moins » la mort, qui me paraît une faveur; elle me réunira plus tôt à mon » créateur, pour qui seul je vis. — MODESTE. Jamais personne n'a » parlé à Modeste avec une telle audace. — BASILE. C'est sans » doute la première fois que vous avez affaire à un évêque. Dans » les circonstances ordinaires, nous sommes, nous autres évêques, » les plus doux et les plus soumis de tous les hommes; nous n'avons nulle fierté avec le moindre particulier, à plus forte raison » avec ceux qui sont revêtus d'une telle puissance. Mais quand il » s'agit de la religion, nous n'envisageons que Dieu et nous méprisons tout le reste. Le feu, le glaive, les bêtes, les ongles de » fer font alors nos délices. Employez donc les menaces et les tortures; rien ne sera capable de nous ébranler. — MODESTE. Je » vous donne jusqu'à demain à délibérer sur le parti que vous » avez à prendre. — BASILE. Ce délai est inutile : je serai demain » tel que je suis aujourd'hui [1]. »

[1] S. Greg. Nyss. *in Eunom. l. 1, p.* 313; Théodoret, *l.* 4, *c.* 16; Rufin, *l.* 2, *c.* 9.

Le préfet ne put s'empêcher d'admirer l'intrépidité du saint archevêque. Le lendemain, il alla trouver l'empereur, qui était arrivé à Césarée, et l'informa de tout ce qui s'était passé. Valens, irrité du mauvais succès de la conférence, voulut qu'il s'en tînt une autre, où il assista avec Modeste et un des officiers de sa maison, nommé Démosthène. Cette tentative ne réussit pas mieux que la précédente. Le préfet en fit une troisième; mais elle ne servit, comme les autres, qu'à couvrir le saint de gloire. A la fin, Modeste dit à l'empereur : « Nous sommes vaincus : cet homme est » au-dessus des menaces. » Valens le laissa donc tranquille pour quelque temps. Ayant été le jour de l'Epiphanie à la grande église, il fut autant surpris qu'édifié du bel ordre et de la manière respectueuse avec lesquels on y célébrait l'office divin. Ce qui le frappa surtout, furent la piété et le recueillement dont l'archevêque était pénétré à l'autel. Il n'osa se présenter à la communion, de crainte qu'on ne lui refusât; mais il fit son offrande, qui fut acceptée comme celle des orthodoxes, Basile croyant que dans une pareille occasion il était de la prudence de ne pas observer la discipline ecclésiastique dans toute sa rigueur.

Cependant l'empereur, obsédé par les Ariens, changea bientôt de dispositions. Il se laissa persuader de donner un ordre pour l'exil de l'archevêque de Césarée; mais Dieu prit visiblement en main la cause de son serviteur. La nuit même du jour où l'ordre avait été expédié, Valentinien-Galate, fils de Valens, et âgé d'environ six ans, fut attaqué d'une fièvre violente à laquelle les médecins ne purent apporter aucun remède. L'impératrice Dominica dit à l'empereur que cette maladie était une juste punition de l'exil du saint archevêque; elle ajouta de plus qu'elle avait été fort inquiétée par des songes effrayans. Là-dessus, Valens envoya chercher Basile, qui se préparait à quitter la ville. Le saint ne fut pas plus tôt entré dans le palais, que le jeune prince se trouva mieux; il assura qu'il ne mourrait point, pourvu qu'on s'engageât à le faire élever dans les maximes de la doctrine catholique. La condition ayant été acceptée, il se mit en prières, et l'enfant fut guéri. Valens, obsédé de nouveau par les hérétiques, ne tint point la parole qu'il avait donnée; il permit à un évêque arien de baptiser son fils, qui retomba malade, et mourut peu de temps après [1]. Ce coup ne convertit point Valens; il condamna une seconde fois Basile à l'exil. Lorsqu'on lui eut apporté l'ordre pour le signer, il prit un de ces roseaux dont on se servait alors au lieu de plumes [a] :

[1] *Voyez* S. Grégoire de Nazianze, Théodoret, Socrate, Sozomène.

[a] Il y a encore aujourd'hui des peuples en Orient qui se servent de roseaux pour écrire.

sécution de Valens, temps où les prêtres catholiques se voyaient souvent dans la nécessité de se cacher, il était permis aux fidèles d'emporter chez eux l'eucharistie et de communier eux-mêmes. *Ep.* 93, *p.* 186.

Dans la lettre 207, *p.* 311, il fait une belle apologie des moines qui se levaient à minuit pour prier, qui louaient Dieu dans l'exercice continuel de la componction. La seule vengeance qu'il souhaite tirer de leurs ennemis, est qu'ils se déterminent aussi à vivre dans les larmes et la pénitence.

Dans une autre lettre, il exhorte Suranus, son parent, qui était duc ou gouverneur de Scythie, à continuer de soulager les Chrétiens qui souffraient en Perse, et il le prie de lui procurer des reliques des martyrs qui depuis peu avaient donné leur vie pour Jésus-Christ. *Ep.* 155, *p.* 244.

S. Basile exhorte souvent les fidèles à célébrer les fêtes des martyrs, *Ep.* 95, 176, 282, 252, 243, *etc.* Il témoigne une grande vénération pour les reliques des saints, devant lesquelles il dit que les Chrétiens prient dans leurs besoins, et que ce n'est point inutilement qu'ils réclament l'intercession de ces amis de Dieu. *Hom. in Quadrag. Mart. p.* 155 ; *hom. in Barlaam, mart. p.* 139, *etc.*

3° Le livre *de la Virginité* est indigne de S. Basile, quoiqu'il porte le nom de ce Père, et qu'il ait été écrit dans le même siècle. Il est adressé à Letoïus, évêque de Mélitine, auquel S. Grégoire de Nysse écrivit sa lettre canonique. Letoïus ne fut fait évêque qu'en 381, deux ans après la mort de S. Basile. On trouve dans le livre de la Virginité, deux exemples de la confession sacramentelle, *p.* 646. S. Basile inculque souvent lui-même l'usage de la confession auriculaire des péchés ; *In Ps.* 32 ; *Ep. Canonic.* 2, *Can.* 34 ; *et Reg. brev. c.* 228

Nous avons sous le nom de S. Basile une *liturgie* qui est suivie par presque toutes les églises grecques, au moins depuis le sixième siècle. (*Voyez* Pierre Diacre, *l. de Incarn. c.* 8.) Les liturgies des Cophtes et des Egyptiens n'en sont qu'une traduction, selon Renaudot, *Liturg. Orient. t.* 1; et le P. Le Brun, *Liturg. t.* 2.

Nous apprenons de S. Grégoire de Nazianze, de S. Procle, de Pierre Diacre, du septième concile général, etc. que S. Basile avait compilé une liturgie ; mais nous n'osons assurer qu'elle soit précisément la même que celle qui porte aujourd'hui son nom, et qui est suivie par les Grecs, les Cophtes, les Arabes, etc.

Erasme, dans la belle préface qu'il a mise en tête de l'édition qu'il donna des œuvres de S. Basile, en 1532, appelle ce Père l'orateur le plus accompli qui ait jamais paru. Il ajoute que son style doit servir de modèle à ceux qui aspirent à la véritable éloquence. Son jugement a été confirmé par celui des critiques modernes. M. Rollin dit qu'on doit au moins placer S. Basile dans la première classe des orateurs, et le regarder comme un des plus habiles maîtres de l'éloquence.

Mais écoutons Photius, qui était si bon connaisseur en ce genre : « Quiconque, dit-il, *Cod.* 141, veut devenir un panégyriste ou un orateur accompli, » n'aura besoin ni de Platon ni de Démosthène, s'il prend Basile pour modèle. » Il n'y a point d'écrivain dont la diction soit plus pure, plus belle, plus énergique, ni qui pense avec plus de force et de solidité. Il réunit tout ce qu'il faut » pour persuader, avec la douceur, la clarté et la précision. Son style, toujours » naturel, coule avec la même facilité qu'un ruisseau qui sort de sa source. »

Semblable à Thucydide et à Démosthène, il pense beaucoup, et sait lier ensemble les pensées qui se présentent en foule à son esprit. Il y a autant de clarté dans ses expressions que de vivacité et de justesse dans ses idées, que de brillant et de fécondité dans son imagination. En lui la profondeur ne nuit point à l'harmonie des périodes. Il possède si bien l'art des transitions, et celui de placer les figures à propos, qu'il le dispute en douceur à Platon et à Xénophon. Ce qui le rend surtout recommandable, c'est le talent de concevoir les choses sans confusion, de les présenter sous le jour convenable, de les animer, de leur communiquer une sorte de vie, de porter la lumière dans ce qu'il y a de plus obscur, et d'imprimer dans l'esprit de ses lecteurs ces images vives qu'il s'était lui-même formées.

M. Hermant a donné une traduction française des Ascétiques de S. Basile, avec

des notes, Paris 1673 et 1727. Plusieurs autres ouvrages du saint docteur ont été aussi traduits dans la même langue.

Les anciennes éditions grecques des œuvres de S. Basile sont quelquefois défectueuses. Le style des versions latines manque ordinairement de force. On y trouve aussi des défauts d'exactitude en plusieurs endroits.

La meilleure édition que nous ayons des œuvres de S. Basile, est celle que les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur ont donnée à Paris. Les deux premiers volumes parurent en 1721 et 1722, par les soins de D. Garnier. D. Prudent Maran publia le troisième volume en 1730, et y joignit la Vie du saint docteur.

S. RUFIN ET S. VALÈRE, MARTYRS

DANS LE SOISSONNAIS.

Rufin et Valère étaient deux Chrétiens qui avaient la surintendance du domaine impérial près de la Vesle, dans le territoire de Soissons. Ils donnaient des preuves de leur piété par les mortifications qu'ils pratiquaient et par les aumônes abondantes qu'ils versaient dans le sein des pauvres.

L'empereur Maximien-Hercule ayant défait les Bagaudes auprès de Paris, laissa en partant à Rictius-Varus, préfet du prétoire dans les Gaules, un ordre d'employer tous les moyens possibles pour extirper le nom chrétien. Le préfet commença l'exécution de l'ordre qu'il avait reçu pour répandre le sang de tous les fidèles qu'il put trouver à Reims. Il alla ensuite à Soissons, et s'y fit amener Rufin et Valère. On les avait découverts dans un bois où ils s'étaient cachés à l'approche du persécuteur. Ils furent étendus sur le chevalet et déchirés à coups de fouets plombés Ils terminèrent leur vie par le glaive, près du grand chemin qui menait à Soissons. Ce fut dans le troisième siècle qu'ils reçurent la couronne du martyre. Ils sont nommés sous le 14 de juin dans les anciens Martyrologes.

Voyez leurs Actes, abrégés par Tillemont, *t.* 4, *p.* 459.

S. QUINTIEN,

ÉVÊQUE DE RODEZ, PUIS D'AUVERGNE.

S. Quintien, Africain de naissance, abandonna son pays pour se soustraire à la fureur des Ariens, qui persécutaient les Catholiques. Etant passé en France sur la fin du cinquième siècle, il [illegible] dans le Rouergue, et fut élu évêque de Rodez quel[illegible]s après la mort de S. Amant. Il se fit principalement ad-

Théodoret donne à S. Basile le titre de *Grand*, et ce titre lui a été confirmé par le suffrage des siècles suivans. Il est appelé par le même Père, *le flambeau de l'Univers ;* par S. Sophrone, *l'honneur et l'ornement de l'Eglise;* par S. Isidore de Péluse, *un homme inspiré de Dieu;* par le concile général de Calcédoine, *le Grand Basile, le Ministre de la grâce, qui a exprimé la vérité à toute la terre.*

S. Grégoire de Nazianze dit, en parlant des écrits de S. Basile[1] : « Quand je lis son traité de la Création, il me semble voir mon » Créateur tirer toutes choses du néant; quand je lis ses ouvrages contre les hérétiques, je crois voir le feu de Sodome tomber » sur les ennemis de la foi, et réduire en cendres leurs langues » criminelles. Si je parcours son livre du Saint-Esprit, je sens en » moi l'opération de Dieu, et je ne crains plus d'annoncer hautement la vérité. En lisant son explication de l'Ecriture sainte, » je pénètre dans l'abîme le plus profond des mystères. Ses panégyriques des Martyrs me font mépriser mon corps, et m'inspirent » une noble ardeur pour le combat. Ses discours moraux m'aident » à purifier mon corps et mon âme, afin que je puisse devenir un » temple digne de Dieu, et un instrument propre à le louer, à le » bénir et à manifester sa gloire avec sa puissance. »

Ce fut surtout par son humilité, son zèle et sa piété, que S. Basile mérita l'admiration publique. C'est là effectivement ce qui fait la véritable grandeur. Si le saint eût employé ses rares talens à s'avancer dans le monde, à s'attirer des applaudissemens, à amasser des richesses, à se procurer les premières places de l'Empire, de quoi tout cela lui eût-il servi? Que sert aujourd'hui à Démosthène et à Cicéron d'avoir été les maîtres de l'éloquence? Il n'y a que le Chrétien véritablement vertueux qui puisse prétendre à une gloire solide et réelle. S. Basile ne fut grand que parce qu'il consacra sa personne et tous ses talens à la gloire de Dieu; par là il se procura des avantages qui sont bien supérieurs à ceux que l'on trouve dans le monde, et qui ont une stabilité que rien ne pourra jamais détruire.

[1] *Or.* 20.

NOTICE

DES ÉCRITS DE S. BASILE.

Dans l'indication des ouvrages de S. Basile, nous suivrons l'ordre selon lequel ils sont rangés dans l'édition en 3 vol. *in-fol.*

Le premier volume contient, 1° l'*Hexaëmeron*, ou l'explication de l'ouvrage des six jours, en neuf homélies. Cet ouvrage a toujours été singulièrement estimé des anciens et des modernes, tant pour l'érudition qui y est déployée, que pour l'élégance incomparable qui se fait remarquer dans la composition.

2° Treize Homélies sur les *Psaumes*. S. Basile, au rapport de Cassiodore, avait expliqué toute l'Ecriture; mais ces explications ne sont point parvenues jusqu'à nous. Le commentaire sur *Isaïe* ne peut être contesté au saint docteur, comme D. Ceillier l'a prouvé contre D. Garnier.

3° Les cinq *livres contre Eunomius*. C'est une réfutation de l'arianisme. Elle fut écrite contre l'apologie de cette hérésie faite par Eunomius. Cet hérésiarque, né en Cappadoce, avait été élevé au diaconat par Eudoxe, patriarche arien d'Antioche. Il eut dans son parti encore plus de réputation qu'Aëtius, dont il était disciple. Ayant causé de grands troubles à Antioche, à Calcédoine et à Constantinople, il fut exilé par l'empereur Théodose à Halmyride, sur le Danube. Peu de temps après on lui permit de retourner à Césarée en Cappadoce. Il se retira dans une terre qu'il avait à Dacore dans la même province, et y mourut en 393. Il ne se contentait pas de soutenir que le Verbe était une pure créature; il ajoutait encore à l'arianisme plusieurs autres erreurs.

Les ouvrages contenus dans le second volume sont, 1° vingt-quatre *Homélies* sur divers sujets de morale, et sur les fêtes des martyrs. On doit principalement distinguer pour la beauté et l'élégance celles où le saint docteur combat l'usure, la gourmandise et l'ivrognerie.

2° Les *Ascétiques*. Sous ce titre, on comprend trois discours détachés, intitulés *Ascétiques;* les traités du Jugement de Dieu et de la Foi; les *Morales;* les *grandes Règles*, au nombre de cinquante-cinq; les trois cent treize *petites Règles*. S. Basile composa ces ouvrages en différens temps, pour l'instruction de ceux qui l'avaient suivi dans sa retraite ou qui s'étaient rangés sous sa conduite. Les *Morales* sont un recueil de passages de l'Ecriture sur la pénitence et sur les principaux devoirs de la vie chrétienne. Dans le même volume sont deux discours qui n'ont point de titre particulier; quelques réglemens pour la punition des moines et des religieuses; des constitutions monastiques. Il n'est pas certain que les deux discours soient de S. Basile. Les *réglemens* et les *constitutions monastiques* ne peuvent lui être attribués.

On trouve dans le troisième volume, 1° le livre du *Saint-Esprit*, qui est adressé à S. Amphiloque, et qui fut écrit en 375. La divinité du Saint-Esprit y est prouvée par divers passages de l'Ecriture, par la création du monde, par les dons de la grâce et des miracles, et par tous les divins attributs que l'on reconnaît en lui. L'auteur prouve la même chose par la tradition de l'Eglise, dont il montre supérieurement l'usage et la nécessité, *c.* 27, *p.* 54. La divinité du Saint-Esprit, ainsi que la nécessité de la tradition, sont aussi très-bien prouvées dans le premier des livres contre Eunomius.

2° Des *Lettres* au nombre de 336. Photius les propose pour modèles à ceux qui veulent exceller dans le genre épistolaire. Trois sont appelées *Canoniques*. Le saint y fixe le terme de la pénitence publique qui devait être enjointe aux pécheurs. Béveridge en a donné une bonne édition dans le recueil des canons de l'Eglise grecque.

Dans la lettre à Césaria, qui fut écrite en 372, S. Basile dit que durant la per-

temps du repos qu'on lui avait procuré. Les hérétiques recommencèrent à le persécuter, et l'empereur Théophile le condamna à l'exil.

Ce prince étant mort en 842, les affaires de l'Eglise changèrent de face. Théodore gouverna l'empire en qualité de régente, sous Michel III son fils. Le premier usage qu'elle fit de son autorité, fut d'arrêter les ravages de l'hérésie. Elle plaça Méthode sur le siége patriarcal de Constantinople, après en avoir chassé l'intrus qui l'avait usurpé. Le saint fit revivre partout la piété avec la saine doctrine; et pour remercier Dieu du rétablissement de la foi, il institua, une fête qui fut appelée *Orthodoxie.* Il mourut le 14 juin 846, dans la quatrième année de son épiscopat. On célébrait tous les ans sa fête, sous S. Ignace, son successeur, et elle s'est toujours célébrée tant chez les Latins que chez les Grecs.

Il nous reste quelques écrits de S. Méthode; savoir, des canons pénitentiaux, des sermons, et un éloge de S. Denis l'Aréopagite. Quelques auteurs pensent que dans la composition du dernier de ses écrits, il a fait usage de ceux d'Hilduin, qu'il avait pu voir à Rome.

Voyez sa Vie, écrite par un auteur contemporain, et publiée par les Bollandistes. *Voyez* aussi Fleury, *l.* 48, *n.* 48.

S. DOMNOLE, ARCHEVÊQUE DE VIENNE.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Domnole succéda à S. Didier sur le siége métropolitain de Vienne, et trouva une ample moisson à son zèle. Le roi Clotaire voulant assurer l'éclat de sa conquête sur les enfans de Thierri, après avoir fait mourir la fameuse Brunehaut, Sigebert et Corbon, fils de Thierri, voulut aussi sévir contre Childebert, autre fils de Thierri, et qui avait trouvé moyen de s'échapper. On lui rapporta que ce jeune prince était caché au monastère des religieuses de Saint-Césaire d'Arles. Aussitôt Clotaire fit prendre des informations, et ordonna qu'on lui envoyât sous bonne escorte S[te] Rusticle, abbesse de cette maison. Cette pieuse fille eut beau représenter qu'elle avait fait vœu de ne jamais quitter l'enceinte de son monastère, le roi fut sourd à toutes ses raisons, il fallut obéir. Le Seigneur lui suscita un défenseur dans la personne de S. Domnole, qui alla trouver Clotaire et lui parla avec une sainte liberté. Pour appuyer ses paroles par un fait frappant, Domnole prédit au roi que Dieu, pour

le punir des mauvais traitemens qu'il avait faits à la bienheureuse Rusticle, ferait mourir son fils encore en bas âge. L'événement justifia la prédiction. Après cette excursion, qui se termina tout-à-fait en l'honneur de la religion, Domnole retourna à Vienne où il continua de gouverner avec piété et sagesse son troupeau jusqu'à sa bienheureuse mort arrivée le 14 juin, vers le milieu du septième siècle.

Voyez *Vita Rusticulæ apud Mabill.* et l'*Histoire de l'Eglise gall.* t. 5, p. 11 et 39.

MARTYROLOGE.

A Césarée en Cappadoce, ordination de S. Basile, évêque, qui, rempli de science, doué d'une haute sagesse, orné de toutes les vertus, brilla merveilleusement du temps de l'empereur Valens et défendit l'Eglise avec une constance admirable contre les Ariens et les Macédoniens.

A Samarie en Palestine, S. Elisée, prophète, dont le sépulcre fait trembler les démons, au rapport de S. Jérôme. Le prophète Abdias y repose aussi.

A Syracuse, S. Marcien, évêque, qui, ayant reçu de S. Pierre l'ordination épiscopale, fut tué par les Juifs, après avoir prêché l'Evangile.

Au diocèse de Soissons, les saints martyrs Valère et Rufin, qui, durant la persécution de Dioclétien, après avoir souffert plusieurs tourmens, furent condamnés, par le président Rictiovare, à être décapités.

A Cordoue, les saints martyrs Anastase, prêtre, Félix, moine, et Digne, vierge.

A Constantinople, S. Méthode, évêque.

A Vienne, S. Ethère, évêque.

A Rodez, S. Quintien, évêque.

Saints de France.

A Bourges, S. Simplice, évêque, loué dans une lettre de S. Sidoine-Apollinaire à S. Perpet de Tours.

A Paris, décès de S. Euspice, prêtre, fondateur de l'abbaye de Saint-Mémin près d'Orléans.

A Antigny, sur la Gartempe, en Poitou, S. Cyvran, confesseur.

Ce même jour, S. Liphary, qu'on honore comme évêque à Moissac en Quercy, où on le nomme S. Naufray.

Autres.

A Laodicée en Phrygie, S. Anthéon, martyr.

Dans la Pouille, S. Marc, évêque de Lucère, dont le corps est honoré à Bovine.

A Naples, S. Fortunat, évêque.

En Afrique, S. Quintinien, martyr.

mirer par l'intégrité de ses mœurs, par la vivacité de son zèle et par l'étendue de sa charité. Il se trouva en 506 au concile d'Agde, où présidait S. Césaire d'Arles. Cinq ans après, il assista au premier d'Orléans, où se firent de sages réglemens pour le maintien de la discipline ecclésiastique.

A son retour d'Orléans, il voulut faire la translation des reliques de S. Amant, son prédécesseur. Mais on lit dans S. Grégoire de Tours, que le saint évêque de Rodez reprit Quintien d'avoir remué ses os, et qu'il lui prédit que bientôt il serait ôté de sa place, sans perdre toutefois la qualité d'évêque. Peu de temps après, le trouble se mit dans la ville. Les Wisigoths, dont le parti était le plus fort, se déclarèrent contre Quintien, qui paraissait affectionné aux Français; ils voulurent même attenter à sa vie, dans la crainte qu'il ne livrât Rodez à ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis, surtout à cause de leur attachement à la foi catholique. Ils s'imaginaient d'ailleurs que cette ville devait rentrer sous leur puissance par la mort de Clovis, quoique ce prince eût soumis toute l'Aquitaine à son empire.

Le saint, averti du danger qui menaçait ses jours, se sauva en Auvergne, où le saint évêque Eufraise, qui l'avait vu l'année précédente au concile d'Orléans, lui fit l'accueil le plus honorable. Il le retint dans sa ville, et lui assigna des revenus pour fournir à sa subsistance. L'évêque de Lyon lui céda aussi des fonds de terre qu'il possédait dans le même pays.

S. Eufraise étant mort vers l'an 515, notre saint fut élevé sur le siége d'Auvergne. Il souffrit avec patience les peines que lui suscita un certain prêtre, nommé Procule. Ce méchant homme ne se contenta pas de traverser les bonnes intentions de son évêque, il usurpa encore tous les revenus de l'évêché. Quintien n'aurait pas eu de quoi subsister, si les principaux de la ville n'eussent réprimé l'avarice de Procule. On dut principalement à ses prières la conservation de la ville d'Auvergne, que le roi Thierri avait juré de démolir. Il fléchit la dureté du sénateur Hortensius, qui retenait injustement en prison un de ses parens. Il mourut le 13 novembre 527. On l'honore à Rodez le 14 de juin. C'est aussi sous ce jour que son nom se trouve dans plusieurs Martyrologes.

Voyez S. Grégoire de Tours, *de Vit. Patr. c.* 4; et *Hist. Fr. l.* 2, *c.* 36; *l.* 3, *c.* 2, 12, 13; et le *Gallia Christ. nova*, *t.* 1, *p.* 198; *t.* 2, *p.* 236.

S. DOCMAEL.

Un auteur moderne [a] dit qu'il n'a pu découvrir quel était ce saint. Mais on apprend des calendriers anglais et bretons, qu'il florissait dans le comté de Pembrock, au sixième siècle. Il se distingua par sa ferveur dans la pratique de toutes les vertus, et surtout par son amour pour la prière et la pénitence. On vit en lui un exemple frappant de cette maxime de S. Bernard : « Que les » humiliations de la croix sont pleines de douceur pour une âme » qui sent tout ce qu'elle doit à celui qui l'a rachetée en versant son » sang sur la croix. » La considération de ce qu'il en a coûté à Jésus-Christ pour notre salut le pénétrait d'une vive reconnaissance; il eût regardé comme un crime de ne pas lui consacrer toute sa personne. Ce saint est patron titulaire de l'église de Pomérit-Jaudi, au diocèse de Treguier, en Bretagne. On l'y honore sous le nom de *S. Toël.*

Voyez Chastelain, *Martyr. univ. p.* 295.

S. MÉTHODE,

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

S. Méthode, sorti d'une des plus illustres familles de la Sicile, fut élevé dans les sciences sacrées et profanes, et s'y rendit fort habile. Ayant quitté le monde, il bâtit un monastère dans l'île de Chio. Mais ayant été depuis appelé à Constantinople, le saint patriarche Nicéphore l'attacha à son église. Il accompagna son évêque dans les deux exils auxquels son zèle pour les saintes images le fit condamner par l'empereur Léon l'Arménien. En 817, S. Nicéphore l'envoya à Rome en qualité d'apocrisiaire ou de nonce, et il en reçut des services importans.

Méthode retourna à Constantinople lorsque Dieu eut retiré du monde le patriarche. Mais il y ressentit bientôt les effets de la fureur des Iconoclastes. Michel le Bègue, successeur de Léon, et infecté des mêmes erreurs, ordonna qu'on le mît en prison, et l'y retint pendant tout son règne. Le saint recouvra sa liberté en 830, par les soins de l'impératrice Théodore. Il ne jouit pas long-

[a] Lobineau, dans ses *Vies des saints de Bretagne*.

de leurs enfans à des prélats ou à des abbés recommandables par leur savoir et leur vertu; il arrivait de là que les jeunes gens destinés à vivre dans le monde n'y entraient qu'après avoir été prémunis contre tous les dangers qu'on y rencontre. Landelin eut le malheur d'oublier quelque temps les leçons qu'il avait reçues, et de laisser étouffer les semences de vertu qu'on avait jetées dans son âme, faute d'employer les moyens propres à les faire fructifier. Séduit par les discours et les exemples de quelques-uns de ses proches, il commença à marcher dans la voie large; il prit du goût pour le plaisir, et il en vint insensiblement au point de tomber dans les plus grands désordres. Mais la mort subite de l'un de ses compagnons le frappa d'une terreur si vive, qu'il rentra sérieusement en lui-même. Il alla, fondant en larmes, se jeter aux pieds de S. Aubert, qui n'avait cessé de prier pour sa conversion.

Le saint évêque, ravi de cet heureux changement, plaça son disciple dans un monastère, afin qu'il y expiât ses péchés par la pénitence. Landelin porta si loin la ferveur et la contrition, qu'il s'assujettit à toutes sortes d'austérités. Quelques années après, S. Aubert l'ordonna diacre. Il l'éleva aussi depuis au sacerdoce, et lui confia le ministère de la prédication. Landelin avait environ trente ans lorsqu'il reçut la prêtrise.

Mais la vivacité de sa contrition lui rappelant sans cesse le souvenir de ses péchés passés, il demanda la permission d'aller les pleurer dans la solitude. Il ne l'eut pas plus tôt obtenue, qu'il se retira à Laubac ou Lobes, lieu désert situé sur le bord de la Sambre, au pays de Liége. Plusieurs personnes de piété vinrent l'y ioindre dans le dessein de suivre ses exemples. Tous ces solitaires, qui vivaient d'abord dans des cellules séparées, donnèrent naissance à la célèbre abbaye de Lobes, dont on met la fondation vers l'an 654. Landelin, se regardant comme indigne d'être à la tête d'une communauté de saints, en donna la conduite à S. Ursmar, son disciple, et lui laissa le soin d'achever les bâtimens qu'il avait commencés. Il fonda depuis un nouveau monastère à Aune, qui n'était qu'à une lieue du premier, et qui appartenait à l'ordre de Cîteaux. Ce fut à l'abbaye de Lobes qu'il donna la plus grande partie des terres qu'il tenait de la libéralité des rois de France.

Le désir de mener une vie encore plus retirée lui fit abandonner ses monastères. Il partit, avec S. Adelin et S. Domitien, pour se rendre dans une épaisse forêt du Hainaut, située entre Mons et Valenciennes. Ils s'y construisirent des espèces de cellules avec des branches d'arbres. Landelin, voyant augmenter de jour en jour le nombre de ses disciples, fonda l'abbaye de Crépin, dont il fut

enfin obligé de prendre le gouvernement. Son zèle pour le salut des âmes le faisait quelquefois sortir de sa solitude. Il allait prêcher dans les villages et instruire les pauvres paysans des vérités du salut, sans que les fatigues du ministère lui fissent abandonner ses pratiques ordinaires de mortification. Il mourut sur la cendre et le cilice en 686. Son nom se lit dans le Martyrologe romain, sous le 15 de juin [a].

Voyez sa Vie, donnée par Mabillon, *sec.* 2 *Ben. p.* 873.

LE B. BERNARD DE MENTHON,

ARCHIDIACRE D'AOSTE EN PIÉMONT.

Bernard de Menthon, d'une des meilleures familles de Savoie, passa ses premières années dans l'innocence, et montra beaucoup d'inclination pour les études sérieuses. Lorsqu'il fut en âge d'être établi, son père lui proposa un parti honorable ; mais le désir qu'il avait de servir Dieu dans l'état clérical le lui fit refuser. Il s'enfuit secrètement tandis qu'on préparait tout pour la cérémonie de son mariage, et alla se mettre sous la conduite de Pierre, archidiacre d'Aoste. Aidé par les avis de ce vertueux ecclésiastique, il acquit une parfaite connaissance des voies de la piété, et se rendit fort habile dans les sciences nécessaires pour le genre de vie auquel il se destinait.

En 966, l'évêque d'Aoste le choisit pour son archidiacre. Cette dignité renfermait alors la juridiction d'official et de grand-vicaire, et conséquemment donnait une part considérable au gouvernement du diocèse. Bernard remplit tous ses devoirs avec une grande exactitude. La prière, la méditation et le jeûne attiraient les grâces du ciel sur ses travaux. Il prêcha avec un zèle infatigable durant l'espace de quarante-deux ans ; il bannit de toutes parts la superstition et l'ignorance, et vint à bout d'introduire une excel-

[a] Il ne faut pas confondre S. Landelin du Hainaut avec S. Landelin de l'Ortenau, comme l'a fait le P. Sollier, *Act. SS. t.* 7 *jun. part.* 2, *p.* 549. Ce dernier est qualifié martyr au 2 de septembre dans un ancien Martyrologe d'Usuard. Il était originaire d'Ecosse ou d'Irlande, et ses parens y tenaient un rang distingué. La dévotion conduisit Landelin en Alsace ; il passa ensuite le Rhin, et vint dans cette contrée du diocèse de Strasbourg, qui se nomme aujourd'hui Ortenau, et fait partie de la souveraineté de la maison d'Autriche. Il y fut tué par un chasseur au commencement du septième siècle. L'innocence de sa vie et le genre de sa mort le firent honorer par la suite comme martyr. On en fait la fête dans le diocèse de Strasbourg, le 21 de septembre. On voit encore aujourd'hui le tombeau de S. Landelin derrière le grand-autel de l'église paroissiale de Munchwyhr, à une demi-lieue de l'abbaye d'Eltenheim-Munster. *Voyez* M. l'abbé Grandidier, *Histoire de l'Eglise de Strasbourg, t.* 1, *l.* 3, *p.* 249 *et suiv.*

QUINZIÈME JOUR DE JUIN.

S. VIT, OU S. GUY,

S. MODESTE ET Ste CRESCENCE, MARTYRS.

Voyez le P. Papebroch, t. 2, junii p. 1013.

VERS LE QUATRIÈME SIÈCLE.

Nous n'avons aucuns détails sur la vie de ces trois saints. La distinction avec laquelle ils sont nommés dans les anciens Martyrologes ne permet pas de douter qu'ils n'aient confessé Jésus-Christ avec le plus grand courage. On lit dans leurs Actes qu'ils étaient Siciliens de naissance

Vit ou Guy sortait d'une des premières familles du pays. On lui donna pour nourrice une Chrétienne nommée Crescence, qui, de concert avec Modeste, son mari, l'éleva dans les principes de la foi, et lui inspira de vifs sentimens de piété. Hylas, son père, fut extrêmement irrité de découvrir en lui une aversion insurmontable pour l'idolâtrie. Il employa pour la vaincre toutes sortes de mauvais traitemens qui n'eurent aucun succès. Enfin il porta la barbarie jusqu'à le livrer à Valérien, gouverneur de la province. Celui-ci ne réussit pas mieux dans les moyens dont il se servit pour engager le saint à faire ce que son père exigeait de lui, et à obéir aux édits de l'empereur. Sa colère fut d'autant plus grande, qu'il avait eu affaire à un enfant.

Crescence et Modeste tirèrent Vit des mains de ses persécuteurs, et s'enfuirent avec lui en Italie. Mais ils n'y trouvèrent pas la tranquillité qu'ils y cherchaient. Ayant été arrêtés dans la Lucanie, ils y reçurent la couronne du martyre durant la persécution de Dioclétien.

Cet héroïsme de courage que nous admirons en S. Vit venait de l'éducation qu'il avait reçue. Il est donc de la dernière importance de bien choisir ceux que l'on met auprès des enfans. C'est à la bonté de ce choix que l'on doit attribuer cette multitude de saints qui ont paru dans certains temps, même à la cour des rois. Les Romains idolâtres ne laissaient point approcher de leurs enfans ceux qui parlaient mal leur langue; n'est-il pas honteux à des Chrétiens de ne pas montrer plus de zèle pour la vertu, que des païens n'en montraient pour la pureté du langage? C'est connaître bien peu la nature humaine, que de s'imaginer que des enfans ne sont

point susceptibles de la contagion du vice. Ils observent plus sérieusement qu'on ne pense ce qui se passe dans les autres, et ils en reçoivent des impressions qu'il n'est pas facile d'effacer. Heureux l'enfant qui, dès les premières lueurs de sa raison, n'a sous les yeux que de bons exemples, et suce pour ainsi dire avec le lait l'amour de la vertu! La grâce venant à seconder la semence précieuse qu'on aura jetée dans son âme, il se fortifiera de jour en jour dans la pratique du bien, et il arrivera insensiblement à un haut degré de piété, peut-être même sans éprouver le choc violent des passions.

S. ABRAHAM, ABBÉ EN AUVERGNE.

Ce saint naquit dans la haute Syrie, sur les bords de l'Euphrate. Il quitta son pays dans le dessein d'imiter le grand patriarche dont il portait le nom, et se mit en chemin pour aller visiter les anachorètes de l'Egypte. Mais il ne put exécuter sa résolution, à cause de quelques barbares qui se saisirent de sa personne, et le retinrent cinq ans en prison. Ayant recouvré sa liberté, il passa dans les Gaules, et s'arrêta dans l'Auvergne auprès d'une église que l'on bâtissait sous l'invocation de S. Cirgues, martyr. Il y fonda un monastère où il forma un grand nombre de disciples à la perfection évangélique. S. Grégoire de Tours assure qu'il fut honoré du don des miracles. Sa bienheureuse mort arriva vers l'an 472. S. Sidoine, évêque de Clermont, composa son éloge en forme d'épitaphe.

Le corps de S. Abraham fut enterré dans l'église de Saint-Cirgues, qui devint depuis une paroisse de la ville de Clermont. Ce saint est nommé en ce jour dans le Martyrologe romain.

Voyez S. Grégoire de Tours, *Vit. Patr. c.* 3, et *Hist. l.* 2, *c.* 21; Baillet, sous le 15 de juin.

S. LANDELIN, FONDATEUR DE LOBES,

ET PREMIER ABBÉ DE CRÉPIN EN HAINAUT.

Landelin, issu d'une famille noble, naquit en 623 à Vaux, près de Bapaume en Artois, S. Aubert, évêque de Cambrai, se chargea du soin de le former aux sciences et à la piété. C'était alors un usage établi parmi les personnes de qualité, de confier l'éducation

lente réforme dans les diocèses d'Aoste, de Sion, de Genève, de Tarantaise, de Milan et de Novare. Il renversa une fameuse idole de Jupiter qui était sur une haute montagne du Valais, et ruina le crédit des prêtres de cette idole, en montrant qu'ils s'enfermaient dans une colonne creuse, pour rendre leurs prétendus oracles. Il fit bâtir auprès de ce lieu un monastère et un hôpital qui portent encore aujourd'hui son nom. C'est à sa charité que l'on est redevable des deux hôpitaux appelés, l'un *le grand* et l'autre *le petit Saint-Bernard*. Ils sont destinés à recevoir les voyageurs, qui, sans secours, seraient souvent exposés à périr.

Le bienheureux Bernard de Menthon mourut à Novare le 28 mai 1008, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. On célèbre sa fête dans plusieurs églises du Piémont le 15 de juin, jour auquel il fut enterré. Son corps est à Novare, à l'exception de son chef, qui se garde à Monte-Joie, au diocèse d'Aoste, dans le monastère qui porte son nom.

Nous avons deux Vies authentiques du B. Bernard de Menthon, lesquelles ont été publiées avec des notes, par le P. Papebroch, *t. 2 junii, p.* 1071. *Voyez* surtout celle qui a été écrite par Richard, successeur du saint dans l'archidiaconé d'Aoste. On y voit que le serviteur de Dieu n'a été ni de l'ordre de Cîteaux, ni de celui des chanoines réguliers, comme quelques auteurs l'ont prétendu.

LE B. GRÉGOIRE-LOUIS BARBADIGO,

CARDINAL, ÉVÊQUE DE PADOUE.

Grégoire-Louis Barbadigo, d'une famille noble et ancienne de Venise, vint au monde en 1626. Ses parens le firent élever avec soin dans l'étude des belles-lettres, et il répondit parfaitement aux soins qu'ils prirent pour son éducation. Mais il s'appliqua surtout à former son cœur et à s'exercer à la pratique des vertus chrétiennes.

Il accompagna, par l'ordre de la république, Louis Contarini, nommé ambassadeur pour assister au congrès de Munster, où les plénipotentiaires d'Allemagne, de France et de Suède signèrent, le 24 octobre 1648, le fameux traité qui porte communément le nom de Westphalie, d'Osnabruck ou de Munster. Fabio Chigi, nonce du pape, qui eut occasion de le connaître, conçut pour lui une grande estime, tant à cause de ses vertus que de ses belles

qualités. Etant devenu pape en 1655, sous le nom d'Alexandre VII, il lui donna les preuves les plus sensibles de sa protection.

Grégoire fut sacré évêque de Bergame en 1657, créé cardinal trois ans après par Alexandre VII, et transféré en 1664 à l'évêché de Padoue. On admirait dans toute sa conduite une régularité exemplaire, un zèle actif, une vigilance continuelle. Il visitait exactement son diocèse, et remplissait les autres fonctions de son ministère avec tant de fidélité, qu'il était regardé comme un second S. Charles Borromée. Les pauvres trouvèrent toujours dans sa charité des secours contre la misère. Il fit bâtir un collége pour qu'on y élevât la jeunesse dans les sciences et la piété. La ville de Padoue lui fut redevable de l'établissement de son séminaire, qui fait encore aujourd'hui l'ornement, non-seulement de l'état de Venise, mais même de l'Italie et de toute la chrétienté. Il y plaça des professeurs habiles dans la théologie et dans les langues dont la connaissance peut faciliter et perfectionner l'étude des livres saints. Il y forma aussi une bibliothèque composée des meilleurs livres en chaque genre, surtout des écrits des Pères et des ouvrages des critiques, des interprètes et des commentateurs de l'Ecriture. Il fonda encore une imprimerie pour l'usage de cette bibliothèque.

Ce ne serait pas assez de dire de lui qu'il possédait toutes les vertus; il faut ajouter qu'il excellait en toutes choses. Mort au monde et à lui-même, il ne perdit jamais la tranquillité de son âme. Il se montra supérieur à la prospérité, et ne se laissa point abattre par les épreuves et les contradictions. Autant sa vie avait été sainte, autant sa mort fut édifiante. Elle arriva le 15 juin 1697. Divers miracles opérés par son intercession ayant été juridiquement prouvés, Clément XIII publia la bulle de sa béatification le 13 février 1761.

Voyez les *Elogia Cardinalium, p.* 192; l'*Italia sacra, t.* 5 et 10, et surtout la Vie du serviteur de Dieu, qui est fort bien écrite, et qui a été imprimée à Rome en 1761, *in*-8°. Elle a pour auteur le P. Thomas-Augustin Ricchini, de l'ordre de Saint-Dominique.

S. ORCÈSE, ABBÉ.

QUATRIÈME SIÈCLE.

Orcèse, que l'on nomme aussi Orièse et Orsise, entra assez jeune dans le monastère de Tabène, sous la direction de S. Pacôme, dont

il devint un des disciples les plus parfaits. Pacôme, qui appréciait les vertus de ce digne religieux, le fit supérieur d'une de ses maisons, et en dit, que, s'il continuait à s'avancer ainsi dans le chemin de la perfection, il serait un jour une lampe d'or dans la maison du Seigneur : et il ne se trompa point; car Orcèse, qui devint abbé de Tabène après la mort de Pétrone, successeur de S. Pacôme, conduisit avec une rare prudence cette nombreuse communauté. Il s'appliqua à l'instruction de ses frères, leur expliqua souvent les endroits les plus difficiles des saintes Ecritures, et les porta ainsi à pratiquer les devoirs si pénibles de la vie religieuse. Il était très-lié avec S. Athanase, et se démit de ses fonctions vers la fin de ses jours. Il mourut plein de jours et de mérites vers la fin du quatrième siècle.

Voyez Tillemont, t. 7.

MARTYROLOGE.

En Lucanie, près de la rivière de Filaro, fête des saints martyrs Gui, Modeste et Crescence, qui, ayant été amenés de l'île de Sicile, sous l'empire de Dioclétien, après avoir vaincu la chaudière bouillante et pleine de plomb fondu, les bêtes et le chevalet, achevèrent le cours de leur glorieux combat.

A Dorostore en Myssie, S. Hésyque, soldat, qui, ayant été pris avec S. Jules, reçut la couronne du martyre sous le président Maxime.

A Cordoue en Espagne, Ste Bénilde, martyre.

A Zéphyre en Cilicie, S. Dulas, martyr, qui, sous le président Maxime, et pour le nom de Jésus-Christ, ayant été fouetté avec des verges, mis sur un gril ardent, arrosé d'huile bouillante, et souffert d'autres tourmens, remporta victorieux la palme du martyre.

A Palmyre en Syrie, les saints martyrs Lybie et Léonide, sœurs, et Eutropie, jeune fille de douze ans, qui parvinrent à la couronne du martyre par divers tourmens.

A Valenciennes, décès de S. Landelin, abbé.

En Auvergne, S. Abraham, confesseur, illustre par sa sainteté et par ses miracles.

Sur le mont Jou en Valais, S. Bernard de Menthon, confesseur.

Saints de France.

A Espaliou sur le Lot en Rouergue, S. Hilarien, massacré par des impies.

A Séez, S. Loyer, allemand, qui, de solitaire, fut fait évêque de cette ville avant S. Godregrand, frère de Ste Opportune.

Autres.

A Bénévent, S. Mercure, martyr.

En Abyssinie, S. Cedrène, confesseur.

A Vinchester en Angleterre, Ste Edburge vierge, fille d'Edouard Ier.

SEIZIÈME JOUR DE JUIN.

S. QUIRIC OU S. CYR, ET S[te] JULITTE, MARTYRS.

Tiré de leurs Actes sincères, publiés par Ruinart, p. 517. Voyez *aussi le P. Papebroch*, t. 3 junii, p. 17.

L'AN 304.

Les édits de Dioclétien contre le christianisme étant arrivés dans la Lycaonie, Domitien, qui en était gouverneur, les exécuta avec la dernière cruauté. Une femme d'Icône, nommée Julitte, qui était du nombre des fidèles, résolut de prendre la fuite, conformément à ce qui est conseillé dans l'Evangile pour les temps de persécution. Elle se sauva donc à Séleucie avec Cyr, son fils, qui n'avait encore que trois ans, et deux filles qui la servaient. Elle ne balança point de quitter tous les avantages dont elle eût pu jouir dans le monde : car elle était issue du sang des rois de l'Asie, et elle possédait des biens considérables. Au reste, son cœur n'avait jamais été attaché aux richesses, et elle ne s'en était servie que pour satisfaire aux besoins indispensables de la nature.

En arrivant à Séleucie, elle sut bientôt que le gouverneur, nommé Alexandre, ne haïssait pas moins les Chrétiens que le préfet d'Icône. Elle se mit donc en route pour aller à Tarse de Cilicie. Alexandre entra dans cette ville à peu près dans le même temps qu'elle. Ayant été reconnue, on l'arrêta avec son fils, qu'elle tenait entre ses bras, et on la conduisit devant le tribunal du gouverneur. Les deux filles de sa suite l'abandonnèrent, de peur que l'on ne se saisît aussi de leurs personnes, et se tinrent soigneusement cachées.

Alexandre demanda à Julitte quels étaient son nom, sa qualité et son pays. Elle ne répondit à ces diverses questions que par ces mots : « Je suis Chrétienne. » Le gouverneur, outré de colère, lui fit ôter son enfant, puis ordonna qu'elle fût étendue et frappée avec des nerfs de bœuf. A l'égard du petit Cyr, il voulut qu'on le lui donnât. Rien n'était plus aimable que cet enfant; un certain air de dignité qui annonçait son illustre naissance, joint à la douceur et à l'innocence du premier âge, intéressait en sa faveur tous ceux qui étaient présens. On eut beaucoup de peine à l'arracher des bras de sa mère; il étendait continuellement les siens vers elle de la manière la plus touchante. Ses cris et ses pleurs marquaient toute la peine qu'il ressentait de la violence qu'on lui faisait. Le gouverneur le mit sur ses genoux, essayant de le baiser

et de l'apaiser. Mais l'enfant avait toujours les yeux sur sa mère, et s'élançait fortement de son côté. Il égratignait le visage du gouverneur et lui donnait des coups de pied dans l'estomac. Et lorsque sa mère, au milieu des tourmens, s'écriait : *Je suis Chrétienne*, il redisait aussitôt : *Je suis Chrétien.* Le juge, hors de lui-même, le prit par un pied et le jeta par terre. L'enfant tomba sur les marches du tribunal, se cassa la tête, et mourut baigné dans son sang.

Julitte ayant vu ce qui s'était passé, remercia Dieu d'avoir accordé à son fils la couronne du martyre. La joie qu'elle témoignait augmenta encore la fureur du juge. Il lui fit déchirer les côtés avec les ongles de fer, et commanda qu'on lui versât sur les pieds de la poix fondue. En même temps un crieur disait à Julitte : « Sa» crifiez aux dieux, de peur que vous n'ayez un sort semblable à » celui de votre fils. — Je ne peux, répondit la sainte, sacrifier aux » démons, ou à des statues sourdes et muettes. J'adore Jésus-» Christ, le fils unique de Dieu, par qui toutes choses ont été » créées. » Après cette réponse, le gouverneur la condamna à perdre la tête. Il ordonna de plus que le corps de Julitte et celui de son fils fussent portés au lieu où l'on mettait les cadavres des malfaiteurs. Les remords et la confusion qu'il éprouvait à l'occasion du crime qu'il avait commis en faisant périr un enfant de trois ans l'avaient rendu semblable à une bête féroce qui ne suit que la fougue d'une aveugle impétuosité.

Julitte étant arrivée au lieu où se devait faire l'exécution, prononça la prière suivante : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de » ce que mon fils a été placé le premier dans votre royaume. Dai» gnez aussi y recevoir votre servante, tout indigne qu'elle en est. » Accordez-moi, comme aux vierges sages, l'entrée de la chambre » nuptiale, afin que mon âme bénisse Dieu votre père, le créateur » et le conservateur de toutes choses, avec le Saint-Esprit, dans » les siècles des siècles. *Amen.* » Elle n'eut pas plus tôt dit ce dernier mot, que l'exécuteur lui coupa la tête. Elle souffrit en 304, ou au plus tard l'année suivante.

Les deux filles de sa suite enlevèrent secrètement son corps, avec celui de son fils, et les enterrèrent dans un champ près de la ville. Une d'entre elles découvrit l'endroit où ils étaient lorsque Constantin eut donné la paix à l'Eglise. On lit dans les Actes des deux martyrs, qu'après cette découverte, « les fidèles du pays » s'empressèrent de se procurer quelque portion de leurs reliques, » espérant y trouver une sauve-garde contre les accidens de la » vie ; et qu'ils se rendirent en foule à leur tombeau, pour y glo» rifier Dieu. »

S. Cyr et Ste Julitt sont nommés dans le Martyrologe romain sous le 16 de juin; mais il est plus probable qu'ils furent martyrisés le 15 de juillet. C'est en ce dernier jour qu'on célèbre leur fête chez les Grecs, chez les Moscovites [1], chez les Arméniens [2] et les Nestoriens [3]. Les Abyssins les honorent deux jours avant le 19 de leur mois de *Hamle*, et le 20 de janvier [4].

S. Cyr est patron de Nevers, ainsi que de plusieurs églises et monastères de France. Son culte était fort étendu autrefois en Angleterre. On dit que S. Amatre, évêque d'Auxerre, ayant apporté d'Antioche les reliques de S. Cyr, il en fit plusieurs distributions, et qu'il en donna surtout aux villes de Nevers, de Toulouse, de Saint-Amand, etc.

Ce fut un grand bonheur pour S. Cyr de consommer son sacrifice presque aussitôt après sa naissance. A combien de Chrétiens une longue vie ne deviendra-t-elle pas la matière d'une rigoureuse condamnation? Nous ne vivons, à proprement parler, que le temps que nous consacrons au service de Dieu, c'est-à-dire à la fin pour laquelle nous avons reçu l'être. Mais en est-il beaucoup qui n'aient aucun reproche à se faire sur cet article? La plupart ne sortent-ils pas du monde sans y avoir fait aucune des choses pour lesquelles ils y avaient été placés? A en juger par leur conduite, on dirait qu'ils s'imaginent que Dieu, en les créant, ne s'est point proposé des vues par rapport à eux. Pensons donc souvent à notre destination. Par là nous nous animerons à copier tous les traits de notre divin modèle; nous travaillerons à détruire nos vices et à nous revêtir de tous les sentimens de l'homme nouveau. Sans cette ressemblance avec Jésus-Christ, nous ne pouvons lui appartenir, ni espérer d'entrer un jour dans la compagnie des saints.

[1] *Voyez* le P. Papebroch, *ante Maium*, *t.* 1, *p.* 36, et M. Jos. Assémani, *Calend. univ. t.* 6.

[2] Jos. Assémani, *Bibl. orient. t.* 3, *p.* 647, 652.

[3] *Ibid. t.* 4, *p.* 366.

[4] *Voyez* le calendrier des Abyssins, dans Ludolf; et celui qui a été publié dans le journal de Berne, en 1761, *t.* 1, p. 146.

S. JEAN-FRANÇOIS RÉGIS,

RELIGIEUX DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Tiré de sa Vie, écrite en français par le P. Daubenton, jésuite, et de celle que le P. Croiset a donnée, t. 1. Voyez aussi le P. Neuville, qui a publié un abrégé de la Vie du même saint, avec la relation de deux nouveaux miracles opérés par son intercession.

L'AN 1640.

Ce n'est point dans les actions d'éclat que consiste la vraie vertu; elle est dans le cœur, et s'allie avec les devoirs d'une vie commune, qu'elle fait remplir avec une fidélité et une ferveur qui ne se démentent jamais. Une pareille vie n'est pas sans combats, et l'on y trouve souvent la matière d'un martyre plus rigoureux que celui qui se consomme par les flammes. Nous avons une preuve de cette vérité dans la personne du grand serviteur de Dieu Jean-François Régis.

Il naquit le 31 janvier 1597, au village de Foncouverte, dans le diocèse de Narbonne. Son père, nommé Jean Régis, sortait d'une branche cadette de la noble maison de Deplas, établie dans le Rouergue. Madeleine Darcis, sa mère, était fille du seigneur de Ségur. Ils tiraient principalement de leur vertu la distinction dont ils jouissaient parmi la noblesse du bas Languedoc. Ils eurent plusieurs fils, dont l'aîné fut tué au siége de Villemur, dans une sortie que fit la garnison des Huguenots. François, dont nous donnons la vie, était un des plus jeunes.

A l'âge de cinq ans, il entendit sa mère parler des peines éternelles que les damnés souffrent en enfer; ce discours fit sur lui la plus vive impression. On ne lui vit jamais de goût pour les amusemens de l'enfance; il refusait, dans un âge où l'on est passionné pour le plaisir, de se livrer à des jeux innocens avec ses compagnons d'étude. On lui donna d'abord pour précepteur un de ces hommes qui sont d'une humeur brusque et chagrine. Le jeune Régis, aussi timide que modeste, eut beaucoup à souffrir sous un tel maître. Il supporta toutes ses peines sans laisser échapper la moindre plainte. Les Jésuites ayant ouvert des classes publiques à Beziers, il fut un des premiers que la réputation des nouveaux professeurs y attira. Sa gravité croissant avec les années, il ne paraissait point dans les promenades, qui étaient fort fréquentées par les étudians. Avare de son temps, il se permettait à peine quelques momens de récréa-

tion. Les dimanches et les fêtes, il ne s'occupait que d'exercices de piété, tant à l'église que dans sa chambre. Souvent il se renfermait dans une chapelle, où il répandait son cœur en présence de Jésus-Christ; et on l'y vit plusieurs fois les yeux baignés de larmes. Les jeunes gens de son âge faisaient d'abord de sa conduite le sujet de leurs railleries; mais à la fin ils en devinrent les admirateurs.

Il avait une tendre dévotion pour la sainte Vierge; et cette dévotion augmenta encore lorsqu'il eut été reçu dans une de ces pieuses associations qui ont été érigées en l'honneur de la Mère de Dieu dans les colléges des Jésuites. Il avait aussi une confiance particulière en la protection de son ange gardien; il crut toujours lui être redevable du bonheur qu'il avait eu d'échapper à un grand péril, et jamais il ne cessa de lui en témoigner sa reconnaissance.

Les exemples de piété qu'il donnait influèrent sur ses compagnons d'étude. Il leur parlait de Dieu d'une manière si touchante et si persuasive, que plusieurs renoncèrent à leurs désordres pour s'appliquer sérieusement à la pratique de la vertu. Six des plus fervens s'associèrent à lui; ils vivaient ensemble dans la même maison, s'assujettissaient à certains exercices, et formèrent une espèce de séminaire. Régis était la règle vivante de leur conduite; ils le révéraient comme un saint, et l'écoutaient avec respect comme leur maître dans la vie spirituelle.

Régis vécut de la sorte jusqu'à l'âge de dix-huit ans, que Dieu l'éprouva par une maladie dangereuse. Sa patience et ses pieux discours touchèrent singulièrement tous ceux qui venaient le visiter. La santé lui ayant été rendue, il fit une retraite pour se décider sur le choix d'un état de vie. Il se sentit un désir ardent de travailler au salut des âmes dans la compagnie de Jésus; mais il ne voulut pas s'en rapporter à lui-même; il communiqua les vues qu'il avait à son confesseur, qui, après un mûr examen, le confirma dans ses résolutions. Le P. François Suarez, provincial des Jésuites, étant alors venu faire la visite du collége de Beziers, Régis demanda avec instance à entrer dans la compagnie; ce qui lui fut accordé. Il se rendit avec joie à Toulouse, et y commença son noviciat le 8 décembre 1616. Il était dans la dix-neuvième année de son âge.

Comme son temps ne se trouvait plus partagé entre la prière et l'étude, il s'unit à Dieu d'une manière si intime, qu'il paraissait ne jamais perdre de vue sa présence. On admirait sa ferveur et sa ponctualité dans les moindres pratiques; il les ennoblissait par l'excellence et la pureté des motifs, et s'en faisait des moyens de parvenir à la perfection. Il jeta dès-lors les fondemens de ces vertus qui formèrent depuis son caractère distinctif, de l'humilité, de la haine de lui-même, du mépris du monde, de la charité pour les pauvres,

de l'amour de Dieu et du désir de procurer sa gloire. Les plus bas emplois étaient ceux qu'il chérissait davantage; rien ne paraissait plus de son goût que de servir à table et de balayer la maison. Il était au comble de la joie lorsqu'il avait l'occasion de faire les lits dans les hôpitaux, et de panser les plaies des malades; et cela, il le faisait avec un épanchement de cœur qui montrait qu'il ne voyait que Jésus-Christ dans la personne des pauvres. Autant il avait de douceur pour les autres, autant il avait de dureté pour lui-même; ce qui faisait dire à ses compagnons qu'il était son propre persécuteur. Il n'accordait aucune satisfaction à ses sens; il les mortifiait au contraire dans tout ce qui eût été capable de les flatter. L'esprit de prière accompagnait toutes ses actions. Le feu qui le brûlait intérieurement rejaillissait jusque sur son visage. On le voyait souvent au pied des autels immobile et dans une espèce de ravissement. Il parlait de Dieu avec tant d'onction, qu'il le faisait aimer de tous ceux qui l'entendaient; ses discours ranimaient aussi la ferveur des plus tièdes.

Il fit ses vœux en 1618, après deux ans de noviciat. Ses supérieurs l'envoyèrent à Cahors, pour qu'il y achevât sa rhétorique. L'année suivante il alla à Tournon pour y faire son cours de philosophie. Persuadé que le propre des sciences en général est de dissiper l'esprit et de dessécher le cœur, il se précautionna contre cet écueil par de fréquentes visites du saint sacrement, par de pieuses lectures, et par la pratique du recueillement continuel. Il avait soin aussi de s'unir souvent à Dieu par des aspirations dévotes. Outre cela il avait des temps marqués pour rentrer en lui même et pour examiner son intérieur. Sa fidélité à tous ses devoirs était si grande, que ses supérieurs ne le trouvaient jamais en faute; et on le désignait ordinairement sous le nom de l'*ange du collége.*

Désirant avec ardeur de se former au ministère évangélique, et surtout à l'instruction du peuple, il se chargea, du consentement de ses supérieurs, du soin d'apprendre les vérités du salut aux domestiques de la maison et aux pauvres de Tournon, qui, à certains jours, venaient recevoir les aumônes du collége. Les dimanches et les fêtes, il allait prêcher dans les villages qui sont autour de la ville. Il rassemblait les enfans avec une clochette, puis il leur expliquait les premiers principes de la doctrine chrétienne. Après ces premiers essais de son zèle, il entreprit la sanctification du bourg d'Andance. Il en eut bientôt renouvelé la face. L'ivrognerie, les juremens et l'impureté disparurent; le fréquent usage de la communion fut rétabli. Il y institua la confrérie du Saint-Sacrement, et dressa lui-même les réglemens de cette sainte pratique, qui depuis s'est répandue partout, mais dont il doit être regardé comme l'ins-

tituteur. Il n'avait alors que vingt-deux ou vingt-trois ans. Par son zèle et sa prudence, il vint à bout de régler les familles, d'accommoder les différends, de réformer les divers abus. Telle était l'autorité que lui donnait sa sainteté.

Son cours de philosophie étant fini en 1621, il fut chargé d'aller enseigner les humanités à Billon, puis à Auch, et enfin au Puy. Dans cet emploi il n'épargna aucune peine pour inspirer à ses écoliers l'application à l'étude et l'amour de la vertu. Il les aimait comme une mère aime ses enfans; et eux, de leur côté, l'écoutaient et le révéraient comme un saint. Dans leurs maladies, il leur procurait tous les secours qui dépendaient de lui, et il obtint par ses prières la guérison de l'un d'entre eux, dont la vie était désespérée. Mais il était surtout extrêmement sensible à leurs infirmités spirituelles. Ayant appris qu'un de ses écoliers avait commis un péché grief, il en fut si vivement consterné, qu'il versa un torrent de larmes. Il se recueillit ensuite quelque temps, et il leur fit à tous un discours si pathétique sur la sévérité des jugemens de Dieu, qu'ils en furent saisis d'effroi; et plusieurs ont avoué depuis qu'ils éprouvaient encore les mêmes sentimens lorsqu'ils se rappelaient ce qu'il leur avait dit en cette occasion. Il se fit toujours un devoir capital de les édifier par sa conduite. Un profond recueillement, un extérieur humble et modeste, un certain air de pénitence peint sur son visage, inspiraient l'amour de la vertu aux âmes les plus insensibles; et l'on reconnaissait partout les jeunes gens qui avaient été formés par ses mains. Pour intéresser le ciel au succès de ses travaux, il passait toujours quelque temps au pied des autels avant que d'aller faire sa classe. Il implorait aussi l'assistance des anges tutélaires de ses disciples, afin que par leur secours ses peines et ses soins ne fussent pas inutiles. Tant de vertus avaient principalement leur principe dans l'union continuelle que Régis avait avec Dieu.

Pour s'entretenir dans l'esprit de ferveur, il ajoutait plusieurs pratiques de dévotion à celles qui lui étaient prescrites par sa règle. Il demandait souvent à son supérieur la permission de communier extraordinairement; et, lorsqu'il l'avait obtenu, il faisait éclater sa joie par de vifs transports qui marquaient combien il désirait cette divine nourriture. Il se disposait toujours à la recevoir par des austérités secrètes et par des humiliations publiques. La nuit qui précédait sa communion, il en passait dans l'église une partie devant Jésus-Christ. Les dimanches et les fêtes, il instruisait les pauvres avec une onction qui lui faisait produire des fruits merveilleux. Il savait aussi mêler dans les conversations les plus familières, des choses qui portaient efficacement à la vertu.

Après avoir enseigné sept ans les humanités, tant à Billom qu'à

Auch et au Puy, il commença ses études de théologie à Toulouse, en 1628. Il y fit de rapides progrès, parce qu'il joignait un esprit excellent à un travail assidu. La crainte de s'attirer des applaudissemens le portait à chercher l'occasion de se rendre méprisable par des manières simples et en contrefaisant l'ignorant. Lorsque les vacances étaient venues, ils ne s'occupait pas, comme les autres, à des plaisirs innocens; il se retirait seul dans des lieux écartés, pour y converser avec Dieu pendant presque tout le jour. Chaque nuit, après avoir reposé quelque temps, il se levait, sortait secrètement de sa chambre, et allait prier dans la chapelle de la maison. Un de ses compagnons, s'en étant aperçu, en avertit le supérieur, qui lui dit : « Ne troublez point les douces communications de cet ange avec son Dieu. Ce jeune homme est un saint, » et je serai bien trompé si l'on ne célèbre pas quelque jour sa » fête dans l'Eglise. »

Au commencement de l'année 1630, Régis eut ordre de se préparer à la prêtrise. Il s'éleva dans son cœur un combat occasioné par ses vertus. D'un côté, son humilité le remplissait d'une sainte frayeur; de l'autre, le zèle du salut des âmes lui faisait désirer l'honneur d'être associé au nombre des ministres de Jésus-Christ. Ces divers sentimens l'inquiétèrent quelques jours; mais l'ordre réitéré de ses supérieurs, dans la volonté desquels il reconnaissait celle de Dieu, fit cesser ses agitations, et lui rendit le calme. Il se prépara donc à la réception des ordres sacrés par la retraite, le jeûne, la prière et un ardent désir de ne vivre que pour Dieu. L'obéissance ayant banni la crainte que son humilité lui avait inspirée, il soupirait après le bonheur d'approcher des saints autels; et il promit à son supérieur de dire trente messes pour lui, parce qu'il avait fait avancer le jour de son ordination. Lorsqu'il eut reçu la prêtrise, il prit du temps pour se préparer par la prière et la pénitence à l'oblation du saint sacrifice. Il célébra sa première messe avec une si grande ferveur, qu'il ne fit que fondre en larmes pendant les sacrés mystères. Ceux qui y assistaient ne purent eux-mêmes s'empêcher de pleurer; ils s'imaginaient voir un ange à l'autel, tant ils étaient frappés de la modestie et du feu divin qui brillait sur son visage.

La même année, la peste fit sentir ses ravages dans la ville de Toulouse. Régis regarda ce fléau comme une occasion que Dieu lui présentait d'exercer la charité. Il demanda à ses supérieurs la permission de se consacrer au service des pestiférés ; ce qu'il obtint enfin après plusieurs instances réitérées.

L'année suivante, il fit une troisième année de noviciat, comme cela se pratiquait chez les Jésuites, au sortir du cours d'études,

Mais, pendant qu'il travaillait dans la retraite à sa sanctification, il fut obligé d'aller à Foncouverte, pour y régler quelques affaires de famille. En arrivant dans sa patrie, son premier soin fut de visiter les pauvres et les malades. Voici le genre de vie qu'il y mena. Le matin, il faisait le catéchisme aux enfans, et il prêchait aux peuples deux fois par jour. Il recueillait les aumônes des riches, qu'il distribuait ensuite à ceux qui étaient dans le besoin. Dans les rues, il était toujours environné d'une troupe d'enfans et de pauvres. Il rendait à ces derniers les services les plus humilians; ce qui lui attira une fois les insultes des soldats qui étaient en garnison à Foncouverte. Ses proches et ses amis lui firent à ce sujet de sévères réprimandes. Mais Régis leur répondit que c'était par les humiliations de la croix qu'on devenait véritablement un ministre de l'Evangile, puisque Dieu s'était servi de ce moyen pour l'établir. Le mépris que l'on avait d'abord conçu pour sa personne se changea en admiration. Pour peu qu'on eût de discernement, on découvrait dans tout ce qu'il faisait cette sagesse divine qui n'a rien de commun avec la fausse sagesse du monde, et qui comble de joie ceux qui la possèdent, même quand sa simplicité est l'objet des railleries des hommes. Il vivait au milieu de ses proches dans un parfait détachement de toutes les choses sensibles; et il n'avait aucune ressemblance avec ces religieux, qui, faute d'avoir l'esprit de leur vocation, cherchent des consolations terrestres dans le sein de leur famille.

Sa présence n'étant plus nécessaire à Foncouverte, il en partit pour se rendre au collége de Pamiers. On l'y envoyait pour y prendre la place d'un régent qui était tombé malade. En même temps, ses supérieurs, qui voyaient en lui une vocation marquée pour la vie apostolique, résolurent de l'appliquer uniquement aux missions; et il y consacra les dix dernières années de sa vie. Il les commença dans le Languedoc; il les continua dans le Vivarez, et les termina enfin dans le Vélay, dont le Puy était la capitale. Il passait l'été dans les villes, parce que les habitans des campagnes sont alors occupés à leurs travaux. Pendant l'hiver il prêchait dans les villages.

Ce fut au commencement de l'été de l'an 1661, que Régis entra dans la carrière apostolique. La ville de Montpellier devint le premier théâtre de son zèle. Il s'attacha d'abord à l'instruction des enfans, et il prêchait au peuple les dimanches et les fêtes, dans l'église du collége. Ses discours étaient simples et familiers. Après l'exposition claire et précise d'une vérité chrétienne qu'il avait prise pour son sujet, il en tirait des conséquences morales et pratiques, sur lesquelles il insistait fortement. Il finissait par des

mouvemens vifs et tendres, toujours proportionnés à la portée de ses auditeurs, et appropriés à la qualité du sujet qu'il avait entrepris de traiter. Il parlait avec tant de véhémence, que souvent la voix lui manquait avec les forces; et avec tant d'onction, que d'ordinaire le prédicateur et les auditeurs fondaient en larmes. Les personnes les plus qualifiées couraient à ses sermons ainsi que les pauvres; et les pécheurs les plus endurcis en sortaient tout pénétrés des sentimens d'une vive componction.

Un prédicateur célèbre, passant par Montpellier, voulut entendre un homme dont on racontait tant de merveilles. Il marqua son étonnement de ce que de simples catéchismes étaient si fort admirés et opéraient un si grand nombre de conversions, tandis que de beaux discours attiraient à peine quelques auditeurs et produisaient si peu de fruit. Cette différence venait de ce que la parole divine était comme un glaive à deux tranchans dans la bouche de Régis, qui parlait de l'abondance d'un cœur plein de l'esprit de Dieu, au lieu qu'elle est comme étouffée sous les ornemens d'une rhétorique affectée.

Quoique le saint missionnaire ne refusât pas son ministère aux personnes riches, il avait pourtant une sorte de prédilection pour les pauvres, et son confessionnal était toujours environné de ceux-ci. « Les gens de qualité, disait-il, ne manqueront pas de confesseurs; » les pauvres, cette portion la plus abandonnée du troupeau de » Jésus-Christ, doit être mon partage. » Il croyait ne devoir vivre que pour eux. Le matin il prêchait et entendait les confessions; il employait l'après-midi à la visite des prisons et des hôpitaux. Souvent il oubliait ses propres besoins; et comme on lui demandait un soir pourquoi il n'avait pris aucune nourriture de tout le jour, il répondit avec simplicité qu'il n'y avait point pensé. On le voyait aller de porte en porte pour solliciter des aumônes en faveur des pauvres; il leur procurait des médecins dans leurs maladies, et les assistait en toutes les manières qui dépendaient de lui. Un jour, il traversa la rue, chargé de bottes de paille qu'il avait mendiées pour coucher un malade dépourvu de tout secours. A ce spectacle, les enfans s'attroupèrent autour de lui pour se divertir. Quelqu'un ayant voulu lui représenter qu'il s'était rendu ridicule en agissant de la sorte, il répondit : « A la bonne heure; on gagne doublement » lorsqu'on soulage ses frères au prix de sa propre humiliation. » Il forma une association de trente dames des plus distingués de la ville, dont la fin était d'assister les prisonniers et de les consoler dans leurs peines. Il convertit plusieurs hérétiques, et retira du désordre un grand nombre de femmes de mauvaise vie. Quand on lui disait qu'il était rare que ces femmes se convertissent sincère-

ment, il avait coutume de répondre que ses travaux lui paraîtraient utilement employés, s'il pouvait seulement empêcher un péché mortel.

A la fin de l'hiver, le serviteur de Dieu alla à Sommières, capitale du pays appelé le Lavonage, laquelle est à quatre lieues de Montpellier. Il y trouva une extrême ignorance, avec tous les vices qui en sont la suite. Il entreprit de les détruire, et il eut la consolation de voir ses travaux couronnés par les plus heureux succès. La rigueur de la saison ne l'empêchait point de pénétrer dans les lieux les plus inaccessibles de tout le pays. Ses austérités étaient extraordinaires. Toute sa nourriture se réduisait au pain et à l'eau; quelquefois il y ajoutait un peu de lait et quelques fruits. Dès ce temps-là il s'était interdit la viande, le poisson, les œufs et le vin. Jamais il ne quittait le cilice; et le repos qu'il accordait à la nature, il le prenait sur un banc ou sur le plancher. Des soldats calvinistes se préparant à piller une église, il s'avança vers eux, le crucifix à la main, et il leur parla avec tant de force, qu'ils se désistèrent de la résolution sacrilége qu'ils avaient prise. Une autre fois, il alla demander à un officier, aussi calviniste, la restitution des biens qu'on avait enlevés à un pauvre homme. L'officier, instruit des mauvais traitemens que Régis avait essuyés de la part des soldats, fut si édifié du silence qu'il garda sur ce qui le concernait personnellement, qu'il lui accorda sa demande.

En 1633, l'évêque de Viviers appela Régis dans son diocèse, qui, depuis cinquante ans, était le centre du calvinisme, le siége de la guerre et le théâtre des plus cruelles révolutions. Il le reçut avec de grandes marques de vénération, et voulut qu'il l'accompagnât dans ses visites. Le Père fit partout des missions qui produisirent des fruits surprenans. Le comte de la Mothe-Brion, qui avait vécu jusque là comme les sages du monde, fut singulièrement touché de l'onction avec laquelle le saint homme annonçait la parole de Dieu; il entra dans la carrière de la pénitence, et se dévoua tout entier à la pratique des bonnes œuvres. Par son zèle et ses aumônes, il contribua beaucoup à la réussite des pieuses entreprises du saint missionnaire. Un autre gentilhomme, nommé de la Suchère, qui autrefois avait été disciple de Régis, fut aussi d'une grande utilité à l'homme apostolique, qu'il révérait comme un saint.

Le père Régis tourna ses principaux soins du côté de la réformation des curés qui ne remplissaient pas fidèlement leurs devoirs. L'expérience lui avait appris qu'il ne se fait jamais de bien dans une paroisse qu'autant que le pasteur se conduit d'une manière conforme à sa vocation. Il fut amplement dédommagé de ses peines

par le succès qu'eurent ses travaux. Les femmes de mauvaise vie lui semblaient aussi mériter particulièrement les attentions de son zèle; il en convertit un grand nombre, et il y en eut plusieurs qui devinrent des modèles de pénitence. Il vainquit encore l'opiniâtreté d'une dame calviniste d'Usez, qui était fort considérée parmi ceux de son parti, et la ramena dans le sein de l'Eglise. Cette dernière conversion donna un nouveau lustre à la sainteté de Régis, et confirma les peuples dans l'opinion où ils étaient déjà, que Dieu agissait visiblement par son ministère.

Vers le même temps, le ciel permit qu'il s'élevât un violent orage contre le saint missionnaire. On l'accusa de troubler le repos des familles par un zèle indiscret, de remplir ses discours de personnalités et d'invectives contraires à la décence. L'évêque de Viviers prit d'abord son parti; mais, à la fin, il écouta les plaintes réitérées qu'on lui portait. Croyant qu'elles étaient au moins fondées en partie, il écrivit au supérieur des Jésuites, afin qu'il rappelât Régis. En même temps il envoya chercher celui-ci; puis, après lui avoir fait de sévères réprimandes, il lui dit qu'il était obligé de le renvoyer. Régis n'eut recours à aucune des raisons qui auraient pu le justifier. Il se contenta de répondre qu'il n'était que trop coupable devant Dieu, et que, vu son peu de lumières, il lui était sans doute échappé bien des fautes. « Au reste, ajouta-t-il, Dieu, qui » voit le fond de mon cœur, sait que je n'ai eu d'autre fin que sa » gloire. » Le prélat, charmé d'une réponse si humble et si modeste, soupçonna qu'il pouvait avoir été trompé. Les éclaircissemens qu'on lui donna ensuite le firent entièrement revenir de ses préjugés. Il rendit publiquement hommage à la vertu du père Régis, jusqu'au commencement de l'année 1634, que celui-ci fut appelé au Puy par ses supérieurs. Le prélat, en renvoyant le missionnaire, écrivit au provincial une lettre où il faisait de grands éloges de la vertu et de la prudenee du digne ouvrier qui avait travaillé dans son diocèse.

Le P. Régis, étant arrivé au Puy, écrivit au général de la société, pour demander qu'on l'employât aux missions du Canada, et qu'on l'envoyât chez les Hurons et les Iroquois. Il reçut une réponse telle qu'il la désirait. Mais le comte de la Mothe insista si vivement auprès du provincial de la province de Toulouse, que le saint reparut l'année suivante dans le diocèse de Viviers. Il s'y appliqua à la conversion des Calvinistes et à l'instruction des habitans de la petite ville de Cheylard, qui étaient plongés dans une ignorance grossière du christianisme. On ne saurait exprimer ce qu'il eut à souffrir dans ce pays à demi-sauvage et tout rempli de montagnes. Ayant été arrêté par la neige, qui l'empêchait de regagner Cheylard,

il demeura trois semaines logé dans une misérable cabane, dormant sur la terre, ne mangeant que du pain noir et ne buvant que de l'eau. Malgré les fatigues inséparables d'un tel genre de vie, il pratiquait diverses austérités volontaires; il jeûnait, portait le cilice, et prenait la discipline quelquefois jusqu'au sang. Le comte de la Mothe, touché des bénédictions que Dieu avait données au zèle apostolique de Régis, fonda à perpétuité une mission à Cheylard, cédant pour toujours aux Jésuites un capital de seize mille francs pour l'entretien de deux Jésuites et la maison qu'il avait dans la ville pour leur servir de logement.

Après la mission dont nous venons de parler, le saint alla en faire une à Privas, qui ne produisit pas moins de fruits. L'évêque de Valence l'appela ensuite dans son diocèse, et le pria d exercer son zèle dans le bourg de Sainte-Aggrève, situé au milieu des montagnes, et rempli d'hérétiques. Il eut occasion d'y pratiquer plusieurs vertus héroïques. Ayant appris un dimanche qu'il y avait dans une hôtellerie une troupe de libertins, qui, échauffés par le vin, tenaient des discours impies et commettaient d'autres excès, il s'y transporta sur-le-champ pour essayer d'empêcher le désordre et le scandale. Ses discours furent méprisés. Il y en eut même un de la troupe qui lui donna un soufflet. Le saint homme, sans marquer la moindre émotion, lui présenta l'autre joue, en disant : « Je vous remercie, mon frère, du traitement que vous me » faites; si vous me connaissiez, vous jugeriez que j'en mérite » beaucoup davantage. » Cet exemple de patience charma tous ceux qui étaient présens, et ils se retirèrent pénétrés d'une confusion salutaire. Après trois mois passés, tant à Sainte-Aggrève que dans le voisinage, le P. Régis travailla, toujours par l'ordre de l'évêque de Valence, à Saint-André de Fangas et dans les environs. Un jour, tandis qu'il était à prier dans un coin, un enfant tomba du haut d'un escalier sans se faire aucun mal. On ne douta point que cet enfant n'eût été délivré du danger par le crédit qu'avait le saint auprès de Dieu.

Il se rendit à Marlhes, dans le Vivarez, vers la fin de l'année 1635. Une femme ayant pris son manteau pour le raccommoder, en garda deux morceaux qu'elle conserva aussi précieusement que des reliques. Elle les appliqua depuis sur deux de ses enfans qui étaient malades, l'un d'une hydropisie formée, et l'autre, d'une fièvre continue ; et ils recouvrèrent une santé parfaite. Voici ce que le curé de Marlhes a déposé avec serment dans le procès de la canonisation du serviteur de Dieu, touchant la mission qui se fit sous ses yeux : « Il était infatigable au travail, » appliqué jour et nuit aux fonctions du ministère évangélique.

» Il était dans une affliction amère lorsqu'il apprenait que Dieu » avait été offensé. Ce n'était que dans ces occasions-là qu'il ou» bliait sa douceur naturelle. Alors il paraissait transporté d'une » sainte colère; avec un ton de voix foudroyant, il menaçait, il ef» frayait les plus déterminés libertins; il aurait sacrifié mille vies » pour empêcher un seul péché mortel. Il n'avait qu'à dire une » parole pour embraser les cœurs les plus froids et amollir les » plus durs; aussi les conversions furent-elles innombrables. » Après la mission, je ne reconnus plus mes paroissiens, tant je » les trouvai changés. La rigueur du froid, qui est insupportable » dans nos montagnes, les torrens enflés par les pluies, l'abon» dance des neiges qui fermaient les passages, rien n'était capable » d'arrêter le zèle de cet homme apostolique. Il semblait même » avoir communiqué son intrépidité aux autres. Lorsqu'il allait » prêcher en quelque endroit, malgré le péril, tout le monde le » suivait; les paysans l'attendaient sur le chemin et se joignaient » aux autres. Je l'ai vu moi-même dans les temps les plus rigoureux » s'arrêter au milieu des forêts pour contenter l'avidité des fidèles » qui voulaient l'entendre parler du salut. Je l'ai vu au haut d'une » montagne, élevé sur un monceau de neige durcie par le froid. » distribuer au peuple le pain de la parole divine, passer les jours » entiers dans cet exercice, et s'occuper encore toute la nuit à en» tendre les confessions. »

L'hiver étant passé, le P. Régis retourna au Puy sur la fin d'avril de l'année 1636. Comme on lui demandait si tant de missions ne l'avaient pas beaucoup fatigué, il répondit qu'il ne s'était jamais senti plus de force que pendant ce temps-là. Il trouva au collége du Puy une lettre du général de la Société, qui lui refusait la permission qu'il avait sollicitée une seconde fois d'aller au Canada. Il crut que par là on lui ravissait la couronne du martyre. Il attribua ce refus à ses péchés. Il ne se plaignait pourtant pas, reconnaissant la volonté de Dieu dans l'ordre de ses supérieurs.

Les quatre dernières années de sa vie furent employées à la sanctification du Vélay. Il faisait la mission pendant les étés au Puy, et pendant les hivers à la campagne. L'évêque diocésain avait pour lui une vénération singulière; souvent il se servit de ses conseils et de son ministère pour réformer les abus qui s'étaient glissés dans son troupeau.

Le saint religieux commença par prêcher et faire le catéchisme dans l'église du collége. Mais cette église, se trouvant trop petite, il choisit celle de Saint-Pierre-le-Moutier, qui appartient aux Bénédictins. La simplicité de ses discours rendait les vérités de la religion intelligibles aux personnes les plus grossières. A cette

simplicité se joignait une onction qui pénétrait tous les cœurs. On se disait l'un à l'autre : « Le P. Régis prêche Jésus-Christ et la » parole de Dieu telle qu'elle est en elle-même ; au lieu que les » autres se prêchent eux-mêmes, et substituent à la parole divine » une parole tout humaine. » Son auditoire était pour l'ordinaire de quatre à cinq mille personnes. Son provincial l'ayant entendu un jour, il ne fit que pleurer pendant tout le sermon.

Par un effet de sa charité envers les pauvres, il forma une association de quelques dames vertueuses, afin de fournir des secours perpétuels à ceux qui seraient dans le besoin. Il en forma une seconde qui devait se dévouer à l'assistance des prisonniers. Il trouva le moyen d'avoir des sommes considérables, qui le mettaient à portée de procurer du soulagement à tous les genres de malheureux. Dans un temps de disette il multiplia trois fois miraculeusement les provisions qu'il avait amassées. On dressa des procès-verbaux de ces prodiges, et ils furent constatés par des informations juridiques faites devant les juges ecclésiastiques et séculiers. Quatorze témoins oculaires, dignes de foi, les confirmèrent dans les actes de sa canonisation. Régis volait avec une ardeur infatigable au secours des malades ; il avait un soin extrême du salut de leur âme, et il en guérit plusieurs tout-à-coup par la vertu de ses prières [a].

On regarda aussi comme miraculeuse la conversion de plusieurs pécheurs désespérés. Nous allons citer quelques exemples de ces conversions. Un riche marchand qui vivait dans le libertinage, haïssait Régis, sans autre raison de le haïr que parce qu'il faisait la guerre au scandale. Il noircissait même sa réputation par des calomnies atroces. Le saint sachant qu'il était avide de gain, s'appliqua à favoriser son commerce et le débit de ses marchandises. Par ce pieux artifice, il s'insinua peu à peu dans son esprit. Le trouvant plus traitable, il saisit une occasion qui se présenta de lui parler de son salut. « Quel sera, lui dit-il, la fin de toutes vos » peines ? La mort vous ravira en un moment le fruit de vos tra» vaux. Que vous servira d'avoir entassé biens sur biens, si vous » perdez votre âme ? » Ces paroles frappèrent le marchand ; il les eut présentes à l'esprit pendant toute la nuit. Saisi d'une vive crainte, il alla trouver Régis dès le lendemain matin pour lui faire part du trouble qui l'agitait. L'homme de Dieu l'entretint quelque temps de la sévérité du jugement dernier ; puis faisant succéder aux motifs de la crainte ceux de l'espérance et de l'amour, il lui inspira les sentimens d'une sincère pénitence. Il entendit ensuite sa con-

[a] Ces différens miracles ont été attestés de la manière la plus authentique. Voyez le P. Daubenton, *Vie de S. Jean-François Régis*, l. 3.

fession générale. Le marchand s'accusa de ses péchés avec une si grande abondance de larmes et avec de si vifs sentimens de componction, qu'il ne lui imposa qu'une pénitence légère. Celui-ci lui ayant demandé pourquoi il le traitait avec tant de ménagement, il lui répondit : « J'acquitterai moi-même le reste de vos dettes. » Cette douceur piqua le marchand d'une sainte émulation, et ne servit qu'à exciter sa ferveur.

Un jeune homme, furieux de ce que Régis lui avait enlevé l'objet impur de sa passion, forma l'horrible projet de l'assassiner. Il alla donc l'attendre dans un chemin écarté par où il savait qu'il devait passer. Régis connut par une lumière divine le dessein de ce misérable. « Mon frère, lui dit-il, pourquoi voulez-vous tant » de mal à un homme qui vous veut tant de bien, et qui vou» drait, au prix de son sang, vous procurer le salut éternel, qui » est le plus grand de tous les biens ? » Ce pécheur ne put tenir contre une telle charité ; il se jeta aux pieds de Régis, lui demanda pardon, et rentra dans le sentier de la vertu.

Trois autres jeunes débauchés des premières familles du Puy avaient résolu de se venger du saint pour une semblable raison. Ils allèrent à l'entrée de la nuit le demander au collége. Régis s'avança vers eux sans rien craindre, et leur dit en les abordant : « Vous venez dans le dessein de m'ôter la vie. Ce qui me touche, » ce n'est pas la mort ; elle est l'objet de mes désirs ; c'est l'état » de damnation où vous êtes, et qui paraît vous affecter si peu. » Ils restèrent confus et déconcertés. Régis les embrassa avec la tendresse d'un père, et les exhorta à se réconcilier avec Dieu. Ils lui firent tous trois la confession de leurs crimes, et menèrent toujours une vie fort édifiante.

Le saint religieux savait parler avec fermeté lorsque les circonstances l'exigeaient, et ce fut par là qu'il vint à bout de retirer certains pécheurs du désordre. Ayant été une fois insulté d'une manière outrageante, les magistrats voulurent l'obliger à dénoncer le coupable, afin qu'on le punît de son insolence. Mais Régis refusa de faire ce qu'on lui demandait. Sa charité toucha le coupable, qui se corrigea et répara sa vie passée par un sincère repentir.

Non content de faire la guerre au péché, il tâchait d'en éloigner jusqu'aux occasions. Il avait soin surtout d'empêcher qu'il n'y eût trop de liaison entre les personnes de différent sexe. Pour précautionner contre la rechute les femmes de mauvaise vie qu'il avait converties, il entreprit de fonder une maison où elles seraient renfermées et assujetties à certains exercices de piété. Mais le recteur du collége, craignant que cette maison ne pût subsis-

ter faute de fonds, lui ordonna de renoncer à son projet. Il lui fit en même temps de sévères réprimandes, et l'accusa publiquement de ne se conduire que par l'impétuosité d'un zèle indiscret. Il lui défendit de confesser, de prêcher, et de visiter les malades qu'à certains jours et à certains momens. Régis souffrit cette humiliation sans se plaindre et sans rien dire pour se justifier. Le recteur qui succéda à celui dont nous venons de parler rendit plus de justice au serviteur de Dieu; il lui permit de reprendre le soin du Refuge, et de lui donner la dernière perfection. Par là Régis se vit en liberté de continuer ses premiers travaux.

Plus d'une fois son zèle pensa lui coûter la vie. Il fut souvent insulté et accablé de coups. Plusieurs personnes censurèrent sa conduite avec aigreur, et firent de lui le portrait le plus désavantageux. Il eut même la douleur de voir quelques-uns de ses confrères se joindre à ses ennemis pour le décrier. Son recteur cependant prit toujours sa défense contre ceux qui l'attaquaient. Mais Dieu le vengea hautement par le succès extraordinaire dont il combla tous ses travaux. Le saint missionnaire fut singulièrement secondé dans toutes ses entreprises par Pierre Le Blanc, grand-vicaire du Puy, qui ne cessa jamais de lui être tendrement attaché.

Voici en abrégé l'histoire de ce qu'il fit au Puy pendant les quatre étés qu'il y consacra aux missions. Il passait les hivers à la campagne pour y instruire la partie du troupeau de Jésus-Christ, qui est ordinairement la plus abandonnée.

Les paysans du Vélay, ceux surtout qui demeuraient dans les montagnes, étaient fort grossiers et presque sauvages. Le calvinisme avait pénétré dans plusieurs endroits, et l'hérésie y avait produit l'ignorance de la religion, qu'accompagnent toujours les vices les plus opposés au christianisme. Ce fut à la sanctification de ces pauvres peuples que le P. Régis se consacra. Il parcourut, pendant les hivers des quatre dernières années de sa vie, les bourgs et les villages des diocèses du Puy, de Vienne, de Valence et de Viviers, qui se trouvent dans le Vélay.

La première mission qu'il fit fut dans la petite ville de Fay et dans les lieux voisins, au commencement de l'année 1636. Hugues Sourdon, docteur en droit, un des principaux habitans de Fay, le pria si instamment de loger chez lui, qu'il ne put s'en défendre. Le docteur fut bientôt récompensé de sa charité. Claude, son fils, âgé de quatorze ans, était aveugle depuis six mois, par la suite d'une maladie qui lui avait causé les douleurs les plus aiguës. Régis, auquel on le présenta, après l'avoir exhorté à mettre toute sa confiance en Dieu, se retira dans une chambre voisine où il

pria avec quelques personnes de la maison. Il n'avait pas encore fini sa prière, que l'enfant recouvra la vue; de sorte qu'étant allé alors faire le catéchisme au peuple, Claude Sourdon y distingua tous ceux qui étaient dans l'assemblée. Depuis ce temps-là il ne ressentit plus aux yeux ni douleur, ni fluxion. C'est ce qu'il a lui-même attesté avec serment, à l'âge de quatre-vingts ans, en présence des évêques du Puy et de Valence. Ce miracle fit espérer la guérison à un autre aveugle. C'était un homme qui était dans sa quarantième année, et qui avait perdu la vue depuis huit ans. On l'amena à Régis, qui le guérit sur-le-champ, en faisant sur lui le signe de la croix. Ces deux miracles disposèrent merveilleusement les esprits, et la mission produisit les fruits les plus abondans. Pour donner une juste idée de la conduite qu'y tint Régis, nous allons insérer ici les propres paroles de Claude Sourdon, avec lequel il logea plusieurs mois. Voici ce qu'il en a déposé juridiquement en présence des deux évêques.

« Tout en lui inspirait la sainteté. On ne pouvait ni le voir, ni » l'entendre, sans se sentir embrasé de l'amour divin. Il célébrait » les saints mystères avec une dévotion si tendre et si ardente, » que l'on croyait voir à l'autel, non pas un homme, mais un ange. » Je l'ai vu quelquefois dans les entretiens familiers se taire tout-» à-coup, se recueillir et s'enflammer : après quoi il parlait des » choses divines avec un feu et une véhémence qui marquaient que » son cœur était transporté par une impulsion céleste. Il s'exprimait, dans les instructions qu'il faisait au peuple, avec une » onction qui pénétrait tous ses auditeurs. Il passait le jour et une » partie considérable de la nuit à entendre les confessions; et il » fallait lui faire une sorte de violence pour l'obliger à prendre » un peu de nourriture. Jamais il ne se plaignait de la fatigue, ni » des manières dégoûtantes de ceux qui s'adressaient à lui.

» Après avoir travaillé avec une ardeur infatigable au salut des » habitans de Fay, il se donna tout entier à celui des peuples voi-» sins. Il partait tous les jours de grand matin pour aller visiter les » paysans dispersés dans les bois et sur les montagnes. Les pluies, » la neige et les autres rigueurs de la saison ne pouvaient le retenir. » Pendant tout le jour, il allait de chaumière en chaumière, et » cela à pied et à jeûn, si ce n'était que ma mère le forçait quelque-» fois à prendre une pomme qu'il mettait dans sa poche. Nous ne » le revoyions qu'à la nuit, et alors toutes les fatigues du jour ne » l'empêchaient pas de reprendre ses fonctions ordinaires; il ne se » délassait du travail que par de nouveaux travaux. Les Calvi-» nistes le suivaient avec autant d'empressement que les Catho-» liques. »

Ayant fini la mission à Fay, il retourna au Puy, selon sa coutume, au commencement de l'été de l'an 1637. Au mois de novembre de la même année, il alla faire à Marlhes une seconde mission. Il fut attiré en cette paroisse par les vives instances de Jacques André, qui en était curé. Les chemins par où il fallut passer auraient effrayé les personnes les plus hardies. Il fallait tantôt grimper sur des rochers couverts de glace, tantôt descendre dans de profondes vallées remplies de neige, tantôt marcher à travers les ronces et les épines. Comme il grimpait avec beaucoup de peine sur une des plus hautes montagnes du Vélay, n'ayant d'autre appui que des broussailles auxquelles il se tenait, la main et le pied lui manquèrent tout-à-coup. Il tomba et se cassa une jambe. Cet accident ne l'empêcha point de continuer sa route avec sa tranquillité ordinaire, et de faire encore deux lieues appuyé sur son bâton, et soutenu par celui qui l'accompagnait. Arrivé à Marlhes, il ne lui vint seulement pas dans l'esprit d'envoyer chercher un chirurgien. Il alla droit à l'église, où une grande multitude de peuple l'attendait, et il y entendit les confessions pendant plusieurs heures. Le curé, averti par le compagnon de Régis de l'accident qui lui était arrivé, le pria, mais inutilement, de se retirer. Après que le saint eut satisfait pleinement sa charité, il laissa visiter sa jambe, qui se trouva parfaitement guérie.

A ses immenses travaux il ajoutait des macérations étonnantes. Le recteur du collége du Puy, en ayant été informé, lui ordonna d'obéir au curé de Marlhes dans tout ce qui concernait le soin de sa santé. Le saint fit ce que son supérieur exigeait de lui ; il se soumit avec la dernière exactitude à tout ce qu'il plut au curé de lui prescrire, quoique les ménagemens qu'on avait pour sa personne lui fussent à charge. Le curé se levait quelquefois la nuit pour l'observer. Il le voyait tantôt à genoux, le visage prosterné contre terre et baigné de larmes; tantôt debout, les yeux tournés vers le ciel, absorbé dans une profonde contemplation. D'autres fois il l'entendait pousser de grands soupirs, et s'écrier dans les transports de son amour : « Qu'y a-t-il au monde qui puisse attacher » mon cœur, si ce n'est vous, ô mon Dieu ? » Il lui arriva aussi de le voir souvent, tandis qu'il priait, enflammé comme un Séraphin, immobile pendant plusieurs heures, ne paraissant avoir ni sentiment, ni connaissance. C'est ce qu'il attesta depuis dans une déposition juridique. Il ajouta encore que le saint avait en sa présence guéri, par une simple bénédiction, un paysan qui s'était démis l'épaule, et que, par le signe de la croix, il avait délivré du démon un énergumène qui souffrait depuis plus de huit ans, sans

que les exorcismes réitérés de l'Eglise lui eussent procuré aucun soulagement.

Régis étant à Saint-Bonnet-le-Froid, le curé du lieu, qui s'aperçut que toutes les nuits il sortait secrètement de sa chambre, eut la curiosité d'examiner où il allait et ce qu'il faisait. Après l'avoir inutilement cherché dans la maison, il s'avança vers l'église, qui n'en était pas éloigné; il le trouva en prières devant la porte, à genoux, les mains jointes et la tête nue, malgré le froid qui était excessif. Il lui représenta le danger auquel il exposait sa santé; mais, le voyant déterminé à continuer ses entretiens avec Dieu, il lui donna la clef de l'église, afin qu'il y fût à couvert des injures de l'air. Le curé a souvent raconté ce fait, et il assurait que Régis ne cessa de passer les nuits dans l'église, quoique le froid fût intolérable cette année-là.

En retournant au Puy à la fin de l'hiver, il s'arrêta chez le curé de Vourcy, qui autrefois avait été son écolier, et qui lui était tendrement attaché. Celui-ci lui représentant qu'il ne ménageait point assez sa santé, et qu'il était important pour la sanctification des âmes qu'il mesurât son travail sur ses forces, le saint homme lui dit en confidence ce qui lui était arrivé quelques mois auparavant, lorsque, s'étant cassé une jambe, Dieu l'avait guéri miraculeusement. « Après une marque si visible de la bonté de Dieu, » ajouta-t-il, ne dois-je pas mettre ma vie entre ses mains, et me » reposer entièrement sur lui du soin de ma santé? »

Ayant passé au Puy l'été de l'année 1638, il reprit dans l'hiver ses missions de la campagne. Il les commença par le bourg de Monregard. La rigueur de la saison fit qu'il ne put arriver que de nuit en ce lieu, qui est à sept lieues de la ville du Puy. Il alla, selon sa coutume, droit à l'église qu'il trouva fermée. Il se mit à genoux à la porte. Il y pria si long-temps, et avec un recueillement si profond, qu'il ne s'aperçut pas qu'il était tout couvert de la neige qui tombait avec abondance. Des paysans, qui le virent en cet état, le pressèrent d'entrer dans une maison voisine pour y prendre un peu de nourriture.

La moisson ne fut nulle part plus abondante qu'à Monregard. Régis y retira de l'erreur un grand nombre de Calvinistes, entre autres Louize de Romezin. C'était une jeune veuve de vingt-deux ans, qui était singulièrement estimée dans sa secte pour son savoir et sa naissance. Le saint missionnaire se fit estimer d'elle dans divers entretiens qu'ils eurent ensemble. Il éclaircit les difficultés qu'elle lui proposa sur les points controversés, et principalement sur l'Eucharistie, dissipa tous ses préjugés, et l'amena au point de faire abjuration de l'hérésie. La nouvelle de son changement sou-

leva contre elle sa famille et tous les chefs du parti huguenot. On voulut la rengager dans la secte qu'elle avait abandonnée; mais sa foi était trop solide pour céder à une pareille épreuve. Dans la suite elle rendit un témoignage public à l'admirable sainteté du serviteur de Dieu. Durant sa déposition, qui dura quatre heures, et qu'elle fit en présence des évêques du Puy et de Valence, elle versa continuellement des larmes de joie.

La mission de Monregard étant finie, le saint revint passer au Puy l'été de l'année 1639; et sur la fin de l'automne suivant, il alla reprendre ses missions aux environs de Monregard, à Issenjaux, à Marcou, à Chambon, à Monisteroles, où il n'avait, pour ainsi dire, fait que paraître. Au mois de janvier de l'an 1640, il se rendit à la petite ville de Monfaucon, qui est à sept lieues du Puy. Le succès répondait à son zèle et à ses désirs, lorsque le travail fut interrompu par les ravages de la peste. Régis se dévoua généreusement au service de ceux qui étaient attaqués de ce fléau. Lorsqu'en traversant les rues il trouvait un malade abandonné, il le portait sur ses épaules à l'hôpital. Sa charité ranima celle des ecclésiastiques. Le danger auquel il s'exposait donna de vives inquiétudes au curé de Monfaucon. Il lui ordonna de sortir de la ville, de peur qu'il ne devînt la victime de son zèle, comme cela était déjà arrivé à plusieurs ecclésiastiques. Il obéit, mais ce fut en versant un torrent de larmes. « Eh quoi! dit-il alors, on est donc » jaloux de mon bonheur? Faut-il que l'on m'envie, par une fausse » compassion, le mérite d'une mort si précieuse, et que l'on » m'enlève la couronne, lorsque je suis sur le point de la re- » cevoir. »

La peste ayant cessé peu de temps après à Monfaucon, Régis y alla reprendre sa mission; mais il fut bientôt rappelé par le recteur du collége du Puy, afin de remplacer un professeur qui manquait. Ce contre-temps le pénétra de la plus vive douleur. Il obéit toutefois par respect pour l'ordre de son supérieur. Mais il écrivit à son général pour lui demander la permission de se dévouer le reste de ses jours aux missions de la campagne, et d'y employer au moins six mois chaque année. Le général, qui connaissait son zèle, ne balança pas de souscrire à ses désirs.

Le saint forma vers ce temps-là le dessein d'établir une mission perpétuelle pour travailler à la sanctification des peuples qui habitaient sur les montagnes du Vélay, du Vivarez et des Cévennes. Le collége du Puy ou de Tournon lui parut propre à l'établissement de cette société d'hommes apostoliques qu'il méditait. Il communiqua son projet à ses supérieurs, qui tous l'approuvèrent unanimement.

Quoiqu'on puisse juger de la sainteté de ce grand serviteur de Dieu d'après ce que nous avons dit de ses héroïques vertus à mesure que l'occasion s'en est présentée, il est à propos de les rapprocher sous un même point de vue, afin qu'on puisse la connaître encore plus parfaitement.

Régis avait pour Dieu ce véritable amour qui se manifeste par une union continuelle de l'âme avec l'Esprit saint. Une simple parole pieuse suffisait pour lui causer des ravissemens. Il ne pouvait quelquefois contenir les ardeurs de la flamme céleste qui brûlait son cœur. Des yeux ardens et un visage enflammé découvraient les fortes émotions qu'il éprouvait intérieurement. On l'entendait souvent répéter ces paroles du Psalmiste : « Qu'ai-je » à désirer dans le ciel, ou que puis-je aimer sur la terre, si ce » n'est vous, ô mon Dieu ! » Le but qu'il se proposait en toutes choses était de procurer la gloire de Dieu. « Ayant été créés de » rien pour Dieu seul, disait-il, nous n'appartenons qu'à lui seul, » et nous devons tout rapporter à sa gloire. » Il ne trouvait de délices que dans les croix. « Ce qu'on souffre pour Dieu lui pa» raissait ne pas mériter le nom de souffrances, à cause de l'onc» tion qui adoucit et fait trouver légères les tribulations qui se » rencontrent dans la vie apostolique. » Au milieu des persécutions, il avait coutume de s'écrier : « Puissé-je, ô mon Dieu, souf» frir encore davantage pour votre saint nom ! » Il goûtait une joie inexprimable lorsqu'il éprouvait la rigueur de la faim, de la soif et du froid. « Je vous avoue, disait-il une fois à ses compagnons, » que la vie me serait insupportable, si je n'avais rien à souffrir » pour Jésus-Christ ; souffrir est ma seule consolation en ce » monde. »

On avait beau lui faire des réprimandes ou noircir sa réputation par des calomnies, jamais il ne cherchait à s'excuser ou à se justifier, même auprès de ses supérieurs. Egalement insensible aux louanges et aux mépris, il recevait en silence tous les mauvais traitemens, comme s'il les eût mérités. Le martyre était l'objet de ses plus ardens désirs, quoiqu'il se jugeât indigne d'avoir l'honneur de verser son sang pour Jésus-Christ. Il disait, en parlant des injures, qu'elles devaient être son partage ; que, si on lui rendait justice, les hommes le fouleraient aux pieds. Son détachement de la vie parut en différentes occasions. « Ah! disait-il un jour à un » pécheur qui ne voulait pas se convertir, donnez-moi la mort » plutôt que de continuer d'offenser la majesté divine. »

Sa confiance en Dieu le rendait intrépide au milieu des dangers, dont la vue seule glaçait d'effroi son compagnon. Il voyageait la nuit comme le jour. Souvent il marchait sur le bord des

précipices; il gravissait des montagnes couvertes de neiges, et passait des torrens impétueux afin de joindre promptement un pauvre peuple qui l'attendait. Dans ses peines, il gardait la même égalité d'âme, et ne se laissait jamais troubler par aucune affection humaine.

Son amour pour Jésus-Christ lui avait inspiré une tendre dévotion envers la divine Eucharistie. Aussi passait-il beaucoup de temps en prières devant le saint sacrement. Tous les jours il disait la messe, quoi qu'il lui en coûtât pour trouver une église. Il appelait l'eucharistie son refuge, sa consolation et ses délices.

Il ne dormait que trois heures dans la nuit; souvent il lui arrivait de n'en dormir qu'une. Il s'était interdit l'usage de la viande, du poisson, des œufs et du vin. La terre nue ou des planches lui servaient de lit. La chambre la plus incommode était toujours celle qu'il choisissait. Il avait pour vêtemens une soutane et un manteau tout usés qu'il ne quittait que quand ils ne pouvaient plus lui servir; jamais il ne voulait en porter de neufs. Son obéissance était si parfaite, qu'il n'agissait en rien d'après sa propre volonté; il faisait de celle de ses supérieurs la règle de toute sa conduite. Il avait un respect singulier pour les évêques et pour les grands-vicaires des diocèses où il travaillait.

Sa pureté était vraiment angélique; sa présence seule inspirait l'amour de cette vertu. La calomnie même n'attaqua jamais sa réputation sur cet article. Ceux qui connaissaient le mieux son intérieur ont assuré qu'il n'avait éprouvé aucune révolte de la chair, tant il avait soumis parfaitement cet ennemi domestique par la mortification, l'humilité, la vigilance, la fuite des occasions. Les mêmes personnes ont aussi assuré qu'elles étaient persuadées qu'il n'avait commis de sa vie aucun péché mortel.

Le P. Régis reprit la mission de Monfaucon au commencement de l'automne de l'année 1640. Les heureuses dispositions qu'il trouva parmi le peuple redoublèrent sa ferveur et son courage. Après un mois de travail, il passa à Recoulles, et de Recoulles à Veirines, où il s'appliqua à la sanctification des âmes avec la même ardeur et le même succès. Il annonça ensuite la mission de la Louvesc pour le dernier jour de l'Avent. Mais ayant connu par une lumière céleste qu'il approchait de sa fin, il alla faire une retraite au Puy, pour se préparer à la mort. Au bout de trois jours passés dans une entière solitude, il fit sa confession générale comme s'il eût dû mourir ce jour-là. Puis, s'entretenant avec son confesseur, il lui témoigna avec les sentimens les plus tendres et les plus vifs, l'impatience où il était de posséder Dieu. Il ne soupirait plus qu'après l'éternité. Il dit confidemment à un de ses

amis qu'il ne reviendrait point de la mission qu'il allait entreprendre; il déclara aussi la même chose à d'autres personnes, mais ce ne fut qu'en termes mystérieux.

Le saint partit du Puy le 22 de décembre, afin de se trouver à Louvesc pour la veille de Noël. Outre qu'il eut beaucoup à souffrir de la difficulté du chemin, il lui arriva encore de s'égarer le second jour. La nuit l'ayant surpris au milieu des bois, il marcha long-temps sans savoir où il allait. Enfin, il se trouva près du village de Veirines. Accablé de fatigues, il se retira dans une maison abandonnée qui était ouverte de tous côtés et qui tombait en ruines. Il y passa la nuit couché sur la terre, et exposé à la violence d'une bise très-piquante. Il y était entré tout baigné de sueur. Le passage subit du froid au chaud lui donna une pleurésie qui fut accompagnée d'une fièvre très-ardente. Ses douleurs devinrent bientôt très-vives. La vue de la maison où il était couché lui rappelait l'étable de Bethléem; et il s'estimait heureux de pouvoir imiter dans la même saison la pauvreté et les souffrances de son divin maître.

Le lendemain matin, il gagna la Louvesc avec beaucoup de peine, et y fit l'ouverture de la mission par un discours qui ne se ressentait nullement de la faiblesse de son corps. Il prêcha trois fois le jour de Noël et le jour de Saint-Etienne, et passa le reste du temps au confessionnal. Après le troisième sermon du jour de Saint-Etienne, il lui prit deux défaillances pendant qu'il entendait les confessions. Les médecins jugèrent que son mal était sans remède. Il recommença sa confession générale, puis demanda le saint viatique et l'extrême-onction, qu'il reçut en homme tout embrasé de l'amour divin. Comme on lui présentait ensuite un bouillon, il le refusa en disant qu'il souhaitait être nourri de la même manière que les pauvres, et qu'on lui ferait plaisir de lui donner un peu de lait. Il demanda ensuite comme une grâce qu'on le laissât seul.

Il souffrait des douleurs violentes; mais la vue d'un crucifix qu'il tenait entre ses mains, et qu'il baisait continuellement, adoucissait ses souffrances. Son visage fut toujours tranquille, et l'on n'entendait sortir de sa bouche que des aspirations tendres et affectueuses, que des soupirs ardens vers la céleste patrie. Il demanda à être porté dans une étable, afin d'avoir la consolation d'expirer dans un état semblable à celui de Jésus-Christ naissant sur la paille. On lui fit entendre que la faiblesse extrême où il était ne permettait pas de le transporter. Il remerciait Dieu sans cesse du bonheur qu'il avait de mourir au milieu des pauvres.

Il demeura tout le dernier jour de décembre dans une paix

parfaite, les yeux tendrement attachés sur Jésus crucifié, qui seul occupait ses pensées. Sur le soir, il dit à son compagnon avec un transport extraordinaire : « Ah! mon frère, quel bonheur! Que » je meurs content! Je vois Jésus et Marie qui daignent venir au- » devant de moi pour me conduire dans le séjour des saints. » Un moment après, il joignit les mains; puis, levant les yeux au ciel, il prononça distinctement ces paroles : « Jésus-Christ, mon Sau- » veur, je vous recommande mon âme et la remets entre vos » mains. » En les achevant, il rendit doucement l'esprit, vers minuit du dernier jour de l'année 1640. Il avait près de quarante-quatre ans, et il en avait passé vingt-quatre dans la Compagnie de Jésus. On l'enterra le 2 de janvier dans l'église de la Louvesc. Il y eut à ses funérailles vingt-deux curés et un concours prodigieux de peuple.

La douleur que sa mort avait causée se changea bientôt en vénération. On accourut de toutes parts pour visiter son tombeau. Ce fut ainsi que Dieu se plut à couronner de gloire un pauvre religieux qui n'avait recherché que les mépris et l'abjection : il accorda encore aux restes de sa dépouille mortelle la vertu d'opérer des prodiges. Vingt-deux, tant archevêques qu'évêques du Languedoc, en écrivirent en ces termes au pape Clément XI : « Nous sommes témoins que devant le tombeau du Père Jean- » François Régis, les aveugles voient, les boiteux marchent, les » sourds entendent, les muets parlent : et le bruit de ces éton- » nantes merveilles est répandu chez toutes les nations. » Nous allons rapporter quelques-uns de ces miracles.

En 1656, une religieuse du Puy, nommée Madeleine Arnaud, attaquée d'une hydropisie, et paralytique de tout le corps, sans pouvoir se remuer, était si mal qu'on lui administra les derniers sacremens. Elle s'affaiblit au point que l'on crut qu'elle allait expirer, et les médecins ne lui donnaient plus qu'une demi-heure de vie. Comme elle était encore en pleine connaissance, on lui présenta une relique du serviteur de Dieu. Ayant prié avec ferveur, elle la mit sur sa poitrine, et dans le moment même elle se trouva parfaitement guérie. Ce fait a été attesté avec serment par quatorze témoins oculaires. Un bourgeois du Puy obtint par le même moyen la guérison d'une maladie absolument incurable. Deux femmes aveugles, plusieurs paralytiques et d'autres malades de toute espèce, furent aussi guéris par l'intercession du serviteur de Dieu. On comptait parmi ces malades des personnes distinguées par leur naissance. Tous les faits dont il s'agit ont été attestés par un grand nombre de témoins, et même par ceux sur qui les miracles s'étaient opérés.

L'héroïsme des vertus du P. Régis ayant été mûrement examiné à Rome, et la vérité des miracles opérés par son intercession y ayant été juridiquement attestée [a], il fut béatifié en 1716 par Clément XI. Clément XII le canonisa en 1737 [1], sur la requête de Louis XV, roi de France, de Philippe V, roi d'Espagne, et du clergé de France, assemblé à Paris en 1735. Sa fête a été fixée au 16 de juin.

S. FERRÉOL ou FARGEAU,

PREMIER ÉVÊQUE DE BESANÇON,

ET S. FERGEUX ou FARGEON, DIACRE, MARTYRS.

S. Ferréol, disciple de S. Irénée de Lyon, fut envoyé à Besançon avec le diacre Fergeux pour y annoncer la foi, vers l'an 180 de Jésus-Christ. La tradition de l'église de Besançon porte qu'il fut revêtu du caractère épiscopal. On peut répondre à ceux qui la contestent, que, suivant l'usage des premiers temps, les hommes apostoliques recevaient avec leur mission la plénitude du sacerdoce, pour devenir les chefs des églises dont ils devaient être les fondateurs. Il est vrai que le Rituel attribué à S. Prothade et la légende de ce saint ne lui donnent que la qualité de prêtre : mais on doit observer que dans la primitive Eglise les termes *presbyter*, *sacerdos*, *episcopus*, avaient souvent une même signification. D'ailleurs, les plus respectables monumens de l'église de Besançon prouvent l'épiscopat de S. Ferréol, qui, dans un très-ancien Antiphonaire, est appelé *hierarcha Ferreolus*, qualité qui ne convient qu'à un évêque.

S. Ferréol et S. Fergeux étaient du nombre des ouvriers évangéliques qui furent envoyés dans les Gaules par S. Polycarpe.

[a] Le saint Siége apporte les plus grandes précautions dans l'examen des miracles qu'on lui propose. Un gentilhomme anglais protestant en fit autrefois l'aveu. Etant à Rome, un prélat avec lequel il était lié lui donna à lire un procès-verbal qui contenait la preuve de plusieurs miracles. Après l'avoir lu avec beaucoup d'attention, il dit en le rendant : « Si tous les miracles qu'on reçoit » dans l'Eglise romaine étaient établis sur des preuves aussi évidentes que » ceux-ci le sont, nous n'aurions aucune peine à y souscrire.—Eh bien! répondit » le prélat, de tous ces miracles qui vous paraissent si avérés, aucun n'a été » admis par la congrégation des Rits, parce qu'on ne les a pas crus suffisam» ment prouvés. » Le protestant, étonné de cette réponse, avoua qu'il n'y avait qu'une aveugle prévention qui pût combattre la canonisation des saints, et qu'il ne se serait jamais figuré que l'attention de l'Eglise romaine allât si loin dans l'examen qu'elle fait de leurs miracles. *Voyez* le P. Daubenton, *Vie du bienheureux Jean-François Régis*, *l.* 4.

[1] *Bullar. Roman. t.* 15, *p.* 127.

Ce fut de S. Irénée qu'ils reçurent leur mission spéciale pour Besançon. Ils y demeurèrent, dit-on, plus de trente ans. On met leur martyre en 211 ou 212. Ils avaient une messe propre dans un Missel du cinquième siècle. Leur légende porte qu'ils furent d'abord flagellés par l'ordre de Claude, président de la province Séquanoise; qu'ils eurent la langue coupée, et qu'on leur enfonça des alênes dans les jointures des pieds et des mains, et de grands clous dans la tête. Les fidèles enlevèrent secrètement leurs corps et les placèrent à 1500 pieds de la ville, dans une grotte couverte de bois. On les y retrouva le 5 septembre 370. C'est d'après cela que l'auteur du Martyrologe attribué à S. Jérôme a fixé à ce jour la fête des saints martyrs, quoiqu'ils aient souffert le 16 de juin.

Voyez les anciens Actes des saints martyrs, cités par S. Grégoire de Tours, avec les notes du P. Henschénius, *t.* 3, *junii*, *p.* 6, et celles que nous a fournies M. l'abbé Grandidier.

S. AURÉLIEN, ÉVÊQUE D'ARLES.

Après la mort d'Auxane, successeur immédiat de S. Césaire, S. Aurélien fut placé sur le siége d'Arles, en 546. Il envoya demander au pape Vigile le *pallium* et la qualité de vicaire du saint Siége; des lettres de recommandation du roi Childebert sollicitaient la même grâce en sa faveur. Mais le pape, avant tout, voulut attendre le consentement de l'empereur. Cette déférence était alors regardée comme nécessaire, parce que la ville de Rome étant soumise aux Grecs, le souverain pontife, en accordant sans l'aveu du prince cette prérogative et cette marque de distinction à un évêque français, aurait craint de paraître rechercher la protection de nos rois contre les intérêts de l'Empire. Bélisaire, qui commandait en Italie, se chargea d'en écrire à Constantinople. Dès que l'empereur y eut consenti, Virgile déclara Aurélien vicaire du saint Siége, dans la partie des Gaules qui obéissait à Childebert. En conséquence, il lui donna le pouvoir de terminer, assisté d'un certain nombre d'évêques, les différends qui pourraient naître entre les prélats soumis à sa juridiction. « Mais si, ce qu'à Dieu ne » plaise, dit-il, il s'élève des disputes sur la foi, ou s'il se présente » quelque autre cause majeure, après avoir vérifié les faits et dressé » votre rapport, réservez-en le jugement et la décision au Siége » apostolique; car nous trouvons dans les archives de l'Eglise » romaine que c'est ainsi qu'en ont usé, à l'égard de nos prédé» cesseurs, ceux des vôtres qui ont été honorés de la qualité de

» vicaires du saint Siége. » Le pape ajoute que, pour rendre plus respectable la dignité dont il vient de le revêtir, il lui accorde l'usage du *pallium*. Il l'exhorte en même temps à entretenir la paix entre Childebert et l'empereur, et finit par lui recommander de remercier Bélisaire, qui, pour épargner à son député la peine de faire le voyage de Constantinople, s'était chargé de solliciter le consentement de l'empereur Justinien, et s'était empressé de l'envoyer au pape dès qu'il l'avait reçu. La lettre de Vigile à Aurélien est du 10 des calendes de septembre de la cinquième année après le consulat de Basile, c'est-à-dire du 23 août 546. Le même jour, le pape écrivit aux évêques des Etats de Childebert pour leur notifier qu'il a établi Aurélien son vicaire, et les avertir qu'ils aient à se rendre aux conciles qu'il indiquera, et à recevoir de lui des *lettres formées*, lorsqu'ils entreprendront de longs voyages [a].

Peu de temps après avoir reçu le *pallium*, le saint évêque écrivit au roi Théodebert une lettre [b] qui contient un magnifique éloge de ce prince. Aux louanges, le vertueux prélat joint des avis salutaires. Il exhorte Théodebert à penser sans cesse au jour des vengeances du Seigneur, à ce jour, dit-il, où il n'y aura plus de distinction de rang et de naissance, et où les richesses ne serviront de rien, excepté celles qu'on aura employées en bonnes œuvres.

En 548, Aurélien fonda à Arles un monastère pour des hommes, en quoi il fut secondé par les libéralités du roi Childebert, qui avait pour lui la plus haute estime. Il enrichit l'église du nouveau monastère de reliques fort précieuses, et la consacra sous le titre des apôtres et des martyrs. Pour entretenir ses moines dans l'esprit de leur état, il écrivit en leur faveur une règle pleine de sagesse, et leur donna pour premier abbé Florentin, qui, après un gouvernement de cinq ans et demi, mourut saintement le 12 avril 553, à l'âge de soixante-dix ans [c].

La règle de S. Aurélien est divisée en cinquante-cinq articles

[a] Les *Lettres formées* étaient des lettres de communion et de recommandation. Les Chrétiens en voyage prenaient des lettres de leurs évêques, pour témoigner qu'ils étaient dans la communion de l'Eglise. Les évêques qui étaient obligés de s'absenter de leur diocèse les recevaient de leurs métropolitains.

[b] Aurélien y appelle Théodebert son fils, ce qui n'était pas insolite dans le sixième siècle, comme le remarque D. Mabillon, *de re Diplom. l.* 2, *c.* 2, *p.* 62. Le caractère épiscopal, accompagné d'une sainteté reconnue, donne bien des droits.

[a] S. Florentin, abbé, est honoré à Arles le 21 de mai. Ses reliques, renfermées dans une châsse d'argent, étaient dans l'église paroissiale de Sainte-Croix de la même ville. Le tombeau de marbre où elles étaient autrefois est derrière le maître-autel. On y lit l'épitaphe du saint en vers acrostiches. C'est le premier exemple que fournisse l'antiquité ecclésiastique de cette sorte de poésie, dont tout le mérite consiste en une combinaison qui ne peut que donner des entraves au génie, souvent aux dépens de la vérité et de la raison.

ou petits chapitres, précédés d'une préface et terminés par l'ordre de la psalmodie et des repas. Elle paraît avoir été tirée en grande partie de celles de S. Césaire et de S. Benoît; mais, à bien des égards, elle les surpasse en austérité. Elle prescrit beaucoup plus de Psaumes pour chaque heure canoniale. Elle ordonne une clôture si rigoureuse, qu'elle ne veut pas que ceux qui vivent dans le monastère en sortent jamais. Aucun séculier, de quelque qualité qu'il fût, ne pouvait entrer dans l'intérieur de la maison, pas même dans l'église. S'il avait à parler à un religieux, il le faisait au parloir, qui était près de la porte, et toujours en présence de l'abbé, du prévôt ou de quelque ancien. Toute communication avec les femmes était absolument interdite; les moines n'avaient pas même la liberté de parler à leur mère. La règle leur enjoint à tous d'apprendre les lettres et de s'occuper à la lecture depuis Prime jusqu'à Tierce. L'article vingt-neuf veut que pendant qu'on récite les leçons des Nocturnes, chacun travaille à quelque ouvrage manuel, comme à se faire des chaussures, à préparer du chanvre, de peur qu'on ne se laisse gagner par le sommeil. Ce réglement peut faire juger de la longueur des leçons de l'office de la nuit. Le travail manuel n'étant pas permis les jours de dimanches et de fêtes, ceux qui se sentaient pressés du sommeil pendant les leçons devaient se tenir debout sans s'appuyer. En déterminant les jours de jeûne, le saint fondateur dit que depuis l'Epiphanie jusqu'à Pâques il faut jeûner tous les jours, excepté les grandes fêtes, le dimanche et le samedi : ce qui prouve qu'il y avait encore en Provence des personnes qui ne jeûnaient pas les samedis du carême. C'étaient les Goths qui avaient apporté cet usage d'Orient dans les Gaules; et, quoique le concile d'Agde et le quatrième d'Orléans l'eussent proscrit, il n'était point encore aboli à Arles. Suivant la même règle, un moine qui, pour quelque faute, recevait la discipline, ne pouvait être condamné à plus de trente-neuf coups, conformément à ce qui est prescrit dans le Deutéronome. L'humble instituteur, à la fin de sa règle, ne se donne d'autre qualité que celle d'Aurélien le pécheur.

Vers le même temps, et probablement en 548, notre saint fonda un autre monastère dans sa ville épiscopale, lequel fut destiné à réunir les filles qui voudraient se consacrer à Dieu dans la retraite. Il le mit sous la protection de la sainte Vierge, et donna aux religieuses qui y vivaient une règle qui a été copiée sur celle des moines presque mot à mot. Elle n'en diffère que par quelques changemens légers, et par le retranchement de certains articles qui parurent trop austères pour des filles, ou ne pas convenir à leur sexe. Elle permet aux religieuses de parler à leurs parens.

L'entrée de leur église n'est pas interdite aux séculiers : apparemment qu'elles chantaient l'office divin, renfermées dans un chœur grillé où elles ne pouvaient ni voir ni être vues [a].

S. Aurélien assista au cinquième concile d'Orléans, qui se tint le 5 des calendes de novembre, la huitième année du règne de Childebert, indiction troisième, c'est-à-dire le 28 octobre 549; cinquante évêques, dont neuf étaient métropolitains, s'y trouvèrent, et vingt et un y envoyèrent des députés. Quelques manuscrits font présider l'évêque d'Arles à cette assemblée : mais d'autres portent que ce fut S. Sacerdos de Lyon. Le concile étant national, ou composé de prélats des trois royaumes qui partageaient alors la monarchie française, ce n'était pas le cas qu'Aurélien fît valoir sa qualité de vicaire du saint Siége, qui ne lui donnait que le droit de présider les évêques des Etats de Childebert. Quoi qu'il en soit, l'évêque d'Arles, toujours zélé pour le maintien de la discipline ecclésiastique, eut beaucoup de part à ce qui se fit dans le concile pour la réformation des mœurs et pour la conservation de la pureté de la foi dans les Gaules

Il donna dans ce temps-là une preuve de son attachement à la saine doctrine. L'empereur Justinien avait condamné par un édit les trois Chapitres, c'est-à-dire les écrits de Théodoret contre S. Cyrille, la lettre d'Ibas, évêque d'Edesse, à Maris Persan, et les écrits et la personne de Théodore de Mopsueste. Les Eutychiens avaient poursuivi cette condamnation avec chaleur, parce qu'ils espéraient en tirer de grands avantages; et la plupart des Catholiques en étaient alarmés, dans la crainte qu'on n'en abusât pour donner atteinte à l'autorité du concile général de Calcédoine. Cet édit fut publié en 546.

Le pape Vigile, qui s'était rendu à Constantinople en 547, refusa d'abord de recevoir l'édit de l'empereur; séduit ensuite par l'espérance de voir la paix rétablie dans l'Eglise, il condamna les

[a] On trouve les deux règles de S. Aurélien dans le *Codex Regularum* de S. Benoît d'Aniane, publié par Luc Holstenius; et dans les Annales du P. Le Cointe. A la suite de la première de ces règles sont les Diptyques du monastère des moines. Le P. Le Brun, *Explic. de la Messe, t. 2, p. 258, dans la note*, prétend qu'ils sont les plus anciens, et peut-être les seuls que nous ayons de l'ancien rit gallican. On y prie pour les morts qui avaient vécu dans le monastère, ou qui lui avaient fait du bien. Aurélien, qui l'avait fondé, Florentin, qui en fut le premier abbé, Childebert et Ultrogote, sa femme, qui l'avaient doté, y sont nommés avec d'autres abbés et religieux; et l'on demande le repos de leurs âmes par l'intercession de la sainte Vierge, des apôtres, et des SS. Genez, Symphorien, Baudile, Victor, martyrs; de S. Martin de Tours, des SS. Hilaire de Potiers et Césaire d'Arles. Si S. Trophime et les autres saints protecteurs d'Arles ne sont point invoqués ici, c'est qu'on se bornait à ne réclamer que la protection de ceux dont on avait les reliques, au moins en partie.

trois Chapitres, mais avec cette réserve, *sauf l'autorité du concile de Calcédoine.* Cette décision ne contenta personne. Rustique et Sébastien, diacres de l'Eglise romaine, qui avaient été plus particulièrement dans la confidence de Vigile, se déclarèrent ouvertement contre lui, et mandèrent dans toutes les provinces que le pape avait abandonné le concile de Calcédoine. Ils écrivirent entre autres à Aurélien qui, pour éclaircir la vérité, envoya un clerc de son église, nommé Anastase, avec des lettres pour Vigile. Elles lui furent rendues le 14 juillet 549; mais le pape qui, dans l'état où il était réduit à Constantinople, n'avait pas toute liberté de déclarer ses sentimens, n'y fit réponse que l'année suivante; encore ne lui permit-on de s'expliquer qu'en termes généraux.

Après avoir marqué à Aurélien qu'il lui sait bon gré de sa sollicitude dans ce qui peut intéresser la foi, il lui parle ainsi : « Soyez » assuré que nous n'avons rien fait qui puisse être contraire aux » constitutions de nos prédécesseurs, à la foi des quatre conciles, » savoir : de Nicée, de Constantinople, du premier d'Ephèse, et » de celui de Calcédoine, ou qui puisse intéresser l'honneur des » personnes qui ont souscrit cette foi de Célestin, de Sixte, de » Léon en particulier; qu'au contraire nous rejetons tous ceux qui » n'adhèrent pas à la foi de ces quatre conciles.... Que votre frater» nité, en qualité de vicaire du saint Siége, avertisse tous les évê» ques qu'ils ne doivent point se laisser surprendre par les écrits » supposés qu'on répand, ou par les faux bruits qu'on débite.... » Votre envoyé Anastase vous rapportera ce qu'il a été en notre » pouvoir de faire pour la défense du dépôt de la foi qui nous a » été transmis par les saints conciles et nos prédécesseurs. Lorsque » l'empereur nous aura permis de retourner en Italie, nous vous » enverrons quelqu'un pour vous instruire plus en détail de ce » qui se sera passé. » Le pape exhorte ensuite Aurélien de prier instamment Childebert de protéger l'Eglise dans la triste nécessité où elle se trouvait. La lettre de Vigile est du 24 avril 550.

Anastase, au rapport duquel le pape voulait qu'Aurélien ajoutât foi, ne méritait pas cette confiance. N'ayant pu obtenir la permission de sortir de Constantinople, il se laissa gagner par les ennemis de Vigile, et promit que si on le laissait retourner, il engagerait les évêques des Gaules à condamner les trois Chapitres. On l'accabla de présens, après lui avoir fait prêter serment qu'il tiendrait sa parole. Anastase n'y fut que trop fidèle. A son retour dans les Gaules, il mit tout en œuvre pour rendre le pape odieux et pour séduire les évêques. Celui d'Arles ne fut pas témoin de l'infidélité de son envoyé; l'affaire des trois Chapitres, à laquelle

il avait pris tant de part, ne fut point terminée de son vivant.

Quelques écrivains mettent sa mort en 550, d'autres la reculent jusqu'en 553 : mais une inscription découverte en 1308 sur son tombeau, dans l'église de Saint-Nizier de Lyon [a], en fixe la véritable époque. Il y est dit expressément qu'Aurélien mourut dans cette ville le 16 des calendes de juillet, la onzième année après le consulat de Justin, indiction quatorzième, ce qui revient au 16 juin 551, et s'accorde avec l'année en laquelle se tint le deuxième concile de Paris.

Les Martyrologes d'Adon, d'Usuard, et le Romain, nomment Aurélien sous le 16 de juin, et donnent à entendre qu'il avait été enterré à Lyon, où sans doute il était allé pour quelque raison que nous ne connaissons pas. En supposant qu'il avait reçu la réponse de Vigile, on pourrait dire avec assez de vraisemblance qu'il avait été trouver Childebert pour s'acquitter de la commission que le pape lui avait donnée auprès de ce prince.

Voyez les Annales du P. Le Cointe, sous l'an 551; le *Gallia Christ. t.* 1, *p.* 337, et surtout le mémoire que M. l'abbé Bonnemant a bien voulu me communiquer

---

S. ETHÈRE, ARCHEVÊQUE DE VIENNE.

SEPTIÈME SIÈCLE.

L'ÉGLISE de Vienne, l'une des plus glorieuses des Gaules, a produit une foule de saints pontifes, surtout dans un siècle où la sainteté devenait de plus en plus rare. Parmi ces prélats, la gloire de la religion, l'histoire cite particulièrement S. Ethère qui succéda

[a] L'inscription porte que S. Aurélien mourut la onzième année après le consulat de Justin le Jeune. On sait que Justin fut consul en 540. A Lyon et dans plusieurs autres endroits, on data quelque temps les actes publics des années du postconsulat de Basile, qui fut seul consul en 541. La mort de S. Florentin, premier abbé du monastère de S. Aurélien, en fournit une preuve, *Obiit pridie idus aprilis, duodecies post consulatum Basilii V. C. junioris :* ce qui revient à l'an 553. Basile est le dernier dont le nom soit marqué dans les fastes consulaires. *Voyez* Pagi, *Dissert. Hypat. seu de consul. Cæsareis, l.* 2 *et* 3, *part.* 3; *et l'Art de vérifier les dates, p.* 336.

Denis le Petit, abbé à Rome, commença le premier à dater les années de la naissance de J.-C. dans son Cycle pascal, vers l'an 541. C'est à cette époque que l'on donne le nom d'*Ere chrétienne.* De l'Italie, elle passa au septième siècle en France, où elle ne s'est même bien établie que vers le huitième. Les conciles de Germanie de 742, de Lestines de 743, et de Soissons de 744, sont datés des années de l'Incarnation. Depuis ce temps-là, et surtout depuis Charlemagne, les historiens ont coutume de dater les faits qu'ils rapportent, par les années de Jésus-Christ.

sur le siége de Vienne à S. Domnole, successeur de S. Didier, immolé par la rage de la trop fameuse Brunehaut. Ce fut sous son pontificat que se fit la translation des reliques de S. Didier dans l'église des Saints-Apôtres, hors de la ville. Cette translation eut lieu avec une grande pompe, avec la permission du roi Clotaire II, au milieu d'un immense concours de fidèles. S. Ethère était heureux de rendre des honneurs aux restes de son bienheureux prédécesseur; le peuple le fut à son tour, en retrouvant en lui le digne modèle des mêmes vertus dont Didier avait donné l'exemple jusqu'au moment où il succomba sous les coups de ses lâches assassins. C'est ainsi que les saints se transmettent d'âge en âge la glorieuse tradition du bien, et dédommagent la religion du mal que lui font des ingrats et des disciples infidèles.

Ethère laissa à son troupeau une mémoire chère et de glorieux souvenirs. Il reçut le prix de ses travaux le 16 juin vers le milieu du septième siècle. Il a toujours été honoré comme saint.

Voyez *Acta translat. S. Desid. auctor. Adon.* et l'*Hist. de l'Eg. gall.* t. 5, p. 11.

MARTYROLOGE.

A Besançon, les saints martyrs Fargeau, prêtre, et Fergeon, diacre, qui, ayant été envoyés par le saint évêque Irénée pour prêcher la parole, souffrirent plusieurs sortes de tourmens sous le juge Claude, et furent frappés par le glaive.

A Tarse en Cilicie, les saints martyrs Cyr et Julitte, sa mère, du temps de Dioclétien. Cyr, jeune enfant de trois ans, voyant sa mère cruellement battue avec des nerfs de bœuf, devant le juge Alexandre, et la pleurant d'inconsolables pleurs, fut écrasé contre les degrés du tribunal, et y expira. Quant à Julitte, après de cruelles flagellations et d'horribles tourmens, elle acheva le cours de son martyre par la décollation.

A Mayence, martyre des SS. Auré, Justine, sa sœur, et des autres martyrs, qui furent massacrés dans l'église par les Huns qui ravagaient l'Allemagne, pendant la célébration des saints mystères.

A Amathonte en Chypre, S. Tychon, évêque, du temps de Théodose le Jeune.

A Lyon, décès de S. Aurélien, évêque d'Arles.

A Nantes en Bretagne, S. Similien, évêque et confesseur.

A Meissen en Allemagne, S. Beunon, évêque.

En Brabant, Ste Lutgarde, vierge.

A la Louvesc, village de l'ancien diocèse de Vienne en Dauphiné, fête S. de Jean-François Régis, de la compagnie de Jésus, homme admi-

rable par sa charité et sa patience pour le salut des âmes. Le pape Clément XII le mit au nombre des saints.

Saints de France.

A Rufey en Franche-Comté, le martyre de S. Antide, évêque de Besançon.

A Chaumont, près de Rocroy, S. Bertaut, confesseur.

A Vienne, S. Domnole, évêque, qui s'employait particulièrement à racheter les captifs.

A Avranches, S. Aupert, évêque, qui, comme marque Sigebert, fit bâtir l'église de Saint-Michel-du-Mont, où il fut depuis enterré.

Autres.

Près de Spolète, S. Fèle, confesseur.

A Soane en Toscane, S. Mamilien, évêque de Palerme.

A Salzbourg, le vénérable Gébard, archevêque de cette ville, fondateur de l'église d'Admondt.

DIX-SEPTIÈME JOUR DE JUIN.

S. NICANDRE, ET S. MARCIEN, MARTYRS.

Tiré de leurs Actes sincères, publies par Mabillon, Mus. ital. t. 1; *et par Ruinart*, p. 551.

VERS L'AN 303

Il paraît par diverses circonstances des Actes de ces saints, qu'ils souffrirent sous Dioclétien, et probablement dans la Mésie, province de l'Illyrie, sous le même gouverneur qui condamna S. Jule. Quelques modernes cependant mettent leur martyre à Vénafro, présentement dans le royaume de Naples.

Nicandre et Marcien servirent quelque temps dans les armées romaines. Mais ils se retirèrent, et renoncèrent à tous les avantages qu'ils pouvaient se promettre de la part du monde, lorsqu'ils virent publier des édits contre le christianisme. On leur fit un crime du motif de leur retraite. Ayant été arrêtés, ils furent conduits devant Maxime, gouverneur de la province. Celui-ci leur montra l'ordre de l'empereur, qui portait que tous eussent à sacrifier aux dieux. Nicandre répondit que cet ordre ne pouvait regarder les Chrétiens, auxquels il était défendu par leur loi d'abandonner le Dieu immortel pour adorer du bois et des pierres.

Darie, femme de Nicandre, qui était présente, exhortait fortement son mari à demeurer fidèle à Jésus-Christ. Maxime l'interrompant, lui dit : « O la méchante femme, qui souhaite la mort de son » mari!—Vous vous trompez, répondit-elle; je désire qu'il vive en » Dieu, pour ne pas mourir éternellement.—Maxime. Il est aisé de » pénétrer votre dessein; vous voulez être défaite de celui-ci pour » en épouser un autre.—Darie. Si vous avez de moi cette pensée, » vous n'avez qu'à me faire mettre à mort la première. » Maxime n'ayant point d'ordre pour les femmes chrétiennes, parce que l'édit de l'exécution duquel il était chargé ne regardait que l'armée, commanda qu'on la mît en prison. Mais on lui rendit bientôt la liberté, et elle revint pour voir l'issue du combat où son mari était engagé.

Maxime, se tournant vers Nicandre, lui dit : « Je vous donne » quelque temps pour délibérer, afin que vous choisissiez entre la » vie et la mort.—Ce délai est inutile, répondit Nicandre; ma réso- » lution est déjà prise, je ne désire autre chose que de me sauver. » Le juge, croyant qu'il parlait de la conservation de sa vie, et conséquemment qu'il allait sacrifier aux idoles, en rendit grâces à ses

dieux. Déjà même il se félicitait de sa prétendue victoire, avec Suétone, l'un de ses assesseurs. Mais Nicandre le détrompa bientôt, en priant le vrai Dieu de le garantir des dangers et des tentations de ce monde. « Quoi, reprit Maxime, vous paraissiez tout-à-l'heure » vouloir vivre, et vous désirez présentement la mort ?— La vie que » je désire, répliqua Nicandre, est éternelle et bien différente de » celle-ci, qui ne peut avoir une longue durée. Faites ce qu'il vous » plaira de mon corps, que je vous abandonne; je vous déclare que » je suis Chrétien. »

Le gouverneur interrogea ensuite Marcien. Voyant qu'il était dans les mêmes sentimens que Nicandre, il les envoya l'un et l'autre en prison. Vingt jours après il leur fit subir un second interrogatoire. Comme il leur demandait s'ils étaient enfin résolus de se conformer aux édits des empereurs, Marcien répondit : « Tous » vos efforts ne nous feront jamais abandonner le vrai Dieu. Nous » le voyons ici présent par la foi, et nous savons où il nous appelle. » Nous vous conjurons de ne pas retarder plus long-temps notre » bonheur. Hâtez-vous de nous renvoyer à celui qui a été crucifié, » que vous ne craignez pas de blasphémer, mais que nous honorons » et que nous adorons. » Maxime leur accorda ce qu'ils demandaient, en les condamnant à perdre la tête. Il s'excusa toutefois sur la nécessité où il était d'exécuter les ordres des empereurs. Les deux martyrs le remercièrent, et reconnurent qu'ils avaient été traités avec beaucoup d'humanité. Ils allèrent au lieu du supplice en louant Dieu; la joie dont ils étaient pénétrés éclatait sur leur visage.

Nicandre était suivi de sa femme et de son fils encore enfant, que Papinien, frère du saint martyr Pasicrate, portait dans ses bras. Marcien était environné de tous les parens qu'il avait dans le pays. Sa femme surtout se lamentait et fondait en larmes, mais avec des sentimens bien différens de ceux de Darie. Elle tâchait d'ébranler la constance de son mari par tout ce que la douleur pouvait lui inspirer de plus touchant. Tantôt elle lui montrait l'enfant qui était né de leur mariage, pour l'attendrir; tantôt elle tirait par-derrière afin de le retenir. Il ne put s'en débarrasser qu'en priant Zotique, Chrétien zélé, de l'arrêter. Lorsqu'il fut au lieu du supplice, il l'envoya chercher et l'embrassa tendrement; puis, prenant son fils qu'on avait aussi amené, il le baisa, et dit, les yeux levés vers le ciel : « Seigneur, Dieu tout-puissant, prenez » cet enfant sous votre protection. » Il ordonna ensuite à sa femme de se retirer, puisqu'elle n'avait pas le courage de le voir mourir.

Pour Darie, elle ne se sépara point de son mari, qu'elle exhortait

elle-même à persister généreusement dans la foi. « Prenez courage, » disait-elle. J'ai été dix ans privée de votre présence, et pendant » ce temps-là je n'ai cessé de demander à Dieu la grâce de vous » revoir. J'ai présentement cette consolation ; je suis même assez » heureuse que de devenir femme d'un martyr. Rendez témoignage » à Dieu, et pensez aussi à me délivrer de la mort éternelle. » Son but, en prononçant ces dernières paroles, était de le solliciter de lui obtenir miséricorde par ses souffrances et ses prières. Le bourreau, ayant bandé les yeux à Nicandre et à Marcien, consomma leur sacrifice en leur coupant la tête.

Ce fut par la foi que ces saints martyrs triomphèrent de toutes les considérations de la chair et du sang. En se séparant de leurs enfans, ils ne les abandonnèrent pas sans ressource, puisqu'ils leur laissaient l'exemple de leur vertu héroïque, et qu'ils les mirent sous la protection du Père céleste. Nous ne perdons jamais ce que nous laissons pour obéir à la voix de Dieu. Après avoir pris les précautions et les mesures qui étaient en notre pouvoir, nous devons nous en rapporter pour le reste à la bonté divine. Cette disposition bannira toute inquiétude de nos cœurs. Nous n'avons rien à craindre de la part de Dieu; sa protection ne nous manquera jamais. Mais prions-le de ne pas permettre que notre malice arrête les effets de sa miséricorde sur nous. S'il en a tant fait pour notre salut, que ne devons-nous pas attendre de sa bonté par rapport à toutes les autres choses ?

S. PRIOR, ERMITE DE NITRIE.

Prior, originaire d'Egypte, fut un des premiers disciples de S. Antoine. Il quitta, étant encore fort jeune, la maison de ses parens, et promit à Dieu, dans le mouvement de sa ferveur, de ne plus les revoir des yeux du corps, tant était ferme la résolution qu'il avait prise de renoncer parfaitement au monde. Il alla se mettre sous la conduite de S. Antoine, et il fit de si rapides progrès dans la perfection, qu'en peu d'années il fut en état de vivre seul dans le désert. Ayant communiqué à son père spirituel le désir qu'il se sentait pour la vie érémitique, Antoine l'approuva, et lui dit : « Allez, Prior, demeurez où vous voudrez. Vous reviendrez « me voir lorsqu'il s'en présentera une occasion raisonnable. » Il avait alors vingt-cinq ans [1].

[1] Rosweide, *Vit. Patr. l.* 3, *n.* 31 ;

Il fixa sa demeure dans le désert de Nitrie, du côté de celui de Scété. Sa vertu était principalement fondée sur la mortification, l'humilité, le détachement du monde et de lui-même. Il ne mangeait ordinairement par jour qu'une demi-livre de pain et quelques olives; encore marchait-il en prenant ce peu de nourriture. Quelqu'un lui en ayant demandé la raison, il répondit : « J'agis de la sorte, parce que le manger n'est pas une action à » laquelle on doive s'appliquer; ainsi je la fais comme une chose » passagère. Je ne veux pas non plus que mon âme éprouve de sa- » tisfaction sensuelle lorsque je mangerai [1]. »

Voici un exemple de son détachement des choses de la terre. Il avait été faire la moisson chez un laboureur; et en cela il imitait d'autres solitaires, qui par là voulaient gagner leur vie à la sueur de leur front. La moisson finie, le laboureur remit à un autre temps à lui payer son salaire. Prior, sans insister, retourna à sa cellule. L'année suivante, il revint travailler chez le même laboureur. Celui-ci le renvoya encore sans lui rien donner, et en fit autant l'année d'après. Prior ne témoigna aucune impatience, et ne diminua rien de son ardeur pour le travail. Sa conduite toucha le laboureur, qui à la fin résolut de s'acquitter. L'ayant cherché dans plusieurs monastères, il le trouva avec beaucoup de peine. Lorsqu'il l'aperçut, il se jeta à ses pieds, lui demanda pardon, et lui offrit ce qu'il lui devait. Prior allégua diverses raisons pour ne pas l'accepter; enfin il lui dit de le porter au prêtre [a].

Nous avons observé que Prior, en quittant le monde, avait résolu de ne plus revoir ses proches. Il y avait environ cinquante ans qu'il était sorti de sa patrie, lorsque sa sœur, devenue veuve, apprit qu'il vivait encore. Elle obtint de l'évêque qu'il écrivît aux supérieurs des monastères, afin qu'ils ordonnassent à son frère de venir lui rendre une visite pour la consoler.

Là-dessus S. Antoine l'envoya chercher; puis, après l'avoir instruit de l'intention de l'évêque, lui commanda d'aller procurer à sa sœur la consolation qu'elle demandait. Prior, prenant un des frères avec lui, partit sans aucun délai. Lorsque sa sœur eut ouvert la porte, il lui parla les yeux fermés, et ne voulut point entrer dans la maison. Il fit ensuite sa prière, et retourna dans sa solitude.

Le lieu qu'il habitait était un des plus affreux de l'Egypte; il n'y avait d'autre eau que celle d'un puits creusé de ses propres mains; cette eau d'ailleurs était si amère et si salée, que personne

[1] Rosweide, *Vit. Patr.* *l.* 3, *n.* 31, et *l.* 5, *lib.* 4, *n.* 34.

[a] Il est probable que ce prêtre était celui de l'église du désert de Nitrie, et que l'argent était pour l'usage des solitaires. *Voyez* Cotelier, *Monum. Eccl. Gr.* *t.* 1, *p.* 645.

ne pouvait en boire : en sorte que ceux qui venaient le voir étaient obligés d'en apporter d'autre pour leur usage.

Quoique dur envers lui-même, il était plein de douceur pour les autres, sans en excepter ceux qui tombaient dans de grandes fautes. Se trouvant à une assemblée qui se tenait à Scété, les solitaires, après le sacrifice, se mirent à conférer ensemble. Quelques-uns parlèrent d'une faute commise par un frère qui était absent. Prior gardait le silence. Mais voyant à la fin qu'on blessait la charité, il sortit de l'assemblée, prit un sac qu'il remplit de sable, et le mit sur ses épaules derrière son dos. Il prit ensuite un petit panier qu'il remplit aussi de sable, et le porta devant lui. Les autres lui ayant demandé quel était son dessein, il leur fit cette réponse : « Ce sac, rempli de sable, représente mes péchés » qui sont en grand nombre; c'est pour cela que je les ai mis derrière mon dos pour ne les pas voir et pour m'épargner un sujet » de confusion et de larmes. Ce panier que je porte devant moi et » qui ne contient qu'un peu de sable, représente les péchés de ce » frère que j'ose considérer pour le juger et le condamner. Il vaudrait bien mieux que je misse mes péchés devant moi pour y » penser sans cesse, et prier Dieu de me les pardonner. » Tous les solitaires furent touchés de ce discours, et convinrent que c'était le chemin par lequel on devait parvenir au salut [1].

On lit dans Pallade [2] que S. Prior fut favorisé du don des miracles. Il mourut à la fin du quatrième siècle, âgé d'environ cent ans. Il est honoré par les Grecs le 17 de juin.

Voyez Rosweide, Cotelier; Pallade, *Laus.* 4, 87, 88; Tillemont, *t.* 8, *p.* 569 et 804, *c.* 87; les Bollandistes, sous le 17 de juin.

S. AVIT ou S. AVY,

ABBÉ DE MISCY OU DE SAINT-MESMIN, PRÈS D'ORLÉANS.

S. Avit, né à Orléans, s'étant retiré en Auvergne, y prit avec S. Calais l'habit monastique dans l'abbaye de Menat, qui était alors peu considérable, mais qui depuis fut beaucoup augmentée par les libéralités de la reine Brunehaut et de S. Bonet, évêque de Clermont. Ces deux saints vinrent peu de temps après à l'abbaye de Miscy, située sur le Loiret, à une lieue et demie au-dessous

[1] Rosweide, *l.* 5, *lib.* 9, *n.* 9.

[2] Ap. Rosweide, *l.* 8, *c.* 88, et *ad* 14 *maii, in Vit. S. Pachomii,* Ammon. Tabennas. *Ep. ap. Bolland. n.* 21.

d'Orléans, et connue depuis sous le nom de *Saint-Mesmin* [a]. Ils n'y firent pas un long séjour, malgré les témoignages de charité qu'ils reçurent de S. Maximin, qui en était abbé. Leur dessein était de vivre dans une solitude plus entière.

S. Avit fut élu abbé de Miscy après la mort de S. Maximin. Il ne garda pas long-temps cette dignité; il s'en démit, et ayant rejoint son compagnon, il vécut en reclus dans le pays du Dunois, sur les frontières du Perche. Plusieurs personnes de piété vinrent se mettre sous leur conduite. S. Calais se retira dans une forêt du Maine. Le roi Clotaire fonda à Château-Dun une église et un monastère pour S. Avit et ses disciples [b].

Notre saint mourut vers l'an 530. Son corps fut porté à Orléans, et enterré dans cette ville avec beaucoup de pompe. On bâtit depuis sur son tombeau une église qui subsiste encore. S. Avit est honoré à Orléans, à Paris et dans d'autres lieux.

Nous n'avons point suivi l'opinion de ceux qui font deux personnes différentes de S. Avit, abbé de Miscy, et de S. Avit de Château-Dun, parce qu'elle ne nous a point paru appuyée sur des raisons assez solides. Toutes les circonstances semblent prouver que ce fut le même homme qui se retira de l'abbaye de Miscy dans le pays du Dunois

Voyez la Vie de S. Avit, publiée par Henschénius; les *Annales* de Le Cointe; le nouveau Bréviaire de Paris; et surtout le livre intitulé: *les Aménités de la Critique, t.* 2, *p.* 8.

S. BOTULPHE ou BOTHOLF,

ABBÉ EN ANGLETERRE.

S. Botulphe et S. Adulphe, son frère, étaient Anglais de naissance. Ils ouvrirent les yeux à la lumière de la foi dans un temps où il y avait encore peu de Chrétiens dans leur pays. Frappés des grandes vérités qu'ils avaient apprises, et pénétrés des plus vifs sentimens de religion, ils passèrent dans la Gaule Belgique pour y chercher des écoles de vertu, qui alors étaient rares en Angle-

[a] Cette abbaye fut fondée sur la fin du règne de Clovis Ier, par S. Euspice (honoré le 14 de juin), et par S. Maximin ou Mesmin son neveu, dont le nom est resté au monastère, qui appartient aujourd'hui à l'ordre de Cîteaux. Quelques-uns prétendent que S. Maximin fut le premier abbé de ce monastère; d'autres disent que ce fut S. Euspice, qu'il eut S. Maximin pour successeur, et que S. Avit succéda à S. Maximin.

[b] Ce monastère était habité, avant 1789, par les Bénédictines, et était connu sous le nom de *Saint-Avy-de-Château-Dun*. Il était dans le diocèse de Chartres, et au pied de la montagne sur laquelle on a bâti la ville de Château-Dun.

terre. Les progrès qu'ils firent dans les voies de la perfection furent si rapides, qu'on les jugea bientôt capables de devenir maîtres eux-mêmes. Adulphe fut élu évêque de Maëstricht [a], et il gouverna son diocèse d'une manière si édifiante, qu'il mérita d'être mis après sa mort au nombre des saints. On l'honore le 17 de juin.

Pour Botulphe, il retourna en Angleterre, afin de partager avec ses compatriotes le trésor qu'il avait trouvé. Il s'adressa au roi Ethelmond, et lui demanda un terrain abandonné pour servir d'emplacement à un monastère. Ayant obtenu de ce prince le désert d'Ikanho, il y fonda une abbaye. Il eut grand soin de former ses disciples à la perfection, en les conduisant selon les maximes des Pères de la vie monastique. Tous le chérissaient à cause de son humilité, de sa douceur et de son affabilité. Ses discours ne respiraient qu'édification, et tiraient une force merveilleuse de ses exemples. Dans les afflictions, il remerciait Dieu et le bénissait, comme le saint homme Job. Il parvint à un âge fort avancé, et mourut en 655, après avoir été purifié par une longue maladie.

Le monastère de ce saint ayant été détruit par les Danois, on porta ses reliques, partie à Ely, partie à Thorney. S. Edouard le Confesseur en donna depuis une portion à l'abbaye de Westminster. Il y a eu peu de saints en Angleterre qui y aient été honorés avec plus de dévotion que celui dont nous parlons. Quatre paroisses de Londres et beaucoup d'autres églises portent son nom [b].

Voyez le docteur Brown-Willis, *sur les abbayes mitrées, t.* 1, *p.* 187; ainsi que la Vie de S. Botulphe, publiée par Mabillon, *Act. Ben. t.* 1, *p.* 1; et par Papebroch, *t.* 3, *junii, p.* 398. L'auteur

[a] On ne révoque point en doute l'épiscopat de ce saint; mais tous les auteurs ne s'accordent pas à dire qu'il fut évêque de Maestricht.

[b] Différens lieux portent aussi le nom de ce saint, tels que le bourg de Botulphe, aujourd'hui Boston, dans le comté de Lincoln; le pont de Botulphe, aujourd'hui Bottlebridge, dans le comté de Huntingdon. Léland et Bale prétendent que le monastère d'Ikanho était dans un de ces deux lieux : Hickes le met à Boston; d'autres pensent qu'il était du côté du pays de Sussex, apportant pour raison qu'Ethelmond parait avoir régné sur les Saxons méridionaux.

L'abbaye de Thorney, anciennement appelée *Ancarig* ou l'*Ile des Anachorètes*, était dans le comté de Cambridge. Elle fut fondée en 972 sous l'invocation de sainte Marie et de S. Botulphe. Celui qui en était abbé avait droit de siéger au Parlement. Ce fut dans l'église de Thorney qu'on enterra les corps de S. Botulphe, de S. Athulfe, de S. Hune, de S. Tancred, de S. Tothred, de S. Héréferth, de S. Cisse, de S. Benoît, de S. Tova ou Towa. Dans le bois qui était à un demi-mille de l'abbaye, on voyait une belle chapelle dédiée en l'honneur du dernier de ces saints. On la nommait *Thoueham*.

Les abbayes d'Ely et de Thorney n'étaient pas les seules qui eussent des reliques de S. Botulphe; il y en avait aussi à Médesham, qui prit depuis le nom de *Péterburgh*.

anonyme de cette pièce dit qu'il tient une partie de ce qu'il rapporte des disciples du saint, lesquels avaient vécu sous sa conduite. Il y a, dans la bibliothèque cottonienne, une autre Vie manuscrite du même saint. Elle est de Folcard, qui, de moine de Saint-Bertin, à Saint-Omer, fut fait abbé de Thorney en 1068, par Guillaume le Conquérant. On peut voir encore sur S. Botulphe, la *Narratio de Sanctis qui in Anglia quiescunt*, traduite d'anglo-saxon en latin par François Junius, et publiée par Hickes, *Diss. Epistol. p.* 118, 119; *Thesauri, t.* 1.

LE B. PAUL D'AREZZO, CARDINAL,

ARCHEVÊQUE DE NAPLES.

Le B. Paul d'Arezzo, issu d'une famille noble et ancienne, naquit en 1511 à Itri, petite ville du royaume de Naples, au diocèse de Gaïette. Il annonça dès son enfance qu'il serait un jour un grand serviteur de Dieu. Ses premières études achevées, il s'appliqua au droit, et fut reçu docteur en cette faculté dans l'Université de Bologne. Il exerça près de dix ans la charge d'avocat à Naples, où son désintéressement et son intégrité le firent universellement respecter. A l'âge de trente-sept ans, il retourna dans sa patrie pour s'y occuper dans la retraite de sa propre sanctification. On le força depuis de revenir à Naples en qualité de conseiller royal. Il choisit pour confesseur le B. Marinon, supérieur des Théatins de cette ville. Peu de temps après, il renonça aux espérances qu'il avait de s'avancer dans le monde; il entra chez les Théatins, et y fit son noviciat avec S. André Avellin. Il prononça ses vœux entre les mains du B. Marinon le 2 février 1558, A peine eut-il été ordonné prêtre, qu'il se livra avec zèle aux fonctions du saint ministère. Ses vertus éminentes le firent choisir pour supérieur de la maison de S. Paul de Naples. Sa conduite prouva qu'il avait toutes les qualités nécessaires pour le gouvernement. On fit d'inutiles efforts pour le tirer de sa retraite; on lui offrit deux évêchés qu'il refusa constamment. Il refusa également de se charger auprès de la cour d'Espagne d'une commission importante qui intéressait la ville de Naples. S. Charles Borromée lui écrivit deux fois à ce sujet, pour lui représenter qu'il devait céder aux sollicitations des Napolitains. Il lui adressa une troisième lettre où il lui ordonnait, au nom du pape, de partir au plus tôt. Il obéit alors. L'objet de sa demande éprouva d'abord de grandes difficultés; mais il ne se rebuta point, et il obtint par

sa persévérance qu'il ne serait porté aucune atteinte à la liberté et aux priviléges de la ville de Naples. En revenant, il passa par Rome, où il eut audience de Pie IV. De retour à Naples, il fut élu président du chapitre de sa congrégation. On le nomma ensuite supérieur à Rome. Pie V, qui occupait alors le saint Siége, le consulta sur des affaires importantes.

Ce pape, qui s'appliquait à donner à l'Eglise des pasteurs zélés, le nomma à l'évêché de Plaisance. Il écouta ses représentations, mais il n'y eut point égard, et il lui ordonna d'accepter. Il partit pour son diocèse immédiatement après son sacre. Il eut la douleur de voir qu'on n'y approchait presque plus des sacremens, qu'on y négligeait les pratiques de piété, que la corruption s'était introduite jusque dans le sanctuaire. Pour remédier à ces abus, il employa tous les moyens que peut suggérer un zèle éclairé. Mais parmi ces moyens, il n'y en eut point de plus efficace que son exemple. Sa ferveur, sa modestie, son affabilité, sa douceur, son amour pour la simplicité, la rigueur et la continuité de sa pénitence, ses aumônes, lui méritèrent la vénération et la confiance de tous les diocésains.

Pie V l'ayant nommé cardinal, il fut obligé de venir à Rome. Une maladie dont il fut attaqué le retint quelque temps dans cette ville. Après le rétablissement de sa santé, il retourna à Plaisance, où il établit les clercs réguliers de sa congrégation. La maladie de Pie V le rappela à Rome. Il assista au conclave où Grégoire XIII fut élu. Ce pape le consultant sur la manière de bien gouverner l'Eglise, il lui répondit qu'il fallait surtout obliger les évêques à la résidence. Il repartit pour son diocèse, lorsque sa présence ne fut plus nécessaire à Rome. Il assista au troisième concile provincial de S. Charles Borromée, et appuya de son suffrage les sages réglemens qui y furent faits. Il fit à Plaisance divers établissemens ; il y fonda entre autres deux maisons, l'une pour les orphelines, et l'autre pour les filles ou femmes pénitentes. Il tint deux synodes, où il publia des réglemens qui seront un monument éternel de son zèle pour la discipline ecclésiastique.

Grégoire XIII le transféra du siége de Plaisance à celui de Naples, malgré tout ce qu'il put alléguer pour empêcher cette translation. Il fut reçu dans cette dernière ville avec les plus grandes démonstrations de joie. Il travailla, comme il avait fait à Plaisance, à réformer les abus qui avaient pu se glisser dans son nouveau diocèse. La conversion des Juifs, des hérétiques et des esclaves mahométans devint un des principaux objets de sa sollicitude.

Cependant sa santé s'affaiblissait de jour en jour. On l'obligea d'aller prendre l'air à la campagne. Malheureusement il y fit une

chute, et se cassa la cuisse. On fut obligé de le rapporter à Naples. La fievre se joignit aux douleurs que lui causaient la fracture de sa cuisse, et une toux continuelle. Son état devint bientôt dangereux. Il se soumit à la volonté de Dieu avec une parfaite résignation; puis, après avoir fait son testament, il reçut les derniers sacremens, et se prépara avec un redoublement de ferveur au passage de l'éternité. Il mourut le 17 juin 1578, à l'âge d'environ soixante-sept ans. Il fut enterré, comme il l'avait demandé, dans le cimetière commun des Théatins de Saint-Paul de Naples. On peut juger de ses vertus par l'estime singulière qu'eurent pour lui le saint pape Pie V, S. Charles Borromée, S. Philippe de Néri, S. André Avellin, le B. Marinon. Il fut béatifié le 13 mai 1772. Les Théatins font sa fête le 17 juin.

Voyez sa Vie par le P. de Tracy, avec celle de S. Gaëtan, de S. André Avellin, etc. *Paris,* 1774, *in*-12

S. HERVÉ DE NANTES.

SIXIÈME SIÈCLE.

L'Armorique bretonne compta au sixième siècle une foule d'hommes apostoliques, qui travaillèrent avec succès à planter la foi de Jésus-Christ sur cette terre où restaient encore quelques vestiges du paganisme. Aux Magloire, aux Léonore, aux Malo, aux Brieuc, aux Guinolé, il faut joindre S. Hervé, qui naquit et vécut aveugle, à ce que rapportent les historiens, ce qui ne l'empêcha pas d'être une lumière du pays. Quoique privé de l'usage de la vue, il n'entreprit pas moins des œuvres extraordinaires, établit plusieurs monastères : mais c'est à ces données que la critique doit s'arrêter; car les Actes de sa vie sont tellement obscurs et surchargés de choses fabuleuses, qu'il est impossible d'y ajouter foi. Ce qu'il y a de constant, c'est l'ancienneté et la célébrité du culte de S. Hervé en Bretagne. Il a été honoré en tout temps le 17 juin à Nantes, où reposèrent ses saintes reliques.

Voyez l'Hist. de l'Egl. gall. *t.* 3, *p.* 348.

S. VORLE,

SOLITAIRE AU DIOCÈSE DE LANGRES.

VERS LA FIN DU SIXIÈME SIÈCLE.

Ce saint prêtre édifia pendant longues années le diocèse de Langres par ses austérités et ses vertus. Il s'était fixé à Marcenai dans une solitude où il mérita les récompenses que Dieu attache à ceux qui quittent tout pour lui plaire. Les Actes de sa vie ne sont point parvenus jusqu'à nous, mais le ciel a pris soin de révéler la sainteté de son serviteur par une foule de miracles qui furent opérés près de son tombeau. Isaac, évêque de Langres, témoin de ces prodiges, transféra les reliques de S. Vorle, dans le neuvième siècle, de Marcenai à Châtillon-sur-Seine, et résolut d'y établir un monastère ou une collégiale; mais la mort le prévint avant d'avoir pu exécuter ce dessein. Brunon, un de ses successeurs, fonda des chanoines qui eurent soin du tombeau de S. Vorle, patron de Châtillon-sur-Seine depuis cette époque. On place la mort de ce bienheureux prêtre et solitaire à la fin du sixième siècle.

Voyez les Boll. 17 juin.

MARTYROLOGE.

A Rome, fête de deux cent soixante-deux martyrs, qui, tués pour la foi de Jésus-Christ, dans la persécution de Dioclétien, furent enterrés sur l'ancienne voie Salaria, à la pente du Concombre.

A Terracine, S. Montan, soldat, qui, après de multipliés tourmens, reçut la couronne du martyre, sous l'empereur Adrien et le consulaire Léonce.

A Venafro, les saints martyrs Nicandre et Marcien, qui furent décapités dans la persécution de Maximien.

A Calcédoine, les saints martyrs Manuel, Sabel et Ismaël, qui, étant venus vers Julien l'Apostat, en qualité d'ambassadeurs du roi de Perse, pour traiter de la paix, et cet empereur voulant les contraindre de vénérer les idoles, et eux le refusant avec constance, périrent par le glaive.

A Apollonie en Macédoine, les saints martyrs Isaure, diacre, Innocent, Félix, Jérémie et Pérégrin, Athéniens, qui, après avoir été diversement torturés par l'ordre du tribun Triponce, furent décapités.

A Améria en Ombrie, S. Himère, évêque, dont le corps a été transféré à Crémone.

En Berry, S. Gondulphe, évêque.

A Orléans, S. Avit, prêtre et confesseur.

En Phrygie, S. Hypace, confesseur, et S. Bessarion, anachorète.

A Pise en Toscane, S. Rainier, confesseur.

Saints de France.

A Marcenay, au diocèse de Langres, S. Vorle, confesseur.

Au diocèse de Léon en Bretagne, S. Hervé, exorciste, fils d'Houardon, musicien de Childebert à Paris.

A Avignon, S. Vrime, évêque, successeur de S. Agricole.

A Châtillon-sur-Loire en Nivernais, S. Pozan, prêtre, recommandable par sa merveilleuse simplicité.

Autres.

A Rome, aux Sept-Colonnes, martyre de S. Diogènes.

A Aquilée, S[tes] Musque et S[te] Cyrie, martyres.

En Egypte, S. Prior, solitaire, disciple de S. Antoine.

En Ethiopie, S. Nob, abbé.

DIX-HUITIÈME JOUR DE JUIN.

S. MARC ET S. MARCELLIEN, MARTYRS A ROME.

Tiré des Actes de S. Sébastien. Voyez *Tillemont*, t. 4; *et Baronius, sous l'an* 285, *n.* 23.

L'AN 286.

Marc et Marcellien étaient frères, et issus d'une des premières familles de Rome. Ils furent convertis à la foi dès leur jeunesse. Ils s'engagèrent l'un et l'autre dans le mariage, et vécurent d'une manière fort honorable selon le monde.

Dioclétien étant parvenu à l'empire en 284, il s'éleva peu après différens orages contre les Chrétiens; ce n'était pas que ce prince eût encore publié d'édit contre l'Eglise, mais il ne s'opposait point à la fureur des idolâtres. Marc et Marcellien furent arrêtés dans une de ces persécutions particulières. On les conduisit en prison, et Chromace, lieutenant du préfet de Rome, les condamna à être décapités.

Ceux qui les aimaient selon la chair ne désespérèrent pas de faire révoquer la sentence. Ils obtinrent un délai de trente jours, se flattant de les déterminer enfin à se conformer aux désirs du juge. On transféra les deux saints dans la maison de Nicostrate, premier greffier de la préfecture. Tranquillin, leur père, Marcie, leur mère, ainsi que leurs femmes et leurs enfans, encore en bas âge, vinrent les y trouver, et tâchèrent de les vaincre par tout ce que les prières et les larmes ont de plus séduisant. S. Sébastien, officier de la maison de l'empereur, arrivé depuis peu à Rome, les visitait tous les jours, pour les exhorter à être inébranlables. Toutes ces conférences se terminèrent par la conversion de Tranquillin et de Marcie, et de celle des femmes des deux saints. Nicostrate abjura aussi le paganisme, en quoi il fut bientôt imité par Chromace. Ce dernier mit les confesseurs en liberté, puis se retira à la campagne, après avoir quitté sa charge.

Un officier chrétien, nommé Castule, cacha Marc et Marcellien dans l'appartement qu'il avait au palais de l'empereur. Mais ils furent trahis par Torquat, qui avait lâchement apostasié: on se ressaisit donc de leurs personnes. Fabien, qui avait succédé à Chromace, les condamna à être liés à un poteau, et à y être attachés par les pieds avec des clous. Ils restèrent en cet état un jour et une nuit. Le lendemain, ils furent percés à coups de lance. On les enterra à deux milles de Rome, dans l'*Arenarium*, qui fut de-

puis changé en un cimetière de leur nom, et qui était entre le chemin d'Appuis et celui d'Ardée. Leur fête est marquée en ce jour dans tous les anciens Martyrologes.

On donne souvent le nom de vertu à ce qui n'en a que l'apparence. La persécution est comme la pierre de touche avec laquelle on distingue la vraie vertu. Il n'y a que les épreuves qui puissent faire connaître ce que nous sommes dans la réalité. Il nous en coûte peu de dire que nous aimons Dieu par-dessus toutes choses; il ne nous en coûte pas plus de nous imaginer que nous aurions le courage des martyrs, lorsque le danger est éloigné. Où sont les preuves qui attestent la sincérité de notre amour pour Dieu? « La persécution, dit S. Bernard[1], montre la différence » qu'il y a entre un pasteur véritable et un pasteur mercenaire. » Cette maxime peut s'appliquer, avec une certaine proportion, aux Chrétiens de tous les états.

S. AMAND, ÉVÊQUE DE BORDEAUX.

On lit, dans S. Paulin de Nole, que S. Amand servait Dieu dès son enfance; qu'il fut élevé dans la connaissance de l'Ecriture, et qu'il préserva son innocence des souillures que l'on a coutume de contracter dans le commerce du monde. Ayant été ordonné prêtre par S. Delphin, évêque de Bordeaux, qui l'attacha à son église, il se montra fort zélé pour la gloire de Dieu. Ce fut lui qui instruisit S. Paulin des mystères de la foi, pour le préparer à la réception du baptême. Depuis ce temps-là Paulin entretint toujours avec S. Amand une amitié très-étroite. Il lui écrivit plusieurs lettres; et nous voyons par celles qui nous sont restées qu'il avait beaucoup de vénération pour sa vertu.

S. Amand fut élu, après la mort de S. Delphin, pour gouverner l'église de Bordeaux. Mais il se démit bientôt de sa dignité en faveur de S. Séverin, qui s'était retiré auprès de lui[a]; et il ne voulut la reprendre que quand la mort eut enlevé ce saint. Il se conduisit, au rapport de S. Paulin, comme un fidèle gardien de la religion et de la foi de Jésus-Christ. Il est nommé en ce jour dans le Martyrologe romain. On ignore l'année précise de sa mort. C'est

[1] *L. de Convers. ad Cleric.*

[a] Ce S. Séverin est différent de celui qui fut évêque de Cologne. Il est dit qu'il vint à Bordeaux du pays de l'Orient, *à partibus Orientis.*

à lui qu'on est redevable de la conservation des écrits de S. Paulin, qui mourut en 431.

Voyez S. Paulin de Nole, *ep.* 2, 9, 12, 48; et le *Gallia Christ. nova*, *t.* 2, *p.* 789.

Ste MARINE, VIERGE.

Cette sainte, qui florissait en Bithynie, servit Dieu dans l'état monastique avec une ferveur extraordinaire. Elle est renommée pour son humilité et sa patience dans les Vies des Pères du désert. On place sa mort vers le milieu du huitième siècle. En 1230, ses reliques furent transportées de Constantinople à Venise, où elles se gardent dans une église de son nom. Cette sainte était patronne d'une paroisse de Paris, et il est fait mention de cette église dans les lettres de Guillaume, évêque de la même ville. On y voyait une portion de ses reliques qui y avait été apportée de Venise. Ste Marine est honorée en différens jours. Elle est nommée le 18 de juin dans le Martyrologe romain et dans le nouveau Bréviaire de Paris. On fait à Venise la fête de la translation de ses reliques le 17 de juillet.

Voyez les Bollandistes sous ce dernier jour, *t.* 4 *julii.*

Ste ÉLISABETH,

ABBESSE DE SCONAUGE EN ALLEMAGNE.

Il y a en Allemagne trois monastères du nom de Sconauge. L'un, situé près d'Heidelberg, appartient aux religieux de Cîteaux, et fut fondé en 1135 par Buggon, évêque de Worms. Le second, habité par des Cisterciennes, est dans la Franconie. Le troisième, où l'on suit la règle de S. Benoît, est à quatre milles germaniques de Bingen, au diocèse de Trèves; il eut pour fondateur Hildelin, qui y prit l'habit en 1125, et qui en fut élu premier abbé. Hildelin fit bâtir à quelque distance un monastère de filles du même ordre et du même nom, lequel n'existe plus aujourd'hui. La régularité qui florissait dans cette maison y attira Ste Elisabeth, qui, dès son enfance, avait servi Dieu avec une grande ferveur. Elle s'y fixa par la profession religieuse, et depuis en fut élue abbesse. Elle commença, à l'âge de vingt-trois ans, à être favorisée de vi-

sions célestes[a]. Elle mourut le 18 juin 1165, dans sa trente-sixième année. Elle est nommée en ce jour dans le Martyrologe romain, quoiqu'elle n'ait jamais été solennellement béatifiée.

Voyez son *Encomium*, par un abbé de Sconauge, *ap. Bolland.* t. 3 *junii, ad diem* 18.

MARTYROLOGE.

A Rome, sur la voie d'Ardée, fête des saints martyrs Marc et Marcellien, frères, qui, ayant été arrêtés par le juge Fabien, durant la persécution de Dioclétien, furent attachés à un poteau, où on leur enfonça des clous aigus dans les pieds; et comme ils ne cessaient point de louer Jésus-Christ, on leur transperça les côtés avec des lances, et ils allèrent ainsi dans les royaumes célestes avec la gloire du martyre.

A Malaga en Espagne, les saints martyrs Cyriaque et Paule, vierge, qui, accablés sous les pierres, rendirent leurs âmes au ciel du milieu des cailloux.

A Tripoli en Phénicie, S. Léonce, soldat, qui, sous le président Adrien, parvint, avec Hypace et Théodule, qu'il convertit à Jésus-Christ, à la couronne du martyre par de cruels tourmens.

Le même jour, S. Ethère, martyre, qui, durant la persécution de Dioclétien, après avoir souffert le feu et d'autres tortures, fut décapité.

A Alexandrie, martyre de Ste Marine, vierge.

A Bordeaux, S. Amand, évêque et confesseur.

A Xaca en Sicile, S. Caloger, ermite, dont la sainteté éclate surtout pour la délivrance des énergumènes.

A Schonauge, Ste Elisabeth, vierge, célèbre par l'observance de la vie religieuse.

Saints de France.

A la Grand-Paroisse, entre Melun et Montereau, S. Fortuné, évêque, originaire de Verceil, philosophe, ami de S. Germain de Paris, écrivain de la Vie de S. Marcel, évêque de la même ville.

Autres.

A Ravenne, les saints martyrs Félix, Crispin et autres

En Egypte, le martyre de huit solitaires, massacrés par un barbare.

A Pavie, Ste Spécieuse, vierge.

A Mantoue, la bienheureuse Osanne, vierge, du tiers-ordre de Saint-Dominique.

[a] Les visions imprimées sous son nom ont été écrites par Egbert, son frère. Le père Louis du Mesnil, savant jésuite, se plaint du peu de discernement de cet auteur, qui a confondu les opinions et les histoires particulières avec les révélations. C'est ce qui paraît surtout par ce qu'il dit de Ste Ursule et de Cyriaque, qu'il prétend avoir été pape après S. Pontien. *Voyez* la remarque du P. Papebroch et Amort, *de Revelationibus.*

DIX-NEUVIÈME JOUR DE JUIN.

S. GERVAIS ET S. PROTAIS, MARTYRS DE MILAN.

Tiré de S. Ambroise, ep. 22 (ol. 54), ad Marcellinam sororem; *et de S. Augustin*, de Civit. l. 22, c. 8; l. de cura pro mortuis, c. 17; *et* Confes. l. 9, c. 7. Voyez *Tillemont*, t. 2, p. 78; *Orsi; la* Dissertatio apologetica ad vindicandam Mediolano sanctorum corporum Gervasii et Protasii possessionem, *composée par Joseph-Antoine Saxi, préfet de la bibliothèque ambroisienne, et imprimée à Bologne en* 1709; *S. Paulin*, Nat. sanct. Felicis II, ap. Muratori, Anecd. lat. *et* p. 468, novæ edit. Op. S. Paulini, Veronæ. Voyez *encore Puricelli*, Dissert. Nazar. et monum. basilicæ Ambros.

Ces deux saints sont appelés par S. Ambroise les premiers martyrs de Milan. Il paraît qu'ils souffrirent sous Néron, ou au plus tard sous Domitien. On dit qu'ils étaient fils de S. Vital ou de Ste Valérie, qui versèrent leur sang pour la foi, l'un à Ravenne et l'autre à Milan. Cette dernière ville est devenue célèbre par le martyre et les miracles de S. Gervais et de S. Protais, que quelques auteurs prétendent avoir été frères. On lit dans S. Ambroise, qu'aidés de la grâce, ils s'étaient préparés long-temps à la victoire qu'ils remportèrent, par les exercices de la piété et par la constance avec laquelle ils résistèrent à la corruption du siècle. Le même Père ajoute qu'ils furent décapités pour le nom de Jésus-Christ [a].

Les fidèles de Milan avaient perdu, dans le quatrième siècle, le souvenir de ces saints, qui n'avaient pas pour cela cessé de les assister dans leurs divers besoins. Ils durent à la découverte de leurs reliques la délivrance d'un des plus grands dangers qui eût jamais menacé leur église.

L'impératrice Justine, veuve de Valentinien Ier, et mère de Valentinien le Jeune, qui régnait alors, et faisait sa résidence à Milan, portait jusqu'au fanatisme son attachement pour la doctrine d'Arius; elle faisait encore tous les efforts imaginables pour chasser S. Ambroise de son siége. Les Ariens, qui avaient ce dernier point fort à cœur, employaient, dans le dessein de réussir, tout ce que la calomnie a de plus atroce. Ce fut dans une conjecture aussi critique que nos saints martyrs vinrent au secours de l'église de Milan. Le lieu où étaient leurs reliques fut révélé à S. Ambroise par une vision qu'il eut en songe [1]. D'autres disent que

[a] Tous les critiques s'accordent à rejeter comme apocryphe la lettre aux évêques d'Italie qui porte le nom de S. Ambroise, et où l'on trouve une histoire détaillée de la vie et des souffrances des deux saints martyrs. Cette lettre contredit visiblement celle que le même Père écrivit à sa sœur Marcelline. *Voyez* Tillemont, *n.* 2, *p.* 499, *t.* 12, et les savans Bénédictins qui ont donné l'édition des œuvres de S. Ambroise, *t.* 2, *Append. p.* 483.

[1] S. Augustin, *de Civ.* l. 22, *c.* 8, et *Confess. l.* 9, *c.* 7.

les saints eux-mêmes lui apparurent et lui firent connaître l'endroit qui renfermait leurs corps [1].

S. Ambroise était alors sur le point de consacrer l'église appelée depuis *Basilique Ambroisienne*, et connue aujourd'hui sous le nom de *Saint-Ambroise le Grand*. Les fidèles désiraient qu'il la consacrât avec autant de solennité qu'il avait fait celle des Apôtres, où il avait mis une portion de leurs reliques. Le saint évêque ne demandait pas mieux que de leur accorder ce qu'ils désiraient, mais il ne savait où prendre des reliques. On ignorait encore que les corps de S. Gervais et de S. Protais étaient devant les barreaux qui environnaient le tombeau de S. Nabor et de S. Félix. Ambroise, instruit par une lumière céleste, comme nous l'avons remarqué, fit creuser la terre en cet endroit. On y trouva les corps de deux hommes qui paraissaient avoir été d'une grande taille. Les os encore entiers étaient dans leur situation naturelle, excepté que les têtes étaient séparées du reste du corps. Le fond du tombeau était couvert de sang, et l'on y voyait toutes les marques qui pouvaient constater la vérité de ces reliques [a].

Une personne possédée, que l'on avait amenée pour recevoir l'imposition des mains, fut saisie du démon avant que l'on commençât les exorcismes, et jetée sur le tombeau après avoir été agitée par d'horribles convulsions [2]. On regarda ce qui venait de se passer comme un premier témoignage que Dieu rendait à la sainteté de ses serviteurs.

Les os ayant été levés de terre furent mis dans des litières, selon leur situation naturelle, et couverts de plusieurs ornemens. On les transporta ensuite dans la basilique de Fauste, dite aujourd'hui de *Saint-Vital* et de *Saint-Agricole*. Cette église était près de Saint-Nabor, qui porte présentement le nom de Saint-François. Les reliques des martyrs y furent exposées deux jours, et il s'y fit un concours prodigieux de fidèles qui passèrent les nuits mêmes en prières. Le troisième jjour, qui était le 18 de juin, on les transféra dans la basilique Ambroisienne, avec une pompe religieuse, qui fut suivie de réjouissances publiques par toute la ville.

Durant la marche de la procession, un aveugle se trouva guéri. Il se nommait Sévère, était connu de tous les habitans de Milan, et avait été boucher de profession. Ayant appris quel était l'objet de la fête, il se fit conduire à un lieu par où les saintes reliques

[a] Paulin. *in Vita S. Ambrosii*. [2] S. Ambros. *Ep.* 22, *ad Sor.*

[d] Quand S. Augustin dit que les corps étaient entiers, il entend seulement que les os n'étaient ni cassés, ni en poussière, mais dans leur situation naturelle, comme cela est clair par le témoignage de S. Ambroise. C'est donc faire violence à son texte, que d'en inférer, à l'exemple de quelques-uns, que les chairs étaient parfaitement conservées.

devaient passer. Il n'eut pas plus tôt touché le bord des ornemens qui les couvraient, qu'à l'heure même il recouvra la vue. Ce miracle est rapporté par S. Ambroise, par S. Augustin et par Paulin, qui tous trois étaient pour lors à Milan. Sévère, pénétré d'une vive reconnaissance, fit vœu de servir Dieu le reste de ses jours dans l'église où l'on allait déposer les reliques des saints martyrs. S. Augustin l'y laissa lorsqu'il partit de Milan en 387 [1], et il y était encore en 411, quand Paulin écrivit la Vie de S. Ambroise.

Plusieurs personnes, attaquées de diverses maladies, obtinrent aussi une parfaite guérison en touchant les ornemens qui couvraient les reliques ou les linges que l'on avait jetés dessus. Les démons qui agitaient les possédés rendaient gloire à Dieu, et s'avouaient incapables de supporter les tourmens qu'ils souffraient en présence des corps saints. Tous ces prodiges sont attestés par S. Ambroise, dans la lettre qu'il écrivit à sa sœur, et dans laquelle il inséra le sermon qu'il prêcha lorsque les reliques furent arrivées dans la basilique. Elles y restèrent exposées deux jours, après quoi on les plaça dans une voûte sous l'autel du côté droit. Nous apprenons encore du même Père qu'il s'opéra plusieurs miracles par la vertu du sang que l'on avait trouvé dans le tombeau des saints martyrs.

Il s'est fait différentes distributions des reliques de S. Gervais et de S. Protais; on en a fait aussi de leur sang, que l'on avait ramassé et que l'on mêlait avec une espèce de pâte [2]. On voyait encore dans plusieurs églises des morceaux de linge trempés dans ce même sang [3].

S. Augustin parle d'une église dédiée sous l'invocation de ces saints dans le diocèse d'Hippone, et entre autres miracles qui s'y opéraient, il en rapporte un qui fut très-remarquable [4]. Il prêcha son deux cent quatre-vingt-sixième sermon le jour de leur fête, qui est marquée au 19 de juin dans l'ancien calendrier d'Afrique. On la célèbre le même jour dans tout l'Occident. Il y a un grand nombre de diocèses et d'églises paroissiales dont S. Gervais et S. Protais sont patrons.

Les Ariens de Milan firent tous leurs efforts pour nier la vérité des miracles opérés par l'intercession de ces saints. « Mais ils mon-» traient par là, dit S. Ambroise, qu'ils n'avaient pas la même foi » qu'eux. Autrement, pourquoi auraient-ils cherché à détruire des » miracles aussi évidens? Cette foi, continue-t-il, est confirmée

[1] S. Aug. *Serm.* 286.
[2] S. Gaudent. *Serm.* 17.
[3] S. Grégor. Turon. *de Glor. Mart.* c. 47.
[4] *De Civ.* l. 22, c. 8.

» par nos ancêtres; les démons eux-mêmes sont forcés de rendre
» témoignage à une doctrine que nient les hérétiques [a]. »

Les martyrs sont amplement dédommagés de tout ce qu'ils ont souffert pour le nom de Jésus-Christ. Ils comprennent par expérience qu'il n'y a point de proportion entre les peines de cette vie et un poids immense de gloire. Dieu ne se contente pas de récompenser dans le ciel ceux qui ont combattu généreusement pour la foi, il se plaît encore souvent à manifester aux hommes l'amour qu'il leur porte, et à leur communiquer le pouvoir d'opérer des prodiges sur la terre. Refuserions-nous de servir un Dieu qui prend un si vif intérêt au salut et à la gloire de ses serviteurs? Pourrions-nous ne pas souffrir, sinon avec joie, du moins avec patience et résignation, les épreuves qui nous arrivent? Qu'est-ce, après tout, que ces épreuves, en comparaison des tortures qu'endurèrent les martyrs? Il faut que nous soyons bien ennemis de nous-mêmes pour perdre tant d'occasions qui se présentent de mériter une couronne immortelle.

S. DÉODAT, ÉVÊQUE DE NEVERS,

PUIS FONDATEUR DE L'ABBAYE DE SAINT-DIÉ EN LORRAINE.

S. Déodat ou Dieudonné, vulgairement appelé S. Dié, sortait d'une illustre famille de la France occidentale. Il possédait dans un degré éminent les plus précieux dons de la nature et de la grâce. Dès sa jeunesse, il prit pour règle de conduite cette double charité qui consiste à aimer Dieu et le prochain. Les maximes de la sagesse chrétienne lui paraissant préférables à toutes les richesses du monde, il ne négligea rien pour les conserver dans son cœur. Ayant été élu évêque de Nevers vers l'an 655, il remplit son ministère en pasteur qui ne cherche que la gloire de Jésus-Christ. Mais l'amour de la perfection, et l'attrait que Dieu lui avait donné pour la retraite, lui firent quitter son siége pour aller passer le

[a] Papebroch avait avancé que les corps de S. Gervais et de S. Protais avaient été transférés à Brisach, situé autrefois en Alsace, et faisant aujourd'hui partie de l'empire germanique. Mais il a été réfuté par Saxi, préfet de la bibliothèque ambroisienne, et il s'est rétracté avec beaucoup d'esprit.

Une des plus anciennes paroisses de Paris, puisque Fortunat, qui vivait au sixième siècle, en parle dans sa Vie de S. Germain de Paris, est dédiée sous l'invocation de S. Gervais et de S. Protais. Les connaisseurs regardent comme un chef-d'œuvre le portail de cette église, composé des ordres dorique, ionique et corinthien, placés les uns au-dessus des autres. On admire aussi la chapelle de la Vierge, qui est dans la même église.

reste de ses jours dans la solitude. Après avoir averti ses diocésains de lui chercher un successeur, il sortit du pays pour se retirer dans les montagnes des Vosges.

Déodat pénétra dans l'Alsace, espérant fixer son séjour dans quelque lieu reculé de la forêt de Haguenau. Il s'y lia d'une étroite amitié avec S. Arbogaste, qui y menait depuis quelque temps la vie érémitique, et qui devint depuis évêque de Strasbourg. Mais ayant essuyé diverses contradictions de la part du peuple qui habitait ce pays, il se retira dans l'île de *Novientum* ou d'Ebersheim. Il s'y était formé vers l'an 661 une espèce d'ermitage où quelques solitaires vivaient en communauté. Ils reçurent Déodat avec joie. La réputation de sa sainteté lui attira bientôt un grand nombre de disciples, qui se rangèrent sous sa conduite et devinrent les imitateurs de ses vertus. Soutenu par la protection de Chilpéric II, roi d'Austrasie, il bâtit une église en l'honneur de S. Pierre et de S. Paul, et l'enrichit des reliques du martyr S. Maurice, qu'il avait obtenues d'Ambroise, abbé du monastère de Saint-Maurice en Valais. La dédicace de cette église fut faite par l'évêque de Nevers, en présence d'une grande foule de peuple de l'Alsace et de la Lorraine, qui était accouru à cette solennité. Telle fut l'origine de l'abbaye d'Ebersmunster, située dans le diocèse de Strasbourg, à deux lieues au-dessous de Sélestadt, et à sept de Strasbourg.

Comme le gouvernement de cette abbaye ne permettait point au saint de vaquer librement à la contemplation, il quitta Ebersmunster pour se retirer dans un lieu plus solitaire. Il crut l'avoir trouvé dans les environs d'Ammerschweyer, qui est aujourd'hui un bourg de la Haute-Alsace, au diocèse de Bâle. Il y bâtit un ermitage, mais les habitans de ce lieu le chassèrent de sa retraite. Toutes ces traverses ne troublèrent point la tranquillité de son âme. Il avait fait connaissance avec un riche seigneur du pays, nommé Hunon, qui demeurait à Hunnaweyr, et dont la femme, appelée Hunne, et alliée à Aldaric, duc d'Alsace, était aussi recommandable par sa piété que par sa charité [a]. Hunon offrit à Déodat une de ses terres ; mais il la refusa, en disant qu'il n'avait pas quitté son évêché pour chercher ailleurs des domaines. Il ajouta que son

[a] Hunon eut un fils que S. Déodat baptisa, et auquel il donna son nom. Il se fit religieux à Ebersmunster, et mourut en odeur de sainteté. Hunne, sa femme, fut canonisée en 1520, à la sollicitation d'Ulric, duc de Wirtemberg, par le pape Léon X, et son corps fut exposé, le 15 d'avril de la même année, à la vénération publique. Ses reliques furent profanées et dispersés en 1549 par les habitans de Hunnaweyr, qui avaient embrassé le luthéranisme. Cette sainte est la même que la bienheureuse Hunne, nommée incorrectement Huva dans les catalogues de Ferrarius et d'Artur du Monstier. Les Bollandistes en ont fait mal à propos une compagne de Ste Ursule.

dessein était de se retirer dans un lieu entièrement désert, afin de ne plus y être exposé à la jalousie.

Il retourna dans les montagnes des Vosges, et s'arrêta dans une vallée qu'il nomma le val de Galilée, et qu'on appelle aujourd'hui le val de Saint-Dié. Il y bâtit une cellule et une chapelle sous l'invocation de S. Martin. C'était alors un désert inculte, mais qui cessa bientôt de l'être par le grand nombre de personnes qui vinrent se mettre sous la conduite de Déodat. Il y bâtit sur la colline, vers l'an 669, un grand monastère où il renferma ses disciples sous la règle de S. Colomban, à laquelle celle de S. Benoît fut depuis substituée. Le roi Childéric II lui donna en même temps la propriété de toute la vallée. Ce monastère fut nommé *Jointures*, à cause de la jonction du ruisseau de Rotbach avec la Meurthe.

S. Déodat se retira sur la fin de ses jours dans son ancienne cellule près de la chapelle de Saint-Martin, et de là il gouvernait ses religieux avec autant de vigilance que s'il eût été présent [a]. Il mourut entre les bras de S. Hidulphe, son ami, le 19 juin 679 [b]. Il s'est formé autour de son monastère une ville que l'on appela Saint-Dié de son nom. L'abbaye fut sécularisée en 954. Elle devint un célèbre chapitre de chanoines, lequel a été érigé en évêché par bulle du pape Pie VI, du 21 juillet 1777, et par lettres-patentes de Louis XVI du mois d'août de l'année suivante. En 1635, l'armée suédoise brûla la châsse de S. Dié avec une partie de ses reliques.

Voyez l'ancienne Vie de S. Déodat, qui paraît avoir été écrite avant la sécularisation de l'abbaye de Saint-Dié, et qui fut approuvée par le pape S. Léon. Elle a été publiée par les Bollandistes et par D. Mabillon. *Voyez* aussi l'Histoire de l'Eglise de Strasbourg, par l'abbé Grandidier. Nous avons fait un très-grand usage de cet ouvrage.

[a] Quelque temps auparavant, S. Gondebert, évêque de Sens, après s'être démis de l'épiscopat, avait fondé l'abbaye de Senones, à trois lieues de Jointures. Il y mourut le 1er mars 675. Nous parlerons dans le tome suivant de S. Hidulphe, entre les bras duquel mourut S. Déodat, et qui quitta l'archevêché de Trèves pour fonder l'abbaye de Moyenmoutier. Celle-ci est située au milieu des abbayes de Jointures, d'Estival, de Senones et de Bon-moutier. Les deux dernières doivent leur origine à S. Bodon, nommé aussi Leudin, qui occupa le siége de Toul depuis l'an 666 jusqu'en 675.

[b] Le P. Le Cointe ayant confondu S. Déodat avec Adéodat, évêque de Toul, met sa mort en 684. Le P. Labbe, par erreur, le fait mourir un siècle plus tard, en 769.

S. BONIFACE, RELIGIEUX CAMALDULE,

ARCHEVÊQUE, APOTRE DE RUSSIE ET MARTYR.

Boniface, appelé aussi Brunon, était d'une des plus illustres familles de la Saxe. Il fut élevé d'une manière conforme à sa naissance. Il étudia les lettres sous les plus habiles maîtres, entre autres sous Gui le Philosophe. Dès ses premières années, il montra beaucoup d'inclination pour la vertu, et il entra, étant encore fort jeune, dans l'état ecclésiastique.

L'empereur Othon III l'ayant appelé à sa cour, le fit son chapelain, et lui donna en même temps la surintendance et le soin de tout ce qui concernait la chapelle impériale. Il fut si touché de sa vertu et de la douceur de son caractère, qu'il mit en lui toute sa confiance : il ne négligeait aucune des occasions qui se présentaient de témoigner publiquement l'estime et l'affection qu'il avait pour lui, jusque-là qu'il l'appelait ordinairement son *âme*.

Boniface ne s'enorgueillit point de la faveur dont il jouissait. Il s'exerçait au contraire à la pratique de l'humilité et de la mortification, afin de se prémunir contre les écueils de la prospérité. Sa vigilance était proportionnée à la grandeur du danger que l'on court, quand on est environné de tout ce que le monde a de plus séduisant. Une dévotion tendre lui inspirait un grand amour pour la prière, et surtout pour le service divin. Un jour qu'il allait à l'église dédiée sous l'invocation de S. Boniface, archevêque de Mayence et martyr, il se sentit tout-à-coup enflammé d'un désir ardent de sacrifier sa vie pour Jésus-Christ. « Ne m'appelé-je pas » aussi Boniface? s'écria-t-il dans un saint transport. Pourquoi » donc ne serais-je point martyr, comme celui dont on vient im» plorer l'intercession en ce lieu? » Depuis ce temps-là, il ne fit plus que soupirer après le bonheur de verser son sang pour la foi.

S. Romuald étant venu à la cour de l'empereur en 998, Boniface fut singulièrement édifié de sa conduite; il lui demanda la permission d'entrer dans son ordre pour s'y consacrer à Dieu sans réserve. Othon ne vit partir qu'à regret un homme qui lui était si cher; et s'il ne s'opposa point à sa résolution, ce fut uniquement par la crainte d'agir contre la volonté de Dieu.

Boniface eut bientôt pris l'esprit et les maximes de S. Romuald.

Il oublia ce qu'il avait été dans le monde. C'était sans doute un spectacle bien édifiant que de voir un homme élevé délicatement, accoutumé à porter des habits magnifiques, à vivre au sein des honneurs, à manger à la table d'un grand prince qui le chérissait, et qui le considérait plus que tous les princes de l'Empire, se contenter d'un vêtement pauvre, marcher nu-pieds, ne se nourrir que d'herbes et de racines, travailler des mains, gagner son pain à la sueur de son front, coucher sur la dure, ne se permettre que quelques heures de repos, et souvent consacrer à la prière la plus grande partie de la nuit. Il arrivait fréquemment à Boniface de ne manger que deux fois la semaine, savoir, le dimanche et le jeudi. L'amour de la pénitence le portait aussi de temps en temps à se rouler dans les orties et les ronces, afin qu'il n'y eût dans son corps aucune partie qui ne souffrît. Il en agissait de la sorte pour se punir, à ce qu'il disait, de ce que dans sa jeunesse il avait négligé de pratiquer la mortification. Sans cesse il demandait à Dieu, comme David, de le confirmer par sa grâce dans la bonne résolution qu'il lui avait inspirée, et de le faire avancer à pas de géant dans la voie de la perfection.

Après avoir passé quelques années sous la conduite de S. Romuald, il demanda à son supérieur la permission d'aller prêcher l'Évangile aux infidèles. L'ayant obtenue, il se rendit à Rome. Le pape Jean XVIII approuva son pieux dessein, et le mit en état de l'exécuter. Il l'obligea de recevoir un bref qui portait qu'on l'ordonnerait archevêque aussitôt qu'il aurait ouvert sa mission. Boniface s'offrit à Dieu comme une victime prête à être immolée pour le salut du prochain. Dans cette sainte disposition, il traversa l'Allemagne au milieu d'un hiver très-rigoureux. Il allait quelquefois à cheval, mais sans jamais porter de chaussure; et il fallait souvent prendre de l'eau chaude pour détacher ses pieds qui étaient gelés sur les étriers. Il alla à Mersbourg demander la protection du saint empereur Henri II. Lorsqu'il l'eut obtenue, il fut sacré évêque par Taymont, archevêque de Magdebourg, qui lui donna le *pallium* que Boniface avait lui-même apporté de Rome.

Le saint prélat, malgré les fatigues occasionées par ses missions, ne diminua rien de ses austérités ordinaires. Les voyages n'interrompaient point sa prière; il récitait alors les Psaumes, et y trouvait beaucoup de douceur et de consolation. Il serait difficile d'exprimer l'ardeur du désir dont il brûlait pour la conversion des âmes. Les habitans de la Prusse, encore sauvages, lui paraissant les plus opiniâtres dans le mal, il en fit le premier objet de son zèle. Boleslas, duc de Pologne, et beaucoup d'autres personnes très-qualifiées, avaient pour lui autant d'affection que de

respect; ils lui envoyèrent de riches présens, qu'il n'accepta que pour les distribuer aux pauvres et aux églises. Les biens temporels lui semblaient indignes de son ministère, et il n'attendait que de Dieu la récompense de ses travaux.

Ce fut la douzième année d'après son entière séparation du monde, que Boniface entra dans la Prusse. Il prêcha l'Evangile aux idolâtres, qui profitèrent peu de ses instructions, parce que le temps de la miséricorde divine n'était pas encore arrivé pour eux. Il se serait cru dédommagé de ses peines, s'il avait eu l'avantage de verser son sang pour Jésus-Christ. Mais les infidèles lui refusèrent cette satisfaction; ils se ressouvenaient que le martyre de S. Adalbert, et les miracles opérés ensuite par son intercession, avaient été pour plusieurs du pays un motif d'embrasser le christianisme; Boniface quitta la Prusse, où ses travaux étaient inutiles, et alla prêcher la foi sur les frontières de la Russie [a].

Les Russes [b] étaient des barbares plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ils avaient encore toute leur ancienne férocité, lorsque le saint missionnaire entreprit de les convertir à la religion chrétienne. Ils n'eurent pas plus tôt appris son arrivée, qu'ils lui défendirent de prêcher; ils lui ordonnèrent même de sortir de leur pays. Boniface n'eut égard ni à l'ordre ni à la défense. Il alla trouver le roi d'une petite province qui avait envie de l'entendre. Mais comme il était nu-pieds, et pauvrement vêtu, le prince le traita avec mépris, et ne lui permit point de parler. Il se

[a] Les Bollandistes, *t.* 3 *junii*, *p.* 908, § 2, *n.* 8, pensent que S. Boniface, dans sa mission en Prusse, convertit à la foi les Livoniens et les Samogitiens.

[b] Les Russes ou *Rutheni* descendaient des *Roxolanes*, dont parlent Strabon, Pline et Pomponius-Méla. Nous apprenons des mêmes auteurs que les Roxolanes étaient le peuple le plus septentrional de la Scythie européenne que connussent les Romains, le pays qu'ils habitaient étant situé au-delà du Boristhène, derrière celui des Gètes, autrement appelés *Daces* par les anciens auteurs latins, et à l'occident du territoire des Alains. Il paraît qu'originairement ils se nommaient *Roxi* ou *Rossi Alani*. Le mot *rosscia* signifie *dispersion* en langue russe. Ainsi par *Russes*, on entendait un peuple qui vivait dispersé dans les bois et les campagnes, changeant souvent d'habitation, comme faisaient les Nomades et comme font encore aujourd'hui les Tartares. C'est pour cela que Procope, *lib.* 3 *de Bello Gothico*, *c.* 14, leur donne en grec le nom de *Spori*, qui revient pour le sens à celui des *Russes*. On trouve de bonnes raisons de la vérité de cette étymologie dans Herbersteinius, *Commentar. rerum Moscovit.* dans Hoffman, *Lexic.* et dans M Joseph Assémani, *Orig. Slavorum*, *c.* 3, *p.* 222.

Les écrivains des neuvième et dixième siècles changèrent le nom de *Roxolani* en celui de *Russi* ou *Rutheni*, qui était plus doux. C'est ainsi que ces peuples sont appelés par Luitprand, évêque de Crémone, par l'auteur des Annales de S. Bertin, et par les Grecs, tels que Nicétas, *in Vita S. Ignat.* Siméon Métaphraste, *in Chron.* et le continuateur de Théophane.

Les Russes se servent de la langue esclavone dans la célébration de l'office divin. Mais ils suivent le rit de l'Eglise grecque, comme les Moscovites et les habitans de certaines provinces qui sont soumises à la Pologne. Il y en a une partie de catholiques, les autres adhèrent au schisme des Grecs.

N. B. On ne doit point s'en rapporter, touchant l'histoire des Russes, à Bayer, qui a écrit sur l'origine des Scythes, *in Comment. Acad. Petropolit. t.* 1, *p.* 390 Rien n'est moins exact que ses *Origines Russicæ*

retira, et revint ensuite avec les vêtemens qui lui servaient à célébrer la messe. Le roi lui dit qu'il se convertirait, s'il le voyait passer à travers un grand feu sans se brûler. Le saint, par une inspiration divine, opéra le miracle qu'on lui demandait. Le prince, qui en avait été témoin, se fit instruire, et reçut le baptême avec plusieurs de ses sujets. Les Barbares, furieux du progrès que faisait l'Evangile, menacèrent le saint des plus cruels traitemens, s'il ne sortait aussitôt de leur pays. Voyant que leurs menaces ne produisaient aucun effet, ils se saisirent du saint, et le décapitèrent en 1009, avec dix-huit autres Chrétiens. Le Martyrologe romain nomme S. Boniface en ce jour; il le nomme aussi le 15 d'octobre, sous le nom de *S. Brunon*, sans doute à cause de quelque translation de ses reliques [a].

Voyez sa Vie, donnée par Mabillon, *Act. ord. S. Bened. sec.* 6, *p.* 79; le B. Pierre Damien, *in Vitâ S. Romualdi*, et les Bollandistes, *t.* 3 *junii*, *p.* 907.

S[te] JULIENNE FALCONIERI, VIERGE.

Julienne, par sa sainteté, a communiqué une gloire immortelle à l'illustre famille des Falconiéri. Elle vint au monde en 1270, dans un temps où ses parens, avancés en âge, ne comptaient plus avoir d'enfans. Aussi sa naissance fut-elle regardée comme miraculeuse. Son père et sa mère, par reconnaissance, se dévouèrent entièrement aux exercices de la religion; ils fondèrent et firent bâtir à Florence l'église de l'Annonciation, qui, pour la richesse et la beauté de l'architecture, est encore aujourd'hui regardée comme une merveille.

Carissime, père de Julienne, était frère du bienheureux Alexis Falconiéri, qui fut avec S. Philippe Béniti une des premières colonnes de l'ordre des Servites. On appelle *Servites* des personnes religieuses qui se consacrent au service de Dieu sous la protection spéciale de la sainte Vierge.

Les premiers mots que Julienne apprit à bégayer furent ceux de Jésus et de Marie. A peine eut-elle l'usage de sa raison, qu'elle se montra pleine d'ardeur pour la pratique de la vertu. Dans un âge où l'on est peu capable de réfléchir, elle chérissait

[a] Quelques auteurs ont distingué S. Brunon, ou S. Brun, de S. Boniface. Mais si l'on veut comparer la Vie de S. Brun, par Ditmar, avec celle de S. Boniface, par le B. Pierre Damien, on conviendra qu'il s'agit d'une seule et même personne. La chronique de Magdebourg nomme expressément notre saint *Brun* ou *Boniface*.

déjà l'exercice de la prière et de la mortification. Sa modestie était si grande, qu'elle ne regardait jamais en face les personnes d'un autre sexe. Le nom seul du péché lui causait de l'horreur. Lorsqu'elle eut atteint sa seizième année, elle quitta le monde, embrassa l'état de virginité, et reçut des mains de S. Philippe Béniti le voile des *Mantellates*. On donne ce nom à celles qui composaient un troisième ordre de Servites [a], et on le leur donne à cause d'une espèce particulière de manches courtes qu'elles portent pour travailler avec plus de facilité. Elles ont été instituées pour servir les malades, et pour exercer d'autres œuvres de charité. Dans les commencemens, elles n'étaient point obligées à garder strictement la clôture.

Cet ordre, dont Julienne fut la première personne, s'accrut bientôt considérablement. Plusieurs femmes de piété s'offrirent pour y entrer; et la sainte se vit obligée de faire la fonction de prieure. Quoique sa place lui donnât de l'autorité sur toutes les sœurs, elle n'avait point de plus grand plaisir que quand elle trouvait l'occasion de les servir. Une prière fervente et continuelle lui mérita des faveurs extraordinaires du ciel. Rien n'était capable de l'arrêter dès qu'elle pouvait être utile au prochain, surtout lorsqu'il s'agissait de réconcilier des ennemis, de retirer les pécheurs du désordre, ou d'apporter de l'adoucissement aux douleurs que souffraient les malades. La rigueur de ses austérités égalait ses autres vertus. Elle supporta avec une patience inaltérable les différentes épreuves que Dieu lui envoya. Un vomissement continuel ne permettant pas qu'on lui administrât la communion durant sa dernière maladie, Jésus-Christ employa un prodige pour satisfaire le désir ardent qu'elle avait de s'unir à son divin époux. Elle mourut dans son couvent de Florence en 1340. La vérité de plusieurs miracles opérés par son intercession a été prouvée juridiquement. Benoît XIII la béatifia en 1729, et Clément XII acheva le procès de sa canonisation [1].

Voyez la Vie de la sainte, par Giani; l'Histoire des Fondateurs des ordres religieux, par Bonanni, *t.* 2; et le P. Papebroch, *Append. t.* 3 *junii, p.* 923.

[a] Le premier ordre était composé des religieux Servites. S. Philippe Béniti forma le second de certaines femmes pieuses qui voulaient servir Dieu dans la retraite. Le troisième ordre s'est beaucoup étendu dans l'Italie et dans l'Autriche.

[1] *Bullar. Rom. t.* 15, *p.* 141.

S. HILDEGRIN, ÉVÊQUE DE CHALONS-SUR-MARNE.

NEUVIÈME SIÈCLE.

Hildegrin était frère de S. Ludger, apôtre des Saxons, et fut élevé par ce saint homme. Il le suivit en Italie, avec un autre disciple de Ludger, nommé Gerbert. Après avoir fait un assez long séjour au mont Cassin, il revint en France, et fut nommé par Charlemagne à l'évêché de Châlons-sur-Marne. Dans ce poste, il se distingua par sa piété et son zèle, pendant que son frère plantait la vraie foi en Frise. Il paraît qu'il quitta son siége après la mort de son frère. Pour faire exécuter les ordres de Ludger, il se rendit en Allemagne, et transporta au monastère de Verden le corps du bienheureux auquel il succéda dans le gouvernement de cette abbaye. C'est lui qui fournit à Alfrid les mémoires pour rédiger la Vie de Ludger. Quelques autres prétendent qu'il fut élevé sur le siége épiscopal de Halberstadt; et Gerfroi son neveu, sur celui de Munster. Hildegrin laissa partout où il exerça les fonctions du saint ministère une mémoire chère. Ses vertus et son zèle lui ont assigné une place parmi les saints. Son nom se trouve dans plusieurs Martyrologes.

Voyez *Vita S. Ludg. apud Boll.* 26 *martii*, et l'*Histoire de l'égl. gall.* t. 6, p. 311 et suiv.

LE B. ODON, ÉVÊQUE DE CAMBRAI.

L'AN 1113.

Gaucher, évêque de Cambrai, s'était rendu coupable de simonie et fut déposé par le pape Urbain II. La sentence qui le privait de son siége n'était cependant pas mise à exécution, parce que Gaucher avait su gagner les bonnes grâces de l'empereur qui le soutenait. Alors le pape s'adressa à Manassès, archevêque de Reims, avec injonction d'élire un évêque pour Cambrai. Manassès assembla un concile de ses suffragans en 1105, et on élut d'une voix unanime le vertueux Odon, abbé de Saint-Martin de Tournai. Dès qu'il eut reçu la consécration épiscopale, Odon se rendit à Cambrai et prit possession de son siége; mais Gaucher resta à Cambrai et ne voulut sortir de cette ville du vivant de l'empereur Henri IV

Odon se contenta d'exercer les fonctions épiscopales dans le reste du diocèse, et de réparer les maux que l'indigne Gaucher avait faits et continuait à faire à l'église. Ses talens et ses vertus consolèrent la religion et arrêtèrent les progrès d'un schisme déplorable. Dès-lors il se consacra tout entier à l'instruction des peuples confiés à ses soins et édifia son diocèse par son zèle et sa conduite irréprochable. Se voyant enfin paisible possesseur de son siége, il n'omit rien pour effacer jusqu'aux dernières traces de l'administration de Gaucher. Il y réussit non sans peine, et ramena à l'unité les cœurs les plus rebelles. Après avoir ainsi consolidé le bien, il se retira sur la fin de sa vie au monastère d'Anchin, où il avait pris autrefois l'habit religieux. C'est dans cette retraite qu'il attendit en paix l'heure du Seigneur, et qu'il mourut saintement le 19 mai 1113. Ses vertus lui ont mérité le titre de bienheureux.

Voyez les Bolland. 19 *junii.*

S. INNOCENT, ÉVÊQUE DU MANS.

L'AN 542.

S. INNOCENT succéda à S. Principe sur le siége épiscopal du Mans, et soutint la gloire de son église qui avait été gouvernée par de saints prélats depuis son établissement. Il fit achever sa cathédrale et y plaça les reliques des saints martyrs Gervais et Protais. Il avait été élevé dans la piété par S. Victoire, un de ses prédécesseurs, qui l'avait baptisé. On assure que c'est lui qui, ayant entendu parler avec éloge de la règle de Saint-Benoît et des vertus de ceux qui la pratiquaient, députa vers ce saint patriarche pour le prier d'envoyer une colonie de ses disciples dans son diocèse. Toute l'antiquité a toujours reconnu S. Maur de Glanteuil comme le père des Bénédictins en France. Quoiqu'il ne soit pas rigoureusement prouvé que S. Innocent ait en effet appelé les Bénédictins en France, il est cependant vrai qu'il a favorisé l'établissement d'un grand nombre de saints solitaires dans les vastes forêts du Maine. Il gouverna son diocèse pendant une quarantaine d'années, et trouva pendant cette longue carrière ample matière à exercer son zèle. Il prit une part active à tous les grands événemens religieux de son temps, et se montra constamment digne du poste qu'il occupait avec tant de distinction. Sa glorieuse mort est généralement placée au 19 juin 542.

Voyez *Acta episcopor. Cenomanens. Bollandus* 19 *junii.*

MARTYROLOGE.

A Milan, les saints martyrs Gervais et Protais, frères. Le juge Astase fit battre le premier avec des fouets garnis de plomb, jusqu'à ce qu'il eut rendu l'esprit, et décapiter le second après qu'il eut été meurtri de coups de bâton. S. Ambroise, par une révélation du Seigneur, trouva leurs corps tout sanglans, et aussi entiers que s'ils eussent été tués ce jour même. Dans leur translation, un aveugle recouvra la vue par l'attouchement de leur cercueil, et plusieurs possédés furent délivrés.

A Ravenne, S. Ursicin, martyr, qui, sous le juge Paulin, après plusieurs tourmens, demeurant immuable dans la confession du Seigneur, accomplit son martyre par la décollation.

A Sozopoli, S. Zozime, martyr, qui, dans la persécution de Trajan, sous le président Domitien, après de cruelles tortures, ayant eu la tête coupée, s'en alla victorieux vers le Seigneur.

A Arezzo en Toscane, les saints martyrs Gaudence, évêque, et Culmace, diacre, qui furent massacrés par la fureur des Gentils du temps de Valentinien.

Le même jour, S. Boniface, martyr, disciple de S. Romuald, qui, envoyé par le pontife romain pour prêcher l'Evangile en Russie, ayant passé par le feu sans en recevoir aucune atteinte, et baptisé le roi avec son peuple, fut tué par le frère du roi, qui en était furieux, et reçut la couronne désirée du martyre.

A Ravenne, S. Romuald, anachorète, père des moines Camaldules, qui rétablit et propagea merveilleusement la discipline érémitique en Italie, où elle était fort relâchée.

A Florence, Ste Julienne Falconiéri, vierge, institutrice de l'ordre des religieuses Servites, que Clément XII a mise au rang des saintes vierges.

Saints de France.

Au Mans, S. Innocent, évêque.

Au pays des Vosges, S. Dié, évêque de Nevers.

A Fécan, Ste Hildemarque, abbesse de ce lieu.

En l'abbaye d'Anschin aux Pays-Bas, le vénérable Odon, natif d'Orléans, premier abbé de Saint-Martin de Tournay, puis évêque de Cambrai, célèbre par ses écrits et par sa patience.

Autres.

A Rome, les saints martyrs Honorius, Evode et Pierre, enterrés au Champ-Véran.

A Naples, S. Fortunat, évêque.

A Capo-d'Istria, près le golfe de Venise, S. Nazaire, évêque.

VINGTIÈME JOUR DE JUIN.

S. SILVÈRE, PAPE ET MARTYR.

Tiré de Libérat, in Breviar. c. 22; *de Marcellin*, in Chron. ad an. 536; *d'Anastase*, in Pontif. conc. t. 5. Voyez *Papebroch*, t. 4 junii, p. 13; *et les Annales d'Italie, par Muratori.*

L'AN 538.

Silvère était fils du pape Hormisdas, qui avait été engagé dans le mariage avant de s'attacher au service de l'Église. Le siége de Rome ayant vaqué, quarante-sept jours après la mort de S. Agapet, on l'élut pour le remplir, quoiqu'il ne fût que sous-diacre. La cérémonie de son sacre se fit le 3 de juin 536, Théodat le Jeune étant roi d'Italie.

Théodoric avait légué ce royaume à son petit-fils Athalaric, à condition qu'il gouvernerait sous la régence d'Amalasonte, sa mère, princesse aussi sage qu'éclairée. Athalaric mourut en 534, après un règne de huit ans. Amalasonte fit mettre sur le trône Théodat, neveu de Théodoric, son père. Mais ce prince, jaloux de son autorité, oublia ce qu'il devait à sa bienfaitrice; il la relégua dans une île située dans le lac de Bolsène, où elle fut étranglée avant la fin de la même année 534. Une action aussi barbare révolta tout le monde. L'empereur Justinien profita de la circonstance pour travailler à réduire l'Italie sous son obéissance. Il chargea Bélisaire de cette expédition.

Bélisaire était un homme très-expérimenté dans le métier de la guerre. Jusque là toutes ses entreprises avaient été couronnées du succès. Il fit rentrer dans le devoir les rebelles qui troublaient la tranquillité de l'État; il battit les Perses en Orient, détruisit le royaume des Vandales en Afrique, et réunit à l'Empire un pays qui en était démembré depuis plus de cent ans. Ce fut en 535 que Bélisaire, pour lors consul, marcha contre l'Italie avec son armée victorieuse. La conquête de la Sicile fut le fruit de sa première campagne. L'année suivante, il passa en Italie et prit Naples. Les Goths, effrayés du succès de ses armes, déposèrent Théodat, et mirent sur le trône Vitigès, officier plein de courage et d'expérience. Les Romains, à la persuasion du pape Silvère, ouvrirent leur ville aux Impériaux, qui y entrèrent par la porte Asinaria, tandis que la garnison des Goths en sortait par la porte Flaminia, située du côté de Ravenne, où Vitigès s'était renfermé [a].

[a] Vitigès ayant à la fin été fait prisonnier à Ravenne par Bélisaire, fut conduit

L'impératrice Théodore, princesse aussi violente qu'artificieuse, voyant Justinien maître de Rome, résolut de profiter de cette occasion pour étendre la secte des Acéphales. On nommait ainsi les Eutychiens rigides qui rejetaient le concile de Calcédoine. Ils rejetaient aussi l'Hénotique de Zénon, que Pierre Monge, patriarche eutychien d'Alexandrie, avait reçu, dans le dessein de faire trouver plus supportable la doctrine de ceux de son parti. On soupçonnait encore violemment la foi d'Anthime, patriarche de Constantinople. Ses liaisons avec l'impératrice ne permettaient guère de douter qu'il ne fût attaché aux Acéphales. C'était par le crédit de Théodore, que, contre la disposition des canons, il avait été transféré du siége de Trapèze ou Trébisonde à celui de la ville impériale. Le pape Agapet étant venu à Constantinople en 536, ne voulut point communiquer avec lui, sur le refus qu'il fit de confesser sans équivoque deux natures en Jésus-Christ. Anthime, qui n'avait que trop manifesté ses sentimens, fut exilé par Justinien; et Mennas, homme aussi recommandable pour ses vertus que pour son orthodoxie, fut ordonné archevêque de Constantinople par Agapet lui-même. Ce pape écrivit en cette occasion une lettre circulaire, dans laquelle il disait que « l'évêque hérétique » avait été déposé par l'autorité apostolique, de concert et avec » l'aide du très-religieux empereur. »

Ce changement causa beaucoup de peine à l'impératrice, et elle mit tout en œuvre pour faire rappeler Anthime. La prise de Rome lui fournit de grandes facilités pour l'exécution de son projet. Voyant Silvère en son pouvoir, elle tacha de le faire entrer dans ses intérêts. Elle lui écrivit afin de l'engager à reconnaître Anthime pour évêque légitime, ou à venir en personne à Constantinople, pour examiner l'affaire sur les lieux. Silvère sentit combien il était dangereux de s'opposer aux desseins d'une princesse violente et impérieuse. « Je vois, dit-il en soupirant, à quoi tout cela se terminera, et qu'il m'en coûtera la vie. » Il répondit cependant à Théodore de manière à lui faire comprendre qu'il ne favoriserait jamais ses prétentions, et qu'il ne trahirait point la cause de l'Eglise.

Constantinople. Evaric et Totila furent ensuite élus successivement rois des Goths. Sous le dernier de ces princes, ils reprirent et pillèrent Rome deux fois; ils recouvrèrent aussi toute la basse Italie et la Sicile. Mais Totila ayant été tué dans une bataille en 552, Narsès, successeur de Bélisaire, mit fin au royaume des Goths en Italie.

Bélisaire, de retour en Orient, fut chargé d'aller faire la guerre aux Perses et aux Huns. On l'accusa, en 563, d'avoir été complice d'une conspiration tramée contre Justinien; et en conséquence de cette accusation, il perdit ses biens et ses dignités, au rapport de Théophane et de Cédrénus. Les mêmes auteurs ajoutent qu'on les lui rendit dans la suite, et Cédrénus dit qu'il mourut en paix en 565. Il n'est point vrai qu'on lui ait crevé les yeux, ni qu'il ait été réduit à mendier son pain dans les rues de Constantinople. L'inventeur de cette fable est Jean Tzetzés, poëte grec du douzième siècle, qui était excessivement crédule.

L'Impératrice, sans esperance de pouvoir réussir de ce côté-là, résolut de faire déposer Silvère. Elle connaissait Vigile, archidiacre de l'Eglise romaine, homme ambitieux et intrigant, qui était encore à Constantinople où il avait accompagné le pape Agapet. Après lui avoir communiqué ses vues, elle lui promit de le faire pape, et de lui donner sept cents pièces d'or, pourvu qu'il s'engageât à condamner le concile de Calcédoine, et à recevoir à la communion Anthime de Constantinople, Sévère d'Antioche, et Théodose d'Alexandrie, qui tous trois avaient été déposés à cause de leur attachement à l'eutychianisme. Vigile ayant accepté ces conditions, fut envoyé à Rome avec une lettre de Théodore pour Bélisaire, où il était ordonné à ce général des troupes impériales de chasser Silvère, et de faire élire Vigile en sa place. Bélisaire balança quelque temps de se prêter à l'indigne personnage qu'on voulait qu'il jouât. A la fin il céda, et eut la faiblesse de dire : « L'impératrice commande, je dois obéir. La ruine de Silvère ne peut » m'être imputée. La personne qui en est l'auteur en répondra » devant Dieu au dernier jour[1]. » Vigile, de son côté, pressait l'exécution du projet de Théodore. D'ailleurs, Bélisaire était obsédé par Antonina, sa femme, qui était la confidente de l'impératrice, et qui n'avait pas moins d'ascendant sur l'esprit de son mari que Théodore n'en avait sur celui de Justinien.

Les ennemis de Silvère, pour couvrir l'odieux de leur conduite, eurent recours à un nouveau stratagême, et publièrent que le pape était coupable de haute trahison. Voici de quelle manière ils s'y prirent. Vitigès étant sorti de Ravenne en 537, s'avança vers Rome avec une armée de cent cinquante mille hommes pour investir cette ville. Durant le siége, qui dura plus d'un an, les Romains et les Goths firent des prodiges de valeur. A la fin, les derniers furent battus et forcés de se retirer. On accusa le pape d'avoir entretenu pendant le siége des correspondances avec l'ennemi; et l'on produisit une lettre qu'on prétendait qu'il avait écrite au roi des Goths pour l'inviter à entrer dans la ville, avec promesse de lui en ouvrir les portes. Bélisaire s'aperçut aisément de la calomnie, et découvrit que la lettre était supposée. Il fut prouvé qu'elle avait été forgée par un avocat nommé Marc, et par Julien, un des soldats de la garde, tous deux subornés par les ennemis du pape. Ainsi l'accusation intentée contre lui n'eut point d'autres suites. Mais Bélisaire n'abandonna pas pour cela le projet de Théodore; il pressa le pape de faire ce que l'impératrice exigeait de lui, l'assurant qu'il n'avait pas d'autres moyen de conserver son

[1] Anastas. *in Pontif.*

siége, et d'éviter les malheurs dont il était menacé. Silvère répondit toujours qu'il ne condamnerait point le concile de Calcédoine, et qu'il ne recevrait point les Acéphales à la communion.

Etant sorti de la maison du général, il se retira dans la basilique de Sainte-Sabine, où il espérait trouver un asile assuré. Mais quelques jours après, il en fut tiré par artifice, et conduit au palais *Pinciane*, où le général romain avait fait sa résidence durant le siége. On le fit entrer seul; son clergé, qui l'avait accompagné, resta à la porte, et ne le revit plus. Antonina, assise sur son lit, l'accabla de reproches; et aussitôt un sous-diacre lui ôta son *pallium*. On le mena ensuite dans un autre appartement où il fut dépouillé de ses ornemens pontificaux, et revêtu d'un habit monastique. Après quoi, on publia que Silvère était déposé et devenu moine. Le lendemain, Bélisaire fit procéder à l'élection de son successeur. On savait d'avance que ce serait Vigile. On l'installa le 22 novembre 537.

Pour Silvère, il fut exilé à Patare en Lycie. L'évêque de cette ville le reçut d'une manière fort honorable, et prit hautement sa défense. Il se rendit même à Constantinople, où il demanda une audience particulière à l'empereur. L'ayant obtenue, il parla au prince avec une généreuse liberté, et le menaça des jugemens de Dieu, s'il ne réparait le scandale. « Il y a, dit-il, plusieurs rois dans » le monde : mais il n'y a qu'un pape dans l'Eglise de l'univers » entier[a]. » Ces paroles, dans la bouche d'un évêque oriental, montrent que l'on reconnaissait universellement la suprématie du siége de Rome.

Justinien n'avait point été jusque là instruit du véritable état des choses. Frappé de ce que l'évêque de Patare venait de lui dire, il donna des ordres pour le retour de Silvère à Rome. Il ordonna encore qu'on le rétablît sur son siége, s'il était prouvé qu'il n'eût point entretenu d'intelligence avec les Goths. Il ajouta qu'il voulait qu'on le transférât à quelque autre siége, en cas qu'on le trouvât coupable.

Bélisaire et Vigile furent très-affligés de cette nouvelle, d'autant plus qu'ils prévoyaient que, si l'ordre de l'empereur était exécuté, Silvère serait nécessairement rétabli sur son siége. Ils tâchèrent donc de prévenir ce qu'ils craignaient. On arrêta le pape tandis qu'il revenait à Rome. Ainsi ses ennemis se virent de nouveau maîtres de sa personne. Antonina, absolument résolue de faire sa cour à l'impératrice, engagea son mari à remettre Silvère entre les mains de Vigile, qui serait en même temps autorisé à

[a] *Multos esse dicens in hoc mundo reges, et non unum, sicut ille unus est Papa super Ecclesiam totius mundi.* Liberat. in Brev. c. 22, p. 775.

agir de la manière qui lui paraîtrait la plus convenable. Celui-ci confia le saint pape à deux de ses officiers, appelés *protecteurs de l'Eglise*, qui le conduisirent dans une petite île déserte, nommée alors *Palmaria*, et aujourd'hui *Palmeruelo*, laquelle est vis-à-vis de Terracine, et auprès de deux autres petites îles qui sont aussi inhabitées[a]. Il n'y vécut que fort peu de temps. Libérat assure qu'il avait ouï dire qu'il mourut de faim; mais on lit dans Procope, qui était pour lors en Italie, qu'il fut massacré à l'instigation d'Antonina. Sa mort arriva le 20 juin 538.

Vigile, qui avait été jusque là un intrus et un schismatique, devint pape légitime après la mort de Silvère, son élection ayant été ratifiée par le clergé de Rome. Il renonça alors à ses erreurs, et n'eut plus de commerce avec les hérétiques. Il fut même depuis persécuté pour son inviolable attachement à la vérité; et quoiqu'il fût entré dans la bergerie du Seigneur comme un mercenaire et comme un loup, il devint un zélé défenseur de l'orthodoxie.

La providence de Dieu, par rapport à l'Eglise, ne paraît jamais plus visiblement que quand tout semble désespéré. Le Seigneur fait alors éclater sa puissance, pour montrer aux hommes que ses promesses sont infaillibles. Les persécutions et les scandales n'empêcheront point l'effet de sa parole, et ne renverseront point l'édifice qu'il a cimenté de son sang. Jamais il ne permettra que le démon lui arrache l'héritage que son Père lui a donné, ni qu'il le dépouille de ce royaume qui lui a coûté si cher. Toujours le Père aura sur la terre de véritables adorateurs, qui glorifieront son nom jusqu'à la fin du monde.

On vit, dans le dixième siècle, plusieurs papes indignes d'occuper la chaire de S. Pierre[b]. L'ignorance et le scandale, suites de leur intrusion, portèrent en quelques endroits de rudes atteintes au christianisme. Mais dans ce temps-là même il se trouvait un grand nombre d'églises qui avaient des pasteurs d'une sainteté éminente, et des hommes apostoliques qui prêchaient la pénitence avec un succès merveilleux. Il ne s'éleva point non plus d'hérésie considérable pendant tout ce siècle. Cette conservation constante de l'Eglise nous est une preuve que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle*.

[a] Les îles Pontia ou Ponza, Pandataria ou Vento Tiene.

[b] Ceci arriva par le pouvoir et les intrigues de trois méchantes femmes, de Marozie, femme de Guy, marquis de Toscane, et de sa mère et de sa femme, nommées l'une et l'autre Théodore.

S. GOBAIN ou S. GOBIN,

PRÊTRE ET MARTYR.

Ce saint, né en Irlande, y édifia dès sa jeunesse par son amour pour la vertu, et mérita, par sa sainteté, d'être élevé au sacerdoce. Un ardent désir de se consacrer plus parfaitement au service de Dieu le fit passer en France peu de temps après S. Fursy. Il s'arrêta d'abord à Corbény, où il n'y avait point encore de monastère. De là il se retira à Laon, puis dans la grande forêt qui est près de l'Oise. Il s'y construisit une cellule à deux lieues de la rivière, et à une égale distance de La Fère et de Prémontré. Ensuite, avec l'aide du peuple, il bâtit une église qui fut dédiée sous l'invocation de S. Pierre, et qui depuis long-temps porte le nom de son fondateur. L'emplacement avait été donné par Clotaire III, qui régna sur la Neustrie et la Bourgogne depuis l'an 656 jusqu'à l'an 670, et qui ne cessa d'honorer l'homme de Dieu tant qu'il vécut. Le saint servit Dieu en cet endroit dans le jeûne, les veilles et la prière. Des barbares venus du nord de l'Allemagne ravageant le pays, lui coupèrent la tête en haine de son état. Le lieu où il fut martyrisé, anciennement appelé le *Mont de l'Ermitage,* se nomme aujourd'hui *Saint-Gobin*[a]. Le chef du saint s'y garde encore dans la grande église. Le reste de ses reliques fut perdu pendant la confusion des guerres civiles excitées par les Calvinistes.

Voyez les anciennes leçons de l'office du saint, et les remarques du P. Papebroch, *t.* 4 *junii, p.* 21.

Ste IDADERGE ou EDBURGE,

VIERGE EN ANGLETERRE.

Quoique Penda, roi de Mercie, fût l'ennemi déclaré du nom chrétien, sa famille ne laissa pas de donner plusieurs saints à l'Église britannique. De ce nombre furent ses quatre filles, Edburge, Kunneburge, qui épousa Alfred, roi des Northumbres, Kineswithe

[a] Il y a une célèbre manufacture de glaces qui ne sont point soufflées, mais coulées ; on les envoie à Paris pour y être achevées et polies.

et Chinesdre, qui consacrèrent à Dieu leur virginité dans le monastère de Dormundescastre, au comté de Northampton [a]. Il paraît que S[te] Edburge fit profession dans le même monastère. Il est du moins certain qu'elle y fut enterrée, et que ses reliques y ont été vénérées jusqu'à la translation qui s'en fit, ainsi que de celles de ses trois sœurs, à Peterburgh, qui en est éloigné de deux milles.

Vers l'an 1040, un moine, nommé Balger, porta ces reliques, avec une portion de celles de S. Oswald, dans la Flandre, et les déposa dans l'abbaye de Berg-Saint-Winox. Il paraît que ce fut par l'autorité de Hardecanut, roi d'Angleterre, fils d'Emma, lequel avait passé en Flandre une partie de sa jeunesse, et avait peut-être fait connaissance à Bruges avec le moine Balger. Les reliques de S. Oswald, de S[te] Edburge et de S. Lewin furent perdues dans l'incendie qui consuma l'abbaye de Berg-Saint-Winox en 1558. On y voit cependant une inscription qui prouve qu'il y a encore dans le tombeau une partie de leurs cendres.

Voyez Henschénius, et Papebroch, *t. 4 junii, p.* 29.

S. BAIN,

ÉVÊQUE DE TEROUENNE ET ABBÉ DE SAINT-VANDRILLE.

Ce saint fut élevé avant le milieu du sixième siècle sur le siége de Térouenne, dit aujourd'hui de *Saint-Omer*. Il transféra les reliques de S. Amé du monastère de Brueil, que S. Mauron avait fondé, dans la belle église de Douai par le même saint [1]. S. Luglius et S. Luglien ayant été massacrés dans son diocèse par des brigands, il les enterra d'une manière honorable dans la chapelle de son château à Lillères, où ils sont honorés comme patrons du lieu le 23 d'octobre. Ces deux saints étaient d'Irlande et menaient la vie érémitique.

[a] Ce monastère fut fondé dans le septième siècle. Selon Léland, *Collect. v.* 1, *p.* 48, S[te] Kunneburge en fut la fondatrice et la première abbesse. Capgrave dit seulement que S[te] Kunneburge s'y retira, et qu'elle en devint abbesse. Il est parlé de cette maison comme étant déjà bâtie, dans l'histoire de la fondation de Peterburgh, qui fut commencé vers l'an 655 par Peada, fils de Penda, et achevé en 660, par Wolphère et Ethelred, frères de ce prince, et par Kunneburge et Kineswithe, ses sœurs, sous la conduite de Saxulph, qui en fut le premier abbé. Le monastère de Dormundescastre fut détruit par les Danois en 1010, et n'a jamais été rebâti. *Voyez* Tanner, *p.* 373.

[1] Bucelin, *Annal. Gallo-Flandriæ, l.* 2, *p.* 87.

Notre saint ayant eu toujours beaucoup d'attrait pour la solitude, *qui nourrit l'esprit de prières comme une mère qui nourrit ses enfans* [a], il se démit de son évêché, et se retira dans l'abbaye de Fontenelle ou de Saint-Vandrille en Normandie, où il prit l'habit monastique. Il se montra si fidèle observateur de la règle, qu'il fut élu abbé peu de temps après [b]. Par un effet de sa dévotion envers les reliques des saints, il transféra les corps de S. Vandrille, de S. Ansbert et de S. Wulfran, de la chapelle de Saint-Paul [c], dans l'église de Saint-Pierre, où les moines célébraient les divins mystères.

Pépin, duc des Français, ayant, en l'an 706, fondé ou du moins considérablement augmenté l'abbaye de Fleury [d], il la mit sous la conduite de S. Bain, qui mourut vers l'an 711, et est honoré le 20 de juin à Saint-Vandrille. Il est aussi nommé sous le même jour dans les Martyrologes de France.

Voyez la Chronique de Fontenelle, les leçons de l'office du saint, et Papebroch, qui a relevé plusieurs méprises échappées au P. Mabillon, *t.* 4 *junii, p.* 27.

MARTYROLOGE.

Fête de S. Silvère, pape et martyr, qui, n'ayant pas voulu rétablir l'évêque hérétique Anthime, déposé par Agapet, son prédécesseur, fut envoyé en exil par Bélisaire, à la sollicitation de l'impie Théodora, impératrice, dans l'île de Ponce, où il mourut consumé de misères pour la foi catholique.

A Rome, décès de S. Novat, fils de S. Pudent, sénateur, et frère de S. Timothée, prêtre, et des saintes vierges de Jésus-Christ Pudentienne et Praxède, qui avaient été intruits dans la foi par les apôtres. Leur maison, changée en église, porte le titre du Pasteur.

A Tomes, dans le Pont, les saints martyrs Paul et Cyriaque.

A Pétra en Palestine, S. Macaire, évêque, qui, après avoir beaucoup souffert de la part des Ariens, relégué en Afrique, s'y endormit dans le Seigneur.

A Séville en Espagne, S[te] Florence, vierge, sœur des SS. Léandre et Isidore, évêques.

[a] Ce sont les paroles de S. Jean Damascène.

[b] S. Bain fut le cinquième abbé de ce monastère, à compter de S. Vandrille.

[c] Cette chapelle avait été bâtie par S. Vandrille pour servir de sépulture.

[d] Cette abbaye était connue avant 1789 sous le nom de *Saint-Benoît sur Loire*, et est à neuf lieues au-dessus d'Orléans.

Saints de France.

A Séez, S. Latuin, évêque.

En Picardie, S. Gobbain, prêtre.

A Dronghen, près de Gand, Ste Aldegonde, vierge.

Ce même jour, S. Bain, évêque de Térouenne, qui fut abbé de Saint-Vandrille.

A Trèves, la vénérable Elie, abbesse.

Autres.

En Egypte, S. Joseph de Thèbes, solitaire.

A Bellune en la Marche Trévisane, Ste Avace.

En Angleterre, Ste Idabergue, vierge.

Près de Wolfen-Buttel, le vénérable Athelbert, premier archevêque de Magdebourg.

A Breslau en Silésie, Ste Bénigne, vierge, religieuse de l'ordre de Cîteaux, martyrisée par les Tartares.

VINGT-UNIÈME JOUR DE JUIN.

S. LOUIS DE GONZAGUE,

RELIGIEUX DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Tiré de sa Vie, écrite de la manière la plus authentique par Cépario, qui avait été son maître des novices. Voyez *la Vie du même saint, donnée en français par le P. d'Orléans; et les pièces que le P. Janning, un des continuateurs de Bollandus, a publiées*, t. 4 junii, à p. 847, ad p. 1169.

L'AN 1591.

Louis de Gonzague, parent au troisième degré du duc de Mantoue, était fils de Ferdinand de Gonzague, prince du Saint-Empire, et marquis de Châtillon en Lombardie. Il eut pour mère Marthe Tana Santena, fille de Tano Santena, seigneur de Chéry en Piémont. Marthe était dame d'honneur d'Isabelle de France, femme de Philippe II, roi d'Espagne. Le marquis de Châtillon vivait aussi à la cour et jouissait des bonnes grâces de son prince. Marthe avait beaucoup de piété. Elle n'eut pas plus tôt appris que Ferdinand de Gonzague la recherchait en mariage, qu'elle se mit en prières pour connaître les vues de Dieu sur elle; le jeûne fut encore un des moyens qu'elle employa pour s'attirer les bénédictions du ciel. Les deux époux reçurent le sacrement avec de vifs sentimens de piété, qui augmentèrent encore à l'occasion du jubilé qu'ils voulurent gagner ensemble. Etant retournés en Italie, le marquis fut déclaré chambellan du roi et général de l'armée de Lombardie. Ces honneurs furent accompagnés d'une donation de plusieurs terres.

La marquise ne souhaitait rien tant que d'avoir un fils qu'elle pût entièrement consacrer au service de Dieu. Ses vœux furent exaucés. Notre saint naquit au château de Châtillon, au diocèse de Bresce, le 9 mars 1568. Il eut pour parrain Guillaume, duc de Mantoue, qui le nomma Louis. Dès qu'il fut capable d'intelligence, sa vertueuse mère lui apprit à faire le signe de la croix, et à prononcer les noms sacrés de Jésus et de Marie; par ses discours et ses exemples, elle lui inspira la crainte et l'amour de Dieu. Quoique dans l'âge le plus tendre, on le trouvait souvent caché dans des lieux écartés où il priait avec une ferveur extraordinaire. A voir son recueillement, on l'eût pris pour un ange revêtu d'un corps mortel. Il montrait aussi dès-lors une grande tendresse pour les pauvres.

Son père, qui avait dessein d'en faire un militaire, tâchait de lui donner du goût pour cet état, en lui fournissant des armes pro-

portionnées à sa taille et à son âge. L'ayant mené à Casal avec lui, pour qu'il assistât à une revue de trois mille soldats italiens, il eut beaucoup de joie de le voir, une petite pique à la main, marcher devant les rangs. Louis resta là quelques mois; et durant ce temps, il prit l'habitude de dire de ces mots grossiers si ordinaires parmi les gens de guerre, sans toutefois comprendre ce qu'ils signifiaient, puisqu'il n'avait que sept ans. Son gouverneur lui en fit des réprimandes, et l'engagea bientôt à se corriger. Depuis ce temps-là le jeune Louis forma la résolution de ne plus fréquenter ceux qu'il avait entendus profaner le saint nom de Dieu. Quoique la faute qu'il avait commise fût légère à cause du défaut d'âge et de réflexion, il ne cessa de la déplorer toute sa vie, et de se la représenter sans cesse pour s'en humilier profondément en la présence de Dieu.

Il datait sa conversion de sa septième année, parce qu'il avait alors commencé à se donner entièrement à Dieu. De retour à Châtillon, il se fit un devoir de réciter tous les jours à genoux l'office de la Vierge, les sept Psaumes de la pénitence, et plusieurs autres prières : pratique dont il ne se départit point tant qu'il vécut. Une fièvre-quarte de dix-huit mois ne fut point capable d'interrompre ses exercices; quelquefois seulement il disait à ses domestiques de réciter ces prières conjointement avec lui. Qu'on juge de sa régularité par le trait suivant : quatre de ses confesseurs, du nombre desquels était le cardinal Bellarmin, et tous ceux qui avaient le mieux connu son intérieur, déclarèrent après sa mort qu'ils étaient fermement persuadés qu'il n'avait de sa vie commis aucun péché mortel.

Il était encore dans sa huitième année, lorsqu'il fut envoyé à Florence avec son frère Rodolphe. Le but de leur père était qu'ils fissent leur cour à François de Médicis, grand-duc de Toscane, qu'ils s'appliquassent à l'étude des langues latine et italienne, et qu'ils se rendissent habiles dans tous les exercices convenables à leur rang. Louis ne se contenta pas d'apprendre les belles-lettres, il étudia surtout la science des saints, dans laquelle il avança tellement, qu'il disait depuis, en parlant de Florence, que cette ville avait été sa mère dans la piété. Sa dévotion pour la sainte Vierge s'y augmenta beaucoup par la lecture du P. Gaspard Loartès sur les mystères du Rosaire. Il conçut en même temps une haute estime de la chasteté; et il posséda cette vertu dans un degré si éminent, que durant tout le cours de sa vie il n'éprouva pas la moindre révolte de la chair. Il la conservait par la prière, par la mortification tant intérieure qu'extérieure, et par la fuite de toutes les occasions. Sa vigilance était fondée sur les dangers continuels que court la

pureté de l'âme, si l'on n'a soin d'écarter tout ce qui serait capable d'y donner la plus légère atteinte. Il savait que c'est une fleur dont la beauté peut aisément se flétrir, un miroir dont l'éclat peut être terni par le moindre souffle, même par un simple regard. De là cette attention à tenir toujours les yeux modestement baissés, et à ne regarder aucune femme en face, pas même celles qui étaient ses parentes. S'il arrivait qu'on le raillât sur cet article, il s'excusait sur sa timidité naturelle.

Son humilité n'était pas moins admirable. Il ne prenait jamais le ton de maître quand il parlait à ses domestiques : il ne leur demandait qu'en priant les services qu'il avait droit d'attendre d'eux. Aucun novice n'eût obéi avec plus de fidélité et plus de promptitude. Il respectait singulièrement ses supérieurs, et surtout François Tuccio, son gouverneur.

Les deux jeunes princes, apres avoir passé un peu plus de deux ans à Florence, furent renvoyés à Mantoue, et mis à la cour de Guillaume de Gonzague, qui venait de donner à leur père le gouvernement de Montferrat.

Ce fut au mois de novembre 1579 que Louis quitta Florence. Il n'avait point encore douze ans accomplis. Il prit alors la résolution de remettre à son frère Rodolphe son droit au marquisat de Châtillon, dont l'empereur lui avait déjà donné l'investiture. Les hommes ordinaires ont moins d'ardeur pour les richesses et les dignités, qu'il n'en montra pour rompre tous les liens qui l'attachaient au monde. Il voulait renoncer entièrement à des plaisirs qui, sous une écorce séduisante, cachent des peines réelles et se terminent toujours par le remords. Les délices de la vertu lui paraissaient seules capables de rendre l'homme heureux, et de remplir la capacité de son âme. L'état de langueur où le laissa une maladie dont il avait été attaqué lui fournit un prétexte de vivre dans la retraite. Il sortait rarement, et il employait la plus grande partie de son temps à lire les Vies des saints, ainsi que plusieurs autres livres de piété. Son père lui ayant permis d'aller à Châtillon, il y continua le même genre de vie. Les domestiques qui le servaient le voyaient avec admiration donner à la prière plusieurs heures de suite. Souvent ils le trouvèrent prosterné devant un crucifix, et tellement absorbé en Dieu, qu'il paraissait ravi en extase. Ce fut dans cette retraite que, sans le secours d'aucun maître, il reçut dans un haut degré le don de l'oraison mentale, à laquelle il avait disposé son âme par une grande pureté de cœur et par une humilité profonde. Il passait quelquefois les jours entiers à contempler l'économie admirable de la divine Providence dans les mystères de notre salut, et il goûtait des dou-

ceurs ineffables durant cet exercice. La vue de la grandeur et de la bonté de Dieu le transportait hors de lui-même; il ne pouvait contenir la joie spirituelle dont il était inondé, ni retenir les larmes que l'amour lui faisait verser. Etant tombé sur un petit livre de méditations composé par le P. Canisius, et sur quelques lettres écrites des Indes par des missionnaires jésuites, il se sentit un grand désir d'entrer dans la Compagnie de Jésus, et enflammé d'un zèle ardent pour le salut des âmes. Il exhortait les autres enfans, surtout les pauvres, à apprendre les élémens de la religion, se chargeant quelquefois lui-même du soin de les instruire. Il parlait de Dieu d'une manière si intéressante, que des personnes avancées en âge, et d'ailleurs fort éclairées, en étaient singulièrement étonnées.

En 1580, S. Charles Borromée vint à Bresce, en qualité de visiteur apostolique, et prêcha dans cette ville le jour de Sainte-Marie-Madeleine. Le marquis de Châtillon et d'autres personnes qualifiées le pressèrent en vain de venir passer quelque temps à leurs châteaux. Ils ne purent même le déterminer à prendre un logement chez eux. Le saint logeait toujours dans la maison de quelque ecclésiastique du lieu où il se trouvait. Louis de Gonzague, qui n'avait encore que douze ans, se rendit à Bresce pour recevoir sa bénédiction. Le saint cardinal fut extrêmement satisfait d'une conférence qu'il eut avec le jeune prince; et il ne pouvait se lasser d'admirer le trésor de grâce que Dieu avait mis en lui. Il l'exhorta à se préparer à sa première communion, qu'il n'avait point encore faite, et à recevoir ensuite fréquemment le sacrement adorable de l'Eucharistie; il lui apprit en même temps de quelle manière il devait se préparer à cette grande action pour en retirer du fruit. Il lui donna encore des avis salutaires concernant plusieurs autres pratiques de piété. Le jeune Louis s'y conforma exactement, et n'oublia jamais le bonheur qu'il avait eu de voir S. Charles Borromée. Il éprouva depuis une si tendre dévotion pour l'Eucharistie, qu'à la messe, surtout après la consécration, il lui arrivait souvent de fondre en larmes; il reçut aussi en communiant des faveurs extraordinaires. Aussi l'auguste sacrement faisait-il sa plus grande consolation, et le plus tendre objet de son amour.

Le marquis de Châtillon ayant transporté sa famille à Casal, où le gouverneur de Montferrat faisait sa résidence, le saint allait souvent prier dans l'église des Capucins et dans celle des Barnabites. Il jeûnait trois fois la semaine. Son dîner des vendredis ne consistait qu'en un potage, et il ne mangeait à sa collation qu'un petit morceau de pain. Les autres jours, chacun de ses repas était si frugal, qu'on concevait à peine comment il pouvait

vivre. Il couchait sur une planche qu'il mettait secretement dans son lit, et se relevait à minuit pour prier, même dans la saison la plus rigoureuse.

En 1581, l'impératrice Marie d'Autriche, femme de Maximilien II, passa par la Lombardie pour aller en Espagne auprès de Philippe II, son frère. Le marquis de Châtillon l'ayant accompagnée dans son voyage, mena avec lui trois de ses enfans, une fille nommée Isabelle, qui mourut en Espagne, et ses fils Louis et Rodolphe, qui furent l'un et l'autre attachés à la personne de dom Jacques, frère de Philippe III. Le saint avait alors treize ans et demi. Il continua ses études sans jamais négliger ses exercices de piété. Il était si mortifié et si exact à veiller sur ses sens, qu'on disait communément à la cour que le jeune marquis de Châtillon paraissait n'avoir point de corps. Il retira beaucoup de fruit pour son avancement spirituel de la lecture du Traité que Louis de Grenade a composé sur l'Oraison. Il se fit une loi de méditer tous les jours pendant une heure, et souvent il prolongeait cet exercice bien au-delà du temps qu'il s'était prescrit.

Enfin Louis prit la résolution de quitter entièrement le monde, et d'entrer dans la Compagnie de Jésus, afin de procurer la gloire de Dieu en travaillant à la sanctification des âmes. Il fut confirmé dans cette résolution par son confesseur, auquel il rendit compte des motifs qui le faisaient agir. S'étant ouvert à ses parens du dessein qu'il avait, sa mère en ressentit une grande joie. Son père ne pensa pas de même; il entra dans une étrange colère, et le menaça de le punir rigoureusement. Le saint enfant répondit à ces menaces, avec modestie, qu'il s'estimerait heureux d'avoir l'occasion de souffrir quelque chose pour l'amour de Dieu. Ce qui augmenta encore la colère du marquis, fut l'idée qui lui vint dans l'esprit que c'était là une adresse de son fils pour le faire rentrer en lui-même et le retirer du jeu, pour lequel il avait une grande passion, et où il avait depuis peu perdu une somme considérable. Il se confirmait encore dans cette idée, en pensant que son fils détestait le jeu, et qu'il traitait d'injure faite à Dieu la perte que les joueurs font de leur argent. Il céda pourtant à la fin aux représentations de ses amis, et il acquiesça aux désirs de son fils.

Dom Jacques étant mort, Louis de Gonzague se vit en liberté, et retourna en Italie au mois de juillet 1584. Il s'embarqua avec André Doria, que Sa Majesté Catholique avait fait général de ses galères, et ne voulut rien avoir de ce train magnifique qni accompagnait son frère Rodolphe. Durant le voyage, il conversait seul avec Dieu, ou parlait de choses relatives à la piété. Aussitôt qu'il arrivait dans une hôtellerie, il demandait une petite chambre où

il pût être sans compagnon, afin de vaquer plus librement à ses exercices. Lorsqu'il visitait les maisons religieuses, il allait d'abord à l'église pour y faire sa prière.

Arrivé à Châtillon, il eut de nouveaux assauts à soutenir; ils lui furent livrés par un cardinal, par des évêques et par plusieurs personnes de considération attachées au duc de Mantoue et à ses oncles. Il tint ferme, au point que quelques-uns de ceux qui l'avaient d'abord détourné de son dessein entrèrent dans ses vues et parlèrent en sa faveur. Mais son père rétracta le consentement qu'il lui avait donné, et lui dit mille paroles outrageantes; il le chargea même de diverses commissions fort dissipantes, dans l'espérance de lui inspirer d'autres pensées. Il agissait comme les gens du monde, qui, au lieu d'éprouver la vocation de leurs enfans, cherchent à la détruire. Louis souffrait en patience; il priait avec une nouvelle ferveur, et redoublait ses austérités. Dieu fit prendre une nouvelle face aux affaires. Le marquis de Châtillon parut enfin ouvrir les yeux. Il permit à son fils de suivre sa vocation; et après l'avoir embrassé avec tendresse, il le recommanda à Claude Aquaviva, général des Jésuites, qui voulut que Rome fût le lieu de son noviciat; mais il rétracta son consentement une seconde fois. Il retint son fils neuf mois à Milan, et ne cessa pendant tout ce temps-là d'employer mille moyens pour l'engager à rester dans le monde. Il le fit aller ensuite à Mantoue, puis à Châtillon, sans que rien pût ébranler sa résolution. Une si grande fermeté le désarma pour toujours, et il laissa son fils en liberté, en lui disant : « Mon fils, vous m'avez fait au cœur une plaie qui saignera longtemps. Je vous aime et vous le méritez; j'avais fondé sur vous toutes les espérances de ma famille; mais enfin, puisque vous êtes assuré que Dieu vous appelle à autre chose, je ne vous retiens plus : allez où le Seigneur vous veut; fasse le ciel que vous y soyez heureux. »

Louis, qui craignait que sa présence n'augmentât la douleur de son père, se retira après l'avoir remercié en peu de mots, et alla se prosterner dans son cabinet pour rendre grâces à Dieu. La cession qu'il avait faite de ses droits à son frère Rodolphe fut ratifiée par l'empereur, et l'acte en fut dressé à Mantoue au mois de novembre de l'année 1585. Les habitans de Châtillon témoignèrent une grande douleur lorsqu'ils virent Louis sur le point de les abandonner pour toujours; il ne leur répondit autre chose, sinon qu'il voulait sauver son âme, et il leur conseilla d'entrer dans les mêmes sentimens.

En arrivant à Rome, son premier soin fut de visiter les églises et les principaux lieux de dévotion. Il baisa ensuite les pieds du

pape Sixte-Quint, et entra au noviciat le 21 novembre 1585, n'ayant point encore dix-huit ans accomplis. La chambre dans laquelle on le conduisit lui parut un véritable paradis terrestre, par la pensée qu'il pourrait y louer Dieu sans interruption. Transporté de joie, il s'écria avec le Prophète : *Voici le lieu de mon repos; j'y demeurerai, puisque je l'ai choisi.*

Le saint novice se fût accusé de lâcheté, s'il n'eût fait tous ses efforts pour surpasser ses compagnons en ferveur. Il avait pour tous un tendre respect, et se regardait comme le dernier d'entre eux, sentimens qui ne se démentirent jamais tant qu'il vécut. C'était une grande joie pour lui d'être employé aux plus vils ministères. Il mesurait la rigueur de ses austérités sur l'obéissance, persuadé que sans cette vertu il perdrait le mérite de toutes ses actions. Il avait coutume de dire, à cet égard, que l'état religieux ressemble à un vaisseau où ceux qui sont tranquillement assis voguent aussi bien que ceux qui manœuvrent. Sa mortification était si absolue, qu'il paraissait ne faire aucune attention aux choses extérieures qui n'avaient point la gloire de Dieu pour objet. Il ne connaissait point l'état du réfectoire où il mangeait tous les jours, ni les ornemens des chapelles et des autels où il allait prier. On voyait à table qu'il ne goûtait rien de ce qu'on lui servait, et qu'il avait une attention extrême à éviter tout ce qui eût été capable de satisfaire la sensualité. Jamais il n'écoutait les discours qui roulaient sur les affaires du monde. Il parlait fort peu, et ne proférait aucune parole qui eût rapport à sa personne, se jugeant digne d'être oublié de tous les hommes, et d'être compté pour rien dans le monde. L'artifice lui était en horreur; il avait coutume de l'appeler le poison de la simplicité chrétienne. On ne pouvait le mortifier plus sensiblement, que de le traiter avec la moindre marque de distinction. Il était enchanté de traverser les rues de Rome avec une besace, pour mendier de porte en porte, de travailler à la cuisine, et de servir les pauvres dans les hôpitaux. Dans ces différentes actions, il avait continuellement devant les yeux l'exemple d'un Dieu humilié pour nous. Les jours de fête, il catéchisait les enfans. Son amour pour la pauvreté était extraordinaire; il tâchait que tout ce qui servait à son usage ne fût point neuf. Sa prière était continuelle; il avait aussi un attrait singulier pour la méditation, qu'il appelait un chemin abrégé pour arriver à la perfection chrétienne. Il goûtait dans cet exercice des délices ineffables : il y était comme immobile, tant étaient vifs les sentimens de respect et de ferveur qui pénétraient son âme. Plusieurs fois il eut des ravissemens. Des larmes abondantes coulaient de ses yeux, surtout en présence de la divine Eucharistie, et après qu'il avait com-

munié. Les trois premiers jours qui suivaient sa communion, il les employait à remercier Jésus-Christ de la faveur signalée qu'il lui avait faite; les trois jours suivans, il se préparait par des aspirations et des désirs enflammés à recevoir de nouveau son Sauveur, son Dieu, son médecin, son roi, et l'époux de son âme; la veille de sa communion, il était uniquement occupé de l'importance de cette grande action, et il ne pouvait s'entretenir d'autre chose. Ses paroles étaient toutes de feu lorsqu'il parlait de l'Eucharistie, où l'amour divin éclate d'une manière si admirable, et il faisait passer les sentimens dont il était pénétré dans le cœur de ceux qui l'écoutaient. Chaque jour il visitait au moins quatre fois le saint-sacrement. Les souffrances de Jésus-Christ étaient le plus tendre objet de sa dévotion. Il honorait spécialement la S[te] Vierge, qu'il avait choisie dès son enfance pour patrone et pour avocate. Il avait aussi une dévotion particulière pour les saints anges, et surtout pour les anges gardiens. Au commencement de son noviciat, il fut éprouvé par des peines intérieures qui ne servirent qu'à purifier son cœur plus parfaitement. Le bon usage qu'il en fit lui mérita de grandes consolations.

Six semaines après sa prise d'habit, il fut informé de la mort de son père. Il supporta ce coup avec une constance inébranlable, parce qu'il regardait tous les événemens de la vie dans l'ordre de la Providence. Les sentimens de piété que son père avait marqués dans ses derniers momens ne contribuèrent pas peu à le consoler. Depuis le jour que son fils était entré chez les Jésuites, le marquis de Châtillon avait vécu avec une singulière édification, et avait travaillé à expier par la pénitence toutes les fautes qu'il pouvait avoir commises.

Par la pratique de l'humilité et de l'obéissance, Louis remporta une victoire complète sur lui-même. Il se trouvait le premier aux exercices, et se montrait rigide observateur de la règle dans tous ses points. Il ne parlait point sans permission au cardinal Roborei son parent, et il le quittait aussitôt que son devoir l'appelait ailleurs. Le pieux et savant Père Jérôme Platus, qui était son maître des novices, craignant que sa grande application à la prière ne nuisît à sa santé, lui ordonna de converser avec les autres pendant tout le temps de la récréation qui suivait le dîner; il lui donna même la demi-heure accordée à ceux qui mangeaient à la seconde table. Le Père ministre, n'étant point instruit de cet ordre, le reprit de transgresser la règle, et l'obligea à confesser publiquement la faute dont il le croyait coupable. Le fervent novice se soumit à la pénitence qui lui était imposée, sans rien dire pour sa justification. Lorsque le ministre eut été informé de l'état des choses, il ad-

mira le silence que Louis avait gardé ; mais afin de lui fournir en même temps l'occasion de mériter de nouveau, il lui imposa une autre pénitence pour n'avoir pas déclaré l'ordre que lui avait donné son supérieur. Le saint était charmé d'être accusé et puni pour les autres, parce qu'il se trouvait par là dans le cas de pratiquer la patience, la douceur et l'humilité. Comme il avait contracté l'habitude de ne jamais perdre Dieu de vue, l'attention dans la prière lui devint en quelque sorte naturelle ; et il n'éprouvait presque point de distractions, même involontaires.

Sa santé s'étant considérablement dérangée, on lui défendit de faire d'autres prières et d'autres méditations que celles qui étaient prescrites par la règle. Cette défense lui fut extrêmement sensible, tant il lui en coûtait de ne pas suivre l'attrait qu'il se sentait pour s'unir à Dieu sans interruption. Ses supérieurs l'envoyèrent à Naples pour rétablir sa santé. Son noviciat achevé, il fit ses vœux à Rome le 20 novembre 1587. Peu de temps après il reçut la tonsure et les ordres mineurs.

Son cours de philosophie étant fait, il tourna son application du côté de la théologie. Mais une contestation née dans le sein de sa famille l'obligea d'interrompre ses études. Horace de Gonzague était sans enfans, et par son testament il avait donné sa terre de Sulphurino à Vincent, duc de Mantoue. Rodolphe de Gonzague, son neveu, prétendit que la donation était nulle ; il se fondait sur ce que la terre en question, étant un fief de l'Empire, devait nécessairement revenir au plus proche héritier. Il eut recours à l'empereur, qui cassa le testament et lui accorda gain de cause. Ce jugement ne termina point l'affaire, parce que le duc de Mantoue refusa d'y acquiescer. L'archiduc Ferdinand et plusieurs autres princes travaillèrent à trouver des voies d'accommodement, mais ils ne purent y réussir. On crut que personne ne serait plus propre que Louis à rétablir la paix entre les deux parens. Il venait de finir sa seconde année de théologie, et était pour lors à la maison de campagne que les Jésuites ont à Frescati. Ce fut le Père Robert Bellarmin qui lui apporta du général un ordre de partir pour Mantoue. Ses supérieurs lui donnèrent pour compagnon un frère sage et vertueux qui pût prendre soin de sa santé, et qu'ils autorisèrent à lui commander à cet égard. Le saint, par ses vertus et son zèle, fit des fruits merveilleux dans tous les endroits où il passa, principalement à Châtillon et à Mantoue. Les deux contendans, quoique extrêmement aigris l'un contre l'autre, ne l'eurent pas plus tôt vu paraître, qu'ils s'adoucirent et se réconcilièrent parfaitement. Le duc se désista de ses prétentions, et le marquis oublia ce qui s'était passé, en sorte qu'ils vécurent tou-

jours depuis dans une grande intelligence. Louis réconcilia plusieurs autres personnes qui étaient aussi divisées par des contestations ou des procès. Les haines les plus invétérées ne pouvaient tenir contre l'esprit de douceur et de charité dont ses paroles et toute sa conduite portaient l'empreinte. Il retira encore un grand nombre de pécheurs de leurs mauvaises habitudes, et en porta quelques-uns à une haute perfection. Son frère Rodolphe devint le plus tendre objet de son zèle. Ayant appris qu'il avait conçu une forte passion pour une fille qui lui était bien inférieure en naissance, et qu'en conséquence il l'avait épousée, mais secrètement, de peur d'irriter Alphonse de Gonzague, son oncle, dont il devait être l'heritier, il entreprit de lui faire ouvrir les yeux sur l'irrégularité de sa conduite. Il lui représenta que, malgré la légitimité du mariage, il n'était pas pour cela innocent devant Dieu, vu le scandale qui subsistait toujours, et qui ne cesserait que quand il reconnaîtrait publiquement pour son épouse celle qui en était l'occasion. Il s'offrit en même temps de faire approuver par sa famille la demarche qu'il lui proposait, et il obtint effectivement cette approbation. Rodolphe ne balança plus pour lors, et se mit en règle pour la publicité de son mariage.

Louis n'étant plus utile à sa famille, prit congé de ses proches et se rendit à Milan, où il arriva le 22 mars 1590. Il continua dans cette ville d'étudier la théologie, conformément à l'ordre que lui en avaient donné ses supérieurs. Il sanctifiait cette étude par ses exercices ordinaires et par la pratique de toutes les vertus, spécialement par celle de l'humilité qu'il nourrissait dans son cœur, en saisissant les occasions qui se présentaient de vaquer aux plus bas emplois de la maison. Ce fut à Milan qu'il lui fut révélé dans la prière que la fin de sa vie approchait. Cette connaissance de la proximité de sa mort opéra dans son âme des effets merveilleux et le détacha plus que jamais de toutes les choses sensibles. Il fut rappelé à Rome au mois de novembre de la même année, pour y achever son cours de théologie. Il demanda à être logé dans une chambre étroite et obscure, où il n'avait de meubles que son lit, une chaise de bois et un escabeau pour mettre ses livres. On remarquait qu'il était totalement abîmé en Dieu, aux fréquentes extases qui lui arrivaient, même en public. Souvent il parlait du bonheur qu'il y a de mourir jeune, pour être plus tôt réuni à Dieu.

Durant une maladie épidémique qui fit de grands ravages à Rome en 1591, les Jésuites érigèrent un nouvel hôpital à leurs frais. Ils y reçurent les pauvres malades, et les y servirent avec beaucoup de charite, ayant le Père général à leur tête. Louis fut un de ceux qui se signalèrent le plus. Il instruisait et exhortait

les malades, il leur lavait les pieds, faisait leurs lits, et leur rendait les services les plus dégoûtans. La contagion attaqua plusieurs Jésuites qui moururent victimes de la charité. Louis en fut aussi attaqué. Il se mit au lit le 3 mars 1591. La pensée que Dieu allait l'appeler à lui le remplit d'une joie si vive, qu'il craignait qu'elle ne fût immodérée. Le Père Bellarmin, son confesseur, le rassura en lui disant que c'était une grande grâce de désirer la mort, quand ce désir ne venait point d'impatience, et qu'il avait pour fin une prompte union avec Dieu. Le mal augmenta si considérablement, qu'il reçut le saint viatique et l'extrême-onction. Il guérit cependant; mais il lui resta une fièvre lente qui en trois mois le réduisit à une extrême faiblesse. Cela ne l'empêchait point de pratiquer diverses mortifications, et même de se lever à minuit pour prier devant son crucifix. L'infirmier l'ayant surpris, on lui défendit de faire la même chose à l'avenir, et il obéit ponctuellement. Il obéissait aussi aux médecins avec une grande exactitude, et prenait tous les remèdes qu'ils lui prescrivaient, sans marquer la plus légère répugnance pour ceux qui étaient les plus désagréables au goût. S'étant une fois entretenu avec son confesseur sur l'avantage de jouir de Dieu, il tomba dans une extase qui dura presque une nuit entière. On croit que ce fut durant cette extase qu'il connut par révélation qu'il mourrait le jour de l'octave de la Fête-Dieu. Il remercia Dieu de ce que sa fin était si proche, et il pria un des Pères de la Compagnie de réciter le *Te Deum* avec lui. Il dit à un autre : « Mon Père, nous nous en allons, et nous nous en allons » avec joie. » Tous les soirs il récitait les sept Psaumes de la pénitence avec un autre religieux.

Le jour de l'octave étant venu, il parut mieux, et l'on pensait déjà à l'envoyer à Frescati pour rétablir sa santé. Mais il répéta plusieurs fois qu'il ne vivrait plus le lendemain matin, et il reçut le saint viatique et l'extrême-onction. Le soir, rien ne marquait qu'il fût en danger, et on le laissa avec deux frères pour avoir soin de lui. Mais vers minuit ceux qui le gardaient s'aperçurent qu'il pâlissait et qu'il était couvert de sueur. C'était le commencement de son agonie. Tant qu'elle dura, son âme ne cessa de s'élancer vers Dieu, par des aspirations enflammées. Enfin après avoir dit : *Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains,* et prononcé le nom sacré de Jésus, il expira tranquillement un peu après le milieu de la nuit du 20 au 21 de juin de l'année 1591. Il était âgé d'un peu plus de vingt-trois ans, et en avait passé près de six dans la société. On l'enterra dans l'église du collége des Jésuites. Son corps a été depuis transféré dans une chapelle qui y a été bâtie sous son nom par le marquis Scipion Lancelotti. S. Louis de Gonzague fut béatifié

par Grégoire XV en 1621, et cononisé par Benoît XIII en 1726. On trouve l'histoire de ses miracles dans le Père Cépario, et dans les Bollandistes.

Quel spectacle pour la foi, que de voir un jeune prince, l'espérance de sa famille et de son pays, sacrifier les avantages de la noblesse, les plaisirs, les honneurs, une souveraineté même, dans le dessein de se procurer plus de facilité pour conserver le trésor de l'amour divin, et pour parvenir à la béatitude éternelle! Quoi de plus propre en même temps à confondre notre lâcheté dans le service de Dieu! Il semble que, par rapport à nous, la voie du ciel s'est élargie, et que ce que les saints ont acheté par tant de sacrifices ne doit rien nous coûter. Rentrons en nous-mêmes, et n'attendons pas au dernier moment à reconnaître notre erreur.

S. EUSÈBE, ÉVÊQUE DE SAMOSATES, MARTYR.

S. Eusèbe fut placé sur le siége de Samosates en 361, c'est-à-dire dans un temps où les Ariens occupaient la plupart des évêchés voisins [a]. Il assista la même année à un concile d'Antioche, principalement composé de prélats hérétiques, que la protection de l'empereur Constance, qui se trouvait alors dans la ville, rendait encore plus puissans. Il eut beaucoup de part à l'élection de S. Mélèce, patriarche d'Antioche, et il se porta pour lui avec d'autant plus d'ardeur, qu'il connaissait son sincère attachement à l'orthodoxie.

Les Ariens eux-mêmes avaient une haute idée de la vertu de S. Eusèbe; et quoiqu'ils le regardassent comme l'irréconciliable ennemi de leur secte, ils rendaient publiquement justice à sa probité. Ce fut ce qui les détermina à remettre entre ses mains l'acte de l'élection de S. Mélèce.

Quelques jours après, le patriarche d'Antioche ayant prêché la doctrine du concile de Nicée dans le premier discours qu'il fit au peuple, les Ariens, qui ne s'attendaient à rien de semblable de sa part, résolurent de le perdre. Ils engagèrent aussi l'empereur à envoyer un officier à Eusèbe, pour lui redemander l'acte qu'on lui avait confié. Ils craignaient qu'on ne se servît contre eux d'une pièce dont ils ne pouvaient éluder l'authenticité. Eusèbe répondit qu'il ne pouvait se dessaisir de l'acte que du consentement de

[a] Samosates, aujourd'hui *Sempsat*, était capitale de la Comagène en Syrie. Le siége épiscopal de cette ville, qui était ancien, relevait de la métropole d'Héraclée.

tous ceux qui y étaient intéressés, et qui l'en avaient rendu dépositaire. Comme on le menaçait de lui couper la main droite en cas qu'il refusât d'obéir à l'empereur, il présenta ses deux mains, en disant qu'on pouvait les lui couper l'une et l'autre, mais qu'il ne se prêterait jamais à l'injustice. Une telle fermeté déconcerta et l'officier et l'empereur; ils admirèrent tous deux le courage héroïque du saint évêque, et ne purent s'empêcher de donner des louanges à une action qui cependant faisait échouer leurs projets.

Eusèbe ne balançait point d'abord de se trouver aux conciles et aux assemblées des Ariens, dans le dessein de soutenir le parti de la vérité. Mais ayant appris que quelques personnes se scandalisaient d'une telle conduite, il rompit tout commerce avec les hérétiques, et ne voulut plus assister à leurs délibérations après le concile qui se tint à Antioche en 363, sous le règne de l'empereur Jovien.

Il assista en 370 à l'élection de S. Basile, archevêque de Césarée, et il se lia avec ce grand homme d'une amitié fort étroite, qui fut entretenue par un commerce de lettres. Ses vertus jetaient un si grand éclat, son zèle était si pur et si actif, que les anciens lui ont donné les plus beaux éloges. S. Grégoire de Nazianze dit, en parlant de lui dans une de ses épîtres, qu'il était la colonne de la vérité, la lumière du monde, l'instrument dont Dieu se servait pour communiquer ses faveurs à son peuple, le soutien et la gloire de tous les orthodoxes.

L'empereur Valens ayant suscité une persécution aux Catholiques, Eusèbe mit tout en œuvre pour prémunir son troupeau contre le poison de l'hérésie. Il fit aussi plusieurs courses dans la Syrie, la Palestine et la Phénicie, pour affermir les orthodoxes dans la foi, ordonner des prêtres pour les lieux où il n'y en avait point, et aider aux évêques à remplir de dignes pasteurs les siéges vacans. Il se déguisa sous un habit d'officier dans ses voyages, de peur que si on venait à le reconnaître, il ne lui fût plus possible de continuer le bien qu'il faisait. Le parti des Ariens tombait dans le discrédit de jour en jour. Enfin les hérétiques le regardant comme un de leurs plus dangereux ennemis, déterminèrent l'empereur à l'exiler en Thrace.

L'officier qui était porteur de l'ordre du prince arriva sur le soir à Samosates. Il intruisit aussitôt l'évêque de la commission qui lui avait été confiée. « Gardez-vous, lui dit Eusèbe, de divul-» guer le sujet qui vous amène ici; vous y êtes le plus intéressé. Si » le peuple venait à savoir ce qui se passe, il prendrait certaine-» ment les armes contre vous. Je ne veux pas qu'il vous en coûte

» la vie à cause de moi. » Le saint assista, selon sa coutume, à l'office de la nuit; puis, quand tout le monde se fut retiré, il sortit avec un domestique fidèle, s'embarqua sur l'Euphrate, qui baigne les murailles de la ville, et se fit conduire à Zeugma, qui était à vingt-quatre lieues de Samosates.

Le lendemain matin, la nouvelle de son départ causa beaucoup de rumeur parmi le peuple. L'Euphrate fut bientôt couvert de barques, tant était vif l'empressement que les fidèles avaient de retrouver leur pasteur. L'ayant joint à Zeugma, ils le conjurèrent de ne pas abandonner son troupeau à la fureur des loups. Il les exhorta à mettre leur confiance en Dieu, après leur avoir représenté qu'il devait obéir aux ordres de l'empereur. On lui offrit de l'argent, des domestiques, et toutes les choses qui pouvaient lui être nécessaires; mais il ne voulut presque rien accepter. Il recommanda ensuite son cher troupeau au Seigneur, et se mit en chemin pour la Thrace.

Les Ariens placèrent sur son siége Eunomius, qu'il ne faut pas confondre avec le fameux hérésiarque de ce nom. C'était un homme fort modéré, mais il n'y eut personne à Samosates qui voulût se trouver avec lui pour tenir les assemblées ecclésiastiques. Voyant donc que tout le monde le fuyait, et qu'on évitait même de se rencontrer quelque part avec lui, il abandonna sa place et sortit de la ville. Les Ariens lui substituèrent Lucius, homme violent, qui fit bannir les principaux du clergé, entre autres le prêtre Antiochus, neveu de S. Eusèbe, lequel fut relégué aux confins de l'Arménie. Lucius eut beau remuer, aucun habitant de la ville n'entra dans ses intérêts. Il fut regardé du même œil que son prédécesseur. Un jour qu'il passait à travers une place publique où plusieurs enfans étaient à jouer, ceux-ci ne voulurent plus se servir de l'instrument de leur jeu, parce qu'il avait touché aux pieds de sa mule, et ils le brûlèrent comme quelque chose de profane.

Les Goths ravageant la Thrace en 379, Eusèbe obtint la permission de retourner à son église; mais ce fut pour recevoir la couronne du martyre. Son exil parut avoir donné à son zèle un nouveau degré de force et d'activité. Comme la mort de Valens avait mis fin à la persécution, il recommença ses voyages, pour procurer de bons pasteurs aux fidèles abandonnés. Par ses soins, les villes de Bérée, d'Hiéraple et de Cyr eurent des évêques catholiques. Il voulut accompagner Maris, qui allait prendre possession du siége de Dolique, petite ville de la Comagène, alors infectée de l'arianisme. Mais une femme hérétique l'ayant vu passer dans la rue, lui cassa la tête avec une tuile qu'elle lui jeta de dessus le

toit. Il mourut peu de jours après de la blessure qu'il avait reçue. Etant près d'expirer, il conjura ceux qui étaient présens de ne faire aucune poursuite contre ceux qui lui avaient ôté la vie, se montrant par là l'imitateur de Jésus-Christ, qui priait sur la croix pour ceux qui le crucifiaient. On place sa mort en 379 ou 380. S. Eusèbe est honoré par les Grecs le 22 de juin, et le 21 du même mois par les Latins.

Voyez Théodoret, *l.* 4, *c.* 13, *l.* 5, *c.* 4; S. Grégoire de Nazianze, *ép.* 28; Godeau, *Eloges des évêques illustres, p.* 178; Ceillier, *t.* 6, *p.* 433.

S. AARON, ABBÉ EN BRETAGNE.

S. Aaron florissait dans le sixième siècle. Il gouvernait un monastère de l'Armorique, situé dans une île qu'un bras de mer séparait de la ville d'Aleth, quand S. Malo passa en France. Il reçut ce saint homme de la manière qu'on devait l'attendre de son caractère; il partagea avec lui la gloire de son apostolat. On l'honore le 22 juin dans le diocèse de Saint-Malo, et sa fête s'y célèbre du rit *double-mineur.* Il y a une église paroissiale de son nom dans le diocèse de Saint-Brieuc.

L'île où était son monastère prit dans la suite le nom d'*Aaron.* En 1150, Jean de La Grille, évêque d'Aleth, transféra son siége dans l'église de Saint-Malo, qui appartenait à un monastère de la même île. La ville d'Aleth ayant été abandonnée de ses habitans, donna naissance à celle de Saint-Malo, qui remplit toute l'île d'Aaron.

Voyez D. Morice, *Histoire de Bretagne;* et D. Lobineau, *Histoire de Bretagne, et Vies des SS. de Bret. p.* 140.

S. MEEN, ABBÉ EN BRETAGNE.

Ce saint est fort célèbre par ses miracles, par le monastère qu'il fonda, et par les pélerinages qui se font à son tombeau. Sa légende lui donne ordinairement le nom de *Conard-Meen* [a]. Il sortait d'une famille noble et riche de la province de Gwent, dans le South-Wales. On dit qu'il était parent de S. Magloire et de S. Samson, du côté de sa mère. Quoi qu'il en soit, il passa dans

[a] En latin *Mevennus*, et quelquefois *Melanius*.

l'Armorique, et y prêcha l'Evangile avec beaucoup d'édification et de fruit.

Le comte Caduon lui ayant donné des terres situées de chaque côté de la rivière de Meu, il y fonda un monastère. Guérech Ier, comte de Vannes, se déclara le protecteur de cet établissement, et fit même ressentir les effets de sa libéralité au monastère dont S. Meen fut établi abbé par S. Samson, vers l'an 550. Telle fut l'origine de l'abbaye de Saint-Jean-Baptiste de Gaël, dite depuis de *Saint-Meen* [a].

Le saint abbé établit une régularité admirable parmi ses religieux. Ce fut lui qui donna l'habit à Judicaël, roi de Domnonée, lorsqu'il quitta le monde dans la vingt-deuxième année de son âge [b]. Il fonda un second monastère près d'Angers, qu'il peupla de ses disciples, et qu'il allait souvent visiter pour y entretenir la ferveur. Ses exemples et ses exhortations inspirèrent l'amour de la solitude à un grand nombre de personnes. S. Meen mourut à Gaël vers l'an 617. La dévotion attire beaucoup de monde à son tombeau, et il s'y est opéré plusieurs miracles. Durant les guerres des Normands, les reliques du saint furent portées à l'abbaye de Saint-Florent, près de Saumur; il y en a cependant une portion dans celle qui porte son nom en Bretagne [c]. S. Meen était invoqué dans les litanies anglaises du septième siècle; il était aussi nommé dans le Missel dont l'Eglise d'Angleterre se servait avant la conquête des Normands. Sa fête est marquée comme solennelle dans les calendriers de la plupart des diocèses de Bretagne, sous le 21 de juin.

Voyez Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne, p.* 140.

S. LEUFROI,

ABBÉ DE LA CROIX EN NORMANDIE.

S. Leufroi [d] sortait d'une famille noble, établie dans le territoire d'Evreux. Il eut le bonheur de connaître dès sa jeunesse la vanité des choses terrestres, et de choisir Dieu pour son unique partage. Il alla finir à Chartres ses études, qu'il avait commencées au monastère de Saint-Taurin à Evreux. De retour dans le lieu de

[a] Au diocèse de Saint-Malo, environ à neuf lieues de Rennes.

[b] Vers l'an 616.

[c] Cette abbaye a été convertie en un séminaire, qui, en 1640, a été donné aux prêtres de la Mission, vulgairement appelés *Lazaristes*.

[d] En latin *Leufredus*

sa naissance, il fit bâtir un oratoire dont l'entrée fut interdite aux femmes. Il se livra tout entier à la pratique des bonnes œuvres, et principalement à l'instruction des enfans. Les pauvres trouvaient aussi en lui un consolateur et un père plein de tendresse.

Brûlant du désir de mener une vie plus parfaite, il quitta sa patrie pour aller se mettre sous la conduite d'un solitaire renommé pour son éminente sainteté, qui s'appelait Bertrand, et demeurait à Cailly, dans le diocèse de Rouen. Leufroi ayant rencontré un pauvre sur sa route, lui donna son manteau pour le couvrir. Quelque temps après, il prit l'habit dans le monastère que S. Saens venait de bâtir dans le pays de Caux. S. Ansbert, archevêque de Rouen, conçut pour lui une estime singulière.

Ce fut par l'avis de ce saint prélat, que Leufroi retourna dans sa patrie, afin d'y multiplier le nombre des vrais serviteurs de Dieu. Il s'arrêta à deux lieues d'Evreux, sur le bord de la rivière d'Eure, à l'endroit même où S. Ouen avait érigé une croix, en mémoire d'une croix lumineuse qui lui était apparue. Il y bâtit une chapelle [a], puis un monastère avec une église en l'honneur de la croix, des apôtres et de S. Ouen [b].

Durant les quarante années que S. Leufroi gouverna son monastère, il se rendit recommandable par son amour pour la prière, les veilles et le jeûne. Il était plein de bonté pour les religieux ; ce qui toutefois ne l'empêchait pas de maintenir la régularité dans l'occasion. Il priva de la sépulture ecclésiastique un frère qui avait violé le vœu de la pauvreté. On dit qu'il fut favorisé du don des miracles. Il mourut en 738, après avoir reçu les sacremens de l'Eglise, et eut pour successeur S. Agofroi, son frère [c]. On l'enterra dans l'église de Saint-Paul, qu'il avait fait bâtir ; mais on transféra depuis son corps dans celle de la Croix.

Au neuvième siècle, la fureur des Normands obligea les moines de la Croix à prendre la fuite. Ils se retirèrent dans l'abbaye de Saint-Germain des-Prés à Paris, emportant avec eux les reliques de S. Ouen, de S. Turiaf, de S. Leufroi et de S. Agofroi.

[a] Cette chapelle, dédiée sous l'invocation de S. Ouen, est à l'entrée du village de la Croix. C'est la première église que S. Leufroi ait fait bâtir.

[b] Ce monastère s'appela d'abord *la Croix-Saint-Ouen*, puis *la Croix-Saint-Leufroi*. On l'appelait anciennement en latin *Madriacense*, du nom du village où il était situé, *à Pago Madriacense*.

[c] S. Agofroi est honoré le 24 d'août dans le diocèse d'Evreux. On ne sait rien de sa vie, et il n'est connu que par la translation de ses reliques, qui se fit durant les ravages des Normands. (*Voyez* sa légende dans le nouveau Bréviaire d'Evreux.) On ne sait presque rien non plus de la vie de S. Barsenore, un des premiers abbés du même monastère, qui mourut sur la fin du huitième siècle, et dont le corps fut porté en divers lieux durant les incursions des Normands. La plus grande partie de ses reliques se gardait à Fécamp, au pays de Caux. La fête de ce saint est marquée au 13 de septembre dans les anciens Bréviaires. *Voyez* le nouveau Bréviaire d'Evreux, sous le même jour.

Lorsqu'ils retournèrent à leur monastère, ils voulurent témoigner leur reconnaissance aux religieux de Saint-Germain; et ils crurent ne pouvoir mieux le faire qu'en leur laissant les reliques de S. Leufroi et de S. Turiaf. En 1212, on rapporta à la Croix un os de l'un des bras de S. Leufroi [a]. Ce saint est honoré aujourd'hui dans le Martyrologe romain.

Voyez sa Vie anonyme, écrite dans le neuvième siècle, et publiée avec des remarques par Mabillon, *sec.* 3 *Ben. part.* 1, *p.* 582. *Voyez* aussi Usuard, et la Vie de S. Ouen.

S. RAOUL ou RODOLPHE,

ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

Ce saint, issu du sang royal de France, était fils de Raoul, comte de Quercy et seigneur de Turenne. Aigue, sa mère, était aussi d'une naissance très-illustre. Ayant renoncé à toutes les espérances qu'il pouvait avoir dans le monde, il entra dans le clergé en 823, et fut élu archevêque de Bourges en 840. Il fonda sept monastères, et se montra plein de zèle pour la réformation des abus qui s'étaient glissés dans son diocèse. Attentif à veiller sur les mœurs des ministres sacrés, il publia pour l'instruction de son clergé un recueil de canons que nous avons encore [b]. Il mourut le 21 juin 866.

Voyez le Martyrologe d'Adon; Mabillon, *Act. Ben. t.* 6,

[a] M. de Rochechouart, évêque d'Evreux (transféré depuis à l'évêché de Bayeux), donna, le 2 mars 1741, un décret portant extinction et suppression de la mense conventuelle de *la Croix-Saint-Leufroi*, avec union au petit séminaire d'Evreux. Les lettres-patentes confirmatives de ce décret furent expédiées au mois d'avril de la même année; mais le parlement ne les enregistra que le 29 juillet 1750, parce qu'il fallut auparavant lever l'opposition formée par les religieux de la congrégation de Saint-Maur, et en particulier par ceux de Saint-Germain-des-Prés.

Le monastère ayant été démoli, on transféra de l'église conventuelle dans l'église paroissiale un morceau considérable de la vraie croix, l'os d'un des bras de S. Leufroi, avec plusieurs autres reliques.

L'église de Saint-Paul a été bâtie par S. Leufroi. Elle fut quelque temps église paroissiale et église conventuelle. Les successeurs de S. Leufroi ayant fait bâtir une église abbatiale sous l'invocation de la sainte Croix et de S. Ouen, celle de S. Paul fut uniquement destinée à l'usage de la paroisse. On voit encore dans cette dernière trois pierres qu'on prétend avoir couvert les tombeaux de S. Leufroi, de S. Turiaf de Dole, et de S. Barsenore, abbé de la Croix.

Le premier qui ait possédé l'abbaye de la Croix *en commende*, est M. Paul Pelot, qui mourut en 1726. Le roi lui donna pour successeur M. Louis-Guillaume de Mathan, qui vivait encore en 1767. Les notes sur la Vie de S. Leufroi sont le résultat des éclaircissemens qu'il a bien voulu nous communiquer. Nous nous ferons toujours un devoir de témoigner notre reconnaissance à ceux qui contribueront à la perfection de notre ouvrage.

[b] Ce recueil, connu sous le nom d'*Instruction pastorale*, se trouve dans le tome sixième des *Miscellanea* de Baluze, *p.* 155. Le saint le fit de concert avec les

p. 814; le *Gallia Christ. nova*, *t.* 2, *p.* 24: et Ceillier, *t.* 19, *p.* 133.

MARTYROLOGE.

A Rome, S[te] Démétrie, vierge, qui reçut la couronne du martyre sous Julien l'Apostat.

A Syracuse en Sicile, fête des saints martyrs Ruffin et Marice.

En Afrique, les saints martyrs Syriaque et Apollinaire.

A Mayence, S. Alban, martyr, qui, après de longs travaux et de rudes combats pour la foi de Jésus-Christ, mérita la couronne de vie.

Le même jour, S. Eusèbe, évêque de Samosates, qui, du temps de Constance, empereur arien, visitait les églises de Dieu déguisé en soldat, pour les confirmer dans la foi catholique. Ensuite sous Valens il fut relégué en Thrace. Mais du temps de Théodose, la paix ayant été rendue à l'Eglise, il fut rappelé de son exil; et comme il visitait de nouveau les églises, une femme arienne lui ayant jeté d'en haut une tuile qui lui brisa la tête, il mourut enfin martyr.

A Icone en Lycaonie, S. Térence, évêque et martyr.

A Pavie, S. Ursiscène, évêque et confesseur.

A Tongres, S. Martin, évêque.

Au diocèse d'Evreux, S. Leufroi, abbé.

A Rome, S. Louis de Gonzague, Jésuite, recommandable par l'innocence de ses mœurs, et le mépris qu'il témoigna pour sa principauté.

Saints de France.

En Bretagne, S. Mars, patron de Bais, au diocèse de Rennes.

Au diocèse de Saint-Malo, S. Meen, abbé du monastère qui se nommait Gaël.

A Bourges, S. Roils, évêque, frère de Rodolf, vicomte de Turenne.

Autres.

En Cilicie, S. Julien de Tarse, qui fut cousu dans un sac plein de serpens et de vipères, et jeté dans la mer. Son corps fut porté à Antioche, dans une église qu'on nomma Saint-Julien, où S. Chrysostôme a prêché une de ses homélies.

Ce même jour, martyre de S. Aphrodise de Cilicie, sous le gouverneur Denys.

A Volsen, près de Harlem en Hollande, S. Englemond, abbé.

A Rome décès de S. Paul, pape.

prêtres de son diocèse, pour faire revivre l'esprit des anciens canons, et pour remédier à plusieurs abus occasionés par l'ignorance de la disciple ecclésiastique.

S. PAULIN, ÉVÊQUE DE NOLE.

Tiré des Mémoires concernant sa Vie, que l'abbe Le Brun des Marettes (mort en 1731), a recueillis et publiés à la fin de son édition des œuvres de ce Père. Voyez *Tillemont*, t. 14, p. 1; *Ceillier*, t. 10, p. 543; *et Remondi, de la congrégation des Somasques, dans son second tome* della Nolana Ecclesiastica Storia, *où il donne la Vie de S. Paulin, avec une excellente traduction italienne de ses œuvres, et surtout de ses poëmes. L'ouvrage de Remondi, dédié à Benoît XIV, a été imprimé à Naples en* 1759, in-fol.

L'AN 431.

S. PAULIN, appelé par les Latins Pontius-Meropius-Paulinus, naquit à Bordeaux en 353. On comptait une longue suite de sénateurs illustres dans sa famille, tant du côté paternel que du côté maternel. Ponce-Paulin, son père, était préfet du Prétoire dans les Gaules, et le premier magistrat de l'empire d'Occident. Mais les honneurs et les triomphes qui avaient décoré ses ancêtres furent éclipsés par l'éclat des vertus qui le rendirent l'admiration de son siècle et des siècles suivans, et qui lui méritèrent d'avoir pour panégyristes S. Martin, S. Sulpice-Sévère, S. Ambroise, S. Augustin, S. Jérôme, S. Eucher, S. Grégoire de Tours, Apollinaire, Cassiodore, et plusieurs autres grands hommes.

A une naissance illustre, Paulin joignait les plus heureuses dispositions, un esprit élevé et pénétrant, un génie riche et fécond, une facilité merveilleuse à s'exprimer, et toutes les autres qualités qui annoncent qu'un jeune homme est né pour ce qu'il y a de plus grand. Il cultiva ces dispositions dès son enfance, par une application sérieuse à l'étude des différentes branches de la littérature, et il se fit un fonds de connaissances aussi variés qu'étendues. Il eut pour maître de poésie et d'éloquence le célèbre Ausone, qui excellait dans ces deux sciences plus qu'aucun homme de son siècle [a]. Il répondit parfaitement aux espérances que l'on avait

[a] Il y avait environ trente ans qu'Ausone enseignait la rhétorique à Bordeaux, lorsque Valentinien Ier le fit venir à Trèves où était sa cour, et le choisit, en 367, pour précepteur de Gratien son fils, qui était alors Auguste. Il fut élevé aux premières dignités de l'empire; à celle de préfet du Prétoire par Valentinien, et à celle de consul par Gratien. Après la mort de ce dernier prince, arrivée en 383, il revint à Bordeaux. Il y mourut en 394, dans la quatre-vingt-cinquième année de son âge, et la quatrième depuis la retraite de S. Paulin. On le regardait comme le plus habile maître et le plus grand littérateur de son siècle. S. Paulin n'oublia jamais le soin qu'il avait pris de son éducation, et il lui en témoigna sa reconnaissance de la manière la plus forte et la plus tendre. Faisons-le parler lui-même :

Tibi disciplinas, dignitatem, litteras,
Linguæ, togæ, famæ decus,

conçues de lui ; et ayant eu occasion de parler en public dans un âge où l'on n'est point ordinairement capable de rien produire d'achevé, il s'attira les plus grands applaudissemens. « Chacun, » dit S. Jérôme [1], admirait la pureté et l'élégance de sa diction, la » noblesse et la délicatesse de ses pensées, la douceur et l'énergie » de son style, la richesse et la vivacité de son imagination. »

Telle était la gloire dont Paulin se couvrait dans sa jeunesse, lorsque le désir de plaire aux hommes régnait encore dans son cœur. Sa science toutefois le rendait bien moins recommandable que la réunion des vertus morales qui brillaient en lui. Ceux qui avaient l'administration des affaires publiques firent connaître son mérite aux empereurs ; on l'éleva, quoique jeune encore, aux premières dignités, et il fut déclaré consul avant Ausone, son maître, et conséquemment avant l'année 379. Il épousa une Espagnole nommée Thérasie, qui lui apporta de grands biens, et qui était surtout distinguée par son mérite personnel et par sa piété.

Sa prudence, sa générosité, sa douceur, son affabilité et ses autres vertus morales et religieuses lui attirèrent une estime et une vénération universelles. Il se fit un grand nombre d'amis en Italie, en Espagne et dans les Gaules, où il avait déployé, durant l'espace de quinze années, ses rares talens et sa merveilleuse capacité pour l'administration des affaires, tant publiques que particulières. Mais Dieu, qui voulait l'attacher uniquement à son service, lui ouvrit les yeux sur le néant de toutes les grandeurs humaines, et lui inspira la noble ambition de devenir petit pour le royaume du ciel.

Les entretiens qu'il eut à Milan avec S. Ambroise, à Vienne

Provectus, altus, institutus debeo,
Patrone, præceptor, pater, etc. Carm. 10, v. 93.
Gratia prima tibi, tibi gloria debita cedet, etc.

Ausone avait de l'esprit, de la facilité et une tournure de génie faite pour la poésie. La plupart de ses ouvrages manquent cependant de goût et de ces autres qualités qui rendent estimables les productions de l'esprit. Ce qu'il a fait de meilleur, sont ses petits poèmes, et surtout sa dixième idylle, qui est une description de la Moselle. Cette pièce a été publiée séparément avec de longs commentaires par Marquart Fréher. Si Ausone eût mieux parlé latin, son panégyrique de Gratien serait quelque chose d'achevé. Son but, dans son discours, était de remercier le prince de ce qu'il l'avait élevé au consulat en 378.

Quelques auteurs ont prétendu qu'Ausone était idolâtre ; mais il est prouvé qu'il était chrétien, par son idylle sur la fête de Pâque, ainsi que par son *Ephemeris*, qui est un poëme où il enseigne à ses disciples la manière de faire saintement toutes les actions de la journée. Les obscénités répandues dans quelques-uns de ses ouvrages montrent qu'il était peu pénétré de l'esprit de sa religion. On croit qu'il se convertit sur la fin de ses jours, et qu'il y fut excité par l'exemple et les lettres de S. Paulin.

La meilleure édition des OEuvres d'Ausone est celle qui est connue sous le titre de *ad usum Delphini*, et qui fut publiée en 1730 par l'abbé Souchay et par l'abbé Fleury, chanoine de Chartres.

[1] *Ep.* 101, 102.

avec S. Martin, et avec S. Delphin, évêque de Bordeaux, lui donnèrent du goût pour la retraite, et le pénétrèrent d'un désir sincère de mener une vie plus chrétienne. Le dernier de ces saints évêques étant à portée de le voir souvent, parce que Bordeaux était le lieu ordinaire de sa résidence, saisissait toutes les occasions qui se présentaient de l'instruire, et lui parlait fréquemment du bonheur promis à ceux qui servent Dieu sans partage.

Paulin avait toujours su se garantir des atteintes de l'amour-propre, et de cette recherche des applaudissemens dont les philosophes païens étaient si avides. Il regardait comme une bassesse cet amour des louanges qui avait été le principal mobile des démarches de Cicéron et de Démosthène; et il avait trop d'élévation dans l'âme pour tirer vanité de ses talens et pour régler sa conduite sur l'opinion des hommes. Mais il trouvait beaucoup de difficultés à conserver le détachement et la pureté du cœur au milieu des richesses et des honneurs, et à se prémunir contre les amorces des passions les plus séduisantes. Effectivement, il faut presque un miracle pour garder son cœur et ses sens de l'impression, qui est comme la suite nécessaire de tout ce qui environne les heureux du siècle. Les réflexions sérieuses qu'il faisait sur la vanité du monde lui tinrent lieu de préservatif contre les dangers auxquels son état l'exposait. Quelques dérangemens de fortune, occasionés par les révolutions qui arrivèrent dans l'empire, le convainquirent encore davantage de l'instabilité des choses humaines, et les amertumes qui sont inséparables des grandes places le confirmèrent dans le mépris qu'il avait déjà conçu pour le monde. Il voyait mieux que jamais le vide de ces brillantes chimères, qui n'éblouissent que ceux qui les considèrent dans le lointain. Sa femme, quoique jeune et dans une situation propre à jouir de tous les plaisirs, fut la première à lui inculquer la nécessité de mépriser tout ce qui n'était pas Dieu, et ses exhortations produisirent d'heureux effets. Il était beau de les voir tous les deux s'encourager mutuellement à tout abandonner pour suivre Jésus-Christ d'une manière plus parfaite. Il se retirèrent l'un et l'autre dans une petite terre qu'ils avaient en Espagne, et s'y occupèrent uniquement de leur sanctification depuis l'an 390 jusqu'à l'an 394. Ce fut là qu'ils perdirent le fils unique que Dieu leur avait donné. Ils l'enterrèrent à Alcala, auprès des saints martyrs Just et Pasteur. Depuis ce temps-là, ils s'engagèrent d'un consentement mutuel à vivre dans une continence perpétuelle. Bientôt après, Paulin changea d'habit, afin d'annoncer au monde qu'il n'aurait plus rien de commun avec lui; il prit aussi la résolution d'abandonner le sénat, son pays, ses biens, et d'aller s'ensevelir dans un monastère

ou dans un désert. Il était fort riche; et Ausone, qui n'examinait point les choses avec les yeux de la foi, dit [1] qu'il ressentait de la douleur de voir partager entre une centaine de possesseurs les terres de Paulin le père, auxquelles il donne le nom de *royaumes* [a].

Le saint vendit tous ses biens et en distribua le prix aux pauvres. Il vendit aussi ceux de sa femme, qui n'aspirait pas avec moins de ferveur que lui à la pratique de la pauvreté volontaire. Une telle action reçut de grands éloges de la part des vrais serviteurs de Dieu [2]; mais les partisans du monde en firent le sujet de la critique la plus amère; ils n'y voyaient que de la folie, parce qu'ils n'ont aucune idée des choses de Dieu. Paulin fut abandonné de tout le monde, même de ses proches et de ses esclaves qui refusaient de lui rendre les devoirs les plus communs de l'humanité. Il devint comme inconnu à ses propres frères, et *comme étranger parmi les enfans de sa mère*. Dieu permit que cette épreuve lui arrivât pour le détacher plus parfaitement du monde. Sans cesse il se rappelait ces paroles de l'Apôtre : *Si je plaisais aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ* [3]. Il se rappelait aussi que le Sauveur excluait du nombre de ses disciples ceux qui n'avaient pas le courage de s'élever au-dessus du respect humain. Soutenu et animé par ces réflexions, il supportait avec joie les reproches de ses amis et de ses parens, qui attribuaient sa retraite à une humeur mélancolique, à une hypocrisie secrète, ou à d'autres motifs semblables. Il ne répondait à toutes les invectives dont on l'accablait, que par ces paroles : « O heureux affront, que de déplaire avec » Jésus-Christ [b]! » C'est ce qu'il écrivit à Aper, pour le consoler et pour l'encourager à souffrir une persécution semblable à la sienne. Aper était un homme qui, par son savoir et son éloquence, gérait avec distinction dans les Gaules une des premières places de la magistrature. Mais il avait renoncé à tout ce qu'il possédait

[1] *Ep.* 23.

[2] S. Ambroise, *Ep.* 30; S. Jérôme, *Ep.* 13, 34; S. Augustin, *l.* 1, *de Civ. c.* 10, *Ep.* 30, ol. 36, *Ep.* 26, ol. 30, *Ep.* 27, ol. 32; S. Grégoire de Tours, *de Glor. Confes. c.* 107; S. Sulpice-Sévère, *in Vita S. Martini*, *c.* 21 *et* 26; Fortunat, etc

[3] Gal. 1, 10.

[a] On voit par plusieurs lettres de S. Paulin, qu'il avait, dans un lieu voisin de la Garonne, et nommé *Ebromagus*, une terre et une maison de campagne, où il se retirait souvent. *Ebromagus*, selon Samson, est ce qu'on appelle aujourd'hui *Burg* : c'est, selon d'autres, *Brum*, situé sur la Lers, qui se décharge dans la Garonne. *Voyez* D. de Vic, et D. Vaissette, *Hist. de Languedoc*, *t.* 1, *note* 39, *p.* 634.

S. Paulin avait une autre terre près de Bordeaux, connue présentement sous le nom de *le Puy Paulin*. Il en possédait un grand nombre d'autres, dont les principales étaient à *Alengones* (aujourd'hui *Langon*), sur la Garonne, à trente lieues de l'embouchure de cette rivière, dans le voisinage de Narbonne, de Fondi, et de Cécube dans le *Latium*.

[b] *O beata injuria displicere cum Christo.*

S. Paulin. ép. 38 (ol. 29), p. 228, édit. Véron.

dans le monde. Il fut ordonné prêtre, et peu de temps après il embrassa l'état monastique. Sa femme suivit son exemple, et prit le voile de religieuse.

Ausone, qui avait toujours eu beaucoup d'estime et d'affection pour Paulin, fut sensiblement affligé de lui voir prendre le parti de la retraite; et sa douleur était d'autant plus vive, qu'il était plus animé de l'esprit du monde. Il employa les prières les plus pressantes pour empêcher son ancien disciple d'exécuter sa résolution. Ce moyen ne lui ayant pas réussi, il eut recours aux invectives les plus amères. Il ne pouvait, disait-il, se consoler, dans la pensée qu'on voyait enseveli à Bilboa et à Calahorra un homme fait pour être la gloire et l'appui du sénat et de l'empire romain[a]. Le saint lui adressa une belle réponse en vers, où il lui marquait qu'il s'estimait heureux de souffrir des reproches pour Jésus-Christ; et qu'il s'inquiétait peu du jugement des hommes, pourvu qu'il méritât, par sa conduite, l'approbation de celui auquel seul il voulait plaire[b]. On voit par là le mépris qu'il avait pour le monde et pour tous ceux qui lui appartenaient

Ceux qui l'avaient persécuté ou accablé de reproches devinrent bientôt ses panégyristes; ils ne purent s'empêcher de louer hautement sa douceur et sa modestie; ils rendirent justice à sa grandeur d'âme et à la pureté de ses intentions. Il fut, dans le sein de la pauvreté et de la retraite, l'admiration de tout l'univers. Les personnes les plus qualifiées venaient le voir des extrémités de l'Empire, comme nous l'apprenons de S. Augustin et de S. Jérôme. Thérasie, sa femme, le soutenait dans ses premières résolutions, et ne lui était point inférieure en vertu. S'étant dépouillée, à son exemple, de tout ce qu'elle avait dans le monde, elle se revêtit d'habits simples, pour s'entretenir plus sûrement dans l'humilité et dans l'esprit de pénitence.

L'héroïque vertu de Paulin lui attira de justes louanges de la part de tout ce qu'il y avait de plus respectable dans l'Eglise, d'un S. Ambroise, d'un S. Augustin, d'un S. Jérôme, d'un S. Martin

[a] *Ergo meum, patriæque decus, columemque Senatûs*
Bilbilis, aut hærens scopulis Calagurris habebit.
Hic trabeam, Pauline, tuam, latiamque curulem
Constituis, patriosque istic sepelibis honores?
Ep. 25, ad Paulin. v. 56, etc. p. 361.

[b] *Christi sub nomine probra placebunt.*
Carm. 10. v. 186, p. 369
Stultus diversa sequentibus esse
Nil moror, æterno mea dum sententia regi
Sit sapiens.
Ibid. v. 265.
Si placet hoc, gratare tui spe divite amici;
Si contra est, Christo tantùm me linque probari.
Ibid. v. 285, p. 376.

de Tours. En 392, S. Augustin, qui n'était encore que prêtre, le représentait comme un modèle accompli, et appelait sa résolution *la gloire* de Jésus-Christ [1]. Il s'exprimait ainsi dans une lettre où il exhortait au mépris du monde un jeune seigneur nommé Licentius, qui avait été son disciple : « Allez dans la Campanie : voyez » Paulin, cet homme si grand par sa naissance, par son génie, par » ses richesses. Voyez avec quelle générosité ce serviteur de Jésus-» Christ s'est dépouillé de tout pour ne posséder que Dieu. Voyez » comment il a renoncé à l'orgueil du monde pour embrasser l'hu-» milité de la croix. Voyez comment il emploie présentement à louer » Dieu ces trésors de science qui sont perdus quand on ne les con-» sacre pas à celui qui les a donnés [2]. »

Paulin ne pouvait supporter les applaudissemens des hommes. Plus grand encore par son humilité que par ses autres vertus, il désirait sincèrement d'être oublié du monde ; il priait ses amis de s'abstenir de toute parole qui sentait le compliment, et de ne point aggraver le poids de ses péchés par des louanges qui ne lui étaient point dues. « Je suis étonné, disait-il, qu'on fasse un mérite à quel-» qu'un d'acheter le salut éternel, qui est le seul bien solide, par » des choses viles et périssables, et qu'on le loue d'échanger la » terre contre le ciel. Un homme, disait-il à ceux qui lui donnaient » le titre de parfait, un homme qui doit passer une rivière à la » nage, n'arrivera point de l'autre côté s'il se contente de quitter » ses habits ; il faut de plus qu'il se serve de ses jambes, et que tout » son corps soit en action ; il doit en un mot déployer toute sa force » pour résister au courant [3]. »

Le sacrifice que Paulin avait fait des richesses, des plaisirs, des honneurs, de la réputation que lui attiraient ses talens, n'était pour ainsi dire qu'une préparation au combat dans lequel il voulait s'engager. Attentif à veiller sur lui-même, il ne craignait rien tant que de tomber dans la lâcheté, et de perdre par là les avantages qu'il s'était procurés. Il travaillait donc de toutes ses forces à faire sans cesse de nouveaux progrès dans la vertu. Il commença par se vaincre lui-même, et par s'établir solidement dans l'humilité, la douceur et la patience. Si quelqu'un paraissait l'admirer à cause de son renoncement aux biens du monde ; si on le félicitait sur tant de prisonniers dont il avait payé la rançon, sur tant de débiteurs qu'il avait délivrés en acquittant leurs dettes, sur les hôpitaux qu'il avait fondés et les églises qu'il avait bâties, il répondait

[1] S. Aug. *Ep.* 31.

[2] S. Aug. *Ep.* 26 (*ol.* 39.), *ad Licent.*

[3] S. Paulin, *Ep.* 24, *n.* 7, *p.* 151. *Voyez* de nouvelles preuves de la profonde humilité de ce saint dans plusieurs de ses lettres. *Ep.* 4, *n.* 4. *Ep.* 24, *n.* 20. *Ep.* 32, *n.* 3 et 4. *Ep.* 40, *n.* 11.

que le sacrifice du cœur était le seul que Dieu agréât, et que pour lui il n'avait point encore commencé à faire ce qu'il devait. Il ajoutait que si les autres n'avaient pas tant donné aux pauvres, ils excellaient dans des vertus plus héroïques, les dons de la grâce étant fort diversifiés; que le sacrifice dont on lui parlait était extrêmement défectueux en lui-même, qu'il était purement extérieur, et par conséquent de peu de mérite, ou plutôt qu'il n'était qu'un acte d'hypocrisie. De pareils sentimens, exprimés avec autant de simplicité que d'énergie, montrent jusqu'à quel point le serviteur de Dieu portait le mépris de lui-même.

A la pratique du renoncement intérieur, il joignait les austérités de la mortification corporelle. Il vivait dans une si grande pauvreté, que souvent il n'avait point de quoi se procurer un peu de sel pour assaisonner les herbes ou le pain dont il se nourrissait, en quoi il l'emportait sur les solitaires les plus pénitens. Un tel genre de vie ne l'empêchait pas de conserver une aimable gaîté qui charmait ceux qui avaient le bonheur de le connaître, et qui se fait encore aujourd'hui remarquer dans ses écrits.

La raison pour laquelle Paulin ne choisit une retraite ni à Jérusalem, ni à Rome, fut qu'il voulait être entièrement inconnu aux hommes. Son amour pour la solitude et sa dévotion pour S. Félix lui firent préférer une espèce d'ermitage qui était auprès de Nole, dans la Campanie. Son but était de se consacrer là plus spécialement au service de Jésus-Christ, et de se mettre à portée de prier souvent sur le tombeau de S. Félix, qui était hors des murailles de la ville. Toute son ambition se bornait à être le portier de l'église du saint, à la balayer les matins, à veiller la nuit pour la garder, et à exercer cette fonction pendant toute sa vie [1]. Mais son humilité ne put être satisfaite; il se vit obligé de recevoir les saints ordres avant de quitter l'Espagne. Le jour de Noël de l'année 393, le peuple de Barcelone se saisit de lui dans l'église, et demanda avec les plus vives instances qu'il fût élevé au sacerdoce. On n'eut point d'égard à toutes ses représentations, et il fallut qu'il consentît à ce qu'on exigeait de lui. Il ne donna toutefois son consentement qu'à condition qu'il aurait la liberté d'aller où il voudrait. Ce point lui ayant été accordé, il se laissa ordonner par l'évêque du lieu. Les habitans de Barcelone s'étaient flattés qu'ils trouveraient le moyen de le fixer parmi eux; mais ils virent bientôt leurs espérances trompées. En effet, Paulin quitta l'Espagne et partit pour l'Italie après la fête de Pâque de l'année suivante. Il vit à Milan, ou plutôt à Florence, S. Ambroise, qui le reçut

[1] *Carm.* 12.

avec de grandes marques d'honneur, et qui l'agrégea à son clergé sans cependant l'obliger à résider dans son diocèse De là il se rendit à Rome, où S. Domnion, S. Pammachius et plusieurs autres personnes recommandables par leurs vertus lui donnèrent mille marques d'affection et de respect. Mais le pape Sirice parut assez froid à son égard, parce qu'on l'avait prévenu contre lui. Paulin resta peu de temps dans la ville de Rome; il se mit promptement en route pour aller au lieu où il avait résolu de fixer sa demeure [a].

Là était une église bâtie sur le tombeau de S. Félix, et située à un demi-mille de Nole. Auprès de cette église était un long bâtiment à deux étages, avec une galerie partagée en cellules. Paulin logeait dans ces cellules les ecclésiastiques qui venaient le voir. De l'autre côté était un autre bâtiment destiné au logement des laïques. Le serviteur de Dieu avait aussi un petit jardin. Plusieurs personnes pieuses s'étant jointes à lui, il en forma une société qu'il appelle *une compagnie de moines* [1]. Ils s'assujettirent tous à une règle, et pratiquaient différentes austérités. Ils célébraient ensemble l'office divin, portaient le cilice, et s'interdisaient pour la plupart l'usage du vin. Paulin cependant, à cause de ses infirmités, en buvait quelquefois un peu, mais il y mettait beaucoup d'eau. Tous ces solitaires pratiquaient de longues veilles et des jeûnes rigoureux. Ils ne se nourrissaient ordinairement que d'herbes, et il ne leur arrivait jamais de manger ou de boire assez pour satisfaire les désirs de la nature. Chaque jour Paulin rendait à S. Félix tout l'honneur dont il était capable [2]; mais il essayait de se surpasser le jour de la fête de ce saint. Tous les ans, il célébrait ses louanges par un poème qu'il appelait *le tribut de son hom-*

[a] On voit par les poèmes de S. Paulin, qu'il eut, dès sa jeunesse, une tendre dévotion pour S. Félix; il attribue aux prières de ce saint sa conversion et plusieurs autres faveurs qu'il avait reçues du ciel.

Muratori pense avec le Père Chifflet (et ce sentiment paraît fort probable) que S. Paulin fut substitué dans le consulat à Valens, qui mourut en 378, à la cinquantième année de son âge. Il ne fut que consul honoraire, selon le P. Pagi; mais il est certain que ce savant critique se trompe. En effet, S. Paulin remercie S. Félix de ce que par sa protection il n'avait mis personne à mort durant son consulat. *Voyez* Muratori, *Diss.* 9, *p.* 816.

L'année d'après son consulat, S. Paulin fut fait consulaire de la Campanie, qui était la première des provinces consulaires, et dont le gouvernement ne se donnait qu'aux plus illustres d'entre les ex-consuls. Il entra dans cette charge en 379; et pendant qu'il la gérait, il assista à Nole à la fête de S. Félix, en 38 , comme il le dit lui-même dans un poème qu'il composa quinze ans après. (*Natal.* 2.) Durant ce temps-là il résida à Nole, et non à Capoue, comme le faisaient ordinairement les gouverneurs de la province. Il fit faire un chemin pour aller à l'église de Saint-Félix, avec un aquéduc, tant pour l'usage de cette église que pour celui de la ville. On voit aussi par ses écrits qu'il avait été à Nole dans son enfance; qu'il s'y consacra à Dieu sous la protection de S. Félix, et qu'il conserva toujours depuis une dévotion singulière pour ce saint. *Voyez* Muratori, *Diss.* 10, *p.* 817, et *Diss.* 13, *p.* 823.

[1] *Ep.* 23, *n.* 8.

[2] *Ep.* 28, *n.* 6.

mage volontaire. Nous avons encore aujourd'hui quatorze, ou même quinze de ces poèmes, selon la différente manière de compter[a].

[a] Le onzième, le douzième et le treizième sont imparfaits, même dans l'édition de Le Brun des Marettes; mais Muratori, historiographe du duc de Modène, les a donnés en entier dans ses *Anecdotes de la bibliothèque Ambroisienne*, et ils ont été réimprimés dans l'édition des œuvres du saint, qui a paru à Vérone, avec les *Dissertations* de Muratori *sur S. Paulin*.

Nous avons plusieurs autres poèmes du même saint. On voit par le sujet des trois premiers, qu'il les composa lorsqu'il était encore dans le monde. Il adressa le dixième et le onzième à Ausone, pour lui justifier sa retraite. Vous devriez, lui disait-il, *Carm.* 10, me féliciter plutôt que me blâmer, puisque, jusqu'au moment de ma retraite, je n'ai mangé que des viandes de mort, et n'ai eu de goût que pour les choses qui sont une folie aux yeux de Dieu. Le poème à Jovius contient les preuves de la Providence. Celui que le saint adressa à Julien, à l'occasion de son mariage, renferme d'excellentes instructions pour les personnes mariées.

Outre les poèmes de S. Paulin, nous avons encore de lui des épîtres fort élégantes, et qui l'ont fait surnommer *les délices de l'ancienne piété chrétienne*. S. Augustin dit, *Ep.* 27, qu'elles ont la douceur du lait et du miel; que les fidèles, en les lisant, sont transportés de leurs charmes, et qu'elles leur communiquent une ferveur de dévotion qu'il est impossible d'exprimer. Elles nous représentent au naturel l'âme de S. Paulin, n'étant que l'effusion de l'abondance de son cœur et du zèle ardent avec lequel il cherchait le Seigneur. Les allusions pieuses qu'on y trouve montrent que l'auteur se servait de tout, des choses même les plus indifférentes, pour s'élever jusqu'à Dieu.

On doit regretter la perte du panégyrique que S. Paulin avait composé en l'honneur de Théodose, d'après les louanges que S. Jérôme (*Ep. ad Paulin.*) donne à l'art et à l'éloquence qu'on y admirait. Mais ces louanges, on peut les appliquer au discours du même saint sur l'aumône.

Pour revenir aux poèmes de S. Paulin, ils sont pleins de feu et de douceur; on y remarque aussi un certain ton de gaîté qui attache singulièrement le lecteur; les pensées en sont belles, les comparaisons justes et nobles; il n'y a rien de languissant, rien qui puisse en rendre la lecture fastidieuse. Ausone (*Ep.* 20, *ad Paulin.*) avoue qu'il cède à son disciple la palme de la poésie; il ajoute que parmi les poètes modernes, il n'en est aucun qui la lui dispute, aucun qui réunisse comme lui la brièveté et la clarté. (*Ep.* 19, *ad Paulin.*)

Paulin montre partout une grande dévotion envers les saints, et assure (*Ep.* 23, *ad Sever. p.* 204.) qu'on se servait de leurs reliques dans la consécration des autels et des églises, les fidèles ne doutant point qu'elles ne fussent pour eux une défense et un remède. Il dit que leurs châsses étaient ornées de fleurs (*Poem.* 14); qu'il s'y faisait un grand concours de peuple (*Poem.* 13); que ce concours avait pour principe les miracles qui s'y opéraient: que les choses perdues avaient été retrouvées, et les malades guéris par l'intercession des saints (*Poem.* 18). Il parle, comme témoin oculaire, d'un violent incendie, qui, n'ayant pu être éteint par tous les secours humains, le fut par un petit morceau de la vraie croix (*Poem.* 25). Il en envoya un enchâssé dans de l'or à S. Sulpice-Sévère. « Je vous » fais, disait-il, un grand présent dans un petit atôme; c'est un préservatif contre » les maux de cette vie, et un gage de la vie éternelle. » (*Ep.* 32.) Chaque année il faisait un voyage à Rome, pour visiter les tombeaux des Apôtres (*Ep.* 45, *ad Augustin. p.* 270), et pour assister à la fête de S. Pierre et de S. Paul. (*Ep.* 17, *ad Sever.*) Tous ses poèmes sur S. Félix sont remplis de témoignages de la confiance qu'il avait aux mérites de ce saint. Il le conjure de s'intéresser pour lui auprès de Dieu, et d'être son protecteur devant le trône de la majesté divine, surtout au jour du jugement (*Poem.* 14, *p.* 43). Il déclare qu'en recevant l'Eucharistie, nous mangeons la chair de Jésus-Christ, cette même chair qui fut attachée sur la croix.

In cruce fixa caro est, quâ pascor; de cruce sanguis
Ille fluit, vitam quo bibo, corda lavo.

Ep. 32, p. 204.

Souvent il parle des saintes images. Il fait la description des peintures qui étaient dans l'église de Saint-Félix de Nole, peintures où l'on voyait représentées

Nous apprenons du saint que rien ne le portait si efficacement à la ferveur, que la considération de la bonté infinie de Dieu, qui, malgré tout ce que nous lui devons, ne nous demande que notre amour. Tout pauvres et insolvables que nous sommes, si nous l'aimons, nous acquittons toutes nos dettes; et il n'y a point en cela de difficulté, n'y ayant point d'homme qui n'ait un cœur, et qui ne soit capable d'aimer. La bonté céleste va plus loin encore; en aimant Dieu, nous acquérons un droit à ses plus grandes faveurs; de créancier qu'il était, il devient débiteur par rapport à nous [1].

Il y avait quinze ans que Paulin vivait dans sa retraite, lorsqu'on l'élut pout succéder à Paul, évêque de Nole, qui mourut sur la fin de l'année 409. Nous allons parler de sa conduite dans l'épiscopat, d'après Uranius, un de ses prêtres, qui fut témoin oculaire de ce qu'il rapporte, et qui nous a laissé une relation de sa mort. Il cherchait à se faire aimer plutôt qu'à se faire craindre. Les émotions de la colère ne donnèrent jamais la moindre atteinte à la tranquillité de son âme. S'il lui arrivait d'employer la sévérité, il la tempérait toujours par la douceur. On ne s'adressait point à lui sans obtenir ce qu'on demandait. Tous avaient part à ses conseils ou à ses aumônes, selon leurs différens besoins. Il ne regardait comme de vraies richesses, que celles que Jésus-Christ a promises à ses saints. L'or et l'argent, disait-il, ne servent qu'autant qu'ils fournissent des moyens d'assister les malheureux. Sa libéralité envers les pauvres le réduisit lui-même à une extrême pauvreté [a].

les histoires dont on trouve le récit dans le Pentateuque, dans les livres de Josué, de Ruth, de Tobie, de Judith et d'Esther (*Poem.* 24 et 25). Il dit, en parlant de ces peintures, qu'elles étaient les livres des ignorans (*Poem.* 24, *p.* 156.) Il exhorte ses amis à prier pour l'âme de son frère, qui était mort, dans la persuasion que ces prières lui procureront du rafraîchissement et de la consolation, en cas qu'il souffre quelque peine dans l'autre vie (*Ep.* 35, *ad Delphin.* et 36 *ad Amand. p.* 220). Rien de plus énergique et de plus touchant que la manière dont il exprime en plusieurs endroits les sentimens d'humilité et de componction dont il était pénétré, et l'estime qu'il faisait du don des larmes. (*Ep.* 23, *p.* 146, *etc.*)

L'édition des œuvres de S. Paulin, par l'abbé Le Brun des Marettes, est plus complète que toutes celles qui l'avaient précédée. Elle parut à Paris en 1685, *in*-4°, et contient trente-deux poèmes, et cinquante et une épîtres, avec la Vie du saint compilée par l'éditeur.

Les œuvres de S. Paulin furent réimprimées à Vérone en 1736, avec des corrections faites d'après un grand nombre de manuscrits, avec des notes et des dissertations de différens auteurs, et avec quatre poèmes entiers que Muratori avait déjà publiés, et qu'il prit soin de revoir de nouveau. Trois de ces poèmes sont sur S. Félix; le quatrième a pour objet de montrer l'extravagance de l'idolâtrie.

[1] S. Paulin, *Ep.* 23, *ad Sulpic. Sever. n.* 46, 47.

[a] S. Grégoire le Grand raconte dans ses *Dialogues, l.* 3, *c.* 1, que Paulin de Nole se vendit lui-même aux Vandales, pour racheter le fils d'une pauvre veuve, après avoir employé tout ce qu'il possédait à payer la rançon de plusieurs autres prisonniers; il ajoute qu'il travailla comme esclave dans un jardin, jusqu'à

Ayant été fait prisonnier par les Goths, qui ravagèrent l'Italie en 1410, il dit à Dieu avec confiance : « Ne permettez pas, Seigneur, que l'on me tourmente pour de l'or ou de l'argent; vous » savez où j'ai mis tout ce que vous m'avez donné. » Sa prière fut exaucée; les Barbares ne le tourmentèrent point, non plus que ceux qui avaient tout abandonné pour Jésus-Christ. C'est de S. Augustin que nous apprenons cette particularité [1].

Flora, femme pleine de vertu, dont le fils, nommé Cynégius, avait été enterré dans l'église de Saint-Félix, consulta Paulin sur l'avantage qui revenait aux morts d'être placés auprès des tombeaux des saints. L'évêque de Nole, au lieu de décider lui-même la question, la renvoya à S. Augustin, qui, à ce sujet, composa le livre intitulé : *Du soin qu'on doit avoir des morts*. Il y montre que la pompe des funérailles et l'appareil des cérémonies extérieures ne servent de rien aux morts, et n'ont été institués que pour la consolation des vivans. Mais il ajoute qu'il n'en est pas de même de la sépulture dans un lieu sacré; elle a pour principe un sentiment intérieur de piété qui recommande l'âme du mort à la miséricorde divine, et qui lui mérite l'intercession du saint auprès duquel le corps a été enterré.

S. Paulin vécut jusqu'à l'an 431. Nous ne ferons plus que suivre la relation de sa mort donnée par Uranius. Dans sa dernière maladie, et trois jours seulement avant sa mort, il fut visité par deux évêques qui se nommaient l'un Symmaque, et l'autre Acyndinus. Il s'entretint avec eux de choses spirituelles comme s'il eût joui d'une santé parfaite. La joie que lui causait leur présence lui faisait oublier sa maladie. Il offrit avec eux le redoutable sacrifice, après

ce que son maître, ayant découvert son mérite, et qu'il était favorisé du don de prophétie, le mit en liberté et le renvoya. Quelques auteurs pensent que cet événement arriva sous les Goths, qui saccagèrent la ville de Nole du temps de notre saint. Cette histoire, suivant Ceillier, appartient au successeur de S. Paulin, qui, dans quelques catalogues, est nommé *Paulin II*, et qui mourut en 442. Le savant Bénédictin apporta pour raison que les Vandales firent des descentes en Italie avant cette année, mais non avant l'an 431, que mourut S. Paulin. D'ailleurs S. Augustin, Uranius, etc. n'ont rien dit de cette captivité volontaire. Auraient-ils passé sous silence un fait de cette nature, s'il eût été réel?

Plusieurs écrivains nient que le successeur immédiat de notre saint se soit appelé Paulin. Mais tout le monde s'accorde à dire que le siége de Nole a été occupé par un évêque nommé Paulin le jeune, Paulin II, ou Paulin III, selon quelques autres, lequel vivait en 520, comme l'observe Muratori, *p.* 446. Il est probable que c'est de lui qu'on doit entendre ce que dit S. Grégoire, qui composa ses Dialogues vers l'an 540.

Le P. Papebroch, *t.* 4 *junii*, *p.* 193. *Append. de* 3 *Paulinis*, distingue trois Paulin de Nole, et prétend que ce fut le troisième, surnommé *le jeune*, qui se vendit aux Vandales avant l'année 535. Une épitaphe trouvée dans le cimetière de Nole fait mention de lui. (*Voyez* Ferrarius, *in Thesauro Eccles. Nolan. an.* 1644.) Ce Paulin avait une grande vertu; il prédit la mort de Thrasimond, qui arriva en 511. S. Grégoire le Grand avait appris de témoins oculaires ce qu'il a dit de la captivité volontaire de ce bon évêque.

[1] *L. de Cura pro mortuis*, c. 16.

avoir prié qu'on apportât les vases sacrés à côté de son lit. Le prêtre Postumien vint ensuite, et lui dit qu'on devait quarante pièces d'argent pour les habits des pauvres. Le saint répondit en souriant que quelqu'un paierait cette dette. Peu de temps après arriva un prêtre de Lucanie, qui apporta cinquante pièces d'argent de la part d'un évêque et d'un laïque. Paulin ayant remercié Dieu, donna deux de ces pièces à celui qui les avait apportées, et fit payer avec les autres ce qui était dû aux marchands qui avaient habillé les pauvres. La nuit étant venue, il dormit peu, puis il réveilla les personnes de son clergé pour dire matines, suivant sa coutume; après quoi il les exhorta à la ferveur et à la paix. Il demeura en silence jusqu'à l'heure de vêpres. Les lampes étant allumées, il étendit les mains, et dit d'une voix basse: *J'ai préparé une lampe à mon Christ*[1]. Sur les dix ou onze heures de la nuit, tous ceux qui étaient dans la chambre se sentirent agités comme par les secousses d'un tremblement de terre. Paulin rendit l'esprit dans ce moment. On l'enterrra dans l'église qu'il avait fait bâtir en l'honneur de S. Félix. Son corps fut depuis transféré à Rome, et il est dans l'église de Saint-Barthélemi au-delà du Tibre.

Le monde, en persécutant S. Paulin, ne fit que lui fournir l'occasion de remporter une victoire plus glorieuse, et de mériter une double couronne. Cet ennemi est bien moins dangereux lorsqu'il nous condamne que lorsqu'il nous applaudit. Craindre ses traits impuissans, c'est craindre une ombre. Au reste, il finit toujours lui-même par admirer ceux qui l'ont méprisé par principe de religion.

Servir les hommes pour Dieu, autant que l'on en est capable, c'est un acte de charité; mais c'est une bassesse impardonnable que de sacrifier sa conscience aux caprices du monde. *Nous vous sommes soumis en tout*, disaient à Pharaon les Hébreux, esclaves en Egypte; *mais vous devez nous laisser la liberté d'aller dans le desert sacrifier au Dieu d'Israël*. Effectivement, nous sommes essentiellement libres dans le service de Dieu et dans tout ce qui a rapport à l'éternité. Nous ne pouvons être esclaves en ce point, à cause de l'excellence de notre nature, et de la fidélité que nous devons à Dieu. Nous sommes obligés de nous armer de courage comme les saints, et de témoigner hautement par notre conduite qne nous ne connaissons d'autre gloire que l'accomplissement de la volonté de Dieu, et que nous regardons comme un gain et un honneur les ignominies que la pratique de la vertu nous attirera. Nous sommes les disciples de celui qui a dit : *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier*[2].

[1] *Ps. CXXXI*, 17. [2] *Joan. XV*, 18.

S. ALBAN,

PREMIER MARTYR DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Tiré de Bède et des pièces publiées par Ussérius. Il y a dans la bibliothèque Cottoniène une ancienne Vie du saint, et un abregé de cette même Vie en anglo-saxon. Nous en avons aussi fait usage.

L'AN 303.

La lumière de l'Evangile fut portée en Angleterre dès le temps des apôtres. Le nombre des Chrétiens s'y accrut de beaucoup par la conversion du roi Lucius, qu'on place en 180. Il paraît que la rage des premiers persécuteurs ne pénétra point jusque dans cette île; ce qui sans doute ne contribua pas peu à y attirer les fidèles lorsqu'ils se voyaient en danger de la part des idolâtres : peut-être aussi, excités par la modération du gouvernement romain, ils s'y promirent une retraite assurée, d'autant plus que l'Angleterre était comme un nouveau monde par rapport au reste de l'Empire. Mais ils ne purent se mettre à l'abri de la persécution de Dioclétien. Nous apprenons de Gildas et de Bède, que plusieurs Chrétiens de l'un et de l'autre sexe remportèrent la couronne du martyre.

Le premier et le plus célèbre de ces héros chrétiens fut S. Alban, dont la mort a été encore illustrée par plusieurs miracles et par diverses circonstances extraordinaires, et dont le sang, après avoir rendu témoignage au nom de Jésus-Christ, a été une source féconde de bénédictions pour l'Angleterre. La gloire de son triomphe a été si éclatante, dit Fortunat, qu'elle s'est répandue par toute l'Eglise. Usserius a publié les anciens Actes de son martyre, dont les principales circonstances se trouvent rapportées dans Bède et Gildas.

Il paraît qu'Alban était Romain, et même issu d'une famille distinguée [a]. Il naquit à Vérulam, qui fut durant plusieurs siècles une des plus considérables villes de la Grande-Bretagne, mais qui ayant été plusieurs fois assiégée par les Saxons, fut détruite à la fin. Celle qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Alban s'est élevée sur ses ruines [b].

[a] *Voyez* les anciens monumens cités par Léland, Ussérius, Alford et Cressy.

[b] Il ne reste plus aucuns vestiges de l'ancienne ville de Vérulam, si l'on en excepte quelques fondations de murailles et quelques morceaux de pavés marquetés. On y a souvent trouvé, en creusant, des pièces de monnaie romaine. La Wer-

Le saint étant encore jeune alla à Rome pour s'y perfectionner dans la connaissance des belles-lettres [a]. Lorsqu'il fut revenu en Angleterre, il s'établit à Vérulam, et y vécut avec quelque distinction, étant, selon toutes les apparences, un des principaux habitans de la ville. Quoiqu'il ne connût pas Jésus-Christ, il était plein de bonté pour les malheureux, et leur donnait l'hospitalité. Dieu le récompensa de ces vertueuses dispositions; il l'amena à la connaissance de la vérité, et lui découvrit les trésors inestimables de la vie éternelle.

Il était encore idolâtre quand on commença à exécuter dans la Grande-Bretagne les édits des empereurs contre la religion chrétienne. Il cacha dans sa maison et traita avec beaucoup d'humanité un ecclésiastique qui avait pris la fuite pour se soustraire aux perquisitions des persécuteurs. Cet ecclésiastique est nommé Amphibalus par quelques auteurs. Alban fut singulièrement édifié de sa conduite; il admirait surtout sa ferveur, qui lui faisait passer le jour et la nuit dans la prière. Il eut envie de connaître une religion qui opérait de tels effets; il voulut en être instruit, et il devint Chrétien en fort peu de temps. Telle fut sa fidélité à correspondre à la grâce, qu'il n'eut bientôt plus que du mépris pour le monde et même pour la vie.

Cependant le bruit se répandit qu'un des prédicateurs de la religion chrétienne était caché dans la maison d'Alban. Le gouverneur y envoya des soldats pour s'assurer de la vérité du fait. Mais l'ecclésiastique ne s'y trouva point, le saint l'avait fait évader secrètement et avait changé d'habit avec lui, afin qu'on ne le reconnût point, et qu'à la faveur de ce déguisement il pût porter à d'autres la nouvelle du salut. L'habit de l'ecclésiastique dont il se revêtit était une de ces longues robes que les anciens appelaient *caracalla* [b].

Alban, qui brûlait du désir de verser son sang pour le Dieu qu'on venait de lui faire connaître, se présenta sans crainte aux soldats. Ceux-ci le lièrent et le conduisirent au juge, qui était alors

lame coule à l'orient de la ville; à l'occident est le grand chemin construit par les Romains, et appelé *Watlingstreet*.

[a] C'est ce qui se prouve par les autorités que produit le judicieux Léland.

[b] La *caracalla* était une longue robe, à peu près semblable à l'habit de nos moines. Elle avait quelquefois un capuchon, d'autres fois elle n'en avait point. Cet habillement était originairement gaulois. Antonius Bassianus, fils de l'empereur Sévère, en introduisit l'usage à Rome; ce qui le fit surnommer *caracalla*. *Voyez* Aurélius Victor; Ferrarius, *de re vestiaria Roman.* Hoffman, *Lexic. Univ.*

Thomas Walsingham rapporte que la *caracalla* de S. Alban, faite de laine, se gardait à Ely, dans un grand coffre qui fut ouvert en 1314, sous le règne d'Édouard II; il ajoute que la partie supérieure de cette robe paraissait encore teinte du sang du martyr, et que ce sang était aussi vermeil que si l'on venait de le répandre.

à l'autel pour offrir un sacrifice à ses idoles. Quand le juge le vit, il entra dans une grande colère sur ce qu'il s'était revêtu de l'habit de l'ecclésiastique pour prendre sa place. Ayant ensuite ordonné qu'on le traînât devant les images de ses dieux, il lui dit : « Puisque vous avez eu la hardiesse de cacher un sacrilége et un » blasphémateur, vous souffrirez le supplice qui lui était destiné, » si vous refusez de participer aux cérémonies de notre religion. » Le saint répondit, sans s'émouvoir, qu'il n'obéirait jamais à un ordre semblable. Le magistrat lui demanda ensuite de quelle famille il était. « ALBAN. A quel dessein m'interrogez-vous sur ma » famille? Si vous voulez savoir quelle est ma religion, je suis » Chrétien. — LE MAGISTRAT. Quel est votre nom? — ALBAN. Je » me nomme Alban, et j'adore le seul vrai Dieu, le Dieu vivant » qui a créé toutes choses. — LE MAGISTRAT. Sacrifiez aux grands » dieux, ou attendez-vous à la mort. — ALBAN. Vos sacrifices sont » offerts aux démons, qui ne peuvent secourir leurs adorateurs ni » leur accorder l'effet de leurs prières. Les peines éternelles de l'en» fer seront le partage de quiconque sacrifiera à vos idoles. » Le juge, ne se possédant plus de rage, fit battre cruellement le saint confesseur. Mais comme il vit qu'il était inébranlable et qu'il souffrait toutes les tortures avec joie, il le condamna à être décapité.

La plus grande partie du peuple sortit de la ville pour assister au supplice d'Alban, et le juge y resta presque seul. Le chemin qui conduisait au lieu de l'exécution était coupé par une rivière qui avait beaucoup de rapidité en cet endroit, parce que son lit était resserré par une muraille. On ne pouvait approcher du pont, à cause de l'affluence du peuple; et le saint serait resté là jusqu'au soir, s'il eût attendu que tous ceux qui marchaient devant lui eussent été passés. Impatient de remporter la couronne du martyre, il s'avance au bord de l'eau, lève les yeux au ciel et fait une courte prière. Aussitôt la rivière s'ouvre en deux, et donne passage au saint et à mille personnes [a].

Le bourreau, que la conduite du martyr avait déjà beaucoup touché, se convertit à la vue de ce miracle. Il jeta le glaive qu'il tenait en main, se prosterna aux pieds d'Alban, et demanda à mourir avec lui, ou plutôt en sa place. Cette conversion subite retarda l'exécution. En même temps, le saint, toujours accompagné du peuple, gagna le haut de la montagne, qui était éloignée de la rivière d'environ cent pas, et qui était un lieu fort agréable. On rapporte que s'étant mis à genoux pour prier, on vit jaillir une source dont l'eau étancha sa soif. Sur ces entrefaites, il se présenta

[a] Il paraît que cette rivière était la Coln, qui passe entre l'ancien Vérulam et la nouvelle ville de Saint-Alban.

un nouveau bourreau qui lui trancha la tête. Mais Dieu le punit miraculeusement de cette action en le renversant tout-à-coup par terre, et en le privant de la vue. Quand au premier bourreau qui avait refusé de prêter son ministère au crime, et qui s'était déclaré Chrétien, il fut aussi décapité, et mérita le bonheur d'être baptisé dans son sang. Il est fait mémoire de lui dans le Martyrologe romain. Capgrave le nomme Héraclius, d'autres l'appellent Araclius.

Plusieurs de ceux qui assistèrent à l'exécution ouvrirent les yeux à la lumière de la foi. Ils s'attachèrent au prêtre qui avait converti S. Alban, et passèrent avec lui dans le pays de Galles, où ils reçurent le baptême [a]. Mais ils furent mis en pièces par les idolâtres à cause de leur religion. Le prêtre qui les avait instruits fut lapidé à Rudburn, à trois milles de la ville de saint Alban [b]. Geoffroi de Monmouth et d'autres auteurs le nomment Amphibalus; mais Ussérius conjecture qu'il s'appelait Caracalla, du nom de son habillement.

S. Alban, au rapport de Bède, souffrit le 22 de juin. Les uns placent son martyre en 286, les autres en 303, c'est-à-dire au commencement de la grande persécution de Dioclétien, à laquelle Constance mit fin l'année suivante dans la Bretagne.

Quelques modernes se sont fort récriés contre les miracles dont nous avons parlé. Nous ne saurions mieux faire que de rapporter ce qu'en dit M. Collier, célèbre Protestant : « Les miracles de » S. Alban étant attestés par des auteurs si dignes de foi, je ne » vois pas pourquoi on les révoquerait eu doute. Il est certain, » par les écrits des anciens, que de leur temps il s'opérait des mi- » racles dans l'Eglise. Il n'y aurait pas de raison à soutenir que » Dieu n'a manifesté sa puissance d'une manière surnaturelle que » dans le siècle des apôtres. Ceux-ci n'ayant pas converti le monde » entier, pourquoi ne voudrions-nous pas convenir que Dieu aura » donné aussi à ceux de ses serviteurs qui ont vécu ensuite, des » lettres de créance auxquelles on ne pouvait se refuser? Pourquoi » enfin rejetterait-on les miracles de S. Alban, la circonstance où il » se trouvait étant assez importante pour que le ciel interposât » son pouvoir d'une manière surnaturelle [c]. »

On bâtit, sous le règne de Constantin le Grand, une magni-

[a] Ces Chrétiens nouvellement convertis étaient au nombre de mille. *Voyez* Harpsfield.

[b] Ceci est rapporté comme certain par Thomas Rudburn, qui était né sur les lieux, par Matthieu Paris, etc. qui écrivaient d'après d'anciennes pièces qui se gardaient à l'abbaye de Saint-Alban.

[c] Gildas, Bède, etc. disent expressément que S. Alban passa la rivière à sec, et qu'il fit jaillir une source à l'endroit où il fut décapité. Ce lieu, nommé *Holmhurst* par les Anglo-Saxons, et appelé depuis *Derswoldwood*, a servi d'emplacement à la ville de Saint-Alban.

fique église à l'endroit où S. Alban avait souffert le martyre; et cette église devint célèbre par un grand nombre de miracles [a]. Les Saxons l'ayant détruite, Offa, roi des Merciens, en fit bâtir une autre avec un monastère auquel il donna des revenus considérables [b]. Les papes accordèrent à ce monastère les plus grands priviléges, et remirent à toutes les terres qui en dépendaient le *romescot* ou denier de Saint-Pierre. Il fut détruit sous Henri VIII; mais les habitans de la ville donnèrent une somme d'argent pour qu'on leur laissât l'église, qui subsiste encore aujourd'hui et qui est paroissiale [c].

[a] On peut voir, sur ces miracles, Henschénius dans ses *Analecta de S. Albano*, et Papebroch, *t.* 4 *junii*.

[b] Offa, roi de Mercie, fonda le monastère de Saint-Alban, l'an de Jésus-Christ 793, et le trente-troisième de son règne. Il y donna des biens considérables dans le concile de Celchyth, où se trouvèrent quinze évêques, plusieurs rois, et un grand nombre de seigneurs *Voyez* la Chronique de Stow.

Dans un voyage que ce prince fit à Rome par dévotion, il exempta les terres de l'abbaye de Saint-Alban de la taxe appelée *le denier de Saint-Pierre*, à laquelle il avait soumis toutes les familles de son royaume dont le revenu annuel passait trente sous d'argent. Chaque famille qui était dans le cas payait tous les ans un sou d'argent au saint Siége. Cette taxe fut imposé sous le pape Adrien Ier.

Le royaume d'Offa était composé des comtés d'Héréford, de Worcester, de Glocester, de Warwick, de Stafford, de Derby, de Chester, de Salop, de Nottingham, de Northampton, d'Oxford, de Buckingham, de Leicester, de Bedford, de Huntington, de Cambridge, de Norfolk, de Suffolk, d'Essex, de Middlesex, et de la moitié de celui de Hertford. *Voyez* la Vie manuscrite de ce prince, citée par Spelman et par Wilkins, *p* 159.

[c] L'abbé de Saint-Alban siégeait au parlement à la tête de tous les abbés mitrés. Cette préséance lui fut accordée par le pape Adrien IV, en 1154. *Sicut B. Albanus protomartyr est Anglorum, ita et Abbas sui monasterii sedem primam habet in Parliamento.* Plusieurs rois confirmèrent ce privilége. *Voyez* Reyner, Stevens, *vol.* 1, *p.* 70, et *Monast. Angl. vol.* 1, *p.* 80, et Brown-Willis, *Hist. des Abbayes mitrées, vol.* 1, *p.* 13.

Avant la destruction des monastères en Angleterre, vingt-sept ou même vingt-neuf abbés et deux prieurs, presque tous de l'ordre de Saint-Benoît, étaient barons, et avaient droit de siéger au parlement. Nous allons donner la liste des abbayes qui jouissaient de ce privilége, et marquer le revenu annuel d'après l'évaluation qui en fut faite lorsqu'on les détruisit. Il est inutile d'avertir que la livre dont il s'agit est la livre sterling.

1° Saint-Alban, 2,102 *liv.* selon la manière ordinaire de compter, et 2,510 dans Speed.

2° Glastenbury, dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge, 3,311 *liv.* dans Dugdale, et 3,500 dans Speed.

3° Saint-Augustin de Cantorbéry, 1,413 *liv.* transportées à la cour de l'Echiquier; et l'église priorale de Christ dans la même ville, 2,387 *liv.*

4° L'abbaye de Westminster, 3,471 *liv.* dans Dugdale, et 3,977 dans Speed. Maitland observe dans son histoire de Londres et de Westminster, *p.* 391, que 3,977 *liv.* de ce temps-là en feraient aujourd'hui 20,000. Il ajoute que l'abbaye de Westminster, avec le revenu dont nous venons de parler, était la plus riche qu'il y eût en Angleterre. Elle était aussi la plus richement fournie de vases sacrés et d'ornemens précieux.

5° L'abbaye de Wincester, fondée sous l'invocation de la sainte Trinité par S. Byrin et Kynegilse, premier roi chrétien des West-Saxons, et connue depuis sous le nom de Saint-Sithwin, 1,507 *liv.*

6° Saint-Edmund's-Bury, bâtie par le roi Canut, 1,659 *liv.* dans Dugdale, et 2,336 dans Speed.

7° L'abbaye d'Ely, rétablie par S. Ethelwold, 1,084 *liv.*; l'évêché de la même ville, 2,134 *liv.*

8° Abingdon, fondée sous l'invocation de la sainte Vierge par Cedwalla et Ina, rois des West-Saxons, 1,876 *liv.*

On sauva une partie des reliques de S. Alban, qui se gardent précieusement chez les Anglais de Valladolid. Il y en a aussi une

9° L'abbaye de Reading, bâtie par le roi Henri Ier, 1,938 *liv.*

10° Thorney (au comté de Cambridge), rétablie par S. Ethelwold en l'honneur de la sainte Vierge, 508 *liv.*

11° Waltham, qui, d'église collégiale (fondée par le comte Harold en 1062) fut changée par le roi Henri II en une abbaye de chanoines réguliers de S. Augustin, sous l'invocation de la sainte Croix, 900 *liv.* dans Dugdale, et 1,079 dans Speed.

12° Saint-Pierre de Gloucester, fondée par Wulfère et Ethelred, rois de Mercie, 1,550 *liv.* Henri VIII fit une cathédrale de l'église de cette abbaye.

13° Tewkbury, 1,598 *liv.* Cette abbaye fut fondée en 715 par Doddo, premier seigneur de Mercie, lequel se fit moine à Pershore.

14° Winchelcomb, au comté de Gloucester, 759 *liv.* Cette abbaye fut fondée par Offa et Kenulph, rois de Mercie.

15° Ramsey, au comté de Huntingdon, fondée sous l'invocation de la sainte Vierge et de S. Benoît par Ailwyne, alderman d'Angleterre et comte des Est-Angles, 1,716 *liv.*

16° Bardney, au comté de Lincoln. Cette abbaye ayant été détruite en 870 par les Danois, qui y massacrèrent trois cents moines, fut rebâtie par Guillaume le Conquérant.

17° Croyland, 1,087 *liv.* dans Dugdale, et 1,217 dans Speed.

18° Saint-Benoît de Hulm, au comté de Norfolk, fondée vers l'an 800, 585 *liv.* Cette abbaye fut donnée par Henri VIII aux évêques de Norwich, en échange pour des terres dépendantes de leur siége, dont le revenu annuel était alors de 1,050 *liv.* Depuis ce temps-là, les évêques de Norwich sont seuls abbés en Angleterre. Le monastère de la Trinité de Norwich était évalué à 1,061 *liv.*

19° L'abbaye de Péterburgh, fondée en 655 par Peada, roi de Mercie, et rebâtie par Adulfe, chancelier du roi Edgar, qui s'y fit moine et en mourut abbé. On en faisait monter le revenu à 1,921 *liv.* dans la vingt-sixième année de Henri VIII. selon Dugdale; et il se trouva de 1,972 par le compte qui en fut fait. Henri VIII en épargna l'église, pour ne pas troubler les cendres de la reine Catherine; et il changea l'abbaye en un siége épiscopal, dont le revenu annuel est porté à 414 *liv.* sur l'état annuel du roi.

20° L'abbaye de Battel, au comté de Sussex, fondée en l'honneur de S. Martin par Guillaume le Conquérant, 880 *liv.*

21° Malmesbury, au comté de Wilt, 803 *liv.*

22° L'abbaye de Whitby, appelée anciennement Streaneshalch, fondée en 657 par le roi Oswi, en faveur de Ste Hilde. Elle fut détruite par les Danois, mais rebâtie après la conquête sous l'invocation de S. Pierre et de Ste Hilde.

23° L'abbaye de Selby, au comté d'Yorck, fondée par Guillaume le Conquérant en l'honneur de S. Pierre et de S. Germain, 729 *liv.*

24° Sainte-Marie d'Yorck, bâtie sous le règne de Guillaume le Roux, 2,085 *liv.* dans Speed.

Les autres abbayes mitrées étaient celles de Shrewbury, de Cirencester, d'Evesham, de Tavistock et de Hide à Wincester. *Voyez* Brown-Willis, *Hist. des Abbayes mitrées.*

Les deux prieurs qui siégeaient dans la cour des lords, étaient celui de Coventry et celui des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Le dernier était appelé *Primus Angliæ baro;* et il était le premier baron laïque, quoique religieux. *Voyez* Tanner, *Not. Monast.*

Nous mettrons ici, d'après le calcul de Tanner, le total du revenu des maisons religieuses en Angleterre, lorsqu'elles y furent supprimées. Les grands monastères, 104,919 *liv.;* les petits, 29,702 *liv.;* le chef-lieu des chevaliers de Malte dans Londres, 2,385 *liv.;* les vingt-huit autres maisons du même ordre, 3,026 *liv.;* les sept maisons des Trinitaires, les seules dont on ait trouvé l'évaluation (les autres n'ayant peut-être point de fondations réelles), 287 *liv.*

En vertu d'un acte passé au parlement en 1535, la suppression de 181 petits monastères donna au roi un revenu annuel de 32,000 *liv.* outre 100,000 *liv.* en vases et en pierreries. Par la suppression des grands monastères, arrivée en 1539, le revenu de la couronne fut augmenté de 100,000 *liv.* sans y comprendre les vases et les pierreries. Le roi se saisit en 1540 des maisons des chevaliers de Malte. En 1548, on réunit au fisc le revenu de 90 colléges, de 110 hôpitaux et de 2,374 bénéfices simples.

Nous remarquerons ici que les églises furent encore plus maltraitées dans tous

petite portion à Saint-Omer. L'Angleterre, pendant plusieurs siècles, a honoré S. Alban comme un de ses principaux patrons,

les royaumes du Nord, lorsque l'hérésie y eut pris la place de la religion catholique.

Les revenus du clergé d'Angleterre faisaient la quatrième partie des biens du royaume, dans la vingt-septième année de Henri VIII; ceux des moines en faisaient à peu près la cinquième, selon M. Collier, *Hist. Eccles. vol.* 2, *p.* 108. Mais cela se réduisait tout au plus à la dixième partie, pour les raisons que nous rapporterons plus bas. Tanner. *Præf. p.* 7.

On a peine à concevoir comment on n'a pas rendu plus de justice à l'ordre monastique, qui avait si long-temps illustré l'Angleterre, et où l'on avait compté tant de personnages recommandables par leur naissance, leur savoir et leur piété. On oublia, par rapport à eux, que le voile dont la mort couvre les cendres des gens de bien, ou des hommes célèbres, est quelque chose de sacré. On ne rougit pas de profaner les châsses, en foulant aux pieds des lois qui sont respectées par les nations les plus barbares. Voilà où mènent les fureurs du schisme et de l'hérésie. Imaginerait-on qu'une telle conduite eût trouvé des apologistes?

Burnet prétend que les moines étaient tombés dans la corruption et le libertinage, lorsqu'on ordonna qu'ils fussent supprimés. Mais c'est une calomnie que M. Henri Wharton (protestant) a solidement réfutée dans son *Specimen* des erreurs de l'Histoire de la réformation, par Burnet, qu'il a publiée sous le nom d'Antoine Harmer. « Dieu défend, dit-il, *p.* 42, de pareilles horreurs à tous les Chré-» tiens, à plus forte raison à ceux qui se piquent de perfection; il défend aussi de » les en croire coupables sans des preuves évidentes. Certainement, si les moines » eussent été tels qu'on les dépeint, leurs crimes n'auraient point échappé à la con-» naissance de leurs visiteurs, qui se montrèrent si ardens à rechercher et à divul-» guer toutes leurs fautes. Ils auraient aussi été connus de Bale, qui lui-même » avait été moine; et il n'est pas croyable qu'il les eût omis, lui qui a déchiré l'or-» dre monastique et le clergé, avec une malice qui tient de la fureur. »

L'historien de la réformation ayant avancé que les moines s'étaient emparés, sur la fin du huitième siècle, de la plus grande partie des richesses de la nation, M. Wharton montre, *p.* 40, qu'ils n'en possédaient pas alors la centième partie. Il ajoute que leur nombre s'étant considérablement accru dans les dixième, onzième et douzième siècles, leurs biens s'augmentèrent à proportion. « Mais après tout, » continue-t-il, ils n'eurent jamais plus du cinquième des richesses de la nation; » et si l'on considère qu'ils louaient leurs terres aux laïques pour très-peu de chose, » ce cinquième se réduira à un dixième. Qu'on ne dise pas non plus que le meilleur » terrain du pays étant en de si mauvaises mains, il importait à la nation de se » l'approprier, pour le convertir à un usage plus utile. On ne prouvera jamais » qu'il y ait eu des cultivateurs comparables aux moines. Ils bâtissaient, défri-» chaient et mettaient en valeur tous leurs fonds. (C'est ce que montre visible-» ment l'histoire de l'abbaye de Croyland.) Par le peu qu'ils exigeaient de leurs » fermiers, ils faisaient vivre dans l'aisance un grand nombre de personnes. Ajou-» tons à cela qu'ils contribuaient avec le clergé aux charges publiques, et qu'ils » payaient à proportion plus que les autres sujets. Quel est donc le meilleur usage » qu'on a fait depuis des biens qu'on leur a enlevés? etc. »

Tanner observe qu'après la conquête les terres de l'Eglise contribuaient, autant que celles des laïques, aux charges de l'Etat. En 1379, un abbé mitré était taxé comme un comte, et il payait de plus 6 *sh.* 8 *s.* pour chaque moine. *Voyez* Walsingham, *p.* 180, et Patrick, dans ses additions à Gunton, *p.* 321. En 1289, l'abbé de Saint-Edmund's-Bury payait 666 *liv.* 13 *sh.* 4 *s.* de quinzième. *Voyez* l'interprète de Cowell, *sub voce Quinsieme;* Rymer, *vol.* 2, *p.* 75; Stevens, *Append. p.* 108. *Voyez* encore l'apologie des moines et des ordres monastiques, dans le *Monasticon Favershamense*, par Thomas Southouse, de Grays Inn, Londres, 1634.

C'était à l'ordre de Saint-Benoît qu'appartenaient toutes les cathédrales priorales (excepté celle de Carlisle) ainsi que presque toutes les plus riches abbayes d'Angleterre. Reyner dit, *vol.* 1, *p.* 217, que les Bénédictins avaient presque autant de revenu que tous les autres ordres ensemble. Selon Robert Atkyns, il y avait en Angleterre, avant la prétendue réforme, 45,009 églises et 55,000 chapelles; et il n'y en a présentement qu'environ 10,000. On lit dans les remarques sur le discours de la liberté de penser, que Bentley a publiées sous le nom de *Philoleutherus Lipsiensis,* que de 10,000 églises paroissiales qui étaient dans la Grande-Bretagne, il n'en reste que 6,000, dont chacune n'a pas plus de 70 *liv.* de revenu annuel. *Voyez*

et elle a obtenu du ciel des grâces signalées par son intercession. Ce fut en l'invoquant, que S. Germain fit remporter aux Anglais, sans effusion de sang chrétien, une victoire complète sur des ennemis aussi dangereux pour les âmes que pour les corps. On ne voit plus rien de sa châsse, qu'Offa, Egfrid son fils et plusieurs rois avaient décorée avec magnificence; mais on a couvert d'une pierre de marbre le lieu où ses cendres sont renfermées. Sur la muraille qui est vis-à-vis, on a gravé quelques vers, dont le sens est que la châsse du saint était anciennement en cet endroit [a].

MARTYROLOGE.

A Nole, ville de Campanie, fête de S. Paulin, évêque et confesseur, qui de très-noble et très-opulent se fit pauvre et humble pour Jésus-Christ, et qui, n'ayant plus autre chose, se rendit lui-même esclave pour racheter le fils d'une veuve, que les Vandales avaient emmené captif en Afrique, lorsqu'ils eurent ravagé la Campanie. Or, il brilla non-seulement par son érudition et par la grande sainteté de sa vie, mais encore par son pouvoir contre les démons. Les SS. Ambroise, Jerôme, Augustin et Grégoire ont célébré ses louanges dans leurs écrits. Son corps, transféré à Rome dans l'église de Saint-Barthélemi-en-l'Ile, y est honorablement conservé avec celui de cet apôtre.

Sur le mont Ararath, martyre de dix mille saints martyrs crucifiés.

A Vérulam en Angleterre, S. Alban, martyr, qui, du temps de l'em-

sur l'état présent des biens ecclésiastiques en Angleterre, le traité *de l'Origine et du droit des dîmes*, par Prideaux.

[a] On apprend ces particularités de Weever, *Funer. Monum. p.* 555.

Un village du Forez en France porte le nom de Saint-Alban. Il est à une lieue et demie de Rouane, et renommé par ses eaux minérales. *Voyez* Spon et Piganiol, *t.* 2, *p.* 9, édition de 1754.

Le P. Papebroch parle d'un autre S. Alban, martyr, dont les reliques se gardent à Burano près de Venise.

Il paraît, par le livre de Thomas More contre Tindal, et par les notes de Ruinart sur l'histoire de la persécution des Vandales, que quelques auteurs n'ont fait qu'une même personne de S. Alban, premier martyr d'Angleterre, et de celui qui est honoré le 22 de juin à Mayence, dans un monastère de son nom, fondé en 804. Mais on lit dans le Martyrologe de Raban-Maur, que le second était Africain; qu'ayant été banni par Hunéric à cause de la foi, il se retira à Mayence; et qu'étant tombé entre les mains des Huns, il fut martyrisé par ces barbares.

Mabillon, *Annal. Ben. l.* 28, et Papebroch, *p.* 68, fondés sur l'autorité de Raban-Maur, ont soutenu que S. Alban de Mayence était d'Afrique. Mais Ruinart a été d'un sentiment différent; en quoi il a été suivi par M. Georgi, qui a fait de bonnes notes sur le Martyrologe d'Usuard.

La célèbre église collégiale de Namur fut fondée sous l'invocation de S. Alban en 1047, par Albert II, comte de Namur. L'abbé de Saint-Alban de Mayence l'enrichit de reliques fort précieuses. On y garde le morceau de la vraie croix que Henri, empereur de Constantinople, envoya, en 1205, à Philippe son frère, comte de Namur. Cette église devint cathédrale, lorsque Paul IV eut érigé un évêché dans cette ville, en 1559.

Voyez Papebroch, *t.* 4 *junii, p.* 86; et Sérarius, *Rerum Mogunt. cum annotationibus et supplemento à Georgio Christiano Joannis, Francofurti,* 1722, *p.* 176, 177.

pereur Dioclétien, s'étant livré lui-même à la place d'un ecclésiastique qu'il avait reçu dans sa maison, après avoir été fouetté et tourmenté cruellement, fut décapité. Un des soldats qui le menaient au supplice s'étant converti à Jésus-Christ en chemin, souffrit aussi avec lui, et mérita d'être baptisé dans son propre sang.

A Samarie, mille quatre cent quatre-vingts saints martyrs, sous Chosroès, roi de Perse.

Le même jour, S. Nicéas, évêque de Rémisiane, illustre par son savoir et par ses saintes mœurs.

A Naples, S. Jean, évêque, que S. Paulin, évêque de Nole, appela aux royaumes célestes.

Au monastère de Cluny, S[te] Consorce, vierge.

A Rome, translation de S. Flaviens Clément, consulaire, tué pour la foi de Jésus-Christ, par ordre de l'empereur Domitien. Son corps, qui a été trouvé dans la basilique de Saint-Clément, pape, a été remis avec pompe dans le même lieu.

Saints de France.

En l'île de Cesambre, près de Saint-Malo, S. Aaron, abbé.

A Crépin en Hainaut, entre Valenciennes et Saint-Guilein, S. Domitien, solitaire.

Au Maine, près de Saint-Calais, S[te] Séraute, vierge, de laquelle il y a là une belle église dans un bourg de son nom.

A Metz, S[te] Prèce, honorée en l'abbaye de Saint-Clément, où sont ses reliques.

A Andres, au diocèse de Boulogne en Picardie, S[te] Rodrue, vierge.

Autres.

A Vérone, S. Biage, évêque, dont le corps est à Saint-Etienne.

Ce même jour, S. Exupérance, dont les reliques sont honorées à Côme.

A Salzbourg, S. Evrard, archevêque de cette ville.

VINGT-TROISIÈME JOUR DE JUIN.

Ste ÉTHELDRÈDE, VULGAIREMENT Ste AUDRY,

VIERGE ET ABBESSE D'ÉLY EN ANGLETERRE.

Tiré de sa Vie, que Bède a donnée dans son Histoire ecclésiastique, l. 4, c. 19, 20, *et qui se trouve plus détaillée dans l'Histoire d'Ely, par le moine Thomas, dans l'*Anglia sacra, *de Wharton; et dans les Bollandistes, avec les notes de Papebroch*, t. 4 junii, *p.* 489. *Voyez aussi Bradshaw, dans la Vie de Ste Wéreburge*, c. 18; *et Bentham, dans son* Histoire d'Ely, *imprimée en* 1766.

L'AN 679.

ETHELDRÈDE eut pour père le pieux Anna, roi des Est-Angles, et pour mère, Ste Héreswyde. Elle était sœur de Ste Sexburge, de Ste Withburge et de Ste Éthelburge, qui mourut religieuse en France. Elle naquit à Ermynge dans le comté de Suffolk, et fut élevée dans la crainte de Dieu.

Ses parens l'ayant pressée de s'engager dans l'état du mariage, elle épousa Tonbercht, prince des Girviens méridionaux [a]; mais ils vécurent l'un et l'autre dans la continence. Trois ans après, elle quitta son mari et se retira dans l'île d'Ely, qui lui avait été donnée pour douaire [b]. Elle y mena pendant l'espace de cinq années une vie véritablement angélique. Pleine de mépris pour tout ce qui enchante les mondains, elle faisait consister sa gloire dans la pratique de la pauvreté volontaire et des humiliations. Son plus grand plaisir était de chanter nuit et jour les louanges du Seigneur.

Ce fut inutilement qu'Etheldrède se flatta de vivre inconnue au monde. L'éclat de ses vertus perça le voile dont son humilité tâchait de les couvrir. Egfrid, roi de Northumberland, en fut singulièrement frappé. Il fit tant d'efforts, et employa des instances si réitérées, qu'enfin il détermina la sainte à l'épouser après la mort de Tonbercht. Ils vécurent douze ans ensemble, mais toujours dans la continence. Etheldrède consacrait tout son temps aux exercices de religion et aux œuvres de charité. A la fin, elle abandonna la cour, de l'avis de S. Wilfrid, qui lui donna le voile de religieuse, et elle édifia par ses vertus le monastère de Coldingham, gouverné par Ste Ebbe.

[a] Les *Girvii* ou Girviens habitaient les comtés de Rutland, de Northampton et de Huntington, avec une partie de celui de Lincoln. Ils avaient leurs princes particuliers, qui relevaient du roi de Mercie.

[b] Cette île a été nommée *Ely*, à cause de la grande quantité d'anguilles qu'on y trouve, et que les Anglais appellent *Eels* en leur langue.

En 672 [a], elle retourna dans l'île d'Ely, y fonda un double monastère, et prit la conduite des personnes de son sexe. Les sœurs trouvèrent toujours en elle une mère qui les instruisait par ses exemples de ce qu'il fallait pratiquer. Elle ne faisait qu'un repas chaque jour, excepté les grandes fêtes et quand elle était malade. Jamais elle ne portait de linge. Elle ne se recouchait point après matines, qui se disaient à minuit; mais elle restait à prier dans l'église jusqu'au temps où la communauté se levait. La douleur et les humiliations étaient pour elle un sujet de joie. Sa patience et sa résignation éclatèrent surtout dans sa dernière maladie. Sa bienheureuse mort arriva le 23 juin 679. Elle fut enterrée pauvrement, comme elle l'avait demandé.

Son corps ayant été levé de terre sous S[te] Sexburge, sa sœur, qui lui succéda dans le gouvernement du monastère, il fut trouvé sans aucune marque de corruption. On le transféra dans l'église, renfermé dans un coffre de pierre. Bède rapporte qu'il s'opéra plusieurs miracles par l'application de ses reliques, ainsi que par celle des linges qu'on avait tirés de son tombeau. Cet auteur a inséré dans son Histoire ecclésiastique une ancienne hymne où la même chose est attestée [b].

Il n'est pas étonnant que S[te] Audry ait témoigné une si haute estime pour la virginité. Elle savait que rien n'est plus précieux que cette vertu, et que celui qui s'appelle l'époux des vierges la récompense par l'esprit de prière, d'humilité et de charité. Les vierges sont les prémices de Dieu et de l'Agneau; ils sont la portion chérie de l'héritage du Seigneur; ils chantent devant son trône un cantique nouveau que nul autre ne peut chanter; ils ont le privilége de suivre l'Agneau partout où il va [1]. Sur quoi S. Augustin s'écrie [2]: « Où est-ce donc que va cet Agneau, puisque c'est où » tout autre que vous n'ose ou ne peut le suivre? Où va-t-il cet » Agneau? Quels sont ces bois, quelles sont ces prairies? c'est » au lieu où l'on goûte des délices infiniment supérieures aux joies » vaines, insipides et trompeuses du siècle. Ce ne sont point même » les délices que goûteront dans le royaume de Dieu ceux qui ne » sont pas vierges, mais des délices toutes différentes. La joie des » vierges sera de se réjouir de Jésus-Christ, par Jésus-Christ, et en

[a] C'est la date qui est marquée par Thomas, moine d'Ely.

[b] Le monastère d'Ely fut détruit par les Danois en 870. S. Ethelwold, évêque de Winchester, le fit rebâtir avec le secours des libéralités du roi Edgar, et le dédia sous l'invocation de la sainte Vierge et de S[te] Audry, en 970; mais ce fut uniquement pour y mettre des hommes. On y érigea un évêché en 1108.

[1] Apoc. XIV.

[2] *L. de sancta Virgin. c. 27, t. 6, p. 354.*

» Jésus-Christ; elle sera d'une espèce particulière et n'aura rien de » commun avec celle des autres saints qui ne seront pas vierges. » Ayez soin, continue le même Père [1], de conserver votre virginité. » C'est un trésor qui ne peut se retrouver, lorsqu'une fois il a été » perdu. Les autres saints, qui ne pourront comme vous accom- » pagner l'agneau, vous verront à sa suite sans en ressentir cepen- » dant aucune jalousie; mais ils se réjouiront avec vous de votre » bonheur; et par ce moyen ils posséderont en vous ce qu'ils ne » purent avoir en eux-mêmes. A la vérité, il ne leur sera pas pos- » sible de chanter ce cantique nouveau qui vous est propre; ils » pourront seulement l'entendre, et ils trouveront leur joie dans » l'avantage précieux dont vous jouirez. Pour vous, qui le chan- » terez et l'entendrez en même temps, vous serez comblés d'une » joie bien plus abondante, et votre règne sera beaucoup plus » heureux. »

S[te] MARIE D'OIGNIES,

DANS LES PAYS-BAS.

Marie, née à Nivelle en Brabant, sortait d'une famille très-riche. Ses parens l'élevèrent dans les principes de la piété chrétienne, et elle répondit parfaitement à leurs soins. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de quatorze ans, on lui fit épouser un jeune seigneur que sa vertu rendait recommandable. Son mari entra dans ses vues et se montra aussi zélé qu'elle pour la pratique des austérités de la pénitence. Ils convinrent l'un et l'autre de se retirer dans le quartier de Nivelle, nommé *Villembroke*, et de s'y employer au service des lépreux. Le genre de vie qu'ils venaient d'embrasser les exposa aux railleries des prétendus sages du monde; mais l'amour qu'ils avaient pour les humiliations de la croix leur fit mépriser les jugemens des hommes. Ils méditaient assidûment sur les souffrances de Jésus-Christ, afin d'apprendre de plus en plus à mourir entièrement à eux-mêmes. Marie surtout ne pouvait vaquer à cet exercice sans verser un torrent de larmes, qui, loin de l'affaiblir, étaient pour elle un principe de force et de consolation [a]. Elle ne faisait chaque jour qu'un repas léger, et ce repas consistait à manger un morceau de pain noir et fort dur avec quelques herbes. Pendant

[1] *L. de sancta Virgin. c.* 29.

[a] Ce sont les termes dont se sert le pieux cardinal de Vitry, dans la vie de la sainte.

son travail, elle mettait devant elle un Psautier ouvert, et y jetait les yeux de temps en temps, afin d'entretenir dans son cœur l'esprit de prière. Rien n'était plus tendre que sa dévotion pour la sainte Vierge; elle faisait tous les ans deux pélerinages à Notre-Dame d'Oignies, qui est environ à une lieue de Nivelle.

Le cardinal de Vitry raconte dans la Vie de la sainte, qu'elle eut souvent dans son oraison des extases et des ravissemens, et qu'on ne pouvait l'entendre parler de Dieu sans se sentir enflammé d'amour, et merveilleusement consolé. « Je sais, dit-il, que certaines gens se moqueront de ce que je rapporte; mais ceux qui ont reçu de pareilles faveurs me croiront et me comprendront. »

Une personne d'une piété éminente, qui était venue de fort loin pour voir la servante de Dieu, reçut tant de consolation de ses discours, et fut tellement pénétrée du feu de la divine charité, qu'elle en ressentit les effets tout le reste de ses jours, et se trouva singulièrement soulagée dans les peines de cette misérable vie. Une autre se raillait de ses compagnons qui se détournaient de leur chemin pour aller visiter la sainte, et refusa constamment de vouloir les accompagner; elle consentit seulement à les attendre. Mais voyant qu'ils ne revenaient point, elle se détermina à aller les joindre. A peine eut-elle vu Marie et entendu ses discours, que son cœur fut entièrement changé; elle fondait en larmes, et ne pouvait se résoudre à repartir.

On remarqua en plusieurs occasions que la sainte possédait dans un degré supérieur l'esprit de conseil et de discernement, et même qu'elle avait le don de prophétie. Ces grâces étaient la récompense de son humilité. Elle se regardait comme une misérable pécheresse indigne d'occuper une place parmi les créatures, et qui n'avait pas la moindre connaissance des voies de Dieu. Attentive à veiller sur son cœur, elle n'y laissait que Jésus-Christ et ce qui avait rapport à son amour. Il ne lui arriva jamais de dire un seul mot qui sentît l'esprit du monde; le nom sacré de Jésus-Christ consacrait toutes les sentences qui sortaient de sa bouche.

Quelques années avant sa mort, elle alla fixer sa demeure auprès de l'église de Notre-Dame d'Oignies. S'étant délivrée par là de plusieurs visites que lui faisaient les habitans de Nivelle, elle eut la liberté de se livrer avec moins de distraction aux exercices de piété, l'unique plaisir qu'elle goûtât. Elle s'unissait fréquemment à Jésus-Christ par la sainte communion, et l'on remarquait je ne sais quoi d'extraordinaire sur son visage lorsqu'elle recevait la divine Eucharistie.

Durant sa dernière maladie, elle fut visitée par plusieurs personnes de la première qualité, entre autres par l'archevêque de Toulouse et par la duchesse de Louvain, qui, après la mort de son mari, entra dans l'ordre de Cîteaux. Sa conduite donna la plus grande édification à tous ceux qui la virent. Elle mourut en 1213, à l'âge de trente-trois, ou, selon d'autres, de trente-six ans. Ses reliques, renfermées dans une châsse d'argent, sont derrière le grand autel de Notre-Dame d'Oignies, qui appartient à des chanoines réguliers [a]. Son nom a été inséré dans les calendriers de plusieurs églises de Flandre, et quelques-unes l'honorent avec un office particulier.

Voyez sa Vie, écrite par le cardinal de Vitry [b]; et Papebroch, *tom.* 4 *junii*, *p.* 631.

MARTYROLOGE.

Vigile de S. Jean-Baptiste.

A Rome, S. Jean, prêtre, qui fut décapité sous Julien l'Apostat, sur l'ancienne voie Salaria, devant l'idole du soleil, et dont le corps fut enterré par le bienheureux prêtre Concorde, près du lieu qu'on nommait les *Conciles des Martyrs*.

Encore à Rome, sous l'empereur Valérien, Ste Agrippine, vierge et martyre, dont le corps, porté en Sicile, est célèbre par un grand nombre de miracles.

A Sutri en Toscane, S. Félix, prêtre, que le préfet Turcius fit frapper sur la bouche avec un caillou, jusqu'à ce qu'il eût rendu l'esprit.

A Nicomédie, commémoration de plusieurs saints martyrs, qui, du temps de Dioclétien, s'étant cachés dans les montagnes et les cavernes, souffrirent le martyre pour le nom de Jésus-Christ avec joie.

A Philadelphie en Arabie, les saints martyrs Zénon, et Zénas, son esclave, qui, baisant les chaînes dont son maître était lié, et le priant de daigner le recevoir participant de ses tourmens, fut pris par les soldats, et reçut par le martyre une même couronne avec son maître.

a Le monastère de Notre-Dame d'Oignies est dans le diocèse de Namur.

b Jacques de Vitry, d'abord curé d'Argenteuil, se fit chanoine régulier d'Oignies. Il prêcha la croisade contre les Albigeois, puis contre les Sarrasins. Ayant passé lui-même en Palestine, il fut fait évêque de Ptolémaïde. Le pape Grégoire IX, qui, avant son élévation au souverain pontificat, était lié avec lui d'une amitié particulière, le fit cardinal-évêque de Tusculum ou Frescati. Jacques de Vitry mourut à Rome en 1244, (en 1240, suivant Fleury). Nous avons de lui, outre la Vie de S[te] Marie d'Oignies, une Histoire d'Orient, qui commence au temps de Mahomet; une lettre sur la prise de Damiette; une autre lettre sur ce qui se passa devant la même ville, et plusieurs sermons.

En Angleterre, Ste Etheldrède, reine et vierge, qui passa au Seigneur, célèbre par sa sainteté et ses miracles. Onze ans après, son corps fut trouvé sans aucune corruption.

Saints de France.

Vers Transíllac, près d'Aigurande, aux confins du Berri et de la Marche, S. Lupicin, reclus, mentionné par S. Grégoire de Tours.

A Dijon, S. Jacob, évêque de Toul, dont le corps est à Toul, dans l'église de S. Mansuy.

A Lobes, Saint-Hidulf, duc de Bins.

Autres.

A Ancyre en Galatie, les saints martyrs Eustoche, prêtre, et ses compagnons, sous Maximien-Galère.

A Constance en l'île de Chypre, les saints martyrs Aristoclès, prêtre, Démétrien, diacre, et Athanase, lecteur sous le même empereur.

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE JUIN.

LA NATIVITÉ DE S. JEAN-BAPTISTE.

L'Eglise, dit S. Augustin [1], célèbre ordinairement la fête des saints au jour de leur mort, lequel est, à proprement parler, le jour de leur naissance, celui où ils entrent dans la vie éternelle. La nativité de S. Jean-Baptiste, ajoute le même Père, a été exceptée de la règle générale. La raison en est, que le précurseur du Messie fut sanctifié dans le sein de sa mère [2], en sorte qu'il était saint en venant au monde. S. Bernard [3] et les plus célèbres théologiens montrent qu'il ne s'agit pas là d'une sainteté purement extérieure, ou d'une simple destination à la piété, mais du don de la grâce sanctifiante par la rémission du péché originel, grâce qui fut communiquée à Jean par la présence de Jésus-Christ, dans la visite que la sainte Vierge fit à S[te] Elisabeth.

La naissance de S. Jean-Baptiste fut un mystère qui causa au monde une grande joie, parce qu'elle lui annonçait la proximité de sa rédemption; elle fut en même temps accompagnée de divers prodiges. La puissance divine était souvent intervenue d'une manière extraordinaire dans la naissance de quelques prophètes; mais elle éclata surtout dans celle du saint précurseur, que la dignité de son ministère futur et le degré éminent de grâce et de sainteté auquel il était élevé rendaient, selon l'oracle de la vérité même, infiniment supérieur à tous les patriarches et à tous les prophètes.

Zacharie, son père, était un saint prêtre de la famille d'Abia, une des vingt-quatre que composaient les enfans d'Aaron, ainsi divisés afin qu'ils exerçassent tour à tour dans le temple les fonctions sacerdotales. Elizabeth, sa mère, descendait aussi d'Aaron; mais on ne peut guère douter qu'elle ne fût née d'une femme de la tribu de Juda, puisque l'Ecriture l'appelle *cousine* de la sainte Vierge. Nous lisons dans l'Evangile, qu'ils étaient justes l'un et l'autre, c'est-à-dire qu'ils possédaient cette vraie vertu qui emporte le parfait accomplissement de la loi, et qui ne cherche point à cacher des passions favorites sous une apparence extérieure de régularité. *Ils marchaient sans reproche dans la voie de tous les commandemens et de toutes les ordonnances du Seigneur.* Ce n'est qu'à cette marque qu'on peut distinguer les vrais serviteurs de Dieu. Il paraît que Zacharie demeurait à Hébron, ville sacerdotale

[1] *Serm.* 290.
[2] *Luc. I,* 15, 41.
[3] *Ep.* 174.

située dans un pays montueux, à l'occident de la tribu de Juda, et environ à quatre lieues de Jérusalem.

Lorsque David régla le service du temple dont la construction était réservée à son fils, il divisa les prêtres en vingt-quatre classes, qui devaient tour à tour y exercer les fonctions sacerdotales, chacune une fois la semaine. La classe composée de la famille d'Abia, et d'ou sortait Zacharie, était reconnue pour la huitième, du temps de David. C'était une coutume parmi les prêtres de chaque famille qui se trouvait à tour de service, de choisir par la voie du sort ceux qui devaient paraître au temple pendant la semaine. Le sort étant tombé sur Zacharie, c'était à lui à offrir les parfums matin et soir sur l'autel d'or, dans la partie intérieure du temple appelée *le Saint* ou le sanctuaire. Ce sacrifice avait été prescrit comme un emblème de l'hommage que Dieu exige de ses créatures, au commencement et à la fin de la journée.

Un jour que Zacharie offrait les parfums, et tandis que le peuple priait dans le parvis, l'ange Gabriel lui apparut, se tenant debout a la droite de l'autel. Zacharie en fut troublé, et la frayeur le saisit tout-à-coup. L'ange le rassura, en lui disant que sa prière avait été exaucée, et que sa femme, quoique stérile, concevrait et enfanterait un fils; il ajouta que ce fils devait porter le nom de Jean, et qu'*il serait grand devant le Seigneur*. La grandeur dont il est ici question n'a rien de commun avec celle qui est fondée sur les avantages du monde, et qui, outre sa fragilité, renferme encore mille piéges, et est la source secrète d'un poison fatal. Qu'est-ce après tout que cette grandeur qui dépend de l'opinion? Ne sait-on pas combien peu il faut compter sur le jugement des hommes? Incapables de connaître les choses en elles-mêmes, il arrive rarement qu'ils en soient de justes appréciateurs, et il n'est que trop commun qu'ils leur donnent des noms contraires à leur nature. De là vient qu'ils appellent lumière ce qui n'est que ténèbres, et doux ce qu'il y a de plus amer. Qu'heureux est celui qui est grand aux yeux de Dieu! On peut dire de lui, sans craindre de se tromper, qu'il jouit d'une véritable grandeur.

Quelle gloire pour notre saint d'avoir été loué par la vérité même! Le nom de *Jean*, qui lui fut donné par un ordre du ciel, signifie *plein de grâce*. Choisi de Dieu pour être le précurseur du Rédempteur du genre humain, destiné à être cette voix qui devait annoncer aux hommes le Verbe éternel, et cet astre du matin qui devait servir d'avant-coureur au soleil de justice et à la lumière du monde, il était bien juste qu'il fût orné de toutes les vertus dans le degré le plus éminent. Les autres saints sont quelquefois distingués par des caractères particuliers: mais Jean fut favorisé d'une surabon-

dance de grâces extraordinaires; il fut prophète et plus que prophète, étant né pour montrer au monde celui que les anciennes prédictions n'avaient laissé qu'entrevoir obscurément et à travers une longue suite de siècles. Son innocence et ses austérités, son amour pour la prière et la retraite, sa charité et son zèle tinrent à la vérité du prodige; mais ce fut son humilité qui mit, pour ainsi dire, le comble à sa grandeur.

Comme il n'y a point de sacrifice plus agréable à Dieu que les prémices du cœur de l'homme, l'ange ordonna de la part du ciel, qu'immédiatement après sa naissance l'enfant fût consacré au Seigneur par une marque visible qui annonçât sa destination. En conséquence, il enjoignit à Zacharie de ne faire boire à son fils ni vin, ni liqueur capable d'enivrer [a]; donnant par là à entendre qu'on ne peut pratiquer la vraie vertu sans mener une vie mortifiée. Il ajouta qu'il serait rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mère. Une telle sainteté préparait Jean-Baptiste à l'importante fonction de prédicateur de la pénitence, qu'il devait exercer pour retirer les enfans d'Israël de l'état du péché, pour leur inspirer les dispositions des patriarches leurs ancêtres, et pour en faire un peuple parfait aux yeux du Seigneur, afin que par là ils fussent disposés à recevoir le salut que le Messie allait leur apporter. En effet, il était choisi pour marcher devant le Sauveur, dans cet esprit et cette vertu dont Elie sera animé lorsqu'il viendra préparer les hommes à son second avénement.

La circonstance de l'âge d'Elisabeth, qui, selon le cours ordinaire de la nature, ne pouvait plus avoir d'enfant, rendait plus éclatant le miracle de la naissance de Jean-Baptiste. Dieu l'avait ordonné ainsi, afin que ce saint fût le fruit d'une prière longue et ardente, qui est le canal ordinaire des grâces. Que les parens apprennent de là avec quelle assiduité et quelle ferveur ils doivent s'adresser à Dieu pour attirer ses bénédictions tant sur eux que sur leurs enfans.

Zacharie fut saisi d'étonnement à la vue de l'ange, et ne pouvait revenir de la surprise que lui causaient les choses merveilleuses qu'il entendait. Il demanda un signe capable de lui garantir la vérité des promesses qui lui étaient faites. L'ange lui accorda sa demande; et pour lui montrer en même temps que la vision seule aurait dû suffire pour dissiper tous ses doutes, il lui dit qu'il allait devenir muet dans le moment, et qu'il ne pourrait plus parler

[a] Le texte sacré porte *sicera*, que S. Chrysostôme, Théodoret, etc. entendent principalement du vin de palmier, qui était peu inférieur au vin de vigne, et qui était fort commun dans la Palestine. Mais si l'on a égard à l'étymologie de ce mot, il signifie toute liqueur capable d'enivrer. *Voyez* la *Synopsis Criticorum*, D. Calmet, etc.

jusqu'à la naissance de son fils. Après l'expiration de son service, qui arriva le jour du sabbat suivant, il quitta le temple et retourna dans sa maison.

Cependant Elisabeth ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle avait conçu. Elle était dans le sixième mois de sa grossesse lorsque la sainte Vierge l'honora d'une visite. La présence du Rédempteur du monde sanctifia Jean-Baptiste encore renfermé dans le sein de sa mère. Ce dernier, par un privilége extraordinaire, reçut dès-lors l'usage de la raison. Il connut Jésus-Christ avant que de voir la lumière, et il se sentit comme inondé de consolations intérieures, en la présence de celui que les prophètes n'avaient pu voir, même en esprit, sans éprouver les plus vifs transports. Aussi lisons-nous dans l'Evangile qu'il tressaillit de joie dans le sein de sa mère.

Enfin Elisabeth mit son fils au monde au bout de neuf mois. Huit jours après sa naissance, on prépara tout pour le circoncire. Toute sa famille voulait qu'on lui donnât le nom de son père; mais Elisabeth, inspirée par le ciel, dit qu'il fallait l'appeler Jean. Zacharie ayant été consulté, demanda des tablettes, et écrivit dessus que Jean devait être son nom. Au même instant il recouvra l'usage de la parole. Le premier usage qu'il en fit, fut d'éclater en sentimens d'amour et de reconnaissance, et de bénir le Seigneur, qui, par son infinie miséricorde, avait daigné visiter son peuple, et apporter la lumière aux nations assises dans les ténèbres de la mort. Le cantique sublime qu'il prononça en cette occasion fait tous les jours partie de l'office de l'Eglise; mais il ne peut être agréable à Dieu qu'autant que nous le réciterons avec ferveur, et que nous tâcherons d'entrer dans les mêmes dispositions que Zacharie. Ce n'est que par cette ferveur dans la prière que nous pourrons conserver le précieux trésor de la grâce. Nous devons nous souvenir que nous le portons dans des vases fragiles qui ne manqueront pas de se briser au milieu des écueils à travers lesquels nous marchons, si nous ne nous tenons continuellement sur nos gardes. La conduite de Jean-Baptiste, qui se retire dans le désert dès ses premières années, nous fournit à cet égard les plus importantes instructions.

Séparé du commerce des hommes, le saint se consacre entièrement aux exercices de la prière, et mène une vie très-austère. Il portait un vêtement fait de poil de chameau, et une ceinture de cuir autour de ses reins. Il ne se nourrissait que de ce qu'il trouvait dans le désert, comme de sauterelles et de miel sauvage [a]. Les

[a] Le miel sauvage est celui qui se trouve dans les arbres où les abeilles fabri-

sauterelles dont il est question étaient d'une grande espèce; on les apprêtait pour en faire une sorte de nourriture qui n'était pourtant qu'à l'usage des pauvres : mais S. Jean-Baptiste les mangeait toutes crues et sans le moindre assaisonnement.

La retraite de ce saint a fourni aux Pères la matière de plusieurs réflexions. « Jean, dit Origène[1], alla dans le désert, où l'air est » plus pur, les cieux plus à découvert, et où Dieu se communique » avec plus de familiarité. Son but était d'y vaquer à la prière dans » la compagnie des anges, jusqu'à ce que le temps de sa mission » fût arrivé. Là, continue-t-il[2], il manquait de tout secours hu- » main; il n'avait pas même une pauvre chaumière pour se garan- » tir de l'intempérie des saisons. Il ne crut pas que la fonction de » prédicateur de la pénitence dût le fixer pour toujours parmi les » hommes; il continua de demeurer dans le désert. Il semble, » ajoute S. Jérôme[3], que la tendresse de ses parens, qui d'ailleurs » étaient riches, eût dû le retenir; mais il n'envisageait que les » dangers qui se rencontrent au milieu du monde. Il alla donc » vivre dans le désert, et dédaigna d'arrêter sur des objets étran- » gers ses yeux qui ne souhaitaient voir que Jésus-Christ. Son vê- » tement était grossier; des sauterelles et du miel sauvage lui ser- » vaient de nourriture, parce que toutes ces choses portent à la » vertu et à la continence. »

Le saint choisit pour demeure une affreuse solitude, de peur que le commerce du monde ne souillât la pureté de son cœur. Il pratiqua les austérités de la plus rigoureuse pénitence, parce que la vraie vertu ne se trouve que dans les croix et la mortification. Quel sujet de honte pour tant de prétendus Chrétiens qui mènent une vie toute terrestre, et qui, au lieu de réprimer leurs inclinations vicieuses, ne sont occupés qu'à rechercher ce qui peut flatter leurs sens! Il semble qu'ils aient renoncé au bonheur que Jésus-Christ a promis à ceux de ses disciples qui feraient de sa parole l'unique règle de leur conduite.

Nous devons donc, à l'exemple de S. Jean, préserver nos cœurs de toute affection désordonnée, et imiter, autant que nous le

quent souvent leurs rayons, dans la Palestine et dans d'autres pays. Les sauterelles n'étaient pas dans la classe des choses immondes, comme on le voit par le Lévitique, *chap.* 2, *v.* 22. Les anciens en parlent comme d'une nourriture ordinaire en Afrique, en Perse, en Syrie et en Palestine. Les voyageurs modernes assurent qu'en quelques pays on porte au marché une grande quantité de sauterelles, et que le peuple s'en nourrit, après les avoir fait frire dans de l'huile ou sécher au soleil. *Voyez* Stapleton, *Antidot. Evang. in Matt. III;* Canisius, *l.* 1 *de corruptelis verbi Dei, c.* 4; la *Synopsis Criticorum ;* Corneille de La Pierre, et D. Calmet.

[1] *Hom.* 11 *in Luc.*
[2] *Hom.* 25, *ibid.*
[3] *Ep. ad Rustic.*

pourrons, les vertus qu'il pratiquait dans le désert. Le monde est comme une perspective qu'on ne peut bien voir qu'à une certaine distance; si nous allons souvent converser avec le ciel dans la solitude, le prestige de ses charmes disparaîtra; nous le verrons tel qu'il est en lui-même, et nous n'y apercevrons rien qui ne soit digne du mépris d'une âme chrétienne; nous y découvrirons mille choses capables de nous inspirer de justes craintes. Ses biens et ses avantages sont incertains et de peu de durée; ils sont vains et frivoles; ses peines sont réelles et très-cuisantes; ses promesses sont fausses et trompeuses. L'expérience, dit S. Augustin[1], nous a tellement éclairés sur la perfidie du monde, qu'il devrait depuis long-temps avoir perdu ses charmes imposteurs. Ceux qui prétendent y trouver leur bonheur ressemblent, dit Gerson[2], à des insensés qu'on verrait chercher avec beaucoup de peine des roses sur des épines, qui, au lieu de leur fournir des fleurs, ne manqueront pas de leur ensanglanter les mains par des piqûres. Enfin, le monde est couvert d'épaisses ténèbres qui interceptent la lumière des choses célestes; de toutes parts il est rempli de piéges, et ses plaisirs cachent un poison mortel sous une enveloppe séduisante. N'y paraissons donc jamais qu'avec crainte; soyons attentifs à veiller sur nous-mêmes; fortifions nos âmes contre l'air empesté qu'il exhale, par les antidotes que procurent la méditation, la prière et le renoncement. C'est l'avis que nous donne S. François de Sales[3]. Par là nous saurons vivre dans le monde comme si nous n'étions pas du monde; nous en userons comme n'en usant pas; nous le posséderons sans en être possédés.

LES SS. MARTYRS DE ROME, SOUS NÉRON.

Il est glorieux pour le christianisme, dit Tertullien, que Néron, l'ennemi de toute vertu, ait été le premier empereur romain qui ait déclaré la guerre à ceux qui le professaient. La pureté des mœurs des premiers Chrétiens fut un motif suffisant pour exciter la rage de ce monstre de cruauté et d'infamie. Voici ce qui le détermina à tirer contre eux un glaive meurtrier.

Le feu ayant pris à la ville de Rome l'an 64 de Jésus-Christ, elle brûla pendant neuf jours entiers. Des quatorze régions ou quartiers dont elle était pour lors composée, il n'y en eut que quatre qui échappèrent aux flammes; trois furent réduits en cendres, et

[1] *Ep.* 45, *ad Arment.*
[2] *Serm. contra Avar.*
[3] *L.* 4, *Ep.* 26.

sept furent très-considérablement endommagés. Durant cet affreux désastre, Néron vint d'Antium à Rome; et du haut d'une tour bâtie sur une montagne voisine, il se mit à chanter, en habit de théâtre, un poème qu'il avait composé sur l'embrasement de Troie. Le peuple l'accusa d'être l'auteur de l'incendie; et l'on disait qu'il avait fait mettre le feu à la ville pour rassasier ses yeux d'un spectacle semblable à celui qu'offrait Troie livrée aux flammes. La vérité de cette accusation est confirmée par le témoignage de plusieurs auteurs très-dignes de foi [a].

Néron, voyant qu'il était universellement regardé comme l'auteur de l'incendie, le rejeta sur les Chrétiens, tant pour venger sa réputation que pour satisfaire la haine qu'il portait à la vertu, et étancher la soif barbare qu'il avait du sang humain. Mais l'accusation qu'il intentait parut dénuée de preuves, Personne, dit Tacite, n'y ajouta foi. Cela n'empêcha pas que les idolâtres, en conséquence de leur aversion pour le christianisme, ne fussent ravis de voir punir ceux qui en faisaient profession.

On arrêta donc de toutes parts les Chrétiens, qui furent traités comme des victimes de la haine publique. On insultait à leur supplice et à leur mort; on les donnait en spectacle au peuple pour lui servir de jouet et d'amusement. On en couvrit quelques-uns de peaux de bêtes, après quoi on les exposa à des chiens furieux qui les mirent en pièces. Il y en a qui furent attachés à des croix. D'autres périrent par les flammes; on les brûla pendant la nuit, au rapport de Tacite, comme pour servir de flambeaux [b]. Nous

[a] On peut consulter Suétone et Dion Cassius, qui s'expriment de la manière la plus expresse; et parmi les modernes, Tillemont, Crévier, etc. Tacite ne décide point si l'incendie fut la suite de quelque accident, ou un effet de la méchanceté de Néron. Mais il parle d'une circonstance qui donne lieu de croire qu'au moins les flammes furent entretenues, et même propagées durant quelques jours par l'ordre du tyran. En effet, plusieurs personnes empêchaient non-seulement d'éteindre le feu, mais l'augmentaient encore en jetant des torches allumées dans les maisons, assurant qu'on leur avait ordonné d'agir de la sorte. Certainement s'il n'eût été question que de scélérats sans aveu, on ne les aurait pas soufferts, et les magistrats en auraient fait justice. Il y a plus: le feu s'étant éteint, faute d'aliment, dans toute la partie de la ville qui s'étendait depuis le grand Cirque jusqu'à l'extrémité du quartier qu'on nommait *Esquilia*, il fut rallumé et prit aux bâtimens des jardins de Tigellinus, et continua de brûler deux jours. Cette circonstance ne contribua pas peu à augmenter le soupçon que l'on avait déjà formé sur l'auteur de l'embrasement.

Outre que Néron portait envie au sort de Priam, qui avait vu son pays réduit en cendre, il avait encore la passion extravagante de vouloir faire une nouvelle Rome qui fût bâtie avec plus de magnificence, et qui eût plus d'étendue que la première. Il voulait aussi agrandir son palais. Cet édifice ayant été brûlé, il en fit construire un neuf, auquel il donna une étendue immense. L'or, les pierres précieuses et les curiosités de toute espèce ne furent point épargnés. Ce nouveau palais reçut, à cause de sa richesse, le surnom de *Palais d'or*. Il fut abattu après la mort de Néron.

[b] Nous allons rapporter ici les propres paroles de Tacite, qui, malgré ses préventions, rend un témoignage éclatant à l'innocence des Chrétiens. « Néron, dit-» il, *Annal. l.* 15, voulut donner un objet à la haine publique, pour faire taire

lisons, dans d'autres auteurs païens [a], que Néron tourmentait les fidèles, désignés par le nom impie de *magiciens*, de la manière la plus horrible ; qu'après avoir fait enduire leurs corps de cire, de poix et autres matières combustibles, il ordonna qu'on y mît le feu, et que pendant leur supplice on les obligeait à se tenir droits par le moyen d'un pieu pointu qu'ils avaient chacun sous le menton. Tacite ajoute que les jardins de l'empereur furent le théâtre de cette scène affreuse.

Le Martyrologe romain fait en ce jour une mémoire générale des Chrétiens qui périrent en cette occasion. Il est dit qu'ils étaient disciples des apôtres, qu'ils furent les prémices de cette multitude innombrable de martyrs que l'Eglise de Rome envoya au ciel. Ils précédèrent dans le chemin de la gloire S. Pierre et S. Paul, qui les avaient instruits des vérités du salut.

La persécution étant une fois commencée, on vit paraître des édits qui défendaient de professer le christianisme sous les peines les plus rigoureuses, sans en excepter celle de mort [b]. A peine ces édits eurent-ils été publiés, que tous les ordres de l'Empire s'élevèrent contre les disciples de Jésus-Christ [c]. Mais il en fut d'eux comme des Juifs détenus en Egypte sous une dure captivité. Les mauvais traitemens semblaient ne servir qu'à augmenter leur nombre et leur force.

» les bruits fâcheux qui couraient sur lui à cette occasion. Il fit souffrir les plus » affreux supplices à ceux que le peuple appelle Chrétiens, et qui, pour leurs crimes » détestables, sont en horreur à tout le monde.... On en arrêta quelques-uns qui » s'avouèrent Chrétiens, et par le moyen de ces premiers, on en découvrit un grand » nombre d'autres qui furent condamnés, non pas tant comme auteurs de l'embrasement, que comme convaincus d'être odieux à tout le genre humain, ou de » haïr tout le genre humain. Leur mort servit de divertissement. On en revêtit » quelques-uns de peaux de bêtes, pour les faire déchirer par les chiens; d'autres » furent crucifiés; il y en eut qu'on fit périr par les flammes, en les couvrant de » poix et de cire, et en les faisant ainsi servir comme de torches, pour éclairer » durant les ténèbres de la nuit. Néron voulut que ses propres jardins fussent le » théâtre de ce spectacle. On l'y vit paraître lui-même en habit de cocher, et conduisant des chariots à la lueur de ces funestes flambeaux. On ne peut s'empêcher de plaindre la destinée des Chrétiens, parce que, tout dignes qu'ils étaient » des derniers supplices, on comprit bien néanmoins qu'ils étaient immolés à la » cruauté d'un seul homme, et non pas à l'utilité du public. »

Quoique Tacite fasse des Chrétiens un portrait aussi hideux qu'il est faux, il reconnaît cependant leur innocence dans le fait dont il s'agit. L'accusation d'être ennemis du genre humain, qu'il intente contre eux, était fondée sur ce qu'ils vivaient dans la retraite, pour ne point participer à la corruption du monde. Cet auteur se trompe encore lorsqu'il dit des Chrétiens qu'ils se décelaient les uns les autres. Tous les historiens ecclésiastiques rapportent que les fidèles étaient toujours prêts à confesser hautement le nom de leur divin maître, aux dépens de leur propre vie ; mais qu'ils aimaient mieux souffrir les plus cruelles tortures, que de trahir leurs frères et de les livrer ainsi aux persécuteurs.

[a] *Voyez* Sénèque, *Ep.* 14; Juvénal, *satir.* 1, *v.* 156; *satir.* 8, *v.* 235, et son commentateur.

[b] *Voyez* Sulpice-Sévère; Orose, *l.* 7, *c.* 7, etc

[c] *Voyez* Origène, *l. contra Celsum.*

S. SIMPLICE, ÉVÊQUE D'AUTUN.

Ce saint, qui florissait dans le quatrième siècle, était issu d'une famille noble et riche. Il épousa une fille qui, comme lui, joignait la vertu à une naissance illustre. Ils vécurent toujours l'un et l'autre dans une continence parfaite, quoiqu'ils se comportassent à l'extérieur comme des personnes mariées. Ils étaient tous deux pleins de charité pour les pauvres, et très-zélés pour les différens exercices de la piété chrétienne.

Cependant Simplice fut élu pour remplir le siége épiscopal d'Autun. Sa femme ne voulut point se séparer de lui, comme cela se pratiquait dans de semblables occasions. Le peuple en fut scandalisé; mais Dieu fit un miracle pour montrer que les deux époux vivaient ensemble comme frère et sœur. Un autre miracle opéré par le saint évêque, ouvrit les yeux à un grand nombre de païens, et les porta à quitter pour toujours le culte de Cybèle, qui était parmi eux dans une vénération singulière.

On ignore l'année de la mort de S. Simplice. On croit seulement qu'il sortit de ce monde le 24 de juin, jour auquel sa fête est marquée dans les plus anciens Martyrologes.

Voyez S. Grégoire de Tours, *de Glor. Confes. c.* 76; et le *Gallia Christ. nova, t.* 4, *p.* 334.

MARTYROLOGE.

Nativité de S. Jean-Baptiste, précurseur du Seigneur, fils de Zacharie et d'Elisabeth, qui fut rempli du Saint-Esprit lorsqu'il était encore dans le sein de sa mère.

A Rome, mémoire de plusieurs saints martyrs, qui, sous l'empereur Néron, furent calomnieusement accusés de l'incendie de la ville, et que cet empereur fit tuer cruellement par divers genres de mort. Les uns, revêtus de peaux de bêtes, furent exposés aux morsures des chiens; les autres crucifiés; d'autres allumés pour servir de flambeaux de nuit dès que le jour fut tombé. Ils étaient tous disciples des apôtres, et ce furent les prémices des martyrs que l'Eglise romaine, champ fertile de martyrs, offrit à Dieu avant la mort des apôtres.

Au même lieu, les saints martyrs Fauste et vingt-trois autres.

A Satales en Arménie, les sept saints martyrs, frères, Orence, Héros, Pharnace, Firmin, Firme, Cyriaque et Longin, soldats, qui furent dépouillés de la ceinture militaire par l'empereur Maximien, parce qu'ils

étaient chrétiens, et séparés les uns des autres pour être conduits en divers lieux où, accablés, de misères et de douleurs, ils passèrent au repos du Seigneur.

A Creteil, au diocèse de Paris, martyre des SS. Agoard, Aglibert, et une foule innombrable d'autres chrétiens de tout sexe.

A Autun, décès de S. Simplice, évêque et confesseur.

A Lobes, S. Thiou, évêque.

A Style en Calabre, S. Jean, surnommé Théreste, fameux par sa sainteté et par la gloire de la vie monastique.

Saints de France.

En Poitou, décès de S[te] Pechinne, vierge.

A Nantes, S. Gohard, évêque, massacré par les Normands avec une partie de son clergé et de son peuple, pendant qu'il chantait *Sursum corda.*

A Malines, le martyre de S. Rombaud, évêque de Dublin en Irlande.

A Auxerre, S. Erry, moine de Saint-Germain.

A Marsigny en Bourgogne. le vénérable Raingarde, de l'ordre de Clugny.

Autres.

A Thessalonique, le martyre de S[te] Lucée et de plusieurs autres.

A Constantinople, le martyre de S. Urbas et de ses compagnons, au nombre de soixante-dix-neuf, brûlés dans un vaisseau sous Valens.

A Rome, décès de S[te] Romule, mentionnée par S. Grégoire, en deux endroits de ses ouvrages.

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE JUIN.

S. PROSPER D'AQUITAINE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Tiré de ses écrits et de ceux de S. Augustin. Voyez *Tillemont*, t. 16; *Ceillier*, t. 14; *Rivet*, Hist. litt. de la Fr. *t.* 2, *p.* 369; *Jean Salinas*, SS. Prosperi Aquitani, et Honorati Massiliensis opera, notis illustrata, *Romæ*, 1732; *et le P. Cacciari*, Exercit. in Op. S. Leonis, M. Diss. de Pelagian. *c.* 3, *p.* 290.

L'AN 463.

S. PROSPER naquit en 403, selon l'opinion la plus commune. On l'a surnommé d'*Aquitaine*, pour le distinguer de S. Prosper, évêque d'Orléans, ou de quelques autres personnes du même nom. Ses écrits sont une preuve qu'il ne s'était pas moins appliqué à l'étude des belles-lettres qu'à l'intelligence de l'Ecriture. La pureté de ses mœurs l'a fait appeler par un auteur contemporain, *un homme saint et vénérable*[1].

Ayant quitté l'Aquitaine, sa patrie, il se retira en Provence. Il paraît qu'il était à Marseille lorsqu'il reçut le livre *de la Correction et de la Grâce*, par S. Augustin. Certains prêtres qui avaient des partisans, offensés des écrits de ce Père contre les Pélagiens, prétendaient qu'il détruisait le libre arbitre, quoiqu'il n'eût fait autre chose que d'établir la doctrine de l'Eglise sur la nécessité de la grâce. Ils convenaient à la vérité que la tradition et l'Ecriture enseignaient qu'on ne pouvait rien faire de méritoire pour le salut sans un secours surnaturel; mais sous prétexte de maintenir la liberté de l'homme, ils soutenaient que le commencement ou premier désir de la foi, ainsi que d'autres vertus et actions surnaturelles, qui, étant fondées sur la foi, deviennent méritoires pour le ciel, était uniquement l'ouvrage du libre arbitre. Ils se servaient, pour appuyer leur sentiment, de la comparaison suivante. Un malade, disaient-ils, désire d'abord sa guérison; puis, en conséquence de ce désir, il se détermine à faire venir un médecin. Cette erreur, connue sous le nom de *semi-pélagianisme*, donnait à la créature la gloire de la vertu, considérée dans son commencement ou dans ses désirs, et par là contredisait ouvertement la doctrine de Jésus-Christ et des apôtres. Le livre *de la Correction et de la Grâce* ne dissipa point les préjugés des Semi-Pélagiens; ils n'en devinrent que plus ardens à défendre leurs erreurs et à s'élever contre S. Augustin.

[1] Victor, *apud Bucher. in Cyclo Paschal. p* 6.

Un pieux laïque nommé Hilaire prit le parti du saint docteur, et se chargea du soin de venger la foi de l'Eglise. Il engagea S. Prosper dans la même cause. Il paraît que ce dernier était aussi laïque; mais ses vertus et ses talens le rendirent propre à s'opposer aux progrès de l'hérésie. Par l'avis d'Hilaire, il écrivit à S. Augustin pour l'informer des erreurs des prêtres de Marseille; et ce saint docteur composa, tant pour les réfuter que pour les instruire, les livres *de la Prédestination des Saints* et *du Don de la Persévérance.* Hilaire lui avait aussi écrit sur le même sujet. Tout ceci arriva dans les années 428 et 429.

Ces deux livres purent bien convaincre les semi-Pélagiens, mais ils ne les convertirent point. Ils eurent donc recours à la calomnie; ils accusèrent S. Augustin et ses partisans d'enseigner une grâce nécessitante qui anéantissait le libre arbitre. Rufin, ami de S. Prosper, sachant que celui-ci était compris dans l'accusation, lui en écrivit pour s'assurer de la vérité. Le saint lui répondit par une lettre que nous avons encore, et où il lui explique quels étaient les bruits que répandaient les ennemis du saint évêque d'Hippone, quel motif ils avaient d'en agir de la sorte, dans quelles erreurs ils étaient eux-mêmes, et quelle était la véritable doctrine de S. Augustin sur la grâce et sur le libre arbitre.

Comme les semi-Pélagiens affectaient de dire qu'ils ne s'en tiendraient qu'aux décisions du saint Siége, Hilaire et Prosper firent le voyage de Rome pour informer le pape Célestin de tout ce qui s'était passé. Célestin, instruit du véritable état des choses, écrivit une lettre dogmatique adressée à l'évêque de Marseille et aux évêques voisins. Il y combattait les ennemis de la grâce et y donnait de grandes louanges à la doctrine de S. Augustin. Cette lettre fut écrite en 431, après la mort du saint évêque d'Hippone.

Cependant les troubles continuaient toujours. S. Prosper prit lui-même la plume, et publia son poème *contre les Ingrats*, qui paraît avoir été composé vers l'an 431. Par la dénomination d'*Ingrats*, il entendait les semi-Pélagiens, qui étaient tels effectivement envers la grâce de Jésus-Christ, mais qui toutefois n'avaient point encore été retranchés de la communion de l'Eglise. Ce poème est le chef-d'œuvre de S. Prosper, tant pour l'élégance que pour le fond des choses. La nécessité de la grâce, surtout par rapport à l'amour divin, y est solidement démontrée [a]. Il y est dit que le siége de S. Pierre, fixé à Rome, préside sur tout l'univers, et qu'il

[a] *Quo redametur amans, et amor quem conserit ipse est.*
De Ingrat. p. 147.
Nil Deus in nobis præter sua dona coronat. p. 178.

possède par religion ce qu'il n'a point soumis par la force des armes [a].

S. Léon le Grand étant devenu pape en 440, invita S. Prosper à venir à Rome. Il en fit son secrétaire et l'employa avec succès dans les plus importantes affaires de l'Eglise. Prosper écrasa le pélagianisme qui recommençait à lever la tête dans la capitale de la chrétienté; ce fut, dit Photius [1], à son zèle, à son savoir et à ses travaux infatigables que l'on dut l'entière extirpation de cette hérésie.

On ne sait point l'année de la mort de S. Prosper. Il est parlé de lui dans la Chronique de Marcellin comme d'une personne qui vivait encore en 463. On lit son nom dans le Martyrologe romain sous le 25 de juin.

Nous ne pouvons rien faire sans la grâce [2], pas même produire une bonne pensée dans l'ordre du salut. « Comme l'œil du corps, » quoique parfaitement sain, ne peut voir sans le secours de la » lumière, de même un homme a besoin, pour bien vivre, de la » lumière éternelle, qui dérive de Dieu [3]. » Aussi le Seigneur, qui désire que tous les hommes soient sauvés, leur offre-t-il à tous ce trésor, *éclairant chaque homme qui vient au monde* [4]. Si nous négligeons de demander le secours divin par une prière continuelle, si nous n'avons pas soin de le conserver précieusement et d'en profiter, nous sommes Pélagiens d'action, quoique nous condamnions les erreurs de ces hérétiques. Notre conduite renferme alors un fond d'ingratitude et de mépris pour la divine miséricorde; nous détruisons dans nos âmes le principe de la vie spirituelle, et nous foulons aux pieds le prix du sang de Jésus-Christ. Ces grâces que nous rejetons sont une semence qui pourrait fructifier au centuple; ce sont des talens qui se multiplieraient si nous savions les faire valoir. En y correspondant fidèlement, nous deviendrions des saints. Mais l'abus que nous en faisons est un de nos plus grands crimes, et il rendra notre condamnation infiniment plus rigoureuse.

[a] *.... Pestem subeuntem prima recidit*
Sedes Roma Petri, quæ pastoralis honoris
Facta caput mundo, quidquid non possidet armis,
Relligione tenet. p. 119.

[1] *Cod.* 54.

[2] *Joan. XV*, 5.

[3] S. Aug. *l. de Nat. et Grat.* c. 26: *t.* 10.

[4] *Joan. I.*

NOTICE

DES ÉCRITS DE S. PROSPER.

1° Les *lettres* à S. Augustin et à S. Hilaire contre les Pélagiens.

2° Le poème *contre les Ingrats*, dont il a été parlé dans la Vie du saint. A la suite de cet ouvrage sont quelques autres poésies, comme l'*Epitaphe du Nestorianisme et du Pélagianisme*, deux *épigrammes* contre les ennemis de S. Augustin. Le poème *contre les Ingrats* a été traduit en vers français par le Maistre de Sacy.

3° *Réponse aux objections des Gaulois*. C'est une défense de la doctrine de S. Augustin sur la grâce.

4° *Réponses à Vincent*. S. Prosper montre dans cet ouvrage qu'il ne soutient point, et qu'il n'a jamais soutenu les seize propositions erronées qu'on lui avait colomnieusement attribuées. Le Vincent contre lequel il écrit pourrait être le prêtre gaulois de ce nom, dont parle Gennade, et qui assista au concile de Riez, en 439.

5° La *Réponse aux prêtres de Gênes* est une explication de quelques propositions de S. Augustin.

6° Le livre contre *le Collateur*. Ce collateur est le fameux Cassien, de qui nous avons un livre *des Conférences des Pères*. Il avait avancé dans la treizième de ces conférences, que le commencement de la foi est de nous. S. Prosper ne voulut point le nommer, parce qu'à d'autres égards c'était un grand homme. Il se contenta de le désigner sous la dénomination de *Collateur*. Il lui prouve que les principes répandus dans sa treizième conférence avaient déjà été condamnés par l'Eglise dans ses décrets contre les Pélagiens. Il termine son ouvrage par une exhortation à supporter avec patience les ennemis de la vérité, à ne se venger d'eux que par une sincère charité, à éviter toute dispute avec ceux qui ne sont point capables d'entendre le langage de la raison, et à prier sans cesse celui qui est le principe et la source de tout, afin qu'il daigne être le commencement de nos pensées, de nos désirs, de nos paroles, de nos actions.

7° Un *Commentaire sur les Psaumes*, qui n'est, à proprement parler, qu'un abrégé de celui de S. Augustin. Nous n'en avons plus qu'une partie.

8° Le livre *des Sentences*. C'est un recueil de 390 sentences tirées des ouvrages de S. Augustin, lesquelles contiennent un excellent abrégé de la doctrine de ce père sur la grâce.

9° Une *Chronique* qui commence à la création du monde, et finit à l'an 455. La chronique du Tyro Prosper est la même que celle de notre saint, excepté qu'elle a été falsifiée par quelque Pélagien, et qu'elle est remplie de calomnies contre S. Augustin.

Le beau *poème d'un mari à sa femme* n'est point de S. Prosper, mais il est de son temps. On ne peut non plus lui attribuer le livre *de la Providence*, écrit par quelque Pélagien vers l'an 416.

Les deux livres *de la Vocation des Gentils*, écrits contre les Pélagiens, furent cités, en 492, par le pape Gélase, comme l'ouvrage anonyme d'un docteur catholique. On les a attribués quelquefois, mais sans preuves, à S. Prosper, à S. Léon, à S. Ambroise et à S. Hilaire. La fameuse lettre à la vierge Démétriade, que Pélage avait tâché de séduire, est du même auteur, et ne peut conséquemment être donnée à S. Prosper.

Le livre *des Promesses de Dieu* porte faussement le nom du saint, mais il fut écrit de son temps. C'est une explication de plusieurs prophéties relatives au Sauveur, à l'Antechrist, etc.

Quelques auteurs ont attribué à S. Prosper les trois livres *de la Vie contempla-*

tive; mais il est prouvé par le témoignage de S. Isidore de Séville, *de Script. c.* 12, qu'ils sont de Julien Pomère, moine d'Afrique, qui fut abbé en France près de Marseille, sur la fin du sixième siècle.

On trouve dans les poésies de S. Prosper beaucoup de facilité, d'élégance, de douceur, d'onction et de feu. Le style de ses ouvrages en prose est naturel, concis et nerveux. Partout il se montre moins occupé des ornemens du discours que de l'utilité de ses lecteurs. Ses raisonnemens sont liés et concluans, ses expressions nobles, et ses pensées pleines d'élévation. Il joint à tous ces avantages un jugement sûr et une grande pénétration d'esprit.

M. Mangeant a donné une bonne édition des œuvres de S. Prosper, qui parut à Paris en 1711, *in-fol.* On y trouve la Vie du saint, traduite des mémoires de Tillemont par le docte éditeur.

Jean Salinas, chanoine régulier de la congrégation de Saint-Jean-de-Latran, fit réimprimer à Rome, en 1732, *in*-8°, les œuvres de S. Prosper, qui traitent des matières de la grâce, avec celles de S. Honorat de Marseille.

M. Pierre-François Foggini ayant publié à Rome, en 1754, le traité de S. Augustin sur la grâce, en deux petits volumes (réimprimés à Paris en 1757), a donné depuis un troisième volume, pour compléter la collection, sous le titre suivant : *S. Prosperi Aquitani, S. Leonis M. Notarii, de Gratia Dei, opera omnia. Editionem variis lectionibus, præcipuè è Cod. MSS. Vaticanis adornatam curavit P. F. F. Romæ*, 1758, *in*-8°.

S. AGOART ET S. AGLIBERT, MARTYRS.

AU DIOCÈSE DE PARIS.

Ces deux saints étaient étrangers et venus des bords du Rhin; mais ils étaient établis dans le village de Creteil, qui est à deux lieues de Paris. Ils furent convertis à la foi, ainsi que beaucoup d'autres personnes, par les prédications des bienheureux Altin et Eoald. Ayant renversé un temple d'idoles, ils furent mis à mort avec une troupe de Chrétiens, par l'ordre du gouverneur qui était idolâtre; d'autres disent que ce fut par les Vandales. On place leur martyre vers l'an 400. On éleva depuis une église sur leur tombeau, et leurs reliques s'y gardent encore dans deux châsses. Ils sont nommés sous le 24 de juin dans les Martyrologes; mais leur fête ne se fait que le 25 du même mois à Creteil, et dans tout le diocèse de Paris.

Voyez Baillet, Le Bœuf, et le nouveau Bréviaire de Paris.

S. MAXIME, ÉVÊQUE DE TURIN.

Ce que nous savons de S. Maxime de Turin se réduit à très-peu de chose. Nous apprenons de Gennade qu'il fut une des principales lumières de l'Eglise dans le cinquième siècle, et qu'il prêcha

la parole de Dieu avec un zèle infatigable. Il s'était préparé à cette sublime fonction par une étude approfondie des divines Ecritures. Il assista au concile de Milan en 451, et à celui de Rome en 465; et sa souscription s'y voit la première après celle du pape Hilaire. Il ne survécut pas de beaucoup au concile de Rome. Son nom est marqué en ce jour dans le Martyrologe romain.

Il nous reste de S. Maxime un grand nombre d'homélies sur les principales fêtes de l'année, sur plusieurs saints, et sur divers sujets de morale. Dans celle qui est sur les saints martyrs Octave, Avence et Soluteur, dont les reliques se gardaient à Turin, il s'exprime ainsi: « Nous devons honorer tous les martyrs, mais » ceux surtout dont nous possédons les reliques. Ils nous assis- » tent par leurs prières; ils nous protégent quant au corps dans » cette vie, et nous reçoivent quand nous en sortons. »

Dans celles qui traitent de l'action de grâces [1], il inculque fortement l'obligation de payer chaque jour au Seigneur un juste tribut de louanges, en quoi il donne aux Psaumes la préférence sur toutes les autres prières. Il recommande de ne point négliger la prière du matin et du soir, ainsi que celle qui doit se faire avant et après chaque repas. Il exhorte les fidèles à commencer toutes leurs actions par le signe de la croix, et dit que si nous formons sur nous ce signe sacré avec foi, nous ne manquerons pas de ressentir les effets de la bénédiction divine.

Dans un autre endroit [a], il s'élève contre les abus qui régnaient au premier jour de l'année. Il condamne ceux qui faisaient alors des présens aux riches, sans penser à donner l'aumône aux pauvres. Il réprouve toutes les prétendues démonstrations d'amitié, où le cœur n'a point de part.

Ailleurs [2], il fait connaître l'énormité du crime de certains hérétiques qui vendaient le pardon des péchés. « Quelle horreur, » dit-il, de voir leurs prêtres exiger de l'argent pour absoudre » leurs pénitens, tandis qu'ils devraient leur imposer des peines » salutaires, et les engager à expier leurs crimes par des larmes » amères [b]! »

[1] *P.* 43, 44.

[2] *Homil.* 10, *int.* 12, *ap. Mabil. loc. cit.*

[a] C'est dans la cinquième des douze homélies que Mabillon a publiées dans son *Musæum Italicum*, *t.* 1, *p.* 9. Muratori, dans ses *Anecdota*, *t.* 3, *p.* 6, nous a donné plusieurs autres homélies de S. Maxime, d'après un manuscrit de la bibliothèque Ambroisienne, qui a plus de mille ans d'antiquité, et qui est écrit en caractères lombards. On voit, par celles qui sont sur S. Eusèbe, évêque de Verceil, que l'auteur était lui-même de cette ville. Les homélies de notre saint ont toujours été fort estimées dans l'Eglise, et les rédacteurs du Bréviaire romain en ont tiré plusieurs leçons.

[b] On a tous les sermons qui nous restent de S. Maxime de Turin, avec les remarques de Muratori, à la fin de l'édition des œuvres de S. Léon, qui parut à Venise en 1748.

S. ADELBERT D'EGMOND.

S. Adelbert, issu du sang des rois de Northumberland, quitta le monde pour ne plus vivre que pour Dieu. Vers l'an 700, il se joignit à S. Willibrord, qui prêchait l'Evangile dans la Basse-Allemagne. Il convertit une grande partie des peuples qui habitaient la Frise et la Hollande, et fut choisi archidiacre d'Utrecht. Il mourut à Egmond [a] vers l'an 740, et il y fut enterré. Plusieurs miracles rendirent son tombeau célèbre. Le comte Thierri fonda sous son invocation une abbaye de Bénédictins au commencement du dixième siècle. Cette abbaye fut bâtie en bois, parce que dans ce temps-là, comme le remarque l'auteur de la *Batavia sacra*, on ne bâtissait point dans le pays avec d'autres matériaux, même les églises. S. Adelbert est nommé en ce jour dans le Martyrologe romain.

Voyez Mabillon, *sec.* 3 *Ben. part.* 1, *p.* 631; les Bollandistes, sous le 25 de juin; les *Fasti Belgici* de Le Mire; et surtout la *Batavia sacra,* imprimée en 1754, *p.* 44.

S. MOLOCK, ÉVÊQUE EN ÉCOSSE.

S. Molock, né en Ecosse, et qui florissait au septième siècle, partagea les travaux apostoliques de S. Boniface de Ross, qui est honoré le 14 de mars. Ses reliques se gardaient anciennement avec beaucoup de vénération à Murlach.

Les Danois, commandés par Olas et Enet, vinrent, au commencement du onzième siècle, attaquer Malcolm II, roi d'Ecosse, et le défirent à Murlach. Mais ce prince remporta sur eux l'avantage dans une seconde bataille. Malcolm attribua cette victoire à l'intercession de la Mère de Dieu et de S. Molock, qu'il avait implorés avec son armée. Par reconnaissance, il fonda une abbaye à Murlach en 1010, sous l'invocation de l'une et de l'autre. Il fit aussi bâtir au même endroit une cathédrale magnifique, et y établit un siége épiscopal qui fut transféré à Aberdeen.

Les Danois furent battus par Malcolm en deux autres rencontres. Ce prince religieux, pour perpétuer le souvenir de la première de

[a] On pense que cette ville a été ainsi nommée d'*Eggo*, seigneur de ce lieu et grand protecteur de S. Adelbert.

ces victoires, fonda un second monastère sous l'invocation de la sainte Vierge dans la ville de Brechin, près de laquelle la bataille s'était donnée; et il fit élever à l'endroit même où s'était livré le combat, un obélisque qu'on voit encore dans un village appelé *Cuin*, du nom d'un général danois qui y fut tué. En reconnaissance de la seconde des victoires dont nous parlons, il bâtit dans le lieu où il l'avait gagnée [a] un troisième monastère, appelé *Deir*, qui embrassa peu de temps après la règle de Cîteaux, et qui a subsisté dans un état très-florissant jusqu'en 1550.

Le nom de S. Molock était autrefois fort célèbre en Ecosse, surtout dans les comtés d'Argyle et de Ross. On gardait à Lismore [b] une portion considérable de ses reliques dans l'église qui porte encore son nom.

Voyez Hector-Boetius, *Hist. l.* 9; Lesley, *l.* 5; et King.

S. GUILLAUME DE MONTE-VERGINE,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION RELIGIEUSE DE CE NOM.

Guillaume ayant perdu son père et sa mère dans son enfance, fut élevé par ses proches, qui eurent soin de lui inspirer de grands sentimens de piété. Il n'avait que quinze ans lorsque le désir de se consacrer aux exercices de la pénitence le porta à quitter le Piémont, sa patrie, et à faire un pélerinage à Saint-Jacques en Galice. Il se retira ensuite dans le royaume de Naples, où il choisit pour demeure une montagne déserte. Là, il vécut dans les austérités de la plus rigoureuse mortification, et uniquement occupé des moyens de rester continuellement uni à Dieu. Ayant été découvert, il vit avec peine sa contemplation interrompue. Il changea donc de demeure, et alla s'établir dans un lieu nommé *Monte-Vergine*, situé entre Nole et Bénévent, toujours au même royaume. Mais sa réputation l'y suivit, et il ne put s'empêcher de recevoir plusieurs personnes de piété qui demandaient à vivre sous sa conduite, et à pratiquer avec lui les exercices de la vie ascétique. Telle fut l'origine de la congrégation religieuse dite de *Monte-Vergine*, que l'on met en 1119. S. Guillaume mourut le 25 juin 1142. Il est nommé en ce jour dans le Martyrologe romain. Sa congrégation, à laquelle il ne laissa point de règle écrite, fut mise sous celle de S. Benoît par Alexandre III.

[a] Au comté de Buchan.

[b] Au comté d'Argyle.

Voyez sa Vie, par Félix Renda ; Hélyot, *Hist. des Ordres relig.* et Papebroch, *t.* 5 *junii, p.* 112.

S SALOMON, ROI DE BRETAGNE.

L'AN 873.

Ce prince tint en main le sceptre dans des temps difficiles. Il écrivit une lettre au pape Nicolas touchant les évêques de Bretagne chassés de leurs siéges sans raison et sans la participation du saint Siége. Le pape lui fit une réponse fort obligeante. Salomon rétablit, en conséquence de cette réponse, quelques évêques bretons, et s'occupa avec soin des affaires de la religion. Il fit bâtir un monastère à Plélan pour y retirer les moines de Rhedon, dont les Normands avaient saccagé la demeure paisible. Il voulut même s'y retirer. Il se distingua au siége d'Angers, ville occupée par les Normands. Cependant ses sujets formèrent une conspiration contre lui, et se saisirent d'abord de son fils Vignon. Salomon se sauva dans l'église d'un monastère où il fut pris et traité avec une barbarie inouïe. On lui arracha les yeux avec tant de violence, qu'il en mourut pendant la nuit : on voulut reconnaître dans cet acte de brutalité une vengeance, parce que Salomon avait tué jusque sur l'autel son seigneur Erispoi, fils de Nomenoi, qui avait obligé Charles le Chauve à lui céder plusieurs places. Mais Salomon avait expié cette faute : on assure même qu'il n'avait soulevé contre lui ses sujets, que parce qu'il avait fait des efforts pour mettre un terme au schisme qui désolait alors la Bretagne. On l'honore en Bretagne comme martyr. Sa mort arriva le 25 juin 873.

Voyez les Bollandistes, *t.* 6 *junii.*

S. GALLICAN, ARCHEVÊQUE D'EMBRUN.

SIXIEME SIÈCLE.

Ce pontife était une des lumières du sixième siècle, et gouverna son église avec une grande prudence et fermeté dans des temps difficiles. Il assista avec trente-huit évêques, en 541, au quatrième concile d'Orléans, et souscrivit, en qualité de simple évêque, les actes au nombre de trente-quatre articles. Son zèle le porta à désigner lui-

même le successeur qui devait gouverner son église et qui fut S. Pelade, honoré d'un culte public à Campenum. Il est à regretter que les historiens aient été si sobres dans les détails qu'ils nous ont laissés sur ce prélat, qui s'est acquis à juste titre un nom révéré par les siècles. Sa mort précieuse, fixé par les Martyrologes au 25 juin, arriva au milieu du sixième siècle.

Voyez *Acta concil. Aurel.* 4, et l'Histoire de l'Eglise gall. *t.* 3, *p.* 259.

S. GOHARD, ÉVÊQUE DE NANTES, MARTYR.

L'AN 843.

Les Normands, qui ont causé tant de maux à notre patrie pendant le neuvième siècle, emportaient d'assaut les places les plus fortes. Tandis que le roi Charles était occupé à pacifier l'Aquitaine, Nomenoi, qui avait obtenu le duché de Bretagne de Louis le Débonnaire, se révolta et se rendit maître de Nantes, à la sollicitation du duc Lambert : ensuite s'étant brouillé avec Nomenoi, ce dernier appela les Normands et leur promit le pillage de Nantes. Ces barbares ne se firent pas attendre long-temps, et escaladèrent la ville le 24 juin 843. La crainte qu'ils inspiraient à tous les peuples et la fête de saint Jean-Baptiste avaient attiré dans cette cité une immense multitude de fidèles sur lesquels les Normands assouvirent leur rage. L'évêque S. Gohard s'était enfermé dans la cathédrale avec son clergé et une foule de Chrétiens. Les barbares enfoncèrent les portes, firent une horrible boucherie dans le lieu saint, massacrèrent sans pitié évêque, prêtres, moines, et les poursuivirent jusque sur les autels sur lesquels ils se réfugiaient. Après avoir saccagé Nantes, les Normands allèrent piller le monastère d'Aindre, fondé dans le septième siècle par S. Hermeland. Cette maison fut tellement réduite, qu'on ne l'a plus rétablie depuis cette époque. S. Gohard est honoré comme martyr le 25 juin.

Voyez *Chronic. Nannet.* et Duchêne, *t.* 2, *p.* 386, *ex registro S. Sergii Andegav.*

MARTYROLOGE.

A Bérée, fête de S. Sosipatre, disciple de l'apôtre S. Paul.

A Rome, Ste Lucie, vierge et martyre, avec vingt-deux autres.

A Alexandrie, S. Gallican, martyr, homme consulaire, qui, après avoir reçu les honneurs du triomphe, et avoir été ami de l'empereur Constantin, fut converti à la foi de Jésus-Christ par les SS. Jean et Paul. Devenu chrétien, il se retira avec S. Hilarin à Ostie, où il s'adonna tout entier à l'hospitalité et au service des malades. La renommée de ce dévoûment ayant été publiée par toute la terre, une multitude de monde qui venaient de tous côtés admiraient un homme qui avait été patrice et consul, laver les pieds aux pauvres, dresser les tables, leur donner à laver, servir les malades avec sollicitude, et leur rendre tous les autres services de charité. Il fut depuis chassé de là sous Julien l'Apostat, et se retira à Alexandrie. Là, ayant méprisé les ordres du juge Raucien, qui voulait le contraindre de sacrifier, il fut frappé par le glaive, et devint martyr de Jésus-Christ.

A Sibapolis en Syrie, Ste Fébronie, vierge et martyre, qui, durant la persécution de Dioclétien, et sous le président Lysimaque, fut, pour la conservation de sa foi et de sa chasteté, d'abord frappée avec des verges, tourmentée sur le chevalet, ensuite déchirée avec des peignes de fer et jetée dans le feu. Enfin, ayant eu les dents brisées, les mamelles coupées et la tête tranchée, parée des précieux ornemens de tant de souffrances, elle alla rejoindre son époux.

A Besançon, S. Antide, évêque et martyr, qui fut tué par les Vandales pour la foi de Jésus-Christ.

A Riez, S. Prosper d'Aquitaine, évêque de cette ville, illustre par sa science et par sa piété, qui combattit vigoureusement contre les Pélagiens pour la foi catholique.

A Turin, fête de S. Maxime, évêque et confesseur, célèbre par sa science et sa sainteté.

En Hollande, S. Adelbert, confesseur, disciple de l'évêque S. Willibrord.

Au territoire de Golet, près de Nusco, S. Guillaume, confesseur, père des ermites de Monte-Vergine.

Saints de France.

En Aquitaine, S. Dizeins, évêque de Saintes, qu'on nomme S. Dizans au diocèse de Bordeaux.

En Périgord, S. Chamans, moine de Genouillac, puis fondateur d'un monastère qui porte son nom.

En Limousin, S. Onnoulé, confesseur.

En Poitou, S. Bodard, confesseur.

A Noyen, près de Montargis en Gâtinais, S. Ythier, évêque de Nevers.

Autres.

En Angleterre, S. Amphibas, confesseur.

En l'une des îles Hébrides, sur les bords de l'Ecosse, S. Molonasche, évêque, disciple de S. Brendan.

A Quidzyne, au diocèse de Pomesane en Prusse, Ste Dorothée, veuve.

VINGT-SIXIÈME JOUR DE JUIN.

S. JEAN ET S. PAUL, MARTYRS A ROME.

Ces deux saints servaient en qualité d'officiers dans les armées de Julien l'Apostat. On place communément leur martyre en 362, sous Apronien, préfet de Rome, qui était l'ennemi déclaré du christianisme. Ils remportèrent une double victoire en méprisant les honneurs du monde et en triomphant de la cruauté des bourreaux. La prospérité des méchans ne fut point capable de les éblouir; ils la regardaient comme le plus terrible effet des jugemens de Dieu, qui doit rétablir l'ordre dans une autre vie. Des tourmens passagers leur parurent peu de chose en comparaison de ce poids immense de gloire qui en sera la récompense. Leur patience fut inébranlable à cause de la vivacité de leur foi, qui leur découvrait en Dieu un spectateur de leurs combats, et un rémunérateur magnifique qui leur destinait des couronnes immortelles immédiatement après la victoire.

Il y avait anciennement à Rome une église qui portait le nom de Saint-Jean et de Saint Paul, et qui était auprès de la basilique des Apôtres [a]. Il y a une messe propre pour nos saints martyrs dans les Sacramentaires de S. Gélase et de S. Grégoire, ainsi que dans l'ancienne Liturgie gallicane. En Angleterre, leur fête était autrefois du nombre de celles qu'on appelait *de troisième classe;* c'est-à-dire de celles où il y avait obligation d'entendre la messe avant le travail; ce qui se prouve par une constitution du concile tenu à Oxford en 1222. Les noms de S. Jean et de S. Paul ont toujours été fort célèbres dans l'Eglise depuis le cinquième siècle [b].

Les saints croyaient toujours n'avoir rien fait pour Jésus-Christ tant qu'ils n'avaient pas résisté à ses ennemis jusqu'à répandre leur sang, et ils le versaient jusqu'à la dernière goutte pour consommer leur sacrifice. Cet esprit de ferveur doit être le principe de toutes nos actions. Rappelons-nous sans cesse que nous appartenons à Dieu par une infinité de titres, et que nous tenons de lui tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes. Après avoir fait tout ce qui était en notre pouvoir, regardons-nous encore comme des serviteurs inutiles, et reconnaissons que nous n'avons fait que ce que nous étions obligés de faire. Mais que nous sommes éloignés de ces saintes dispositions! Ecoutons la voix du sang des

[a] Ceci se prouve par le calendrier que le P. Fronteau a publié.

[b] *Voyez* Rondininus, *de SS. Joanne et Paulo, eorumque Basilica vetera monumenta, Romæ*, 1707, *in*-4°, et l'hymne de Florus, diacre de Lyon, sur S. Jean et S. Paul, *ap. Mabil. Annal. t.* 1, *p.* 402.

martyrs, qui nous reproche notre tiédeur, notre lâcheté et notre ingratitude.

S. VIGILE, ÉVÊQUE DE TRENTE, MARTYR.

S. Vigile fut élevé sur le siége épiscopal de Trente en 385. Ayant écrit à S. Ambroise, son métropolitain, pour lui demander des règles de conduite, ce grand prélat lui répondit par une lettre dans laquelle il lui prescrivait ce qu'il avait à faire ; il l'y exhortait surtout à s'opposer avec vigueur aux pratiques des usuriers, et à empêcher les mariages entre des Chrétiens et des infidèles

Comme il y avait encore beaucoup de païens dans le diocèse de Trente, Vigile chargea Sisinnius, Martyrius et Alexandre d'aller leur prêcher l'Evangile. Lorsque ces trois ouvriers apostoliques eurent versé leur sang pour Jésus-Christ, il envoya la relation de leur martyr à S. Simplicien, successeur de S. Ambroise, et à S. Chrysostôme. Il envisageait leur gloire avec une sainte envie, et se regardait comme un lâche et un mercenaire, tant était vive l'impatience qu'il avait de faire le sacrifice de sa vie. Ce bonheur lui fut enfin accordé. Fortunat dit qu'il fut massacré pour la foi par une troupe de paysans idolâtres. Il fut lapidé, selon Usuard, qui met son martyre sous le consulat de Stilicon, c'est-à-dire dans les années 400 ou 405. Surius confond ce saint avec un autre saint du même nom qui vivait cent ans plus tard.

Voyez Mabillon, *Præf. sec.* 5, *p.* 60, 61 ; Baillet, etc.

S. MAXENCE, VULGAIREMENT S. MAIXENT,

ABBE EN POITOU.

Ce saint, né dans la ville d'Agde, reçut au baptême le nom d'*Adjuteur*. Ses parens, qui avaient de la piété, le mirent sous la conduite du saint abbé Sévère, qui ne négligea rien pour lui inspirer de grands sentimens de piété. Le maître ne perdait jamais son disciple de vue ; il lui répétait souvent que sur la terre tout est rempli de piéges et de tentations, que nous devons veiller continuellement sur nous-mêmes, que le démon ne cesse de nous livrer mille assauts, et qu'il nous est impossible d'éviter ses surprises si nous n'avons soin de nous tenir toujours sur nos gardes.

Adjuteur profita des leçons de Sévère, et sut préserver son âme des souillures du péché. Le bruit de sa sainteté ne tarda pas à se répandre, et on lui donnait de tous côtés les plus grands éloges.

Les applaudissemens des hommes lui firent craindre le poison de la vaine gloire. Pour éviter le danger dont il se croyait menacé, il prit la fuite et se retira dans un lieu inconnu. Ce ne fut qu'au bout de deux ans que ses proches et ses amis le retrouvèrent et le ramenèrent dans sa patrie; mais il n'y resta pas long-temps. Il redoutait tellement l'estime des hommes, qu'il prit la fuite une seconde fois. Il alla dans le Poitou, y changea son nom en celui de Maxence, et se mit sous la conduite d'un saint abbé nommé Agapit. Les religieux du monastère furent frappés d'admiration lorsqu'ils virent jusqu'à quel point il portait l'humilité, la mortification, la charité et la connaissance des voies intérieures du salut. Tant de vertus les déterminèrent à le choisir pour supérieur.

Dans ses exercices, Maxence paraissait posséder l'esprit dont David était animé en composant ses Psaumes, comme il retraçait dans ses instructions le zèle et la charité de Jean-Baptiste. Dur à lui-même, il montrait en tout qu'il recherchait uniquement cette nourriture qui ne périt point. A l'exemple d'Agapit, il se défit de sa charge le plus tôt qu'il lui fut possible, pour aller se renfermer dans une cellule écartée. Les moines ne consentirent cependant à sa retraite qu'autant qu'il continuerait de les gouverner par ses conseils.

Clovis, roi des Français, était alors en guerre avec Alaric, roi des Visigoths, qui avait sous sa domination l'Espagne, le Languedoc et l'Aquitaine. La présence du saint arrêta une armée de Barbares qui était sur le point de piller le monastère. Un soldat ayant couru l'épée à la main sur Maxence, sentit tout-à-coup l'effet de la vengeance céleste. Son bras, déjà levé, s'engourdit, et il n'en put faire usage jusqu'à ce que le saint abbé l'eût guéri. La nature, dit S. Grégoire de Tours, se montra docile à sa voix en plusieurs occasions. S. Maxence mourut vers l'an 515, et il est nommé en ce jour dans le Martyrologe romain.

Voyez Mabillon, *sec.* 1, *Ben. Append. p.* 588.

S. BABOLEIN,

ABBÉ DE SAINT-MAUR-DES-FOSSÉS.

On ignore la patrie de ce saint, qui fut d'abord moine de S. Colomban. Etant venu en France, on le fit abbé de Saint-Pierre-des-Fossés, qui prit depuis le nom de Saint-Maur, dont les reliques y avaient été apportées d'Anjou. Ce monastère, fondé en 638 par Blidégisile, archidiacre de Paris, était à deux lieues de cette ville, dans une péninsule formée par la Marne. S. Babolein y fit régner toutes les vertus religieuses, qui le rendirent fort célèbre. S'étant joint à S. Fursy de Lagny, il rendit de grands services à tout le diocèse de Paris, en quoi il fut merveilleusement secondé par l'évêque Audébert et par S. Landry son successeur. Il fonda plusieurs églises et plusieurs hôpitaux. Dans sa vieillesse il quitta le gouvernement de son monastère pour passer le reste de ses jours dans la retraite. Il mourut dans le septième siècle. On l'honore à Paris le 26 de juin.

Voyez Molanus, *in Auctuar. Usuardi, et in Indiculo Sanctor. Belgii;* Mabillon, *sec.* 2, *Ben.*

S. LAMBERT, ÉVÊQUE DE VENCE.

Lambert sortait d'une famille noble établie dans le diocèse de Riez. Sa naissance coûta la vie à sa mère. Il fut consacré à Dieu dès son enfance et élevé dans le monastère de Lérins. Il s'y fit admirer par son application à l'étude, et encore plus par son zèle pour la perfection chrétienne. Ses vertus le firent élever sur le siége de Vence en 1114. Il gouverna son diocèse pendant quarante ans avec beaucoup de sagesse, et s'appliqua avec un zèle infatigable à la sanctification de son troupeau. Son humilité seule le distinguait de ceux qui composaient son clergé. La maigreur de son visage annonçait la continuité de ses jeûnes. Son amour pour la prière était si grand, qu'il récita chaque jour, pendant les trente dernières années de sa vie, le Psautier tout entier, avant de prendre aucune nourriture. Il mourut le 26 de mai 1154. Sa sainteté fut attestée par divers miracles, avant et après sa mort.

Voyez les Bollandistes, sous le 26 de mai; et le *Gallia Christ. nova*, *t.* 3, *p.* 1218.

S. ANTHELME, ÉVÊQUE DE BELLAY.

Anthelme, né en Savoie, entra fort jeune dans l'état ecclésiastique et fut pourvu de deux bénéfices. Sa conduite n'avait rien de déréglé, sans être cependant véritablement pieuse. On remarquait en lui de bonnes qualités et surtout une grande charité pour les pauvres. Une visite qu'il fit aux Chartreux de Portes lui inspira des réflexions salutaires sur la vanité des biens du monde. Il résolut d'y renoncer et de se consacrer au service de Dieu, parmi les solitaires dont la vie lui avait paru si édifiante. Quelque temps après, on l'envoya dans la grande Chartreuse, où il pratiqua les austérités de la règle avec une ferveur incroyable. Ayant été fait procureur, il exerça cet emploi d'une manière qui répondit à l'idée qu'on avait conçue de sa capacité et de sa sainteté.

Lorsqu'il eut été élu général, après la mort du bienheureux Guignes, il travailla de tout son pouvoir à corriger divers abus qui conduisaient au relâchement. Les contradictions qu'on lui suscita ne servirent qu'à faire éclater sa patience et sa fermeté. La discipline étant parfaitement rétablie, il demanda à se démettre de sa charge, ce qui lui fut enfin accordé. Mais il ne jouit pas longtemps des douceurs de la vie privée. Il fut obligé d'aller prendre le gouvernement de la Chartreuse de Portes. En 1158 il revint à sa cellule, dans l'espérance qu'on lui permettrait de ne plus s'occuper que de son salut. Malgré son amour pour la retraite, il ne laissa pas de rendre de grands services à l'Eglise, qui fut alors déchirée par les divisions d'un schisme. Il sut déconcerter les projets des partisans de l'anti-pape Victor III, que soutenait l'empereur Fréderic Barberousse, et il ne contribua pas peu à faire prévaloir le parti d'Alexandre III, qui avait été élu selon les formes canoniques, et en faveur duquel se déclarèrent bientôt la France, l'Espagne et l'Angleterre.

On l'élut en 1163, pour remplir le siége épiscopal de Bellay. Mais il fallut un ordre du pape pour l'obliger d'acquiescer à son élection. Il commença la réformation de son diocèse par celle du clergé. Les voies de douceur ne lui ayant pas réussi, il employa les censures ecclésiastiques. Il montra une fermeté inflexible dans les contestations qu'il eut avec Hubert, comte de Savoie, touchant les droits de son église. Cette fermeté n'ayant pas eu le succès qu'il en attendait, il quitta son évêché; mais le pape l'obligea de

retourner à son église. Le comte se réconcilia depuis sincèrement avec lui.

Le saint évêque visitait souvent les monastères, et surtout la grande Chartreuse. Il recherchait les pécheurs, et les recevait avec bonté lorsqu'ils étaient touchés de leurs désordres. Il avait aussi beaucoup de tendresse pour les pauvres, et il leur procurait des secours abondans. Il mourut le 26 de juin 1178. Son nom est marqué en ce jour dans le Martyrologe romain.

Voyez d'Andilly, *Vies des Saints illust. t.* 2; Baillet, etc.

LA VÉNÉRABLE RAINGARDE, VEUVE.

Raingarde, alliée aux premières maisons d'Auvergne et de Bourgogne, connut dès son enfance le néant des grandeurs humaines. Elle ne soupirait qu'après la liberté des saints, comme un captif soupire après son élargissemeut, et un exilé après sa patrie. Quand les serviteurs de Dieu venaient la visiter, elle ne s'entretenait que du bonheur de la vie future. Souvent elle se prosternait à leurs pieds, et leur demandait avec larmes le secours de leurs prières, afin qu'elle pût accomplir en tout la volonté de Dieu.

Ses parens lui firent épouser Maurice, qui joignait une piété éminente à une naissance illustre et à une fortune considérable. Avant de s'engager dans l'état du mariage, elle pria le ciel avec ferveur de répandre sur elle ses bénédictions, et de ne pas permettre que des motifs profanes eussent la moindre part à la démarche qu'elle était sur le point de faire. En remplissant les devoirs d'une femme mariée, elle vaquait aux exercices de la plus sublime dévotion. Comme elle était fort avare de son temps et qu'elle ne le perdait point dans des amusemens frivoles, il lui en restait encore une grande partie pour ses pratiques de piété, après avoir pris soin des affaires de sa famille. L'éducation de ses enfans lui parut toujours un de ses principaux devoirs. Sans cesse elle demandait à Dieu pour eux les grâces dont ils avaient besoin. Elle était attentive à prévenir même les premières saillies de leurs passions naissantes; de sorte que la vertu leur paraissait comme naturelle. Elle les accoutumait à la tempérance, à la mortification et à la pénitence, en leur faisant porter des habits simples et en leur faisant observer les règles de la plus exacte sobriété. Ses exemples ajoutaient un nouveau degré de force à ses instructions.

S'étant acquittée de tout ce qu'elle devait à sa famille, elle

cherchait l'occasion de ne plus vivre que pour Dieu. Une conférence qu'elle eut avec le bienheureux Robert d'Abrisselles lui inspira un ardent désir de se retirer dans le monastère de Fontevrault. Son mari entra dans ses vues, et résolut aussi d'aller vivre parmi les religieux du même ordre. Mais la mort l'empêcha d'exécuter son pieux dessein.

Raingarde n'eut pas plus tôt mis ordre aux affaires de sa maison, qu'elle renonça au siècle pour toujours. Elle se fit religieuse quelque temps après la mort du bienheureux Robert d'Arbrisselles; mais elle préféra le monastère de Marsigny à celui de Fontevrault. Plusieurs personnes de qualité la suivirent jusqu'à la porte du monastère, fondant en larmes et employant diverses raisons pour lui faire quitter son dessein. Elle prit congé d'elles en leur disant, avec un ton de fermeté : « Retournez dans le » monde ; car pour moi, je vais à Dieu. » Durant le reste de sa vie elle exténua son corps par les austérités de la pénitence, et travailla de toutes ses forces à entretenir cet esprit de componction qui fournissait à ses yeux une source continuelle de larmes. Elle servait les sœurs avec autant d'affection que si elle eût été la dernière d'entre elles.

Dans sa dernière maladie, elle se fit administrer l'extrême-onction et le saint viatique, après quoi elle prononça la prière suivante : « Je sais, mon Dieu, ce que deviendra mon corps : la terre » le recevra dans son sein; mais qui donnera une retraite à mon » âme? Qui la consolera, sinon vous, ô mon Sauveur? Je remets » donc entre vos mains cette âme qui est votre créature. Je suis, » il est vrai, une grande pécheresse; mais j'espère que vous me » ferez ressentir les effets de votre miséricorde qne j'ai toujours » implorée. Ainsi je vous recommande mon âme et mon corps. » On la mit ensuite sur la cendre, où elle expira le 24 juin 1135. Elle ne fut enterrée que le 26 du même mois. On ne voit pas qu'elle ait été jamais honorée d'un culte public par aucun décret solennel. Elle est cependant regardée comme sainte dans l'ordre de Cluni, et par les agiographes d'Auvergne [a].

Voyez la Vie de la sainte, écrite avec beaucoup d'élégance par Pierre le Vénérable, son fils [b], *l.* 2, *ep.* 17; les notes sur cette même Vie dans la *Bibliotheca Cluniac.*, et les Vies des saints illustres, par d'Andilly, *t.* 1.

[a] *Voyez* Branche, *de Sanctis Arverniæ*, l. 3, *p.* 794; et Arthur du Moustier, *in Gynecæo sacro.*

[b] Pierre Maurice, d'abord moine, puis abbé de Cluni, a été surnommé *le Vénérable*, à cause de la sainteté de sa vie. Il engagea Pierre Abailard à rétracter ses erreurs, à faire pénitence dans sa vieillesse, et à embrasser l'institut de Cluni. Il fut employé par les papes dans plusieurs affaires importantes, et mourut en

MARTYROLOGE.

A Rome, sur le mont Célius, les saints martyrs Jean et Paul, dont le premier était intendant, le second primicier de la vierge Constance, fille de l'empereur Constantin; ensuite, sous Julien l'Apostat, ayant été frappés par le glaive, ils reçurent la palme du martyre.

A Trente, S. Vigile, évêque, qui, s'efforçant d'extirper entièrement les restes de l'idôlatrie, fut accablé sous une grêle de pierres que lui jetèrent des hommes barbares et féroces, et accomplit son martyre pour le nom de Jésus-Christ.

A Cordoue en Espagne, fête de S. Pélage, jeune enfant, qui, pour la confession de la foi, fut, par l'ordre d'Abdérame, roi des Sarrasins, découpé par morceaux avec des ciseaux, et consomma glorieusement son martyre.

A Valenciennes, martyre des SS. Sauve, évêque d'Angoulême, et Supéry, martyrs.

De plus, mémoire de S. Anthelme, évêque de Belley.

En Poitou, S. Maixant, prêtre et confesseur, qui fut célèbre par ses miracles.

A Thessalonique, S. David, ermite.

Le même jour, Ste Persévérande, vierge.

Saints de France.

A Clermont en Auvergne, S. Ajudou, confesseur.

A Saint-Maur, près de Paris, S. Babolein, premier abbé de ce lieu.

A Saint-Pierre-sur-Dive, au diocèse de Séez, S. Vambert, curé, tué par les Normands venus de Danemark.

A Tournai, au Noviciat des Jésuites, réception du corps de Ste Deppe, qu'on honore du titre de vierge et martyre, tiré du cimetière de Priscille à Rome.

Autres.

A Otricoli, près de Rome, S. Bénédet, médecin, martyrisé sous l'empereur Antonin et le juge Sébastien.

A Rome, le vénérable Adéodat, pape.

Ce même jour, S. Jean le Tauroscythe, évêque des Goths, que Léon Isaurique envoya en exil pour le culte des saintes images.

A Eugube, S. Rodolf, évêque, qui avait été disciple de S. Pierre-Damien, et moine de l'ordre de Sainte-Croix-d'Avellane.

1150. Nous avons de lui six livres de lettres, des sermons, des hymnes et divers traités de piété. Sa Vie, écrite par un de ses disciples, nommé Rodolphe, a été publiée par Martène, *Script. Veter. Ampliss. collect. t.* 6, *p.* 1187. On trouve aussi quelques sermons de Pierre le Vénérable dans le *Thesaurus Anecdot. t.* 5, *col.* 1419, 1439 *et* 1448. Voyez la *Bibliothèque de Cluni, p.* 1231; et la *Bibliot. des PP. edit. Lugd. t.* 22.



VINGT-SEPTIÈME JOUR DE JUIN.

S. LADISLAS Ier, ROI DE HONGRIE.

Tiré de sa Vie, donnée par Papebroch, d'après les historiens hongrois, t. 5 junii, p. 315.

L'AN 1095.

LADISLAS, fils de Bela, roi de Hongrie, naquit en 1031 [a]. S'il monta, en 1080, sur le trône, qui était pour lors électif, ce ne fut que parce qu'il y fut forcé par le peuple. Il s'appliqua d'abord au rétablissement des lois et de la discipline, pour l'observation desquelles S. Etienne avait montré tant de zèle, mais dont les temps de troubles avaient à peine laissé subsister quelques vestiges. On admirait en lui cet amour de la chasteté, cette douceur et cette gravité, cette tendresse pour les pauvres et cet esprit de piété, qui, dès l'enfance, avait fait son caractère distinctif. Vivement pénétré des maximes de l'Evangile, il détestait l'ambition et l'avarice; il avait même éteint dans son cœur jusqu'au germe de ces deux passions. La vie qu'il menait dans son palais était fort austère; il suivait à table les règles d'une exacte sobriété, et ne se permettait point l'usage du vin. Les églises, ainsi que les pauvres, ressentaient souvent les effets de sa libéralité. Ennemi des amusemens frivoles, il donnait tout son temps aux exercices de piété et aux devoirs de son état, se proposant dans chacune de ses actions l'accomplissement de la volonté divine, et cherchant en tout la plus grande gloire du Seigneur. Il ne négligeait rien pour que la justice fût administré à ses sujets sans aucune partialité. Autant il était généreux envers ses ennemis, autant il était plein de vigueur lorsqu'il s'agissait de maintenir les droits de l'Eglise et de défendre son pays. Il ajouta à son royaume la Dalmatie et la Croatie; il chassa les Huns, et vainquit les Polonais, les Russes et les Tartares.

Ce fut à lui que l'on déféra le commandement de la grande croisade contre les Sarrasins, dont l'objet était d'enlever la Terre-Sainte aux infidèles. Mais il ne put partir pour la Palestine, étant mort le 30 juillet 1095. Il fut enterre à Waradin, où son corps se garde encore aujourd'hui. Ses miracles déterminèrent Célestin III à le canoniser en 1198. Il est nommé dans le Martyrologe romain

[a] Il est appelé par les Hongrois *S. Lalo*. On l'appelait anciennement en France *S. Lancelot*

sous le 27 de juin, qui est le jour auquel se fit la translation de ses reliques.

Il est bien triste qu'on réfléchisse si peu sur le vide et la puérilité de ces amusemens, dans lesquels on perd un temps précieux qui ne nous a été donné que pour nous préparer à l'éternité. Que de folie et d'aveuglement dans la vie de la plupart de ceux qui occupent les premières places! Y trouve-t-on la moindre ressemblance avec celle des saints? Ceux-ci remplissaient tous leurs momens de bonnes œuvres. Uniquement possédés du désir de mériter une couronne immortelle, ils ne daignèrent pas même arrêter les yeux sur ce qui paraît faire le bonheur de cette vie passagère. S'il leur arrivait des épreuves, la vertu les consolait; elle leur indiquait un remède à leurs maux, et leur faisait tirer avantage de la tribulation.

S. JEAN, DIT DE MOUTIER OU DE CHINON, PRÊTRE.

Ce saint florissait dans le sixième siècle. Nous apprenons de S. Grégoire de Tours qu'il était né dans la Grande-Bretagne, et qu'il mena une vie retirée à Chinon ou Caion, ville du diocèse de Tours. Il avait auprès de l'église une cellule et un oratoire, avec un petit verger qu'il cultivait de ses propres mains, et où il planta quelques lauriers. Il avait coutume de s'asseoir à l'ombre de ces arbrisseaux pour lire et pour prier. Après sa mort, on l'enterra dans sa solitude, et plusieurs malades furent guéris par son intercession. Il est nommé sous le 27 de juin dans le Martyrologe romain, ainsi que dans ceux de France et d'Angleterre.

Voyez S. Grégoire de Tours, *l. de Glor. Confess. c.* 23, etc.

S. SAMSON, PRÊTRE.

L'AN 531.

Samson naquit à Rome d'une famille illustre et fort riche. Les biens du monde, qui sont ordinairement si dangereux pour ceux qui ne savent pas en user avec modération, n'apportèrent aucun obstacle à son salut; presque éclairé par la grâce de Dieu, il les méprisa, n'estimant que la vertu. La lecture des livres saints fai-

sait tous ses délices; mais il ne se borna pas à les parcourir pour nourrir sa curiosité, il chercha à en pénétrer le sens et à appliquer à sa conduite les grandes vérités qu'ils renferment. Il se livra aussi à l'étude de la médecine, et se rendit habile dans cette science qu'il pratiquait, non par des motifs d'intérêt, mais par charité pour son prochain. A la mort de ses parens, il vendit tous ses biens, les distribua aux pauvres, et ne se réserva que le strict nécessaire pour exister. Il envoya des aumônes jusque dans les Gaules, donna la liberté à ses esclaves, et soulagea tous les genres d'infortunes. Etant ainsi délivré du poids des richesses, il quitta Rome et se retira à Constantinople dans une petite maison où il se fit bientôt connaître par ses charités. Il soigna les malades, et exerça son zèle envers les pauvres qu'il visitait de préférence aux riches. Sa vertu ne put rester long-temps cachée : le patriarche de Constantinople l'éleva au sacerdoce pour récompenser son mérite. Samson guérit l'empereur Justinien dans une maladie grave, contre laquelle avaient échoué tous les remèdes des autres médecins. On attribua cette guérison plutôt aux prières du saint qu'à son art. Le prince voulut le récompenser, et lui envoya de magnifiques présens que Samson refusa avec générosité, en disant qu'il y avait assez de pauvres dans la ville impériale qui avaient besoin de secours. A sa prière, l'empereur fit construire un bel hôpital dont le soin fut confié à Samson. C'est dans ces œuvres de charité spirituelle et corporelle que le saint prêtre passa la plus grande partie de sa vie, jusqu'à sa sainte mort, arrivée le 27 juin 530.

Voyez les Bollandistes.

S. GALACTOIRE, ÉVÊQUE DE LESCAR, MARTYR.

SIXIÈME SIÈCLE.

Ce saint pontife marqua son épiscopat par son zèle pour la foi, en assistant au concile d'Agde l'an 506, et en souscrivant aux quarante-sept canons qui y furent faits. Ayant encouru la disgrâce des Visigoths, sectaires de l'hérésie d'Arius, il fut arrêté par ces furieux, jaloux des succès des Français qui étaient sincèrement attachés au catholicisme. On lui fit souffrir mille tourmens les uns plus cruels que les autres, que le saint homme endura avec une patience héroïque. Tout en admettant ce martyre, nous nous voyons obligés de douter d'une circonstance. Il est dit que Galactoire fut arrêté à la tête de quelques troupes qu'il avait ramassées

dans son pays, soumis alors aux Visigoths, afin de favoriser les Français. Il n'est guère probable qu'à cette époque un évêque se soit hasardé, dans un pays arien, de se montrer à la tête des troupes : on sait que ce ne fut que long-temps après qu'on vit des prélats déposer la mitre et la crosse pour ceindre l'épée et la cuirasse. Si Galactoire a souffert le martyre, c'était uniquement en haine de la vraie foi qu'il fut immolé, sans recourir à en faire un partisan des Français. Il a constamment été honoré comme saint et comme martyr.

Voyez Marca, *Hist. de Béarn.* et *Conc. Gallic.*, *t.* 1, *p.* 161.

MARTYROLOGE.

En Galatie, S. Crescent, disciple de l'apôtre S. Paul, qui, traversant les Gaules, convertit par la parole de la prédication un grand nombre d'infidèles à la foi de Jésus-Christ. Etant ensuite retourné vers le peuple à qui il avait été spécialement donné pour évêque, et ayant affermi les Galates dans l'œuvre du Seigneur jusqu'à la fin de sa vie, il accomplit enfin son martyre sous Trajan.

A Cordoue, les saints martyrs Zoïle et dix-neuf autres.

A Césarée en Palestine, S. Anecte, martyr, qui, dans la persécution de Dioclétien, sous le président Urbain, après avoir exhorté les autres au martyre, et renversé les idoles par sa prière, fut condamné à être fouetté par dix soldats ; et ayant eu les mains et les pieds coupés, la tête tranchée, il reçut la couronne du martyre.

A Constantinople, S. Sampson, prêtre, qui logeait les pauvres.

En Touraine, S. Jean, prêtre et confesseur.

A Waradin en Hongrie, S. Ladislas, roi, illustre encore par d'éclatans miracles.

Saints de France.

A Châlons-sur-Marne, Ste Pome, vierge.

En Hainaut, S. Adelin, confesseur, dont les reliques sont à Crépin.

Autres.

Chez les Grecs, S. Jean le Myrophore.

A Nole, S. Déodat, évêque.

A Acqui, au pays de Monferrat, S. Majorin, évêque de cette ville.

A Bergame, Ste Adélaïde, veuve.

En Italie, S. Fernand, évêque de Cajas.

Sur le lac de Côme, S. Ariald, diacre, honoré comme martyr en ce pays.

VINGT-HUITIÈME JOUR DE JUIN.

S. IRÉNÉE, ÉVÊQUE DE LYON, MARTYR.

Voyez Tillemont, t. 3; *Ceillier*, t. 2, p. 135; *le cardinal Orsi*, Hist. Eccl. *t.* 2; *le P. de Colonia*, Hist. litt. de la ville de Lyon, *sec.* 3, *p.* 103; *et D. Massuet, dans son édition des OEuvres de S. Irénée.*

L'AN 202.

S. Irénée naquit vers l'an 120 de Jésus-Christ [a]. Il était Grec, et, selon toutes les apparences, de l'Asie-Mineure. Ses parens, qui étaient Chrétiens, le mirent sous la conduite de S. Polycarpe, évêque de Smyrne. Ce fut dans une si sainte école qu'il puisa cette science de la religion qui le rendit depuis un des plus beaux ornemens de l'Eglise et la terreur des hérétiques. S. Polycarpe lui forma tout-à-la-fois l'esprit et le cœur par ses leçons et ses exemples; et de son côté, le disciple tira tout l'avantage possible du bonheur qu'il avait de vivre sous un tel maître. Il était pénétré de vénération pour ses éminentes vertus; il observait chacune de ses actions; et il avait soin de remarquer tout ce qu'il voyait en lui, afin de se mettre à portée de mieux suivre ses traces, et de se revêtir, pour ainsi dire, de son esprit. Il écoutait ses discours avec une ardeur incroyable, et il les grava si profondément dans son cœur, que jamais il ne les oublia, pas même dans sa vieillesse, comme il le déclare dans sa lettre à Florin [b].

S. Jérôme dit que S. Irénée fut aussi disciple de S. Papias, qui avait vu les apôtres.

Les hérésies des trois premiers siècles ne furent qu'un mélange grossier de fables, de philosophie et de christianisme. S. Irénée, pour réfuter celles de son temps, s'appliqua sérieusement à l'étude de la mythologie, et des différens systèmes philosophiques qui avaient cours parmi les païens. Cette étude le rendit capable d'exposer chaque erreur dans tout son jour, et d'en découvrir la source. C'est pour cela que Tertullien dit, en parlant de lui [1], que personne n'avait fait plus de recherches pour s'instruire de toutes sortes de doctrines. S. Jérôme en appelle souvent à son autorité.

[a] Personne ne suit l'opinion de Du Pin, qui recule la naissance de S. Irénée jusqu'à l'an 140. Le saint, *l.* 5 *adv. Hær. c.* 30, dit lui-même qu'il était né dans un temps fort voisin du règne de Domitien, mort en 96. On doit donc mettre sa naissance, non à la fin, mais au commencement du règne d'Adrien, c'est-à-dire vers l'an 120.

[b] *Voyez* la Vie de S. Polycarpe, sous le 26 de janvier, *t.* 1.

[1] *L. contra Valent. c.* 5.

Eusèbe loue son exactitude. S. Epiphane dit qu'il est *un homme très-docte, très-éloquent, et doué de tous les dons du Saint-Esprit.* Théodoret le regarde comme *la lumière des Gaules occidentales.*

La communication que le commerce établissait entre les ports de la Narbonnaise ou de Provence, et ceux de l'Asie-Mineure, facilita beaucoup la propagation de l'Evangile dans les Gaules. La lumière de la foi éclaira de bonne heure la Provence; puis, s'étendant peu à peu, elle parvint bientôt jusqu'à Vienne et à Lyon. Cette dernière ville, avantageusement située sur le Rhône, n'était pas moins fameuse alors par son commerce, qu'elle l'est aujourd'hui. Si l'envie d'amasser des richesses engageait plusieurs personnes à courir les risques d'une navigation périlleuse, le désir de gagner des âmes à Jésus-Christ faisait affronter à d'autres les mêmes dangers. Du nombre de ceux-ci furent la plupart de ces Grecs et de ces Orientaux qui reçurent la couronne du martyre à Vienne et à Lyon. S. Irénée, au rapport de S. Grégoire de Tours, fut envoyé dans les Gaules par S. Polycarpe, et l'on croit qu'il était accompagné de quelques prêtres. Ses éminentes vertus le firent élever au sacerdoce par S. Pothin, premier évêque de Lyon. En 177, l'Eglise dont il était membre le députa vers le pape Eleuthère, pour le prier de ne point retrancher de sa communion les Orientaux, qui continuaient de célébrer la Pâque le même jour que les Juifs[1].

Le nombre et le zèle des Chrétiens de Lyon excita la fureur des idolâtres. Il y eut de grands tumultes à ce sujet, et il s'alluma une persécution sanglante, dont nous avons parlé sous le 2 de juin. S. Irénée se distingua au-dessus des autres fidèles dans ce temps d'épreuves; il y survécut cependant. Il était parti pour son voyage de Rome, lorsque l'orage commença à éclater. A son retour, on était au plus fort de la persécution. S. Pothin ayant versé son sang pour Jésus-Christ, il fut élu pour lui succéder. Par ses prédications, dit S. Grégoire de Tours, il convertit à la foi presque tout le pays. Il gouvernait, selon Eusèbe, les églises des Gaules, c'est-à-dire, des provinces voisines de la Narbonnaise. L'Evangile ne fut porté dans le reste des Gaules qu'au troisième siècle, après l'arrivée de S. Denis et de ses compagnons.

Commode succéda à l'empereur Marc-Aurèle son père, en 180. Quoique ce prince fût très-corrompu, il éteignit le feu de la persécution et rendit la paix à l'Eglise. Mais cette paix fut troublée par une foule d'hérétiques, nommément par les Gnostiques et les

[1] *Voyez* Eusèbe, *Hist. l.* 5, *c.* 4; et S. Jérôme, *Catal. c.* 29.

Valentiniens. S. Irénée avait principalement ces derniers en vue, lorsqu'il écrivit ses cinq livres *contre les hérésies* [a].

[a] Le texte grec de cet ouvrage, que S. Jérôme dit avoir été très-exact, n'existe plus, à l'exception d'un petit nombre de passages isolés. On ne saurait trop estimer la traduction latine qui nous en reste, quoique le style en soit diffus, embarrassé et peu poli. Il paraît que cette traduction fut faite du vivant de S. Irénée, et qu'elle est la même que celle dont se servit Tertullien. *Voyez* D. Massuet, *in Op. S. Iren. Diss.* 2, *p.* 101.

Dans son premier livre, S. Irénée expose les rêveries de Valentin sur la généalogie des trente éones. Ces êtres imaginaires étaient des espèces de divinités inférieures qu'on faisait produire par le Dieu éternel, invisible, incompréhensible, nommé *Bathos* ou *Profondeur*, auquel on donnait pour femme *Ennoia* ou *la Pensée*, autrement appelée *Sigé* ou *le Silence*. Ce système absurde fut formé sur la Théogonie d'Hésiode et sur quelques idées de Platon, dans lesquelles Valentin mêla certaines vérités qu'il avait empruntées de l'Evangile selon S. Jean. S. Irénée le réfute par l'autorité de l'Ecriture, par celle du Symbole dont il rapporte presque tous les articles, et par l'unanimité des différentes églises dans la même foi, unanimité à laquelle il oppose la difficulté qu'ont les hérétiques de s'accorder entre eux. En effet, il n'y avait pas un disciple de Valentin qui n'essayât de corriger ou de changer la doctrine de son maître. Après avoir parlé de plusieurs de ses variations, il décrit avec étendue les superstitions et les impostures de Marc, chef des Marcosiens. Cet hérésiarque prenait les calices remplis d'eau et de vin, puis, feignant de les consacrer à la façon des Catholiques, il les faisait paraître pleins d'une liqueur rouge, à laquelle il donnait le nom de sang. Il permettait aussi aux femmes de consacrer. Saint Irénée expose encore les erreurs des autres hérétiques qui parurent à la naissance du christianisme.

Il montre dans son second livre que Dieu a créé l'univers, et réfute le système des éones. Il assure (*l.* 2, *c.* 57, *edit. Ben. olim.* 32) que les Chrétiens opéraient des miracles au nom du Fils de Dieu. « Quelques-uns, dit-il, chassent les démons » si puissamment et si réellement, que ceux qui en sont délivrés par leur moyen » embrassent très-souvent la foi. D'autres ont des visions, connaissent les événemens futurs et les prédisent. Il y en a qui guérissent les malades par l'imposition des mains. Plusieurs qui avaient été ressuscités, ont ensuite vécu plusieurs » années parmi nous. Enfin il n'est pas possible de faire l'énumération des différens miracles que l'Eglise opère chaque jour dans tout l'univers au nom de Jésus-Christ. » Voici comment il s'exprime dans le chapitre précédent, où il parle des disciples de Simon le Magicien, qui s'attribuaient le don des miracles. « Ils » ne peuvent rendre la vue aux aveugles, ni l'ouïe aux sourds, ni chasser les démons, sinon peut-être des corps de ceux où ils les ont fait entrer eux-mêmes. » Ils peuvent encore moins ressusciter les morts, comme le Sauveur et les apôtres l'ont fait, et comme le font les fidèles. Combien de fois n'est-il pas arrivé » que la vie a été rendue à des hommes morts, en vue des jeûnes et des prières » de l'Eglise? » On voit par là que S. Irénée met le don des miracles au nombre des marques caractéristiques de la véritable Eglise. Eusèbe cite le premier des deux passages que nous venons de rapporter, dans son Histoire ecclésiastique, *l.* 5, *c.* 7

Cet auteur nous assure lui-même (*Demonst. Evang. l.* 3, *p.* 169 *et* 132) que le don des miracles était encore dans l'Eglise de son temps, c'est-à-dire au quatrième siècle. Il dit, en parlant des successeurs des apôtres qui florissaient à la fin du premier siècle et au commencement du second : « Ils étaient revêtus de la puissance de Dieu qui agissait avec eux ; car même alors le Saint-Esprit opérait beau» coup de prodiges par leur ministère. Ἐισέτι τοτε δι᾽ἀυτῶν πλεῖσται παράδοξοι δυνάμεις » ἐνηργοῦν. » S. Justin, martyr, s'exprimait ainsi au milieu du second siècle : « Les » dons prophétiques subsistent aujourd'hui encore parmi nous. Παρὰ γὰρ ἡμῖν καί » μέχρι νῦν προφητικὰ χαρίσματα ἐστιν. » Il compte parmi ces dons le pouvoir de guérir les malades, de chasser les démons, etc. (*p.* 315, 330). S. Théophile et les autres écrivains du même temps parlent d'une manière aussi expresse.

Dans son troisième livre, S. Irénée se plaint de ce que les hérétiques étant pressés par l'Ecriture, en éludaient l'autorité, prétendant que la tradition était pour eux ; et de ce que quand on les attaquait par la tradition, ils l'abandonnaient et en appelaient à l'Ecriture seule, tandis que l'Ecriture et la tradition fournissaient des armes invincibles contre leurs erreurs. Il observe que les apôtres ont transmis la vérité et tous les mystères de la foi aux pasteurs qui leur ont succédé, et

Valentin, chef des Valentiniens, avait une assez grande étendue de connaissances. Il prêcha en Egypte, puis à Rome, avec beaucoup d'applaudissemens. On lit dans Tertullien [1], que l'orgueil et la jalousie furent la cause de sa perte. Pour se venger de ce qu'on ne l'avait point fait évêque en Egypte, comme il le désirait, il se mit à dogmatiser contre la doctrine de l'Eglise. Il répandit d'abord son hérésie dans l'île de Chypre, et de là elle passa dans l'Italie et dans les Gaules.

Florin avait été disciple de S. Polycarpe avec S. Irénée. Il devint

que c'est à eux conséquemment que nous devons nous adresser pour en avoir la connaissance. « Nous devons surtout, dit-il, recourir à l'église la plus grande, la » plus ancienne, et qui est connue de tout le monde, à l'église fondée à Rome par » les glorieux apôtres Pierre et Paul, laquelle conserve la tradition qu'elle a reçue » de ses fondateurs, et qui est parvenue jusqu'à nous par une succession non in» terrompue. Par là nous confondons tous ceux qui embrassent l'erreur par » amour-propre, par vaine gloire, par aveuglement ou par quelque autre motif » que ce soit. Car c'est à cette église, à cause de sa prééminence, que chaque église » particulière, c'est-à-dire chaque fidèle, doit s'adresser, comme à la fidèle dé» positaire de la tradition des apôtres. » Pour montrer cette succession dans l'Eglise romaine, le saint docteur nomme les évêques qui l'ont gouvernée. Il dit que Pierre et Paul choisirent Lin, et qu'à Lin succédèrent Anaclet, Clément, Evariste, Alexandre, Sixte, Télesphore, Hygin, Pie, Anicet, Soter et Eleuthère. Il ajoute, *c.* 4 : « Qu'aurions-nous fait si les apôtres ne nous avaient laissé aucunes écritures? Certainement nous aurions suivi le canal de la tradition. C'est ce que font plusieurs nations barbares qui possèdent la foi sans encre ni papier. On les verrait cependant se boucher les oreilles, si elles entendaient les blasphèmes des hérétiques, qui n'ont en partage que la nouveauté de leur doctrine ; car les Valentiniens n'étaient point avant Valentin, ni les Marcionites avant Marcion. »

Le saint docteur, dans son quatrième livre, prouve l'unité de Dieu, et montre (*c.* 17, 18) que Jésus-Christ, en abolissant les anciens sacrifices, y a substitué celui de son corps et de son sang, qui doit être offert dans tout le monde, suivant la prédiction de Malachie. Il donne la multitude des martyrs comme une marque de la véritable Eglise, et soutient que les hérétiques ne peuvent se vanter du même avantage, quoique quelques-uns d'entre eux aient été mêlés dans la foule de nos martyrs (*c.* 33).

Il parle, dans son cinquième livre, de notre rédemption par Jésus-Christ, et y rapporte les preuves de la résurrection des corps. Il revient (*c.* 6) aux dons prophétiques et aux miracles, qui, de son temps, subsistaient dans l'Eglise. Suit une récapitulation des hérésies réfutées dans l'ouvrage. Leur nouveauté, dit S. Irénée, suffirait seule pour les confondre. Il ajoute quelques remarques sur la venue de l'Antechrist. Il conclut d'un passage de l'Apocalypse, qu'il interprétait mal, d'après Papias son maître, qu'avant le jugement dernier, Jésus-Christ régnerait mille ans sur la terre avec ses élus, dans la jouissance des plaisirs spirituels. (Cérinthe et d'autres hérétiques prétendaient que ces plaisirs seraient charnels.) En consultant la tradition, comme le saint docteur l'ordonne lui-même, on condamna bientôt l'opinion des Millénaristes. Elle a été renouvelée en Allemagne par plusieurs Luthériens et par quelques Protestans d'Angleterre, nommément par le docteur Wells, dans ses notes sur l'Apocalypse.

Les œuvres de S. Irénée ont été publiées par Erasme et par Feuardent. Grabe les fit réimprimer à Oxford en 1702, mais il a souvent altéré le texte de son auteur ; il y a joint aussi des notes qui le défigurent par leur hétérodoxie, et qui, pour la plupart, ont pour objet d'établir les idées particulières de l'éditeur, par rapport à la nouvelle religion qu'il avait embrassée. La meilleure de toutes les éditions que nous ayons des œuvres du saint docteur, est celle que D. Massuet, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, donna à Paris en 1710, *in-fol.* Pfaff, Luthérien, publia, en 1715, quatre nouveaux fragmens de S. Irénée, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Turin. Le second de ces fragmens présente en abrégé la doctrine de l'Eglise sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

[1] *L. contra Valent. c.* 4.

depuis prêtre de l'Eglise romaine. Ayant osé avancer quelques blasphêmes, celui-ci entre autres, que Dieu est l'auteur du péché, on le déposa du sacerdoce. S. Irénée lui écrivit une lettre que nous n'avons plus, et qui était intitulée : *De la Monarchie ou Unité de Dieu, et que Dieu n'est point l'auteur du péché.* Eusèbe en cite un passage où le saint docteur conjure Florin, de la manière la plus touchante, de penser avec quelle horreur Polycarpe, leur maître commun, s'il vivait encore, entendrait les impiétés qu'il ne rougissait pas de débiter. Cette lettre fit impression sur l'esprit de celui auquel elle avait été écrite, et le retira de ses erreurs. Mais comme il était d'un caractère orgueilleux et brouillon, il abandonna la foi de nouveau, et tomba dans l'hérésie des Valentiniens. Ce fut à cette occasion que S. Irénée publia son *Ogdoade*, ou réfutation des huit principaux éones auxquels Valentin attribuait la création et le gouvernement du monde. Il terminait son ouvrage par ces paroles qu'Eusèbe nous a conservées : « O vous, qui transcrirez ce livre, je vous conjure par notre Seigneur Jésus-Christ, » et par son glorieux avénement où il jugera les vivans et les » morts, de le collationner après que vous l'aurez copié, et de le » corriger exactement sur l'original. » On voit par là jusqu'où les Pères portaient l'exactitude par rapport aux copies des livres, et combien ils devaient avoir en horreur l'impudence de certains hérétiques qui falsifiaient les écrits qui passaient par leurs mains.

Un prêtre de Rome, nommé Blaste, avait rompu la paix de l'Eglise en célébrant la Pâque le quatorzième de la première lune. Il ajouta depuis l'hérésie au schisme, en avançant que la pratique qu'il suivait était de précepte divin [1]. Il fut déposé de l'ordre de prêtrise, et S. Irénée composa, pour le réfuter, son traité *du Schisme.*

La dispute de la célébration de la Pâque s'etant renouvelée, le pape Victor menaça les Asiatiques de les excommunier. S. Irénée lui écrivit pour l'engager à ne pas porter trop loin la sévérité. Il lui représenta, avec autant de force que de respect, qu'il pouvait, à cause des circonstances, tolérer au moins quelque temps la différence de pratique dans le point dont il s'agissait. Il en est de cela, disait-il, comme de la manière dont on doit jeûner dans la semaine-sainte. Les uns croient n'être obligés que de jeûner un jour, les autres deux, et les autres un plus grand nombre [a]. La sévérité du pape Victor empêcha ceux qui tenaient pour la né-

[1] Tertull. *Præscr. c.* 53 ; Eusèbe, *Hist. l.* 5, *c.* 25.

[a] Il était question des jours où l'on ne prenait aucune sorte de nourriture. *Voyez* Eusèbe, *loc. cit. c.* 24.

cessité des cérémonies légales de tirer avantage de la pratique des Orientaux; mais la modération de S. Irénée fit que plusieurs fidèles ne furent point exposés à la tentation d'offenser Dieu par leur opiniâtreté et leur désobéissance, jusqu'à ce que l'on eût trouvé un temps plus favorable pour établir une parfaite uniformité dans le point de discipline dont il s'agissait.

La paix dont l'Eglise jouissait alors permit à S. Irénée d'exercer son zèle et d'écrire pour la défense de la vérité. Commode fit paraître une modération extraordinaire au commencement de son règne; et, malgré les excès de débauche et de cruauté auxquels il s'abandonna depuis, il ne persécuta jamais les Chrétiens. Ayant terminé ses jours par une mort violente en 192, Pertinax se vit forcé à prendre la pourpre. C'était un vieillard qui ne cessa de craindre pour sa vie pendant les quatre-vingt-sept jours qu'il régna. Il fut assassiné, parce qu'on trouvait que son genre de vie était trop frugal et trop sévère. Les soldats de la garde prétorienne, qui s'étaient arrogé le droit de disposer de l'empire sans que le sénat osât leur résister, en vinrent jusqu'à le mettre à l'encan. Julien et Simplicien se présentèrent et en offrirent chacun leur prix; mais il fut adjugé au premier, qui s'engagea à donner six mille deux cent cinquante dragmes à chaque soldat. Le sénat eut la lâcheté de confirmer cette élection. Lorsqu'il fallut payer la somme promise, Julien ne trouva point d'argent. Il lui en coûta la vie, et il fut massacré après avoir porté la pourpre deux mois et six jours. Une partie des troupes plaça ensuite Sévère sur le siége impérial, et son élection eut les suffrages du sénat. Niger et Albin furent aussi proclamés empereurs en même temps; mais Sévère défit le premier en 194, par ses généraux; il marcha en personne contre le second, et le vainquit dans les Gaules près de Lyon, en 197.

Les Chrétiens n'eurent aucune part à toutes ces révolutions. Tertullien donne de grands éloges à la fidélité qu'ils montrèrent envers leurs princes dans ces temps orageux. Il dit qu'on ne les trouva jamais dans les armées des rebelles, et qu'ils ne s'engagèrent ni dans le parti de Niger, ni dans celui d'Albin [a]. On avait toujours été persuadé, depuis l'extinction de la république, que la dignité impériale n'était point strictement héréditaire [b]. Aussi le

[a] *Nunquam Albiani, nec Nigriani, nec Cassiani inveniri potuerunt Christiani.* Tertul. ad Scap. c. 2.

[b] Hickes pouvait supposer ce point comme indubitable, et s'épargner les peines qu'il s'est données pour le prouver dans son *Jovien*. Pour en être convaincu, il suffit d'être médiocrement versé dans la connaissance de l'histoire des empereurs romains.

Depuis que le sénat avait été forcé de recevoir un maître, il ne lui était pas plus

sénat confirmait-il, au nom du peuple romain, l'élection de tous les empereurs; et cette élection était regardée comme un acte solennel qui donnait l'investiture légale de la souveraine puissance. Sévère se trouvant dans le cas, les Chrétiens s'attachèrent à lui et lui obéirent avec une fidélité inviolable. Ce prince leur avait d'autres obligations. Un des fidèles, nommé Proculus, le guérit d'une maladie. Par reconnaissance, il garda son bienfaiteur dans son palais tant qu'il vécut, et parut même quelque temps favoriser ceux qui professaient le christianisme. Proculus était intendant d'Evode, affranchi de l'empereur, qui le nomma précepteur de son fils Caracalla. Tertullien, de qui nous apprenons ces particularités, dit que la guérison fut miraculeuse, et il y joint une histoire des démons chassés [1]. La vérité de cette même guérison est confirmée par le témoignage des auteurs païens [2].

Cependant les clameurs des idolâtres se firent entendre. Sévère oublia ce qu'il devait aux Chrétiens, et alluma le flambeau de la cinquième persécution; en quoi il suivit son caractère naturellement porté à la cruauté. En effet, les historiens le représentent comme un homme fier, cruel, entêté et inexorable [a]. Ce fut l'an 202 qu'il publia son édit contre les Chrétiens. Ayant été autrefois gouverneur de Lyon, il avait vu de ses yeux l'état florissant de l'Eglise de cette ville. Ceci porte à croire qu'il donna des ordres particuliers pour que l'on sévît avec une rigueur extraordinaire contre ceux qui en étaient membres. Peut-être aussi cette persécution fut-elle l'effet de la fureur des magistrats de Lyon et d'une émeute populaire. Il paraît au moins que les infidèles de tout le pays, rassemblés pour célébrer des jeux en l'honneur de Sévère, la dixième année du règne de ce prince, crièrent tumultuairement contre les Chrétiens, qui sans doute refusaient de participer à leurs cérémonies

possible de s'opposer à une élection faite par les armées, que de résister à la volonté même d'un empereur. Il se trouvait réduit à la plus grande faiblesse. Le trait suivant en sera la preuve. Quelques sénateurs s'étaient plaints de ce qu'on leur avait ôté la connaissance de toutes les affaires de l'Etat. Domitien, feignant d'avoir égard à ces plaintes, consulta le sénat sur la meilleure manière d'apprêter un grand turbot qu'on lui avait envoyé, et voulut qu'on délibérât sur ce sujet. Juvénal décrit avec sa causticité ordinaire cette délibération burlesque, ainsi que les flatteries des sénateurs, qui, en cette occasion, promirent à l'empereur des victoires et des triomphes. Nouvelle preuve de l'avilissement du sénat. On vit ce corps se dégrader au point de prodiguer les plus basses flatteries à un Caligula, à un Néron et à un Héliogabale, sur tant d'actes d'extravagance et de tyrannie par lesquels ces princes déshonorèrent leur règne. Cependant, malgré l'esclavage du sénat, les décrets qui émanaient de cette cour étaient toujours regardés comme un enregistrement solennel, et comme la forme nécessaire dont devaient être revêtus les actes qui concernaient les affaires importantes de l'Etat.

[a] Le peuple, faisant allusion aux noms de *Pertinax, Severus,* disait de lui qu'il était *verè pertinax, verè severus.*

[1] Tertul *ad. Scapul. c.* 4.

[2] *Voyez* Tillemont, *Hist. des Emper. t.* 3, *p.* 89; *et Hist. Ecclés. t.* 3, *p.* 114; et Fabricius, *Bibl. Gr. t.* 8, *p.* 460.

sacriléges : ce qui donna lieu à Tertullien de dire dans son Apologie : « Est-ce donc ainsi que vous souillez vos réjouissances par » un déshonneur public [a]? »

Adon, dans sa Chronique, rapporte que S. Irénée souffrit le martyre avec une multitude innombrable de Chrétiens. Suivant une ancienne épitaphe en vers léonins, qui se lit sur un pavé de mosaïque qui est à Lyon dans l'église du saint, le nombre de ceux qui furent martyrisés avec lui était de dix-neuf mille [b]. On lit dans S. Grégoire de Tours, que S. Irénée avait converti en fort peu de temps presque tous les habitans de Lyon, qui furent pour la plupart associés à ses combats, en sorte que des ruisseaux de sang coulaient dans les rues [c]. On met ordinairement le martyre de ces saints en 202, au commencement de la persécution. Quelques auteurs le reculent jusqu'à l'an 208, que Sévère passa par Lyon, allant porter la guerre dans la Bretagne. Les Grecs honorent S. Irénée le 23 d'août, et les Latins le 28 de juin. Les premiers disent qu'il termina sa vie par le glaive. Son corps fut enterré par le prêtre Zacharie, entre ceux des saints martyrs Epipode et Alexandre. Ses reliques se sont gardées à Lyon dans une chapelle souterraine de l'église dite de Saint-Irénée sur la montagne, jusqu'à l'an 1562, que les Huguenots les dissipèrent. Son crâne fut retrouvé par un Catholique qui le ramassa et le déposa dans l'église primatiale de Saint-Jean.

Les Chrétiens de la primitive Eglise auraient été assez forts pour se délivrer de tous les mauvais traitemens qu'on leur faisait souffrir. Mais ils savaient que leur religion prescrivait l'obéissance aux princes et aux magistrats dépositaires de leur autorité, et que dans le cas où ils ordonnaient quelque chose de contraire à la loi de Dieu, il valait mieux perdre la vie que de se révolter. Les Maures, les Marcomans et les Parthes, disait Tertullien, ne sont point si nombreux que les Chrétiens, qui ne reconnaissent d'autres limites que celles du monde. « Nous ne sommes que d'hier, continue-t-il [1], » et notre nombre s'est tellement accru, que nous remplissons » tout ce qui est soumis à votre puissance, vos villes, vos îles, vos

[a] *Siccine exprimitur publicum gaudium per publicum dedecus?*

[b] *Millia dena novemque fuerunt sub duce tanto*, etc. *Voyez* le P. de Colonia.

[c] *Modici temporis spatio prædicatione suâ maximè in integro civitatem reddidit christianam. Tanta multitudo Christianorum est jugulata, ut per plateas flumina currerent de sanguine christiano, quorum nec numerum, nec omnia colligere potuerimus. B. Irenæum carnifex Domino per martyrium dedicavit.* S. Grégoire Turon. *Hist. Francor.* l. 1, c. 29. *Voyez* S. Grégoire le Grand, *ep.* 50, *ad Æther. Lugd.* S. Justin, ou plutôt l'auteur des *Réponses aux questions d'un orthodoxe*; Bède, Adon, Usuard, et les Ménées des Grecs.

[1] *Apol.* c. 37.

sénat confirmait-il, au nom du peuple romain, l'élection de tous les empereurs; et cette élection était regardée comme un acte solennel qui donnait l'investiture légale de la souveraine puissance. Sévère se trouvant dans le cas, les Chrétiens s'attachèrent à lui et lui obéirent avec une fidélité inviolable. Ce prince leur avait d'autres obligations. Un des fidèles, nommé Proculus, le guérit d'une maladie. Par reconnaissance, il garda son bienfaiteur dans son palais tant qu'il vécut, et parut même quelque temps favoriser ceux qui professaient le christianisme. Proculus était intendant d'Evode, affranchi de l'empereur, qui le nomma précepteur de son fils Caracalla. Tertullien, de qui nous apprenons ces particularités, dit que la guérison fut miraculeuse, et il y joint une histoire des démons chassés [1]. La vérité de cette même guérison est confirmée par le témoignage des auteurs païens [2].

Cependant les clameurs des idolâtres se firent entendre. Sévère oublia ce qu'il devait aux Chrétiens, et alluma le flambeau de la cinquième persécution; en quoi il suivit son caractère naturellement porté à la cruauté. En effet, les historiens le représentent comme un homme fier, cruel, entêté et inexorable [a]. Ce fut l'an 202 qu'il publia son édit contre les Chrétiens. Ayant été autrefois gouverneur de Lyon, il avait vu de ses yeux l'état florissant de l'Eglise de cette ville. Ceci porte à croire qu'il donna des ordres particuliers pour que l'on sévît avec une rigueur extraordinaire contre ceux qui en étaient membres. Peut-être aussi cette persécution fut-elle l'effet de la fureur des magistrats de Lyon et d'une émeute populaire. Il paraît au moins que les infidèles de tout le pays, rassemblés pour célébrer des jeux en l'honneur de Sévère, la dixième année du règne de ce prince, crièrent tumultuairement contre les Chrétiens, qui sans doute refusaient de participer à leurs cérémonies

possible de s'opposer à une élection faite par les armées, que de résister à la volonté même d'un empereur. Il se trouvait réduit à la plus grande faiblesse. Le trait suivant en sera la preuve. Quelques sénateurs s'étaient plaints de ce qu'on leur avait ôté la connaissance de toutes les affaires de l'Etat. Domitien, feignant d'avoir égard à ces plaintes, consulta le sénat sur la meilleure manière d'apprêter un grand turbot qu'on lui avait envoyé, et voulut qu'on délibérât sur ce sujet. Juvénal décrit avec sa causticité ordinaire cette délibération burlesque, ainsi que les flatteries des sénateurs, qui, en cette occasion, promirent à l'empereur des victoires et des triomphes. Nouvelle preuve de l'avilissement du sénat. On vit ce corps se dégrader au point de prodiguer les plus basses flatteries à un Caligula, à un Néron et à un Héliogabale, sur tant d'actes d'extravagance et de tyrannie par lesquels ces princes déshonorèrent leur règne. Cependant, malgré l'esclavage du sénat, les décrets qui émanaient de cette cour étaient toujours regardés comme un enregistrement solennel, et comme la forme nécessaire dont devaient être revêtus les actes qui concernaient les affaires importantes de l'Etat.

[a] Le peuple, faisant allusion aux noms de *Pertinax, Severus,* disait de lui qu'il était *verè pertinax, verè severus.*

[1] Tertul *ad. Scapul. c.* 4.

[2] *Voyez* Tillemont, *Hist. des Emper. t.* 3, *p.* 89; *et Hist. Ecclés. t.* 3, *p.* 114; et Fabricius, *Bibl. Gr. t.* 8, *p.* 460.

sacriléges : ce qui donna lieu à Tertullien de dire dans son Apologie : « Est-ce donc ainsi que vous souillez vos réjouissances par » un déshonneur public [a]? »

Adon, dans sa Chronique, rapporte que S. Irénée souffrit le martyre avec une multitude innombrable de Chrétiens. Suivant une ancienne épitaphe en vers léonins, qui se lit sur un pavé de mosaïque qui est à Lyon dans l'église du saint, le nombre de ceux qui furent martyrisés avec lui était de dix-neuf mille [b]. On lit dans S. Grégoire de Tours, que S. Irénée avait converti en fort peu de temps presque tous les habitans de Lyon, qui furent pour la plupart associés à ses combats, en sorte que des ruisseaux de sang coulaient dans les rues [c]. On met ordinairement le martyre de ces saints en 202, au commencement de la persécution. Quelques auteurs le reculent jusqu'à l'an 208, que Sévère passa par Lyon, allant porter la guerre dans la Bretagne. Les Grecs honorent S. Irénée le 23 d'août, et les Latins le 28 de juin. Les premiers disent qu'il termina sa vie par le glaive. Son corps fut enterré par le prêtre Zacharie, entre ceux des saints martyrs Epipode et Alexandre. Ses reliques se sont gardées à Lyon dans une chapelle souterraine de l'église dite de Saint-Irénée sur la montagne, jusqu'à l'an 1562, que les Huguenots les dissipèrent. Son crâne fut retrouvé par un Catholique qui le ramassa et le déposa dans l'église primatiale de Saint-Jean.

Les Chrétiens de la primitive Eglise auraient été assez forts pour se délivrer de tous les mauvais traitemens qu'on leur faisait souffrir. Mais ils savaient que leur religion prescrivait l'obéissance aux princes et aux magistrats dépositaires de leur autorité, et que dans le cas où ils ordonnaient quelque chose de contraire à la loi de Dieu, il valait mieux perdre la vie que de se révolter. Les Maures, les Marcomans et les Parthes, disait Tertullien, ne sont point si nombreux que les Chrétiens, qui ne reconnaissent d'autres limites que celles du monde. « Nous ne sommes que d'hier, continue-t-il [1], » et notre nombre s'est tellement accru, que nous remplissons » tout ce qui est soumis à votre puissance, vos villes, vos îles, vos

[a] *Siccine exprimitur publicum gaudium per publicum dedecus?*

[b] *Millia dena novemque fuerunt sub duce tanto*, etc. *Voyez* le P. de Colonia.

[c] *Modici temporis spatio prædicatione suâ maximè in integro civitatem reddidit christianam. Tanta multitudo Christianorum est jugulata, ut per plateas flumina currerent de sanguine christiano, quorum nec numerum, nec omnia colligere potuerimus. B. Irenæum carnifex Domino per martyrium dedicavit.* S. Grégoire Turon. *Hist. Francor.* l. 1, c. 29. *Voyez* S. Grégoire le Grand, *ep.* 50, *ad Æther. Lugd.* S. Justin, ou plutôt l'auteur des *Réponses aux questions d'un orthodoxe*; Bède, Adon, Usuard, et les Ménées des Grecs.

[1] *Apol. c.* 37.

32.

» forteresses, vos assemblées, vos armées même, vos tribus et vos » décuries, le palais, le sénat et les places publiques. Nous ne vous » laissons que vos temples. Quelle guerre n'étions-nous pas capa- » bles d'entreprendre? En supposant que nous eussions été les » plus faibles, que n'aurions-nous pas été en état de faire, nous » qui sommes si détachés de la vie et qui montrons tant d'ardeur » pour courir à la mort? Les Chrétiens n'avaient qu'à simplement » sortir de votre empire, la perte de tant d'hommes de tout état » vous aurait fait une plaie dangereuse; et elle eût été seule une » vengeance terrible. La solitude où vous seriez restés, le silence » général et l'horreur de la nature vous auraient effrayés, comme » si tout le monde eût été mort pour vous. » Non-seulement, ajoute le même auteur, les Chrétiens souffrent avec patience et avec joie les injures et les tourmens, mais ils aiment encore leurs ennemis et prient pour eux; ils protégent l'Etat par leurs prières; ils délivrent souvent leurs persécuteurs des dangers de l'âme et du corps, ainsi que des assauts des démons, leurs ennemis invisibles. Dans leurs assemblées religieuses, ils sont comme un corps invincible qui fait saintement violence au ciel, et cette violence est fort agréable à Dieu. Ils offrent des prières ferventes pour les empereurs, pour leurs ministres, pour le smagistrats, pour la prospérité de l'Etat et pour la paix de l'empire [a]. « C'est à ce Dieu tout-puissant que nous » autres Chrétiens adressons nos supplications, les yeux élevés » vers le ciel; et dans ces supplications c'est bien plus le cœur qui » agit que la langue. Jamais nous n'y oublions les empereurs et les » princes sous la domination desquels nous vivons. Nous deman- » dons pour eux une longue vie, un règne tranquille, des armées » courageuses, un sénat fidèle, un peuple vertueux, la paix dans » l'univers, et tout ce que peut désirer un homme et un roi... Tan- » dis que nous levons les mains au ciel pour vous, que vos on- » gles de fer nous déchirent, que vos gibets nous tiennent attachés, » que vos feux nous consument, que vos glaives nous décapitent, » que vos bêtes nous dévorent, un Chrétien prosterné devant Dieu » est dans une posture propre à souffrir toutes sortes de tortures. » Continuez, ô magistrats, qui vous piquez d'aimer la justice; ra- » vissez-nous la vie pendant que nous sommes en prières pour le » salut de l'empereur, etc. [b]. » Tertullien avoue qu'il y avait des Chrétiens qui ne vivaient pas d'une manière conforme à leur profession; mais ils ne passaient pas, dit-il, pour Chrétiens parmi ceux qui le sont véritablement. Aucun de ces derniers n'a jamais été

[a] *Oramus etiam pro imperatoribus, pro ministris,* etc. Apol. c. 39.
[b] *Hoc agite, boni præsides, extorquete animam Deo supplicantem pro Imperatore*. Apol. c. 30.

coupable de rebellion, au lieu qu'on reproche ce crime avec beaucoup d'autres aux philosophes païens. Hippias, l'un d'entre eux, fut tué pour avoir pris les armes contre son pays. Qu'on nous cite un seul Chrétien qui ait employé les voies de fait, même pour la défense de ses frères, quoiqu'ils fussent traités sans raison avec la dernière barbarie [a].

S. PLUTARQUE ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS D'ALEXANDRIE.

ORIGÈNE ayant ouvert une école à Alexandrie, ne se contenta point d'y enseigner les sciences ; il s'appliqua surtout à pénétrer ses disciples des maximes sublimes de la perfection chrétienne. Aussi eut-il la consolation d'en voir plusieurs qui versèrent leur sang pour Jésus-Christ durant les ravages de la persécution que l'empereur Sévère avait excitée, et qui dura depuis l'an 202 jusqu'à l'an 211. Parmi les héros chrétiens qui se signalèrent en cette occasion, on compte S. Plutarque, frère de S. Héraclas, qui fut depuis évêque d'Alexandrie. Ces deux grands hommes s'étaient convertis en même temps, et Origène avait été l'instrument dont Dieu s'était servi pour les amener à la connaissance de la vérité. Plutarque se prépara par une vie sainte à confesser sa foi. Comme c'était un homme très-connu dans la ville, il fut un des premiers que l'on arrêta. Pendant son séjour dans la prison, Origène le visitait pour l'exhorter à la persévérance ; il l'accompagna même au lieu de l'exécution. Son zèle pensa lui coûter la vie, parce que la famille de Plutarque, qui était païenne, lui attribuait la mort de celui qu'elle regrettait.

Voici les noms des autres martyrs qui sortirent de la même école : Sérénus, que l'on condamna au feu ; Héraclide, encore catéchumène, et Hiéron, nouvellement baptisé, qui furent tous deux décapités ; un autre Sérénus, auquel on trancha aussi la tête après lui avoir fait souffrir diverses tortures ; une fille, nommée Héraïs, qui n'était que catéchumène, mais qui fut purifiée par le baptême du feu. Elle était aussi du nombre des disciples d'Origène, qui enseignait les mystères de la foi aux personnes des deux sexes.

Voyez Eusèbe, *Hist. l.* 6, *c.* 3, 4.

[a] *Hippias, dum civitati insidias disponit, occiditur; hoc pro suis omni atrocitate dissipatis nemo unquam Christianus tentavit. Apol. c.* 46. Hippias était un

S[te] POTAMIÈNE ET S. BASILIDE,

MARTYRS D'ALEXANDRIE.

Ces deux martyrs avaient aussi été formés à la vertu par Origène [a]. Potamiène était esclave de condition. Sa mère, qui se nommait Marcelle, l'éleva dans les principes de la foi, mais elle la mit depuis sous la conduite du grand maître dont nous venons de parler, afin qu'il achevât l'édifice qu'elle avait commencé.

Potamiène était jeune et d'une rare beauté. Celui qu'elle servait ayant conçu pour elle une passion violente, la pressa de consentir à ses désirs infâmes; mais la sainte se comporta de manière à ne lui laisser aucune espérance. Il employa mille artifices qui ne lui réussirent pas plus que les promesses et les menaces. Résolu de se venger, il la livra au préfet, nommé Aquila, le priant toutefois de ne point lui faire de mal, s'il pouvait la déterminer à contenter sa passion, et lui promettant une somme considérable d'argent en cas que les choses tournassent comme il le souhaitait. Les efforts réitérés du préfet n'eurent aucun succès. Voyant donc Potamiène inébranlable, il la condamna à diverses tortures. Il fit ensuite préparer une chaudière pleine de poix bouillante, et la menaça de l'y jeter, si elle refusait plus long-temps d'obéir à son maître. La sainte répondit au juge de la manière suivante: « Je vous conjure, » par la vie de l'empereur que vous respectez, de ne pas permettre » que je paraisse nue: ordonnez plutôt qu'on me descende peu à » peu dans la chaudière avec mes habits; et vous verrez quelle est » la patience que Jésus-Christ, que vous ne connaissez point, » donne à ceux qui espèrent en lui. » Le préfet donna l'ordre qu'on lui demandait, et chargea un des gardes de l'exécuter.

Ce garde se nommait Basilide. Il traita Potamiène avec toutes sortes d'égards, et la préserva le long du chemin des insolences de la populace, qui insultait à sa pudeur par des paroles obscènes. Il reçut bientôt la récompense de son humanité. La sainte lui dit de prendre courage, l'assurant qu'après sa mort elle lui obtiendrait de Dieu la grâce du salut. A peine eut-elle fini de parler, qu'on lui mit les pieds dans la poix bouillante, et on l'y enfonça peu à peu jusqu'au haut de la tête. Ce fut ainsi qu'elle consomma

fameux philosophe grec. Ayant passé du côté des Perses avant la journée de Marathon, il fut tué lorsqu'il combattait contre sa patrie.

[a] Rufin le dit expressément; Henri de Valois prouve la même chose par l'histoire d'Eusèbe.

son sacrifice. Marcelle, sa mère, fut brûlée dans le même temps. Il y eut alors, selon Tertullien[1] et Origène[2], des visions et des apparitions en conséquence desquelles plusieurs personnes se convertirent[a].

[1] *L. de anima, c.* 4. [2] *Contra Celsum, l.* 1, *p.* 35.

[a] Une des plus célèbres de ces conversions miraculeuses fut celle d'Arnobe. C'était un savant rhéteur, et il occupe une place distinguée parmi les écrivains des premiers temps, qui apprirent de l'ennemi même l'art de le vaincre, et qui empruntèrent de l'idolâtrie des armes pour la terrasser. Il naquit à Sicca, ville d'Afrique. Son savoir et son éloquence lui acquirent beaucoup de réputation, et il fut chargé d'enseigner la rhétorique en Numidie. Sa profession l'obligeant à lire les auteurs anciens et modernes, il se rendit fort habile dans la théologie païenne, à laquelle il porta depuis de si rudes coups. Il en était un des plus zélés défenseurs dans le temps qu'il se rendit à l'évidence de la révélation divine. Il y fut forcé, dit S. Jérôme, *Chron. ad an.* 20, *Constant.* par des avertissemens que le ciel lui donna en songe, *somniis compulsus.* Les historiens les plus estimés rapportent divers exemples de conversions qui s'opérèrent dans ces temps orageux pour l'Eglise, en conséquence des songes ou des visions envoyés d'une manière surnaturelle. On peut voir nommément ce que dit Eusèbe, *l.* 6, *c.* 5, de S. Basilide, soldat. Mais il faut laisser parler Origène sur ce sujet. « Plusieurs, dit-il, *l. contra Celsum, p.* 35, ont embrassé » le christianisme par l'esprit de Dieu qui frappait leurs âmes d'une impression » subite, et qui leur envoyait des visions tant le jour que la nuit; en sorte qu'au » lieu de rejeter la parole divine, ils devenaient disposés à y conformer leur vie. » J'en ai vu plus d'un exemple.... Je prends Dieu à témoin que mon but est de faire » aimer la religion de Jésus-Christ, non par des contes inventés à plaisir, mais par » la vérité et par le récit de ce qui est arrivé en ma présence. »

Immédiatement après sa conversion, Arnobe demanda le baptême; mais l'évêque de Sicca, considérant la fureur avec laquelle il s'était déchaîné contre les fidèles, lui déclara qu'il ne pouvait l'admettre au bain sacré de la régénération que quand il aurait fait un ouvrage où il défendrait publiquement cette même vérité qu'il avait combattue avec tant d'acharnement. Arnobe, impatient de renaître en Jésus-Christ, composa ses sept livres *contre les Gentils.* C'est ce que nous apprenons de S. Jérôme, qui, dit en parlant de ce traité, qu'il manque d'ordre, et que le style en est rempli d'inégalités, *ep.* 46, *ad Paulin.* Ce jugement n'empêche pas que cet ouvrage ne soit précieux. Il est même écrit avec une certaine élégance, et s'il s'y rencontre des défauts de style, cela vient uniquement de ce que l'auteur n'eut pas le temps d'y mettre la dernière main. On y trouve plusieurs passages de Cicéron et de Clément d'Alexandrie; mais l'Écriture n'y est jamais citée, parce que sans doute Arnobe ne l'avait point encore lue. Il parle cependant des miracles de Jésus-Christ, et il en tire de forts argumens.

Il commence son premier livre par répondre aux reproches que les idolâtres faisaient aux Chrétiens de mépriser les dieux, et d'être par là la cause de tous les maux qui tombaient sur l'Empire. Ce reproche n'était pas nouveau. « Si le » Tibre se déborde, disait Tertullien, *Apol. c.* 40; si le Nil n'inonde point les » campagnes; s'il y a du dérangement dans les saisons; s'il survient des trem- » blemens de terre; si la famine ou la peste font sentir leurs ravages, on crie » aussitôt : *Les Chrétiens aux lions; statim : Christianos ad leones.* » Origène dit aussi qu'on attribuait les malheurs publics aux Chrétiens, dont on prétendait que la religion excitait la colère des dieux. Arnobe montre que les maux dont il s'agit étaient même plus fréquens avant le christianisme; que les tremblemens de terre entre autres sont des effets purement naturels qui doivent arriver quelquefois; qu'à la vérité ils sont réglés par la Providence, mais qu'ils ne peuvent être produits en haine du christianisme, puisqu'ils se font également sentir aux païens et aux Chrétiens, etc.

Les ennemis de ces derniers les accusaient de rendre les honneurs divins à un homme qui avait été crucifié. Arnobe détruit cette accusation en prouvant, *l.* 1 *et* 2, que Jésus-Christ est véritablement Dieu. Il expose les grands motifs de crédibilité qui portent à recevoir l'Evangile; il insiste nommément sur les miracles de Jésus-Christ et de ses disciples, miracles qui supposaient un pouvoir divin, et qui n'étaient point des effets de la magie, comme le prétendaient les païens. Il représente les progrès rapides de la foi, qui s'était répandue dans tout le monde par le ministère d'un petit nombre d'hommes sans lettres, et cela malgré les plus sanglantes persécutions. Il dit, *l.* 2, que le nom seul de Jésus-Christ

De ce nombre fut Basilide, auquel Potamiène avait promis de marquer sa reconnaissance lorsqu'elle aurait été réunie à Jésus-

mettait les démons en fuite, et faisait taire leurs oracles. Il marque le temps où il écrivit, en parlant des édits que Dioclétien publia en 302, pour ordonner de brûler les Ecritures et de démolir les églises où les Chrétiens réunis offraient leurs prières à Dieu pour les princes, pour les magistrats, pour les armées, pour leurs amis et leurs ennemis, pour les vivans et les morts, *l.* 4. L'unité de Dieu prouvée, il réfute l'idolâtrie, qu'il considère quant à sa forme, à ses coutumes et à ses dogmes; puis, remontant à l'origine de ses temples, de ses idoles, de ses oracles, de ses sacrifices, de ses divinations, de ses jeux et de ses apothéoses, il tourne contre elle les armes qu'elle lui a fournies.

Les raisonnemens d'Arnobe sont pleins de force, et présentés d'ailleurs avec cette grâce que communique le coloris délicat d'une imagination brillante. Il y a beaucoup de sel dans la manière dont il raconte l'histoire et les aventures des divinités du paganisme. Il traite son sujet avec un ton de facilité et de décence qui suppose en lui une grande finesse d'esprit. Sa satire est innocente, et toujours dirigée contre l'erreur, sans aucunes personnalités. Il ne manque point aux égards; sous sa plume, les païens sont des hommes trompés et malheureux. Par là il gagne leurs cœurs, et les dispose à goûter la vérité, qui ne s'offre à eux que sous les charmes les plus attrayans.

Lorsqu'Arnobe écrivit contre les Gentils, il était encore, pour ainsi dire, novice dans la loi; il montre cependant une grande connaissance des dogmes du christianisme. On lui a reproché d'être tombé dans quelques erreurs; mais il a été justifié par Le Nourry, Ceillier, etc. Nous n'avons point encore de bonne édition de ses œuvres. *Voyez* Ceillier, *t.* 3, *p.* 373.

Nous donnerons de suite la notice de la vie et des écrits du célèbre Lactance, qui fut dans sa jeunesse disciple d'Arnobe à Sicca. Il nous apprend lui-même (*Instit. l.* 7, *c. ult. et Epit. l.* 2, *c.* 110) qu'il passa des ténèbres de l'idolâtrie à la connaissance du christianisme, mais nous ignorons par quels moyens sa conversion fut opérée. Ceillier, Le Brun et Franceschini prouvent qu'il se convertit à Nicomédie, où il avait été appelé vers l'an 290, pour enseigner la rhétorique en latin. Il resta dix ans dans cette ville. Mais comme on n'y estimait que la langue grecque, il eut peu de disciples, et il vécut dans une si grande pauvreté, qu'au rapport de saint Jérôme, il manquait même de nécessaire.

Vers l'an 317, il fut envoyé dans les Gaules par Constantin le Grand, qui le nomma précepteur de Crispe, son fils, qu'il avait eu de Minervine, sa première femme, et qui avait alors environ neuf ans. Il s'attacha singulièrement à ce jeune prince, qui, outre plusieurs belles qualités, avait encore beaucoup de disposition à la vertu. Mais Fauste, seconde femme de l'empereur, ayant faussement accusé Crispe d'avoir attenté à son honneur, elle engagea son mari à donner un ordre pour qu'on mît à mort le prétendu coupable. L'opinion commune est que ceci arriva vers l'an 326, ou même plus tôt. Au reste, on ne fut pas long-temps à découvrir la calomnie. Constantin vengea la mort de son fils en faisant étouffer Fauste dans un bain chaud.

Lactance conserva toujours précieusement la mémoire de son disciple, et il ne chercha d'autre consolation dans la douleur que lui causait sa mort, que celle que l'étude pouvait lui procurer. Il était fort âgé lorsque l'éducation de Crispe lui fut confiée, et il paraît que la pauvreté dont nous avons parlé était antérieure à cet emploi. Cependant Eusèbe, *Chron. ad* an. 318, et S. Jérôme, *Catal.* nous donnent à entendre qu'il fut toujours pauvre par choix, qu'il méprisa les richesses et les honneurs tant qu'il vécut, et qu'il ne fit jamais de démarches pour etablir sa fortune. Cette circonstance n'est pas une petite preuve de sa piété. En effet, il faut être bien vertueux pour vivre pauvrement à la cour des princes, pour négliger les moyens de s'y enrichir, et pour n'être pas sensible aux plaisirs quand on est environné de personnes voluptueuses. On croit qu'il continua de demeurer à Trèves après la mort de Crispe, et même qu'il y finit ses jours. Il disait que sa vie lui paraîtrait bien employée, et qu'il se croirait amplement dédommagé de ses travaux, s'il pouvait retirer quelques personnes de l'erreur et les conduire dans le chemin de la vie éternelle. *Satis me vixisse arbitrabor, et officium hominis implesse, si labor meus aliquos homines ab erroribus liberatos ad iter cœleste direxerit.* L. de Opif. c. 20.

Ce fut le désir d'être utile qui engagea Lactance à prendre la plume. C'est le plus éloquent de tous les auteurs chrétiens qui aient écrit en latin. Son style

Christ. Peu après le martyre de la sainte, les soldats, ses camarades, exigèrent de lui qu'il jurât par les faux dieux; ce qu'il refusa

est pur, égal, naturel, fleuri, et tellement semblable à celui de Cicéron, que de bons critiques ont eu de la peine à trouver de la différence entre l'un et l'autre. Aussi Lactance est-il appelé *le Cicéron chrétien*. Mais il l'emporte sur l'orateur romain du côté des pensées. Quand il parle de Dieu, il le fait avec une sublimité peu commune; et comme la doctrine de l'Evangile est infiniment au-dessus de celle des philosophes païens, il développe d'une manière admirable les vrais principes de la morale: il donne une description claire et précise de toutes les vertus, et sait les faire aimer par les charmes dont son éloquence en accompagne la pratique. Il tourne ses principaux efforts contre le paganisme, qu'il réfute avec tout le zèle et tout l'esprit imaginables. On doit cependant avouer qu'il a mêlé dans la théologie trop d'idées philosophiques; qu'il est tombé dans quelques fautes par rapport à l'ancienne chronologie, ainsi que par rapport à plusieurs autres points, et qu'il lui est arrivé, comme à Arnobe, de ne pas s'exprimer sur tous les mystères de la foi avec autant d'exactitude et de précision que la plupart des autres Pères.

Le premier livre qui sortit de la plume de Lactance est intitulé: *de l'Ouvrage de Dieu*. L'auteur y prouve la Providence, surtout par la création de l'homme. Il y décrit avec élégance les principales parties du corps humain, ainsi que les facultés de l'âme dont il est animé.

Dans le Traité *de la Colère de Dieu*, Lactance montre que la justice qui ordonne la punition du péché n'est pas moins un attribut essentiel de la divinité que la miséricorde.

Le principal ouvrage de Lactance a pour titre: *des Institutions divines*, et est partagé en sept livres, qui tous tendent à renverser le système de l'idolâtrie, et à établir sur ses ruines le culte du vrai Dieu. Il fut d'abord publié vers l'an 320, durant la persécution de Licinius; mais il paraît que l'auteur le retoucha environ quatre ans après. Il y remonte à l'origine de l'idolâtrie, la renverse dans tous ses points, et confond ses protecteurs. Il combat les différentes sectes des philosophes païens, les fait toutes passer en revue, et pousse l'erreur jusque dans ses derniers retranchemens. A cette fausse philosophie, il en substitue une qui est noble, sublime, parfaite, celle de l'Ecriture, qui seule peut satisfaire la raison dans les points où tous les systèmes inventés par les païens sont en défaut. Viennent ensuite les preuves du christianisme. Lactance présente la loi de Dieu sous le point de vue le plus intéressant. C'est cette loi, dit-il, qui a rétabli la droiture originelle, qui resserre les liens qui nous unissent à nos semblables, qui nous procure une paix véritable et de solides consolations, qui nous trace enfin des règles infaillibles pour parvenir à la félicité. L'ouvrage est terminé par une dissertation sur le bonheur. La pratique de la vertu supposant de rudes combats, l'auteur nous conseille d'avoir toujours les yeux fixés sur le monde à venir où nous allons, et auquel cette vie-ci ne sert que de passage, afin que la vue de la récompense nous anime et nous soutienne dans les différentes épreuves.

Lactance attache et par la solidité de ses raisonnemens, et par la manière agréable dont il présente les choses. Il évite dans la dispute tout ce qui sent l'aigreur et l'invective, et ne s'éloigne jamais de ce ton de modestie qui doit caractériser les défenseurs mêmes de la bonne cause. La vérité dans ses mains est sûre de triompher. Le cœur étant gagné, il n'y a plus qu'un pas à la persuasion. Ce talent, qui est peut-être plus rare que la sublimité du génie, Lactance le possédait dans un degré peu commun. Sa manière d'écrire, semblable à celle de Cicéron, contribuait aussi beaucoup à intéresser ses lecteurs. Ajoutons à tous ces avantages, qu'aucun auteur n'a peut-être jamais mis plus de méthode dans ses compositions. Son plan est parfaitement régulier; chaque chose y est à sa place: c'est une chaîne d'idées qui s'entretiennent par une liaison naturelle et imperceptible. Les raisonnemens sortent, pour ainsi dire, les uns des autres, et sont tellement assortis au sujet, qu'on ne peut résister à l'évidence qui résulte de leur ensemble.

Il y a eu un grand nombre d'éditions des œuvres de Lactance. La première de toutes est celle qui fut donnée à Sublac en 1465. L'abbé Le Brun des Marettes en préparait une nouvelle que la mort l'empêcha d'achever. L'abbé Lenglet du Fresnoy a fini son travail, et a publié l'édition à Paris en 1748, 2 *vol. in*-4°. Le Père François-Xavier Franceschini, religieux Carme, fit réimprimer les œuvres de Lactance à Rome, en 1754, avec des dissertations pleines de critique et de jugement. Cette édition est en 10 volumes *in*-8°. Le dernier tome, qui contient le livre *de la Mort des Persécuteurs*, n'a paru qu'en 1760. Entre les dissertations du savant éditeur, on doit surtout distinguer la seconde, qui est intitulée: *De Lucii Cœlii Firmiani Lactantii patriâ, parentibus atque consanguineis*. Il y est prouvé contre

de faire en disant qu'il était Chrétien. Ils crurent d'abord qu'il plaisantait; mais voyant qu'il persistait dans sa résolution, ils le conduisirent au préfet, qui le fit emprisonner. Les Chrétiens qui le visitèrent voulurent savoir la cause d'un changement si subit. « Potamiène, leur répondit-il, m'est apparue dans la nuit, trois jours après son martyre; elle m'a mis une couronne sur la tête, en me disant qu'elle avait obtenu pour moi du Seigneur la grâce du salut, et que bientôt je lui serais réuni dans la gloire. » Les frères, remplis de joie, le régénérèrent par le baptême. Le lendemain Basilide confessa de nouveau la foi devant le tribunal du préfet, et fut condamné à être décapité. Il est nommé dans le Martyrologe romain, sous le 28 de juin, avec S[te] Potamiène, S. Plutarque et ses compagnons[a].

Voyez Eusèbe, *Hist. l.* 6, *c.* 5. *Voyez* encore, sur S[te] Potamiène, Pallade, *Lausiac. c.* 3.

Baronius, Possevin, Baluze, du Pin, Tillemont, Oudin et Le Nourry, que Lactance naquit, non en Afrique, mais à Fermo en Italie. On lira aussi avec plaisir les notes et les remarques théologiques que D. Nic. Le Nourry a données sur le même auteur, dans son *Apparatus ad Bibl. Patr. t.* 2, *p.* 571, *et seq.*

Baluze est le premier qui ait publié le livre *de la Mort des Persécuteurs,* qui est cité par S. Jérôme dans le catalogue des ouvrages de Lactance. D. Le Nourry a prétendu que Lactance n'en était point l'auteur; mais il a été réfuté par d'habiles critiques. Ce livre est adressé à un confesseur nommé Donat, qui avait plusieurs fois rendu publiquement témoignage à la doctrine de Jésus-Christ. Il y est parlé des différentes persécutions que l'Église avait souffertes, et des châtimens visibles que Dieu avait fait subir aux persécuteurs. Il y est dit que l'empereur Dioclétien offrant un sacrifice, le signe de la croix formé par un de ses officiers jeta le trouble parmi les païens, déconcerta les aruspices et mit les démons en fuite. Cet ouvrage est écrit avec autant d'esprit que d'élégance. Burnet prétend que le style en est trop fleuri pour une histoire; mais il reconnaît en même temps qu'il n'est pas purement historique. Il en donna une traduction anglaise, qui fut imprimée en 1686, puis en 1714, avec une longue préface sur les persécutions en matière de religion. Il en donna aussi une traduction française, qui parut à Utrecht en 1687. L'abbé de Maucroix a traduit aussi le même ouvrage en notre langue. *Voyez* Tillemont, *t.* 6, *p.* 206, et Ceillier, *t.* 3, *p.* 387.

[a] Pallade, *Lausiac. c.* 3, donne la relation du martyre de S[te] Potamiène telle que nous l'avons rapportée. Il l'avait reçue d'Isidore, hospitalier de l'église d'Alexandrie, lequel la tenait de S. Antoine. Selon le P. Papebroch, S. Antoine raconta l'histoire d'un martyre arrivé à Alexandrie lorsqu'il était dans cette ville, pour encourager les confesseurs durant la persécution de Maximien. Et comme deux anciens Synaxaires grecs nomment S[te] Potamiène le 7, et non le 28 de juin, le docte Bollandiste pense qu'on doit distinguer deux saintes de ce nom; en conséquence, il met au 7 de juin celle dont il est parlé dans l'Histoire Lausiaque de Pallade, et l'appelle S[te] Potamiène *la jeune.* Ce sentiment ne nous paraît pas bien fondé. En effet, S. Antoine pouvait parler de la sainte qui avait souffert avant son temps. D'ailleurs, la plupart des manuscrits de l'Histoire Lausiaque nomment le tyran sous lequel S[te] Potamiène souffrit *Maximin,* et non *Maximien.* Or, Maximin persécuta l'église en 237; S. Antoine parle donc de S[te] Potamiène qui avait eu Origène pour maître. Les circonstances du lieu, la cause, le genre de mort étant les mêmes dans Eusèbe et dans Pallade, n'est-il pas raisonnable de supposer, avec Baronius et les anciens calendriers d'Orient et d'Occident, que la vierge qui fut disciple d'Origène est la seule martyre de ce nom qui soit honorée dans l'Eglise. Chastelain, d'après le P. Papebroch, distingue aussi deux saintes Potamiène; il met *la jeune* le 27 de juin, et l'*ancienne* le 28 du même mois.

S. LÉON II, PAPE.

S. Léon, Sicilien de naissance, fort versé dans la connaissance des langues grecque et latine, ainsi que dans celle de la musique et des sciences ecclésiastiques, était surtout recommandable par une éminente piété. Il succéda sur le siége de l'Eglise romaine à S. Agathon, mort le 1er décembre 681. Il confirma, *par l'autorité de S. Pierre*[a], le sixième concile général auquel son prédécesseur avait présidé par ses légats. On trouve, dans la censure prononcée par ce concile, le nom du pape Honorius joint à ceux de Théodore de Pharan, de Cyr, de Sergius, de Pyrrhus, de Paul et de Pierre de Constantinople, tous engagés dans l'hérésie des Monothélites. Notre saint en donne la raison dans sa première lettre aux évêques d'Espagne[1]. « C'est qu'Honorius n'avait point » éteint dans sa naissance la flamme de la doctrine hérétique, » comme il convenait à son siége, mais qu'il l'avait entretenue » par sa négligence. » Dans sa lettre au roi Ervigius[2], il fait la même distinction entre Honorius et les autres que le concile avait condamnés. Au reste, il est évident, par les lettres mêmes d'Honorius, que nous avons encore, par le témoignage de son secrétaire qui écrivit ces lettres, ainsi que par l'autorité de ceux qui ont bien approfondi ce point d'histoire[3], que le pape dont il s'agit ne soutint jamais l'erreur des Monothélites. Quand, après tout, il serait tombé dans l'hérésie, sa faute n'aurait été nuisible qu'à lui-même, et il en faudrait raisonner comme d'une erreur qui aurait pour objet quelque fait historique. Honorius ménagea trop une hérésie puissante; il l'accrédita par un silence indiscret, et il fut coupable de n'avoir pas travaillé de toutes ses forces à *éteindre la flamme* aussitôt que les premières étincelles parurent.

S. Léon réforma le chant grégorien, et composa plusieurs hymnes pour l'office de l'Eglise. Il fit beaucoup d'autres choses utiles à la religion, malgré la brièveté de son pontificat, qui ne fut que d'un an et sept mois. Il se montra le père des pauvres, et pourvut avec la plus grande tendresse à leurs besoins spirituels et corporels. Sa bienheureuse mort arriva le 23 mai 683. Il fut enterré dans l'église du Vatican le 28 de juin, jour auquel il est

[a] *Voyez* la lettre du saint à l'empereur Constantin-Pogonat; *Conc. t.* 6, *p.* 1817.

[1] *Conc. t.* 6, *p.* 1257.

[2] *Ibid. p.* 1252.

[3] *Voyez* le P. Alexandre, *Hist. eccles. sec.* 7, *diss. de Honorio;* Tournely, et Le Grand, *Tr. de Incarn.* etc.

nommé dans le Martyrologe romain, dans celui de Notker, et dans l'ancien calendrier d'Allemagne, publié par Beckius.

Voyez Anastase le Bibliothécaire, et les lettres du saint, *Conc. t.* 6.

Ste THÉODECHILDE, REINE.

SIXIÈME SIÈCLE.

Fortunat, dans ses poèmes, loue la noblesse, la piété, les charités et les vertus d'une princesse, nommée Théodechilde, fille du roi Thierri, et mariée au roi de Varnes. On croit que ce fut cette reine qui fit bâtir le monastère de Saint-Pierre-le-Vif. C'était alors un spectacle d'autant plus étonnant qu'une princesse faisant asseoir avec elle toutes les vertus sur le trône, que la France était attristée par les scandales de deux femmes indignes, Brunehaut et Frédégonde, qui ne semblaient placées si haut que pour oublier toutes les convenances et se souiller de crimes. Le nom de Théodechilde se trouve dans plusieurs anciens Martyrologes : elle a toujours été honorée le 28 juin. Sa sainte mort arriva pendant le sixième siècle.

Voyez l'Hist. de l'Egl. gall. *t.* 4, *p.* 43.

MARTYROLOGE.

Vigile des apôtres S. Pierre et S. Paul.

A Rome, S. Léon II, pape.

A Lyon en France, S. Irénée, évêque et martyr, qui, comme le rapporte S. Jérôme, fut disciple de S. Polycarpe, évêque de Smyrne et voisin des temps apostoliques. Ce saint, ayant combattu contre les hérétiques par ses paroles et par ses écrits, fut couronné par un glorieux martyre, avec la plus grande partie du peuple de la ville, dans la persécution de Sévère.

A Alexandrie, dans la même persécution de Sévère, les saints martyrs Plutarque, Serein, Héraclides, catéchumène; Héron, néophyte; un autre nommé aussi Serein, Rhaïde, catéchumène, Potamiène et Marcelle sa mère, entre lesquels brilla d'un plus grand éclat la vierge Potamiène, qui, soutenant d'abord de grands et nombreux combats pour sa virginité, souffrant ensuite des tourmens inouis pour la foi, fut enfin brûlée avec sa mère.

Le même jour, S. Papias, martyr, qui, dans la persécution de Dioclétien, ayant été fouetté et jeté dans une chaudière pleine d'huile

et de graisse bouillante, et ayant souffert a autres supplices horribles, fut enfin couronné en ayant la tête tranchée.

A Utrecht, S. Bénigne, évêque et martyr.

A Cordoue, S. Argymire, moine et martyr, qui fut tué pour la foi de Jésus-Christ dans la persécution des Arabes.

A Rome, S. Paul, pape et confesseur.

Saints de France.

A Eause en Armagnac, la vénération de S. Loubers.

A Sens, Ste Théodechilde, reine des Varnes, fondatrice de Saint-Pierre-le-Vif.

Près de Spanheim, Ste Udegèbe, vierge.

Autres.

En Afrique, les saints martyrs Elaph, Théon, Gourdin, et plusieurs autres.

En Galatie, le martyre de S. Basile d'Ancyre, prêtre, sous Julien l'Apostat.

A Gurc en Carinthie, ville épiscopale sous la métropole de Salzbourg, Ste Hemme.

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE JUIN.

S. PIERRE, PRINCE DES APOTRES.

Tiré des Evangiles, des Actes des Apôtres, et des anciens Pères. Voyez *Tillemont, Calmet et Ceillier.*

S. PIERRE, ce glorieux prince des apôtres, si célèbre par son ardent amour pour son divin maître, se nommait Simon avant sa vocation à l'apostolat. Il était fils de Jonas et frère de S. André. Quoiqu'il fût le cadet, dit S. Epiphane [1], Jésus-Christ ne laissa pas de le choisir pour chef de tous ses disciples. S. Chrysostôme pense au contraire que S. Pierre était aîné de S. André, et qu'il était même le plus âgé de tout le collége des apôtres. Cette diversité de sentimens dans les anciens Pères fait que l'on ne peut décider ce point, qui d'ailleurs est de peu d'importance.

S. Pierre faisait primitivement sa résidence à Bethsaïde, bourg de la tribu de Nephthali, dans la Haute-Galilée, sur le lac de Génésareth. Ce bourg avait été considérablement augmenté [2] et embelli par Hérode le Tétrarque. Il fut honoré de la présence du Sauveur, qui, durant le cours de son ministère, y prêcha et y opéra des miracles. Mais ceux qui l'habitaient ne profitèrent point de la grâce qui leur était offerte; ce qui leur attira de terribles malédictions de la part de Jésus-Christ. S. Pierre et S. André avaient su conserver l'esprit de la religion au milieu d'un peuple grossier et charnel. Ils exerçaient l'un et l'autre la profession de pêcheur, qui était apparemment celle de leur père.

De Bethsaïde, S. Pierre alla se fixer à Capharnaüm [3]. On pense communément que ce fut à cause de son mariage; du moins est-il certain que sa belle-mère demeurait dans cette ville. Capharnaüm était fort commode pour la pêche, étant située sur le bord du même lac, près de l'embouchure du Jourdain, sur les confins des tribus de Zabulon et de Nephthali. André suivit son frère, et ils continuèrent tous deux d'exercer leur première profession. L'amour des biens périssables ne les empêchait point de rendre à Dieu ce qu'ils lui devaient, et de penser à la sanctification de leurs âmes. Ils vivaient dans une ferme attente du Messie. S. André se mit au nombre des disciples de S. Jean-Baptiste, et plusieurs croient que S. Pierre fit la même chose.

[1] *Hær.* 51, *c.* 17, *p.* 440.

[2] *Joan.* 1, 4. *Voyez* sur l'agrandissement du bourg de Bethsaïde, auquel Hérode donna le nom de *Julia*, l'historien Josèphe; et Wells, dans sa Géographie du nouveau Testament

[3] *Marc. I*, 29.



Boyenval del.   Derly et Millet sculp.

St. Pierre.

Le premier ayant entendu son maître appeler Jésus l'*Agneau de Dieu*, il s'attacha à sa personne; il passa avec lui le reste du jour et même toute la nuit, selon S. Augustin. Les entretiens qu'il eut avec Jésus le convainquirent qu'il était le Christ et le Rédempteur du monde. Son premier soin, après l'avoir quitté, fut de chercher son frère pour lui dire qu'il avait trouvé le Messie [1]. Simon crut aussitôt en Jésus-Christ. Impatient de le voir et d'entendre les paroles divines qui sortaient de sa bouche, il partit sans délai avec son frère pour l'aller trouver. Jésus l'appela par son nom, afin de lui faire connaître qu'il savait tout; mais il changea son nom en celui de *Cephas*, qui est syro-chaldaïque [a], et qui signifie *Pierre*. Les deux frères ayant passé quelque temps avec le Sauveur, retournèrent à la pêche, bien résolus de venir souvent entendre ses instructions.

Vers la fin de la même année, qui était la première de la prédication du Sauveur, Jésus vit Simon-Pierre et André qui lavaient leurs filets sur le bord du lac. Il entra dans la barque de Simon, pour éviter la presse, et de là se mit à instruire le peuple qui l'avait suivi. Son discours fini, il dit à Pierre de jeter le filet. Celui-ci avait inutilement travaillé toute la nuit, et il avait même ramené sa barque, désespérant de pouvoir être plus heureux. Cependant, par obéissance pour Jésus-Christ, il s'avança en pleine mer, et jeta le filet. Il prit une si grande multitude de poissons, qu'il en remplit non-seulement sa barque, mais encore celles de Jacques et de Jean, fils de Zébédée, qui étaient à quelque distance d'eux, et qui vinrent leur aider à tirer le filet, tout prêt à se rompre, parce qu'il était extrêmement chargé. Pierre, frappé de ce miracle, se prosterne aux pieds de Jésus, et s'écrie : *Eloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur.* Cette humilité le rendit digne de recevoir les plus grandes grâces. Le prodige qui venait de s'opérer était une figure du merveilleux succès que devaient un jour avoir les apôtres, lorsqu'ils seraient devenus *pêcheurs d'hommes*.

[1] *Joan. I*, 42; S. Aug. *Hom.* 7 *in Joan. p.* 27.

[a] C'était la langue que l'on parlait alors en Judée. *Céphas* signifie, à proprement parler, un *roc*. De là les Grecs ont fait *Petros*, les Latins *Petrus*, et les Français *Pierre*.

A l'imitation de S. Pierre, qui reçut un nouveau nom dans la circonstance dont nous parlons, les papes ont coutume de changer le leur quand ils sont placés sur le saint Siége. C'est ce qui se pratique depuis Serge II, c'est-à-dire depuis l'an 844. Le premier nom de ce pape était Pierre; mais il ne voulut point le porter par humilité et par respect pour le prince des apôtres. De même les Chrétiens reçoivent un nouveau nom au baptême, quelquefois à la confirmation, ainsi que lorsqu'ils entrent dans un ordre religieux. Le but de ce changement est de leur rappeler qu'ils doivent devenir des hommes nouveaux. Ils se mettent aussi par là sous la protection spéciale de certains saints qu'ils se proposent pour modèles.

Jésus ayant dit à Pierre et à André de le suivre, ils obéirent sur-le-champ, et dans une disposition de cœur si parfaite, que le premier pouvait dire depuis avec confiance : *Voilà, Seigneur, que nous avons tout abandonné pour nous mettre à votre suite* [1]. Ils ne possédaient à la vérité qu'une barque et des filets, mais l'abandon qu'ils en firent fut accompagné d'un détachement si absolu, qu'on peut assurer qu'ils renoncèrent d'esprit et d'affection au monde entier. Ce n'est pas tout; ils renoncèrent à eux-mêmes et à leur propre volonté. En récompense, le Sauveur leur promit non-seulement un bonheur éternel dans le siècle à venir, mais encore le centuple dans cette vie-ci ; c'est-à-dire des trésors de grâces et de bénédictions spirituelles, avec cette paix inaltérable de l'âme qui surpasse toute intelligence, et qui se trouve dans les délices et les douceurs du divin amour, et dans la jouissance des consolations du Saint-Esprit.

Depuis ce temps-là, S. Pierre et S. André s'attachèrent à leur divin maître, et ne le quittèrent plus. Jésus étant venu à Capharnaüm, y guérit la belle-mère de S. Pierre. Après ce miracle, il se retira dans la Galilée. Pendant le séjour qu'il y fit, il rendit la santé aux malades, chassa les démons, et prêcha dans les synagogues les jours de Sabbat, avec une autorité qui annonçait la divinité de sa doctrine.

Après la fête de Pâque de l'année 31, Jésus choisit ses douze apôtres. On voit que dès le commencement la première place fut assignée à S. Pierre. Sur quoi un auteur moderne [2] s'exprime de la manière suivante : « Dans l'énumération des douze apôtres, les » évangélistes mettent toujours Pierre à la tête des autres. C'est à » lui que le Sauveur adresse ordinairement la parole, et c'est lui » qui répond au nom de ses compagnons. Jésus-Christ lui apparut » après sa résurrection, avant d'apparaître aux autres apôtres. Il » le chargea spécialement du soin de paître son troupeau, et le » choisit le premier pour prêcher l'Evangile aux Gentils. Il est » évident par l'Ecriture que S. Pierre occupait la première place » du collége apostolique, et il est toujours présenté comme tel par » les écrivains de la primitive Eglise, qui l'appellent *la tête, le* » *président, l'orateur, le chef des apôtres*, et lui donnent outre » cela plusieurs autres titres de distinction. »

Jésus-Christ lui-même distingua toujours S. Pierre de ses autres disciples, et lui promit, environ un an avant sa mort, de lui confier le soin de toute son Eglise [3]. Il lui confirma cette pro-

[1] *Matt. XIX.*
[2] M. Laurent Clarke, *Vie de Jésus-Christ; sur S. Pierre, p.* 578.
[3] *Matt. XVI,* 18, 19.

messe après sa résurrection [1], après avoir toutefois exigé un témoignage de sa foi et une preuve de son ardent amour pour Dieu et de són zèle pour le salut des âmes. Ces vertus, si nécessaires à un pasteur, Pierre les possédait dans le degré le plus éminent. Elevé par la foi au-dessus de toutes les choses visibles, il confessa que Jésus-Christ était véritablement Dieu, et fils du Dieu vivant. Le Sauveur, à l'occasion de quelques disciples faibles qui l'abandonnaient à cause de la difficulté qu'ils avaient de comprendre sa doctrine sur l'Eucharistie, ayant demandé aux douze apôtres s'ils ne voulaient point aussi se retirer, S. Pierre lui répondit généreusement : *Où pourrions-nous aller, Seigneur? vous avez les paroles de la vie éternelle.* Il montrait par cette réponse qu'il était dans la disposition de croire les plus sublimes mystères sur l'autorité de la parole de Jésus; il montrait encore qu'il lui était attaché par de vifs sentimens d'amour; qu'il ne désirait rien tant que de rester dans sa divine compagnie, et qu'il regardait comme un grand malheur d'en être séparé. Ce fut dans un transport de ce même amour, qu'il s'écria, lors de la transfiguration : *Il est avantageux pour nous d'être ici;* comme s'il eût dit : Notre bonheur consiste à être avec vous, et à avoir toujours nos yeux fixés sur l'objet adorable de votre gloire. Mais ce bonheur devait être acheté par des travaux pénibles et par des souffrances. Lorsque Pierre eut entendu Jésus prédire sa mort avec toutes ses circonstances, son cœur en frémit; il voulut lui persuader de ne pas s'exposer au traitement barbare qui l'attendait. Il ne concevait point encore les avantages de la croix, qui devait opérer le mystère de notre rédemption. Aussi s'entendit-il appeler *satan* ou *ennemi*. Cette réprimande lui ouvrit les yeux et rectifia ses idées. Deux fois son amour le porta à se jeter dans la mer, pour aller au-devant de Jésus. Il ne se possédait point à la vue de son Sauveur, et le désir qu'il avait d'être auprès de lui faisait qu'il ne pouvait attendre que la barque fût à bord. La première fois que ceci arriva, fut lorsque les apôtres passant le lac, Jésus vint à eux en marchant sur les eaux. S. Pierre le pria de lui permettre d'aller à lui de la même manière. Il eut à peine obtenu cette permission, qu'il sauta dans la mer. Mais une crainte subite le saisit, et il commençait déjà à enfoncer dans les flots. Il cria vers Jésus, qui le soutint en lui tendant la main [2]. Nous apprenons par sa confiance et par sa crainte, ce que nous sommes de nous-mêmes; nous apprenons aussi, selon S. Augustin [3], que nul autre ne reçoit de Dieu la force dont il a besoin, que celui qui sent que de lui-

[1] *Joan. XXI*, 15. *Voyez* Haverden, *Church of Christ, t.* 1.
[2] *Matt. XIV*.
[3] *Serm.* 76.

même il est sans force. S. Pierre, toujours conduit par la vivacité de son amour, se croyait supérieur à tous les dangers, et même disposé à souffrir la mort pour Jésus-Christ. Il se démentit cependant, et Dieu permit qu'il tombât, pour le punir d'une présomption secrète, et pour nous instruire jusqu'où va notre faiblesse.

Sa chute, à en juger par les apparences, n'était point possible. Il avait donné les preuves de la plus profonde humilité. Après la pêche miraculeuse, il s'était jeté aux pieds du Seigneur, le priant de s'éloigner d'un aussi grand pécheur que lui. Lorsqu'avant la dernière cène Jésus se mit en devoir de lui laver les pieds, il s'écria tout-à-coup : *Quoi, Seigneur, vous me laveriez les pieds? Non, je ne le permettrai jamais.* Il ne se rendit que quand son divin maître lui eut assuré que sans cela il n'aurait point de part avec lui. Non-seulement il se rendit alors, mais il pria même Jésus de lui laver, outre les pieds, les mains et la tête, si cela était nécessaire. Le sens de la réponse que lui fit le Sauveur, est qu'il suffit à celui qui n'est point coupable de péchés griefs de se purifier des imperfections et des fautes légères; ce qui était figuré par le lavement des pieds.

Qui ne serait effrayé à la vue de la chute d'un apôtre orné de tant de vertus et favorisé de tant de grâces? Rien de plus beau que la protestation qu'il fit au Sauveur de vouloir mourir avec lui. Mais il s'y glissa de la présomption, parce que Pierre s'appuyait sur son courage et sur ses forces naturelles. Il se crut en état de surmonter par lui-même tous les dangers, au lieu de reconnaître humblement sa faiblesse et d'attendre de Dieu toute sa force. Son maître, pour le guérir par une humiliation salutaire, lui prédit qu'il le renierait trois fois avant le chant du coq et le point du jour *.

Comme Pierre, Jacques et Jean avaient été témoins de la transfiguration du Seigneur; ils eurent aussi le privilége de le suivre au jardin de Gethsémani, et d'être à peu de distance de lui lorsqu'il tomba en agonie, et qu'une sueur de sang découla de son corps. Mais s'étant endormis, Jésus leur en fit des reproches, et leur demanda comment il arrivait qu'ils ne pussent veiller une heure avec lui dans un temps où ils auraient dû avoir recours à la prière pour se fortifier contre les assauts de l'ennemi.

Les Juifs conduits par le traître Judas s'étant saisis de la personne de Jésus-Christ, Pierre, enflammé de zèle pour son maître, tira l'épée, et en frappa Malchus, l'un de ses persécuteurs. Mais il

* Le coq chante la première fois vers minuit; mais l'heure de son principal chant est vers le point du jour, que S. Matthieu, S. Luc et S. Jean appellent son *chant*, et S. Marc son *second chant*.

en fut repris par son maître, qui lui enseigna que la patience et l'humilité devaient être les seules armes de ses disciples. Bientôt il fut puni de sa présomption, et d'avoir négligé la prière et la vigilance. Privé de ces grâces spéciales dont il s'était rendu indigne, il tomba dans la tiédeur. S'il suivait encore Jésus-Christ, ce n'était que de loin, comme le remarque S. Luc. Celui qui, un instant auparavant, se croyait prêt à mourir pour son maître, et qui avait pris si vivement sa défense, craignait alors de partager sa disgrâce. « Comment se peut-il faire, s'écrie S. Chrysostôme à » ce sujet [1], qu'une ferveur si véhémente se soit ainsi refroidie ? »

Pierre ne s'en tint pas là. Une âme tiède est en danger de succomber à la première tentation; une rencontre malheureuse suffira pour la perdre; il ne faut qu'une mauvaise compagnie pour la faire tomber dans le plus grand crime. Ce fut ce que Pierre éprouva. Etant entré chez Caïphe, il se mêla parmi ses domestiques et parmi les autres ennemis de Jésus. Deux servantes lui reprochent d'être du nombre de ses disciples, et deux fois il assure qu'il ne le connaît point. Alors le coq chante. Pierre cependant ne s'aperçoit point encore de son crime. Une heure après, une troisième personne lui dit qu'il est certainement un des disciples de Jésus, ce que d'autres confirment en alléguant pour raison qu'il a l'accent galiléen. Un parent de ce Malchus auquel il avait coupé l'oreille assure même qu'il l'a vu dans le jardin de Gethsémani. Que répondra-t-il en cette occasion? Il proteste une troisième fois et avec serment qu'il ne connaît point l'homme dont on lui parle. C'est ainsi qu'un péché qui n'a pas été expié par la pénitence entraîne, pour ainsi dire, l'âme par son propre poids, et la fait tomber dans un précipice encore plus profond. Pierre cependant, malgré sa chute, ne perdit point la foi, comme on le voit par les paroles que Jésus-Christ lui adressa [2], et par divers passages des Pères [3]. » Quoiqu'il y eût un mensonge dans sa bouche, dit S. Augustin [4], son cœur était toujours fidèle; » ce qui n'empêcha pas que son péché ne fût très-énorme.

Après le troisième reniement de Pierre, le coq chanta pour la seconde fois. Ce signe extérieur ne fut point suffisant pour faire rentrer le coupable en lui-même. Alors Jésus le regarda, moins toutefois des yeux du corps, comme le remarque S. Augustin [5], que par la visite intérieure de sa grâce; et ce regard changea son cœur en un moment, et le convertit de la manière la plus parfaite. Il n'y a

[1] *Hom.* 83 (olim. 82) *in Matt.*
[2] Luc, XXII, 23.
[3] S. Ambros. *l.* 10 *in Luc.* S. Chrysost. *Hom.* 39, ol. 38, *in Matt.* S. Hilar. *in Matt.* S. Leo, *serm.* 68.
[4] *L. contra Mendac. c.* 6.
[5] *L. de gr. Chr. et pec. orig. c.* 45.

point de pécheur qui fasse pénitence, à moins que le Seigneur n'arrête sur lui les yeux de sa miséricorde. La bonté divine n'exclut personne; ainsi nous pouvons, ou plutôt nous devons recourir à elle, la prier de ne pas nous traiter selon nos mérites, et de nous favoriser d'un de ces regards dont dépend le salut éternel.

Pierre, pénétré d'une vive douleur, quitta sur-le-champ la compagnie qui lui avait été si funeste. Etant sorti dehors, il donna un libre cours à ses larmes, qui venaient d'un cœur brisé de componction. Sur quoi S. Chrysostôme fait la remarque suivante [1] : « Ce ne fut point par la crainte du châtiment que Pierre pleura » lorsqu'il eut renié son divin maître. Ce qui causait principale- » ment sa douleur, ce qui lui paraissait plus affreux que le châti- » ment, était d'avoir renié celui qu'il aimait. » Il ne chercha point à s'excuser sur la surprise, sur sa fragilité ou les circonstances de l'occasion. Un vrai pénitent ne se déguise point l'énormité de ses péchés; il se les reproche tels qu'ils sont, et devient son propre accusateur. Pierre ne mit point de bornes à sa contrition, et l'on dit que ses joues se cavèrent par les torrens de larmes qu'il ne cessa de verser jusqu'au dernier moment de sa vie. Il retira même, selon S. Chrysostôme [2], de l'avantage de cette présomption qui avait été le principe de sa chute; il s'établit solidement dans la pratique de l'humilité, qui devint comme sa vertu favorite. Son exemple nous montre que quand on compte sur ses propres forces, on est vaincu, même sans rendre de combat. L'apôtre, destiné à être le modèle des pasteurs, apprit encore, par la faute qu'il avait commise, à compatir aux faiblesses du prochain, et à traiter les pécheurs avec bonté. Les grâces qu'il reçut et la dignité à laquelle il fut élevé après sa chute nous font connaître aussi toute l'étendue de la miséricorde divine, et quelle est l'efficacité de la pénitence pour effacer le péché.

Marie-Madeleine et les autres saintes femmes étant venues de la part d'un ange dire aux apôtres que le Sauveur était ressuscité, Pierre et Jean coururent à son tombeau. L'amour leur donnait pour ainsi dire des ailes. Quoique Jean fût arrivé le premier, il n'entra cependant qu'après Pierre dans le sépulcre, et ils virent l'un et l'autre le lieu où l'on avait mis le corps du Sauveur. Lorsqu'ils se furent retirés, Jésus-Christ apparut à Marie-Madeleine. Il apparut aussi à Pierre le même jour, exclusivement aux autres apôtres [3]. Il voulait par là satisfaire l'extrême désir qu'avait son

[1] *Hom.* 5 *in Rom.* 2.
[2] *Hom.* 83, *ol.* 82, *in Matt.*
[3] 1 Cor. XV. Luc. XXIV.

disciple de le voir, le consoler dans l'amertume de sa douleur, et lui donner un gage de la rémission de son péché [1].

L'ange qui avait apparu à Marie-Madeleine fit dire aux apôtres d'aller dans la Galilée, où Jésus se ferait voir à eux comme il le leur avait annoncé avant sa mort. Ils eurent ce bonheur quelques jours après. Pierre étant à pêcher dans le lac de Tibériade, aperçut Jésus-Christ sur le bord. Dans un transport d'amour et de joie, il saute au milieu des eaux et se met à nager, pour être plus tôt auprès de lui. Jean et les autres apôtres le suivirent, tirant le filet qu'ils avaient jeté à la droite de la barque, par l'ordre du Seigneur, et où se trouvaient cent cinquante-trois gros poissons. Quand ils eurent abordé, ils virent sur le rivage quelques charbons allumés et un poisson rôti, avec du pain qui était auprès. Jésus lui-même leur avait préparé ce repas. Il demanda trois fois à Pierre s'il l'aimait plus que les autres disciples. Pierre lui répondit qu'il connaissait la sincérité de son amour. Il fut cependant troublé de s'entendre faire la même question à diverses reprises ; il craignait qu'il n'y eût quelque imperfection secrète dans les sentimens de son cœur. Que ses dispositions actuelles sont différentes de celles où il avait été précédemment! Il n'ose répondre à son maître qu'il l'aime plus que ses autres disciples, parce qu'il ne sait ce qui se passe dans l'âme de ceux-ci. L'expérience lui a d'ailleurs appris combien peu il doit compter sur lui-même, malgré la véhémence de son amour, qui est au-dessus de toute expression ; il dit simplement et en tremblant, qu'il aime. Par la manière dont il s'exprime, on voit qu'il implore le secours de la grâce, afin de pouvoir aimer son maître de toutes ses forces. « Plus ses dispositions sont parfaites, plus il craint, plus il est modeste. Il ne montre point d'attachement à son sentiment; il ne contredit point, et c'est pour cela qu'il est troublé [2]. » Il était bien juste qu'il confessât par amour celui qu'il avait renié trois fois par crainte [3], « et qu'une triple confession de cet amour réparât le scandale de son triple renoncement. »

Pierre mérita, par l'ardeur de son zèle, que Jésus-Christ lui confiât le soin de paître ses brebis et ses agneaux, c'est-à-dire tout son troupeau. Nous apprenons de là ce qui doit déterminer ceux qui entrent dans le sanctuaire. Si ce n'est pas le zèle qui les conduit, ils ne sont que des mercenaires; on ne peut les compter parmi les pasteurs des âmes, ni parmi les disciples de Jésus-Christ. Si Pierre n'eût pas aimé le Sauveur plus que les autres disciples,

[1] S. Chrysost. *Hom.* 38 *in Cor.*
[2] S. Chrys. *Hom.* 88, ol. 87, *in Joan. t.* 8, *p.* 520, *ed. Ben.*
[3] S. Aug. *in Joan. hic.*

s'il n'eût point été pénétré de zèle pour les intérêts de sa gloire, il n'aurait point été élevé à l'éminente dignité de pasteur universel. S. Chrysostôme commentant cet endroit de l'Evangile, s'exprime ainsi : « Pourquoi Pierre est-il le seul auquel Jésus-Christ parle de » ces choses? C'est qu'il était le prince, la bouche et le chef du » collége apostolique. Aussi Paul s'adressa-t-il à lui préférablement » aux autres. Jésus lui dit : Si vous m'aimez, chargez-vous du soin » de gouverner vos frères [a]. Donnez présentement des preuves de » cet amour que vous assurez avoir pour moi. Donnez pour mon » troupeau cette vie que vous étiez prêt à sacrifier pour moi. »

Après cela, Jésus prédit à Pierre qu'il terminerait sa vie par le martyre, et que la croix en serait l'instrument. L'apôtre se réjouit dans l'espérance de boire dans le calice de son maître, et d'avoir l'occasion de faire une réparation publique de son premier péché. Comme il aimait tendrement S. Jean, il demanda ce qu'il deviendrait; mais il comprit par la réponse de Jésus que la question venait d'une curiosité indiscrète.

Les apôtres etant assemblés sur une montagne de Galilée [1], le Sauveur leur apparut et leur ordonna d'aller prêcher l'Evangile à toutes les nations. En même temps il promit d'être avec son Eglise tous les jours jusqu'à la fin du monde. Il se fit voir encore à plus de cinq cents disciples [2]. Les apôtres, ayant passé quelque temps dans la Galilée, retournèrent à Jérusalem, où dix jours avant la Pentecôte Jésus leur apparut pour la dernière fois. Il leur recommanda de prêcher le baptême et la pénitence, et leur promit de confirmer leur doctrine par des miracles [3]. Les vérités de la foi étant d'un ordre supérieur et au-dessus de la portée de l'esprit humain, les hommes ne pouvaient être instruits que par la révélation divine. La connaissance en fut immédiatement communiquée aux apôtres, qui eurent ordre de les enseigner à toutes les nations de la terre. C'est ici où la puissance de Dieu a surtout éclaté; et il suffit de se rappeler l'établissement de l'Evangile pour comprendre que son origine est céleste.

Des hommes pauvres, sans lettres, destitués de tout secours humain, et ayant à leur tête un pêcheur, dont toutes les connaissances se bornaient, avant sa vocation à l'apostolat, aux choses qui concernaient sa profession, sont chargés d'entreprendre et d'exécuter ce grand ouvrage. Ils triomphent de la sagesse des philosophes, de l'éloquence des orateurs, de l'autorité des plus grands princes, de la force des préjugés, de la politique, de la supersti-

[a] προΐστα το τῶν ἀδελφῶν, *Hom.* 88, ol. 87, *in Joan. p.* 525.
[1] Mat. XXVIII.
[2] 1 Cor. XV, 5.
[3] Marc. XVI, 15; Luc. XXIV, 44.

tion, de l'intérêt et de toutes les passions des hommes; ils triomphent des artifices, des mauvais traitemens et des persécutions de l'univers entier ligué contre eux. Et comment en triomphent-ils? Par la vertu de l'esprit de Dieu, qui éclaire leur entendement et qui parle par leur bouche; par l'évidence des miracles qu'ils opèrent en confirmation de la doctrine qu'ils prêchent; par la sainteté qui brille dans leurs paroles et leurs actions; par leur patience dans les tortures, et le courage avec lequel ils répandent leur sang pour le nom de leur maître. Qui pourrait se rappeler tous ces traits de divinité qui caractérisent l'Evangile, sans s'écrier avec deux grands hommes [1] : « Si je pouvais être trompé dans ma foi, » vous seriez, ô mon Dieu, responsable de mon erreur, puisque » ma croyance est appuyée sur des marques si visibles de votre » autorité. » Mais si la révélation est une colonne de lumière pour quiconque cherche sincèrement la vérité, elle devient une nuée ténébreuse pour les hommes pervers. Les rayons de ce soleil, tout éclatans qu'ils sont, ne peuvent percer les ténèbres que forment l'orgueil et les passions.

Les grâces qui étaient nécessaires aux apôtres pour remplir dignement leur mission leur furent communiquées par le Saint-Esprit, qui descendit sur eux le jour de la Pentecôte. Ils l'attendaient, ce divin Esprit, depuis l'ascension du Seigneur, et ils se préparaient à le recevoir par la retraite et la prière. Ce fut durant ce temps-là que Pierre proposa à l'assemblée des disciples d'élire un apôtre à la place de Judas. L'élection se fit par la voie du sort, qui tomba sur Matthias.

Après la descente du Saint-Esprit, les Juifs s'assemblèrent à la nouvelle du prodige qui venait de s'opérer. S. Pierre profita de cette occasion pour leur faire un discours, et il en convertit trois mille, tant fut vive l'impression causée par l'efficacité de ses paroles, et par le courage qu'on voyait en lui et dans les autres apôtres. « Il » tiendrait qu'à nous, dit S. Chrysostôme [2], d'avoir part à ce cou- » rage. L'ardeur du Saint-Esprit nous rendrait chaque chose fa- » cile, si nous étions dignes de le recevoir, et si, comme les apô- » tres, nous attirions sur nous cette grâce par notre assiduité à » la prière et par notre charité envers le prochain. »

On ne saurait assez admirer le changement qui fut opéré en S. Pierre par la grâce du Saint-Esprit. Que cet apôtre montre de courage et d'intrépidité! qu'il est humble! qu'il est doux! qu'il est patient! Toujours prêt à céder aux autres et à s'humilier devant tous les hommes, il oublie le rang qu'il tient dans l'Eglise, et

[1] Hugues de Saint-Victor, et Pic de La Mirandole.
[2] *Hom.* 4 *in Acta.*

n'exerce son autorité que quand la gloire de Dieu y est intéressée. L'impétuosité de son caractère ne se remarque dans aucune de ses actions, ou plutôt elle sert à lui faire supporter avec plus de ferveur et de constance les peines, les contradictions et les dangers inséparables de son ministère.

Les nouveaux convertis reçurent bientôt la récompense de leur foi; les dons du Saint-Esprit leur furent aussi communiqués. Ils persévéraient dans la prière et dans la participation des divins mystères. Ils vendaient leurs biens et en apportaient le prix aux apôtres, pour qu'ils le distribuassent aux frères qui étaient dans le besoin. Ils portaient si loin l'humilité, la douceur, le détachement, la patience et la joie dans les épreuves, qu'ils paraissaient avoir été tout-à-coup transformés en anges [1]. Cet heureux changement fut l'effet des discours et des exemples des apôtres, qui tiraient une nouvelle force de cette plénitude de dons que répandait le Saint-Esprit.

La prédication de l'Evangile fut confirmée par un miracle éclatant qu'opérèrent S. Pierre et S. Jean. Ces deux apôtres allèrent au temple à l'heure de none, qui était une de celles où les Juifs s'assemblaient pour prier en public. Y étant arrivés, ils virent, à la porte connue sous le nom de *Belle*, un homme boiteux de naissance qui demandait l'aumône. La vue de cet homme les toucha de compassion, et S. Pierre lui commanda au nom de Jésus-Christ de se lever et de marcher. L'apôtre avait à peine parlé, que le boiteux se trouva parfaitement guéri, et entra dans le temple avec son bienfaiteur, marchant avec facilité et glorifiant le Seigneur. Après ce miracle, S. Pierre fit un second discours qui convertit cinq mille personnes.

Les prêtres et les Sadducéens, jaloux de ce succès, engagèrent le capitaine de la garde du temple à se saisir des deux apôtres. Lorsqu'ils eurent été arrêtés, on les emprisonna, sous prétexte de prévenir les effets d'une sédition. Le lendemain matin on les fit comparaître devant le Sanhédrin. Les membres de ce tribunal, qui parurent le plus animés contre eux, furent Anne, Caïphe, Jean et Alexandre. Les accusés n'eurent pas de peine à prouver qu'ils n'étaient point coupables de sédition. S. Pierre déclara hautement que le boiteux avait été guéri au nom de Jésus, par lequel seul on peut espérer le salut. Les juges ne purent contester ni même éluder l'évidence du miracle. Ainsi ils se contentèrent de défendre aux deux apôtres de prêcher désormais au nom du Sauveur. Sur quoi Pierre répondit généreusement ;

[1] *Hom. 7 in Acta.*

« Jugez vous-mêmes s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à » Dieu. »

Pierre et Jean ayant été renvoyés, allèrent rejoindre les autres disciples, et leur firent part de ce qui était arrivé. Tandis qu'ils étaient tous en prières, la maison trembla, ce qui fut regardé comme un signe miraculeux de la protection divine, et il n'y eut personne qui ne se sentît animé d'un nouveau courage. Les nouveaux fidèles vivaient en commun, et ne soupiraient qu'après les biens éternels. Ceux qui étaient riches vendaient leurs possessions, et en mettaient le prix aux pieds des apôtres, pour qu'il s'en fît une distribution égale. Mais Ananie et Saphire, sa femme, se montrèrent indignes d'une si sainte compagnie. Les miracles opérés et les exemples qu'ils avaient sous les yeux ne purent éteindre dans leur cœur la passion de l'avarice. Comme ils étaient riches, ils vendirent leurs biens pour imiter les autres ; mais ils se réservèrent secrètement une partie de la somme provenue de la vente. S. Pierre, instruit de leur hypocrisie par une lumière céleste, leur reprocha sévèrement la faute qu'ils avaient commise en mentant au Saint-Esprit dans la personne de ses ministres. Cette réprimande les fit successivement tomber morts à ses pieds ; ce qui effraya et instruisit en même temps les fidèles.

Cependant les apôtres confirmaient leur mission par un grand nombre de miracles. Ils chassaient les démons et guérissaient les malades. Ceux-ci, couchés sur leurs lits, étaient exposés dans les rues, et l'ombre seule de Pierre les délivrait de leurs infirmités. Le grand-prêtre Caïphe et les autres chefs du Sanhédrin devinrent furieux en voyant que les apôtres, sans égard pour leurs ordres, continuaient d'annoncer l'Evangile ; ils les firent donc arrêter, et commandèrent qu'on les renfermât dans une prison commune. Mais un ange leur en ouvrit les portes la nuit même, et les mit en liberté. Ils reparurent dans le temple dès le lendemain matin, et y prêchèrent Jésus-Christ publiquement. Les magistrats se les firent amener pour les examiner de nouveau. Les apôtres ne dirent autre chose pour leur défense, sinon qu'il fallait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Caïphe et ses partisans délibérèrent sur les moyens qu'on devait prendre pour les mettre à mort. Leur dessein barbare ne fut cependant point exécuté. Gamaliel, fameux docteur de la loi, leur conseilla d'attendre l'événement, et dit qu'on s'opposerait en vain aux progrès de la doctrine des apôtres, si elle venait de Dieu. Ainsi on les renvoya, après toutefois qu'ils eurent été battus de verges. Les disciples du Seigneur se retirèrent pleins de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes d'avoir part aux ignominies et aux souffrances de la croix, dont ils connaissaient

n'exerce son autorité que quand la gloire de Dieu y est intéressée. L'impétuosité de son caractère ne se remarque dans aucune de ses actions, ou plutôt elle sert à lui faire supporter avec plus de ferveur et de constance les peines, les contradictions et les dangers inséparables de son ministère.

Les nouveaux convertis reçurent bientôt la récompense de leur foi; les dons du Saint-Esprit leur furent aussi communiqués. Ils persévéraient dans la prière et dans la participation des divins mystères. Ils vendaient leurs biens et en apportaient le prix aux apôtres, pour qu'ils le distribuassent aux frères qui étaient dans le besoin. Ils portaient si loin l'humilité, la douceur, le détachement, la patience et la joie dans les épreuves, qu'ils paraissaient avoir été tout-à-coup transformés en anges [1]. Cet heureux changement fut l'effet des discours et des exemples des apôtres, qui tiraient une nouvelle force de cette plénitude de dons que répandait le Saint-Esprit.

La prédication de l'Evangile fut confirmée par un miracle éclatant qu'opérèrent S. Pierre et S. Jean. Ces deux apôtres allèrent au temple à l'heure de none, qui était une de celles où les Juifs s'assemblaient pour prier en public. Y étant arrivés, ils virent, à la porte connue sous le nom de *Belle*, un homme boiteux de naissance qui demandait l'aumône. La vue de cet homme les toucha de compassion, et S. Pierre lui commanda au nom de Jésus-Christ de se lever et de marcher. L'apôtre avait à peine parlé, que le boiteux se trouva parfaitement guéri, et entra dans le temple avec son bienfaiteur, marchant avec facilité et glorifiant le Seigneur. Après ce miracle, S. Pierre fit un second discours qui convertit cinq mille personnes.

Les prêtres et les Sadducéens, jaloux de ce succès, engagèrent le capitaine de la garde du temple à se saisir des deux apôtres. Lorsqu'ils eurent été arrêtés, on les emprisonna, sous prétexte de prévenir les effets d'une sédition. Le lendemain matin on les fit comparaître devant le Sanhédrin. Les membres de ce tribunal, qui parurent le plus animés contre eux, furent Anne, Caïphe, Jean et Alexandre. Les accusés n'eurent pas de peine à prouver qu'ils n'étaient point coupables de sédition. S. Pierre déclara hautement que le boiteux avait été guéri au nom de Jésus, par lequel seul on peut espérer le salut. Les juges ne purent contester ni même éluder l'évidence du miracle. Ainsi ils se contentèrent de défendre aux deux apôtres de prêcher désormais au nom du Sauveur. Sur quoi Pierre répondit généreusement ;

[1] *Hom. 7 in Acta.*

« Jugez vous-mêmes s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à » Dieu. »

Pierre et Jean ayant été renvoyés, allèrent rejoindre les autres disciples, et leur firent part de ce qui était arrivé. Tandis qu'ils étaient tous en prières, la maison trembla, ce qui fut regardé comme un signe miraculeux de la protection divine, et il n'y eut personne qui ne se sentît animé d'un nouveau courage. Les nouveaux fidèles vivaient en commun, et ne soupiraient qu'après les biens éternels. Ceux qui étaient riches vendaient leurs possessions, et en mettaient le prix aux pieds des apôtres, pour qu'il s'en fît une distribution égale. Mais Ananie et Saphire, sa femme, se montrèrent indignes d'une si sainte compagnie. Les miracles opérés et les exemples qu'ils avaient sous les yeux ne purent éteindre dans leur cœur la passion de l'avarice. Comme ils étaient riches, ils vendirent leurs biens pour imiter les autres ; mais ils se réservèrent secrètement une partie de la somme provenue de la vente. S. Pierre, instruit de leur hypocrisie par une lumière céleste, leur reprocha sévèrement la faute qu'ils avaient commise en mentant au Saint-Esprit dans la personne de ses ministres. Cette réprimande les fit successivement tomber morts à ses pieds ; ce qui effraya et instruisit en même temps les fidèles.

Cependant les apôtres confirmaient leur mission par un grand nombre de miracles. Ils chassaient les démons et guérissaient les malades. Ceux-ci, couchés sur leurs lits, étaient exposés dans les rues, et l'ombre seule de Pierre les délivrait de leurs infirmités. Le grand-prêtre Caïphe et les autres chefs du Sanhédrin devinrent furieux en voyant que les apôtres, sans égard pour leurs ordres, continuaient d'annoncer l'Evangile ; ils les firent donc arrêter, et commandèrent qu'on les renfermât dans une prison commune. Mais un ange leur en ouvrit les portes la nuit même, et les mit en liberté. Ils reparurent dans le temple dès le lendemain matin, et y prêchèrent Jésus-Christ publiquement. Les magistrats se les firent amener pour les examiner de nouveau. Les apôtres ne dirent autre chose pour leur défense, sinon qu'il fallait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Caïphe et ses partisans délibérèrent sur les moyens qu'on devait prendre pour les mettre à mort. Leur dessein barbare ne fut cependant point exécuté. Gamaliel, fameux docteur de la loi, leur conseilla d'attendre l'événement, et dit qu'on s'opposerait en vain aux progrès de la doctrine des apôtres, si elle venait de Dieu. Ainsi on les renvoya, après toutefois qu'ils eurent été battus de verges. Les disciples du Seigneur se retirèrent pleins de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes d'avoir part aux ignominies et aux souffrances de la croix, dont ils connaissaient

alors tous les avantages. L'esprit dont ils furent animés dans cette circonstance paraissait à S. Chrysostôme [1] le plus grand de leurs miracles.

Le nombre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ s'augmentait tous les jours. Il y eut aussi plusieurs prêtres qui embrassèrent la foi. Mais les triomphes de la parole de Dieu occasionèrent une persécution à Jérusalem. S. Etienne y reçut la couronne du martyre. Les autres fidèles s'enfuirent pour sauver leur vie; ils se retirèrent à Damas, à Antioche, dans la Phénicie, dans l'île de Chypre et en d'autres pays. Pour les apôtres, ils restèrent à Jérusalem, afin d'y encourager les frères qui s'y tenaient cachés. Les disciples qui avaient pris la fuite annonçaient la foi dans les différens lieux où ils passaient; en sorte que leur dispersion, loin d'éteindre le feu sacré que le Sauveur était venu apporter sur la terre, contribua merveilleusement à le répandre de tous côtés.

Ce fut en cette occasion que le diacre S. Philippe convertit plusieurs Samaritains. Ceux-ci, quoique réputés schismatiques, appartenaient en quelque sorte à la nation des Juifs, et Jésus-Christ avait lui-même prêché parmi eux. S. Pierre et S. Jean allèrent à Samarie pour confirmer dans la foi les nouveaux disciples; et ce fut dans cette ville que S. Pierre combattit pour la première fois contre Simon le Magicien. La persécution ne cessa à Jérusalem pu'après la conversion de S. Paul.

Les dispositions favorables de l'empereur Tibère pour les Chrétiens purent contribuer au rétablissement de la paix de l'Eglise. A la vérité, ce prince était un fort méchant homme; il était d'ailleurs si cruel, que Théodore de Gadare, son précepteur, l'appelait quelquefois *une masse de chair trempée dans du sang*. Mais Pilate lui ayant envoyé une relation concernant les miracles et la sainteté de Jésus-Christ, il conçut une haute idée du Sauveur, et pensa même à le mettre au nombre de ses dieux. Il témoigna aussi son inclination pour le christianisme, en défendant, sous peine de mort, d'accuser ou de molester ceux qui en faisaient profession. Nous apprenons ces particularités de plusieurs anciens auteurs ecclésiastiques [a].

Le calme étant rétabli dans l'Eglise, S. Pierre, qui était resté à Jérusalem durant la persécution, en sortit pour aller visiter les fidèles des environs; semblable en cela, dit S. Chrysostôme [2], à un général qui fait la ronde pour voir si tout est dans l'ordre. Arrivé

[1] *Hom.* 14 *in Acta*. [2] *Hom.* 21 *in Acta*.

[a] *Voyez* entre autres Tertullien, *Apol. c.* 5 *et* 21, et S. Justin, *Apol.* 1, *ol.* 2. Quant aux actes de Pilate, on peut voir ce qu'en disent les auteurs de l'*Histoire universelle*, *t.* 10, *p.* 525.

à Lydde, ville de la tribu d'Ephraïm, il guérit un paralytique nommé Enée, qui gardait le lit depuis huit ans. A Joppé, il ressuscita Tabithe, qui était une veuve recommandable par ses vertus et sa charité. Pendant son séjour en cette ville, il logea chez Simon le Corroyeur, où un ange vint lui ordonner de la part du ciel d'aller baptiser le centurion Corneille. Il y eut aussi une vision, dans laquelle Dieu lui découvrit d'une manière très-distincte le mystère de la vocation des Gentils à la foi.

Ce fut vers ce temps-là que les apôtres se dispersèrent pour aller annoncer l'Evangile à un plus grand nombre de peuples. Ils commencèrent par la Syrie, et par les autres contrées qui étaient dans le voisinage de la Judée. S. Pierre fonda l'église d'Antioche, qui fut la métropole de tout l'Orient [a]. Il convenait, dit S. Chrysostôme, qu'une ville où les fidèles avaient d'abord reçu le nom de Chrétiens, eût pour premier pasteur le prince des apôtres. Le même Père ajoute que S. Pierre résida long-temps à Antioche. L'opinion la plus commune est qu'il y résida sept ans; c'est-à-dire, depuis l'an 33 jusqu'à l'an 40 de Jésus-Christ [b]. Il ne laissa pas durant cet intervalle de faire diverses excursions dans d'autres pays pour étendre la connaissance du nom de Jésus-Christ. En effet, quoique plusieurs apôtres eussent des siéges particuliers parmi les églises qu'ils avaient fondées, ils ne s'attachaient point à un certain lieu, afin d'exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu de prêcher l'Evangile à toutes les nations. S. Pierre était à Jérusalem en 37, et ce fut là qu'il reçut une visite de S. Paul, et qu'il passa quinze jours avec lui [1]. On lit dans Eusèbe, qu'avant d'aller à Rome, il prêcha l'Evangile aux Juifs dispersés dans le Pont, la Galatie, la Bithynie, la Cappadoce et l'Asie-Mineure. C'est ce que confirme encore l'inscription de sa première Epître. Il annonçait aussi la foi aux Gentils, lorsque l'occasion s'en présentait, dans les diverses contrées qu'il parcourait.

S. Pierre est le seul apôtre que l'Ecriture dise avoir été marié avant sa vocation à l'apostolat. Mais nous ne pouvons douter que S. Philippe et quelques autres apôtres ne fussent aussi engagés dans l'état du mariage, lorsque le Sauveur les appela [c]. Au reste,

[a] S. Jérôme, *Cat. c.* 1. et *in Gal. c.* 11; Eusèbe, *in Chron.* et les autres anciens auteurs s'accordent tous à dire qu'Antioche fut le premier siége de S. Pierre. Suivant Origène, *Hom.* 6 *in Luc*, et Eusèbe, *Hist. l.* 3, *c.* 36, S. Ignace fut le second évêque d'Antioche, ou le successeur de S. Pierre.

[b] Il est prouvé par le témoignage unanime des anciens, que Jésus-Christ fut mis à mort sous le consulat des deux Geminus, qui tombait l'an 29 de l'ère vulgaire. S. Pierre fonda l'église d'Antioche en 33, la cinquième année depuis le crucifiement du Sauveur. Il siéga sept ans dans cette ville, et ensuite vingt-cinq à Rome.

[c] Ceci est donné pour un fait certain par les anciens historiens.

[1] Gal. I, 19.

ils gardèrent une continence perpétuelle depuis le temps où ils furent appelés au ministère, ou qu'ils commencèrent l'exercice des fonctions apostoliques[a]; et S. Chrysostôme n'a point balancé de proposer S. Pierre comme un illustre modèle de chasteté[1]. Cet apôtre menait encore une vie très-mortifiée. Il ne se nourrissait, au rapport de S. Grégoire de Nazianze[2], que de racines ou d'herbes désagréables au goût. Il y avait cependant des occasions où il mangeait de tout ce qu'on lui présentait.

S. Pierre, comme nous l'avons observé, prêcha la foi dans plusieurs pays voisins de la Judée, avant la dispersion des apôtres, qui arriva douze ans après la mort de Jésus-Christ, et la quarantième année de l'ère vulgaire. Dans le partage que les disciples firent entre eux des diverses nations, S. Pierre choisit la ville de Rome pour le principal théâtre de ses travaux. Il y vint dans le dessein d'attaquer le démon, qui en avait fait le centre de la superstition et de l'erreur. Par là il secondait les vues de la Providence, qui n'avait élevé l'Empire romain à un si haut degré de puissance que pour faciliter la propagation de l'Evangile, et qui voulait fixer la forteresse de la foi dans la capitale du monde, afin que de là elle pût se répandre avec plus de rapidité et moins d'obstacles chez les différens peuples soumis à la domination des empereurs. Il voyait qu'en renversant le démon de dessus le trône même de sa tyrannie, il fraierait le chemin à la conquête de tout l'univers.

A juger de cette entreprise par les lumières de la raison, rien n'était plus insensé. Comment en effet un pêcheur ignorant pouvait-il se flatter de convertir la capitale d'un empire idolâtre, qui était en même temps le siége de toutes les sciences? Quel succès pouvait-il se promettre en prêchant le mépris des honneurs, des richesses et des plaisirs dans une ville où régnaient l'ambition, l'avarice et l'amour de la volupté? L'humilité du Calvaire n'était-elle point incompatible avec l'orgueil du Capitole? L'ignominie de la croix ne proscrivait-elle pas l'éclat de cette pompe qui éblouissait les yeux du maître du monde? Tant d'obstacles ne firent cependant qu'enflammer le zèle de notre apôtre. Il entre seul dans Rome, et ose attaquer la superstition armée de toutes les forces de l'Empire, et prêcher Jésus crucifié. Il commence par les Juifs qui vivaient dans la ville; il fait ensuite entendre sa voix aux Gentils, et bientôt il forme une église nombreuse composée des uns et des autres.

[a] C'est ce qu'assurent expressément Clément d'Alexandrie, *Strom. l.* 3, *p.* 448; S. Jérôme et S. Epiphane.

[1] *L. de Virgin. c.* 82.

[2] *Or.* 16, *et Carm.* 140.

Il siégea vingt-cinq ans à Rome, suivant Eusèbe [1], S. Jérôme, et l'ancien calendrier romain, publié par Buchérius; ce qui toutefois ne l'empêcha pas de s'absenter de temps en temps pour aller exercer les fonctions apostoliques dans d'autres contrées [a]. Il ne

[1] *In Chrón.*

[a] Quelques auteurs, partant de ce point chronologique, mettent la première arrivée de S. Pierre à Rome dans la seconde année du règne de l'empereur Claude, qui était la quarante-deuxième de Jésus-Christ. Mais toutes les circonstances du temps prouvent que l'apôtre arriva la première fois dans cette ville en 40, douze ans après la mort du Sauveur. *Voyez* Sollier, *in Hist chr nol. patriarch. Antiochen. ante t. 4 julii, Act. SS. p.* 7; Cuper, *Diss. de divisione Apostolor. ibid. p.* 12; et Henschénius, *in Diatriba præliminari ante t.* 1 *aprilis.* C'est de la dernière arrivée de S. Pierre à Rome que parle Lactance, *de Mort. Persecut.* c'est-à-dire de celle qui se fit sous Néron, peu de temps avant le martyre de cet apôtre. *Voyez* Baluze, *not. ibid.* et Ceillier, *t.* 1.

C'est un fait incontestable que S. Pierre est venu à Rome, qu'il y a prêché, qu'il y a été martyrisé, qu'il y a fondé un siége, et qu'il en a été le premier évêque. C'est pour cela que Rome est appelée par les anciens conciles, *le siége de Pierre.* Il y aurait un pyrrhonisme extravagant à révoquer en doute le fait historique dont il s'agit. Il est rapporté par tous les auteurs chrétiens, à commencer par S. Ignace, disciple de S. Pierre.

Eusèbe assure que S. Pierre n'alla à Rome que pour confondre les impostures de Simon le Magicien, qu'il avait chassé de l'Orient, et qui s'était retiré dans cette ville. Ecoutons-le parler lui-même. « La Providence, pleine de bonté et de mi-» séricorde, pour préserver le monde des prestiges de Simon, conduit à Rome » Pierre, le plus courageux et le plus grand des apôtres, celui qui, par sa magna-» nimité, était le chef et le prince de tous les autres. » *Hist. l.* 2, *c.* 14, *edit. Vales.*

Nous citerons aussi un passage d'un savant protestant, qui revient au même sujet. « M. Bowner, dit-il, marchant sur les traces de quelques protestans, en est » venu presque jusqu'à nier ouvertement que S. Pierre ait jamais été à Rome : je » renvoie à ce que j'ai dit là-dessus dans mes trois traités, p. 53. M. Baratier » prouve de la manière la plus solide ce qu'avait fait avant lui l'évêque Pearson, » que S. Pierre a été à Rome. C'est un fait attesté par toute l'antiquité chré-» tienne; et il est honteux à un protestant de convenir que quelqu'un de sa re-» ligion l'ait jamais révoqué en doute. Ce procédé, où il y a une partialité visible, » montre que M. Bowner n'a point secoué le joug des préjugés de quelques Pro-» testans, comme aurait dû le faire un homme qui se donne pour un historien » impartial; et en cela, loin de servir le protestantisme, il lui a fait beaucoup » de tort. »

M. Baratier, dont il s'agit ici, est un théologien protestant qui fit imprimer à Utrecht, en 1740, des *Recherches chronologiques* sur les anciens évêques de Rome, depuis S. Pierre jusqu'à Victor. Il y démontre que S. Pierre a été à Rome. L'évêque Pearson avait fait la même chose dans une savante dissertation qui se trouve parmi ses œuvres posthumes.

S. Pierre rencontra Philon à Rome, au rapport d'Eusèbe, *l.* 2, *c.* 17, et de S. Jérôme, *Catal. c.* 11. Philon était un philosophe juif qui florissait à Alexandrie, et qui, pour la douceur de son éloquence, a été comparé à Platon. Il a laissé des traités de morale, où la dignité des préceptes de la loi divine et de l'histoire sainte se trouve altérée par un mélange bizarre de notions platoniques et d'allégories forcées.

L'an 40 de Jésus-Christ, les Juifs d'Alexandrie l'envoyèrent à Rome en ambassade vers Caïus Caligula, qui le reçut fort mal. Philon écrivit en cette occasion son discours *contre Flaccus*, où il représente avec beaucoup de naturel la folie, l'orgueil et l'inconstance de l'empereur.

Nous avons encore du même auteur un livre *de la Vie contemplative.* Philon y décrit la Vie des Thérapeutes qui vivaient de son temps en Egypte. Ces Thérapeutes, suivant Eusèbe et S. Jérôme, étaient des Chrétiens qui menaient la vie ascétique, c'est-à-dire des personnes qui, astreintes à des exercices réglés, se consacraient spécialement au service divin et à la contemplation.

Photius, *cod.* 105, prétend que Philon ayant fait un second voyage à Rome sous le règne de l'empereur Claude, y fut converti à la foi par S. Pierre; mais nous n'avons point de preuves de cette conversion. Il paraît même que le philosophe juif n'ouvrit jamais les yeux à la lumière de la vérité. Tibère Alexandre,

tarda pas à retourner en Orient, puisqu'en 44 il fut emprisonné à Jérusalem par l'ordre du roi Agrippa. Ayant été délivré par le ministère d'un ange, il parcourut de nouveau plusieurs pays de l'Orient, et y établit des évêques. Peu de temps après il revint à Rome; mais il fut obligé de sortir de cette ville en 49, lorsque l'empereur Claude en chassa les Juifs et les Chrétiens, à l'occasion des troubles qu'avait excités la haine des premiers contre les seconds. Cette expulsion n'eut pas toutefois de grandes suites; les uns et les autres obtinrent bientôt la permission de rentrer dans Rome.

L'Orient revit encore S. Pierre; et cet apôtre assista en 51 au concile général qui se tint à Jérusalem. Il y fit un discours pour montrer qu'on ne devait point astreindre les Gentils convertis à l'observation des cérémonies judaïques. Son avis, qu'appuya S. Jacques, évêque de Jérusalem, fut adopté par le concile, qui en forma un décret. On y confirma aussi à S. Paul d'une manière spéciale la qualité d'apôtre des Gentils [1], quoiqu'il annonçât aussi la foi aux Juifs lorsque l'occasion s'en présentait.

Pendant le séjour que S. Pierre fit en Judée, il s'appliqua principalement à la conversion des Juifs. Ceux-ci étant fort attachés aux cérémonies légales, on leur permit quelque temps de les observer, pourvu toutefois qu'ils ne les regardassent point comme étant de précepte. Cette opinion eût été une erreur dans la foi; l'Eglise l'a toujours condamnée comme telle, et c'est ce qui fit l'hérésie des Nazaréens [a].

Après le concile de Jérusalem, S. Pierre se rendit à Antioche. Là, il mangeait indifféremment avec les Gentils convertis, sans

son neveu, embrassa le paganisme, et fut fait gouverneur de la Judée pour les Romains, en 46.

[a] Les cérémonies de la loi mosaïque étaient toutes figuratives, et annonçaient un Rédempteur futur. Elles devaient donc cesser après l'accomplissement des figures, et il fallait que les ombres fissent place à la réalité. Les différentes impuretés légales étaient des emblèmes sensibles de l'impureté spirituelle du péché, qui devait être effacée par la mort de Jésus-Christ. Dieu voulait aussi par cette multiplicité de rits, montrer que les Juifs étaient son peuple choisi, un peuple séparé du reste du monde, et lui rappeler sans cesse qu'il exigeait de lui une parfaite pureté de cœur.

La distinction des viandes *mondes et immondes* avait pour objet d'éprouver l'obéissance des Juifs. C'était un frein qui les empêchait de se mêler parmi les infidèles, et un préservatif contre la séduction qu'ils avaient à craindre au milieu d'un monde plongé dans l'idolâtrie. (*Voyez* Théodoret, *in Levit. qu.* 1.) Cette distinction cessa lorsque tous les peuples furent entrés dans le sein de l'Eglise. La chair des animaux appelés *immondes* dans le Lévitique était ordinairement insipide et malsaine.

La distinction des viandes en général remonte plus haut que Moïse, puisqu'il en est parlé dans les préceptes que Dieu donna à Noé. On ne peut guère douter qu'elle n'ait été presque aussi ancienne que le monde. *Voyez* les Commentateurs sur le Lévitique, XI, 1, etc.

[1] Gal. II, 2.

observer la distinction des viandes prescrite par la loi mosaïque. Mais bientôt il cessa de le faire, dans la crainte de déplaire à quelques Juifs fidèles nouvellement arrivés de Jérusalem. Cette conduite donna aux Gentils chrétiens sujet de se plaindre amèrement. S. Paul, pour arrêter le cours du scandale, reprit publiquement S. Pierre [1], de peur qu'en le voyant judaïser on ne s'imaginât qu'il condamnait ceux qui n'observaient point les cérémonies légales, et qu'on ne prît de là occasion de croire qu'il y avait de la diversité dans la doctrine que prêchaient les deux apôtres. S. Pierre n'avait eu d'autre but que de ménager la faiblesse des Juifs convertis ; mais en même temps il n'avait point fait assez d'attention au scandale qui résulterait de sa conduite pour les Gentils qui venaient d'embrasser la foi.

S. Augustin, parlant de ce qui se passa dans cette circonstance, observe que les deux apôtres nous y donnent de grandes leçons de vertu [2]. « On ne peut, dit-il, assez admirer la juste liberté de » S. Paul et l'humble modestie de S. Pierre [a]. Le second nous fait » voir en lui une vertu encore plus admirable et plus difficile à » imiter ; car il est plus aisé de voir ce qu'il y a à reprendre dans un » autre et de l'en avertir, que de faire un aveu public de ses fautes » et de s'en corriger. Quelle vertu ne faut-il pas pour se réjouir » d'être repris par un autre, même par un inférieur [b], et cela à la » vue de tout le monde [3]? Pierre, dit-il dans un autre endroit [4], ne » pouvait nous donner un plus bel exemple de vertu, puisqu'il » nous enseigne à conserver la charité par l'humilité. » Tout le monde peut reprendre le prochain ; mais il n'y a qu'un saint qui puisse recevoir en bonne part une réprimande publique. C'est là comme la pierre de touche de la parfaite humilité. Une telle conduite donne plus d'édification et procure plus de gloire que ne feraient les apologies les plus solides. « Le saint apôtre, dit » S. Grégoire le Grand [5], oublia sa propre dignité, dans la crainte » de perdre le moindre degré d'humilité. Il loua depuis les Epîtres » de S. Paul comme pleines de sagesse, quoiqu'on y lise une chose » qui lui paraît si peu honorable. Mais cet ami de la vérité se

1. II, 2.
2 S. Aug. *ep.* 82.
3 S. Aug. *in Gal. II, p.* 949.
4 *Serm.* 350, *edit. Ben.*
5 *Hom.* 18 *in Ezech. p.* 1294.

a C'est la réponse que S. Augustin fait à Porphyre, qui avait osé calomnier les deux apôtres en les accusant d'être tombés en cette occasion dans l'hypocrisie et l'orgueil. Il est bien étonnant que cette calomnie, dont la fausseté se démontre par les circonstances mêmes du fait, et par le caractère reconnu de S. Pierre et de S. Paul, ait été renouvelée de nos jours dans une dissertation composée par un homme qui se donne pour Chrétien. *Voyez* les œuvres posthumes du docteur Conyers Middleton.

b *Posteriorem.*

» réjouissait qu'on sût qu'il avait été repris, et qu'on crût qu'il » l'avait été justement. »

Nous avons de S. Pierre deux Epîtres canoniques. La première est datée de *Babylone*, nom par lequel Eusèbe et S. Jérôme entendent la ville de Rome, qui était alors le centre de l'idolâtrie et du vice [a]. Il paraît qu'elle fut écrite entre les années 45 et 55. Elle est adressée aux Juifs convertis, quoique, selon la remarque de S. Augustin, l'apôtre y instruise aussi les Gentils qui avaient reçu l'Evangile. Le but principal de S. Pierre était de les confirmer dans la foi au milieu des souffrances et des persécutions, et de réfuter les erreurs de Simon le Magicien, ainsi que celles des Nicolaïtes. Le style, suivant les plus habiles critiques, en est noble, majestueux et plein de cette vigueur qui convient au prince des apôtres. On y admire un sens profond, exprimé en peu de paroles. La seconde Epître de S. Pierre fut écrite de Rome peu de temps avant la mort de cet apôtre, et elle peut être regardée comme son testament spirituel. L'auteur y exhorte les fidèles à travailler sans relâche à leur sanctification, et les précautionne contre les piéges de l'hérésie.

On croit à Rome, sur une ancienne tradition, que la maison de Pudens, sénateur romain, fut changée par notre saint apôtre en une église, et que c'est celle qui porte aujourd'hui le nom de *Saint-Pierre-aux-Liens* [b]. On trouve aussi dans plusieurs anciens Martyrologes une fête de *la dédicace de la première église consacrée à Rome par S. Pierre*. Les Chrétiens n'eurent d'abord que des oratoires et des chapelles, parce qu'ils étaient obligés de se cacher pour se soustraire à la fureur des païens. Mais lorsque le feu de la persécution de Sévère eut été éteint, ils convertirent en églises les plus célèbres d'entre ces chapelles.

Il n'est pas possible de douter que S. Pierre n'ait annoncé l'Evangile dans toute l'Italie; Eusèbe, Rufin et d'autres anciens auteurs le disent expressément. On ne peut douter non plus qu'il n'ait prêché dans d'autres provinces de l'Occident. Les apôtres, comme nous l'avons déjà observé, avaient ordre d'instruire toutes

[a] C'était la coutume chez les Juifs de donner des noms allégoriques à de semblables villes. Ils donnaient celui de *Sodome* à une ville infâme par ses débauches; celui d'*Egypte* à un pays idolâtre; celui de *Canaan* à une race maudite de Dieu. Rome est aussi appelée Babylone dans l'Apocalypse. Calmet, dans son Commentaire sur l'Epître de S. Pierre, n'ose déterminer si l'on doit entendre *Babylone* de Chaldée, qui, au rapport de Pline et de Strabon, était alors ruinée, et que les Juifs avaient abandonnée quelques années auparavant, ou *Babylone* d'Egypte, qui n'était plus pour lors qu'un château. Il faut remarquer que les Chrétiens de la primitive Eglise pouvaient avoir encore d'autres raisons de donner à la ville de Rome le nom de *Babylone*.

[b] *Sancti Petri ad vincula*. Quelques auteurs pensent que le Chrétien nommé Pudens, dont parle S. Paul, 2 *Tim. l.* 25, est le même que le sénateur.

les nations; aussi ne se renfermèrent-ils pas dans de simples villes, si l'on en excepte S. Jacques, qui fixa sa résidence à Jérusalem pour travailler à la sanctification des Juifs[a].

Lactance rapporte[1] que S. Pierre et S. Paul étant à Rome, prédirent qu'un prince marcherait bientôt contre les Juifs et les vaincrait; qu'il raserait leur ville principale; que durant le siége les habitans souffriraient horriblement de la faim et de la soif, et que même ils se mangeraient les uns les autres; qu'après la prise de la ville, ils verraient leurs femmes cruellement tourmentées devant leurs yeux, leurs filles déshonorées, leurs fils mis en pièces, leurs petits enfans massacrés, leur pays ravagé par le fer et le feu, toute la nation enfin bannie de la terre de ses pères, et cela en punition du crime qu'ils avaient commis en rejetant le Fils de Dieu.

On lit dans S. Athanase[2], que S. Pierre et S. Paul prirent la fuite durant les persécutions, mais qu'ils allèrent courageusement au-devant de la mort, lorsqu'ils eurent été avertis par une lumière supérieure que le moment de leur martyre était enfin arrivé.

Jésus-Christ, après la résurrection, prédit à S. Pierre qu'il le glorifierait par le sacrifice de sa vie, et même qu'il le suivrait par la mort de la croix[3]. Il lui révéla depuis, d'une manière spéciale, le temps de sa mort[4]. Cet apôtre se prépara à la couronne du martyre par divers triomphes qu'il remporta sur le démon. Mais avant de raconter de quelle manière il consomma son sacrifice, il est à propos de présenter en abrégé l'histoire du dernier combat qu'il eut à soutenir contre son plus fameux adversaire.

Simon le Magicien ayant parcouru plusieurs provinces, vint à Rome et s'y acquit une grande réputation. Nous apprenons de S. Justin, de S. Irénée, de Tertullien, d'Eusèbe, de S. Cyrille de Jérusalem et de Théodoret, que l'empereur Claude et le sénat lui décernèrent les honneurs divins, et lui firent élever une statue dans l'île du Tibre, avec cette inscription : *A Simon le Dieu saint*[b].

[1] *L.* 4, *c.* 11.
[2] *Apol. pro fuga*, *p.* 713.
[3] *Joan. XIII*, 36, *XXI*, 18, 19.
[4] 2. *Petr. I*, 14.

[a] Les Anglais prétendent que leur île eut le bonheur d'être visitée par S. Pierre; mais cette prétention n'est appuyée que sur le témoignage d'auteurs modernes. *Voyez* Alford, Ussérius et Cressy.

[b] Saumaise et quelques autres modernes ont douté de ce fait, et se sont imaginés que S. Justin qui le rapporte s'était trompé. Ils se fondent sur ce qu'il y a environ deux cents ans on trouva, en creusant dans l'île du Tibre, une statue dédiée, non à Simon le Magicien, mais à Semo Sancus ou Sangus, demi-dieu des Sabins, et où l'on lisait cette inscription : *Simoni Sanco deo Fidio sacrum Sex. Pompeius Sp. F. Mussianus.... donum dedit;* mais ils ont été réfutés par plusieurs habiles critiques, notamment par Tillemont, qui s'exprime ainsi, *t.* 2, *p.* 482, dans une de ses notes sur Simon le Magicien, que nous rapporterons presque en entier :

« S. Justin, martyr, assure qu'on éleva une statue, dans Rome, à Simon le Ma-

Ce prétendu dieu avait gagné les bonnes grâces de Messaline, femme capable de donner dans toutes sortes d'extravagances, et

» gicien, comme à un Dieu. Il le répète deux fois dans sa grande Apologie, » adressée aux empereurs, au sénat et à tout le peuple romain; et il marque » assez que c'était l'empereur Claude et le sénat qui la lui avaient fait dresser : » au moins est-il visible que S. Cyrille de Jérusalem l'a entendu de la sorte. » S. Irénée, *l.* 1 *adv. Hær. c.* 20, *p.* 115; Tertullien, *Apol. c.* 13; Eusèbe, *Hist.* » *l.* 2, *c.* 14; S. Cyrille de Jérusalem, *Cat.* 6, *p.* 53; S. Augustin, *l. de Hær. c.* 1, » *p.* 8; et Théodoret, *Hær. fab. l.* 1, *c.* 1, parlent aussi de cette statue. Les » deux premiers reconnaissent assez clairement qu'elle avait été dressée par une » autorité publique, et S. Augustin l'assure expressément. S. Justin dit qu'elle » était placée sur le Tibre entre les deux ponts, c'est-à-dire dans l'île du Tibre, » avec cette inscription latine : *Simoni Deo sancto.* Tertullien et S. Cyrille de » Jérusalem marquent la même inscription...

» Comment s'imaginer que S. Justin se soit trompé effectivement, et qu'un » homme aussi grave qu'il l'était, et fort instruit de la mythologie païenne, » écrivant à l'empereur et au sénat sur une matière très-importante, ait avancé » un fait de cette conséquence sans l'examiner, et soit tombé dans une faute » si ridicule en une chose toute publique, dont le moindre artisan le pouvait » convaincre?... Les païens n'auraient pas manqué de relever cette bévue; et » s'ils l'avaient relevée, comment S. Justin aurait-il pu s'exempter d'en faire » quelque excuse dans sa seconde Apologie, qu'il adressa encore à l'empereur » et au sénat? Comment aurait-il eu la hardiesse de citer cet endroit, même » dans son Dialogue avec Tryphon, *p.* 349? Comment S. Irénée et Tertullien, » qui étaient mieux instruits que personne des folies du paganisme, n'auraient-» ils pas évité de faire la même faute? S. Augustin connaissait le *Sancus* ou » *Sangus* des Sabins, puisqu'il en parle expressément, *de Civ. l.* 18, *c.* 19. Il dit » cependant qu'on avait dressé une statue par autorité publique, non-seulement » à Simon, mais encore à son Hélène, ce qu'il n'avait pas tiré de S. Justin. » Théodoret, qui dit que la statue de Simon était d'airain, nous donne aussi lieu » de croire que cette histoire n'était pas appuyée sur un seul auteur.

» D'ailleurs, il est aisé d'apercevoir la différence qu'il y a entre ces termes » *Semoni Sanco* ou *Sango*, et *Simoni sancto*. De plus, le mot *Fidio* détermine » absolument le sens, et désigne le dieu *Fidius*, que les Romains faisaient pré-» sider aux sermens........ Si S. Justin a cru que les termes *Deo Fidio* mar-» quaient la qualité de fils de Dieu, pourquoi ne l'insérait-il pas dans son » Apologie?..... Enfin, la statue de Sémon fut érigée par une personne privée, » et non par l'empereur ou le sénat..... Il y avait plusieurs statues consacrées » à *Semo Sancus*, outre celle qui était érigée dans l'île du Tibre. Baronius, *ad* » *an.* 44, parle d'une qui avait été érigée sur le mont Quirinal. Gruter, *In-* » *script. p.* 96, 97, 98, parle de deux autres qui ont été trouvées en Italie.... On » voit par le même Gruter que les Romains donnaient quelquefois à leurs dieux » l'épithète de *sanctus*. Ils donnaient aussi celle de *deus* à ceux qu'ils savaient » bien avoir été des hommes, quoique ordinairement ils se servissent en cette » occasion du mot de *divus*.....

» S. Irénée et S. Cyrille assurent que la statue dont il s'agit fut dressée par » le commandement de l'empereur Claude. S. Augustin dit que cela se fit par » la persuasion de Simon même, et par conséquent durant sa vie...... Les Ro-» mains offrirent des sacrifices à Caligula et à Domitien avant leur mort; et » Apollone de Tyane, selon Philostrate, fut aussi adoré comme un dieu dès son » vivant. On lit dans Athénagore, *Legat. pro Christ. p.* 29, que vers l'an 180, » la ville de Troade avait dressé plusieurs statues à un nommé Nérullin, et » qu'on offrait même des sacrifices à l'une de ces statues, parce que l'on pré-» tendait qu'elle rendait des oracles, et qu'elle guérissait les malades dans le » temps que Nérullin vivait et était malade lui-même. Ne sait-on pas que S. » Paul et S. Barnabé eurent bien de la peine à empêcher que ceux de Lystre » ne leur immolassent des victimes, etc.

» Il faut observer, dit Reeves dans ses notes sur l'Apologie de S. Justin, » *p.* 50, que le saint martyr était de Samarie, et qu'il vivait dans un temps » peu éloigné de celui de Simon; qu'il joignait un grand savoir à beaucoup de » gravité; qu'il avait un génie très-propre à éclaircir ces sortes de matières; » qu'il était à Rome dans un temps où tout le monde pouvait lui apprendre de » quel Dieu était la statue dont il s'agit; qu'il présenta son Apologie aux em-» pereurs et au sénat, et qu'il demanda fortement l'abolition de la statue. Si

qui avait le talent de persuader ce qu'elle voulait à l'empereur Claude, son mari. Ce prince, en effet, dépourvu de tout mérite, n'agissait que par des impressions étrangères; et c'est à juste titre qu'on a dit de lui que c'était un enfant à cheveux gris, un imbécile qui ne porta jamais véritablement la pourpre.

Messaline ayant été assassinée pour ses crimes, Claude épousa Agrippine, sa propre nièce, sans égard pour les lois romaines, qui proscrivaient de pareils mariages comme incestueux. Cette princesse, encore plus méchante que Messaline, rendit l'empereur cruel; et l'on vit Claude en venir par stupidité jusqu'à tremper ses mains dans le sang innocent. Il se laissa aussi déterminer à adopter Néron, qu'Agrippine avait eu de Domitius, son premier mari. Britannicus fut le fruit de l'union funeste de Claude et d'Agrippine. En 51, l'impératrice empoisonna son mari; et à force d'entasser crimes sur crimes, elle fraya à Néron, son fils, une route au trône impérial.

Ce jeune prince oublia bientôt qu'il devait son élévation à sa mère. Au reste, les Romains ne firent qu'y gagner; il gouverna, les cinq premieres années de son règne, avec beaucoup de clémence, parce qu'il confiait l'administration des affaires à Sénèque, son précepteur, et à Burrhus, préfet des cohortes prétoriennes. On lui reproche cependant durant ce temps-là la mort de son frère Britannicus, dont il se défit par la voie du poison. Mais lorsqu'une fois il eut versé le sang d'Agrippine, sa propre mère [a], il devint le plus grand monstre de cruauté et de vices qui ait peut-être jamais déshonoré l'espèce humaine.

Simon le Magicien trouva le moyen de s'insinuer dans ses bonnes grâces. Cela lui fut d'autant plus facile, que Néron était infatué jusqu'à l'extravagance des superstitions de la magie. Sa plus forte passion était d'exceller dans cet art diabolique. Aussi n'épargna-t-il, pour s'y rendre habile, ni dépenses, ni crimes. Tous ses efforts n'aboutirent pourtant qu'à le couvrir de confusion [b]. Les Pères assurent que Simon promit à l'empereur et au peuple qu'il s'éleve-

» ce qu'il disait n'eût été fondé que sur une bévue grossière, il en eût sans » doute résulté un très-mauvais effet, et pour son Apologie, et pour la cause » dont il s'était déclaré l'avocat, etc. » *Voyez* sur le même sujet Baronius, *ad an.* 44, *n.* 55; Spencer, *not. in Orig. contra Cels. l.* 1, *p.* 44; Hammond, *Diss.* 1, *de Episc.* Grotius, *t.* 3, *Oper. p.* 488; Halloix, *in S. Justin.* et surtout la Dissertation de Weston, *p.* 17.

[a] Agrippine fut assassinée en 58.

[b] Tiridate, prince parthe et fameux magicien, étant venu à Rome, Néron le couronna roi d'Arménie dans le *forum*, dans l'espérance d'apprendre de lui des secrets importans. Ce fut en vain que les plus habiles magiciens parthes mirent tout en œuvre pour satisfaire la curiosité de l'empereur. Tous leurs efforts se terminèrent à prouver au monde la futilité de leur art. Pline remarque qu'on doit conclure de là que la magie est une science aussi frivole qu'impie. Tillemont observe la même chose à l'occasion de Julien l'Apostat.

rait dans l'air par le moyen de ses anges, prétendant imiter par là l'ascension de Jésus-Christ. Ils ajoutent qu'il prit effectivement son essor, par la vertu du pouvoir magique, en présence de Néron; mais que S. Pierre et S. Paul s'étant mis en prières, l'imposteur tomba à terre; qu'il eut une jambe cassée de sa chute, et qu'il mourut peu de jours après dans la rage et le désespoir[a].

Les progrès que l'Evangile faisait tous les jours à Rome par les miracles et la prédication des apôtres, furent, au rapport de Lactance, la cause de la persécution que Néron excita contre l'Eglise. Quelques Pères disent que la haine qu'il portait à S. Pierre et à S. Paul s'augmenta encore de beaucoup par le malheur arrivé à Simon le Magicien; et c'est ce que sa conduite ne prouva que trop. Il avait déjà commencé à persécuter les Chrétiens, et il en avait immolé un grand nombre à sa cruauté à l'occasion de l'incendie qui consuma la ville de Rome en 64.

Les fidèles, dit S. Ambroise[1], considérant la grandeur du danger que courait S. Pierre, le conjurèrent de prendre la fuite. Il refusa d'abord de le faire; mais à la fin il se rendit à leurs importunités et se sauva pendant la nuit. Lorsqu'il était sur le point de sortir de la porte de la ville, il eut une vision dans laquelle Jésus-Christ lui apparut. Il lui demanda: « Seigneur, où allez-vous? Je viens à » Rome, lui répondit le Sauveur, pour être crucifié de nouveau. » Pierre comprit aussitôt le sens de ces paroles. Il les regarda comme un reproche de sa lâcheté, et comme une preuve que la volonté de Dieu était qu'il souffrît. Il retourna donc dans la ville, où il fût arrêté et mis avec S. Paul dans la prison Mamertine. On dit que les deux apôtres restèrent là huit mois, et qu'ils convertirent S. Processe et S. Martinien, qui étaient des principaux de leurs gardes, avec quarante-sept autres personnes de l'un et de l'autre sexe.

On croit qu'ils furent fouettés avant que d'être exécutés. En supposant que S. Paul, comme citoyen romain, n'ait point passé par ce supplice, il est au moins certain que S. Pierre l'a subi, les lois de Rome ordonnant qu'on y appliquât les personnes qui devaient être crucifiées. C'est une ancienne tradition que les deux apôtres furent conduits ensemble hors de la ville par la porte d'Ostie.

[a] Cet événement merveilleux est rapporté par S. Justin, S. Ambroise, S. Cyrille de Jérusalem, S. Augustin, S. Philastre, S. Isidore de Péluse, Théodoret, etc. Dion Chrysostôme, auteur païen, assure, *or.* 21, que Néron retint long-temps à sa cour un magicien qui lui promit de voler dans les airs. On lit dans Suétone, *in Ner. c.* 12, qu'aux jeux publics un homme entreprit de voler en présence de Néron, mais qu'il tomba dès qu'il eut pris son essor, et que le balcon où était l'empereur fut teint de son sang. Baronius, Tillemont, Cellier et Orsi entendent cette histoire de Simon le Magicien.

[1] *Serm.* 68.

S. Prudence dit qu'ils souffrirent en un même lieu, vers un marais qui était le long du Tibre. Selon quelques auteurs, S. Pierre fut martyrisé le même jour du mois que S. Paul, mais un an plus tôt. Eusèbe, S. Epiphane et la plupart des anciens placent le martyre des deux apôtres le 29 de juin de la même année.

Lorsque S. Pierre fut arrivé au lieu du supplice, il demanda à être crucifié la tête en bas, se jugeant indigne de mourir de la même manière que son divin maître[a]. Les Pères[1] attribuent cette demande, partie à son humilité, partie au désir qu'il avait de souffrir davantage pour Jésus-Christ[b]. Les bourreaux se rendirent à la prière de l'apôtre. Il fut attaché à la croix avec des clous, selon S. Chrysostôme, S. Augustin et S. Astère. Tertullien dit qu'il fut lié avec des cordes. Il est probable qu'on fit l'un et l'autre[c]. Le père Pagi met le martyre de S. Pierre et de S. Paul dans l'année 65[d].

[1] *Voyez* S. Ambroise, *in Ps.* 118; S. Augustin, *Serm.* 253; et S. Prudence *loc. cit.*

[a] *Ille tamen veritus, celsæ decus æmulando mortis,*
Ambire tanti gloriam magistri.....
Noverat ex humili cœlum citiùs solere adiri. S. Prud. de Cor. Hymn. 6.

Voyez aussi Origène; *in Gen. ap. Eus. l.* 3, *c.* 1; S. Chrysostôme, *Hom.* 5 *in* 2. *Tim.* 2; S. Jérôme, *de Script.*

[b] Nous apprenons de Sénèque que les Romains crucifiaient quelquefois les hommes la tête en bas; et Eusèbe rapporte, *Hist. l.* 8, *c.* 8, que plusieurs martyrs terminèrent leur vie par ce genre de supplice.

[c] Il est dit dans les Pontificaux et les Calendriers les plus anciens, que S. Pierre fut crucifié et enterré près du palais de Néron, sur le mont Vatican, dans le lieu même où est aujourd'hui la grande église qui porte son nom. *Voyez* Schelestrate, *tom.* 1 *Ant. eccl. p.* 402; Berti, *Diss. hist. tom.* 2, *p.* 12; Bzovius; et Aringhi, *Roma subterranea.*

[d] On ne peut bien fixer la chronologie de l'histoire de S. Pierre, qu'après avoir déterminé l'année précise de la mort de Jésus-Christ. La confusion s'étant mise dans les consulats, par lesquels les Romains dataient leurs années, et les consulats mêmes ayant été anéantis bientôt après, Denys le Petit, Scythe d'origine et abbé d'un monastère à Rome, publia, l'an 527 de l'ère chrétienne et le dernier du règne de l'empereur Justin, un cycle pascal dans lequel il datait les années du premier jour de janvier suivant, mettant la naissance de Jésus-Christ au 25 de décembre.

George le Syncelle parle d'un Pandore, moine d'Égypte, qui florissait sous le règne d'Arcade, au cinquième siècle, et qui donna une chronique où il adoptait cette époque; en quoi il fut imité par plusieurs Orientaux.

Denys le Petit l'introduisit d'abord en Occident, mais l'usage en devint si universel, qu'avant la fin du huitième siècle on l'appelait l'ère commune des chrétiens. Bède cependant (en 731), tant dans son Histoire que dans son livre *de temporum ratione,* ainsi que plusieurs autres écrivains, placent leur ère un an plus tôt que Denys, et datent de la fête de l'Incarnation de Jésus-Christ ou de l'Annnonciation de la sainte Vierge, c'est-à-dire du 25 de mars.

Les chronologistes modernes, trouvant que cette ère commune était sujette à une erreur, et que la naissance de Jésus-Christ la précédait certainement, se sont jetés dans des extrémités opposées. A force de systèmes et de dissertations, ils n'ont fait qu'embrouiller la matière par leurs incertitudes, et il est fort difficile de fixer au juste la première période du christianisme. Pour éviter toute ambiguité, et pour porter quelque lumière dans cette partie de l'Histoire sainte, nous ferons quelques observations qui serviront comme de fil au lecteur pour le conduire dans ce labyrinthe.

On n'a point eu assez de déférence pour l'autorité des Pères qui ont vécu

S. Grégoire rapporte [1] que les deux apôtres furent enterrés dans les Catacombes, à deux milles de Rome; et leur fête *aux Cata-*

près du siecle apostolique. De là une multitude de fautes où l'on est tombé. On ne peut effectivement les éviter qu'en marchant à la lueur du flambeau qu'offre le témoignage des Pères. On trouve aussi dans leurs écrits un système plus lié, plus suivi et plus facile à accorder avec l'histoire de l'Évangile. Il en résulte que Jésus-Christ est né dans l'année de Rome 749, selon le calcul de Varron, la quarantième d'Auguste, la cinquième avant l'ère commune, sous le douzième consulat d'Auguste et de L. Cornélius Sulla. Il entrait dans sa trentième année lorsqu'il fut baptisé; il fit depuis quatre Pâques, et fut crucifié le 25 de mars, la trente-troisième année de son âge, et la vingt-neuvième de l'ère commune, les deux Géminus étant consuls. *Voyez* Tertullien, *adv. Jud. c.* 8; S. Augustin, *de Civ. l.* 18, *c.* 54; Victor d'Aquitaine, *in Chron.* le Calendrier de Libère, et plusieurs autres Calendriers anciens cités par Henschénius. *Voyez* aussi Orsi, *t.* 1; et Berti, *Diss. Hist.* 6, *t.* 1, *p.* 232. Le Sauveur mourut la quinzième année de Tibère, à compter du temps où il commença à régner seul, comme nous l'apprenons de Tertullien, *loc. cit.* de Lactance, *Instit. l.* 4, *c.* 10; de S. Prosper, etc. c'est-à-dire, la dix-huitième année depuis qu'Auguste l'eut associé au gouvernement de toutes les provinces de l'Empire.

On objecte qu'en cette année la pleine lune ne tombait point un vendredi. Mais nous répondons à cela, qu'il s'est souvent glissé des altérations dans les cycles astronomiques; que nous ne connaissons pas ceux que suivaient les Juifs; qu'il a été démontré par Samuel Petit, que quels qu'ils fussent, il y avait beaucoup de confusion, surtout après qu'Hérode eut introduit dans la Judée le Calendrier romain avec sa réformation; que nous ignorons comment les Juifs firent cadrer ce Calendrier avec leur mois Nisan, qui était lunaire; que leur manière d'observer la nouvelle lune, décrite par le P. Lami, ainsi que leur Veader, montrent qu'ils étaient peu délicats en fait de cycles.

Ussérius et Lancelot contredisent l'Évangile, quand ils donnent à Jésus-Christ trente-trois ou trente-quatre ans, lors de son baptême; ils lui en donnent trente-sept à sa mort, contre le témoignage de S. Ignace, martyr, de S. Augustin, etc., qui assurent qu'il n'en vécut que trente-trois.

Pour revenir à S. Pierre, nous apprenons de S. Jérôme, *de Script. in Paulo*, qu'il souffrit la trente-septième année après le crucifiement de Jésus-Christ, par conséquent la soixante-cinquième de l'ère commune, et la douzième de Néron. Il gouverna donc l'Église trente-sept ans.

Les anciens s'accordent à dire que Jésus-Christ étant monté au ciel, les apôtres restèrent douze ans dans la Judée avant que de se disperser dans le reste du monde. On suppose cependant que la première et la dernière de ces années n'étaient que commencées. Ainsi on doit dater le commencement de l'histoire apostolique de l'an 41 de l'ère chrétienne. S. Pierre vint alors à Rome, et y fixa sa chaire épiscopale, *Cùm primùm Antiochenam fundasset Ecclesiam*, dit Eusèbe dans sa Chronique, *Romam proficiscitur, ubi Evangelium prædicans, 25 annis ejusdem Urbis episcopus perseverat. Secundo Claudii anno,* dit aussi S. Jérôme (*in Catal.*), *ad expugnandum Simonem Magum, Romam pergit; ibique 25 annis Cathedram sacerdotalem tenuit.* On trouve la même chose dans S. Sulpice-Sévére, *Hist. l.* 2; dans Paul Orose *l.* 7 *c.* 6; dans S. Léon, *serm.* 8 *in Nat. Apost.* dans le Calendrier de Libère; dans tous les anciens Pontificaux; dans Bède, *de Temp. rat.* dans S. Prosper, etc. S. Pierre souffrit en 65, sous le consulat de Nerva et de Vestin, la trente-septième année après la mort de Jésus-Christ et la douzième de Néron. *Passus est*, dit le Calendrier de Libère, *tertiâ antè Calendas Julias, Consulibus Nervâ et Vestino*

Nous lisons dans Lactance, *de Mort. Persec. l.* 1, que les apôtres avaient prêché vingt-cinq ans avant le règne de Néron, lorsque S. Pierre vint à Rome, ce qui ne signifie pas qu'il n'y était point venu auparavant. Du moins l'auteur que nous citons ne le dit point. Or, ces vingt-cinq ans s'accordent exactement avec la chronologie que nous suivons; il est évident, par le témoignage de Suétone, de Tacite et de Sulpice-Sévère, que Néron persécuta les Chrétiens immédiatement après l'embrasement de Rome, arrivé l'an 64, le onzième du règne de ce prince. Sulpice-Sévère, *l.* 2, et S. Epiphane, *Hær.* 27, disent que les apôtres ne furent point martyrisés au commencement de la persécution, mais dans

[1] *L.* 3, *Ep.* 30.

combes est marquée au 29 de juin dans le Calendrier romain publié par Buchérius. L'auteur d'une ancienne histoire qui se lisait dans l'église gallicane au huitième siècle, dit que leurs corps ne restèrent là que dix-huit mois. Celui de S. Paul fut porté sur le chemin d'Ostie, un peu plus loin de Rome, et celui de S. Pierre, sur le mont Vatican, apparemment par les Juifs convertis qui habitaient ce quartier-là. Aujourd'hui les chefs des deux saints, renfermés dans des bustes d'argent, se gardent dans l'église de Saint-Jean-de-Latran. La grande église de Saint-Paul, sur le chemin d'Ostie, possède une moitié du corps de chaque apôtre; l'autre moitié est dans un souterrain magnifique de l'église du Vatican, lequel s'appelle *la Confession de S. Pierre*, et en latin *Limina Apostolorum.* On y va par dévotion de toutes les parties du monde chrétien.

S. Chrysostôme ne pouvait retenir les transports de sa piété et de son admiration lorsqu'il nommait ces deux saints, et surtout lorsqu'il parlait de l'amour de S. Pierre pour son divin maître. Il l'appelait « le coryphée du chœur apostolique, la bouche de tous » les apôtres, la tête et le chef de cette sainte famille, le préfet de » tout le monde, le fondement de l'Eglise [1]. »

S. Pierre quitta tout pour suivre Jésus-Christ, et il en fut récompensé par la promesse de recevoir la vie éternelle dans l'autre monde, et le centuple dans celui-ci. Heureux échange! Promesse magnifique! s'écrie S. Bernard. O paroles puissantes, qui ont dépouillé l'Egypte de ses plus précieuses richesses, et qui ont peuplé les déserts et les monastères d'une multitude innombrable de saints, dont l'emploi était de faire sur la terre ce que les bienheureux feront éternellement dans le ciel! On peut dire d'eux, comme de Marie, qu'ils ont choisi la meilleure part, qui ne leur sera jamais ôtée. Qui pourrait exprimer la grandeur de la félicité qui leur est destinée, et la douceur des consolations qu'ils goûtent dès à présent? Qu'ont-ils donc quitté pour se procurer de tels avantages? Des choses de néant, des sujets d'inquiétude, de

la douzième année de Néron. Le P. Papebroch l'appelle la onzième, parce que Néron commença à régner en octobre. Mais le P. Pétau, *de Doctr. Temp. l.* 1, *c.* 14, prouve que les années du règne des empereurs romains se comptaient toujours du commencement de la première année, et non du jour où ils prenaient possession de leur souveraine puissance.

Tillemont s'est imaginé que les deux apôtres souffrirent un an plus tard que nous le prétendons. Mais il ne répond point à l'objection tirée de l'absence de Néron. En effet, ce prince alla dans la Grèce avant le mois de juin, et il y resta jusqu'au 9 de ce mois, qu'il se donna lui-même la mort, comme nous l'apprenons de l'Epitome de Dion Cassius par Xiphilin. *Voyez* Sollier, un des continuateurs de Bollandus, *Hist. Chron. Patriarch. Antioch. antè t.* 4 *julii.*

---

[1] *Hom. in* 2. *Tim. III,* 1, *t.* 6, *p.* 982, *edit. Ben.*

crainte, de danger. Ils ont renoncé à des biens que les philosophes idolâtres méprisaient [a], à des biens qui embarrassent quand on les possède, qui déchirent quand on les perd, et qui souillent le cœur quand on s'y attache.

Heureux ceux qui imiteront le renoncement de S. Pierre! Comme lui, ils en recevront la récompense dans cette vie-ci et dans l'autre. Quel que puisse être leur état, ils useront du monde comme n'en usant pas; ils y vivront comme s'ils y étaient étrangers; ils auront des biens sans y attacher leur cœur; on les verra se livrer aux affaires temporelles, pour correspondre aux vues de la Providence qui les en a chargés, mais ils n'auront rien de terrestre dans leurs affections, et ils seront de véritables citoyens du ciel au milieu du commerce des hommes. Malheureux au contraire ceux qui, renonçant au monde, ne le font que de bouche; ils en ont toujours l'amour dans le cœur, et ils en portent l'esprit et la contagion jusque dans ces sanctuaires destinés à garantir l'innocence du souffle empesté du vice.

S[te] HEMME, VEUVE.

Hemme était proche parente de l'empereur S. Henri. S'étant engagée dans l'état du mariage, elle y sanctifia le monde et sa famille par l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Après la mort de son mari, elle fonda, sous la règle de S. Benoît, le double monastère de Gurk, en Carinthie, et prit le voile parmi les religieuses, qui devaient être au nombre de soixante-douze. Elle termina sa vie par une mort précieuse dans le Seigneur, en 1045 [b].

Voyez Papebroch, *t.* 5 *junii*, *p.* 499.

[a] On sait que le philosophe Cratès jeta ses biens dans la mer, pour être délivré des inquiétudes qui sont inséparables de la possession des richesses. *Abite in profundum, malæ cupiditates,* dit-il alors; *ego vos mergam, ne mergar à vobis.*

[b] L'archevêque de Saltzbourg fonda un evêché à Gurk en 1073, y étant autorisé par Alexandre III et par l'empereur Henri IV. Les revenus de l'abbaye furent unis à l'évêché en 1120. Le monastère des filles fut alors détruit, et les moines devinrent chanoines-réguliers. Ils desservent encore l'église cathédrale, et sont de la congrégation de Latran.

MARTYROLOGE.

A Rome, fête des apôtres S. Pierre et S. Paul, qui souffrirent la même année et le même jour sous l'empereur Néron : le premier, crucifié dans la même ville, la tête en bas, et enterré au Vatican auprès de la voie Triomphale, est honoré de la vénération de toute la terre; le second, immolé par le glaive et enterré sur le chemin d'Ostie, est honoré d'un culte pareil.

A Argenton, S. Marcel, martyr, qui fut décapité pour la foi de Jésus-Christ, avec un militaire appelé Anastase.

A Gênes, fête de S. Cyr, évêque.

A Narni, S. Cassius, évêque de cette ville, duquel S. Grégoire rapporte qu'il ne passait presque aucun jour de sa vie sans offrir au Dieu tout-puissant l'hostie d'expiation. A cette pratique répondait sa vie, puisque, donnant en aumônes tout ce qu'il avait, il fondait en larmes tout le temps du sacrifice. Enfin, un jour de la fête des Apôtres, jour auquel il avait, chaque année, l'habitude de venir à Rome, ayant célébré la messe, et donné aux assistans le corps du Seigneur et la paix, il rendit son âme à Dieu.

En Chypre, Ste Marie, mère de Jean, qui fut surnommé Marc.

Au territoire de Sens, Ste Benoîte, vierge.

Saints de France.

A Saint-Mihiel en Lorraine, Ste Homberge, femme mariée.

Autres.

En Ethiopie, Ste Acrosie.

A Wissembourg, le B. Henrik, enfant, massacré par les Juifs.

TRENTIÈME JOUR DE JUIN.

S. PAUL, APOTRE.

Tiré des Actes des apôtres, et des Épîtres de S. Paul. Voyez *Tillemont, t.* 1.

La vocation miraculeuse de S. Paul par la voix même de Jésus Christ; l'ordre exprès qu'il reçut du Saint-Esprit d'aller instruire toutes les nations; son ravissement extraordinaire, par lequel il fut consacré pour l'apostolat dans le ciel même, où il apprit des mystères qu'il ne pouvait révéler aux hommes; le don de prophétie et d'inspiration qu'il possédait dans le plus haut degré; les choses étonnantes qu'il fit et souffrit, tant pour la gloire de Dieu que pour la conversion du monde, lui ont mérité une place parmi les apôtres, quoiqu'il ne fût point du nombre des douze auxquels on donne communément ce titre. Nous avons rapporté, sous le 25 de janvier, de quelle manière le Sauveur l'amena à la connaissance de son Evangile.

Lorsqu'il eut été baptisé, il prêcha quelques jours Jésus-Christ dans la synagogue de Damas [1]. Il se retira ensuite dans l'Arabie. On croit que ce fut dans un lieu peu éloigné de Damas. Cette ville était de la domination d'Arétas, roi d'Arabie, et beau-père d'Hérode Antipas. On ignore combien de temps S. Paul passa dans cette retraite. De retour à Damas, il y prêcha la foi de nouveau, et y confondit les Juifs avec une force merveilleuse.

Ceux-ci ne pouvant entrer en lice avec lui, formèrent le projet de lui ôter la vie, et mirent dans leurs intérêts le gouverneur de Damas [2]. Ils firent donc diverses perquisitions pour l'arrêter, et ils obtinrent du gouverneur qu'on gardât les portes de la ville, afin qu'il ne pût échapper. Mais l'apôtre fut averti à temps du danger que courait sa vie. Les frères, pour le délivrer de la fureur de ses ennemis, le descendirent, durant la nuit, dans une corbeille, par une fenêtre qui donnait sur les murailles de la ville. Il passa trois ans, partie à Damas, partie dans le pays d'alentour. Il se rendit ensuite à Jérusalem pour voir S. Pierre.

S. Barnabé, qui le connaissait, l'introduisit devant S. Pierre et S. Jacques, qui applaudirent, ainsi que les autres fidèles, à la sincérité de sa conversion. La plupart des Chrétiens l'avaient d'abord

[1] Act IX.

[2] *Voyez* le livre intitulé : *Dissertationes tres D. Pr. Walch*, 1° *De Ethnarcha Judæorum Damascenorum Paulo insidiantium.* Act. IX, 23, 24; 2° *De Simone Coriario.* Act. X, 6; 3° *De Agabo Vate*, Act. XX, 10. *Gottingæ*, an. 1758.

évité, craignant quelque dessein caché de la part d'un homme qui avait persécuté l'Eglise avec tant de fureur. On voit par là qu'il n'y a eu rien d'humain dans l'établissement du christianisme. Si la doctrine que prêchaient les apôtres n'eût pas été vraie, comment Paul, qui avait été un des plus ardens persécuteurs des Chrétiens, aurait-il embrassé la foi? Les fourbes sont ordinairement soupçonneux et jaloux. Quelle candeur et quelle sincérité dans les apôtres! leurs disciples, plutôt que de les abandonner, ont sacrifié leurs biens et leurs vies, tandis qu'en révélant l'imposture, ils avaient tout à attendre des Juifs et des païens. Ils ne leur étaient donc attachés qu'à cause de l'évidence de leurs miracles, de l'humilité de leurs cœurs, de l'héroïque sainteté de leur vie, de leur constance dans les tourmens. Il résulte de toutes ces circonstances réunies, qu'il est impossible de soupçonner d'erreur et d'imposture la doctrine et le témoignage des apôtres. D'ailleurs cette sincérité des apôtres envers S. Paul, et de S. Paul envers les apôtres, et cette uniformité contante à attester les mêmes vérités au milieu des plus cruelles persécutions, ne donnent-elles pas le plus haut degré d'évidence à l'histoire de la conversion miraculeuse de notre saint, et à tout le christianisme? Et prouver que cette conversion est un miracle proprement dit, n'est-ce pas prouver que l'Evangile est vrai, et que son origine est divine?

S. Paul demeura quinze jours à Jérusalem. Durant ce temps-là, il jouit des entretiens de S. Pierre, et se montra très-zélé à disputer dans la synagogue. Mais les Juifs fermèrent opiniâtrément les oreilles aux vérités du salut. Ne pouvant résister à la force des discours de Paul, ni à l'évidence dans laquelle il mettait la révélation évangélique, ils eurent recours à la violence, et cherchèrent les moyens de se défaire de lui. Les fidèles le tirèrent de leurs mains, en le conduisant à Césarée, d'où il s'embarqua pour Tarse, sa patrie. Il s'occupa pendant plus de trois ans à y prêcher, ainsi que dans les contrées voisines de la Cilicie et de la Syrie; et ses prédications y eurent le plus grand succès. Les cœurs avaient été disposés à recevoir l'Evangile par les disciples qui s'étaient enfuis de Jérusalem à Antioche, après le martyre de S. Etienne.

S Barnabé étant venu à Antioche en 43, demanda S. Paul pour l'aider dans le ministère de la prédication. La proposition qu'il fit fut agréée par les apôtres. Il se rendit donc à Tarse, d'où il amena S. Paul à Antioche avec lui. Ils y travaillèrent l'un et l'autre avec autant de fruit que de zèle durant l'espace d'une année. Ce fut vers ce temps-là que les disciples commencèrent à Antioche à porter le nom de *Chrétiens*. Le prophète Agabe étant venu de Jérusalem dans cette ville avec d'autres frères, predit une grande

famine qui arriva l'année suivante, la quatrième de l'empereur Claude, et la quarante-quatrième de l'ère chrétienne. Le fléau ravagea tout l'Empire, et particulièrement la Judée. Les fidèles d'entre les Juifs se trouvèrent réduits dans la plus grande misère. Ceux d'Antioche firent une quête pour eux, et la leur envoyèrent par S. Paul et S. Barnabé. Lorsque les deux apôtres se furent acquittés de leur commission, ils revinrent à Antioche. L'église de cette ville était très-florissante, et elle comptait un grand nombre de docteurs et de prophètes, dont les principaux étaient Barnabé, Simon, surnommé *le Noir*, Lucius de Cyrène, Manahen, Saul ou Paul.

Il paraît que ce fut vers ce temps-là que S. Paul fut ravi jusqu'au troisième ciel, faveur dont il parlait quatorze ans après [1]. Dieu, pour le préserver de l'enflure de l'orgueil, permit qu'il fût tourmenté par l'aiguillon de la chair, et comme par les soufflets de Satan [2]; ce que plusieurs Pères entendent des tentations honteuses [a]. L'apôtre châtiait son corps par de longues veilles et des jeûnes rigoureux, de peur qu'en prêchant aux autres il ne tombât lui-même dans le danger, et ne perdît la couronne [3]. Malgré ses travaux immenses et ses actions merveilleuses, il ne s'imaginait pas avoir rien fait; mais oubliant ce qui était derrière lui, il se portait toujours en avant pour entreprendre ce qui lui restait à faire, afin de pouvoir fournir heureusement la carrière [4]. Semblable à un athlète qui n'envisage que le but où il doit arriver, de crainte qu'en considérant l'espace déjà parcouru il ne perde l'avantage qu'il a sur ses adversaires, et ne soit privé du prix destiné au vainqueur, il se regardait comme un serviteur inutile, et bien éloigné d'accomplir tout ce qu'il devait à Dieu; car quoique sa conscience ne lui reprochât rien, il ne se croyait pas pour cela justifié devant le Seigneur [5]. Il se plaisait dans ses humiliations, dans sa faiblesse et son néant, afin que Dieu, en qui il mettait son unique force, fût glorifié en toutes choses. De cette disposition naissait l'ardeur avec laquelle il excitait sa langue, son âme, ses puissances, et toutes les créatures, à louer le saint nom de Dieu, et à rendre de continuelles actions de grâces à sa bonté et à sa miséricorde. Supérieur à la crainte des difficultés et des dangers, la vue des tourmens et de la mort n'était point capable d'arrêter l'activité de

[a] C'est le sentiment de S. Augustin, *Conc.* 2 *in Ps.* 58; de S. Jérôme, *Ep. ad Eustoch.* de Bède, et de S. Thomas, en faveur duquel M. Godeau a fait une dissertation. S. Basile, *Regul fusior, c. ult.* entend ce que dit l'apôtre, de quelque infirmité corporelle. S. Chrysostôme et Théodoret l'entendent des persécutions.

[1] 2 Cor. XIII.
[2] *Ibid.* XII, 7.
[3] 1 Cor. IX, 27; 2 Cor. VI, 5.
[4] Phil. III, 13.
[5] 2 Cor. XII.

son zèle. Il se réjouissait de souffrir, dès qu'il s'agissait de faire connaître et aimer Jésus-Christ. Il se croyait redevable à l'univers entier, aux Grecs et aux Barbares, aux sages et aux insensés, aux savans et aux ignorans, aux Juifs et aux Gentils. De pareils sentimens annoncent qu'il était crucifié au monde et mort à lui-même. Toujours il étudiait Jésus-Christ pour se pénétrer parfaitement de son esprit. Il pouvait dire avec confiance qu'il portait sur son corps les marques des plaies sacrées du Sauveur; qu'il était attaché avec lui à la croix, et qu'il ne se glorifiait point en autre chose; qu'il ne vivait plus, mais que Jésus-Christ vivait en lui. Cet homme divin, armé du pouvoir de la grâce, qui commandait à la nature, qui lisait dans l'avenir, et qui était élevé au-dessus de toutes les choses terrestres, foulait aux pieds les puissances de l'enfer et l'univers ligués contre lui. Aussi devint-il l'instrument dont Dieu se servit pour abattre l'orgueil du monde par l'humilité de la croix, et pour soumettre toutes les nations à l'empire de l'Evangile. Il fut élu pour entreprendre ce grand ouvrage dans un temps où les docteurs prêchaient à Antioche, et où les fidèles, unis ensemble, joignaient le jeûne à la prière. Ces pieux exercices accompagnaient toujours l'élection des nouveaux ministres de l'Eglise.

Le Saint-Esprit dit aux frères par quelques prophetes, de lui séparer Saul et Barnabé pour l'ouvrage auquel il les avait destinés, c'est-à-dire pour aller annoncer la foi à toutes les nations avec une pleine autorité [1]. Telle fut l'élection de S. Paul à l'apostolat [2]. Il ne voulut point, comme les autres apôtres, vivre de l'Evangile; mais il gagnait de quoi subsister en faisant des tentes [3] qui servaient aux soldats et aux mariniers. S'il recevait cependant quelquefois ce qui lui était offert par la charité des fidèles, c'était par amour pour eux [4] et non pour lui-même. Les différentes épreuves par lesquelles il avait passé faisaient qu'il était prêt à tout, et content de l'état où il se trouvait [5]. Il savait également vivre dans la pauvreté et l'abondance.

La nécessité où il était de défendre la dignité de son apostolat, d'où dépendait le fruit de son ministère, l'a fait parler une fois de ses révélations et de ses priviléges. Mais on voit, par les termes dont il se sert, qu'il en rapporte à Dieu toute la gloire. Il prend occasion des faveurs qu'il a reçues, de trembler et de s'humilier. Il ne relève ce qui pouvait être à son avantage, que quand

[1] Act. XIII.
[2] Gal. I, 11, 12.
[3] 1 Cor. IX, 6, 12. Act. XVIII, 3. Voyez Corneille de La Pierre, Calmet, et la Synopse des Critiques, *ibid*
[4] Phil. IV, 10.
[5] *Ibid.* V, 11.

le salut de ses frères y est intéressé. Sans cesse il revient à ses infirmités dans lesquelles il se glorifie. Sa langue est l'instrument de son cœur, lorsqu'il raconte ce qui était pour lui un sujet de confusion. Il est, dit-il, un blasphémateur, un persécuteur, un avorton, le dernier des apôtres, indigne même de porter le nom d'apôtre.

Nous avons dans les Actes des Apôtres une histoire abrégée des travaux de S. Paul, après qu'il eut reçu l'imposition des mains. Etant parti d'Antioche avec Barnabé en 44, il se rendit à Séleucie, où il s'embarqua pour aller en Chypre. Il prêcha d'abord à Salamine dans la synagogue des Juifs. Il traversa ensuite tout le pays jusqu'à Paphos, ville située de l'autre côté de l'île, et où le proconsul romain faisait sa résidence. Ce proconsul se nommait Sergius-Paulus. C'était un homme sage et prudent, mais qui s'était laissé séduire par le magicien Barjesus, autrement appelé Elymas. Il désira voir et entendre S. Paul, d'après la réputation que ses miracles lui avaient acquise. Comme Elymas s'opposait à la prédication de l'apôtre, il devint tout-à-coup aveugle en punition de son péché, et il fut réduit à chercher quelqu'un pour le conduire. Le proconsul, touché de ce prodige et du discours de S. Paul, se convertit et reçut le baptême. Origène et S. Chrysostôme disent qu'Elymas recouvra la vue en embrassant la foi. Quelques auteurs pensent que l'apôtre prit le nom de Paul à l'occasion de cet événement; et S. Luc ne lui donne plus que celui-là dans la suite des Actes. Mais d'autres estiment qu'il est plus probable qu'il changea de nom dès sa conversion.

S. Paul et S. Barnabé ayant quitté l'île de Chypre, s'embarquèrent pour la ville de Perge en Pamphilie. Ce fut là que Jean-Marc, qui s'était attaché à eux, les quitta et retourna à Jérusalem, n'ayant pas le courage de supporter les fatigues inséparables de tant de missions.

De Perge, S. Paul alla à Antioche, capitale de la Pisidie, et y prêcha dans la synagogue deux jours de Sabbat. Plusieurs, frappés de ses discours, crurent en Jésus-Christ; mais la plupart des Juifs s'élevèrent contre lui et le chassèrent du pays avec Barnabé. Les deux apôtres secouèrent la poussière de leurs pieds, comme pour servir de témoignage contre leur infidélité, et vinrent à Icône dans la Lycaonie. Dieu y bénit tellement leurs travaux, qu'ils convertirent un grand nombre de Juifs et de Gentils. Ils restèrent un temps considérable dans cette ville pour affermir les nouveaux fidèles. Mais à la fin ils furent obligés de s'enfuir secrètement pour éviter la fureur des ennemis de la vérité qui voulaient les lapider. De là ils portèrent l'Evangile à Lystre, à Derbe et dans d'autres

lieux de la Lycaonie, prêchant à la campagne comme dans les villes. Ce fut à Lystre qu'arriva le miracle opéré sur un homme perclus de ses jambes, et qui n'avait jamais marché. S. Paul le guérit, en lui ordonnant de se lever au milieu d'une nombreuse assemblée. Le peuple, témoin du prodige, se mit à crier, en parlant des deux apôtres, que des dieux étaient venus les visiter sous une forme humaine. Il appelait Barnabé *Jupiter*, à cause de la gravité majestueuse de sa personne, et Paul, *Mercure*, parce que c'était lui qui portait la parole. On se préparait même à leur offrir des sacrifices, et déjà les victimes ornées de guirlandes étaient devant la porte. Paul et Barnabé déchirèrent leurs vêtemens, pour marquer combien ils détestaient la conduite des païens, et pour prévenir la cérémonie sacrilége qu'ils avaient dessein de faire. Peu de temps après, S. Paul fut lapidé et laissé comme mort par ce même peuple qui avait voulu l'adorer. Mais la vie lui fut rendue par le soin que les fidèles prirent de lui, et il retourna dans la ville avec eux.

Cependant, pour ne point aigrir ses persécuteurs, il partit le lendemain avec S. Barnabé, et vint à Derbe, où il opéra de nombreuses conversions. Ils retournèrent l'un et l'autre à Lystre, à Icône et en d'autres lieux, afin d'y ordonner des prêtres pour chaque église. Enfin ils arrivèrent à Antioche de Syrie, après une absence d'environ trois ans. Les quatre années suivantes, S. Paul prêcha dans la Syrie et la Judée; et l'on croit que ce fut durant cet intervalle qu'il porta l'Evangile dans l'Occident, jusqu'à l'Illyrie[1].

Lorsqu'il parle de ses missions, il passe sous silence les miracles et les conversions nombreuses qu'il avait opérés. Il déclare que ce qu'il a souffert pour la croix fait toute sa gloire. Il dit qu'il a plus essuyé de travaux, plus reçu de coups et plus enduré de prisons que qui que ce soit. Souvent il se vit près de la mort et exposé au danger de périr sur les rivières, de la part des voleurs, des Juifs et des faux frères, dans les villes et les déserts. Il souffrit toutes sortes de fatigues, de longues veilles, des jeûnes fréquens, la faim, la soif et la nudité. Cinq fois les Juifs lui donnèrent trente-neuf coups de fouet. Trois fois les Romains le battirent de verges. Il fit naufrage trois autres fois, et passa un jour et une nuit au fond de la mer[2].

Nous retrouvons S. Paul à Antioche en 51. Il alla de cette ville à Jérusalem, et y assista au premier concile général de l'Eglise. Clément d'Alexandrie assure que tous les apôtres y étaient. S. Luc

[1] Rom. XV, 19.

[2] 2 Cor. XI, 23.

ne parle que de S. Pierre et de S. Jacques; mais il ajoute que S. Paul et S. Barnabé racontèrent dans ce concile le succès que leurs prédications avaient eu parmi les Gentils. Nous apprenons de S. Paul lui-même [1], que l'Eglise le reconnut pour l'apôtre des Gentils. Jude et Silas ayant été députés à Antioche pour y porter les décrets du concile, Paul et Barnabé les y accompagnèrent. Notre saint resta quelque temps dans cette ville pour confirmer dans la foi les nouveaux convertis. Ce fut aussi alors qu'il reprit S. Pierre, comme nous l'avons rapporté dans la Vie de cet apôtre.

Dans la visite qu'il fit ensuite des églises qu'il avait fondées en Orient, il ne voulut point recevoir Jean Marc en sa compagnie. Mais S. Barnabé le prit avec lui et alla en Chypre. S. Chrysostôme observe [2] que les deux apôtres eurent de bonnes raisons d'agir de la sorte; qu'ils ne cherchaient que la plus grande gloire de Dieu, et qu'ils se séparèrent dans l'esprit d'une parfaite charité, comme le témoigne S. Paul, par la manière affectionnée dont il parle de S. Barnarbé dans ses Epîtres. « Plût à Dieu, dit ce grand » docteur à ce sujet, que nos disputes n'eussent jamais d'autre mo- » tif que le devoir, ni d'autre fin que le salut des âmes! »

S. Paul choisit Silas pour compagnon de ses voyages apostoliques, et visita les églises de Syrie, de Cilicie et de Pisidie. Etant à Lystre, il circoncit Timothée, son disciple, par condescendance pour les Juifs. Mais depuis il refusa de circoncire Tite, pour assurer la liberté de l'Evangile, qui affranchit les hommes de la servitude et des observances de la loi ancienne. Ces observances en effet n'étaient que des figures, qui, étant accomplies dans la personne de Jésus-Christ, devaient disparaître pour faire place à la réalité.

De la Lycaonie, S. Paul passa dans la Phrygie et la Galatie. Il fut reçu des Galates comme un ange de Dieu; ils le révéraient et l'aimaient au point que si cela eût été possible, ils se seraient arrachés les yeux pour les lui donner [3]. Le projet de l'apôtre était d'aller prêcher dans l'Asie-Mineure; mais l'esprit de Dieu l'empêcha. Il fut aussi empêché par la même voie d'entrer en Bithynie. Il obéissait dans ces occasions, dit S. Chrysostôme, avec autant de joie que de promptitude, sans demander de raisons, parce qu'il ne cherchait en tout que l'accomplissement de la volonté divine. Lorsqu'il fut arrivé à Troade, un Macédonien lui apparut pendant la nuit et le pria de passer en Macédoine pour secourir ce pays. *Aussitôt*, dit S. Luc, *nous cherchâmes les moyens de passer dans cette contrée* [4]. Il marque assez, par cette façon de parler, qu'il

[1] Gal. II, 7.
[2] *Hom.* 34 *in Act.*
[3] Gal. IV, 15.
[4] Act. XVI, 10.

mença pour lors à s'attacher à S. Paul[a]. Il fut depuis ce temps-là
[illegible]mpagnon inséparable; et il paraît qu'il ne le quitta plus
[illegible]

[illegible]ayant été appelé de Dieu en Macédoine, prit avec lui
[illegible] Timothée, et vint à Samothrace, île de la mer Egée.
[illegible] arriva à Naples, ville maritime de la Macédoine,
[illegible]ilippes, colonie romaine. Là il prêcha dans un
[illegible]itué à quelque distance de la ville. Parmi les
[illegible]tit, était une marchande de pourpre nom-
[illegible] qui reçut le baptême avec toute sa fa-
[illegible]pôtre à loger chez elle. Durant le séjour
[illegible]assembla tous les jours les nouveaux fidèles
[illegible]nt nous venons de parler.

[illegible]ans la ville une esclave possédée du démon, et qui,
[illegible]nt, produisait à ses maîtres un gain considérable[b]. Cette
[illegible]ayant rencontré S. Paul et ceux qui étaient avec lui, se mit à
[illegible]ier : *Ces hommes sont les serviteurs du Dieu Très-haut, et ils nous annoncent la voie du salut.* Elle continua de les suivre pendant quelques jours. Mais comme il était à craindre que ce témoignage rendu à la vérité ne servît à la séduction de plusieurs, et que d'ailleurs il ne convenait pas que l'esprit de ténèbres eût aucune part avec les œuvres de lumière, S. Paul commanda au démon, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette fille; ce qu'il fit à l'heure même.

L'avarice des maîtres de cette fille les irrita contre les saints apôtres; ils ameutèrent la populace et les conduisirent devant les

[a] Il avait été converti à Antioche. L'évêque Pearson prétend qu'il y avait déjà huit ans qu'il était disciple de S. Paul.

[b] Cette fille est appelée ἐγγαστρίμυθος et *Pythonisse*, c'est-à-dire, une personne possédée d'un malin esprit de divination. *Act. XVI*, 16. Il est évident, par l'Ecriture même, que c'est là la signification de ces deux mots. *Lev. XIX*, 31, *XX*, 27; *Deut. XVIII*, 11; 1 *Reg. XXVIII*, 7, etc. On peut voir encore plusieurs auteurs, tant chrétiens que païens, comme Plutarque, *l. de defect. Orac. p.* 737; Suidas et Hésychius, *in Lexic.* Gallien et Aristophane, *ap. Syn. Critic.*

Le nom de *Pythonisse* venait des prêtres ou prêtresses des idoles, qui rendaient des oracles, spécialement de la fameuse prêtresse d'Apollon ou Python de Delphes, laquelle se nommait *Pythia.* Ce n'était pas toujours l'idole qui parlait; quelquefois c'était un prêtre qui s'y [illegible] d'autres fois la prêtresse ou pythonisse rendait les oracles, comme [illegible]ples d'Apollon à Patare, de Jupiter Belus à Thebes, de Jupiter à [illegible] Herodote, Tite-Live, Strabon, Pausanias, Macrobe, Plutarque, [illegible] aussi la Mythologie de l'abbé Banier, et l'Histoire ancienne [illegible]

Les agitations extraordinaires qu'e[illegible] et les prêtresses du paganisme, toutes les fois qu'ils rend[illegible] choses que le démon pouvait connaître[illegible] était de[illegible] montrent qu'ils agissaient alors pa[illegible] esprit [illegible] pourtant observer que plusieurs oracles n'avaient d'autre fondement que l'artifice et l'imposture des prêtres.

Il y avait des personnes qui, sans être prêtres ou prêtresses, avaient aussi l'esprit de divination et découvraient les choses secrètes. Telle était la fille dont il est ici question.

magistrats, qui les firent frapper de verges comme des séditieux. On les mit ensuite dans un noir cachot, et on leur serra les pieds dans des ceps, ce qui les obligeait à demeurer couchés sur le dos. Au milieu de la nuit, pendant qu'ils priaient Dieu à haute voix, il se fit un grand tremblement de terre, la prison en fut ébranlée, les portes s'ouvrirent, et les fers mêmes des prisonniers furent rompus. Le bruit éveilla le geôlier. Voyant la prison ouverte, il crut que ceux qu'on y avait renfermés s'étaient sauvés. Comme il en répondait sur sa vie, il prit son épée de désespoir pour s'en percer. Mais S. Paul ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'il lui cria à haute voix de ne point se faire de mal, parce que personne n'était sorti. Cet homme, frappé du miracle et touché de la bonté de l'apôtre, vint se jeter à ses pieds, et demanda le baptême, ainsi que toute sa famille.

Le lendemain matin les magistrats envoyèrent dire au geôlier d'élargir les serviteurs de Dieu. S. Paul, qui avait souffert sans se plaindre la prison et les coups de verges, dit qu'il était bien étrange qu'on eût outragé des citoyens romains sans connaissance de cause, et qu'on prétendît encore les renvoyer secrètement de prison sans leur faire aucune sorte de réparation. Il en agit de la sorte pour intimider les juges et pour les intéresser en faveur des fidèles. Les magistrats, tremblans au nom de citoyen romain, vinrent en personne à la prison, et prièrent les saints d'en sortir.

Les apôtres ayant fondé dans la ville une église florissante, comme il paraît par l'Epître de S. Paul aux Philippiens, prirent congé de Lydie et des autres fidèles. Ils passèrent par Amphipoli et par Apollonie, et vinrent à Thessalonique, capitale de la Macédoine. S. Paul y prêcha trois différentes fois dans la synagogue; il convertit quelques Juifs et un grand nombre de Gentils, qui, par leur patience, devinrent le modèle de toute l'Eglise, et furent toujours tendrement aimés de leur apôtre [1].

Les Juifs qui persistaient dans leur endurcissement ne virent qu'avec dépit les progrès que faisait l'Evangile. Ils ramassèrent une troupe de mutins, et vinrent assiéger la maison de Jason, où logeaient les saints. Paul et Silas ne s'y étant pas trouvés, ils conduisirent Jason devant les magistrats, qui l'obligèrent à donner caution qu'il représenterait S. Paul, si on prouvait quelque chose contre lui. La sédition étant apaisée, Paul et Silas sortirent de la ville pendant la nuit, et s'en allèrent à Bérée. Les Juifs qui s'y trouvaient reçurent l'Evangile avec joie, et plusieurs se convertirent. Il y eut aussi un grand nombre de Gentils qui embrassèrent

[1] 1 Thess. II, 7.

la foi. S. Paul fut bientôt obligé de partir à l'occasion d'un tumulte qui s'était élevé; mais il laissa dans la ville Silas et Timothée, pour achever l'ouvrage qu'il avait commencé, et prit la route d'Athènes.

Les Athéniens avaient beaucoup de goût pour les sciences, et l'on comptait parmi eux plusieurs personnes recommandables par leur savoir et leur sagesse. Mais ils étaient en même temps fort superstitieux. Ils adoraient toutes les prétendues divinités des autres peuples; et de peur d'en avoir oublié quelqu'une, ils avaient élevé un autel avec cette inscription : *Au Dieu inconnu.* On ne sait s'ils entendaient par là le Dieu des Juifs, ou les fausses divinités des nations qu'ils ne connaissaient point. Au reste, les païens appelaient souvent *inconnu* le Dieu des Juifs, parce qu'il n'avait point de nom particulier comme les idoles[a].

S. Paul prêcha dans la synagogue des Juifs. Il annonça aussi l'Evangile aux Gentils dans les places publiques, et même dans l'Aréopage, c'est-à-dire devant le tribunal le plus renommé de toute la Grèce. Denys, l'un des Aréopagites, embrassa la foi, ainsi qu'une femme de considération, nommée Damaris, et plusieurs autres personnes. Les philosophes ne furent point capables de se mesurer avec un homme rempli de l'esprit de Dieu. Il y en eut cependant qui se moquèrent de sa doctrine touchant la résurrection des morts; d'autres, frappés de la force et de la sagesse de ses discours, dirent qu'ils l'entendraient une autre fois.

S. Timothée vint trouver S. Paul à Athènes; mais il semble que Silas resta plus long-temps en Macédoine. Peut-être qu'il y fut retenu ou par la maladie, ou par quelque autre empêchement. S. Paul, ayant appris que depuis son départ les fidèles de Thessalonique étaient cruellement persécutés par leurs concitoyens, craignit que quelques-uns d'entre eux ne perdissent courage. Il leur envoya Timothée pour les soutenir et les fortifier dans leurs épreuves. Pour lui, le Saint-Esprit le conduisit d'Athènes à Corinthe. Il y logea chez Aquila et Priscille sa femme, qui travaillaient comme lui à faire des tentes.

Aquila était originaire du Pont. Il avait demeuré à Rome jusqu'au temps où l'empereur Claude avait chassé les Juifs de cette ville. Il s'était depuis retiré à Corinthe. S. Paul travaillait avec lui et allait prêcher les jours de sabbat dans la synagogue des Juifs. Il opéra un grand nombre de conversions. Ce fut de Corinthe qu'il

[a] Lucien, ou l'auteur du dialogue intitulé: *Philopatris,* jure par le Dieu *inconnu* d'Athènes, et dit qu'il l'avait adoré en arrivant dans cette ville. Il est parlé dans Pausanias des autels dédiés par les Athéniens aux dieux *inconnus. Voyez* Grotius sur ce passage, ou la Dissertation du P. Calmet.

écrivit en 52 ses deux Epîtres aux Thessaloniciens, qui sont les premières qui soient sorties de sa plume. Il eut dans cette ville beaucoup de persécutions à souffrir de la malice des ennemis de la vérité. Néanmoins il ne se rebuta point, et Jésus-Christ l'assura qu'il avait un peuple nombreux à Corinthe [1].

L'Achaïe avait alors pour proconsul Novat, frère aîné du philosophe Sénèque, lequel portait le nom de Lucius-Junius-Gallion, qui l'avait adopté. Les Juifs traînèrent S. Paul devant ce magistrat. Mais comme il avait autant d'intégrité que de modération, il ordonna aux accusateurs de se retirer, en leur disant qu'il ne se mêlait point d'affaires de religion. Par ce moyen l'apôtre fut déchargé des imputations de ses ennemis.

Après un séjour de dix-huit mois à Corinthe, il prit la route de Cenchrée, dans le dessein d'aller à Jérusalem pour y célébrer la fête de la Pentecôte. Il s'y fit couper les cheveux, en conséquence du vœu des Nazaréens qu'il avait fait, et qui consistait à ne point boire de vin et à laisser croître ses cheveux jusqu'à un certain temps; alors on les coupait et on offrait des sacrifices. C'était ainsi que S. Paul se faisait Juif avec les Juifs, pour les gagner à Jésus-Christ.

S'étant embarqué à Cenchrée, il aborda d'abord à Ephèse, puis à Césarée en Palestine, d'où il se rendit par terre à Jérusalem. Lorsqu'il eut célébré la fête dans cette ville, il revint à Antioche, et parcourut de nouveau la Galatie, la Phrygie et d'autres contrées de l'Asie, encourageant partout les fidèles, et arrosant les jeunes plantes qu'il avait déjà cultivées pour Jésus-Christ. Il repassa de la Cappadoce à Ephèse, et y resta près de trois ans, toujours occupé à instruire dans les places publiques et dans les maisons particulières. Il se fit de grands miracles[a], même par les mouchoirs et les tabliers qui avaient touché son corps [2]. Durant trois mois il s'adressa aux Juifs; mais voyant leur invincible opiniâtreté, il se tourna du côté des païens.

Il y avait alors à Ephèse sept frères, fils de Sceva, prince des prêtres juifs, c'est-à-dire, à ce que l'on croit, chef d'une des vingt-quatre familles sacerdotales. Ils entreprirent, quoiqu'ils ne fussent point Chrétiens, d'exorciser les possédés au nom de Jésus-Christ. Mais le démon leur répondit qu'il ne les connaissait point; il se jeta même sur eux et les traita fort mal. Ce fut ainsi qu'ils subirent la peine due à leur vanité. Cet événement effraya tout le monde;

[1] Act. XVIII, 9, 10. [2] Act. XIX.

[a] Julien l'Apostat, *ap. S. Cyril. Alex. l.* 3, *p.* 100, reconnaît les miracles de S. Paul; mais il s'exprime en païen. *Il alla*, dit-il, *bien plus loin que tous les magiciens et les imposteurs qui eussent jamais été sur la terre.*

et il n'y eut personne qui ne prononçât depuis avec respect le saint nom de Jésus. Plusieurs, voyant la folie de leurs superstitions, brûlèrent publiquement leurs livres de magie et d'astrologie. Ces personnes avaient déjà reçu le baptême; mais, soit par ignorance, soit par un reste de penchant à l'idolâtrie, elles étaient encore attachées à des pratiques que condamne le christianisme. Les instructions de l'apôtre leur ayant dessillé les yeux, elles renoncèrent à tout ce qui pouvait être un piége de séduction. Il s'en trouva beaucoup qui vinrent s'avouer coupables, non pas seulement par une accusation vague et générale, mais par la déclaration détaillée de leurs fautes.

Un Juif d'Alexandrie, homme éloquent, qui n'avait encore que le baptême de Jean, vint à Ephèse après la première prédication de S. Pierre et de S. Paul dans cette ville. Il se nommait Apollon. Comme il était assez instruit de ce qui regardait Jésus-Christ, il annonça l'Evangile avec beaucoup de zèle. Il fut ensuite plus facilement instruit par Aquila et Priscille. Etant allé à Corinthe, il y prêcha la foi avec beaucoup de succès, arrosant ce que S. Paul avait planté.

Les travaux et les miracles du saint apôtre multiplièrent prodigieusement à Ephèse le nombre des Chrétiens. Il y trouva des dispositions favorables à la prédication de l'Evangile, mais il eut aussi beaucoup d'adversaires. Il souffrit de cruelles persécutions de la part des Juifs; à chaque moment il était exposé à divers dangers; il mourait tous les jours, c'est-à-dire qu'il courait continuellement risque de sa vie. Il combattit contre les bêtes, *selon les hommes* [1], ce qui signifie qu'il fut exposé aux bêtes dans l'amphithéâtre [2]; en sorte que les hommes crurent qu'il en serait dévoré : mais Dieu sut lui conserver miraculeusement la vie. Ce fut surtout dans l'année 57 que sa mort parut devoir être certaine.

Il y avait à Ephèse un magnifique temple de Diane, qui passait pour une des sept merveilles du monde. On y gardait une image de la déesse, qu'on prétendait avoir été faite par Jupiter, et être tombée du ciel. Cette image était en grande vénération parmi les Grecs et les Romains. On en faisait de petites d'argent qui avaient la même forme, et les païens zélés ne manquaient pas de les acheter. Un orfèvre nommé Démétrius en retirait un gain considérable. Mais voyant que son commerce diminuait beaucoup depuis la prédication de S. Paul, il ameuta contre lui les habitans de la ville. Sur le bruit qui se répandit que l'honneur de la déesse était at-

[1] Cor. XV, 32. *Voyez* les Dissertations de Calmet, *p.* 206; et Tillemont. *not.* 40.
[2] *Voyez* Tertullien, S. Cyprien, et les autres Pères, ainsi que Corneille de la Pierre, Calmet, Tillemont, etc.

taqué, la fureur s'empara de tous les esprits. Chacun se mit à crier : *Vive la grande Diane des Ephésiens.* La raison ne pouvait rien sur une populace aveuglée par l'intérêt et la superstition. On chercha l'apôtre pour l'exposer aux bêtes de l'amphithéâtre. A son défaut on se saisit de deux de ses compagnons, Gaïus et Aristarque. Ils étaient l'un et l'autre de Macédoine, et pleins de zèle pour le christianisme. Déjà on était sur le point de les faire dévorer par les bêtes. S. Paul voulait paraître et parler pour eux, mais les in tendans des jeux, qui étaient ses amis, le firent avertir que cette démarche serait trop dangereuse, et que certainement il périrait sans pouvoir délivrer ses compagnons. Un Juif converti, nommé Alexandre, se présenta pour parler. Il lui fut impossible de se faire entendre, parce qu'on le soupçonnoit d'être l'ami de S. Paul. Il est pourtant fort probable qu'il eût invectivé contre lui, si, comme on le croit communément, c'étoit cet Alexandre, ouvrier en cuivre, dont l'apôtre dit qu'il lui avoit fait beaucoup de mal, qu'il s'étoit opposé à l'effet de ses discours, et qu'il l'avoit livré à Satan, pour ses blasphèmes et son apostasie [1]. La populace ne voulut point le laisser parler, et ne fit que crier pendant près de deux heures : *La grande Diane des Ephésiens.* Enfin, le greffier de la ville calma peu à peu les esprits. Il représenta au peuple que si quelqu'un l'avoit offensé, il devoit se pourvoir devant les juges, qui lui rendroient justice. Il ajouta que le tumulte qui s'étoit élevé avoit l'air d'une sédition, et que ceux qui y participoient s'exposoient eux-mêmes à être punis selon la rigueur des lois. Ce discours rétablit le calme, et chacun se retira dans sa maison. Gaïus, Aristarque et Alexandre furent mis en liberté sans avoir rien souffert.

Deux ans auparavant, S. Paul avait fait un voyage à Corinthe, et avait écrit son Epître aux Galates. Il montre dans cette Epître un zèle et une vigueur vraiment apostoliques, parce que ce peuple était grossier, et qu'il avait reçu de faux docteurs qui prétendaient rétablir l'obligation de pratiquer les cérémonies légales, et allier la circoncision avec l'Evangile. Il écrivit en 56 aux Corinthiens. La raison qui l'y détermina fut qu'il avait appris que la division s'était mise parmi eux, les uns étant pour Céphas, les autres pour Paul ou Apollon, comme si tous ces apôtres n'avaient pas prêché le même Jésus-Christ.

Le tumulte excité par Démétrius ayant été apaisé, S. Paul quitta Ephèse. Il vint à Troade, et alla pour la seconde fois en Macédoine. De là il écrivit sa seconde Epître aux Corinthiens,

[1] 2 Tim. IV, 14 ; 1 Tim. I, 20.

auxquels il fit peu de temps après une troisième visite. Ce fut alors, dit S. Augustin[1], qu'il régla, comme il l'avait promis, de quelle manière il fallait assister aux divins mystères, et qu'il ordonna en particulier que l'on recevrait à jeun, et non plus après avoir mangé, le corps du Seigneur. On ne peut au moins douter, selon le même Père, que l'obligation de communier à jeun ne soit de précepte apostolique.

En 58, l'apôtre écrivit de Corinthe son Epître aux Romains. Il leur y témoignait un désir ardent de les voir, et les y assurait qu'il avait pris la résolution d'aller les visiter.

Après trois mois de séjour dans la Grèce, il partit pour porter aux fidèles de la Judée les aumônes qu'il avait recueillies dans la Macédoine et l'Achaïe. Il passa quelque temps à Philippes, et un mois entier à Troade[2]. La veille de son départ de cette dernière ville, les fidèles s'assemblèrent pour l'entendre prêcher, et pour rompre avec lui le pain sacré. Telle était la soif dont ils étaient dévorés pour la parole sainte, qu'ils passèrent l'heure du dîner et du souper, quoique ce fût le dimanche et le temps de Pâque. Un accident vint troubler à minuit cette sainte assemblée. Un jeune homme, nommé Eutyque, assis sur la fenêtre, s'étant endormi pendant que l'apôtre parlait, tomba du troisième étage où l'on était, et fut emporté mort. Mais S. Paul lui rendit aussitôt la vie, et continua d'instruire les frères jusqu'au point du jour.

Il partit de Troade un lundi 17 d'avril, et s'en alla à pied jusqu'à Asson. S'y étant embarqué, il arriva à Mitylène, dans l'île de Lesbos. Il passa le lendemain jusqu'à celle de Samos, et aborda enfin à Trogylle, qui est un promontoire de l'Ionie. Le jour suivant il gagna Milet, dans la Carie, et il envoya chercher les prêtres et les anciens de l'église d'Ephèse, pour leur donner quelques instructions. Ayant passé par les îles de Cos et de Rhodes, il vint à Patare, ville de Lycie, où il s'embarqua sur un vaisseau chargé pour Tyr, en Phénicie. Enfin il aborda à ce port cinq jours après son départ de Milet. Quelques Chrétiens de Tyr, qui avaient le don de prophétie, le conjurèrent de ne point aller à Jérusalem, lui prédisant les maux qu'il avait à y souffrir. N'ayant pu réussir à le détourner de sa résolution, ils l'embrassèrent, et prièrent avec lui sur le rivage.

L'apôtre s'étant rembarqué, vint à Ptolémaïde, puis à Césarée. Comme le prophète Agabe lui prédisait dans cette ville qu'il serait chargé de fers à Jérusalem, les fidèles le supplièrent de n'y point aller. Mais ils ne purent l'ébranler, et il leur répondit qu'il

[1] *Ep.* 118, *ad Jan.*

[2] Act. XX. S. Chrys. *Hom.* 43, *in Act.*

était prêt à souffrir, non-seulement la prison, mais la mort même pour le nom du Seigneur Jésus. Il continua donc sa route pour arriver au terme de son voyage. Il entra dans Jérusalem en 58, environ la vingt-troisième année après sa conversion. C'était la cinquième fois qu'il visitait l'église de cette ville. Son premier soin fut de distribuer les aumônes dont il était chargé. Il se rendit au conseil qu'on lui donna de faire les dépenses nécessaires pour les sacrifices que devaient offrir quatre Nazaréens, dont le temps expirait. Il agit de la sorte, afin de prouver aux Juifs qu'il ne condamnait point leur loi; et il le faisait connaître à leurs prêtres, en s'assujetissant aux purifications légales.

Il s'était à peine écoulé sept jours depuis son arrivée, que quelques Juifs d'Asie, qui étaient venus à Jérusalem pour célébrer la fête de la Pentecôte, animèrent le peuple contre lui. L'ayant vu dans la ville avec un Ephésien nommé Trophime, qui était Gentil, ils s'imaginèrent faussement qu'il l'avait mené dans le temple, qui par là avait été profané. Sur le bruit qui se répandit que Paul méprisait et le temple et la loi de Moïse, les Juifs s'attroupèrent autour de lui. Ils se saisirent de sa personne et l'enlevèrent, dans le dessein de le battre et même de le massacrer.

Le tribun Claude Lysias fut bientôt informé de tout ce qui se passait. C'était un officier qui commandait la garnison de la tour Antonia, et qui était chargé d'empêcher le tumulte qui s'élevait ordinairement parmi les Juifs au temps des grandes fêtes. Il accourut promptement avec ses soldats, dont la vue arrêta ceux qui battaient S. Paul, et qui étaient sur le point de lui ôter la vie. Il tira l'apôtre de leurs mains, ordonnant toutefois qu'il fût lie de deux chaînes. Il soupçonna d'abord que c'était un Egyptien, qui, peu de temps auparavant, avait excité une sédition. Mais ayant reconnu qu'il s'était trompé, il permit à son prisonnier de parler au peuple. S. Paul fit un discours où il raconta la manière miraculeuse dont il avait été converti. Il ajouta qu'il avait commission expresse d'en haut de prêcher aux Gentils. Il eut à peine prononcé ces dernières paroles, que le peuple poussa un cri de fureur, et demanda sa mort.

Lysias, qui ne savait point l'état de cette affaire, résolut, pour s'en instruire, de condamner le saint à être fouetté. Le bourreau se mettant en devoir d'exécuter la sentence, l'apôtre demanda au centurion s'il était permis de traiter de la sorte un citoyen romain, avant qu'il eût été entendu et condamné selon les lois. Le centurion informa Lysias de ce qu'il venait d'entendre. Celui-ci eut peur : il ordonna de relâcher l'apôtre, et de le conduire dans la tour Antonia.

Le lendemain, Lysias fit dire au grand-prêtre et à tous ceux qui composaient le conseil des Juifs, de le venir trouver hors du camp, afin d'apprendre d'eux le véritable état des choses. On amena aussi S. Paul; mais lorsqu'il voulut commencer à parler, le grand-prêtre Ananie lui fit donner un soufflet. L'apôtre était intérieurement disposé à tendre l'autre joue, conformément au conseil de l'Evangile. Mais il crut qu'il était de l'intérêt de la vérité de montrer en cette occasion de la force et de la vigueur. Il fit donc sentir l'injustice de l'outrage que l'on venait de faire à un homme innocent, et qui était entre les mains d'un magistrat romain. Il s'en plaignit hautement au grand-prêtre : il le menaça des coups de la justice divine, et l'appela *muraille blanchie*, c'est-à-dire hypocrite. Ces dernières paroles étaient une prophétie, selon la remarque de S. Augustin. En effet, Ananie fut quelque temps après déposé de la souveraine sacrificature par Agrippa le Jeune. Etant depuis entré dans une faction dangereuse pour l'Etat, il fut tué avec son frère par la faction opposée, dont son propre fils était le chef. Cependant on avertit l'apôtre qu'Ananie était le grand-prêtre. Il s'excusa sur ce qu'il ne l'avait pas connu, et rejeta sur ce défaut de connaissance le discours qu'il avait tenu. C'était ainsi qu'il honorait l'ombre même d'un sacerdoce qui venait d'être aboli.

La résurrection de Jésus-Christ étant l'article capital de notre foi, S. Paul s'écria qu'il n'était accusé que pour soutenir la résurrection des morts. Les Pharisiens, qui défendaient avec zèle ce dernier point contre les Sadducéens, prirent alors le parti de l'apôtre; en sorte qu'il s'éleva une grande contestation parmi les Juifs mêmes. Lysias, pour empêcher que S. Paul ne fût mis en pièces dans ce tumulte, envoya des soldats avec ordre de le ramener dans le camp. Jésus-Christ, qui a coutume de faire de plus grandes faveurs à ses serviteurs dans leurs afflictions, apparut au saint la seconde nuit qu'il passa dans la prison, l'encouragea, et l'assura qu'il irait lui rendre témoignage jusque dans Rome.

Quarante Juifs ayant conspiré la mort de S. Paul, Lysias l'envoya sous bonne escorte à Félix, gouverneur de la province, qui faisait sa résidence à Césarée. Le grand-prêtre Ananie l'y suivit, avec l'orateur Tertullus. Ce dernier, après un début artificieux, l'accusa d'exciter des troubles et de prêcher la nouvelle religion des Nazaréens, c'est-à-dire des Chrétiens. Lorsque l'apôtre eut obtenu la permission de parler, il commença par dire au gouverneur qu'il s'estimait heureux d'avoir à plaider sa cause devant un homme qui depuis si long-temps était le juge de sa nation. Il ne lui fut pas difficile de prouver qu'il n'était entré dans aucune sédition et qu'il n'avait point profané le temple. Il avoua qu'il

adorait Dieu, conformément à la doctrine de ceux que ses accusateurs traitaient d'hérétiques; mais il ajouta qu'il avait en cela pour garans les prophètes et les patriarches; et que dans l'attente de la résurrection générale des bons et des méchans, il tâchait de vivre d'une manière irréprochable envers Dieu et les hommes. Félix fut peu touché de l'accusation intentée pour cause de religion; il laissa cependant l'apôtre en prison durant l'espace de deux ans. Par là il cherchait à plaire aux Juifs, et se flattait que les Chrétiens lui donneraient de l'argent pour obtenir la liberté de S. Paul.

Félix était un très-méchant homme, qui, de la condition d'esclave, était parvenu aux premières dignités de l'empire. Ses rapines et ses concussions l'avaient fait détester de toute la Judée. Il se soutint néanmoins dans son gouvernement, tandis que Pallas, qui le protégeait, fut en faveur [a]. Mais, après la chute de ce ministre, il fut facile aux Juifs de porter leurs plaintes à Rome. C'est ce qui engageait le gouverneur à laisser S. Paul en prison; et s'il n'obtenait point d'argent pour son élargissement, il faisait au moins sa cour à un peuple qu'il savait malintentionné contre lui.

Malgre cette politique, il faisait souvent paraître l'apôtre devant lui, et il prenait beaucoup de plaisir à l'entendre. Malheureusement la curiosité et l'avarice étaient les seuls motifs qui le déterminaient; et ces deux passions, jointes à plusieurs autres, empêchaient la grâce d'agir sur son cœur. Il avait trois femmes. Celle qui occupait le premier rang se nommait Drusile, et était fille d'Agrippa l'Ancien. Elle avait abandonné la religion judaïque et le roi d'Emèse, son mari, pour épouser un idolâtre.

[a] Pallas, frère de Félix, était un affranchi, qui, avec la protection d'Agrippine, devint garde du trésor impérial et eut beaucoup de part au gouvernement de l'Etat durant les dernières années du règne de l'empereur Claude. Les sénateurs lui prodiguèrent les caresses les plus déshonorantes, et Scipion ne rougit pas de dire qu'il pensait que tout le corps du sénat devait remercier Pallas de ce qu'étant descendu des anciens rois d'Arcadie, il avait bien voulu, pour l'utilité publique, oublier l'éclat de son illustre naissance, et consentir à être un des ministres de l'empereur. On remercia même le prince des honneurs par lesquels il avait récompensé les services de Pallas; on donna de grandes louanges au désintéressement de cet indigne esclave; et on proposa comme un modèle de l'ancien amour de la pauvreté, un homme qui, par ses rapines, avait amassé trois cents millions de sesterces. Le décret rendu à cette occasion en son honneur fut gravé, par ordre du sénat, sur une plaque de cuivre, et attaché à la statue de Jules-César. Pline le Jeune conclut de là combien sont vains et méprisables les honneurs que l'on prostitue souvent au dernier des hommes, *l.* 7, *ep.* 29. Il n'y avait, dit-il, que l'ambition et le désir de s'avancer qui pût porter les sénateurs à dégrader ainsi leur dignité à la honte de la république. Encore que pouvaient-ils prétendre autre chose que la première place dans un corps capable de louer Pallas, *l.* 8, *ep.* 6? Cet indigne ministre partagea la disgrâce dans laquelle Agrippine commença à tomber l'an 55, le deuxième du règne de Néron. Il fut alors dépouillé de ses emplois, et mourut de poison en 62.

Un jour que Félix était avec Drusille, il envoya chercher S. Paul, qui parla avec beaucoup de force sur la justice, la chasteté et le jugement dernier. Le gouverneur en fut effrayé : mais étouffant les remords de sa conscience, il dit à l'apôtre : *Retirez-vous pour le présent; je vous ferai venir en temps convenable.* O criminel délai! s'écrie S. Augustin; ô paroles ennemies de toute grâce! l'amour du monde et des plaisirs, la dissipation et l'indolence ne laisseront jamais trouver ce temps convenable. Ainsi le pécheur se verra tout-à-coup précipité dans l'enfer, et ne sera tiré de sa léthargie que par les pointes cuisantes du feu éternel.

Les autres conférences que Félix eut avec S. Paul ne produisirent pas plus d'effet. Il ne réussit pas non plus à tirer de l'argent de son prisonnier. Le saint n'avait garde d'employer les aumônes des fidèles à un pareil usage. Deux ans après, Félix fut rappelé à Rome. Les Juifs l'ayant accusé devant Néron d'avoir ruiné le pays, il ne put éviter la punition que méritaient ses crimes que par des sommes immenses d'argent.

Porcius-Festus succéda à Félix dans le gouvernement de la Judée. C'était un homme d'un caractère un peu plus traitable que son prédécesseur. S. Paul fut de nouveau accusé devant lui par les Juifs ; mais il en appela à l'empereur, pour n'être point abandonné à la rage de ses persécuteurs. Le droit d'appel était un privilége que les lois accordaient aux citoyens romains, afin qu'ils ne fussent pas les victimes de la passion des juges corrompus.

Sur ces entrefaites, Agrippa [a], roi de quelques cantons de la Judée, vint à Césarée saluer le nouveau gouverneur. Il était accompagné de sa sœur Bérénice, femme livrée à toutes sortes de désordres. Festus le consulta sur ce qu'il devait écrire à l'empereur touchant son prisonnier. Agrippa, qui avait beaucoup entendu parler de S. Paul, marqua un grand désir de le voir. Le gouverneur le fit donc paraître le lendemain. L'apôtre se félicita d'avoir à parler devant une assemblée nombreuse. Il adressa la parole au roi Agrippa, lui expliqua la doctrine de la résurrection des morts, et lui raconta l'histoire de sa conversion. Festus, en qui l'amour du monde éteignait le goût des vérités spirituelles, se contenta d'admirer l'éloquence du saint. Il lui dit cependant qu'il avait peur qu'il ne s'entendît pas, et qu'il n'extravaguât par trop de savoir. S. Paul répliqua, sans s'émouvoir, qu'il était dans son

[a] Il était fils d'Agrippa l'Ancien, qui mourut en 44. Après la mort d'Hérode son oncle, roi de Chalcide, l'empereur Claude le fit roi du petit territoire situé entre le Liban et l'Anti-Liban. Il lui donna en même temps le pouvoir de choisir le grand-prêtre des Juifs. Le tétrarcat de Galilée et quelques autres petites principautés furent depuis ajoutés à ses domaines.

bon sens, et que son discours ne renfermait que des vérités importantes. Aussitôt il en appela au roi, qui avait connaissance des écrits des prophètes, dont les prédictions avaient eu leur accomplissement dans la personne de Jésus-Christ. Agrippa ne put s'empêcher d'avouer qu'il s'en fallait peu que l'apôtre ne lui persuadât de se faire Chrétien. Il n'ouvrit point les yeux à la lumière de l'Evangile, parce qu'il endurcit son cœur contre les impressions de la grâce, et que le christianisme ne peut s'allier avec l'esprit du monde. C'est ainsi que ceux qui négligent de suivre la vocation du ciel et de profiter des momens de la miséricorde divine, méritent ordinairement de mourir dans leur péché. S. Paul, animé d'un zèle ardent pour le salut de ceux qui l'écoutaient, s'écria qu'il souhaitait qu'ils devinssent tous tels que lui, à la réserve des chaînes qu'il portait alors. Son discours fini, Agrippa dit à Festus qu'on aurait pu le mettre en liberté, sans son appel à l'empereur. Il avait été réglé par les lois romaines que, dans le cas d'un appel interjeté et reçu dans une cour, le juge inférieur perdait tout droit de condamner ou d'absoudre.

Comme il fallait envoyer S. Paul à Rome, Festus le remit entre les mains de Jule, centurion d'une compagnie qui était de la légion d'Auguste. L'apôtre avait avec lui S. Luc, Aristarque et quelques autres Chrétiens. Ils s'embarquèrent tous à Adramytte, port de Mysie, et cinglèrent vers le nord. Ils mouillèrent l'ancre à Sidon, où Jule, qui traitait S. Paul avec beaucoup d'humanité, lui permit de visiter ses amis et de se reposer quelque temps. On se rembarqua, mais avec un vent contraire. On passa à la droite de l'île de Chypre, et on côtoya la Cilicie et la Pamphylie. Enfin, après une navigation pénible, on arriva à Myre en Lycie, où le vaisseau devait finir sa course. On en prit un d'Alexandrie qui était chargé pour l'Italie, et qui portait deux cent soixante-seize personnes. Les vents furent toujours contraires; en sorte que durant plusieurs jours on ne put approcher de Cnide, ville et promontoire de Carie. De là le vaisseau gagna Salmone, promontoire de Crète, puis arriva dans un lieu nommé Beaux-Ports, et peu éloigné de la ville de Lasée ou Thalasse.

On était alors au mois d'octobre, temps où la navigation devenait fort périlleuse. S. Paul conseilla donc au centurion et aux matelots de passer l'hiver à Beaux-Ports. Mais son avis ne fut point suivi. Presque tous dirent qu'il fallait tâcher de gagner Phénicie, port situé de l'autre côté de l'île de Crète. Ainsi l'équipage se rembarqua sans délai. Mais bientôt après le vent se tourna vers l'Orient, et souffla avec tant de violence, qu'on fut obligé d'abandonner le vaisseau à la merci des vagues. Il fut enfin porté près

d'une petite île nommée Claude, qui est au sud-ouest de la Crète. Là les matelots ceignirent le vaisseau avec des câbles, de peur qu'il ne s'ouvrît. Le lendemain ils jetèrent les marchandises dans la mer, et, deux jours après, tout ce qui composait l'équipage. La tempête était si violente, qu'ils furent quatorze jours sans voir ni soleil ni astres, et sans prendre presque aucune nourriture. Ils n'avaient plus d'espérance de se sauver, et ils ne considéraient plus que la mort avec toutes les horreurs d'un naufrage.

Cependant S. Paul les assurait qu'il n'y aurait que le vaisseau de perdu; qu'ils auraient tous la vie sauve, et qu'ils aborderaient dans une île. Il leur parlait ainsi en conséquence d'une vision qu'il avait eue. Un ange lui était apparu pendant la nuit, et lui avait fait entendre ces paroles : « Paul, ne craignez rien, il faut que vous » comparaissiez devant César; et je vous annonce que Dieu vous » a accordé la vie de tous ceux qui sont avec vous dans le vaisseau. » Les matelots ayant jeté la sonde, trouvèrent vingt brasses d'eau, et un peu plus loin ils en trouvèrent quinze. Ils en conclurent qu'ils approchaient de la terre. La crainte de rencontrer des bancs de sable ou des rochers les empêcha d'avancer davantage; ils jetèrent quatre ancres pour arrêter le vaisseau jusqu'au jour. Mais en même temps ils formèrent secrètement le complot de se sauver dans l'esquif. S. Paul, informé de ce qu'ils tramaient, en avertit le centurion, afin qu'il les empêchât d'exécuter leur dessein, puisqu'il était impossible que les autres se sauvassent s'il ne restait personne pour manœuvrer. Les soldats eurent donc ordre de couper les cordages qui tenaient l'esquif attaché au vaisseau, et de le laisser tomber dans la mer. Par cette précaution, les matelots ne pouvaient plus s'enfuir ni abandonner les autres.

S. Paul consolait l'équipage, en assurant que personne ne périrait. *Pas un de vous*, disait-il, *ne perdra un seul cheveu de sa tête.* Comme ils n'avaient presque point mangé depuis quatorze jours, il les exhorta à prendre quelque nourriture. Lorsqu'ils furent rassasiés, ils soulagèrent le vaisseau en jetant dans la mer ce qui leur restait de provisions. Le jour étant venu, on vit la terre, mais on ne put découvrir dans quel pays on était. Les matelots aperçurent un golfe où il y avait un rivage, et ils résolurent d'y faire échouer le vaisseau s'ils le pouvaient. Ils levèrent donc les ancres, et lâchèrent en même temps les attaches du gouvernail; puis s'abandonnant à la mer après avoir mis la voile d'artimon, ils tirèrent vers le rivage. Mais ayant rencontré une langue de terre, le vaisseau y échoua, la proue y demeura enfoncée dans le sable, et la poupe fut rompue par les flots. Les soldats, qui craignaient apparemment que les prisonniers ne s'échappassent, étaient d'avis

qu'on les tuât; mais le centurion, qui voulait sauver S. Paul, les empêcha d'exécuter ce barbare dessein. Ainsi tous abordèrent au rivage, les uns à la nage, les autres sur les débris du vaisseau. « Voilà, dit S. Chrysostôme [1], l'avantage qu'il y a à vivre dans la » compagnie d'un saint, quoique prisonnier, et de l'avoir pour » protecteur dans les dangers. »

Le lieu où S. Paul et les compagnons de son naufrage abordèrent, était l'île de Malte, pour lors soumise aux Romains. Les habitans les reçurent avec bonté, et firent allumer un grand feu pour les réchauffer. S. Paul y ayant mis un paquet de broussailles, il en sortit une vipère qui s'attacha à sa main. Aussitôt il secoua l'animal dans le feu, et il ne lui en arriva rien. Les habitans crurent qu'il allait enfler et mourir, et ils se disaient entre eux qu'il devait être quelque meurtrier poursuivi par la vengeance du ciel. Mais voyant qu'il ne lui arrivait aucun mal, ils changèrent de langage, et s'écrièrent que Paul était un dieu.

L'apôtre et ceux de sa compagnie passèrent trois jours dans la maison de Publius, le plus considérable des habitans de l'île; peut-être même en était-il gouverneur pour les Romains. Quoi qu'il en soit, l'hospitalité qu'il exerça en cette occasion fut bientôt récompensée, car S. Paul guérit son père, malade d'une fièvre et d'une dyssenterie, en priant pour lui et en lui imposant les mains. Lorsque le bruit de ce miracle se fut répandu, les autres habitans de l'île apportèrent leurs malades à l'apôtre, et ils eurent la joie de les ramener jouissant d'une parfaite santé. La reconnaissance leur inspira des sentimens de vénération pour leurs hôtes, et ils leur fournirent abondamment tout ce qui leur était nécessaire.

Après trois mois de séjour dans l'île de Malte, S. Paul et ses compagnons s'embarquèrent pour Rome dans un autre vaisseau d'Alexandrie qui avait passé l'hiver au même endroit. Ils s'arrêtèrent trois jours à Syracuse en Sicile, vinrent de là à Reggio, dans la Calabre, et abordèrent enfin à Pouzzoles, près de Naples. Comme il y avait quelques Chrétiens dans cette dernière ville, S. Paul resta sept jours avec eux. Il repartit ensuite, et fit par terre environ cent milles. Les fidèles de Rome ayant appris la nouvelle de son arrivée, plusieurs d'entre eux allèrent au-devant de lui. Enfin le saint arriva à Rome au commencement du printemps de l'année 61. Il fut remis, avec les autres prisonniers, à Afranius Burrhus, préfet du prétoire. C'était un officier rempli de sagesse et de modération, qui eut beaucoup de crédit durant les dernières années du règne de Néron. Ses conseils et ceux de Sénèque arrêtè-

[1] *Hom.* 53 *in Acta.*

rent quelque temps les saillies impétueuses du caractère brutal de l'empereur.

S. Paul fut donc traité avec beaucoup d'humanité. On lui permit même de vivre en son particulier, avec une garde destinée, moins à l'empêcher de s'enfuir, qu'à le garantir des mauvais effets de la haine des Juifs. Il avait la liberté d'annoncer l'Evangile à tous ceux qui venaient le voir; ses instructions produisirent moins de fruit parmi les Juifs que parmi les Gentils. Comme il ne se présentait point d'accusateurs contre lui, on lui accorda son élargissement au bout de deux ans. Ici finissent les *Actes des Apôtres*, qui, à commencer au treizième chapitre, ne sont que l'histoire des voyages de S. Paul.

Pendant que le saint était prisonnier à Rome, les Philippiens lui envoyèrent Epaphrodite, leur évêque, qu'ils chargèrent de lui remettre de l'argent, et de lui procurer tous les autres secours qui dépendraient de lui. L'apôtre leur écrivit une Epître fort tendre, dans laquelle il les exhortait à se donner de garde de certains prédicateurs qui prétendaient assujettir les Chrétiens à la loi de la circoncision. On met cette Epître en 62.

Ce fut dans le même temps que S. Paul convertit Onésime, esclave fugitif de Philémon, l'un des principaux habitans de Colosses, ville de Phrygie. Il le renvoya à son maître avec une lettre où il sollicitait, de la manière la plus pressante, le pardon et la liberté du coupable. Onésime fut le porteur de la lettre que le saint écrivit en 62 aux Colossiens, qui avaient été convertis à la foi par Epaphras, leur évêque. Il leur y donnait de sages avis contre certains disciples de Simon le Magicien, qui tâchaient d'introduire parmi les fidèles un culte superstitieux des anges. Ce fut aussi d'Italie qu'il écrivit son Epître aux Hébreux. On la met ordinairement vers l'an 63

Quelque temps après son élargissement, S. Paul passa de Rome en Orient, comme il s'était engagé de le faire dans toutes les Epîtres dont nous venons de parler. Il y entreprit de nouveaux voyages, prêcha dans diverses contrées, souffrit encore les prisons, les tortures, les mauvais traitemens de toute espèce, et se vit plus d'une fois en danger de perdre la vie. Il paraît, par son Epître aux Romains, qu'il avait résolu d'aller en Espagne; mais il n'exécuta jamais ce projet, au rapport du pape Gelase [1]. Durant ses courses apostoliques, il établit la foi dans l'île de Crête, dont S. Tite fut évêque, et confia à S. Timothée le gouvernement de l'église d'Ephèse. Ce fut, selon S. Jérôme, de Nicopolis en Epire,

[1] *Conc. t. 4, p.* 1253

qui faisait alors partie de la Macédoine, qu'il écrivit sa première Épître à Timothée. Il écrivit à Tite de l'Achaïe, nom sous lequel les Romains comprenaient le Péloponèse et toutes les provinces de l'ancienne Grèce, qu'ils n'attribuaient point à la Macédoine. L'apôtre retourna en Asie; étant à Troade, il logea chez un des frères, nommé Carpus. Ses autres voyages ne se firent qu'avec beaucoup de difficultés et de dangers[1]. A Ephèse, il excommunia Hyménée et Philète, qui niaient la résurrection des corps.

La distance des lieux était incapable d'arrêter l'activité de son zèle. De l'Orient il retourna à Rome. Nous apprenons de S. Athanase[2] que Dieu fit connaître au saint apôtre qu'il souffrirait le martyre dans cette ville. L'avertissement céleste, loin de le porter à prendre la fuite, ne servit qu'à augmenter le désir qu'il avait d'arriver en un lieu où il devait mourir pour la foi. La même chose est attestée par S. Augustin. Au reste, le pressentiment que S. Paul avait de sa mort peut se prouver par le ton d'assurance avec lequel il en parle dans sa seconde Epître à Timothée. Ce fut vers l'an 64 qu'il arriva à Rome. S. Denys de Corinthe insinue[3] qu'il était accompagné de S. Pierre.

On voit, par l'Epître de S. Paul aux Philippiens[4], que plusieurs personnes de la maison de l'empereur avaient précédemment embrassé la foi[a]. S. Luc nous apprend aussi que l'apôtre trouva beau-

[1] 2 Tim. II, 11.
[2] *Apol. pro fuga, p.* 713.
[3] Eus. l. 2, c. 25.
[4] Phil. IV, 20.

[a] On doit regarder comme une fable la conversion de Senèque le philosophe par S. Paul, ainsi que sa correspondance avec l'apôtre.

Sénèque, né à Cordoue en Espagne, était fils d'un chevalier romain. Il s'appliqua à l'étude de l'éloquence, et surtout à celle de la philosophie morale sous un stoïcien nommé Attale. Il nous apprend lui-même, *ep.* 108, qu'il écoutait les leçons de son maître avec une attention et une avidité extraordinaires. Bientôt il se fit une grande réputation par son intégrité, son savoir et son éloquence. Lorsque ses premiers écrits parurent, il n'y avait personne qui ne s'empressât de les lire et de les regarder comme des modèles pour tous ceux qui voudraient faire part de leurs veilles au public. Mais le style en étant rempli de défauts, ils contribuèrent beaucoup à hâter la ruine de la véritable éloquence, dont le goût avait toujours été en déclinant depuis la fin du règne d'Auguste.

On trouve dans Sénèque une grande variété de pensées brillantes, mais fausses pour la plupart. En général, cet auteur attache parce qu'il a des tours singuliers, et qu'il éblouit par l'éclat trompeur de ses sentences qu'il présente avec un air de paradoxe. Ses phrases sont sans suite et sans liaison, et ses antithèses recherchées. Inutilement chercherait-on en lui la facilité du style et les beautés de la nature. Quintilien observe cependant que ses défauts séduisent. La profondeur et l'étendue de son savoir, la vivacité de son imagination, la sublimité de ses pensées lui ont fait beaucoup d'admirateurs. De là cette foule d'écrivains, qui, en voulant l'imiter, n'ont souvent fait que copier ses défauts.

C'est sans doute à cause des excellentes leçons de morale qui sont répandues dans ses ouvrages, qu'on a imaginé de le faire disciple de S. Paul. Mais si on examine de près sa conduite, on rabattra beaucoup de l'idée de cette vertu qu'on lui a supposée. A la vérité, il fut sobre et estimable par quelques autres endroits. Ce fut aussi par ses sages conseils, ainsi que par ceux de Burrhus, que Néron se conduisit bien les cinq premières années de son règne. Mais il n'est pas moins notoire qu'il se laissa corrompre par l'air de la cour. Comment accorder avec sa philosophie ces richesses immenses, ces magnifiques palais, ces délicieuses mai-

coup de Chrétiens à Rome lorsqu'il y vint pour la première fois. Ces Chrétiens avaient été convertis quelques années auparavant par les prédications de S. Pierre. On lit dans Suétone, que l'empereur Claude chassa les Juifs de Rome à cause du tumulte qu'ils excitaient touchant Jésus-Christ; et dans Tacite, que Pomponia-Græcina, femme de Plautius[a], fut accusée *de suivre des superstitions étrangères*, termes que tous les historiens entendent du christianisme, qui avait été prêché à Rome par S. Pierre et par ses disciples. Cette femme, illustre par sa naissance, fut citée devant son mari, qui, après l'avoir examinée en présence de sa famille sur le fait dont il était question, la déclara innocente. Ceci arriva vers l'an 57, avant que la religion chrétienne fût regardée à Rome comme un crime d'Etat.

On comptait dans cette ville, même parmi les personnes les plus qualifiées, un grand nombre de fidèles, lorsque Néron alluma le feu de la première persécution générale. S. Paul, au rapport de S. Chrysostôme[1], convertit une concubine de Néron qui etait passionnément aimée du prince. Cette femme changea tout-à-coup de vie, abandonna la cour et servit Dieu dans la pratique des vertus chrétiennes. Son changement irrita l'empereur, qui se vengea sur le saint en le faisant mettre en prison. Le même Père ajoute que l'apôtre, durant son emprisonnement, gagna à Jésus-Christ un échanson de Néron, ce qui augmenta de beaucoup la colère de ce tyran. S. Paul nous apprend lui-même qu'étant en prison, il fut abandonné par tous ceux qui avaient du crédit à la cour; mais il ajoute que Dieu le combla de consolations et le fortifia lorsqu'il parut pour la première fois devant l'empereur[2]. Un ouvrier en

sons de campagne, ces ameublemens précieux, cette multitude de tables de cèdre, soutenues sur des pieds d'ivoire, ces pierres, etc. ? Comment excuser les rapines usuraires par lesquelles il opprima une grande partie, non-seulement de l'Italie, mais encore de la Bretagne ? Que n'aurait-on pas à dire de ses complaisances pour Néron, dans des conjonctures où il ne pouvait lui applaudir sans crime ? Qui ne sait qu'il flatta bassement ce prince sur l'empoisonnement de Britannicus, sur le meurtre d'Agrippine sa propre mère, et qu'il accepta le don qu'il lui fit du palais et des jardins de Britannicus, après la mort injuste de ce vertueux Romain, etc.

Il parut en mourant un apologiste enthousiaste du suicide. Quand on lui eut ouvert les veines, il prit de la ciguë. Mais voyant que le poison opérait avec lenteur, il se fit mettre dans un bain chaud pour accélérer sa mort. Il exhorta Pauline, sa femme, à mourir avec lui, quoique Néron eût donné des ordres pour qu'on lui refermât les veines et qu'on le laissât vivre. Prêt à rendre le dernier soupir, il recommanda de faire des libations à Jupiter, et dit à ses amis de se souvenir toujours de la vie vertueuse qu'il avait menée ; discours qui avait son principe dans l'orgueil si opposé aux maximes de S. Paul. Enfin, il serait difficile de prouver qu'il ne trempa point dans la conjuration de Pison, pour laquelle il mourut en 65. *Voyez* Tillemont, *Hist. des emper. etc.*

[a] Ce fut ce Plautius qui, après une guerre de quatre ans, réduisit en province romaine la partie de la Bretagne située au sud-est.

[1] *Hom.* 46 *in Act. et l.* 1 *de Vit. monast. c.* 4.

[2] 2 Tim. IV, 16.

cuivre, nommé Alexandre, était un de ses plus ardens persécuteurs [1]. C'était peut-être le même que celui qu'il avait excommunié peu de temps auparavant. Quelques auteurs le prennent pour un Juif ou un Chrétien apostat, dont l'orgueil et la jalousie avaient causé la chute. S. Clément, pape, disciple de S. Pierre, et qui pour lors était à Rome, attribue principalement à cette jalousie le martyre de l'apôtre [2].

L'emprisonnement de S. Paul doit avoir duré au moins un an, puisque, dans sa seconde Epître à Timothée, il désirait qu'il vînt le trouver d'Ephèse à Rome avant l'hiver [3]. Mais il ne souffrit la mort que l'année suivante. Outre sa seconde Epître à Timothée, qu'il écrivit pendant son second emprisonnement, il en écrivit encore une aux Ephésiens, où il prend le titre de prisonnier de Jésus-Christ, comme le plus honorable de tous; sur quoi S. Chrysostôme fait cette observation : « Le titre de prisonnier de Jésus-» Christ est plus glorieux que celui d'apôtre, de docteur ou d'é-» vangéliste. C'est là une dignité beaucoup au-dessus de celle de » consul ou de roi : quand on aime le Sauveur, on aime mieux être » dans les fers pour l'amour de lui que de régner dans le ciel. Le » diadême le plus brillant décore moins que ne fait une chaîne » portée pour Jésus-Christ. Dans le cas où l'on me donnerait à » opter entre le ciel et cette chaîne, je choisirais celle-ci. Oui, je » préférerais la prison et la gloire d'être enchaîné avec Paul, à l'a-» vantage d'être avec les anges auprès du trône de Dieu. Rien, en-» core une fois, n'est plus glorieux que de porter cette chaîne. » Aussi Paul me paraît-il plus heureux de l'avoir portée que d'avoir » été ravi au troisième ciel. Lequel auriez-vous mieux aimé, être » l'ange qui délivrait Pierre, ou Pierre chargé de fers? Pour moi, » j'aurais voulu être Pierre. Ce don des chaînes est quelque chose » de plus grand, que d'arrêter le soleil dans sa course, que d'é-» branler l'univers ou de commander aux démons. »

S. Paul avait toujours regardé la mort comme un gain, et avait toujours désiré avec ardeur d'être réuni à Jésus-Christ [4].. « Voilà, » dit S. Hilaire [5], la disposition où se trouve celui qui aime Dieu. » Tout délai lui paraît insupportable; aussi voyons-nous les saints » soupirer après le moment où leur âme doit être affranchie des » liens de leur corps. L'ardeur de ceux qui aiment est impatiente. » Ils savent que le Seigneur nous ordonne de prier que son royau-» me arrive. S. Paul souffre de la prolongation de sa vie, parce » qu'elle le tient éloigné de Jésus-Christ [6]. » Il représente toutes

[1] 2 Tim. IV, 41.
[2] *Ep. ad Cor. c.* 5.
[3] *S. Chrys. Hom.* 8 *in Ephes. III,* 1.
[4] Phil. I, 21, 22.
[5] *In Ps.* 109, *v.* 5.
[6] 2 Cor. V, 6, 8.

les créatures animées comme dans un état de gémissement; il dit qu'elles désirent, chacune à leur manière, d'être affranchies de l'esclavage de la corruption, et d'être renouvelées au dernier jour pour la plus grande gloire des élus. Il ajoute que nous, qui avons les prémices de l'esprit, gémissons en nous-mêmes, dans l'attente de l'adoption des enfans de Dieu et de la résurrection de nos corps[1]. Il n'y avait que le désir d'accomplir la volonté céleste, et le zèle du salut des âmes, qui pussent modérer l'activité de l'ardeur qu'il avait de quitter la terre. Enfin il vit approcher le terme heureux de ses travaux et de ses peines, et il envisagea avec les plus vifs sentimens de joie le moment où Dieu l'appelait à la gloire. Le Saint-Esprit, au rapport de Prudence, lui avait révélé longtemps auparavant le jour et l'heure de sa mort[a]. Son martyre arriva le 29 juin 65[b].

S. Paul eut la tête tranchée, au rapport des anciens auteurs ecclésiastiques[c], et il ne fut point crucifié, parce qu'il était citoyen romain. Il souffrit dans un lieu appelé *aux Eaux salviennes*, et que S. Grégoire le Grand, auquel il appartenait, donna depuis à l'église où reposait son corps[2]. S. Clément, pape, s'exprime[3] sur la mort de l'apôtre de manière à faire connaître que Néron y assista. Il paraît[4] que le corps du saint était, au second siècle, sur le chemin d'Ostie, là où est aujourd'hui l'église de son nom.

Nous ne nous étendrons point davantage sur ses reliques, pour ne pas répéter ce que nous avons dit dans la Vie de S. Pierre. On garde aussi ses chaînes à Rome. S. Chrysostôme, qui désirait ardemment aller les vénérer et les appliquer sur ses yeux, dit qu'elles faisaient trembler les démons, et qu'elles étaient respectées des anges mêmes[5].

[1] Rom. VIII, 19.
[2] S. Grég. M. *l.* 12, *ep.* 9.
[3] *Ep.* 1 *ad Cor. c.* 5.
[4] Eusèbe, *Hist. l.* 2, *c.* 25.
[5] S. Chrys. *Hom.* 8 *in Ephes.*

[a] Voici comment s'exprime S. Prudence, *de Coron. Hymn.* 6, *aliàs* 12 :

Ipse priùs sibimet finem citò dixerat futurum :
Ad Christum eundum est : jam resolvor, inquit.
Non hora vatem, non dies fefellit.

[b] S. Sulpice-Sévère dit que S. Paul souffrit avant la guerre des Juifs, qui commença au mois de mai, la soixante-sixième année de Jésus-Christ, et la douzième de Néron.

Pearson, dans ses Annales de S. Paul, et dom Maur, dans ses Tables chronologiques, *t.* 1, mettent le martyre de S. Pierre et de S. Paul le 22 février, l'an soixante-huit de Jésus-Christ, et le quatorzième de Néron, celui où ce prince se donna lui-même la mort le 11 de juin. Il avait régné treize ans sept mois et vingt-sept jours. Ses généraux s'étant révoltés contre lui, et le sénat l'ayant condamné à un supplice cruel et honteux, il mit le comble à ses crimes en devenant son propre bourreau. Ce fut ainsi que Dieu vengea sur lui le sang de ses martyrs.

Le Calendrier de Libère et toute l'antiquité marquent le martyre des saints apôtres au 29 de juin. *Voyez* ce que nous avons dit dans la Vie de S. Pierre.

[c] *Voyez* S. Pierre d'Alexandrie, Eusèbe, S. Jérôme, S. Chrysostôme, S. Prudence, etc.

Ce Père se montre pénétré d'une vénération extraordinaire pour le saint apôtre, dans les homélies qu'il a composées sur ses Epîtres et dans ses sept panégyriques[1]. Lorsqu'il y parle de sa charité, de sa patience, de son zèle, de ses souffrances, et de la force invincible de sa voix, il s'exprime avec une dévotion très-affectueuse, et avec une douceur de style, une énergie de sentiment et une éloquence vraiment dignes de l'apôtre et de son panégyriste.

Si, comme S. Chrysostôme, nous avions soin d'étudier l'esprit de S. Paul dans sa vie et dans ses écrits pour nous former sur ce beau modèle, nous apprendrions alors ce que c'est que d'être des vrais disciples de Jésus-Christ.

On a oublié le jour de la mort des plus fameux conquérans, tandis que l'on honore partout celui de la mort d'un pauvre artisan[2]. S. Chrysostôme, qui fait cette remarque, ajoute que le tombeau de l'apôtre est beaucoup plus respecté que ne l'ont jamais été les empereurs romains, même de leur vivant[3]. Il est dans une magnifique église, bâtie par Constantin le Grand[a]. Les palais des princes et des rois n'ont rien de si admirable. On y vient de toutes les parties du monde implorer le secours et la protection de l'apôtre; les empereurs eux-mêmes se prosternent devant les restes de sa dépouille mortelle[4].

S. MARTIAL, ÉVÊQUE DE LIMOGES.

S. Martial, au rapport de S. Grégoire de Tours, était un de ces célèbres missionnaires qui, ayant été envoyés de Rome avec S. Denis de Paris, vers l'an 250, prêchèrent l'Evaugile dans les Gaules. Il fixa son siége à Limoges, et en fut le premier évêque. Ses travaux apostoliques opérèrent la conversion d'un grand nombre d'idolâtres. Son tombeau fut illustré par plusieurs miracles; il s'en opéra aussi par la vertu de ses reliques. On lit son nom dans les anciens Martyrologes.

Voyez S. Grégoire de Tours, *Hist. Fr. l.* 1, *c.* 30; *l. de Glor. Confess. c.* 27 · le nouveau Bréviaire de Paris, sous le 1er de juillet; D. Rivet, *Hist. littér. de la Fr. t.* 1, *p.* 406; et le *Gallia Christ. nova, t.* 2, *p.* 499 et 553.

[1] *T.* 2, *p.* 476, *edit. Ben.*
[2] S. Chrys. *Hom.* 26 *in* 2 *Cor.*
[3] Idem, *Hom.* 4 *in* 2 *Tim.*
[4] S. August. *ep.* 42.

[a] S. Prudence en a donné une belle description. *Hymn.* 6. *aliàs* 12.

MARTYROLOGE.

Commémoration de S. Paul, apôtre.

A Limoges en France, S. Martial, évêque, avec les deux prêtres Alpinien et Austriclinien, dont la vie brilla beaucoup par des miracles.

Le même jour, S. Caïus, prêtre, et Léon, sous-diacre.

A Alexandrie, martyre de S. Basilides, sous l'empereur Sévère. Ce saint ayant défendu de l'insulte des hommes impudiques la vierge Ste Potamienne, qu'il conduisait au supplice, reçut d'elle la récompense de ce service pieux, car, lui apparaissant elle-même trois jours après, et lui mettant une couronne sur la tête, non-seulement elle le convertit à la foi de Jésus-Christ, mais encore par ses prières elle lui obtint d'être un glorieux martyr, après avoir soutenu un combat de peu de durée.

A Rome, Ste Lucine, disciple des apôtres, qui, subvenant de ses facultés aux nécessités des saints, visitait les Chrétiens prisonniers, et s'employait à la sépulture des martyrs, auprès desquels elle fut elle-même enterrée dans un crypte qu'elle avait fait construire

Dans la même ville, Ste Emilienne, martyre.

Au territoire de Viviers, S. Ostien, prêtre et confesseur

Saints de France.

Au Mans, S. Bertran, archidiacre de Paris, puis évêque du Mans, fondateur de l'abbaye de la Couture.

A Marchiennes en Flandre, la vénérable Clossende, vierge, abbesse de ce lieu, sœur de Ste Ysoie.

A Douai en Flandre, la vénérable Frescende, vierge, du même ordre.

Autres.

En Lycie, S. Parégoire, martyr.

A Cantorbie, S. Deusdedit, sixième archevêque de cette ville.

A Pampelune, S. Marcien, évêque.

En Angleterre, Ste Elgive, reine, dont la translation se célèbre le 18 de mai.

A Salzbourg, Ste Erentrude, abbesse de Nomberg.

PREMIER JOUR DE JUILLET.

S. GAL Ier,

ÉVÊQUE DE CLERMONT EN AUVERGNE.

Tiré de S. Grégoire de Tours, son neveu, Vit. Patr. c. 6, *et* Histor. Franc. l. 4, c. 5. Voyez *les remarques de Mabillon,* sec. 1 Ben.; *le* Gallia Christ. nova, t. 2, p. 237, et *Sollier, un des continuateurs de Bollandus,* t. 1 julii, p. 103.

L'AN 553.

S. GAL, né vers l'an 489, eut pour patrie la ville d'Auvergne, connue depuis sous le nom de Clermont. George, son père, sortait d'une des meilleures maisons de la province. Léocadie, sa mère, descendait de la famille de Vettius Epagatus, célèbre romain qui versa son sang à Lyon pour la gloire de Jésus-Christ. Ils prirent l'un et l'autre beaucoup de soin de l'éducation de leur fils, et lorsqu'il fut en âge d'être marié, ils pensèrent à lui faire épouser la fille d'un sénateur, qui était un parti fort honorable.

Mais le saint ne se prêta point à leurs arrangemens; animé d'un désir ardent de ne vivre que pour Dieu dans la retraite, il s'enfuit secrètement de la maison paternelle. Il pria l'abbé du monastère de Cournon [a] de le recevoir parmi ses religieux; ce qui lui fut accordé, lorsqu'il eut obtenu le consentement de son père. Il vit arriver avec joie le jour où il renonça à toutes les vanités mondaines pour embrasser la pauvreté monastique.

On le remarqua bientôt entre tous les autres, à son zèle pour la mortification et à sa ferveur dans tous les exercices de la communauté. Sa piété et la douceur de sa voix dans le chant des Psaumes charmaient tous ceux qui le voyaient et l'entendaient au chœur. S. Quintien, évêque d'Auvergne, voulut se l'attacher et l'ordonna diacre.

Quelque temps après, Thierri, roi d'Austrasie, obligea Quintien à le lui céder. Il le fit venir à sa cour, et l'y retint jusqu'à l'an 527. Le saint évêque d'Auvergne étant mort cette année, le peuple lui demanda S. Gal pour pasteur, et il eut enfin la satisfaction de l'obtenir. L'humilité, la douceur, la charité et le zèle du nouvel évêque brillèrent du plus vif éclat.

On admirait surtout sa patience à supporter les injures. Un homme brutal lui ayant déchargé un coup sur la tête, il n'en témoigna pas la moindre émotion. Il souffrit en silence l'affront

[a] Environ à trois lieues de la ville d'Auvergne.

qu'on lui faisait, et il désarma par sa douceur celui qui l'avait insulté. Evode, qui de sén ateur était devenu prêtre, s'oublia un jour au point de lui parler de la manière la plus indigne; le saint se leva tranquillement sans lui rien répondre; il traita son ennemi avec bonté, et s'en alla visiter les églises de la ville. Evode fut si touché d'une telle conduite, qu'il se jeta aux pieds du saint au milieu de la rue, et lui demanda pardon. Depuis ce temps-là, ils vécurent toujours l'un et l'autre dans une parfaite intelligence.

S. Gal fut favorisé du don des miracles. Il arrêta par ses prières les flammes d'un incendie qui naturellement devait réduire toute la ville en cendres. Une autre fois il délivra, par le même moyen, son troupeau d'une maladie épidémique, qui causait de grands ravages dans les provinces voisines. Il mourut vers l'an 553, plein de bonnes œuvres et de mérites. Il est nommé en ce jour dans le Martyrologe romain.

On honore à Clermont, le 1er de novembre, un autre S. Gal appelé *le second*. Il fut fait évêque de cette ville en 650 [1].

C'était de l'esprit d'oraison que les saints tiraient toutes leurs lumières et toute leur force. C'était là le principe de toutes ces bénédictions que le ciel répandait par eux sur le monde, et le moyen qu'ils employaient pour communiquer à leurs âmes une pureté vraiment angélique. « Cet esprit, dit un Père de l'Eglise [2] » est nourri par la retraite, qu'on peut en quelque sorte regarder » comme la mère de la pureté. Cette merveilleuse transformation » de nos âmes que produit la prière, vient de ce que Dieu y mani- » feste sa gloire dans le secret de nos cœurs. En effet, quand » toutes les portes de nos sens sont fermées aux créatures, et que » Dieu demeure avec nous, et nous avec lui; quand, affranchis » du tumulte et des distractions du monde, nous donnons toute » notre attention à notre intérieur, et que nous nous connaissons » tels que nous sommes, nous devenons alors capables de voir » clairement le royaume de Dieu établi en nous, par la charité et » par les désirs brûlans qui consument toute la rouille des affec- » tions terrestres. Car le royaume du ciel, ou plutôt le maître » des cieux, est au-dedans de nous, ainsi que Jésus-Christ nous » l'assure. »

[1] *Voyez* le *Gallia Chr. nova, t.* 2, *p.* 245.
[2] S. Joan. Damascen. *Serm. de Transfigur. Domini.*

S. JULES ET S. AARON, MARTYRS EN ANGLETERRE.

Ces deux saints, qui paraissent avoir reçu au baptême, le premier un nom romain, et le second un nom hébreu, étaient Bretons d'origine. Ils glorifièrent Dieu par le martyre à Caërléon sur l'Usk, dans le comté de Monmouth, sous le règne de Dioclétien [a]. Quelques écrivains représentent leur triomphe comme un des plus illustres qui aient paru dans l'Eglise [1]. D'autres [2] disent qu'ils étaient d'abord venus à Rome, et qu'ils s'y appliquèrent à l'étude de l'Ecriture sainte. Bède ajoute qu'ils ne furent pas les seuls qui scellèrent alors leur foi par l'effusion de leur sang, et que beaucoup d'autres Chrétiens de l'un et de l'autre sexe parvinrent aussi avec eux à la béatitude céleste, par des tourmens inouis.

Nous apprenons de Giraldus Cambrensis, qu'on vénérait autrefois à Caërléon les corps des deux martyrs [b], et qu'il y avait deux églises dédiées, l'une sous l'invocation de S. Jules, et l'autre sous celle de S. Aaron. La première était desservie par des religieuses, et la seconde par des chanoines réguliers.

Voyez Alford, *ad an.* 287; Godwin, *de Episcop. Landav.* Geoffroy de Monmouth, Giraldus Cambrensis, Léland, Tanner, *Bibl. Britan. p.* 1; Sollier, *jul. t.* 1, *p.* 17.

S. THIERRI,

ABBÉ DU MONT-D'HOR, PRÈS DE REIMS.

S. Thierri, né dans le territoire de Reims, était fils de Marquard, homme livré à toutes sortes d'excès. Son éducation ne pouvait être chrétienne, s'il fût demeuré dans la maison paternelle; en supposant même qu'on lui eût donné de bons principes, les mauvais exemples de celui dont il avait reçu le jour les auraient empêchés de fructifier. Heureusement pour lui, S. Remi se chargea du soin de l'instruire et de le former à la piété.

Ses parens l'ayant engagé dans le mariage, il proposa à sa

[a] Ce fut vers l'an 287, selon Alford, qui confirme son sentiment par l'ancienne tradition des écrivains d'Angleterre. Bollandus, *ad* 11 *januarii*, et Sollier, *ad* 1 *jul.* mettent le martyre des deux saints en 303 ou 304.

[b] Giraldus Cambrensis écrivait en 1200.

[1] S. Gildas, *l.* 8; S. Bède, *Hist. l.* 1, *c.* 7, etc.

[2] Léland et Bale.

femme de vivre dans la virginité ; ce qu'il obtint aisément. Il embrassa l'état monastique, et fut fait supérieur de l'abbaye que S. Remi avait fondée sur le Mont-d'Hor, près de Reims. Le saint évêque l'éleva depuis au sacerdoce, et l'employa même avec succès au ministère de la prédication. Thierri convertit un grand nombre de pécheurs, entre autres son père, qui passa le reste de ses jours dans la pénitence, sous la conduite de son fils. Il travailla aussi, conjointement avec S. Remi, à faire changer un lieu de débauche en un monastère de vierges chrétiennes. La plus commune opinion est qu'il mourut le 1er juillet 533. On assure que le roi Thierri, fils de Clovis Ier, assista à ses funérailles, et qu'il se tint honoré de porter lui-même son corps en terre. Ses reliques, que la crainte des Normands avait fait enterrer, furent découvertes en 976, et se gardaient dans une châsse d'argent. S. Thierri est nommé en ce jour dans le Martyrologe romain, dans le Bréviaire de Soissons, imprimé en 1742, et dans celui de Reims de 1759.

Voyez Mabillon, *Act. t.* 1, *p.* 614 ; Bulteau, *Hist. de l'ordre de Saint-Benoît*, *t.* 1, *p.* 287 ; Baillet, sous le 1er de juillet ; et le *Gallia Christ. nova*, *tom.* 9, *p.* 180.

S. CALAIS,

PREMIER ABBÉ D'ANILLE, DANS LE MAINE.

S. Calais [a], né en Auvergne, était issu d'une famille où la vertu se trouvait jointe à la noblesse. Ses parens le mirent dès son enfance dans le monastère de Menat [b], pour qu'il y fût élevé dans les sciences et dans les principes de la piété. Il s'y fit depuis religieux, et y pratiqua tout ce que prescrivait la règle avec une grande ferveur.

Quelque temps après, il quitta le monastère avec S. Avi, et ils se retirèrent l'un et l'autre dans l'abbaye de Micy, près d'Orléans. L'évêque de cette ville les éleva tous deux au sacerdoce. Les deux fervens religieux, qui voulaient mener la vie érémitique, sortirent encore du monastère de Micy. Arrivés dans le Perche, ils se séparèrent l'un de l'autre.

S. Calais, suivi de deux personnes déterminées à ne le point abandonner, s'en alla dans le Maine, où il retraça la vie des anciens anachorètes de l'Orient. Mais comme il lui venait tous les

[a] En latin *Carilephus*.
[b] Au diocèse de Clermont.

jours un grand nombre de disciples, il fut à la fin obligé de les recevoir. Le roi Childebert lui ayant donné un emplacement, il fit bâtir un monastère qui s'appela Anisole ou Anille, de la rivière sur laquelle il était situé, et qui depuis long-temps porte le nom de *Saint-Calais*, ainsi que la petite ville qui s'est formée autour [a]. La vie du saint fondateur fut un parfait modèle de pénitence et de prière. Il montrait une grande exactitude à observer les pratiques qu'il prescrivait aux autres. Il refusa de voir Ultrogothe, femme de Childebert, parce qu'un des statuts de la règle interdisait aux femmes l'entrée du monastère. Il mourut en 542. Son nom est marqué au 1er de juillet dans le Martyrologe romain. On gardait une portion de ses reliques dans l'abbaye de Saint-Calais, mais la plus grande partie était dans la chapelle du château de Blois, qui portait aussi le nom du même saint.

Voyez la Vie de S. Calais, composée par Siviard, cinquième abbé d'Anille, avec les notes de Mabillon et des Bollandistes, *t.* 1 *julii, p.* 85; et Martène, *Ampliss. Collectio, t.* 1, *Præf. p.* 4, etc.

S. LÉONORE, VULGAIREMENT S. LUNAIRE,

ÉVÊQUE EN BRETAGNE.

S. Léonore, d'une famille illustre, embrassa l'état monastique dans le pays de Galles, après avoir été élevé sous la conduite de S. Iltut. Etant passé en France, dont la province de Domnonée faisait partie, il fonda un monastère entre les rivières de Rances et d'Arguenon. L'emplacement lui fut donné par Jona, comte du pays.

Le roi Childebert l'estimait singulièrement pour ses vertus, et il l'invita d'une manière très-pressante à venir le voir à Paris. Le saint se rendit aux instances du prince, qui le reçut, ainsi que la reine Ultrogothe, sa femme, avec de grandes marques de vénération. A son retour, il apprit la mort funeste de Jona, son protecteur, que Conomor avait tout à la fois dépouillé de la vie et de sa principauté. Il donna une retraite à Judual, fils du malheureux comte, et le fit embarquer pour la Grande-Bretagne, sans craindre les suites de la colère du tyran. Judual revint ensuite, et recouvra les biens de son père.

[a] A neuf lieues du Mans. Childebert, dans sa Charte, dit que l'emplacement avait déjà été donné au saint par Clovis son père. (Martène, *Ampliss. Collect. t.* 1, *p.* 1.) La même chose est attestée par Nicolas I, *Ep.* 62, *ad Episc. Galliæ;* elle est aussi insinuée par Siviard, dans sa Vie de S. Calais.

Le saint a le titre d'évêque, quoiqu'il n'eût point de siége. C'était alors une coutume établie dans l'église britannique d'honorer les principaux abbés de la dignité épiscopale. On ignore en quelle année mourut S. Léonore. Son corps fut transporté dans une église paroissiale, près de Saint-Malo, dite encore aujourd'hui de *Saint-Lunaire*. On y montre son tombeau qui est vide. On fait la fête de sa translation le 13 d'octobre, mais sa principale fête se célèbre le 1er de juillet, dans les différens diocèses de Bretagne. Ce saint est patron de plusieurs églises.

Voyez les leçons du Bréviaire de Léon, de celui de l'abbaye de Saint-Meen, et de celui des autres églises de Bretagne. *Voyez* aussi Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne*, *p.* 91; le Martyrologe d'Usuard, sous le 1er de juillet, etc.

S. CYBAR, RECLUS A ANGOULÊME

Eparque, vulgairement appelé Cybar, quitta le monde malgré ses parens, qui l'empêchaient de suivre sa vocation; puis s'étant retiré dans le monastère de Sédaciac, en Périgord, il y servit Dieu pendant quelque temps, sous la conduite de l'abbé Martin. Une rare sainteté, jointe au don des miracles, l'eut bientôt fait connaître. Il jugea que le moyen le plus efficace qu'il eût de se soustraire au danger de la vaine gloire, était de sortir de son monastère pour aller vivre dans une entière solitude.

Etant arrivé près d'Angoulême, il s'y renferma dans une cellule, avec la permission de l'évêque de Périgueux et de Martin, son abbé. L'évêque d'Angoulême, frappé de ses éminentes vertus, l'ordonna prêtre.

Cybar était fort austère dans sa manière de vivre et de s'habiller. Il redoublait encore ses austérités durant le carême. Quoique reclus, il ne laissa pas de recevoir des disciples; mais il voulait qu'à son exemple ils fussent continuellement occupés de la prière. Il trouvait dans les libéralités des fidèles de quoi fournir à ses besoins et à ceux de ses religieux. Il se vit encore en état de racheter un grand nombre de captifs. Il mourut le 1er juillet 581, après avoir passé environ quarante ans dans sa cellule. Ses reliques ont été gardées dans l'église de l'abbaye de son nom jusqu'en 1568, qu'elles furent brûlées par les Huguenots.

Voyez Mabillon, *Act. t.* 1, *p.* 267; Bulteau, *Hist. de l'ordre de Saint-Benoît,* t. 1, *p.* 235; *le Gallia Christ. nova, t.* 2, *p.* 978, 979, etc.

S. SIMÉON, SURNOMMÉ SALUS [a].

Ce saint, voulant s'établir solidement dans la pratique de l'humilité et du mépris de soi-même, se réjouit de passer pour insensé aux yeux des hommes, et d'être réputé tel par un surnom flétrissant aux yeux du monde. Il était Egyptien de naissance, et naquit vers l'an 522. De Jérusalem, où il fit un pélerinage en 552, il se retira dans un désert voisin de la mer Rouge, et y passa vingt-neuf ans dans la plus austère pénitence. Toujours il se rappelait qu'on ne peut être véritablement humble sans aimer les humiliations; que nous devons recevoir au moins avec résignation celles que Dieu nous envoie, et les regarder comme bien inférieures au traitement que nous méritons de la part des créatures; qu'il est même quelquefois avantageux de les rechercher; qu'il ne faut pas toujours s'en rapporter, sur cet article, à la prudence humaine; qu'il est des circonstances où il faut suivre les mouvemens du Saint-Esprit, pourvu cependant qu'on soit assuré qu'on agit par son impression. Quoique nous ne soyons pas obligés d'imiter en tout S. Siméon, et qu'il y eût même de la témérité à l'entreprendre sans une vocation particulière, il n'en est pas moins certain que son exemple confond notre répugnance à souffrir tout ce qui révolte notre orgueil.

Le serviteur de Dieu, animé d'un désir ardent d'être méprisé par les hommes, se retira à Emèse, où il vint à bout de se faire passer pour insensé, en affectant de se comporter à l'extérieur en la manière de ceux qui ont perdu l'usage de la raison. Il avait alors soixante ans, et il en passa six ou sept à Emèse. Il y était lorsque cette ville fut bouleversée, en 588, par un tremblement de terre. Son amour pour l'humilité ne fut point sans récompense; Dieu lui accorda des grâces extraordinaires, et le favorisa même du don des miracles. On ignore l'année de sa mort.

Voyez Evagre, auteur contemporain, *l.* 4, *c.* 5; la Vie du saint, par Léonce, évêque de Napoli en Chypre; celle de S. Jean l'Aumônier; et les Bollandistes, *t.* 1 *julii*, *p.* 129.

[a] *Salus* est un mot syriaque qui signifie *insensé*.

S. RUMWOLD ou RUMOLD,

ÉVÊQUE, MARTYR, ET PATRON DE MALINES.

S. Rumold, Anglo-saxon de naissance [a], quitta le monde dès sa jeunesse, pour embrasser la pauvreté volontaire. Convaincu que tout ce qui excède les besoins de la nature est un fardeau pesant et dangereux, il s'interdit l'usage de tous les plaisirs. Par un détachement universel des vanités mondaines, il se procura ce plaisir solide réservé à ceux qui sont affranchis de l'esclavage des passions. Après avoir remporté sur lui-même une victoire complète, il recueillit les fruits précieux que produit l'exercice continuel de la prière et de la méditation, et en même temps qu'il sanctifiait ses études, il faisait aussi chaque jour de nouveaux progrès dans les voies de la perfection.

Il servit Dieu de la sorte, dans sa patrie, pendant plusieurs années. Mais le zèle dont il brûlait pour le salut des âmes le détermina à passer dans la basse Allemagne, pour prêcher la foi aux idolâtres. Il fit d'abord un voyage à Rome, afin de recevoir sa mission du premier des pasteurs. Lorsqu'il eut reçu la bénédiction du souverain pontife, il alla dans le Brabant, et il y convertit un grand nombre d'infidèles aux environs de Malines, de Lire et d'Anvers. Il s'associa aux travaux apostoliques de S. Willibrord, et fut sacré évêque régionnaire, sans avoir de siége fixe. Souvent il interrompait les fonctions extérieures du ministère pour aller se recueillir dans la solitude. Il y fut assassiné le 24 juin 775, par deux scélérats, dont l'un, coupable d'adultère, avait éprouvé les effets de son zèle. On jeta son corps dans une rivière; mais il fut découvert miraculeusement et enterré par les soins du comte Adon. On déposa depuis les reliques du saint dans une église de son nom, qui est à Malines, et que le pape Paul IV éleva à la dignité de métropole. La même ville honore S. Rumold comme son patron et son apôtre [b].

[a] Ceci a été démontré par Sollier, d'après les monumens les plus authentiques. Le saint n'était donc point du sang royal d'Ecosse, comme l'ont avancé quelques martyrologistes de Flandre. Il n'a point été non plus évêque de Dublin. Ceux qui ont soutenu ce sentiment n'en ont produit aucunes preuves. Il peut arriver que S. Rumold ait été élevé dans quelque monastère parmi les Scots d'Irlande, et qu'en conséquence on ait imaginé de le faire évêque de Dublin.

[b] On trouve dans les Bollandistes une longue histoire des miracles de S. Rumold. Voy. *Joan. Solleri, Acta S. Rumoldi; Antuerpiæ*, 1718, *in-fol.*

La plus ancienne Vie que nous ayons de ce saint, est celle que Thierri, abbé de Saint-Tron, composa d'après des traditions populaires, vers l'an 1000.

Voyez l'*Hist. littér. de la Fr.* t. 9, p. 338; le *Gallia Christ. nova*, t. 5, p. 9; les pièces publiées par Sollier, un des continuateurs de Bollandus, *t. 1 julii*, p. 169, et surtout la Chronique manuscrite des ducs de Brabant, où il est dit que S. Rumold et S. Gummar de Lire florissaient sous le règne de Carloman, frère de Charlemagne, lequel mourut en 771.

S. THIBAUT, ERMITE.

S. Thibaut descendait de la famille des comtes de Champagne. Il eut pour père le comte Arnoul, et naquit à Provins en Brie, en 1017. Il reçut au baptême le nom de *Thibaut*, archevêque de Vienne, son oncle, qui était en grande vénération pour ses vertus. Dans sa jeunesse il préserva son cœur de la corruption du monde; plus on s'efforçait de lui inspirer du goût pour les vanités du siècle, plus il prenait de précautions pour se prémunir contre les piéges qu'on lui tendait.

En lisant les Vies des Pères du désert, il fut singulièrement touché des exemples de perfection qu'il y voyait, et il se sentit un grand désir de les imiter. Les Vies de S. Jean-Baptiste, de S. Paul ermite, de S. Antoine et d'Arsène, firent sur lui une impression singulière. Il soupirait sans cesse après le bonheur qu'ils avaient eu de goûter les douceurs de la solitude, et de converser continuellement avec Dieu par l'exercice de la prière et de la contemplation. Souvent il visitait un pieux solitaire nommé Burchard, qui vivait dans une petite île de la Seine; et il s'essayait sous sa conduite à la pratique du jeûne, des veilles et des différentes mortifications de la pénitence. Son père voulut inutilement le retenir dans le monde, en lui proposant des partis avantageux et des postes brillans, soit à la cour, soit dans les armées.

Eudes II, son parent, comte de Champagne, de Chartres, de Blois et de Tours, prétendait succéder à Rodolphe III, dit *le Fainéant*, dernier roi d'Arles, mort le 6 septembre 1032, en qualité de neveu de ce prince, étant fils de Berthe, sa sœur. Mais l'empereur Conrad *le Salique* s'empara du royaume de Bourgogne, en vertu du testament du feu roi [a]. Ceci occasiona une querelle

[a] Le royaume d'Arles était formé de ceux de Provence et de la Bourgogne transjurane, réunis en 930 par le traité conclu entre Hugues, roi d'Italie, et,

qui eut bientôt allumé le flambeau de la guerre. Arnoul chargea son fils de commander les troupes qu'il envoyait au secours de son parent. Cette commission déplut extrêmement à Thibaut; il représenta à son père l'obligation où il était d'accomplir le vœu qu'il avait fait d'abandonner le monde, et il obtint à la fin ce qu'il avait demandé de la manière la plus pressante.

Peu de temps après, il s'en alla à l'abbaye de Saint-Remi de Reims, avec un de ses amis nommé Gautier. Etant arrivés, ils renvoyèrent chacun leur domestique, et partirent secrètement. Ils échangèrent leurs habits contre les haillons de deux mendians, et se rendirent à pied en Allemagne. La forêt de Petingen, en Souabe, leur ayant paru propre à l'exécution de leur dessein, ils s'y arrêtèrent et s'y construisirent des cellules. Ils avaient appris de Burchard que la vie ascétique exige le travail des mains, et que les anciens solitaires s'occupaient à faire des nattes ou des paniers. Pour y suppléer, ils allaient dans les villages voisins exercer le métier de manœuvres sous les maçons, et se joindre aux serviteurs des fermiers, afin de partager avec eux des travaux pénibles et dégoûtans. Ils employaient leur salaire à acheter du pain bis, qui faisait toute leur nourriture. Lorsque la nuit était venue, ils se retiraient dans leur forêt, y chantaient ensemble les louanges de Dieu, et y passaient un temps considérable dans l'exercice de la contemplation.

Il fut aisé de s'apercevoir à leur conduite qu'ils n'étaient point destinés par leur naissance à vivre du travail de leurs mains. La sainteté de leur vie attirait aussi sur eux les regards des hommes. Se voyant trahis, ils résolurent d'abandonner un lieu où il ne leur était pas possible de rester inconnus. Ils firent nu-pieds un pélerinage à Compostelle; après quoi ils reprirent la route d'Allemagne. En passant par Trèves, Thibaut y rencontra son père,

Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane. Le royaume de Provence, érigé en 833 par l'empereur Lothaire en faveur de Charles, le troisième de ses fils, contenait les pays renfermés entre la Durance, les Alpes, la Méditerranée et le Rhône, avec le duché de Lyon. Celui de la Bourgogne transjurane, appelé indifféremment par les historiens, de la Bourgogne supérieure, de la Gaule cisalpine, de la Bourgogne jurane, s'étendait dans la Suisse et dans les pays de Valais, de Genève et de Chablais; il avait pris naissance pendant les troubles excités après la mort de Charles le Gros, en 888. Les empereurs, successeurs de Conrad le Salique, prirent pendant quelque temps la qualité de rois d'Arles. Deux d'entre eux furent couronnés en cette qualité dans l'église métropolitaine d'Arles, savoir : Frédéric Ier, le 30 juillet 1178, par l'archevêque Raimond de Bolène, et Charles IV, le 4 juin 1365, par l'archevêque Guillaume de La Garde; mais l'autorité de ces princes n'a jamais été bien considérable dans les pays situés entre les Alpes et le Rhône; leur éloignement, leurs démêlés presque continuels avec les papes, contribuaient à l'affaiblir de jour en jour; enfin Charles IV, qui, immédiatement après le couronnement dont nous venons de parler, se dépouilla en faveur de Louis, duc d'Anjou, depuis roi de Sicile et comte de Provence, de ses droits sur le royaume d'Arles, ne céda après tout à ce prince que ce qu'il n'était plus en son pouvoir de retenir.

mais qui ne le reconnut point à la pauvreté de ses habits et à son visage desséché par les rigueurs de la pénitence. Son cœur ressentit la plus forte émotion à la vue de celui qui lui avait donné le jour. Il réprima cependant les sentimens de la nature; et pour n'être pas exposé une seconde fois à une pareille épreuve, il entreprit avec son compagnon un pélerinage à Rome. Les deux saints allèrent toujours nu-pieds. Lorsqu'ils eurent visité tous les lieux de dévotion qui étaient en Italie, ils se fixèrent dans un désert affreux, nommé *Salanigo*, près de Vicence, et s'y bâtirent, du consentement du seigneur du lieu, chacun une cellule dans le voisinage d'une vieille chapelle qui tombait en ruines. Là, l'exercice de la prière et de la contemplation faisait leur occupation continuelle. Mais Dieu appela Gautier à lui au bout de deux ans.

Thibaut regarda la mort de son compagnon comme un avertissement que Dieu lui donnait de la proximité de la sienne. Il redoubla donc de ferveur dans tous ses exercices. Il ne vivait que d'eau, de pain d'avoine et de racines; et il en vint jusqu'à s'interdire absolument l'usage du pain. Jamais il ne quittait le cilice. Une planche lui servait de lit; et pendant les cinq dernières années de sa vie, il ne dormait plus qu'assis sur un banc. L'évêque de Vicence, frappé de ses éminentes vertus, l'éleva au sacerdoce; après quoi, plusieurs personnes de piété lui confièrent la conduite de leur conscience.

Son père et sa mère, qui vivaient encore, ayant appris que l'ermite de Salanigo, dont on parlait dans toute l'Europe, était ce fils qui, par sa fuite, leur avait fait verser tant de larmes, se mirent aussitôt en route pour l'aller voir. Ils furent si fortement touchés du spectacle qui s'offrit à leurs yeux, qu'à l'instant ils se prosternèrent aux pieds de leur fils, sans pouvoir lui dire un seul mot. Lorsqu'ils furent revenus de leur surprise, ils se relevèrent, et la foi triomphant en eux des sentimens de la nature, la joie prit la place de la douleur. Ils sentirent tout-à-coup la vanité du monde, et résolurent de se consacrer sans réserve au service de Dieu. Le comte Arnoul fut rappelé en Brie pour ses affaires; mais avant que de partir, il accorda à Gisle, sa femme, la permission qu'elle lui avait demandée de finir sa vie auprès de son fils. Thibaut lui fit bâtir une petite cellule à quelque distance de la sienne, et se chargea du soin de la former à la pratique de la perfection.

Peu de temps après, le saint fut attaqué de la maladie dont il mourut. Il souffrit avec une grande patience les douleurs aiguës que lui causaient les ulcères dont son corps était couvert. Sentant approcher son dernier moment, il envoya chercher Pierre, abbé de Vangadice, de l'ordre des Camaldules, qui lui avait donné

l'habit de religieux un an auparavant. Il lui recommanda sa mère et ses disciples; puis, après avoir reçu le saint viatique, il mourut en paix le 30 juin 1066, âgé d'environ trente-trois ans. Il en avait passé trois tant en Souabe que dans ses pélerinages, et douze dans le désert de Salanigo. On porta ses reliques dans l'église qui appartenait à l'abbaye de Sainte-Colombe de Sens. On les transféra depuis dans une chapelle qui était auprès d'Auxerre, et qui porte le nom de *Saint-Thibaut-aux-Bois*. Le serviteur de Dieu fut canonisé par Alexandre III. On l'honore à Sens, à Provins, à Paris, à Auxerre, à Langres, à Toul, à Trèves, à Autun, à Beauvais et à Metz, où il y avait une église collégiale de son nom.

Voyez sa Vie, écrite avec fidélité par un auteur contemporain.

S. LUTWIN, ÉVÊQUE DE TRÈVES.

HUITIÈME SIÈCLE.

Lutwin, neveu de S. Basin, évêque de Trèves, était moine au monastère de Mithlac, situé à six lieues de Trèves, qu'il avait rétabli en y consacrant une partie de sa fortune. On croit que son oncle renonça à son siége pour retourner à l'abbaye Saint-Maximin, d'où il avait été tiré, et qu'il fit ainsi nommer Lutwin pour lui succéder. Du moins est-il certain que ce dernier fut sacré du vivant du premier. Lutwin avait été engagé dans le mariage avant de se faire religieux, car il eut un fils, nommé Milon, qui devint aussi son successeur, et qui scandalisa autant l'Eglise par ses vices que son bienheureux père l'avait édifiée par ses vertus. On place la mort de S. Lutwin après le commencement du huitième siècle. Son nom se lit dans plusieurs Martyrologes.

Voyez l'Hist. de l'Egl. gall. *t.* 5, *p.* 395.

S. CONRAD,

NOMMÉ A L'ARCHEVÊCHÉ DE TRÈVES, MARTYR.

L'AN 1066.

Conrad était primicier de l'Eglise de Cologne, lorsque S. Annon, archevêque de cette métropole, frappé de l'éclat de ses vertus, le fit nommer à l'archevêché de Trèves. Comme cette nomi-

nation s'était faite sans qu'on eût consulté le clergé et le peuple de Trèves, ceux-ci résolurent de s'opposer à ce que Conrad prît possession de son siége. Ce prélat, espérant faire tomber les préventions par sa présence, ne laissa pas de se mettre en route pour administrer son diocèse. Alors Déodoric, comte de Trèves, alla l'attendre sur la route, se saisit de sa personne et l'abandonna à quelques soldats barbares, qui le jetèrent jusqu'à trois fois du haut d'un précipice, sans que le prélat en reçût d'autre mal qu'un bras cassé ; enfin ces scélérats lui coupèrent la tête, et cachèrent son corps dans les broussailles.

En apprenant cette mort horrible, quelques personnes fidèles allèrent chercher le corps de Conrad, et le transportèrent au monastère de Tholei : bientôt des miracles vinrent révéler la sainteté du martyr, qu'on commença à honorer dès-lors.

Voyez *Vita Conradi, 1 junii apud Bolland.*

S. DOMITIEN,

FONDATEUR DU MONASTÈRE DE BÉBROU, AU DIOCÈSE DE LYON.

CINQUIÈME SIÈCLE.

S. Domitien était né à Rome et embrassa la vie monastique au célèbre monastère de Lérins. Ses progrès dans la perfection le recommandèrent bientôt aux yeux de ses frères, qui s'estimaient heureux d'avoir parmi eux un homme d'une éminente sainteté. Craignant que les louanges qu'on ne cessait de lui donner ne fussent capables d'altérer la pureté de son cœur, Domitien quitta Lérins et alla fonder le monastère de Bébrou, depuis nommé Saint-Rambert, dans le diocèse de Lyon. Il est à regretter que l'auteur de sa Vie l'ait remplie de choses qui ne méritent pas qu'on y ajoute foi. Il suffit cependant de remarquer que S. Adon fait, dans son Martyrologe, un bien bel éloge de ce saint abbé, ce qui nous dispense d'en dire davantage.

Voyez Martyrol. *Adoni, 1 junii.*

MARTYROLOGE.

Octave de S. Jean-Baptiste.

Sur le mont Hor, mort de S. Aaron, premier prêtre de l'ordre Lévitique.

Dans la Grande-Bretagne, S. Aaron et S. Jules, martyrs, qui souffrirent après S. Alban, dans la persécution de Dioclétien. Dans le même temps et au même pays, un grand nombre de personnes, ayant été tourmentées de diverses tortures et cruellement déchirées, et ayant soutenu leur combat jusqu'à la fin, parvinrent au bonheur de la demeure éternelle.

A Malines, supplice de S. Rombauld, martyr, fils d'un roi des Scots d'Irlande, et évêque de Dublin.

A Sinuesse, S. Chaste et S. Secondin, évêques et martyrs.

A Vienne, S. Martin, évêque, disciple des apôtres.

A Clermont en Auvergne, S. Gal, évêque.

Au territoire de Lyon, mort de S. Domitien, abbé, qui a mené le premier dans ce pays la vie érémitique, et qui, ayant formé là une réunion de plusieurs personnes au service de Dieu, illustre par de grandes vertus et d'éclatans miracles, alla rejoindre ses pères, étant parvenu à une grande vieillesse.

Au territoire de Reims, S. Thierri, prêtre, disciple de S. Remy, évêque.

A Angoulême, S. Cybar, abbé.

A Emèse, S. Siméon, confesseur, surnommé Salus qui contrefit l'insensé pour Jésus-Christ; mais Dieu décela sa haute sagesse par de grands miracles.

A Vienne, S. Thibaut, ermite, qui fut canonisé par Alexandre III.

Saints de France.

Au pays de Retz en Bretagne, S. Lupien, mort la semaine de son baptême.

Au Maine, S. Hilaire d'Oisé, confesseur.

Au même pays, S. Calais. abbé et instituteur d'un très-célèbre monastère.

En Rouergue, S. Florez, confesseur.

En Bretagne, S. Léonore, évêque, disciple de S. Iltut, qui avait été instruit par S. Germain de Paris.

A la Motte-Mérion, près Saint-Didier, au diocèse de Rennes, S. Golvein, évêque de Léon, puis solitaire.

A Denain, Ste Reine, femme du B. Adelbert, comte d'Ostrevant, mère de Ste Refroie.

Autres.

A Mayence, S. Arnould, archevêque, massacré par les habitans de cette ville.

A Acuelo en Castille, S. Siméon, laboureur, dont le corps est honoré en ce lieu, dans une chapelle de l'église de Saint-Georges.

DEUXIÈME JOUR DE JUILLET.

LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

S. Thomas prouve, par l'exemple de Jésus-Christ ainsi que par ceux de la sainte Vierge et des apôtres, qu'il n'y a point d'état plus parfait que celui où les fonctions de la vie active sont sanctifiées par les exercices de la vie contemplative [1]. Ceux qui l'ont embrassée s'emploient au service du prochain, de manière qu'au milieu des occupations extérieures, ils ne perdent jamais Dieu de vue. Toujours ils ont leur nourriture dans le ciel, comme l'ange qui accompagnait Tobie sur la terre. Ils se disposent à paraître en public par la pratique du recueillement et de la retraite; ils parlent peu, et s'exercent au grand art de se taire à propos; ils descendent souvent dans leur intérieur, pour se connaître parfaitement eux-mêmes, et contractent la sainte habitude d'avoir *leur conversation dans le ciel* [2]. Avec de telles dispositions, ils peuvent sans crainte se prêter aux emplois publics, lorsque le devoir, la justice ou la charité les y appelleront; ils n'auront rien à craindre des piéges du monde, et ils se sanctifieront dans le commerce des hommes. Nous en avons un bel exemple dans la visite que la sainte Vierge rendit à Ste Elizabeth, sa cousine. C'est la remarque de S. François de Sales, qui emprunta de ce mystère le nom qu'il donna aux religieuses dont il était le fondateur, et qui, suivant leur institution primitive, étaient destinées à visiter et à servir les malades.

Dans le mystère de l'Annonciation, l'ange Gabriel dit à la Mère de Dieu, qu'Elizabeth, sa cousine, avait conçu miraculeusement, et même qu'elle était au sixième mois de sa grossesse. La sainte Vierge, par humilité, cacha la dignité surprenante à laquelle l'élevait l'incarnation du Verbe dans son sein; mais transportée de joie et de reconnaissance, elle voulut aller féliciter la mère de Jean-Baptiste. Ce fut le Saint-Esprit qui lui inspira cette résolution pour l'accomplissement de ses desseins sur le précurseur du Messie, qui n'était point encore né. *Marie partit donc, et s'en alla en diligence au pays des montagnes, en une ville de la tribu de Juda* [a]; *et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elizabeth.* Elle visita une sainte, parce qu'il y a beaucoup à gagner dans la compagnie des serviteurs de Dieu; leur exemple, leur silence même, éclairent l'esprit et échauffent le cœur. Semblable à la flamme qui s'augmente par le contact des charbons ardens, le feu de la charité

[1] S. Thomas, 2, 2. [2] Phil. III, 20.

[a] Hébron, ville sacerdotale située à l'occident de la tribu de Juda.

s'allume davantage dans une âme fervente, par les vertus et les discours de ceux qui aiment véritablement Dieu.

Quelles leçons d'humilité la sainte Vierge ne nous donne-t-elle pas en cette occasion? Elle est traitée de mère de Dieu, et placée au dessus de toutes les créatures. Loin de s'élever, elle n'en devient que plus humble. Elle prévient Elizabeth dans un devoir de charité. Quoi de plus propre à confondre l'orgueil des mondains! Non contens de ces égards que leur assurent les lois de la subordination, ils bannissent, à force d'exiger, toute liberté du commerce de la vie, et se rendent insupportables à eux-mêmes et aux autres. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que dans leurs conversations et dans leurs visites, il ne s'agit de rien qui ait trait à la religion, et qu'ils ne cherchent qu'à satisfaire une vanité ridicule, ou cette dissipation dans laquelle ils vivent continuellement, et qui est le poison de toute vertu.

Quand la charité appelle Marie, elle n'est effrayée ni par les dangers, ni par les difficultés d'un voyage long et pénible. L'écrivain sacré remarque qu'elle s'en alla *avec diligence*, pour exprimer l'ardeur avec laquelle elle s'empressa de rendre à sa cousine le bon office dont il s'agit. Tel est le propre de la charité; rien n'est capable d'arrêter sa ferveur et son activité. Marie se hâtait sans manquer à la modestie; elle ne cherchait point à se montrer aux yeux du public; la vanité et la curiosité n'entraient point dans sa démarche : aussi avait-elle soin, durant le voyage, de fuir tout ce qui aurait pu la distraire et la dissiper. Apprenons de là avec quelle attention nous devons veiller sur nos sens, et de quelle manière il faut que les Chrétiens se comportent en voyage.

Lorsque Marie fut arrivée au terme de sa course, elle entra chez Zacharie, et salua sa parente. Quel bonheur pour cette maison d'être honorée la première de la visite du Verbe fait chair! De quelle bénédiction sa présence ne fut-elle pas suivie? La sainte Vierge en fut l'instrument, parce que Dieu voulait nous montrer qu'elle est le canal des grâces, et que nous pouvons avec confiance implorer son intercession.

A la voix de Marie, l'enfant dont Elizabeth était enceinte fut rempli du Saint-Esprit et sanctifié dans le sein de sa mère. Il eut par anticipation l'usage de la raison, et connut par une lumière surnaturelle quel était celui qui venait le visiter. Cette connaissance le pénétra d'une joie si vive, qu'il en tressaillit dans le sein d'Elizabeth[a]. Si les anciens patriarches goûtèrent une si grande

[a] Le mot *joie* qu'emploie l'évangéliste en cette occasion, et le consentement unanime des Pères, montrent évidemment que Jean-Baptiste eut par anticipation l'usage de la raison. Ainsi son tressaillement ne fut point la suite d'un

consolation en voyant seulement en esprit le jour du Seigneur, plusieurs siècles avant sa venue, il n'est pas surprenant que Jean-Baptiste ait éprouvé de si vifs transports en jouissant de la réalité. On ne peut douter qu'il ne désirât dès-lors d'exercer les fonctions du ministère auquel il était destiné, et d'être en état d'annoncer au monde son rédempteur, afin que tous pussent le connaître et l'adorer. Mais qui pourrait exprimer les sentimens de respect et d'adoration dont il fut lui-même pénétré? Il ne serait pas plus possible de comprendre les faveurs dont le Sauveur combla son âme. Il fut purifié de la tache originelle, rempli de la grâce sanctifiante, élevé à la dignité de prophète, à un rang même supérieur à cette dignité.

En même temps Elizabeth fut aussi remplie du Saint-Esprit; à la faveur d'une lumière qui lui fut communiquée, elle comprit l'ineffable mystère de l'Incarnation que Dieu avait opéré dans Marie, quoique celle-ci ne voulût point le découvrir par humilité. Elle s'écria dans les transports de son étonnement, que Marie était bénie au-dessus de toutes les femmes, puisque Dieu l'avait choisie pour répandre sur le monde sa bénédiction, et pour écarter les maux dont Eve avait accablé le genre humain. En appelant aussi béni le fruit de ses entrailles, elle donna à ce titre un sens infiniment plus sublime. Le divin Enfant était en effet le principe de toutes les grâces; et ce n'était que par lui que Marie elle-même en avait reçu de si grandes.

Elizabeth tournant ensuite les yeux sur elle-même, s'écria : *Eh! d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur daigne venir me visiter?* Elle savait bien qu'elle avait conçu par miracle; mais Marie avait conçu en restant vierge, et par l'opération du Saint-Esprit : celui qu'elle avait conçu était plus grand que les prophètes, mais Marie devenait mère du Fils éternel de Dieu, vrai Dieu lui-même. Jean-Baptiste se servit depuis d'une semblable exclamation pour exprimer les sentimens de sa profonde humilité, quand Jésus-Christ se présenta pour être baptisé par ses mains. Telles sont les dispositions où nous devons être lorsque Dieu nous visite par sa grâce, surtout dans les sacremens. Elizabeth appelle Marie mère de son Seigneur, c'est-à-dire mère de Dieu, et elle lui prédit ce qui doit arriver, tant à elle qu'à son fils, qui avait été l'objet des prophéties.

Marie s'entendant louer, descendit dans l'abîme de son néant; puis rapportant à Dieu tous les dons de la grâce qui étaient en elle, elle fit éclater son amour, sa reconnaissance, son humilité, par

mouvement purement naturel, comme quelques Protestans l'ont avancé, mais résultat d'un jugement réfléchi, et l'effet de la joie et de la piété

l'admirable cantique que l'Eglise récite tous les jours à Vêpres. On y trouve une élévation de sentimens et une sublimité de style qui ne sont point dans les écrits des anciens prophètes. La sainte Vierge y loue Dieu de ses miséricordes infinies, et lui en donne toute la gloire. Dans le transport de sa joie, elle adore son Sauveur, qui a bien voulu jeter les yeux sur sa bassesse. Quoique toutes les nations doivent l'appeler bienheureuse, elle déclare que l'abjection seule est son partage, et que le mystère qui l'occupe est uniquement l'effet de la puissance et de la bonté de Dieu. Elle ajoute que celui qui a détrôné les tyrans, qui a nourri dans le désert les Juifs affamés, et qui a opéré tant de prodiges en faveur de son peuple, est venu le visiter en personne, afin de vivre parmi les hommes, de mourir pour eux, et d'accomplir toutes les prédictions des prophètes. Marie, après avoir passé environ trois mois avec sa cousine, reprit la route de Nazareth.

Lorsqu'unis à l'Eglise nous louons Dieu de ses miséricordes et des prodiges qu'il a opérés dans le mystère de l'Incarnation, appliquons-nous à imiter les vertus dont la sainte Vierge nous a donné l'exemple. Apprenons d'elle surtout à sanctifier les visites et les conversations, qui sont la source de tant de péchés pour un si grand nombre de Chrétiens. Evitons, comme elle, tout discours profane, vain et inutile. Quand il s'agit de délasser notre esprit, tâchons, autant qu'il est possible, que nos entretiens servent à nous rendre plus vertueux, ou du moins à augmenter en nous les connaissances utiles. Bannissons ces puérilités qui dégradent l'âme et la rétrécissent. Nous réprimerions la démangeaison de parler, si nous pensions qu'elle a la vanité pour principe, et que cette vanité nous rend souvent criminels et toujours ridicules. En effet, rien n'est plus insupportable dans la société que ces parleurs continuels qui ne peuvent retenir leur langue, qui divulguent souvent ce qu'ils auraient intérêt de cacher, et qui mettent au jour leurs pensées, avant de leur avoir laissé le temps de s'arranger dans leur esprit. Que nous nous épargnerions de peines, d'indiscrétions et de fautes de toute espèce, si nous étions plus réservés dans nos paroles! travaillons donc à devenir plus maîtres de nous-mêmes, et à détruire par la pratique du silence une passion aussi dangereuse.

S. PROCESSE ET S. MARTINIEN, MARTYRS.

Processe et Martinien étaient du nombre de ceux auxquels les prédications et les miracles de S. Pierre et de S. Paul firent embrasser le christianisme à Rome. La foi pénétra jusque dans le palais de Néron, et plusieurs personnes attachées à son service crurent en Jésus-Christ. S. Paul en parle dans son Epître aux Philippiens [1].

Ce fut en 64 que Néron arma la cruauté des bourreaux contre les fidèles, dont le nombre augmentait de jour en jour [a]. Le voyage qu'il fit dans la Grèce en 67 laissa un peu respirer l'Eglise de

[1] Phil. IV, 20.

[a] Néron montra tant de clémence les cinq premières années de son règne, qu'étant une fois obligé de signer l'arrêt de mort d'un criminel, il dit qu'*il souhaiterait ne point savoir écrire*. Sénèque, son précepteur, et Burrhus, préfet du Prétoire, dont il suivait les conseils, ne laissèrent pas de découvrir, à travers cette modération, qu'il avait du penchant à la cruauté. Ce fut pour cela que Sénèque écrivit et lui adressa son traité *de la Clémence*, que nous avons encore. Malheureusement ceux qui avaient sa confiance ne travaillèrent qu'à donner un autre objet à ses passions. Sénèque et Burrhus connivèrent à un commerce impur où il s'engagea dès sa jeunesse; ce qui prouve combien était défectueuse la vertu même des plus sages d'entre les philosophes païens. Si les instituteurs de Néron s'imaginèrent qu'il fallait céder quelque chose pour sauver le reste, et passer certaines passions pour arrêter l'effet de celles qui devaient avoir le plus d'influence sur l'État, ils virent par l'événement qu'ils s'étaient abusés par une fausse prudence. Il leur eût été bien plus glorieux de mourir que d'applaudir au moindre mal moral; mais le paganisme n'a jamais été capable de fournir des martyrs à la vertu. D'ailleurs, quand on connaît la nature des passions, on sait qu'il est très-dangereux de les flatter; qu'on ne peut bientôt plus les retenir dans les bornes qu'on voulait leur prescrire, et que la tyrannie de leur pouvoir devient insurmontable. Cette vérité n'est que trop bien prouvée par l'exemple de Néron.

En effet, ce prince, s'étant prévalu de l'indulgence qu'on avait pour lui, s'abandonna en peu de temps à toute la fougue de ses désirs, surtout lorsqu'il commença à goûter le dangereux plaisir d'être maître de sa personne et de ses actions. Il se plongea publiquement, et sans aucun sentiment de honte, dans les plus infâmes débauches. Son cœur était si corrompu, qu'au rapport de Suétone, il était persuadé que tous les hommes lui ressemblaient, avec cette seule différence qu'ils cachaient leurs crimes, et qu'ils étaient encore hypocrites. Il y a un degré d'extravagance qui est inséparable du vice; mais cette extravagance, personne ne la porta jamais si loin que Néron. Tous ses projets annonçaient un insensé du premier ordre; et rien ne flattait plus son orgueil qu'une entreprise qui paraissait impossible. Il méprisait les règles que dictent la décence et la justice. Sa principale ambition était de chanter, de déclamer et de jouer des instrumens sur le théâtre, ou de conduire un char dans le cirque. Malheur à quiconque refusait de lui applaudir, ou ne lui laissait pas remporter le prix; il était égorgé, ou réservé à un genre de mort encore plus barbare. La cruauté était le vice qui l'a principalement rendu l'objet de l'exécration du genre humain. Par le conseil de l'infâme Poppée, il fit assassiner sa mère Agrippine en 58. Depuis ce temps-là, il n'eut point de plus grand plaisir que de tremper ses mains dans le sang de tout ce qu'il y avait d'hommes illustres par leur naissance, leur courage et leur vertu, et principalement dans celui de ses proches. Octavie, sa femme, périt aussi, après avoir souffert toutes sortes de mauvais traitemens pendant plusieurs années.

Rome. Il parcourut les principales villes de cette province, suivi d'une armée de pantomimes et de chanteuses qui portaient des instrumens de musique, des masques et des habits de théâtre. Il se fit déclarer vainqueur dans tous les jeux publics, et on lui adjugea dix-huit cents couronnes différentes. Après avoir massacré la noblesse du pays, confisqué les biens des personnes riches, et pillé les temples, il revint à Rome pour y faire couler de nouveaux flots de sang. S. Pierre et S. Paul scellèrent alors leur foi par un glorieux martyre. Processe et Martinien, leurs disciples, ne tardèrent pas à les suivre. Ils avaient, suivant l'auteur de leurs Actes, la garde de la prison Marmetine, où les deux apôtres les instruisirent et les baptisèrent pendant qu'ils y furent détenus.

S. Grégoire le Grand prêcha sa trente-deuxième homélie sur leur fête, dans une église où reposaient leurs corps. Les malades, dit ce Père, reçoivent la santé à leur tombeau; les énergumènes y sont délivrés, et les parjures y sont tourmentés par les démons. L'ancienne église dont nous venons de parler étant tombée en ruines, le pape Paschal I[er] transféra les reliques des deux martyrs dans celle de Saint-Pierre sur le mont Vatican. On lit leurs noms dans les Martyrologes de la plus haute antiquité.

Voyez S. Grégoire le Grand, *Hom.* 32; Tillemont, *Hist. Eccl. t.* 1, *p.* 179, et *Hist. des Emper.* Sollier, *t.* 1 *julii, p.* 300.

S. OUDOCÉE,

TROISIÈME ÉVÊQUE DE LANDAFF EN ANGLETERRE.

Ce saint fut consacré à Dieu dès son enfance par ses parens, et élevé dans les principes du christianisme sous les yeux de S. Théliau, son oncle, évêque de Landaff. Il lui succéda sur le siége de cette ville vers l'an 580 [a]. Mauric, roi de Glamorgan, avait pour lui beaucoup de vénération, et le protégeait dans toutes les circonstances où la gloire de Dieu était intéressée. Ayant été excommunié par le saint pour avoir assassiné un prince nommé Cynedu, il se soumit humblement, fit de dignes fruits de pénitence, et fut enfin rétabli dans la communion de l'Eglise. S. Oudocée, mort

[a] Selon les registres de Landaff, cités par Usserius, S. Oudocée était fils de Budic II, prince de Cornouaille, dans l'Armorique; et il fut mis par son père entre les mains de S. Théliau, lorsque ce saint évêque fit un voyage dans l'Armorique. Mais Usserius se trompe, lorsqu'il met ce voyage en 596. Nous apprenons de S. Grégoire de Tours, que Thierri, fils de Budic, fut fait prince de Cornouaille en 577, et que son père était mort long-temps auparavant.

vers la fin du sixième siècle, est nommé dans les Calendriers d'Angleterre sous le 2 de juillet.

Voyez Ussérius, *Antiq. Britan. p.* 291; Wharton, *Anglia sacra, t.* 2, *p.* 669; Alford, *in Annal.* et Lobineau, *Vies des saints de Bretagne, p.* 89.

Ste MONÉGONDE, RECLUSE A TOURS.

Ste Monégonde, née à Chartres, fut honorablement mariée par ses parens. Elle eut deux filles qui firent son bonheur dans le monde tant qu'elles vécurent. La mort les lui ayant enlevées, la douleur qu'elle ressentit fut d'abord excessive. Son extrême sensibilité lui fit comprendre que son attachement n'avait point été renfermé dans de justes bornes, qu'il avait affaibli dans son cœur l'amour de Dieu, et cette disposition où l'on doit être continuellement de se soumettre en tout et partout à la volonté du ciel. La crainte d'offenser le Seigneur arrêta donc le cours de ses larmes, et elle regarda le coup qu'elle avait reçu comme un trait de la miséricorde de Dieu, qui avait été obligé d'employer un remède violent pour guérir la plaie de son âme.

Fortement résolue d'abandonner un monde perfide, elle se bâtit à Chartres, du consentement de son mari, une cellule où elle se renferma pour y servir Dieu dans l'exercice continuel de la prière, et dans la pratique de toutes les austérités de la pénitence. Elle n'avait d'autres meubles qu'une natte sur laquelle elle prenait la nuit quelques heures de repos, et d'autre nourriture que du pain bis et de l'eau.

Elle se retira depuis à Tours, et y continua le même genre de vie dans une cellule qu'elle fit bâtir auprès de l'église de Saint-Martin. Plusieurs femmes s'étant jointes à elle, il se forma à l'endroit où était sa cellule un monastère de religieuses dont on a fait depuis un chapitre de chanoines séculiers.

Ste Monégonde mourut en 570, après avoir été long-temps un modèle accompli de vertu et de sainteté. Elle est nommée en ce jour dans le Martyrologe romain. Elle est patronne de la célèbre collégiale de Chimay en Hainaut.

Voyez S. Grégoire de Tours, *Vit. Patr. c.* 19, et *de Glor. Confess. c.* 24; et les Bollandistes, *t.* 1 *julii, p.* 309.

S. OTHON,

ÉVÊQUE DE BAMBERG EN FRANCONIE, APOTRE DE POMÉRANIE.

S. Othon était de Souabe en Allemagne; il prit l'état ecclésiastique dans l'intention d'y trouver plus de facilité pour l'exécution du projet qu'il avait de se consacrer entièrement au service de Dieu. L'empereur Henri IV, instruit de sa science et de sa piété, le donna pour chapelain à la princesse Judith sa sœur, lorsqu'il la maria à Boleslas III, duc de Pologne [a]. Après la mort de Judith, il revint en Allemagne et fut fait chancelier de l'empereur.

On apportait alors à l'empereur les anneaux et les croix des évêques et des principaux abbés, quand ils étaient morts. Le prince s'en emparait et les vendait à ceux qu'il avait lui-même choisis pour gouverner les églises ou les abbayes vacantes. Les souverains pontifes condamnaient une telle conduite comme simoniaque et préjudiciable aux droits de l'Eglise. Henri ne se soumit point à cette condamnation; il la méprisa même, et procura l'élection de l'anti pape Guibert. Othon fit tous ses efforts pour lui inspirer des sentimens de repentir, et ne balança point à se déclarer hautement contre le schisme.

Malgré cette généreuse liberté, l'empereur l'estima toujours singulièrement, et il lui en donna des preuves en le plaçant sur le siége épiscopal de Bamberg en 1103. Le saint s'adressa a Rome pour être confirmé dans son élection, et reçut le *pallium* du pape Paschal II. Il s'employa de toutes ses forces à éteindre le schisme et à prévenir les maux qui en sont les suites ordinaires. Ce fut surtout à la diète qui se tint à Ratisbonne en 1104, qu'il montra sa capacité, son éloquence et son zèle pour le rétablissement de la paix dans l'Eglise.

Deux ans après, Henri V succéda à son père, et persista dans le schisme. Il estima le saint autant que l'avait fait son prédécesseur, quoiqu'il fût attaché au pape légitime, et qu'il reçût les plus grandes marques de considération de la part de tous ceux qui occupèrent de son temps la chaire de S. Pierre. Tant il est vrai que la vertu se fait estimer de ceux même qui ne la pratiquent pas, et que la douceur sait désarmer les caractères les plus intraitables.

[a] La mort de S. Stanislas, assassiné par Boleslas II, fut cause qu'il n'y eut point de roi en Pologne depuis l'an 1079 jusqu'à l'an 1295.

S. Othon ne séparait point les exercices de la vie intérieure des fonctions du ministère. Il fit de pieuses fondations, disant que c'était autant d'hôtelleries qu'il bâtissait sur la route qui conduit à l'éternité.

Boleslas IV, duc de Pologne, fils de ce Boleslas qui avait épousé la sœur de l'empereur Henri IV, avait succédé à Ladislas II, son frère aîné. Ayant fait la conquête d'une partie de la Poméranie, il pria le saint de venir instruire des vérités du christianisme les idolâtres de ce pays. Othon saisit cette occasion d'accroître le royaume de Jésus-Christ. Il régla les affaires de son diocèse, puis il se mit en route avec un nombre considérable d'ouvriers évangéliques. Ayant traversé la Pologne et la Prusse, il arriva enfin dans la Poméranie orientale. Uratislas II, duc de la haute Poméranie, reçut le baptême en 1124, avec la plus grande partie de ses sujets. Le saint missionnaire n'eut pas lieu de se plaindre de l'inutilité de ses soins; son zèle produisit des conversions innombrables. Il établit des prêtres partout où ces établissemens étaient nécessaires, et pourvut avec sagesse aux différens besoins des nouveaux convertis. Il retourna l'année suivante à Bamberg, afin d'y célébrer la fête de Pâque.

Les villes de Stétin et de Juliers étant retombées dans l'idolâtrie, il fit un second voyage dans la Poméranie en 1128. Non-seulement il rétablit la profession du christianisme dans ces deux villes, mais il porta encore la lumière de l'Evangile chez plusieurs autres peuples barbares. De retour dans son diocèse, il y mourut le 30 de juin 1139. On l'enterra le 2 de juillet, jour auquel il est nommé dans le Martyrologe romain. Il fut canonisé par Clément III en 1189. La châsse qui renferme ses reliques se garde à Hannover, dans le trésor de l'électeur [a].

Voyez la Vie du saint dans les dernières éditions de Surius, et dans le recueil des Bollandistes, *t.* 1 *julii*, *p.* 349 [b]. *Voyez* encore une autre Vie du même saint, composée par D. Anselme Meiller, abbé d'Ensdorf dans le haut Palatinat, sous ce titre : *Mundi miraculum, S. Otho, episcopus Bambergensis, Pomeraniæ apostolus, exempti monasterii Ensdorffensis præcipuus dotator*, etc. *Ambergæ*, 1739, *in*-4°.

[a] *Voyez* le *Thesaurus reliquiarum electoris Brunswico-Luneburgensis*, imprimé à Hannover en 1713, *in-folio*.

[b] D. Friépeis, sous-prieur d'Andechs, autrement appelé *Heiligen-Berg*, ou la *Sainte-Montagne*, prouve, dans son histoire des anciens comtes d'Andechs, contre le P. Sollier, un des continuateurs de Bollandus, que S. Othon était de la famille des Andechs.

MARTYROLOGE.

VISITATION de la bienheureuse Vierge Marie à Ste Elisabeth.

A Rome, sur la voie Aurélienne, fête des saints martyrs Processe et Martinien, qui, ayant été baptisés par l'apôtre S. Pierre, dans la prison de Mamertin, au temps de Néron, furent frappés sur la bouche, mis sur le chevalet, frappés de coups de nerf de bœuf et de bâton, exposés aux flammes et aux scorpions; à la fin, ayant été frappés de l'épée, furent couronnés par le martyre.

A Rome encore, supplice de trois saints soldats, qui, convertis à la foi de Jésus-Christ, au martyre de l'apôtre S. Paul, méritèrent de devenir avec lui participans de la gloire céleste.

Le même jour, les SS. Ariston, Crescentien, Eutychien, Urbain, Vital, Juste, Félicissime, Félix, Marcie et Symphorose, qui tous furent couronnés par le martyre dans la Campanie, lorsque la persécution de Dioclétien était en vigueur.

A Winchester en Angleterre, S. Wuithun, évêque, dont la sainteté brilla par le don des miracles.

A Bamberg, S. Othon, évêque, qui, prêchant l'Evangile aux habitans de la Poméranie, les convertit à la foi.

A Tours, mort de Ste Monégonde, femme pieuse.

Saints de France.

En Brie, S. Jéroche, curé de Saint-Pierre de Gilmoutier, près de Pomeuse, honoré à Rébay.

A Villeneuve d'Avignon, le B. Pierre de Luxembourg, chanoine de Notre-Dame de Paris, puis évêque de Metz, et enfin cardinal, celèbre par les grands miracles qui peu après sa mort furent faits au cimetière de Saint-Michel d'Avignon, à son tombeau, sur lequel a été bâtie une église donnée depuis aux Célestins.

Autres.

Ce même jour, le natalice de S. Eutiquez, martyr.

Le même jour encore, S. Maxime, évêque de Naples.

A Bresse, S. Savin et S. Cyprien, martyrs.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES SAINTS ET DES FÊTES

CONTENUS DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

Nota. On trouvera dans la Table des Matières les saints dont il est parlé par occasion ou dans les notes.

A

B

H

I

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

AVERTISSEMENT

SUR LA TABLE DES MATIÈRES.

On ne trouvera point dans cette Table les saints et les fêtes qui ont un jour fixe. On les a mis dans la Table précédente, qui renvoie au jour où chaque saint est honoré, et où chaque fête est célébrée. Mais on indique dans la Table des Matières la page où l'on trouve les saints dont il n'est parlé que par occasion ou dans les notes.

Si ce que l'on indique ne se trouve que dans les notes, on en avertit par ces trois lettres : Not *Lorsqu'on ne voit pas cette marque, il faut chercher dans le texte, ou dans le texte et les notes en même temps.*

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

